

BIOGRAPHIE

UNIVERSELLE,

ANCIENNE ET MODERNE.

GE—GO.

BIOGRAPHIE
UNIVERSELLE,
ANCIENNE ET MODERNE,

OU

HISTOIRE, PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE, DE LA VIE PUBLIQUE ET PRIVÉE DE TOUS LES HOMMES QUI SE SONT FAIT REMARQUER PAR LEURS ÉCRITS, LEURS ACTIONS, LEURS TALENTS, LEURS VERTUS OU LEURS CRIMES.

OUVRAGE ENTIÈREMENT NEUF,

RÉDIGÉ PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES ET DE SAVANTS.

> On doit des égards aux vivants; on ne doit, aux morts, que la vérité. (VOLT., *première Lettre sur Œdipe.*)

TOME DIX-SEPTIÈME.



A PARIS,
CHEZ L. G. MICHAUD, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,
RUE DES BONS-ENFANTS, N°. 34.

1816.



SIGNATURES DES AUTEURS

DU DIX-SEPTIÈME VOLUME.

MM.		MM.	
A. B—T.	BEUCHOT.	G—S.	GALLAIS.
A—G—R.	AUGER.	G—T.	GUIZOT.
A. L. M.	MILLIN.	G—T.	GLEY.
A. R—T.	ABEL REMUSAT.	J—B.	JACOB-KOLB.
A—S.	AUGUIS.	J—N.	JOURDAIN.
B—D.	BOULARD.	L.	LEFEBVRE-CAUCHY.
B—H—D.	BERNHARD.	L—IE.	LASTEYRIE.
B—L—T.	BOUCHARLAT.	L—P—E.	HIPPOLYTE DE LAPORTE.
B. M.	BERTRAND-MOLEVILLE.	L—S.	LANGLÈS.
B—P.	BEAUCHAMP.	L—S—E.	LA SALLE.
B—S.	BOCOUS.	L—U.	LEDRU.
B—SS.	BOISSONADE.	L—T?	LÉCUY.
B—U.	BEAULIEU.	M—D.	MICHAUD.
B—Y.	BOLLY. (Mme.)	M—D j.	MICHAUD jeune.
C.	CHAUMETON.	M—ON.	MARRON.
C—AU.	CATTEAU-CALLEVILLE.	N—E.	NICOLLE.
C. G.	CADET-GASSICOURT.	P—C.	PROPIAC.
CH—T.	CHAMBERET.	P—C—T.	PICOT.
C. M. P.	PILLET.	P—E.	PONCE.
C—N.	CASTELLAN.	P—N—T.	PONCELET.
C—R.	CLAVIER.	Q. R—Y.	QUATREMÈRE-ROISSY.
C—V—R.	CUVIER.	R—D—N.	RENAULDIN.
D—B—S.	DUBOIS (Louis).	R. R.	ROCHETTE.
D. G—O.	DE GERANDO.	S—I.	SALFI (revu par M. Ginguené).
D—G—S.	DESGENETTES.	S—L.	SCHOELL.
D. L.	DELAULNAYE.	S. M—N.	SAINT-MARTIN.
D—L—E.	DELAMBRE.	ST. P—R.	SAINT-PROSPER (DE).
D. L. M.	DE LA MALLE.	S. S—I.	SISMONDE-SISMONDI.
D—S.	DESPORTES-BOSCHERON.	ST. S—N.	SAINT-SURIN.
E-C D—D.	ÉMERIC-DAVID.	S—Y.	SALABERRY.
E—S.	ETRIÈS.	T—D.	TABARAUD.
F—LE.	FAYOLLE.	T—N.	TÔCHON.
F. P—T.	FABIEN PILLET.	U—I.	USTÉRI.
F—Z.	FÉLETZ.	V. S. L.	VINCENS-SAINT-LAURENT.
G—CE.	GENCE.	W—R.	WALCKENAER.
G—É.	GINGUENÉ.	W—S.	WEISS.
G. F—R.	FOURNIER fils.	X—S.	Revu par M. SUARD.
G—N.	GUILLON (Aimé).	Z.	Anonyme.

BIOGRAPHIE
UNIVERSELLE.

G

GÉANGIR. *V.* DJIHAN-GUYR.

GÉBAUER (GEORGE - CHRISTIAN), jurisconsulte et philologue allemand, naquit à Breslau en 1690. En 1714, il fut reçu docteur en droit à Altdorf : il y publia, à cette occasion, une Dissertation *De aquâ caldâ, occasione legis et gemmæ*, in-4°., qui lui fit le plus grand honneur. En 1717, il vint se fixer à Leipzig, où il fut successivement nommé, en 1723, agrégé de la faculté de philosophie; en 1727, professeur de droit féodal saxon, et enfin, en 1730, agrégé à la cour suprême de justice. Les écrits qu'il publia pendant cet intervalle, et le succès avec lequel il exerçait les importantes fonctions du professorat, lui avaient acquis une réputation telle, que la cour d'Angleterre ne négligea rien pour l'attirer à l'université de Göttingue : elle lui fit proposer, en 1734, la place de premier professeur ou doyen de l'université de droit, et celle de conseiller de cour ; Gébauer accepta, et vint habiter Göttingue, où, pendant près de quarante années, il remplit avec exactitude les devoirs de sa charge, aux applaudissements unanimes des nombreux élèves qui accouraient de toutes parts pour profiter de ses leçons. Ce fut aussi à Göttingue qu'il entreprit ou publia les ouvrages qui lui assurent à la fois le rang le plus honorable parmi les critiques, les historiens et les jurisconsultes les plus distingués. Il est peu de matières sur lesquelles il ne se soit exercé : le droit romain et le droit commun lui étaient également familiers ; on a de lui plusieurs discours académiques, et divers morceaux de poésie en vers latins, qui ne sont point sans mérite : la politique ne lui était pas non plus étrangère. Néanmoins le plus important de ses ouvrages, et celui qui lui mérite l'attention et la reconnaissance des jurisconsultes de toutes les nations, fut le célèbre Corps de droit auquel il employa trente années de travaux, mais qu'il n'eut pas la satisfaction de voir publier de son vivant. On sait que les bases de cette édition furent les manuscrits du savant Brenkmann, qui avait consacré son existence à réunir et à comparer ensemble tous les manuscrits et toutes les éditions qu'il avait pu recueillir des Pandectes de Justinien, et à noter avec soin toutes les variantes. (*Voy.* BRENKMANN.) La mort le surprit avant qu'il eût pu terminer ce bel ouvrage. Bynkershoeck, auquel il avait légué ses manuscrits, lui survécut trop peu pour pouvoir y mettre la dernière main; et ce fut à la vente de celui-ci que Gébauer, en 1743, se rendit acquéreur de ces précieux matériaux. Il s'occupa le reste de sa vie à les continuer; mais il se proposa, au lieu d'une édition critique des Pandectes seulement, d'étendre son travail à la totalité du Corps de droit. Il est à regretter que ce projet

n'ait pas reçu son entière exécution par les soins de Gébauer seul. Après sa mort, arrivée à Göttingue le 27 janvier 1773, ses manuscrits tombèrent entre les mains de George-Auguste Spangenberg, qui se chargea de publier et de continuer l'édition préparée par Gébauer. Le premier volume parut en effet sous ce titre: *Corpus juris civilis codicibus veteribus manuscriptis et optimis quibusque editionibus collatis recensuit G.-C. Gebauer, et post ejus obitum, curavit G.-Aug. Spangenberg*, Göttingue, 1776, gr. in-4°. Il ne renferme que les Institutes et les Pandectes: les premières sont la reproduction de l'édition donnée par Cujas, avec un très petit nombre de variantes nouvelles; mais les Pandectes sont traitées d'une manière supérieure: les notes qui accompagnent ce volume ne sont que critiques, et point dans le genre de celles que Godefroy a mises au bas de son édition (*Voy.* Denis GODEFROY). Le second volume ne fut publié par Spangenberg qu'en 1797: il renferme le surplus du Corps de droit; mais il est fort inférieur au premier, et il attira sur son éditeur quelques critiques méritées. Quoi qu'il en soit, cette édition dont Gébauer peut être regardé comme le principal auteur, l'emporte, pour la pureté du texte, sur toutes celles qui ont été publiées depuis la renaissance du droit romain; et, à ce titre, elle mérite d'occuper une place distinguée dans la bibliothèque de tous les savants. Gébauer a laissé de nombreux ouvrages, dont aucun cependant n'est très volumineux, mais dont la liste, donnée par Meusel, est trop longue pour l'insérer ici dans son entier; on y distingue: I. Cinq dissertations, *De M. Agrippâ*, Leipzig, 1717, in-4°.; *De marmore Isiaco* (dans les *Acta eruditorum* de 1720); *De Romulo observationibus varii generis illustrato*, Leipzig, 1719, in-4°.; *De Numâ Pompilio*, ib., 1719, in-4°.; *De Tullo Hostilio*, ib., 1720. II. *De caldæ et caldi apud veteres potu, liber singularis*, Leipzig, 1721, in-8°., fig. C'est la thèse que soutint Gébauer en 1714, revue et augmentée. III. *De jurisdictione*, ibid., 1729, in-4°.; ouvrage précieux, reproduit sous ce titre: *Commentatio academica de jurisdictione secundùm doctrinam Romanorum, ejusdemque doctrinæ in Germaniâ usu*, ib., 1733, in-4°. IV. *Anthologicarum dissertationum liber, cum nonnullis adoptivis et brevi Gelliani et Anthologici collegiorum Lipsiensium*(1) *historiâ*, ibid., 1733, in-8°. V. *De justitiâ et jure*, Göttingue, 1738, in-4°. Cette dissertation, fort supérieure au Traité énorme que Vandermuelen publia sur la même matière, Utrecht, 1723, in-4°., a cependant été surpassée par les ouvrages de Kant et de Filangieri. VI. *Plan d'une histoire détaillée des principaux empires et états de l'Europe, avec une préface sur les avantages qu'offre l'étude de l'histoire, et suivi de notes et d'éclaircissements*, Leipzig, 1733, in-8°. (en allemand.) La troisième édition de cet utile abrégé, continué jusqu'à la paix de Westphalie, parut en 1779. La méthode employée par Gébauer pour l'étude de l'histoire, a été imitée avec succès par Meusel, dans son *Introduction à la connaissance de l'histoire des états de l'Europe*, dont la quatrième édition a paru à Leipzig en 1800. VII. *Vie et faits remarquables de Richard, élu empereur des Romains* (en 1257),

(1) C'étaient deux sociétés littéraires fondées l'une en 1641, et l'autre vers 1655, éteintes en 1673 (*V.* OMEIS).

Leipzig, 1744. (en allemand) 3 vol. in-8°., fig. VIII. *De patriâ potestate.* Cette importante matière du droit romain est traitée dans deux dissertations assez étendues, dont la première parut en 1752, et la deuxième en 1751, à Leipzig. Gébauer y prouve, contre l'opinion de Bynkershoeck, adoptée par Heineccius, que la puissance paternelle n'était pas aussi étendue à Rome, quant au droit de vie et de mort, que ces jurisconsultes le prétendent : il discute et démontre que c'est également à tort qu'ils ont cru voir l'origine de cette puissance dans le droit de propriété; que c'est plutôt dans le pouvoir domestique du père de famille qu'il faut la chercher. Cette controverse fut ranimée parmi les jurisconsultes allemands en 1784 : les uns prirent parti pour Bynkershoeck, les autres défendirent Gébauer; et l'on doit à cette dispute la publication de trois dissertations excellentes de MM. Jensen, Robert et Gunther. IX. *Ordo Institutionum Justinianearum brevibus positionibus comprehensus; accedunt Prolegomena historiam Institutionum adumbrantia et in earumdem librum primum excursus sex*, Göttingue, 1752, in-8°. Il existe peu d'abrégés plus succincts et à la fois plus substantiels des Institutes : Gébauer le composa pour l'usage de ses élèves; il est précédé d'une préface où l'auteur se livre à des recherches historiques sur les princes qui ont étudié le droit et obtenu le titre de docteur. Les Prolégomènes peuvent être considérés comme un des morceaux les plus curieux qui existent sur l'histoire des Institutes, les diverses éditions qui en ont été données, et les principaux jurisconsultes qui ont consacré des commentaires à leur explication. Les six *excursus* qui terminent le volume, sont des dissertations qui, pour la plupart, avaient été publiées séparément. Il est fâcheux que Gébauer n'en ait point composé de semblables sur les trois autres livres des Institutes. X. *Histoire de Portugal*, ou *Développements du premier chapitre du Plan de l'histoire des états de l'Europe*, Leipzig, 1759, in-8°. (en allemand.) Cette espèce de commentaire n'était que le prélude d'une plus grande entreprise. Gébauer se proposait de traiter dans le même goût l'histoire de tous les états sur lesquels il n'avait pu donner que des notions abrégées dans son premier ouvrage. Un semblable travail était prêt sur l'histoire d'Espagne; mais il ne put être publié ni par Gébauer ni par ses héritiers. XI. *Narratio de Henrico Brenkmanno, de manusc. Brenkmannianis, de suis in corp. jur. civ. conatibus et lab.*, Leipzig, 1764, in-4°.; auquel il faut joindre *Manuscripti cujusdam Brenkmanniani specimen*, ibid., 1767, in-4°. Cette Biographie, dans laquelle Gébauer rend compte des travaux de Brenkmann et de ses projets sur leur continuation, est terminée par une notice sur Henri Newton, chargé d'affaires d'Angleterre à la cour du grand-duc de Toscane, homme instruit, ami des lettres, et à la protection duquel Brenkmann dut l'entrée de la bibliothèque des Médicis à Florence, et la communication du célèbre manuscrit des Pandectes florentines, qu'on montrait si difficilement aux étrangers. XII. *Vestigia juris Germanici antiquissima in C. C. Taciti Germaniâ obvia, sive dissertationes XXII in varia aurei illius libelli loca, cum nonnullis similis argumenti*, Göttingue, 1766, in-8°. Cet ouvrage seul suffirait pour assurer à Gébauer la réputation la plus éclatante comme jurisconsulte et comme

historien : il se compose de vingt-deux dissertations, publiées séparément pour la plupart, à Göttingue, depuis 1741 jusqu'en 1763. L'auteur nous conduit au milieu des forêts de l'antique Germanie; il nous raconte les fêtes, les jeux, les mariages des Germains, nous trace les formes de leurs gouvernements, leurs institutions civiles et guerrières, leur discipline militaire; il parle de la manière dont la justice était administrée parmi eux, de leurs lois civiles et criminelles : il entre dans le détail des supplices, etc.; en un mot, rien de tout ce qui les concerne ne nous devient étranger. Ce recueil, trop peu connu en France, peut être considéré comme le plus précieux commentaire de l'immortel ouvrage de Tacite sur les Germains. XIII. *Exercitationes academicæ varii argumenti.* C'est la collection des principales dissertations que Gébauer avait publiées sur le droit civil. Outre toutes celles que nous avons citées dans les nos. I, V, VIII de cet article, on y remarque encore les dissertations, *De actione tutelæ adversùs magistratus; De successione inter ingenuos jure sanguinis ab intestato civili; De imputatione facti alieni circa delicta; De origine testamentorum; De matrimonio cum avunculi viduâ; De differentiâ inter proconsules et legatos Cæsaris; De hercto cito ob iniquitatem in melius reformando*, etc. L'éditeur de ce recueil est Weissmantel, qui fit paraître le premier volume à Erfurt, en 1776, in-4°., et le deuxième, au même endroit, en 1777 : ce dernier est précédé d'un éloge de Gébauer par l'illustre Heyne, qui avait paru à Göttingue en 1773, in-fol. Indépendamment des ouvrages que l'on vient de citer, on doit encore à Gébauer une foule de dissertations sur des matières féodales, insérées dans le *Thesaurus juris feudalis* de Jenichen; des notes sur l'édition des *Prælectiones* d'Hubert (Ulric), donnée à Leipzig en 1725, 3 vol. in-4°., avec celles de Thomasius et de Mencken, et sur l'édition des *Institutiones juris feudalis* de Schilter, Leipzig, 1728, in-8°., 3e. édition, 1751. On lui doit la collection des *Dissertations juridiques* de Barth, Leipzig, 1733, in-4°. Il est l'éditeur de *Grotii florum sparsio*, Halle, 1730, in-8°.; de l'*Histoire d'Hermann* (*Arminius*) *et Thusnelda*, par Lohenstein, Leipzig, 1731, 4 vol. in-4°., et de plusieurs autres ouvrages. P—N—T.

GEBELIN. *Voy.* COURT.

GEBER ou GIABER, fameux alchimiste arabe, dont le véritable nom est Abou Moussah Djafar al Sofi, était de Hauran, en Mésopotamie, et vivait dans le VIIIe. siècle, suivant Aboulfeda. C'est à tort que certains auteurs le font Grec, d'autres Espagnol, d'autres enfin un roi des Indes. Un ignorant traducteur des deux premiers volumes de l'*Histoire de la médecine* de Sprengel, croyant sans doute Geber d'origine allemande, travestit stupidement ce nom propre en celui de Donateur. On n'a aucun détail sur la vie de ce chef des adeptes : mais on voit, par ses ouvrages, que les recherches qu'il entreprit sur les métaux pour en reconnaître la nature et le degré de fusibilité, dans la vue d'opérer leur transmutation en or, le conduisirent à plusieurs découvertes importantes pour la chimie et la médecine, telles que le sublimé corrosif (muriate suroxydé de mercure), le précipité rouge (oxyde rouge de mercure), l'eau-forte (acide nitrique), le nitrate d'argent, etc. C'est ainsi que la philosophie hermétique donna naissance à la chimie, et que Geber

restera célèbre, non pour avoir couru après une chimère (la pierre philosophale), mais pour avoir trouvé des vérités fondées sur l'expérience. On ne dit pas s'il se ruina à ce métier, comme tant d'autres. Il paraît que ce fameux souffleur cultiva aussi l'astronomie avec soin : on a même voulu lui attribuer l'honneur de l'invention de l'algèbre, en supposant qu'il a donné son nom à cette science. Cardan ne fait pas difficulté de l'admettre au nombre des douze plus subtils génies du monde. Boerhaave en parle aussi avec estime. Tout cela prouve au moins dans Geber une grande étendue de connaissances pour le siècle où il vivait : mais il n'était point médecin ; et il ne paraît pas qu'il ait cherché un remède universel. Il est vrai que l'on trouve dans ses ouvrages certaines expressions, telles que les suivantes : *L'or, ainsi préparé, guérit la lèpre et toutes sortes de maladies.* Mais il faut observer que, dans son langage mystique et figuré, Geber qualifie de lépreux les métaux les moins parfaits, et qu'il met l'or au nombre de ceux qui se portent bien. Ainsi, lorsqu'il dit, *Je voudrais guérir six lépreux*, il entend par-là les convertir en or capable de soutenir l'épreuve de l'antimoine. Geber était enthousiaste d'alchimie, au point de comparer les incrédules à des enfants qui, renfermés dans une étroite maison, ne voient rien au-delà, et n'ont aucune idée de l'étendue du globe terrestre. Voici la liste de ses ouvrages dans les traductions latines : I. *Summæ perfectionis magisterii in suâ naturâ libri IV, cum additione ejusdem Gebri reliquorum tractatuum, nec non Avicennæ, Merlini et aliorum opusculorum similis argumenti*, Dantzig, 1682, in 8°. Cette édition, qui n'est pas commune, et qui renferme plusieurs figures de vaisseaux et de fourneaux chimiques, a été faite sur une édition de Rome, très ancienne et extraordinairement rare, suivant une note manuscrite de Lenglet du Fresnoy. Il est inutile de citer les éditions subséquentes, si ce n'est une traduction française de la *Somme de la perfection*, faite par Salmon, et insérée dans l'ouvrage qu'a publié ce médecin, sous le titre : *Bibliothèque des philosophes chimiques*, Paris, 1672 et 1678, 2 vol. in-12. II. *De investigatione perfectionis metallorum*, Bâle, 1562, in-fol. Ce livre est joint à l'édition de Dantzig de 1682, ainsi que les deux suivants : *Testamentum; De fornacibus construendis;* ce dernier avait déjà paru à Berne, en 1545, in-4°. Lenglet (*Hist. de la philos. hermét.* tom. III) cite quatre manuscrits arabes de Geber : le premier, conservé dans la bibliothèque du Roi, sous le n°. 972, est intitulé, *Opus cui titulus Liber divitiarum, tractatus chymicus, et pars octava quingentorum illorum, quos de hoc argumento litteris consignavit Abou Moussa Giaber ben Haijam al Sofi, qui vulgò Geber nuncupatur ;* les trois autres manuscrits se trouvent dans la bibliothèque publique de Leyde, sous les titres : *De lapide philosophico* (n°. 800); *Tractatus de inveniendâ arte auri et argenti, sive alchymiâ* (n°. 801); cet ouvrage est le premier de Geber qu'il faut lire, suivant l'auteur même; *Duo alii tractatus de eâdem materiâ* (n°. 802). R—D—N.

GEBHARD (Jean), philologue, né à Neubourg, dans le Haut-Palatinat, fit ses études avec succès à l'université de Heidelberg, où il eut pour maître le savant Gruter. Il était à peine âgé de vingt-trois ans, lorsqu'il

fit paraître un *Recueil d'observations critiques sur les principaux auteurs de l'antiquité* : c'était le fruit d'une lecture assidue de leurs ouvrages; et Gebhard fut dès-lors compté parmi les érudits que possédait l'Allemagne. La prise de Heidelberg, en 1622, lui fut fatale; il y perdit tous ses livres et ses manuscrits, et entre autres un travail sur Tite-Live, dont il s'occupait depuis plusieurs années. Après avoir mené une vie errante et misérable, il obtint enfin, en 1628, la chaire d'histoire et de langue grecque à l'université de Groningue, vacante par la mort d'Ubbo Emmius. Il la remplit avec beaucoup de distinction, et mourut en 1632, n'ayant pas encore atteint sa quarantième année. On a de lui : I. *Crepundiorum sive juvenilium curarum libri III*, Hanau, 1615, in-4°. II. *Antiquarum lectionum libri duo*. Jean Hermann Schmiuck a inséré ces deux ouvrages dans son *Syntagma criticum*, Marbourg, 1717, in-4°. III. *In Catullum, Tibullum, Propertium animadversiones*, Hanau, 1618, in-8°., et dans plusieurs autres éditions de ces trois poètes. IV. *In vitas Cornelii Nepotis spicilegium notarum*, Amsterdam, 1644, in-12; à la suite des *Vies de Cornélius-Népos*, et dans un grand nombre d'autres éditions de cet historien. V. *Variarum lectionum et animadversionum in Livium ex tribus codicibus biblioth. Palatinæ erutarum specimen ad librum primum Livii*, Halle, 1712, in-4°. H. L. Schurzfleisch en est l'éditeur. VI. *Exilium, sive carminum in exilio scriptorum libri duo*, Amsterdam, 1628, in-12. Il composa ces vers dans le temps qu'il était obligé de fuir son pays ravagé par la guerre; et c'est à cette espèce d'exil qu'il fait allusion dans le titre sous lequel il les a réunis. Gebhard avait peu de talent pour la poésie; on lit cependant quelques-unes de ses pièces de vers avec plaisir, parce qu'elles contiennent des détails touchants, et qui font bien connaître sa triste situation. Sa *Vie*, par André Gebhard, son frère, est très intéressante : elle a été imprimée à Groningue, 1633, in-4°.

W—s.

GEBHARDI (Jean-Louis-Lévin), né en 1699 à Brunswick, y fit ses premières études sous son père Jean-Albert, qui y était recteur du gymnase, et qui est connu par quelques ouvrages en langue latine, tels qu'un drame historique intitulé, *Decus familiæ Ducum Brunswico-Luneburgensium à Friderico I, imp. labefactum*, Brunswick, 1708, in-4°. Gebhardi alla ensuite achever ses études à Helmstadt et à Iéna. L'usage des universités allemandes est qu'avant de quitter ces écoles les jeunes gens soutiennent publiquement des thèses ou dissertations, qui sont souvent l'ouvrage du professeur qui préside à cette solennité. Le jeune Gebhardi s'y conforma; mais sa dissertation se distingue de la plupart des autres, en ce qu'il en fut lui-même l'auteur, et qu'au lieu de n'être qu'une brochure de quelques feuillets, elle forme un ouvrage en 156 pag. in-4°. Elle offrit encore une autre particularité : Gebhardi s'était voué à la théologie, et cependant sa dissertation est un sujet historique; elle porte le titre suivant : *Facta serenissimorum ducum Brunswicensium heroïca*, Iéna, 1720, in-4°. Ainsi Gebhardi préluda aux travaux qui devaient illustrer son nom. Sa vie fut la carrière tranquille d'un savant qui s'est destiné à l'instruction publique; elle offre peu de faits dignes d'être re-

cueillis par un biographe. Après avoir présidé comme gouverneur aux études d'un jeune seigneur hanovrien, et l'avoir accompagné aux universités de Halle et de Helmstadt, il fut nommé en 1723 professeur de théologie, de logique et de philologie à l'académie des jeunes nobles de Lunebourg; chaire qu'il remplit jusqu'en 1746. Ce fut pendant qu'il professait la théologie, qu'il publia en 1730 et 1731 son grand ouvrage généalogique, qui est son titre à l'immortalité. Il prit pour base de son travail le livre de Lohmeier; mais il le refondit en entier, et le continua jusqu'en 1730. L'ouvrage de Gebhardi, rédigé en allemand, est divisé en 3 vol. in-fol., dont chacun porte un titre particulier. Le premier renferme la généalogie des maisons impériales et royales européennes existantes en 1730; le second, celle de ces maisons qui étaient éteintes à cette époque; le troisième, la généalogie des maisons souveraines musulmanes et païennes. Ce grand recueil est la base de tous les travaux généalogiques des savants du XVIIIe. siècle jusqu'à Gatterer et Koch. En 1746, Gebhardi fut nommé à une chaire plus analogue à ses occupations favorites, celle d'histoire; et en même temps le roi d'Angleterre, électeur d'Hanovre, lui donna le titre de conseiller. Gebhardi mourut à Lunebourg, le 10 novembre 1764. Parmi plusieurs autres ouvrages historiques et généalogiques qu'il a publiés, nous ne nommerons que ses *Mémoires historiques et généalogiques* (en allemand), dont il a paru 3 vol. in-8°. Les deux premiers furent imprimés en 1749 et 1762: le troisième (1) a été publié après la mort de l'auteur par son fils Louis-Albert (mort en 1802). Le même fils publia en 1776, 1779 et 1785, 3 volumes in-4°., renfermant les matériaux laissés par son père pour une *Histoire généalogique des maisons souveraines d'Allemagne*. S—L.

GEBLER (Tobie-Philippe, baron de), né le 2 novembre 1726 à Zeulenrod, petite ville du pays du prince de Reuss-Graitz, enclavé dans le Voigtland (Haute-Saxe), où son père occupait une place à la chancellerie, fit ses études dans les universités de Iéna, Gættingue et Halle. Après avoir voyagé en Allemagne, en Danemark, en Norvège et en Hollande, il entra au service des États-Généraux, qui le nommèrent, en 1748, secrétaire de légation à la cour de Berlin; il y remplit pendant trois ans les fonctions de chargé d'affaires en l'absence du ministre. Vers la fin de l'année 1753 il quitta ce poste, et accepta la place de secrétaire du directoire général du commerce des États de la monarchie autrichienne à Vienne. Il passa le reste de sa vie dans cette capitale, où il fut successivement promu à des dignités éminentes. En 1759, il fut nommé membre de la chambre aulique, qui était chargée de l'administration suprême des affaires de l'intérieur. Il eut la direction de la partie des mines et des monnaies. Lorsqu'en 1762 Marie-Thérèse fit une organisation nouvelle de toutes les branches de l'administration publique, Gebler fut nommé conseiller aulique attaché à la chancellerie de l'Autriche et de la Bohême. L'année suivante, il fut anobli et gratifié de l'indigénat en Bohême. En 1768, l'impératrice-reine le nomma membre du conseil d'état, qui délibérait en présence

(1) On y trouve une biographie de l'auteur, dont nous n'avons pu faire usage, ce livre ne se trouvant pas à Paris.

de la souveraine sur les affaires intérieures de la monarchie. Peu après, elle lui conféra le titre de baron et l'ordre de St.-Étienne, distinction très peu prodiguée, même de nos jours. Enfin, en 1782, il parvint à une charge qui équivalait presque à celle de ministre. Il fut nommé conseiller intime actuel et vice-chancelier de Bohême et d'Autriche. Il mourut à Vienne, le 9 octobre 1786. Le baron de Gebler fut un de ces hommes rares qui, sans intérêt personnel, soutiennent, par pur patriotisme et par amour pour le bien public, toutes les entreprises qui paraissent dirigées vers ce but. Les hommes de lettres, les artistes, les spéculateurs trouvaient en lui un protecteur zélé. Il contribua beaucoup au perfectionnement de l'instruction publique en Autriche, surtout pour ce que les Allemands appellent les sciences *caméralistiques*, qui embrassent toutes les branches de l'administration de l'État. On exige, en Allemagne, de ceux qui se destinent à cette carrière, non pas une routine acquise des travaux de bureau, mais des études réglées dans les universités où il existe des professeurs pour ces sciences. Gebler a le mérite d'avoir encouragé cette étude en Autriche. Il aimait beaucoup le théâtre, et travailla à l'épurer et à former un vrai théâtre national. Ne trouvant pas dans la littérature allemande un assez grand nombre de pièces qui satisfissent son goût, il employa ses moments de loisir à en composer lui-même. On a publié, en 1771, un recueil de ses pièces en 3 vol. in-8°. Il faut les juger avec l'indulgence qu'exigent les circonstances qui les firent naître, le but de l'auteur et la précipitation avec laquelle elles furent écrites. Elles ont amené une révolution dans l'histoire du théâtre allemand, et surtout du théâtre de l'Autriche. Elles ont introduit sur la scène de la capitale un ton décent et noble; elles respirent toutes une morale pure, et font aimer la vertu, la magnanimité et l'amitié généreuse ; elles offrent un tableau vrai des mœurs d'une grande ville, et en particulier de la classe avec laquelle Gebler vivait habituellement. Parmi ces pièces, qui sont presque toutes du genre de la haute comédie, il en est une qui mérite d'être distinguée des autres : c'est son *Ministre*, en 5 actes, qui parut pour la première fois en 1771, et a été souvent réimprimé. On est étonné de la hardiesse avec laquelle un homme de cour y peint les mœurs des grands seigneurs (*V.* FRIEDEL). S—L.

GED (GUILLAUME), artiste écossais du XVIIIe. siècle, quitta, en 1725, l'état d'orfèvre qu'il exerçait à Édimbourg, pour venir à Londres faire l'essai d'un procédé nouveau qu'il voulait introduire dans l'art de l'imprimerie. Les Chinois et les Japonais impriment leurs livres au moyen de planches de bois sculptées ; et il paraît que ce fut aussi la méthode que suivirent d'abord les premiers inventeurs de la typographie en Europe. L'invention de Ged consistait à substituer aux caractères mobiles, employés un à un, des planches de métal coulé, qui représentaient des pages ou des feuilles entières. Il forma d'abord, avec des caractères mobiles ordinaires, une planche sur laquelle il coulait une composition de plâtre, qui devenait un moule où l'on versait de la matière qui sert ordinairement pour les caractères d'imprimerie, et d'où sortait la planche solide que Ged employait pour l'impression. Cette méthode paraissait offrir

quelques avantages sous les rapports de l'économie, de la correction, de la beauté et de l'uniformité. Ged, s'étaut associé, dans cet essai, Guillaume Fenner, papetier, un fondeur en caractères, et son propre fils Jacques Ged, sollicita et obtint, le 23 avril 1731, de l'université de Cambridge, le privilége d'imprimer, avec des planches coulées, des Bibles et des livres de prières. L'impression de deux livres de prières fut tout le résultat de cette association, qui ruina entièrement l'inventeur. Il attribua ce revers à l'infidélité de ses ouvriers, et aux mauvais procédés de ses associés, particulièrement de Fenner. Les autres imprimeurs et les libraires, pour étouffer, dans sa naissance, une innovation qui pouvait leur devenir très nuisible, étaient parvenus, dit-il, à déprimer le mérite de son procédé, en faisant corrompre le texte de ses éditions pour les remplir de fautes. Il retourna en Écosse en 1733; et, pour satisfaire aux desirs de quelques amis de l'art, il donna une édition de *Salluste* en latin, imprimée suivant sa méthode (*tabellis seu laminis fusis*), 1744, in-12 de 150 p. Camus, qui a vu à Paris un exemplaire de cette édition, ainsi qu'une des planches qui y a servi, l'a présenté comme étant d'un bon usage, mais sans avoir un mérite remarquable. On peut consulter sur ce sujet son *Histoire et procédés du polytypage et de la Stéréotypie*, an x, in-8°. Les affaires de G. Ged ne s'étant pas améliorées en Écosse, et Fenner, contre lequel il avait inutilement intenté une action devant les tribunaux, étant mort insolvable, il s'était décidé à aller rejoindre son fils à Londres; mais il mourut avant l'exécution de ce projet, le 19 octobre 1749. Jacques Ged publia, en 1751, un *Mémoire* où il expose les avantages de la méthode de son père, et se plaint amèrement des obstacles et des tracasseries que lui avait suscités la jalousie de ses confrères. Alexandre Tilloch, éditeur du *Philosophical magazine*, a fait, depuis, un essai analogue à celui de Ged, qu'il ne connaissait pas, dit-on, et obtenu un privilége à cet effet. On voit dans le 10e. vol., août 1801, de l'ouvrage périodique que nous venons de citer, des réflexions sur ce sujet, avec des échantillons de l'impression de Ged, de Foulis, de Tilloch et de Didot; mais il paraît que l'auteur de ce nouvel essai n'eut pas assez de succès pour suivre son entreprise. L'invention du clichage a seule fait faire un pas important à la stéréotypie. (*Voy.* CAREZ.) André Wilson a été plus heureux que Tilloch, et a donné depuis des éditions stéréotypes de plusieurs ouvrages importants. Le savant libraire Nichols a publié en 1781, in-8°., au profit d'une fille de Ged, des *Mémoires biographiques de Guillaume Ged, comprenant un exposé de ses progrès dans l'art d'imprimer en planches* (block printing); et il a inséré quelques détails sur le même sujet, dans sa belle édition des *Anecdotes littéraires* de Bowyer. X—s.

GEDDES (MICHEL), théologien anglican, né en Écosse, passa, en 1671, de l'université d'Édimbourg au collége de Balliol à Oxford. En 1678, il alla résider à Lisbonne, en qualité de chapelain de la factorerie anglaise. En 1686, on ne dit pas pour quel motif, l'inquisition le cita à son tribunal, et lui défendit de continuer ses fonctions ecclésiastiques, qu'il exerçait cependant en vertu d'une des stipulations du traité conclu entre l'Angleterre et le Portugal. Les négociants anglais s'adressèrent à

l'évêque de Londres, pour se plaindre de cette infraction du traité; mais, avant que leur réclamation lui fût parvenue, Geddes avait été suspendu de ses fonctions par la commission ecclésiastique convoquée par Jacques II, qui travaillait alors à rétablir le catholicisme en Angleterre. Il y revint en mai 1688, prit le degré de docteur en droit, et fut élu chancelier de Salisbury par l'évêque Burnet, qui parle de lui avec éloge dans son *Histoire de la réformation.* Il s'occupa alors à traduire, de l'espagnol et du portugais en anglais, quelques manuscrits ou livres rares qu'il avait recueillis durant son séjour à Lisbonne, tels que l'*Histoire ecclésiastique du Malabar*, Londres, 1694, in-8°.; et l'*Histoire ecclésiastique de l'Éthiopie*, ibid., 1696, in-8°. On a aussi de lui quelques autres écrits dirigés contre l'Église romaine, et des Mélanges (*Miscellaneous tracts*) sur l'histoire civile et ecclésiastique, 3 vol. in-8°., publiés successivement en 1702, 1714 et 1730. On ne sait point la date exacte de sa mort, arrivée avant l'année 1714. X—s.

GEDDES (JACQUES), auteur écossais, né vers 1710 dans le comté de Tweedale en Écosse, exerça quelque temps avec succès la profession d'avocat, et se serait fait probablement une réputation au barreau, si une maladie de langueur ne l'eût enlevé au monde avant sa quarantième année. Mais il s'est assuré une réputation d'un autre genre, par un ouvrage plein d'érudition et de goût, intitulé: *Essai sur la composition et la manière d'écrire des anciens, et particulièrement de Platon*, Glascow, 1748, in-8°. Il a laissé en manuscrit de quoi former un second volume, qui ne paraît pas cependant avoir été imprimé. X—s.

GEDDES (ALEXANDRE), prêtre écossais, naquit à Ruthven, dans le comté de Bamff, en 1737, de parents catholiques, qui l'envoyèrent faire ses premières études à Aberdeen, sous un maître particulier. De là il fut admis dans l'école de Scalan, établie dans les montagnes pour les catholiques destinés à l'église, et qui doivent achever leurs études dans quelque université étrangère. En 1758, il vint au collége des Écossais à Paris, étudia la théologie à Navarre, et prit des leçons d'hébreu sous l'abbé Ladvocat. Son goût le portait dès-lors à l'étude de la Bible; et il songeait même à en faire une traduction à l'usage des catholiques de son pays. Laborieux et doué de beaucoup de facilité, il apprit le français, l'italien, l'espagnol et l'allemand. Après six ans de séjour en France, il retourna en Écosse, et fut ordonné prêtre à Dundee, en 1764. On l'envoya, peu après, en qualité de chapelain, chez le comte de Traquaire, seigneur catholique. Il y resta peu, revint à Paris, où il passa neuf mois, et, de retour en Écosse, en 1769, il fut préposé à la congrégation d'Auchinhalrig, dans le comté de Bamff. Ce fut là que, s'étant lié avec des seigneurs et des gens de lettres, il prit des sentiments un peu accommodants sur les matières de religion, imita les plaisanteries des protestants sur les indulgences, les images et les reliques, et prétendit, à leur exemple, que l'Écriture était la seule règle de foi. Quelques variations dans la croyance lui paraissaient une chose peu importante; et comme il était vif et ardent, ces opinions hardies éclatèrent bientôt dans ses conversations, et scandalisèrent les catholiques. Ses confrères lui en firent des reproches : M. Hay, son évêque, prélat pieux et

éclairé, s'efforça de le ramener à de meilleurs sentiments, et, voyant ses exhortations inutiles, menaça de le déclarer suspens de ses fonctions. Geddes, que des générosités immodérées avaient jeté dans des embarras de finances, les vit alors s'augmenter par de mauvaises spéculations : il avait acheté un petit domaine, et s'occupait d'économie rurale; ses essais ne furent pas heureux, et l'auraient bientôt réduit à l'indigence sans la générosité du duc de Norfolk, qui paya ses dettes : ce fut alors qu'il songea à tirer un parti lucratif de ses talents littéraires; sa traduction en vers anglais de *Satires choisies d'Horace*, publiée à Londres, 1779, in-8°., fut favorablement accueillie. Vers ce même temps, Geddes quitta sa congrégation; et l'université d'Aberdeen lui conféra, en 1780, le titre de docteur en droit, qui n'avait encore été accordé à aucun catholique depuis la réforme. Toujours occupé de son projet de traduire la Bible, il vint à Londres avec lord Traquaire, dans l'espérance d'y trouver plus de secours. Il paraît avoir totalement abandonné les fonctions pastorales en 1782, et il se livra alors plus que jamais à son travail sur l'Écriture-sainte. Quelques obstacles qu'il éprouva de la part des catholiques, furent levés par la protection de lord Petre, auprès duquel l'avait introduit la duchesse de Gordon, et qui lui fournit généreusement les moyens de continuer ses recherches. Le *Prospectus* de sa traduction de la Bible parut en 1786, en un volume assez considérable, et fut suivi d'une lettre à l'évêque Lowth, et d'une autre au docteur Priestley, pour prouver que la divinité de J.-C. est un principe fondamental du christianisme. En 1788, il proposa une souscription pour sa traduction (1); et, en 1790, il donna une *Réponse générale aux questions et aux conseils qui lui avaient été adressés*. Le premier volume de sa *Traduction* renfermant le *Pentateuque* et *Josué*, vit le jour en 1792, et excita un orage contre l'auteur. Trois vicaires apostoliques, MM. Walmesley, Gibson et Douglas, avertirent les fidèles de leurs districts, dans une lettre pastorale du 26 décembre 1792, de se défier de cette *Traduction*. De-là une correspondance entre le dernier de ces prélats et Geddes, auquel l'évêque finit par annoncer sa suspension de toutes fonctions ecclésiastiques, s'il ne se soumettait. L'auteur, blessé, répondit par une lettre, où il lui disait nettement qu'il se moquait de ses censures. Il soutint ce ton dans une *Adresse au public*, et dans une plus longue lettre à l'évêque : ces deux écrits respirent l'amertume et l'orgueil. Son second volume fut publié en 1797, et comprend les *Juges*, *Samuel*, les *Rois*, et les *Paralipomènes* (2). Geddes y combat formellement l'inspiration entière de l'Écriture, et ne fait pas difficulté d'avancer que les écrivains sacrés rapportent quelquefois des faits contraires à la raison, et qu'il faut les lire avec discernement. Ce volume attira au traducteur de vifs reproches, tant de la part des catholiques, que de celle des protestants, choqués de sa hardiesse. Ses *Remarques critiques*, en 1800, ne firent qu'augmenter le mécontentement public. La même année, il donna sa *Modeste apologie pour les catholiques romains de la Grande-Bretagne*. L'impression qu'avaient faite sur son caractère irritable les atta-

(1) Le nombre des souscripteurs ne fut que de trois cent quarante-trois, parmi lesquels on ne comptait que peu de catholiques.

(2) On a publié après sa mort (en 1807) sa traduction du *Psautier*, jusqu'au psaume 118.

ques qu'il s'était attirées, avait eu une influence funeste sur sa santé. La mort du lord Petre lui porta le dernier coup. Ce fut de son lit, malade et infirme, qu'il écrivit une élégie latine sur cette triste circonstance. Le fils de ce seigneur lui continua les bienfaits de son père; mais Geddes devait en jouir peu de temps. Dans une autre élégie, *Ad umbram Gilberti Wakefield*, écrite le 12 octobre 1801, il semble pressentir sa fin très prochaine. Il expira dans de longues souffrances, le 26 février 1802. C'était certainement un homme instruit dans l'histoire ecclésiastique et dans la littérature *biblique*. Il se flattait d'être toujours catholique, sans approuver, disait-il, l'alliage qu'on avait mêlé à l'Évangile; et sa raison s'indignait que les écrivains sacrés eussent gâté des faits réels par une mythologie de leur invention: ainsi parlait ce critique téméraire et ce prêtre hétérodoxe. On est allé jusqu'à le traiter d'incrédule: ce reproche paraît peu mérité; mais Geddes donnait prise sur lui par la singularité de ses idées, l'impétuosité de son caractère, et la pétulance de sa conversation: il était surtout fort vif contre la cour de Rome, et en parlait très librement. Il reçut l'absolution à la mort, quoiqu'il soit douteux qu'il se soit rétracté: le vicaire apostolique de Londres défendit de célébrer publiquement la messe pour lui. Geddes avait une idée bizarre: il s'était persuadé qu'on pouvait juger le caractère des hommes par la forme de leur nez, comme Lavater en jugeait par la physionomie; cependant, sur la fin, il était moins infatué de ce système ridicule. Sa vie a été écrite par J. Mason Good (1803, in-8°. de 560 pag.); et l'on en trouve un extrait dans le *Biographical dictionary*, de Chalmers. On y donne le catalogue de ses ouvrages, au nombre de trente-trois. Nous indiquerons seulement, outre ceux dont nous avons parlé plus haut: I. *Select satires of Horace* (Choix des Satires d'Horace, adaptées, en grande partie, au temps et aux mœurs actuelles), Londres, 1779, in-4°. II. *Carmen sæculare pro Gallicâ gente tyrannidi aristocraticæ ereptâ*, 1790, in-4°.: ce sont les meilleurs vers latins qu'il ait faits. III. *Le premier livre de l'Iliade, rendu littéralement en vers anglais, avec des notes critiques*, 1792, in-8°. Ce spécimen n'ayant pas été goûté, il ne donna pas la suite de cette traduction. IV. *L'Avocat du diable*, 1792, in-4°. (1) V. *Carmina sæcularia tria pro tribus celeberrimis libertatis Gallicæ epochis*, 1793, in-4°. VI. *Vert-Vert*, traduit en vers anglais, 1793, in-4°. VII. *La bataille de B.* (de Bangor), *ou le triomphe de l'Église, poème héroï-comique*, 1797, in-8°. (en anglais). VIII. *Bardomachia, poëma macaronico latinum*, 1800, in-4°. IX. Divers morceaux dans quelques recueils périodiques, notamment une *Dissertation sur le dialecte écossais-saxon*; la *Ire. Églogue de Virgile*, en vers écossais, dans le dialecte d'Édimbourg; et la *Ire. Idylle de Théocrite*, dans celui de Buchan: ces trois pièces sont imprimées dans la Collection des antiquaires d'Édimbourg, volume de 1792. P—c—t.

GEDDICUS. *Voy.* Gedik.

GÉDÉON, fils de Joas, de la tri-

(3) L'*Avocat du Diable* (ce titre est en français dans l'original), est une satire contre un lord L...., que le docteur Wolcott (Peter Pindar) avait dans ses vers comparé à Lucifer. Sa seigneurie offensée intenta un procès au poète, et la satire de Geddes est une parodie de la procédure. Ici c'est le diable qui se trouve offensé d'être comparé au lord L.... (le feu lord Lonsdale), et qui intente une action contre le poète devant la cour des *Plaids non communs*.

bu de Manassé, joignit au titre de juge dont il fut revêtu vers l'an 1245 avant J.-C., celui de libérateur d'Israël. Chargés de la juste indignation du Seigneur, et livrés, depuis sept ans, à l'esclavage chez les Madianites, les Israélites gémissaient sous ce joug, plus dur que tous ceux qu'ils avaient précédemment portés. Ils levèrent leurs mains suppliantes vers l'Éternel, qui, touché de leur repentir, envoya un de ses anges sur la terre, afin de mettre un terme à leurs maux. Le choix fait par l'envoyé du Seigneur tomba sur Gédéon, qui, né dans la classe ordinaire du peuple, et naturellement modeste, se défendit d'abord de remplir cette honorable mission, alléguant pour excuse le peu de considération dont il jouissait et l'impuissance de ses moyens. L'ange l'ayant rassuré sur ce dernier point, Gédéon le pria de lui faire connaître, par quelque miracle, qu'il était véritablement l'envoyé de Dieu. Sur la promesse qui lui fut faite que son vœu serait rempli, il rentra chez lui, fit cuire un chevreau, du pain sans levain, mit la chair dans un bassin, le jus dans un vase, et vint retrouver l'ange, qui l'attendait sous un chêne. Il l'invita à prendre part à ce repas. L'ange lui ordonna alors de prendre la chair et les pains, de les mettre sur une pierre, et de verser dessus le jus de la chair. Gédéon obéit; et l'ange ayant étendu le bout d'une verge qu'il tenait à la main, il en toucha la chair et les pains, et il sortit aussitôt de la pierre un feu qui consuma le tout. Gédéon resté seul, et saisi d'un saint effroi, avait peine à reprendre ses sens, lorsqu'une voix céleste lui fit entendre ces paroles consolantes : « Ne craignez rien; vous » ne mourrez pas. Allez, sans per» dre de temps, détruire l'autel de » Baal; coupez le bois qui l'environ» ne, et élevez un autel au vrai Dieu, » dans le lieu même où le miracle » dont vous venez d'être témoin s'est » opéré. » Gédéon profita de l'obscurité de la nuit pour exécuter les ordres du Seigneur. Le lendemain, au lever du soleil, les habitants de la ville, s'étant aperçus que l'autel de Baal avait été renversé, cherchèrent partout le coupable, et apprirent enfin que c'était Gédéon. Pleins de fureur, ils voulurent forcer Joas de leur livrer son fils, afin de le faire mourir. Mais la présence d'esprit, la fermeté et la foi de ce bon père confondirent leur barbare dessein. « Que » Baal, s'écria-t-il, punisse mon fils; » et, s'il est Dieu, qu'il se venge lui» même de celui qui a renversé son » autel! » On attendit vainement la vengeance d'un Dieu qui n'existait pas; et, de ce moment, Gédéon, qui fut nommé Jérobaal, réfléchit aux moyens qu'il devait employer pour opérer l'heureuse délivrance d'Israël. Son plan dressé, il douta encore de lui-même, et supplia l'Éternel de lui prouver, par de nouveaux miracles, qu'il lui accordait sa protection particulière. Il demanda que la toison d'une brebis, étendue dans un champ, reçût seule la rosée du ciel, tandis que le champ demeurerait sec. La rosée tomba, et il n'y eut que la toison de mouillée. Il desira ensuite que la toison demeurât sèche, tandis que le champ recevrait seul la rosée du ciel. La rosée tomba, et il n'y eut que le champ de mouillé. Rempli d'une sainte confiance, il parvint à rassembler de suite une armée de trente-deux mille hommes, et vint camper devant les Madianites, qui étaient au nombre de cent trente-cinq mille. Il se disposait à les attaquer avec toutes ses forces, lorsque le Seigneur, voulant prouver

aux Israélites qu'ils ne devaient la victoire qu'à sa toute-puissance, lui ordonna de publier que les plus timides, et ceux qui auraient peur, pouvaient s'en retourner : vingt-deux mille s'en retournèrent, et il n'en resta que dix mille. Le Seigneur dit encore à Gédéon de choisir, parmi ces derniers, ceux qui, pour se désaltérer, prendraient de l'eau du fleuve dans le creux de leurs mains, sans mettre le genou en terre. Il s'en trouva seulement trois cents. Il lui commanda alors de diviser cette petite troupe en trois bandes, de leur faire prendre une trompette dans la main, dans l'autre un vase vide, où il y aurait une lampe allumée, et de sonner ensuite de la trompette, dès qu'ils entendraient le son de la sienne, en criant tous ensemble : *L'épée du Seigneur et de Gédéon!* Au signal de leur chef, les Israélites firent retentir les airs du son de leurs trompettes; et, brisant le vase qu'ils tenaient à la main, ils élevèrent leurs lampes en poussant le cri convenu. Le bruit des trompettes, les cris, et la lueur de ces trois cents lampes, répandirent une si grande terreur dans le camp des Madianites, que, se croyant assaillis de tous côtés par des forces considérables, ils tournèrent leurs armes les uns contre les autres et s'entre-tuèrent. Ceux qui échappèrent à cet horrible carnage prirent la fuite; mais Gédéon les suivit l'épée dans les reins, et les tailla en pièces. Deux des chefs ennemis, Zébée et Salmana, périrent de sa propre main. Tant d'exploits glorieux engagèrent les enfants d'Israël à donner à Gédéon l'autorité suprême, et à le reconnaître pour leur prince. Mais il refusa ces honneurs en disant : « Un si haut » rang ne m'est point dû : il appar- » tient au Seigneur, qui vous a déli- » vrés; c'est lui seul qui est votre » prince, et qui doit vous comman- » der. » Cependant, comme les Israélites le pressaient d'accepter quelque gage de leur reconnaissance, il leur demanda tous les pendants d'oreilles qui avaient été pris sur les Madianites. Ces bijoux lui furent aussitôt apportés, et il les consacra au Seigneur. La paix ainsi rétablie, Gédéon gouverna les enfants d'Israël avec autant de sagesse que de gloire, et mourut dans une heureuse vieillesse, l'an 1559 avant J.-C., laissant soixante et dix enfants de plusieurs femmes, sans compter Abimelech, qu'il eut d'une concubine de Sichem, nommée Druna (*Voy.* ABIMELECH). Il fut enterré à Éphra, dans le tombeau de Joas, son père. P—c.

GÉDIK (SIMON), en latin *Geddicus*, théologien, né à Magdebourg en 1549, n'est guère connu que par sa réponse au livre dans lequel Acidalius s'est amusé à soutenir cette proposition paradoxale : *Mulieres non esse homines.* (Voyez ACIDALIUS.) Gédik n'entendit pas raillerie sur un pareil sujet : il s'établit l'avocat de la moitié du genre humain, et composa pour sa défense une espèce de *Factum*, où il exagère si fort les qualités des femmes, qu'il prouve plus qu'il ne voudrait; car, si tout ce qu'il en dit était exact, le paradoxe d'Acidalius cesserait d'en être un, et les femmes n'appartiendraient pas à l'espèce humaine, par la raison qu'elles seraient d'une nature infiniment supérieure. Cette réponse de Gédik, imprimée pour la première fois en 1595, a été reproduite à la suite de l'ouvrage dont elle est la réfutation, La Haye, 1641, in-12; 1644, même format. On a encore de lui : *Postilla evangelica; Refutatio Sal. Finckii; Pelargus apostata.* Gédik mourut

en 1631, à quatre-vingt deux ans. W—s.

GEDIKE (Frédéric), naquit le 15 janvier 1754, à Boberow, village de la Marche de Prégnitz (dans le Brandebourg), où son père était pasteur. Orphelin à l'âge de neuf ans, sans fortune, il fut élevé d'abord à l'école de Seehausen dans la Vieille-Marche, et ensuite dans l'hospice des orphelins de Zullichau, où il resta pendant sept ans sous la direction d'un homme d'un grand mérite, le professeur Steinbart. En 1771, il se rendit à l'université de Francfort-sur-l'Oder, où il étudia la théologie: ce fut pendant son séjour dans cette ville, qu'il prit la résolution de se vouer à l'enseignement public. En 1775 il fut appelé à Berlin pour instruire les enfants de Spalding, un des moralistes et des théologiens les plus célèbres de l'église protestante, dans la maison duquel il passa quelques années. Il y demeurait encore, lorsque le magistrat de Berlin le nomma vice-recteur d'un des gymnases de cette ville, celui de Friedrichs-werder. En 1779, il obtint la direction en chef de cet établissement. Le magistrat le désigna en 1791 pour assister Büsching dans la direction d'un autre gymnase de cette ville, celui dit de Cologne; et Gedike remplit ces fonctions en même temps que celles de directeur du gymnase de Friedrichs-werder, jusqu'à 1793, où il remplaça entièrement Büsching. Dès 1784, il avait été nommé membre du grand consistoire; en 1787, un des conseillers au département de l'instruction publique (*Ober-Schul collegium*); en 1790, membre de l'académie des sciences de Berlin, et plus tard du comité chargé du perfectionnement de la langue allemande, et de l'académie des arts et sciences mécaniques. Ce ne fut qu'en 1791 que la faculté de théologie de Halle lui envoya le diplome de docteur: il avait cessé depuis long-temps de s'occuper de cette science; mais le réglement voulait que le directeur du gymnase fût revêtu de la dignité de docteur. En 1797, Gedike fit un voyage en Italie; en 1802, il reçut l'ordre de visiter les écoles de la Prusse méridionale et de la Nouvelle-Prusse orientale. Depuis quelques années sa constitution robuste s'était affaiblie. Il mourut le 2 mai 1803. Quinze jours avant son décès, le roi l'avait chargé de faire un voyage en Suisse, pour rendre compte au monarque de l'établissement d'instruction de Pestalozzi, dont la méthode commençait alors à faire du bruit. Tous les instants de la vie active de Gedike ont été consacrés à l'éducation de la jeunesse. Ses principes, sa méthode, les réglements dont il est l'auteur, ont fait une révolution dans l'instruction publique; et les établissements qu'il a dirigés sont devenus des écoles d'où sont sortis un grand nombre de savants, de littérateurs et d'hommes de cabinet. Il enseignait lui-même la rhétorique, la poétique, l'histoire de la philosophie ancienne, et donnait un cours d'encyclopédie, dans lequel il faisait voir comment toutes les sciences liées entre elles se prêtent un secours mutuel. Il expliquait aussi Pindare et Horace, qui étaient ses poètes favoris. C'est à Gedike que Berlin doit la fondation du séminaire où sont élevés huit jeunes gens qui se vouent à la haute instruction. Dans les différentes administrations et commissions où Gedike siégeait, il se distingua par la clarté de ses rapports, par l'excellence de ses plans, par les idées lumineuses que renferment tous

les réglements dont il fut l'auteur. Dans sa vie privée Gedike était d'un caractère franc et vrai, qui allait quelquefois jusqu'à la rudesse; son extérieur était négligé et peu prévenant, et il fallait connaître particulièrement ses excellentes qualités pour l'aimer. La jalousie et la haine lui étaient étrangères. On l'accuse d'avoir aimé l'argent; mais s'il est vrai qu'il n'ait pas été exempt de ce défaut, plusieurs traits de sa vie prouvent au moins que sa délicatesse repoussait tout gain qui ne paraissait pas compatible avec la sévère justice. Parmi les nombreux ouvrages de Gedike nous ne citerons que quelques-uns des plus remarquables: I. Des traductions allemandes des Odes olympiques et pythiques de Pindare : les premières parurent en 1777, et les autres en 1779. Ces traductions, qui assurent à Gedike une place distinguée parmi les poètes allemands, n'ont pas encore été surpassées. II. Une traduction allemande de quatre Dialogues de Platon, le Ménon, le Criton et les deux Alcibiades, Halle, 1780, in-8°. Il a ajouté à l'édition du texte donnée par Biester des notes fort estimables. III. Une édition du Philoctète de Sophocle, avec notes, Berlin, 1781, in-8°. IV. *M. Tullii Ciceronis historia philosophiæ antiquæ; ex omnibus illius scriptis collegit, disposuit, aliorumque auctorum, tum latinorum, tum græcorum, locis illustravit et amplificavit*, Berlin, 1781, in-8°.; réimprimé en 1800 et 1815. C'est une idée très ingénieuse d'avoir extrait des nombreux ouvrages de Cicéron les passages qui traitent des systèmes des anciens philosophes, et de les avoir réunis en un seul corps, de manière qu'ils forment une histoire complète de la philosophie des Grecs et des Romains. V. *Griechisches lesebuch für die ersten anfænger*, Berlin, 1782, in-8°. VI. *Lateinisches lesebuch für die estern anfænger*, Berlin, 1782. Ces deux ouvrages, qui sont des recueils de morceaux choisis dans les auteurs classiques, rangés dans une suite méthodique, ont eu un grand nombre d'éditions. Le premier a été réimprimé seize fois; le second a eu neuf éditions. VII. *Franzosisches lesebuch für anfænger*, Berlin, 1785. Ce recueil de lectures françaises a eu onze éditions. VIII. *Pindari carmina selecta, cum scholiis selectis, suisque notis, in usum academicum et scholarum*, Berlin, 1786, in-8°. IX. *Franzosische Chrestomathie zum Gebrauch der hoheren Classen* (morceaux choisis de littérature française à l'usage des hautes classes), Berlin, 1792, 1796, 1800 et 1809. X. *Lateinische Chrestomathie aus den classischen Autoren, zum Gebrauch für mittlere Classen*, Berlin, 1792, réimprimé in-8°. Les deux premiers sont destinés aux jeunes gens qui ont fait quelques progrès dans le grec et le français. XI. *Englisches Lesebuch für anfænger*, Berlin, 1794, réimprimé en 1797 et 1804. Gedike a été depuis 1783 jusqu'en 1790 un des éditeurs d'un ouvrage périodique très estimé, qui porte le titre de *Berliner Monathschrift*. (*V.* BIESTER au supplément.) Sa vie, par François Horn, se trouve à la tête d'un Recueil de quelques-uns de ses ouvrages posthumes, qui fut publié à Berlin en 1808. S—L.

GÉDOYN (NICOLAS), prêtre, naquit à Orléans le 17 juin 1667. Sa famille, d'une noblesse ancienne, avait peu de fortune; elle s'éteignit en lui, quoique son père eût laissé onze enfants. Dans son bas âge, on le crut mort, à la suite d'une longue maladie;

déjà même on l'avait enseveli : Mme. de Cornuel, si connue par ses bons mots, voulut le voir, et ses soins le rendirent à la vie. En 1684, Gédoyn entra chez les jésuites : il professait la rhétorique à Blois, lorsque la faiblesse de sa complexion le fit sortir de cette société. En quittant des confrères qu'il aima toujours, parmi lesquels il avait, pendant dix ans, formé ses mœurs et son esprit, il fut transporté dans une école bien différente, où se développèrent les qualités agréables qu'il avait reçues de la nature. On l'introduisit dans la maison de la fameuse Ninon de Lenclos, sa parente. Cette femme, qui conserva si long-temps l'empire de la beauté, passe pour n'avoir voulu lui accorder un rendez-vous, que le lendemain du jour où elle aurait eu quatre-vingts ans accomplis : on aime à penser que cette anecdote est aussi dépourvue de vérité que de vraisemblance. Gédoyn, dont le patrimoine se bornait à une pension de 400 fr., eut des amis, qui le firent, en 1701, nommer à un canonicat de la Sainte-Chapelle de Paris. Dans la suite, il posséda successivement deux abbayes. En 1711, l'académie des inscriptions et belles-lettres l'admit dans son sein. Les *Dissertations* qu'il y lut, sont insérées, la plupart, dans les Mémoires de cette compagnie. On y remarque des recherches sur Dédale, et principalement sur les courses de chevaux, et les courses de chars aux jeux olympiques, etc. Ce dernier sujet est celui qu'il discute avec le plus d'étendue. En 1718, parut sa *Traduction de Quintilien*, in-4°.; elle le fit entrer l'année suivante à l'académie française. Cette *Traduction* méritait d'autant mieux d'être accueillie, que l'on était réduit à celle de l'abbé de Pure, l'un de ces auteurs condamnés par Despréaux à une triste immortalité. La préface de Gédoyn est très estimée. C'est en effet le plus judicieux et le plus soigné de ses ouvrages : il y développe les causes de la corruption de l'éloquence chez les Romains. Quant à la traduction, plutôt libre que littérale, elle omet des mots, des phrases, et jusqu'à des pages. Malgré les omissions et les inexactitudes que Claude et Jean Capperonnier y ont trouvées, elle conserve une juste réputation. Pour en apprécier le mérite, il faut se reporter au temps où elle fut publiée ; le texte n'était pas encore épuré par les belles éditions qui lui sont postérieures. Il est peu de livres classiques dont les manuscrits soient aussi rares que ceux de Quintilien ; ce qui laisse, indépendamment de la difficulté des matières qu'il traite, bien peu d'espérance de pouvoir jamais en éclaircir certaines obscurités. Il existe, de cette *Traduction*, plusieurs éditions en 4 vol. in-12 : M. Adry en a donné une, qui doit être recherchée ; elle est accompagnée du texte latin, corrigée, augmentée des passages omis par le traducteur, Paris, Volland, 1810, 6 vol. in-8°. Pausanias n'avait pas encore été traduit en français ; il est obscur par lui-même, et plus encore par le vice des manuscrits : en 1731, Gédoyn en publia la *Traduction*, avec une préface et des notes, 2 vol. in-4°., cartes et figures. Elle n'eut pas moins de succès que celle de Quintilien, quoique l'auteur grec soit plus instructif qu'agréable. Larcher, dans les notes de sa *Traduction d'Hérodote*, relève des méprises graves et nombreuses, dans lesquelles est tombé Gédoyn. Il l'accuse de s'être constamment servi de la version latine d'Amaseus, et de ne l'avoir même pas rendue avec fidélité. M. Clavier lui fait le même reproche dans la préface de sa *Traduction*

nouvelle de Pausanias. L'abbé Bellanger avait, bien des années auparavant, tenu le même langage dans ses *Essais de critique sur les traductions d'Hérodote.* L'édition la plus recherchée de la *Traduction* de Gédoyn est celle d'Amsterdam, 1733, 4 vol. in-12. Ce traducteur, le plus souvent, travaillait à la campagne, chez des parents, chez des amis, où il était privé du secours des grandes bibliothèques, et de l'entretien des savants : aussi le mauvais état du texte de Strabon le détourna du projet qu'il avait formé d'en traduire la Géographie. Sa composition paraît, en général, précipitée : son style est clair, facile, animé; mais il abonde en locutions familières : c'est mal à propos que des dictionnaires, qui se copient sans examen, en vantent l'élégance comme la qualité distinctive. Sans avoir eu aucune des infirmités de la vieillesse, il mourut, en trois jours, d'une pleurésie, le 10 août 1744, au château de Font-Pertnis, à une lieue de l'église de son abbaye de Notre-Dame à Baugeney, où l'on voit encore son épitaphe. Il était affable, obligeant, plein de candeur, et se faisait aimer, quoiqu'il fût d'un naturel impétueux. D'Olivet, d'après sa correspondance manuscrite avec le président Bouhier, a certainement dirigé l'édition du volume in-12 qui parut en 1745, sous le titre d'*Œuvres diverses de M. l'abbé Gédoyn;* Goujet crut, par cette raison, que l'éditeur avait composé le *Mémoire* biographique qui se trouve en tête. Mais la *France littéraire* l'attribue à Petit de Bachaumont, parent de Gédoyn; et les détails généalogiques, dont il est rempli, rendent cette opinion plus vraisemblable. Les *Œuvres diverses* contiennent les morceaux suivants : I. *De l'éducation des enfants.* II. *Vie d'Épaminondas.* III. *Des anciens et des modernes.* IV. *Entretien sur Horace.* V. *De l'urbanité romaine.* VI. *Des plaisirs de la table chez les Grecs.* VII. *Apologie des traductions.* VIII. *Jugement de Photius sur les dix plus célèbres orateurs de la Grèce.* IX. *Relation des Indes*, tirée du même Photius. Ces divers morceaux sont insérés dans les Mémoires de l'académie des inscriptions, mais d'une manière abrégée, sans doute parce qu'ils consistent moins en recherches laborieuses qu'en réflexions morales et littéraires : c'est par ce motif que l'auteur souhaitait qu'après sa mort on les réunît sans aucun retranchement. On trouve des *Réflexions sur le goût* par Gédoyn, dans un vol. in-12, intitulé : *Recueil d'opuscules littéraires, publiés par un anonyme* (d'Olivet), Amsterdam, Van Harrevelt, 1767. Ces réflexions sur le goût déposent quelquefois contre celui de l'auteur : Voiture et La Fontaine, Saint-Évremont et La Bruyère, y sont placés sur la même ligne. L'auteur du *Siècle de Louis XIV* avait, dès son enfance, connu particulièrement Gédoyn, qui était le voisin et l'ami de son père. Il prétend « qu'il » aurait voulu qu'on eût pardonné à la » religion des bons auteurs de l'anti- » quité, en faveur de leur mythologie. » Il ajoute qu'il avait composé, contre le poème de Milton, quatre Dissertations très curieuses, qui n'étaient point imprimées. D'Alembert, dans son *Histoire de l'académie française*, transcrit avec complaisance de longs passages des *Œuvres diverses* de Gédoyn; il les commente, et il en conclut, *qu'il n'avait ni les préjugés de sa robe ni ceux de l'érudition.* Il semble que ces deux écrivains célèbres soient bien aises de prêter leurs opinions à Gédoyn. Tout ce qu'un

lecteur impartial peut inférer de ses ouvrages, c'est qu'admirateur passionné des orateurs et des poètes de l'antiquité, il est rarement juste envers les modernes pour ce qui est du ressort des belles-lettres. Il offre souvent des aperçus pleins de sens et de vérité; mais sa vivacité naturelle s'oppose à ce qu'il mette à tous ses jugements les modifications nécessaires : au reste, on voit partout l'homme de bien, qui pense d'après lui-même, et qui s'énonce avec franchise. S.—S—N.

GEER (Louis de), né en Hollande, d'une famille ancienne de ce pays, se rendit en Suède sous le règne de Gustave-Adolphe-le-Grand, et seconda les vues de ce monarque pour la prospérité intérieure du royaume. Ce fut De Geer qui introduisit en Suède les meilleures méthodes de fondre le fer, et qui établit les fonderies de canon, les manufactures d'armes et les fabriques de laiton. Pour faciliter l'exécution de ses projets, il avait fait venir des ouvriers du pays de Liége et des contrées voisines. Ces ouvriers formèrent une colonie, dont on observe encore avec intérêt les descendants au canton de Dannora, où sont les principales mines de fer. Les entreprises auxquelles se livra De Geer, en contribuant au bien de l'état, lui procurèrent à lui-même une fortune considérable, qui lui donna de nouveaux moyens d'être utile. Il encouragea les talents, fonda des hôpitaux, des écoles, et fit venir en Suède Amos Comenius pour organiser l'instruction publique. (*Voyez* Comenius.) Sous le règne de Christine, il équipa une flotte, qui servit à défendre les côtes et à protéger le commerce. Les services que rendit De Geer à sa patrie adoptive, furent reconnus et honorés. Le gouvernement plaça ses armes parmi celles de la noblesse du pays, et lui accorda d'autres distinctions flatteuses. Les descendants de cet homme remarquable sont restés en Suède ; et l'un d'eux, que nous allons faire connaître, a joint aux titres et aux richesses, des succès glorieux dans la carrière des sciences. C—au.

GEER (Charles, baron de), maréchal de la cour de Suède, et commandeur de l'ordre de Vasa, naquit en Suède l'année 1720. Il passa une partie de son enfance et de sa jeunesse en Hollande, où il prit le goût de l'histoire naturelle, en observant des vers à soie qu'on lui avait donnés comme un objet d'amusement, et en s'entretenant ensuite avec le célèbre Muschenbroek. Après avoir commencé ses études à Utrecht, il les continua à Upsal, et suivit avec une grande assiduité les cours de Celsius, de Klingenstiern et de Linné. Ayant hérité, par le testament de son oncle, d'une des premières fortunes de la Suède, il se montra digne de la posséder en se livrant à la bienfaisance la plus active, et en s'intéressant à toutes les entreprises utiles. Il mérita surtout la reconnaissance publique lorsqu'il consacra des sommes considérables à la réparation des mines de Dannora, inondées par la crue d'un lac. En même temps il acquérait des titres à l'estime des savants en cultivant l'histoire naturelle et les sciences qui s'y rapportent. L'académie de Stockholm, dont il était membre, le voyait assidu à ses séances, et lui fut redevable de plusieurs Mémoires intéressants. Ayant recueilli un grand nombre d'observations sur les insectes, il les publia en français sous le titre de *Mémoires pour servir à l'histoire des insectes*, Stockholm, 1752-78, 7 v. in-4°., fig. Ce livre contient la description de

plus de 1500 espèces. C'est l'ouvrage de Réaumur qui avait inspiré à De Geer un goût particulier pour l'entomologie. Les Mémoires qu'il publia sur cette branche de l'histoire naturelle, lui ont valu à juste titre le surnom de *Réaumur suédois*. Si De Geer a moins de charme dans la narration et dans l'exposition des faits que le naturaliste français, il est moins prolixe, il a plus de méthode, parce que Linné qu'il imitait aussi, venait de créer un art tout particulier de classer et de décrire les objets de la nature; et De Geer en a fait son profit. Les Mémoires de Geer et ceux de Réaumur sont les deux ouvrages les plus importants, les plus clairs, les plus profonds, les plus riches en faits et en observations qu'on ait encore publiés sur les insectes. Il y a peu d'espoir de les voir surpassés et même égalés, parce qu'il faut pour cela un concours de circonstances difficiles à rassembler; il est même étonnant que les richesses, le génie et la persévérance se soient trouvés réunis également dans deux hommes différents, pour pousser à ce point de perfection une des branches les plus difficiles de l'histoire naturelle, et qui n'a que très peu de prosélytes. Le premier volume du bel ouvrage de Geer parut en 1752, et est plus rare que les autres. M. Paykull, membre de l'académie des sciences de Stockholm, et savant entomologiste, nous a assuré que la raison de cette rareté provenait de ce que De Geer lui-même avait jeté au feu toute l'édition de ce premier volume, par dépit du peu de succès qu'il avait eu : depuis il reprit courage, et il envoya en présent chacun des volumes suivants à tous ceux qui avaient fait l'acquisition du premier. Le septième et dernier n'a paru qu'en 1778, après la mort de l'auteur; il renferme une méthode générale, fondée sur la nature des ailes pour les insectes ailés, et pour les aptères sur la nature des métamorphoses. On a publié un volume qui contient tous les insectes décrits par De Geer, classés selon sa méthode. Attaqué depuis plusieurs années de la goutte, le baron de Geer mourut de cette maladie le 8 mars 1778. Sa veuve fit présent à l'académie des sciences de Stockholm des nombreux objets d'histoire naturelle qu'il avait rassemblés. Le buste du baron, en marbre blanc, a été placé dans la salle où ces objets sont réunis.

C—AU et W—R.

GEFFRIS. *Voy.* JEFFERYS.

GEHAN-GUIR. *Voy.* DJIHAN-GUYR.

GEHEMA (JEAN-ABRAHAM), médecin polonais du 17e. siècle. Ayant perdu, à l'âge de quatorze ans, son père, qui était staroste et chambellan du roi, il ne reçut point de ses tuteurs l'éducation littéraire qui lui avait été destinée; mais son esprit, avide de connaissances, se développa, pour ainsi dire, sans culture. Gehema suivit d'abord la carrière des armes, et partit avec son régiment pour la Hollande. Dans ce pays, où les sciences ont presque toujours brillé d'un vif éclat, le jeune officier consacrait à l'étude tous les moments dont le service militaire lui permettait de disposer. Il fit plus : pour se livrer sans réserve à ses occupations chéries, il abandonna son emploi de capitaine de cavalerie, et devint candidat de l'université de Leyde. La philosophie cartésienne, professée par Henri Duroy, lui inspira un vif intérêt; et constamment il en fut le zélé défenseur. Après en avoir terminé le cours, il fixa irrévocablement son choix sur l'art de guérir, et choisit Bontekoe pour guider ses

pas dans cette carrière. Ses progrès furent rapides, et lui méritèrent promptement le doctorat. Revêtu de ce titre, il servit dans le Holstein, en qualité de médecin des troupes danoises. Le duc de Mecklenbourg et l'électeur de Brandebourg le choisirent successivement pour leur archiâtre; il fut aussi médecin et conseiller du roi de Pologne. Ces fonctions brillantes, jointes à l'exercice public de sa profession, ne diminuèrent point son ardeur pour le travail du cabinet, comme le prouvent les nombreux ouvrages qu'il a composés. Quelques-uns sont écrits en latin, la plupart en allemand; ceux-ci seront désignés en français : I. *Observationum chirurgicarum decas I et II*, Hambourg, 1682, in-12; ibid., 1686; traduites en allemand, Francfort, 1698, in-12. II. *Observationum medicarum decas*, Brême, 1686, in-12. Plusieurs de ces observations ne manquent pas d'intérêt; mais elles portent rarement le cachet irréfragable de l'authenticité. Faut-il croire que des ulcérations de l'estomac ont été guéries par l'usage des concombres? Est-il bien vrai que Bontekoe dissipait le hoquet en faisant faire une inspiration profonde, et calmait les éternuements opiniâtres en frottant les gencives avec le doigt? III. *De morbo vulgò dicto* plica polonica *literulæ*, Hamb., 1685, in-12; la Haye, 1683, in-8°.; traduit en hollandais par Hoogstraaten, Dordrecht, 1683, in-8°. On sait que la plique polonaise, endémique sur les bords de la Vistule, est une maladie singulière, dans laquelle les cheveux sont mêlés, ou plutôt feutrés d'une manière inextricable. Rien n'est plus disparate, plus contradictoire, que les opinions des écrivains sur cette affection étrange: ceux-ci nous représentent les cheveux prodigieusement grossis et injectés, distillant du sang, causant des douleurs intolérables et même la mort, à la plus légère incision; ceux-là ne voient qu'un simple mélange des cheveux, produit par la négligence et la malpropreté. Ce n'est point ici le lieu de discuter ces deux sentiments erronés, au milieu desquels se trouve la vérité. IV. *Homicides médicinaux commis par la saignée, les purgatifs, les ventouses, les clystères, les juleps et les cordiaux*, Brême, 1688, in-8°.; Leipzig, 1714, in-12; traduit en hollandais, la Haye, 1690, in-8°. Cette doctrine est mauvaise, puisqu'elle est exclusive. L'auteur cite à l'appui vingt-deux années d'expériences (Berlin, 1712), pendant lesquelles il dit avoir guéri toutes sortes de fièvres, sans saigner ni purger les malades. V. *Le Médecin militaire instruit, dévoilant les abus qui se commettent dans la médecine et la chirurgie des armées, et enseignant les moyens d'y remédier*, Hambourg, 1684, in-12; Bâle, 1691, in-8°. Gehema ne s'est point borné à ce livre sur la médecine d'armée; il en a composé deux sur la chirurgie en particulier, et six ou sept sur les pharmacies civile et militaire. VI. *La goutte sûrement guérie par le moxa des Chinois*, Hambourg, 1682, in-12. VII. *Combat du thé de la Chine avec l'eau chaude*, Berlin, 1686, in-8°. Ce premier mémoire fut suivi de trois ou quatre autres, dans lesquels le disciple de Bontekoe fait, à l'exemple de son maître, un éloge fastueux et ridicule du thé, qui serait, à les en croire, une véritable panacée. VIII. *Hygiène rationelle*, Brême, 1688, in-12; Leipzig, 1696, in-8°. Cette édition est, ainsi que celle de 1712, enrichie de notes, d'observations et d'une préface de J. A. Schlegel. Les traductions hollandaise et la-

tine ont été faites sur la première édition de Brème. L'auteur a reproduit cette hygiène, tantôt modifiée et abrégée, tantôt disposée en aphorismes; il y soutient, comme dans ses autres écrits, des hypothèses, des paradoxes, des erreurs : il blâme l'usage des fruits, donne la préférence au pain de seigle sur celui de froment, et ne laisse échapper aucune occasion de célébrer de nouveau les vertus merveilleuses du thé pour conserver et prolonger la vie. Gehema eut de nombreux adversaires, contre lesquels il lança des diatribes, qui ne restèrent pas sans réponse. Écrivain intarissable, il a mis en latin le Traité hollandais de Bontekoe sur les fièvres, la Haye, 1683, in-8°.; il a publié sur les devoirs des nourrices, sur ceux des archiâtres et sur quelques autres matières, des opuscules qui ne méritent pas d'être tirés de l'oubli. C.

GEHLEN (Adolphe-Ferdinand), savant chimiste, membre de l'académie royale de Munich, y est mort le 15 juillet 1815, des suites d'un empoisonnement produit par le développement du gaz hydrogène arseniqué, en faisant des expériences sur des métaux mixtes. On ignore le lieu et l'année de sa naissance. Ce laborieux chimiste a été l'un des collaborateurs du *Journal général de chimie*, Berlin, 1803, 1805, cinq vol. in 8°., et ensuite du *Journal pour la chimie et la physique*, ibid., 1806, 1807, in-8°. Il a publié aussi : I. Une traduction allemande, enrichie de notes par le docteur S. F. Hermbstaedt, sur la seconde, édition des *Principes élémentaires de l'art de la teinture, suivis d'une description du blanchissage par le moyen de l'acide muriatique*, par Berthollet, avec gravures, deux vol. in-8°., Berlin 1806. II. Dans les Annales berlinoises pour la pharmacie, de l'année 1805, quelques *Observations sur des projets ayant pour but l'amélioration de l'état de la pharmacie*. B-H D.

GEHLER (Jean-Charles), médecin-accoucheur et professeur à l'université de Leipzig, né à Görlitz le 17 mai 1732, se distingua non seulement par ses talents comme médecin, mais aussi par des connaissances étendues dans les différentes branches de l'histoire naturelle. Promu en 1758 au degré de docteur en médecine à l'université de Leipzig, il entreprit, peu de temps après, un voyage scientifique à Freiberg, en Allemagne et en Suisse. A son retour, il fut le premier qui donna, dans cette université, des leçons particulières sur la minéralogie. Nommé ensuite, en 1762, professeur extraordinaire de botanique, et, en 1773, professeur de physiologie, il mourut le 6 mai 1796, après avoir publié une cinquantaine de dissertations et mémoires sur différents objets relatifs aux sciences naturelles, la plupart écrits en latin, et dont on trouve l'énumération dans Meusel. Nous nous bornons à citer sa première dissertation, *De characteribus fossilium externis*, Leipzig, 1757, in-4°.; — un *Recueil de plusieurs mémoires concernant l'art de l'accouchement* (en allemand), publié par C. G. Kühn, Leipzig, 1798, 2 volumes in-8°.; — et sa traduction allemande de la *Chimie expérimentale et raisonnée* de A. Baumé, 3 vol. in-8°., Leipzig, 1775, 1776, avec gravures. Ses différentes dissertations séparées mériteraient d'être recueillies et publiées ensemble. — Jean-Guillaume Gehler, jurisconsulte, mais surtout laborieux numismate et astronome, naquit à Sohrneundorf

près de Görlitz, en avril 1696. Après avoir été reçu, en 1719, docteur en droit à l'université de Helmstadt, il revint à Görlitz, et y fut successivement sénateur, inspecteur des bâtiments et bourgmestre. Il mourut le 29 avril 1765. Il a publié : I. *Diss. inaug. de æquitate successionis conjugum, præprimis juxtà statuta Gorlicensia*, Helmst., 1719, in-4°. II. Un *Mémoire sur les monnaies bractéates*, inséré dans les *Annonces littér.*, publiées à Halle. III. *Différents mémoires anonymes*, insérés dans *la Bibliothèque des comètes*, publiée par G. Roth en 1746. IV. *Plusieurs observations astronomiques* insérées sans nom d'auteur dans différents journaux, entre autres, dans les *Acta eruditorum*. B—H—D.

GEHLER (JEAN SAMUEL-TRAUGOTT) naquit à Görlitz, dans la Lusace, le 1er. novembre 1751. Plusieurs de ses ancêtres, ainsi que son père, Jean-Guillaume Gehler, avaient occupé la place de bourgmestre dans cette ville, où sa famille était très considérée depuis plus de trois siècles. J.-G. Gehler, le bourguemestre, avait des connaissances très solides en philosophie et en mathématiques : il entretenait une correspondance suivie avec le célèbre Wolff à Halle. Une particularité de sa vie nous semble digne d'être citée : J.-G. Gehler épousa, en secondes noces, en 1727, la sœur cadette de sa première femme : c'est le premier cas de cette nature pour lequel on ait obtenu des dispenses dans la Saxe électorale, et non sans de grandes difficultés ; car on avait consulté à ce sujet neuf universités. Jean-Samuel Traugott était le sixième et dernier enfant de ce mariage : sa constitution faible, qui recélait dès sa naissance le germe de sa destruction, rendait son esprit contemplatif ; et, en exploitant dans la suite le champ des sciences, où son père avait guidé ses premiers pas, il s'attachait de préférence à la partie abstraite et spéculative. Après avoir achevé, à Görlitz, ses études élémentaires, il fut, à l'âge de quinze ans, envoyé à l'université de Leipzig, où son frère aîné, alors médecin, dirigea ses études. J. A. Ernesti, et Morus, dont il suivait les cours avec assiduité, sont les professeurs auxquels il doit l'élégance de son style latin : mais les sciences mathématiques et physiques, et la chimie, ne furent pas négligées ; et il en fit tellement son occupation favorite, que son esprit méditatif, et ennemi de toutes les idées vagues, eut beaucoup de peine à quitter la ligne droite des sciences exactes pour se jeter dans le labyrinthe de la jurisprudence. Cependant, par une application assidue, il acquit bientôt des connaissances profondes dans cette partie. En 1773, il devint le fondateur d'une société de jeunes poètes à Leipzig, connue sous le nom de l'*Alliance des tendres amis ;* et, par ce moyen, il exerça une heureuse influence sur l'éducation littéraire et savante de ses jeunes amis, entre lesquels on distingue Gallisch et Jünger. Après avoir fini ses études académiques, Gehler fut, depuis 1773 jusqu'en 1774, gouverneur de trois jeunes seigneurs russes, pour le temps que ces jeunes gens suivaient les cours de l'université de Leipzig. En 1774, ayant été reçu maître ès-arts, il donna des leçons de mathématiques. Les progrès de ses élèves, et surtout le succès de sa traduction des *Recherches sur les modifications de l'atmosphère* par De Luc, qu'il publia en 1776, l'engagèrent à écrire une dissertation connue sous le titre d'*Historiæ logarithmorum naturalium primordia*, afin

d'obtenir le droit de faire des leçons publiques sur toutes les parties des sciences mathématiques. Gebler, n'ayant hérité de son père qu'une bibliothèque considérable, mais peu de fortune, avait formé le plan de consacrer sa vie à l'instruction : un riche mariage changea entièrement cette disposition, et le fit entrer dans la carrière de la magistrature. Reçu docteur en droit en 1777, il fut, six ans après, nommé sénateur de la ville de Leipzig, et, en 1786, assesseur de la haute-cour de justice. La multitude et l'importance des fonctions qui lui furent confiées, entre autres l'inspection très pénible sur les maîtrises, la direction de la maison de prêt, etc., ne le détournaient point de ses travaux littéraires; mais il refusa constamment toutes les places académiques : il occupa seulement, pendant six mois, celle d'assesseur du sénat académique. Le zèle infatigable avec lequel, malgré les instances de ses amis, il se livrait sans relâche à ses travaux, avançait rapidement la fin de sa carrière laborieuse. Le desir de faire paraître le dernier volume de son *Dictionnaire des sciences physiques*, à un terme qu'il avait fixé pour ce travail, l'avait forcé de négliger l'usage des eaux de Carlsbad, qui soulageait ses souffrances. Il termina sa carrière en octobre 1795 : en disséquant son cadavre, on trouva, du côté droit de la poitrine, un grand sac d'une peau très forte, et rempli d'une énorme quantité d'eau brunâtre; tout le côté droit des poumons était consommé, et le poids de ce sac d'eau avait totalement gêné les fonctions de toutes les parties nobles : il était affligé de cette infirmité dès sa naissance. En ouvrant son corps, les médecins apprirent bien la cause de sa maladie; mais ils ne purent jamais concevoir comment il lui avait été possible d'exister, et surtout de se livrer à une vie aussi active. Gehler est l'auteur des ouvrages suivants : I. *Diss. historiæ logarithmorum naturalium primordia*, Leipzig, 1776, in-4°. II. *Diss. inaug. de læsione emtoris ultra dimidium rectè computandâ*, ibid., 1777, in-4°. Ces deux dissertations se distinguent non seulement par le fonds de science, mais surtout par la pureté du style. III. Dans le *Recueil pour la physique et l'histoire naturelle*, publié en allemand, à Leipzig, depuis 1778, et rédigé par lui et son frère aîné (J. C. Gehler, médecin et professeur de botanique), on trouve également un grand nombre de mémoires et de morceaux traduits dont il est l'auteur. IV. *Dictionnaire de physique*, etc. (en allem.), 4 v. in-8°., avec gravures, publiés à Leipzig, de 1787 à 1791. C'est le plus important de ses ouvrages. Il y ajouta, en 1795, un volume de *Supplément*, qui renferme *les Découvertes et les opinions les plus modernes connues à la fin de l'année* 1794. A. M. Birkholz a ajouté à ce dictionnaire un volume contenant *quatre Tables des matières*, in-8°., Leipzig, 1796. Gehler a de plus traduit en allemand les *Recherches sur les modifications de l'atmosphère*, par A. De Luc, 2 vol. in-8°., Leipzig, 1776; la *Dissertation complète sur la doctrine de l'électricité*, par Cavallo, Leipzig, in-8°., 1778, et celle sur la *Doctrine magnétique*, par le même, ibid., 1788, in-8°.; les *Lettres physiques et morales sur l'histoire de la terre et de l'homme*, par De Luc, 2 vol. in-8°., Leipzig, 1781-82.; la *Description des expériences faites avec les machines aérostatiques*, par Faujas de St.-Fond, 2 vol. in-8°., Leipzig,

1784; la *philosophie chimique*, de Fourcroy, Leipzig, 1796, in-8°., etc. Gehler n'était pas étranger à la poésie; on trouve de lui plusieurs morceaux en ce genre, avec la signature H—M., dans un petit Recueil publié à Leipzig en 1777, intitulé: *Gedichte*. B—H—D.

GEIGER (JEAN-CONRAD), peintre de Zurich, né en 1597, mort en 1674. Il se rendit célèbre par de très belles peintures sur verre, par un grand plan géométrique du canton de Zurich, qui est conservé à la bibliothèque de cette ville, et qui a été gravé et publié en sept grandes feuilles, par Jean Meyer. — Son frère, Philippe GEIGER, a publié divers ouvrages élémentaires de mathématiques. — Malachie GEIGER, médecin et chirurgien de Munich, vivait vers le milieu du XVII°. siècle. Il a publié: I. *Margaritologia sive dissertatio de Margaritis*, Munich, 1637, in-8°. II. *Microcosmus hypochondriacus sive de melancholiâ hypochondriacâ*, Munich, 1651, in 4°., fig. U—I.

GEILER. *Voy.* GEYLER.

GEINOZ (FRANÇOIS), membre de l'académie des inscriptions, naquit à Bulle en Suisse, au mois de juillet 1696. Après avoir fait ses premières études dans sa famille, il fut envoyé au collège de Fribourg, tenu alors par les jésuites, et ensuite à Paris, où il obtint une bourse dans la communauté des Trente-trois. La candeur de son caractère, sa docilité et son application au travail, le rendaient cher à ses maîtres. Il fit son cours de philosophie au collège du Plessis: mais, quoique très jeune encore, il sentit l'inutilité des questions scolastiques qu'on y agitait; et laissant à ses condisciples le frivole avantage de briller dans les argumentations, il revint de lui-même à l'étude des poëtes et des auteurs anciens, dont les ouvrages lui étaient déjà familiers. Destiné par ses parents à l'état ecclésiastique, il fut obligé d'interrompre encore ses études chéries, pour s'appliquer à la théologie: mais ayant obtenu de ses supérieurs la dispense de fréquenter les leçons de la Sorbonne par le motif qu'il n'aspirait à aucun grade, il étudia l'hébreu, et employa quinze heures par jour à l'explication du texte des livres saints et à la lecture des meilleurs ouvrages de théologie. L'excès du travail altéra sa santé; il tomba malade deux fois, et fut en danger: sa jeunesse le sauva; et les médecins lui ayant conseillé d'aller respirer l'air natal, il revint dans sa patrie, en 1722, après une absence de neuf années. Il reçut alors l'ordre de prêtrise, fut pourvu d'un canonicat de la collégiale de Bulle, et se consacra entièrement aux devoirs de son ministère. Mais l'ennui ne tarda pas à le gagner dans la solitude: sans cesse il regrettait les amis et les moyens d'instruction qu'il avait perdus; et après avoir lutté pendant sept ans entre son attachement pour ses parents et sa passion pour l'étude, il résigna son bénéfice, et revint à Paris en 1730. Deux ans après, il obtint la place d'aumônier dans les gardes suisses; et, en 1735, il remplaça l'abbé de Vertot à l'académie des inscriptions: il justifia l'honneur qu'on lui avait fait par les Mémoires qu'il lut aux séances publiques de cette société, et qui se distinguent par une vaste érudition unie à une critique judicieuse. Il entreprit aussi une édition d'Hérodote, en revit le texte sur les excellents manuscrits de la bibliothèque du Roi, et il se disposait à en donner la traduction: mais ce travail fut interrompu par un voyage que l'abbé Geinoz fit en Suisse, pour embrasser encore une fois ses

parents. A son retour à Paris, la rupture de la trève de 1742 l'obligea de suivre en Flandre le régiment des gardes suisses; et ce fut seulement en 1746 qu'il put reprendre enfin sa traduction. A cette époque, des douleurs fréquentes de sciatique l'incommodaient; et ce ne fut que dans les intervalles que lui laissait la douleur, qu'il put continuer un travail auquel il attachait un grand prix. Une fièvre maligne l'enleva aux lettres, le 23 mai 1752. Son éloge, prononcé à l'académie des inscriptions par Bougainville, a été imprimé dans le XXVe. vol. des Mémoires de cette société. On a de lui: I. *Observations sur les médailles antiques* (Extrait), dans les Mémoires de l'académie, tome XII. II. *Dissertation sur l'ostracisme*, tome XII. III. *Recherches sur l'origine des Pélasges, avec l'histoire de leurs migrations*, tome XIV; *suite*, tome XVI. IV. *Observations et corrections sur le texte et la version du premier livre d'Hérodote*, (Extrait) tome XVI; *suite*, tome XVIII; *fin*, tome XXIII. V. *Défense d'Hérodote contre les accusations de Plutarque*, tomes XIX, XXI XXIII. Il a en outre fourni un grand nombre d'articles au *Journal des savants*, dont il était le principal rédacteur depuis 1745. W—S.

GEISLER (FRÉDÉRIC), bibliographe, né à Reussendorff en Silésie le 26 octobre 1636, professeur et docteur en droit à l'université de Leipzig, et en 1664 fondateur d'un établissement savant connu sous le nom de *Collegium anthologicum*, mort le 11 avril 1679, est l'auteur d'un grand nombre de dissertations publiées en latin sur différentes questions de droit, comme, *De jure collegiorum; De jure cœmeteriorum; De intestato; De temperamentis pœnarum, etc.*, qui ne nous intéressent plus aujourd'hui. Mais il fut le premier qui s'occupa de cette partie de l'histoire littéraire qui traite des auteurs anonymes et pseudonymes. Sa dissertation *De nominum mutatione ad leg. unic. codic. hoc tit. unà cum decadibus quinque scriptorum anonymorum et pseudonymorum à se detectorum*, antérieure à l'ouvrage de Deckherr, et à la *Visiera alzata* publiée sous le nom de P. J. Villani (*Voy.* APROSIO), parut, en 1669, et fut insérée, sans le consentement de l'auteur, en 1670, dans le *Theatrum* de Placcius (*Voy.* FABRICIUS, XIV, 60); elle a même été réimprimée à Leipzig, sans nom d'auteur, en 1671, sous ce titre: *Larva detracta, i. e. brevis expositio nominum sub quibus scriptores aliquot pseudonymi, recentiores inprimis, latere voluerunt.* A cette dernière édition est joint un catalogue, qui contient cinquante auteurs dont les noms étaient inconnus ou déguisés. Geisler a également publié un *Sylloge variarum literarum*, et un *Recensus axiomatum philosophico-juridicorum*, etc., qui porte pour devise: *Non omnis moriar*, HORAT. B—H—D.

GEISLER (JEAN-GODEFROI), savant humaniste, naquit, en 1726, à Langenau en Lusace: il se forma sous le célèbre Ernesti, et présida lui-même, à Görlitz, à Gotha, et à Pforta, de 1751 à 1787, divers établissements d'instruction publique, desquels sont sortis plusieurs savants distingués. Une nombreuse quantité de dissertations, de programmes et d'autres écrits académiques, dont on trouve l'énumération dans *Meusel*, attestent la variété de ses connaissances. Il fut nommé, en 1787, directeur de la bibliothèque ducale à Gotha, et y mourut le 2 septembre 1800.

Parmi ses ouvrages nous nous bornons à citer : I. *Commentatio de Photii, patriarchæ Constantinopolitani, scientiâ medicâ*, Leipzig, 1746, in-4°. II. *Diss. de deâ Concordiâ, ex monumentis veterum illustratâ*, ibid., 1750, in-4°., fig. III. Cinq dissertations *De Bibliotheca Milichianâ*, Görlitz, 1765, 1768. IV. *Notice succincte de la Bibliothèque des pauvres appartenant au gymnase de Gorlitz* (en allemand), ibid., 1765, in-4°. V. *Recensio numorum thesauri Fridericiani, in quibus concordia laudatur, pars I et II*; ibid. *eod.* in-4°., *ejusd. recensionis p. III*, ibid., 1769, in-4°. Il était aussi un des collaborateurs de la *Gazette littéraire de Gotha*. — Geisler (Fréd.-Daniel), notaire à Leipzig, où il naquit en 1771, est mort en mars 1798. On a de lui, dans le *Dictionnaire de conversation par Loebel*, Leipzig, 1796, 1797, in-8.°, les articles qui ont rapport à l'histoire de France et à la révolution. B—h—d.

GELADAS ou ELADAS, d'Argos, sculpteur grec, florissait vers la 80e. olympiade, 460 ans avant J.-C. Son nom mériterait à peine d'être conservé, s'il n'avait été le maître de Phidias. Geladas avait fait, pour une tribu de l'Attique, une statue d'Hercule, qui fut élevée en actions de grâces, à la fin d'une peste dont les ravages avaient été terribles. L—S—e.

GELAIS (Saint). *Voy.* SAINT-GELAIS.

GELALEDDIN. *Voy.* DJELAL-ÉDDYN.

GÉLASE Ier. (Saint), élu pape le 2 mars 492, succéda à Saint-Félix II : il était Africain ; son père se nommait Valère. Euphémius, patriarche de Constantinople, lui écrivit pour se plaindre de ce qu'il ne lui avait pas fait part de son ordination. Gélase répondit qu'il n'avait point rempli cette formalité d'usage envers celui qui s'éloignait de sa communion, en ne reconnaissant point la condamnation d'Acace. Le décret contre Acace déplaisait aux Grecs. Gélase mit tous ses soins à le justifier, en démontrant que son prédécesseur n'avait fait qu'exécuter les statuts du concile de Chalcédoine, et qu'il en avait le droit. C'est l'objet de plusieurs lettres qu'il écrivit tant à Euphémius qu'à l'empereur Anastase : dans celle qui est adressée à l'empereur, il distingue expressément les deux puissances, et pose en principe que les évêques et le pape étant soumis aux rois dans tout ce qui tient à l'ordre politique, les rois, à leur tour, doivent se soumettre aux décisions de l'Église dans tout ce qui appartient à la religion. Cette doctrine de St.-Gélase a été souvent opposée aux prétentions des ultramontains. Gélase poursuivit avec vigueur le pélagianisme, qui semblait renaître dans la Dalmatie, et fit chasser des manichéens, qui se cachaient dans Rome. Il s'occupa avec un soin particulier de remédier aux maux que les églises avaient soufferts en Italie par les guerres élevées entre Théodoric et Odoacre. Afin de donner plutôt à ces églises les pasteurs dont elles étaient privées, il se relâcha de la rigueur des règles canoniques, et rapprocha les intervalles des ordinations. Gélase tint à Rome, en 494, un concile où l'on établit la distinction des livres authentiques et des livres apocryphes. Après avoir posé en principe la primauté de l'église de Rome, à cause de la parole de Jésus-Christ même à St. Pierre ; après avoir donné le second rang à Alexandrie et le troisième à Antioche, on y fait l'énumération des écrits dont la lecture est permise. Il est remarquable que, dans ce

nombre ne sont point compris les Actes des martyrs, qu'il n'est point d'usage de lire dans l'Église romaine, parce qu'ils peuvent être altérés par des infidèles ou des ignorants; ce qui n'empêche pas que la mémoire de ces saints personnages ne soit honorée. Gélase écrivit contre Eutychès et Nestorius, tout-à-la-fois, dans un ouvrage intitulé : *Des deux natures*. Outre ces écrits, Gélase fit un *Traité* contre le sénateur Andromaque et d'autres Romains, qui voulaient rétablir les Lupercales abolies de son temps. Enfin, il avait composé des *Hymnes*, à l'imitation de St.-Ambroise, ainsi que des *Préfaces*, des *Oraisons* pour le saint sacrifice, et pour l'administration des sacrements. C'est pourquoi on lui attribue, avec beaucoup de vraisemblance, un ancien *Sacramentaire de l'Église romaine*, qui contient les messes de toute l'année, et les formules de tous les sacrements. Ce *Sacramentaire*, découvert dans la bibliothèque de St.-Benoît-sur-Loire, après avoir passé des mains du fils de Paul Petau dans la bibliothèque de Christine, fut envoyé au P. Thomasi, qui le fit imprimer à Rome en 1680 : il est regardé comme le plus ancien que nous connaissions; le Symbole s'y trouve sans la particule *filioque*, qui n'y fut ajoutée qu'au VIIIe. siècle, en France, où ce livre a été écrit (1). Philippe Buonamici, dans son livre *De claris pontificiarum litterarum scriptoribus*, fait l'éloge des *Lettres* de Gélase Ier., et les met au-dessus des productions du même temps. Gélase mourut en 496, après un pontificat de quatre ans et huit mois, l'année même où Clovis, qui régnait alors en France, embrassa la religion chrétienne. Gélase fut un modèle de pureté, de zèle et de simplicité dans sa conduite. Ses mœurs répondaient à sa doctrine. Depuis le mit au nombre des saints, et l'Église honore sa mémoire le 21 novembre, jour de sa mort. Il eut pour successeur St.-Anastase II. D—s.

GÉLASE II, élu pape le 25 janvier 1118, succéda à Pascal II. Il s'appelait Jean de Gaëte, était né dans cette ville, de parents nobles, qui le firent étudier de bonne heure, et aux soins desquels il répondit par des succès nombreux et non interrompus. Étant encore fort jeune, il fut fait cardinal par Urbain II, et bientôt après chancelier, pour rétablir, dit Pandolfe d'Alatri, l'ancienne élégance du style, qui était presque perdue. Après la mort d'Urbain, le chancelier Jean de Gaëte s'attacha à Pascal II, et ne le quitta pas un seul moment dans ses afflictions, comme s'il eût voulu faire, à ses côtés, l'apprentissage des malheurs qui l'attendaient à son tour, et dans le même degré de puissance. En effet, Cencio de Frangipane, chef de cette orgueilleuse et turbulente famille, qui disposait de la principale autorité dans Rome et tenait toujours pour le parti de l'empereur, n'eut pas plutôt appris l'élection de Gélase, qu'il accourut armé et frémissant de colère, rompit les portes, entra dans l'église, prit le pape à la gorge, le frappa à coups de poing et de pied jusqu'à l'ensanglanter de ses éperons; puis, le traînant par les cheveux, il le mena chez lui, l'enchaîna et l'enferma. Cette violence souleva les Romains : Pierre, préfet de la ville, Pierre de Léon et plusieurs nobles, se rassemblèrent; le peuple prit les armes; on marcha au

(1) C'est dans le concile de Gentilly près Paris, tenu en 767, en présence de la plupart des évêques de France, des légats du pape Paul I et du roi Pépin, qu'il fut prononcé contre les Grecs sur la *procession* du S. Esprit, et que la formule *filioque* fut ajoutée au Symbole.

Capitole : les Frangipanes, effrayés, rendirent le pape; l'un d'eux, nommé Léon, se jeta à ses pieds pour lui demander pardon, et sut échapper ainsi à une mort certaine. Gélase, ramené en triomphe, reçut les honneurs accoutumés. On se préparait à l'ordonner et à le sacrer solenuellement (car il n'était encore que diacre), lorsqu'il fut averti que l'empereur Henri V était en armes à St.-Pierre. Gelase n'eut que le temps de se jeter sur un cheval, et d'aller se cacher chez un citoyen nommé Bulgamin. Le lendemain, il prit son parti de sortir de Rome, et s'embarqua avec les siens sur le Tibre, où deux galères les attendaient et les menèrent jusqu'à Porto. Là, ils furent arrêtés par une tempête horrible, mais ordinaire dans cette saison. (On était au mois de février.) Les Allemands, qui les suivaient en bordant le rivage, leur tiraient, dit l'histoire, des traits empoisonnés. Ils menaçaient de les poursuivre jusque dans l'eau, s'ils ne rendaient le pape. Le cardinal Hugues d'Alatri fut obligé de le charger sur ses épaules, et de le mener, à la faveur de la nuit, jusqu'à un endroit d'où lui et ceux de sa suite s'embarquèrent, et parvinrent, demi-morts de frayeur, le troisième jour, à Terracine, et le quatrième à Gaëte. Gélase fut reçu avec joie par ses compatriotes. L'empereur, embarrassé par cette fuite, envoya prier Gélase de venir se faire sacrer et couronner à Rome, lui faisant entendre en même temps, que ce serait une occasion de conférer ensemble, et le meilleur moyen de rétablir l'union. Mais Gélase, instruit par l'exemple de Pascal II, ne voulut point se fier aux promesses du perfide Henri, et se fit ordonner et sacrer à Gaëte. Furieux d'avoir manqué sa proie, l'empereur résolut de se venger en créant un anti-pape, et choisit, à cet effet, Maurice Bourdin (Voy. BOURDIN). Cet intrus ne manqua point, en s'établissant à Rome, de chercher à consolider son pouvoir; et l'un des premiers actes de son autorité fut de couronner, en sa qualité de pape, Henri qu'il avait déjà couronné n'étant encore qu'archevêque de Brague. Il envoya de tous côtés des bulles, et réussit à se faire reconnaître dans quelques endroits de l'Allemagne et de l'Angleterre. Le reste de la chrétienté, et la France surtout, continuèrent de reconnaître Gélase. Un petit nombre ne reconnut ni l'un ni l'autre. L'empereur cependant s'était retiré de Rome; et Gélase, l'ayant appris, se décida à y rentrer secrètement, et se cacha dans une petite église nommée Ste.-Marie-du-second-Cierge. Il voulut même, contre l'avis de quelques-uns de ses amis, officier un jour de fête dans cette église, qui dépendait des forteresses occupées par les Frangipanes. Cette imprudence eut les suites funestes qu'on avait prévues. Les Frangipanes vinrent attaquer le pape au milieu de l'office, avec une troupe de leurs gens armés. Crescence Gaëtan, neveu du pape, et un autre de ses partisans nommé Étienne-le-Normand, résistèrent avec courage. Le combat dura tout le jour. Gélase s'enfuit, à moitié vêtu de ses ornements. Son porte-croix tomba en le suivant : une pauvre femme le recueillit, et le cacha jusqu'au soir. Le combat durait encore, et ne cessa que lorsque les deux partis convinrent enfin que la fuite du pape ne pouvait produire qu'une immense effusion de sang. Gélase fut rejoint par ses amis, qui le trouvèrent dans la campagne près de l'église de St.-Paul, las et gémissant. Ils tinrent conseil le lendemain; et le pape

parla ainsi après les autres : « Mes » frères, suivant l'exemple de nos » pères et le précepte de l'Évangile, » puisque nous ne pouvons plus vi- » vre dans cette ville, fuyons dans » une autre; fuyons cette Sodome et » cette Égypte. Je le dis devant Dieu, » j'aimerais mieux, s'il était possi- » ble, avoir un seul empereur que » d'en avoir un si grand nombre : un » méchant au moins perdrait les au- » tres plus méchants, jusqu'à ce qu'il » sentît lui-même la justice du souve- » rain empereur. » L'avis du pape ayant été approuvé, il fit ses dispositions pour distribuer le gouvernement de l'Église et de Rome pendant son absence, et s'embarqua pour la Provence, où il fut très bien accueilli. Le roi de France, Louis VI, envoya au-devant de lui l'abbé Suger avec des présents. Ils convinrent du jour où le Roi devait se rendre à Vézelai pour voir le pape et conférer avec lui. Gélase avait indiqué un concile à Vienne. Il avait donné ordre à l'archevêque Gui de venir le trouver à Clugni. Mais avant son arrivée, Gélase fut attaqué d'une pleurésie et d'un accès de goutte, qui le mirent au tombeau. Il expira le 29 janvier 1119, après un an et quatre jours de pontificat. Ses derniers moments furent un tableau touchant de piété et d'humilité. Il approuva, en mourant, le choix qu'on voulait faire pour son successeur de l'archevêque Gui, qui lui succéda en effet sous le nom de Calixte II. D—s.

GÉLASE, évêque de Césarée en Palestine, était neveu de S. Cyrille de Jérusalem, et fils de sa sœur. Ce fut ce saint qui le fit évêque de Césarée, vers l'an 367. Néanmoins, les Ariens, favorisés par Valens, eurent le crédit de l'empêcher d'en remplir les fonctions, et de mettre à sa place Euzoïus qui partageait leur erreur; mais Valens étant mort, Gélase fut rétabli sur son siége, qu'il occupa jusqu'en 395. Il était l'un des cent-cinquante pères qui composaient le concile œcuménique de Constantinople ; et il se trouva à un autre concile tenu dans la même ville en 394, le 24 septembre. Il mourut quelque temps après, et certainement avant le mois de mars ou d'avril de l'année suivante, Jean son successeur ayant dès-lors ordonné S.-Porphyre évêque de Gaza. On sait que Gélase composa : I. Un *Discours sur l'Épiphanie*, dont Theodoret, qui donne à Gelase le titre d'*admirable*, cite un passage contre les Eutychiens. II. Une *Histoire ecclésiastique, pour servir de suite à celle d'Eusèbe*. Photius, après avoir parlé de cet ouvrage, semble douter que le fonds en appartienne à Gélase, ayant lu, dit-il, qu'il avait seulement traduit en grec l'histoire de Rufin; ce qui, suivant Tillemont, ne paraît aucunement fondé, Gélase étant mort avant que Rufin commençât à écrire son histoire, laquelle ne fut finie, au plutôt, qu'en l'année 400. Il est vraisemblable que Gélase de Césarée a composé d'autres écrits. S.-Jérôme dit de lui qu'il cachait ceux qui sortaient de sa plume, s'abstenant sans doute d'y mettre son nom par humilité. Léonce de Byzance lui donne le titre de *confesseur;* ce qui semble insinuer que sa mémoire a été autrefois honorée par l'Église, quoique nos martyrologes ne fassent de lui aucune mention. L—Y.

GÉLASE DE CYZIQUE florissait vers 476, du temps des empereurs Basilisque et Zénon; il était, comme lui-même nous l'apprend, fils d'un prêtre attaché à l'église de sa ville natale. Il est connu par une *Histoire du concile de Nicée*, laquelle n'est qu'un recueil de pièces et de do-

ements tirés d'Eusèbe, de Socrate, de Sozomène et de Théodoret. Quoique cette compilation ne contienne rien que d'orthodoxe, elle ne doit pas être lue sans précaution, parce qu'elle présente beaucoup de faits, ou douteux, ou manifestement faux. L'auteur a travaillé sur de mauvais mémoires; et son élocution est loin de racheter ses autres défauts. Cette histoire, néanmoins, a été imprimée plusieurs fois en grec et en latin. Le P. Labbe parle d'un édition donnée par Robert Balfour, Écossais, Paris, Morel, 1599, in-4°. L'ouvrage est divisé en deux livres: quelques lettres de l'empereur Constantin en forment un 3e. On l'a réimprimé à Rome, dans le tome v des *Conciles généraux*; et on le trouve aussi dans la Bibliothèque des Pères.—Le P. Labbe parle d'un troisième GÉLASE, évêque de la même ville, et qu'on croirait être celui de Césarée, si Photius, en lui attribuant le *Traité contre les Anoméens*, ne l'en distinguait formellement, « le style de » ce dernier, dit-il, étant beaucoup » plus élevé que celui du neveu de » S. Cyrille. » L—Y.

GELDENHAUR ou GELDENHAUER (GÉRARD), né à Nimègue (ce qui l'a fait assez communément appeler Gérard de Nimègue), vivait au commencement du XVIe. siècle, et jouissait d'une assez grande réputation comme littérateur et poète. Il étudia à Deventer, école alors célèbre, et y reçut les leçons de ce même Alexandre Hegius, qui dirigea les premières études d'Érasme. Son talent pour la poésie latine le fit couronner poète lauréat par l'empereur Maximilien Ier., en 1517. La vie claustrale à laquelle Geldenhaur s'était voué d'abord, ne lui ayant pas convenu à la longue, il s'attacha, avec le titre de recteur et d'historien, à Charles d'Autriche, depuis empereur; mais, n'ayant pu se décider à le suivre en Espagne, il prit le parti d'entrer dans la maison de Philippe de Bourgogne, évêque d'Utrecht, fils naturel de Philippe-le-Bon, et lui servit de chapelain et de secrétaire. Il écrivait en cette qualité à Érasme (*Erasmi Epist.*, lib. III, ep. 41), et lui donnait les assurances de la bienveillance la plus dévouée de ce prélat. Érasme et Gérard de Nimègue s'étaient connus et liés à Louvain, où ils avaient fait quelque séjour ensemble; mais leur amitié ne dura pas toujours. Gérard de Nimègue ayant été envoyé, en 1526, à Wittemberg, afin d'y examiner l'état des écoles et celui de l'Église, semble avoir été engagé par ce voyage à embrasser les opinions de Luther; il écrivit en faveur de la réforme, et ne fut point approuvé par Érasme, qui tâcha inutilement de le dissuader, et qui finit par le traiter de la manière la plus outrageuse. Gérard fit passer ses écrits contre Érasme et contre l'Église romaine, à la diète de Spire, et il ne négligea rien pour brouiller Érasme avec le pape, l'empereur, le roi Ferdinand et les autres princes catholiques. Il faut aujourd'hui plutôt livrer à l'oubli ces misérables disputes que les ressusciter. Ceux qui seraient curieux d'en voir quelques détails, pourront se satisfaire dans la Vie d'Érasme, par Burigny, 2e. vol., pag. 306 et suiv. Geldenhaur finit par se retirer en Allemagne: il se maria à Worms, d'où il fut rappelé à Augsbourg; et, en 1534, une académie ayant été créée à Marbourg, il y accepta une chaire, et la desservit pendant quelques années. De là s'étant encore rendu pour affaires à Wittemberg, il mourut, le 10 janvier 1542, de la peste, selon les uns, et selon d'autres par la main de quelques brigands

qui lui fendirent le crâne. Outre les productions de théologie polémique de Geldenhaur, on a de lui: I. *Scholia in dialecticam Georgii Trapezuntii*, Cologne, 1538, in-8°. II. Différents opuscules relatifs à l'histoire de Hollande, qui ont été la plupart recueillis dans la *Batavia illustrata* de Pierre Scriverius, 1650, in-4°. III. *Inferioris Germaniæ historia*, insérée dans *Beatus Rhenanus de rebus Germaniæ*, 1610, in-8°., et dans *Pirckheimeri descriptio Germaniæ*. IV. Une *Vie de Philippe de Bourgogne*, en latin, publiée à Strasbourg en 1529, et qu'Antoine Mathæus a mise, accompagnée de notes, dans ses *Analecta prisci ævi*, tom. 1er., pag. 216, Leyde, 1698. V. *Satyræ VIII*, Louvain, 1515: l'auteur de cet article les a inutilement recherchées. Il n'y a rien de Geldenhaur dans les *Deliciæ poëtarum belgicorum*. VI. La *Vie de Rodolphe Agricola* et celle de *Wesselus Gansfortius*, insérées dans *Fichardi vitæ virorum illustrium*, Francfort, 1536, in-4°. M—on.

GELÉE (Théophile), médecin de Dieppe, mort en 1650, étudia la médecine à Montpellier, où il fut reçu docteur sous la présidence de Dulaurens. Il avait été le disciple assidu de ce médecin, qui jouissait alors de beaucoup de célébrité en France; et, pendant toute sa vie, il fut un de ses plus zélés partisans. L'attachement qu'il conserva toujours pour son ancien maître, lui a fait publier: I. Sur la goutte, la lèpre et la maladie vénérienne, un ouvrage qui a pour titre: *Quelques Opuscules recueillis des leçons de Dulaurens en les années 1587 et 1588*, Paris, 1615, in-fol. II. *Œuvres d'André Dulaurens recueillies et traduites en français*, Rouen, 1661, in-fol., fig. III. Un Abrégé d'anatomie, tiré en grande partie de Riolan et de Dulaurens. Cet ouvrage, qui fut parfaitement accueilli du public, a pour titre: *L'Anatomie française en forme d'abrégé, recueillie des meilleurs auteurs qui ont écrit sur cette science*, augmentée d'un Discours sur les valvules, Rouen, 1635, in-8°.; Paris, 1656, in-8°.; avec les additions de Gabriel Bertrand, Rouen, 1664, 1683, in-8°.; Paris, 1742, in-8°. Ch—t.

GELÉE. *Voy.* Lorrain.

GÉLÉNIUS (Sigismond) était né à Prague, à la fin du xve. siècle, d'une famille honorable et considérée à la cour de Bohème. Son père (Grégoire Hruby de Geleni), homme d'esprit et lettré, avait traduit dans sa langue l'Éloge de la folie par Érasme (1), et était connu du roi, qui l'estimait. Sa mère, femme d'un mérite distingué, jouissait des mêmes avantages et du même crédit près de la reine. Gélénius reçut une excellente éducation, et fit de grands progrès sous ses maîtres. Pour se perfectionner encore, il résolut de voyager. Il parcourut l'Allemagne, la France et l'Italie, recherchant les savants, et prenant des leçons des plus fameux, ou leur demandant des conseils pour ses études. C'est dans cette tournée, pour ainsi dire académique, qu'il apprit le grec et l'hébreu, et qu'il se perfectionna dans le latin. Il s'appliqua avec tant de soin à ces trois langues, qu'elles lui étaient devenues extrêmement familières. Retournant en Allemagne, il passa par Bâle, y vit Érasme, et se lia d'amitié avec lui. Cet homme célèbre fut étonné de trouver dans Gélénius tant

(1) Il a encore traduit en bohémien le traité de Pétrarque, *De Remedio utriusque fortunæ*, Prague, 1501, et d'autres ouvrages restés manuscrits. Il mourut le 7 mars 1514.

d'érudition. Il parla de lui à Jean Froben, imprimeur à Bâle, alors occupé d'éditions savantes : il lui représenta Gelenius comme un homme qui, par son savoir et ses profondes connaissances des langues anciennes, pouvait lui être d'une grande utilité dans son entreprise. Froben le mit à la tête de son imprimerie. Gelenius se chargea de la tâche difficile et pénible de corriger les épreuves des livres grecs, hébreux et latins; mais il ne borna point à cela son travail : il s'appliqua à traduire la plupart des auteurs grecs qui sortaient des presses de Froben, à en revoir le texte, et surtout à corriger les Œuvres de Pline d'après les anciens manuscrits. Jamais vie ne fut plus laborieuse, ni homme plus studieux. Gelenius donnait à ces occupations tout son temps : il n'en devint pas plus riche. « La » pauvreté, dit De Thou, fut le par» tage de ce grand homme pendant » toute sa vie. » Ce n'est pas qu'il n'eût pu améliorer sa situation; mais il en négligea plusieurs fois l'occasion, préférant à des postes lucratifs et aux avantages de la fortune, le plaisir d'être utile à la littérature, à laquelle il rendit de grands services. C'était d'ailleurs un homme d'une extrême simplicité de mœurs, d'un caractère doux et sociable, et d'un flegme imperturbable; on ne le vit jamais se mettre en colère. Il s'était marié à Bâle, et y mourut en 1554 ou 55, âgé de soixante-dix-sept ans, laissant deux fils et une fille. On peut le regarder comme un des hommes les plus savants du XVIe. siècle. On doit à ses travaux : I. *Lexicon symphonum quatuor linguarum græcæ scilicet, latinæ, germanicæ et sclavinicæ* (sic), Bâle, 1537, in-4°.; 1544, in-4°. C'est un des plus anciens vocabulaires de la langue sclavone : on n'y trouve qu'un petit nombre de mots; mais il est curieux par l'analogie frappante qu'il fait voir entre les mots de ces quatre langues. II. *La traduction en latin de quelques Homélies de S. Jean Chrysostôme*. III. *L'Histoire romaine de Denys d'Halicarnasse*. IV. *L'Histoire ecclésiastique d'Evagre*. V. *L'Ouvrage d'Origène contre Celse*. VI. *Les Œuvres de Philon*. VII. *Appiani de bellis gallicis liber, vel potiùs epitome, græcè et latinè* : cet Abrégé se trouve dans son Histoire romaine en grec et en latin de l'édition de Henri Estienne, 1592, in-fol. VIII. Il entreprit la *Version des Œuvres de S. Justin, martyr*, et les avait traduites en grande partie lorsqu'il mourut. Cette version a été publiée à Paris, 1575, in-16. IX. Il fit sur *Ammien Marcellin* un travail loué par Henri de Valois. X. Il donna des notes sur *Pline* et sur *Tite-Live*. Érasme blâme les premières, et reproche à son ami d'avoir donné trop de confiance à un manuscrit peu sûr. Huet, en rendant justice à l'érudition de Gelenius et à son habileté pour la correction des manuscrits, l'accuse d'interpréter à sa fantaisie les passages dont le sens échappe à sa pénétration. XI. Une *édition d'Arnobe*, qui a été condamnée. — Gilles GELENIUS, qui ne doit pas être confondu avec le précédent, était historiographe de l'électeur de Cologne et chanoine de St.-André de cette ville. Il a laissé : I. *Colonia supplex*, Cologne, 1639, in-12. II. *Chronici* (1) *sancti Andreæ Coloniensis pretiosa Hierotheca*, Cologne, 1634, in-4°. III. *De admirandâ Coloniæ magnitudine*,

(1) Cet ouvrage est cité dans Fontette, tom. I, n°. 8660. Au Supplément, tom. IV, pag. 313, il est dit qu'au lieu de *chronici* il faut lire *canonici*.

ibid., 1645, in-4°. Dans ces deux ouvrages Gilles Gelenins donne les Vies de plusieurs évêques de Cologne. IV. *Vindex libertatis ecclesiasticæ et martyr sanctus Engelbertus*, ibid., 1633, in-4°. — Son frère Jean Gelenius, chanoine de Cologne, mort en 1631, avait travaillé à la plupart de ces ouvrages; et ils ont laissé, du fruit de leurs veilles, une collection manuscrite formant plus de trente volumes, sous le titre de *Metropolis Coloniensis*. Eckhart en donne un aperçu dans ses *Annales Franciæ orientalis*, tom. I. — Un autre Jean Gelenius, né à Kempen, dans l'électorat de Cologne, est auteur d'un Traité *De naturâ et significationibus cometarum, eclipsium et terræ motuum*, Cologne, 1665, in-12. — Jonas Gelenius, né à St.-George en Hongrie, étudia dans le gymnase de la Croix à Dresde, sous le savant Egenolph, auquel il succéda. Il mourut le 19 septembre 1727, après avoir publié quelques programmes académiques, dont les plus remarquables sont: *De Albi* (sur l'Elbe) *dissertationes III*, 1709, in-fol.; *De bibliothecâ scholæ sanctæ Crucis*, Dresde, 1710, in-fol.; *De carcere corporis et animi medico*, etc. L—Y.

GELLERT (Christian-Furchtegott), né le 4 juillet 1715, à Haynichen près de Freiberg, en Saxe, est un des écrivains qui ont le plus contribué à faire sortir la littérature allemande de l'état de barbarie et d'obscurité où elle était plongée au commencement du XVIIIe. siècle. Son père, respectable pasteur de Haynichen, avait treize enfants, et cependant ne négligea rien pour donner à Christian une éducation soignée: l'intelligence facile et la douceur de caractère du jeune Gellert secondèrent merveilleusement ses efforts. L'étude lui était agréable et l'obéissance peu pénible; il fit ses premières études à l'école de Meissen, où il contracta avec Gærtner et Rabener une liaison d'amitié qui dura jusqu'à la fin de sa vie. Le goût de la poésie se manifesta en lui de bonne heure; à l'âge de douze ans il composa, pour l'anniversaire de la naissance de son père, un petit poème allégorique, que dans la suite il rappela toujours avec complaisance. En 1734 il se rendit à l'université de Leipzig; les leçons qu'il y suivit, lui furent peu utiles: la langue vulgaire était méprisée des savants; et de vaines subtilités philosophiques, une étude des anciens, aussi sèche que prolixe, faisaient presque l'unique occupation des maîtres comme des élèves. Gellert revint à Haynichen en 1738, décidé à suivre la carrière de la prédication; son premier essai fut malheureux: naturellement timide, il demeura court au bout de quelques phrases, et ce triste accident le dégoûta pour toujours de la chaire. En 1739 il retourna à Leipzig, chargé de diriger l'éducation de MM. de Luttichau, et ensuite d'un de ses neveux: il s'y occupa de sa propre éducation, aussi-bien que de celle des jeunes gens qui lui étaient confiés; quelques hommes de lettres éclairés avaient déjà fait un premier effort pour tirer de la barbarie la langue allemande, et donner à leur nation une littérature: le mouvement était général; Gottsched, Ebert, Schlegel, Gærtner, Breitinger, Bodmer, y travaillaient chacun à sa manière, et les querelles qui les divisaient excitaient les esprits à l'activité. Schwabe entreprit un ouvrage périodique, intitulé: *Amusements du cœur et de l'esprit* (huit vol., Leipzig, 1742-1745); Gellert y donna quelques fables et d'autres pièces de

vers, qui réussirent, malgré l'incorrection du style: ce journal étant devenu bientôt le champ de bataille d'une guerre littéraire qui ne convenait ni à son honnêteté ni à sa douceur, il y renonça, et publia, de concert avec quelques amis, un autre ouvrage du même genre, sous le titre de *Matériaux pour former l'esprit et la raison*, quatre vol., Brème, 1746, où toute satire personnelle était interdite. Il avait, en 1744, pris le degré de maître ès-arts dans la faculté des lettres de l'université; et dès-lors son temps fut entièrement consacré, soit à écrire, soit à donner des leçons publiques de littérature et de morale. En 1746 parut le premier recueil de ses *Fables;* il fit imprimer, la même année, son roman de *La Comtesse suédoise :* ces deux publications furent suivies de celle de plusieurs comédies, *La Dévote*, *Les tendres Sœurs*, etc., et du second recueil de ses *Fables et Contes*. Ces divers ouvrages eurent le plus grand succès; le ton en était simple et naturel, le style correct et facile: ses *Fables* devinrent une lecture tout-à-fait populaire; on les lut dans les villages, on les apprit par cœur dans les écoles; chaque jour apportait à Gellert de nouvelles preuves de ce succès. Un paysan vint à Leipzig, conduisant une voiture chargée de bois qu'il fit arrêter devant la maison du professeur. « N'est-ce pas ici que demeure » M. Gellert? demande-t-il. — Oui, » montez. » Il arrive devant Gellert: « — N'êtes-vous pas, monsieur, le » M. Gellert qui a composé des fables? » — C'est moi-même. — Eh bien! » voici une voiture de bois que je » vous amène pour vous remercier » du plaisir qu'elles nous ont fait, à » moi, à ma femme et à mes en» fants. » Une autre fois, Gellert était chez son relieur; entre un villageois qui donne au relieur un livre en feuilles, en lui disant: « Tenez, » reliez-moi cela bien ferme. — Où » avez-vous pris ce livre? lui demande le relieur. — Je l'ai acheté à la » ville; notre bailli et notre maître » d'école l'ont trouvé si drôle, qu'ils » ont manqué en étouffer de rire: j'ai » un garçon qui commence à lire cou» ramment; il me lira ça le soir pen» dant que je fumerai ma pipe, et je » n'irai presque plus au cabaret. » Lors de la prise de Leipzig par les Prussiens en 1758, un lieutenant de hussards entra brusquement chez Gellert, pour le remercier aussi d'avoir fait ces beaux livres qui l'avaient tant diverti pendant ses campagnes; et il voulait absolument témoigner sa reconnaissance au paisible professeur, en lui faisant présent d'une paire de pistolets qu'il avait pris à un Cosaque, et d'un fouet qui avait servi, disait-il, à donner le *knout*. On rencontre à chaque instant dans la *Vie* et dans les *Lettres* de Gellert, des preuves de cet enthousiasme populaire qu'il avait excité dans toute l'Allemagne: au milieu des désastres de la guerre, des régiments presque entiers venaient assister à ses leçons; les soldats le saluaient respectueusement, et un sergent qui avait obtenu son congé, se détourna de sa route pour voir, avant de retourner dans son pays, ce *brave M. Gellert*, dont les livres l'avaient empêché de devenir un malhonnête homme. Une morale simple, douce, et à la portée de tous les esprits, est en effet un des principaux mérites des ouvrages de Gellert, et a sans doute été une des causes de leur influence; les Allemands aiment qu'on leur parle de morale, et leur prêcher la vertu est parmi eux un moyen de succès à peu près sûr: Gellert la leur recom-

mandait d'ailleurs avec ce ton de bonhomie qui plaît, surtout en Allemagne, aux classes inférieures de la société. Sa réputation s'étendit bientôt du peuple aux grands seigneurs : pendant la guerre de sept ans, le grand Frédéric et le prince Henri voulurent le voir. On connaît cette conversation où le professeur soutint noblement devant le Roi l'honneur de la littérature allemande et la nécessité de la paix. Gellert se plaignit de l'indifférence des souverains allemands pour leur nation et leur propre langue : « Il nous » faudrait, lui dit-il, des Auguste, » des Louis XIV. — Comment ! la » Saxe n'a-t-elle pas eu deux Auguste ? — Oui, sire, aussi avons-nous » de bons commencements. » Frédéric ne fut point choqué de la franchise du professeur, et lui parla de ses Fables : Gellert en récita une qui plut au roi ; et quelque temps après, Frédéric écrivait, en parlant de lui : « Ce » petit bourru de Gellert est réellement un homme aimable ; c'est un » hibou qu'on ne saurait arracher de » son réduit ; mais le tenez-vous une » fois, c'est le philosophe le plus doux » et le plus gai, un esprit fin, toujours nouveau, toujours ne ressemblant qu'à lui-même : pour le cœur, » il est d'une bonté attendrissante ; la » candeur et la vérité s'échappent de » ses lèvres, et son front peint la » droiture et l'humanité. Avec tout » cela, on est embarrassé de lui du » moment que l'on est quatre personnes ensemble ; ce babil l'étourdit, » la timidité le saisit, la mélancolie le » gagne, il s'oublie, et on n'en tire pas » un mot. » Gellert, timide et sans habitude du monde, devait en effet se trouver déplacé dans la société vive, brillante et moqueuse de Frédéric. Il reçut cependant, des hommes qui la composaient, et en particulier du prince Henri, d'honorables marques d'estime qu'il ne chercha point à faire fructifier ; la faiblesse de sa santé le condamnait à cette vie sédentaire qu'il avait choisie par goût : ses souffrances le faisaient souvent tomber dans l'hypocondrie et la tristesse ; tout l'effrayait, rien ne le rassurait, et les soins de ses amis lui faisaient seuls quelque bien. Ses cours publics étaient fort suivis : il ne parlait point avec éloquence ; il ne mettait point en avant ces idées neuves et hardies qui entraînent tous ceux qu'elles ne repoussent pas : mais sa diction était facile ; ses idées étaient claires et justes. Les troubles de la guerre de sept ans, et les malheurs de la Saxe, inquiétèrent souvent son repos, sans interrompre ses travaux et ses succès. En 1754, parurent ses *Poésies didactiques morales* ; en 1756, ses *OEuvres mêlées*, recueil des discours qu'il avait prononcés à l'ouverture et à la clôture de ses leçons publiques. La même année il donna ses *Cantiques*, celui de ses ouvrages auquel il tenait le plus, et qu'il a travaillé avec le plus de soin : ce sont des morceaux de poésie religieuse, pleins d'une piété douce et d'une véritable onction, plus riches en sentiments qu'en images, et d'un ton souvent noble, mais rarement élevé. En 1758, il donna un cours de morale dont le succès fut prodigieux : ce n'était point un traité philosophique de morale, mais une suite de réflexions, bien enchaînées et bien présentées, sur la nature et la destination de l'homme, sur l'importance et la beauté de la vertu ; toute pédanterie scolastique en était bannie : cette manière simple et sans prétention de science était alors un phénomène ; aussi fut-elle universellement goûtée. Lorsque la paix de 1763 eut rendu la tranquillité à la Saxe, l'électeur

Frédéric - Christian et son fils Frédéric - Auguste témoignèrent à Gellert une bienveillance pleine d'estime : ce dernier lui fit une pension que Gellert trouva trop considérable, et qui lui fut conservée malgré ses représentations. En 1765, 1767 et 1769, l'électeur et sa cour voulurent assister aux leçons du professeur de Leipzig; et il prononça devant eux trois discours, le premier *sur la nature, l'étendue et l'utilité de la morale;* le second, *sur les causes de la prééminence des anciens sur les modernes;* le troisième, *sur l'empire qu'il faut avoir sur soi-même.* Ces trois morceaux lui valurent de nouvelles marques de considération, dont il fut encore plus touché que flatté. Malgré le déplorable état de sa santé, et sa mélancolie habituelle, il entreprit de mettre la dernière main à ses *Leçons de morale*, pour les donner au public; mais elles ne devaient paraître qu'après sa mort. En vain il essaya de plusieurs remèdes : les eaux de Carlsbad ne le soulagèrent que momentanément; il voyait approcher la fin de sa vie avec tristesse, mais sans effroi : le 5 décembre 1769, ses évanouissements redoublèrent, et les douleurs devinrent plus aiguës; il languit sans se plaindre jusque dans la nuit du 13 au 14 décembre : *Je ne croyais pas qu'il fût si difficile de mourir*, dit-il à ses médecins, en leur demandant combien de temps cela pouvait encore durer.—*Peut-être encore une heure*, lui répondirent-ils.—*Dieu soit loué! encore une heure!* — et il mourut en effet dans la nuit. Sa mort fut pleurée de l'Allemagne entière, comme celle d'un bienfaiteur de sa nation : les chaires publiques retentirent de son éloge; tous ceux qui savaient écrire firent des vers ou de la prose en son honneur; on multiplia son image en marbre, en plâtre, en cire, sur la toile et sur le bois; on ouvrit une souscription pour lui ériger un monument : M. Œser, professeur de dessin à Leipzig, devait en être chargé; mais des circonstances particulières en firent remettre le soin à M. Schlegel. Ce monument est placé dans l'église du cimetière de Leipzig, faubourg de Grimma : il représente la Religion offrant le médaillon de Gellert à la Vertu, qui s'apprête à le couronner; les deux figures d'albâtre, avec le médaillon de cuivre jaune, reposent sur un sarcophage de marbre noir. M. Wendler, libraire de Gellert, lui fit élever dans son jardin un autre monument, qui fut exécuté par M. Œser : un cippe, surmonté d'une urne sépulcrale, offre le médaillon de Gellert; les trois Grâces, encore dans l'enfance, pleurent leur père : leur enfance fait allusion à celle de la littérature allemande. Ce monument mérita l'approbation de Pigalle, passant à Leipzig en 1776. Tous ces témoignages d'affection et de regret étaient dus aux vertus comme à l'influence des talents de Gellert : son caractère contribua presque autant que ses ouvrages à répandre en Allemagne le goût des lettres. Il accueillait, avec une extrême bonté, tous ceux qui voulaient le voir, et prêtait libéralement aux jeunes gens le secours de ses lumières, de sa protection, souvent même de sa bourse. Une correspondance très étendue lui donnait beaucoup de moyens de servir ceux qui avaient besoin de ses bons offices. Le recueil de ses *Lettres* est un monument authentique de sa bonté : on y reconnaît une ame honnête et tendre, une rare sincérité de conscience, et cet amour de perfectionnement qui distingue la vraie vertu. Le caractère de Gellert man-

quait de vigueur comme son esprit; ses souffrances physiques rendaient quelquefois son humeur inégale : il n'était pas inaccessible aux petits plaisirs de la vanité; mais la franchise avec laquelle il avouait ses faiblesses, et le desir qu'il avait de les surmonter, ne permettent pas de les considérer comme des torts; on les lui pardonne d'autant plus aisément, qu'il se les pardonnait moins lui-même. La collection de ses *OEuvres* a été souvent réimprimée : Leipzig, 1766, 10 volumes in-8°.; Berne, 1769-74, 10 vol. in-12; 1775, 10 vol. in-12; Francfort, 1770, 4 vol. grand in-8°.; Leipzig, 1776, in-8°.; ibid., 1784; etc., etc. : ces deux dernières éditions sont les plus complètes et les plus soignées. Celle de Berne, que nous avons sous les yeux, contient : 1°. Une *Dissertation sur le style épistolaire*, et les *Lettres* de Gellert, avec quelques lettres de son ami Rabener. Ces lettres, dont quelques-unes sont fort piquantes, ont été traduites en français par M. Huber, qui les a fait précéder d'un *Éloge* de Gellert, 1 vol. in-12, Leipzig, 1777; et par Mme. de Lafite (Utrecht, 1775), qui y a joint la traduction de la *Vie de Gellert* par M. Cramer. — 2°. Les *Cantiques* ou *Poésies religieuses*. — 3°. Les *Poésies morales didactiques*. — 4°. Les *Contes* et les *Fables*, traduits dans presque toutes les langues, et plusieurs fois en français, entre autres par Boullenger, et en vers par Toussaint (1). Comme fabuliste, Gellert a un talent original et vrai; sa narration manque de vivacité, mais elle est naturelle; son style est plus élégant que poétique; ses réflexions sont souvent ingénieuses, et exprimées avec grâce, mais elles interrompent quelquefois le fil du récit. Ses meilleures fables sont celles dont le sujet est de son invention, et c'est le plus grand nombre; mérite trop rare parmi les fabulistes. Celles qu'il a imitées de La Fontaine sont très inférieures à l'original, et Gellert n'en disconvenait pas. La gaîté ne lui est pas étrangère, mais la sienne est plus naïve que piquante; et quand il essaie de donner à la fable le ton de la satire, il manque de concision et de sel. — 5°. Des *Comédies*. Gellert ne connaissait pas assez le monde et les travers de la nature humaine pour réussir dans la comédie : l'exagération prend souvent dans les siennes la place de la vérité; il suffit, pour s'en convaincre, de lire sa *Dévote*, mauvaise imitation du Tartuffe, sans intérêt, sans caractère, et sans dénouement : il a mieux réussi dans le drame des *Tendres sœurs*, dont le dialogue est naturel et la marche touchante. Ses *Comédies*, comme tous ses ouvrages, ont été d'abord imprimées séparément, et souvent réimprimées depuis : Leipzig, 1745, in-8°.; 1747, in-8°.; 1758, in-8°. : quelques-unes ont été traduites en français (1). — 6°. *La comtesse suédoise de C***., roman où la vérité des details fait pardonner l'invraisemblance des événements, et qui attache, par le charme des sentiments, malgré la faiblesse de la peinture des caractères, Leipzig, 1746, in-8°.; 1758, in-8°. : on en connaît deux traductions françaises; l'une (par Formey), 1754, in-8°.; l'autre par M. de B., Paris, 1779 et

(1) Il y en a aussi une traduction en vers français, *par une femme aveugle* (Mariane Wilhelmine de Steven), Breslau, 1777, in-8°. Le juif Abraham en publia, à Halle, une traduction hébraïque.

(1) *Le Billet de loterie*, comédie de Gellert, fait partie du *Théâtre allemand*, traduit par Junker et Liebaud, 1772, 2 vol. in-12; *les Sœurs amies*, comédie en deux actes, se trouvent dans les *Progrès des Allemands dans les sciences*, par le baron de Bielfeld, 1768, in-8.; *la Dévote*, traduite par Pouzeaux, a été imprimée à part, Berlin, 1756, in-12.

1784, 2 parties in-12. — 7°. Des *Œuvres mêlées*, contenant des contes, des idylles, etc. — 8°. Des *Dissertations de littérature et de morale*, agréables à lire, souvent spirituelles, quelquefois insignifiantes, et beaucoup plus remarquables dans le temps où elles ont paru qu'elles ne le sont aujourd'hui, Leipzig, 1747, in-8°.; 1766, in-8°., etc. — 9°. Ses *Leçons de morale*, publiées après sa mort, par J. A. Schlegel et G. L. Heyer, Leipzig, 1770, 2 vol. in-8°.: elles ont été traduites en français par M. Pajon, qui y a joint des *Réflexions sur la personne et les écrits de l'auteur;* traduites aussi de l'allemand (de Garve), Utrecht et Leipzig, 2 vol., 1772; elles l'ont encore été par la reine de Prusse, veuve du grand Frédéric (Berlin, 1790, 2 vol. in-8°.) Cette princesse a aussi traduit, en français, les *Hymnes* et les *Odes sacrées* de Gellert, ibid., 1789, in-8°. (*Voyez* ÉLISABETH-CHRISTINE.) Tels sont les titres littéraires d'un homme qui, malgré les révolutions qu'a essuyées, depuis sa mort, la littérature allemande, malgré le dédain que témoignent, pour ses poésies et ses idées, certains critiques modernes, conservera toujours, aux yeux des juges équitables, le mérite d'avoir puissamment contribué à former la langue, et à mettre en mouvement les esprits de ses compatriotes : rien n'est plus commun que l'ingratitude en littérature; le génie même n'y échappe pas toujours, et Gellert n'était point un homme de génie : mais, si l'on peut lui contester la gloire dont il a joui de son vivant, on ne saurait lui ravir la réputation qu'il a justement acquise. On a beaucoup écrit sur sa vie : le meilleur ouvrage à ce sujet est celui de son ami Cramer, qui forme le xe. vol. de la plupart des collections de ses *Œuvres*. Le célèbre Garve a bien jugé Gellert dans ses *Observations sur la morale de Gellert, ses écrits et son caractère*, Leipzig, 1770, in-8°. Ernesti a aussi écrit son éloge en latin, Leipzig, 1770, in-4°; et Baur, en allemand, dans le tome II de ses *Biographies*. G—T.

GELLERT (CHRISTLIEB-EHREGOTT), frère aîné du précédent, savant professeur de métallurgie, né à Hayniehen, près de Freiberg, en août 1713, fit ses premières études à Meissen, et ensuite à l'université de Leipzig. Appelé avec plusieurs autres savants saxons à Pétersbourg, il y enseigna d'abord pendant un an, et fut ensuite pendant dix ans adjoint à l'académie. Ses relations intimes avec le célèbre Euler lui inspirèrent le goût de la physique et de la chimie; et ce fut pendant son séjour à Pétersbourg qu'il commença à cultiver ces sciences. Rappelé en Saxe en 1746 ou 1747, il s'y livra de nouveau à la carrière de l'enseignement. Ses cours minéralogiques attiraient à Freiberg une quantité d'étrangers de la plus haute distinction, et lui furent payés très cher; car le prix ordinaire d'un cours public était de 3 à 4 cents thalers (12 à 16 cents fr.), et pour un cours particulier il recevait jusqu'à 2 mille fr. Il fut nommé successivement en 1753 conseiller commissionné aux mines, chargé de l'inspection des machines, de l'examen des fontes et de celui des minéraux de la Saxe; en 1764, administrateur en chef des fonderies et forges à Freiberg; en 1765, professeur de métallurgie à l'académie des mines établie dans la même ville, et enfin en 1782 conseiller effectif des mines. Ses recherches métallurgiques ont fait faire un grand pas à la science. Il a le premier introduit en

grand le procédé du départ des métaux par amalgamation. La méthode d'extraire les métaux précieux des minerais par le moyen du mercure, était inventée et suivie par les Espagnols dans l'Amérique méridionale depuis plus d'un siècle avant que le baron de Born en eut fait les premiers essais. Cependant le procédé d'amalgamation introduit par de Born, ne s'opérait que par le moyen du feu; l'extraction par amalgamation à froid n'était pas encore en usage, et les essais qu'on avait entrepris dans les mines de Hongrie, n'avaient pas eu de succès. Gellert, convaincu de l'économie qui résulterait de l'extraction des métaux par amalgamation à froid, en épargnes de bois, salaires d'ouvriers, et dépenses pour les chaudières de cuivre, appliqua cette dernière méthode aux minerais de la Saxe. Ses essais ayant complètement réussi en grand, Charpentier, conseiller des mines de la Saxe, fut envoyé en 1786, par l'électeur, en Hongrie, pour s'instruire de tout ce qui a rapport à cette opération; et à son retour il fut chargé par l'électeur de construire à Halsbrück un atelier d'amalgamation à froid, qui est le plus grand qui existe en Europe pour cette opération. C'est depuis 1790, que le procédé de Born, pour le départ des métaux, a été suivi dans cet atelier en grand d'après les principes de Gellert. Ce bâtiment fut en 1792 la proie des flammes; mais il a été relevé depuis, et on continue à y employer le même procédé. Siqueira (J. P. Fragoso de) a publié en français et en allemand une *Description de tous les travaux tant d'amalgamation que des fonderies qui sont actuellement en usage dans les ateliers de Halsbrück, près de Freyberg*, Dresde, 1800, in-4°. Gellert est mort le 13 mai 1795, à l'âge de 82 ans. Autant le poëte Gellert son frère était enclin à la mélancolie, autant celui-ci était disposé à la gaîté; et quoique se faisant payer chèrement ses leçons par les étudiants étrangers, il n'épargnait rien pour instruire gratis les ouvriers et les employés aux mines de la Saxe. On a de lui plusieurs ouvrages, tous en allemand: I. *Éléments de la Docimasie, exposés selon les principes de la théorie et de la pratique, par J. A. Cramer, traduits du latin en allemand*, Stockholm, 1746, in-8°., fig.; et Leipzig, 1766, in-8°., fig. II. *Éléments de la Chimie métallurgique, considérés sous le rapport de la théorie et de la pratique*, Leipzig, 1750, in-8°.; 2°. édit., corrigée et augmentée, ibid., 1776, in-8°. III. *Éléments de la Docimasie*, ou *tome II de la Chimie métallurgique-pratique*, ouvrage dans lequel on démontre différents nouveaux procédés pour essayer avec certitude, Leipzig, 1755, in-8°., avec 3 pl.; 2°. édit., augmentée par l'auteur, ibid., 1772, in-8°. Il existe de cet ouvrage une traduction française par le baron d'Holbach, Paris, 1758, 2 vol. in-12; et une traduction anglaise, par J. G. S. (Seyferth), Londres, 1776, in-8°. On trouve également de Gellert quelques Dissertations chimiques dans le *Journal pour la Minéralogie*, par Köhler; et, dans les *Commentarii Petropolitani*, un Mémoire *De densitate mixtorum ex metallis et semimetallis factorum*, etc. B—n—d.

GELLI (Jean-Baptiste), célèbre auteur italien du xvi°. siècle, se distingua dans la littérature philologique, dans la comédie et dans la philosophie morale. Il prouva par son exemple, comme l'a observé Scipion

Ammirato, que ceux qui s'excusent de leur ignorance et de l'éloignement où ils ont vécu de la culture des lettres et des arts, sur leur pauvreté, leurs affaires, ou sur d'autres motifs de cette nature, n'en doivent en effet accuser que leur paresse. Né à Florence en 1498, il était fils, selon les uns, d'un bonnetier ou chaussetier, *Calzaiuolo;* selon d'autres, d'un pauvre tailleur, *Sartore*, et même d'un simple raccommodeur d'habits (1) : il aida long-temps son père dans cette profession; il l'exerça lui-même, et l'exerçait encore, ainsi que nous le verrons plus bas, lorsque, reçu membre de l'académie florentine, et même après en avoir été consul, il prononça devant cette illustre académie le discours oratoire qui précède ses leçons sur le Dante. Malgré le desir très vif qu'il avait toujours montré de faire ses études, il n'en obtint la permission de son père qu'à l'âge de vingt-cinq ans. Ses progrès furent aussi grands que rapides. Il n'apprit point le grec, mais il devint très savant dans la langue latine; et s'étant particulièrement appliqué à connaître les principes, le vrai caractère et l'élégance de la langue toscane, il fut bientôt regardé comme un de ceux qui la parlaient et l'écrivaient le mieux. Il fut, en 1540, un des principaux littérateurs qui se rassemblèrent chez Jean Mazzuoli, plus connu sous le nom du Stradino, et qui y formèrent l'académie des Humides; titre conforme à la mode académique qui régnait alors, et qu'elle changea trois mois après sa fondation, pour le nom plus convenable d'académie florentine, qu'elle a illustré, et qu'elle a toujours conservé depuis. Son président, qui était renouvelé tous les six mois, avait le titre de consul. Gelli obtint le consulat en 1548: il fut de plus nommé trois fois censeur et réformateur de la langue, qui était la seconde dignité de l'académie; et ce fut en 1553, que le duc de Florence, Cosme Ier., le chargea d'expliquer publiquement la *Divina commedia* du Dante, tandis qu'il chargeait aussi le Varchi d'expliquer le *Canzoniere* de Pétrarque. Ces dates peuvent paraître indifférentes; mais voici ce qui les rend dignes d'attention : dans le discours d'apparat que Gelli prononça devant l'académie pour l'ouverture de ses leçons sur le Dante, il compte pour l'une des principales raisons qui l'ont engagé dans une entreprise si difficile, l'amour qu'il a et qu'il a toujours eu pour ce grand homme, tant à raison de son savoir et de son sublime talent, que parce qu'il a été la première et la principale cause qui lui a fait apprendre tout ce qu'il sait. « Le seul desir, continue-t-il, d'entendre les hautes et profondes pensées » de son merveilleux poème, fut ce » qui me porta, dans cet âge où » l'homme est le plus livré aux plaisirs, et dans cette profession si » étrangère aux lettres, que j'exerçais » *et que j'exerce encore*, à me mettre à étudier la langue latine, et ensuite à consacrer tout le temps que » je pouvais prendre sur mes affaires » domestiques, à l'étude des sciences » et des beaux-arts; jugeant avec raison que, vouloir sans leur secours » entendre ce poème, c'était vouloir » voler sans ailes, et vouloir naviguer sans boussole et sans gouvernail. » Ainsi, à l'âge de cinquante-cinq ans, honoré des premières dignités littéraires de sa patrie, et après avoir publié avec succès un grand

(1) Dans le langage commun et dans la langue parlée, *calzaiuolo* a souvent en Italie ce dernier sens; mais dans la langue écrite et régulière il ne signifie que chaussetier, etc.

nombre d'ouvrages, il travaillait encore de son métier de bonnetier ou de tailleur d'habits, et cela, non pas dans Florence républicaine, mais sous le second de ses ducs, et sous les yeux d'une cour brillante. Les affaires domestiques dont il parle l'avaient en effet toujours beaucoup occupé. Il avait une femme, des enfants; il était pauvre, et il était bon mari et bon père. Il mourut en 1563, à Florence, d'où il n'était jamais sorti. D'après son portrait, gravé en tête de quelques-uns de ses ouvrages, sa figure était belle, douce, et rendue vénérable par une barbe longue et épaisse. C'était un des hommes que la nature avait le plus heureusement doués, et à qui il n'a manqué que la fortune. Ses ouvrages, cités par les académiciens de la Crusca, comme autorités dans la langue, sont : I. *Tutte le lezioni fatte nell' accademia fiorentina*, Florence, 1551, in-8°. Ce sont les leçons ou lectures qu'il avait faites dans les séances de l'académie, depuis 1547, sur quelques passages du Dante et de Pétrarque : elles avaient d'abord paru séparément, à différentes dates; elles furent recueillies en un seul volume dans cette édition de 1551, par Torrentino, qui n'y mit point son nom. Ce fut le succès de ces leçons qui engagea Cosme Ier. à charger l'auteur d'expliquer publiquement le poème entier du Dante; ce qu'il fit jusqu'en 1551, deux ans avant sa mort. Elles furent publiées depuis 1554 jusqu'alors, en sept différents petits volumes, dont chacun porte le titre de *Lettura* 1a., 2a., 3a., etc. *sopra lo inferno di Dante*, avec le nom du consul sous lequel ces lectures ont été faites; ce qui en marque l'année. Elles sont toutes divisées en *Leçons :* la première lecture en a douze, et le discours; la seconde, un autre discours et dix leçons; la troisième et la plupart des autres, aussi dix leçons. Il est rare de pouvoir réunir ces sept parties. Salvini, dans ses *Fastes consulaires*, indique surtout la cinquième comme très difficile à trouver. II. *I Capriccj del Bottajo*, Florence, 1548, in-8°. C'est la meilleure édition et la plus rare de ce livre, dans lequel l'auteur introduit un certain Giusto, vieux tonnelier florentin, qui disserte dans une forme singulière sur différents sujets de philosophie morale. Il feint que ce Giusto, homme sans instruction et sans lettres, mais doué d'un bon sens naturel et d'une longue expérience, dormant peu la nuit, à cause de son grand âge, avait l'habitude de parler tout haut et de s'entretenir seul avec son ame, c'est-à-dire avec lui même: Bindo, son neveu, qui couchait dans une chambre voisine, séparée par une simple cloison, avait tout entendu, tout recueilli; et c'est d'après ses notes, que Gelli fait part au public des dialogues nocturnes du vieux Giusto avec son ame, sous le titre plus original que l'ouvrage même, des *Caprices du tonnelier*. Il n'en parut d'abord que huit, simplement intitulés: *Dialoghi del Gello, col dialogo dell' invidia*, Florence, 1546, in-4°. L'auteur en ajouta deux autres en 1548; et c'est d'après cette seconde édition, qui est très belle et très correcte, qu'il en a été fait, tant à Florence qu'ailleurs, un grand nombre d'autres, où l'on ne trouve pas, à beaucoup près, la même élégance typographique ni la même correction. Les explications et les instructions que l'ame de Giusto lui donne, sont fort sages; elles ont pour objet la nature même de l'ame, la conduite de la vie, le soin d'éviter les vices qui la troublent, le bonheur

d'une condition privée et d'une vie obscure, celui que l'on peut goûter, même dans la vieillesse, et les avantages de cet âge, si l'on veut en écarter les passions folles, les regrets du passé et les craintes de l'avenir : cette philosophie n'est pas très profonde; et l'on pourrait peut-être tirer plus de parti de ce cadre bizarre, mais assez ingénieux, et qui était alors nouveau. III. *La Circe,* Florence, Torrentino, 1549, in-8°.; ouvrage dont l'idée est encore plus bizarre, et dont l'exécution est aussi plus originale et plus piquante. La fiction allégorique d'Homère (*Odyssée, l.* X), qui fait changer des Grecs en pourceaux dans l'île de Circé, est le fondement de celle de Gelli. Mais dans Homère, Ulysse obtient de la magicienne que ses compatriotes, rendus à leur première forme, retourneront avec lui dans leur patrie : la Circé de Gelli n'a pas changé les Grecs en pourceaux seulement, mais en différentes sortes d'animaux; et, quand Ulysse la prie de leur rendre la forme humaine, elle met pour condition, qu'ils y consentiront eux-mêmes. Ulysse n'en fait aucun doute; mais il se voit bien loin de compte, lorsqu'ayant proposé à chacun d'eux de redevenir homme et de quitter son état de bête, il reçoit un refus de tous, et l'explication de leurs motifs. Il n'y a que l'éléphant qui soit assez raisonnable pour consentir à reprendre l'exercice entier de la raison humaine; et c'est avec lui seul qu'Ulysse va rejoindre ses compagnons et son vaisseau. L'ouvrage est divisé en dix dialogues, dans chacun desquels Ulysse fait sa proposition à l'un de ces animaux, qui tous, à l'exception du dernier, lui font les mêmes réponses. Il prend les choses de loin; car les quatre premiers auxquels il s'adresse, sont une huître, une taupe, un serpent et un lièvre. On sent que s'ils trouvent des raisons spécieuses pour préférer leur état au nôtre, des animaux tels que le chien, le lion, le cheval, en ont encore de plus fortes. On reconnaît dans cette fable, dont il existe une ancienne traduction française par le sieur Duparc (Paris, 1567, 1572, in-16), et par un anonyme (ibid., 1681, in-12), la source d'où La Fontaine a tiré la première de son XII°. livre, intitulée : *Les compagnons d'Ulysse.*

Il s'en vit de petits, *exemplum ut talpa.*

La *Circé* n'eut pas moins d'éditions que les *Capriccj*. Torrentino la réimprima en 1550 et en 1562, in-8°.; ces réimpressions ont des mérites particuliers qui les font préférer, surtout la première des deux, à celle de 1549. IV. Deux *comédies* en prose, l'une intitulée *La Sporta*, Florence, 1543, 1548, in-8°.; et l'autre, *Lo Errore,* Florence, 1556, in-8°. La première est tirée de l'*Aulularia* ou de l'*Avare* de Plaute; *la Sporta* est un petit panier à deux anses, où le vieux *Ghirigoro* a mis son trésor. Gelli avoue, dans son prologue, l'emprunt qu'il a fait au poète latin : on assure qu'il en avait fait un autre dont il n'a pas parlé; que c'était Machiavel qui avait voulu traiter ce sujet, d'après la comédie de Plaute, qu'il n'avait point achevé la sienne, qu'il en avait laissé les fragments entre les mains d'un de ses amis, que ces fragments étaient parvenus au Gelli, et qu'ayant suppléé ce qui manquait, celui-ci l'avait publiée sous son nom, sans mettre, comme il l'aurait dû, Machiavel entre Plaute et lui. Cette pièce fut réimprimée à Florence, 1550, 1556, 1587, et depuis à Venise et ailleurs. Dans plusieurs de ces réimpressions, on a retranché, de la première scène du cinquième acte, des traits un peu vifs sur les martyrs

et sur St.-Martin; mais ce sont les premières éditions, qui sont entieres, que citent les académiciens de la Crusca. Ils ne font aucune mention de l'*Errore*, dont le Gelli avoue que le sujet est emprunté de la *Clitie* de Machiavel. C'est un vieillard, amoureux d'une femme qui n'est pas la sienne : les deux femmes, qui sont amies, s'entendent pour se moquer de lui. Pris dans un piége qu'on lui a tendu, il ne s'en tire qu'en consentant au mariage de son fils avec la fille de cette même femme à qui il avait voulu plaire. Machiavel a tiré lui-même de la *Casina* de Plaute, cette comédie dont le fond est très immoral : le Gelli en a fort adouci le fond et la forme; mais il en a aussi presque entièrement effacé la couleur, et détruit la force comique. La première édition est extrêmement rare; elle fut réimprimée à Florence en 1603, et l'a été plusieurs fois depuis. On donne généralement à ces deux comédies des éloges qui sont peut-être exagérés, surtout à l'égard de la seconde. Les caractères, la situation, le dialogue et le style de *la Sporta* ont bien plus de vivacité; et cette inégalité peut autoriser à croire qu'elles ne sont pas en effet de la même main. V. On trouve des vers du Gelli dans la description des fêtes qui furent célébrées à Florence en 1539, pour le mariage de Cosme Ier, avec Éléonore de Tolède : *Apparato e feste nelle nozze dell'illustrissimo signor duca di Firenze e della duchessa sua consorte, con le sue stanze, madrigali, commedia et intermedi in quelle recitati*, Florence, 1539, in-8°. Dans ces fêtes, accompagnées de spectacles magnifiques, Apollon, et les neuf Muses, décorés de tous leurs attributs, les dieux et les déesses des fleuves et des rivières de la Toscane, les principales villes de ce duché personnifiées, récitaient et chantaient des pièces de vers, des stances héroïques, des madrigaux, à la louange des deux époux. Tous ces vers, parmi lesquels il y en a de très ingénieux, sont de Gelli. VI. Dans le Recueil intitulé *Tutti i trionfi, carri, mascherate o canti carnascialeschi*, ou chants composés pour les fêtes populaires de Florence, du temps de Laurent-le-Magnifique, *jusqu'en* 1559, il y a deux de ces chants qui sont de Gelli; ce sont ceux des faiseurs de miroirs, *maestri di far specchj*, et des couturiers, *agucchiatori*. Dans le premier, quelques idées morales sur l'usage qu'hommes et femmes, jeunes et vieux, peuvent faire du miroir, sont plus analogues au caractère et aux idées habituelles de l'auteur, que ne le sont, dans le second, les plaisanteries libres et les équivoques sur les bas, les bonnets et les bourses que fabriquent les couturiers et sur l'instrument dont ils se servent. Le sujet qu'il choisit pour ce dernier chant, est une raison de plus pour croire que c'était plutôt la profession de bonnetier que celle de tailleur qui était la sienne : en tête de l'une de ses comédies, *la Sporta*, on lui donne ou il prend aussi le titre de *Calzaiuolo fiorentino*; cependant le dictionnaire historique italien de Bassano lui donne celui de *sartore*. Mathieu Toscano, dans son *Peplus Italiæ*, n°. 167, lui attribue le même état, en lui consacrant ce quatrain :

Quæ calamo æternos conscripsit dextera libros
Sæpe hæc cum gemino forfice rexit acum.
Induit hic hominum peritura corpora veste;
Sensa tamen libris non peritura dedit.

Et dans la prose qui suit, il ajoute : *Sutoriam artem exercuit Florentinus Gellius, etc.* VII. Enfin Gelli traduisit du latin plusieurs ouvrages, tels que l'*Hécube* d'Euripide, qu'il transporta, de son aveu, du latin d'É-

rasme en vers italiens, et qui fut imprimée in-8°., sans date et sans nom de lieu : elle est très rare; — la *Vie d'Alphonse d'Este*, duc de Ferrare, écrite en latin par Paul Jove, Florence, 1553, in-8°.; — un Traité, non pas des couleurs en général, comme le portent presque toutes les Biographies et les Bibliographies, mais des couleurs des yeux, *de' colori degli occhi*, de Simon Porzio, philosophe napolitain, Florence, Torrentino, 1551, in-8°. On trouve à la fin du volume une petite dissertation traduite du même auteur, sur une jeune fille qu'on prétendait avoir vécu en Allemagne plus de deux ans sans manger et sans boire. Le philosophe Porzio prend dans cet opuscule la liberté de révoquer en doute un phénomène qu'on donnait pour constant; et il explique au pape Paul III les raisons qu'il a de n'y pas croire, ainsi que les faits naturels qui ont pu donner lieu à cette erreur. G—É.

GELLIBRAND (HENRI), astronome anglais, né à Londres en 1597, était curé de Chiddingstone, au comté de Kent, lorsqu'une sorte de passion qu'il prit tout à coup pour les mathématiques, après avoir assisté à une leçon publique sur cette science, lui fit abandonner la carrière ecclésiastique, où il pouvait cependant espérer de l'avancement. Il entra comme étudiant à Oxford, où ses progrès rapides lui méritèrent l'amitié et la protection de Henri Briggs. Ce savant professeur lui fit obtenir, en 1627, la chaire d'astronomie du collége de Gresham, et le chargea en mourant, en 1630, d'achever et de publier son ouvrage, intitulé : *Trigonometria Britannica*. Cet ouvrage fut imprimé en 1633, in-fol., par le célèbre Vlacq (Adrien), à Goude en Hollande. Le second livre est de Gellibrand. C'est, avec quelques petits traités tendant au perfectionnement de l'art de la navigation, à peu près tout ce qu'on connaît de lui. Il mourut le 26 février 1637, à l'âge de quarante ans, avec la réputation d'un savant géomètre, mais qui ne devait ses progrès qu'à une application infatigable, et non à un génie naturel. Il était fermement attaché au système de Ptolémée, et ne craignit pas de le défendre contre celui de Copernic, qu'il traitait d'absurdité. On peut citer, parmi ses autres ouvrages, son *Institution trigonométrique*, publiée en 1634, et réimprimée avec des additions par G. Leybourn en 1652. X—s.

GELLIUS. *Voy.* AULU-GELLE.

GELMI (JEAN-ANTOINE), improvisateur italien, né à Vérone dans le XVIe. siècle, était fils d'un boulanger : il exerça la profession de son père; mais les soins qu'il était obligé de donner chaque jour à ses affaires, ne l'empêchèrent pas de produire une foule de pièces de poésie, remarquables par le choix des expressions et la délicatesse du sentiment qui y domine. On a de lui deux *Recueils de Sonnets*, imprimés à Vérone en 1584 et en 1588, et plusieurs *Élégies* sur la mort d'un de ses fils, que Scipion Maffei trouve dignes des meilleurs poètes de l'Italie. W—s.

GÉLON, roi de Syracuse, naquit à Géla, ville de Sicile. Il descendait de l'un des Grecs qui vinrent fonder cette ville. La dignité d'hiérophante de Cérès et de Proserpine fut toujours exercée par ses ancêtres depuis Telinès, qui en avait été revêtu le premier. Hérodote, à qui nous devons ces détails, nous apprend que Gélon était fils de Dinomenès, et que, de simple garde du corps d'Hippocrates, tyran de Géla, il parvint par son mérite à

la charge de général de cavalerie. Il se distingua dans toutes les guerres qu'Hippocrates eut à soutenir; et, à la mort de celui-ci, il prit les armes contre ses concitoyens, sous prétexte de défendre les intérêts des enfants du tyran. Bientôt tyran lui-même, il usurpa la souveraineté, en dépouilla Euclide et Cléandre, et prépara ainsi les voies qui devaient le conduire au trône de Syracuse. Ayant eu le moyen de se former un parti dans cette ville, il s'en fit ouvrir les portes; et, après avoir abandonné le gouvernement de Géla à Hiéron son frère, il s'empara de l'autorité, et ne tarda pas à se rendre très puissant (1). Son premier soin fut de réformer les mœurs de ses nouveaux sujets, naturellement enclins à la paresse, et de les rendre actifs et laborieux. Il étendit les limites de ses états, et en augmenta tellement les forces, qu'il fut en état de fournir aux Grecs des secours contre le roi de Perse. Les ambassadeurs de Sparte et d'Athènes se rendirent à sa cour, pour lui demander de se joindre à la confédération de la Grèce, contre les barbares qui voulaient l'asservir. Gélon, qui, peu de temps auparavant, avait imploré en vain l'assistance des Grecs contre les Carthaginois, se plaignit justement d'avoir été abandonné par eux à ses propres moyens : il leur offrit néanmoins vingt mille hommes de pied, deux mille chevaux et deux cents vaisseaux, s'ils voulaient le reconnaître pour général. Le Lacédémonien refusa avec dedain les secours de Gélon, qui proposa alors de laisser à Sparte le commandement de l'armée de terre, si on voulait lui céder celui de l'armée navale; mais l'ambassadeur d'Athènes, offensé de cette proposition, fit valoir les droits de sa patrie, et répondit que jamais un Athénien ne consentirait à marcher sous les enseignes d'un Syracusain. Gélon sourit: « Je vois bien, leur dit- » il, que vous manquez non de gé- » néraux, mais de soldats; partez, » et annoncez aux Grecs que, des » quatre saisons de l'année, on a » ôté le printemps. » Il comparait ainsi la Grèce, privée de son alliance, à une année sans printemps. Les ambassadeurs quittèrent Syracuse; et Gélon se contenta d'observer les mouvements de Xerxès, pour se conduire ensuite suivant sa politique et les circonstances. Il avait d'ailleurs d'autres ennemis dont il devait redouter les entreprises : les Carthaginois ne lui auraient pas laissé le temps d'envoyer en Grèce une armée dont il avait besoin pour défendre contre eux ses propres états. Voilà peut-être le véritable motif qui l'empêcha de secourir les Grecs. Hérodote semble le reconnaître lui-même, lorsqu'il rapporte que les peuples de Sicile disent que, sans les circonstances où se trouva Gélon, ce prince aurait donné des secours aux Grecs. En effet, les Carthaginois ayant débarqué peu de temps après dans cette île, au nombre de trois cent mille hommes, sous la conduite d'Amilcar, ils voulurent former le siége d'Himéra, où régnait Théron, beau-père de Gélon. Celui-ci vola à sa défense; et, après avoir employé la ruse pour se défaire d'Amilcar, qui fut poignardé dans son camp, il profita du désordre et de la confusion d'une armée qui venait de perdre son chef, pour l'attaquer avec impétuosité. Son succès égala son courage : l'ennemi fut taillé en pièces; les flammes dévorèrent les vaisseaux de Car-

(1) Denys d'Halicarnasse fixe cette époque vers la seconde année de la 72e. olympiade, l'an de Rome 263, av. J.-C. 491; mais les historiens varient tous de quelques années sur ce point.

thage; cent cinquante mille hommes y perdirent la vie : à peine arriva-t il en Afrique quelques fuyards pour annoncer ce désastre. Carthage craignit de voir venir Gélon jusque sous ses murs poursuivant sa victoire; et, pendant qu'elle veillait, qu'elle délibérait sur les moyens d'arrêter son ennemi, qu'elle lui envoyait des ambassadeurs, Gélon distribuait à ses soldats les dépouilles des vaincus, réservait les plus riches pour les temples des dieux, et partageait entre les différents corps de son armée et les villes de Sicile, les captifs, qui étaient en si grand nombre, qu'on eût dit que toute la Libye était prisonnière. Diodore de Sicile assure qu'à Agrigente, quelques particuliers eurent jusqu'à cinq cents esclaves. Gélon, couvert de gloire, revint ensuite à Syracuse avec les troupes et les prisonniers qui lui étaient échus en partage; il y reçut les ambassadeurs de cette ville africaine, dont la cupidité convoita constamment la possession de la Sicile, et qui entretint, jusqu'à sa destruction, les malheurs de la guerre et les divisions intestines au sein de cette île. Plus grand encore par sa modération que par la victoire, Gélon accorda la paix aux Carthaginois. Il exigea d'eux l'abolition des sacrifices humains qu'ils étaient en usage d'offrir à Saturne, et le paiement de deux mille talents pour les frais de la guerre. Heureux les peuples dont les princes sont assez magnanimes pour n'être animés que par d'aussi nobles sentiments de générosité! Les Carthaginois ne furent point humiliés par ces conditions : ils se hâtèrent d'exécuter le traité; et, comme on crut que Damarète, femme de Gélon, avait contribué à inspirer à son époux cette douceur qu'il montra envers les vaincus, les ambassadeurs reconnaissants lui offrirent une couronne d'or de cent talents, dont on fit ensuite une monnaie qu'on appela *Damarétion*. La conduite que tint Gélon dans cette circonstance indique assez que le bonheur des Syracusains occupait toute sa pensée. Loin de s'enorgueillir de ses succès, il ne voulut point profiter de l'ascendant que lui donnait son triomphe; il dédaigna de s'assimiler au vainqueur qui, après avoir employé la force des armes pour humilier les vaincus, s'en sert ensuite pour faire peser le même joug sur le peuple qu'il est appelé à rendre heureux. Gélon convoqua une assemblée du peuple, y parut sans armes, fit un exposé de sa conduite, rendit compte de l'usage qu'il avait fait de son autorité, et remit sa vie et son pouvoir entre les mains de ses sujets. Les Syracusains admirèrent la confiance de Gélon, et, voulant récompenser ses vertus et ses talents, le saluèrent par acclamation *roi de Syracuse*. On lui décerna une statue, où il fut représenté sans armes, tel qu'il s'était montré au milieu de ses concitoyens, plein de confiance dans leur justice et dans sa conduite. Des dépouilles des Carthaginois, Gélon bâtit ensuite deux temples, l'un à Cérès, l'autre à Proserpine, et il envoya à Delphes un trépied d'or. Il faisait élever un autre temple de Cérès au mont Etna, lorsque la mort l'enleva à ses sujets : il mourut vers l'an 478 avant J.-C., après avoir désigné son frère Hiéron pour son successeur. Les honneurs héroïques lui furent décernés; on lui érigea un superbe monument, où les Syracusains allaient pleurer la perte de leur roi; et lorsque, 130 ans après, Timoléon fit rendre à Syracuse sa liberté, et détruisit les statues des tyrans qui l'avaient gouvernée jusqu'alors, celles

de Gélon furent seules conservées. La reconnaissance des Syracusains s'étendit jusqu'à leurs descendants. Timée prétend que Gélon laissa sa femme Damarète à Polizèle son frère, prince d'un grand mérite, pour qu'il en fît son épouse. Il avait encore deux autres frères, Hiéron et Trasybule, qui régnèrent après lui. Si Denys le tyran, qui vécut et régna plus de cent ans après, n'a point laissé de médailles frappées en son honneur (*Voyez* Denys, XI, 103), nous ne devons pas espérer d'en trouver qui aient été frappées pour celui-ci. Cependant il existe, dans tous les cabinets, des médailles qui nous offrent la tête diadémée de ce prince. Plusieurs antiquaires, qui les ont publiées, n'ont pas douté qu'elles ne remontassent au temps même de Gélon, et ont tiré de là des conséquences sur l'état des arts en Sicile à cette époque; mais il est reconnu, aujourd'hui, que ces médailles ont été frappées longtemps après son règne, par le peuple de Syracuse, ou plutôt encore par des princes qui descendaient de Gélon, ou qui prétendaient à cette origine illustre. Elles n'en sont pas moins d'une haute antiquité; nous aurons encore l'occasion d'en parler dans l'article d'Hiéron Ier. On a discuté fort longuement et fort vaguement sur la monnaie nommée *Damarétion:* nous n'avons pas de documents assez positifs pour pouvoir traiter ce sujet d'une manière satisfaisante; ainsi nous nous abstiendrons d'en parler. T—n.

GELU (Jacques), archevêque de Tours et ensuite d'Embrun, oublié ou négligé par les biographes, a quelque droit à la célébrité, pour s'être élevé par son mérite aux premières dignités de l'Église, et avoir été employé dans d'importantes affaires et des négociations délicates. Il était né à Yvoy, ancienne ville du duché de Luxembourg au diocèse de Trèves, de parents honnêtes, mais qu'on ne dit pas y avoir occupé un rang distingué. Il vint à Paris faire ses études dans l'université, et il nous apprend lui-même qu'il y passa maître ès-arts en 1381; ce qui indique à peu près le temps de sa naissance. Après avoir achevé sa philosophie, il suivit les écoles de droit à Paris, y reçut le grade de bachelier ès-décrets, alla prendre ses licences à Orléans, et revint dans la capitale occuper une chaire de la même faculté. Le bruit de son savoir parvint jusqu'au duc d'Orléans, frère de Charles VI, ami des savants et des lettres. Ce prince donna à Gelu une place de maître des requêtes de son hôtel. Peu après, ce même mérite lui valut un office de conseiller au parlement, ayant été élu par cette cour de préférence à quatorze concurrents qui se présentaient avec lui. Gelu perdit en 1407 le duc d'Orléans son maître et son protecteur, Jean *sans peur*, duc de Bourgogne, ayant fait assassiner ce prince; mais le roi, qui l'estimait, le nomma président de la province du Dauphiné, et l'attacha aux trois princes ses fils, qui portèrent successivement le titre de dauphin. Le concile de Constance, en 1414, le proclama archevêque de Tours, quoiqu'alors il fût à Paris; et peu de temps après, le roi le fit entrer au conseil d'état. S'étant, l'année suivante, rendu au concile de Constance, il fut mis à la tête de la députation, envoyée à Benoît XIII (Pierre de Lune) pour lui demander son abdication, et partit avec le roi des Romains. Lorsqu'il fut de retour, la nation française le choisit pour concourir à l'élection d'un nouveau pape. Dans les premiers scrutins, plusieurs suffrages se réunirent en sa

faveur : mais le cardinal Colonne parvint à les obtenir tous, et fut proclamé sous le nom de Martin V. Gelu était à Paris en 1418, lorsque le duc de Bourgogne y revint; et il faillit d'être enveloppé dans les massacres qui signalèrent cette époque désastreuse. L'année suivante, le dauphin, depuis Charles VII, l'envoya près du roi de Castille solliciter des secours de troupes, qu'il obtint. Il fut moins heureux dans une autre négociation, dont Martin V le chargea près de Jeanne II, reine de Naples, afin de concilier les différends qui s'étaient élevés entre le roi d'Aragon et Louis III, au sujet de la succession de cette princesse. Ayant été transféré du siége de Tours à celui d'Embrun, sur la demande du chapitre de cette église dont il avait été autrefois chanoine, il ne se mêla plus que du gouvernement de son diocèse et de l'instruction de son troupeau, donnant l'exemple des mœurs ecclésiastiques, maintenant la discipline dans son clergé, et faisant relever à ses frais des églises et d'autres établissements pieux qui tombaient en ruine. Il mourut en 1432. On a de lui : I. Une *Apologie pour l'empereur Sigismond, le roi d'Aragon, et les ambassadeurs du concile, contre Benoît XIII;* elle fut écrite à Narbonne, après que cet antipape se fut clandestinement enfui à Perpignan. Gelu y peint l'ambition de Pierre de Lune, sa conduite tortueuse, ses subterfuges, son obstination. Cette pièce, adressée à tous les fidèles, louée et approuvée par le concile, contribua beaucoup à la paix de l'Église, en détachant de l'obédience de Benoît XIII ceux qui tenaient encore à son parti. II. *Vita Jacobi Gelu, usque ad annum 1421, ab ipso conscripta.* C'est une courte notice des choses qui lui sont arrivées, rangées par ordre des temps; elle n'est composée que de dix-huit articles : elle fut trouvée, écrite de sa main, sur le revers de la couverture et sur quelques feuillets blancs d'un manuscrit de l'église de Tours, contenant le Décret de Gratien. Dom Martène l'a insérée au tome III de son *Novus Thesaur. Anecdotor.*, page 1947. III. *Jacobi Gelu ministri* (*archiepiscopi*) *Ebredunensis de Puellâ Aurelianensi Dissertatio;* manuscrit sur vélin de la bibliothèque du Roi (tom. IV, n°. 6199). Il vient de la bibliothèque de Ducange. Gelu avait été consulté au sujet de la Pucelle d'Orléans, par ordre du roi Charles VII; il répond par ce traité à cinq questions qui lui avaient été proposées à ce sujet. IV. *Rerum ab antecessoribus suis in ecclesiâ Ebredunensi gestarum breve compendium.* L—Y.

GEMBICIUS (JACOB), théologien polonais de la religion protestante, né en 1569, mourut en 1633 à Dombnitz, où il était pasteur. On a de lui des Hymnes sacrées en polonais, faisant partie du Recueil de Cantiques à l'usage des protestants de Pologne, imprimé à Dantzig, en 1619. C—AU.

GEMELLI-CARERI (JEAN-FRANÇOIS), voyageur célèbre, était né à Naples, en 1651, d'une famille qui tenait un rang distingué. Il étudia la jurisprudence, et obtint le degré de docteur en droit civil; mais sa curiosité le conduisit de bonne heure dans les pays étrangers. Il parcourut rapidement l'Italie, la France, l'Angleterre, la Belgique, la Hollande, l'Allemagne, et servit, comme volontaire, en Hongrie, en 1687. Il vit ensuite le Portugal et l'Espagne, revint par Gênes dans sa patrie, en 1689,

et publia la relation de ses courses. Il nous apprend que « les mauvais traitements et les outrages perpétuels auxquels il s'était vu exposé dans sa famille, avaient été les véritables causes de ces longs et dangereux voyages qu'il entreprit ensuite. » Il s'embarqua le 13 juin 1693, et s'arrêta à Redieina, en Calabre, pour prendre congé de son frère, ecclésiastique respectable, auquel il dit que son dessein était seulement de visiter la Terre-Sainte; mais il avait résolu de ne point s'arrêter qu'il n'eût vu la Chine. Il fit son testament, congédia son homme d'affaires, et, après avoir abordé à Messine, alla à Malte, puis à Alexandrie, remonta le Nil, et fut accueilli au Caire par Maillet, consul français. Il se faisait toujours passer pour Français, afin de payer moins de douanes, et de profiter de la considération dont notre nation jouissait dans le Levant. Il vit les antiquités qui rendent l'Égypte célèbre, et s'embarqua à Damiette, pour la Palestine. Quand il y eut visité les lieux saints, il revint par mer à Alexandrie, où, le 12 octobre, il prit son passage pour Smyrne. Il quitta cette ville le 13 décembre, débarqua à Gallipoli de Romanie, et traversa un pays en partie inculte faute d'habitants, jusqu'à Adrianople, où le grand-seigneur faisait alors sa résidence. Le 4 janvier 1694, il alla à Constantinople, retourna ensuite prendre ses effets à Smyrne, et profita d'une caravane pour revoir la capitale de l'empire othoman. Sa curiosité lui attira une aventure désagréable; et il fut près de voir ses courses se terminer dans le fond d'un bagne. Échappé à ce danger, il se hâta de s'embarquer pour Trébisonde, traversa les montagnes de l'Arménie, la Géorgie et la Perse, et entra dans Ispahan le 17 juillet. Il visita Schiras et les ruines de Persépolis, alla, par Lar, à Bender-Congo, où il prit la mer, et débarqua, le 10 janvier 1695, à Daman. Il compare le plaisir que lui causa son arrivée dans l'Indostan, après une longue et ennuyeuse traversée, à la joie qu'éprouve le voyageur qui est de retour dans sa patrie et se retrouve au milieu de ses amis. Il allait voir et juger par lui-même un pays dont il avait entendu raconter tant de merveilles. A Baçaïm, le supérieur des jésuites, qui avait appris que Gemelli était jurisconsulte, lui proposa un mariage avantageux, et lui promit de le faire avocat des couvents et de quelques maisons nobles, afin de l'engager à se fixer dans le pays; mais le peu d'inclination que ce voyageur sentait à passer sa vie dans les pays chauds, lui fit rejeter ces offres brillantes. Il vit toutes les villes fameuses du nord de la côte de Malabar, et admira les monuments gigantesques de Kenneri, dans l'île de Salsette. Dès le commencement de son voyage, Gemelli avait résolu de voir, à quelque prix que ce fût, la cour et le camp du grand-mogol. Les obstacles et les dangers qu'on lui fit entrevoir dans l'exécution de ce dessein, ne purent l'en détourner. Il partit de Goa avec un Canarin pour porter ses provisions, et un Hindou de Golconde, qui lui servait d'interprète; et, après bien des fatigues, il parvint sur les bords de la Krischna. Le grand-mogol, Aureng-zeb, faisait la guerre au roi de Visapour, et se tenait dans un camp à Galgala. Gemelli fut reçu par des militaires chrétiens, et, peu de jours après son arrivée, obtint, par le moyen d'un chrétien d'Agra et d'un eunuque de ses amis, une audience particulière du fameux conquérant



dont la vieillesse n'avait pas éteint l'activité. Aureng-Zeb était voûté et marchait appuyé sur un bâton; mais il écrivait sans lunettes les réponses qu'il faisait aux requêtes, et paraissait se plaire à cette occupation. Il était de petite taille, avait le nez gros, et paraissait délicat. Il s'entretint avec Gemelli, et lui offrit de le prendre à son service : celui-ci s'en excusa sur ce que des affaires extrêmement importantes le rappelaient dans sa patrie. Lorsque Gemelli reprit le chemin de Goa, il se vit abandonné de son interprète et de son esclave, qui disparurent sans avoir reçu le moindre sujet de plainte. Il fut donc obligé de s'exposer seul sur une route infestée de brigands. Il arriva néanmoins heureusement à Goa, où il profita d'un navire portugais destiné pour la Chine, et atterit à Macao le 4 août. Gemelli s'habilla à la chinoise, prit congé du houpou, et en reçut un passeport, parce qu'il avait avec lui un bagage considérable et un esclave. Les franciscains le reçurent civilement à Canton : ce ne fut pourtant pas sans quelque marque de jalousie. On le prit pour un émissaire du pape, envoyé pour prendre connaissance de la division qui existait entre les missionnaires des différents ordres religieux. Il essaya de les faire revenir de ce soupçon sur son compte : « Je » ne pus jamais les désabuser, dit-il; » et ils me répondirent que depuis que » les chemins de la Chine étaient ou» verts, on n'y avait jamais vu de laïc » italien, et encore moins de Napoli» tain. » Il leur proposa de visiter ses malles : tout fut inutile; et les jésuites ainsi que les cordeliers firent plusieurs consultations au sujet de son arrivée. Heureusement pour lui que, lorsqu'il communiqua au supérieur du couvent sa résolution d'aller à Péking, ce dernier le fit savoir sous main à un jésuite lombard, qui lui dit de laisser partir Gemelli. « Si c'eût été un jésui» te portugais, ajoute-t-il, certaine» ment il aurait empêché mon voya» ge. » Ce dessein confirma les missionnaires dans leurs soupçons. Gemelli prit deux domestiques chinois, et se mit en route pour Nanking, par la barque de poste que le vice-roi expédie, tous les trois jours, pour informer l'empereur de ce qui se passe dans sa province. Dans ce voyage, il ne put s'empêcher de réfléchir sur sa témérité et sa folie d'aller errant avec deux domestiques chinois, qu'il n'entendait pas, et qui ne l'entendaient pas mieux : « mais, dit-il, un homme » qui a résolu de faire le tour du » monde, et qui veut tout voir et savoir » par lui-même, doit braver tous les » dangers. » Il poursuivit par terre sa route de Nanking à Péking, où son arrivée excita parmi les missionnaires les mêmes défiances qu'à Canton. Ils lui témoignèrent leur étonnement de la résolution qu'il avait prise de visiter la capitale, où il n'était pas permis aux Européens de venir sans y avoir été appelés par l'empereur. Le père Grimaldi, supérieur provincial de la mission, ne pouvant le recevoir dans la maison du collége qu'après avoir consulté le monarque, Gemelli fut obligé de se procurer un logement dans la ville chinoise. Ce même missionnaire lui ménagea une audience de l'empereur, et ensuite lui donna un passeport avec lequel Gemelli quitta Péking, le 23 novembre 1695, après avoir fait une excursion à la grande muraille. Il partit de Macao le 9 avril 1696, et arriva à Manille le 8 mai. Un galion espagnol le transporta à Acapulco, longue, ennuyeuse et épouvantable traversée, dit-il, qui dura depuis

le 7 août 1696 jusqu'au 12 janvier 1697. Lorsqu'il arriva à Mexico, le 11 mars, la Nouvelle-Espagne avait pour vice-roi le comte de Montezuma, descendant des anciens souverains du pays. Gemelli, malgré le bon accueil qu'il reçut à Mexico, s'y ennuyait. Il alla visiter les mines de Pachuca, et les pyramides de Tezcuco, et se mit, le 10 octobre, en route pour la Vera-Cruz. Il s'y embarqua le 14 décembre pour la Havane, et, après une traversée très orageuse, entra dans le port de Cadix le 4 juin 1698. Il traversa l'Espagne et le midi de la France, quitta le continent à Marseille, débarqua à Gènes, alla à Milan, et de cette ville à Naples, où il arriva le 3 décembre : d'après son calcul, on était au 4. Il avait mis ainsi cinq ans, cinq mois et vingt jours à faire le tour du monde. Il employa les premiers jours à satisfaire la curiosité de diverses personnes qui vinrent le voir: mais à la fin elle se rassasia; il fut délivré de ces importunités, et put enfin jouir du repos dans la société de ses amis, qui pouvaient bien, ce sont ses expressions, le regarder comme un homme revenu de l'autre monde. Il survécut assez long-temps à ce grand voyage, dont il ne tarda pas à publier la relation en italien sous ce titre : *Giro del mondo* (Tour du monde), Naples, 1699, 1700, 6 v. in-12, avec fig. Chaque volume, précédé d'une dédicace adressée à un personnage différent, est consacré au voyage et à la description d'un pays en particulier, qui est indiqué dans le titre. L'auteur s'étend moins sur la Turquie et la Perse, contrées connues par des relations nombreuses et récentes, que sur l'Hindostan, la Chine, les Philippines et la Nouvelle-Espagne. Sa méthode est régulière; ses matériaux sont bien ordonnés; il entremêle sa narration de descriptions, sans qu'il en résulte de la confusion. Depuis son arrivée au Mexique, son journal est très minutieux. Dans son long voyage, au milieu de tant de nations diverses, dont le plus souvent il ne comprenait pas la langue, Gemelli éprouva peu de désagrémens personnels : sa bonhomie, dont il est aisé de reconnaître les traces dans son récit, les lui épargna sans doute; et son adresse extrême à se servir des armes à feu, lui en fit éviter beaucoup dans les parties les plus reculées de la Turquie, seul pays où il en ait essuyé. Il lui fallut une volonté bien décidée pour faire le tour du monde par terre, entreprise bien plus difficile, à quelques égards, que de faire ce voyage par mer. Pour que son expérience pût être utile à ceux qui seraient tentés de suivre son exemple, il donne des conseils à ce sujet, et établit pour principe que l'homme le plus riche ne peut faire le tour du monde sans exercer quelque commerce sur la route : s'il se chargeait de grosses sommes d'argent, il serait sans cesse exposé à les perdre avec la vie. S'il prenait des lettres de change, peut-être lui arriverait-il, par la grande distance des lieux, de trouver le correspondant mort ou hors d'état de payer. Celui qui emploie son argent en marchandises, est exempt de toutes ces craintes; mais il ne faut pas que le desir du gain prenne jamais assez de force pour faire oublier au voyageur que son véritable objet est de s'instruire. Comme il est impossible qu'il voie tout par lui-même, il doit chercher à se lier avec les gens de lettres, s'il y en a dans le pays, ou bien avec quelques vieillards intelligents, et il comparera leurs témoignages respectifs. Gemelli eut lui-même recours à ce moyen; car le peu de temps

qu'il resta dans plusieurs endroits, ne lui laissa ni le loisir ni l'occasion de faire toutes les remarques dont son livre est rempli. Il reçut quelquefois des documents dont l'exactitude peut paraître suspecte : par exemple il parle sérieusement d'hommes à queue au bas du dos ; il est vrai qu'il cite pour garant un missionnaire. Ce n'est pas au reste le seul exemple de crédulité qu'il donne ; et cependant il se montre généralement judicieux. Quoiqu'il ne soit pas très profond observateur, son voyage ne laisse pas d'offrir beaucoup de choses curieuses et nouvelles, notamment sur les Philippines et le Mexique. Cet ouvrage contenait, à l'époque où il fut publié, le seul journal détaillé de la route de Manille à Acapulco, et le seul récit des grandes opérations par lesquelles on est parvenu successivement à prévenir les dégâts des inondations dans la vallée de Mexico. Il donne sur la conquête du Mexique, et sur ce pays en général, des particularités et des notions qui manquent aux anciennes relations. Quelques critiques ont accusé Gemelli de n'être pas sorti de Naples, et d'avoir composé son ouvrage à l'aide de lambeaux tirés d'autres voyageurs. D'autres ne lui contestent pas ses courses dans des pays lointains, mais prétendent qu'il ne rédigea sa relation que de mémoire, et non sur des notes écrites. Ces deux imputations sont fausses. Une lettre d'un missionnaire français, imprimée en original à la fin du dernier volume de sa relation, et qui lui fut adressée depuis son retour en Europe, prouve bien évidemment qu'il avait été en Chine ; et, quant au Mexique, voici le témoignage que lui rend M. de Humboldt : « Par l'effet du scepti» cisme le plus extraordinaire, le li» vre de Gemelli a été regardé com» me un amas d'impostures et de » mensonges. Je ne déciderai pas la » question si Gemelli a été en Chine » ou en Perse ; mais ayant fait dans » l'intérieur du Mexique une grande » partie du chemin que le voyageur » italien décrit si minutieusement, je » puis affirmer qu'il est aussi indubi» table que Gemelli a été à Mexico, » à Acapulco, et dans les petits villa» ges de Matzlan et de San-Augustin» de-las-Cuevas, qu'il est certain que » Pallas a été en Crimée et M. Salt en » Abyssinie. Les descriptions de Ge» melli ont cette teinte locale qui fait » le charme principal des relations de » voyages écrites par les hommes les » moins éclairés, et que ne peuvent » donner que ceux qui ont eu l'avan» tage de voir de leurs propres yeux. » Un ecclésiastique respectable, l'ab» bé Clavigero, qui a parcouru le » Mexique un demi-siècle avant moi, » a déjà élevé la voix pour la défen» se de l'auteur du *Giro del mondo*. » Il a très justement observé que, sans » avoir quitté l'Italie, Gemelli n'au» rait pu parler, avec cette grande » exactitude, des personnes qui vi» vaient de son temps, des couvents » de la ville de Mexico, et des églises » de plusieurs villages dont le nom » était inconnu en Europe. La même » véracité, et nous devons insister » sur ce point, ne se manifeste pas » dans les notions que l'auteur pré» tend avoir puisées dans les récits de » ses amis. L'ouvrage de Gemelli» Careri, comme celui d'un voyageur » célèbre qui, de nos jours, a été » traité avec une si grande sévérité, » semble offrir un mélange inextrica» ble d'erreurs, et de faits exactement » observés. » Voilà une autorité irrécusable, qui lave complètement Gemelli du premier grief ; car le même raisonnement peut s'appliquer à ce

qui concerne les autres pays : quant au second grief, il n'est pas admissible; car Gemelli dit positivement, en parlant du danger qu'il courut en traversant une rivière entre Mexico et la Vera-Cruz, qu'il faillit de perdre ses manuscrits de 4 ans et 4 mois de voyages; et, dans ses avis, il recommande d'écrire, chaque jour au soir, ses remarques, parce que, dans une si grande variété de soins et d'objets, la mémoire peut manquer; et il ajoute que ceux qui ne veulent rien donner au hasard, font deux copies de leur Journal, dont ils confient l'une à un ami d'une droiture éprouvée. Menacé, dans plusieurs occasions, de voir périr les manuscrits dont sa relation est composée, il regretta quelquefois amèrement de n'avoir pas suivi cet avis. Il le donne avec cet aveu, pour que l'on en sente mieux l'importance. Le seul reproche fondé que Gemelli ait encouru, est d'avoir voulu en imposer dans le récit qu'il fait de l'audience de l'empereur de la Chine et dans la description de la cour impériale. L'abbé Prevost, tout en convenant qu'il est difficile de défendre Gemelli contre le témoignage formel du rédacteur des *Lettres édifiantes*, observe qu'il est assez étrange que le *Voyage autour du monde* ayant été publié dès le commencement du XVIIIe. siècle, personne n'ait relevé cet endroit jusqu'à l'an 1720, où vraisemblablement le père Grimaldi et Gemelli étaient morts tous deux. On a encore de ce dernier, *Viaggj di Europa*, Naples, 1701, 2 vol. in-8°., avec une vue du château de Versailles. Ce voyage, divisé en lettres, n'est pas d'un bien grand intérêt : on y trouve cependant des particularités assez curieuses. Le *Giro del mondo* a eu plusieurs éditions en Italie, entre autres en 1708 et 1721; celles-ci sont bien plus amples que la première. Dans celle de 1721, en 9 vol., tous les voyages de Gemelli sont réunis; le VIIe. et le VIIIe. contiennent le voyage en Europe, et le IXe. celui de Charles III de Barcelone à Vienne. Le *Giro del mondo* traduit en français est intitulé : *Voyage autour du Monde*, Paris, 1719, 6 vol. in-12, avec fig. Cette version, qui est d'Eust. Le Noble, manque d'élégance et quelquefois d'exactitude, parce que l'auteur, ignorant plusieurs usages locaux, s'est mépris sur le sens des mots qui les indiquent. Dans l'original, les dates sont indiquées à la fois par les jours de la semaine et le quantième du mois; presque toujours le traducteur néglige ce dernier point, ce qui jette beaucoup de confusion dans le récit. Il a d'ailleurs fait précéder sa version d'une préface destinée à relever le mérite de l'ouvrage, et d'un sommaire du contenu des différents volumes; mais il n'a pas donné les Conseils aux voyageurs. La plupart des collections de voyages en différentes langues contiennent des extraits de la relation de Gemelli. L'abbé Prevost a, dans son XIe. volume, répété sur la Chine, ce qui se trouve dans le Ve. E—s.

GEMINIANI (François), célèbre musicien italien, prit naissance à Lucques en 1680. Un gentilhomme de son pays, reconnaissant en lui beaucoup de dispositions pour la musique et de goût pour le violon, l'envoya à Naples étudier sous le chevalier Scarlatti. Geminiani prit ensuite, pendant plusieurs années, des leçons du fameux Corelli, et devint le plus distingué de ses élèves. Il joua son premier *concerto* de violon dans l'académie des nobles de Naples, ayant alors à peine atteint sa dix-huitième année.

Il surprit tous les spectateurs ; et depuis cette époque il fut reconnu pour un des plus célèbres violons de ce temps. Après avoir parcouru les principales villes de l'Italie, il fut emmené à Londres par un seigneur anglais en 1707 ; et dès-lors il fixa son séjour dans la Grande-Bretagne, où il publia ses ouvrages théoriques : I. *Traité du bon goût, et règles pour exécuter avec goût.* II. *Leçons pour le clavecin.* III. *L'Art de jouer du violon, avec des règles nécessaires pour la perfection*, etc. Dans ce dernier ouvrage il traite de l'usage du manche du violon, et de la manière de se servir de l'archet. Il donne à ce sujet une gravure dans laquelle il divise le manche en douze lignes, en tons entiers et en demi-tous. Il exige que l'écolier transporte ces lignes avec de la craie sur le manche du violon ; et il en montre l'usage en traçant plusieurs échelles avec l'indication du doigté, ainsi que six différentes positions de la main. Il éclaircit cette méthode par des exemples, et enseigne ensuite à se servir de l'archet, et la manière d'obtenir les forte et les piano. Ces règles sont suivies de douze solos, avec accompagnement de basse dans tous les styles, dans tous les tons et les mouvements. M. Siéber fils a donné une nouvelle édition de cet ouvrage en 1801. IV. *L'Art d'accompagnement*, ou *Méthode nouvelle pour exécuter proprement et avec goût la basse continue sur le clavecin*, Londres, 1742. V. *Guide* ou *Dictionnaire harmonique pour l'harmonie et la modulation*, Londres, 1742. Cet ouvrage, qui ne consiste qu'en des passages très courts, et auquel on prétend que l'auteur a travaillé vingt ans, a été traduit en français avec le même titre, Paris, 1756. Hiller, dans ses Notices (*Hillerische nachrichten*), pag. 82, donne des détails satisfaisants sur cet ouvrage. On a aussi plusieurs compositions gravées de Geminiani, comme trente sonates pour violon en trois œuvres, douze trios pour violon en deux cahiers, trente-six grands *Concerti* en six œuvres, dont un contient l'œuvre cinquième de Corelli. Le premier œuvre des Sonates parut en 1716. Geminiani fit en Écosse et en Irlande plusieurs voyages qui lui produisirent beaucoup d'argent. Il mourut très riche à Dublin, le 17 septembre 1762, à l'âge de quatre-vingt-deux ans. Awison cite les compositions de cet artiste comme un modèle d'excellente musique instrumentale, en loue la modulation, l'expression, l'harmonie, et le naturel des liaisons. Burney dit que sa composition est hardie et pleine d'invention, mais défectueuse dans le rhythme et dans la méthode, et qu'elle contient si peu de phrases qu'un musicien qui se tromperait en jouant sa partie aurait beaucoup de peine à se retrouver. Nous n'ajouterons rien aux différentes décisions de ces deux habiles connaisseurs, sinon que la méthode de Geminiani pour jouer du violon a été considérablement simplifiée par les compositeurs techniques qui lui ont succédé, et notamment par le célèbre Nardini. B—s.

GEMINUS. Ce nom paraîtrait celui d'un Romain ; c'est celui d'un auteur qui a écrit en grec une *Introduction à l'étude des phénomènes célestes*. On croit qu'il était de Rhodes, mais qu'il écrivit à Rome vers les temps de Sylla et de Cicéron. Il a lui-même fixé cette époque à peu près, par un passage de son livre, où il dit que, 120 ans auparavant, la

mirer par son éloquence et son grand savoir dans la question relative au schisme qui divisait les Grecs et les Latins. Il fut admis à la cour du premier de ces Médicis, dont l'un était le *père du peuple*, et l'autre le *père des lettres*. C'est là que prit naissance la dispute fameuse entre les partisans d'Aristote et ceux de Platon; car ces deux grands hommes avaient alors, chacun, leurs sectateurs. La philosophie de Platon fut adoptée à la cour des princes, et, par cette raison, fut bientôt en grand honneur parmi les hommes de lettres du temps. Gémiste ne suivit point l'impulsion : ce fut en quelque sorte lui qui la donna. Les scolastiques étaient décriés; et l'on jugeait qu'il fallait à l'esprit humain nouvellement régénéré un aliment plus solide que de vaines disputes : la véritable philosophie n'était pas encore connue; on sentait seulement combien était défectueuse celle qu'on abandonnait. Gémiste se déclara le champion de Platon contre Aristote et ses défenseurs. George de Trébisonde ramassa le gant; et, dans ce ridicule défi, ce philosophe, épousant la cause d'Aristote avec une sorte de fureur, rabaissa beaucoup Platon. La victoire, toutefois, resta pour lors à ce dernier. Le cardinal Bessarion, compatriote de Gémiste, mit aussi une extrême chaleur à soutenir la faction platonicienne; et ce fut la première fois, depuis les beaux siècles de la Grèce, que l'admiration pour de si grands hommes prit le caractère d'une espèce de fanatisme. Gémiste vécut près d'un siècle : peut-être, quelques années plus tard, aurait-il vu renverser l'idole qu'il avait élevée à si grands frais, et *brûler ce qu'il avait adoré*. C'est le propre des meilleures choses d'être facilement altérées et détournées de leur vrai but par les insensés et les superstitieux : le système des génies, la préexistence des ames, le culte exclusif des livres de Platon, que d'aveugles sectaires voulaient substituer au texte sacré (1), tous ces excès de la sublime doctrine de Platon, pervertie par ses plus ardents prosélytes, la firent tomber dans le ridicule; et, dès lors, elle fut généralement abandonnée. Au commencement du XVIe. siècle, elle avait perdu tout son crédit. Aristote avait pris la place accordée quelques années avant à Platon. Gémiste partagea la disgrâce de son héros; et les écrits qu'il avait publiés à l'occasion de ces querelles, ne leur survécurent pas. Ce qu'il y a de plus remarquable dans ce délaissement, c'est que peu d'écrivains ont eu l'avantage d'une aussi grande quantité d'historieus : beaucoup se sont occupés de nous transmettre le titre de ses nombreux ouvrages; car, outre la philosophie, il écrivit sur la grammaire, les mathématiques, l'histoire, l'astrologie, la théologie, la géographie, la chorographie; aucune partie de la science ne lui fut étrangère : il s'adonna même à l'éloquence; mais ses discours ne sont pas au-dessus du médiocre. Il nous suffira d'indiquer les plus intéressants de ses ouvrages, écrits en grec : I. *De platonicæ atque aristotelicæ philosophiæ differentiâ*, Bâle, 1574, in-4°.; id., Paris, 1541, in-8°. II. *Oracula magica Zoroastris*, Paris, 1538, in-4°.; id., ibid., 1599, in-8°.; opuscule de quatorze à quinze pages, et de peu d'importance. III. *De gestis Græcorum post pugnam ad Mantineam, tractatio duobus libris digesta*, Venise, 1503, in-fol.; et réim-

(1) Sur le livre de Plethon, où il voulait établir une nouvelle religion, et sur les suites de ce projet, voyez BOIVIN, *Acad. des Belles-Lettres*, tom. 2, p. 716.

primé plusieurs fois dans le XVIe. siècle; traduit en français par Saliat, Paris, 1556. Le manuscrit autographe est à Venise, dans la bibliothèque de St.-Marc. Il existe de cet ouvrage une édition plus récente et bien préférable aux anciennes, Leipzig, 1770, par Henr.-God. Reichard, petit in-8°. Calderino a publié, en 1478, une édition latine dédiée à Sixte IV, de la *Géographie de Ptolémée*, revue d'après un ancien manuscrit grec, non seulement *écrit*, comme on l'a dit à l'article CALDERINO, mais corrigé de la main de Gémiste. Laporte-Dutheil, dans sa traduction de Strabon, a fait usage d'un Extrait que Gémiste avait rédigé des livres VII, VIII et IX de l'ouvrage de ce géographe (1) : le savant traducteur remarque que les citations contenues dans cet extrait sont loin d'être toujours fidèles. Il convient cependant qu'il lui a été utile pour rétablir plusieurs des lacunes du texte ancien, surtout celles du IXe. livre, qui se trouve mutilé dans tous les manuscrits. L'Oraison funèbre que Gémiste avait composée en grec pour l'impératrice Cléopé, morte en 1433, n'a été publiée qu'en 1792, par les soins de Fulleborn, avec une autre pièce du même genre. (*Voy.* FULLEBORN.) G.F—R.

GÉMISTE (JEAN), Grec de naissance, s'était réfugié en Italie, vers la fin du XVe. ou au commencement du XVIe. siècle. On ignore à quel degré il fut parent du précédent. A l'exemple de plusieurs de ses compatriotes, il cultiva les muses latines. Dans un poème d'une certaine étendue qu'il nous a laissé, il prend le titre de secrétaire de la ville d'Ancône. Son ouvrage, sous le titre de *Protrepticon et pronosticon ad Leonem X, pontificem maximum*, imprimé à Ancône, au commencement de 1516, a pour objet d'exciter le Saint-Père à se mettre à la tête des princes chrétiens, pour aller délivrer la Grèce du joug des Ottomans. Il est en vers héroïques; et, dans une gravure en bois, au frontispice, on voit l'auteur faisant, à genoux, hommage de son livre au pape. C'est un in-4°. de 36 feuillets non chiffrés, mais avec signatures, caractères ronds. Il est extrêmement rare, et a échappé à la connaissance de la plupart des bibliographes. M—ON.

GEMMA (REGNIER), communément surnommé *Frisius*, ou le *Frison*, mathématicien et astronome hollandais, était né en 1508, à Dockum, en Frise; il commença son éducation littéraire à Groningue, et l'acheva à Louvain, où il étudia en médecine, et fut reçu docteur en 1542. Il jouit, de son temps, d'une grande considération comme astronome. Charles-Quint en faisait un cas particulier, et le consulta en plus d'une occasion. La modestie de Gemma l'engagea à se refuser aux propositions de l'empereur, qui aurait voulu l'attirer à sa cour. Il excellait encore à faire des instruments. Il mourut à Louvain en 1555, laissant un fils héritier de sa science et de sa chaire. On a de lui : I. *Arithmeticæ practicæ methodus facilis*, Anvers, 1540, in-8°. II. *De radio astronomico et geometrico liber*,

(1) La bibliothèque du Roi possède quatre exemplaires manuscrits de cette espèce d'abrégé critique de la géographie de Strabon, composé, suivant Laporte-Dutheil, vers 1380; le troisième, sous le N°. 415, écrit de la main d'Ange Vergèce, est surtout remarquable par une carte enluminée, sur laquelle ce célèbre calligraphe a imaginé de représenter l'Amérique d'une manière reconnaissable, quoique très informe. Ste.-Croix donne un extrait intéressant de cet ouvrage de Gémiste, dans son Mémoire *sur les petits géographes anciens* (Journal des Sav., avril, 1789, p. 239). Siebenkees, dans ses *Anecdota*, a publié deux opuscules de Gémiste, l'un intitulé : *Correction de quelques erreurs de Strabon*; et l'autre : *De la forme et de la grandeur de la terre.*

ibid., 1545, in-4°. III. *De annuli astronomici usu*, ibid., 1548, in-8°. IV. *De principiis astronomiæ et cosmographiæ*, avec quelques autres petits traités, Paris, 1547, in-8°., et Anvers, 1548, in-12. Boissière l'a traduit en français, Paris, 1582, in 8°. V. *De astrolabio catholico et usu ejusdem*, Anvers, 1556, in-8°. VI. *Charta sive mappa mundi*, dédiée à Charles-Quint, Louvain, 1540. VII. Il a réimprimé, corrigé et augmenté en plusieurs éditions successives, la *Cosmographia* de Pierre Apianus. Il en a paru une traduction française, à Anvers, en 1544, in-4°., sous ce titre : *La Cosmographie de P. Apien, traduite par Gemma Frison, mathématicien de Louvain, avec autres Livres du même Gemma.* Le Recueil de consultations publié par Henri Garet, Francfort, 1592, in-8°., contient *Consilia quædam de arthritide* de notre Gemma. M—on.

GEMMA (Corneille), fils du précédent, suivit, sans dégénérer, la même carrière : né à Louvain en 1535, il y fut créé docteur en médecine en 1570, et aussitôt nommé pour la professer dans cette université. La peste l'y enleva aux sciences, à la fleur de son âge, en 1579. Le duc d'Albe l'avait appelé peu de temps auparavant à Nimègue, dans le dessein de le consulter. Il a écrit : I. *De arte cyclognomica, tomi III, doctrinam ordinum universam, unàque philosophiam Hippocratis, Platonis, Galeni et Aristotelis, in unius communissimæ ac circularis methodi speciem referentes*, etc., Anvers, 1569, in-4°. Cet ouvrage, dédié à Philippe II, offre à la fois beaucoup de connaissances, d'érudition et de singularité; il est précédé d'une pièce qui prouve le talent de Gemma pour la poésie latine; elle est intitulée : *Menti rerum architectrici, divini amoris et Psyches Hymeneum Cornelius Gemma, loco hymni, magici consecravit.* II. *De stellâ peregrinâ, quæ superiori anno apparere cœpit, C. Gemmæ et Gul. Postelli judicia*, 1573, in-4°. III. *De naturæ divinis characterismis, seu raris et admirandis spectaculis, causis, indiciis, proprietatibus rerum, in partibus singulis universi, libri II*, Anvers, 1575, in-8°., suivi de deux petits Traités de médecine, l'un sur un abcès singulier, l'autre sur une fièvre pestilentielle. IV. *De prodigiosâ specie naturâque cometæ anni 1577, cum adjunctâ explicatione duorum chasmatum anni 1575*, ibid., 1578, in-12. L'auteur n'est pas éloigné de voir, dans la comète qu'il décrit, et qui est celle dont De Thou a fait expressément mention dans le 65e. livre de son Histoire (pag. 593 du VIIe. volume de la traduction française), des pronostics effrayants. D'après la description qu'il en donne, les deux *chasmata* nous ont paru beaucoup ressembler à deux grandes aurores boréales. L'opuscule est suivi d'une pièce de vers latins, intitulée : *Eidyllion fatalis vicissitudinis in Belgico statu.* C'est une églogue dialoguée entre la *Sibylla Erythræa* et la *Virgo Belgica.* M—on.

GEMMA (Jean-Baptiste), médecin vénitien, disciple de Trincavelli, mort en 1581, fut médecin de Sigismond III, roi de Pologne et de Suède, et publia l'ouvrage suivant : *Methodus rationalis nova atque dilucidissima curandi bubonis carbunculique pestilentis, in quâ morbi essentia, causæ, signa, prognosticum, præcautio atque curatio ostenduntur*, Gratz, 1584, in-4°.;

Dantzig, 1589, in-4°.; Francfort, 1603, in-8°.; Venise, 1602, in-8°.: cette dernière édition est la meilleure. Cet ouvrage renferme la description de la peste qui désola Venise en 1575 et 1576, plusieurs considérations curieuses sur les causes et le traitement de cette maladie, et l'histoire d'une épidémie meurtrière qui fit périr, selon lui, plus de quarante mille soldats de cette république. Ce livre fut très bien accueilli par les contemporains de Gemma, et ne contribua pas peu à la réputation de l'auteur. Ch—t.

GEMUSÆUS (Jérôme), médecin et philologue célèbre, né en 1505 à Mulhausen en Alsace, manifesta dès son enfance un extrême desir de s'instruire et une grande aptitude pour les sciences. L'intelligence et la rare perspicacité qui l'avaient constamment fait distinguer dans l'école où il reçut les premiers éléments des lettres, déterminérent ses parents à l'envoyer à Bâle, à l'âge de dix-huit ans, pour y continuer ses études. Les grands moyens d'instruction que lui fournissait ce nouveau théâtre, ne firent que lui donner une nouvelle ardeur pour les lettres grecques et latines; et il y fit de si rapides progrès qu'il fut bientôt remarqué par Glareanus, dont il était le disciple: cet habile maître aimait à se reposer sur lui du soin de l'enseignement, et le chargeait souvent de faire les leçons publiques. Cependant Gemusæus ne se bornait pas à la simple littérature: il se livrait avec le même zèle à l'étude des différentes sciences qu'on enseignait alors dans les universités; et dans toutes il obtint des distinctions solennelles et des succès éclatants. Dans un voyage qu'il fit en France pour son instruction, il se montra partout si familier avec les écrits d'Aristote et de Platon, révérés alors dans les écoles comme des oracles, qu'on le regardait de toutes parts comme un des hommes les plus savants du siecle. A des connaissances très étendues en philologie et dans la philosophie scolastique, il joignit encore celle de la physiologie et de la médecine: les applaudissements unanimes au milieu desquels les professeurs de l'université de Turin s'empressèrent de lui décerner le titre de docteur, prouvent même qu'il n'excella pas moins dans cette science que dans les autres genres d'études. De retour à Bâle en 1534, il fut nommé professeur de physique dans l'université de cette ville, et y enseigna la physique d'Aristote avec un talent très propre à justifier la haute réputation qu'il s'était acquise. Peu de temps après, il épousa la fille de Cratander, imprimeur, de laquelle il eut deux fils, Polycarpe et Jérôme, qui embrassèrent l'un et l'autre la même profession, et l'exercèrent dans leur patrie de la manière la plus honorable. Quoique, par sa vaste érudition, Gemusæus se fût élevé au-dessus de presque tous ses contemporains, il ne craignit pas de se remettre sur les bancs, à l'âge de trente-cinq ans, pour étudier la langue hébraïque sous le fameux Sébastien Munster, dans l'intention de puiser à leur source primitive les principes de la doctrine évangélique, si souvent défigurée par les traducteurs: mais une mort prématurée, qui vint l'arrêter au milieu de sa brillante carrière, l'empêcha d'exécuter ce dessein. Ayant été appelé en Italie auprès d'un prince, il tomba malade en route; et rentré chez lui, il y mourut d'une fièvre ardente, le 29 janvier 1543, à l'âge de trente-huit ans (ou, selon d'autres, le 19 juin 1544, âgé de cinquante-neuf ans), et avant d'avoir pu jouir du fruit

de tous ses travaux. Il a laissé : I. Une édition grecque des œuvres de *Paul d'Ægine*, corrigée, augmentée, collationnée avec le plus grand soin sur les anciens manuscrits, enrichie de notes savantes, et regardée par Fabricius comme la meilleure que nous ayons des ouvrages de ce médecin grec, Bâle, Cratander, 1538, in-fol. II. Une *Préface latine* (savante mais prolixe) *et la Vie de Galien*, aussi en latin, imprimées à la tête des Œuvres grecques de cet illustre médecin, Bâle, 1538, 5 vol. in-fol. III. Une ***Traduction latine de l'Abrégé des dix-sept livres de géographie de Strabon***, imprimée avec les Œuvres de ce dernier, Bâle, 1539, in-fol.; Amsterdam, 1707, 2 vol. in-fol., et, avec la ***Géographie*** de Marius Niger, Bâle, 1557, in-fol. On la retrouve aussi, avec le texte grec, dans les *Petits Géographes* d'Hudson, tome II. IV. Une ***Traduction latine d'une partie des Œuvres d'Aristote***, avec une préface, une critique des dogmes de ce philosophe et des commentaires dans la même langue sur les ***Analytica posteriora*** : c'est à ses soins que l'on doit l'édition d'Aristote de Bâle, 1542, 1545 et 1548. V. On a cru aussi qu'il était l'auteur de la version latine des deux livres *De plantis*, faussement attribués à Aristote, qui se trouvent dans l'édition de Bâle des Œuvres de ce philosophe, 1539, in-fol.; mais cette traduction paraît plus ancienne que Gemusæus (*V.* Harles, tom. III, p. 244, de la *Biblioth. græca* de Fabricius). VI. Enfin il a fait des ***Préfaces latines*** à l'Almageste de Ptolémée (***Ptolemæi opera exceptâ geographiâ***, Bâle, Henripierre, 1541, in-fol.); à l'abrégé latin de cet ouvrage, donné par Muller (*Regiomontanus*) et Purbach, Bâle, 1543, in-fol.; aux Œuvres de Théophraste (1), et au Traité des fièvres de Fumanelli.

Ch—t.

GENDRE (Le). *Voy.* Legendre et Saint-Aubin.

GENDRON (Claude Deshais), docteur en médecine de la faculté de Montpellier, et ensuite médecin du duc d'Orléans, régent de France, était né en Beauce. Le goût précoce qu'il manifesta pour les sciences physiques lui ayant fait embrasser par choix la médecine, il se livra avec tant d'ardeur à l'étude de cette science, qu'il ne tarda pas à y acquérir beaucoup d'habileté et une grande réputation. La place de médecin du régent l'avait mis en rapport avec les grands : son amour pour les sciences, les agréments d'un esprit très cultivé et les qualités du cœur les plus estimables, le lièrent avec la plupart des savants de son temps; et quoique obligé de vivre à la cour, il fut toujours compatissant envers les malheureux, simple dans ses mœurs et ami de la vérité. Parvenu à un âge avancé, il se retira à Auteuil, près de Paris, dans la maison qui avait appartenu autrefois à Boileau-Despréaux, son ami. Les savants, les ambassadeurs et les grands du siècle, venaient souvent le visiter et le consulter dans cette retraite philosophique, où il mourut le 3 septembre 1750, à l'âge de quatre-vingt-sept ans. Voltaire encore jeune était venu un jour lui présenter un de ses ouvrages; inspiré par le souvenir de Boileau et par la présence du vieillard vénérable dont il ambitionnait les suffrages, il lui adressa ces vers :

C'est ici le vrai Parnasse
Des vrais enfants d'Apollon;
Sous le nom de Boileau ces murs virent Horace;
Esculape y paraît sous celui de Gendron.

(1) Bâle, 1534, 1541, in-fol. en grec. Quelques exemplaires de cette édition ont une préface de Joachim Camerarius.

Le seul ouvrage qu'il ait publié, a pour titre : *Recherches sur la nature et la guérison des cancers*, Paris, 1700, in-12. Ce Traité n'est peut être pas en rapport avec la grande réputation dont l'auteur jouit pendant sa vie ; mais il est écrit avec sagesse. A une époque où une foule de charlatans et de médicastres protégés par des hommes puissants se vantaient d'avoir des secrets pour guérir radicalement cette redoutable maladie, Gendron fit voir que l'extirpation est le seul moyen de guérison sur l'efficacité duquel on puisse compter : comme palliatif, il conseillait les applications topiques de belladone, dont son oncle avait, long-temps avant lui, fait usage avec succès dans cette maladie. Un de ses neveux, docteur de l'université de Montpellier comme lui, hérita de ses manuscrits ; mais aucun n'a paru digne d'être publié. Ch—t.

GENDRON (Louis-Florentin Deshais), autre neveu du précédent, fut professeur et démonstrateur oculiste à l'école de chirurgie en 1762. On lui doit : I. *Lettres sur plusieurs maladies des yeux, causées par l'usage du rouge et du blanc*, Paris, 1760, in-12. II. *Traité des maladies des yeux, et des moyens et opérations propres à leur guérison*, Paris, 1770, 2 vol. in-12. Cet ouvrage, dans lequel l'auteur aura probablement fondu les lettres qu'il avait précédemment écrites sur le même objet, constitue une fort bonne monographie sur les maladies des yeux et des parties accessoires.— Gendron (Pierre) est auteur d'un Traité portugais d'hygiène publique, où l'on trouve des choses utiles sur les causes de l'insalubrité de l'air des villes, des hôpitaux, des prisons, des vaisseaux, sur les moyens de remédier à cette insalubrité, et sur plusieurs autres causes de maladies auxquelles les soldats et les marins sont particulièrement exposés ; il a pour titre : *Tratado da conservaçaó da sanda dos povos*, Paris, 1756, in-8°. Ch—t.

GENEBRARD (Gilbert), bénédictin de l'ordre de Cluni, archevêque d'Aix et fougueux ligueur, né à Riom en Auvergne vers l'an 1537, se fit un nom par sa rare érudition. Ayant pris l'habit de S. Benoît dans le monastère de Maussac, voisin de sa ville natale, il fut envoyé pour ses études à Paris, où Claude Duprat, évêque de Clermont, charmé des dispositions qu'il annonçait, le soutint par ses libéralités. Il y prit des leçons des meilleurs maîtres, d'André Turnèbe pour le grec, de Jacques Charpentier pour la philosophie, et de Claude de Saintes pour la théologie. Avec de tels secours et une grande application, il fit des progrès rapides, se rendit très habile dans les langues savantes, et parvint surtout à posséder parfaitement l'hébreu. Ayant fini ses cours en 1563, il se fit recevoir docteur de la maison de Navarre, fut nommé quelque temps après à la chaire d'hébreu au Collége royal, et pourvu des prieurés de St.-Denis de la Chartre et de Ferrières. Sa réputation s'était étendue dans les pays étrangers ; de sorte qu'ayant eu occasion de faire un voyage à Rome sous le pontificat de Sixte-Quint, il fut reçu de ce pape et du sacré collége avec des distinctions particulières. Heureux s'il se fût tenu dans les limites d'une carrière qu'il parcourait avec tant d'honneur ! Le célèbre Pierre Danes, qui l'aimait, voulant reconnaître son mérite, se démit en sa faveur de son évêché de Lavaur, et présenta aux

états de Blois une requête pour le faire agréer. Henri III, le clergé et la noblesse, approuvaient ce choix; mais le président Pibrac desirait cet évêché pour son frère Claude du Faur, et fit si bien qu'il l'emporta. Soit dépit, comme quelques-uns l'ont prétendu, soit que Genebrard, catholique ardent, crût ne voir dans les chefs de la ligue que les défenseurs du catholicisme à une époque où le protestantisme menaçait la foi en France, il se jeta dans ce parti avec un emportement qui tenait de la frénésie. La ligue s'applaudit d'avoir acquis un pareil champion. Le duc de Maïenne lui fit avoir, en 1592, l'archevêché d'Aix; et le pape Grégoire XIV lui en donna les bulles. De son côté il servit merveilleusement la ligue par ses écrits et ses discours. Il fit un livre où il déclara excommuniés tous ceux qui avaient communiqué avec Henri III après le meurtre du cardinal de Guise. Il poursuivit Henri IV avec le même acharnement, signa la requête des seize, prêcha le 21 février 1593 dans l'église de Notre-Dame le sermon du *Béarnais*, tissu d'injures grossières, réitéra le jour de la Pentecôte de la même année, dans un autre sermon, les mêmes invectives, déclama contre la paix, desirée par tous les gens sages, et ne cessa d'entretenir le peuple dans la rebellion. Cependant la ville d'Aix s'étant déclarée pour le roi, il fut obligé de se retirer à Avignon. Alors le parlement de Provence procéda contre lui. Un arrêt du 26 janvier 1596 condamna au feu un livre qu'il avait fait contre le concordat, déclara l'auteur déchu de l'archevêché d'Aix (1), et le bannit à perpétuité. Le clément Henri IV adoucit ce jugement, et permit à Genebrard de se retirer dans le prieuré de Sémur en Auxois, bénéfice assez considérable, dont il était titulaire. Il mourut dans cette retraite, le 16 février (1) 1597, âgé d'un peu plus de soixante ans. Genebrard était sans contredit un homme de mérite et un savant très distingué. Il fut même, si l'on en croit les auteurs du *Gallia christiana*, un bon évêque, *episcopus meritissimus* (sans doute à son fanatisme près); il comptait pour amis des personnages de la meilleure réputation, *melioris notæ*, parmi lesquels était S. François de Sales, qui se glorifiait d'être son disciple. Il était lié avec tous les savants de son temps. De Thou lui accorde même des mœurs douces, mais auxquelles, dit-il, « sa manière » d'écrire ne répondait pas. » L'Étoile rapporte que « Henri IV dînant à » St.-Denis, demanda qui était un » nommé Genebrard, et que Demery » répondit, par l'organe de Perre- » riu, lecteur du roi, qui était der- » rière lui, que c'était un moine qui » ne pouvait dire ni écrire un mot » qui ne fût une injure. » Sa mémoire néanmoins reçut encore d'honorables hommages. La Bibliothèque générale de l'ordre de S. Benoît dit qu'il était qualifié d'astre éclatant de l'Église et des sciences, *præclarum Ecclesiæ et litterarum sydus*. Scévole de Sainte-Marthe, en rendant justice à sa profonde érudition, regrette qu'elle n'ait pas été accompagnée d'un jugement plus sain; et la courte épitaphe (2) mise sur sa tombe en dit

(1) Il est remarquable que Paul Huraut de l'Hôpital, nommé à cet archevêché par Henri IV, qui ne reconnaissait pas Genebrard, institué sans nomination royale préalable, n'en prit cependant possession qu'après la mort de Genebrard.

(1) Ou le 25 mars, selon le nouveau *Gallia christiana*.

(2) Voici cette épitaphe :

Urna capit cineres, nomen non orbe tenetur.

beaucoup plus qu'il n'en faut pour le faire encore assez avantageusement juger par la postérité. Quant à la manière dont il écrivait en latin, langue dans laquelle sont composés presque tous ses ouvrages, il y a plus de facilité que de goût. On reproche à son style d'être dur, et enflé d'épithètes et de synonymes. On prétend que souvent il étudiait quatorze heures par jour. On peut voir dans Niceron (tom. XXII) la liste de ses nombreux ouvrages; nous indiquerons les principaux : I. Un *Alphabet hébreu, avec le Décalogue en hébreu et la version latine*, Paris, 1567, in-8°. de 28 pag. II. *Isagoge rabbinica ad legenda et intelligenda hebræorum et orientalium sine punctis scripta*, etc., ibid., in-4°., 1563, 1587, et dans les *Analecta rabbinica* de Reland, Utrecht, 1702, in-8°. III. *Psalmi Davidis, calendario hebræo, syro, græco-latino, argumentis et commentariis genuinum eorum sensum, hebraïsmosque locupletiùs quàm anteà aperientibus*, Paris, 1577, in-8°., très souvent réimprimé in-4°. et in-fol.; commentaire très estimé, et le meilleur, dit dom Calmet, que l'on ait sur les psaumes. Genebrard y défend la version grecque des Septante contre le texte hébreu. Il avait laissé sur tout l'ancien Testament un commentaire dont le manuscrit se conservait dans la bibliothèque du collége des jésuites à Paris, et dont Edm. Richer desirait vivement la publication. IV. *Canticum Canticorum versibus ïambicis et commentariis explicatum, adversùs trochaïcam Theod. Bezæ paraphrasim*, Paris, 1585, in-8°. Il avait déjà donné en 1570 in-4°. les Commentaires de trois rabins sur le même Cantique des cantiques. V. *Seder Olam Zuta* (en hébreu), avec une version latine sous ce titre : *Hebræorum breve chronicon sive compendium de mundi ordine et temporibus*, Paris, 1572, in-8°. Cette chronique, superficielle et très inexacte, va jusqu'à l'an 1112 de J.-C. On trouve à la suite l'*Historica Cabbala Rabbi Abrahæ Davidis filii* (autre chronique terminée à l'an 1121), et des extraits de Maïmonide et de deux autres rabins sur les passages du Talmud qui traitent du Christ. VI. *Chronographiæ libri IV*, Paris, 1580, in-fol.; plusieurs fois réimprimé, et vivement critiqué par Rich. Simon. On trouve à la suite divers Traités traduits des rabins (*Voy.* ELDAD.) VII. Une *Histoire de Josèphe, traduite en français*, Paris, 1578 et 1609, in-fol., aujourd'hui oubliée. VIII. *La première partie de la liturgie de S. Denis l'aréopagite.* IX. *De sanctâ Trinitate libri tres*; et des éditions d'*Origène*, de quelques *Discours de S. Hilaire d'Arles et d'autres Pères*. X. *Liber de jure et necessitate sacrarum electionum ad ecclesiæ Gallicanæ redintegrationem*, Paris, 1593, in-12; Lyon, 1594; Liége, 1601. C'est le livre que le parlement de Provence fit brûler. Genebrard y soutient le droit des églises pour l'élection des évêques, contre le concordat de Léon X. XI. *De clericis præsertim episcopis, qui participârunt in divinis scienter et sponte cum Henrico Valesio post cardinalicidium, T. P. (theologi Parisiensis) assertio, ejusque illustratio*, 1589, in-8°. Il y en a eu une traduction en français la même année. Genebrard, comme il a été dit plus haut, y déclare bien et dûment excommuniés les évêques, abbés et docteurs qui ont assisté au service divin avec

Henri de Valois après le meurtre du cardinal de Guise. XII. *Oraison funèbre de Pierre Danes*, Paris, 1577, in-8°. L—Y.

GÉNEBRIER. Il fut un temps où les hommes d'état et de cabinet cherchaient un agréable délassement dans l'étude des antiquités et principalement dans celle des médailles. Tel a été le savant auquel nous consacrons cet article. Il prend lui-même dans ses écrits le titre de médecin; et c'est tout ce que nous savons de lui. Il fit paraître, en 1704, un petit volume in-8°., qui contenait deux dissertations: la première traite des médailles de *Magnia Urbica*, qu'il dédia à M. Foucaut de Magni. Il y établit que cette princesse a été la femme de Carus; et son opinion a été adoptée par Banduri et Venuti: d'autres antiquaires ont pensé qu'elle était femme de Carinus, avec qui elle est figurée sur plusieurs médailles (*Voy.* Carinus). L'autre dissertation traite de *Nigrinianus*, qui n'est connu non plus que par ses médailles, et dont l'époque est également incertaine. Il la rapporte au même temps; et c'est aujourd'hui l'opinion de la plupart des antiquaires (1). Il paraît que, dès cette époque, Genebrier avait commencé à s'occuper des médailles de Carausius, et que le desir d'en connaître un plus grand nombre le conduisit en Angleterre, où il fut très bien accueilli par les antiquaires, et principalement par mylord comte de Pembrok, un des plus célèbres amateurs de la numismatique. Genebrier, de retour à Paris, adressa à cet illustre Mécène une *Lettre sur une médaille singulière de Carausius;* elle est insérée dans le *Mercure de France*, septembre 1731. Ce ne fut que neuf ans après, qu'il fit paraître l'ouvrage auquel il travaillait depuis si long-temps, l'*Histoire de Carausius, empereur de la Grande-Bretagne, collègue de Dioclétien et de Maximien, prouvée par les médailles*, Paris, 1740, in-4°. Elle reçut l'approbation du monde savant. Il paraît que Genebrier est mort avant 1750, puisqu'il n'est point cité dans la *France littéraire*, qui a été publiée à cette époque. A. L. M.

GENES. *Voy.* FROGER et GENNES.

GENÈS D'ARLES (S.), natif ou originaire de cette ville, vivait dans le IIIe siècle. Il s'était rendu célèbre par son talent d'écrire en notes, où il était devenu si habile, que la rapidité de sa main égalait celle de la parole: il devint plus célèbre encore par son courage à confesser la foi. C'était lui qui écrivait les plaidoyers des avocats, et les autres discours publics improvisés qu'on voulait conserver. Il exerçait l'emploi de greffier ou notaire; et il était chargé de rédiger les arrêts des cours de justice et les autres actes civils. L'empereur Maximien-Hercule, collègue de Dioclétien, étant venu à Arles, voulut y faire publier un édit de persécution contre les chrétiens. Il était de l'office de Genès de le transcrire sur les registres publics. Cette loi de sang lui fit horreur, quoiqu'il ne fût que catechumène: il refusa son ministère à une telle œuvre de barbarie et d'iniquité, et fut obligé de prendre la fuite. Il parcourut plusieurs villes pour se dérober aux perquisitions qu'on faisait contre lui: enfin il fut découvert et arrêté. On lui trancha la tête sur le bord du Rhône. Il ne paraît pas qu'il ait reçu d'autre baptême que celui du martyre,

(1) Ces deux dissertations ont été traduites en latin, et insérées dans les *Electa numaria* de Woltereck.

Prudence, Grégoire de Tours, et d'autres saints, en parlant de lui, l'appellent *la gloire de la ville d'Arles*. Le *Martyrologe romain* marque sa fête au 25 d'août. A la fin des *Lettres de St. Paulin*, se trouve l'histoire de St.-Genès d'Arles. Quelques écrivains croient qu'il en est l'auteur: ce qu'il y a de certain, c'est que dans quatre manuscrits, cette histoire porte le nom du bienheureux Paulin, évêque, sans que néanmoins il soit fait mention du siége. Dom Ruinart l'a aussi publiée sous le nom de *l'Évêque Paulin d'heureuse mémoire;* et le dernier éditeur de St.-Paulin l'a laissée dans les œuvres qu'il a publiées (*Voyez* PAULIN). — GENÈS (S.), comédien, appelé aussi GENÈS DE ROME, y exerçait cette profession sous l'empire de Dioclétien. Ce prince devant se rendre dans cette ville, on fit de grands préparatifs pour lui donner des fêtes; et il fut résolu que les spectacles, plaisirs si chers aux Romains, en feraient partie. Genès, devant jouer en présence du prince, crut qu'il ferait une chose qui lui serait extrêmement agréable, en mettant sur la scène et y livrant au ridicule et à la dérision les mystères des chrétiens, pour lesquels la haine de Dioclétien n'était que trop connue. Genès exécuta son dessein : il parut sur le théâtre en présence de l'empereur, dans la situation d'un malade à l'extrémité; puis, contrefaisant les catéchumènes, qu'il n'était pas rare, dans ces temps-là, de voir recourir au baptême, à l'article de la mort, il demanda à être baptisé. Deux autres acteurs se présentèrent, l'un faisant l'office d'exorciste, et l'autre de prêtre. Tandis qu'avant de procéder à la cérémonie, ils interrogeaient Genès suivant le rit chrétien, Dieu agissait dans son cœur; en sorte que, déjà changé, ce fut sincèrement qu'il répondit en demandant le baptême. Ils le baptisèrent en se moquant, et le revêtirent de la robe blanche des néophites, croyant toujours que c'était un jeu. Pour compléter le divertissement, d'autres comédiens se présentèrent vêtus en soldats, et saisirent le nouveau chrétien, qu'ils conduisirent devant l'empereur. Là, au grand étonnement des spectateurs, Genès déclara qu'il avait toujours haï les chrétiens, et n'avait paru au théâtre que pour se moquer de leurs mystères; mais que tout à coup il s'était senti, malgré lui, entièrement changé, et qu'éclairé par une lumière intérieure, il n'avait pu s'empêcher de reconnaître que Jésus-Christ était le vrai Dieu. Après quoi, s'adressant à l'empereur lui-même et à tous ceux qui l'écoutaient, il les conjura d'ouvrir les yeux à cette même lumière, et de reconnaître Jésus pour le Sauveur. Dioclétien, irrité de ce discours, fit cruellement fustiger Genès; après quoi il le livra au préfet du prétoire Plautien, qui le fit mettre sur le chevalet, et ordonna qu'on lui déchirât les flancs avec des ongles de fer, et puis qu'on les lui brulât avec des torches ardentes. N'ayant pu vaincre la patience de Genès par ces tourments, il le fit décapiter. Les uns placent le martyre de Genès en 286, les autres en 303; l'Église l'honore aussi le 25 d'août (1). — GENÈS (S.), évêque de Clermont en Auvergne, d'une famille illustre, renonça à une grande fortune et aux avantages de sa naissance pour le service des autels. Étant entré dans l'état ecclésiastique, il devint archidiacre de Clermont; et lorsque ce siége vint à vaquer en 656, il fut unanimement élu évêque, dignité qu'il

(1) S. Genès est le héros de deux tragédies (*Voy.* DESFONTAINES, XI, 168, et ROTROU).

n'accepta qu'avec peine. Il gouverna sagement, et fit fleurir les mœurs et les vertus chrétiennes. L'erreur de Novatien et de Jovinien ayant fait quelques progrès dans son diocèse, il ne prit point de repos qu'elle ne fût extirpée. On lui doit divers établissements pieux, tels qu'un hôpital dans la ville de Clermont, et la fondation de l'abbaye de Manlieu, *Magni loci*, dans le bourg de ce nom. Il mourut vers l'an 662. Le diocèse de Clermont l'honore le 3 juin; et le même jour, l'Église fait mémoire de lui. — St.-Genès, évêque de Lyon, vivait sous Clovis II, et était abbé d'un monastère, lorsque la reine Bathilde le fit son chapelain et le distributeur de ses aumônes. Il succéda, sur le siége de Lyon, vers l'an 663, à Annemond, connu dans les légendes sous le nom de St.-Chaumond, lequel fut assassiné par les ordres du maire du palais Ebroin, qui craignait qu'il ne fît connaître ses malversations. St.-Genès de Lyon mourut en 681. L—y.

GENESIUS (Joseph), historien du Bas-Empire, florissait vers le milieu du xe. siècle. Jean Scylitza est le seul auteur contemporain qui l'ait nommé, mais sans entrer dans aucun détail à son égard. Le P. Labbe, trompé sans doute par quelque faute de copiste, a cru devoir distinguer Genesius de *Josephus Bysantinus*; mais Fabricius rejette cette opinion, comme n'étant nullement fondée. L'histoire qui porte le nom de Genesius fut entreprise par l'ordre de Constantin Porphyrogénète (1); elle commence à l'année 813, et comprend les règnes de Léon l'Arménien, Michel le Bègue, Théophile son fils, et Basile le Macédonien, mort en 886. Jean-André Bosius eut le projet de la publier; mais, en mourant, il ne laissa que quelques notes en marge d'un manuscrit que l'on conserve à la bibliothèque de l'académie de Iéna. George Schubart, et, après lui, Godefroi Wagner, en annoncèrent des éditions. Godefroi Oléarius, après avoir revu le texte de Genesius avec le plus grand soin, le traduisit en latin, et en expliqua par des notes les passages les plus difficiles. Son travail était prêt à voir le jour en 1726. Enfin l'*Histoire* de Genesius a été imprimée, pour la première fois, en grec et en latin, sur un manuscrit de la bibliothèque de Jean Mencken Burckard, Venise, 1733, in-fol. Ce volume, dans lequel on a réuni plusieurs autres opuscules sur le même sujet, se joint à la collection de l'*Histoire byzantine*, imprimée au Louvre. Freytag, d'après Lenglet-Dufresnoy, cite une édition de l'*Histoire* de Genesius, Venise, 1570, in-4°.; mais on doit la regarder comme imaginaire, puisqu'elle a été inconnue à tous les savants cités dans cet article comme ayant travaillé sur le même ouvrage, et qui, par cette raison, auraient eu tant d'intérêt à se la procurer. W—s.

GENEST (Charles-Claude), fils d'une sage-femme, naquit à Paris le 17 octobre 1639. Pour toute éducation, il apprit d'abord à lire, et ensuite à très bien écrire, afin de pouvoir entrer dans les bureaux de Colbert. Mais un de ses camarades, qui allait chercher fortune aux Indes avec une petite pacotille, l'emmena avec lui pour tenir ses livres. Ils furent pris en mer par les Anglais, dépouillés de tout, et conduits à Londres. Un seigneur du pays prit Genest pour enseigner le français à ses enfants, et, à cet effet, l'envoya à sa maison de

(1) On ne doit pas confondre l'*Histoire* de Genesius avec la *Chronique*, composée également par l'ordre de Constantin Porphyrogénète, et imprimée dans les *Scriptores post Theophanem*, publiés par F. Combefis, Paris, 1685, in-fol.

campagne. Il y acquit une grande connaissance des chevaux; et ce fut-là l'origine de sa fortune. Un écuyer du duc de Nevers étant venu acheter des chevaux en Angleterre pour son maître, eut affaire à Genest, fut émerveillé de son savoir, lui persuada de revenir en France, et le présenta, comme un homme habile, au duc, qui l'emmena avec lui dans les campagnes de 1672 et 73. Ayant appris des vers dans sa jeunesse, Genest s'imagina d'en composer sur les conquêtes du roi, à qui ils furent présentés; et, peu de temps après, il remporta un prix de poésie à l'académie française. Le père Ferrier, confesseur du roi, lui avait dit à l'armée: *Je voudrais bien vous voir plus de sagesse, et un autre habit;* et, d'après cet avis bienveillant, il s'était réformé, et avait adopté le costume ecclésiastique. Il se fit connaître de Bossuet et de Malezieu, qui prirent intérêt à lui, se plurent à l'instruire, et le firent entrer, en qualité de précepteur, auprès de Mlle. de Blois, depuis femme du régent. Cette éducation terminée, il fut recueilli par la duchesse du Maine, qui lui donna un logement à Sceaux: il contribua beaucoup aux divertissements de cette cour. A l'âge de quarante ans, il se mit à apprendre le latin, et il en vint à bout. Il mourut le 19 novembre 1719, âgé de quatre-vingt-quatre ans. Il avait été reçu à l'académie française, en 1698. Louis XIV lui avait donné l'abbaye de St.-Vilmer, et le régent, une pension de deux mille livres sur l'archevêché de Sens. Il a mis en mauvais vers la philosophie de Descartes, sous le titre de *Principes de philosophie*, ou *Preuves naturelles de l'existence de Dieu et de l'immortalité de l'ame*, in-8°., Paris, 1716. « Cet ouvrage, dit Voltaire, signala plus sa patience que » son génie; et il n'eut guère rien de » commun avec Lucrèce que de versifier une philosophie erronée pres- » que en tout. » Ce fut Malezieu qui lui persuada de travailler pour le théâtre, où il donna *Zélonide*, *Polymnestor*, *Joseph* et *Pénélope*. De ces quatre tragédies, la dernière, qui eut le moins de succès dans le temps, est cependant la seule qui soit restée. « Elle est, dit encore Voltaire, au » rang de ces pièces écrites d'un style » lâche et prosaïque, que les situa- » tions font tolérer à la représenta- » tion. » Dans la préface de ses odes sur les conquêtes de Louis-le-Grand (1674), l'auteur s'étonne d'avoir quelquefois reproduit *les pensées de ces anciens qu'il n'avait jamais lus*. On trouve dans le *Recueil de Vers choisis*, donné par le père Bouhours, une très belle épître en vers de l'abbé Genest à M. de la Bastide, pour l'engager à abjurer le calvinisme. Il a eu aussi beaucoup de part au recueil intitulé: *Les Divertissemens de Sceaux* (Trévoux, 1712, 2 vol. in-12). La vie de l'abbé Genest, qui est insérée dans les *Mélang. hist. et philol.* de Michault, est de l'abbé d'Olivet. A-G-R.

GENET (Edme-Jacques), secrétaire-interprète de Monsieur, membre de la société littéraire d'Upsal (*Apollini sacra*), mort en 1781, a donné au public: I. *Histoire des différents siéges de Berg-op-zoom*, 1747. II. *Lettres choisies de Pope*, trad. de l'anglais, 1754, 2 vol. in-12. III. *La Vérité révélée*, trad. de l'anglais, 1755, in-12. IV. *Le Peuple instruit, ou les Alliances dans lesquelles les ministres ont engagé la nation*, trad. de l'anglais (de Shabbear), 1756, in-12. V. *Le Peuple juge*, trad. de l'anglais, 1756, in-12. VI. *Petit Catéchisme politique des Anglais*, 1757, in-12. VII. *État*

politique actuel de l'Angleterre, ouvrage périodique, 1757-59, 10 vol. in-12. VIII. *Mémoire pour les ministres d'Angleterre contre l'amiral Byng*, trad. de l'anglais, 1757, in-12. IX. *Essais historiques sur l'Angleterre*, 1761, 2 vol. in-12. X. *Lettre au comte de Bute sur la retraite de M. Pitt*, trad. de l'anglais, 1761, in-8°. XI. *Nouvelle Lettre au comte de Bute, concernant la rupture de l'Angleterre avec l'Espagne*, 1762, in-8°. XII. *Table ou Abrégé des 135 volumes de la Gazette de France, depuis son commencement, en 1631, jusqu'à la fin de l'année 1765*, Paris, 1768, 3 vol. in-4°. XIII. *Histoire d'Éric IV, roi de Suède*, trad. du suédois de M. Olof Celsins, 1777, 2 vol. in-12. XIV. *Recherches sur l'ancien peuple finois, d'après le rapport de la langue finoise avec la langue grecque*, par M. Idman, trad. du suédois, 1778, in-8°. A. B—T.

GENÈVE (Robert de), pape à Avignon sous le nom de Clément VII, élu à Fondi le 27 août 1378, était frère du comte Amédée de Genève, d'une naissance illustre, et allié à presque tous les souverains. Il avait été chanoine de Paris, évêque de Térouanne, puis de Cambrai, promu au cardinalat par Grégoire XI; et cependant, il n'avait que 36 ans, lorsqu'il fut élevé au Saint-Siége. Mais on avait besoin d'un adversaire ferme et courageux contre Urbain VI; et cette raison fut une de celles qui déterminèrent en sa faveur. Les circonstances où il fut nommé, méritent d'être remarquées. Ce fut le commencement du schisme d'Occident, où l'on vit deux et quelquefois trois compétiteurs se disputer la tiare, et partager les suffrages des puissances et l'obédience des peuples. Urbain VI, ayant été élu à Rome d'une manière un peu tumultueuse, ne tarda pas, avec un caractère dur et hautain, à indisposer contre lui les cardinaux qui l'avaient nommé, et dont la plupart étaient Français. Ils étaient au nombre de seize, dont quatre seulement Italiens. Les Français trouvèrent le moyen de rattacher ceux-ci à leur parti; et ce fut à Fondi que de leur réunion sortit la nomination de Robert de Genève, qui prit le nom de Clément VII. Il n'est pas admis par tous les auteurs dans le rang des papes légitimes; ce qui fait qu'un autre pape (Jules de Médicis) a pris ce même nom de Clément VII. Quoi qu'il en soit, Robert de Genève fut choisi, parce que, n'étant ni Français ni Italien, on crut qu'il ne serait suspect à aucun parti, et parce qu'à une haute noblesse il joignait de l'activité, de l'éloquence, et une grande aptitude aux affaires et au travail. Toute la chrétienté se trouva donc divisée entre ces deux pontifes. Quelques états gardèrent la neutralité en attendant un concile œcuménique. Tel fut le sentiment de la France en particulier, qui, cependant, se décida ensuite pour Clément sous le règne de Charles V. Une partie de l'Espagne reconnut aussi Clément au concile de Salamanque, par les soins de Pierre de Lune. Cette lutte scandaleuse était appuyée, de part et d'autre, par tous les moyens que les circonstances pouvaient fournir à l'un et à l'autre parti. Tandis qu'Urbain VI appelait Charles de Duras au trône de Naples, Clément VII engageait Louis d'Anjou à venir s'emparer de ces mêmes états dont la reine Jeanne lui faisait donation. Mais cet auxiliaire ne suffit pas pour soutenir le parti de ce pape, qui, se voyant sans appui, prit la résolution d'abandonner l'Ita-

lie, et de se retirer à Avignon. Les deux pontifes s'excommuniaient réciproquement. Cependant Urbain mourut : son successeur Boniface IX, élu à Rome, fut un nouvel adversaire pour Clément VII. Louis d'Anjou était mort; et son fils avait succédé à son titre de roi de Sicile. Charles de Duras avait péri en Hongrie, et laissé pour héritier de ses droits Ladislas que Boniface protégeait contre la maison d'Anjou. Clément et Boniface créaient des cardinaux, chacun de leur côté. Pour soutenir leurs prétentions respectives, ils commirent des exactions en levant des impôts sur les peuples de leurs obédiences respectives. Ce furent ces excès qui éveillèrent le zèle de l'université de Paris : elle imagina ce projet d'union et de cession réciproque que Clément VII rejeta ou éluda, ainsi que son adversaire, et qui perpétua le schisme après eux (*Voy.* BENOIT XIII ou PIERRE DE LUNE, anti-pape.) Cependant la proposition de l'université causa un violent chagrin à Clément VII, qui tomba malade, et mourut frappé d'apoplexie, le 16 septembre 1394, après un pontificat d'environ 16 ans. D—s.

GENEVIÈVE (Sainte), patrone de Paris, naquit à Nanterre, à deux lieues de cette ville, vers l'an 423. Son père nommé Sévère, et sa mère Geronce, habitaient ce lieu. Une tradition populaire fait de Geneviève une simple bergère ; d'autres prétendent que ses parents étaient des personnes considérables. L'historien de sa Vie se tait sur le rang qu'ils occupaient. On voit, par la suite de son histoire, que Geneviève avait des biens à elle, et même qu'ils ne devaient pas être médiocres. Elle fut élevée dans la piété. Son père souhaitait qu'elle se consacrât à Dieu; et, soit que des premières insinuations l'y eussent portée, soit que ce fût chez elle un sentiment naturel ou l'effet de la grâce, elle nourrissait ce dessein dès ses premiers ans. Saint Germain d'Auxerre, et Saint Loup de Troyes, chargés d'aller dans la Grande-Bretagne combattre l'hérésie de Pélage, passant à Nanterre, le peuple se rassembla pour les recevoir et les conduire à l'église. Germain distingua dans la foule la jeune Geneviève, qui alors n'avait guère que sept ans. Une sorte d'inspiration intérieure la lui désigna comme un vase d'élection : il la fit approcher, et l'interrogea. L'enfant parla de son desir de se vouer à Dieu. Germain la bénit et lui imposa les mains, recommandant au père de la lui amener le lendemain, avant son départ. Sévère ne manqua pas de présenter sa fille au Saint, qui lui demanda si elle persistait dans sa résolution ; et, sur sa réponse affirmative, il lui passa au cou une petite médaille de cuivre sur laquelle était gravée la croix, signe du salut : « Elle doit être, lui dit Germain, le seul ornement d'une épouse du Sauveur » ; et, en même temps, il lui prescrivit de s'abstenir de tous bijoux, de colliers d'or, et de pierreries ; recommandation peu appropriée à la condition de Geneviève, si elle n'eût été qu'une pauvre villageoise. La leçon de Germain demeura profondément gravée dans le cœur de l'enfant. Dès-lors elle mena une vie exemplaire et mortifiée. A l'âge de quinze ans, affermie dans sa vocation, elle reçut le voile de vierge des mains de Velicus, évêque de Chartres. Après la mort de ses parents, elle se retira à Paris chez sa marraine. Quelque sainte qu'était la vie de Geneviève, elle ne fut à l'abri ni de la calomnie ni de la persécution. On traita d'hypocrisie ses pratiques pieuses. Les

barbares, conduits par Attila, menaçant Paris, et les habitants effrayés s'apprêtant à fuir, Geneviève osa rassurer ses concitoyens, et, malgré l'imminence du danger, leur annonça qu'il ne leur arriverait rien de fâcheux. On lui reprocha de vouloir faire la prophétesse; on l'injuria, on alla même jusqu'à former le dessein d'attenter à sa vie: elle souffrit tout avec patience. Cependant la prédiction s'accomplit. Cet événement, une visite de Saint Germain d'Auxerre, et d'autres marques d'estime qu'il donna à Geneviève, firent taire la malveillance. La Sainte, depuis lors, fut constamment l'objet de la vénération publique; et rien d'important ne se faisait dans Paris qu'on ne la consultât. Elle rendit aux Parisiens de signalés services. Leur ville ayant été assiégée(1), ou se trouvant par quelque autre circonstance affligée d'une longue disette, Geneviève parvint à leur procurer des vivres en abondance. On croit qu'elle contribua à la conversion de Clovis, et qu'elle le détermina à construire, en l'honneur des saints apôtres, Pierre et Paul, la basilique qui depuis porta son nom. Elle-même bâtit, à ses frais, une église à l'endroit où Saint Denis et ses compagnons avaient été martyrisés. Pleine de mérites et d'années, elle mourut le 3 janvier, jour où l'Église célèbre sa fête. Ce fut l'an 512, suivant quelques auteurs, ou, selon d'autres, quelques années auparavant. Elle était âgée d'environ 88 ans, et fut enterrée ainsi que Clovis, qui mourut à peu près vers la même époque, dans cette même église de Saint-Pierre et Saint-Paul(1). On lui attribue plusieurs miracles. Son corps, par la suite, fut exhumé, et l'on déposa ses reliques dans une riche châsse, ouvrage de St. Éloi. En 1242, un abbé de Sainte-Geneviève en fit faire une plus riche encore, toute couverte de pierreries, présents de nos rois et de nos reines. Elle devint la proie du gouvernement de sang qui signala son impiété pendant nos fureurs révolutionnaires; et les reliques de l'illustre vierge que Paris avait prise pour sa protectrice, à qui il devait tant, furent, par l'ordre de ce même gouvernement, publiquement brûlées sur la place où le crime s'expie par le supplice. La plus ancienne vie de Sainte Geneviève est d'environ l'an 530, dix-huit ans après sa mort. On n'en connaît point l'auteur. Les PP. Lallemant et Dumolinet l'attribuent à un nommé *Salvius*. Dom Doublet pense qu'elle est du prêtre *Genesius*, duquel il est fait mention dans l'ouvrage. Elle est écrite sagement, avec la gravité convenable; et l'auteur, pour le temps, paraît ne pas manquer d'érudition. On remarque, sur différents manuscrits, des altérations faites par des copistes. L'abbé Lebeuf, tom. 1, p. 32 de ses *Dissertations*, soupçonne que cette Vie a été interpolée, au XIe. siècle, par un nommé *Félix*, diacre et doyen de Ste.-Geneviève: ce n'est qu'en 1521 qu'elle fut connue, Jean de Ravisi de Nevers (*Ravisius Textor*), qui l'avait découverte, l'ayant insérée dans le recueil de ses *Femmes illustres*. Surius l'a donnée, en en changeant le style.

(1) Ce siége de Paris, qu'on place ordinairement sous le règne de Childeric, se concilie difficilement avec l'histoire de ce prince. L'historien de la Sainte parle d'un siége (ou blocus) de dix ans, et dit que Geneviève, ayant remonté la Seine jusqu'à Troyes, en ramena onze bateaux chargés de vivres.

(1) D'autres chronologistes prétendent que la Sainte mourut avant Clovis. Velly, *Hist. de France*, tom. I, pag. 65, en parlant de la mort de ce prince, dit: « Il fut enterré dans l'église de » St.-Pierre et St.-Paul. L'histoire rapporte que, » quelques mois *auparavant*, on y avait transporté » le corps de Ste.-Geneviève, et qu'un mort ressus» cita sur son tombeau. » Voyez, à ce sujet, les *Nouvelles annales de Paris*, par Toussaint-Duplessis, pag. 40 et 41.

L'édition des Bollandistes, 1643, est plus estimée que celle du père Chifflet, insérée à la fin de sa *Concorde du vénérable Bède et de la Chronologie de Frédégaire*, Paris, 1681, vol. in-4°. La plus exacte est celle du père Charpentier, chanoine régulier de Sainte-Geneviève, Paris, 1687, in-8°., revue sur neuf manuscrits. Selon le père le Long, il y en a eu une traduction française en 1663, ou seulement en 1667, suivant Baillet. Il en a paru, en 1683, une nouvelle traduction, ou la même retouchée et enrichie d'observations, 1 vol.: il s'y est glissé des fautes qui ne sont pas dans l'original. Les uns l'attribuent au père Dumolinet, les autres au père Lallemant. L—y.

GENEVIÈVE de Brabant est citée par les bagiologues tantôt comme sainte, tantôt comme simplement béatifiée. Plusieurs auteurs ont parlé d'elle, tels que Freher dans ses Origines du Palatinat, Aubert le Mire dans ses Fastes de la Belgique, Jean Molan dans sa Naissance des saints belges, Mathieu Rader dans sa Bavière, Henri Dupuy (*Erycius Puteanus*), Brower dans ses Annales de Trèves, les Bollandistes dans le tome 1er. du mois d'avril, etc. C'est dans ces auteurs qu'ont puisé les Allemands et les Français qui ont écrit l'histoire vraiment pathétique de Geneviève. Elle était fille d'un duc de Brabant, qui la maria à Siffroi ou Siffrid, palatin d'Offtendinck, dont le château, nommé Hohen-Simmeren, se trouvait dans le canton de Meifeld, au pays de Trèves. Ce mariage eut lieu du temps que Hildolff était archevêque de Trèves vers l'an 700. Marié depuis quelque temps, et n'ayant pas encore d'enfants, le palatin fut obligé de quitter son épouse pour se rendre à l'armée que Charles Martel conduisit avec tant de gloire contre Abdoul-Rahmân (Abdérame) et ses Sarrasins. Geneviève, enceinte sans qu'elle le sût encore, fut confiée par le palatin à son intendant, nommé Golo. Ce malheureux n'ayant pu parvenir à séduire la femme de son maître, la lui dénonça comme infidèle à ses devoirs, et comme venant de mettre au jour le fruit de son adultère. Siffroi écrivit à Golo de faire noyer la mère et l'enfant. Le coupable intendant livra les deux victimes à des domestiques, qui, parvenus dans une forêt voisine, et près du lac où ils devaient les faire périr, furent émus et attendris. Ils résolurent de leur conserver la vie, et de les abandonner dans ce lieu sauvage. Jusque-là il n'y a, dans le récit, rien que de vraisemblable; mais la suite cesse de l'être. En effet, comment concevoir qu'une mère et son enfant soient restés sans secours, vivant de fruits sauvages et du lait d'une biche qui s'attacha à eux, passant les hivers sans feu et sans vêtements dans une grotte, pendant cinq ans et trois mois? Ils avaient, suivant les auteurs que nous avons cités, été exposés le 6 octobre 732. Ils ne furent retrouvés que le 6 janvier 737 par Siffroi lui-même et ses compagnons de chasse, qui, ayant poursuivi long-temps une biche et son faon, furent conduits par eux jusqu'à la grotte de Geneviève. Au bruit que firent les chasseurs, Geneviève et son fils essayèrent en vain de se cacher. Un des historiens latins que nous avons cités, Freher, s'exprime ainsi à cet égard dans son histoire de la chapelle de Frauenkirchen : « Le palatin s'approcha de » son épouse, qu'il ne reconnut point. » — Êtes-vous adorateur du Christ, » lui cria-t-il? — Geneviève lui ré» pondit : Je suis femme et chré-

» tienne, seigneur, et ma nudité absolue me force de me tenir cachée » loin de votre présence. Prêtez-» moi votre manteau, si vous desirez » que je paraisse. — Le palatin lui » jeta ce vêtement, et s'écria avec » étonnement : Eh quoi, malheu-» reuse! vous n'avez en ces lieux ni » vêtements ni nourriture? — Mes » habits, lui répondit-elle, se sont » usés entièrement, et je n'ai pour » aliment que les végétaux de la fo-» rêt. Siffroi ayant continué de l'in-» terroger, elle ajouta : J'habite ces » lieux depuis plus de cinq années; » cet enfant est mon fils; son père... » Dieu sait que ma bouche fut tou-» jours étrangère au mensonge; et » moi, seigneur, je suis cette infor-» tunée Geneviève qui sortit, jeune et » recherchée avec éclat, du palais des » ducs de Brabant, pour épouser le » palatin de ces contrées. A ces noms » de Geneviève et de palatin, Siffroi » reconnut son épouse. Les officiers » de la suite du prince et quelques » anciens serviteurs de la princesse » la reconnurent facilement à une » cicatrice qu'elle avait au front, » ainsi qu'à l'anneau conjugal qu'elle » avait conservé. » Le palatin ne put croire qu'une conservation aussi étonnante ne fût pas miraculeuse; il embrassa avec transport son épouse et son fils, et ordonna de les porter sur un brancard au château. Sur ces entrefaites Golo, s'étant présenté, fut sur le point d'être mis en pièces par les personnes qui se trouvaient là. Siffroi le fit écarteler par quatre taureaux indomptés. Geneviève exigea qu'au lieu où elle avait été trouvée, une chapelle fût érigée à la Vierge. Le palatin y consentit, et fit bâtir Frauenkirchen, dont les ruines existent encore, et attirent beaucoup de pèlerins. L'auteur de la Statistique du département de Rhin et Moselle (M. Masson) en parle comme ayant vu ces lieux: « Le lac, dit-il, où le perfide » châtelain ordonna de précipiter Ge-» neviève, est dans le voisinage; la » contrée a porté le nom de Pelentz » (Palatinat); on reconnaît encore » les ruines d'un vieux palais : mais » le lieu où l'on voit la chapelle n'est » plus une vaste forêt; c'est aujour-» d'hui une campagne fertile et cul-» tivée. La chapelle est située sur » une éminence : elle a été presque » totalement détruite pendant la » guerre. Sur l'autel dégradé on voit » encore l'histoire de Geneviève gros-» sièrement sculptée, et les tombes » de Geneviève et de Sigefroi qui » avaient été fouillées. » Nous avons en français une *Histoire de Geneviève de Brabant*, par le jésuite Cerisiers, Paris, 1647, in-8°., laquelle a été depuis revue et corrigée par l'abbé Richard. MM. Duputel et Louis Dubois ont publié chacun un roman sur ce sujet, in-8°., 1805, et 2 vol. in-12, 1810. Cerisiers, D'Aure, Corneille Blesschois, la Chaussée, Cicile, ont fait de cette touchante histoire le sujet de tragédies et de drames. L'allemand Tieck a traité aussi ce sujet dans sa tragédie de Geneviève de Brabant, ouvrage dont Mme. la baronne de Staël fait un juste éloge. (*De l'Allemagne*, tom. II, pag. 249.) Une jolie romance de Berquin, plusieurs cantiques populaires, enfin de belles gravures, ont aussi retracé ces événements, qui offrent plus d'intérêt que de vraisemblance. D—B—S.

GENGA (LEONORE DEI CONTI DELLA), née à Fabriano à l'époque de la renaissance des lettres en Italie, cultiva la poésie avec succès. Jean-André Gilio a publié quelques sonnets de cette dame, à la suite de son *Topica poëtica*, Venise, 1580, in-

4°. Apostolo Zeno, dans ses notes sur la Bibliothèque de Fontanini, dit que ces sonnets sont si beaux qu'on les croirait du temps même de Gilio, c'est-à-dire, du siècle le plus brillant de la poésie italienne. W—s.

GENGA (Jérôme), peintre et architecte, né à Urbin vers 1476, fut à dix ans mis en apprentissage chez un cardeur de laine. Il révéla son talent pour le dessin, en traçant des figures avec du charbon; et ses parents s'étant déterminés à le retirer de l'atelier du cardeur pour le faire entrer chez un peintre, ils n'eurent qu'à s'applaudir de cette résolution. A quinze ans, il passa dans l'école de Lucas Signorelli; et cet habile maître prit en lui une telle confiance, qu'il le chargea souvent de traiter les accessoires dans ses tableaux. Il demeura ensuite trois ans sous la direction de Pérugin, qui lui apprit l'art de la perspective et le secret de distribuer les effets de lumière d'une manière piquante. Raphaël, compatriote et ami de Genga, fréquentait en même temps que lui l'école de Pérugin; et l'on peut croire que les conseils d'un si grand homme ne lui furent pas inutiles. Après avoir terminé ses études, Genga se rendit à Florence, et de là à Sienne, où il peignit pour Pandolfe Petrucci plusieurs tableaux, dont Vasari loue la correction de dessin et la fraîcheur de coloris. De retour dans sa patrie, après une assez longue absence, il fut employé par le duc Gui Baldo à l'embellissement de son palais, et au renouvellement des décorations du théâtre, genre dans lequel il déploya une richesse d'imagination et une intelligence extraordinaires. Le desir si naturel à un artiste de visiter les beaux restes d'antiquité que Rome offre aux curieux, lui fit demander un congé. Pendant son séjour à Rome, il exécuta, pour l'église Ste.-Catherine de Sienne, la *Résurrection du Christ*, tableau très estimé des connaisseurs, mais qu'on regrette de voir placé dans un endroit si obscur qu'il est impossible de juger de la perfection des détails. Le duc d'Urbin François-Marie, ayant succédé à Gui Baldo, rappela Genga, et le chargea de toutes les dispositions nécessaires pour les fêtes de son mariage. Ce prince étant obligé, peu après, d'abandonner Urbin, Genga le suivit à Mantoue, et se retira ensuite, avec sa permission, à Césène, où il peignit, pour le maître-autel de l'église St.-Augustin, un tableau à l'huile, divisé en trois parties, et qui représente l'*Annonciation de la Vierge*, au dessous le *Père-Éternel* dans une gloire, et plus bas la *Mère de Dieu* tenant son Fils dans ses bras, et entourée des quatre Docteurs de l'Église. Il peignit aussi dans le même temps une *Chapelle* de l'église St.-François à Forli, dont le principal morceau est une *Assomption de la Vierge*, qui est très estimée. Lorsque le duc d'Urbin fut rentré dans ses états, Genga y revint avec son souverain, qui, ayant pu apprécier sa fidélité et ses talents, le nomma son architecte, le chargea de réparer son palais, et d'en construire un nouveau sur le Mont impérial, près de Pesaro. Le duc ayant résolu de fortifier Pesaro, Genga assista à l'assemblée où les différents projets furent discutés; et son avis prévalut si souvent, que bien qu'il n'ait pas eu la direction des travaux, on peut le regarder cependant comme le principal auteur des fortifications de cette place. On a encore, de cet artiste, des plans de différents bâtiments que la mort du duc l'empêcha de terminer ou de mettre à exécu-

tion. Mais c'est à lui qu'on doit la restauration du palais archiépiscopal de Mantoue : ce fut son dernier ouvrage. Épuisé par l'âge et les fatigues d'une vie laborieuse, il se retira dans une maison qu'il avait achetée près d'Urbin, pour y jouir de quelque repos. Il y dessina au crayon, dans un moment de loisir, une *Conversion de S. Paul*, morceau que Vasari dit être très précieux, et qui prouve que son imagination n'avait rien perdu de son activité ni de sa vigueur. Ce fut dans cette retraite que Genga mourut, le 11 juillet 1551, à soixante-quinze ans environ. Il joignait aux talents de peintre et d'architecte ceux de sculpteur et de musicien ; et il avait écrit sur les arts différents petits Traités que l'on conservait dans sa famille. Vasari, qui a composé la Vie de Genga, lui donne le plus grand éloge que puisse recevoir un homme, en disant, « que jamais il ne fit une » chose dont il eût à se repentir. »

W—s.

GENGA (Barthélemi), architecte, fils du précédent, naquit à Césène en 1518. Son père voulut d'abord qu'il apprît les belles-lettres ; mais voyant qu'il n'y faisait que des progrès médiocres, et que son goût le portait vers les arts, il l'envoya à Florence étudier le dessin, à l'école des grands artistes qui faisaient alors l'ornement de cette ville. Le jeune artiste y travailla, pendant trois ans, avec tant de zèle et d'application que son père, l'ayant rappelé près de lui, le jugea en état de diriger les travaux de l'église St.-Jean-Baptiste de Pesaro. Barthélemi avait plus de connaissances dans l'architecture que dans le dessin : son père s'en aperçut ; et après lui avoir donné quelque temps des leçons de perspective, il l'envoya à Rome pour se perfectionner par l'étude des monuments : Genga y passa quatre ans, et revint ensuite à Urbin, où il fut employé par le duc à différents ouvrages. Il accompagna ce prince dans la visite des places de la Lombardie qu'il voulait fortifier, et en leva les plans. Après la mort de son père, il fut fait intendant-général des bâtiments publics, et chargé de la construction d différents édifices, tant à Urbin qu'à Pesaro. Il donna aussi les plans de l'église de Monte-l'Abbate et de celle de St.-Pierre de Mondovi, que Vasari dit être ce qu'on peut voir de mieux dans de petites proportions : il fit encore des projets pour ajouter aux fortifications de Vérone et de Borgo-San-Sepolcro ; mais les circonstances en empêchèrent l'exécution. Plusieurs souverains, entre autres le roi de Bohème, s'étaient disputé l'avantage de posséder dans leurs états un aussi habile artiste ; mais le duc d'Urbin avait toujours montré beaucoup de répugnance à le voir s'éloigner : il ne crut pas cependant pouvoir le refuser au grand-maître de Rhodes, qui le demandait pour mettre en état de défense l'île de Malte. Barthélemi partit donc avec les chevaliers qui étaient venus le chercher ; et, arrivé à Malte, il leva le plan de l'île, traça celui de la cité Valette, de quelques églises et du palais du grand-maître : mais comme il souffrait beaucoup de la chaleur, s'étant mis entre deux portes pour travailler plus commodément, il fut attaqué d'une pleurésie, dont il mourut le 17e. jour, au mois de juin 1558. Il était âgé de quarante ans. W—s.

GENGA (Bernardin), docteur en philosophie et en médecine, naquit dans le duché d'Urbin, enseigna l'anatomie et la chirurgie à Rome, vers le milieu du XVIIe. siècle, et fut,

selon Manget, chirurgien de l'hôpital du Saint-Esprit de cette ville. Actif, entreprenant et partisan des idées nouvelles, il fut un des premiers à admettre la circulation du sang, dont il attribuait la découverte à Fra Paolo; et il l'enseigna publiquement à une époque où elle était encore vivement combattue dans les universités d'Italie. On lui a reproché de s'être élevé avec un ton peu modeste contre Hippocrate, qu'il accusait ouvertement d'avoir commis de graves erreurs dans le traitement de plusieurs maladies chirurgicales. Il en commit lui-même de bien plus grandes, en rejetant l'opération de la hernie dans tous les cas d'étranglement, et en condamnant le trépan sur les sutures. On a de lui : I. *Anatomia chirurgica, sive istoria anatomica dell'ossa e musculi del corpo umano colla descrizione de' vasi*, Rome, 1672, 1675; Bologne, 1687, in-8°. On y trouve une dissertation sur la circulation du sang, et plusieurs anomalies anatomiques curieuses sur les doigts, les muscles, etc. II. *Anatomia per uso ed intelligenza del disegno, ricercata non solo su gli ossi e musculi del corpo humano, ma dimostrata ancora su le statue antiche più insigni*, Rome, 1691, in-fol., avec des explications par Lancisi. Cet ouvrage, destiné aux peintres et aux sculpteurs, ne traite que des muscles superficiels. L'auteur les considère dans les attitudes forcées que prenaient les anciens gladiateurs, et dans celles que présentent les statues antiques, telles que l'Apollon, la Vénus, Hercule, le Laocoon. III. *In Hippocratis aphorismos ad chirurgiam spectantes commentaria*, latin et italien, Rome, 1694, in-8°.; Bologne, 1717, 1725, in-8°.; trad. en espagnol par A. G. Vasquez, Madrid, 1744, in-8°. L'auteur ne s'est pas borné à commenter les aphorismes d'Hippocrate sur la chirurgie; il y en a inséré plusieurs qui n'ont aucun rapport à ce sujet. CH—T.

GENGIS-KAN. *Voy.* DJENGUYZ-KHAN.

GÉNISSIEUX (J. J. V.) était avocat à Grenoble avant la révolution; il en adopta les principes avec enthousiasme, et fut nommé, par le département de l'Isère, député à la Convention nationale. Dès le 18 décembre 1792, et pendant l'instruction du procès de Louis XVI, il vota pour l'expulsion de toute la famille de ce monarque. « En abolissant la royauté, dit-il, vous auriez dû, Louis XVI eût-il été aussi vertueux que Titus et Trajan, l'exclure par l'ostracisme. Sa famille porte ombrage à la liberté; il faut l'exclure aussi : par cet exil, vous ne leur supposez pas de crimes, vous leur conservez leurs biens, leur honneur; mais vous prenez contre eux une grande mesure de sûreté générale. On dit que cet exil préjugerait le jugement de Louis XVI! Je suis bien étonné que ce soient ceux-là même qui demandaient que sa tête tombât, qui opposent aujourd'hui ce préjugé. Si les Bourbons en faveur desquels on réclame, avaient autant de civisme qu'on le suppose, ils n'auraient pas attendu le décret, ou plutôt ils seraient venus le proposer eux-mêmes. On a dit que ce décret porterait atteinte à la souveraineté du peuple : mais je suppose que Philippe d'Orléans, au lieu de se montrer bon citoyen comme il a fait jusqu'à présent, eût été un citoyen dangereux et méchant; quoi! parce qu'il serait membre de la Convention, vous ne pourriez prononcer contre lui! » Lors des votes sur le sort de Louis XVI, Génissieux le déclara coupable ; et il vota contre ce prince la peine de mort,

sans appel au peuple et sans sursis. Cet homme n'était doué ni de grands talents, ni de beaucoup d'énergie. Il parla peu dans la suite de la session conventionnelle; mais siégeant toujours sur la Montagne, il appuya de tous ses moyens les mesures les plus révolutionnaires et les plus tyranniques. Travailleur infatigable, il fut employé constamment dans les comités, fit souvent des rapports en leur nom, particulièrement sur la législation, la police et les mesures de sûreté intérieure; il poursuivit avec fureur les nobles, les prêtres et les parents d'émigrés. Le 26 mars 1793, il proposa de désarmer tous les suspects; et le 6 mai 1795, il s'éleva contre les facilités accordées aux émigrés pour leur rentrée en France, à la faveur du rappel des citoyens qui avaient fui par terreur. Cependant en septembre il parla en faveur des prêtres déportés et de leurs familles; mais il s'opposa à la rentrée de M. de Talleyrand-Périgord, et du général Montesquiou. Il fit écarter de toutes fonctions publiques les prêtres insermentés et les parents d'émigrés. A la suite du 13 vendémiaire au IV (5 octobre 1795), il fit décréter la suspension provisoire des mises en liberté. Génissieux entra au conseil des cinq-cents lors de sa formation; et il y demanda l'exclusion de J. J. Aimé comme chef des compagnies royalistes auxquelles on donnait le nom de *Jésus* et du *Soleil*. Le directoire lui confia le portefeuille de la justice le 3 janvier 1796; mais il ne le garda que jusqu'au 3 avril. Nommé alors consul à Barcelone, il refusa cet emploi, et passa à celui de substitut du commissaire du gouvernement près la cour de cassation. En 1798, il présida l'assemblée électorale de Paris à l'Oratoire, et fut élu au conseil des cinq-cents; le 21 août, il fut nommé secrétaire, et il vota pour que les journaux fussent mis sous la surveillance du gouvernement. Le 5 novembre, il attaqua violemment son collègue Rouchon, qui s'opposait à la confiscation des biens des déportés par la loi du 19 fructidor an V (4 septembre 1797). Plus tard, il attaqua aussi l'administration financière du directoire, ainsi que la gestion de son ministre Ramel, et fut nommé président de l'assemblée. Toujours attaché au parti des démagogues les plus ardents, il se montra fort opposé à la révolution du 18 brumaire, où Buonaparte s'empara du pouvoir. Il fut arrêté par suite de cette opposition, avec plusieurs de ses collègues: la liberté leur fut rendue le même jour; mais ils furent pour toujours éloignés de la puissance suprême. Génissieux devint juge au tribunal d'appel de la Seine; et il conserva cette place jusqu'à la fin d'octobre 1804, époque de sa mort. Au milieu des fureurs et des discordes de la révolution, il n'avait jamais perdu de vue ses intérêts personnels; et on le vit souvent embrasser la défense des fripons et des concussionnaires. Il augmenta considérablement sa fortune; et le but de sa conduite et de ses opinions ne fut jamais équivoque.

M— D. J.

GENNADE, évêque et patriarche de Constantinople, succéda dans ces dignités à Anatole, et fut élu en l'an 458. Il était né avec un génie vif et pénétrant, qu'il avait fortifié par l'étude. Il parlait avec facilité, avait une connaissance profonde des saintes Écritures, et passait pour éloquent. Il tint en 459 un synode composé de 73 évêques, outre les légats du Saint-Siége, pour terminer les disputes qui divisaient l'Église d'Orient, au sujet du concile de Chalcédoine. On fit des réglements de discipline dans cette

assemblée : il y fut arrêté qu'on ne pourrait être ordonné prêtre à moins qu'on ne sût le psautier par cœur ; et l'on y prit des mesures pour empêcher la simonie. Gennade réforma les abus qui s'étaient glissés dans son clergé, et gouverna avec sagesse. Il mourut sous le règne de l'empereur Léon, en 471. On prétend qu'il fut averti de sa mort par l'apparition d'un spectre, qui lui prédit en même temps les troubles dont son église devait être agitée après lui. Gennade de Marseille, son contemporain, lui a consacré un article dans son traité *des Écrivains ecclésiastiques*, et cite parmi les différents ouvrages dont il était l'auteur : I. Un *Commentaire littéral sur Daniel*. II. Des *Homélies*. III. Une *Lettre synodique* contre les simoniaques ; celle sans doute qui fut composée dans le concile qu'il avait tenu (1). De ses autres ouvrages, il ne reste que des fragments ; l'un, rapporté par Facundus, dans lequel Gennade se plaint de Saint Cyrille avec aigreur et emportement, à l'occasion des contestations de ce père avec les Orientaux ; un autre tiré du livre 2ᵉ. à Parthénius, rapporté par Léontius dans les *Lieux communs de l'origine de l'ame*. Les Grecs dans leur ménologe font mention de Gennade de Constantinople comme d'un saint évêque, et célèbrent sa fête le 25 d'août. L—Y.

GENNADE DE MARSEILLE, Gaulois de naissance, florissait à la fin du vᵉ. siècle, sous l'empire d'Anastase. Quoique des modernes aient prétendu qu'il était évêque, de Marseille suivant les uns, et de Tolède suivant les autres, il est certain qu'il ne fut que simple prêtre ; et il ne prend que ce titre dans ses ouvrages. Il était versé dans les langues grecque et latine, avait étudié l'Écriture et les Pères, et n'était point étranger à la littérature profane. C'était d'ailleurs un écrivain laborieux et de beaucoup de lecture, mais ayant plus d'érudition que de goût et de solidité. On ne s'accorde point sur son orthodoxie ; et l'on pense qu'il fut engagé dans l'erreur des semi-pélagiens. Dès le VIᵉ. siècle, l'église de Lyon crut apercevoir dans ses écrits des traces de pélagianisme. Il y avait pourtant attaqué Pélage. Vossius, dans son Histoire du pélagianisme, le défend contre cette imputation ; et le pape Adrien I, dans une lettre à Charlemagne, parle de lui comme d'un des plus saints personnages. Il est difficile néanmoins de le justifier à cet égard. On ne peut nier que dans son traité *des Dogmes ecclésiastiques*, il ne se trouve des erreurs ; et son livre *De viris illustribus*, appelé aussi *De scriptoribus ecclesiasticis*, confirme cette idée. Il s'y déclare contre la doctrine de St. Augustin, et fait de ce père un éloge équivoque ; il relève au contraire le mérite d'Évagre que Saint Jérôme accuse d'être un origéniste, de Rufin qui partageait la même erreur, et loue complètement Fauste de Riez, bien connu pour être semi-pélagien. Il parle avantageusement des *Eulogies* de Pélage que Saint Jérôme taxe d'hérésie, et improuve le livre de Saint Prosper contre Cassien, pour lequel il témoignait une estime particulière. Gennade de Marseille a beaucoup écrit. Outre les ouvrages dont il est l'auteur, il a traduit du grec en latin plusieurs de ceux des anciens pères. Il donne la liste des siens à la fin de son *Traité des Ecrivains ecclésiastiques*. Il y cite *contre les hé-*

(1) Elle se trouve dans la *Collection des conciles*, et dans la *Bibliothèque des Peres*, de Marguerin de la Bigne, éditions de Paris, 1575 et 1589.

résies, 8 livres; *contre Nestorius*, 6; *contre Pélage*, 3; un *Traité des mille ans* et *de l'apocalypse;* les *Écrivains ecclésiastiques*, et une *Profession de foi* envoyée au pape Gelase. De tous ces ouvrages, il n'en est venu que deux jusqu'à nous; savoir, le livre des *Écrivains ecclésiastiques*, et son *Traité des Dogmes*. Quelques-uns pensent que le premier fut composé sous le pontificat du pape Gelase; d'autres, qu'il peut l'avoir été dès l'an 477, quoiqu'il n'ait été achevé que plus tard. Ce catalogue est regardé avec raison comme la suite de celui de St. Jérôme, et on les joint ordinairement ensemble. L'usage de réunir ces deux ouvrages remonte à une haute antiquité. On en trouve des traces dès le VIe. siècle au temps de Cassiodore; et ils sont joints dans un manuscrit de Corbie, qui compte plus de 900 ans d'ancienneté. Le livre de Gennade est écrit sans art et avec beaucoup de simplicité, mais avec concision et une sorte d'élégance. L'auteur y a conservé, touchant les écrivains dont il parle, beaucoup de traits historiques qu'on chercherait inutilement ailleurs; et il y donne la connaissance d'un grand nombre d'ouvrages qui n'existent plus. Ce livre est composé de cent articles, depuis l'an 330 de J.-C. jusqu'en l'an 490. Outre qu'il est inséré dans presque toutes les éditions de St. Jérôme, il y eu a eu un grand nombre d'autres éditions. Dom Martianay, en 1706, l'a mis à la tête de son Ve. volume de St.-Jérôme; et le savant J. Alb. Fabricius l'a fait entrer dans sa *Bibliotheca ecclesiastica*, Hambourg, 1718, in-fol. Le *Traité des dogmes ecclésiastiques*, autre ouvrage de Gennade, a passé pour être de St. Augustin, et a été inséré dans ses œuvres, quoique les sentiments qui s'y trouvent soient fort opposés à ceux de ce saint docteur: d'autres l'ont attribué à différents auteurs; mais la plus commune opinion le donne à Gennade. Dès le VIIIe. siècle, ce traité se trouvait sous son nom, dans la bibliothèque de St.-Vandrille près de Rouen. Il paraît, d'ailleurs, et c'est le sentiment de Bellarmin, que c'est le même ouvrage que la *Profession de foi* envoyée par Gennade au pape Gelase. Les critiques ont remarqué, au sujet de ce traité, qu'il y avait plus d'érudition que de jugement; que de simples opinions y étaient données pour des vérités dogmatiques, et que des sentiments très catholiques y étaient condamnés; que l'auteur s'y trouvait évidemment en opposition avec St. Augustin, et d'accord avec Fauste de Riez sur la grâce, le libre arbitre, et sur la corporéité des ames. Sur d'autres points cependant il s'exprime d'une manière très catholique. Il y a eu deux éditions du traité des dogmes ecclésiastiques, toutes deux de Hambourg; l'une de 1594, l'autre de 1614, in-4°. Un manuscrit de St.-Victor attribue au même Gennade l'addition de quatre nouvelles hérésies à la liste de celles sur lesquelles St. Augustin avait écrit des traités. L—Y.

GENNARI ou GENARI (Benoît), dit l'*ancien*, peintre italien, né dans la ville de Cento, dépendant alors du duché de Ferrare, y avait ses ateliers vers la fin du XVIe. siècle. Son premier titre de recommandation auprès de la postérité, est d'avoir été l'un des meilleurs maîtres du Guerchin, qui, avant d'entrer dans l'école des Carraches, et après avoir quitté celle d'un peintre médiocre, dont il reçut les premières leçons de l'art, trouva dans l'école de Gennari une grande partie des talents qui distinguent ses propres ouvrages. Le se-

cond titre de gloire de son maître est d'avoir laissé des tableaux dignes du pinceau de cet élève, et qu'on prend souvent pour des œuvres du Guerchin. La galerie de Milan en possède un de ce genre, qui représente le *Repas du Sauveur avec les voyageurs d'Emmaüs*, et qui, par la noblesse et la simplicité de la composition, peut être mis à côté de celui où le Titien a peint le même sujet. Gennari était si franchement zélé pour les progrès de l'art, qu'étranger à toute jalousie, il se passionnait à l'instant pour le talent même naissant que, dès le premier abord, il jugeait devoir être supérieur au sien. En voyant se développer celui de son élève Guerchin, il se crut bientôt surpassé par lui; et dès lors, non seulement il se l'associa comme son égal dans ses ouvrages les plus importants, mais encore il le pria de corriger ce que lui-même y avait peint. Quoique le Guerchin ait ensuite passé dans l'école des Carraches, il n'a jamais abandonné la manière de Gennari; et l'on peut juger, d'après la peinture dont il vient d'être parlé, que c'est de lui qu'il apprit à donner aux têtes un beau caractère, à toucher ses sujets avec tant de facilité, et à devenir si parfait dans les teintes et dans le clair-obscur. — Son fils aîné, Barthélemi GENNARI, né en 1594, s'appliqua aussi à la peinture; et l'on voit encore de lui aux environs de Cento quelques *Tableaux d'autel;* mais il est moins connu que son frère Hercule GENNARI, né à Cento, le 10 mars 1597. Celui-ci s'était d'abord destiné à la chirurgie: le Guerchin, dont il avait épousé la sœur, ayant reconnu son talent pour le dessin, lui enseigna son art, dans lequel il fit d'assez grands progrès. Il mourut à Bologne en 1658.—Son fils aîné, Benoît GENNARI, dit le *jeune*, né en 1633, fut aussi élève du Guerchin son oncle, et passa en Angleterre, où il eut le titre de premier peintre des rois Charles II et Jacques II, avec douze mille écus d'appointement annuel. Il peignit encore pour Louis XIV et pour le duc d'Orléans; et il revint à Bologne, où il mourut en 1715. — César GENNARI, son frère, né en 1641, suivit également la même carrière, et réussit surtout dans le paysage. Son caractère jovial le faisait particulièrement aimer de ses élèves. Il se fixa à Bologne, auprès du Guerchin, dont il continua l'école; et il mourut, dans la même ville, le 11 février 1688. Son portrait et celui de son frère ont été gravés dans les *Pitture di Cento*, Ferrare, 1768, in-8°. G—N.

GENNARO (JOSEPH-AURÈLE DE) célèbre avocat, naquit à Naples en 1701, et y fit ses premières études sous les jésuites. Ses parents qui le destinaient à la carrière du barreau, ne négligèrent rien pour qu'elles répondissent aux espérances que le jeune Gennaro faisait déjà concevoir. En peu de temps il fut en état de se passer de ses maîtres, et de suivre un plan d'instruction qu'il s'était lui-même tracé, et qui ne saurait être trop médité par ceux qui se proposent de suivre la même carrière. Après un cours de lettres grecques et latines, où il obtint le plus brillant succès, il se livra à l'étude de la dialectique, à laquelle il consacra une année entière, mais qu'il dégagea de la méthode surannée des classes. La philosophie scolastique occupa peu ses instants; il ne put s'astreindre aux formes barbares dont elle était alors environnée, et rarement laissa-t-il échapper l'occasion de manifester son dégoût à ce sujet dans les écrits qu'il publia par la suite. Il s'adonna de préférence à l'histoire, à la géogra-

phie, et ne négligea même pas les mathématiques : ces connaissances préliminaires lui parurent indispensables pour justifier le dessein qu'il avait formé de détruire les préventions qui existent entre les jurisconsultes et les gens de lettres, en leur montrant que ces deux nobles professions n'ont rien d'incompatible. Ce fut également ce motif qui l'engagea à différer son entrée au barreau : il voulut auparavant se livrer à une étude réfléchie du droit civil et du droit public. Il consacra plusieurs années à méditer sur toutes les parties des lois romaines ; et dans le nombre infini des commentateurs, il ne consulta que les écrits d'Alciat, de Cujas, de Duaren, de Gouvea et de Brisson, ses auteurs favoris, et pour lesquels il témoigna toujours une prédilection marquée. La connaissance approfondie du droit romain ne le détourna pas cependant de celle des lois de son pays ; et il s'appliqua, avec non moins de soin, à l'étude de tout ce qui concernait le droit public et coutumier du royaume de Naples. On sent avec quel éclat, après des travaux si bien dirigés, Gennaro dut paraître au barreau ; aussi ne tarda-t-il pas à acquérir une réputation telle, qu'il ne fut plus bientôt de cause importante qu'il ne se trouvât chargé de défendre soit à l'audience, soit par écrit. Le public se portait en foule à ses plaidoiries ; et les magistrats eux-mêmes, sur leur siége, lui témoignaient le plaisir qu'ils avaient à l'entendre. Le bruit de sa réputation étant parvenu aux oreilles de Charles III, il fut nommé, en 1738, magistrat de la ville de Naples. Lorsqu'en 1741, le roi, sur les instances du marquis Tanucci, résolut de donner à ses états le bienfait d'une législation uniforme, en réunissant en un seul corps de doctrine toutes les lois napolitaines, il chargea de cet important travail Gennaro et l'avocat Cirillo, dont les efforts restèrent malheureusement sans résultat. En 1745, Gennaro fut nommé secrétaire de la chambre royale de Sainte-Claire ; et, en 1748, il y devint conseiller du roi. Depuis cette époque, il fut successivement appelé à diverses autres fonctions publiques, telles que celles de professeur de droit féodal en 1753, de membre du conseil supérieur du commerce en 1754, etc. D'aussi importantes fonctions ne purent rien diminuer des soins qu'il donnait à ses clients et aux affaires de son cabinet, ni altérer ce caractère aimable et liant qui lui avait concilié tous les cœurs, et auquel on ne pouvait comparer que sa modestie et son rare désintéressement. Cependant le soin des affaires ne lui fit point négliger la culture des lettres : mais aussi quel que fût le charme qu'il goûtait à les cultiver, elles ne l'empêchaient point de remplir les devoirs de son état. Les vacances seules, en lui offrant plus de repos, lui permettaient de se livrer avec moins de réserve à ses occupations favorites, pour lesquelles il sacrifiait même dans le cours de l'année plus d'une nuit. C'est à ces loisirs trop courts que nous devons le petit nombre d'écrits qui ont échappé à la plume ingénieuse et spirituelle de Gennaro, et qui tous portent le cachet de ce goût épuré, de cet esprit de critique, et de ces connaissances aussi variées qu'étendues qui le distinguaient. Le premier qu'il publia à l'âge de trente ans, est intitulé : *Respublica jurisconsultorum*, Naples, 1731, in-4°. Il suppose que, dans un coin de la Méditerranée il existe une île où tous les jurisconsultes se rendent après leur mort, et où ils ont fondé un gouvernement, dont les bases sont celles de



la république romaine : comme celle-ci, leur république est partagée en trois ordres, les sénateurs, les chevaliers et les plébéiens. Les premiers sont tous les anciens jurisconsultes qui ont vécu depuis Sextus Papyrius jusques à Modestin, sous lequel la jurisprudence romaine commença à tomber en décadence : les chevaliers sont ceux qui depuis Modestin ont professé le droit à Rome, à Constantinople, à Béryte ; on y comprend aussi tous les auteurs qui depuis Alciat jusqu'à nos jours ont traité la jurisprudence avec un esprit cultivé par l'usage des belles-lettres. Enfin le peuple est composé des Accurse, des Bartole, et de tous les jurisconsultes qui ont porté dans la science du droit un esprit de subtilité et d'argutie, ou n'ont discuté que des questions futiles et ridicules. C'est dans cette île que Gennaro se suppose transporté avec quelques compagnons. Au moment où il y aborde, Ulpien et Papinien sont consuls, Cujas est préteur, Caton et Irnérius censeurs, Servius-Sulpicius préside le sénat, etc. On voit tout ce que ce cadre offre de piquant, et quelles ressources il présente pour faire passer en revue les plus célèbres jurisconsultes, et leur distribuer selon leur mérite la louange ou le blâme. Gennaro s'est acquitté de cette double tâche avec autant de goût que d'impartialité ; et il a su répandre sur une matière aussi aride assez d'agrément pour que son ouvrage se fasse lire avec beaucoup de plaisir. Aussi le succès en fut-il complet : le savant Frédéric-Othon Mencken en publia à Leipzig, en 1733, une nouvelle édition in-8°., avec une préface et une dédicace à Gennaro lui-même. Les éditions se sont multipliées depuis cette époque ; mais il faut préférer celle de Naples, 1752, in-4°., à cause des notices biographiques qui se trouvent au bas des pages. Cet ouvrage est entremêlé de diverses poésies latines, et entre autres d'un poëme didactique d'environ dix-huit cents vers sur la loi des douze Tables, où l'on ne sait ce qu'on doit admirer le plus, du mérite de la difficulté vaincue, ou du talent poétique que l'auteur fait briller dans un sujet si peu propre à la poésie. Une traduction par l'abbé Dinouart, a paru en 1768, Paris, in-12 ; mais elle est remplie de contre-sens, et imprimée avec si peu de soin qu'elle fourmille, à chaque page, d'erreurs grossières dans les noms-propres et les titres des livres : d'ailleurs l'abbé Dinouart s'est permis d'élaguer, en plusieurs endroits, l'ouvrage de Gennaro, sans donner d'autre motif de ces mutilations que son propre jugement, dont la sagacité n'était pas assez reconnue pour légitimer de pareilles licences. Heureusement, la traduction du poëme sur la loi des douze Tables n'est point de lui ; elle est due à Drouot, docteur agrégé, et c'est ce qu'il y a de mieux dans ce volume. Gennaro s'occupa ensuite d'un ouvrage d'une utilité plus générale ; et il fit paraître à Naples, en 1744, in-4°., un traité *Delle viziose maniere del difender le cause nel foro*. Cet ouvrage, dédié au pape Benoît XIV, assure à Gennaro la reconnaissance de tous ceux qui se destinent à la carrière épineuse du barreau. C'est un recueil des préceptes les plus importants sur les défauts que doit éviter l'avocat : l'auteur parle d'abord des études qui lui conviennent ; il examine ensuite les écueils sur lesquels il lui est facile de se laisser entraîner même malgré lui, et il les parcourt successivement. Partout le précepte est suivi de l'exemple. Le style de Gennaro est toujours pur et élégant ; ses réflexions et ses préceptes sont dégagés de ce ton dogma-

tique et sentencieux dont les ouvrages de ce genre n'offrent que trop d'exemples : partout on reconnaît la trace d'un bon esprit et d'un esprit éclairé. L'ouvrage, accompagné d'une préface de l'éditeur, J. A. Sergio, avocat à Naples, morceau fort curieux, et dans lequel on trouve une histoire de l'éloquence du barreau chez les peuples anciens et modernes, est précédé d'une introduction dans laquelle Gennaro traite de l'origine et des progrès de la profession d'avocat. Ce livre a été traduit en français, sous le titre : de l'*Ami du barreau*, par Royer-Duval, Orléans, 1787, in-12. On a encore de Gennaro : I. *Feriæ autumnales post reditum à republicâ jurisconsultorum*, Naples, 1752, in-8°. C'est en quelque sorte une suite de la République des jurisconsultes ; l'auteur suppose qu'au retour de cette île, les voyageurs passent ensemble les vacances d'automne à discuter, dans des dialogues (à la manière de ceux de Cicéron dans ses livres de philosophie et de rhétorique), le titre au Digeste *De regulis juris*, que l'un d'eux traduit même tout entier en vers latins. Cette traduction est écrite avec une facilité et une élégance dont on croirait difficilement qu'une pareille matière fût susceptible. Voici un exemple de la loi 1re.

Regula rem breviter narrat : non nascitur ex hâc
Jus ; è jam nato regula jure venit.
Hæc quædam est causæ conjectio, teste Sabino ;
Irrita, parte aliquâ si vitietur, erit.

La même entreprise avait été déjà tentée, mais sans aucun succès, par Jérôme Eleni, et d'autres auteurs. (*Voy*. J. Girard.) II. *Oratio de jure feudali*, Naples, 1753, in-4°.; c'est l'introduction au cours de droit féodal que Gennaro fut chargé de professer : Püttmann l'a fait réimprimer à la suite de sa dissertation *De feudo fiduciario*, Leipzig, 1777, in-8°. III. *Opere diverse*, Naples, 1757, in-8°. Il n'a paru que ce volume; il contient une traduction en vers italiens par Gennaro lui-même de son poëme sur la loi des douze Tables, et plusieurs mémoires sur la politique de l'ancienne jurisprudence romaine. L'éditeur, J. A. Sergio, a mis à la fin de ce volume un choix de lettres écrites à Gennaro par les personnages et les savants les plus distingués de l'Europe, tels que Benoît XIV, le cardinal Quirini, Muratori, Struvius, Heineccius, Facciolati, Lami, Gori, Scipion Maffei, Vulpi, etc.: ces lettres dénotent la profonde estime qu'ils faisaient de ses talents. IV. *Epistola J. A. de Januario ad Dan. Fellenbergium*, Naples, 1759. Fellenberg, jurisconsulte suisse, se proposait de publier une collection d'opuscules sur la jurisprudence ancienne : avant d'exécuter ce projet, il le soumit à Gennaro, et sollicita de lui une lettre qu'il pût mettre à la tête de son recueil. C'est ce morceau qui lui fut envoyé par Gennaro, et qu'il plaça en effet en tête du premier volume de sa collection, publiée à Berne en 1760, sous le titre de *Jurisprudentia antiqua*, 2 vol. in-4°. (*Voy*. Jordens.) Cette lettre fut la dernière production de Gennaro : sa santé affaiblie par l'excès du travail l'avait obligé de se retirer à une campagne aux environs de Naples; ce fut là qu'il mourut, le 8 septembre 1761, à peine âgé de soixante ans. La collection de ses œuvres a été imprimée avec luxe en 4 vol. in-8°. à Naples, en 1767, aux frais et par les soins de Dominique Torres, qui y a ajouté une préface. Le 1er. volume renferme la *République des jurisconsultes*, le 2e. les *Feriæ autumnales*, le 3e. les poésies latines et italiennes qui avaient déjà été précédemment recueillies par Sergio, sous le

titre de *Latina carmina*, Naples, 1742, in-4°. On trouve aussi dans ce volume, *Oratio de jure feudali*, et la lettre à Fellenberg. Le 4e. volume contient l'ouvrage sur le barreau avec la préface de Sergio et quelques *Testimonia*. On a placé en tête du premier volume un beau portrait de Gennaro, et son éloge par le marquis Salvator Spiriti ; cette dernière pièce a été réimprimée avec des notes dans le recueil publié par Püttmann sous ce titre : *Excellentium aliquot jurisconsultorum et litteratorum vitæ atque memoriæ, variis à scriptoribus exaratæ*, Leipzig, 1796, in-8°.

P—N—T.

GENNES (DE). *V.* FROGER.

GENNES (JULIEN-RENÉ-BENJAMIN DE), prêtre de l'Oratoire, naquit à Vitré en Bretagne, le 16 juin 1687. Il avait plusieurs frères, dont deux se firent jésuites. Il suivit une route différente; et, ayant étudié la théologie à l'Oratoire, sous des maîtres prévenus en faveur des nouvelles doctrines, il se déclara pour l'appel, en 1716, la même année qu'il fut ordonné prêtre. Ayant été nommé professeur de théologie à Saumur, il y fit soutenir une thèse que l'évêque d'Angers et la faculté de théologie de cette ville censurèrent. Forcé de quitter Saumur après cet éclat, il fut envoyé à Troyes, où il ne montra pas un zèle plus mesuré. Un sermon véhément fut cause qu'on le fit partir pour Nevers; et sa conduite, à l'assemblée de sa congrégation en 1729, lui attira un ordre d'exclusion. Alors il se jeta dans le parti des miracles et des convulsions, et écrivit en faveur de ces folies. Il composa entre autres la *Lettre* du 20 juin 1736, souscrite par l'évêque de Senez (Soanen), *contre les erreurs avancées dans quelques nouveaux écrits*. Il courait alors de retraite en retraite; et il finit par se cacher à Sémerville, village du diocèse de Blois, où il vivait en laïc, ne disant pas la messe, et passant même plusieurs années sans faire ses pâques, le tout, à ce qu'il croyait, par piété. Ce fut là qu'il composa un recueil en faveur d'un miracle opéré, disait-on, dans le voisinage, et un autre écrit intitulé, *Réclamation des défenseurs légitimes des convulsions et des secours;* écrit plein d'illusions, et jugé tel même par un grand nombre d'appelants. De Gennes mourut dans l'obscurité, à Sémerville, le 18 juin 1748. On dit qu'il était instruit dans la théologie: mais une imagination excessivement exaltée l'entraîna dans les plus tristes écarts; et l'on peut même douter que sa tête fût fort saine. — Un P. DE GENNES, son frère, qui était jésuite, professa long-temps la théologie à Caen, et se montra fort opposé au jansénisme. Il dénonça à l'évêque de Baïeux l'enseignement des professeurs de Caen, et passa pour l'auteur d'une brochure publiée en 1737, sous ce titre: *Le jansénisme dévoilé*.

P—C—T.

GENNES (PIERRE DE), avocat au parlement de Paris, est mort en 1759. On chercherait vainement dans ses *Mémoires* de ces traits brillants et pathétiques, qui frappent l'imagination, et laissent dans le cœur des impressions profondes. Mais si Pierre de Gennes ne saurait être compté au premier rang parmi les orateurs du barreau français, la sagesse de ses conceptions et la netteté de ses idées lui assurent, dans le second, une place honorable. Il était en effet doué de la pénétration nécessaire pour bien saisir tous les points d'une affaire, et possédait surtout l'art plus nécessaire encore, de les présenter sous un jour avantageux. Sa dic-

tion, souvent négligée, est quelquefois trop familière. C'est l'unique reproche qu'on puisse faire à son style, en général facile, naturel, et toujours analogue au sujet qu'il traite. Ses *Mémoires* les plus intéressants sont ceux qu'il a publiés *pour Mahé de la Bourdonnais*, Paris, 1750, 1 vol. in-4°., 3 vol. in-12, et *pour Dupleix, contre la compagnie des Indes*, Paris, 1759, in-4°. Les autres sont : I. *Pour Klinglin, préteur de Strasbourg*, in-fol. et in-12, Paris et Grenoble, 1753. II. *Pour le prince héréditaire landgrave de Hesse-Darmstadt, contre les représentants de la comtesse de Nassau*, Paris, 1757, in-4°. III. *Pour le premier chirurgien du roi, contre les frères de la Charité*, Paris, 1757, in-4°. N—E.

GENNETÉ, physicien-fumiste du dix-huitième siècle, prenait le titre de premier physicien et mécaniste de S. M. l'empereur d'Allemagne, et se fit connaître par des inventions utiles, ainsi que par divers ouvrages. Il s'était proposé de résoudre le problème d'une cheminée qui ne fumât point; recherche d'autant plus importante à l'époque où il écrivait, que toutes étaient plus ou moins affectées de ce vice, quoiqu'on eût déjà fait quelques tentatives pour y remédier. (*Voy.* GAUGER.) Genneté n'oublia rien pour parvenir à un perfectionnement. Il fit un grand nombre d'expériences, et alla, jusque dans les houillères du pays de Liége, étudier le mécanisme de la circulation de l'air, relativement à ses vues. Il ne lui suffit pas de pourvoir aux moyens d'empêcher la fumée; il voulut donner à ses cheminées d'autres avantages, comme celui de pouvoir étouffer le feu, quand il y prend, de l'y allumer promptement, de conserver la chaleur, etc. Quand il crut avoir assez vu et observé, il présenta à l'académie l'exposé de ses moyens. Elle y applaudit, et jugea qu'on pouvait en espérer du succès : on sait que, depuis, beaucoup de travaux ont été faits avec plus ou moins de réussite, pour obtenir une amélioration de construction, sous le rapport non seulement de la fumée, mais encore de l'économie du combustible. On a de Genneté : I. *Cahier présenté à MM. de l'Académie des sciences de Paris, sur la construction et les effets d'une nouvelle cheminée, qui garantit de la fumée*, Paris, 1759, in-8°. Il y en eut une 2°. édit. sous le titre de *Nouv. construction de cheminées, qui garantit du feu et de la fumée, à l'épreuve du vent, de la pluie et des autres causes qui font fumer les cheminées*, Paris, Jombert, 1760, in-12; et une troisième édition en 1764. II. *Expériences sur le cours des fleuves*, 1760, in-8°. III. *Purification de l'air croupissant dans les hôpitaux, les prisons, et les vaisseaux de mer*, Nanci, 1767, in-8°. IV. *Manuel des laboureurs, réduisant à quatre chefs principaux ce qu'il y a d'essentiel à la culture des champs*, ib., 1767; il a eu plusieurs éditions. V. *Pont de bois de charpente horizontal, sans piles, ni chevalets, ni autre appui que ses deux culées, etc.*, 1770, in-8°. VI. *Connaissance des veines de houille et de charbon de terre, et leur exploitation dans la mine qui les contient*, Nanci, 1774, in-8°. Genneté avait été à portée d'étudier ces travaux, lorsqu'en 1744 il était allé visiter les houillères de Liége. VII. *Origine des fontaines, et de là, des ruisseaux, des rivières et des fleuves*, Nanci, 1774, in-8°. L—Y.

GENOUILLAC. *Voy.* GALIOT.

GÉNOVESI (Antoine), un des philosophes italiens les plus distingués, naquit le 1er. novembre 1712, à Castiglione, près de Salerne, dans le royaume de Naples. Dès son premier âge, il annonça beaucoup d'esprit et des talents extraordinaires: après l'instruction préliminaire, telle que son village put la lui fournir, il fut obligé par son père de se livrer à l'étude de la théologie scolastique, et de se consacrer à l'état ecclésiastique. En peu de temps, il se fit remarquer parmi tous les autres dans cette pratique de l'argumentation, qu'on prend trop souvent dans les écoles pour l'art du raisonnement; cependant s'étant épris d'une jeune personne, il se proposait de lui sacrifier tout son savoir théologique et les projets de son père. Celui-ci, s'en étant aperçu, le relégua dans un village, où il trouva un prêtre qui le dirigea un peu mieux dans sa carrière. Excommunié par l'archevêque de Conza, pour avoir joué un rôle dans une comédie, il retourna à Castiglione; mais ayant trouvé sa maîtresse mariée, il reprit la soutane, et se fit prêtre, à Salerne, en 1736. Ses connaissances et son esprit lui méritèrent la protection de l'archevêque de cette ville, qui lui confia la chaire d'éloquence dans son séminaire. A cette époque, Génovesi n'était qu'un théologien de l'école; cependant un savant ecclésiastique de ses amis lui fit entrevoir qu'au-delà de la sphère scolastique, il y avait un autre monde plus étendu, plus intéressant, plus réel. Génovesi entra dans ce nouveau monde intellectuel par la lecture de quelques romans : de là il s'éleva à l'étude de l'histoire, dévora les Vies de Plutarque, chercha de toutes parts des livres, des journaux, des lumières, et, passant d'une recherche à l'autre, se fraya une route nouvelle parmi les opinions et les erreurs : enfin, il connut Leibnitz et Locke. Dans l'espoir de s'instruire encore davantage, il se rendit dans la capitale du royaume; et, n'ayant pas tous les moyens nécessaires pour s'y soutenir, il prit le parti d'exercer la profession d'avocat. Mais il ne put s'accoutumer à la pratique fastidieuse qu'elle entraîne, et sacrifia bientôt l'espérance de sa fortune au plaisir de ses méditations et de ses études. Il se perfectionna dans la connaissance de la langue grecque et de plusieurs langues vivantes; il vit, il entendit tous les professeurs les plus célèbres de l'université de Naples, et il s'aperçut bientôt de l'imperfection de l'enseignement public. Malgré les progrès que la philosophie avait faits alors dans l'Europe civilisée, le royaume de Naples se trouvait dans un état presque rétrograde, ou du moins stationnaire. Il n'était pas dépourvu d'hommes à talents; mais ils manquaient de cette institution libérale et hardie, qui seule pouvait les faire marcher de pair avec les lumières européennes. Génovesi le sentit; et il résolut d'achever sa réforme, pour entreprendre celle de ses concitoyens. De tous ceux qui ont tenté d'éclairer leur pays, aucun n'a réussi plus que lui dans ce dessein généreux. Quoiqu'il existât à Naples une ancienne université que plusieurs savants et littérateurs ont rendue célèbre, les élèves avaient l'usage de faire leurs cours dans des écoles privées. Génovesi, ayant conçu le dessein d'en ouvrir une, se fit nommer professeur extraordinaire de métaphysique à l'université, pour se faire connaître du public. A peine eut-il été entendu, que tous les élèves de ce temps-là accoururent à son école. Il s'était formé des méthodes particulières dans toutes les

facultés qui constituent le cours entier de la philosophie: ses premiers essais le portèrent à donner en latin ses *Eléments métaphysiques*, dont le 1er. volume parut en 1743, in-8°.; et ensuite sa grande *Logique*, intitulée: *Elementorum artis logico-criticæ libri quinque*, in-8°., 1745. Dans ces deux ouvrages, il avait, pour ainsi dire, fondu et amalgamé les théories et les principes de Bacon, de Descartes, de Leibnitz et de Locke; et, comme il avait substitué le doute philosophique à la croyance automatique, les observations de la nature aux spéculations de l'école, la raison à l'autorité, c'en fut assez pour le faire dénoncer comme hérétique, ou du moins comme irréligieux. Il eût été sacrifié, si l'archevêque de Tarente, Galiani, grand-aumônier du roi, et grand-maître de l'université, ne l'eût soutenu. Malgré cette protection, Génovesi eut de la peine à être nommé professeur d'*éthique* ou de philosophie morale: mais il ne put réussir à se faire nommer professeur de théologie, dont il ambitionnait les honneurs et les priviléges; et, ce qui est remarquable, on finit par l'autoriser de la part de Brancone, ministre du roi, à imprimer ses écrits théologiques, mais avec défense de les professer en chaire. La guerre injuste et obstinée qu'il essuya pour cet ouvrage, le détourna de cette carrière dangereuse, et le ramena dans celle de la philosophie purement rationnelle. Il continua donc à donner la suite de ses *Éléments métaphysiques*, qu'il porta jusqu'à 5 vol. in-8°.; mais il éprouvait encore à chaque publication les censures et les contradictions des partisans de la routine scolastique. On distinguait parmi eux le cardinal Spinelli, archevêque de Naples, et un abbé Magli, que Génovesi couvrit de ridicule dans des lettres intitulées: *Lettere ad un amico provinciale*. Malgré ces tracasseries continuelles, Génovesi obtint l'approbation et l'estime de Benoît XIV, de plusieurs cardinaux et de tous les savants qui florissaient à cette époque en Italie. De ce nombre était Barthélemi Intieri, Florentin, qui, ayant fait un long séjour à Naples, aimait ce pays comme le sien propre. Cet homme, aussi distingué par ses qualités philantropiques que par ses connaissances utiles, était encore plus estimable par l'emploi qu'il faisait de sa fortune. C'est à lui que l'Italie doit la première chaire d'économie politique; il la fonda à ses frais, avec l'autorisation du gouvernement, dans l'université de Naples, en y mettant ces trois conditions, que les leçons fussent enseignées en italien; que Génovesi fût le premier professeur qui la remplît; et qu'après la mort de ce savant, aucun religieux ne pût lui succéder. Génovesi ouvrit le cours de ses *leçons de commerce, ou d'économie politique*, le 5 novembre 1754. Le succès en fut étonnant: la nouveauté et l'intérêt du sujet, la manière éloquente et agréable du professeur, lui attirèrent une foule d'auditeurs, et imprimèrent un grand mouvement aux esprits en Italie; partout on ne parlait que d'agriculture, d'économie, de commerce. Pour satisfaire encore davantage l'avidité du public, Génovesi publia non seulement ses *Lezioni di commercio, o di economia civile*, en 2 volumes in-8°., mais aussi, en 1757, la *Storia del commercio della Gran-Bretagna*, par Jean Cary, qu'il avait fait traduire par Pierre Génovesi, son frère, 3 vol. in-8°.; et, en 1764, le *Corso di agricultura di Cosimo Trinci*, l'un et l'autre ouvrage enrichis de ses

notes et de discours préliminaires. Ses Leçons de commerce sont incontestablement l'ouvrage le plus intéressant de tous ceux qu'il avait donnés jusqu'alors. Il est vrai qu'on y trouve quelques imperfections de méthode, et même de théorie; mais cet ouvrage contient des vérités importantes en tout genre d'administration publique, et une bonne application de l'analyse à des recherches qui n'étaient pas encore bien approfondies. Enfin c'est le premier livre qui, en Italie, et particulièrement dans le royaume de Naples, ait fait sentir l'intérêt et le goût de l'économie politique, science que, dans ce même royaume, Antoine Serra avait en vain conçue et exposée dès l'an 1613, et que Broggia avait ensuite appliquée à plusieurs branches de l'administration publique. L'heureux succès de ce cours donné en italien, engagea Genovesi à faire un code complet de philosophie dans la même langue. L'usage était alors en Italie, et surtout à Naples, d'enseigner tout en latin, ce qui empêchait l'instruction de se répandre dans les classes à qui cette langue ne pouvait pas être familière; et le peuple napolitain avait besoin d'instruction plus que tout autre. A cette époque, on eut de Genovesi, en italien, ses *Meditazioni filosofiche*, sur la religion et sur la morale, publiées en 1758, et ses *Lettere accademiche*, sur l'utilité des sciences et des arts, contre J.-J. Rousseau, publiées en 1764. Enfin il entreprit de refondre tous ses ouvrages latins, d'en améliorer la forme, et de leur donner une tournure originale et plus intéressante. Le premier qu'il publia, fut sa *Logica per gli giovanetti*, in-8°., 1766, divisée en cinq parties, qu'il appelait, *emendatrice, inventrice, giudicatrice, ragionatrice* et *ordonatrice*. Cette logique laisse quelque chose à desirer, pour ce qui regarde la génération et le mécanisme des idées; mais, en général, on y trouve beaucoup d'esprit et de hardiesse, et souvent l'auteur lance des éclairs qui, quoique rapides, font apercevoir l'épaisseur des ténèbres dont le vulgaire des hommes était encore enveloppé. On a fait plusieurs éditions de ce petit ouvrage: quelques-unes sont corrigées et augmentées par l'auteur même; mais il y en a d'autres dans lesquelles les passages les plus hardis ont été retranchés. On doit surtout remarquer le chapitre où l'auteur enseigne à juger d'après le fait et le droit, et le dernier, qui contient ses *Considérations* sur les sciences et les arts. Dans la même année, il publia un *Trattato di Scienze metafisiche*, en 1 volume in-8°., divisé en trois parties : dans la première, il donne un essai de la *cosmologie;* dans la seconde, de la *theologie*, mais en philosophe chrétien, et non pas en théologien scolastique; et, dans la troisième, il expose les vrais principes de l'*anthropologie*, ou de la mécanique physique et morale de l'homme. Il s'était bien convaincu du vide et de la futilité des livres des métaphysiciens; et il s'était presque moqué de lui-même dans quelques-unes de ses lettres, en se rappelant les cinq volumes de ses *Eléments métaphysiques*. Ainsi, réduisant en peu de pages ce qu'il y avait de mieux dans ses écrits précédents, et y ajoutant ce qu'il y avait omis de bon, il indiqua qu'on devait mépriser tout le reste. Enfin on imprima, en 1767, la *Diceosina*, ou la science des droits et des devoirs de l'homme, que l'auteur n'eut pas le temps d'achever. Dans tous ses ouvrages, et principalement dans

ses *Méditations* et ses *Lettres*, il règne une espèce d'affectation dans le style, qui montre que, quoique l'auteur eût lu beaucoup de livres toscans, il n'avait pas acquis cette facilité qui cache tout effort de l'art. Cependant on y trouve bien exposés les systèmes et les idées des plus célèbres philosophes, et particulièrement de Leibnitz et de Vico, qu'il estimait beaucoup; on y trouve aussi les plus grands principes de la morale sociale, et surtout de l'amour le plus sublime de la patrie. Après tant de travaux utiles, Génovesi était devenu respectable pour ceux-mêmes qui ne l'aimaient pas. Lorsqu'après la suppression des jésuites, il fut question de les remplacer pour l'enseignement public, le gouvernement consulta Génovesi; le philosophe conseilla de remplacer les chaires scolastiques par des écoles de mathématiques, de physique, d'histoire, et il en proposa une pour l'explication des *Offices* de Cicéron. Dès le commencement de 1763, il s'était aperçu d'une maladie organique du cœur, qui s'annonçait chez lui par des battements extraordinaires de ce viscère; mais il ne cessa jamais d'enseigner et d'écrire jusqu'à son dernier jour : avant de mourir, il eut la douce satisfaction de voir lui-même tout le succès de ses travaux. Depuis Telesio et Campanella, aucune école n'avait eu à Naples plus de crédit et de célébrité que celle de Génovesi. Des élèves, des savants, des personnages illustres, tels que le prince de Brunswick, l'archevêque Galiani et plusieurs autres, s'empressaient d'écouter ses leçons; et, lorsqu'on l'avait entendu, on ne pouvait se dispenser d'adopter ses idées et de suivre ses maximes. Il exposait les choses les plus abstraites de la manière la plus agréable, et dans un style presque poétique; c'est ce qui caractérise particulièrement cet homme illustre, et ce qui lui donnait autant d'empire sur l'imagination que sur le jugement de ses disciples. Comme Pythagore l'avait été dans la grande Grèce, il fut l'instituteur de tout le royaume de Naples. On peut dire que tout ce que la philosophie et la politique ont produit de mieux après lui dans cette partie de l'Italie, est dû à l'influence de son école. Enfin ce philosophe, chéri et respecté de ses concitoyens et des étrangers, partageant ses dernières heures entre les doux entretiens de ses amis et la lecture du *Phédon* de Platon, succomba à une attaque d'hydropisie, le 22 septembre 1769, âgé d'environ cinquante-sept ans. La nature lui avait donné une haute taille, une très belle figure, une santé robuste, et des manières pleines de décence et d'aménité. J.-M. Galanti, l'un de ses élèves les plus distingués, lui a consacré un Éloge historique très étendu, dont nous avons fait usage dans cet article. S-1.

GENSERIC, roi des Vandales, en Espagne, né à Séville en 406, succéda à son frère Gonderic, quoiqu'il fût petit et boiteux, et que son frère eût des enfants. Mais il avait acquis une grande autorité sur les soldats, et il s'était fait, dès son jeune âge, une réputation de haute valeur; ce qui est la première de toutes les qualités aux yeux des barbares. Boniface, gouverneur d'Afrique, et qui voulait s'y rendre indépendant de Rome, invita Genseric à quitter son établissement précaire d'Espagne, pour venir en fonder un plus riche et plus étendu dans les belles contrées qu'il gouvernait, et qu'il avait l'intention de soustraire au joug des Romains. Le roi des Vandales y consentit avec joie, rassembla sa peu-

plade, composée d'environ quatre-vingt mille ames, passa le détroit sur les vaisseaux que Boniface lui avait envoyés, debarqua dans le mois de mai 418, et prit possession des trois Mauritanies, qui, en vertu de l'alliance qu'il venait de contracter, lui furent cédées en toute propriété. La paix ne régna pas long-temps entre un rebelle et un barbare, qui avaient eu d'abord des intérêts communs à défendre, mais qui, dans leur ambition, manifestèrent bientôt des vues différentes. Boniface, trompé dans la sienne, se réconcilia avec l'empereur, et promit de réparer le mal qu'il avait fait. Il offrit à Genseric les moyens de conquérir toute l'Espagne; mais celui-ci, aussi rusé que son ancien complice, lui signifia qu'il conserverait par la force ce qu'il tenait de la trahison. La guerre éclata aussitôt, et fut affreuse. Genseric, naturellement féroce, et de plus offensé, entra dans les provinces romaines, et y mit tout à feu et à sang. Ses soldats, Ariens comme lui, haïssaient mortellement les catholiques, et joignaient les tourments aux massacres. La plus riante contrée de l'univers, la plus fertile et la plus peuplée, ne fut bientôt plus qu'un désert. Ni le rang, ni la naissance, ni l'âge, ni le sexe, ne trouvèrent grâce auprès de ces cœurs impitoyables. Ils chargeaient de fardeaux énormes les femmes les plus délicates, et les forçaient de marcher à coups de fouet ou d'aiguillon; ils arrachaient les enfants des bras de leurs mères, pour les écraser sous leurs pieds. Mais il est permis de croire qu'il y a de l'exagération dans ces récits, qui tous nous ont été transmis par des catholiques, si cruellement traités par les Ariens, et qui en ont conservé de longs ressentiments. Genseric, après avoir pillé et dévasté toutes les campagnes, s'empara de toutes les villes, excepté de Cirthe, d'Hippone et de Carthage. Boniface, au désespoir, hasarda une bataille avec des forces très inférieures, fut défait, et contraint de se renfermer dans Hippone, ville forte, que le vainqueur assiégea vainement pendant quatorze mois. L'année suivante, Boniface reçut d'Orient un puissant secours, qui le mit en état de tenir la campagne, et de prendre l'offensive. Il attaqua Genseric, et fut battu cette seconde fois plus complètement encore que la première. Les habitants d'Hippone, effrayés de sa défaite, abandonnèrent leur ville qu'ils avaient défendue si vaillamment l'année précédente. Les Vandales n'y entrèrent que pour y mettre le feu. Genseric était cependant trop bon politique pour se laisser éblouir par des succès qu'il ne devait qu'à la terreur qu'il inspirait. Il ne se refusa point aux offres de paix que lui firent les Romains. Par le traité qui fut signé le 11 février 430, les Romains lui cédaient la *proconsulaire*, à l'exception de Carthage et de son territoire; la *Byzacène*, et ce qu'il avait conquis dans la *Numidie* : à ces conditions, il s'engagea, par serment, à ne rien entreprendre contre le reste de l'Afrique; et, pour sûreté de sa parole, il donna son fils Huneric en otage. Tranquille possesseur des plus belles contrées d'Afrique, Genseric les gouverna avec vigueur et sévérité. Il crut cette sévérité nécessaire à sa propre sûreté et au repos de ses états, que menaçaient de troubler à chaque instant les querelles religieuses, si vives et si fréquentes dans ce malheureux siècle. Mais il se voyait avec peine privé de la possession de Carthage, capitale du pays dont il était le maître. Le traité ne put l'arrêter :



il s'en empara par surprise, le 19 octobre de la même année; et cette cité fameuse, dont la conquête avait coûté tant de sang aux Romains, et qu'ils possédaient depuis 585 ans, passa sans difficulté au pouvoir des Vandales. Genseric, en y entrant, défendit le massacre et le pillage; mais c'était pour se réserver à lui seul le droit de disposer des habitants et de leur fortune. Il se fit apporter tout ce qu'ils avaient d'or, d'argent, de bijoux et de meubles précieux; et, après les avoir entièrement dépouillés de tout ce qu'ils possédaient, il relégua les uns dans le désert, et fit embarquer les autres sur des vaisseaux brisés et prêts à faire naufrage. Quelques-uns de ces infortunés se jetèrent à ses pieds pour lui crier *merci!* « J'ai résolu, leur répondit-il en colère, d'exterminer votre nation toute entière. » La chute de Carthage retentit dans tout l'univers; et les débris de cette ville opulente couvrirent en quelque sorte la surface de l'ancien monde. Genseric avait trois fils, Huneric, Genton et Théodoric, auxquels il abandonna les meilleures terres de sa nouvelle conquête: il partagea les autres entre ses capitaines. Ce fut alors que, se croyant invincible et supérieur à la fortune, il se laissa enivrer d'adulations, et prit le titre de *Roi de la terre et de la mer*. Les conquérants qui veulent former un établissement durable, songent ordinairement à s'y fortifier et à se mettre hors d'insulte. Par une politique toute contraire, Genseric fit démanteler toutes les villes d'Afrique, de peur que les Romains, venant à prendre leur revanche contre lui, ne trouvassent dans les places fortes des boulevards contre ses armées, et que les peuples, mal affermis dans son obéissance, n'y cherchassent un asile contre sa tyrannie. Cette conduite, qui parut alors fort sage, causa dans la suite la ruine prompte et totale de l'empire des Vandales. Aucune place ne fut en état d'arrêter Bélisaire, lorsqu'il descendit en Afrique. Genseric, maître de Carthage, songea à tirer parti du port avantageux de cette ville: il acheta des vaisseaux, en construisit de neufs, enrôla des matelots étrangers, exerça ses troupes aux opérations de la mer; en un mot, il créa en très peu de temps une marine formidable, et en état de porter au-delà des mers la terreur de ses armes. Pour premier essai de ses forces maritimes, il fit une descente en Sicile, ravagea le pays, et assiégea Panorme (aujourd'hui Palerme). Une expédition plus importante appela bientôt son attention, et combla ses vœux; voici à quelle occasion. Maxime, meurtrier et successeur de Valentinien II, avait contraint Eudoxie, sa veuve, à l'épouser: celle-ci, pour se défaire du tyran qu'elle abhorrait, ne craignit pas d'avoir recours à Genseric, et lui écrivit pour le prier « de venir la délivrer de l'affreuse captivité dans laquelle elle gémissait, étant forcée de recevoir les embrassements d'un monstre encore souillé du sang de son époux. » Genseric n'hésita pas, promit de la délivrer, se mit en mer avec une puissante armée, et vint débarquer à l'embouchure du Tibre. Le lâche Maxime, en apprenant cette nouvelle, eut une frayeur extrême, abandonna son palais, et se disposait à quitter la ville, lorsqu'un de ses propres soldats, indigné de sa lâcheté, le perça d'un coup d'épée. Trois jours après, Genseric entra dans Rome, qui ne lui opposa aucune résistance. Le pape S. Léon alla au-devant de lui, et en obtint la promesse qu'il épargnerait les habitants et les maisons. Le pillage néanmoins dura 14

jours, et le butin fut immense. Tous les trésors du palais, les meubles précieux, les vases d'or et d'argent des églises et des particuliers, les richesses entassées dans la capitale du monde, devinrent la proie des brigands. Un de leurs vaisseaux, chargé de statues grecques et de vases antiques, fut englouti dans la mer avec sa riche cargaison. Ils emportèrent jusqu'à la couverture du temple de Jupiter Capitolin : elle était d'un cuivre très fin, et doré à une grande épaisseur. Les dépouilles du temple de Jérusalem, que Titus avait fait conduire à Rome, furent transportées en Afrique. Parmi les habitants des deux sexes, les Vandales enlevèrent ceux dont la jeunesse ou l'industrie leur promettaient plus de plaisirs ou plus de profits. Eudoxie elle-même, qui les avait appelés à son secours, ne fut pas à l'abri de leurs violences; elle fut emmenée en captivité avec ses enfants, et renfermée pendant plusieurs années dans une étroite prison à Carthage. Sous prétexte de réclamer les biens de Valentinien, qu'il retenait contre le droit des gens, Genseric infestait, tous les ans, les côtes de Sicile et d'Italie. Les prétextes ne manquent jamais ni aux pirates, ni aux conquérants pour justifier leurs conquêtes et leur brigandage. La guerre et le pillage étaient devenus le premier besoin de celui-ci. Tous les ans il s'embarquait au printemps, pour aller porter la désolation tantôt sur un rivage et tantôt sur un autre, brûlant les villes, et traînant les habitants en esclavage. Un jour qu'il sortait du port de Carthage, le pilote lui ayant demandé de quel côté il devait cingler : — *Du côté des peuples que Dieu veut punir*, répondit Genseric, qui se rendit justice sans le savoir, en se regardant comme le fléau dont la Providence se servait pour punir et humilier les hommes. Lorsque les côtes d'Occident cessèrent d'offrir un appât à sa cupidité, il porta ses vues et ses ravages sur celles d'Orient. Léon, qui régnait alors à Constantinople, le fit menacer d'une vengeance éclatante, s'il ne cessait ses pirateries : — *J'irai au-devant de lui*, répondit le fier Vandale; et, en même temps, il envoya tous ses corsaires ravager les côtes de la Thrace, celles d'Égypte, de l'Asie mineure, et porter l'alarme jusque dans la capitale. Léon, irrité au dernier point de tant d'audace, jura d'en punir l'auteur, mit sur pied toutes ses forces de terre et de mer, équipa une flotte de cent treize galères, qu'il fit monter par cent mille soldats, et dont il donna, pour son malheur, le commandement à Basilisque, frère de l'impératrice. Un armement si formidable devait écraser Genseric; il le fit au moins trembler. Au défaut de la force, celui-ci appela la ruse et la trahison à son secours. Basilisque avait déjà débarqué une partie de ses troupes à Tripoli, et marchait sur Carthage, lorsqu'il s'arrêta tout à coup, revint sur ses pas, et accorda une suspension d'armes. C'était l'effet des présents et des promesses de Genseric. Pendant ce temps-là, le roi des Vandales fit armer en brûlots tout ce qu'il avait de vaisseaux dans le port de Carthage, les fit conduire pendant la nuit au milieu de la flotte des Romains, qui, en peu d'instants, n'offrit plus qu'un immense océan de feu : dans le désordre de l'incendie, Genseric tomba sur la partie de l'armée qui était débarquée, et la tailla en pièces. Tel fut le succès de la dernière expédition des Romains contre lui. Ni Léon, ni aucun autre empereur n'osa plus l'attaquer. Zénon, qui succéda à Léon,

lui demanda la paix; elle fut signée en 475. Genseric vécut encore deux ans, et mourut en 477, dans la soixante-onzième année de son âge, et la cinquantième de son règne, comblé de la gloire des conquérants, c'est-à-dire couvert du sang des peuples, et poursuivi par la malédiction de ses contemporains. Ce fut sans doute le plus grand prince de son siècle : vainqueur dans toutes les batailles où il se trouva en personne, créateur d'une marine redoutable, maître de Carthage et de l'Afrique, fondateur d'un empire; aussi ferme dans le gouvernement de ses états qu'habile à troubler ceux de ses ennemis, mais cruel et farouche, se complaisant au milieu des pleurs et du sang. Après s'être établi par la guerre, il laissa son royaume puissamment affermi par la paix, et mourut, sinon sans remords, au moins sans trouble, au sein d'une famille nombreuse et soumise. Il n'était pas moins cruel chez lui que chez les autres. S'étant imaginé que sa bru voulait l'empoisonner pour régner un peu plus tôt, sans autre information, il lui fit couper le nez et les oreilles, et la renvoya dans cet état au roi Théodemer, son père. Le nom de Genseric fut long-temps un objet d'effroi parmi les peuples d'Occident; et celui de sa nation est encore aujourd'hui synonyme de *barbare*, *ennemi des arts et de l'humanité*. Mme. Deshoulières a fait une tragédie de *Genseric*. G—s.

GENSFLEISCH. *Voy.* GUTTEMBERG.

GENSONNÉ (ARMAND), né à Bordeaux le 10 août 1758, suivit la carrière du barreau dans sa patrie, avec assez de succès, se jeta dans la révolution comme la plus grande partie des jeunes gens de son âge et de son état, et fut membre du tribunal de cassation, lors de la fondation de ce tribunal. Quand il fallut ensuite nommer des députés à la seconde assemblée nationale, Gensonné obtint facilement les suffrages de ses compatriotes. Il forma, dès ce moment, avec ses collègues Guadet et Vergniaud, une espèce de triumvirat Bordelais (*Voy.* GUADET et VERGNIAUD), connu sous le nom de faction de la Gironde ou des Girondins : parti malheureux, qui, après avoir été la principale cause de l'entière destruction de la monarchie, devait périr bientôt lui-même de la manière la plus déplorable. La population de Bordeaux qui, au moment où nous écrivons, montre tant d'attachement au gouvernement monarchique sous ses rois légitimes, manifestait alors des idées très voisines du système républicain. Forts de cet assentiment, ces députés, ou du moins les trois personnages que nous venons de nommer, et auxquels il faut joindre un autre de leurs collègues, nommé Grangeneuve, firent serment d'établir ce système, et prouvèrent, par leur conduite, qu'ils voulaient y être fidèles. Le commerce des Colonies, et particulièrement de Saint-Domingue, faisait la prospérité de Bordeaux. Avant d'être député, Gensonné avait adressé à l'assemblée constituante, au nom des Bordelais, un *factum*, dans lequel il prétendait prouver que l'indépendance des hommes de couleur ne pouvait qu'être favorable aux Colonies. Cette opinion qu'on cita dans l'assemblée constituante, lorsqu'elle s'occupait de leur sort, contribua beaucoup aux déterminations funestes qu'elle prit sur cet objet important. Avant d'entrer dans l'assemblée législative, Gensonné avait, en exécution d'un décret de l'assemblée constituante, été envoyé dans les

départements de l'Ouest, pour voir quel était l'esprit des habitants, relativement a la nouvelle constitution civile du clergé. Il fit son rapport à l'assemblée législative, dans les premiers jours de son installation, et déclara que presque personne ne reconnaissait les prêtres qui avaient prêté serment à cette constitution, en faisant sentir qu'il serait impossible de la faire adopter. Malgré cette déclaration, Gensonné prit part à toutes les mesures de rigueur, à tous les actes tyranniques dont les prêtres fidèles furent les victimes. Il fut membre du comité diplomatique que l'assemblée législative créa aussi dans son sein, comme un de ses moyens pour renverser l'autorité royale, et qui, en effet, y contribua beaucoup. Ce député discutait avec assez d'art, et suivait, avec opiniâtreté, les opinions qu'il voulait faire triompher. Railleur et caustique, il saisissait à propos les moyens qui produisent de l'effet dans une grande assemblée; et il obtint, de cette manière, un certain ascendant. Ce fut lui qui, au nom du comité diplomatique, proposa un décret d'accusation contre les deux princes, frères du Roi, le prince de Condé, le vicomte de Mirabeau et le marquis de Laqueille. Ce décret fut rendu, le 1er. janvier 1792, à l'unanimité des voix : il n'y eut pas une seule opposition directe. Après cette victoire, Gensonné, d'accord avec les députés de son parti, qui formaient alors la faction véritablement républicaine, continua d'adopter toutes les mesures qui pouvaient provoquer à la guerre, telles que des interpellations à l'empereur d'Allemagne, de continuelles attaques contre les ministres du Roi, et surtout contre le pacifique Delessart. (*Voyez* Brissot.) Ce fut Gensonné qui, toujours au nom du comité diplomatique, présenta, le 21 avril 1792, dans une séance du soir, le texte du décret qui déclarait la guerre à l'empereur d'Allemagne, comme souverain d'Autriche, de Bohême et de Hongrie. Cette résolution, qui a été suivie de tant de désastres, fut adoptée à la presque unanimité des voix : sept députés seulement se levèrent contre. Il est remarquable cependant que le parti de Robespierre repoussa la guerre, et prit de là occasion pour attaquer le parti des Girondins, qui eurent bientôt à se défendre contre ces nouveaux adversaires : Gensonné, Guadet et Brissot furent les premiers en butte aux traits de ce parti. Alors ils employèrent tous leurs moyens pour conserver, en leur faveur, l'opinion populaire; ils imaginèrent mille ruses pour exalter les passions de la multitude. A peine la guerre fut-elle déclarée qu'ils s'efforcèrent de faire croire à l'existence, à Paris, d'un comité autrichien, dans lequel ils firent entrer leurs adversaires, les royalistes de toutes les couleurs. Ils répandirent que, d'accord avec la cour, ce comité s'occupait d'opérer la contre-révolution, et de faire arriver l'armée de l'empereur en France. Gensonné s'engagea à prouver la réalité du projet; mais il ne fit que répéter les articles des gazettes, que ses amis et lui-même avaient composés. Il voulut faire décréter d'accusation MM. de Montmorin et Bertrand de Moleville, ministres du Roi; mais il ne put alors y parvenir. Après les événements séditieux du 20 juin 1792, il attaqua vivement M. de la Fayette, qui demandait que les auteurs de cette journée fussent punis: cependant comme Gensonné et son parti redoutaient surtout Danton et Robespierre, ils pensèrent un moment à se rapprocher de la cour, et employèrent, pour faire parvenir

leurs propositions, un peintre, nommé Boze, qui y avait accès. Ce fut Gensonné qui rédigea le mémoire que ce peintre présenta à Louis XVI ; mais comme, avant tout, les Girondins voulaient dominer, leurs propositions ne furent point acceptées : alors ils se réunirent momentanément au parti qui cherchait, comme eux, à renverser le trône, dans des vues différentes, et qui y parvint effectivement. Après le 10 août 1792, Gensonné fit déterminer les attributions du conseil provisoire, substitué au gouvernement du Roi, et parut alors un peu moins violent. Il faut rendre à ce parti la justice de dire que la plupart des hommes qui le composaient auraient voulu empêcher les atrocités dont les factions de Robespierre et de Danton se rendirent coupables, et surtout arracher le pouvoir à cette commune sanguinaire, qui autorisa tous les attentats, ou plutôt les dirigea elle-même. Gensonné fit déclarer la municipalité de Paris responsable de la sûreté des personnes et des propriétés, et rendre un décret qui détermina les règles que les autorités de cette nature devaient suivre, tant à Paris que dans le reste de la France : mais on n'y eut aucun égard. Ce fut encore Gensonné qui fit arrêter que chaque citoyen devait toujours avoir sur lui une *carte de sûreté*, sous peine d'être arrêté. Reçu député à la Convention, par le département de la Gironde, il se déclara alors franchement républicain ; mais il fut presque aussitôt attaqué de la manière la plus violente : on l'accusa d'avoir participé à des distributions d'argent, faites par le ministre Narbonne, et d'avoir voulu pactiser avec la cour. De son côté, il repoussa ses adversaires avec beaucoup de force, et ne cessa de demander, de concert avec ses amis, la punition des crimes commis le 2 septembre, et auxquels avaient pris part Danton, Tallien et autres députés de Paris. Il est certain que le parti des Girondins n'aurait pas voulu condamner le Roi : l'idée de ce grand forfait les effrayait; ils auraient desiré le sauver, mais sans compromettre leur système de républicanisme, auquel ils tenaient avec opiniâtreté : ce fut dans cette intention, qu'ils adoptèrent, avec le plus grand empressement, la voie de l'appel au peuple, qui fut imaginée par le député Sales. (*Voyez* ce nom.) Gensonné vota cet appel; mais, le voyant rejeté, il vota pour la mort et contre le sursis à l'exécution. Il s'opposa à ce qu'un mémoire du ministre d'Espagne fût entendu, et ne voulut pas non plus qu'on examinât le jugement. En cela, il se montra plus implacable que son ami Guadet, qui manifesta une opinion différente. L'affreux dénouement de ce procès n'apaisa pas encore les ennemis de la monarchie : la plupart d'entre eux avaient un autre projet que celui de constituer une république; et d'ailleurs, leur vœu principal était de disposer exclusivement de l'autorité suprême. Gensonné parut néanmoins s'intéresser à la jeune princesse, fille du Roi, et à Louis XVII son frère; il demanda que la municipalité fût responsable de leur sûreté: mais cette preuve tardive d'humanité ne servit qu'à fournir des armes à ses ennemis. Dès-lors Robespierre poursuivait, avec un acharnement excessif, le parti de la Gironde, et ne cessait d'ameuter, par ses discours, la populace qui était entièrement à sa disposition. Les Girondins avaient aussi pour adversaires Marat, qui, bien que méprisé dans l'assemblée, était cependant redoutable par son audace, et Danton qu'ils poursuivaient indirectement, en dé-

nonçant chaque jour les assassins de septembre. Vergniaud, Guadet et Gensonné, qui, tous trois, avaient beaucoup de talent, se partageaient les rôles dans cette terrible lutte, en se chargeant de paraître au combat, alternativement, soit pour l'attaque soit pour la défense. L'assemblée conventionnelle présentait alors un spectacle épouvantable. Les discours les plus violents animaient les passions, déjà naturellement portées à la dernière exaltation : alors les cris, les huées, les applaudissements, les *bravo* des députés et des tribunes, faisaient retentir les voûtes de la salle ; et la multitude, répandue au dehors, y répondait par de véritables hurlements. Malgré l'épouvante que faisait naître un pareil état de choses, on y entendait quelquefois des sorties assez plaisantes; et c'était précisément ce qui faisait le plus d'effet. Gensonné traçait un jour à la tribune un tableau hideux des horreurs qui s'étaient commises ; et, du geste et de la voix, il en désignait clairement les auteurs, lorsque l'un d'eux s'écria : « Mais ils ont sauvé la » patrie. » — « Oui, répliqua Gensonné; comme les oies du Capitole. » Il est impossible d'imaginer l'effet que produisit ce sarcasme; ceux-ci riaient, ceux-là applaudissaient ; d'autres huaient, ou criaient comme des forcenés : jamais on n'entendit un pareil vacarme. Gensonné se défendit avec assez de succès, jusqu'à la défection du général Dumouriez, avec lequel il entretenait une correspondance particulière. Mais, après cette défection, Robespierre le fit plus aisément passer pour un traître. Ce fut dans cette circonstance périlleuse que, le 19 avril 1793, Gensonné demanda la convocation des assemblées primaires, seul moyen qui restât à son parti, pour échapper à la proscription dont il était menacé. Déjà, au commencement de mars, une section de Paris, dite de Bon-Conseil, avait demandé leur tête. Gensonné et les siens avaient repoussé cette attaque avec avantage : mais leurs ennemis revinrent bientôt à la charge. Cette fois, ce fut la section de la Halle-au-Bled, dirigée par Réal, qui sollicita leur expulsion de l'assemblée, et fit adopter ce système de persécution par le corps entier de la cité, qui vint en cette qualité faire, à la barre, la même demande. Gensonné fut ensuite lui-même particulièrement compromis dans la correspondance du général Miasiuski, l'un des officiers de Dumouriez, que le tribunal extraordinaire, nommé depuis *tribunal révolutionnaire*, avait condamné à mort. Une commission fut chargée d'examiner sa conduite; et bientôt la révolution du 31 mai, dirigée contre son parti, arriva. Il fut arrêté le 2 juin, avec plusieurs de ses collègues, détenu pendant quelque temps au Luxembourg, puis envoyé au tribunal révolutionnaire, qui le condamna à mort, avec vingt-un de ses collègues, le 31 octobre 1793. B—U.

GENSSANE (De), directeur des mines de Languedoc, concessionnaire de celles de Franche-Comté, et membre de la société des sciences de Montpellier, cultiva avec succès les sciences naturelles, et envoya à l'académie des sciences de Paris des mémoires assez intéressants pour faire juger qu'il deviendrait pour elle un collaborateur utile. Le 7 mars 1757, l'académie le nomma correspondant de Hellot; et en 1770, de Moutigny. Parmi les mémoires qu'il donna à l'académie, on cite : I. *Description d'un planisphère, cadran et machine, pour observer les astres par le méridien*, 1736. II. *Observations sur un météore igné en forme de comète*, 1738.

III. *Nouvelle correction faite aux pompes*, 1741. IV. *Observations sur un niveau construit de manière que ses pièces essentielles soient à l'abri du vent*, 1741. V. *Manière d'employer l'eau pour les pompes*, 1741. VI. *Correction faite à la pompe à feu*, 1744. VII. *Observations sur les mines d'Alsace et du comté de Bourgogne;* elles sont insérées dans la 2e. partie du recueil des *Anciens minéralogistes de la France*, par Gobel, pag. 743 et suivantes. VIII. *Histoire naturelle de la province de Languedoc, partie minéralogique et géoponique*, Montpellier 1776 et 1777, 2 vol. in-8°. IX. *La géométrie souterraine pour l'exploitation des mines*, Montpellier, 1776, in-8°. X. *Traité de la fonte des mines par le feu de charbon de terre*, Paris, 1770 et 1776, 2 vol. in-4°.
L—y.

GENT (Thomas), antiquaire anglais, né à York en 1691, exerça la profession d'imprimeur à Londres, et ensuite dans sa ville natale, où il mourut le 17 mai 1778, âgé de 87 ans. On a de lui, entre autres compilations grossièrement imprimées, mais recherchées aujourd'hui pour les particularités qu'on y trouve, et qu'on chercherait inutilement dans d'autres ouvrages historiques plus considérables : I. *Histoire ancienne et moderne de la fameuse cité d'York*, in-12. II. *Histoire abrégée de l'Angleterre et de Rome*, York, 1741, 2 vol. in-12. III. *Histoire ancienne et moderne de la loyale ville de Rippon*, ibid., 1733, in-8°. : ces trois ouvrages sont en anglais. IV. *Annales Regioduni Hullini, ou Histoire de Kingston upon Hull*, ibid., 1735, in-8°.
X—s.

GENT. *Voy.* Gentius.

GENTIEN (Pierre), poète français, florissait à la fin du XIIIe. ou vers le commencement du XIVe. siècle. Il était de Paris, et Fauchet conjecture qu'il était fils de l'un des deux frères Gentien, qui furent tués, en 1304, à la bataille de Mons-en-Puelle, en combattant vaillamment sous les yeux du roi Philippe-le-Bel. Gentien a composé un livre en rimes, dans lequel il nous apprend que les dames, qui voulaient accompagner les chevaliers dans leurs voyages d'outre-mer, célébrèrent un tournoi pour s'exercer au maniement des armes, et y disputer le prix de la valeur. La description de cette fête donne lieu au poète de nommer quarante ou cinquante dames des plus belles qu'il y eût alors ; et Fauchet dit que son ouvrage mérite plus d'être lu pour la mémoire des anciennes familles, que pour l'excellence du style. W—s.

GENTIEN (Benoît, célèbre religieux de St.-Denis, était docteur en théologie. Son mérite le fit choisir par l'université pour porter la parole en diverses actions d'éclat, soit dans l'affaire du schisme, soit pour obtenir le soulagement des peuples. Il fut l'un de ses députés au concile de Constance, où il se distingua par son éloquence et par son zèle. Il est principalement connu, parmi nos historiens, par son *Histoire de Charles VI*, sous le nom de *moine de St.-Denys*. Du moins, le Laboureur, qui l'a traduite et publiée en 2 vol. in-fol., la lui attribue-t-il. Il paraît fort instruit des intrigues de la cour d'Avignon et des affaires de la cour de France. Son style est simple. Il se montre impartial ; ce qui est rare dans un temps de troubles. On ne s'aperçoit point s'il tenait à aucune des factions d'Orléans ou de Bourgogne : il avait écrit cette histoire par les ordres et sur les mémoires de Gui de Monceaux et de

Philippe de Villette, abbés de St.-Denis. Le Laboureur croit qu'il était père de Pierre Gentien, prévôt des marchands. T—D.

GENTIL (Le). *Voy.* Legentil.

GENTIL (Jean - Baptiste - Joseph), colonel d'infanterie, chevalier de l'ordre royal et militaire de St.-Louis, né à Bagnols le 25 juin 1726, était issu d'une famille noble et livrée depuis long-temps à la profession des armes. Ayant passé dans l'Inde, en 1752, avec le régiment d'infanterie dont il faisait partie, Gentil servit avec distinction sous MM. Dupleix, de Bussy, Law de Lauriston, de Conflans, et de Lally. Il contribua aux succès de nos armes dans cette belle contrée; il fut aussi témoin de nos revers. Après que les Anglais se furent emparés de Pondichéri, en 1760, et en eurent démoli les fortifications, il traversa la presqu'île pour se rendre auprès du général Lauriston, qui fut obligé de capituler auprès de Chandernagor et d'abandonner encore ce comptoir aux Anglais. Voyant nos affaires absolument désespérées dans l'Inde, Gentil alla offrir ses services au nabâb du Bengale, Myr Câcem Aly-Khân, qui était alors en guerre avec les Anglais. La conduite atroce et perfide du prince indien révolta son hôte. Celui-ci exposa même sa vie pour sauver celle de plusieurs prisonniers anglais, qui furent massacrés en sa présence. A l'instant même il s'éloigna de cette cour odieuse, et se rendit auprès du célèbre Choudjââ êd-doulah, nabâb d'Aoude et vézyr de l'empire mogol. (*V.* Choudjaa êd-Doulah.) Quoique prévenu alors contre les Français (*v.* Hastings), ce vézyr accueillit avec empressement un militaire que sa réputation avait devancé; il le combla de bienfaits honorifiques et pécuniaires. Le généreux Gentil consacra un revenu annuel de plus de 80,000 fr. à soulager les malheureux Français errants dans l'Inde. Il enrôla même six cents d'entre eux, qui formèrent un corps soldé par le nabâb, à raison de 76,000 fr. par mois. Sa bourse et sa maison étaient ouvertes à tous ceux qui se présentaient; il employa aussi des sommes considérables à acheter des objets d'histoire naturelle, des armes, des médailles de l'Inde, et 133 manuscrits arabes, persans, malabars, bengalis et samskrits, ainsi qu'une collection d'environ 300 dessins indiens. A son retour en France, il déposa généreusement à la bibliothèque du Roi et au cabinet d'histoire naturelle ces précieuses acquisitions, dont les Anglais lui avaient offert 120,000 roupies (300,000 francs). La bataille de Balchchar, livrée le 23 octobre 1764 par le vézyr contre les Anglais, qui furent d'abord battus et finirent par être victorieux, rétablit la paix entre les deux puissances belligérantes. Décoré du titre de résident français auprès de la cour d'Aoude (charge dont il ne voulut jamais toucher les émoluments, Gentil contribua beaucoup à cette pacification, qui eut lieu au mois d'août 1765; et il fut encore plus utile à son patron, qui se livra alors tout entier à l'administration, et s'occupa de former à la discipline européenne le peu de troupes que les Anglais lui avaient laissé. Ces améliorations, qui devenaient chaque jour plus sensibles, inspirèrent des idées ambitieuses au nabâb, mais excitèrent la jalousie des Anglais. Ceux-ci employèrent leur influence pour l'écarter de la cour d'Aoude: il avait demandé un congé, après avoir accompagné le nabâb dans son expédition contre les Rohyllahs (*Voyez* Choudjaa); mais dès qu'il

apprit la maladie du prince, il revint auprès de lui, sous prétexte de prendre congé : il lui prodigua les plus tendres soins, lui procura même un chirurgien français, qui l'aurait probablement guéri ; mais les femmes du harem et les grands de la cour repoussèrent cet infidèle, dont un *vrai-croyant* ne pouvait accueillir les secours. Chondjâà succomba le 26 janvier 1775; et le 17 février suivant, Gentil reçut ordre d'Assef-êd-doulah de quitter définitivement la cour: il se rendit aussitôt à Chandernagor, et ne tarda pas à revenir dans sa patrie, où il arriva en 1778. La même année il obtint le grade de colonel : il avait reçu la croix de St.-Louis dès 1771. Ces récompenses, tont honorables qu'elles sont, n'ont point paru excessives aux hommes capables d'apprécier le chevalier Gentil. Outre les objets précieux dont nous avons déjà parlé ci-dessus, et qu'il a généreusement déposés dans les établissements publics, on doit savoir qu'il avait le projet de nous enrichir des moutons du Tibet, qui procurent ces précieuses laines dont se fabriquent les beaux schalls de Kachmyr. Les six brebis et les six beliers qu'il s'était procurés, restèrent à l'Ile-de-France; le porte-musc qu'il avait aussi expédié pour la métropole, arriva vivant à la ménagerie de Versailles. Ces actes d'un vrai patriotisme, et 25 ans de services militaires, ne le préservèrent pas des tristes effets de la révolution. Ayant à cette époque lamentable perdu sa pension, qui constituait ses seuls moyens d'existence, il écrivit de Bagnols, où il s'était retiré, à l'auteur de cet article, pour lequel il avait toujours conservé une tendre amitié, et lui peignit sa situation avec une candeur et une résignation héroïques. Celui-ci ne put s'empêcher de communiquer cette lettre au ministre de l'intérieur (M. le comte François de Neufchâteau) : à l'instant, une ordonnance de 600 fr. fut expédiée. Elle arriva quelques jours après que le vénérable et infortuné vieillard avait exhalé son dernier soupir. Il mourut à Bagnols, âgé de 73 ans, le 15 février 1799, des suites d'une attaque de paralysie, ne laissant à son fils d'autre fortune que des services trop oubliés, et l'impuissante reconnaissance des administrateurs et des savants, qui ont fréquemment sous les yeux de nombreux monuments des connaissances et de la générosité de son père. Le chevalier Gentil a composé : I. Une *Histoire métallique de l'Inde*, renfermant les dessins d'un grand nombre de monnaies, 1 vol. in-fol., que nous avons eu occasion de voir plusieurs fois, et dont nous ignorons le sort. II. Une *Histoire de l'empire mogol*, tirée principalement de Férichtah (*Voy.* FÉRICHTAH), ornée de vignettes et des portraits des souverains, d'une jolie exécution, 1 vol. in-fol. III. Un *Abrégé géographique de l'Inde*, extrait en grande partie de l'*Ayin Akbéry* (Voy. AKBAR et ABOUL FAZEL), avec la carte géographique de chaque soubah ou gouvernement : celle du Kachmyr a été publiée par le traducteur du *Voyage du Bengale à St.-Pétersbourg* par George Forster, Paris, 1802, 3 vol. in-8°. (*Voyez* FORSTER.) Cette traduction est dédiée à la mémoire du chevalier Gentil; et, au verso de la dédicace, se trouve une courte notice biographique, renfermant une partie des faits consignés ici. IV. *Histoire des Radjahs de l'Hindoustân depuis Barth jusqu'à Petaurah*, manuscrit déposé au cabinet des estampes. On trouve de plus grands détails dans une brochure de

24 pages in-8°., publiée par son fils en 1814, sous ce titre : *Précis sur J.-B.-J. Gentil, ancien colonel d'infanterie*, etc. L—s.

GENTIL (André-Antoine-Pierre), bernardin, l'un des agronomes les plus laborieux du XVIIIe. siècle, naquit (1) à Pesmes, petite ville de Franche-Comté, de parents honnêtes, mais privés des biens de la fortune. Pendant qu'il achevait ses études au collége de Dole, il se lia avec le prieur d'Acey, qui l'invita à venir y passer le temps des vacances. L'accueil qu'il reçut dans cette maison, un penchant naturel pour la retraite, et peut-être aussi l'espérance de pouvoir se livrer tranquillement à l'étude, déterminèrent sa vocation. Il prit l'habit de S. Bernard à l'âge de dix-huit ans, et fut envoyé à Clairvaux, où il fit son noviciat. Plusieurs années s'écoulèrent sans que rien annonçât les dispositions particulières de dom Gentil : il remplissait avec exactitude ses devoirs de religieux, et employait le reste de la journée à lire des ouvrages de chimie, de physique ou d'histoire naturelle ; mais ces lectures semblaient être pour lui moins une occupation qu'un simple délassement. Cependant un de ses supérieurs, ayant remarqué qu'il s'informait avec curiosité des différentes pratiques des laboureurs du canton, le nomma procureur de la maison, et le chargea de la direction des fermes qui en dépendaient. Ce fut alors qu'appliquant à l'agriculture les connaissances qu'il avait acquises dans les sciences, et vérifiant par des expériences multipliées les méthodes qu'il avait imaginées pour tirer un parti plus avantageux des différentes espèces de terres, dom Gentil augmenta en peu de temps les revenus de l'abbaye et l'industrie des habitants du voisinage. Ce résultat avantageux le fit connaître ; et il fut nommé prieur de Fontenai dans l'Auxerrois. Il était alors âgé de près de cinquante ans, et n'avait encore rien écrit. En 1773, il rédigea son *premier Essai d'agronomie*, dont il fit remettre un exemplaire à chacun des membres des États de Bourgogne, en les engageant de voter des fonds pour l'établissement de fermes expérimentales, où l'on pût faire en grand des essais sur les moyens d'épargner les fumiers, d'améliorer les engrais et d'accroître les produits de l'agriculture. L'ouvrage de dom Gentil fut très bien reçu : on convint qu'il renfermait des vues utiles; on loua son zèle, mais il ne put obtenir aucun secours. Différents mémoires couronnés par les académies de France et de Hollande vinrent ajouter successivement à la réputation de ce bon religieux ; et quoique sa santé naturellement délicate fût encore affaiblie par l'âge et par l'excès du travail, les succès qu'il obtenait semblaient redoubler son ardeur. Buffon (1), qui le connaissait

(1) En 1725, suivant M. de Faschemberg, mais en 1731 si l'on en croit le P. Dunand.

(1) Buffon ne parlait jamais qu'avec distinction de ce respectable religieux, « qui ensevelit dans » l'ombre du cloître des talents dignes du plus grand » jour. Souvent créateur, toujours heureux dans » ses opérations chimiques, parce qu'il est infatigable dans ses recherches, il ne voit rien dans » la nature qui ne puisse tourner par ses soins au » profit de l'espèce humaine : il ferait sortir le » Chypre et le Malaga d'une tonne remplie de vin » corrompu. Lisez son ouvrage sur la fermentation, » et ses dissertations sur divers objets d'utilité pre» mière : mais je dois respecter le voile modeste » dont il veut couvrir sa vie, son nom et ses œuvres. » Ah! si le génie et la vertu étaient les seuls droits » aux belles abbayes de son ordre, qu'il serait puis» sant aujourd'hui! et que d'infortunés le béni» raient demain! Passionné pour les sciences, il » n'en cultive pas avec moins de grâce et de goût » la littérature qui les embellit. Sa conversation » est ingénieuse et piquante; son idiome est pitto» resque et n'appartient qu'à lui seul. Organisation » vive, santé frêle, ame ardente, voilà le portrait » du prieur. Une lame de cette trempe use violem» ment son fourreau. » (*Vie privée de Buffon*, par M. Aude.)

déjà par ses ouvrages, desira de le voir à Monbard, et lui prodigua les marques du plus vif intérêt. Dom Gentil uniquement occupé de projets d'utilité publique était bien éloigné de prevoir les maux dont étaient menacés ses derniers jours. La révolution l'exila de son cloître; et il se réfugia à Paris, dans le dessein de revoir ses ouvrages, et d'en publier la substance sous le titre de *petit Econome*: mais le chagrin qui le dévorait, avait accru ses infirmités, au point qu'il lui fut impossible de se livrer à ce travail. La pension qu'on lui avait promise était mal payée; ses parents ne pouvaient lui donner des secours: il était trop fier pour en solliciter de la pitié. Il vécut pendant quelque temps du produit de ses livres; et l'homme qui avait tant travaillé pour le bonheur de ses semblables, mourut dans un état voisin de la misère, et presque ignoré à Paris, en 1800. Dom Gentil était membre des académies de Montpellier, Dijon, Auch, Limoges, et des sociétés d'agriculture de Paris, de Nanci, du Mans, de Mézières et de Besançon. Il ordonna, par son testament, que ses manuscrits fussent partagés entre les compagnies savantes auxquelles il avait appartenu. Dans le nombre il en est plusieurs qui sont écrits en chiffres, et qui par cette raison ne seront vraisemblablement jamais connus du public. Les ouvrages les plus importants de dom Gentil sont: I. *premier Essai d'agronomie*, ou *Diététique générale des végétaux, et application de la chimie à l'agriculture*, Dijon, 1777, in-8°. II. *Mémoire sur cette question*: « Les engrais peuvent-ils être suppléés par » de fréquents labours? Jusqu'à quel » point les labours influent-ils sur la » végétation? et peuvent-ils y suffire? » couronné par la société d'agriculture d'Auch en 1779. III. *Mémoire indiquant les substances fossiles propres à remplacer la marne*, couronné par la société d'agriculture de Limoges en 1779. IV. *Quel est le meilleur moyen de cultiver les terres basses et nouvellement desséchées?* Cette question avait été mise au concours par l'académie d'Amsterdam: un Hollandais remporta le prix; mais dom Gentil eut le premier *accessit*. V. *Mémoire sur le sujet proposé* (en 1779) *par la société des sciences de Montpellier*: « Déterminer par un moyen fixe, simple » et à la portée de tout cultivateur, » le moment auquel le vin en fer- » mentation dans la cuve aura ac- » quis toute la force et toute la qua- » lité dont il est susceptible. » Le premier prix fut accordé, dit M. Chaptal, à une rapsodie théorique de l'abbé Bertholon; et l'excellent ouvrage de dom Gentil n'obtint que le second. Les deux Mémoires furent imprimés ensemble aux frais de la société; et celui de dom Gentil a eu plusieurs éditions. VI. *Les avantages et les désavantages de l'incinération simple, de celle à l'écobue et de la fumigation aussi à l'écobue*, mémoire couronné par la société de Limoges en 1781. VII. *Désigner les plantes inutiles et vénéneuses qui infestent souvent les prairies et diminuent leur fertilité, et indiquer les moyens d'en substituer de salubres et d'utiles, de manière que le bétail y trouve une nourriture saine et abondante.* Le Mémoire de dom Gentil eut le premier *accessit*, en 1783, à l'académie de Dijon. VIII. *Est-il avantageux ou non de soutirer les vins? Dans le cas de l'affirmative, quand et comment doit-on les soutirer pour ne point nuire à*

leurs principes et à leurs qualités ? couronné par l'académie de Lyon en 1787. IX. *Manière de faire de très bon vinaigre avec du petit-lait*, imprimé à Dijon en 1787, avec l'approbation de l'académie. La société d'Agriculture de Besançon possède les manuscrits originaux de plusieurs *Mémoires* de dom Gentil, entre autres des *Suppléments* inédits à son *Traité sur les vins*. On peut consulter, pour plus de détails, son *Éloge*, par M. de Fuschamberg, imprimé dans le tome III du *Recueil des travaux* de cette société. W—s.

GENTILE GENTILI, en latin, *Gentilis de Gentilibus*, médecin, surnommé *Fulginas*, du nom de Foligno, ville d'Italie, où il naquit vers l'an 1230, fut disciple du célèbre *Thadée* de Florence. Les connaissances qu'il avait puisées sous cet habile maître, lui acquirent parmi ses concitoyens une réputation qui s'étendit bientôt dans toute l'Italie. La manière brillante avec laquelle il commentait Avicenne, dont les ouvrages étaient, à cette époque, la base de l'enseignement public de la médecine, lui avait même donné une très grande considération, et une sorte de prééminence dans la plupart des universités de l'Europe. Il mourut à Bologne, vers l'an 1310, après avoir fait plusieurs ouvrages dont le Recueil a été publié à Venise, 1484, 1486, 1492, 4 v. in-fol. On y trouve les Traités suivants, dont plusieurs ont été imprimés séparément : I. *Expositiones cum textu Avicennæ*. II. *De febribus*, Venise, 1526, in-fol. III. *Expositio cum commento Ægidii monachi Benedictini judiciorum de urinis, lib. 1, et de pulsibus, lib. 1*, Venise, 1494, in-8º.; Lyon, 1505, in-8º. IV. *Consilia peregregia ad quævis morborum totius corporis genera*, avec les Conseils d'*Antoine Cermizoni*, Venise, 1503, in-fol. V. *Quæstiones et tractatus extravagantes*, Venise, 1520, in-fol. VI. *De leprâ tractatus*, avec le Traité de chirurgie de Dino del Garbo, Venise, 1536. VII. *De proportionibus medicinarum*, dans le Recueil des opuscules *De dosibus* par les plus célèbres médecins, Padoue, 1556, in-8º.; 1579, in-4º.; Lyon, 1584, in-8º. — Gentile Gentili, surnommé le *Spéculateur*, naquit à Foligno, comme le précédent, dont on croit qu'il était fils. L'éclat avec lequel il exerça la médecine, lui valut une si grande réputation que les ville de Bologne et de Pérouse lui accordèrent le droit de bourgeoisie : cette dernière lui fit même présent d'une maison. Plein de reconnaissance pour une récompense aussi honorable, lorsque cette ville fut ravagée par la peste en 1348, il vola au secours de ses habitants. Mais bientôt, affecté lui-même de la maladie qu'il était venu combattre, il mourut victime de son zèle, le 12 juin de la même année. Ses dépouilles mortelles furent transportées à Foligno, sa patrie, où il fut enterré avec pompe dans une église. Il est difficile de déterminer auquel de ces deux Gentilis, père et fils, appartiennent réellement les ouvrages qui viennent d'être cités; Manget les attribue au père; Éloy les place sous le nom du fils. Quoi qu'il en soit, ce dernier fut comblé de faveurs et de bienfaits par le pape Jean XXII. — Parmi plusieurs autres hommes célèbres du même nom que l'Italie a produits, on doit citer Gentilis (Mathieu). Il exerça la médecine avec distinction dans la Marche-d'Ancone; mais ayant embrassé la religion réformée, il fut obligé de quitter sa patrie et sa famille. Il se retira en Carniole, avec

deux de ses fils, Albéric et Scipion, et remplit pendant quelque temps l'emploi de médecin de cette province. Enfin il termina ses jours en Angleterre, où il était allé joindre son fils Albéric, devenu professeur de droit à Oxford. Ch—t.

GENTILESCHI (Orazio), peintre d'histoire, né à Florence, nommé Gentiel par les Flamands, quitta l'Italie fort jeune, pour voyager en Espagne, où il fit plusieurs grands tableaux pour l'Escurial. De là, ayant passé en Angleterre, il vint se fixer dans les Pays-Bas. En peu de temps, sa réputation s'y accrut beaucoup; et Charles Ier., roi d'Angleterre, lui commanda deux tableaux, dont l'un représentait une Ste.-Madelène, et l'autre, Loth et ses filles. Cet artiste exécuta aussi, pour la Hollande et pour le Brabant, différents ouvrages qui lui firent infiniment d'honneur. Réunissant à ses talents comme artiste, beaucoup de connaissances, d'esprit et même d'érudition, et possédant, outre tous ces avantages, un caractère aimable et doux, il se fit un grand nombre d'amis, et obtint plusieurs emplois honorables. Appelé en Angleterre par le roi, il y séjourna long-temps, et y peignit beaucoup de tableaux: il est probable qu'il mourut dans cette contrée. Sandrart, qui a écrit sa vie, et qui en fait un grand éloge, ne nous donne aucune lumière à cet égard. Suivant le *Nouveau dictionnaire historique*, il mourut à Rome, en 1647. P—e.

GENTILIS (Albéric), laborieux jurisconsulte du XVIe. siècle, doit être mis dans la classe des écrivains de cette époque qui ont eu plus d'érudition que de goût et de jugement. Il naquit en 1551, à Castello-di-San-Genesio, dans la Marche-d'Ancone, et fit ses études à Pérouse, où il fut reçu docteur en droit civil, à l'âge de vingt-un ans. Peu de temps après, il obtint une place de juge dans la ville d'Ascoli; mais, ne pouvant y professer avec sécurité la religion protestante dont il était ardent sectateur, il alla chercher un asile d'abord dans la Carniole, et en dernier lieu en Angleterre. Pendant son séjour à Londres, qui fut de plusieurs années, il vécut uniquement des secours qu'il put tirer de quelques généreux amis des sciences. Enfin le comte de Leicester, son protecteur, lui procura, en 1587, une chaire de droit dans l'université d'Oxford, dont il était chancelier. Cette place, et le titre que Gentilis ne tarda pas ensuite à recevoir, d'avocat perpétuel des sujets du roi d'Espagne pour les causes qu'ils auraient en Angleterre, le firent jouir, le reste de ses jours, d'une assez grande aisance. Il mourut au commencement de l'année 1611. Les travaux d'Albéric Gentilis sur la jurisprudence lui donnent peu de droits à notre estime: outre qu'il montra quelquefois des sentiments erronés, les saines doctrines que peuvent contenir ses ouvrages sont comme ensevelies dans une multitude de citations sans fin, tirées des philosophes, des saints Pères, des poètes, des historiens et des jurisconsultes. Cette énorme érudition le fait même chanceler fréquemment dans des matières importantes: Aussi Bayle lui reproche-t-il d'avoir fait un éloge indirect des opinions des catholiques sur quelques points de controverse, quoiqu'il fût d'ailleurs, ainsi que nous l'avons dit, zélé protestant. Mais ses Traités sur le droit des gens, ont rendu son nom digne d'être recueilli par l'histoire. Son livre *De jure belli* renferme d'excellentes vues sur une science qu'Aristote et Cicéron n'ont

pas même soupçonnée; et, si l'auteur n'a pas suffisamment aprofondi son sujet, si trop souvent il décide, par les préceptes de la religion ou de la morale, des questions purement politiques, on doit toujours lui savoir gré d'avoir fourni d'abondants matériaux à Grotius. La liste exacte de ses ouvrages se trouve dans les *Mémoires* de Niceron (tom. xv et xx). Nous indiquerons seulement : I. *Liber conditionum*, Wittemberg, 1580, in-8°.; et Londres, 1587, idem. II. *De juris interpretibus dialogi sex*, Londres, 1582, in-4°.; cet ouvrage a été réimprimé avec les Vies des jurisconsultes, de Pancirole, à Leipzig, 1721, in-4°. III. *De injustitiâ bellicâ Romanorum actio*, Oxford, 1590, in-8°. IV. *De jure belli libri tres*, Hanau, 1598, in 8°.; ibid., 1612. V. *Disputationes duæ : prima de actoribus et spectatoribus fabularum non notandis; secunda de abusu mendacii*, Hanau, 1599, in-8°. et in-12. VI. *Ad Joannem Rainoldum de ludis scenicis epistolæ duæ*, Middelbourg, 1599, in-4°.; idem, Oxford, 1629, in-4°. VII. *Disputationes tres : 1°. de libris juris canonici; 2°. de libris juris civilis; 3°. de latinitate veteris Bibliorum versionis malè accusatâ*, Hanau, 1604 et 1605, in-8°. VIII. *De linguarum mixturâ disputatio parergica*, Hanau, 1604, in-8. N—E.

GENTILIS (Scipion), frère du précédent, qu'il accompagna dans sa retraite en Carniole, et jurisconsulte comme lui, naquit également dans la Marche-d'Ancone, à Castello-di-San-Genesio, l'an 1563. Il fit ses études à l'académie de Tubingen; et elles touchaient à peine à leur terme, qu'il publia quelques *Opuscules*, qui annonçaient d'heureuses dispositions pour la poésie. Après avoir appris le droit dans les écoles de Wittemberg et de Leyde, il fut reçu docteur en cette faculté à Bâle, le 15 avr. 1589. Il se rendit d'abord à Heidelberg, dans l'espoir d'y trouver de l'emploi; mais contraint de quitter cette ville par la jalousie de Jules Pacius, qui y professait la jurisprudence, il vint à Altorf, où la protection de Hugues Doneau lui fit bientôt obtenir une chaire de droit romain. Sa manière d'enseigner, qui réunissait tous les agréments d'une imagination brillante à une profonde instruction, attira un grand concours d'auditeurs à ses leçons, et le fit connaître dans les principaux états de l'Europe. Michel Piccart assure même que le pape Clément VII fit des tentatives pour l'engager à venir professer à Bologue, et qu'il lui promit, dans ce cas, la liberté de conscience. Scipion préféra toujours sa chaire d'Altorf à des fonctions plus avantageuses sans doute, mais dont la durée n'eût peut-être pas été très longue. Il mourut d'une dysenterie opiniâtre, qui le tourmentait depuis long-temps, le 7 août 1616. La postérité n'a point confirmé les éloges que son siècle lui a donnés; ceux surtout qui furent gravés sur son tombeau. Ses ouvrages, la plupart composés sur des matières oiseuses ou d'un faible intérêt, et écrits avec aussi peu de goût que de critique, ne sont pas propres à tirer son nom de l'oubli où il est tombé. Cependant on pourrait encore tirer quelque fruit de la lecture des Traités suivants, qui sont sortis de sa plume : I. *De donationibus inter virum et uxorem libri IV*, Francfort, 1604, in-4°. II. *De erroribus testamentorum à testatoribus ipsis commissis, et de dividuis et individuis obligationibus*, Strasbourg, 1699, in-8°. Pour le catalogue de ses autres

ouvrages, *voy.* le tom. xv des *Mémoires de Niceron* et *Lippenius*. Toutes les œuvres de Scipion Gentilis ont été réunies en 4 vol. in-4°., Naples, 1763 et 1765. N—E.

GENTILIS (Jean-Valentin), hérésiarque, né à Cosenza, dans le royaume de Naples, au xvi°. siècle, embrassa les opinions de Socin, et mit si peu de discrétion à les répandre, qu'il fut réduit à s'enfuir pour échapper aux poursuites qu'il s'était attirées. Il se réfugia à Genève, où il crut pouvoir débiter impunément ses erreurs; mais les chefs de la réforme étaient loin d'avoir pour les autres l'indulgence qu'ils réclamaient pour eux-mêmes. Obligé, en 1558, de signer un formulaire de foi donné par le consistoire italien, Gentilis fut accusé, quelque temps après, d'avoir continué de dogmatiser contre la Ste.-Trinité, et mis en prison, d'où il ne sortit qu'après avoir apaisé Calvin par ses soumissions. On exigea en outre qu'il fît amende honorable, qu'il jetât lui-même ses écrits au feu, et s'engageât, par serment, de ne point quitter Genève sans la permission des magistrats. Il se sauva cependant, au bout de quelques mois, et se tint caché dans un village du canton de Berne. Il passa ensuite en Savoie, et parcourut le Lyonnais et le Dauphiné, cherchant à faire des partisans au socinianisme. La crainte d'être découvert et puni le contraignit bientôt à regagner sa première retraite. Il y fut arrêté et mis en prison par l'ordre du bailli de Gex, qui lui demanda une profession de foi, pour la faire examiner par des théologiens. Il parvint à obtenir son élargissement, et retourna à Lyon, où il fit imprimer sa profession de foi, qu'il dédia à ce même bailli, l'auteur de son arrestation. Cette imprudence le jeta dans un nouvel embarras : les magistrats de Lyon crurent devoir s'assurer de sa personne; mais il leur persuada qu'il n'en voulait qu'à Calvin, et on lui rendit encore une fois la liberté. Il en profita pour aller en Pologne, où deux disciples de Socin, George Blandrata et Jean-Paul Alciat, venaient de l'appeler, afin qu'il les aidât à propager leur doctrine. Les sectaires s'étant divisés sur quelques points, il en résulta des troubles, auxquels le roi de Pologne mit fin en les obligeant de sortir du royaume. Gentilis se retira d'abord en Moravie et ensuite en Autriche, d'où il revint dans le canton de Berne. Mais le bailli, dont il aurait dû se défier, le fit arrêter une seconde fois, le 11 juin 1566, et conduire à Berne, où son procès fut instruit solennellement. Les débats durèrent depuis le 5 août jusqu'au 7 septembre; et enfin, ayant été convaincu d'avoir attaqué le mystère de la Ste.-Trinité, il fut condamné à perdre la tête. On dit qu'en allant au supplice, il se flatta d'être le premier martyr de la gloire du Père; les apôtres et les autres martyrs n'étant morts que pour la gloire du fils. Bénédict Aretius a écrit en latin l'*Histoire de la condamnation de Gentilis*, Genève, 1581, in-8°. On y trouvera le détail de ses opinions, qui différaient de celles de son maître, et dans lesquelles il a varié plus d'une fois; chose inévitable, lorsqu'on n'a d'autre règle de foi que la raison ou l'imagination. Cette idée lui était particulière, que Dieu avait créé, dans l'étendue de l'éternité, un excellent Esprit qui s'était incarné lui-même dans la plénitude du temps. On peut consulter encore le *Dictionnaire des hérésies*, par l'abbé Pluquet, au mot Socinianisme. W—s.

GENTILOTTI (Jean-Benoît), né à Engelsbrun, dans le Tyrol, en

1672, d'une ancienne et illustre famille, après avoir fait d'excellentes études à Saltzbourg et à Inspruck, alla les continuer à Rome, où il acquit une connaissance profonde du droit canonique et des langues grecque, hébraïque et arabe. L'archevêque de Saltzbourg l'appela auprès de lui en 1703, pour remplir à sa cour les fonctions de directeur de chancellerie et de conseiller intime. L'année suivante, il se rendit à Vienne, où il succéda à D. Nessel dans la place de directeur de la bibliothèque impériale, et se fit aimer des savants par son affabilité et son empressement à leur fournir tous les secours dont ils avaient besoin pour leurs travaux. Il continua le catalogue de cette riche bibliothèque, et rédigea, sur les principaux ouvrages qu'elle renferme, des notes que le libraire Weidmann se proposait de publier. (*Voy.* les *Acta eruditorum*, 1727.) Des circonstances ayant fait connaître toute l'habileté de Gentilotti pour les négociations, l'empereur le nomma son commissaire près du souverain pontife, pour régler différents objets importants au bien de la religion et à la tranquillité de l'Allemagne. Il s'acquitta de cette commission de manière à se concilier la bienveillance des deux souverains, qui se réunirent pour le récompenser. Il fut nommé auditeur de rote en 1725, et évêque de Trente deux ans après. Mais étant tombé malade peu de jours après son élection, il mourut à Rome en 1725, emportant des regrets universels. Outre les notes dont on a parlé, et dont le manuscrit conservé à la Bibliothèque impériale, forme 10 vol. in-fol. (1), on connaît de lui : I. *Additamenta et crisis in annales Francorum Lambecianos*, insérées dans les *Rerum ital. scriptores* de Muratori, tom. II, part. 2. II. *Epistola ad Joan. Burchardum Menkenium, de conspectu insignis codicis diplomatico-historico epistolaris dato ad actorum Lipsensium collectores ad Bern. Pez*, Vérone, 1717, in-4°. Gentilotti s'était déguisé à la tête de cette lettre sous le nom de *Fonteius Angelus Veronensis*, afin de ne pas être obligé de paraître dans une dispute littéraire. Apostolo-Zeno, dans ses *Notes* sur Fontanini, parle de ce prélat avec un grand éloge. W—s.

(1) Il y donne une Notice raisonnée de 5041 ouvrages, italiens, français, allemands, latins, etc.

GENTIUS (GEORGE), orientaliste allemand, naquit en 1618 à Dahme, dans la principauté de Querfurt. A l'âge de quinze ans, il alla achever ses études à l'université de Halle; et, deux ans après, il partit pour Sleswig, où il fit l'éducation des enfants d'un pasteur de la ville. En 1636, il se rendit à Hambourg, et de là à Bremen, pour se perfectionner dans la connaissance des langues orientales : il visita aussi Leyde; ce fut là qu'il s'adonna avec le plus de succès à l'étude de l'arabe, du persan et du turk. A cette époque, le grand-seigneur envoya une ambassade en Hollande : Gentius profita du retour de cette ambassade pour aller à Constantinople. Son séjour dans la capitale de l'empire othoman ne fut point inutile aux lettres : il l'employa à visiter les bibliothèques, à étudier la médecine des Orientaux, à se fortifier dans les langues orientales, et acquérir des manuscrits et divers objets curieux. Il voyagea aussi en Perse et en Grèce; et, après une absence de sept ans, il rentra en Europe par Venise, et de là il retourna à Amsterdam. L'électeur de Saxe, Jean-George II, lui donna le brevet d'une pension de six cents rixdalles (environ trois mille francs).

En 1675, il alla trouver ce prince, qui le fit son conseiller, et l'envoya une seconde fois en Hollande, pour qu'il retournât de là en Orient. Mais ce voyage n'eut pas lieu. L'électeur se fit accompagner de Gentius, lorsqu'il se rendit, en 1657, à Francfort, pour assister à la diète qui devait élire l'empereur. La Turquie ayant envoyé une ambassade pour complimenter le nouveau prince, Gentius servit d'interprète. L'électeur l'avait précédemment nommé conseiller de légation, et avait porté à huit cents rixdalles son traitement, qui fut encore augmenté de cinq cents autres. Comme Gentius savait très bien le latin, le français et l'italien, il fut employé pour négocier avec les ministres étrangers. Entre les diverses missions qu'il remplit, il fut envoyé, en 1662 et en 1664, à Ratisbonne, pour représenter à la diète d'Allemagne le danger de la guerre avec les Turks. Après ces voyages, il se retira à Glinick, près de Halle, où il vécut en repos. Mais, l'année suivante, l'électeur l'appela à Dresde dans l'intention de le faire partir pour Constantinople avec l'ambassade impériale: il fit même à cette occasion le voyage de Vienne. L'électeur de Brandebourg, Frédéric, le fit venir auprès de lui en 1677, tandis qu'il assiégeait Stettin, pour ouvrir des négociations avec un envoyé tartare. Mais la fortune, qui l'avait favorisé jusqu'alors, l'abandonna : il tomba dans la plus grande pauvreté, montra même des marques d'un dérangement d'esprit, en sorte que, par sa conduite singulière, il s'attira le mépris. En 1687, il alla de Berlin à Freyberg, où il mourut et fut enterré par charité. Nous avons rapporté ici l'opinion de Jöcher: mais quelques biographes disent au contraire que Gentius mourut en voyage, à la suite de l'ambassade que l'électeur George III envoyait à Vienne. Comme on l'avait accusé d'avoir embrassé le mahométisme, il s'en justifia avant sa mort devant le ministre Bayer. On a de ce savant : I. *Musladini Sadi, politicum Rosarium sive amœnum sortis humanæ theatrum*, Amst., 1651, in-fol. : c'est la traduction latine, accompagnée du texte persan, de l'ouvrage célèbre de Sadi, intitulé : *Gulistan ou pays des roses*. (*Voy.* SADI.) La version de Gentius est généralement fidèle, et le texte est pur, plus correct néanmoins dans les premiers livres que dans les derniers. On pourrait croire que Gentius, ayant voyagé dans le Levant, avait expliqué cet ouvrage sous quelque khodjah turk, qui lui avait fait saisir le vrai sens de l'auteur. Cette traduction latine de Gentius a été réimprimée quatre ans après, sous ce titre : *Rosarium Politicum sive*, etc., *de Persico in latinum versum et notis illustratum, à Georgio Gentio*, Amsterdam, 1655, in-12; elle est ornée de gravures. II. *Historia judaïca res Judæorum ab eversâ æde Hierosolymitanâ ad hæc ferè tempora usque complexa*, ibid., 1651, in-4°.: ouvrage traduit de Salomon ben Virga, médecin espagnol; le texte avait été imprimé plusieurs fois. III. *Canones ethici R. Mosch Maimonides, ex hebræo in latinum versi, uberioribusque notis illustrati*, ibid., 1640, in 4°. On a une Vie de Gentius écrite par Aug. Beyer. J—N.

GENTLEMAN (FRANÇOIS), écrivain et comédien irlandais, né en 1728, et élevé à Dublin, était fils d'un officier, et entra lui-même au service militaire. Se trouvant licencié par suite de la réduction de son régiment à la fin de la guerre en 1748, il céda à un penchant qu'il avait pour la profession de comédien, et joua la

tragédie sur le théâtre de Dublin, avec applaudissement, s'il faut l'en croire lui-même, malgré une figure peu imposante et beaucoup de timidité : ce succès cependant ne tint pas contre le desir d'aller vivre dans l'indépendance à Londres, à l'aide de quelque revenu récemment accru par un héritage. Ce ne fut qu'après avoir dissipé tout son bien, qu'il recourut à sa première profession ; il joua successivement à Bath, Édimbourg, Manchester, Liverpool, Chester et dans d'autres villes. Une Épître intitulée *les Caractères*, in-4°., et des *Fables royales*, in-8°., publiées par lui en 1766, indiquent du talent pour la poésie. Il travailla aussi pour le théâtre; et ce fut vers 1770, étant alors attaché à la troupe de celui de Haymarket à Londres, sous la direction de Foote, qu'il composa et arrangea, d'après d'anciens auteurs, plusieurs tragédies et comédies, dont la représentation eut peu d'éclat, et qui sont ignorées aujourd'hui. On cite aussi un ouvrage composé vers le même temps, et intitulé *le Censeur dramatique*, 1770, 2 vol. in-8°., où il jugeait, dit-on, avec goût et impartialité, environ cinquante des principales pièces du répertoire, et les principaux acteurs de son temps (1). Gentleman a donné une édition du Théâtre de Shakespeare, publié par Bell, 1774-5, qui ne lui a valu que des reproches. Il passa ses dernières années dans son pays natal, où il mourut dans l'indigence, épuisé par des maladies, le 8 décembre 1784. X—s.

GEOFFRIN ou JOFRAIN (Claude), né à Paris vers 1639, embrassa l'ordre de S. François, d'où il se fit transférer dans celui des Feuillants ; il y prit le nom de Jérôme de Ste.-Marie, et n'a plus été connu, depuis, que sous celui de dom Jérôme : il se distingua dans ce nouvel institut par sa régularité et par son talent pour la chaire, et y occupa successivement toutes les dignités, fut prieur, visiteur, assistant-général, emplois qu'il remplit à la satisfaction des premiers supérieurs. Il eut aussi, à la cour et dans toutes les chaires de la capitale, des succès comme prédicateur ; ses sermons sont solides, nourris de l'Ecriture-Sainte et forts de raisonnement. Il n'y court point après les ornements, et pourtant ne néglige pas ceux du genre : quelques-uns pensent que son action sage, souvent pathétique et pleine d'onction, contribua plus encore que le mérite de sa composition, à la réputation qu'il se fit. Geoffrin, en 1717, se trouva impliqué dans les disputes du jansénisme, et fut exilé à Poitiers; on lui permit néanmoins de revenir à Paris. Il y mourut en 1721, âgé de quatre-vingt-deux ans. Ses *Sermons* ont été publiés par l'abbé Joly de Fleury, chanoine de Notre-Dame, Paris, 1737, 5 vol. in-12. L—y.

GEOFFRIN (Marie-Thérèse Rodet, madame), naquit à Paris le 2 juin 1699. Son père était valet-de-chambre de Madame la dauphine. Sa mère joignait aux agréments de l'esprit des talents très distingués. Ils lui firent épouser à quinze ans M. Geoffrin, qui portait le titre de lieutenant-colonel de la milice bourgeoise de Paris, et y fut l'un des fondateurs de la manufacture des glaces. On a prétendu que c'était cet homme bon et simple qui, lisant toujours le

(1) Un ouvrage hebdomadaire, portant le même titre, par M. Dutton, fut publié en 1800 ; les Numéros, jusqu'au mois de juillet, en ont été recueillis en 2 vol. in-8°. Il parut depuis au commencement de chaque mois. On y jugeait non seulement les pièces de théâtre et les acteurs, mais aussi les tableaux de l'exposition de l'Académie royale.

même volume, s'apercevait seulement, de temps à autre, que l'auteur se répétait un peu. La fortune qu'il laissa à sa femme n'était pas très considérable; mais elle l'augmenta beaucoup par son esprit d'ordre et son économie, qu'elle appelait elle-même « une » source d'indépendance et de libéra- » lité. » Douée de beaucoup de raison et d'une grande justesse naturelle d'esprit, elle fonda ses plaisirs, son bonheur même, sur la bonté et la bienfaisance. La considération publique devint le but et l'occupation de toute sa vie: mais elle voulait une considération tranquille; et il est permis de croire qu'elle ne serait jamais arrivée à une aussi grande célébrité, si elle n'avait eu pour amis des gens de lettres qui étaient alors les dispensateurs de la renommée. Elle ne se bornait pas, comme Mme. de Tencin, à leur donner à dîner, et à leur faire quelques petits présents fort utiles; elle les aidait, ainsi que les artistes de Paris les plus connus, soit de sa bourse, soit de son crédit, et ajoutait à une extrême générosité le mérite de ne jamais blesser leur délicatesse. Elle rapprochait ces deux classes d'hommes, des gens en place et des grands, et leur faisait connaître aussi les ambassadeurs et les étrangers, qui, dans une capitale, sont toujours attirés par une bonne maison, surtout si, indépendamment des avantages d'une conversation instructive et amusante, ils savent qu'une réunion d'hommes célèbres doit y satisfaire leur curiosité. Les voyageurs, à cette époque, croyaient n'avoir vu Paris qu'imparfaitement s'ils n'avaient pas connu Mme. Geoffrin. Deux dîners par semaine étaient alternativement consacrés par elle aux gens de lettres et aux artistes; mais elle avait, de plus, le soir à souper, des réunions beaucoup moins nombreuses, et qui étaient souvent recherchées par des personnes du grand monde. Ces réunions étaient précédées par les visites qui se succédaient sans foule depuis quatre ou cinq heures jusqu'à dix. On n'allait pas seulement chez Mme. Geoffrin pour y voir la plus intéressante compagnie en tout genre; on y allait aussi pour jouir d'elle-même, de ses qualités attachantes, enfin de l'aimable singularité de son caractère, vif jusqu'à la brusquerie, et cependant tempéré par la sagesse de son esprit, par la sensibilité de son cœur. Il est certain qu'elle avait un caractère à elle, un caractère décidé, mais sans traits absolument marquants. Une de ses maximes ordinaires, car elle avait réduit sa raison en maximes, c'est que tous les maux qui nous affligent ici-bas viennent d'un défaut de fermeté. Aussi n'en manqua-t-elle jamais dans sa conduite, quoiqu'elle sût allier à sa fermeté personnelle beaucoup d'indulgence pour les autres, et une grande tolérance en fait d'opinions. Son esprit n'ayant été cultivé que par le commerce du monde, elle convenait avec franchise qu'elle était ignorante, et ne savait même pas l'orthographe; mais grâces à un tact qui lui était propre, elle paraissait rarement étrangère à ce qui occupait son cercle de tous les jours. Jamais elle n'avait étudié ni le dessin ni la musique; et cependant elle fut un excellent juge, une protectrice éclairée des sciences et des arts. Elle montra particulièrement son bon jugement dans l'opinion qu'elle se forma, et qu'elle émit, à l'époque de la publication de l'*Esprit des lois*. Très liée alors avec Montesquieu, elle lui adressa les témoignages de son admiration pour ce livre, n'ayant pas l'air de savoir qu'il en fût l'auteur. Le goût de Mme. Geoffrin, et

surtout un sens très droit, lui suggéraient toujours en parlant le tour et le terme convenables. Si quelquefois elle employait des images et des expressions familières, triviales même, elle les relevait par le grand sens qu'elle y renfermait. Son vrai talent était celui de raconter, sans art et sans prétention, comme si elle eût voulu seulement donner l'exemple aux autres. Elle avait adopté de bonne heure un costume simple, et qui lui allait bien dans sa vieillesse. Il fallait la voir dans son fauteuil, les mains presque recouvertes de longues manches plates, diriger la conversation sans en avoir l'air, laisser habituellement les autres en faire les frais, et mettre, par un art délicat, chacun dans son jour le plus avantageux, au moyen de simples questions, ou de quelques mots remplis d'intérêt, qu'elle jetait pour ainsi dire. Faire tout le bien possible, et respecter toutes les convenances établies : voilà ses deux grands principes. Le savoir-vivre était pour elle la suprême science; et on aurait pu lui demander des leçons pour bien connaître les hommes, comme aussi pour se conduire toujours selon les règles de la prudence. Heureuse par sa raison, à laquelle on a souvent répété qu'elle avait donné la forme et l'éclat du bel-esprit, et soignant son bonheur autant que sa santé, Mme. Geoffrin était occupée sans cesse à modérer les idées et les sentiments des personnes avec qui elle vivait le plus intimement, en commençant par se modérer elle-même. Quelqu'un a dit que, pour conserver l'équilibre en tout, elle n'aimait rien passionnément, pas même la vertu. Sa devise ou maxime favorite était : « Donner » et pardonner. » Quant au premier point, il est peu des gens de lettres avec qui elle était liée, qui n'aient dû à son amitié bienfaisante fort au-delà du nécessaire; peu des artistes les plus distingués de l'époque où elle vivait, dont elle n'ait commencé la fortune en même temps que la réputation. Elle avait aussi à pardonner, puisque, sans compter les ingrats, dont elle embrassait par principes la défense, elle a trouvé des ennemis, et surtout parmi les personnes de son sexe, puisqu'elle a eu connaissance de plusieurs satires, et entre autres d'une comédie imprimée en 5 actes, le *Bureau d'esprit* (*V.* RUTLIDGE), qui était composée dans la seule vue de persiffler elle et sa société. Mais pour ne parler ici que des témoignages de reconnaissance qui lui furent le plus sensibles, on sait qu'entre autres étrangers illustres elle avait accueilli d'une manière particulière le comte Stanislas Poniatowski, après avoir aimé très tendrement le père, et soigné les quatre frères de ce jeune seigneur, destiné à devenir le souverain de la Pologne. Elle lui avait même rendu à Paris, où il se trouvait momentanément dans une position difficile, un service pécuniaire fort important. Il l'appelait sa mère; et à peine parvenu au trône de Pologne, il lui écrivit : « Maman, » votre fils est roi. » Pressée par lui de se rendre à Varsovie, Mme. Geoffrin eut le courage d'entreprendre ce grand voyage en 1766, à l'âge de soixante-huit ans, et fut accueillie par son fils-roi avec toutes les recherches de la grâce et de la magnificence. En passant par Vienne, cette dame, simple bourgeoise de Paris, avait reçu de l'impératrice-reine et de son fils Joseph II les témoignages de bonté les plus flatteurs, les plus honorables : elle les vit encore à son retour de Pologne, et fut comblée de faveurs par la famille impériale toute entière. On prétend même que, soup-

connant un projet de mariage qui semblait alors ne pouvoir être formé que pour le bonheur de la France et pour celui de l'auguste Marie-Antoinette, elle dit tout bas un jour, au cercle de l'impératrice : « Voilà une » petite archiduchesse charmante; » je voudrais bien l'emporter avec » moi. » — « Emportez, emportez, » eut la bonté de répondre, en souriant, Marie-Thérèse, qui avait entendu Mme. Geoffrin, ou bien s'était fait répéter ce que celle-ci n'aurait jamais osé articuler tout haut. Elle revint à Paris au bout de cinq mois, tout aussi simple qu'elle en était partie. Si cette simplicité était chez elle un système, il faut convenir que le système lui réussissait bien. Elle reprit son train de vie ordinaire, et eut l'honneur de recevoir la visite de plusieurs souverains voyageurs. Bref, rien ne changea pour elle jusqu'à l'époque où sa santé vint s'altérer. Une maladie qu'elle eut en 1776, donna lieu dans sa société à plusieurs querelles, et par cette raison fit beaucoup de bruit à Paris. La marquise de la Ferté-Imbault, qui ne partageait pas tous les goûts, ni la tolérance de sa mère, qui s'affligeait surtout du vernis de philosophie qu'on avait cherché à lui donner, avait cru devoir fermer la porte de la malade à D'Alembert, Marmontel, l'abbé Morellet et autres encyclopédistes. Ils s'en plaignirent amèrement. Leur amie, rendue à la vie, ne gronda personne, elle qui avait la réputation d'être grondeuse. Mais lorsqu'elle fut en état de recevoir du monde, elle confirma l'exclusion donnée à ceux des anciens habitués de sa maison qui effarouchaient trop Mme. de la Ferté-Imbault. Tant qu'elle avait craint, tout en gardant les principes religieux de son enfance, de se brouiller avec les philosophes du XVIIIe. siècle, elle ne s'était livrée qu'avec sa modération accoutumée à une dévotion que Marmontel appelait *clandestine*. Elle la montra plus à découvert sur la fin de ses jours. Frappée de paralysie pendant un an, elle conserva un grand calme physique et moral, et mourut en octobre 1777 dans les meilleurs sentiments religieux, n'ayant oublié aucun de ses amis dans son testament, et laissant à plusieurs d'entre eux des legs, des rentes viagères même; ce qui a fait dire, avec plus de méchanceté que de justice, que les gens de lettres étaient payés pour la louer. Thomas, l'abbé Morellet et D'Alembert furent ceux qui mirent le plus d'empressement à acquitter cette dette, qui était pour eux la dette du cœur. Écrivant long-temps après eux, La Harpe, Marmontel et M. Suard, enfin l'abbé Delille (dans son poème de la Conversation), ne nous ont pour ainsi dire rien laissé à apprendre sur Mme. Geoffrin. Mais s'ils n'avaient pas autant détaillé tous les genres de mérite qui lui étaient propres, et que nous eussions à la juger ici sans autres données que les mots et les maximes qu'on cite d'elle, que ses lettres et quelques fragments de sa main, il nous resterait encore une idée très positive de son genre d'esprit. Les qualités qui le distinguaient étaient évidemment le naturel, la justesse et la finesse, quelquefois aussi la grâce. Dans le peu qu'on a imprimé de Mme. Geoffrin, l'on a fait disparaître les fautes qui justifieraient ce que dit Marmontel dans ses Mémoires, qu'elle écrivait en femme « mal élevée, et qui s'en vantait. » A la vérité c'était un travers du temps parmi les personnes de son sexe, et peut-être aussi parmi les hommes

dans un certain ordre de la société. Son style est concis, clair et simple; il n'a aucun des défauts qu'on reproche au style académique. Les mots rendent toujours sa pensée d'une manière heureuse, et souvent originale: enfin, dans ses écrits comme dans ce qu'on nous a rapporté de ses entretiens et de sa vie, on reconnaît les avantages que donne le bon sens joint à la sagesse de caractère, quand ils sont perfectionnés l'un et l'autre par un grand usage du monde.

L—P—E.

GEOFFROI, premier du nom, fut aussi le premier qui prit le titre de duc de Bretagne; Conan Ier., son père, n'ayant eu que celui de comte de Rennes. Parvenu à la souveraineté en 992, il débuta par contraindre Judicaël Bérenger à lui faire hommage du comté de Nantes. Il fut long-temps et injustement en guerre avec ce prince, dont il convoitait les états. Ayant épousé Hedwige, fille aînée de Richard Ier., dit le *viel*, duc de Normandie, Geoffroi vint au secours de Richard II, successeur de ce prince, contre le comte de Chartres, leur beau-frère, qui, à la mort de sa femme, sœur de Richard, décédée sans postérité, n'avait pas voulu rendre la partie du comté de Dreux assignée en dot à celle-ci. Richard ayant aussi appelé à son secours Olaüs, roi des Horiques, et Lacman, roi des Suèves, ces barbares équipèrent une flotte, qui, au lieu de se porter en Normandie, vint débarquer les troupes qu'elle avait à bord, sur les côtes de Bretagne, aux environs de Cancale; ils brûlèrent Dol, et en massacrèrent tous les habitants qui avaient voulu s'opposer à leur débarquement: remontant ensuite sur leurs vaisseaux, ils firent voile vers la Normandie. Geoffroi, regardant ce malheureux événement comme une punition du ciel courroucé de la guerre injuste qu'il avait faite au comte de Nantes, fit de grandes concessions au clergé, afin de fléchir la colère de Dieu, et résolut en outre de faire le voyage de Rome. Au retour de ce pieux pèlerinage, en 1008, il fut tué d'un coup de pierre, qui l'atteignit à la tête; cette pierre avait été lancée par une femme chez laquelle il avait logé, et qui était furieuse d'avoir vu étrangler une de ses poules par un de ces oiseaux de proie que, suivant l'usage de ce temps, on portait à la suite du duc. Geoffroi Ier. eut deux fils, Alain III, dit le *Rebru*, qui lui succéda, et Eudes, vicomte de Porhoët: ce dernier, qui régna après son frère, eut sept fils, connus dans l'histoire par leurs aventures extraordinaires. Adelaïs, aussi fille de Geoffroi, morte en 1067, fut abbesse de St.-George de Rennes.

P—E.

GEOFFROI II, surnommé le Beau, comte d'Anjou, troisième fils d'Henri II, roi d'Angleterre, et d'Éléonore de Guienne, épouse divorcée de Louis-le-Jeune, roi de France, naquit en 1158, et devint duc de Bretagne par son mariage avec Constance, fille de Conan IV, et héritière de ce duché. Quoique les accords fussent faits dès l'année 1166, époque à laquelle le prince n'avait que huit ans, et la princesse quatre ou cinq, le mariage ne se conclut qu'en 1182, à cause des difficultés élevées par le pape pour donner des dispenses, les conjoints étant parents au troisième degré. Depuis l'accord de ce mariage, Conan IV, qui avait été contraint de le conclure par la force, ne fut plus que le lieutenant du roi d'Angleterre, jusqu'à sa mort, arrivée en 1171. Geoffroi, possesseur de la Bretagne, se distingua fort jeune dans les guerres qu'il soutint en faveur de

Philippe-Auguste, contre les ducs de Bourgogne et les comtes de Flaudre et de Champagne. Entraîné dans la révolte contre son propre père à l'instigation de sa mère, de ses frères et du roi de France, il ravage l'Aquitaine, pille le trésor de St.-Martial de Limoges, reçoit son frère Henri dans le château de cette ville, et fait tirer des flèches sur le roi Henri II lui-même, qui se présentait pour y entrer. Revenu à Paris pour se concerter avec Philippe-Auguste, avec lequel il était intimement lié, Geoffroi est renversé et foulé aux pieds des chevaux dans un tournois qui avait été donné en son honneur. Les suites de cet accident, jointes à une dysenterie dont il fut atteint, terminèrent ses jours en 1186. La mémoire de ce prince, d'un caractère doux, quoique très vaillant, a été long-temps en vénération parmi le clergé et la noblesse de Bretagne. Il fit pendant son règne de grandes donations aux églises; il leur donna en une seule fois jusqu'à 40,000 marcs d'argent. Il est l'auteur de cette loi célèbre, appelée communément l'*assise* du comte Geoffroi, par laquelle les fils aînés des barons et des chevaliers recueillaient l'entière succession de leurs pères, au detriment de tous les autres enfants. Il eut de son mariage avec Constance, un fils né posthume, nommé Arthus, que son oncle Jean-sans-Terre fit périr, et une fille née en 1184, qui fut accordée au fils de Léopold, duc d'Autriche, que le même Jean-sans-Terre retint long-temps prisonnière, et qu'il enferma ensuite dans le monastère de Cerf, à Bristol, où elle mourut en 1241. P—R.

GEOFFROI LE BEL, nommé aussi *Plantagenet*, parce qu'il portait ordinairement un rameau de cet arbuste à son casque, duc de Normandie, comte d'Anjou et du Maine, naquit à Angers, le 23 août 1113. Foulques son père, un des plus puissants seigneurs de France, lui fit épouser, en 1127, Mathilde, fille de Henri Ier., roi d'Angleterre, et veuve sans enfants de l'empereur Henri V. Cet hymen fut célébré au Mans, par des fêtes magnifiques qui durèrent trois semaines. Bientôt Foulques, appelé au trône de Jérusalem, investit avant son départ Geoffroi des comtés d'Anjou et du Maine. Le jeune prince fit ses premières armes contre plusieurs vassaux rebelles qu'il réduisit à l'obéissance. Devenu héritier du duché de Normandie, par la mort de Henri son beau-père, il combattit huit ans pour recueillir cette riche succession, que lui disputaient le comte de Blois élu par les Normands, et Louis le jeune, roi de France. De nouveaux troubles suivirent cette guerre. Dubellai, sénéchal d'Aquitaine, avait ravagé l'Anjou; Geoffroi le poursuit à outrance, et le fait prisonnier. Louis le jeune réclame à main armée la délivrance du captif : plusieurs provinces sont dévastées. Enfin le comte d'Anjou cède, et met Dubellai en liberté; mais il dédaigne de se faire absoudre des censures que le pape Eugène III avait lancées contre lui. En vain St.-Bernard l'exhorte à se soumettre: le fier Geoffroi proteste qu'elles sont nulles. Cette discussion n'était pas terminée, lorsqu'il mourut à Château-du-Loir, en septembre 1151; il fut inhumé dans la cathédrale du Mans, où l'on voyait, avant 1793, son portrait en émail, sur une table de cuivre, avec ce distique :

Ense tuo, princeps, prædonum turba fugatur;
Ecclesiisque quies, pace vigente, datur.

Ce prince était brave, généreux, magnanime, et d'une belle stature : mais les guerres féodales sans cesse renaissantes qu'il eut à soutenir pendant

vingt ans, rendirent ses sujets malheureux: « *La famine fut si grande en 1146, que la somme de bled (environ 300 l.) valait 40 sols, et l'avoine, alors le manger ordinaire des plus grands seigneurs, se vendait 16 sols. On mangea de la chair humaine.* » (Dumoulin, *Hist. de Normand.*) Le marc d'argent valait alors 2 liv. 6 s. 8 d. Geoffroi eut trois enfants, dont l'aîné (Henri II) monta sur le trône d'Angleterre. L—U.

GEOFFROI MARTEL, fils de Foulques Nerra, comte d'Anjou et d'Hildegarde, naquit le 14 octobre 1006. C'était un prince guerrier, qui se faisait des ennemis pour les combattre et les écraser, comme un marteau qui frappe de grands coups: delà le surnom de *Martel*, surnom caractéristique de sa valeur. Il n'avait qu'environ 22 ans quand il déclara la guerre à Guillaume V, duc d'Aquitaine, le défit deux fois en bataille rangée, et s'empara de l'objet de la dispute, c'est-à-dire de la Saintonge, qu'il prétendait lui appartenir du côté de sa mère. Par le conseil de celle-ci, il demanda et obtint en mariage Agnès de Bourgogne, veuve de Guillaume; car ce seigneur était mort de chagrin, après être resté trois ans prisonnier de Geoffroi. Agnès lui porta en dot le comté de Poitou et d'autres biens considérables. Il était presque toujours en guerre avec ses voisins, et le plus souvent avait sur eux l'avantage. Ce fut les armes à la main, qu'il déposséda du comté de Vendôme Foulques dit l'*Oison*, son neveu, mais d'accord avec Adèle, mère de celui-ci, qui avait à s'en plaindre. Après avoir joui plusieurs années de ce comté, il le rendit à Foulques, sous le bon plaisir du roi Henri Ier., dont il reçut, dans le cours de sa vie, de grandes marques de confiance et de faveur. Agnès de Bourgogne était, comme son mari, d'une humeur turbulente et ambitieuse. Pendant un de ses séjours à Vendôme, Geoffroi y fonda l'abbaye de la Trinité, en 1032. Michel Paphlagonien, empereur d'Orient, ayant envoyé demander au roi de France des secours contre les Sarrasins qui faisaient de grands ravages dans ses états, et surtout en Sicile, Geoffroy s'y transporta et les défit près de Messine. A la suite de cette victoire, invité par l'empereur à venir le voir, il se rendit à Constantinople, où il reçut, comme un témoignage de la reconnaissance de Michel, *la Sainte Larme* : il fit présent à l'abbaye de Vendôme de cette relique, qui y a long-temps excité une grande dévotion, et donné lieu, en 1700, à une discussion assez vive entre le père Mabillon et le curé de Vihraie. (*Voy.* THIERS.) Indépendamment du comté d'Anjou, Geoffroi Martel devint, par la mort de son père Foulques Nerra, maître de tous les domaines de celui-ci; il s'empara du comté de Blois et de la Touraine, où il fonda la petite ville de Château-Regnault, etc. Il laissa à ses successeurs une partie de ses conquêtes. Las de guerroyer et de mener une vie agitée, il prit l'habit religieux à Saint-Nicolas d'Angers, monastère bâti par Foulques Nerra, y vécut deux ans dans la retraite, et mourut en 1061, sans laisser de postérité. L—P—E.

GEOFFROI DE MONMOUTH. *Voy.* GALFRID.

GEOFFROI D'AUXERRE, né dans cette ville au XIIe. siècle, fut disciple d'Abailard, l'abandonna pour se mettre sous la direction de St.-Bernard, et devint le secrétaire de cet illustre fondateur. Élu abbé d'Igny dans le diocèse de Reims, il fut rappelé en 1162 à Clairvaux pour prendre le gouvernement de cette maison, la quitta au

bout de dix ans, et passa en Angleterre, où il sut se concilier si bien les bonnes grâces de Henri II, que ce prince écrivit au chapitre général de l'ordre et au pape, pour obtenir la permission de le retenir à sa cour. D'Angleterre il se rendit en Italie, fut fait abbé de Fossa-Nova en 1175, et se retira ensuite à l'abbaye de Hautecombe en Savoie, où il mourut après l'an 1180. Oudin recule sa mort jusqu'en 1215; mais les raisons dont il appuie son opinion ne paraissent pas bien fondées. On a reproché à Geoffroi son ingratitude envers Abailard, son premier maître, contre lequel il écrivit dans le temps même où celui-ci était persécuté; et l'on avoue qu'il est difficile de le justifier à cet égard. On a plusieurs ouvrages sous le nom de Geoffroi d'Auxerre ou de Clairvaux; ce sont : I. *Vitæ Sancti Bernardi libri tres; de ejus miraculis, et sermo in die memoriæ illius sacro;* dans l'édition des œuvres de Saint-Bernard, donnée par Mabillon (1). II. *Epistola de morte Sancti Bernardi;* elle a été insérée dans le tome v des *Miscellanea* de Baluze. III. *Vita Sancti Petri archiepiscopi Tarentasianensis;* dans les Vies des Saints par Surius, et dans les *Acta sanctorum* des Bollandistes, au 8 mai : cette vie a été traduite en français et en flamand. IV. *Epistola de transsubstantiatione aquæ mixtæ vino in sanguine Christi;* dans l'Hist. de Baronius, sous l'année 1188. V. *De gestis in concilio Remensi, anno* 1148; dans l'Hist. ecclésiast. de Baronius. VI. *Sermones in festum S. Joannis Baptistæ et in festum S. Martini;* dans la *Bibl. concionatoria* du P. Combefis. VII. *Liber contra P. Abailardum; Commentar. in Canticum canticorum; Sermones in Apocalypsim :* manuscrits. Bertrand Tissier, prieur de Bonnefontaine, préparait au XVIIe. siècle une édition complète des œuvres de Geoffroi, dans laquelle il se proposait d'insérer les pièces inédites qu'on vient de citer, et d'autres encore. D. de Visele, en travaillant après Tissier à mettre en ordre les pièces qui portent le nom de Geoffroi, reconnut qu'elles ne pouvaient pas être de la même main, et renonça à l'exécution de son projet, par l'impossibilité où il se trouva de distinguer celles qui appartenaient à Geoffroi de celles qui sont d'autres écrivains du même nom et du même siècle. W—s.

(1) La vie entière de St. Bernard est composée de cinq livres, dont les trois derniers seulement sont de Geoffroi. Les deux premiers sont de Guillaume, abbé de St.-Thierry, et d'Arnould, abbé de Bonnevaux.

GEOFFROI ou GODEFROI, cinquième abbé de la Trinité de Vendôme, était né à Angers, d'une famille noble, et y fut élevé par l'archidiacre Garnier. Ses parents le destinaient à de hauts emplois civils; mais il préféra d'entrer dans le monastère qui avait été fondé à Vendôme par Geoffroi Martel, comte d'Anjou. Ses progrès dans la piété, les lettres et la science ecclésiastique, furent tels que, n'étant encore que novice et diacre, il fut jugé digne, en 1092, de remplir le siége abbatial. Il reçut la bénédiction du célèbre Yves de Chartres. Par son serment d'obéissance à cet évêque, il avait renoncé au droit que prétendait avoir l'abbaye de ne relever que du pape; mais il céda aux reproches et aux instances de ses religieux, qui l'engageaient à entreprendre le voyage de Rome, pour y faire annuller ce serment. Urbain II lui conféra l'ordre de la prêtrise, ainsi que la dignité de cardinal, dont le titre était déjà attaché à l'abbaye de Vendôme. Il en

obtint, de plus, une bulle qui confirmait tous les priviléges dont cette abbaye avait joui précédemment. Geoffroi eut occasion de témoigner sa reconnaissance au souverain pontife, en lui fournissant des sommes d'argent considérables, des chevaux et des équipages pour arrêter les entreprises de l'anti-pape Guibert, qui se faisait appeler Clément III. Ce fut même l'abbé de Vendôme qui aida Urbain II, en 1093, à rentrer dans le palais de Latran. Il revint l'année suivante à Vendôme, où il reçut, en 1096, la visite du même pape. Employé à plusieurs affaires importantes de l'Église et de l'État, il assista à divers conciles, et fut choisi par Louis-le-Gros pour accommoder un différend qu'avait ce monarque avec le comte d'Anjou. Extrêmement zélé pour les intérêts du Saint-Siége, Geoffroi passa douze fois les Alpes, fut trois fois prisonnier des ennemis du pape, et courut souvent le risque de la vie. Il eut personnellement à soutenir un procès contre des évêques, des abbés et des seigneurs, relativement aux droits de son monastère, droits qu'il conserva, et qu'il parvint même à augmenter. Par sa douceur et sa prudence, il triompha des intrigues d'un de ses religieux, apostat, qui l'avait brouillé avec le comte de Vendôme, Geoffroi de Preuilly. En différentes occasions, il exigea la réparation d'outrages ou d'atteintes portées à ses priviléges; et cela d'une manière qui prouve bien quel était alors l'ascendant des gens d'église sur les plus grands seigneurs, quoique ceux-ci eussent la puissance des armes, et plusieurs d'entre eux une disposition à peu près permanente à en abuser. Le train de l'abbé de Vendôme était, dit-on, si considérable, qu'un évêque du Mans le pria de ne point passer chez lui, attendu qu'il ne se trouvait pas en état de recevoir un si riche abbé. Du reste, soignant le spirituel et le temporel avec un zèle égal, il entretenait la régularité et la ferveur de ses religieux, et faisait admirer les qualités de l'ame réunies en lui à celles de l'esprit. Indépendamment de la considération qu'avaient pour lui les papes, il fut regardé comme une des lumières de son siècle. Geoffroi mourut dans son abbaye, en avril 1130. Il a composé divers ouvrages, dont une partie a été publiée par le père Sirmond, en 1610. Ils consistent, 1°. en cinq livres de lettres, dont plusieurs sont adressées à des papes et à des légats, à des évêques, abbés, moines, et à différents particuliers. Une des plus fameuses est celle qu'il écrivit à Robert d'Arbrissel (*Voy.* Arbrissel), fondateur de l'abbaye de Fontevrault. Elle est la 47ᵉ. du IVᵐᵉ. livre. C'est l'épanchement d'un ami, qui avertit charitablement son ami que des bruits désavantageux, scandaleux même, courent sur son compte, afin que celui-ci se corrige, si ce qu'on dit de lui est vrai. Geoffroi a l'air de ne pas croire au fait singulier rapporté dans cette lettre. Le père Sirmond se repentit de l'avoir imprimée, d'autant plus qu'elle était démentie par plusieurs auteurs, c'est-à-dire, attribuée à d'autres que l'abbé Geoffroi; mais la lettre existait dans les manuscrits des abbayes de la Couture du Mans, et de la Trinité de Vendôme. Deux moines de Fontevrault, envoyés pour l'enlever dans cette dernière ville, le tentèrent sans succès, n'ayant pu soustraire qu'un seul feuillet du livre, qui est déposé aujourd'hui à la bibliothèque de Vendôme. — 2°. A la suite des lettres de Geoffroi se trouvent plusieurs *Opuscules*, où il a traité avec assez

d'ordre et de lumière divers points de doctrine et de discipline ecclésiastiques. — 3°. Des *Hymnes* en prose, et onze *Sermons*. Il avait encore composé des commentaires sur les Épîtres de St.-Paul. Enfin, l'on voyait à l'abbaye de St.-Germain-des-Prés de Paris un gros manuscrit, qui contenait un commentaire du même auteur sur les cinquante premiers psaumes de David. L—P—E.

GEOFFROY (Étienne-François), célèbre médecin, naquit à Paris, le 13 février 1672, de Mathieu-François Geoffroy, habile et riche apothicaire. « Si nous disions que l'éducation d'un jeune homme a été telle, que, quand il fut en physique, il se tenait chez son père des conférences réglées, où Cassini apportait ses planisphères, Truchet ses machines, Joblot ses pierres d'aimant, où Duverney faisait ses dissections, et Homberg des opérations de chimie, où se rendaient plusieurs autres savants fameux, et des jeunes gens qui portaient de beaux noms; qu'enfin ces conférences parurent si bien entendues et si utiles, qu'elles furent le modèle et l'époque de l'établissement des expériences de physique dans les colléges, sans doute on croirait qu'il s'agissait de l'éducation d'un fils de ministre, destiné aux plus brillants emplois, aux plus éminentes dignités. Cependant tout cela fut fait pour le jeune Geoffroy, que son père ne destinait qu'à lui succéder dans sa profession; mais il savait combien de connaissances demande la pharmacie embrassée dans toute son étendue. » Le disciple justifia, ou plutôt surpassa l'attente de ses maîtres. Il cultiva surtout avec une sorte de prédilection la botanique et la chimie. Dans ses heures de récréation, il tournait, il travaillait des verres de lunettes; il exécutait des machines en petit. Son père voulut qu'il allât en 1692, à Montpellier, pour y apprendre la pharmacie, chez un apothicaire instruit, lequel, en retour, envoya son fils à Paris chez Geoffroy. Le séjour d'une cité fameuse à plus d'un titre, fut extrêmement utile au jeune Parisien; il suivit avec ardeur les plus célèbres professeurs de l'université. Avant de revenir dans la capitale, il voyagea dans les belles provinces du midi de la France, et visita les ports de l'Océan. De retour à Paris, en 1694, il fit son chef-d'œuvre en pharmacie : la gravure ingénieuse, placée à la tête du programme, inspira au savant Charles Rollin de beaux vers latins, que l'abbé Bosquillon traduisit, ou pour mieux dire, imita en vers français. Le comte de Tallard ayant été nommé, en 1698, à l'ambassade extraordinaire d'Angleterre, choisit Geoffroy pour son médecin, et ne crut point que cette confiance, accordée au mérite dépourvu de titre, fût trop hardie. Les principaux membres de la société royale de Londres, charmés des connaissances variées et profondes du jeune Français, l'admirent dans leur sein; et l'année suivante, l'académie des sciences de Paris lui accorda le même honneur. En 1700, il accompagna l'abbé de Louvois en Italie, comme son médecin et son ami. Revenu à Paris, Geoffroy obtint de son père la liberté de suivre la carrière médicale. Entré en licence au mois de mars 1702, il soutint des thèses, fort curieuses et parfaitement écrites, pour son baccalauréat et son doctorat. Dans l'une, il examine si toutes les maladies proviennent de la même cause, et peuvent être guéries par le même remède. Dans une seconde, présidée par Fagon, en 1704, le candidat conclut que le médecin philosophe

doit être mécanicien-chimiste. Une troisième est de la plus piquante originalité : *An à vermibus hominum ortus, interitus ?* Elle servit en quelque sorte de canevas à la dissertation inaugurale que le jeune docteur présida la même année, et fit soutenir à Claude Ducerf : *An hominis primordia vermis ?* Ce singulier sujet excita vivement la curiosité des dames ; elles voulurent lire la thèse, et Nicolas Andry la traduisit en français, sous ce titre : *Si l'homme a commencé par être ver ?* Persuadé que l'exercice de la médecine doit être précédé par de longues et sérieuses méditations, Geoffroy continua d'étudier avec une ardeur infatigable, pendant dix années ; ce fut alors seulement qu'il consentit à pratiquer un art dans lequel une erreur peut devenir un homicide. Désigné en 1707 pour suppléer Fagon, celui-ci jugea qu'un pareil suppléant méritait un plus noble titre ; et, par les démarches généreuses de son Mécène, la chaire de chimie au Jardin des Plantes fut confiée à Geoffroy : en 1709, il obtint celle de médecine et de pharmacie au collége de France, et se montra digne de son illustre prédécesseur Tournefort. « La faculté de médecine, dit Fontenelle, crut, en 1726, se trouver dans des circonstances où il lui fallait un doyen qui, possédant toutes les qualités nécessaires, ne fit cependant aucun ombrage à sa liberté, et qui aimât mieux sa compagnie que sa place. » Geoffroy fut élu : mais, comme tous les membres d'une république ne sont pas également républicains, quelques-uns attaquèrent son élection ; et lui-même aurait été volontiers de leur parti. Il fut confirmé par le jugement de la cour, et continué les deux années suivantes, par les suffrages de ceux même qui auparavant lui avaient été contraires. La faculté lui donna plusieurs autres témoignages de la plus honorable confiance. Jaloux de remplir glorieusement ses nombreuses et pénibles fonctions, Geoffroy tomba, pour ainsi dire, accablé de fatigues, et mourut le 5 janvier 1731. Sa bibliothèque, riche et parfaitement choisie, fut vendue la même année, d'après le catalogue rédigé par Gabriel Martin. Geoffroy avait entrepris de dicter à ses auditeurs du Collége-Royal toute l'histoire de la matière médicale. Le règne minéral a été terminé ; et, pour le règne végétal, il était arrivé, en suivant l'ordre alphabétique, jusqu'à la *mélisse*. Tout ce qu'il a dicté, a été recueilli, revu et publié par Étienne Chardon de Courcelles, sous ce titre : *Tractatus de materiâ medicâ, sive de medicamentorum simplicium historiâ, virtute, delectu et usu*, Paris, 1741, 3 vol. in-8°. Le tome premier comprend les fossiles ; le second, les végétaux exotiques ; le troisième, les végétaux indigènes. L'éditeur a joint au premier volume une partie des thèses, et quelques autres opuscules de Geoffroy, ainsi que son éloge, par Fontenelle. Cette pharmacologie a été traduite en français par M*** (Antoine Bergier), Paris, 1741-1743, 7 vol. in-12. Ce traducteur, aidé du savant Bernard Jussieu, compléta l'histoire des végétaux, depuis la *mélisse* jusqu'au *xyris*, Paris, 1750, 3 vol. in-12. La partie zoologique fut traitée par les docteurs Arnault de Nobleville et Salerne, Paris, 1756-1757, 6 vol. in-12. Jean Goulin publia, en 1770, une table générale alphabétique de tout l'ouvrage, en un gros volume in-12 de 600 pages. Garsault dessina d'après nature, et mit au jour, en 1764, les *figures des plantes d'usage en médecine*, dé-

crites dans la matière médicale de Geoffroy, gravées par de Fehrt, Prevôt, Duflos, Martinet; Paris, 1764, 4 vol. in-8°. (*Voy.* GARSAULT.) Les étrangers se sont empressés d'enrichir leur littérature de cette production importante. L'original latin a été réimprimé plusieurs fois en Italie; et la continuation a été traduite dans la même langue, 5 vol. in-4°., Venise, 1771, 1791. La version allemande, avec une préface de Chrétien-Théophile Ludwig, parut à Leipzig, 1760-1765, 8 vol. in-8°. La traduction anglaise, par G. Douglas, Londres, 1736, in-8°, est loin d'être complète: l'imitation ou supplément anonyme, publié en 1751, sous le titre *A new treatise*, etc., est une rapsodie. L'accueil universel fait à la *Matière médicale* de Geoffroy, repose-t-il sur le mérite réel de l'ouvrage? Oui, sans doute; et l'espèce de dédain auquel on semble la condamner aujourd'hui, témoigne bien plutôt un amour irréfléchi de la nouveauté que les progrès du bon goût. Les recherches nombreuses, l'érudition choisie, les observations importantes rassemblées, et pour ainsi dire accumulées dans ce livre, lui assigneront éternellement une place distinguée parmi les meilleures pharmacologies. Le savant et laborieux auteur a enrichi les Mémoires de l'académie des sciences de divers articles, dont il suffira de mentionner les principaux: I. *Table des différents rapports observés en chimie entre différentes substances*, et *Éclaircissements sur cette table*, 1718 et 1720. II. *Observations sur le vitriol et sur le fer*, 1713. On retrouve ces trois opuscules en tête du premier volume de la *Matière médicale*. III. *Sur les dissolutions et sur les fermentations que l'on peut appeler froides, parce qu'elles sont accompagnées du refroidissement des liqueurs dans lesquelles elles se passent*, 1700. IV. *Examen des eaux de Vichy et de Bourbon l'Archambault*, 1702. V. *Détail de la manière dont se fait l'alun de roche en Italie et en Angleterre*, 1702. Jacquin a consacré à la mémoire de cet illustre pharmacologiste, sous le nom de *Geoffræa*, un genre de plantes légumineuses, composé d'un petit nombre d'espèces, toutes exotiques, dont l'une, originaire de Surinam, produit une écorce qui passe pour un précieux vermifuge.
C.

GEOFFROY (CLAUDE-JOSEPH), frère puîné du précédent, naquit à Paris, le 8 août 1685. Son père le destinait à la médecine, et desirait que l'aîné prît la pharmacie: il arriva précisément le contraire. Claude-Joseph montra une prédilection marquée pour les études pharmaceutiques. Il suivit avec ardeur les leçons de Tournefort, dont il se concilia l'estime et l'amitié. Jaloux d'augmenter encore ses connaissances, déjà très étendues, et d'observer la nature dans un climat où elle répand avec une sorte de libéralité ses plus brillantes productions, il parcourut en philosophe les provinces méridionales de la France, pendant les années 1704 et 1705. Au retour de ce voyage, dont il rapporta une foule de productions curieuses, l'académie des sciences l'admit dans son sein, bien qu'il eût à peine atteint sa vingt-deuxième année. Il consacra tous ses travaux à cette illustre société, dont il a été l'un des plus zélés collaborateurs. Les mémoires qu'il a fournis sont au nombre de 64, parmi lesquels on distingue les suivants: I. *Observations sur le nostoch, qui prouvent que c'est véritablement une plante*, 1708. II. *Sur la végétation des*

truffes, 1711. III. *Sur la structure et sur l'usage des principales parties des fleurs*, 1711. IV. *Sur les fleurs du blé de Turquie, ou maïs*, 1712. Ces quatre mémoires présentent des réflexions très ingénieuses, et même de véritables découvertes sur la structure et les fonctions des organes de la fructification. L'auteur prouve qu'un végétal ne peut être complet, s'il est privé d'anthères; la résection de ces parties sexuelles mâles et fécondantes détermine toujours l'avortement. L'habile expérimentateur a constaté ces faits, alors neufs, sur le maïs, et même sur diverses cryptogames; il a démontré le premier que le nostoch ne se reproduit qu'au moyen des semences. V. *Observations sur les huiles essentielles, avec quelques conjectures sur la cause des couleurs des feuilles et des fleurs des plantes*, 1707. VI. *Sur les huiles essentielles, et sur différentes manieres de les extraire et de les rectifier*, 1721, 1728. VII. *Différents moyens d'enflammer, non seulement les huiles essentielles, mais même les baumes naturels, par les esprits acides*, 1726. VIII. *Sur le mélange de quelques huiles essentielles avec l'esprit-de-vin*, 1727. IX. *Moyens de congeler l'esprit de vin, et de donner aux huiles grasses quelques-uns des caracteres des huiles essentielles*, 1741. Geoffroy s'est occupé long-temps, et avec une sorte de complaisance, des huiles essentielles ou volatiles, auxquelles il attribue peut-être une influence trop exclusive en général, et spécialement pour la coloration des diverses parties du végétal. X. *Observations sur la gomme-lacque, et sur les autres matières animales qui fournissent la teinture pourpre*, 1714. XI. *Méthode pour connaître et déterminer au juste la qualité des liqueurs spiritueuses qui portent le nom d'eau-de-vie et d'esprit-de-vin*, 1718. XII. *Nouvelles expériences sur quelques espèces de verres dont on fait des bouteilles*, 1724. XIII. *Examen chimique des viandes qu'on emploie ordinairement dans les bouillons, par lequel on peut connaître la quantité d'extrait qu'elles fournissent, et déterminer ce que chaque bouillon doit contenir de suc nourrissant; on y a joint l'analyse chimique du pain*, 1730, 1732. XIV. *Description du petit nain nommé* Nicolas Ferry, 1746. Tout le monde a entendu parler de ce petit personnage, plus connu sous le nom de *Bébé*. On voit dans les cabinets de la Faculté de médecine de Paris, sa statue en cire, parfaitement ressemblante, et vêtue des mêmes habits que portait Bebé à la cour du roi Stanislas, qui l'aimait beaucoup. Geoffroy mourut le 9 mars 1752, laissant un beau cabinet de curiosités, dont le catalogue a été publié par Guérin, Paris, 1753: celui de sa bibliothèque parut l'année suivante. C.

GEOFFROY (Étienne-Louis), fils d'Étienne-François, naquit à Paris en 1725. Il montra, comme son père, une sorte de passion pour les diverses branches de l'art de guérir, et notamment pour l'histoire naturelle. En 1748, il soutint avec distinction plusieurs thèses pour obtenir le doctorat. L'une est destinée à prouver que la saignée convient moins aux personnes grasses qu'aux maigres; l'autre, à démontrer que les incisions profondes préparent et favorisent la suppuration nécessaire aux grandes et fortes contusions. Le goût de Geoffroy pour la zoologie ne nuisit point à l'exercice de sa profession; il fut, pendant près de quarante années, un des médecins les plus renommés de la capitale. Les orages révolutionnaires vinrent trou-

bler la tranquillité de ce vénérable philantrope: il s'éloigna avec horreur d'une ville qui chaque jour offrait le hideux spectacle des crimes les plus révoltants. Retiré dans la petite commune de Chartreuve, près Soissons, il consacrait ses veilles au travail du cabinet, au soulagement des malheureux, et aux fonctions de maire, qui lui avaient été décernées. Deux autres distinctions bien flatteuses étaient réservées à sa vieillesse: il fut nommé membre du jury médical du département de l'Aisne, et correspondant de l'Institut de France. Doyen d'âge et de réception de l'ancienne faculté de médecine de Paris, il termina sa carrière au mois d'août 1810, laissant des souvenirs honorables, et des ouvrages importants. I. *Histoire abrégée des insectes qui se trouvent aux environs de Paris, dans laquelle ces animaux sont rangés suivant un ordre méthodique*, Paris, 1762, 2 vol. in-4°., fig. La contrefaçon de 1764, a des figures beaucoup moins belles. L'édition de 1799 est enrichie d'un supplément et de figures coloriées. L'auteur a fondé, comme Linné, sa classification générale sur l'absence ou la présence, le nombre, la forme et la texture des ailes. Il a cru devoir réunir les névroptères et les hyménoptères sous la dénomination de tétraptères à ailes nues. La distribution des ordres, d'après la quantité des articles des tarses, est sans contredit une modification très utile au système de l'immortel naturaliste suédois, qui cite fréquemment le médecin de Paris. On regrette, en lisant cet ouvrage précieux à beaucoup d'égards, de n'y point rencontrer les noms spécifiques. Le professeur Fourcroy a parfaitement rempli cette lacune dans son excellente *Entomologie parisienne*. II. *Traité sommaire des coquilles, tant fluviatiles que terrestres, qui se trouvent aux environs de Paris*, Paris, 1767, in-12. Geoffroy avait l'intention de publier sur les vers une monographie complète, dont cet opuscule n'est qu'un fragment, fort estimé des conchyliologistes. III. *Dissertations sur l'organe de l'ouïe de l'homme, des reptiles et des poissons*, Amsterdam et Paris, 1778, in-8°.; trad. en allemand, avec des remarques, Leipzig, 1780, in-8°., fig. Ces recherches intéressantes, qui contiennent plusieurs découvertes, suffiraient pour démontrer que l'anatomie des brutes répand une vive lumière sur celle de l'homme. C'est principalement dans la description de l'organe auditif des poissons que brille le talent de Geoffroy, dont les travaux, antérieurs à ceux de Camper et de Vicq-d'Azyr, sont cependant plus complets. IV. *Hygieine, sive ars sanitatem conservandi, Poëma*, Paris, 1771, in 8°.; trad. en prose française par le docteur Delaunay, Paris, 1774, in 8°. Ce poème réunit le double mérite de l'élégance et de l'exactitude. L'auteur chante en beaux vers l'art utile et négligé de conserver la santé. C'est la première bonne hygiène qu'on ait publiée en France. Le traducteur s'est montré digne de son modèle. V. *Manuel de médecine pratique, à l'usage des chirurgiens et des personnes charitables qui s'adonnent au service des malades dans les campagnes*, Paris, an IX, 2 vol. in-8°. Fruit infortuné de la décrépitude, ce manuel de médecine populaire ne méritait pas de voir le grand jour, et surtout de porter au frontispice un nom justement célèbre.

C.

GEOFFROY (JEAN-BAPTISTE), né à Charolles en 1706, se fit jésuite, et succéda aux PP. Porée et de la Sante



dans la chaire de rhétorique au collége de Louis-le-Grand, qu'il remplit pendant plusieurs années avec distinction. Il survécut à la société dont il était membre, et se retira dans sa patrie, où il est mort en 1782. On a de lui : I. Plusieurs harangues latines, *Gallis ob regem ex morbo restitutum*, 1744; *De amore patriæ*, 1744; *Ludovico Belgico*, 1748; *De pace*, 1749; *Quo loco inter cives vir litteratus habendus sit*, 1756 (Il décide ainsi la question : s'il est honnête homme, parmi les meilleurs; s'il est corrompu, parmi les plus dangereux); *In augustissimas Delphini nuptias, Augustis parentibus Delphino et Delphinæ*, 1751; *In restitutam Delphino valetudinem*, 1752. II. *Vers français sur la convalescence du Dauphin*, 1752. III. *Exercices en forme de plaidoyers prononcés par les rhétoriciens du collége de Louis-le-Grand*, 1766, in-12, réimprimés depuis avec des augmentations en 2 vol. in-12. IV. *Oraison funèbre du Dauphin* (père de Louis XVI), 1766, in-4°. Le P. Geoffroy fit représenter, en 1753, au collége des Jésuites de Paris, *Basilide*, tragédie en 5 actes et en vers, dont on peut voir l'extrait dans le Mercure de mai 1753, et le *Misantrope*, comédie totalement différente de celle de Molière. — Malgré l'autorité de quelques bibliographes, nous croyous que c'est à un autre Geoffroy que l'on doit *le Songe de Scipion, la Lettre politique à Quintus, et les Paradoxes de Cicéron, traduction nouvelle avec des remarques, et le latin à côté*, 1725, in-12. Le P. Geoffroy n'avait que dix-neuf ans à cette époque. A. B—T.

GEOFFROY (Julien-Louis), né à Rennes en 1743, fit ses études au collége des Jésuites de cette ville, et vint les perfectionner à Paris, au collége de Louis-le-Grand, le plus célèbre de ceux qui étaient dirigés par la même société. Habiles à étudier les dispositions de leurs élèves, à discerner le mérite naissant, et le talent qui s'annonce dans les premiers essais et les premières compositions de la jeunesse, les Jésuites distinguèrent Geoffroy, et se l'attachèrent. Témoins de ses succès dans ses études, et très bons juges de son goût et de son aptitude pour les belles-lettres, ils le destinèrent à les enseigner. Mais la catastrophe qui anéantit cet ordre, laissa Geoffroy, à peine âgé de vingt ans, sans état et sans occupation; il était naturel qu'il en cherchât une conforme à celle qui venait de lui être enlevée. A cette époque, la carrière de chacun était fixée, et à peu près irrévocablement déterminée par la première direction qu'il avait prise ou qu'on lui avait donnée. Tout homme ne se croyait pas propre à toutes choses; et le jeune homme privé des biens de la fortune, et qui avait fait de bonnes études, ne cherchait guère une ressource que dans cet avantage. Geoffroy ne quitta donc un collége des Jésuites que pour passer dans un collége de l'université; et il occupa, à Montaigu, l'humble et modeste emploi de maître d'études; ce qu'on appelait alors *maître de quartier*. Bientôt il en sortit pour entrer chez un riche particulier, M. Boutin, qui lui confia l'éducation de ses enfants. Ce fut là qu'il contracta le goût des spectacles, où le menait souvent la mère de ses élèves. Ce goût ne fut point purement frivole chez lui, puisqu'il l'engagea à étudier l'art, à en approfondir les règles, à juger et les effets dramatiques, et le mérite des pièces, et le génie des auteurs, et le talent des acteurs. Pour mieux connaître encore la théorie de ces compositions que

toutes les littératures placent au premier rang des plaisirs de l'esprit et des productions du génie, il voulut en faire l'application, et il composa lui-même une tragédie. Il choisit pour sujet la mort de Caton : ce n'était pour lui qu'une étude. Il présenta cependant sa pièce aux comédiens, qui la reçurent, et lui donnèrent ses entrées : c'était tout ce que Geoffroy demandait. Jamais il ne sollicita la représentation de sa tragédie ; jamais dans la suite il n'en rappela aucune situation, aucune scène, aucun vers. Toutefois de mauvais plaisants, ou des auteurs humiliés, ayant appris que cette pièce avait existé, imaginèrent cinq ou six vers bien ridicules, et même une tragédie entière qu'ils firent imprimer sous son nom (1). Il ne tint qu'à Geoffroy de les faire condamner à un désaveu humiliant ; ce fut par modération qu'il s'en abstint. Jusqu'ici Geoffroy avait tiré parti de son instruction et de ses talents, sans néanmoins s'en faire un état : il crut qu'il était temps d'y penser ; et, ne s'écartant point de la route qu'il avait constamment suivie, il demanda à être agrégé à l'université de Paris, et fut reçu au concours. Ses examens furent brillants et remarqués. L'université distribuait tous les ans un prix auquel étaient libres de concourir tous les maîtres-ès-arts, et qui était la récompense du meilleur discours latin sur un sujet proposé par elle. Geoffroy concourut, pour la première fois, en 1773, et obtint le prix ; il se présenta encore, et avec le même succès, l'année suivante : enfin, une troisième palme, remportée en 1775, fit craindre à l'université que ce redoutable concurrent ne décourageât tous les autres ; elle déclara qu'un même athlète ne pourrait être couronné que trois fois. On a d'assez fortes raisons de croire qu'encouragé par ces succès, Geoffroy en ambitionna de plus éclatants et sur un plus brillant théâtre. Il concourut, dit-on, à l'académie française, pour l'éloge de Charles V ; et son discours fut honorablement remarqué à ce concours, où La Harpe remporta le prix. Enfin, Geoffroy entra dans la carrière où il s'est acquis une grande célébrité. Fréron venait de mourir ; et les héritiers et successeurs de ce critique fameux, cherchant un écrivain qui pût soutenir la réputation de l'*Année littéraire*, jetèrent les yeux sur Geoffroy. Il avait été récemment nommé à la chaire de rhétorique du collége de Navarre, d'où il passa bientôt à celle du collége Mazarin. Il était regardé, dans l'université, comme le plus habile des professeurs de rhétorique. Il accepta la proposition qui lui fut faite par les propriétaires de l'*Année littéraire*, et ne trompa point leur espoir. Il débuta dans cette carrière, au commencement de 1776, par un article sur le *Cours d'études* de l'abbé de Condillac. Geoffroy n'examina point les 16 volumes in-8°. dont ce Cours était composé ; il s'attacha à celui de ces volumes qui a pour titre, *De l'Art d'écrire*, celui de tous qui entrait le plus dans le plan de ses réflexions habituelles, et auquel il pouvait le mieux appliquer ses excellents principes littéraires. Il démontra combien ceux de l'auteur de l'*Art d'écrire* étaient ou superficiels ou erronés, et vengea surtout la belle poésie de Boileau de la fausse métaphysique de l'abbé de Condillac, qui, par ses analyses, disséquait tout, refroidissait tout, et se montrait étranger aux arts de l'imagination et à leur langage. Tous les arti-

(1) On attribua dans le temps à M. Cubières Palmezeaux, cette ridicule tragédie en 5 actes et en vers, 1804, in-8.

cles dont Geoffroy enrichit l'*Année littéraire*, dans le cours de quinze années qu'il y travailla, sont solides, judicieux, et remarquables par d'excellents principes de philosophie, de morale, et surtout de littérature. Son esprit est juste, sa logique ferme, et son style clair, pur, concis, mais généralement grave, quoiqu'il ne manque point de vivacité. Ses articles sont plutôt austères que légers et badins : il ne cherche point à égayer ses lecteurs, et ne se permet que de loin à loin quelques traits d'ironie. Geoffroy prit plus tard, dans un autre journal, un autre ton, et donna un autre tour à ses critiques; il prouva en cela son tact et son esprit, et montra qu'il savait très bien juger la différence des cadres, des temps, des esprits et des matières. De tous les articles répandus dans la volumineuse collection de l'*Année littéraire*, il n'en est point où l'on remarque, autant que dans ceux de Geoffroy, le goût et la connaissance de l'ancienne littérature, et des écrivains des deux siècles de Périclès et d'Auguste. Il fut aussi, pendant plusieurs années, un des principaux rédacteurs du *Journal de Monsieur*, écrit périodique rédigé dans les mêmes principes que l'*Année littéraire*. La révolution devait mettre fin, du moins pour un temps, à ces discussions paisibles et littéraires. Geoffroy en combattit les excès et les principes anarchiques, soit dans l'*Année littéraire*, qui subsistait encore pendant les deux premières années de la tourmente politique, soit dans des feuilles qui, paraissant tous les jours, étaient plus du goût des lecteurs, dont elles satisfaisaient plus vite l'avide empressement et la curiosité passionnée. Il entreprit, avec M. l'abbé Royou, *l'Ami du Roi*, journal qui eut et mérita beaucoup de succès. Mais bientôt les ennemis du Roi, de la patrie et de la société, proscrivirent ce journal et ses rédacteurs. Geoffroy, pendant la terreur, avait fui Paris et tous les dangers de la célébrité; dangers dont l'obscurité ne préservait pas toujours. Il s'était réfugié dans un hameau à quelques lieues de la capitale; là, confondu avec les villageois, vêtu d'un habit semblable au leur, il leur avait proposé d'enseigner à lire à leurs enfants, avait été examiné par les plus habiles d'entre eux, et jugé capable d'exercer cet emploi. Il l'exerça en effet pendant toute la lutte des factions qui se disputaient la puissance et ensanglantaient leurs querelles. Revenu à Paris dans l'année 1799, et toujours fidèle à la carrière qu'il avait d'abord embrassée, il entra chez un maître de pension dans un des quartiers les plus reculés de la capitale; c'est là qu'un de ses amis alla le chercher dans le printemps de l'année 1800, et lui proposa de se charger de la partie des spectacles dans le *Journal des Débats*. Geoffroy accepta; et alors commença pour lui une nouvelle carrière, une nouvelle vie, une véritable célébrité. Ce fut aussi dans l'histoire des journaux une époque neuve et singulière. Depuis dix ans et plus, toutes les fausses doctrines en philosophie, en morale, en politique, en littérature, avaient été proclamées, et régnaient audacieusement sur les esprits subjugués ou épouvantés; le vrai seul, dans tous les genres, n'avait plus d'interprète et de défenseur : oublié, pour ainsi dire, de tous, il était devenu une nouveauté pour tous les lecteurs. C'était un grand avantage pour la critique : elle pouvait parler de tout; remettre en question ce qui avait été cent fois jugé; reproduire les plus anciens axiomes de philosophie

et de morale; apprécier toutes les littératures anciennes et modernes, comme si elles ne l'avaient pas été déjà, parler enfin, comme d'une nouveauté, d'Homère, d'Euripide, de Virgile, de Lucain, de Bossuet, de Racine, de Corneille, de Boileau. Chose étrange! la critique était d'autant plus piquante qu'elle était plus raisonnable, plus juste, plus vraie: mais il fallait toutefois un homme de beaucoup d'esprit et de savoir pour entreprendre et bien remplir une tâche aussi variée et aussi étendue; et comme une pareille entreprise devait être, à cette époque, un combat opiniâtre et continuel, il fallait un homme aguerri dans ce genre polémique, et fécond en ressources: cet homme fut Geoffroy. Chargé de rendre compte de la représentation des pièces de théâtre, il sut ramener dans ce cadre, qui paraissait borné, toutes les questions, toutes les discussions; il ne ménagea ni les nouvelles doctrines ni leurs auteurs. Ceux-ci s'indignèrent et frémirent: ils discutèrent aussi; plus souvent ils insultèrent, et quelquefois ils dénoncèrent. Geoffroy ne se laissa point intimider; et, chaque matin, il paraissait sur la brèche, armé de nouveaux raisonnements, de nouvelles plaisanteries, de nouveaux sarcasmes: heureux si, souvent attaqué avec violence, il eût toujours répondu avec mesure et avec politesse! Il se devait à lui-même, il devait à ses lecteurs une modération que ses adversaires n'avaient peut-être pas le droit d'exiger, et qu'il ne garda pas toujours; et l'on peut lui reprocher des sarcasmes trop amers, des plaisanteries de mauvais goût. Ceux qui combattaient sous d'autres drapeaux, regardaient Voltaire comme leur chef; Geoffroy attaqua ce chef avec violence, et, il faut le dire, avec exagération: il fit des critiques peu fondées, injustes même; il reproduisit trop souvent celles qui étaient justes, et c'était la faute d'un sujet borné, dans lequel il était obligé de trouver un fonds inépuisable: il ne distingua pas assez le génie extraordinaire de l'homme, de l'abus qu'il en avait trop souvent fait, parla trop des défauts, et ne remarqua pas assez les beautés; et l'on ne sait quel fut son motif, car personne n'était plus en état de faire cette distinction et cette juste appréciation. Quelques autres exagérations lui furent justement reprochées: mais en général on peut dire que Geoffroy fut juste à peu près toutes les fois qu'il voulut l'être, et il le voulut souvent. Il eut sans doute beaucoup d'ennemis. Comment ne pas en avoir, lorsqu'on est aux prises avec l'orgueil des poètes, des poètes dramatiques surtout, et des comédiens? La colère de ceux-ci a été quelquefois portée jusqu'au scandale. Mais ses ennemis, ceux du moins qui sont dignes d'avoir un avis, dont le jugement est compté pour quelque chose, rendent justice à son esprit, à ses connaissances, à sa littérature, à ses talents. Ses nombreux lecteurs s'étonnaient surtout de cette prodigieuse fécondité qui, dans un cadre borné, ne s'épuisait jamais, ne se lassait jamais, et trouvait, dans un fonds cent fois exploité, de nouveaux et d'ingénieux motifs d'articles. Le naturel, l'abandon, la vivacité, étaient le caractère dominant de son style; il rattachait avec beaucoup d'art les principes de la philosophie usuelle et de la vie commune aux préceptes de la littérature; ingénieux artifice qui faisait le principal agrément de ses articles, comme il fait celui des épîtres d'Horace et de Boileau. Quelquefois il pouvait choquer la vérité, la justice, souvent les pré-

jugés ; on était mécontent, mais jamais ennuyé. On lui a beaucoup reproché les flatteries que, dans un grand nombre de ses feuilletons, il prodiguait au tyran qui opprimait la France, et nous ne sommes nullement disposés à les excuser : nous remarquerons seulement que personne ne se montra plus constamment l'ennemi de la révolution, des principes révolutionnaires, et des hommes révolutionnaires. Personne ne fut plus haï de ces derniers : il crut avoir besoin d'une protection contre le ressentiment de ces hommes dont quelques-uns étaient puissants et dangereux, et il flatta leur maître. Son esprit l'abandonna presque toujours dans ces occasions ; et peut-être serait-il permis d'en conclure que ces adulations, qui trop souvent venaient détruire tout l'agrément et le charme d'une excellente discussion littéraire, et d'une suite de réflexions ingénieuses et piquantes, lui étaient arrachées contre son gré, ses inclinations et ses sentiments. Considérées dans l'effet général qu'elles pouvaient produire, ces flatteries sans grâce, sans esprit et sans mesure, n'ont eu aucune influence sur l'opinion publique ; tandis que la guerre continuelle et vigoureuse qu'il déclara aux principes de la révolution, aux conséquences qui en dérivaient, aux préjugés qu'elle avait accrédités, aux écrits, et surtout aux ouvrages dramatiques qu'elle inspirait, aux hommes qui l'avaient faite, et qui voulaient la perpétuer, contribua beaucoup à éclairer les esprits, à y ramener des idées justes et saines, à détruire les faux systèmes de philosophie et de politique, et à faire connaître le charlatanisme de ceux qui les professaient. Chargé d'un travail qui semblait devoir prendre tous les moments de l'homme le plus laborieux et le plus fécond, et remplissant ses engagements avec la plus scrupuleuse fidélité, allant même souvent au-delà, Geoffroy trouva néanmoins le temps de publier, en 1808, un Commentaire sur Racine, en 7 vol. in-8°. Ses ennemis ne manquèrent point cette occasion de se venger ; il se défendit, mais, ce qui est remarquable, sans passion et sans chaleur. On a fait sans doute de justes critiques de cet ouvrage de Geoffroy, composé avec trop de précipitation, où il y a trop de remarques minutieuses, et où l'art et le génie du grand poète ne sont pas assez approfondis : on ne peut disconvenir toutefois qu'il est semé d'ingénieuses réflexions et de très bonnes observations littéraires. Mais ce qui, malgré ses défauts, peut recommander ce commentaire, ce sont les excellentes traductions de fragments considérables, et même de deux tragédies entières des anciens auteurs grecs ou latins, imités par Racine. Geoffroy avait un talent véritable pour la traduction ; et il eût été à desirer qu'il n'eût pas borné ce talent à la traduction agréable et élégante de Théocrite, qu'il publia en 1801, en 1 vol. in-8°. Cependant il est permis de croire que, dans aucun genre, il n'aurait acquis plus de célébrité que dans celui où il s'est principalement distingué. Au jugement de ceux qui l'ont suivi de plus près et avec plus d'honneur dans cette utile carrière, il est le premier critique d'une époque où l'on peut affirmer que l'art de la critique n'a pas dégénéré, quoiqu'on la voie trop souvent cultivée par de jeunes écoliers sans instruction, sans talent et sans esprit. Tout en se livrant au travail qu'exigeait le *Journal des Débats*, Geoffroy avait entrepris de ressusciter *l'Année littéraire*. Il en a publié, avec M. Grosier, trente-six numéros, formant 6

volumes in-12, en l'an IX: ils n'en donnèrent que neuf numéros l'année suivante. On a publié la *Vie polémique de Voltaire et histoire de ses proscriptions, suivie de pièces justificatives, par* G***Y, Paris, Dentu, 1802, in-8°. Il est à croire que l'éditeur, par ces lettres, voulait faire attribuer cet ouvrage à Geoffroy, et quelques personnes ont donné dans le piége; mais on sait que ce n'est autre que le *Tableau philosophique de l'esprit de M. de Voltaire* (par l'abbé Sabatier de Castres). Geoffroy est mort le 26 février 1814. F—z.

GEORG (Jean-Michel), directeur de la régence prussienne de Baireuth, naquit en 1740 à Bischoffgrün, bourg de cette principauté. Il eut pour père un charbonnier, qui, au sortir de l'enfance, l'envoya garder les vaches. Le jeune Georg montra de bonne heure un esprit vif et disposé à observer. Frappé des différences que lui offraient les mœurs des oiseaux qu'il voyait dans les forêts, il en dressa, d'après ses observations, un tableau systématique qui annonçait une sagacité peu commune. Sa mère, femme au-dessus de son état, lui avait enseigné à lire et à écrire correctement, ainsi que les éléments de l'arithmétique et de la langue latine; elle le mena à l'âge de douze ans dans une ville voisine pour qu'il pût recevoir des leçons qui satisfissent son desir d'apprendre. Admis dans une école de charité, le jeune Georg fit des progrès surprenants, notamment dans l'arithmétique: il inventait même des formules pour résoudre les problèmes les plus difficiles de cette science. A seize ans, il entra au gymnase de Hof; et en moins d'une année, ses maîtres le proposaient pour modèle à ses camarades. Tout dénotait en lui une extrême aptitude pour les professions savantes: mais son excessive pauvreté le lança dans une autre carrière. Honteux d'avoir été réduit à contracter des dettes, bien chétives à la vérité, il s'enrôla dans un régiment de hussards prussiens; et l'engagement qu'on lui paya, l'aida à s'acquitter. Le tumulte des camps ne le détourna pas de la culture des lettres. Il avait emporté un Cornélius Népos, qu'il lisait sans cesse: il aurait pu difficilement mieux choisir pour sa position. Au bout de trois mois, on voulut le faire entrer dans un régiment d'infanterie, à qui son colonel l'avait vendu avec quelques-uns de ses camarades. Outré de cette infraction aux promesses qui lui avaient été faites, il adressa des représentations aux chefs; il pria qu'on le laissât dans les hussards. On fut sourd à ses réclamations. Il déserta; et, après avoir couru plus d'une fois le risque d'être découvert, il rentra, au mois de mai 1759, dans la misérable hutte de son père. Il l'aidait dans son travail, lorsqu'un riche propriétaire de forges le connut, prit confiance en lui, et le chargea de l'inspection de ses propriétés. Georg acquit dans ses nouvelles fonctions beaucoup de connaissances pratiques. Son esprit ayant graduellement repris sa première direction, toutes ses pensées se tournèrent de nouveau vers l'étude des sciences. Ses parents alarmés le supplièrent de renoncer à son projet, et de ne pas abandonner un emploi avantageux. Son penchant était trop fort pour qu'il écoutât leurs remontrances: mais, d'un autre côté, il avait déjà vingt-deux ans; il ignorait jusqu'aux éléments de la plupart des choses qu'il desirait savoir; sa pauvreté le privait des moyens de les acquérir sans abandonner son poste. La Pro-

vidence vint à son secours. Un ecclésiastique très instruit, qui exerçait depuis peu de temps le ministère à Bischoffgrün, consentit à donner à Georg l'enseignement qui lui manquait. Celui-ci, occupé tout le jour, consacrait à l'étude avec son maître les premières heures de la nuit, et ensuite en employait le reste à repasser les leçons qu'il avait reçues. Dès qu'il se vit en état de suivre avec fruit les cours d'un professeur public, il quitta la maison de son bienfaiteur, à qui son départ causa de vifs regrets, et se rendit à Erlang. Il joignit à l'étude de la théologie celle de la philosophie et des mathématiques: il n'eut pour cette science d'autre maître que les ouvrages de Kæstner. Ce livre fut pour Georg une mine abondante de recherches, qui produisirent des résultats dont il serait difficile de se faire une idée. Un travail opiniâtre, continué deux ans sans relâche le jour et une grande partie de la nuit, porta une si rude atteinte à sa santé, qu'il fut obligé de sacrifier une partie du reste de sa vie à la rétablir. D'ailleurs la pauvreté le poursuivait encore: à peine pouvait-il, avec le produit des leçons particulières qu'il donnait, suffire à payer le pain qui faisait son unique nourriture. Enfin il obtint une bourse, et put satisfaire ses besoins les plus pressants. Il alla ensuite à Leipzig. Un étudiant, qui conçut de l'estime pour lui, le conduisit à Iéna. Satisfait de ses progrès dus à une persévérance constante pendant cinq ans, Georg retourna en 1766 à Erlang, et obtint le grade de maître-ès-arts. Il ouvrit un cours de philosophie et de mathématiques, dont le succès le fit appeler à Baireuth, en 1778, pour y professer les mathématiques et la physique. Cet emploi convenait parfaitement à ses goûts: il recevait enfin le prix de son assiduité et de son ardeur pour l'étude. Ses connaissances variées le mettaient à même de choisir une profession savante qui fût assez lucrative pour procurer de l'aisance à sa famille; car il venait de se marier. L'exercice de la médecine ne lui aurait pas laissé le temps de remplir ses devoirs de professeur: il se décida pour la pratique de la jurisprudence. Suivant sa coutume, il se prépara, par un travail prodigieux, à l'examen qu'il devait soutenir. Le succès couronna ses efforts. Dès qu'il se fut mis au courant des usages des tribunaux, à peine put-il suffire à l'empressement des clients qui venaient lui confier leurs intérêts. Sa réputation de jurisconsulte éclairé, laborieux et intègre, lui valut un avancement graduel: enfin, en 1782, il fut nommé conseiller de régence. Ne pouvant plus alors s'occuper de la pratique judiciaire, il se livra, dans ses heures de loisir, à l'étude du droit public de la principauté de Baireuth, et amassa une immense quantité de documents, vrai trésor pour ceux qui sont chargés de la direction des affaires publiques. En étudiant l'histoire de son pays, il reconnut que dans l'idiome usité en Franconie un grand nombre de mots étaient d'origine sorabe-wende; que le peuple avait conservé plusieurs usages qui dérivaient probablement de cette branche des anciens Slaves, ce qui pouvait servir à éclaircir divers points du droit du pays. C'en fut assez pour stimuler l'ardeur de Georg à tirer l'histoire ancienne de la Franconie, et même d'une partie du Nord et de l'Allemagne, des ténèbres qui l'avaient jusqu'alors couverte. Mais comment apprendre la langue wende sans grammaire et sans dictionnaire? Voici comme il sur-

monta cette difficulté. Il fit venir de la Basse-Lusace une bible sorabe-wende; et à l'aide d'une concordance en allemand, il composa une grammaire, un dictionnaire et une mythologie sorabes-wendes. Quelques années après, le hasard lui fit rencontrer une vieille grammaire wende, qui ne valait pas la sienne. D'autres études suivirent celle de cette langue. Ayant été nommé conservateur des forêts, et ensuite juge du tribunal des mines dans l'Obergebirg, il approfondit, jusque dans les plus petits détails, toutes les branches de l'histoire naturelle, la chimie, l'exploitation des mines et la métallurgie, et enfin tout ce qui concerne la jurisprudence des forêts et des mines. Son rare mérite fut récompensé par le poste éminent de directeur de la régence. Un an après, le 14 juin 1796, il mourut, consumé par son ardeur pour l'étude, laissant un bel exemple à tous ceux qui, écoutant une noble ambition, cherchent par leur mérite et leur travail à s'élever au-dessus du rang où ils sont nés. On a de Georg, en allemand : I. *Essai d'une Grammaire générale en dialogues*, Schwabach, 1769, in-8°. II. *Histoire du tribunal aulique de Baireuth*, Baireuth, 1774, 1782, 2 vol. in-4°. III. *Dictionnaire complet de chasse*, Leipzig, 1797, 2 vol. in-8°. Ce livre a été rédigé sur ses manuscrits. IV. Des *Dissertations* sur des questions de jurisprudence et de physique. Indépendamment de ces ouvrages imprimés, il a laissé en manuscrit 60 volumes in-fol. sur l'histoire et le droit public du pays de Baireuth; 50 volumes in-fol. et in-4°. sur les mathématiques, la physique, la chimie, l'administration des forêts et des mines, etc.; un Dictionnaire, une Grammaire, une Mythologie sorabes-wendes. Sa Vie, écrite par son fils Frédéric-Adam Georg, docteur en philosophie, a été imprimée à Erlang, 1 vol. in-4°., 1798: elle est précédée de considérations sur la Biographie en général, et se fait lire avec intérêt par les particularités qu'elle contient. E—s.

GEORGE Ier., roi d'Angleterre, fils d'Ernest-Auguste, premier électeur de Brunswick-Lunebourg, et de la princesse Sophie, petite-fille du roi Jacques Ier., naquit à Osnabruck, le 28 mai 1660. Issu de la maison de Stuart, par sa mère, et né dans le protestantisme, il dut à ce double titre d'être appelé au trône d'Angleterre, le 12 août 1714, après la mort de la reine Anne, décédée sans enfants. « Jamais l'autorité suprême ou plutôt la toute-puissance salutaire de la constitution anglaise n'avait été déployée d'une manière plus imposante qu'elle le fut à l'accession de la famille de Brunswick au trône de la Grande-Bretagne, dans un moment où tous les éléments d'une guerre civile étaient en fermentation, où la nation entière était divisée en deux partis opposés, où une ancienne dynastie, encore existante, devait être proscrite en faveur d'une nouvelle, en un mot quand l'héritier naturel, à qui le trône appartenait par le droit de sa naissance, ayant un parti considérable dans l'intérieur du royaume, et pouvant être soutenu par quelques puissances étrangères, devait être exclu par l'héritier légal qui n'avait pour lui d'autre titre qu'un acte du parlement. Toutes les apparences de danger s'évanouirent néanmoins au moment où la reine Anne expira : George fut proclamé roi; et aussitôt tous les partis se réunirent en faveur de l'acte qui avait réglé la succession au trône, et reconnurent la légitimité

des droits de S. M. » George, en arrivant en Angleterre, avait à se décider sur un point très important, duquel dépendait essentiellement la tranquillité de son règne ; il avait ses ministres à choisir, ou parmi les Whigs, ou parmi les Torys, ou bien en suivant l'exemple que lui avaient donné la feue reine et le roi Guillaume, qui les avaient pris alternativement dans les deux partis pour en composer une administration mixte ; essai très dangereux dont la conséquence nécessaire est de placer le monarque entre les deux partis, sans lui en attacher aucun. George eut la sagesse de ne vouloir pas renouveler cette épreuve; et le zèle avec lequel les Whigs avaient soutenu et fait triompher ses intérêts, détermina son choix en leur faveur. « Ma maxime, disait-il, est de ne jamais abandonner mes amis, de rendre justice à tout le monde, et de « ne craindre personne. » Il avait épousé, le 21 novembre 1682, Sophie-Dorothée de Zell, sa cousine, qui n'avait alors que quinze ans. Les qualités de son cœur et les grâces de son esprit égalaient les charmes de sa personne. Ses attraits néanmoins ne fixèrent pas long-temps les affections de son mari: il négligea son aimable compagne, après en avoir eu un fils et une fille, et s'attacha à la duchesse de Kendal. Le comte de Königsmark, grand seigneur suédois, arriva à Hanovre dans cette circonstance. C'était un des plus galants et des plus beaux hommes de son siècle. Il avait été auparavant amoureux de la princesse Sophie de Zell; et l'on avait supposé qu'il avait fait quelque impression sur son cœur. En la revoyant, la passion du comte se ranima : favorisé par l'absence de George, qui était alors à l'armée, et enhardi par l'aversion de ce monarque pour sa femme, Königsmark eut l'imprudence de renouveler publiquement ses assiduités auprès de Sophie. Ernest-Auguste, père de George, en fut informé; et un soir que le comte sortait de l'appartement de cette princesse, il fut assassiné dans la pièce suivante sous les yeux de l'électeur, par une personne apostée sur son passage pour l'empêcher de sortir. La princesse fut mise aussitôt aux arrêts; et George obtint, le 28 décembre 1694, une sentence du consistoire ecclésiastique, qui prononça leur divorce. Renfermée au château d'Alden, la malheureuse Sophie termina sa déplorable existence, après trente-deux ans de captivité. L'auteur de cet article a donné, dans son histoire d'Angleterre, vol. VI, pag. 115, les détails les plus circonstanciés sur cette anecdote intéressante. George I[er]. unissait aux qualités les plus propres à faire aimer une nouvelle dynastie, les talents nécessaires pour la consolider. Son caractère sérieux n'empêchait pas qu'il ne fût affable, familier, et même facétieux dans ses heures de délassement. Tour à tour indulgent et sévère, suivant les circonstances, il n'était jamais plus heureux que lorsqu'il pouvait se livrer à cette bienveillance qui, étant le sentiment dominant de son cœur, se peignait naturellement sur sa figure. Sage et ferme dans ses résolutions, il poursuivait avec une constance inflexible l'exécution de celles qui lui paraissaient les plus justes et les plus conformes à l'honneur de la nation et à sa propre dignité. Jaloux de son autorité, et très attaché à sa prérogative, il en connaissait cependant les limites, et n'ambitionnait de pouvoir que celui dont il avait besoin pour faire le bonheur de ses sujets. Son heureuse étoile,

et plus encore sa sagesse et sa vigilance, assuraient généralement le succès de ses mesures. Malgré son goût pour l'état militaire, et quoique dans sa jeunesse il eût déployé autant de bravoure que de talents en Hongrie et dans la Morée contre les Turcs, ainsi qu'en Flandre et en Allemagne contre la France, il préféra à l'éclat des victoires l'avantage bien plus solide d'assurer à ses nouveaux sujets les bienfaits d'une paix honorable, de conserver ses états en Allemagne, et de voir le prétendant définitivement exclu du royaume d'Angleterre. Des alliances défensives, et des mesures de précaution, furent en conséquence le principal objet de sa politique, le fondement de la gloire et du bonheur de son règne, que rien n'aurait altérés, sans les désastres et le discrédit qu'entraînèrent les folles spéculations de la compagnie du Sud : effet déplorable de l'avidité et de la corruption des ministres, ainsi que de l'inexpérience du roi en finance, égaré par le desir louable de réduire la dette publique. Ce fut aux talents supérieurs de sir Robert Walpole, qu'il eut l'obligation de retirer son royaume de cet abîme de perdition. La confiance sans réserve dont George honora ce ministre pendant toute la durée de son règne, fut la juste récompense d'un service aussi important. Il est assez curieux de remarquer que le roi ne pouvait pas parler anglais avec plus de facilité que Walpole ne parlait français. Le ministre était obligé de donner son avis en latin à S. M.; et comme l'un et l'autre parlaient peu correctement et encore moins couramment cette langue, on entendit souvent Walpole dire que, sous le règne de George Ier., il avait administré le royaume en mauvais latin. Un des traits les plus remarquables de la modération et de la sage politique de George Ier., est que, sans prendre part aux guerres du continent, il parvint à conserver à l'Angleterre la prépondérance que les victoires du règne précédent lui avaient acquise. Il laissa à la justice un libre cours, sans chercher à influencer les décisions des magistrats, même dans les causes qui pouvaient l'intéresser personnellement. On cite de lui des traits qui prouvent qu'il savait avec adresse se tirer d'une situation délicate. Dans un bal, une dame masquée, qui causait avec lui depuis quelques moments, le mène au buffet, et lui propose des rafraîchissements : George accepte. *A la santé du prétendant*, lui dit l'inconnue. — *De tout mon cœur*, répond le roi sans se déconcerter ; *je bois volontiers à la santé des princes malheureux.* Il rétablit, en 1725, l'ancien ordre militaire du Bain, dont l'institution est attribuée à l'un des premiers rois saxons, et qui, depuis Charles II, était presque oublié : le nombre des chevaliers fut fixé à trente-huit. Après avoir ainsi retracé avec impartialité les traits honorables du caractère de George Ier., et ses vertus royales, l'austérité de l'histoire nous impose le devoir pénible de reconnaître que ses vertus privées étaient loin d'être aussi estimables. Époux infidèle, injuste et cruel, il ne fut certainement pas meilleur père ; et rien ne peut excuser les mauvais traitements que son caractère ombrageux et jaloux fit éprouver à son fils ; quoique ce fils vertueux ne s'écartât jamais du respect qu'il lui devait, la popularité qu'il s'était acquise par ses aimables qualités, le lui faisait regarder comme un rival dangereux. Les Hanovriens étaient ses sujets de prédilection ; et il allait presque tous les ans passer quelques

mois avec eux, lorsque les affaires de la Grande-Bretagne n'exigeaient pas absolument sa présence. Parti pour le Hanovre au mois de juin 1727, il était arrivé en parfaite santé à Delden; mais s'étant arrêté dans la maison de campagne du comte de Twiltet, à vingt milles de cette ville, il mangea beaucoup de melon après souper : l'indigestion qui en résulta fut probablement la cause de l'attaque d'apoplexie dont il mourut, le 11 juin, dans la soixante-huitième année de son âge, et la dix-huitième de son règne. De deux enfants qu'il laissait, son fils, qu'il avait créé prince de Galles en arrivant en Angleterre, lui succéda, et sa fille, mariée au roi de Prusse Frédéric Ier., fut la mère du grand Frédéric. B. M.

GEORGE II (AUGUSTE), fils et successeur du précédent, naquit le 30 octobre 1683; il reçut de la reine Anne, en 1706, l'ordre de la Jarretière, avec les titres de pair d'Angleterre et de duc de Cambridge, et fut proclamé roi de la Grande-Bretagne, le 26 juin 1727, quinze jours après la mort de son père. Il était entré de très bonne heure dans la carrière des armes. Il fit la campagne de 1708 sous le duc de Marlborough, et se distingua honorablement, en qualité de volontaire, à la bataille d'Oudenarde, où il chargea l'ennemi à la tête des dragons hanovriens, et eut un cheval tué sous lui. Si ses talents dans le conseil n'égalaient pas ceux de son père, il avait sur lui beaucoup d'autres avantages, et particulièrement celui d'avoir su se concilier, avant de monter sur le trône, l'estime et l'affection de ses sujets : il dut l'une et l'autre, non seulement à la connaissance de la langue, et de la constitution anglaise dont il avait fait son étude particulière, mais encore à la prudence, à la justice et à la bonté qu'il avait déployées lorsque, pendant l'absence du roi en 1716, il avait été nommé gardien et lieutenant-général du royaume. Sa conduite décente pendant la malheureuse mésintelligence qui eut lieu entre lui et son père, ne contribua pas peu à augmenter sa popularité. Mais la Providence lui avait accordé un avantage bien plus précieux encore, en lui faisant trouver dans la princesse Caroline d'Auspach, qu'il épousa le 2 septembre 1705, la compagne la plus aimable et l'amie la plus essentielle par le bon sens admirable, le jugement et la sagacité dont elle était douée ; aussi eut-il toujours la plus entière confiance en elle. Cette princesse le gouverna complètement jusqu'à la fin de ses jours avec tant d'adresse et de douceur, qu'elle ne donna jamais le moindre ombrage à un époux excessivement jaloux de son autorité, et à qui elle eut toujours l'art de faire accroire qu'elle n'avait d'autre opinion que la sienne : elle employa principalement l'ascendant qu'elle avait sur son esprit, à lui inspirer une entière confiance dans le mérite et dans l'habileté de sir Robert Walpole, le ministre des finances le plus célèbre qu'ait eu l'Angleterre. Ce fut à lui que la nation fut redevable de l'établissement du fonds d'amortissement, base essentielle de son crédit et de sa prospérité. George II allait tous les ans faire un voyage dans son électorat de Hanovre; et pendant son absence, la reine, revêtue du titre de régente, sans être astreinte à prêter serment, gouverna la Grande-Bretagne avec toute la plénitude de l'autorité royale. Elle mourut le 20 novembre 1737; mais, avant d'expirer, elle engagea son époux avec les plus vives instances à s'abandonner toujours aux conseils de Walpole. Malgré cette recommandation pressante, et qui semblait devoir

rendre son crédit inébranlable, le ministre favori ne put résister longtemps aux clameurs et aux cabales de ses trop nombreux ennemis. Les douze premières années du règne de George II s'étaient écoulées dans une paix profonde : Walpole ne cherchait qu'à en prolonger la durée; mais en 1739 les déprédations continuelles des Espagnols sur le commerce de la Grande-Bretagne excitèrent une telle indignation, qu'il fallut se préparer à venger la nation outragée. Quelque répugnance que le ministre éprouvât pour une rupture, il ne put se défendre de déclarer la guerre. Des revers qui lui étaient étrangers, et que la haine lui imputa, le forcèrent de donner sa démission. (*Voy.* Robert WALPOLE.) Lord Carteret, le nouveau ministre qui lui succéda dans l'affection et la confiance de George II, attira bientôt sur sa patrie de plus grands désastres, en faisant intervenir son maître dans la guerre que la mort de Charles VI venait d'allumer sur le continent. L'attachement que George II avait conservé, ainsi que son père, pour l'électorat de Hanovre, le portait naturellement à faire tous ses efforts pour en maintenir la sûreté, qui dépendait du juste équilibre des divers intérêts du corps germanique. Quarante mille Anglais marchèrent au secours de la reine de Hongrie, Marie-Thérèse, alors abandonnée par l'Europe entière, et pour ainsi dire accablée sous les forces de la France. Le roi, qui dans la guerre de la succession avait donné de grandes preuves d'intrépidité, vint en personne prendre le commandement de cette armée. La victoire de Dettingen (1743), due en partie à l'impétuosité mal calculée du duc de Gramont, sauva les Anglais d'une ruine presque totale; car depuis quelques jours, coupés par le maréchal de Noailles, ils ne pouvaient recevoir ni vivres, ni munitions. La gloire de ce succès fut bientôt obscurcie par la bataille de Fontenoi (1745), perdue par le duc de Cumberland contre Louis XV. Mais le sentiment pénible de cette défaite dut faire place à des inquiétudes plus vives. Le prince Édouard, fils du prétendant, n'ayant pour ainsi dire d'autre appui que son nom et les droits de ses aïeux, était descendu en Écosse, et, en peu de jours, avait pénétré jusque dans la capitale de ce royaume : ce succès important exaltant son audace, il avait fait une irruption en Angleterre, à la tête de quelques milliers de montagnards, accourus sous ses drapeaux, et il marchait à grandes journées sur Londres. Il n'était plus qu'à cent milles de cette métropole : le sceptre de la Grande-Bretagne semblait devoir échapper à la maison de Brunswick; l'épouvante avait saisi tous les cœurs. Sur ces entrefaites, le duc de Cumberland est rappelé en Angleterre : sa présence ranime le courage de la nation; il force l'ennemi à retourner sur ses pas, le joint à Culloden (1746), et le met dans une déroute complète. Cette mémorable journée, qui renversa pour jamais les espérances des Stuarts, fut suivie de sanglantes exécutions contre les Écossais qui dans cette conjoncture s'étaient montrés leurs partisans. (*Voy.* CUMBERLAND et STUART.) La victoire de Culloden fut la dernière faveur que les armées anglaises obtinrent de la fortune. Elles furent battues par le maréchal de Saxe à Lawfeld (1747). Le ministère britannique, ne voyant plus dans la guerre des chances assez heureuses pour la continuer, consentit enfin à la paix; et le traité d'Aix-la-Chapelle mit un terme aux calamités de l'Europe (1748). Après une guerre si dispendieuse, et

qui avait porté la dette publique à une somme énorme, la Grande-Bretagne étonna l'Europe par une mesure qui prouva et la richesse de son commerce, et l'étendue de son crédit national. Les créanciers de l'état acquiescèrent volontairement à une telle réduction d'intérêts qu'à peine aurait-on osé croire que la proposition en pût être faite avant même que la nation eût contracté la moitié de cette dette. La paix d'Aix-la-Chapelle était peu glorieuse pour l'Angleterre : aussi fut-elle de courte durée. Quelques misérables querelles survenues à l'occasion des limites du Canada entre les commandants anglais et français, causèrent une nouvelle rupture entre les deux nations. Des revers passagers trompèrent d'abord les espérances de la Grande-Bretagne ; George II se vit même dépouillé de toutes ses possessions en Allemagne: mais des conquêtes brillantes dans les deux Indes réparèrent bientôt cette perte momentanée. George mourut subitement peu de temps après (25 octobre 1760); et sa mort eut pour cause la rupture de la substance du ventricule droit de son cœur, qui arrêta sur-le-champ la circulation du sang, sans aucune apparence de douleur, et sans que cette maladie eût été précédemment annoncée par aucun symptôme. Il était alors dans la soixante-dix-septième année de son âge, et la 33e. de son règne. Il avait eu de la reine Caroline d'Anspach deux fils et cinq filles, savoir : Frédéric, prince de Galles, père du roi actuel (George III); Guillaume, duc de Cumberland; Anne, mariée au prince d'Orange; Marie, qui épousa le landgrave de Hesse-Cassel ; Louise, mariée au roi de Danemark ; Amélie et Caroline, qui n'ont jamais été mariées. George II était d'une petite taille, mais droite et bien faite; ses cheveux étaient blonds ; il avait les yeux très saillants et le nez retroussé. Son premier mouvement était vif ; mais il s'apaisait aisément, et était généralement doux et humain. On en vit un exemple remarquable à l'époque de la rebellion réprimée en 1746. Lorsque la majesté royale offensée demandait vengeance, que la prudence exigeait des exemples, et que l'humanité et le repentir sollicitaient des pardons, plusieurs coupables furent punis, et le plus grand nombre fut pardonné. Ses intentions furent toujours droites, et il fut toujours fidèle à sa parole. On ne peut pas dire qu'il eût des qualités très brillantes; mais toute sa conduite offre des preuves d'un bon sens très remarquable, et d'un jugement solide et éclairé. Sobre et régulier dans sa manière de vivre, son économie, qu'on prit souvent pour de l'avarice, le mit en état d'entretenir dans le Hanovre un corps considérable de troupes, qui, en cas de guerre, mettait à sa disposition une force disciplinée pour l'opposer à l'ennemi; et la Grande-Bretagne dut principalement à cette mesure son influence prépondérante dans les affaires du continent. Il mourut précisément à l'époque où sa puissance militaire, l'énergie et la sagesse de son gouvernement, avaient élevé l'Angleterre à un degré de gloire et de puissance qui n'avait été surpassé sous le règne d'aucun de ses prédécesseurs. Nul d'entre eux ne fut plus aimé du peuple que George II l'était à sa mort. Cette mort fut considérée par beaucoup de gens comme une calamité nationale, particulièrement dans une conjoncture où l'Angleterre était engagée dans une guerre dangereuse dont il avait été le principal instigateur, et dont il aurait su conserver les avantages, qu'un chan-

gement de mesures trop prompt pouvait faire perdre. On l'a accusé d'avoir poussé trop loin son attachement pour ses sujets hanovriens, et même d'avoir trahi pour leurs intérêts ceux de la Grande-Bretagne; mais il a honorablement repoussé et anéanti tout soupçon de cette espèce, dans la guerre de sept ans, par son empressement à exposer ses états d'Allemagne à une ruine presque inévitable, plutôt que de consentir à la moindre réduction sur les droits que les Anglais prétendaient en Amérique. La facilité de son caractère fut pour lui la source de bien des chagrins domestiques. Des hommes intrigants, qui surprirent sa confiance, le tinrent presque toujours isolé de sa famille. Sous le règne de son père, il eut peu de part au gouvernement. La seule fois qu'il lui fut permis d'administrer le royaume en l'absence du roi, qui était parti pour le Hanovre, on donna tant de limites à son pouvoir, qu'il ne pouvait prendre aucune résolution sans le consentement des ministres. Il parvint néanmoins à se rendre très agréable au peuple par l'affabilité de ses manières. Cette circonstance ne servit qu'à augmenter les inquiétudes ombrageuses qui indisposaient le roi contre lui, au point de lui interdire le palais de St.-James, et de le priver des honneurs de son rang pendant plusieurs années. George II n'éprouva guère plus de satisfaction de la part de Frédéric, prince de Galles, son fils; ce jeune prince, doué d'ailleurs de talents éminents, mais égaré par des suggestions perfides, n'eut point pour lui les égards respectueux qu'un fils doit à son père. La princesse de Galles approchait du terme de sa grossesse (1737), sans qu'aucune nouvelle en eût encore été donnée au roi, son beau-père; l'oubli des bienséances fut même poussé plus loin. Surprise par les douleurs de l'enfantement à Hamptoncourt, où se trouvait alors la famille royale, la princesse fut transportée, par ordre de son époux, au palais de St.-James, où elle accoucha pour ainsi dire clandestinement. La reine, ni aucun des grands officiers d'état, dont la présence est regardée comme nécessaire en pareil cas, n'avaient été avertis. Vivement offensé de cette omission affectée d'un devoir indispensable, George II fit signifier à son fils de quitter le palais, et ne voulut jamais lui permettre de venir recevoir la bénédiction de sa mère expirante. La reine mourut effectivement sans l'avoir vu; mais la bonté maternelle lui fit notifier par un message, qu'elle avait pardonné. De ce moment, le prince de Galles s'attacha de plus en plus aux membres de l'opposition: sa maison devint le rendez-vous habituel des Bolingbroke, des Pitt, des Chesterfield; etc., et on le vit constamment combattre avec eux les projets présentés par la cour au parlement. George II, étant déjà d'un âge mûr lorsqu'il vint en Angleterre, ne put jamais acquérir une connaissance assez profonde de la langue du pays pour en apprécier l'énergie et les beautés: aussi ne parut-il jamais faire assez de cas de la littérature anglaise, qui ne fit que très peu de progrès sous son règne. C'est à lui cependant que l'Angleterre fut redevable de l'établissement du Musée britannique, service le plus important qui pût être rendu aux sciences et à la littérature en général, et qui assure pour jamais à la mémoire de George II la reconnaissance de tous les savants. Son petit-fils lui succéda, sous le nom de George III. B. M.

GEORGE, duc de Clarence, frère aîné d'Edouard IV, roi d'Angleterre, naquit en 1449. Présomp-

tueux, emporté, d'une humeur inquiète et remuante, il se crut appelé par sa naissance aux premiers emplois de la couronne; et se voyant négligé par le roi, éloigné même du gouvernement, tandis que les parents de la reine étaient comblés d'honneurs et jouissaient d'une influence sans bornes, il regarda cette préférence exclusive pour des parvenus comme le plus sanglant des outrages. Le comte de Warwick, alors disgracié et qui méditait la chute du monarque ingrat qu'il avait placé sur le trône, sut profiter avec adresse des mécontentements du jeune prince pour l'associer à ses projets de vengeance; et lui donnant sa fille Isabelle en mariage, il rendit leurs intérêts communs. Unis par une alliance si etroite, ces deux hommes puissants s'occupèrent bientôt des moyens de satisfaire leurs ressentiments. D'abord ils excitèrent en secret à la révolte quelques seigneurs turbulents; et voyant se propager avec rapidité l'incendie qu'ils avaient allumé, ils crurent l'occasion favorable, se mirent à la tête des rebelles, et publièrent un manifeste contre Édouard. Mais la défaite imprévue de Robert Welles, l'un de leurs partisans, ayant rompu leurs mesures, ils furent contraints d'aller en pays étranger chercher un asile contre la fureur du roi victorieux, qui venait de mettre leur tête à prix. Ils se réfugièrent en France, où Warwick, par l'entremise de Louis XI, ne tarda pas à se réconcilier avec Marguerite d'Anjou, et s'engagea formellement à rendre à l'époux de cette reine infortunée le sceptre qu'il lui avait ravi. Telle était l'aveugle animosité du duc de Clarence, qu'il promit de concourir de toutes ses forces à l'exécution d'un traité qui, s'il eût été couronné long-temps du succès, eût anéanti pour jamais la maison d'York. Tandis que ce prince imprudent négociait avec les plus implacables ennemis de sa famille, une favorite de la duchesse son épouse, gagnée par Edouard, vint le trouver sous un prétexte plausible, et lui ouvrant les yeux sur l'abîme qu'il creusait sous ses pas, l'eut bientôt ramené aux sentiments de la nature. Clarence, frappé des raisons de cet émissaire, après avoir obtenu la promesse que ses torts seraient oubliés, fit assurer le roi d'Angleterre qu'il abandonnerait le parti des Lancastriens au premier moment favorable. On peut voir, à l'article ÉDOUARD IV, avec quelle inconcevable promptitude ce prince fut précipité du trône, et Henri VI rétabli dans tous ses droits, et comment le roi fugitif reconquit sa puissance après quelques mois d'exil. Clarence fut fidèle à la promesse qu'il avait faite à son frère. Dans un instant décisif, la veille de la bataille de Barnet (avril 1471), il abandonna le comte de Warwick, et entraîna dans sa défection un corps de douze mille hommes. Malgré ce service important, il ne put recouvrer l'amitié d'Édouard, qui conserva toujours le souvenir de sa trahison. A peine, dans l'espace de sept ans, en obtint-il une marque de confiance. Toutefois nommé plénipotentiaire de la nation britannique en 1475, il signa en cette qualité le traité de Pecquigny. Mais un orage terrible devait bientôt éclater sur sa tête. Clarence s'apercevait depuis long-temps, qu'il ne jouissait d'aucune considération personnelle à la cour, et que toutes les faveurs étaient, comme autrefois, réservées pour les Woodwill. Trop franc pour dissimuler sa haine, il se répandait en invectives contre la reine et les fa-

voris ; et ses discours indiscrets accusaient même le roi de son aveugle partialité. Édouard croyait n'avoir que trop de motifs de redouter un sujet si dangereux. Une nouvelle circonstance vint encore ajouter à son ressentiment. Le duc de Bourgogne venait, en mourant, de transmettre son immense héritage à sa fille unique Marie. Clarence, qui avait perdu son épouse, fit demander cette princesse en mariage ; et il était sur le point de l'obtenir, lorsqu'Édouard, indigné d'une alliance qui se contractait sans sa participation, et craignant d'ailleurs l'élévation d'un frère qu'il haïssait mortellement, employa tous ses efforts pour rompre l'union projetée, et la rompit en effet. Le monarque anglais mit dans sa conduite les procédés les plus insultants pour son frère, jusque là qu'il osa proposer à Marie d'épouser le comte de Rivers, l'un des frères favoris de la reine. De nouveaux outrages exaspérèrent encore le duc de Clarence. Quelques-uns de ses plus intimes confidents furent punis de mort sur des prétextes frivoles, sans que ses sollicitations et ses prières pussent faire adoucir leur sentence. Il fut enfin forcé de reconnaître que son amitié était leur seul crime. Son cœur était ulcéré ; quelques propos peu mesurés purent échapper à sa colère. Il n'en fallut pas davantage pour le faire accuser de tramer de nouvelles conspirations. Le duc de Glocester, ne songeant qu'à détruire ses frères l'un par l'autre pour se frayer un chemin au trône, aigrit encore l'esprit du roi contre le duc de Clarence. Édouard se porta lui-même accusateur de ce prince malheureux, que le parlement condamna bientôt à perdre la vie. Pour toute faveur, on lui accorda le choix de son supplice ; et il fut noyé clandestinement dans un tonneau de malvoisie (1478) : choix bizarre, dit Hume, et qui suppose une passion excessive pour cette liqueur. Polydore-Virgile a avancé, et plusieurs historiens ont répété après lui, qu'il fallait attribuer la mort du duc de Clarence à la réponse d'un devin qui avait prédit que, quoique Édouard eût des enfants, il aurait pour successeur un prince dont le nom commencerait par un G, et que Clarence s'appelant George fut celui sur lequel le roi jeta ses soupçons. Dans un siècle où l'on croyait aux sortiléges, il n'est pas impossible qu'une considération de cette nature ait en partie fait commettre un crime si atroce. N—E.

GEORGE, prince de Danemark, fils de Frédéric III, frère de Christian V, était né en 1653, et fit avec Christian les campagnes de Scanie, contre Charles IX, roi de Suède. L'année 1683, la cour de Danemark entra en négociation avec celle d'Angleterre, sous les auspices de Louis XIV ; et il fut résolu, pour gagner Christian V, que son frère le prince George épouserait la princesse Anne, fille de Jacques II, alors duc d'York. Ce mariage eut lieu le 28 juillet. Jacques, devenu roi, ne put se maintenir sur le trône : le prince George s'attacha à la fortune de Guillaume d'Orange, qui, peu après s'être emparé du trône, le créa duc de Cumberland. Il naquit de son union avec Anne, qui devint reine à la mort de Guillaume, treize enfants, tous morts en bas âge. George mourut lui-même en 1708, plusieurs années avant la reine, qui, en montant sur le trône, l'avait créé lord et grand-amiral du royaume. Il ne partagea ni le titre, ni les prérogatives de la royauté, et ne prit aucune part, même

indirecte, aux affaires importantes. Vers l'année 1695, il obtint, pour la nation danoise, le droit de construire une église à Londres, et d'y faire le service divin en danois. Cette église est dans le quartier de Wapping, où l'on voit aussi, à peu de distance, l'église des Suédois. En Danemark, la mémoire du prince George s'est conservée, par les soins qu'il donna à la culture des arbres fruitiers, et dont les résultats se font surtout remarquer aux environs de Wordinsborg, dans l'île de Sélande. Ce canton est encore le plus riche de l'île en arbres fruitiers. C—AU.

GEORGE Ier. (GIORGI ou KORKI), roi de Géorgie et des Abkhaz, de la race des Pagratides, succéda à son père Bagrat III, l'an 1015. Il était l'un des plus puissants princes chrétiens. Il possédait tous les pays qui s'étendent depuis la mer Noire jusqu'à l'Albanie, c'est-à-dire la Géorgie proprement dite, le Kakheti, le Gouriel, l'Imirette et la Mingrélie, avec plusieurs provinces des contrées situées au nord du mont Caucase. Il avait une très grande influence sur les événements politiques des états qui environnaient son royaume. De son temps, c'est-à-dire l'an 1020, le roi Kakig Ier., roi d'Arménie, mourut. Ce prince était le chef de la famille des Pagratides; il résidait dans la ville d'Ani, et il prenait le titre de Schahanschah (roi des rois). Il laissa en mourant deux fils : l'aîné, Hohannès Sempad, homme d'un caractère pacifique, monta sur le trône; mais son frère Aschod, prince guerrier et entreprenant, voulut l'en chasser. Le roi George reconnut pour roi d'Arménie Hohannès, lui envoya une couronne royale par un ambassadeur, et un secours de troupes pour résister à son frère, qui, soutenu par les princes de l'Arménie méridionale, vint mettre le siége devant Ani. Après plusieurs combats très sanglants, les deux frères firent la paix, et partagèrent le royaume par la médiation du roi George et des princes arméniens Vasag et Vahram. L'an 1021, George, fier de sa puissance, se révolta contre l'empereur de Constantinople Basile II, et refusa de lui payer le tribut qu'il lui devait pour une portion de la province de Daik'h, limitrophe de ses états, que ce prince lui avait cédée antérieurement. Il rassembla, de tous côtés, des troupes pour soutenir sa rébellion, et demanda du secours à Hohannès, qui lui envoya un certain nombre de soldats. Lorsque l'empereur Basile apprit la rébellion de George, il était dans la plaine de Garin ou Theodosiopolis; et il dépêcha vers ce prince plusieurs de ses officiers pour l'engager à rentrer dans le devoir. Mais celui-ci renvoya ces messagers avec mépris, et ne voulut entendre aucune proposition. Basile alors entra dans l'état du roi de Géorgie, fit livrer aux flammes la ville d'Ogormi, et se dirigea vers le pays de Vanant, puis vers le lac de Balagatsis, où il rencontra l'armée de George, commandée, sous les ordres de ce prince, par Rhad et Zoïad, de la race des Orpélians. On s'attaqua avec fureur : dans le commencement, l'avantage parut être du côté des Géorgiens; mais quand le général Rhad eut été tué, la victoire se déclara pour les Grecs. George perdit dans cette affaire la plus grande partie de son armée; et il fut contraint de chercher, avec une partie de son peuple, un asile dans les profondes vallées du Caucase, du côté du pays des Abkhaz. Basile pénétra, sans trouver de résistance, dans l'intérieur de la Géorgie, qu'il mit à feu et à sang; et il revint,

après avoir ravagé douze provinces, passer l'hiver à Trébizonde, dans le Pont. Pendant qu'il était dans cette ville, le roi d'Arménie, allié de George, épouvanté par la défaite de ce dernier, envoya demander la paix à Basile, en offrant de lui céder la souveraineté de ses états, après sa mort. L'empereur lui accorda sans peine la paix à cette condition. L'année suivante, George sortit de sa retraite, rassembla une armée, vainquit les troupes grecques qui étaient restées dans son royaume, et fit des courses jusque dans l'Anatolie, et même dans les environs de Trebizonde. Basile était alors occupé à soumettre quelques rebelles de l'Asie mineure, qui l'inquiétaient beaucoup. Lorsqu'il en fut débarrassé, il se hâta de passer les monts Khaghdik'h, et d'entrer dans la province de Daik'h, pour punir les Géorgiens de leur insolence. Il ravagea de nouveau les états de George, qui, appréhendant le même sort que celui qu'il avait éprouvé l'année précédente, demanda la paix avec beaucoup d'instance : l'empereur la lui accorda, et emmena en otage son fils Bagrat, qu'il renvoya dans sa patrie environ trois ans après. George Ier. mourut en 1027; et son fils Bagrat IV lui succéda. S. M—n.

GEORGE II, fils et successeur de Bagrat IV, monta sur le trône en l'an 1072 de J.-C. Les princes turks de la dynastie des Seldjoukides, possédaient alors plusieurs forteresses dans la Géorgie; et de temps à autre, ils y envoyaient des corps de troupes qui ravageaient le pays. Teflis même, capitale du royaume, était en leur pouvoir. Lorsque le sulthan Melik-Schah, fils d'Alp-Arslan, fut monté sur le trône de son père, et qu'il eut soumis toute la Perse sous sa puissance, il envoya une grande armée pour soumettre entièrement la Géorgie. Le roi George se prépara à la repousser, et effectivement il remporta sur elle plusieurs avantages : mais comme ses troupes étaient peu nombreuses, et qu'il n'avait pas de moyen de réparer sa perte, il ne put parvenir à vaincre complètement l'armée persane; il fut défait, et contraint de fuir dans la partie la plus reculée de ses états. Ce prince prit alors la résolution d'aller en Perse trouver le sulthan Melik-Schah, qui le reçut comme il convenait à un roi, le replaça sur son trône, et le renvoya dans son pays, à condition qu'il lui paierait un tribut. A cette époque, plusieurs hordes de Tatars et de Turkmans, de la nation des Khasaks, vinrent s'établir en Géorgie, où leurs descendants se trouvent encore actuellement. Les uns se fixèrent sur les rives du Kour, entre l'embouchure de l'Alazani et la ville de Ghori, et les autres entre la rivière Iori et Khaschmi. George II régna en paix jusqu'à sa mort, qui arriva en l'an 1089. Son fils David II lui succéda. S. M—n.

GEORGE III, roi de Géorgie, fils de Démétrius Ier., monta sur le trône en l'an 1156 de J.-C., et succéda à son frère David III, qui ne laissa en mourant qu'un fils en bas âge, appelé Temna. David avait fait venir auprès de son lit de mort le jeune Temna, son frère George, le patriarche de Géorgie, le sbarabied Ivane Orpélian, avec son fils Sempad, et tous les grands du pays; et il leur avait fait jurer de reconnaître son fils pour roi, et de le faire sacrer en cette qualité. George prit l'engagement d'accomplir la dernière volonté de son frère; et son neveu fut confié à Ivane Orpélian, qui avait été chargé par David de le protéger. A peine ce prince

eut-il fermé les yeux, que George oublia sa promesse, s'attacha à gagner les grands; et enfin, du consentement même d'Ivane, remplaça son frère sur le trône. Voulant, par ses belles actions, faire oublier son parjure et sa honteuse usurpation, il se prépara à faire une invasion dans les pays occupés par les Musulmans en Arménie, pour se venger de leurs fréquentes incursions en Géorgie. Il entra, en 1161, dans le pays de Schirag, et assiégea la ville d'Ani, possédée alors par un prince musulman, nommé P'hadloun: elle ne tarda pas à tomber en son pouvoir. A cette nouvelle, Mihran Schah-armen, roi de Khelath et de Mandzkerd, redoutant le voisinage des Géorgiens, et le sort de P'hadloun, se hâta de prendre l'offensive; et, vingt jours après la prise d'Ani par George, il vint se présenter devant ses murs, pour tenter de reprendre cette ville avec une armée de quatre-vingt mille hommes. Le roi de Géorgie, dont les forces étaient bien inférieures, s'était enfermé dans la place pour se défendre: il en sortit avec sept mille combattants, défit entièrement l'armée du roi de Khelath, qui fut obligé de lever le siége et de se retirer dans ses états. George, content de ses succès, confia la garde de la ville d'Ani à un prince nommé Satoun, et il se retira dans ses états. Satoun fit peu après relever les fortifications d'Ani, et la mit dans un état respectable de défense; ce qui irrita beaucoup George, qui craignait que ce gouverneur ne se révoltât contre lui: aussi il lui ôta le commandement de cette ville, et il le donna au prince arménien Sarkis, fils de Zak'hare. Satoun fut si piqué contre George, qu'il se retira à la cour de l'atabek Ildighiz, prince de l'Aderbaïdjan, où il fut assassiné peu après par des émissaires de son souverain. La fuite de Satoun amena une guerre entre les Géorgiens et l'atabek: le roi George rentra en campagne en 1162, et s'avança en vainqueur jusqu'à la puissante ville de Tovin en Arménie, qui était alors possédée par les Musulmans; elle fut prise, et soixante mille prisonniers persans tombèrent entre les mains des chrétiens. Aussitôt que l'atabek apprit cette nouvelle, il se prépara à tirer une vengeance éclatante des chrétiens, et il rassembla une puissante armée pour aller chercher George jusque dans le sein de ses états: il prit et brûla les villes de Mrean et d'Aschnag, passa au fil de l'épée tous les Arméniens et les Géorgiens qu'il rencontra; enfin il entra dans la province de Koukark'h, et vint camper dans la plaine de Gaga. Le roi George et son sbarabied Ivane Orpélian vinrent l'y chercher avec une armée assez nombreuse; il s'y livra une bataille très longue et très sanglante, où l'atabek fut mis dans une déroute complète, et contraint de rentrer couvert de honte dans ses états. L'année suivante, Ildighiz fit un nouvel armement contre les Géorgiens, et il engagea le sulthan des Seldjoukides, Arslan, à prendre part à la guerre. Ces princes se mirent en marche avec des forces considérables, composées de Persans et de Turks; et ils vinrent mettre le siége devant Ani, qu'ils tinrent bloquée pendant trente jours: ne pouvant enlever la place de vive force, ils en levèrent le siége, et se contentèrent de faire des courses dans le pays des Géorgiens. La guerre traîna en longueur pendant quelques années; et, à la fin, George, pour faire la paix, consentit à remettre Ani entre les mains des Persans. Peu après, vers l'an 1174,

George se remit à la tête de ses troupes, et marcha contre cette ville, qu'il n'avait abandonnée aux Persans qu'avec beaucoup de regret. Il fit prisonnier l'émir musulman Amirsehah, qui y commandait, l'emmena en Géorgie, et confia la défense d'Ani à son sbarabied Ivane Orpélian. Ildighiz vint alors avec son armée assiéger encore une fois cette ville, qui fut réduite à la dernière extrémité: Ivane était sur le point de se rendre; mais les Arméniens qui habitaient Ani, et qui redoutaient la vengeance des Musulmans, le pressèrent de résister encore: il le fit avec tant de succès que l'atabek fut forcé de s'en retourner en Perse. Vers l'an 1177, il éclata de grandes divisions entre les princes géorgiens: Ivane, irrité contre le roi George, voulut le détrôner, et mettre en sa place son neveu Temna, qui était le légitime héritier de la couronne. Un grand nombre de princes géorgiens et arméniens se joignirent à lui dans le même dessein. George, épouvanté de cette ligue, se réfugia dans Teflis, où Ivane vint l'assiéger avec toute son armée. Le siége dura fort long-temps: les princes alliés d'Ivane s'ennuyèrent; George parvint à les détacher du parti de son adversaire, et à les faire passer dans le sien. Il reçut bientôt un secours qui lui vint du Kaptchak, et qui lui fut amené par un nommé Khoubasar. George sortit de la ville, défit les troupes d'Ivane et le contraignit de lever le siége: celui-ci se vit abandonné par ce qui lui restait de partisans, et il fut réduit à s'enfermer avec le jeune Temna, dans la forteresse de Lorhi qui lui appartenait. Il envoya alors son frère Libarid et ses deux fils auprès de l'atabek Ildighiz pour lui demander du secours. George vint chercher Ivane jusque dans Lorhi, qu'il tint pendant long-temps étroitement bloquée: tous ceux qui y étaient renfermés avec le prince Orpélian l'abandonnèrent, redoutant la colère de George; Temna lui-même le quitta, et Ivane se vit presque seul enfermé dans la forteresse, attendant vainement des secours de Perse. George envoya alors vers lui, pour l'engager à rendre la place, et à se soumettre à sa puissance: il promettait de ne lui faire aucun mauvais traitement. Le prince Orpélian, voyant que sa résistance n'avait plus d'objet, puisque Temna l'avait abandonné, sortit de la forteresse, et vint dans le camp de George, qui viola indignement sa parole en le faisant massacrer avec tous ceux de sa famille qui se trouvaient dans la Géorgie: il fit bien plus encore; il voulut anéantir jusqu'au souvenir de leur nom dans son royaume, en ordonnant de détruire tous les livres qui traitaient de leur histoire. Ces événements arrivèrent en l'an 1177. Pour qu'il n'y eût plus à l'avenir de troubles dans ses états, George fit crever les yeux à son neveu Temna. Il partagea ensuite toutes les possessions du prince Orpélian entre ceux qui l'avaient servi avec le plus de zèle dans cette guerre. George mourut peu après, vers l'an 1180; il eut pour successeur sa fille Thamar. S. M—n.

GEORGE IV, surnommé Lascha ou *le Lippu*, roi de Géorgie, succéda environ vers l'an 1198 à sa mère Thamar, fille de George III. Il était fils d'un prince de la race des Pagratides nommé David, qui possédait le pays des Ossi dans le Caucase, et qui fut le second mari de sa mère, la reine Thamar. Au commencement de son règne, les Musulmans de Gandjah firent une invasion en Géorgie: il marcha contre eux avec une puis-

sante armée, et les contraignit de se soumettre à sa domination. Sous le règne de George IV, les armées géorgiennes soutinrent, en combattant les Musulmans, la gloire qu'elles s'étaient acquise sous le règne précédent. Zak'hare, prince arménien, généralissime des troupes du roi George, fut chargé en 1209 d'une expédition contre les atabeks de l'Aderbaïdjan, passa l'Araxe, s'empara de la ville de Marand et de son territoire; il y fit beaucoup de prisonniers, et força un grand nombre d'habitants du pays d'embrasser la religion chrétienne et de se faire baptiser. L'année suivante il pénétra dans l'intérieur des états de l'atabek, et prit Ardebil où il y eut un grand massacre. Ce général rentra en Géorgie avec un immense butin, et mourut en 1211, dans la ville de Lorhi, sa résidence. George régna ensuite en paix pendant plusieurs années, jusqu'à ce que les généraux moghols de Djenghiz-Khân entrèrent en Arménie. Après la défaite du sulthan de Kharizm Djelal-Eddyn et sa retraite dans l'Inde, Sabada-Bahadour, chef d'un corps de Moghols, pénétra dans l'Aderbaïdjan, avec l'intention de soumettre tous les peuples qui environnaient la mer Caspienne. L'an 1220, ce général s'avança vers le défilé de Derbend, dont il se rendit maître, puis entra sur les terres du roi de Géorgie, où il fit de grands ravages, traversa le Kour, et vint passer l'hiver dans la plaine de Peghamedeh entre la ville de Bardaah et Pelougoum. Au commencement du printemps, il s'avança vers la province de Koukak'h, pour conquérir le reste de la Géorgie. A cette nouvelle, le roi George, le sbarabied Ivane, qui avait succédé à son frère Zak'hare, et Vahram, prince de Schamk'hor, rassemblèrent leurs troupes, et vinrent à la rencontre des Moghols, dans la plaine de Khounan, où ils leur livrèrent bataille : les corps commandés par George et Ivane furent mis dans une déroute complète et contraints de prendre la fuite ; mais Vahram et ses soldats se conduisirent si vaillamment, qu'ils parvinrent, après un combat fort long et très sanglant, à forcer les Moghols de faire retraite jusqu'au pays de Kartman. Ces étrangers restèrent encore quelque temps dans cette contrée ; puis ils se mirent en route pour en sortir par le défilé de Derbend, qu'ils trouvèrent occupé par leurs ennemis. Ne pouvant passer par cet endroit, ils furent obligés de se frayer un chemin à travers les gorges inaccessibles du Caucase : les peuples de Khountchakh voulurent s'opposer à leur retraite; mais ils étaient trop faibles pour résister aux Moghols, qui les vainquirent, en firent un grand carnage, et continuèrent leur marche vers le pays de Kaptchak, pour aller rejoindre les armées mogholes qui étaient à l'orient de la mer Caspienne. L'an 1222, un assez grand nombre d'habitants du pays de Khountchakh, dont les habitations avaient été détruites par les Moghols, vinrent trouver le roi George et le sbarabied Ivane, et les prièrent de leur accorder des terres dans leurs états, promettant de les servir fidèlement : refusés dans leur demande, ces fugitifs dirigèrent leurs pas vers la ville de Gandjah ou Kandsag, qui était alors occupée par les Musulmans, pour obtenir un asile dans son voisinage. Les Musulmans leur ayant accordé ce qu'ils demandaient, ils s'établirent dans les environs de cette ville. Cet arrangement ne plut pas aux Géorgiens, qui voulurent chasser ces étrangers des cantons qu'ils venaient d'occuper. Ivane rassembla, en 1223, les armées géor-

giennes, et vint fondre à l'improviste sur les fugitifs de Khountchakh, qui le vainquirent complètement, détruisirent son armée, firent prisonniers un grand nombre de ses parents, et le contraignirent de prendre la fuite. L'année suivante, Ivane revint avec une nouvelle armée, et se vengea des revers qu'il avait précédemment éprouvés. Le roi George n'existait plus à cette époque; il était mort en 1223 : ce prince n'avait pu se consoler des ravages que les Moghols avaient faits dans la partie méridionale de ses états, ni oublier qu'il avait été vaincu par eux; ce chagrin avait terminé ses jours. Il n'avait point eu d'épouse légitime, et ne laissa d'une concubine qu'il aimait beaucoup, qu'un jeune enfant, nommé David, qui fut roi dans la suite sous le nom de David IV, et mis sous la tutelle de Rousoudan, sœur du roi; mais elle s'empara de la royauté au préjudice de son neveu. S. M—n.

GEORGE V, roi de Géorgie, fils de David V, fut placé sur le trône après la mort de Vakhtang III, en 1304, par Aldjaïton, sulthan des Moghols de Perse. Comme il était encore fort jeune, et qu'il n'était pas en état de tenir lui-même les rênes du gouvernement, on confia l'administration du royaume à George, fils du roi Démétrius II. Le jeune prince vécut fort peu de temps; et il fut remplacé par son tuteur George, qui suit. S. M—n.

GEORGE VI, fils de Démétrius II ou *Dimitri*, succéda à son parent George V, dont il avait été le tuteur. Il est compté au nombre des rois les plus célèbres de la Géorgie, par les services qu'il a rendus à son pays : les Géorgiens lui ont donné le surnom de *très illustre*. Depuis fort long-temps la Géorgie était déchirée par des divisions intestines dans la race royale des Pagratides, divisions fomentées par les princes moghols de Perse, qui cherchaient à se rendre maîtres de ce royaume. George parvint par ses belles qualités à faire cesser les guerres civiles, et à engager tous les Géorgiens à se soumettre à une seule domination. Il gouverna toute la contrée depuis les limites occidentales du royaume d'Imireth, jusqu'au fleuve Tchorokhi, et de là jusqu'au pays de Kakhethi et au défilé de D r-bend. Quand il fut paisible possesseur de ses états, il secoua le joug des sulthans moghols de Perse, dont l'empire s'écroulait; il s'affranchit du tribut que ses prédécesseurs leur payaient, rassembla des troupes, chassa entièrement les armées mogholes de la Géorgie, et, de plus, ravagea les provinces d'Erivan, de Schirwan, et de Mogan, qui restèrent sous leur domination. Quoique les contrées soumises à sa puissance eussent été dévastées par de longues et sanglantes guerres, il parvint à les rendre florissantes, et à réparer tous les maux causés par le ravage des Moghols. Ce prince mourut en paix en 1346, après un règne long et heureux; son fils David VI lui succéda. S. M—n.

GEORGE VII était fils de Bagrat V. En l'an 1388, Tamerlan entra dans la Géorgie pour détruire ce royaume, et forcer ses habitants à embrasser le musulmanisme. Le roi Bagrat fut vaincu dans plusieurs combats : sa capitale Teflis fut prise; et lui-même fut contraint, pour conserver sa couronne, d'aller trouver le conquérant tartare en personne, de reconnaître sa puissance et de se faire musulman, tandis que ses fils George, Constantin et David, qui ne voulurent point suivre son exemple, se réfugièrent dans les gorges du Caucase, avec un petit nom-

bre de partisans. Le roi Bagrat, qui n'avait embrassé la religion de Mahomet qu'en apparence, fut emmené par Tamerlan en Arménie jusqu'au pays d'Artsakh : ne sachant que faire pour se tirer de ses mains et retourner dans ses états, il prétexta un grand zèle pour la nouvelle croyance qu'il venait d'adopter, et demanda à son vainqueur un corps de douze mille Persans pour rentrer dans son royaume, et pour en convertir entièrement les habitants. Tamerlan se laissa tromper par cette proposition, et accorda à Bagrat le nombre d'hommes qu'il desirait: celui-ci fit aussitôt avertir secrètement ses fils de se tenir prêts à les attaquer avec avantage dans des lieux difficiles où il se proposait d'engager ces Persans. George rassembla tout ce qu'il trouva de soldats géorgiens et imérétiens, se mit à leur tête, se conforma entièrement aux avis qu'il avait reçus, détruisit tout ce corps d'armée persan, et délivra son père, qui abjura le musulmanisme, et rentra avec lui dans Teflis. Tamerlan, transporté de fureur, rentra dans la Géorgie, où il fit les plus horribles ravages, ruina et dévasta les villes, les églises et les monastères. Ces malheurs ne cessèrent point pendant tout le temps que Bagrat régna encore sur la Géorgie : il mourut en 1394. Son fils George étant monté sur le trône, ne voulut pas plus que son père se soumettre à la puissance de Tamerlan : ce conquérant fit en Géorgie une troisième expédition, qui ne fut pas beaucoup plus décisive que la précédente. George se réfugia dans les montagnes: les armées persanes ravagèrent le plat pays; et Tamerlan retourna en Arménie sans avoir pu forcer le roi dans sa dernière retraite. En l'an 1400, le conquérant tartare rentra pour la quatrième fois dans la Géorgie, résolu de punir le roi George, qui avait chassé les armées musulmanes de ses états. Tamerlan vint camper près du monastère de Manglisi, dans le pays de Somkhethi, et envoya un message vers le roi, pour le sommer de venir lui rendre hommage dans son camp, en lui ordonnant outre cela d'embrasser la loi de Mahomet. George méprisa les menaces de Tamerlan, et se retira dans la partie la plus inaccessible de son royaume : Tamerlan alors s'avança à la tête de son armée, et prit la forteresse de Birtvisi, située sur les bords du fleuve Algète, au sud-ouest de Teflis; mais bientôt après il changea de dessein, rentra en Perse, et abandonna la Géorgie pour jamais. Dès qu'il l'eut quittée, George rassembla toutes ses troupes, reprit Teflis avec toutes les autres forteresses conquises, et chassa tous les Musulmans de ses états. Les Persans tentèrent plusieurs fois de venger cet outrage, et de rentrer en Géorgie : jamais ils ne purent en venir à bout; George les mit toujours en déroute, et ils furent contraints de faire la paix avec lui. La Géorgie fut tranquille et heureuse sous le gouvernement de George, qui mourut en 1407; son frère Constantin Ier. lui succéda. S. M—n.

GEORGE VIII, roi de Géorgie ou plutôt de la partie de la Géorgie nommée K'harthli, dont la capitale était Teflis, était fils de Constantin II; et en 1524 il succéda à son frère David VII, qui s'était fait moine. Ce prince était tributaire des sulthans de Perse de la race des sofis. Il régna en paix pendant dix ans, et mourut en 1534, laissant le trône à son neveu Louarsab I, fils de David VII. S. M—n.

GEORGE IX, roi de Géorgie, fils et successeur de Simon I, monta sur le trône en 1600, avec la permission du roi de Perse Schah-Abbas, qui

avait réduit son père à la qualité de simple vassal. Sous le règne de George, en 1603, les Othomans firent une invasion en Géorgie, et s'emparèrent du pays nommé Sa-Atabago, qui comprend la ville d'Akhal-Tsikhé et le territoire qui en dépend. Il fut alors démembré du royaume de Géorgie, réuni à l'empire othoman et administré par un pacha. A peu près vers la même époque, le roi de Géorgie envoya une ambassade vers le tzar de Russie, Boris Feodorovitch Goudounof, pour mettre ses états et son fils Jesseï sous la protection de ce prince. Celui-ci lui demanda alors Hélène en mariage pour son fils Fedor; et il promit de donner sa fille Xenia Borisowna, au neveu du roi George, nommé Khosdro, qui fut envoyé à Moscou pour terminer ces négociations. Tous ces projets n'eurent point de suite; car, vers la fin de la même année 1603, George IX mourut empoisonné par les ordres de Schah-Abbas. Il eut pour successeur son fils Louarsab II, qui monta sur le trône avec la permission du roi de Perse.

S. M—n.

GEORGE X, roi de Géorgie, fils de Vakhtang IV, succéda à son père dans le gouvernement du pays de K'harthli, en 1676, tandis que son frère Artchil prit possession du royaume de Kakhethi. Ce prince gouverna en paix la Géorgie pendant plusieurs années, sous la souveraineté des rois de Perse; mais ensuite voulant profiter de la faiblesse d'Houssein-schah, il leva des troupes, se révolta, et tenta de soutenir ses prétentions par la force des armes. Houssein-schah conféra alors le titre de roi à Héraclius Ier., fils de Theimouras Ier., roi de Kakhethi. Ce prince embrassa la religion musulmane, prit le nom de Naser-ali-khan, et entra en 1688 dans le pays de K'harthli avec une armée persane. Les deux rivaux se livrèrent de longs et de sanglants combats, qui n'eurent aucun résultat décisif. Héraclius ne put jamais devenir paisible possesseur de la couronne; George, épuisé par les fréquentes batailles qu'il avait livrées à son compétiteur et aux Persans, confia l'administration de ce qui lui restait de son royaume à son frère Levan, et alla auprès de Schah-houssein, à Ispahan, où il embrassa le musulmanisme, et prit le nom de Gourghin-khan. Schah-houssein le reçut avec bonté, et lui accorda le titre de waly de Géorgie: mais il ne le renvoya pas dans ses états; il le garda à sa cour, et lui donna le gouvernement de la province de Kirman. Pendant l'absence de George, Héraclius rentra en Géorgie avec des troupes, en chassa Levan, et s'y fit reconnaître roi: mais son autorité fut de courte durée; car il fut bientôt après chassé par Levan. Lorsque les Afghans se révoltèrent pour la première fois contre le roi de Perse, ce monarque nomma Gourghin-khan gouverneur de Kandahar, et il l'envoya avec une puissante armée pour soumettre les rebelles. Gourghin les eut bientôt fait rentrer dans le devoir. Le bruit de sa valeur s'était répandu jusque dans ces contrées: il n'eut pas la peine de combattre; personne n'osa soutenir sa présence. Quand il fut établi dans son gouvernement, il voulut rechercher les auteurs de la révolte; et sous ce prétexte il accabla les Afghans des plus cruelles vexations, et les réduisit au désespoir. Ceux-ci envoyèrent des députés de leur nation à Ispahan auprès de Schah-houssein pour se plaindre de Gourghin: les grands de la cour, amis de ce dernier, empê-

chèrent leurs prières de parvenir jusqu'au souverain. Gourghin, extrêmement irrité de ce que l'on s'était plaint de lui, appesantit encore le joug de sa domination sur les malheureux Afghans. Il fit arrêter tous les chefs des familles, parmi lesquels était Mir-Waïs, l'un des personnages les plus distingués du pays. Lorsque ce dernier fut arrivé à Ispahan, où il devait être gardé prisonnier comme suspect, il s'occupa d'y pratiquer des liaisons avec les courtisans pour gagner la bienveillance du roi, et pour inspirer de la défiance sur la puissance et les projets de Gourghin-khan son ennemi. Mir-Waïs parvint bientôt au succès de ses vues dans cette cour, et il fut environ deux ans après renvoyé avec honneur dans sa patrie; ce que Gourghin-khan regarda comme un affront insigne, dont il chercha le moyen de se venger à quelque prix que ce fût: mais avant d'avoir pu accomplir ses projets, il fut assassiné par son ennemi au milieu de son camp en 1709, lorsqu'il allait combattre une tribu d'Afghans révoltés. S. M—n.

GEORGE XI, dernier roi de Géorgie, était fils du fameux Héraclius II. Du vivant de son père, il fut gouverneur des provinces de Bortchalo et de Somkhethi, situées dans la partie méridionale de la Géorgie, et s'illustra par son courage dans les fréquents combats qu'il soutint contre les Persans pour défendre le royaume où il était appelé à régner. Héraclius mourut le 11 janvier 1798. George XI ne monta donc sur le trône que dans un âge fort avancé. Sous son règne, la Géorgie fut continuellement ravagée par les invasions des Lezghis, qui se répandirent impunément dans toutes les parties du royaume. Le prince Jean son fils les vainquit une fois; mais ils n'en continuèrent pas moins leurs dévastations. Dans ce temps les Turks entrèrent dans la Géorgie par un autre côté, sous le commandement du pacha de Kars. George fit marcher contre lui son fils aîné David, qui mit en déroute l'armée turke, et prit la forteresse de Kizil-tchaktchak; on fit bientôt la paix, et David rentra avec ses troupes dans le royaume. Après la mort d'Agha-Mohammed-khan, son neveu Baba-khan devint souverain de Perse, et envoya une ambassade au roi George pour l'engager à se mettre sous sa protection, en lui donnant pour otage son fils David. George, qui redoutait la puissance des Russes, aurait bien voulu accepter cette proposition; mais il la refusa cependant, parce qu'il en craignit les conséquences pour son royaume. Afin de se mettre à l'abri de la vengeance des Persans, il songeait à se mettre sous la protection des Turks, attendu qu'il se trouvait alors sans aucun secours de la part des Russes; il ne le fit pas non plus, parce qu'il craignit encore d'irriter ces derniers. Il envoya donc demander du secours à l'empereur Paul I[er]., qui fit partir deux régiments pour le soutenir contre les Persans. Ayant alors rassemblé ses troupes et celles que lui fournirent les peuples de Schouschi et de Schaki, il en donna le commandement à son fils Jean, qui se joignit aux troupes russes, et marcha contre les Lezghis, commandés par Omar-khan, du pays d'Awar. Ces peuples furent vaincus sur les bords du fleuve Yori, dans le pays de Kakhethi; et la Géorgie fut pendant quelque temps délivrée de leurs incursions. George mourut peu après, en 1800. Ce prince, qui fut le dernier roi de la Géorgie, avait épousé deux femmes,

qui se nommaient, Ketevan, de la famille Endronikaschvili, et Marie, fille du prince George Zizian. Il eut de la première David, qui céda l'héritage de son père à l'empereur Alexandre, et qui vit actuellement à Pétersbourg avec le titre de lieutenant-général, George, Bagrat, Thimouras, et quatre filles nommées Varvara, Sophia, Anna et Riphsima; les enfants de la seconde femme sont Mikhael, Djibril, Ilia, Okrop'hari, Izakli, Thamar et Anna. S. M—N.

GEORGE Ier., ou JOURI Ier., Wladimirowitch, grand-prince de Kiew, alors le siége de la souveraineté en Russie, monta sur le trône l'an 1149, après en avoir chassé Isiaslaf : il en fut chassé lui-même plusieurs fois jusqu'en 1154. Cette année il affermit sa puissance, et vit tous les autres princes s'humilier devant lui. Il se proposait d'entreprendre une expédition contre la ville de Nowgorod, dont il était mécontent; mais la mort le surprit, et il termina, en 1156, son orageuse carrière. La passion de tout envahir et de dominer aux dépens de ses voisins lui fit donner le surnom de *Dolgorouki* (aux longues mains). Ce surnom fut conservé à l'un de ses fils, duquel prétend descendre la famille des princes Dolgorouki, une des plus distinguées du pays. Ce fut George ou Jouri Ier. qui donna naissance à la ville de Moscou. Il n'y avait alors, dans l'emplacement qu'occupe cette ville, qu'un village appartenant à un riche propriétaire. George, passant par les domaines de ce propriétaire, eut à se plaindre de lui, le fit condamner à mort, et s'empara de ses biens. Peu après il fit construire, près de la rivière de Moskwa, un bourg, qui fut entouré d'un rempart de bois, et qu'il peupla d'une colonie appelée de divers endroits de ses états. Telle fut l'origine de cette ville de Moscou, qui dans la suite devint la capitale des czars, qui par son immense étendue a toujours fait l'étonnement des voyageurs, et qui dans les derniers temps fixa l'attention de l'Europe par un des événements les plus remarquables de l'histoire. — GEORGE II, ou JOURI II, Usevolodowitch, grand-prince de Wolodimir, où était alors le premier trône de Russie, monta, d'abord, sur ce trône en l'an 1212 : au bout de cinq années de règne, il fut obligé de le céder à Constantin son frère. Celui-ci, au moment de mourir, rappela George, et le déclara son successeur. La Russie avait beaucoup souffert par le partage des provinces entre plusieurs souverains : mais elle éprouva une calamité bien plus terrible; ce fut l'invasion des Tatars mongouls, qui avaient alors pour khan le fameux Djenguiz. Les princes russes ne purent concentrer leurs forces pour résister à ces farouches guerriers, parce qu'ils se méfiaient les uns des autres. George ou Jouri, qui, en qualité de premier souverain, eût dû se mettre à leur tête, resta long-temps dans l'inaction, et ne songea à conjurer l'orage que lorsqu'il avait déjà éclaté sur une grande partie du pays. Sa capitale fut prise; sa femme et ses enfants furent égorgés. Réduit au désespoir, il rassemble, en 1237, une armée considérable, combat avec fureur, fait balancer la victoire, et succombe enfin percé de coups. Sa mort acheva de répandre la confusion et le découragement. Batou, qui commandait les Tatars dans cette expédition, ne trouva plus de résistance, et devint le maître des destinées de la Russie. La soumission des princes russes au

joug de ces étrangers dura jusqu'à la fin du xvᵉ. siècle. Iwan Vasiliewitch réussit à y mettre un terme par son courage, et en profitant de la désunion survenue parmi les chefs des Tatars. C—AU.

GEORGE II, patriarche d'Arménie, succéda à ZACHARIE Iᵉʳ., le 13 janvier 876. Il était né dans la ville de Karhni, et il avait été élevé dans le palais patriarcal: il était généralement estimé pour sa science et ses vertus; et tout le monde le vit monter avec plaisir sur le premier siége pontifical de l'Arménie. En 885, il sacra le prince des Pagratides, Aschod, roi d'Arménie. Cette cérémonie se fit avec une grande solennité dans la ville d'Ani, en présence de tous les grands du pays, et du général arabe qui gouvernait l'Arménie pour le khalyfe. Il y avait près de cinq cents ans que la dignité royale était éteinte. Ce prince montra pendant tout son règne la plus grande considération pour le patriarche George, et ne fit presque rien sans le consulter. Ce fut entre ses bras qu'il mourut, en 889, à K'harsbarh-Abarajn, dans le pays de Schirag, en revenant de Constantinople. L'année suivante, George couronna roi le fils d'Aschod, qui se nommait Sempad; mais bientôt l'oncle de ce prince, appelé Apas, se révolta à Kars, s'y fit déclarer roi, fit charger de fers son parent Adernerseh, roi de Géorgie, qui était du parti de Sempad, et marcha pour lui enlever le trône. George voulut prévenir la guerre qui était sur le point d'éclater entre les deux parents. Il se hâta d'aller trouver Apas, pour l'engager à rendre la liberté à Adernerseh et à faire la paix: ses supplications furent inutiles; et Sempad fut obligé d'employer la force des armes pour contraindre son oncle à reconnaître son autorité. Apas, irrité contre le patriarche qui n'avait pas voulu prendre part à ses projets, répandit beaucoup de bruits calomnieux contre lui, pour le faire chasser de son siége; mais il ne put en venir à bout, et il en mourut de chagrin en l'an 891. L'année suivante, le khalyfe fit remettre à Sempad une couronne royale par son lieutenant Ap'hschin; et le patriarche le sacra dans l'église d'Erazgavors, dans la province de Schirag. L'an 895, Ap'hschin, gouverneur de l'Arménie méridionale, qui était ennemi de Sempad, voulut le faire périr, et se prépara à venir l'attaquer dans le sein de ses états. Le patriarche alla au-devant du général arabe, pour tâcher de désarmer sa colère et l'engager à abandonner son entreprise. Ap'hschin feignit de se laisser convaincre par les raisons de George; et il lui persuada d'amener Sempad pour avoir une conférence avec lui. Le patriarche vint donc trouver le roi d'Arménie, pour lui faire part des intentions d'Ap'hschin: mais ce prince, qui connaissait la perfidie de ce dernier, refusa d'aller au rendez-vous; et George retourna annoncer au général ennemi que ses démarches avaient été inutiles. Celui-ci, trompé dans ses espérances, ne put modérer sa fureur: il fit charger de fers le patriarche, qu'il emmena prisonnier à sa suite, et qu'il garda dans son camp jusqu'à ce que Hamam, roi des Aghovans, le racheta pour une somme considérable; et ce prélat retourna dans sa résidence en Arménie. Mais extrêmement affligé de l'état désastreux où se trouvait sa patrie, qui était déchirée par les démêlés des princes de la famille royale, et par les courses des Arabes, il se retira dans la province de Vasboura-

gan, où il tomba bientôt malade, et mourut l'an 897, après avoir occupé le patriarcat pendant 21 ans et quelques mois. On l'enterra dans le monastère de Dsoroï-Vank'h, au pays de Dosb: il eut pour successeur Maschdots. S. M—n.

GEORGE III, patriarche, naquit à Lorhi, ville du pays de Daschir, dans l'Arménie septentrionale. Il fut secrétaire du patriarche Grégoire II, qui résidait dans la petite Arménie, à Thavplor, ville du pays de Dchahan, où les patriarches d'Arménie siégèrent pendant quelque temps. En l'an 1071, le patriarche Grégoire, ennuyé des soins de l'épiscopat, et affligé par le spectacle des maux qui désolaient l'Arménie, résolut d'abandonner sa dignité, et de se retirer dans une solitude pour y finir saintement sa vie: il ne communiqua son dessein qu'à son secrétaire George Lorhetsi, qui voulut l'accompagner dans sa retraite. Les rois et princes de la petite Arménie, Kakig, Adovm et Apousahl, tentèrent de dissuader le patriarche d'accomplir ce dessein; mais ils ne purent en venir à bout. Ils se déterminèrent alors de mettre en sa place son secrétaire George, qui se laissa facilement séduire par l'éclat de la dignité patriarcale. Lorsqu'on fit connaître cette résolution à Grégoire, il en fut très étonné: bon gré mal gré, il sacra George patriarche à Thavplor, et se retira dans la montagne Noire de la Cilicie occidentale. Beaucoup de personnes ne voulurent pas reconnaître le nouveau pontife, et allèrent trouver Grégoire dans sa solitude, en continuant de le regarder comme le seul légitime patriarche. George en fut très irrité, et maltraita beaucoup ceux qui s'attachaient au patriarche Grégoire, malgré son abdication; ce qui occasionna de grands troubles en Arménie. George, par la dureté de son caractère, mécontenta la plupart des prêtres et des princes qui étaient attachés à son parti. Ils l'abandonnèrent, et allèrent joindre Grégoire dans la montagne Noire, où l'on forma un concile, qui déposa George en l'an 1073, après un patriarcat de moins de deux ans. Abandonné de tous ses partisans, George fut contraint de quitter Thavplor; il se retira à Tarse, où il mourut bientôt après. S. M—n.

GEORGE LE FOULON, ou *de Cappadoce*, intrus placé sur le siége d'Alexandrie, fut appelé du premier nom, parce que cette profession était exercée par son père; et du second, parce qu'il était originaire de cette province. Ammien-Marcellin dit qu'il était d'Épiphanie, en Cilicie; mais son opinion ne peut prévaloir sur celle de Saint Athanase, qui devait bien connaître George, et qui le fait Cappadocien, ni sur celle de St. Grégoire de Nazianze, Cappadocien lui-même, qui reconnaît George pour son compatriote. Le caractère, les sentiments et la conduite de George répondaient à la bassesse de sa naissance. Peu d'hommes ont été plus corrompus et plus méprisables. Il fit d'abord le vil métier de parasite. Pourvu ensuite d'un emploi subalterne dans les fournitures de l'armée, il détourna à son profit l'argent qui lui était confié, et fut obligé de s'enfuir. Il se livra alors au vagabondage. A tant de mauvaises qualités, il joignait une profonde ignorance, n'avait aucune connaissance des lettres humaines, et bien moins encore des saintes Écritures et de la théologie. Cet homme, néanmoins, « hardi, sans pudeur et » sans entrailles, » parut aux Ariens, dont il partageait les erreurs, un instrument dont ils pouvaient utile-

ment se servir. Ils firent entrer dans leurs vues l'empereur Constance, qui était leur protecteur et leur appui. Ce fut à Antioche, l'an 356, dans une assemblée de trente évêques ariens, que le *respectable* George fut ordonné et reçut la mission d'aller gouverner l'église dont St. Athanase était le véritable évêque. George fit son entrée à Alexandrie, accompagné, par ordre de Constance, des soldats commandés par Sébastien, duc d'Égypte et manichéen, digne escorte d'un intrus. Son arrivée fut pour les catholiques un signal de persécution. Sous prétexte de chercher St. Athanase, qu'on supposait caché dans la ville, on fouilla partout; on viola les asiles les plus sacrés; « les vierges furent menées en prison, les évêques liés et traînés par les soldats; on pilla les maisons, on enleva les chrétiens pendant la nuit, » et il n'y eut sorte de désordre à quel on ne se livrât. Ce n'est pas seulement sur les catholiques que George exerça ses violences; les idolâtres, les Ariens même n'en furent pas exempts, de sorte qu'il se rendit également odieux à tous. Telle fut sa conduite à Alexandrie jusqu'en 362. Les Alexandrins s'étaient déjà soulevés contre lui, et l'avaient obligé de fuir. Mais, appuyé par Constance, il revint plus terrible que jamais. Il n'est pas douteux qu'un nouveau soulèvement n'eût éclaté contre lui, si les esprits n'avaient été retenus par la crainte d'Arthème, alors duc d'Égypte, ami de George. Julien, parvenu à l'empire, ayant fait couper la tête à ce duc, les païens, dont George avait pillé les temples à son profit, et qui le regardaient comme le destructeur de leurs dieux, ne se continrent plus; ils se jetèrent sur George, et l'accablèrent d'injures et de coups. Le lendemain, ils le promenèrent par toute la ville sur un chameau, et, ayant fait allumer un bûcher, l'y précipitèrent avec sa monture; après quoi, ils jetèrent ses cendres au vent, et pillèrent sa maison et ses trésors. Julien, en apprenant cette nouvelle, fut irrité, ou feignit de l'être. Il écrivit une lettre sévère, mais ne poursuivit pas les coupables. Seulement, en amateur de livres, il fit faire des recherches pour recouvrer la bibliothèque de George, qui était très nombreuse (1), et qu'il connaissait. C'est le sujet de deux lettres de ce prince, l'une à Ecdicius, gouverneur, et l'autre à Porphyre, trésorier-généra d'Égypte. — George, patriarche d'Alexandrie, succéda, en l'an 620, à Jean l'Aumônier, qu'on croit avoir été son oncle. Dès l'année 616, les Perses s'étaient emparés de l'Égypte; et Jean avait été obligé d'abandonner son siége et de se réfugier dans l'île de Cypre, où il mourut. (*Voy.* Jean l'Aumônier.) L'église d'Alexandrie gémissait sous la domination de ces peuples, lorsque George en prit le gouvernement. Il eut à soutenir et à consoler son troupeau. On sait peu de choses sur ce qui le concerne. Baronius fait mention de lui en l'an 620, commencement de son épiscopat, et en 630, temps de sa mort. Est-il auteur de la *Vie de St. Jean-Chrysostôme*, dont Photius fait mention? Photius dit qu'il n'oserait l'assurer. Casimir Oudin penche pour l'affirmative. Tilman, chartreux de Paris, très habile dans les lettres grecques, a donné une version latine de cette vie, in-fol., Paris,

(1) Ce n'est pas sans quelque difficulté qu'on peut concilier la profonde ignorance attribuée à George, avec le soin qu'il avait pris de rassembler des livres de tout genre, même avant qu'il eût été envoyé à Alexandrie. Julien, dans sa Lettre à Ecdicius, rapporte que lorsqu'il était en Cappadoce, c'est-à-dire avant 351, George lui en avait prêté plusieurs pour faire copier, qu'il lui avait rendus.

1557. Elle se trouve en grec au VIIIe. volume de l'édition des œuvres de St. Chrysostôme, imprimée en 1613, par les soins de Henri Saville, prévôt du collége d'Éton. Le même Oudin pense qu'il faut encore attribuer à George d'Alexandrie le *Chronicon Alexandrinum*, découvert dans une ancienne bibliothèque de Sicile, par Jérôme Zurita, écrivain espagnol. Le jésuite Mathieu Sanderus fit imprimer cette chronique à Munich, l'an 1615, en grec et en latin. C'est un ouvrage utile en chronologie; et l'on y trouve des extraits de Jules Africain, et d'Eusèbe de Césarée, qu'on chercherait vainement ailleurs. George d'Alexandrie eut pour successeur dans son siége Cyrus le Monothélite. L—Y.

GEORGE PISIDÈS, qu'il ne faut pas confondre, ainsi que l'ont fait plusieurs critiques, avec le George qui fut archevêque de Nicomédie, sur la fin du IXe. siècle, florissait en 630. Il était diacre, garde des chartes et référendaire de l'église de Constantinople. Il est l'auteur d'un poème en vers ïambiques, sur la création du monde. Cet ouvrage, autrefois célèbre, est connu sous le titre consacré de *Hexaëmeron* (ouvrage des six jours). Suidas rapporte qu'il était de 3000 vers: le temps l'a réduit de moitié; il en est resté 1800, et c'est bien assez puisque personne ne le lit plus. La première édition de ce livre, intitulé, Ἑξαήμερον ἢ Κοσμουργία, *De mundi opificio, carmen ïambicum*, fut faite à Paris en 1584, in-4°. gr.-lat., sous les auspices de Frédéric Morel, imprimeur du roi, d'après un manuscrit de la bibliothèque du cardinal Sirlet; quelques exemplaires de cette même édition portent la date de 1535. A la suite de l'*Hexaëmeron* se trouvent quelques fragments du même auteur, parmi lesquels on distingue un poème *sur la Vanité de la vie.* Guillaume Cave et Léon Allacci, tout en indiquant l'édition de Paris, ont cité, comme édition *princeps*, celle de Rome, 1590, in-8°., qui ne contient que le texte publié par Jérôme Bruneau, jésuite; l'ouvrage de George s'y trouve sous le nom de St. Cyrille, patriarche d'Alexandrie, sans qu'aucune note critique, discutant la notoriété de l'édition de 1584 et les droits incontestables de Pisidès, puisse un moment les avoir balancés et donné quelque poids à cette véritable erreur, qui a été bien réparée dans les éditions suivantes; toutes celles de la Bibliothèque des Pères reproduisent l'Hexaëmeron. Il a été imprimé avec soin dans le Recueil des poètes grecs, tragiques, comiques, lyriques, épigrammatiques, qui parut en grec et en latin, à Genève, 1606, 1614, 2 vol. in-fol. Mais l'édition la plus recherchée, sans qu'on puisse cependant la regarder comme la meilleure, est celle qui parut à Heidelberg, chez H. Commelin, 1596, in-8°. George Pisidès était un auteur très fécond; car la liste de ses productions est fort longue. Toutes n'ont pas vu le jour; la plupart sont des poésies ïambiques relatives aux événements de l'histoire contemporaine. Le recueil le plus complet de ses œuvres se trouve dans la belle collection connue sous le nom de *Byzantine.* Il y fait partie du volume publié par Foggini, et généralement regardé comme le plus beau pour l'exécution typographique: *Corporis historiæ Byzantinæ nova appendix, opera Georgii Pisidæ, Theodosii diaconi et Corippi Africani grammatici complectens*, Rome, 1777, in-fol. Voici les titres des principaux ouvrages de Pisidès qu'il renferme: I. *De expeditione Heraclii contra Persas acroasès tres.* II. *Bellum Avaricum.*

III. *Hexaëmeron seu de opere sex dierum.* Cette édition contient de plus que les précédentes une centaine de vers qui ne rendent pas le poème beaucoup plus précieux. IV. *De vanitate vitæ.* Le texte de ces deux derniers ouvrages est accompagné de la version latine, en vers ïambiques, de l'édition de Paris. V. *Contra Severum.* VI. *Encomium in sanctum Anastasium martyrem.* C'est à tort que dans un dictionnaire on décide que les écrits de Pisidès n'offrent ni poésie, ni élégance. En général, eu égard au temps où il vivait, ses vers sont harmonieux et d'une belle facture. Son style pèche plutôt par redondance et par les défauts opposés à la sécheresse, qui ne se fait apercevoir que dans le choix et la conception de ses sujets, également dénués de charme, de naturel et d'intérêt. Cependant Pisidès fut regardé chez les Grecs comme un grand écrivain. Rien n'égalait l'enthousiasme qu'on avait conçu pour son talent poétique. On le comparait fréquemment à Euripide; et dans ces siècles dégénérés, il se trouva même quelques petits Aristarques qui n'hésitèrent point à le mettre au-dessus du prince des tragiques. De si bons juges ne seront point accusés certainement d'une aveugle prévention en faveur de l'antiquité. George Pisidès vivait encore à la fin du règne d'Héraclius, dont il avait chanté les exploits. Le père Combefis, dans sa Bibliothèque des sermonaires, a publié, sous le nom de Pisidès, des déclamations fort ridicules, qui ne sont probablement pas de cet auteur, puisqu'aucun des anciens écrivains qui se sont occupés de lui n'en a fait mention. G. F—R.

GEORGE. *V.* ACROPOLITE, CHRYSOCOCCES, SYNCELLE.

GEORGE, fils de Gabriel, célèbre médecin, nestorien de religion, fut le premier de sa famille qui passa au service des khalyfes arabes. Voici les détails que nous donne sur sa personne Abou-Osaïba, dans sa *Biographie des médecins :* George, père du premier Bakhtichua, dirigeait l'hôpital célèbre de Djundi-Schabour, lorsqu'il fut appelé en 148 de l'hég. (766 de J.-C.) auprès du khalyfe Mansour, attaqué d'une maladie grave qui avait résisté à l'art de tous ses médecins. Moitié de gré et moitié par force, il se rendit à Baghdad, et il justifia l'espérance qu'on avait conçue de son habileté, en rendant promptement la santé à Mansour. Cette cure brillante fut l'origine de sa fortune et de celle de ses enfants : traitements considérables, habitation splendide, honneurs, rien ne fut ménagé pour lui faire oublier sa patrie. Mais il paraît que le séjour bruyant de la cour ne put le distraire entièrement. Son esprit se reportait toujours vers les lieux où il avait laissé sa famille. Après cinq ans de séjour à Baghdad, il fut attaqué d'une maladie grave pendant laquelle il reçut des preuves non équivoques de l'attachement de son prince. Mansour s'informa régulièrement de son état, et l'ayant fait transporter dans une des salles de son palais, il vint lui-même le voir. George répondit aux premières questions qu'il lui fit sur sa situation par des sanglots, et s'écria : « O prince des croyants! laisse-moi retourner dans ma patrie, afin que je puisse voir ma famille, et que, si j'y meurs, je sois enterré auprès de mes pères. » Mansour lui proposa alors d'embrasser l'islamisme, lui promettant le paradis des Musulmans. George lui dit avec une touchante naïveté : « Je mourrai dans la religion de mes pères, et je veux aller les trouver où ils sont, soit

en paradis, soit en enfer. » Mansour ne put s'empêcher de rire de cette réponse, et il lui permit de quitter Baghdad; mais en même temps il lui fit donner 10,000 pièces d'or, et ordonna à l'un de ses serviteurs de l'accompagner, et, dans le cas où George mourrait pendant le chemin, de transporter son corps dans le lieu où il voulait être enterré. George arriva à Djundi-Schabour; et il paraît qu'il y resta jusqu'à sa mort, dont nous ignorons l'époque. En quittant Mansour, il laissa auprès de lui Aïsa l'un de ses élèves. Celui-ci trahit la confiance du khalyfe, et fut puni de mort. Mansour voulut alors que George revînt près de lui; mais ce vieillard avait fait une chute peu de temps avant de connaître la volonté de Mansour, et il ne put s'y conformer. Il se fit remplacer par un de ses élèves nommé Sergius, qui plut au khalyfe, et le servit jusqu'à sa mort. George parlait, outre le syriaque sa langue naturelle, l'arabe, le persan et le grec. Il traduisit en arabe, pour Mansour, plusieurs ouvrages grecs; et il composa en syriaque un *Traité de médecine* qui fut traduit en arabe par Honain. Il laissa un fils nommé Bakhtichua. — De la famille de George sont sortis plusieurs médecins célèbres dont quelques-uns ont porté le nom de Bakhtichua, et qui tous se sont distingués par leur talent et leurs ouvrages. Ils jouèrent longtemps un grand rôle à la cour des khalyfes Abbacydes par leurs richesses et le crédit que leur donnaient leurs charges: ils eurent même une influence quelquefois utile, plus souvent dangereuse dans les affaires des chrétiens. Mais ces mêmes richesses n'excitèrent pas seulement la jalousie de leurs confrères: elles tentèrent aussi l'avidité des khalyfes; et peu à peu cette famille, dépouillée de ses biens et proscrite, tomba dans l'oubli. On peut consulter sur cette branche des médecins syriens attachés aux khalyfes, la Biographie d'Abou-Osaïba (*Voy*. ce nom, tom. I, p. 99). J—n.

GEORGE DE TRÉBIZONDE naquit en 1396, non pas à Trébizonde, comme l'ont écrit quelques biographes, mais à Chandace, dans l'île de Crète: Trébizonde était la patrie de ses ancêtres. Il vint en Italie sur l'invitation de François Barbaro, noble vénitien, pour y professer le grec à Venise. Ce voyage peut être fixé vers l'année 1430; car George devait remplacer Philelphe, et l'on sait que Philelphe quitta Venise en 1428. Les leçons de George eurent le plus grand succès; et sa réputation s'étant répandue par toute l'Italie, le pape Eugène l'appela à Rome, et le fit son secrétaire. Aux fonctions de secrétaire apostolique, qu'il continua d'exercer sous le pontificat de Nicolas V, George joignit celles de professeur de littérature et de philosophie. Les Italiens, les Français, les Allemands, les Espagnols accouraient pour l'entendre; et pendant plusieurs années, sa gloire, comme professeur et comme écrivain, alla toujours en augmentant. Mais vers 1450, Valla ayant pris publiquement la défense de Quintilien que George censurait sans ménagement et sans justice, la querelle fut poussée si loin, que George abandonna l'enseignement public. Dès-lors sa réputation commença de déchoir: la concurrence de Gaza acheva de le perdre. George avait traduit en latin les *Problèmes d'Aristote*; Gaza les traduisit après lui, et la nouvelle traduction effaça la première. On s'aperçut, vers le même temps, que George, qui était fort employé par le pape à la traduction des auteurs grecs, ne répondait pas à sa confiance, et qu'il passait des pages

entières, même des livres entiers: l'on attribuait ses négligences et ses infidélités à une excessive précipitation, et cette précipitation à l'envie peu honorable d'achever plus vite son travail, pour recevoir plus promptement la récompense promise par le souverain pontife. Ce fut de cette manière expéditive qu'il traduisit la Préparation évangélique d'Eusèbe; et sa négligence fut telle, que le P. Vigier n'a pas craint d'avancer que George « avait dérobé Eusèbe à Eusèbe, et » que dans cette version prodigieuse » nous avions moins Eusèbe que » George. » Sa traduction du *Trésor* de St.-Cyrille est de même remplie d'interpolations, de transpositions, d'erreurs de tout genre, comme l'a montré Vulcanius, qui, après lui, a travaillé sur ce Père. Le mécontentement du pape fut tel, que George se vit obligé de s'éloigner; et il se retira auprès du roi de Naples. Mais Philelphe fit sa paix avec le souverain pontife; et George revint à Rome, où il mourut en 1486, âgé de quatre-vingt-dix ans. Outre Eusèbe et St.-Cyrille, George a encore traduit en latin plusieurs Homélies de St.-Chrysostôme, la Vie de Moïse par St.-Grégoire de Nysse, la Rhétorique d'Aristote, le *Centiloquium* et l'Almageste de Ptolémée. Cette dernière traduction, quoique pleine de fautes, est cependant encore recherchée, parce qu'il n'y en a pas d'autre qui soit complète. Nous ne nous arrêterons pas à donner sur ces ouvrages peu importants, dont quelques éditions sont rares, des renseignements bibliographiques, que l'on peut trouver dans Allatius *de Georgiis* (1), dans Boerner *de Doctis hominibus Græcis*, dans la Bibliothèque Grecque et ailleurs. Nous serons tout aussi sobres de détails dans ce qui nous reste à dire de George, considéré comme auteur; car ses productions originales ne jouissent pas aujourd'hui de plus d'estime que ses traductions. Il a composé un commentaire sur les *Philippiques* et d'autres harangues de Cicéron (on le trouve dans quelques anciennes éditions de l'Orateur romain); une *Rhétorique*; une *Dialectique* en latin; des *Observations sur l'Évangile de S.-Jean*, où il s'efforce de prouver que cet apôtre n'est pas mort; une *Comparaison de Platon et d'Aristote*, dans laquelle, pour plaire à Paul II, ennemi des platoniciens d'Italie, il immolait l'académie aux péripatéticiens. La publication de cet ouvrage fut l'occasion d'une vive querelle, dont nous avons parlé avec quelque étendue à l'article du cardinal Bessarion. Plusieurs autres productions de George de Trébizonde sont restées inédites: ce sont des *Lettres*, *des opuscules de théologie polémique et parénétique*, *quelques livres de Diodore traduits en latin*, *une Introduction à l'Almageste de Ptolémée*, *et les Lois de Platon*. Bessarion a dit de cette dernière traduction que « si quelqu'un avait assez de loisir » pour la vouloir comparer avec le » texte, il y trouverait certainement » autant d'erreurs que de mots. »

B—ss.

GEORGE (David). *Voy.* David George.

GEORGE (Dominique), abbé régulier du Val-Richer, ordre de Cîteaux, au diocèse de Baïeux, naquit à Cutry près Longwi, frontière du duché de Luxembourg, au commencement de 1615. Demeuré orphelin de bonne heure, il trouva dans un frère aîné, curé de Wuxen et doyen de

(1) *Leonis Allatii de Georgiis eorumque scriptis Diatriba*, Paris, 1651, J. Alb. Fabricius a de nouveau publié cette curieuse homonymographie en 1722, dans le tome X de sa *Bibliotheca græca*, pag. 549-623, avec une table et des suppléments.

Chatelnoit au diocèse de Toul, un protecteur et un appui. Ce digne ecclésiastique lui enseigna les premiers éléments du latin, et l'envoya continuer ses études à Louvain, d'où George vint faire sa théologie à Pont-à-Mousson, chez les jésuites. Il y avait dans cette ville une maison de chanoines réguliers de la congrégation de Lorraine, réforme nouvellement établie : George demanda d'y être admis; mais la guerre qui désolait alors la Lorraine ayant dispersé le troupeau du P. Fourier, supérieur de cette congrégation (*Voyez* FOURIER), George se présenta au concours pour obtenir la cure de Circourt, alors vacante, et fut trouvé le plus capable, quoiqu'il ne fût pas prêtre. L'évêque, charmé de son savoir et de sa modestie, l'ordonna, ce qu'on appelle *extrà tempora*, et lui ordonna d'aller sans délai gouverner sa paroisse. Le jeune ecclésiastique s'y comporta en pasteur zélé: mais les temps étaient pénibles; les Suédois occupaient le pays, et faisaient la guerre au catholicisme : George et ses paroissiens se virent plusieurs fois obligés de se sauver. Le village de Circourt et son église furent incendiés. George, sans église et sans ouailles, remit son titre entre les mains des supérieurs du diocèse, et, avec leur permission, vint à Paris, où M. Bourdoise le fit préfet du séminaire de St.-Nicolas du Chardonnet et le chargea de l'éducation des jeunes clercs. Il eut occasion de connaître, dans cette maison, M. Delaplace, pourvu en commande de l'abbaye du Val Richer dès l'âge de quinze ans, et qui venait au séminaire dans le dessein pieux d'y contracter l'habitude des mœurs ecclésiastiques. Il se lia avec George, et se mit sous sa direction. La cure du Prédange, dépendante de son abbaye, étant venue à vaquer, il engagea George à la prendre. Bientôt aucune paroisse du diocèse ne fut plus édifiante ni mieux réglée. George ne se borna pas au soin de son troupeau; il parvint à établir entre les curés des conférences ecclésiastiques, dont le succès et les bons effets passèrent ses espérances, et en étendirent l'usage dans les diocèses voisins. Des réformes s'introduisaient à cette époque dans les ordres religieux, et celui de Cîteaux avait la sienne. M. Delaplace crut sa conscience obligée à procurer à l'abbaye dont il était titulaire, cet avantage spirituel : il savait que personne n'était plus propre que George à amener ce saint projet à une fin heureuse. Il résolut de se démettre en sa faveur de l'abbaye du Val-Richer, et le détermina à l'accepter en considération du bien qui en résulterait. George, persuadé qu'il était dans les principes de l'église d'être religieux avant de devenir abbé, et convaincu que pour prêcher la réforme utilement, il fallait commencer par l'embrasser, se rendit à l'abbaye de Barberi, réformée, pour y faire son noviciat. Il avait alors quarante ans. Après avoir prononcé ses vœux, il vint au Val-Richer, bien moins pour prendre possession d'une dignité, que pour se charger d'un lourd fardeau. Beaucoup d'obstacles s'opposaient à la réforme : il les vainquit par sa patience, sa douceur et sa persévérance. Les PP. de la réforme ayant jugé en 1664 que les intérêts de leur congrégation exigeaient qu'ils envoyassent à Rome quelqu'un pour la soutenir, ils y députèrent l'abbé du Val-Richer, avec l'abbé de Rancé. George y reçut du pape des marques particulières d'estime et de bonté. De retour au Val-Richer, il fut nommé visiteur de la province de Normandie, et chargé de plusieurs commissions relatives au maintien de la discipline monasti-

que. Parvenu à l'âge de quatre-vingts ans, il mourut doucement et sans agonie, le 8 novembre 1693. Le P. Buffier, jésuite, a écrit sa vie, Paris, 1694, in-12. L—y.

GEORGE (Juan). *Voy.* Juan.

GEORGE CADOUDAL, fils d'un meunier, nommé Cadoudal, naquit à Brech, village près d'Auray, dans la Basse-Bretagne, en 1769. Connu dans les guerres civiles sous son seul prénom, c'est ainsi qu'il doit être désigné dans l'histoire. George fut élevé au collége de Vannes, dans des principes de religion, qu'il n'oublia jamais. Il avait à peine fini ses études, lorsque la révolution éclata : il n'y prit d'abord aucune part; mais au mois de mars 1793, lors de la première insurrection du Morbihan, il se réunit comme simple cavalier aux rassemblements royalistes. Ce mouvement n'eut aucune suite en Bretagne; il n'en fut pas de même dans la Vendée. Le jeune George, instruit, en novembre de la même année, que les Vendéens venaient de passer la Loire, conçut le projet de les joindre; il se mit à la tête d'une cinquantaine de paysans bas-bretons, traversa les forêts, essuya plusieurs petits combats en route, et arriva à Fougères, où les chefs royalistes firent distribuer des fusils à son détachement. George suivit l'armée vendéenne, et, se distinguant par sa force et son courage, se fit dès-lors une sorte de réputation : il fut nommé officier au siége de Granville. A la bataille du Mans, s'étant embusqué, avec ses Morbihanais, près de Pont-Lieu, il soutint le premier choc, et revint plusieurs fois à la charge. L'armée royale avait été successivement dispersée au Mans et à Savenay; George rentra dans son pays natal, avec l'expérience de la guerre, et un ami digne de lui; c'était le jeune Lemercier, de Château-Gonthier, qui avait pris le surnom de *La Vendée*, ayant joint les Vendéens en même temps que George. Devenus compagnons d'armes, ils partagèrent les mêmes dangers, conçurent les mêmes projets, et furent animés des mêmes sentiments : en un mot, ils devinrent inséparables, et furent les artisans les plus actifs de l'insurrection royaliste du Morbihan. Cette insurrection était alors fomentée par plusieurs ecclésiastiques et par quelques gentilshommes. George et Lemercier parcouraient le pays, enrôlaient les paysans et les matelots oisifs de la côte. Dans une de ces courses, ils furent surpris par un détachement républicain, et conduits dans les prisons de Brest. Leur captivité dura plusieurs mois : ils trouvèrent dans la même prison M. d'Allegre, gentilhomme provençal du même parti, qui leur donna quelques notions sur l'art de la guerre et sur la politique, pour suppléer à ce qui manquait à leur éducation. Cependant l'impulsion était donnée dans le Morbihan; et pendant la captivité de George, en 1794, le pays fut divisé en cantons d'insurrection : il y eut un conseil civil et militaire, et le comte de Silz fut nommé général des royalistes. George, étant parvenu à s'évader sous des habits de matelot avec ses compagnons d'infortune, trouva l'organisation royaliste achevée; et il dut se contenter du grade de chef de canton. Il se prononça, en 1795, contre la pacification de la Mabilais, reprit les armes, et combattit à Grand-Champ, où le comte de Silz perdit la vie. On croit qu'il aspira dès-lors au commandement. En effet, son caractère inébranlable et son courage froid le destinaient à être chef de parti. On préparait à cette époque, dans les ports d'Angleterre,

l'expédition de Quiberon. Le commandement du Morbihan ayant été conféré au chevalier de Tinteniac, gentilhomme breton, George se hâta de le seconder dans sa première opération, qui eut pour objet de rassembler sous Carnac les paysans royalistes, pour soutenir le débarquement. A peine ce débarquement fut-il opéré, que les *Chouans* firent plusieurs diversions dans l'intérieur du pays; la plus considérable se dirigea vers les Côtes-du-Nord: George et *La Vendée* en faisaient partie. Tinteniac ayant été tué à leur tête, et les officiers émigrés qui le suivaient croyant tout perdu après le désastre de Quiberon, licencièrent les *Chouans;* mais George, connaissant mieux le pays et les ressources de cette guerre, ranima leur courage, et, après les avoir ralliés, s'engagea à les ramener au centre même du Morbihan: il tint parole, et les préserva de tout danger. Le succès de cette opération augmenta la réputation de George, qui dès-lors considéra l'insurrection de la Basse-Bretagne comme sa propriété. Il adopta le système anti-nobiliaire, c'est-à-dire qu'il écarta du commandement les nobles et les officiers émigrés, s'érigeant en chef du parti plébéien royaliste dans cette contrée. Il voulut se débarrasser en même temps de l'influence de Puisaye, accablé alors sous la terrible responsabilité de la catastrophe de Quiberon. Il le fit même arrêter par son ami *La Vendée*, dans le dessein de le faire fusiller: mais Puisaye, ayant demandé à être conduit devant George, parvint à le toucher et à le convaincre par son éloquence; et George lui rendit la liberté. Cependant les soldats de Hoche couvraient le Morbihan; et vers le mois d'août, George se vit contraint de licencier tous les rassemblements royalistes jusqu'à ce que les républicains se fussent retirés. Mais il mit ce temps à profit, s'occupant sans cesse d'une nouvelle organisation: il eut bientôt un état-major, un corps d'élite permanent, des chefs de division; et à peine âgé de vingt-six ans, il se vit aussi puissant, dans cette partie de la Bretagne, que Charette l'était dans la Vendée. Il forma un grand rassemblement à la fin de cette campagne, et attaqua le bourg d'Elven, mais sans succès, malgré l'intrépidité et le sang-froid qu'il montra dans les différentes attaques: les *Chouans* étaient peu propres à la guerre de siéges et de retranchements. Accablé de nouveau par les troupes de Hoche, George dépêcha l'abbé Guillo à Puisaye, pour lui faire connaître l'état désespéré du Morbihan, auquel il ne restait plus que le parti d'une feinte soumission. Il fit en même temps demander une suspension d'armes (mai 1796); mais Hoche la refusa, exigeant une soumission entière et le désarmement des royalistes. George feignit de céder, et donna des ordres secrets pour que les armes fussent cachées avec soin. Lui et ses principaux officiers évitèrent de se soumettre à la surveillance des autorités républicaines, aspirant toujours au moment de reprendre les armes. Les royalistes de l'intérieur étaient alors occupés d'un plan général, fondé sur de fausses bases, et qui, mal conçu et mal conduit, échoua au 18 fructidor (septembre 1797). George, sûr de l'appui du gouvernement anglais, n'attendait que le signal de Paris pour recommencer les hostilités. Voyant l'espoir des royalistes déçu, il fut forcé de rester près de deux ans dans l'inaction; mais ce temps ne fut point perdu pour son instruction et pour son expérience.

Il conservait toujours la même influence sur les paysans bas-bretons, qui aspiraient comme lui à reprendre les armes quand la guerre du dehors pourrait le permettre avec quelque espoir de succès. Tout annonçait une nouvelle coalition contre la puissance désorganisatrice des hommes qui s'étaient emparés du gouvernement de la France (les membres du directoire). Au mois de janvier 1799, George, toujours maître de ses éléments d'insurrection, annonça aux chefs royalistes, cachés dans la Bretagne et dans le Maine, un prochain soulèvement. Il s'adressa directement au gouvernement anglais et à Monseigneur le comte d'Artois, en dépêchant à Londres Lemercier, son lieutenant et son ami, pour avoir des armes et des munitions. La guerre, déjà commencée aux frontières, fut résolue dans l'Ouest. Vers le mois d'août, George forma ses rassemblements, et occupa le camp de Beauchêne, où il exerçait les paysans et ralliait les déserteurs. De toutes les divisions, la sienne était la plus considérable. A l'arrivée des principaux chefs venant de Londres, il les convoqua en conseil général au château de la Jonchère; et cette assemblée décida qu'il conserverait le commandement en chef du Morbihan et des Côtes-du-Nord, et que les hostilités commenceraient contre les républicains. George occupa un grand nombre de bourgs, menaça Vannes, et prit quelques pièces de canon à Sarzeau. Il jouissait de la confiance entière de ses troupes, et se trouvait alors le seul général en chef royaliste qui ne fût pas gentilhomme. La guerre civile se montrait partout menaçante, surtout dans le Maine, en Normandie et dans la Basse-Bretagne, lorsque la révolution politique du 18 brumaire (novembre 1799), qui mit Buonaparte en possession de l'autorité, vint paralyser de nouveau les efforts du parti royaliste. Dans les premières conférences tenues à Montfaucon, George vota constamment pour la continuation des hostilités. Il commandait lui-même au mois de décembre l'expédition qui eut lieu sur les bords de la Vilaine, pour recevoir un transport de fusils et de munitions qu'y débarquèrent les Anglais. Après avoir escorté le convoi dans l'intérieur du pays, à la tête de 800 *Chouans* d'élite, il répartit ces secours entre toutes les divisions royalistes. S'étant rendu aux conférences de Pouancé, il chercha à ranimer l'ardeur des autres chefs, et à les exciter au combat; mais ils étaient déjà divisés au sujet des propositions de paix. George, toujours opposé à toute espèce de soumission, rentra dans ses cantonnements. Là, devenu l'objet de la protection spéciale du gouvernement anglais, il redoubla de vigueur et d'audace, s'obstinant à rejeter la paix et ralliant autour de lui près de 15 mille hommes. Mais déjà presque tous les autres chefs avaient succombé, ou s'étaient soumis au gouvernement des consuls. George eut bientôt à lutter contre une armée entière commandée par le général Brune. Il disputa le terrain; mais à la suite des combats de Grand-Champ et d'Elven (25 et 26 janvier 1800), il songea à participer à la paix pendant qu'il en était encore temps. Le 9 février, il eut une conférence avec le général Brune, près de Theix; tout fut terminé en une heure d'entretien. George promit de licencier ses troupes, et de remettre l'artillerie et les fusils qu'il possédait, mais à des conditions favorables aux royalistes du Morbihan. Une convention en dix articles fut si-

gnée entre les deux généraux. George se rendit à Paris pour en obtenir la ratification; il y resta près d'un mois, mais sans pouvoir obtenir la confirmation des clauses qui devaient soulager les Bas-Bretons. Buonaparte le fit sonder pour l'attirer dans son armée avec un grade supérieur; et tout fut employé pour le séduire. George, inébranlable, et averti secrètement que Buonaparte allait le faire arrêter, passa en Angleterre, bien décidé à ne jamais servir que son roi légitime. Voué au rétablissement de la maison de Bourbon, il ne pouvait renoncer à des plans formés dès sa jeunesse, et qui faisaient, en quelque sorte, une partie de son existence. Il fut accueilli avec beaucoup de distinction par le gouvernement anglais, et reçut de Monseigneur le comte d'Artois, au nom du Roi, le cordon-rouge, le grade de lieutenant-général, et des félicitations sur sa conduite honorable. Vers la fin de 1800, il repassa secrètement en Bretagne, avec le commandement général du Morbihan, d'Ille-et-Vilaine, des Côtes-du-Nord et du Finistère. Il avait alors l'espoir de surprendre Belle-Ile, et de s'emparer de Brest pour le Roi, d'après les plans de M. de Rivoire, ancien officier de la marine royale. Mais tous ces projets furent éventés et par suite évanouis. La vie de Buonaparte ayant été en danger par l'explosion de la *machine infernale*, la police accusa George d'avoir été l'ame de cette conspiration, tramée à Paris par ses officiers. Mais George a constamment nié qu'il eût autorisé ce moyen terrible de destruction. Devenu un objet d'inquiétude et de terreur pour Napoléon, il fut en butte à tous les piéges de sa police: des émissaires furent envoyés de Paris pour le surprendre et l'assassiner; mais il pénétra leurs desseins, et les fit fusiller par ses soldats. Ne se trouvant plus en sûreté dans le Morbihan, surtout depuis la dissolution générale du parti royaliste, il repassa en Angleterre, où il eut des relations avec Pichegru, doué comme lui d'une ame forte et énergique. Buonaparte regardait George comme un ennemi tellement dangereux, qu'après la paix d'Amiens, il fit demander au gouvernement anglais par M. Otto, qu'on le lui livrât, et chargea depuis M. Andréossi de renouveler la même demande. Pichegru et George s'étant concertés sur les moyens de renverser le gouvernement de Buonaparte, George proposa, non pas d'assassiner lâchement Napoléon, mais de l'attaquer publiquement et à force ouverte, au milieu de ses propres gardes: ce fut pour accomplir ce dessein, qu'il fit passer en France, dès le mois de janvier 1803, plusieurs de ses officiers, et qu'il débarqua lui-même, le 21 août, au pied de la falaise de Beville. De là, se dirigeant sur Paris par des stations préparées, il resta secrètement, près de six mois, dans différents domiciles, et attendit que Pichegru et Moreau lui donnassent le signal d'agir. Mais trop de tergiversation et de lenteur, et le défaut d'unité de vues parmi les chefs, firent avorter le complot avant même qu'il pût recevoir un commencement d'exécution. Ce fut vers le mois de mars 1804, que la police, ayant obtenu des révélations de la part de quelques conjurés subalternes, fit rechercher George avec une activité extraordinaire: la plupart de ses adhérents furent arrêtés. S'étant aperçu que son dernier asile était observé, il essaya de prendre la fuite en cabriolet; mais déjà il était cerné, et son cheval fut arrêté près du Luxembourg. George, tirant aussitôt ses pistolets, renverse

deux agents de la police à ses pieds, et cherche encore à s'évader; mais une foule d'émissaires l'environnent et ameutent le peuple. George est saisi par les efforts d'un boucher, et conduit à la préfecture de police, où il déclare, avec sang-froid, au magistrat chargé de l'instruction, que c'est lui-même qui était à la tête de la conspiration pour rétablir les Bourbons sur le trône. Traduit au tribunal criminel avec un grand nombre de co-accusés, il montra dans les débats beaucoup de calme et de fermeté, évitant avec soin de compromettre aucun de ses compagnons d'infortune, et faisant tout haut profession du dévouement le plus absolu à la cause du roi légitime. Le 11 mai 1804, il fut enveloppé, avec onze de ses officiers, dans une condamnation à mort, comme coupable d'avoir voulu attenter à la vie de Buonaparte. Transférés de la maison de justice à Bicêtre, ils furent tous jetés dans les mêmes cachots. Le lendemain, on apporte à George un placet tout rédigé, en l'assurant que, s'il consent à le signer, lui et ses compagnons d'infortune obtiendront la vie; George prend tranquillement le papier, et, après avoir lu ces mots: *A S. M. l'Empereur des Francais*, il le rend au concierge avec le même sang-froid; puis se tournant vers ses officiers: *Mes camarades*, leur dit-il, *faisons la prière;* c'était celle du soir, qu'ils récitaient en commun. Sa fermeté ne l'abandonna pas un seul instant; et il donna encore de grandes preuves de courage au moment de son exécution, qui eut lieu le 25 juin, en présence d'une foule innombrable. Ainsi périt à trente-cinq ans un homme illustré par ses seuls exploits, et dont la guerre civile avait développé les talents et le caractère. Il montra successivement toutes les qualités d'un véritable chef de parti. Son esprit cultivé et mûri au milieu de l'agitation et des armes, n'était pas étranger aux combinaisons et aux vues politiques; et, par la force même de son caractère, il eût fait de plus grandes choses sur un théâtre moins borné et dans des circonstances plus favorables. Nul ne servit le parti des Bourbons avec plus de constance, de courage et de fidélité. C'est en vain que Buonaparte a voulu flétrir George du titre de brigand; l'Europe a décidé, entre George et Buonaparte, à qui appartient ce titre. Voici, à ce sujet, les vers qu'un mouvement d'indignation arracha à M. de Saint-Morys, au moment où il lut le récit de l'exécution de George:

Sous le nom de brigand, un Français plein d'honneur
Meurt pour avoir servi son prince et sa patrie;
Quel monstre, en quel pays, a pu trancher sa vie?
Un Corse, dans Paris, sous le nom d'empereur.

B—P.

GEORGEL (Jean-François), ex-jésuite, secrétaire d'ambassade et chargé des affaires de France à la cour de Vienne, grand-vicaire de l'évêché de Strasbourg, et en dernier lieu de celui de Nanci, né à Bruyères en Lorraine le 29 janvier 1731, est mort dans la même ville, le 14 novembre 1813. Ses parents, quoique peu favorisés de la fortune, lui procurèrent une éducation très soignée. L'éclat de ses premières études le fit remarquer parmi les jésuites, dans l'ordre desquels il entra à l'âge de treize ans. Il enseigna d'une manière distinguée la rhétorique et les mathématiques, dans les colléges de Pont-à-Mousson, de Dijon et de Strasbourg. C'est dans cette dernière ville que sa réputation le fit connaître du prince Louis de Rohan, lequel parvint, en 1762, à se l'attacher entièrement. Dès

ce moment il accorda à l'abbé Georgel une haute confiance, qui s'accrut par les services que celui-ci lui rendit pendant l'ambassade de Vienne et dans d'autres circonstances importantes. En 1771, le duc d'Aiguillon, qui avait succédé au duc de Choiseul dans la direction des affaires étrangères, voulant donner de l'éclat à son nouveau ministère, fit rappeler de l'ambassade de Vienne le baron de Breteuil, et nommer à sa place le prince Louis de Rohan. L'abbé Georgel dirigea tous les détails de l'ambassade pendant deux ans et demi; il resta à Vienne comme chargé des affaires de France jusqu'à l'arrivée du nouvel ambassadeur. Lorsque le prince Louis revint à Paris en 1774 à l'occasion de la mort de Louis XV, les mémoires qu'il envoya au cabinet de Versailles furent goûtés, autant par l'exactitude et l'étendue des détails que par la sagesse qui avait dirigé ses observations. Lui et le prince ambassadeur avaient donné l'éveil sur la connivence de la cour de Vienne pour le premier partage de la Pologne, qui eut lieu à cette époque: mais le duc d'Aiguillon, fasciné par les protestations réitérées de cette cour, repoussait opiniâtrément les insinuations qui lui étaient faites. Humilié lorsqu'il vit le partage consommé à son insu, ce ministre chercha sourdement à rejeter sur des hommes innocents une faute qu'il n'aurait dû attribuer qu'à l'imprévoyance de sa politique. Étant revenu de Vienne, le prince Louis fut successivement nommé grand-aumônier de France, évêque de Strasbourg, cardinal, abbé de St.-Waast, proviseur de Sorbonne, et administrateur de l'hôpital des Quinze-Vingts. En qualité de grand vicaire, l'abbé Georgel était chargé des détails attachés à ces hautes dignités: mais désapprouvant les liaisons du cardinal avec Cagliostro, avec la comtesse de la Motte (*Voy.* ROHAN), et avec d'autres personnages semblables, il s'éloigna insensiblement de ce prince, et n'eut plus avec lui, comme autrefois, de relations intimes et confidentielles; il ne le voyait plus que pour lui soumettre son travail de vicaire-général. Le cardinal de Rohan, lorsqu'il fut arrêté, le 15 août 1785, à l'occasion de la trop fameuse affaire du collier, sentit vivement les dangers de sa position: il vit le gouffre qu'il s'était creusé par ses imprudences, et pensa d'abord à l'abbé Georgel, le regardant comme le seul homme capable de diriger sa défense. Rappelé par le cardinal et par sa famille, l'abbé Georgel oublia facilement des torts provoqués par sa franchise et par son zèle; il voua tous ses soins et ses veilles à la cause de son illustre et malheureux protecteur. Ce fut lui qui, malgré les efforts du baron de Breteuil, parvint à répandre quelque lumière sur cette affaire dont les inexplicables complications étonnaient la France et l'Europe. Dans la quatrième section des Mémoires que l'abbé Georgel nous a laissés, il développe la marche de ce drame intéressant. On l'y voit luttant sans cesse contre la haine du baron de Breteuil, qui l'aurait fait arrêter si la reine elle-même ne s'y fût opposée, en assurant que depuis quelques années il n'existait plus de relations intimes entre lui et le prince Louis. Exilé à Mortagne au Perche, le 10 mars 1786, en vertu d'une lettre de cachet obtenue par ce ministre, il ne laissa pas de continuer à soutenir, quoique moins efficacement, ainsi que le baron l'avait bien prévu, le procès dont l'Europe attendait l'issue avec tant d'impatience.

Le parlement rendit enfin sa sentence, le 31 mai 1786. Le cardinal fut absous à la vérité devant la loi; mais il ne fut point lavé, aux yeux des Français, du reproche d'avoir, par une légèreté impardonnable à un homme de son rang et de sa naissance, compromis si grièvement la majesté du trône. Le jour même du jugement, le roi lui ôta la grande-aumônerie de France, ainsi que le cordon-bleu, et l'envoya en exil dans son diocèse. Pour l'abbé Georgel, il obtint l'autorisation de revenir dans sa ville natale: mais desservi auprès du cardinal par de perfides insinuations, il s'éloigna du monde et des affaires. Il commençait à goûter quelque repos au sein de sa famille, lorsque la révolution vint mettre un terme à l'existence agréable et paisible dont il jouissait à Bruyères. Arraché en 1793 au séjour délicieux qu'il avait embelli avec affection, il fut déporté en Suisse, d'où il alla s'établir à Fribourg en Brisgau. Là, étranger à toute espèce d'affaire publique, partageant ses moments entre l'étude et les exercices d'une piété solide et éclairée, il commença à revoir et à mettre en ordre ses Mémoires. En 1799, âgé de soixante-huit ans, il fut jeté de nouveau dans l'agitation des affaires. Buonaparte venait de s'emparer de Malte: l'ordre de St.-Jean de Jérusalem était menacé d'un anéantissement complet. Les langues de Provence, d'Auvergne, de France, n'existaient plus: celle d'Italie ne tenait qu'à un fil; et le grand-maître Hompesch gardait un silence obstiné sur les raisons qui pouvaient l'avoir porté à rendre si promptement la capitale de l'ordre. Dans ces circonstances, la langue de Lithuanie prit la résolution d'offrir la grande-maîtrise au czar Paul Ier., espérant par cette protection arrêter dans sa ruine un ordre que plusieurs siècles de gloire avaient illustré et rendu si cher à la chrétienté. Les langues de Bohème, d'Allemagne et de Bavière, suivirent cet exemple; elles envoyèrent à St.-Pétersbourg des députés, pour offrir au monarque, qu'elles reconnaissaient pour leur grand-maître et protecteur, l'hommage de leur obéissance. La langue d'Allemagne, rassemblée à Heitersheim, résidence du grand-prieur, nomma pour députés le bailli de Pfürdt-Blumenberg (Ferette-Florimont), Pilier de la Langue, et le baron de Baden, commandeur de Wesel. L'abbé Georgel, dont le nom avait percé à travers l'obscurité de sa retraite, fut invité par le grand-prieur à venir prendre part aux délibérations, à rédiger les instructions pour les députés, à les accompagner en Russie, et à diriger leur travail comme conseiller de légation. Il obtint enfin de rentrer en France en 1802. Le ministre des cultes Portalis lui offrit un évêché, qu'il refusa, sans doute par crainte de se trouver par-là trop rapproché de l'usurpateur, qu'il avait démasqué d'avance, en le peignant dans ses beaux moments avec des traits auxquels tout le monde le reconnaît aujourd'hui. Cependant, ne voulant point rester inutile dans un moment où il pouvait encore rendre de grands services à la religion, l'abbé Georgel accepta, sur les sollicitations de M. d'Osmond, évêque de Nanci, la place de vicaire-général du diocèse pour le département des Vôges. Ce poste lui convenait d'autant mieux, que son habitation chérie de Bruyères, qu'il avait retrouvée à son retour, était placée à peu près au centre du département. Sa manière d'administrer dans des temps si difficiles, ne fit qu'augmenter la confiance de son

évêque; elle lui concilia l'estime des autorités civiles, ainsi que la vénération et l'attachement du clergé du département. Pendant son exil, l'abbé Georgel avait mis en ordre les notes qu'il avait recueillies sur les événements de son temps; il rédigea sur cela ses Mémoires, qu'il divisa en six sections. La section 1re. fait mention de la destruction des Jésuites; la 2e., des dernières années du règne de Louis XV, ce qui comprend les ministères du duc de Choiseul, du duc d'Aiguillon et du chancelier Maupeou; la 3e. s'attache au règne de Louis XVI, et aux opérations de ses ministres, jusqu'à la convocation des notables; la 4e. donne des détails sur l'affaire du collier; la 5e. traite de la révolution française jusqu'en 1803; dans la 6e. l'auteur nous a conservé les observations qu'il avait faites pendant son voyage à St.-Pétersbourg en 1799 et 1800. L'abbé Georgel est aussi l'auteur d'un Mémoire pour M. de Soubise, publié à Paris, 1771, in-8°., en réponse à l'écrit anonyme (de M. Gibert), intitulé: *Mémoire sur les rangs et les honneurs de la cour.* G—Y.

GEORGI (CHRISTIAN SIGISMOND), philologue allemand, naquit à Lukkau, dans la Basse-Lusace, en juillet 1702, et fit ses études à Wittemberg. Il y prit en 1723 le degré de maître en philosophie, devint professeur adjoint dans cette faculté en 1727, et professeur ordinaire en 1736: sept ans après il professa la théologie dans la même université. Il mourut le 6 septembre 1771. On a de ce savant un grand nombre de dissertations relatives, la plupart, à la critique du texte sacré, et dont on trouve la nomenclature dans Meusel. (*Lexique des écrivains morts de* 1750 *à* 1800). Nous n'indiquerons ici que ses principaux écrits: I. *Dissertatio de Chaldæo-syrismis, rabbinismis et Persismis, dictioni N. Fœderis immeritò afflictis*, Wittemberg, 1726, in-4°. II. *Hierocriticus N. T. sive de stylo N. T. libri tres, quibus dialectus N. Fœderis attica à Phrynichi, Thomæ magistri, Salmasii, Pasoris, Wyssii, Leusdenii, Olearii, etc. depravationibus liberatur, atque ab idioticismis, Ionismis, Dorismis, Æolismis, Bœotismis, Syro-chaldaïsmis et Persismis vindicatur, juxta ac Spiritûs S. dictio ratione figurarum, nominum, verborum, particularum ac phrasium, ejusque vis et sententia, ex Græciâ altiùs arcessitur, etc.* Id. *pars* 2a. *sive controversiarum de latinismis N. T. libri tres*, Wittemberg et Leipzig, 1733, in-4°. III. *Diss. de fatis linguæ græcæ*, Wittemberg, 1733, in-4°. IV. *De linguæ hebrææ et græcæ harmoniâ*, ibid. eod. V. *Novum Testamentum græcum, ad probatissimorum codicum exempla summâ diligentiâ recognitum, chartarum ac typorum elegantiâ magnificè adornatum, capitum argumentis ac locis parallelis curatiùs instructum, notis pariter theologicis ac philologicis quoad difficiliores locos exquisitiùs illustratum*, etc., ibid., 1736, in-8°. VI. *Novum Testamentum græcum, versione latinâ Benedicti Ariæ Montani donatum*, ibid., 1738, in-8°. VII. *Apparatus philologico-theologicus ad Evangelica Domini festisque diebus dedicata*, vol. I, Leipzig, 1745; vol. II, 1747; vol. III, 1750; vol. IV, 1754, in-4°. VIII. *Diss. I — V, quibus Hernnhutianam sectam Augustanæ confessionis socios non esse, nec pacem religiosam ad eos pertinere evincit*, Wittemberg, eod. in-4°. On a publié après sa mort l'ouvrage suivant, auquel il eut part: *An-*

nales academiæ Witembergensis, in quibus nomina rectorum, inscriptorum numerus, dissertationes inaugurales, professorum receptiones atque obitus, etc. *aliaque notatu digna, quæ ab anno* 1655 *usque ad annum* 1755, *in hâc almâ Musarum sede per singula acciderunt semestria, breviter enarrantur, post placidum autoris discessum, usque ad annum* 1772 *continuati, ab Ern. God. Christ. Schroedero; cum* XI *fig. aen.*, ib. 1775, in-4°.
J—N.

GEORGI (Aug.-Ant.) *Voyez* Giorgi.

GEORGIEWITZ (Barthelemi), voyageur hongrois, fut enlevé de sa patrie par les Turks, lors de l'invasion qu'ils y firent en 1528. Réduit en esclavage, Georgiewitz fut mené en Romélie, et ensuite dans l'Asie mineure, vendu et revendu sept fois comme une bête de somme, employé aux travaux les plus vils et les plus rudes, et accablé de mauvais traitements, sort commun à ses compagnons d'infortune; enfin, on le força d'apprendre le métier des armes, auquel il paraît qu'il ne s'était pas destiné. Las de souffrir, il prit la fuite, n'ayant pour se nourrir que des herbes et des racines, qu'il assaisonnait d'un peu de sel, et pour se guider, au milieu des déserts infestés de bêtes féroces, que l'étoile polaire. Arrivé sur les bords de la mer de Marmara, il fut repris à l'instant où il allait s'embarquer sur un radeau. On le reconduisit à son maître, qui lui fit appliquer la bastonade, et le revendit ensuite à des marchands d'esclaves. Enfin, après treize ans de la plus dure captivité, Georgiewitz réussit à s'évader; et après avoir traversé les déserts de la Caramanie et de la Syrie, il parvint jusque dans la Terre-Sainte, après un voyage d'un an, et se retrouva au milieu des chrétiens. Il revint par mer en Europe. On le trouve à Louvain en 1544 : enfin il retourna dans sa patrie à travers mille dangers. Étant à Waradin au mois de mai 1545, il y rencontra un dervis qui desirait beaucoup avoir avec un chrétien une conférence publique sur la religion. Aucun des nombreux religieux qui étaient dans la ville n'osa se présenter. Georgiewitz, indigné de cette tiédeur, qui pouvait, aux yeux des habitants, faire du tort à la religion, parce que l'on aurait eu l'air de céder la victoire à un infidèle, se présenta pour disputer contre le dervis. Il raconte que l'avantage lui resta dans cette discussion, qui eut lieu le jour de la Pentecôte. Le dervis finit par le prier de lui reciter l'Oraison dominicale en turk. Georgiewitz, à qui les malheurs de sa patrie avaient fait perdre tout ce qu'il possédait, quitta un pays occupé par les ennemis de la foi, et finit par aller dans la capitale du monde chrétien, où il reçut des bienfaits de quelques prélats, et termina sa carrière. On a de lui : I. *De Turcarum ritu et cæremoniis, additis quàm plurimùm dictionibus, cum salutationibus et responsionibus Persarum*, Paris, 1545, 1 vol. in-16. Cette relation est succincte et exacte. Un vocabulaire de mots turks expliqués par le latin, y précède un dialogue dans les mêmes langues; il est suivi de règles grammaticales et des noms de nombre de la langue turke. II. *Prognoma sive presagium Mehemetanorum, primum de Christianorum calamitatibus, deinde de suæ gentis interitu ex linguâ persicâ in latinum sermonem conversum*; suivi d'une *Epistola exhortatoria contra infideles ad ill. principem Maximilianum ar-*

chiducem Austriæ, Anvers, 1546, in-16. Ces opuscules ayant été favorablement accueillis du public, et même traduits en plusieurs langues, Georgiewitz les réunit et les publia sous ce titre : *De Turcarum moribus Epitome*, Paris, 1553, in-16.; réimprimé plusieurs fois, dans cette ville, à Lyon et ailleurs. Indépendamment des trois traités cités plus haut, et qui forment autant de chapitres, on y en trouve trois autres, intitulés : 1°. *De afflictione tam captivorum quàm sub tributo viventium christianorum.* L'auteur termine celui-ci par des conseils pour les captifs qui veulent s'évader, et donne un vocabulaire esclavon à l'usage de ceux qui pourraient arriver dans les divers pays où cette langue est en usage, quoique avec des différences. 2°. *Disputationis cum Turcâ habitæ narratio.* 3°. *Deploratio cladis christianorum.* Le recueil est terminé par l'Oraison dominicale en arabe et en latin, parce que, dit l'auteur, dans toute la Syrie et la Palestine, cette langue est usitée pour le service divin. Les éditions antérieures à 1566 ont omis le vocabulaire turk; et toutes celles qui sont postérieures à 1555, ont une table des matières. Ces opuscules sont aussi insérés dans plusieurs recueils publiés sur les Turks; ce qui prouve le cas que l'on en faisait à juste titre. III. *Voyage de Jérusalem avec la description des cités, villes, etc.; de l'estat de l'empereur des Turcs, mis en lumière par Lambert Darmont*, Liége, 1600, in-4°. E—s.

GEORGISCH (Pierre), savant publiciste allemand, né en 1698, fut d'abord conseiller commissionné, et ensuite, en 1744, conseiller de cour, et archiviste à Dresde, où il mourut le 7 avril 1746. Il a publié les ouvrages suivants : I. *Corpus juris germanici antiqui, quo continentur leges Francorum Salicæ et Ripuariorum, Alamannorum, Boiuariorum, Burgundionum, Frisiorum, Anglorum et Werinorum (h. e. Thuringorum), Saxonum, Langobardorum, Visigothorum, Ostgothorum, nec non capitularia regum Francorum, unà cum libris capitularium ab Ansegiso abbate, et Benedicto Levitâ collectis*, Halle, 1738, in-4°. Cette édition contient des variantes d'après Herold, Lindenbrog, Baluze, Eccard, Muratori et autres, ainsi qu'une bonne préface d'Heineccius, qui est une savante dissertation sur l'origine, le sort et l'usage des lois saliques. Il y est bien prouvé que la première édition des lois saliques a été faite en Germanie, à la fin du quatrième siècle, ou bien au commencement du cinquième, avant que les différentes hordes des Francs-Saliens se fussent réunies sous la conduite de Pharamond, qu'ils choisirent pour leur chef. II. *Essai d'une introduction à l'histoire et à la géographie romaine*, en allemand, ibid., 1732, in-4°. III. *Regesta chronologico-diplomatica, in quibus recensentur omnis generis monumenta et documenta publica, uti sunt tabulæ conventionum, fœderum, pacis, armistitiorum, mutuæ amicitiæ, nec non capitulationes, concordata, sanctiones pragmaticæ*, etc., Francfort et Leipzig, 1740-1744, in-folio, 4 vol. B—H—D.

GEORGIUS. *Voy.* George, Georgi et Giorgi.

GERALDINI (Alexandre), premier évêque de Saint-Domingue, naquit en 1455 à Amelia, en Ombrie, où sa famille tenait un rang distingué. Il embrassa d'abord la profession des armes, et alla avec son frère en Espagne, où il servit dans l'armée qui

repoussa l'invasion que les Portugais venaient de faire en Castille. Il fut ensuite échanson de la reine Isabelle, puis suivit son frère qui fut envoyé en ambassade à François, duc de Bretagne. La mort de ce prince ayant mis fin à la légation, Geraldini, à son retour auprès de Ferdinand et d'Isabelle, entra dans la carrière ecclésiastique. Son mérite lui fit confier l'éducation de quatre princesses qui toutes devinrent reines; et il passa vingt ans à remplir ces fonctions honorables. Pendant qu'il était à la cour, il eut occasion de rendre à un homme célèbre un service qui ne doit pas être passé sous silence. Christophe Colomb venait de présenter aux rois de Castille et d'Aragon son projet d'aller à la découverte d'un monde nouveau. « On discutait ce projet dans » un conseil composé des hommes » les plus éminents en dignité. Les » avis étaient partagés, dit Geraldini, » parce que plusieurs prélats espa- » gnols traitaient l'opinion de Colomb » d'hérésie manifeste; ils citaient l'au- » torité de Nicolas de Lyra, qui re- » présente le globe terrestre comme » ne contenant aucune terre sur les » côtés, ni par-dessous, au-delà des » Canaries; et celle de St. Augustin, » qui affirme qu'il n'y a pas d'antipo- » des. Je me trouvais alors par ha- » sard derrière le cardinal de Men- » doza, homme également recomman- » dable par ses qualités et son savoir; » je lui représentai que Nicolas de » Lyra avait été un très habile théo- » logien, et St. Augustin un docteur » de l'Église illustre par sa doctrine » et sa sainteté, mais que tous deux » s'étaient montrés mauvais géogra- » phes; car les Portugais étaient par- » venus à un point de l'autre hémis- » phère, où ils avaient perdu de vue » l'étoile polaire, et en avaient décou- » vert une autre au pôle opposé; qu'ils » avaient trouvé tous les pays sous la » zône torride bien peuplés, etc. » Cet argument produisit son effet; Colomb fut écouté. Geraldini fut employé à un grand nombre de missions diplomatiques, entre autres auprès de Henri VIII, pour tâcher de le réconcilier avec Catherine d'Aragon. Il n'y put réussir; et se voyant en butte à la mauvaise humeur de Henri, il quitta la cour de ce prince, et se rendit auprès de Marguerite, gouvernante des Pays-Bas, qui, de même que Catherine, avait été son élève. Il visita ainsi presque toutes les cours de l'Europe, toujours avec un caractère diplomatique. Ayant obtenu pour récompense d'abord l'évêché de Volterre et de Monte-Corvino, et ensuite celui de Saint-Domingue, il s'embarqua en 1520 à Séville, pour aller prendre possession de son siége. Il s'occupa avec zèle de tout ce qui pouvait faire fleurir la religion dans ces régions lointaines, fonda des écoles et des séminaires, et mourut en 1525. On a d'Alexandre Geraldini plusieurs ouvrages de théologie, des recueils de lettres, des exhortations adressées aux princes chrétiens contre les Turks, des poésies sacrées et profanes, une vie de Catherine d'Autriche, femme de Henri VIII (en vers hexamètres), des traités de politique et d'éducation, enfin la relation de son voyage aux Antilles, qui parut sous ce titre : *Itinerarium ad regiones sub æquinoctiali plagâ constitutas Alexandri Geraldini Amerini, episcopi civitatis S. Dominici apud Indos occidentales, apostolicis, imperialibus et regiis legationibus functi, opus antiquitates, ritus, mores et religiones populorum Æthiopiæ, Africæ, Atlantici Oceani, Indicarumque regionum complectens : nunc primùm edidit Onuphrius*

Geraldinus de Catenaccis J. U. D. autoris abnepos, Rome, 1631, un vol. in-12. Cette relation, mise par quelques bibliographes au nombre des livres rares, est dédiée au pape, et divisée en seize livres. Elle renferme le détail de la navigation de Geraldini le long de la côte d'Afrique jusqu'au-delà du Sénégal, et jusqu'à Saint-Domingue: l'éditeur y a joint un précis de la vie de l'auteur, et la liste de ses ouvrages, tant imprimés que manuscrits. On trouve, dans ce livre, de curieuses particularités sur la partie de l'Afrique que l'auteur a vue; il parle aussi sur ouï-dire de l'intérieur de cette partie du monde; il finit par donner la description de l'île dont il était le pasteur. On est surpris qu'un prélat respectable, écrivant un livre qu'il dédie au souverain pontife, ait cité des inscriptions anciennes, en latin, qu'il prétend avoir copiées tout le long de la côte d'Afrique: elles portent si évidemment le caractère de la fausseté, que l'on ne sait que penser de la bonne-foi de Geraldini, qui d'ailleurs fait aussi mention de peuples, de pays et de fleuves qu'il a vus en Afrique, et de rois de cette partie du monde qui l'ont accueilli, et dont aucun auteur ne fait mention. Le petit-neveu de Geraldini, tout en avouant, dans la préface qu'il a mise en tête de ce livre, que son oncle parle de beaucoup de choses peu croyables, ajoute que néanmoins personne ne sera tenté d'accuser de mensonge un homme si respectable. C'est pourtant un mouvement très naturel chez ceux qui le lisent; et c'est bien gratuitement que Saxius le cite comme un antiquaire. Ce qu'il y a de meilleur dans cet ouvrage est ce qu'on y trouve sur Saint-Domingue, dont il fait bien connaître l'état à l'époque où il fut écrit. Déjà la race des indigènes était presque totalement exterminée. Geraldini, dans une des lettres annexées à sa relation, annonce qu'il envoie, entre autres raretés, deux dindons; ce qui sert à prouver, contre le sentiment de quelques auteurs, que cet oiseau est originaire d'Amérique. La lettre a probablement été écrite en 1523; elle est par conséquent antérieure à l'ouvrage d'Oviedo, que l'on regardait comme le premier auteur qui eût fait mention des dindons. Dans une lettre au pape Léon X, Geraldini donne, pour les églises et les hôpitaux de Saint-Domingue, des projets d'inscriptions qui, pour le style, ressemblent entièrement à celles qu'il a adressées au Saint-Père, comme les ayant découvertes sur la côte d'Afrique. Outre les ouvrages inédits de Geraldini, mentionnés par son petit-neveu, on doit citer un traité curieux, *De viris Geraldinis qui in obsequio apostolicæ Sedis per varia tempora insudarunt*, qu'Allacci avait lu en manuscrit, et dont il parle dans ses *Apes urbanæ*, pag. 208. — Antoine GERALDINI, frère aîné du précédent, et dont il a été question au commencement de cet article, est auteur de diverses poésies latines: I. *Eclogæ XII de mysteriis vitæ Jesu-Christi*, Salamanque, 1505, in-4°. II. *Pœnitentialis psalmodia*, 1486, in-4°.; c'est une paraphrase, en vers latins, des sept Psaumes de la pénitence. E—s.

GÉRARD, premier duc héréditaire de Lorraine, était issu de l'illustre et puissante maison d'Alsace, connue depuis le VIIe. siècle, et dont les descendants occupent aujourd'hui le trône impérial d'Allemagne. Après la mort de Gérard II son père, en 1047, il fut confirmé dans la possession des vastes domaines de sa famille, par l'empereur Henri III; et l'année sui-

vante, ce prince y ajouta la Lorraine mosellane. Il eut à combattre Godefroi le Hardi, réuni aux autres seigneurs pour lui disputer ses droits sur cette province. Il contraignit Godefroi et ses alliés à le reconnaître pour souverain, et ne put se dispenser de tourner ensuite ses armes contre ses propres sujets, qui s'étaient révoltés. Sa valeur et sa sagesse le firent triompher de tous les obstacles. Il avait épousé Hadvide de Namur, arrière-petite-fille de Charles de France, frère du roi Lothaire; et de là vient que quelques historiens l'ont nommé Gérard de Flandre. Il établit sa résidence ordinaire à Chatenoy, prieuré fondé par son épouse. De nouveaux troubles ayant éclaté dans les Vôges, Gérard marcha pour les apaiser; mais arrivé à Remiremont, il y tomba malade, et mourut en 1070, à quarante-six ans, si subitement qu'on crut qu'il avait été empoisonné. Thierri le Vaillant, son fils aîné, lui succéda. W—s.

GÉRARD, célèbre traducteur du XIIe. siècle, est surnommé tantôt *Carmonensis*, et tantôt *Cremonensis*, selon qu'on le fait Espagnol ou Italien. Mais aujourd'hui les opinions des savants ne sont plus partagées touchant la patrie de cet auteur; et les expressions de Fr. Pipini ne laissent aucun doute à cet égard. Ce chroniqueur nous apprend que Gérard naquit en Lombardie, sur le sol de Crémone, vers l'an 1114. Dès sa jeunesse il s'appliqua à la philosophie, et suivit le cours des études, selon que cela se pratiquait alors. Il paraît que l'astronomie eut pour lui beaucoup d'attraits; car, ayant eu connaissance de la Composition mathématique de Ptolémée, sans doute d'après les citations des auteurs anciens, et cet ouvrage ne se trouvant point chez les Latins, il alla à Tolède, attiré par l'éclat que jetaient les sciences parmi les Maures d'Espagne. Là, il étudia l'arabe, et ayant rencontré dans cette langue beaucoup d'ouvrages importants, qui n'existaient point parmi ses compatriotes, il s'occupa de les traduire, et remplit cette tâche avec une ardeur incomparable. On ne saurait déterminer le nombre des traductions dues à Gérard de Crémone : quelques unes portent son nom ; un plus grand nombre sans doute lui appartiennent, sans qu'on les lui attribue aujourd'hui : mais il s'exerça sur toutes les matières, et Fr. Pipini fait monter le nombre des livres qu'il traduisit à soixante-seize, parmi lesquels il place l'*Avicennæ et Almagesti Ptolomæi solemnis translatio*. Ce passage est très important; car il prouve évidemment que la traduction latine de la Composition mathématique de Ptolémée, faite d'après une version arabe, et nommé depuis *Almageste* avec l'article arabe *al*, est due à Gérard de Crémone; ce qui n'avait point encore été dit positivement. Quant à l'Avicenne, il a seulement mis en latin son traité de médecine, connu sous le nom de *Canons*. La philosophie de cet écrivain arabe a eu un autre traducteur. On a beaucoup discuté le mérite des traductions de Gérard; et l'on doit avouer qu'en les comparant aux textes originaux, aujourd'hui que nous possédons les grands dictionnaires de Golius et de Castel, où la critique peut s'aider de nombreux secours, on les trouverait très imparfaites. D'ailleurs, la manière même dont on traduisait dans le XIIe. et le XIIIe. siècle, s'opposait à ce qu'il fût possible de rendre exactement le sens de l'auteur, et d'établir une parfaite synonymie entre les mots arabes et latins. On allait à Tolède : là on choisissait un juif, duquel on apprenait les élé-

ments de la langue arabe; puis ordinairement on traduisait sous sa dictée; mais on n'étudiait point avec méthode, et l'on n'acquérait jamais une connaissance aprofondie de la langue. Ajoutons encore que le traducteur n'avait, le plus souvent, qu'une connaissance très superficielle de la matière scientifique sur laquelle il s'exerçait. Roger Bacon, homme doué d'un génie vraiment extraordinaire, avait étudié toutes ces traductions, et en démontre parfaitement les défauts. Gérard revint à Crémone, et y mourut en 1187, à l'âge de 73 ans. Il fut enterré dans le monastère de Ste.-Lucie, où l'on conservait encore sa bibliothèque, du temps de Fr. Pipini. Nous indiquerons ici les ouvrages manuscrits ou imprimés de Gérard de Crémone, qui sont venus à notre connaissance. I. *Theoria planetarum*. II. *Allaken de causis crepusculorum*. III. *Geomantia astronomica*, imprimée parmi les œuvres de Corn. Agrippa. Cet ouvrage a été traduit en français par de Salerne, sous ce titre : *Géomantie astronomique*, Paris, 1669 et 1682, in-12. IV. Le *Traité de médecine d'Avicenne*, connu sous le titre de *Canons*. Cette traduction, faite de l'arabe, a été réimprimée plusieurs fois, et corrigée par Fortunatus Plempius, André de Alpago, etc. V. *Abrégé de la médecine de Rhazis*, fait par Abuali ben David. VI. Le *Traité de médecine*, du même Rhazis, intitulé *Almansori*. VII. *Practica, sive breviarium medicum*, de Serapion. VIII. Le livre d'Albengnefit, *de virtute medicinarum et ciborum*. IX. La *Thérapeutique* de Serapion. X. L'ouvrage d'Ishac *de definitionibus*. XI. *Albucasis, methodus medendi libri III*. XII. L'*Ars parva*, de Galien. XIII. *Commentaires sur les prognostics* d'Hippocrate, traduits de l'arabe, etc. Tous ces ouvrages ont été imprimés plusieurs fois. J—N.

GERARD (Balthasar), fanatique, né en 1588 à Willafans, petit bourg de Franche-Comté, forma l'horrible projet d'assassiner le prince d'Orange, Guillaume de Nassau. Afin de l'exécuter plus facilement, il entra au service de ce prince, et déguisa si bien ses sentiments qu'il passait pour un des protestants les plus outrés. Le 10 juillet 1584, au moment où le prince d'Orange sortait de son palais à Delft, Gérard s'avança comme s'il eût eu à lui parler, et le tua d'un coup de pistolet chargé de trois balles. Après avoir commis ce crime, il ne chercha point à s'enfuir, et se vit arrêter sans montrer le moindre trouble. Il déclara qu'il n'avait point de complices, et soutint, au milieu des tourments, qu'il avait été poussé à cette action par une inspiration divine. Il fut appliqué à la torture, et ensuite écartelé le 24 juillet. Ce malheureux n'était âgé que de vingt-six ans. Le roi d'Espagne, Philippe II, accorda des lettres de noblesse à la famille de Gérard ; mais elle ne jouissait plus d'aucun privilége depuis la conquête de la Franche-Comté. Levinus Torrentianus composa à la louange de cet assassin une ode latine, qu'on trouve dans le recueil de ses poésies. On publia encore en son honneur les ouvrages suivants : I. *Le glorieux et triomphant martyre de Balthasar Gerard, advenu en la ville de Delft*, Douai, 1584, in-12. Cette pièce est très rare. II. *Balt. Gherardi Borgondi morte e costanza per haver ammazzatto il principe d'Orange*, Rome, 1584, in-8°. III. *Muse Toscane di diversi nobiliss. ingegni per Ghérardo Borgogno*, Bergame, 1594, in-8°. W—s.

GERARD (Dom), religieux, bi-

bliothécaire de l'abbaye de Trois-Fontaines, ordre de Cîteaux, était né dans le Barrois. Élevé au milieu des forêts, il se forma lui-même. Son Églogue, intitulée, *Le Patriarche*, ou *le vieux Laboureur*, qui obtint l'accessit au concours de l'académie française en 1784, est également remarquable par les fautes de versification et les beautés poétiques qui y règnent. Ce sont ces fautes, sans doute, qui firent, de préférence, adjuger à l'églogue de *Ruth*, par Florian, un prix que le public moins difficile décernait au *Patriarche*. On est fâché de rencontrer des disparates de goût dans une pièce où se trouvent des vers aussi beaux que les suivants :

Mais, lorsque s'emparant de la voûte azurée,
Le nébuleux décembre alongeait la soirée,
Un jeune enfant prenait le saint livre, le seul
Que jamais avait lu son vertueux aïeul.
Il le baise en l'ouvrant : sa main respectueuse
L'approche des lueurs d'une mèche onctueuse....
Appliquant un cristal sur ses yeux obscurcis,
Et du jeune lecteur dirigeant les récits,
Le vieillard lui disait : « Lisez ces pages saintes,
Abel, le juste Abel de son sang les a teintes.
D'un frère jusqu'où va la jalouse fureur!
Pourquoi le meurtrier fut-il un laboureur?

Nous avons cité cette tirade pour prouver le talent éminent que l'auteur avait reçu de la nature, et que les conseils du goût auraient placé à un rang très distingué. Le dernier vers est un trait sublime de sentiment. Dans le cas où il eût remporté le prix, l'auteur en destinait la valeur aux pauvres; mais il mourut avant d'apprendre le sort de sa pièce. Sa santé était si mauvaise qu'il passa presque sans dormir les vingt dernières années de sa vie. Il a laissé en manuscrit un Poëme en huit chants sur l'*Humilité*, rempli, comme son Églogue, de beautés et de défauts.

F—LE.

GÉRARD (Alexandre), écrivain écossais, né en 1728 à Garioch, dans le comté d'Aberdeen, fit de très bonnes études aux universités d'Aberdeen et d'Édimbourg, et fut admis, à vingt ans, à prêcher dans l'église d'Écosse, enfin adjoint deux ans après à David Fordyce professeur de philosophie naturelle et expérimentale au collége Maréchal d'Aberdeen. En 1752, ce professeur, au retour de ses voyages, ayant péri dans une tempête sur la côte de Hollande, Gérard fut choisi pour remplir sa place; et ce fut sur lui que l'université jeta les yeux pour justifier une réforme qui venait de s'y opérer dans l'enseignement. En 1756, la société philosophique d'Édimbourg lui adjugea une médaille d'or, pour un *Essai sur le goût*, qu'il fit imprimer en 1759, et qui a eu depuis deux nouvelles éditions; la 3e. est de 1780, revue et considérablement augmentée. En 1759, avec l'agrément de cette société, il offrit lui-même une médaille pour la meilleure dissertation sur le style. Il fut ordonné cette année ministre de l'église d'Écosse, et, en 1760, nommé professeur en théologie au collége Maréchal, et ministre de Gray-Friars. Il résigna ces diverses fonctions en 1771 ou 1773, lorsqu'il fut appelé à la chaire de théologie du collége du Roi à Aberdeen, place qu'il occupa jusqu'à sa mort, arrivée en 1795, le 22 février, jour anniversaire de sa naissance. Ses talents étaient solides plutôt que brillants. A un jugement droit il joignait une mémoire peu commune. Son exemple sert à prouver combien cette faculté peut se perfectionner par l'exercice qu'on lui donne. Le docteur Beattie, l'un des élèves de Gérard, rapporte, dans ses Essais sur la mémoire et l'imagination, qu'un ecclésiastique, son ami intime, lui a dit souvent que lorsqu'il avait commencé à prêcher il lui fallait plusieurs jours d'application pour apprendre par cœur

son sermon ; mais que, par une longue habitude, il avait perfectionné sa mémoire au point de pouvoir, après une étude de deux heures, fixer un sermon dans sa tête, de manière à le réciter en public sans y changer, omettre ou transposer un seul mot. Alex. Bower, auteur d'une Vie de Beattie, nous apprend que cet ami intime n'était autre que Gérard. Ce dernier était membre d'une société littéraire récemment formée à Édimbourg, et dont faisaient partie les premiers littérateurs de l'Ecosse, Blackwell, Gregory, Th. Reid, George Campbell, Beattie. etc. Gérard avait publié en 1766, in-8°. ses *Dissertations sur des sujets relatifs au génie et aux preuves du christianisme ;* en 1774, in-8°. un *Essai sur le génie ;* en 1780 un volume de *Sermons*, et un autre en 1782. Le docteur Gilbert Gérard, son fils et son successeur dans la chaire de théologie, donna au public, en 1799, les *Devoirs du pasteur* (the Pastoral care), par Al. Gérard. Beattie, qui remplaça ce dernier comme professeur de philosophie, profita de ses manuscrits pour remplir des fonctions auxquelles il n'était point préparé. Plusieurs des ouvrages de ce métaphysicien ont été traduits en différentes langues. L'Essai sur le goût l'a été en français, sur la 2e. édition, par Eidous, qui y a ajouté trois Dissertations sur le même sujet, par Voltaire, d'Alembert et Montesquieu, Paris, 1766, in-12. — Son fils Gilbert Gérard fut pendant plusieurs années ministre de l'église anglaise à Amsterdam, et fut ensuite nommé professeur de langue grecque au collége du roi de l'université d'Aberdeen, où il succéda à son père dans la chaire de théologie. Un extrait de ses leçons a été imprimé sous le titre d'*Institutes of biblical criticism*, etc. (*Institutions de critique sacrée, ou matières du cours de leçons sur ce sujet*, etc.), 1808, in-8°. de 471 pages. C'est un ouvrage plein d'érudition, et composé dans un bon esprit. L'auteur était alors l'un des chapelains ordinaires du roi pour l'Ecosse. Il est mort le 28 septembre 1815. X—s.

GÉRARD (Philippe-Louis), chanoine de St.-Louis du Louvre, naquit à Paris en 1737, d'une famille honnête, mais peu aisée. Il ne tint à rien que dans sa première enfance il ne devînt victime d'un attentat qui ne fut pas consommé, mais aux suites possibles duquel il ne pensa jamais depuis sans frémir. Une de ces mendiantes, qui offrent aux yeux du public des enfants pour intéresser sa pitié, l'ayant trouvé seul dans une allée obscure, l'avait saisi, et malgré ses cris l'emmenait, sans doute pour en faire cet usage, lorsqu'on vint le délivrer. Il fit ses études au collége de Louis-le-Grand sous les jésuites. On le destinait au barreau : la mort prématurée de son père empêcha l'exécution de ce projet. En sortant du collége, il se trouva sans guide, livré à lui-même, à l'ivresse peut-être de quelques talents, et à des passions naissantes : ses mœurs jusque-là innocentes cessèrent de l'être ; sa foi s'affaiblit ; il se laissa séduire par une fausse philosophie, et tomba dans l'incrédulité : c'est lui qui fait tous ces aveux. Heureusement il eut occasion de connaître l'abbé Legros, alors chanoine de la Sainte-Chapelle, et depuis doyen de Saint-Louis du Louvre. Ce digne ecclésiastique rendit le jeune homme à lui-même, à la vertu, à la religion : Gérard devint aussi pieux qu'il avait été indévot ; et, résolu de se vouer au service des autels, il entra au séminaire de St.-Nicolas-du-Char-

donnet, y prit le sous-diaconat, et n'en sortit que pour accompagner à Malte le bailli de Fleury. Ordonné prêtre dans cette île, il revint à Paris, et, se livrant entièrement au ministère, fut vicaire de la paroisse de Saint-Méry, où il fit, de la prédication et de la direction des consciences, son occupation journalière. Un canonicat de Saint-Louis du Louvre devint la récompense de son zèle, et il fut un des ecclésiastiques à qui l'assemblée du clergé de 1775 décerna des honneurs et des encouragements, pour avoir pris la défense de la religion. L'abbé Gérard fut témoin des fureurs de la révolution, et eut sa part des persécutions de ces temps désastreux : il resta longtemps en prison. Rendu à la liberté, il alla passer dans la retraite le reste de sa vie, occupé de la culture des lettres et de pratiques pieuses. Il est mort le 24 avril 1813. On a de l'abbé Gerard: I. *Le Comte de Valmont, ou les égarements de la raison.* Ceux dans lesquels il était tombé lui-même, paraissent lui avoir donné l'idée de cet excellent ouvrage, qu'il publia d'abord en 3 vol. in-12, et qui aujourd'hui en a 5, non compris un 6e. sous le titre de *Théorie du bonheur. Le comte de Valmont* a eu jusqu'à présent quatorze éditions, et n'est pas vraisemblablement à sa dernière. L'auteur, dit un écrivain judicieux, « y montre dans une fiction les écarts d'un jeune homme entraîné par ses passions et par des sociétés pernicieuses, et y établit les preuves qui ramènent tôt ou tard à la religion un esprit droit et un cœur vertueux. » II. *Les Leçons de l'histoire*, ou *Lettres d'un père à son fils sur les faits intéressants de l'histoire universelle*, 1786—1806, 11 vol. in-12. Les premiers volumes de cet ouvrage, ornés de cartes et accompagnés de savantes dissertations, offrent autant d'érudition que de critique; les derniers, qui terminent l'histoire ancienne jusqu'à Jésus-Christ, paraissent traités avec moins de soin. Les Leçons de l'histoire sont divisées par grandes époques; et dans chaque période on y traite séparément l'histoire de chaque peuple. III. *L'Esprit du Christianisme, précédé d'un précis de ses preuves, et suivi d'un plan de conduite*, Paris, 1803, in-12; on trouve à la suite quelques *Poésies chrétiennes et morales* par le même auteur. IV. Des *Mémoires sur sa vie*, suivis de *Mélanges* en prose et en vers, Paris, 1810, in-12. V. Des *Sermons*, Lyon, 1816, 4 vol. in-12, dont un pour l'*avent*, deux de *carême*, et un de *mystères;* à la suite du dernier est un panégyrique de Saint-Charles. Parmi les ouvrages inédits de l'abbé Gérard, dont on fait espérer la publication, nous indiquerons un *Essai sur les vrais principes relativement à nos connaissances les plus importantes*, 3 vol.; *Études de la langue française*, *de la rhétorique*, *de la philosophie*, 3 vol., etc. L—Y.

GERARD DE NIMÈGUE. *Voy.* GELDENHAUER.

GÉRARD DE RAYNEVAL (JOSEPH-MATHIAS), mort à Paris le 31 décembre 1812, à l'âge de 76 ans, avait suivi la carrière diplomatique. Chef pendant vingt ans au bureau des affaires étrangères, il avait pris part à des négociations difficiles, avait concouru à plusieurs traités, et particulièrement au traité de commerce avec l'Angleterre, en 1786. Chargé des intérêts de l'Espagne, durant la paix de 1783, il reçut de la cour de Madrid l'ordre de Charles III. Il est aussi connu par les ouvrages suivants: I. *Institution au droit pu-*

blic d'Allemagne, Leipzig, 1766, in-8°. II. *Institutions au droit de la nature et des gens*, Paris, 1803, in-8°. III. *De la liberté des mers*, 1811, in-8°. Il a laissé en manuscrit un Commentaire sur Machiavel, dans lequel il s'attache, dit-on, à venger la mémoire de cet écrivain politique, jugé avec trop de rigueur, d'après plusieurs fausses interprétations de ses maximes d'état. Z.

GERARD DOW. *Voy*. Dow.

GÉRARD GROOT, ou *le Grand*, fondateur de l'institution des Frères de la vie commune, qui donna naissance à la célèbre congrégation des chanoines réguliers de Windeshem, naquit à Deventer, en 1340. Werner Groot son père, consul de cette ville, l'envoya faire ses études à l'université de Paris, où le jeune Gérard se distingua bientôt parmi ses condisciples. A dix-huit ans, il vint à Cologne enseigner la philosophie et la théologie. La réputation qu'il y acquit en peu d'années, par la supériorité de son éloquence et de son savoir, lui mérita véritablement le surnom de *Grand*. Outre la fortune dont il jouissait, il fut pourvu de plusieurs bénéfices, d'un canonicat à Utrecht, d'un autre à Aix-la-Chapelle, etc. La gloire du siècle, plus que le soin de son salut, l'occupait alors; mais la visite d'un compagnon d'études, prieur de la chartreuse de Monichusen dans la Gueldre, l'entretien qu'il eut avec ce solitaire, ainsi qu'avec le contemplatif Jean Rusbroeck, prieur des chanoines réguliers du Val-Vert près Bruxelles, le déterminèrent à changer de vie. S'étant démis de ses bénéfices, il ne songea plus qu'à la retraite: au lieu du bonnet de docteur, il prit le cilice, et s'instruisit dans l'exercice de la vie régulière, afin d'apprendre aux autres à la pratiquer eux mêmes. Il reçut les ordres sacrés, mais en se bornant au simple diaconat, par humilité, et pour pouvoir prêcher la parole de Dieu. Ses prédications à Deventer, à Zwoll, à Amsterdam, à Leyde, à Zutphen et dans les autres villes de la Hollande, lui attirèrent un concours prodigieux d'auditeurs, et opérèrent un grand nombre de conversions, soit parmi les laïcs, soit parmi les clercs mêmes. Gérard, pour mieux fixer les règles de leur conduite, et multiplier le texte de l'instruction, fit venir des divers monastères et colléges les manuscrits les plus anciens et les meilleurs de la Bible et des Pères. Les écoles d'humanités florissaient alors à Deventer, où affluait la jeunesse de toutes les parties de la Flandre et de l'Allemagne. Il rassembla plusieurs des clercs et des élèves pour transcrire les manuscrits qu'il avait recueillis, et en extraire ce qui pouvait être utile à l'instruction. Il leur donna sa maison, établit entre eux la communauté de travail, et y préposa Florent Radewyn, de Leyde, chanoine de St.-Pierre d'Utrecht, et professeur à l'université de Prague. La calligraphie, les travaux manuels les plus utiles, l'éducation et la prière, furent l'objet principal de l'institution, qui prit le nom de Congrégation des clercs et des frères de la vie commune. (1) Cette institution ne tarda

(1) La transcription des manuscrits étant l'un des points principaux de l'institut des Frères de la vie commune, l'art typographique leur fut d'une grande utilité pour en multiplier les copies: aussi imprimèrent-ils des premiers, dans plusieurs de leurs maisons. Ceux du Val Sainte-Marie, au diocèse de Maiance, publièrent le *Psautier* et le *Bréviaire*, en 1474, in-4°.; — ceux de St.-Michel, à Rostock, les *Œuvres de Lactance*, in-fol., 1476; — ceux de la maison de Nazareth, à Bruxelles, *Arnoldi de Raterodamis Speculum conscientiarum*, 1476, in-f. de près de 800 pages sur deux colonnes: cet ouvrage du docteur Arnold de Rotterdam, chanoine régulier du Val-Vert, est le premier livre imprimé à Bruxelles. Parmi les autres productions sorties de leurs presses dans les

pas à se répandre de Deventer dans les autres villes des Pays-Bas. Des congrégations de sœurs s'établirent sous le nom de *Béguines*, à l'instar de celles des Frères. Ces réunions d'individus qui n'étaient assujétis à aucun vœu, et qui vivaient en commun du produit de leur travail, excitèrent la jalousie des ordres mendiants, qui dénoncèrent les frères de la vie commune en les assimilant aux Béguards, ou frères de la vie libre, dont l'association avait été réprouvée par les Clémentines. Gérard disculpa pleinement son institut, qui fut approuvé par Grégoire XI, en 1376. Une semblable accusation, reproduite depuis au concile de Constance, fut victorieusement repoussée par Gerson. (*Voy.* Gerson.) Dans la vue d'exciter le zèle des frères, et de les édifier par l'exemple de la perfection, Gérard se proposa de réunir plusieurs de ses clercs par des vœux, sous la règle, non pas des Chartreux ou des moines de Cîteaux, comme trop solitaire ou trop rigide, mais sous celle des chanoines réguliers de St.-Augustin, comme plus rapprochée de la société, et du régime déjà formé. Une maladie pestilentielle étant survenue à Deventer, le pieux et humain Gérard, en visitant un ami opulent atteint de cette maladie, la contracta lui-même, et mourut à l'âge de quarante-quatre ans, en 1384. Ses intentions furent remplies par Florent, qui, à l'aide des libéralités du défunt, son ami, et d'autres riches prosélytes que Gérard avait faits, établit, en 1386, à Windeshem, un monastère de chanoines réguliers, dont les réglements furent confirmés par Boniface IX et ses successeurs. Cet ordre se propagea rapidement en Flandre et en Allemagne, tellement qu'il comptait en 1430 quarante-cinq maisons, et en 1460, selon Busch, le triple au moins de ce nombre. De Windeshem, le chef-lieu, et des autres maisons de Hollande, sont sortis, dès l'origine, non seulement beaucoup d'ouvrages distingués par la piété et l'onction, mais des chefs-d'œuvre de calligraphie, remarquables par la correction du texte, comme par la netteté de l'écriture. De doctes et habiles transcripteurs y ramenèrent les livres de l'ancien et du nouveau Testament à la version primitive de St.-Jérôme: ce texte, approuvé par les pontifes, a servi de base, en partie, au travail des éditeurs de la Bible de Sixte V. Il en a été de même de plusieurs écrits des Pères; et les docteurs de Louvain, dans leurs éditions, ont beaucoup profité du texte de ces manuscrits. La chronique de l'ordre de de Windeshem ne cite aucun des ouvrages nombreux de Gérard, la plupart dirigés vers le but de son institution. Quelques-uns ont été publiés à la suite de sa Vie par Thomas ou plutôt par Jean de Kempis, son frère, disciple de Gérard. (*Voy.* Kempis.) Tels sont ceux *de Veridicâ predicatione*, et *de Librorum sacrorum studio*. Les autres, restés inédits, et désignés d'après le témoignage de Bunder, qui avait fait un *index* des manuscrits des monastères de la Belgique, sont principalement: I. *De vitâ in communi degentium*, chez les chanoines réguliers de Tongres. II. *De incommoditatibus matrimonii*, au monastère de Rongeval, près Bruxelles, et à St.-Martin de Louvain. III. *Tractatus de paupertate*, au Val-Vert.

années suivantes, on cite les *Sermons* et les *Lettres de S. Bernard*, 1481, 2 vol. in-fol. Il est étonnant qu'ils n'aient point imprimé le livre de l'*Imitation de Jésus-Christ*, s'il était réellement l'ouvrage de Kempis, un de leurs anciens confrères, lorsqu'il en existait une copie de sa main. On ne voit pas non plus qu'ils aient mis au jour quelques-unes des œuvres ascétiques de leur fondateur.

IV. *De cohabitatione et exercitiis devotorum*, au monastère des Sept-Fontaines. V. *De eruditione scholarum*, à Saint-Martin de Louvain. VI. *De regimine monialium*, à Aix-la-Chapelle. VII. Une version latine du livre flamand *De Nuptiis spiritualibus*, etc., de Jean Rusbroeck, à Sainte-Croix de Namur. Gérard et Kempis louent beaucoup les ouvrages de Rusbroeck, dont le livre mystique *de nuptiis* attira néanmoins la censure de Gerson. VIII. *Sermones varii*, à Saint-Jacques de Liége, et dans plusieurs chartreuses de Flandre. IX. *Epistolæ ad diversos*, dans la chartreuse de Gand. Nous avons trouvé plusieurs lettres de Gérard, à la suite de la correspondance manuscrite, de 1370 à 1408, de Henri Kalkar, prieur de chartreux, conservée à la bibliothèque de Strasbourg. Pierre du Beck attribue à Gérard, mais sans fondement, le traité *De conversatione internâ*, qui paraît être le second livre vulgaire de l'*Imitation*.—GÉRARD DE ZUTPHEN, dit le jeune, fut bibliothécaire et l'un des premiers élèves de l'école instituée par Gérard Groot. Il fut à son tour, avec Florent, le maître de Thomas à Kempis, qui a écrit la vie de l'un et de l'autre, et que Trithème a cru disciple du grand Gérard. Il a laissé quelques opuscules ascétiques, nourris de l'esprit de l'Écriture, et dont l'auteur de sa vie fait l'éloge : 1°. *De reformatione interiori, seu virium animæ*. 2°. *De ascensione spirituali*. Ils ont été imprimés à Paris, 1492, à Cologne, 1539; et insérés, en outre, dans la Bibliothèque des Pères, Cologne, 1618. Gerard de Zutphen mourut à l'âge de trente-un ans, en 1398.

G—CE.

GERARD THOM ou TENQUE (Le bienheureux), instituteur et premier grand-maître de l'ordre de St.-Jean de Jérusalem, était né vers l'an 1040 dans l'île de Martigue sur la côte de Provence. Il paraît que dans sa jeunesse il s'appliqua au commerce, et que ce fut à la suite d'un voyage qu'il avait entrepris pour ses affaires, qu'il vint à Jérusalem. Arrivé dans la ville sainte, il se sentit touché de la grâce, renonça à tous les avantages qu'il pouvait espérer dans sa patrie, et se consacra à la prière et au soulagement des pèlerins qui accouraient alors en foule visiter les lieux témoins de tant de prodiges. Des négociants d'Amalfi avaient obtenu en 1050 de Bomenzor, sulthan d'Égypte et de Syrie, la permission de construire à Jérusalem une église qu'ils dédièrent à Ste.-Marie la Latine, et dont la direction fut confiée à un abbé de l'ordre de S. Benoît (ou de S. Augustin suivant quelques auteurs). L'abondance des aumônes permit à l'abbé de faire bâtir en 1080 un hôpital pour les pèlerins; et il en nomma supérieur Gérard, dont la vertu et la charité étaient déjà connues au loin. Gérard remplit ces fonctions pénibles avec un zèle extraordinaire; sa patience, sa douceur, sa bonté le firent estimer même des Sarrasins: mais lorsque les chrétiens arrivèrent dans l'intention de délivrer Jérusalem, Gérard, soupçonné de favoriser leurs projets, fut mis en prison (1). Godefroi de Bouillon brisa ses fers, et le replaça à la tête de l'hôpital, dont il augmenta les revenus. Ce fut l'année suivante (1100) que Gérard jeta les fondements de

(1) C'est le récit de Guillaume de Tyr. Mais le P. Paoli pense, d'après Albert d'Aix, historien contemporain, que cet archevêque a confondu ici l'hospitalier Gérard Thom avec Gérard d'Avesnes, attaché à Godefroi de Bouillon, et qui, ayant été donné en otage aux Sarrasins, fut lié par eux à un poteau sur les remparts d'Assor, lors de l'assaut donné par les chrétiens à cette place.

l'ordre hospitalier de S. Jean. « Il » prit un habit religieux, avec une » croix blanche a huit pointes cou- » sue sur la poitrine, et donna cet » habit aux personnes qui joignirent » aux trois vœux de chasteté, d'obéis- » sance et de pauvreté, celui de se li- » vrer au soulagement des chrétiens.» Cet ordre, dont Gérard rédigea les statuts, obtint de grands priviléges dès sa naissance, et fut confirmé par plusieurs bulles des souverains pontifes. Le pieux fondateur eut la consolation d'en prévoir la grandeur future, et mourut vers 1121. C'est la date d'une charte par laquelle Amelius, évêque de Toulouse, autorise Gérard à acquérir, au nom de l'ordre, dans son diocèse, des biens tant ecclésiastiques que laïcs. On trouve la Vie du bienheureux Gérard dans le *Recueil des Vies des Saints et des Saintes de l'ordre de S. Jean de Jérusalem*, Paris, in-fol. De Haitze a publié l'*Histoire du bienheureux Gérard Tenque de Martigues*, Aix, 1730, in-12. On peut consulter aussi la savante Dissertation *Dell'origine ed istituto del sacro militar ordine di S. Giovambatista Gerosolimitano...*, par le P. Paul-Antoine Paoli, de la congrégation de la Mère de Dieu, et président de l'académie des nobles ecclésiastiques, Rome, 1781, in-4°.; encore l'extrait qu'en a donné Dupuy dans le Journal des savants, décembre, 1782, pag. 780. W—s.

GÉRARD ou **GERARDE** (Jean), chirurgien anglais, et l'un des plus savants botanistes du XVIe. siècle, naquit en 1545 à Namptwich, dans le Cheshire, et fut long-temps jardinier en chef de lord Burleigh, qui était lui-même un grand amateur de botanique. Gérarde introduisit en Angleterre un nombre considérable de plantes exotiques; et il possédait à Londres, quartier d'Holborn, un vaste jardin botanique, dont il publia le catalogue en 1596 et en 1599, et qui fut un des premiers jardins de ce genre qu'on ait vus en Europe. Ce catalogue, dont on ne connaît plus que l'exemplaire conservé au Muséum britannique, contient, suivant le docteur Pulteney, 1033 espèces, ou au moins supposées telles, quoique beaucoup ne soient certainement que des variétés. Gerarde publia en 1597 un *Herbier*, ou *Histoire générale des plantes*, Londres, in-fol., avec des planches en bois, qui avaient été gravées pour l'herbier allemand de Tabernæ-Montanus, imprimé à Francfort. Lobel accuse Gerarde d'avoir fait fréquemment usage, sans en rien dire, d'une traduction inédite de l'ouvrage intitulé *Pemptades*, de Dodonée; et c'est ce que confirme la lecture attentive de son livre, qui manque de liaison et d'ensemble. On s'aperçoit aussi, dans ce qu'il a traduit de Lécluse, Lobel, etc., qu'il n'avait qu'une faible connaissance de la langue latine; mais cela n'empêche pas qu'on ne doive lui avoir des obligations pour les progrès que ses connaissances pratiques et son zèle ont fait faire à la botanique. Le docteur Thomas Johnson a donné, en 1636, une édition nouvelle de l'*Herbier* de Gerarde, où il a fait des corrections essentielles. L'ouvrage est encore estimé aujourd'hui. Les descriptions y sont rédigées avec beaucoup de clarté. « Les » auteurs, dit-on dans l'*Encyclopédie britannique*, se sont attachés » à faire connaître à leurs lecteurs les » caractères des plantes plutôt qu'à » leur faire part de leur érudition en » grec et en latin. » Le docteur Th. Johnson conjecture que Gérarde mourut vers l'année 1607. Plumier a con-

sacré à la mémoire de ce botaniste, sous le nom de *Gerardia*, un genre de plantes à fleur monopétale, personnée, de la famille des scrophulaires de Jussieu, et dont les espèces peu nombreuses sont exotiques. X—s.

GERBAIS (Jean), docteur de Sorbonne, naquit en 1629 à Rupois, dans le diocèse de Reims, de parents pauvres, mais qui, lui voyant d'heureuses dispositions, résolurent de tout sacrifier pour lui faire faire ses études. Après qu'il les eut terminées, il se présenta en Sorbonne pour prendre sa licence; mais ce ne fut qu'à l'âge de trente-deux ans qu'il soutint sa thèse pour le doctorat. L'année suivante (1662), il fut nommé à la chaire d'éloquence du Collége-Royal, qu'il remplit avec beaucoup de succès. Il avait déjà été honoré du rectorat de l'université; et les discours qu'il prononça pendant son exercice, avaient donné une idée très avantageuse de ses talents. L'assemblée du clergé le chargea de publier ses *Décisions touchant les réguliers*, avec les commentaires de Fr. Hallier (*Voy.* Hallier); travail qui lui valut une pension de 600 liv. L'histoire du reste de sa vie n'est plus que celle de ses ouvrages, peu nombreux, mais solides, et dont quelques-uns ont conservé beaucoup d'intérêt. Gerbais était principal du collége de Reims à Paris; et il y fonda deux bourses, sans doute en reconnaissance des secours qu'il y avait trouvés pour ses études. Ce respectable savant mourut le 14 avril 1699, à 70 ans. On a de lui : I. *De serenissimi Franciæ Delphini studiis felicibus oratio*, 1673, in-4°. Ce discours fut prononcé au Collége-Royal à la rentrée des classes : le style en est très élégant, et annonce un homme nourri de la lecture des bons auteurs. II. *Dissertatio de causis majoribus ad caput concordatorum de causis*, Paris, 1679, in-4°. Il y établit, d'après les principes de l'Église de France, que les causes majeures doivent être jugées par les évêques, avant d'être portées à la décision de la cour de Rome. Une bulle, du 18 novembre 1680, condamna l'ouvrage; et l'auteur fut obligé d'adoucir les passages qui avaient déplu, dans les éditions suivantes, Lyon, 1685, et Paris, 1690, toutes deux in-4°. III. *Traité pacifique du pouvoir de l'Eglise et des Princes sur les empêchements du mariage*, ibid., 1690-1696, in-4°. Dominiq. Galesio, évêque de Ruvo, dans le royaume de Naples, avait soutenu que l'Église seule a le pouvoir de mettre opposition aux mariages; et J. Launoy, au contraire, avait prétendu que c'est un droit inhérent à la puissance civile. Gerbais chercha à concilier ces deux opinions; mais il ne put y réussir. IV. *Lettre au sujet de la comédie*, Paris, 1694, in-12, contre une Apologie du théâtre, attribuée au P. Caffaro, théatin, qui la désavoua, la même année. V. *Plusieurs lettres touchant le pécule des religieux faits curés*. VI. *Lettre touchant les dorures des habits de femmes, où l'on examine si la défense que St.-Paul a faite aux femmes chrétiennes de se parer avec de l'or, ne doit passer que pour un conseil*, ibid., 1696, in-12. Il y soutient que la défense de St.-Paul est de précepte. VII. *Des traductions du traité de Panorme* (Nicol. Tedeschi, archevêque de Palerme), *touchant le concile de Bâle, et d'une lettre de l'église de Liége, en réponse à un bref de Pascal II, qui déclarait excommuniés les Liégeois restés fidèles à l'empereur Henri IV, leur légitime souverain*. Ces deux pièces sont une apologie de la célèbre

Déclaration du clergé, devenue la base des libertés de l'Église gallicane. M. Barbier (*Dictionnaire des anonymes*, n°. 2821), dit que l'on a attribué à Gerbais, l'*Histoire des conciles généraux depuis les apôtres jusqu'au concile de Trente*, Paris, 1699, 2 vol. in-12. On peut consulter, pour plus de détails, les *Mémoires de Niceron*, tome XIV, et l'*Histoire du Collége-Royal*, par l'abbé Goujet. W—s.

GERBERON (GABRIEL), bénédictin de St.-Maur, était né à St.-Calais, dans le Maine, le 28 août 1628. Il fit ses études au collége de l'Oratoire à Vendôme, et à vingt ans entra dans la congrégation de St.-Maur. Ayant été fait prêtre en 1655, il enseigna la théologie dans plusieurs maisons. La liberté avec laquelle il s'expliquait sur les contestations naissantes du jansénisme, ainsi que sur des personnes en place et sur les jésuites, obligea ses supérieurs de l'envoyer à Corbie, où il ne se montra pas plus réservé. On l'accusa d'écrire sur les disputes de ce temps-là, d'être opposé à la régale, et d'avoir eu part à quelques brochures contre l'archevêque de Paris De Harlay. Un exempt fut chargé de l'arrêter; mais Gerberon, averti, prit la fuite, et passa en Flandre, puis en Hollande. Il y prit le nom d'Augustin Kergré, et se fit naturaliser bourgeois de Rotterdam. Pendant la guerre entre la France et la Hollande, en 1690, il revint à Bruxelles, où il s'occupait à écrire pour le soutien de sa cause. Il y fut arrêté le 30 mai 1703; et son procès lui fut fait au tribunal de l'archevêque, M. de Précipiano. Une sentence rendue contre lui, le 24 novembre, l'accusait d'avoir pris l'habit séculier, d'avoir fait imprimer plusieurs livres sans approbation; d'avoir défendu l'*Augustinus*, refusé de souscrire le Formulaire, et d'avoir propagé le jansénisme. Il fut renvoyé à ses supérieurs, pour être plus amplement corrigé. Gerberon en appela; mais cette démarche n'eut pas de suite. En 1707, on le ramena en France; et on le garda, tantôt à Amiens, tantôt à Vincennes. En 1710, il se résigna à souscrire le Formulaire et une déclaration de soumission à l'Église; après quoi on le tira de prison. Réuni à ses confrères à St.-Germain-des-Prés, il ratifia ce qu'il venait de faire à Vincennes, et mourut à l'abbaye de Saint-Denis, le 29 mars 1711. Sa vivacité et son indiscrétion furent cause de ses traverses; et le dictionnaire de Moréri avoue qu'il s'expliquait avec trop de chaleur. Son zèle parut surtout dans le nombre et la nature des écrits qu'il publia pour le soutien de sa cause: l'*Histoire littéraire de la congrégation de St.-Maur* en compte cent onze. Nous nous garderons bien d'en donner la liste, et nous ne citerons que ceux qui firent alors le plus de bruit: I. *Le Miroir de la piété chrétienne*, 1676, qui fut condamné par plusieurs évêques, et dont Arnauld lui-même blâmait des propositions un peu dures. II. Une édition des *Œuvres de St. Anselme*, abbé du Bec, Paris, 1671, in-fol. III. La *Vérité catholique victorieuse*, Amsterdam, 1684. IV. Les *Avis salutaires de la B. V. Marie, à ses devots indiscrets*, traduits du latin de Wendelfeld, Gand, 1673; ils furent condamnés à Rome l'année suivante. V. Une édition des *Œuvres de Baïus*. VI. *Histoire générale du jansénisme*, 1700, 3 vol. in-12, où il ne ménage guère St.-François de Sales et St. Vincent de Paul; et une foule d'écrits, de lettres, de factums et de pamphlets en faveur de ses amis

et contre ses ennemis. *Voyez* son article dans l'*Histoire littéraire de la congrégation de St.-Maur*, par D. Tassin, pag. 311. Cet article forme quarante pages in-4°.; et Gerberon y est représenté comme une lumière de l'Église. Il aurait pu être utile en effet : mais l'esprit de parti étouffa ses talents; et la fécondité de sa plume infatigable n'a abouti qu'à entasser des écrits qui eurent quelque vogue parmi les siens, mais dont le temps a fait justice complète : on en a presque oublié jusqu'aux titres. (*V.* DELFAU et M. FEYDEAU.) P—C—T.

GERBERT. *Voy.* SILVESTRE II.

GERBERT (MARTIN), baron de Hornau, savant prélat catholique, naquit à Horb, sur le Necker, dans l'Autriche antérieure, le 13 août 1720, de parents peu aisés, mais dont la famille avait été très florissante à Bâle avant la réformation. Après avoir fréquenté successivement l'école d'Ehingen, en Souabe, le collége des jésuites à Fribourg en Brisgau, et l'école de Klingnau, il vint à l'abbaye de Saint-Blaise, dans la Forêt-Noire, pour y étudier la théologie et la philosophie. Le prince-abbé pressentait dans le jeune Gerbert de grandes dispositions: il se chargea de son éducation, dirigea ses études, le fit voyager, se servit de lui dans plusieurs affaires; enfin il le forma pour être un jour son successeur. A l'âge de seize ans, Gerbert y fit profession. La solitude des lieux qu'il habitait, et qui, jadis, avaient servi d'asile aux sciences contre la barbarie du moyen âge, ne fit qu'enflammer de plus en plus son goût pour les lettres. En 1744, il fut ordonné prêtre, et enseigna, dans l'abbaye de St.-Blaise, la philosophie et la théologie. Après qu'il eut, par ses leçons et par son exemple, formé plusieurs de ses élèves pour le remplacer dans l'enseignement, on lui confia la direction de la bibliothèque du couvent. C'est en exerçant cette fonction qu'il fit beaucoup de recherches sur l'histoire ecclésiastique du moyen âge, et qu'il rassembla les matériaux de son histoire de la musique et de la liturgie. Il entreprit, en 1760, un voyage en France, en Italie et en Allemagne, et s'y lia d'amitié, à Paris, avec Gluck, et à Bologne avec le P. Martini : ce dernier avait fait aussi de grandes recherches sur l'histoire de la musique; ils se communiquèrent réciproquement leurs richesses, et convinrent ensemble que l'un publierait une *Histoire de la musique d'église*, et que l'autre écrirait l'*Histoire générale de la musique.* Gerbert fut d'abord surpris de l'immense nomenclature de dix-sept mille auteurs, dont Martini lui donna connaissance; mais il assure qu'en visitant les différentes bibliothèques d'Allemagne, il en découvrit un nombre bien plus considérable encore, qu'il fit connaître à son tour à son collaborateur. A l'âge de quarante-cinq ans, en 1764, Gerbert fut élu, par sa congrégation, prince-abbé de St.-Blaise. Ses nombreuses occupations administratives ne pouvaient arrêter son zèle pour les travaux littéraires. En 1762, il avait annoncé, par un *Prospectus* imprimé, son dessein d'écrire l'*Histoire de la musique d'église*; et, malgré un grand incendie qui, en 1768, dévora les bâtiments de l'abbaye, l'église, la bibliothèque, à peine relevés depuis trente ans, et quantité de matériaux littéraires très précieux, cet ouvrage sortit des presses de St.-Blaise, en 1774. En moins de trois ans, de nouveaux bâtiments, construits par ses soins, avaient déjà réuni les membres de la congrégation. Il fit

élever avec magnificence une nouvelle église sur le modèle de la Rotonde à Rome, et la décora d'un albâtre que fournissaient les montagnes voisines du couvent. Ce temple est l'un des plus majestueux de l'Allemagne. Pour avoir une idée de la supériorité de la nouvelle construction sur l'ancienne, on peut consulter une gravure qui, dans le *Nécrologe* de F. Schlichtegroll (tome II de 1793), se trouve ajoutée à l'article de Gerbert. Elle représente la médaille que les religieux de Saint-Blaise ont fait frapper, en 1783, en l'honneur de Gerbert, leur prince-abbé, et le revers d'une autre médaille, qui avait été frappée, en 1740, pour son prédécesseur. L'une et l'autre figurent l'église et les édifices de l'abbaye tels qu'ils existaient à ces deux époques. (1) Les soins du prélat tendaient surtout à enrichir la bibliothèque de l'abbaye. Son temps était partagé entre ses devoirs ecclésiastiques et l'étude. Il exhortait sans cesse ses religieux à cultiver les sciences. En leur rappelant que le monde littéraire devait aux travaux de leurs prédécesseurs, l'histoire des XIe. et XIIe. siècles, il leur disait souvent : « Notre état est un » état de pénitence, de travail; » s'il y a des gens qui nous reprochent d'être des membres inutiles » dans la société, nous ne pouvons » mieux y répondre qu'en nous occupant utilement, et en publiant » des ouvrages savants qui attestent » notre application à l'étude. » On doit à cette impulsion l'entreprise du grand ouvrage sur le moyen âge, intitulé, *Germania sacra*, dont le premier volume a été publié en 1794, par les soins du P. Émile Uffermann, bibliothécaire de l'abbaye de Saint-Blaise. Quand les rédacteurs firent part à leur abbé du plan de l'ouvrage, il en fut tellement satisfait, qu'il s'écria : *Nunc dimittis servum tuum.* Il avait un goût prédominant à la musique ; et il avouait naïvement qu'il avait eu beaucoup de peine à retenir cette passion dans de justes bornes : « c'est par cette raison, ajoutait-il, que j'ai préféré de m'occuper de la musique d'église. » Pour esquisser le caractère moral de l'abbé Gerbert, nous nous servirons des propres paroles d'un philosophe de ses amis : « Ce qu'il avait » de dévot, faisait aimer la dévotion ; » ce qu'il avait de moral (pour m'ex- » primer ainsi) dans sa physionomie, » faisait aimer les mœurs; ce qu'il avait » d'imposant, faisait aimer l'ordre, la » distinction des rangs, la subordi- » nation. Il était un modèle de la véri- » table humilité chrétienne, et il avait » aussi plus de sensibilité de cœur » que je n'en ai encore trouvé dans un » moine. Ah, que je l'aimais ! Ah, que » je l'ai regretté ! » Il mourut le 13 mai 1793, dans un âge très avancé. Comme littérateur, il s'est acquis la plus haute réputation, par un grand nombre d'ouvrages savants sur diverses matières. Dès le temps même qu'il professait, il en avait déjà publié quelques-uns, qui avaient pour objet des questions de philosophie et de théologie. Le premier ouvrage que nous connaissons de lui est intitulé : *Martini Gerberti et Remigii Kleesati XXIV offertoria solemnia in festis Domini, B. Virginis et SS., Opus* 1, Augsbourg, 1747, in fol. Après avoir été nommé bibliothécaire de l'abbaye, il fit paraître son *Apparatus ad eruditionem theol.*, St.-Blaise, 1754, imprimé de nou-

(1) La construction de la nouvelle église était achevée en 1781, mais elle ne fut consacrée qu'en 1783, parce que le plus ancien diplôme que la congrégation de St.-Blaise possède comme abbaye, et qui lui a été donné par l'empereur Othon II, est daté de l'an 983, huit siècles auparavant.

veau en 1769, in-8°. Étant devenu prince-abbé, il publia : I. *Iter Alemannicum; accedit Italicum et Gallicum*, St.-Blaise, 1765, in-8°.; une seconde édition, revue et corrigée, a paru en 1773, in-8°. Cet ouvrage contient la relation de ses voyages, faits en 1760 et 1761 : il traite principalement de la Suisse; et il est très précieux pour la description des monuments d'antiquité, et des riches bibliothèques des lieux de cette contrée visités par l'auteur. On y peut puiser aussi des notions très exactes sur les limites qui séparaient l'Allemagne de la Suisse, dans le moyen âge. Il existe de ce Voyage une traduction allemande, par Köhler (J. L.), Ulm, 1767, in-8°.; mais elle n'est pas estimée. II. *Codex epistolaris Rudolphi I, Romanorum regis, commentario illustratus : præmittuntur fasti Rudolphini; accedunt auctaria diplomatum*, St. Blaise, 1772, in-fol. Cette collection importante pour l'histoire de la maison de Habsbourg, est plus complète et plus exacte que celle qu'a publiée Gaëtan Cenni. F. J. Bodmann y a fait un supplément, Leipzig, 1806, in-8°., fig. III. *Pinacotheca principum Austriæ, in quâ marchionum, ducum, archiducumque Austriæ utriusque sexûs simulacra, statuæ, anaglypha, ceteraque sculpta, cœlata pictave monumenta, tabulis æneis incisa proferuntur et commentariis illustrantur; operâ et studio Marq. Herrgott, Rusten Heer et Martin. Gerbert*, 1768. Une nouvelle édition en fut publiée en 1773, in-fol. Cet ouvrage rectifie une erreur longtemps accréditée par les historiens qui soutenaient que le *Ducatus Sueviæ*, dont l'empereur Rodolphe I fit don à son fils Rodolphe, était situé en Souabe, tandis qu'il se composait des possessions de cet empereur en Suisse et en Alsace. IV. *Taphographia principum Austriæ, monumentorum domûs Austriacæ tomus IV et ultimus*, 1772, 2 parties in-fol., avec 118 gravures. Ce volume est d'un grand intérêt pour l'histoire helvétique, non seulement sous le rapport des recherches savantes de l'auteur, mais aussi à cause d'un recueil soixante-treize pièces justificatives. Il y a dans la seconde partie, une description détaillée des tombeaux trouvés en Suisse, et transportés à St. Blaise de 1762 à 1770. On y a joint une version allemande du *Chronicon Kœnigsfeldense*. Gerbert a réuni, dans un volume particulier, les matières les plus importantes contenues dans la deuxième partie de cet ouvrage, et les a publiées sous ce titre: *De translatis Habspurgo Austriacorum principum eorumque conjugum cadaveribus ex ecclesiâ cathedrali Basileensi et monasterio Kœnigsveldensi in Helvetiâ ad conditorium novum monasterii Sti.-Blasii in Sylvâ nigrâ per Martinum Gerbertum*, 1772, in-4°., avec sept gravures. Il a néanmoins fait des changements dans ce volume, qui renferme quinze documents nouveaux, qu'on ne trouve pas dans la *Taphographia*, et qui ont rapport à l'histoire de Berne et de Lausanne. Une autre édition de cet ouvrage fut publiée sous ce titre : *Crypta San-Blasiana nova principum Austriacorum*, St.-Blaise, 1785, in-4°., avec neuf gravures. V. *Historia Nigræ Silvæ*, 1783, 3 vol. in-4°., avec cartes et gravures : c'est un livre indispensable pour les recherches historiques, et surtout pour celles sur la Suisse. Nous remarquons dans le tome II une description très étendue, aussi neuve que curieuse, des ruines des thermes construits par les

Romains, près de Badenweiler, dans le graud-duché de Baden, et qui n'ont été découvertes qu'en 1784 par le diacre Preuschen. Plusieurs planches répandent beaucoup de clarté sur ces constructions antiques. VI. *De Rudolpho Suevico comite de Rhinfelden, duce, rege, deque ejus inlustri familiâ ex augustâ ducum Lotharingiæ prosapiâ apud D. Blasii sepultâ; cryptæ huic antiquæ nova Austriacorum principum adjuncta*, St.-Blaise, 1785, in 4°., avec gravures. On y trouve des matériaux précieux pour l'histoire du XIe. siècle. Ces productions auraient suffi pour assigner à Gerbert une place distinguée dans le monde littéraire : mais le service qu'il a rendu à l'art musical, par ses savantes recherches, n'est pas moins digne de reconnaissance. Parmi les ouvrages qu'il a publiés sur cet art, on distingue les suivants : VII. *De cantu et musicâ sacrâ à primâ ecclesiæ ætate usque ad præsens tempus*, St.-Blaise, 1774, 2 vol. in-4°. Dans ce livre, auquel l'auteur a ajouté quarante planches, il divise l'histoire du chant d'église en trois parties : la première finit au pontificat de St. Grégoire, et la seconde au XVe. siècle. Il y donne de curieux détails sur les diverses manières d'écrire la musique dans les différents siècles, et y examine avec le plus grand soin toutes les branches du chant de l'église romaine. VIII. *Vetus liturgia Alemannica, disquisitionibus præviis, notis et observationibus illustrata*, St.-Blaise, 1776, deux parties grand in-4°. On y trouve deux dissertations remarquables; la première, intitulée: *Origo ac propagatio religionis christianæ in Alemanniâ;* et l'autre, *Sur le Sacramentaire* ou *Missel du* VIIIe. *siècle, conservé à Soleure dans le trésor du chapitre royal de Saint-Ours.* C'est un des plus anciens manuscrits du *Sacramentaire* de Saint-Grégoire (mort en 604); il est écrit sur parchemin, en lettres onciales, qui, par leur forme, indiquent qu'il est du VIIIe. siècle, et non du Xe. ou du XIe. comme quelques auteurs le prétendent. Ce missel, écrit à Pfeffers, est dédié à l'abbé Adalbert, dans la suite évêque de Coire, et il a passé du couvent de Hornbach à Soleure. IX. *Monumenta veteris liturgiæ Alemannicæ, ex antiquis manuscriptis codicibus. Pars I*, St.-Blaise et Ulm, 1777, *et Pars II*, ibid., 1779, graud in-4°. X. *Scriptores ecclesiastici de Musicâ sacrâ, potissimùm ex variis Italiæ, Galliæ et Germaniæ codicibus collecti*, St.-Blaise et Ulm, 1784, 3 vol. grand in-4°. Ces trois volumes contiennent la collection de tous les auteurs originaux, au nombre de plus de quarante, qui ont écrit sur la musique d'église, depuis le IIIe. siècle jusqu'à l'invention de l'imprimerie; leurs différents ouvrages sont classés selon l'ordre chronologique, en sorte que les pièces justificatives se trouvent toujours placées à côté de l'histoire de l'art musical. C'est un des plus beaux monuments littéraires que Gerbert ait laissés. L'ordre et la clarté qui s'y distinguent prouvent combien ce savant prélat était supérieur au P. Martini, dont les ouvrages, sur la même matière, sont diffus, quoiqu'ils ne manquent pas d'ailleurs d'érudition. Après la mort du prince-abbé, on a publié encore de lui: 1°. *De sublimi in Evangelio Christi juxtà divinam Verbi incarnati œconomiam, tomi III*, 1793, in-8°. — 2°. Une nouvelle édition de la *Numotheca principum* de *P. Marq. Herrgott*, qui forme la première et seconde partie du tome 2 des *Mo-*

numenta domûs Austr., 1791, in-fol. — 3°. *Observationes in Bertholdi seu Bernoldi, Constantiniensis presbyteri, opuscula, ex ejus scriptis collectæ et illustratæ*, qui se trouvent à la tête des *Monumenta res Alemannicas illustrantia*, par Ussermann, 1792, 2 vol. in-4°. Ces trois ouvrages sont encore sortis des presses de l'abbaye de St.-Blaise, qui ont si bien secondé le génie infatigable de cet illustre prélat. B—n—d.

GERBIER (Pierre-Jean-Baptiste), célèbre avocat au parlement de Paris, né à Rennes le 29 juin 1725, était fils, frère, neveu et cousin d'avocats de ce nom. Son père, qui le destinait à la même carrière, donna beaucoup de soins à son éducation. Ne le voulant pas livrer à des précepteurs vulgaires, il fit venir exprès de Hollande des hommes très instruits auxquels il confia ses premières années. Lorsqu'on le jugea assez avancé, il fut envoyé à Paris, où il finit ses classes au collége de Beauvais, sous MM. Coffin et Rivard. A dix-sept ans il fit son droit, et fut reçu avocat à Paris, en 1745. M. Gerbier père, avocat distingué du parlement de Rennes, qui savait combien il fallait ajouter d'études, de préparations et de méditations aux leçons de l'école pour former un jurisconsulte et un grand avocat, et combien il importait de n'être pas pressé de se montrer, contint le plus long-temps qu'il put impatience de son fils. Gerbier n'entra dans la lice qu'à près de vingt-huit ans; mais il y parut avec un grand éclat, et fit la plus vive sensation. Guéau de Reverseaux, l'un des plus célèbres avocats de ce temps, s'étant trouvé à son début, présagea ce qu'il serait un jour, le prit en grande amitié, et se porta pour son patron. De ce moment, toutes les plaidoiries de Gerbier furent des triomphes : il effaça tout ce qui avait brillé au barreau depuis Cochin. La nature, qui voulut en faire l'orateur le plus séduisant, l'avait comblé de ses dons : il en avait reçu une figure noble, un regard plein de feu, une voix étendue et pénétrante, une diction nette, une élocution facile, une grâce infinie, un charme inexprimable répandu dans toute sa personne : son teint brun, ses joues creuses, son nez aquilin, son œil enfoncé sous un sourcil éminent, faisaient dire de lui que l'aigle du barreau en avait la physionomie. Le caractère dominant de l'éloquence de Gerbier était l'insinuation et le pathétique; il en trouvait les principales ressources dans son ame, et personne ne justifiait mieux que lui cette maxime de Quintilien : *Pectus est quod disertos facit.* Il narrait avec un grand intérêt, disposait ses preuves avec infiniment d'art; et il excellait particulièrement dans les causes d'inductions et de présomptions. L'action surtout, cette partie si nécessaire et si victorieuse de l'art oratoire, était admirable en lui. Ceux qui l'ont vu plaider (car il fallait le voir), ne croient pas qu'aucun orateur ait été, sous ce rapport, plus accompli : toute l'habitude du corps était parfaite; se tenant droit, mais avec aisance; ferme sans roideur, flexible sans balancement; la tête élevée avec une espèce de fierté; la figure expressive, et qui s'animait au gré de son discours; le geste rare et toujours noble: souvent on le voyait, dans la discussion, tenir ses bras croisés, comme se jouant de sa matière; puis, lorsque quelque trait de sentiment ou de mœurs l'y sollicitait, lorsque l'indignation l'arrachait à ce calme imposant, il se déployait, il s'élevait, il s'enflammait; son accent devenait impérieux ou déchirant, et sa belle voix qui allait

au cœur, ne manquait point, quand il le voulait, de faire couler les larmes. La disposition du barreau était, au parlement de Paris, très favorable au développement de tous les moyens de Gerbier : on y plaidait souvent, aux grands jours, dans l'intérieur du parquet ; et Gerbier qui, en parlant, faisait un pas, et puis un autre, se trouvait insensiblement, au milieu de l'audience, environné des juges et du concours des avocats, vu de la tête aux pieds, dans tout l'éclat et avec tout l'empire de l'éloquence. On a dit de Gerbier qu'il n'écrivait pas bien, et que ses mémoires ne donnaient aucune idée de son talent : on le dit encore du fameux Cochin, dont la renommée est si grande, de qui l'histoire du barreau raconte des prodiges, et que Rollin lui-même appelait le grand Cochin. Le recueil de factums, de précis et de consultations, qu'on intitule ses *œuvres*, montre partout un grand jurisconsulte, mais laisse quelquefois seulement entrevoir l'orateur : cependant, lorsqu'on fait réflexion que la renommée de Cochin et de Gerbier s'est formée dans les plus beaux siècles de la littérature, qu'ils ont été entendus par ce qu'il y a eu de plus éclairé en France, qu'ils étaient les aigles du barreau, alors qu'il abondait en hommes supérieurs, on ne peut douter que leur réputation n'ait été justement acquise, et qu'ils n'ayent eu un rare talent. Nous n'avons aucun de leurs plaidoyers : obligés le plus souvent d'improviser leurs répliques, ils s'étaient accoutumés de bonne heure à parler sur de simples notes. Il n'est pas, au reste, difficile d'expliquer comment ces hommes, si vantés pour leurs discours, laissent peu voir dans leurs écrits ce qu'ils étaient; comment ils ont pu faire une vive impression en parlant, et obtenir les plus grands succès sans être de grands écrivains. Les succès de l'orateur et ceux de l'écrivain ont des sources différentes : chez l'un, la parole est d'inspiration ; chez l'autre, le style est une œuvre calculée. L'orateur agit sur l'auditeur, tout autrement que l'écrivain sur le lecteur : il agit de sa personne sur l'auditeur; armé de toute la puissance de la voix, du regard et du geste, il a, pour le captiver et pour l'entraîner, l'empire qu'il exerce à-la-fois sur tous ses sens. L'art et la force du raisonnement, secondés par les moyens de l'action, peuvent se passer de l'élégance et même des couleurs du style, dont la recherche nuirait souvent au mouvement et à la chaleur du discours. L'accent tout seul est pour le discours une magie qui supplée et qui surpasse quelquefois toutes les ressources du style; c'est pourquoi l'on est souvent étonné, en lisant un discours, une pièce de théâtre, de ne plus retrouver l'impression qu'on avait éprouvée à les entendre : l'écrivain, dénué de ces moyens de vaincre et de régner, a besoin d'attacher le lecteur, et de le satisfaire par la pureté du langage et par toutes les beautés du style : le lecteur, que rien ne distrait et à qui rien n'échappe, ne pardonne rien. Telle est, il nous semble, la solution de cette question, applicable surtout au genre judiciaire, où tout l'intérêt de ceux qui y prennent parti se porte sur les faits et sur les moyens de la cause; et puisque cette question s'est élevée particulièrement sur Gerbier, elle appartenait à son article. Ajoutons qu'au temps de Cochin et de Gerbier, les factums imprimés des avocats plaidants n'étaient que des précis, des extraits faits pour mettre sous les yeux des magistrats le sommaire du procès, dans lequel on n'avait ni le temps, ni le dessein de

chercher à briller par sa manière d'écrire, et où l'on songeait à instruire le juge plus qu'à lui plaire. Dans les plaidoiries même, l'éloquence du barreau était grave et forte de choses. Trop de soin de l'élégance et des agréments du style aurait paru frivole et d'un homme plus occupé de lui que de sa cause. La carrière que Gerbier a parcourue, fut partagée par les événements publics en deux époques, dont la première n'a été marquée que par des succès toujours croissants, et par une gloire dont rien n'obscurcissait l'éclat : la seconde a été mêlée d'amertume. Pendant l'exil et l'interrègne des parlements, sous le chancelier Maupeou, Gerbier fut du nombre des avocats qui se laissèrent séduire par le chancelier, et qui plaidèrent à la commission remplaçant le parlement de Paris. Le souvenir et le ressentiment de cette défection s'attachèrent à lui lorsqu'il reparut au barreau devant le parlement réinstallé en 1774 : on ne lui pardonna pas d'avoir été de ceux qui donnèrent l'exemple et dont l'influence entraîna les autres. Ce ressentiment parut lors de l'arrêt qui le mit hors de cour sur une accusation de subornation de témoins, dans laquelle on l'avait impliqué au procès du comte de Guignes. Dans le même temps, Linguet, rejeté par l'ordre des avocats, le dénonçait à l'opinion publique comme son persécuteur, et comme le principal auteur de sa disgrace : il publiait contre lui des mémoires où l'âcreté de sa plume et l'animosité d'un rival étaient empreintes. L'ame tendre de Gerbier, jusque-là enivrée de louanges, fut mortellement blessée. Le chagrin corrompit les jouissances qu'il devait se promettre des succès que son talent ne cessa point d'obtenir, et ses dernières années furent tristes et mélancoliques : cependant, à l'exception de quelques ennemis que la jalousie et des querelles de profession lui suscitèrent, il conserva toujours l'estime et l'affection de son corps, qui lui en donna un dernier témoignage, en l'élisant bâtonnier en 1787; ce fut une couronne déposée sur son cercueil : il ne survécut que quelques mois. Depuis plusieurs années, sa santé était languissante : un fâcheux accident l'avait altérée; il avait été atteint de poison, par un mets préparé dans une pièce de batterie de cuisine mal soignée : son estomac et sa poitrine en étaient restés affectés, et sa vie en fut abrégée. Il mourut le 26 mars 1788, âgé de soixante-trois ans, vivement regretté du barreau dont il était la gloire, et plus encore de ceux qui, ayant vécu dans son intimité, connaissaient la bonté de son cœur et le charme de sa société. Cet orateur si brillant, si ingénieux, si puissant dans la lutte, dont la repartie était si vive et quelquefois si piquante, lorsqu'il y était provoqué par son adversaire, apportait dans le commerce de la vie un entier abandon, une facilité charmante, une simplicité d'esprit et de cœur surprenante, qui le rendait confiant jusqu'à la crédulité, et complaisant jusqu'à la faiblesse. Sans doute il dut à ce caractère, à cette disposition de son esprit, la foi aveugle qu'il accorda aux jongleries du magnétisme, dont il fut dupe et peut-être victime, pour avoir fini par en préférer les illusions à tout autre secours dans le dépérissement de sa santé. Toutefois, tendre père, ami fidèle, protecteur généreux, si son caractère eut des faiblesses et son esprit des erreurs, la sensibilité et la bonté de son cœur devaient les lui faire pardonner (1).

D. L. M.

(1) Il peut être intéressant pour ceux qui suivent la carrière du barreau, de trouver ici une

GERBILLON (JEAN-FRANÇOIS), jésuite, né à Verdun sur Meuse le 11 janvier 1654, entra à seize ans dans la société. Comme il desirait vivement d'aller prêcher la foi dans les Indes, et qu'il n'ignorait pas que la connaissance des mathématiques pouvait lui procurer le moyen d'atteindre à l'objet de ses vœux, et de remplir avec fruit le devoir de missionnaire, il se livra à leur étude avec une ardeur qui lui fit faire les plus grands progrès. Aussi fut-il un des six jésuites mathématiciens qui furent envoyés en 1685 à Siam, avec le chevalier de Chaumont, et dont cinq allèrent ensuite à la Chine, où ils devinrent les fondateurs de la mission française. (*Voy.* BOUVET.) Le 25 mars 1686, ils furent conduits devant l'empereur Kang-Hi, qui retint près de sa personne Gerbillon et Bouvet. Après qu'ils eurent appris, par son ordre, la langue tartare, l'empereur chargea le premier, avec Pereyra, autre jésuite, de suivre, en qualité d'interprètes, les ambassadeurs qu'il envoyait à Niptchou ou Nerczinsk, pour régler avec les Russes les limites des deux empires. Ils contribuèrent ainsi au traité de paix par lequel Yacksa ou Sakhalieu-oula, place frontière, située sur le fleuve Amour, fut cédée aux Chinois et presque entièrement démolie. L'empereur crut devoir récompenser Gerbillon, en le choisissant, avec Bouvet, pour maître de mathématiques. Ce prince vivait avec eux si familièrement, qu'il leur faisait prendre place auprès de lui sur le même siége. Ils traduisirent et composèrent plusieurs livres pour son usage. Gerbillon, qui ne quittait presque plus l'empereur, et qui en obtenait tous les jours de nouvelles grâces, demanda l'exercice public de la religion chrétienne; ce qui lui fut accordé par un édit du 22 mars 1692. L'empereur ayant, par un effet de son application à l'étude, été attaqué de la fièvre tierce, en fut guéri par les soins de Bouvet et de Gerbillon; il reconnut ce bienfait en donnant aux jésuites un emplacement près de son palais, pour y construire à ses frais une maison et une chapelle. Les relations ajoutent que Gerbillon, qui aurait bien voulu convertir ce prince à la foi, n'échoua dans ce projet que parce qu'il fut desservi à la cour. Il possédait plusieurs langues; car il fut chargé par l'empereur de converser en italien avec Isbrandt-Ides, ambassadeur de Moscovie à la Chine, en 1693. Gemelli fait aussi mention de Gerbillon comme d'un mis-

---

note des principales causes dans lesquelles Gerbier a été entendu, et qu'aucun recueil de jurisprudence ne leur offrirait. Les plus célèbres qu'il ait défendues, et dont le souvenir s'est conservé plus particulièrement, sont : — Avant l'exil du parlement, celle du comte de Montboissier contre sa femme, qui l'accusait de l'avoir fait enfermer par lettre de cachet, et qui demandait sa séparation. — Celles des enfants Simonnet, défendant leur état contre les créanciers de leur père. — Des frères Lyoncy contre les jésuites, poursuivis comme garants des lettres de change souscrites par le P. Lavalette, supérieur des Iles-du-Vent, pour une somme de 1,500,000 l., qu'ils furent condamnés à payer. — De la veuve de Balthazar Castille, qui avait émis des vœux irréguliers dans l'ordre des Bernardins, contre l'abbé et les religieux de Clairvaux, qui, ayant fait enlever et enfermer à Ste.-Pélagie cette femme et une fille issue de son mariage, furent condamnés en 60,000 liv. de dommages et intérêts. — La cause fameuse du comte de Bussy contre la compagnie des Indes; et celle du sieur de Rougemont, se prétendant fils de madame Hatte. — Depuis la rentrée du parlement, la cause du testament de M. de Genvernoy, trouvé après quinze ans dans une serre abandonnée, à l'extrémité d'un jardin, parmi de vieux papiers et des paquets de graines éventées, et dont l'exécution fut ordonnée. — La cause du testament de Quesnel, boucher des Invalides, par lequel il réduisait à la légitime sa fille, qui, à l'âge de vingt-cinq ans, s'était mariée sans son consentement, et qui fut confirmé. — La cause célèbre des sieurs de Queyssac, trois frères, tous trois officiers, contre le sieur Damade, négociant : s'étant battus en duel, ils s'accusaient réciproquement d'assassinat. — Enfin, celle du testament de l'abbé Desfiltières, attaqué comme contenant et continuant le fidéi-commis de l'abbé Nicole en faveur des jansénistes, cause dans laquelle Gerbier fit un éloge très éloquent de l'illustre maison de Port-Royal. On peut dire qu'il mourut les armes à la main, ayant commencé les plaidoiries qu'il n'acheva point, pour la dame Sirey, réclamant l'état de fille du marquis et de la marquise de Mouchy.

sionnaire habile et zélé, qui jouissait, ainsi que ses confrères, de l'estime et de l'affection de l'empereur. Mais ils avouèrent au voyageur que leur vie était rude et fatigante. Ils n'avaient été reçus à Peking qu'après avoir éprouvé beaucoup d'opposition de la part des pères portugais de leur ordre. Gerbillon eut ensuite la direction du collége des Français à Péking, fut fait supérieur-général de la mission de Chine, et mourut dans la capitale de cet empire, le 25 mars 1707. On a de ce respectable missionnaire : I. *Éléments de Géométrie*, *tirés d'Euclide et d'Archimède*. II. *Géométrie pratique et spéculative*. Ces deux ouvrages, composés en chinois et en tartare, furent imprimés à Pékin. III. Une *Lettre* de 1705, insérée dans le tome XVIII de la nouvelle édition des *Lettres édifiantes*; on y trouve des détails de missions et de géographie sur une partie du pays des environs de Peking, sujet aux inondations, et dont les jésuites avaient été chargés de lever le plan. IV. Une autre *Lettre* de 1695, sur les missions, insérée dans un ouvrage du P. le Gobien, intitulé, *Lettre sur les progrès de la religion à la Chine*. V. La *Relation* de huit voyages dans la grande Tartarie, faits depuis 1688 jusqu'en 1698. Le premier eut lieu, comme nous l'avons vu plus haut, pour conclure un traité, qui ne fut terminé que dans le second voyage. En revenant de celui-ci, Gerbillon rencontra l'empereur, qu'il accompagna ensuite à Péking, et il en fit cinq autres avec ce prince. Le but de ces voyages était de prendre le plaisir de la chasse dans les déserts et les vastes plaines de la Tartarie. Pendant le cinquième, qui eut lieu en 1696, Gerbillon fut témoin de la guerre dans laquelle Kang-Hi vainquit les Eleuths. Dans le huitième, il partit avec trois grands de l'empire chargés de présider aux assemblées qui devaient se tenir dans les états des Tartares-Kalkas, nouvellement soumis à l'empereur, pour y régler les affaires publiques, établir les lois et indiquer les habitations à fonder. Gerbillon profita de cette course pour déterminer les latitudes de plusieurs lieux de la grande Tartarie. Toutes ces relations offrent des renseignements très-précieux sur la nature du pays, sur la manière de vivre des habitants, sur les mœurs des lamas régénérés, sur la grande muraille de la Chine, les chasses et la cour de l'empereur : elles contiennent aussi tout ce qui concerne le séjour des missionnaires à la cour et à Péking, et leurs rapports habituels avec Kang-hi, qui avait pour Gerbillon une bienveillance extrême. Les observations de Gerbillon nous ont été conservées par Duhalde, qui les a insérées dans le IVe. volume de sa Description de la Chine. Les auteurs de l'Histoire générale des voyages les ont abrégées et placées dans les tom. VII et VIII de leur collection, en les disposant dans un ordre différent. Ils rendent hommage à l'exactitude de l'auteur, que sa position à mis à même de faire des remarques plus étendues et plus certaines qu'on ne peut en attendre des autres voyageurs. En effet, tout ce que nous savons de la grande Tartarie nous vient des jésuites français, et notamment de Gerbillon. Michault dit avoir lu le manuscrit de la relation du voyage de Gerbillon jusqu'à Siam, et prétend que l'abbé de Choisi en avait composé la sienne, à laquelle il n'avait fait qu'ajouter quelques ornements. Il en donne quelques fragments dans ses *Mélanges hist. et philol.*, tom. I, 257-274. T. S. Bayer et M. Langlès attribuent aussi à Ger-

billon les *Elementa linguæ tartaricæ*, qui se trouvent dans le second volume de la collection de Thévenot, dont on avait fait honneur au P. Couplet (1). E—s.

GERDES (DANIEL), théologien protestant, naquit à Brème en 1698; il étudia dans sa ville natale et à Utrecht. Ses études finies, il voyagea en Allemagne, en Suisse et en France. En 1724 il fut nommé pasteur à Wageningen en Gueldre. L'université de Duisbourg l'appela en 1726 à une chaire de théologie, à laquelle, deux ans après, il réunit celle d'histoire ecclésiastique. En 1735 il accepta une chaire de théologie à Groningue, où il mourut en 1767. Gerdes doit être compté au nombre des plus laborieux et des plus recommandables théologiens protestants de son temps. Il a surtout bien mérité de l'histoire ecclésiastique et de l'histoire littéraire. Son principal ouvrage est une *Histoire de la réformation*, sous le titre de *Historia Evangelii, sæculo XVI passim per Europam renovati*, Brème et Groningue, 1744-52, 4 vol. in-4°. Après sa mort, a paru son *Specimen Italiæ reformatæ, seu observata quædam ad historiam renati in Italiâ tempore reformationis Evangelii*, Leyde, 1765, in-4°.; ouvrage qui est comme une suite du précédent, et à la tête duquel on a joint une Vie de l'auteur. On lui doit encore deux Recueils précieux, sous le titre, *Miscellanea Duisburgensia, ad incrementum rei litterariæ omnis, præcipuè verò eruditionis theologicæ*, Amst. et Duisb., 1732-1734, in-8°., en 2 tomes, et *Miscellanea Groningana*, 1737-1743, en 2 tomes. A ce dernier recueil fait suite son *Scrinium antiquarium, sive Miscellanea Groningana nova*, 1748-1765, 8 tomes. Pendant qu'il était pasteur à Wageningen, il avait publié, *Vesperæ Vadenses*, Utrecht, 1727, in-4°. Différents petits traités et discours académiques de Gerdes avaient d'abord paru séparément; il les réunit ensuite dans ses *Exercitationum academicarum libri III*, Amst., 1738, in-4°. Il était ordinairement heureux dans le choix de ses sujets, comme *De doctâ in theologiâ ignorantiâ; De usu Eucharistiæ medico*, etc. Nous ne voulons point passer sous silence ses *Observationes miscellaneæ ad quædam loca Scripturæ sacræ quibus historia patriarcharum illustratur*, Duisb., 1729-1733, in-4°.;— *Observationum miscellanearum ad historiam Isaaci decas*, ibid., 1734, in-4°.;—*Origines evangelicæ inter Saltzburgenses ante Lutherum*, ibid., 1733, in-4°.;— *Breves illustrationes circa vitam et scripta Duisburgensium theologorum*, ib., même année, in-4°.; — *Florilegium historico-criticum librorum rariorum*, 1747, 1749, 1763, in-8°. (1);

(1) Il n'y a aucun motif raisonnable pour attribuer au P. Couplet les *Elementa linguæ tartaricæ*, qui passent communément pour être du P. Gerbillon; le premier de ces missionnaires n'est pas connu par des études tartares. On sait que l'autre apprit le mandchou par ordre de Kang-hi, et fut employé, à la cour de cet empereur, à traduire dans sa langue maternelle les livres élémentaires de divers genres que ce prince voulait lire; il y fut aussi interprète dans les affaires de la Chine et de la Russie; et l'auteur anonyme des *Elementa* rappelle cette qualité dans sa préface. Ce pourrait être plutôt le P. Bouvet. Les *Elementa linguæ tartaricæ* sont la seule grammaire mandchou qu'on possède; car celle du P. Amiot (*Mém. chinois*) n'en est qu'une traduction incomplète. On ne sait pourquoi l'on a supprimé dans cette dernière les §§. 113-159, qui renferment des notions nécessaires. On peut reprocher au P. Gerbillon de s'être trop attaché à suivre le plan des grammairiens latins: mais les règles qu'il donne, suffisent pour apprendre le mandchou; elles sont seulement trop compliquées. L'édition de Thévenot n'est pas très soignée; les mots tartares sont pleins de fautes. L'édition française est plus correcte; ce qui prouve qu'elle a été faite sur un manuscrit resté en Chine. Il paraît d'ailleurs que le P. Amiot ne savait pas que la grammaire de Gerbillon eût déjà été imprimée. A. R—T.

(1) Gerdes parle dans ce livre de plus de 800 ouvrages, et ne se contente point d'en donner les

— *Rariora quædam superioris ætatis λείψανα*; — *Historica motuum ecclesiasticorum in civitate Bremensi*, 1547 à 1561, Gron., 1756, in-4°.; — *Meletemata sacra*, Gron. et Brême, 1759, in 4°. Nous laissons de côté d'autres écrits exégétiques, quelques traités polémiques, et enfin quelques ouvrages en langue hollandaise. — George-Gustave DE GERDES, savant littérateur poméranien, conseiller de justice et syndic de la ville de Stettin, a publié en latin, de 1732 à 1734, quelques Opuscules académiques de jurisprudence; et en allemand: I. *Nützliche Sammlung*, etc., c'est-à-dire, Recueil intéressant de pièces, la plupart inédites, sur le droit et l'histoire du Mecklenbourg, Wismar, 1736 et années suivantes, in-4°. II. *Auserlesene Sammlung*, etc., c'est-à-dire, Recueil choisi de diverses notices sur l'agriculture et le droit de la Poméranie et de l'île de Rügen, Greifswald, 1747: la suite a paru à Rostock et à Wismar, 1756. M—ON.

GERDIL (HYACINTHE-SIGISMOND), cardinal, et l'un des membres les plus illustres du sacré collége à la fin du dernier siècle, était né à Samoens en Savoie, le 23 juin 1718. Sa famille, recommandable sous le rapport de l'honnêteté, et des vertus morales et religieuses, ne tenait point un rang considérable dans cette petite ville. Son père y occupait une charge de notaire; ainsi Gerdil dut tout à lui-même, rien à sa naissance. Son éducation fut soignée: dès l'âge de sept ans, on l'envoya, pour ses premières études, à Bonneville; et il les acheva aux colléges des Barnabites, de Thonon et d'Anneci. Beaucoup d'application, une grande pénétration d'esprit, la mémoire la plus heureuse, mais bien plus encore, une pureté de mœurs admirable et une éminente piété, le firent distinguer par ses maîtres comme un élève d'un mérite rare; et lorsque, ses études finies, il témoigna le desir d'entrer dans leur congrégation, ils ne purent que s'applaudir de faire une acquisition aussi précieuse. Après les épreuves du noviciat, il alla faire à Bologne son cours de théologie. A l'étude des saintes lettres, il joignit celle des langues anciennes et modernes. Il apprit le grec, et y fit des progrès assez rapides pour être bientôt en état de recourir aux sources originales. Il prit des leçons d'italien sous le père Corticelli, membre célèbre de l'académie de la Crusca, cultiva le français avec un soin égal, se perfectionna dans le latin, et parvint non seulement à pouvoir parler ces trois langues avec pureté, mais encore à les écrire avec autant de facilité que d'élégance. Infatigable au travail, ayant une santé qui pouvait y suffire, et animé de la plus vive ardeur de savoir, Gerdil faisait tout marcher de front: l'étude des langues, la théologie, la philosophie, les mathématiques, la physique, l'histoire; et, sur des matières si diverses, on a de lui des ouvrages qui ont mérité les suffrages du public et l'approbation des savants. Quoiqu'une vie aussi occupée, jointe à son amour de la solitude, ne lui permît pas de se répandre au dehors, il était connu et estimé de tout ce que l'institut de Bologne renfermait de membres les plus célèbres et les plus recommandables; des *Zanotti*, des *Manfredi*, des *Bianconi*, des *Beccari*, etc. Son mérite, et les avantages qui

titres; il apprend très souvent la cause de leur rareté, les jugements qu'on en doit porter, renvoie aux critiques qui en ont parlé, donne quelquefois des anecdotes intéressantes sur la vie de leurs auteurs. Dès 1740 il avait fait paraître un premier essai de ce travail sous ce titre: *Spicilegium librorum quorundam rariorum in Catalogo Vogtiano omissorum*. Ce spicilege fut imprimé d'abord dans les *Miscellanea Groningana*, et aussi à part.

devaient un jour en résulter pour la religion et les lettres, n'échappèrent point à la pénétration d'un prélat qui, depuis, tint avec tant de gloire le sceptre pontifical. Prosper Lambertini était alors archevêque de Bologne: il connut Gerdil jeune encore, et, démêlant ce qu'il devait devenir un jour, l'accueillit, l'encouragea, se servit même de sa plume, pour traduire de français en latin quelques pièces sur les miracles, lesquelles devaient entrer dans son bel ouvrage *de la béatification et de la canonisation des Saints*. Fier d'une distinction si flatteuse, Gerdil se souvint toujours avec une vive et tendre reconnaissance, des bontés dont ce grand pape avait honoré sa jeunesse, et il aimait à en parler. Il était naturel que les Barnabites cherchassent à produire en public un sujet qui pouvait leur faire tant d'honneur, mais qui, modeste et content dans la retraite, n'eût pas songé à se produire lui-même. En 1737, lorsque Gerdil avait au plus dix-neuf ans, ils l'envoyèrent à Macerata, pour y enseigner la philosophie dans l'université, et bientôt après à Casal, où il réunit, aux fonctions de professeur, celles de préfet du collége. Il remplit ces deux places comme aurait pu le faire un homme d'une expérience consommée. Des thèses que pendant son séjour à Casal il dédia au duc de Savoie, et deux ouvrages de métaphysique qu'il publia contre Locke, ayant attiré sur lui l'attention de la cour de Turin, lui valurent, en 1749, la chaire de philosophie dans l'université de cette ville, et, environ cinq ans après, celle de théologie morale. D'un autre côté, sa réputation de sagesse et de lumières, mais surtout des écrits solides en faveur de la religion, qui méritèrent les éloges de Benoît XIV, le firent appeler, par l'archevêque de Turin, au conseil de conscience, tandis qu'il recevait de son ordre une autre marque de confiance, par sa nomination à la charge de provincial des colléges de Savoie et du Piémont. Il se comporta dans ce dernier poste avec tant de prudence et de modération, que la congrégation des Barnabites ayant perdu son supérieur général, il fut question de lui donner Gerdil pour successeur (1); projet qui vraisemblablement aurait été réalisé, si, vers ce même temps, Charles-Émanuel III, d'après les insinuations de Benoît XIV, n'eût fait choix du savant barnabite pour élever son petit-fils, le prince de Piémont, depuis roi, sous le nom de Charles-Émanuel IV. Gerdil vint à la cour, et y vécut comme il le faisait dans son collége, aussi retiré, aussi modeste, tout entier aux soins qu'il devait à son auguste disciple, et employant le temps que ne réclamait pas l'instruction du prince, à la composition d'ouvrages utiles à la religion ou aux progrès des sciences. La cour de Turin récompensa les soins du père Gerdil, par sa nomination à une riche abbaye; mais il jouit des revenus de ce bénéfice en titulaire qui connaissait la destination des biens ecclésiastiques, prenant sur eux le strict nécessaire, et consacrant le reste à de bonnes œuvres. Il aidait ses parents, mais seulement suivant leurs besoins, n'ayant jamais, pendant qu'il était à la cour, sollicité pour eux ni emploi ni pension. Il contribuait à l'éducation de ses neveux sans parcimonie, mais sans faste. Une autre récompense bien plus importante, due à son mérite et à ses services, attendait Gerdil; le pape Clément XIV, dans le consistoire du

(1) Voyez, dans l'Éloge de Gerdil (traduit de Fontana), et cité ci-après, la lettre par laquelle il refuse cette dignité (pag. 87, not. 31).

26 avril 1773, le réserva cardinal *in petto*, avec cette désignation qui caractérisait la haute réputation du modeste religieux, et son amour pour la vie cachée: *notus orbi, vix notus urbi*. Sa nomination néanmoins n'eut lieu que sous Pie VI. Ce pape l'appela à Rome, le nomma consulteur du St.-Office, le fit sacrer évêque de Dibon, et l'agrégea au sacré collége le 27 juin 1777. Le 15 décembre suivant, il le publia cardinal *du titre de Ste. Cécile*. Gerdil se montra digne de ce haut rang par son exactitude à en remplir les devoirs, et par son zèle pour les intérêts de l'Église. Bientôt, appelé à partager les travaux de l'illustre collége auquel il appartenait, il fut nommé préfet de la Propagande, membre de presque toutes les congrégations, protecteur des Maronites, et, en cette qualité, chargé de la correction des livres orientaux. Il jouissait à Rome de la plus grande considération; et tandis que le monde poli fréquentait la maison du cardinal de Bernis, on trouvait les savants dans la cellule du cardinal Gerdil, où l'on tenait à grand honneur d'être admis. Employé dans les affaires les plus délicates, il devint, pour ainsi dire, l'ame et l'oracle du St.-Siége, ouvrant toujours les avis les plus sages, se rangeant du parti le plus modéré, et aussi conciliant quand les principes n'en souffraient pas, que ferme quand il s'agissait de leur maintien. C'est la conduite qu'il tint dans l'affaire du concordat. Jamais ses revenus n'avaient été considérables; et l'on a vu comment il en usait. Il conserva l'esprit de pauvreté sous la pourpre, au point de n'avoir qu'un seul couvert d'argent et une tabatière de buis. Non seulement sa fortune n'augmenta point avec son élévation; il y eut même, dans les dernières années de sa vie, des circonstances où il ne fut pas à l'abri du besoin. Lorsqu'en 1798, après l'envahissement de Rome par les Français, il fut obligé de quitter cette ville, il lui fallut vendre ses livres pour subsister. Respecté par les puissances belligérantes, et arrivé à Sienne, près de l'infortuné Pie VI, qui victime de la plus cruelle trahison était réduit lui-même à la pauvreté, le cardinal Gerdil n'eût pu se rendre en Piémont, où il se proposait de chercher un asile, sans la générosité du cardinal Lorenzana, archevêque de Tolède, et de Mgr. Despuig, archevêque de Séville, qui fut élevé ensuite au cardinalat. Retiré dans le séminaire de son abbaye de la Clusa, il se trouva plusieurs fois sur le point de manquer de tout. Cette situation pénible n'altéra point sa résignation, et n'ébranla en rien son courage. Il savait se passer de ce qu'il n'avait pas, et s'en remettait à la Providence, qui souvent vint à son secours par des moyens inattendus. Il trouva la possibilité de soulager encore les compagnons de son exil; et quoiqu'il vécût de secours gratuits, il faisait distribuer régulièrement du pain et de l'argent aux pauvres de son abbaye. Il vit ainsi s'écouler le temps de la persécution, partagé entre l'étude et la prière. Après la mort de Pie VI, il se rendit à Venise pour le conclave qui y avait été convoqué. Dès les premiers scrutins, les cardinaux lui firent hommage de leurs suffrages pour la papauté; mais il en fut exclu par la politique d'une puissance, et peut-être aussi par les considérations que fit naître son grand âge, les circonstances difficiles où l'on se trouvait ne permettant pas de s'exposer à la nécessité de recourir en peu d'années à une nouvelle élection. L'éminent savoir du cardinal avait dû naturellement l'appeler aux honneurs

académiques. Aussi plusieurs des sociétés savantes les plus célèbres de l'Europe s'étaient-elles empressées de l'admettre dans leur sein. L'institut de Bologne se l'agrégea en 1749, l'académie de la Crusca en 1757; et la même année il devint membre de la société royale des sciences de Turin, qui se formait alors. Il fut encore de la société royale de Londres, de l'académie des Arcades de Rome, etc. Le cardinal Gerdil était retourné dans cette ville après l'élection de Pie VII; sa santé se soutenait malgré son âge avancé et ses fatigantes occupations, et il ne se servit jamais de lunettes. A la suite d'une maladie qui ne dura que vingt-cinq jours, il mourut le 12 août 1802, sans agonie, dans la modeste cellule de son couvent, âgé de 84 ans, un mois et quelques jours. Il fut honoré des regrets du sacré collége, de ceux de tous les savants et du public. Le pape lui ordonna de magnifiques obsèques, auxquelles assistèrent le roi et la reine de Sardaigne, vingt-cinq cardinaux, etc. Sa Sainteté fit elle-même la cérémonie de l'absoute. Une médaille fut frappée en son honneur. Le père Fontana, général des Barnabites, ami du défunt, et aujourd'hui cardinal, prononça son oraison funèbre, et composa pour le monument qui lui fut érigé dans l'église de son ordre (*San Carlo de' Catinari*), l'épitaphe suivante, qui peut être citée comme un modèle en ce genre:

Memoriæ et cineribus
Hyacinthi Sigismondi Gerdili
Allobrogis, Fossiniacensis....
Qui metaphysicus sui temporis primus,
Physicus, philologus, theologus præstantissimus,
Immortalem ingenii doctrinæque famam
Plurimis invictis operibus
In omnigenos religionis hostes
Latinè, gallicè, hetrusce editis
Sibi ubique gentium partam
Modestiâ, lenitate, comitate
Abstinentiâ, beneficentiâ
Omniumque virtutum splendore æquavit....
Decessit exitu sanctissimæ vitæ consentaneo
In quâ magno sæpè usui Ecclesiæ fuit....

Savant du premier ordre et presque dans tous les genres où s'est exercé l'esprit humain, prélat digne des premiers siècles de l'Église, Gerdil fut, dans ces derniers temps, un des hommes qui ont fait le plus d'honneur à la religion, et qui lui ont été le plus utiles. Toujours occupé de ce grand objet, ne connaissant que son cabinet et son oratoire, il conserva la paix de l'ame au milieu des orages dont sa vieillesse fut agitée. Ses ouvrages sont très nombreux. Plusieurs ont été imprimés à mesure qu'ils étaient composés. Ils furent en suite recueillis à Bologne en 6 volumes in-4°., et publiés par les soins du père Toselli, de 1784 à 1791. Le père Fontana, aidé du père Scati, en a entrepris une nouvelle édition, dont les six premiers volumes parurent en 1806. Quinze sont déjà imprimés. La vie de l'auteur, par le père Fontana, doit terminer le vingtième volume. Voici une liste des ouvrages de Gerdil, d'après l'édition de Bologne, et les renseignements qu'on a pris sur ceux qu'elle ne comprend pas. Ils y sont classés suivant la langue dans laquelle ils ont été écrits. Les deux premiers volumes contiennent les œuvres italiennes; on y trouve: I. *Introduction à l'étude de la religion, avec la réfutation des philosophes anciens et modernes, touchant l'Être suprême, l'éternité*, etc. La première édition, dédiée à Benoît XIV (Turin, 1751), réunit, dans le temps, les suffrages, non seulement des savants ecclésiastiques, mais encore des protestants Dutens et Brucker, académiciens de Berlin. II. *Exposition des caractères de la vraie religion* (traduite en français (1) par le père de

(1) Cette traduction, faite sur l'édition de Turin, 1767, augmentée de notes par l'auteur, est précédée d'un mandement du cardinal des Lances, et suivie d'une lettre du P. de Livoi, qui réfute les *Réflexions morales* d'Amelot de la Houssaye.

Livoi, baruabite, Paris, 1770, un vol. in-8°.) Elle a été souvent réimprimée, et traduite même en polonais. III. *Dissertation sur l'origine du sens moral, sur l'existence de Dieu, l'immatérialité des natures intelligentes, avec deux dissertations sur les études de la jeunesse*. IV. *Projet pour la formation d'un séminaire, et Essai d'instruction pour le même objet, avec seize traités de théologie, et quatre dissertations sur la nécessité de la révélation*, etc. Le cardinal des Lances mit à exécution ce plan, que Gerdil, son ami intime, avait tracé à sa demande. Le III., le IV., le V. et une partie du VI. volume contiennent les œuvres françaises; ce sont : V. *L'Immatérialité de l'ame, démontrée contre Locke*, et la *Défense du sentiment du P. Malebranche, contre ce philosophe*, Turin, 1747 et 1748, 2 vol. in-4°. Gerdil y démontre que, des principes de Locke lui-même, il suit que l'ame est immatérielle; les mêmes preuves par lesquelles ce philosophe démontre l'immatérialité de Dieu étant applicables à l'ame. Dans sa réfutation du fameux doute de Locke, relativement à la possibilité de la matière pensante, il combat, avec un égal succès, le philosophe anglais, Montesquieu et Voltaire. VI. *Essai d'une démonstration mathématique contre l'existence éternelle de la matière et du mouvement*, etc., et *des preuves que l'existence et l'ordre de l'univers ne peuvent être déterminés ni par les qualités primitives des corps, ni par les lois du mouvement*. VII. *Essai sur les caractères distinctifs de l'homme et des animaux brutes, où l'on prouve la spiritualité de l'ame par son intelligence*. VIII. *Mémoires sur l'infini absolu, considéré dans la grandeur, et sur l'ordre dans le genre du vrai et du beau*; ce dernier a été inséré dans les *Miscellanea Taurinensia*, tom. V, 1771. IX. *Incompatibilité des principes de Descartes et de Spinosa*, Paris, 1760. X. *Éclaircissements sur la notion et la divisibilité de l'étendue géométrique, en réponse à la lettre de M. Dupuis*, Turin, 1741. XI. *Réflexions sur un mémoire de M. Beguelin, concernant le principe de la raison suffisante, et la possibilité ou le système du hasard*. XII. *Dissertation sur l'incompatibilité de l'attraction et de ses différentes lois avec les phénomènes, et sur les tuyaux capillaires*, Paris, 1754, vol. in-12; ouvrage dont le premier travail avait déjà paru dans le *Journal des savants*, de mai 1752. L'auteur ayant cru trouver, dans les phénomènes des tubes capillaires, des arguments contre le système de l'attraction, Lalande y répondit dans le même journal, octobre 1768; à la suite est un *Mémoire sur la cohésion*. XIII. *Observations sur les époques de la nature, pour servir de suite à l'Examen des systèmes sur l'antiquité du monde, inséré dans l'Essai théologique*. XIV. *Traité des combats singuliers ou des duels*, Turin, 1759. L'auteur y combat ce barbare usage, et y montre l'absurdité du faux point d'honneur sur lequel on l'appuie; il prouve que la religion, la raison et l'intérêt social demandent également qu'on le proscrive. XV. *Discours philosophiques sur l'homme, considéré relativement à l'état de nature, à l'état de société et sous l'empire de la loi*, Turin, 1769, in-8°. Ils ont été traduits en italien, par le docteur Giudici, Lodi, 1782. (1) XVI. *De la*

(1) Les *Discours philosophiques sur l'homme, sur la religion et ses ennemis, suivis des lois ecclésiastiques tirées des seuls Livres saints, par feu M. l'abbé de* **, *publiés par M. F... D. L. S. P. D. P.*, in-12, Paris, 1781, ne sont qu'un plagiat de cet ouvrage.

nature et des effets du luxe, avec l'examen des raisonnements de M. Melon, auteur de l'Essai politique sur le commerce, en faveur du luxe, Turin, 1768, in-8°. Gerdil y réfute Montesquieu. XVII. *Discours sur la divinité de la religion chrétienne.* XVIII. *Réflexions sur la théorie et la pratique de l'éducation, contre les principes de J. J. Rousseau*, Turin, 1763, in-8°. Elles se trouvent dans le premier volume de la nouvelle édition, sous le titre d'*Anti-Émile*, etc. Il s'en est fait à Londres une traduction en anglais. La princesse héréditaire de Brunswick s'empressa de les introduire à sa cour, pour éclairer ceux qui avaient été séduits par ces funestes nouveautés. Gerdil y examine les principes de Rousseau sur l'éducation. En le traitant avec égards, il le suit pas à pas, signale ses sophismes, et ne fait grâce à aucune erreur. Quelque sensible que Rousseau fût à la critique, l'écrit de Gerdil ne l'offensa pas : il rendit justice à la forme et au fond, en parla avec estime, et dit à ce sujet : « Parmi tant de brochures imprimées contre ma personne et mes écrits, il n'y a que celle du P. Gerdil que j'aie eu la patience de lire jusqu'à la fin. Il est fâcheux que cet auteur estimable ne m'ait pas compris.(1) » XIX. *Considérations sur l'empereur Julien.* Ce morceau passe pour un des meilleurs ouvrages de l'auteur. Gerdil y soumet à un examen impartial le caractère de ce prince, et le trouve bien au-dessous des éloges que quelques philosophes se sont plu à lui prodiguer. Les preuves qu'il en donne sont d'autant moins récusables, qu'il déclare qu'il ne se sert point du témoignage des pères de l'Église, et qu'il ne veut fixer son opinion sur cet empereur philosophe, que d'après les écrivains avoués de ses panégyristes. XX. *Observations sur le VIe. livre de l'Histoire philosophique et politique du commerce dans les deux Indes, par l'abbé Raynal.* Il le réfute avec solidité, et fait regretter que ses remarques ne se soient pas étendues à tout l'ouvrage. Les pièces latines qui suivent, achèvent le VIe. volume, de l'édition de Bologne. XXI. *Virtutem politicam ad optimum statum, non minùs regno quàm reipublicæ necessariam esse, oratio.* XXII. *De causis academicarum disputationum in theologiam moralem inductarum, oratio.* Gerdil y combat l'*Esprit des lois*. Ces deux harangues furent prononcées en présence de la société royale de Turin; la première en 1750, et l'autre en 1754. XXIII. *Disputatio de religionis virtutisque politicæ conjunctione.* XXIV. *Elementorum moralis prudentiæ juris specimen.* XXV. Le cardinal Della Somaglia fit imprimer à ses frais, à Parme, chez Bodoni, en 1789, un volume intitulé, *Opuscula ad hierarchicam ecclesiæ constitutionem spectantia ;* réimprimé à Venise en 1790, in-8°. XXVI. La réfutation (en italien) de deux pamphlets contre le bref *Super soliditate*, dans lequel Pie VI condamne le livre d'Eybel, intitulé, *Qu'est-ce que le pape?* Rome, 1789, 2 vol. in-4°.; et l'*Apologie* de ce même bref, ibid., 1791 et 1792, in-4°. Cet Eybel, professeur de droit canon à Vienne, essaie, dans son libelle, d'affaiblir le respect dû au chef de l'Église. Gerdil le combat avec d'au-

(1) O toi dont les erreurs, les sophismes nouveaux,
Par un art séduisant préparèrent nos maux !...
Dangereux novateur dont la raison altière
A tout le genre humain annonçait la lumière,
Qui te comprendra donc si le profond Gerdil
De tes raisonnements ne peut suivre le fil?
Si, d'après ton aveu, ce grand homme lui-même
A fait de vains efforts pour saisir ton système ?..
(L'abbé D'Auribeau, aux Arcades de Rome.)

tant plus d'avantage, qu'il se sert contre lui de l'autorité des docteurs français les plus attachés aux libertés de l'Église gallicane, de Gerson, de Dupin, du père Alexandre, de Fleury et surtout de Bossuet, dont il possédait parfaitement les ouvrages, et ne parlait jamais qu'avec le plus noble enthousiasme. XXVII. *Remarques* (latines) *sur le commentaire de Febronius, relativement à sa rétractation.* Gerdil ne trouve point cette rétractation aussi franche qu'elle aurait dû l'être: il montre en quoi elle pèche; et ce sont encore les théologiens français, Thomassin, de Marca et Bossuet, qu'il oppose à l'auteur du commentaire, contre lequel il publia de nouvelles *Observationes*, Rome, 1792, in-4°. XXVIII. *Animadversiones in notas quas nonnullis Pistoriensis synodi propositionibus damnatis in dogmatica constitutione Pii VI* (Auctorem fidei), *clar. Feller clarioris intelligentiæ nomine adjiciendas curavit*, Rome, 1795. XXIX. *Examen*, en italien, *des motifs de l'opposition de l'évêque de Noli* (*Benoît Solari*) *à la publication de la bulle qui condamne les propositions extraites du synode de Pistoie*, Rome et Venise, 1800, 1801, 1802. La même année 1802, parurent des *Reflexions sur une nouvelle lettre de cet évêque*, imprimées à Venise, après la mort de Gerdil. XXX. *Plusieurs lettres pastorales, adressées aux paroisses qui dépendaient de son abbaye de la Clusa*, et ses *Constitutions synodales*. XXXI. *Précis d'un cours d'instruction sur l'origine, les devoirs et l'exercice de la puissance souveraine*, Turin, 1799, in-8°; il y en a deux traductions italiennes, Rome, 1800, et Venise, 1802, in-8°. XXXII. *Notes sur le poëme de la Religion, du cardinal de Bernis*, Parme, Bodoni, 1795. Enfin il restait en manuscrits inédits à l'époque de sa mort: 1°. En italien, une *Réfutation des systèmes contraires à l'autorité de l'Église, touchant le mariage.* — 2°. En français, la *Vie du bienheureux Alexandre Sauli, barnabite, évêque d'Aleria, et ensuite de Pavie.* 3°. *Précis des devoirs des principaux états de la société.* 4°. *Instructions sur les différentes causes de la grandeur et de la décadence des états.* 5°. *Avis sur la lecture et le choix des bons livres.* 6°. *Traité d'histoire naturelle, contenant les règnes minéral, végétal et animal.* 7°. Un *Tableau historique de l'empire romain, depuis César jusqu'en 1453.* 8°. Une *Histoire du temps de Louis XV jusqu'à la paix d'Hubertsbourg;* ces deux morceaux se trouvent dans le tome VIII°. de l'édition de Rome.— 9°. En latin, *Traités de la primauté du pape, de la grâce, des lois, des actes humains, et du prêt, avec une dissertation sur l'usure, contre Puffendorf*, 5 vol. 10°. Un *Cours de philosophie morale*, etc. Beaucoup d'autres manuscrits furent perdus pendant les dernières agitations de sa vie, ou livrés aux flammes par sa prudence. Le caractère de tous ces ouvrages est la force du raisonnement unie à la sagesse et à la modération. Le cardinal Gerdil presse vivement ses adversaires; mais il ne lui échappe contre eux rien d'offensant. C'est ordinairement de leurs propres écrits qu'il emprunte les armes avec lesquelles il les combat. On voit que c'est la vérité qu'il cherche et dont il s'établit le défenseur; et c'est l'erreur seule, et non pas l'homme qu'il poursuit: aussi les savants les plus distingués, plusieurs même de ceux dont il ne partageait pas les opinions, se firent un honneur de l'avoir pour ami; et tous

rendirent justice à son mérite, à sa modestie, à ses profondes connaissances. Il étonnait par son immense érudition, et par la plus heureuse mémoire qu'il conserva jusqu'à la fin (1). Il était si pénétré de l'Écriture-sainte, des Pères et des conciles, qu'il en parlait, admirablement et sans effort, le langage (2). Il avait éminemment l'esprit juste et lumineux; et ses conversations les plus intimes avaient la modération et l'autorité d'un livre imprimé depuis plusieurs siècles (3). Apologiste infatigable de la religion pendant plus de soixante ans, émule de Bacon (qu'il appelait *le sage Bacon*, *esprit législateur s'il en fut jamais*), de Leibnitz, de S. Augustin, de S. Thomas et de Bossuet, etc., Gerdil possédait encore, à un rare degré, la calligraphie, avantage peu commun à la plupart des auteurs (4). L'*Oraison funèbre du cardinal Gerdil*, par le père Fontana, traduite de l'italien en français, et enrichie de notes historiques, aussi précieuses qu'étendues, par M. l'abbé d'Hesmivy d'Auribeau (Rome, 1802, in-8°. de 170 pag.), devait être suivie de l'*Esprit de Gerdil:* mais ce dernier travail, quoique cité plusieurs fois, n'a pas encore paru. On trouve dans cette traduction les anecdotes les plus intéressantes, et qui caractérisent l'homme privé, comme ses écrits peignent l'auteur. Elles sont terminées par le catalogue complet des œuvres de Gerdil, divisé en trois parties: I. Les œuvres renfermées dans l'édition de Bologne. II. Les autres, imprimées à part. III. Celles de ses œuvres posthumes, destinées à l'édition romaine. Il y a, de plus, à la louange de Gerdil: I. Une *Oraison funèbre*, en italien, par le P. Grandi, barnabite, brochure in-4°., Macerata, 1802. II. *Elogio letterario*, etc., brochure in-4°. de cinquante-deux pages. Le père Fontana, auteur de cet éloge littéraire, y passe en revue les principaux ouvrages de Gerdil. Il le lut dans l'assemblée générale de l'académie des Arcades, le 6 janvier 1804; et M. l'abbé d'Auribeau offrit, dans la même séance, un hommage poétique à la mémoire de ce grand homme.

L—Y.

GERHARD (Jean), théologien luthérien, né à Quedlinbourg en 1582, avait d'abord commencé à étudier la médecine à Wittemberg; mais, quoiqu'il y eût déjà fait des progrès marquants, il quitta cette université en 1603, pour se rendre à celle de Iéna. Ce fut là qu'il se livra aux sciences théologiques avec tant de zèle, qu'en 1715, la réputation qu'il avait acquise par un grand nombre de dissertations théologiques le fit appeler à la place de surintendant-général des églises luthériennes à Cobourg. Pendant l'exercice de cette fonction, il rédigea pour les églises de ce pays un réglement qui est encore la base de celui qu'on observe aujourd'hui. Mais l'emploi de prédicateur n'étant pas de son goût, il préféra la chaire de professeur de théologie à Iéna, à laquelle il fut appelé en 1616. Gerhard jouissait d'une grande considération auprès des princes luthériens de son temps, et il fut chargé par eux de différentes missions qui avaient pour objet les affaires de l'église protestante. Il fut le principal éditeur de la Bible de Wei-

(1) *Voyez*, à ce sujet, une anecdote assez piquante sur les derniers moments de ce cardinal, dans la traduction française de son *Oraison funèbre*, pag. 121, note (9).

(2) Ibid., page 132.

(3) Lettre du cardinal Maury à M. l'abbé d'Auribeau, citée page 628 des *Extraits des écrits* de ce digne ecclésiastique qui, sous la direction et par les conseils du cardinal Gerdil, a consacré long temps ses veilles à la religion et aux lettres; Pise, 1814, 2 vol. in-8°, de 700 pag.

(4) *Voyez* de curieux détails à cet égard, pag. 130, notes 67 et 68 de l'*Oraison funèbre* citée plus haut.

mar; et c'est à lui qu'on doit l'explication du premier livre de Moïse, des prophéties de Daniel, et de l'Apocalypse. La bibliothèque ducale à Gotha possède près de trente volumes en manuscrit de ses œuvres posthumes. Sa correspondance politique et littéraire avec les princes et savants a été si considérable qu'il a écrit plus de dix mille lettres; celles qui lui ont été adressées forment un Recueil en douze gros volumes. Ce laborieux théologien est encore remarquable, parce qu'il exerçait, conjointement avec ses fonctions pastorales, celles de la médecine, et qu'il se rendait ainsi utile à l'humanité sous un double rapport. Il mourut le 17 août 1637. On lui fit l'épitaphe suivante :

Hic recubat pietas, probitas, candorque, Johannes Gerhardus; cui laus convenit illa, sat est.

Sa vie a été écrite en latin par Fischer (Erdmann-Rodolphe), pasteur à Cobourg, et publiée en 1723. D'un grand nombre d'ouvrages qu'il a mis au jour nous ne citerons que les suivants : I. **Methodus studii theologici**, Iéna, 1620. Il y recommande fortement aux jeunes théologiens l'étude de la philosophie. II. **Patrologia**, ibid., 1653. III. **Philologia sacra Salomonis Glassii**, ibid., 1668, in-4°. IV. **Harmoniæ Evangelicæ Chemnitio-Lyserianæ continuatio**, Rotterdam, 1646, in fol. V. **Confessio catholica et evangelica**, Iéna, 1634-37, en 4 vol.; il y examine à fond l'état de l'église évangélique avant les temps de Luther. VI. **Meditationes sacræ**, Leyde, 1627, in-12. Ce dernier ouvrage a été mis en vers latins, et publié à Altona en 1733; on l'a aussi traduit en langues allemande, française, anglaise et italienne.

B—h—d.

GERHARD (Jean Ernest), savant orientaliste et historien, fils du précédent, né à Iéna le 15 décembre 1621, fit ses études dans les universités de Iéna, Altorf, Helmstædt, Leipzig et Wittemberg, et s'appliqua principalement aux langues orientales et à l'histoire ecclésiastique. Dans un voyage qu'il fit en Hollande, en France et en Suisse, il s'attacha principalement à recueillir dans les bibliothèques tout ce qui a rapport aux différentes sectes de la religion chrétienne. A son retour à Iéna, il fut nommé professeur, d'abord d'histoire, et ensuite de théologie. Il mourut le 24 février 1668. Il existe de cet auteur une innombrable quantité de dissertations et d'écrits qui traitent des langues orientales, de l'histoire et de la théologie. Nous nous contentons de citer de ses ouvrages, ***Harmonia linguarum orientalium***, avec ***Guil. Fischardi Institutiones linguæ hebrææ***; — ***De sepulturâ Mosis***; — ***De ecclesiæ Copticæ ortu, progressu et doctrinâ***, etc., Iéna, 1665. — Gerhard (Jean-Ernest, dit le jeune), fils du précédent, théologien luthérien, naquit à Iéna en février 1662, étudia à Iéna et Altorf, et, après avoir voyagé dans le nord de l'Allemagne, fut nommé prédicateur de la cour de Gotha; mais, ne pouvant accepter cet emploi à cause de la délicatesse de sa santé, il se chargea de la place d'inspecteur des églises et des écoles dans le pays de Gotha, accepta en 1698 la nomination à une place de professeur de théologie de l'université de Giessen, et y mourut le 28 mars 1707. Il a publié différentes dissertations : *De salute infantum ante baptismum decedentium*; — *De spectro Endoreo*; — *De evocatione mortuorum*, etc. Une mort prématurée l'empêcha d'achever un *Opus pastorale*, qu'il avait entrepris.

B—h—d.

GERHARDT (Marc-Rodolphe-

BALTHASAR), laborieux calculateur, naquit à Leipzig le 4 mars 1735. L'arithmétique avait été dès sa jeunesse son occupation favorite; et il avait puisé dans les leçons de son père des connaissances très profondes sur le commerce, connaissances qui devenaient encore plus précieuses par une étude systématique du droit à laquelle il s'était livré pendant plusieurs années dans sa ville natale. La guerre de sept ans, qui, surtout en Saxe, avait détruit la fortune d'un grand nombre de familles, avait aussi dérangé celle de Gerhardt; il entra, en 1761, dans une maison de commerce de Berlin, et fut ensuite employé par la banque de cette ville en 1765: il y était principal teneur de livres, lorsqu'il mourut, le 30 sept. 1805. Dans ses voyages au service de la banque, Gerhardt avait parcouru la Russie et presque toutes les provinces de la Prusse. Les persécutions que lui attira son caractère franc et loyal le rendirent sombre et misanthrope: son seul plaisir était alors d'inventer de nouvelles méthodes de calcul, et de former des collections de monnaies, de poids et de mesures; c'est à ce goût que l'on doit plusieurs ouvrages utiles qu'il a publiés en allemand: I. *Règles générales et particulières pour le calcul du cours des changes*, Berlin, 1796, in-8°. II. *Tables des logarithmes pour les commerçants*, ibid., 1788, in-8°. Raphaël Levi avait déjà commencé en 1747, et Nelckenbrecher en 1752, à publier des tables de logarithmes dressées pour les calculs du commerce; mais celles de Gerhardt ont beaucoup contribué à en rendre l'usage plus commun en Allemagne. III. *Manuel de la connaissance des monnaies, poids et mesures usités en Allemagne*, ibid., 1788, in-8°. IV. *Mémoires sur le calcul commercial*, ibid., 1788, in-8°. V. *le Comptoriste universel*, ibid., 2 vol. in-4°., 1791. VI. *Cabinet de monnaies portatif*, ibid., 1794, in-4°. Les tables de Gerhardt pour la réduction des monnaies de tous les pays ont paru en français dans les dernières éditions de la Géographie de Guthrie et dans l'Almanach du commerce; on les a aussi imprimées à part en 1813, sous le titre de *Tableau du pair intrinsèque, tant en or qu'en argent, des monnaies de compte de tous les états du monde*, in-8°. Gerhardt a aussi publié et augmenté six ou sept éditions différentes du *Manuel de Nelckenbrecher*, depuis la 3e., imprimée en 1772, jusqu'à la 9e. en 1805.

B—D—D.

GERICKE (PIERRE), médecin, né à Stendal le 4 avril 1693, fit ses premières études à Berlin. Il s'occupa d'abord de théologie; mais il renonça bientôt à cette science pour se livrer entièrement à l'étude de la médecine. Dans cette intention, il parcourut successivement les universités de Iéna, de Leipzig et d'Altorf. Après avoir été reçu docteur en 1721, il fut nommé professeur extraordinaire de médecine et de philosophie à Halle en 1723; en 1730, professeur ordinaire d'anatomie, de pharmacie et de chimie, dans l'université d'Helmstadt, et, en 1731, membre de l'académie de Berlin. Tous ces titres contribuèrent beaucoup à étendre sa réputation; il devint médecin du duc de Brunswick-Lunebourg, et mourut le 8 octobre 1750, après avoir publié un grand nombre de dissertations sur différents points de médecine, de chirurgie, de chimie et d'anatomie. Nous indiquerons les suivantes: I. *De studio novitatis in medicinâ*, Altorf, 1721, in-4°. II. *De vena-*

rum valvulis harumque usu, Helmstadt, 1723, in-4°. L'auteur prétend que les valvules des veines, dont il attribue la découverte à Servet, sont plutôt destinées à prévenir l'extension des parois de ces vaisseaux qu'à empêcher le sang de rétrograder. III. *De influxu lunæ in corpus humanum*, Halle, in-4°. IV. *De contagiis*, ibid. V. *De vulnerum renunciatione*, ibid., 1731. VI. *De valetudinis ratione et præsidiis autumno*, ibid., 1732, in-4°. VII. *De necessariâ vulneris inspectione post homicidium*, ibid., 1737, in-4°. VIII. *De academiarum Juliæ et Georgiæ Augustæ fortunâ concordi*, Helmstadt, 1737, in-4°. IX. *Programma quo inspectionem cadaveris in homicidio apud Romanos olim in usu fuisse ostenditur*, ibid., 1738, in-4°. X. *De resurrectione mortuorum, rationi non, sed Platonis dogmatibus contrario, in quo simul Evangelium medici exploditur*, ibid., 1739, in-4°. XI. *De Athotis, Tosorthri et antiquissimorum Ægyptiorum anatomiâ fabulosâ*, ibid., 1739, in-4°. XII. *Diss. in quâ conjecturæ physico-medico-hydrostaticæ de respiratione fœtûs, in Italiâ tertio abhinc anno propositæ examinantur*, ibid., 1740, in-8°. XIII. *Programma mirarum sed vanarum artium in oppugnandâ veritate exemplum in historiâ resurrectionis Christi exhibens*, ibid., 1741, in-4°. XIV. *De lapide philosophorum seu medicinâ universali, vero an falso*, ibid., 1742, in-4°. XV. *De crisibus*, ibid., 1742, in-4°. XVI. *De indulgendo ægrorum appetitui*, ibid., 1742, in-4°. XVII. *De insomniis*, ibid., 1742, in-4°. XVIII. *Vie de Dieteric*, archevêque de Magdebourg, Hanovre, 1743, in-4°. (en allemand), avec un supplément publié la même année à Helmstadt. XIX. *De institutis et scholis medicis in Ægypto, deque medicinæ statu in Græciâ ante Hippocratis tempora*, Helmstadt, 1745, in-4°. XX. *Disquisitio de viis genituræ ad ovarium et conceptione; accesserunt observationes quædam physiologicæ de primis hominibus*, ibid., 1746, in-8°. Cn—r.

GERING (Ulric), né au diocèse de Constance, et, selon toutes les apparences, dans le canton de Lucerne, fut, avec Martin Crantz et Michel Friburger, appelé à Paris en 1469 par Louis XI, ou plutôt par Jean de Lapierre (*Von Stein*), Allemand, prieur de Sorbonne. Ils apportèrent les premiers à Paris, et même en France, l'art de l'imprimerie. Ils établirent leur atelier dans la maison de Sorbonne. C'est à tort que quelques bibliographes assignent la date de 1464 à la Bible qu'ils imprimèrent. Cette édition, il est vrai, est sans date; mais la souscription indique clairement qu'elle est de 1475 et 1476 : d'ailleurs, comme nous l'avons dit, ils n'étaient arrivés à Paris qu'en 1469. Le premier ouvrage sorti de leurs presses est intitulé : *Gasparini Barzizii Pergamensis epistolæ* (1470), in-4°. (*Voy.* Gasparino.) On lit, à la fin, ces quatre vers :

Primos ecce libros quos hæc industria finxit
Francorum in terris, ædibus atque tuis.
Michael, Uldaricus, Martinusque magistri
Hos impresserunt ac facient alios.

C'est la même année, à ce qu'on présume, qu'ils publièrent aussi sans date le *Summa casuum conscientiæ Bartholomæi Pisani*, in-4°. Il ne faut pas confondre ce Barthélemi de Pise avec Barthélemi de Pise, cordelier (*Voyez* Albizzi), ni avec Barthélemi de Pise, médecin (*V.* Pise.) Gering et ses associés donnèrent en-

suite la Rhétorique de Fichet (*Voy.* Fichet.) Parmi les autres éditions sorties des mêmes presses on doit distinguer, *L. A. Flori epitome rerum Romanarum* (1471), in-4°., qui paraît être l'édition *princeps* de Florus. Les trois associés quittèrent la Sorbonne en 1473, et allèrent s'établir rue Saint-Jacques, à l'enseigne du soleil d'or. L'un des ouvrages les plus remarquables qu'ils y imprimèrent, fut le *Jacobi Magni Sophologium*, Paris, 1475, in-fol.; ibid., 1477. Crantz et Friburger se retirèrent en 1477; et Gering, qui resta à Paris, continua seul de diriger l'établissement. En 1483 il le transporta de la rue Saint-Jacques dans la rue de Sorbonne, où il exerça son art jusqu'en 1508, en société avec Berthold Rembolt. La maison de Sorbonne était pauvre; et plus d'une fois il lui fit des libéralités qui n'étaient pas intempestives. En reconnaissance il y obtint un logement à vie, et y mourut en 1510, sans avoir été marié, et partageant ses biens entre les colléges de Sorbonne et de Montaigu. D'une partie des fonds que reçut la Sorbonne, elle établit deux chaires de théologie, l'une pour l'ancien, l'autre pour le nouveau Testament. Ces deux chaires, réduites depuis à une, étaient les plus anciennes de la maison de Sorbonne lors de sa destruction. (*Voy.* Elye.) A. B—t.

GERLAC Petersen (fils de Pierre), en latin *Gerlacus Petri*, l'un des maîtres dans la vie ascétique, dit vulgairement *un autre Kempis*, naquit à Deventer, en 1378. Il entra de bonne heure dans la communauté des clercs, établie par Gérard Groot, sous la direction de Florent Radewin. (*Voy.* Gérard.) De là il passa au monastère des chanoines réguliers de Windeshem, où il fut admis par Jean Vos de Huesden (1), quoique long temps borné à la qualité de simple clerc. Il se distinguait toutefois entre ses confrères par son zèle pour la prière et la contemplation. Sa docilité était admirable; et la pureté angélique de ses mœurs répondait à la douceur de sa physionomie. Mais l'époque de sa profession se trouvait retardée, parce que sa vue basse ne lui permettant pas de chanter au pupitre, il ne pouvait être reçu au rang des choristes. Jean Scutken, son directeur, suppléa à ce défaut, en transcrivant, pour son usage, des livres de plain-chant. En même temps Gerlac s'occupait à composer des entretiens spirituels et intérieurs qu'il s'adressait à lui même, pour apprendre à supporter paisiblement ses défauts naturels et extérieurs. Il fit enfin profession, en 1403, après avoir commencé sa carrière par où les autres finissent la leur. Gerlac n'en devint que plus soumis et plus humble, et ne voulut jamais remplir d'autre fonction que celle de sacristain, qui lui donnait l'occasion de rester seul et plus long-temps au chœur. S'il se promenait quelquefois avec ses confrères, il ne tardait pas à retourner dans sa cellule, *où*, disait-il, *quelqu'un l'attendait*. Ce mot a été attribué à Thomas de Kempis, par l'auteur anonyme de la vie de ce dernier; mais il appartient au chanoine de Windeshem. Gerlac fut même nommé, comme on l'a dit, un second Kempis, par la conformité qu'on crut voir entre l'esprit général de ses *Soliloques*, connus plus tard, et celui de l'*Imitation* de J. C., qui avait été attribué à Kempis. Cependant l'Imi-

(1) Supérieur général de l'ordre en 1391, député au concile de Constance en 1414, mort en 1424: il est auteur du livre des *Exercices spirituels* de Windeshem, qui a été traduit de l'allemand en latin par Busch, Anvers, 1621, et mis en français à la suite des *Soliloques* de Gerlac.

tation, et surtout le 4e. livre, *De Sacramento altaris*, est postérieur aux *Soliloques*. Testelette, dans ses *Vindiciæ*, applique à Gerlac ce qui est dit dans ce livre, que quelques-uns, en recevant le sacrement, paraissaient hors d'eux-mêmes, dans les transports de leur joie. A la vérité, pendant la célébration du sacrifice, on voyait, suivant la chronique de Windeshem, Gerlac, ravi en extase, tressaillir, et son corps, en quelque sorte, se soulever de terre. Néanmoins les expressions extraordinaires qu'une dévotion exaltée lui suggéra dans ses écrits, ne sont pas celles qui caractérisent les livres de l'*Imitation*. L'impression que son exemple avait produite sur ses confrères, a pu faire insérer par Kempis, dans l'ouvrage dont ce pieux et zélé écrivain faisait une copie pour sa maison, en 1441, un passage des *Soliloques*, où Gerlac va jusqu'à dire que, s'il lui fallait, pour la plus grande gloire de Dieu, être éternellement en Enfer, il n'en éprouverait aucune peine. Ce passage, trop éloigné de l'esprit de l'*Imitation* de J. C. pour avoir pu être dicté par son auteur, ne tarda pas à être rayé; et les éditeurs même, dits autographes, l'ont laissé à Gerlac, qui d'ailleurs n'avait écrit ses *Soliloques* que pour lui-même. Les souffrances excessives que les douleurs de la pierre dont il fut atteint, lui firent éprouver pendant plusieurs années, l'avaient accoutumé à la patience la plus grande et à une résignation admirable. La force de l'amour divin lui faisait surmonter, non seulement sans murmure, mais avec joie, la violence de ses tourments. Il garda cette même sérénité jusqu'à la fin; et il mourut en 1411, après avoir recommandé au père Jean Huesden de recueillir et de brûler ses ouvrages, qui étaient demeurés dans sa cellule, et ne servaient, selon lui, que pour le soutenir dans ses exercices. Le P. Huesden conserva et fit copier ces écrits, dont le principal et le plus connu a placé Gerlac au rang des premiers mystiques flamands, entre Rusbroeck et Harphius. Outre le *Breviloquium de accidentiis exterioribus* qu'il avait composé avant sa profession, et le livre *de Libertate spiritûs* qu'il fit depuis et dont il existait des exemplaires chez les chanoines réguliers de Tongres, on a de lui principalement: *Ignitum cum Deo Soliloquium*, que Jean Scntken a divisé par chapitres, comme autant de soliloques particuliers; Cologne, 1616, in-12. Il a été traduit du latin en flamand, Bois-le-Duc, 1623, in-8°.; en français, (Port-Royal) Paris, 1667, in-12, sur l'édition donnée à Paris, 1659, par l'abbé de Ste.-Geneviève; en italien, Rome, 1674, in-12; et en espagnol, Barcelone, 1686, in-16.
G—CE.

GERLACH (Étienne), voyageur allemand, était né en 1546 à Kintlingen, près de Maulbronn, dans le pays de Wurtemberg. Il professait avec distinction la théologie à Tubingen, lorsque l'université de cette ville reçut de David Ungnad, nommé par Maximilien II ambassadeur à Constantinople, l'invitation de lui envoyer un bon prédicateur pour l'accompagner dans sa mission. Le choix tomba sur Gerlach, qui pourtant ne partit qu'après bien des sollicitations. Il quitta Tubingen au mois d'avril 1573, gagna la confiance de l'ambassadeur, se fit chérir et estimer de toutes les personnes attachées à la légation, et, à son retour à Vienne, en septembre 1578, fut congédié avec les témoignages de la plus grande satisfaction. Rentré à l'université de Tubingen, il devint successivement docteur, pro-

fesseur de théologie, et enfin sur-intendant. Attaqué, sur la fin de ses jours, d'une foule de maux, il perdit tellement la mémoire, qu'il ne se souvenait pas même de son nom. Il mourut le 20 janvier 1612. Gerlach a laissé des dissertations et des écrits polémiques; car, alors, un professeur de théologie ne pouvait se dispenser d'en publier : tous ces écrits sont depuis long-temps oubliés. L'on ne connaît plus que la relation de son voyage, qui parut sous ce titre : *Journal de l'ambassade envoyée par les empereurs Maximilien II et Rodolphe II à la Porte ottomane, et heureusement effectuée par M. D. Ungnad, baron de Sonnegk et de Preybourg*, écrit par Étienne Gerlach, Francfort, 1674, un vol. in-fol. (en allemand), avec figures. Gerlach a tenu un journal exact, non seulement des événements du voyage, mais aussi de tout ce qui s'était passé pendant six ans que dura l'ambassade, et de tout ce qu'il apprit de remarquable. On y trouve même des faits précieux relatifs à l'Europe. L'auteur s'est principalement attaché à ce qui concerne la croyance, les cérémonies religieuses et les mœurs des Grecs et des Mahométans. La méchanceté, la perfidie, la cruauté de ces derniers, étaient alors à leur comble. Quoiqu'il fût chargé d'acheter des manuscrits anciens, il ne s'est guère occupé de détails littéraires. Il ne dit pas un mot des antiquités, des arts, ni des curiosités naturelles. Il a inséré à la fin plusieurs documents politiques, tant en latin qu'en allemand. Le peu d'art que Gerlach a mis dans sa relation, fait présumer qu'il ne la destinait point à l'impression. Ses héritiers ne se hâterent pas de la publier, parce qu'elle renfermait, sur plusieurs personnages importants de la cour impériale, des traits hardis, qui eussent pu attirer du désagrément aux éditeurs. Ce fut Samuel Gerlach, petit-fils de l'auteur et sur-intendant de Würtemberg, qui la fit imprimer. Il paraît que Tobie Wagner, qui fut chargé de ce soin, rejeta plusieurs morceaux, dont on trouve la notice dans le livre d'Heineccius, sur l'Église grecque. On peut donc croire qu'il en existait plusieurs copies manuscrites. E—s.

GERLACH (Benjamin-Théophile), laborieux philologue, naquit en 1698, à Liegnitz, en Silésie. Il étudia les lettres et la philosophie à Breslau et à Wittemberg. Après avoir donné long-temps, dans cette dernière ville, des leçons particulières, il y fut, en 1728, appelé au rectorat de l'école latine. Probablement l'école de Mühlhausen lui offrit plus d'avantages que celle de Wittemberg; car il quitta cette dernière ville, après y avoir exercé, pendant deux ans, la fonction de recteur, et accepta cette même fonction à Mühlhausen, où il présida l'école pendant huit ans. Il fut alors appelé à la direction du gymnase de Zittau, où il mourut le 18 juin 1756. Sa plume était très féconde; il a publié soixante-huit écrits et dissertations en latin et en allemand, dont la plupart traitent des questions philosophiques et théologiques : quelques-uns de ces écrits contiennent des matériaux historiques, et offrent assez d'intérêt. Nous citerons dans ce nombre : I. *Diss. I et II* Πατριδομανια *eruditorum*, Wittemberg, 1723, in-4°. II. *De Martino Opitzio, poëtâ maximo Teutonico*, Zittau, 1739, in-fol. III. *De templo Sinensi portatili*, ibid., 1739, in-4°. IV. *De l'invention de l'imprimerie* (en allemand), ibid. 1740, in-4°. V. *De vitâ Hieronymi Wolfii*, ibid., 1743, in fol. VI. *De vitâ Donat. Grossii*, ibid., 1744,

in-fol. VII. *De claris Horatiis*, ibid., 1745, in-4°. VIII. *De hortorum amatoribus apud Romanos et Græcos*, ibid., 1750, in-fol. IX. *De Zitaviâ eruditorum ferace*, ibid., 1752, in-fol. X. *De arrogantiâ litteratorum*, ibid., 1753, in-fol. XI. *De migrationibus litterarum*, ibid., 1754, in-fol., etc. On peut consulter la *Commentatio de IV Gerlacis*, par Chr.-Ant. Friderici, Mühlhausen, 1739, in-4°. B—H—D.

GERLAND ou GARLAND, chanoine de l'abbaye de St.-Paul de Besançon, dans le douzième siècle, y établit la réforme, et en fut nommé le premier prieur régulier en 1131. Il avait exercé pendant plusieurs années les fonctions d'écolâtre de cette abbaye, charge qui revient à celle de supérieur des études, et y avait professé la théologie et le droit canon avec quelque succès. Il mourut vers 1149, à Lantenans, village près de Baume-les-Dames, où il avait fondé une maison de chanoines réguliers. Il est auteur d'un ouvrage intitulé, *Candela juris pontificii*, divisé en vingt-six livres. C'est une compilation de passages des SS. PP. et d'extraits des conciles, des canons, des décrétales qui servaient alors de base à la jurisprudence ecclésiastique. Dom Martène en a inséré la préface dans son *Thesaurus anecdotorum*, tom. 1er. Il existait des copies de cet ouvrage dans les bibliothèques de St. Étienne de Dijon, des dominicains de Troyes, de l'abbaye de St. Victor, des dominicains de la rue St. Jacques, et de Ste. Geneviève de Paris. La ressemblance des titres l'a fait confondre avec la *Candela evangelica*, publiée par J.-Juste Chartreux, Cologne, 1527, in-8°. On trouvera des détails intéressants sur la compilation de Gerland, dans les *Mémoires de Trévoux*, mai 1763. Les auteurs de l'*Histoire littéraire de France*, tom. XII, lui attribuent encore un traité *de Computo ecclesiastico*, et un autre *de Dialecticâ*; mais ces deux ouvrages appartiennent probablement à Jean de Garlande (*Voy.* GARLANDE). C'est aussi par erreur que dom Rivet a confondu Gerland, écolâtre de Besançon, avec un évêque de Girgenti, du même nom, qui vivait à la fin du onzième siècle. W—s.

GERMAIN (St.) D'AUXERRE, était né dans cette ville, d'une famille illustre, plusieurs années avant la fin du quatrième siècle. Il fut mis par ses parents dans les meilleures écoles des Gaules, pour s'y instruire dans les sciences et dans les lettres; et quand il eut achevé ses premières études, il alla à Rome, faire son cours de droit civil, et se former à l'éloquence: il se mit ensuite à plaider, et le fit avec succès devant les préfets du prétoire, dans des causes importantes. Un mariage avec une femme de haute naissance, et son propre mérite, le firent connaître à la cour de l'empereur Honorius, et lui valurent, avec le gouvernement de la ville d'Auxerre, la charge de *duc* ou général des troupes de plusieurs provinces. Il était chrétien: mais, jeune encore, il avait les goûts de son âge, et surtout était passionné pour la chasse, où il se piquait d'habileté; il aimait à en étaler les preuves, et faisait suspendre à un grand arbre, sur la place publique, les têtes des bêtes qu'il avait tuées, comme autant de trophées. Cette coutume ayant quelque rapport avec certaines superstitions païennes, St. Amator, évêque d'Auxerre, lui fit représenter qu'il convenait à un chrétien de s'en abstenir. Germain n'en tint compte; mais l'évêque, un jour que le duc était absent, fit abattre l'arbre et disperser

les monuments d'une vanité puérile. Germain souffrit impatiemment cette correction, et menaça de s'en venger: Dieu en disposa autrement. Amator était d'un âge avancé: soit qu'il eût été averti de sa mort prochaine par une inspiration secrète, et qu'elle lui eût aussi fait connaître celui qui devait lui succéder, comme l'ont écrit les auteurs de sa vie, soit qu'il eût découvert en Germain des qualités propres à faire un grand évêque, il convoqua, dans son église, une assemblée des fidèles; et Germain s'y étant trouvé, il le saisit, lui donna la tonsure cléricale, et le revêtit de l'habit ecclésiastique, sans lui laisser le temps de se reconnaître, le prévenant qu'il devait lui succéder. En effet, Amator étant mort le 1er. mai 418, le clergé et le peuple élurent Germain: dès-lors tout changea en lui; il se sépara de sa femme, et vécut avec elle comme avec une sœur. Il s'astreignit à une austère pénitence, et pratiqua les vertus épiscopales dans toute leur étendue. Les catholiques de la Grande-Bretagne, effrayés des progrès que faisait le pélagianisme dans cette île, s'étant adressés au pape Célestin et aux évêques des Gaules pour en obtenir du secours contre cette erreur; ceux-ci, dans une assemblée tenue en 428 ou 29, leur envoyèrent Germain, auquel ils associèrent St. Loup, de Troyes. Tous deux partirent aussitôt. C'est dans ce voyage que, passant à Nanterre, Germain y remarqua la jeune Geneviève, la bénit, et prévit ce qu'elle serait un jour. (*Voy.* GENEVIÈVE.) La mission eut le succès que promettait le zèle des deux saints évêques; leur savoir, leurs vertus, des miracles même, rapportés par les historiens du temps, triomphèrent de l'hérésie; et ils revinrent avec la consolation d'avoir délivré le pays de cette plaie. Elle y reparut néanmoins 17 ou 18 ans après. Germain y revint avec Sévère, évêque de Troyes; et, pour cette fois, l'hérésie pélagienne y fut entièrement extirpée. Germain, pour en empêcher le retour, établit, dans la Grande-Bretagne, des écoles, qui en bannirent l'ignorance et qui devinrent célèbres. A peine était-il revenu à Auxerre, que les Armoriques le firent prier d'employer en leur faveur sa médiation auprès d'Évaric, envoyé par Aëtius, pour les châtier d'une rébellion qu'on leur imputait. Il partit sur-le-champ, vit le prince barbare et parvint à arrêter sa marche. Mais cette affaire ne pouvait se terminer sans l'aveu de l'empereur; Germain se rendit à Ravenne, où était la cour, et fut reçu avec beaucoup d'honneurs par Placidie, mère de Valentinien III. Cette œuvre de charité fut la dernière du saint évêque. Il mourut dans cette ville, le 31 juillet 448, après trente ans d'épiscopat. Le prêtre Constance écrivit sa *Vie*, à la sollicitation de St.-Patient, évêque de Lyon; et Éric, moine d'Auxerre, mit en vers cette même vie, à la prière de son abbé. On la trouve dans Surius, au 31 juillet; le père Labbe l'a insérée dans sa Bibliothèque des manuscrits; et Arnauld d'Andilly en a donné une traduction. Il est probable qu'un évêque aussi instruit que l'était St.-Germain d'Auxerre n'est point mort sans avoir laissé quelques écrits: aucun n'est parvenu jusqu'à nous. Cependant, les bénédictins, qui ont donné l'édition des œuvres de St.-Ambroise, ont pensé qu'on devait peut-être attribuer au saint évêque d'Auxerre, un ouvrage intitulé, *Liber Sancti Ambrosii in laude Sanctorum compositus*, conservé dans la bibliothèque de St.-Gall, et dont le manuscrit aurait aujourd'hui

plus de onze cents ans. Dom Mabillon s'en était procuré une copie, pour l'insérer dans l'édition de St.-Ambroise: mais les savants éditeurs ont bientôt reconnu qu'il ne pouvait être de ce père; et la mention d'un voyage en Angleterre, ayant un rapport frappant avec celui qu'y fit Saint-Germain d'Auxerre, leur a fait penser qu'il pouvait en être l'auteur. On a encore la messe que l'on disait autrefois le jour de la fête de St.-Germain, suivant la liturgie gallicane. L—y.

GERMAIN DE PARIS (St.), ainsi nommé, parce qu'il fut évêque de cette ville, naquit au territoire d'Autun, à la fin du ve. siècle. Éleuthère son père, et sa mère Eusebie, étaient des personnes de qualité. Il fit ses premières études dans la petite ville d'Avalon, et fut ensuite confié à l'un de ses parents, nommé Scapilion, qui s'appliqua à perfectionner son éducation et à le former à la piété et aux bonnes mœurs. Agrippin, évêque d'Autun, charmé du savoir et de la bonne conduite de Germain, lui donna le diaconat en 533, et, quelques années après, l'éleva au sacerdoce. Nectaire, successeur d'Agrippin, le fit abbé de St.-Symphorien, monastère situé dans un faubourg d'Autun, et le mena avec lui, en 549, au cinquième concile d'Orléans. Une affaire ayant conduit Germain à Paris en 554, et le siége épiscopal de cette ville étant alors vacant par la mort d'Eusèbe, Germain fut élu pour lui succéder. Cette nouvelle dignité ne lui fit rien changer à sa manière de vivre. Il fut aussi simple, aussi détaché du monde qu'auparavant; et il ne sembla avoir été élevé aux plus hauts honneurs, que pour joindre les vertus épiscopales à l'humilité et aux austérités monastiques. Childebert régnait alors à Paris: Germain sut s'en faire estimer, et gagna sa confiance. Bientôt l'exemple de l'évêque influa sur le prince, dont les mœurs devinrent plus chrétiennes: les pauvres furent soulagés par d'abondantes aumônes; de pieux établissements s'élevèrent, et des églises furent bâties. On compte parmi celles-ci l'église de Ste.-Croix, sous l'invocation de St.-Vincent, aujourd'hui St.-Germain-des-Prés. Ce fut Germain qui en fit la dédicace; il y joignit un monastère qu'il dota, et qu'il exempta de toute juridiction. Le pieux évêque avait conservé des rapports avec Ste.-Radegonde: il fit exprès le voyage de Poitiers pour la visiter; et ce fut lui qui institua Agnès abbesse du monastère que cette reine avait fondé. (*Voy.* FORTUNAT.) Germain assista à divers conciles, tenus de son temps, au 3e. de Paris, en 557; au 2e. de Tours, en 564; au 4e. de Paris, en 573. Dans tous il parut avec éclat, et eut la plus grande part aux sages réglements qui furent dressés dans ces assemblées. Childebert était mort en 558; et après lui de honteuses amours, l'inceste, l'adultère, des répudiations scandaleuses, n'étaient devenus que trop communs dans la famille royale. Charibert avait renvoyé sa femme légitime, pour épouser Miroflée, fille d'un ouvrier en laine, et l'avait bientôt remplacée par Marcovèse, sa sœur, quoique celle-ci eût pris le voile et se fût consacrée à Dieu. Germain s'éleva contre ces unions criminelles: il avertit le prince de se corriger; et n'en ayant point obtenu de satisfaction, il n'hésita point à le retrancher de la communion de l'Église, lui et sa complice. Aussi soigneux de conserver la paix entre les princes, que de réprimer leurs désordres, il ne négligea rien pour réconcilier Chilperic et Sigebert, prêts à en venir aux mains,

et écrivit à Brunehaut pour qu'elle ménageât un accommodement entre les deux frères. Ce grand évêque mourut le 21 mai de l'an 576, jour où l'Église célèbre sa fête. Il était âgé de quatre-vingts ans, et fut enterré dans l'église de St.-Vincent. Chilpéric, au témoignage d'Aimoin, lui composa une épitaphe honorable, que cet écrivain a conservée. St. Germain est regardé comme un des évêques qui ont le plus honoré le siége de Paris et l'Église de France. On compte parmi ses écrits : I. Une *Explication de l'ancienne liturgie gallicane.* Du moins dom Martène et dom Durand, qui l'ont publiée sur un manuscrit de l'abbaye de Saint - Martin d'Autun, la lui attribuent. Elle contient des choses extrêmement curieuses : on l'a imprimée au commencement du ve. tome du *Thesaurus anecdotorum.* L'Histoire littéraire de France en donne une courte analyse, tome III, pag. 313. II. La *Lettre à Brunehaut*, citée ci-dessus, pièce digne d'un évêque par sa sagesse et par les motifs qui l'avaient dictée : elle fut pourtant sans effet, et les passions l'emportèrent sur les bons conseils. Duchesne l'a fait imprimer, d'après Freher, au 1er. vol. de ses *Monuments de l'Histoire de France.* Elle a aussi été insérée dans les collections des conciles et dans l'*Appendice des œuvres de Grégoire de Tours.* III. Un *Diplome d'exemption* accordé au monastère de St.-Germain-des-Prés, souscrit de St.-Germain, de la reine Ultrogothe, et des deux princesses ses filles. L'original de cette pièce, que le moine Aimoin rapporte en entier, et qui a passé dans divers recueils, écrit sur de l'écorce d'arbre, avait été, jusque dans les derniers temps, conservé dans les archives de cette célèbre abbaye. Fortunat a écrit la vie de St.-Germain, qu'il avait connu particulièrement : elle est imprimée dans Surius, au 28 mai, mais avec beaucoup de fautes. Dom Mabillon la revit, et la publia avec des corrections, au 1er. tome des *Actes de St. Benoît.* Elle se trouve, au 28 mai, dans le recueil de Bollandus, avec des notes savantes. Il y en a une *traduction*, par Jean Jallory, curé de Ville-Neuve-St.-George, près Paris. L—Y.

GERMAIN DE SILÉSIE (DOMINIQUE), religieux de l'ordre des mineurs observantins réformés, s'adonna à l'étude des langues orientales, et les professa pendant plusieurs années dans le couvent de Saint - Pierre *in Montorio* à Rome. On lui doit : I. *Fabrica overo dittionario della lingua volgare arabica et italiana, copioso de' voci et locutioni, con osservare le frase dell' una et dell' altra lingua*, Rome, 1636, in-4°. de 102 pag. Plusieurs bibliographes, trompés par ce titre, ont indiqué cet ouvrage comme un dictionnaire de la langue arabe vulgaire ; mais l'auteur préludait par cet opuscule au dictionnaire qu'il publia trois ans après : ce n'est proprement qu'un essai de grammaire, auquel le P. Germain de Silésie donne le titre de *Introductorio manuale della lingua arabica volgare*, et qu'il divise en trois parties. II. *Fabrica linguæ arabicæ cum interpretatione latinâ et italicâ, accommodata ad usum linguæ vulgaris et scripturalis*, Rome, 1639 (1), in-fol. Ce dictionnaire contient 1082 pages, et il est rangé selon l'ordre alphabétique des mots italiens : les mots de cette langue, interprétés en latin, occupent la droite de la page, et leur traduction arabe est placée à la gauche. La préface est écrite en italien, en latin et

(1) C'est par une faute d'impression que le titre porte, MDCXXXIX.

en arabe; elle est suivie d'une introduction pour faciliter la lecture de l'arabe: l'ouvrage est terminé par un index arabe, un index latin qui manque dans quelques exemplaires, et un *errata* d'une longueur effrayante; il comprend 22 pages à 4 colonnes. L'auteur nous apprend qu'il a passé quatre ans en Orient, et qu'en composant cet ouvrage, pour la confection duquel il s'est aidé du secours de Thomas Obicino, il a eu l'intention de faciliter aux jeunes religieux destinés aux missions de l'Orient, l'étude de la langue arabe. Un catalogue des livres imprimés à l'imprimerie de la Propagande, sous la date de 1773, attribue au même auteur l'ouvrage suivant: *D. Germani de Silesiâ antitheses fidei, arabicè et latinè*, Rome 1638, in-4°. Enfin si nous devons en croire Wagenseil, Maracci se serait adjoint le P. Germain de Silésie pour sa belle édition de l'Alcoran, quoique ce savant ne le nomme dans aucune de ses préfaces. Nous ignorons au surplus l'époque de la mort de cet orientaliste: Wadding dit qu'il partit pour les missions de Tartarie; Wagenseil le vit dans un âge très avancé, ce qui ferait croire qu'il mourut à Rome. J—n.

GERMAIN (Michel), bénédictin, né à Péronne en 1645, accompagna dom Mabillon dans ses voyages en Allemagne et en Italie, et fut très utile à son savant confrère pour la collation des manuscrits et l'explication des monuments qu'il avait le projet de publier. (*Voy.* Mabillon.) Il eut part aussi à son Traité de diplomatique, et lui fournit plusieurs pièces pour les Actes des Saints de l'ordre de St. Benoît. L'excès du travail abrégea ses jours; il mourut en 1694 à l'abbaye de St.-Germain-des-Prés, à quarante-neuf ans. On a de lui: I. *Commentarius de antiquis regum Francorum palatiis*. C'est le quatrième livre de la Diplomatique de Mabillon: il y nomme jusqu'à cent soixante-trois maisons royales; et les discussions auxquelles il s'est livré pour en fixer la position, répandent un grand jour sur la topographie de la France dans le moyen âge. D. Martène a publié des additions à cet ouvrage dans la préface de la *Collectio veterum scriptorum*. II. *Histoire de l'abbaye royale de N. D. de Soissons*, Paris, 1675, in-4°. Elle est intéressante; et on trouve à la fin un grand nombre de chartes et de bulles en faveur de cette abbaye, dont la fondation est attribuée à Ebroïn, maire du palais. III. *Monasticon gallicanum, seu historiæ monasteriorum ordinis S. Benedicti in compendium redactæ, cum tabulis topographicis centum et octoginta monasteriorum.* Cet ouvrage, que l'auteur n'eut pas le temps de terminer, était conservé dans la bibliothèque de St.-Germain-des-Prés. On en a inséré des extraits dans la *Gallia christiana.* W—s.

GERMAIN (Pierre), habile ciseleur, né à Paris en 1647, manifesta dès son enfance de grandes dispositions pour l'orfévrerie, qui était la profession de son père. A l'âge de dix-sept ans, il avait déjà un talent formé. A peine en avait-il vingt, que Lebrun l'employa à divers ouvrages. L'ayant présenté à Louis XIV, ce prince le chargea de la gravure des tables d'or qu'il destinait à la magnifique couverture du Recueil de ses conquêtes. Ce jeune artiste réussit si bien dans la composition et dans la ciselure des diverses allégories dont il orna cet ouvrage, que le roi lui donna différentes récompenses, entre autres un logement au Louvre. Chargé de plusieurs autres ouvrages pour orner

la grande galerie de Versailles, ainsi que les appartements du roi, sa réputation s'accrut à un tel point, que les princes et les grands de la cour voulurent aussi avoir quelques-unes de ses productions. Desirant satisfaire à l'empressement de tous ceux qui se montraient jaloux de posséder quelques-uns de ses ouvrages, sa santé s'épuisa tellement qu'il succomba à ce travail, et mourut à la fleur de l'âge, en 1682. On a de lui aussi un grand nombre de médailles et de jetons, représentant les conquêtes de Louis-le-Grand.

P—E.

GERMAIN (Thomas), architecte, sculpteur et orfèvre, fils du précédent, né à Paris en 1673, perdit son père à l'âge de neuf ans. Né au milieu des arts, il n'est pas étonnant que de bonne heure il ressentît les effets de leur heureuse influence. Après qu'il eut fait ses premières études dans l'atelier de Boullongne l'aîné, sa mère le fit partir pour l'Italie, sous la protection de Louvois. Mais ce ministre étant mort pendant son voyage, le jeune Germain, resté sans appui comme sans fortune, se vit contraint, pour subsister, de conclure un engagement de six ans avec un orfèvre de Rome, en se réservant néanmoins deux heures par jour pour aller dessiner au Vatican. Ayant acquis une certaine célébrité, les jésuites de cette ville le chargèrent de plusieurs grands ouvrages d'orfèvrerie, auxquels il réussit complètement. Il fit aussi, pour le grand-duc de Toscane, plusieurs bassins d'argent d'une dimension considérable, et ornés de bas-reliefs représentant l'histoire de la maison de Médicis. Ce fut pendant son séjour à Rome, qui fut d'environ douze années, qu'il contracta une liaison d'amitié avec le célèbre Legros, habile sculpteur, liaison qui lui devint extrêmement utile pour son talent. Desirant connaître parfaitement l'Italie, avant de revenir dans sa patrie, il passa trois ans à parcourir cette contrée, laissant partout des monuments de ses talents; entre autres, à Livourne, où il bâtit une église fort estimée. De retour à Paris, en 1704, il exécuta un des trophées qui ornent les piliers du chœur de Notre-Dame. Non seulement la cour de France chargea Germain d'un grand nombre d'ouvrages, mais les princes étrangers, à l'envi les uns des autres, s'empressèrent de mettre ses talents à contribution. Ce fut lui qui exécuta, en 1722, le soleil dont Louis XV fit présent à l'église de Reims le jour de son sacre : ce prince, à cette occasion, lui accorda un logement aux galeries du Louvre. La ville de Paris, voulant aussi donner à cet artiste des marques de son estime, le choisit, en 1738, pour l'un de ses échevins. Ce fut cette même année qu'il donna les dessins de l'église de Saint-Louis du Louvre, dont il dirigea la construction. Thomas Germain mourut à Paris en 1748, emportant au tombeau les regrets des étrangers comme des nationaux. Le roi de Portugal ayant appris sa mort, lui fit faire un service solennel, et voulut que tous les artistes de Lisbonne y assistassent. La correction du dessin, la finesse de l'exécution, et le goût qu'il mettait dans ses compositions, distinguent particulièrement toutes ses productions. P—E.

GERMAN Y LLORENTE (Bernard), peintre espagnol, naquit à Séville, patrie de plusieurs artistes renommés d'Espagne, en 1685. Il reçut ses premières leçons de son père, et de Christophe Lopez; mais German surpassa bientôt ses maîtres, et acquit une si grande réputation, qu'en 1711, Philippe V le fit appeler pour

faire le portrait de l'infant don Philippe. German exécuta cet ouvrage avec une telle perfection, qu'il reçut du roi un magnifique présent, et fut nommé peintre de la cour : mais German, né avec un caractère brusque et indépendant, trouva le moyen de refuser cette place, sans déplaire au roi. En 1735, il fut créé membre honoraire de l'académie de St.-Ferdinand. Un capucin de Séville (le P. Isidore), ayant imaginé de représenter la Vierge sous la figure d'une bergère, entourée de brebis, image des fidèles qui sont sous sa protection, German d'après cette idée exécuta ces tableaux, qui se répandirent bientôt dans toute l'Espagne et l'Italie ; il y mit tant de grâce et de délicatesse qu'on croyait y reconnaître le pinceau du fameux Murillo. C'est ce qui fit donner à German le surnom de *Peintre de bergères*. Cet artiste mourut à Séville en 1757. Ses tableaux les plus connus se trouvent dans la même ville. Dans les dernières années de sa vie, German avait eu la manie de rembrunir tellement ses tableaux avec de l'*espalte* (1), que la confusion qui, avec le temps, en est résultée dans le coloris, empêche souvent de reconnaître, dans ses ouvrages de cette époque, même le sujet qu'ils représentent. La beauté des poses et l'exactitude du dessin sont les principales qualités qui distinguent le talent de cet artiste. B—s.

GERMANICUS (César) vint au monde vers l'an de Rome 738. Il était fils de Drusus Nero Germanicus, et d'Antonia la jeune. Il est probable qu'il naquit à Rome, et qu'il y fut élevé sous les yeux de sa vertueuse mère. Tibère son oncle l'adopta pour fils. Germanicus fit ses premières armes à l'âge d'environ vingt ans ; il eut un commandement en Dalmatie, province alors révoltée contre les Romains, et se couvrit de gloire dans des circonstances difficiles. La guerre finit par l'entière soumission de ce pays. L'année suivante, Germanicus passa dans la Pannonie, qui était aussi en pleine révolte, et il y eut de grands succès. Les ornements du triomphe, et les honneurs de la préture, furent sa récompense. En 765, Auguste le fit élever au consulat, sans qu'il eût exercé les fonctions de préteur. Cet empereur affectionnait Germanicus qui était son petit-neveu, et le mari d'Agrippine sa petite-fille : peu de temps avant sa mort, il lui donna une grande marque de confiance en le plaçant à la tête de huit légions stationnées sur les bords du Rhin. Ces forces imposantes, jointes aux secours puissants des alliés et à la faveur publique, rendirent Germanicus un sujet d'inquiétude pour le soupçonneux Tibère, quand celui-ci fut parvenu à l'empire. La position du jeune César devint plus critique encore par les mouvements que la nouvelle de la mort d'Auguste causa dans les armées. La révolte commença par les légions de Pannonie : celles que commandait Germanicus, étaient divisées en deux corps ; celui du haut Rhin avait pour chef Silius, et celui du bas Rhin Cécina. C'est dans ce dernier corps que la sédition éclata avec fureur : l'esprit général d'indiscipline se cachait sous des plaintes, des réclamations, des prétentions ; le temps était venu, disait-on, de hâter les congés des vétérans, d'augmenter la solde des jeunes soldats, de soulager la misère de tous, et de les venger de la cruauté des centurions. Ces légions se flattaient que leur général, trop fier pour obéir, se jetterait dans leurs bras, et entraînerait tout avec

(1) Sorte de couleur qui sert à affaiblir les teintes.

lui. Pendant ce soulèvement d'une partie de son armée, Germanicus était absent, occupé dans la Gaule à percevoir un tribut : à la nouvelle qu'il en reçoit, il part en diligence; arrivé à son camp, il convoque ses soldats : dans la harangue qu'il leur adresse, il rappelle avec éloge les victoires de Tibère, remportées dans cette même Germanie avec les mêmes légions; il leur parle de la fidélité, de la soumission qu'il a trouvées partout pour l'empereur. Quand il en vient à la sédition, les plaintes, les réclamations éclatent de tous côtés; en même temps des acclamations se font entendre en sa faveur : on lui promet de le porter à l'empire, s'il y prétend. A ces mots, qui lui font horreur, Germanicus s'élance de son tribunal, et veut partir. Les soldats arrêtent leur général, et lui présentent leurs armes avec menaces, s'il ne remonte; mais lui, criant qu'il mourrait plutôt que de trahir sa foi, tira son épée, et allait se percer si l'on n'eût arrêté son bras. Ses amis profitèrent d'un moment de calme pour l'entraîner dans sa tente. On y tint conseil : le mal devenait pressant; les séditieux préparaient une députation au corps d'armée du haut Rhin, et se proposaient de saccager la ville des Ubiens (Cologne). D'un autre côté, l'ennemi instruit de ce qui se passait, menaçait d'une invasion, si l'on quittait le bord du fleuve. Tout balancé, on s'arrêta au parti de supposer une lettre de Tibère, qui accordait le congé absolu après vingt ans, et la vétérance après seize, en restant sous le drapeau; on acquittait le legs d'Auguste, et on le doublait. La 21e. et la 5e. légion voulurent être payées sur l'heure : il fallut que leur général épuisât sa bourse et celle de ses amis pour les satisfaire. Il se rendit ensuite auprès des légions du haut Rhin pour recevoir leur serment : elles le prêtèrent, et eurent part, sans l'avoir demandé, aux mêmes faveurs que les autres. Germanicus était de retour vers les troupes qu'il avait calmées, quand un incident y fit de nouveau éclater la révolte. Des députés du sénat arrivent : aussitôt les soldats se persuadent que ces députés viennent révoquer les grâces qu'ils ont extorquées. Ils accusent Munatius Plancus, chef de la députation, d'être l'auteur d'un sénatus-consulte rendu contre eux. Vers le milieu de la nuit, ils viennent en foule à la maison de leur général, en enfoncent la porte, et le forcent à leur livrer le drapeau : ils courent ensuite dans les rues, insultent et veulent massacrer les députés, qui, au premier bruit, étaient accourus vers Germanicus. Plancus échappe avec peine à la mort. Quand le jour eut paru, Germanicus entra dans le camp des mutins : en leur apprenant le sujet de la députation, il leur reprocha, avec l'éloquence de la douleur, l'atrocité de leurs violations, l'infamie de leurs excès; il profita d'un instant de calme ou de stupeur, pour renvoyer les députés sous une escorte. Dans cette crise, tout le monde blâmait Germanicus de ne point se retirer auprès des troupes du haut Rhin, où il aurait trouvé de l'obéissance et du secours contre les rebelles. On s'étonnait qu'il retînt au milieu de ces furieux sa femme et son fils. (*Voy.* AGRIPPINE Ire.) Il balança long-temps, consentit enfin au départ d'Agrippine, et l'y décida. Ce départ, les gémissements, les lamentations des femmes, frappent les oreilles et les yeux des soldats : ils voient l'épouse de leur général se mettre en marche sans aucun appareil, sans autre cortége que des femmes; ils apprennent qu'elle se réfugie chez des étrangers. Dans ce moment, la honte,

la pitié, des souvenirs touchants, tant de vertus dans Agrippine, tout les émeut : ils courent après elle, et arrêtent sa marche; un plus grand nombre retourne vers Germanicus. Ce général saisit le moment, et les harangue avec une force et un pathétique qu'il faut voir dans Tacite. Ce discours opère une révolution entière : les soldats s'empressent d'arrêter les plus séditieux, et se rendent eux-mêmes les instruments de la justice qui en est faite à l'instant par un lieutenant de la première légion. Germanicus ne s'opposa point à ces exécutions. L'ordre rétabli de ce côté, il restait beaucoup à faire contre la férocité de la 5e. et de la 21e. légion qui étaient en quartier d'hiver à soixante milles de là. C'était par elles qu'avait commencé la révolte, et que les plus grands excès avaient été commis; mais, sans effroi et sans remords, elles persistaient dans leurs emportements. Germanicus équipa une flotte sur le Rhin, et s'avança contre elles pour les combattre, s'il y était forcé. Ses troupes étaient débarquées, et tout était prêt pour le châtiment des rebelles : mais, espérant qu'ils s'en chargeraient eux-mêmes, à l'exemple des autres légions, il voulut différer. Il écrivit à Cécina leur chef, qu'il arrivait avec des forces imposantes, et que si les soldats ne faisaient eux-mêmes justice des plus coupables, personne ne serait épargné. Cette lettre communiquée aux officiers et à la plus saine partie des légionnaires, le jour fut fixé pour faire main-basse sur les pervers, obstinés dans leur rebellion. Les soldats qui étaient dans le secret eurent seuls la direction du châtiment : le lieutenant et les tribuns ne s'en mêlèrent point. Germanicus, qui s'était éloigné, arriva peu de temps après que l'exécution eut lieu. Le tableau de son camp lui tira des larmes. Bientôt la férocité des légionnaires change d'objet : ils veulent tous marcher à l'ennemi pour expier leur fureur. Germanicus profite de cette ardeur des soldats ; il jette un pont sur le Rhin, et le passe avec 12 mille hommes des légions, cent vingt cohortes des alliés, et huit corps de cavalerie. L'armée romaine fut bientôt en présence des ennemis sur le territoire des Marses; elle les surprit, et mit tout à feu et à sang dans un espace de cinquante milles. A la tête d'une partie de ses troupes, Germanicus fondit sur les Cattes, qui ne l'attendaient pas : leur capitale fut brûlée, et tout leur pays ravagé. Les vainqueurs eurent ensuite à faire de plus grands efforts : Arminius, le plus terrible ennemi des Romains dans la Germanie, appelle contre eux toutes les nations aux armes. Il parvient à soulever les Chérusques, et toutes les peuplades voisines. Dans sa ligue, il entraîne Inguiomar, son oncle, général distingué. Pour diviser des forces si considérables, Germanicus envoie Cécina et d'autres lieutenants avec des troupes se porter sur divers points. Les Bructères sont mis en fuite, et taillés en pièces : on pénètre jusqu'aux extrémités de leur pays. Près de là, se trouvait la forêt de Teutberg, où l'on disait que Varus et ses légions étaient restés sans sépulture. Le général romain éprouva le desir et le besoin de rendre les derniers devoirs au chef et aux soldats. Toute son armée partagea ce pieux sentiment : on pénétra dans les profondeurs de la forêt, guidé par quelques témoins du désastre, qui avaient échappé au carnage ou aux fers. Tout fut reconnu autant qu'il pouvait l'être. Enfin, après un laps de six ans, les ossements de trois légions furent inhumés par toute l'armée. Germanicus posa, le premier, du

gazon, sur le tombeau qu'on éleva. Occupé de son grand objet, il se mit à la poursuite d'Arminius, qui s'enfonçait dans des lieux impraticables; il l'atteignit enfin, et fit avancer sa cavalerie pour le chasser d'une plaine qu'il occupait. Le général ennemi avait averti les siens de se replier et de s'approcher de la forêt : aussitôt il fit donner le signal de l'attaque à ceux qu'il y avait embusqués. La vue d'une nouvelle armée troubla la cavalerie romaine, qui se renversa sur les cohortes envoyées pour la soutenir, et les entraîna dans sa fuite. Le désordre devenait général, et ils allaient tous être poussés dans un marais, quand Germanicus fit avancer les légions en ordre de bataille. Ce mouvement intimida l'ennemi, rendit la confiance aux Romains, et l'on se retira avec un égal avantage de part et d'autre. Germanicus ayant ramené son armée vers l'Ems, rembarqua ses légions sur sa flotte. Comme il avait à cœur de terminer lui-même la guerre contre les Germains, après trois campagnes, il forma la résolution de tenir la mer la campagne suivante; il y devait trouver une route facile pour les siens et inconnue à l'ennemi; il embarquait ses convois avec ses légions et sa cavalerie, et, en remontant par les fleuves, ses troupes arrivaient toutes fraîches au centre de la Germanie. En conséquence, Cécina et d'autres lieutenants furent préposés à la construction des vaisseaux : mille parurent suffisants. L'île des Bataves fut assignée pour le rendez-vous de la flotte : quand elle fut arrivée, Germanicus y distribua ses légions et les alliés, et entra dans le canal de Drusus, d'où il gagna l'Océan par les lacs. Il arriva ainsi à l'embouchure de l'Ems : l'armée traversa ce fleuve, et prit ses campements. Le Véser coulait entre les Romains et les Chérusques. Germanicus l'ayant passé apprit qu'Arminius avait choisi un lieu pour combattre, et qu'on tenterait la nuit d'attaquer son camp. Se voyant ainsi à la veille d'un engagement décisif, il voulut connaître par lui-même les dispositions de ses soldats, et les entendre s'exprimer librement. La nuit venue, prenant des routes détournées, enveloppé d'une peau de bête et suivi d'un seul homme, il traverse les rues du camp, et s'arrête à chaque tente : il jouit des éloges qu'on fait de lui. L'un exaltait sa naissance, l'autre sa bonne mine, la plupart sa patience, son affabilité, l'égalité de son caractère; tous se promettaient de lui marquer leur reconnaissance sur le champ de bataille, en immolant les perfides infracteurs de la paix à sa vengeance et à sa gloire. Les deux armées enflammées par les harangues de leurs chefs, et brûlant de combattre, descendent dans la plaine d'Idistavisus (*V.* Arminius), entre le Véser et des collines : derrière s'élevait une forêt. La ligne de bataille des barbares occupait la plaine et l'entrée de la forêt; les Chérusques se portèrent sur les hauteurs, à dessein de tomber sur les Romains pendant le combat. Germanicus fit marcher son armée dans l'ordre suivant : les auxiliaires gaulois et germains étaient à la tête, suivis des archers; puis quatre légions; venait ensuite le général avec deux cohortes prétoriennes et l'élite de la cavalerie; après lui quatre autres légions, enfin les troupes légères et le reste des alliés. Germanicus s'apercevant que l'infanterie des Chérusques s'était jetée en avant par un excès d'audace, donne ordre à sa meilleure cavalerie de la prendre en flanc, et à l'un de ses lieutenants de les tourner et de les attaquer à dos avec le reste des escadrons;

il promet de les soutenir à propos. Cependant huit aigles se font voir prêtes à entrer dans la forêt; ce brillant augure attire l'attention du général romain; il crie de marcher, de suivre ces oiseaux de Rome, ces dieux des légions. Aussitôt l'infanterie engagea l'action, en même temps que la cavalerie se porta sur les flancs et les derrières de l'ennemi. Ses deux ailes furent mises en déroute; les Chérusques, qui étaient postés entre ces deux corps sur des hauteurs, en furent délogés: au milieu d'eux on distinguait Arminius, qui de la main et de la voix s'efforçait de soutenir le combat. Il s'était jeté sur les archers romains, et les aurait rompus, s'ils n'eussent été protégés par les cohortes des Rhètes, des Vindeliciens et des Gaulois. Malgré ces obstacles, il se fit jour par ses efforts et ceux de son cheval, s'étant couvert le visage de son sang pour n'être pas reconnu. Inguiomar se sauva de même. Le carnage que les Romains firent des ennemis, dura depuis neuf heures du matin jusqu'à la nuit. Un monument de cette victoire fut élevé, avec un trophée où l'on inscrivit le nom des nations vaincues. La vue de ce monument outra les Germains de douleur et de rage, plus que n'avait fait tout le reste. Bientôt ils ne parlent que de combats; ils courent aux armes, harcèlent les Romains par des incursions subites, et enfin choisissent un champ de bataille. C'était un lieu fermé par le fleuve et par des bois : dans l'intérieur, une plaine étroite et humide; un marais profond entourait la forêt de tous côtés, hors un seul où les Angrivariens avaient élevé une large chaussée pour se faire une barrière. Ce fut là que se posta l'infanterie ennemie; la cavalerie se cacha dans des bois voisins. Germanicus n'ignora rien de ces dispositions; il se chargea de l'infanterie et de la forêt, se réservant l'attaque de la chaussée comme la chose la plus difficile. Ses soldats se trouvaient dans une mauvaise position, étant comme au pied d'un mur, en butte à tous les traits qui leur étaient lancés d'en haut. Le général romain sentit que le combat de près était inégal : il fit retirer un peu ses légions, et fit avancer les frondeurs et les machines qui, à force de traits, balayèrent le rempart : il fut bientôt forcé. Germanicus se jeta le premier dans la forêt avec les cohortes prétoriennes. Là on se battit corps à corps. L'ennemi avait à dos le marais; les Romains étaient enfermés par le fleuve ou les montagnes. Il n'y avait, pour les deux partis, de salut que dans la victoire. Les Germains, dit Tacite, n'étaient pas inférieurs aux Romains en courage; mais la nature du combat et des armes leur donnait du désavantage. Ils furent forcés de céder. Arminius lui-même, comme s'il eût été rebuté de la continuité du péril, ou affaibli par sa dernière blessure, se retira. Inguiomar, au contraire, volait de rang en rang. Germanicus, pour être mieux reconnu, avait ôté son casque : il criait à ses soldats de s'acharner au carnage; de ne point faire de prisonniers; que la guerre ne pouvait finir que par l'extermination de l'ennemi. Ses légions se baignèrent jusqu'à la nuit dans le sang. Le général romain, après avoir donné des éloges publics aux vainqueurs, fit dresser un trophée avec cette inscription: *L'Armée de Tibère César, victorieuse des nations entre l'Elbe et le Rhin, a consacré ce monument à Mars, à Jupiter et à Auguste.* On voit que Germanicus ne disait rien de lui. L'été s'avançant, il renvoya une partie des légions par

terre dans leurs quartiers d'hiver, et embarqua le reste sur sa flotte pour regagner, par l'Ems, l'Océan. Elle y fut bientôt assaillie par une horrible tempête, emportée et dispersée en pleine mer. Une partie des vaisseaux fut engloutie; un plus grand nombre fut jeté sur des îles éloignées. La trirème de Germanicus aborda seule au pays des Cauques. On le voyait courir le jour et la nuit sur les rochers et les promontoires, s'écriant *qu'il était coupable d'une si grande calamité*. Ses amis eurent de la peine à l'empêcher de se précipiter dans la mer. Le bruit de ce désastre redonna de l'espoir aux Germains; mais Germanicus n'en fit que plus d'efforts contre eux. Il envoya Silius contre les Cattes, avec trente mille hommes de pied et trois mille chevaux. Il marcha lui-même avec de plus grandes forces contre les Marses. Il eut le bonheur de recouvrer encore une des aigles de Varus. Animé par ces succès, il pénétra dans l'intérieur du pays, et y porta la dévastation. Rien ne put tenir devant lui : la consternation était générale chez l'ennemi, qui paraissait disposé à demander la paix; une autre campagne aurait suffi pour terminer cette importante guerre. Tibère ne voulut pas laisser cette gloire à Germanicus, qui la sollicitait; mais il chercha à le dédommager par un second consulat. Le héros céda aux défiances ou à l'envie. Un arc de triomphe fut élevé en mémoire de ce qu'il avait recouvré les aigles perdues par Varus. Il triompha des Chérusques, des Cattes et des autres nations qui habitaient entre le Rhin et l'Elbe. Ses cinq enfants l'accompagnaient dans son char. L'empereur trouva, dans des mouvements qu'éprouvaient alors les royaumes de l'Orient et les provinces de l'Asie, un prétexte honorable pour éloigner Germanicus : il ne voyait que lui qui, par sa sagesse, pût calmer ces troubles : en conséquence, un décret du sénat lui déféra le gouvernement de toutes les provinces au-delà de la mer, avec une autorité supérieure à celle de tous leurs commandants. Tibère avait retiré de la Syrie Silanus, qui en était gouverneur, et lui avait substitué Pison, homme d'un caractère violent et incapable d'égards, dont l'orgueil était exalté par la naissance et le crédit de Plancine, sa femme. Ce nouveau commandant croyait bien qu'on l'avait envoyé en Syrie pour réprimer l'ascendant de Germanicus. Il était certain que Livie avait recommandé à Plancine de fatiguer Agrippine par des rivalités de femme. Germanicus, dans son voyage pour se rendre en Orient, vint à Athènes; et, par égard pour cette ville célèbre, alliée de Rome, il y parut avec un seul licteur (il était alors consul). Les Grecs le reçurent avec les honneurs les plus recherchés. De là, gagnant l'Eubée, il traversa Lesbos, visita une partie de la Thrace, et pénétra par la Propontide jusqu'à l'embouchure de l'Euxin, curieux de connaître les lieux intéressants par leur antiquité et leur renommée. Les ruines d'Ilion attirèrent à leur tour ses regards. Ce fut dès son séjour à Athènes que Pison, qui était, pour ainsi dire, à la poursuite du consul, commença à exécuter son projet de l'insulter. A son occasion, il prodigua aux Athéniens les outrages et les reproches les plus sanglants. Accélérant ensuite sa navigation à travers les Cyclades, il atteignit Germanicus à Rhodes. Celui-ci n'ignorait pas à quelles persécutions il était réservé; mais il mettait tant de douceur dans ses procédés, que voyant une tempête qui

emportait Pison contre des rochers, il envoya des vaisseaux à son secours et sauva ainsi son ennemi. Pison n'en fut pas adouci : dès le lendemain il quitta et devança Germanicus. Arrivé en Syrie, il s'attacha à gagner l'armée par tous les moyens de corruption : il parvint à s'en faire appeler le père des légions. Plancine, de son côté, s'emportait en invectives contre Agrippine et Germanicus. Ce dernier savait tout; mais l'Arménie lui parut demander ses premiers soins. Elle n'avait pas alors de roi : les vœux de la nation appelaient au trône Zénon, fils du roi de Pont. Germanicus s'y rendit, et couronna de sa main Zénon dans la ville d'Artaxate. Les royaumes de Cappadoce et de Comagène, devenus provinces romaines, eurent des Romains pour commandants. La satisfaction que pouvait goûter Germanicus, était troublée par les chagrins que lui donnait l'orgueil de Pison, qui, ayant reçu l'ordre de conduire lui-même, en Arménie, ou d'y faire conduire, par son fils, une partie des légions, ne l'avait pas exécuté. Ils se rencontrèrent à Cirrhe. Pison affectait de ne point craindre, et Germanicus de ne point menacer : celui-ci était doux; mais ses amis aigrissaient ses ressentiments. Enfin, ils eurent une explication en présence de quelques personnes. Germanicus commença : Pison répondit. On vit, dit Tacite, dans l'un ce que produit la colère qui dissimule, et dans l'autre l'arrogance qui s'excuse. Ils se quittèrent avec une haine concentrée. Le dépit de Pison éclata un jour dans un festin que leur donnait le roi des Nabathéens. Des couronnes d'or furent offertes aux convives : celles de Germanicus et d'Agrippine étaient d'un grand poids; celles de Pison et des autres convives, assez légères. Pison se permit de dire que ce festin était donné au fils du premier des Romains, mais non pas au fils du roi des Parthes; et en même temps il jeta sa couronne. Germanicus dévorait ces outrages. Quelque temps après il fit un voyage en Égypte, pour en visiter les antiquités, et se rendit agréable à la multitude en marchant sans gardes, avec la chaussure et l'habit grecs. A son retour, il trouva abolis ou changés les règlements qu'il avait faits relativement aux villes et aux légions. Il se répandit en reproches contre Pison, qui s'en vengea, en lui donnant de nouvelles mortifications. Vers ce temps, Germanicus tomba malade à Antioche. Il était à peine rétabli, qu'il éprouva une rechute. La persuasion que Pison l'avait empoisonné ajoutait à la violence de son mal. Des émissaires semblaient ne venir que pour en épier les progrès. Germanicus était en proie aux ressentiments et aux alarmes. Il écrivit à Pison qu'il rompait avec lui. Pison ne balança plus, et se mit en devoir de quitter la Syrie. Germanicus eut encore une lueur d'espérance; mais bientôt un affaissement total l'avertit que sa fin approchait. Alors il s'adressa à ses amis qui l'entouraient, et leur fit un discours qu'il faut lire dans Tacite, si l'on ne craint pas d'être attendri. Il y dénonce Plancine et Pison comme ses empoisonneurs, et demande vengeance de leur crime. Il adressa ensuite quelques mots à sa femme (*Voy.* AGRIPPINE Ire.); et peu de temps après, il expira, à l'âge de trente-quatre ans, l'an 19 de J. C. La mort prématurée de ce héros causa, dans la province et chez les peuples voisins, un deuil universel. Les nations étrangères, les rois pleurèrent ce grand homme, si affable

pour les alliés, si doux pour les ennemis, dont l'aspect et les discours imprimaient également la vénération. C'est le portrait qu'en fait Tacite. Avant de brûler le corps de Germanicus, on l'exposa nu dans le *forum* d'Antioche, lieu destiné à sa sépulture. Il ne fut pas constant qu'il portât des traces de poison. Agrippine recueillit les cendres de son mari, et s'embarqua avec ces tristes restes. A la nouvelle que Germanicus avait cessé d'exister, il n'y eut point de douleur comme celle qui se fit sentir à Rome. Pour la soulager et y donner le change, on inventa de nouveaux honneurs pour être décernés à sa mémoire. Il fut décrété que le nom de Germanicus serait chanté dans les hymnes des Saliens; qu'il y aurait toujours aux spectacles sa chaire curule, à la place réservée aux prêtres d'Auguste, et qu'au-dessus de cette chaire on placerait des couronnes de chêne; qu'à l'ouverture des jeux du cirque, on promènerait sa statue en ivoire; que les flamines ou les augures qui lui succéderaient, ne seraient jamais pris que dans la maison des Jules. On lui éleva un tombeau à Antioche, et de nouveaux arcs de triomphe à Rome, au bord du Rhin, et sur le mont Amanus en Syrie, avec une inscription qui rappelait ses exploits, et portait qu'il était mort pour la république. Les restes de Germanicus furent déposés dans le tombeau d'Auguste; mais la pompe de ses funérailles ne répondit pas au deuil et aux honneurs publics. Les images de ses aïeux n'y furent point portées: la sienne ne fut point placée au-devant du lit funéraire; on ne prononça point de vers, ni d'éloges funèbres. Tibère avait supprimé pour lui ce qui avait été, de tout temps, observé aux obsèques des grands. Germanicus laissa six enfants de son mariage avec Agrippine; il en avait eu neuf: le plus connu est le trop fameux Caligula. Quoique Germanicus soit mort si jeune, et qu'il ait été longtemps à la tête des armées, il avait composé plusieurs ouvrages, fruits des loisirs d'un esprit cultivé. Dans sa première jeunesse, et pendant son premier consulat, il s'était exercé à la plaidoirie. Suétone parle de comédies qu'il avait composées en grec, et Pline d'un poème à la louange d'un cheval à qui Auguste avait élevé un tombeau. Ovide, qui avait dédié ses Fastes à Germanicus, loue son éloquence et ses vers. Il ne nous reste des ouvrages de Germanicus que la traduction en vers des Phénomènes d'Aratus, et quelques épigrammes: on les trouve dans le recueil intitulé, *Carmina familiæ Cæsareæ*, Cobourg, 1715, petit in-8°. La vie de Germanicus a été écrite par de Beaufort, Leyde, 1741, petit in-8°. Germanicus est le héros et le titre de trois tragédies. (*Voy.* BOURSAULT, COLONIA, PRADON.) Q. R—Y.

GERMON (BARTHÉLEMI), jésuite, né à Orléans en 1663, entra dans la compagnie de Jésus à l'âge de dix-sept ans, et y fit d'excellentes études; il écrivait en latin avec pureté et même avec élégance: il cultiva aussi le champ de l'érudition, et y acquit des connaissances fort étendues. On lui a reproché d'être parfois léger dans ce qu'il avance, et d'ériger en principes ce qu'il eût fallu commencer par prouver. Son style est poli, sa diction séduisante, et il met dans la discussion la décence et les ménagements convenables. Il se rendit célèbre par une dispute avec les bénédictins de St.-Maur au sujet de la *Diplomatique* de dom Mabillon. Il y avait vingt ans que ce mémorable ouvrage avait paru; et sa réputation

semblait affermie, lorsque le P. Germon essaya de l'attaquer. Il publia successivement plusieurs dissertations, où il prétendait que les diplomes sur lesquels dom Mabillon appuyait les règles qu'il avait tracées, n'étaient point à l'abri du reproche de supposition, et qu'en conséquence ne portant que sur un fondement incertain, elles ne méritaient aucune confiance. D. Mabillon ne crut pas devoir répondre à cette agression, non qu'il craignît son adversaire, et moins encore qu'il le méprisât, mais parce qu'il haïssait les disputes, et qu'il ne les croyait bonnes à rien; cependant comme il avait un supplément à sa Diplomatique, prêt à être mis sous presse, il profita de l'occasion pour donner une nouvelle force et plus de développement à ses preuves, et il répondit aux objections du P. Germon sans le nommer. Celui-ci ayant continué l'attaque, Mabillon se tut; mais dom Coustant, son confrère, contre lequel le jésuite avait aussi dirigé quelques traits, entra en lice, et dom Ruinart, élève de Mabillon, se joignit à lui. Les savants prirent parti pour et contre. Le P. Germon eut pour lui Gilles Raguet, ou du moins l'auteur d'un ouvrage qui lui est attribué. Mais la Diplomatique bénédictine réunit les suffrages les plus imposants, ceux de l'abbé Fontanini, professeur d'éloquence à Rome, de l'abbé Lazarini, de Giatti, jurisconsulte de Plaisance, et même du P. Papebrock, jésuite (1), quoique dom Mabillon l'eût réfuté dans ce livre même, etc. La plume du P. Germon, faite pour le genre polémique, privée d'aliment par la fin de cette discussion, chercha à s'exercer sur d'autres matières. C'était le temps où les questions sur la grâce agitaient les esprits. Germon attaqua l'Histoire de la congrégation *de auxiliis* du P. Serry, dominicain français et professeur de théologie à Padoue. Le religieux défendit vigoureusement son ouvrage; et cette nouvelle lutte donna lieu à plusieurs écrits de part et d'autre. Le P. Germon mourut à Orléans, le 2 octobre 1718. Les ouvrages qu'il a laissés, sont: I. *De veteribus regum Francorum diplomatibus dissertatio*, Paris, 1703, in-12, adressée à dom Mabillon. Cette dissertation fut suivie de deux autres, en 1706 et 1707. Il en publia même une quatrième. Dom Mabillon avait répondu à la première dans son Supplément. Dom Constant répondit aux autres par deux écrits intitulés, l'un *Vindiciæ manuscriptorum codicum*, et l'autre *Vindiciæ confirmatæ*. (Voy. COUSTANT.) Blaise Garofalo prit aussi la défense de Mabillon, par l'ouvrage suivant, qui parut sous le nom de *Scipio Maranta Messanensis: Expostulatio in B. Germonium pro antiquis diplomatibus et codd. mss.*, Messine, 1708, in-8°. Pour toute cette querelle on peut consulter l'*Histoire des contestations sur la Diplomatique* (attribuée à l'abbé Raguet), Paris, 1708, in-12; Naples, 1767, in-8°. II. *Lettres et Questions importantes sur l'Histoire des congrégations* DE AUXILIIS. Le P. Serry, contre lequel ces lettres étaient dirigées, y répondit par un gros volume in-12. Germon répliqua par l'ERRATA *de l'Histoire*

(1) Si l'on en croit une note insérée dans la *Bibliothèque historique et critique* de dom Lecerf, ce ne serait pas, suivant Bayle, l'intérêt de la science qui aurait mis au P. Germon la plume à la main contre la *Diplomatique*, mais une vengeance de la Société, offensée de ce que dom Mabillon y avait réfuté le P. Papebrock, un de ses membres. Si cela était, Papebrock du moins n'aurait point partagé ce ressentiment; il remercia au contraire dom Mabillon d'avoir si bien écrit sur cette matière, et l'autorisa à publier qu'il était entièrement de son avis: *Tu porrò..... audacter testare quàm totus in tuam sententiam iverim.* Exemple remarquable et trop rare de l'amour du vrai l'emportant sur les suggestions de l'amour-propre!

des congrégations, etc., et s'attira de la part de son adversaire un nouveau pamphlet, sous le titre du *Correcteur corrigé;* écrits qui sont aujourd'hui de très peu d'intérêt. III. *Traité théologique sur les cent-une propositions énoncées dans la bulle Unigenitus;* ouvrage adopté par le cardinal de Bissy, et qu'il publia sous son nom.

I—Y.

GERMONDA de Montpellier. *Voy.* FIGUIER.

GERMONIO (ANASTASE), archevêque de Tarentaise, habile canoniste et jurisconsulte, né à Sala au mois de mars 1551, était issu de l'ancienne et noble famille de Ceva en Piémont. Il quitta entièrement ses études, à treize ans, pour se livrer aux dissipations de son âge; mais il les reprit neuf ans après, et avec une telle ardeur, qu'il eut bientôt réparé le temps perdu (1). Après avoir suivi les cours de l'université de Turin, qui comptait alors, parmi ses professeurs, Jean Manuce et Pancirole, il se rendit à Padoue, où il étudia plusieurs années sous Ménochius. De retour à Turin, il reçut le laurier doctoral de la main de Pancirole; et ayant embrassé l'état ecclésiastique, il fut chargé d'expliquer le droit canon. La réputation dont il jouissait déjà, attira à ses leçons un grand nombre d'auditeurs, et lui mérita des distinctions flatteuses. Lorsque Jérôme de la Rovère, archevêque de Turin, fut élevé au cardinalat, Germonio l'accompagna à Rome, où il reçut du souverain pontife un accueil très favorable. Il fut nommé référendaire des deux signatures, et protonotaire apostolique. Innocent IX l'autorisa à continuer le Recueil des Décrétales, et à en éclaircir les passages difficiles par des notes. Le duc d'Urbin le choisit pour son orateur près la cour romaine; et il s'acquitta de cet emploi avec tant de prudence, qu'il se concilia l'estime de ce prince, sans rien perdre de la faveur que lui accordait le pape. Le duc Charles Émanuel l'ayant rappelé en Piémont, quelque temps après, lui donna une place dans l'administration, et en reconnaissance de ses services le nomma, en 1608, à l'archevêché de Tarentaise. Il fit réparer et agrandir le palais archiépiscopal, fit adopter le bréviaire romain dans son diocèse, et obtint pour ses chanoines le privilége de porter le camail violet. Germonio s'occupait de choses plus importantes pour son église, lorsqu'il fut envoyé en ambassade, par son souverain, près de Philippe II. Il mourut à Madrid le 4 août 1627, et fut inhumé dans le monastère des hiéronymites. Pancirole, Antoine Favre, et le P. Possevin ont parlé de Germonio avec éloge. Alphonse Chacon le nomme à tort *Germanus;* mais les continuateurs de Moréri ont commis une faute plus grande en lui donnant deux articles, l'un, sous le nom d'Athanase *Germoin*, et l'autre, sous celui d'Anastase *Germon*. On a dû signaler cette erreur, parce qu'elle a été répétée en partie dans le *Dictionnaire universel*, et qu'elle pourrait l'être encore par la suite. On connaît de ce jurisconsulte: I. *Pomeridianæ sessiones in quibus latinæ linguæ dignitas defenditur*, Turin, 1580, in-4°. Il y soutient la supériorité du

(1) C'est Pancirole qui rapporte cette particularité vraiment remarquable; et comme il avait eu Germonio pour élève, il mérite toute confiance à cet égard. Cependant Tiraboschi cite un *Recueil* de poésies latines, imprimé à Turin en 1573, à la fin duquel on lit que les pièces comprises dans ce volume ont été composées en partie par Rod. et en partie par Anastase Germonio, à l'âge de vingt ans; et il en conclut que Pancirole a eu tort de dire que Germonio n'avait repris ses études qu'à vingt-deux ans. Cependant on pourrait citer d'autres exemples de jeunes gens qui, sans suivre des cours réguliers, sans faire à proprement parler d'études, étaient doués d'assez d'esprit naturel pour composer quelques petites pièces de vers.

latin sur l'italien, la seule des langues modernes qui fût alors fixée par des chefs-d'œuvre dans plus d'un genre. II. *Animadversionum tam ex jure pontificio quàm cæsareo, libri duo*, ibid. 1586, in-fol. III. *Paratitla in libros quinque Decretalium*, ibid., 1586, in-fol. IV. *De sacrorum immunitatibus libri tres, necnon de indultis apostolicis*, Rome, 1597, in-fol. V. *Assertio libertatis, immunitatisque ecclesiasticæ*, ibid., 1607, in-4°. L'auteur y défend les droits ou les prétentions de la cour de Rome contre la république de Venise, et Paul V le récompensa en le nommant vicaire de la basilique de Sainte Marie-Majeure. VI. *De legatis principum et populorum, libri tres*, ibid., 1627, in-4°. Germonio a publié lui-même une édition où ces ouvrages sont réunis, Rome, 1623, in-fol. VII. *Acta ecclesiæ Tarentasiensis*, in-4°., Rome, 1620; in-4°., Lyon, 1697. Ce sont les actes du synode qu'il tint à Moûtiers, le 5 mars 1619. VIII. *Epistolarum pastoralium ad clerum et populum Tarentasiensem, libri tres*, Rome, 1620, in-4°. Parmi les ouvrages qu'il a laissés manuscrits, on trouvait une correspondance intéressante avec S. François de Sales, les Mémoires des négociations qui lui avaient été confiées, et ceux de sa propre vie, *De rebus Anastasii Germonii, seu de ipsius vitâ*. W—s.

GERNER (Henri), évêque de Wiborg en Danemarck, naquit à Copenhague en 1629, et fit ses études en Hollande et en Angleterre. Revenu dans son pays, il obtint une place de pasteur à Bircherod en Sélande. Pendant la guerre de 1657, entre le Danemark et la Suède, son presbytère fut pillé six fois. Ayant pris la fuite, il s'entendit avec Stenwinkel, homme hardi et entreprenant, pour faire enlever l'importante forteresse de Cronemborg aux Suédois, qui s'en étaient emparés: mais il fut pris, et mis en prison. Pendant plus de trois mois, il fut chargé, aux mains et aux pieds, de chaînes pesantes, et, pendant six heures, on le mit à la question pour lui arracher des aveux. Son procès ayant été instruit, il fut condamné à être décapité : mais le roi de Danemark fit des représentations en sa faveur, et les Suédois se contentèrent de lui faire payer une forte rançon. La paix ayant été conclue en 1660, Gerner reprit ses fonctions ; et, en 1693, il fut nommé évêque de Wiborg en Jutland. Il mourut, en 1700, étouffé par un morceau de viande qu'il ne put parvenir à avaler. On voit encore dans l'église de Bircherod les chaînes dont il avait été chargé dans sa prison. On a de lui divers ouvrages, dont nous citerons les suivants : I. *Traduction d'Hésiode en vers danois*, Copenhague, 1670. II. *Ortographia danica*, en danois, avec une instruction sur la manière de prononcer l'anglais, Copenhague, 1679. III. *Epitome philologiæ danicæ*, en danois, ibid., 1690. — Un de ses petits-fils, Henri Gerner s'attacha à la communauté des Hernhutes, et publia, en langue danoise, à Copenhague, en 1772, une *Relation de sa vie avec des renseignements sur les Frères évangéliques*. — Gerner (Henri), marin et très habile constructeur de vaisseaux, était arrière-petit-fils de l'évêque de Wiborg. Né à Copenhague en 1742, il séjourna en Angleterre, en Hollande et en France, pour y étudier l'architecture navale. Après avoir passé par les grades inférieurs de la marine, il fut chargé de diriger les constructions navales dans le grand chantier de la flotte à Copenhague; et, en 1781, il obtint le

titre de commandeur de la marine. Plus de cent vaisseaux, de diverses grandeurs, ont été construits d'après ses dessins. Il a inventé, de plus, des machines propres à plusieurs usages économiques. La société royale des sciences de Copenhague lui décerna le prix pour un Mémoire sur la meilleure manière de nettoyer les bassins d'eau douce, et l'admit parmi ses membres. La société économique couronna un autre Mémoire de Gerner, destiné à faire connaître une méthode nouvelle de sécher les grains. Dans ses heures de loisir, il composa en danois un Recueil poétique, ayant pour titre, *Chants pour l'amusement des marins danois*, Copenhague, 1780 : ce Recueil a été traduit en allemand par le professeur Christiani, de Kiel, et imprimé à Dessau en 1782. La mort du commandeur Gerner, arrivée vers la fin du dernier siècle, fut un deuil public; et on lui fit les obsèques les plus distinguées, pour payer un tribut solennel à ses vertus et à ses talents. C—AU.

GERNLER (JEAN-HENRI), né à Bâle en 1727, y mourut en 1764. Il se distingua par ses connaissances dans l'histoire et dans la littérature anciennes. En 1754, il obtint la chaire d'histoire à l'université de sa patrie. Il a publié différentes dissertations: *Bigæ historicorum græcorum Herodoti atque Thucydidis*, 1742; — *De difficultatibus studii linguæ græcæ levandis*, 1744, etc. U—I.

GERSDORF (JEAN), médecin, né au commencement du XVIe. siècle, est regardé à juste titre comme un des restaurateurs de la chirurgie en Allemagne. Il a, le premier, tracé des préceptes judicieux, et publié des documents exacts sur la chirurgie militaire. L'ouvrage allemand, *Feldbuch der Wundarzney*, qu'on lui doit, imprimé à Strasbourg en 1517, in-fol., fig. en bois; réimprimé à Francfort sur le Mein, 1526, in-4°., 1540, in-4°., 1551, in-fol., fig., ibid., 1598, in-4°., a paru en latin sous le titre suivant : *De chirurgiâ et corporis humani anatomiâ*, Strasbourg, 1542, in-fol.; Francfort, 1551, in-8°. Il a été traduit en hollandais, Amsterdam, 1593, ibid., 1622, in-4°., fig. Quoique en grande partie calqué, au rapport d'Éloy, sur la chirurgie de Guy de Chauliac, ce livre est précieux sous le rapport de l'histoire de l'art, par les détails curieux qu'on y trouve sur différents points de doctrine chirurgicale. C'est ainsi que dans l'amputation il conseille de ramener la peau sur le moignon, de l'y retenir au moyen d'un bandage serré, et de recouvrir la place d'une vessie. Les objets de médecine que l'auteur a traités dans cet ouvrage, ne sont pas moins dignes d'attention; il y parle entre autres des maladies de la peau; l'on y trouve surtout des données positives et fort exactes sur la lèpre en particulier. CH—T.

GERSDORF (ADOLPHE-TRAUGOTT DE), laborieux physicien et naturaliste, né à Rengersdorf dans la Haute-Lusace le 20 mars 1744, cultiva par goût les sciences qui ont rapport à la physique. Il fut, en 1779, fondateur de la société des sciences dans la Haute-Lusace, et publia différents écrits : I. *Essai pour fixer la hauteur des montagnes des Géants* (qui séparent la Bohême et la Silésie), Leipzig, 1772, in-4°. II. *De la Pouzzolane, et de la manière de l'employer utilement dans les constructions*, traduit du français, avec des notes, Dresde, 1784, in-8°. III. *Précautions à observer pendant l'orage*, Görlitz, 1798, 1800, in-8°. IV. *Observations sur l'électricité atmosphérique*, ibid., 1802, in-4°. fig.

La Feuille hebdomadaire de Wittemberg, le Journal de la Haute-Lusace, et le Magasin géographique de Fabri renferment plusieurs Mémoires de cet auteur, qui est mort le 16 juin 1807. — Charles-Auguste DE GERSDORF, ministre de l'électeur de Saxe, et secrétaire d'état pour la guerre, général d'infanterie et chef du corps de génie saxon, né à Dresde en 1705, et mort le 11 février 1787, a publié des *Observations générales et particulières sur le commerce tant intérieur qu'extérieur, et sur la perception de quelques impôts, qui, dans différents endroits, est fort mal entendue, et encore plus mal appliquée*, Cosmopolis, 1775, in-4°.; Leipzig, 1776, in-4°. — Henriette-Cathérine DE GERSDORF, née baronne de Friesen, naquit à Sulzbach en 1648. Elle se distingua par un goût éclairé et par ses connaissances dans les langues orientales : elle mourut le 5 mars 1726. Son neveu, le fameux comte de Zinzendorf, prononça son éloge funèbre, et composa aussi la musique qui fut exécutée à son enterrement. Elle est auteur de *Poésies religieuses* et de *Réflexions poétiques*, qui ont été revues et corrigées par Zollikofer et Schlegel, et publiées après sa mort à Halle, 1729, in-8°.

B—n—n.

GERSEN ou GESSEN (L'abbé JEAN). Nous ne faisons mention de ce nom que parce que des autorités respectables, Bellarmin, Mabillon, etc., ont cité l'auteur de l'*Imitation de J.-C.*, sous le nom d'un individu ainsi désigné, quoique inconnu. On a même été jusqu'à graver son portrait en tête de plusieurs éditions de l'*Imitation*, d'après un manuscrit anonyme portant l'effigie d'un moine ; et son nom a été inséré dans le Ménologe des bénédictins. Le manuscrit d'Arone dans lequel seul l'auteur est dénommé ainsi et qualifié abbé, est le titre principal, quoique sans date, qui a fait supposer un personnage distinct de Jean Gerson, chancelier de l'église de Paris, auquel l'*Imitation* était généralement attribuée. (*Voyez* Jean GERSON.) Cependant aucun témoignage, soit des historiens, soit des monuments, n'a prouvé l'existence de ce personnage. Il a été créé, par Cajétan et Valgrave, abbé de Saint-Étienne de Verceil, d'après une note manuscrite alléguée sans être produite : il a été fait contemporain de Saint-François d'Assise, sur une maxime de ce Saint, citée au présent par l'auteur de l'*Imitation* ; enfin, on l'a fait originaire de Cavaglia près de Verceil, d'après l'inscription d'un manuscrit allemand sous le titre de *Joannes de Canabaco*, dont le prénom a été pris pour celui de Gersen, et le surnom pour le lieu appelé *Cabelliacum*, vulgairement *Cavaglia*, où existait, dit-on, une tradition sur une famille de Gersen. Mais, pour appuyer l'existence de cette tradition prétendue, il manque : 1°., le témoignage des historiens du pays. Jean-Baptiste Modène, dans son histoire de Verceil, ne dit pas un mot de *Gersen*; il dénomme seulement un Jean Scot, abbé de Verceil. François-Augustin della Chiesa est le premier qui, dans son *Historia chronologica abbatum Pedemontanæ regionis*, donnée en 1645, ait fait mention d'un Jean Gersen, abbé de St.-Étienne de Verceil, de 1220 à 1230, qu'il dit avoir composé le livre de l'Imitation de J. C. Néanmoins, il n'en avait point parlé dans son catalogue *Di tutti li Scrittori Piemontesi*, publié en 1614 avant l'époque de la contestation sur l'auteur de l'*Imitation*. Il manque, 2°., le témoignage des historiens de

l'ordre des bénédictins, la vraie famille de ce personnage, s'il eût existé. Mais Trithème, Arnold Wion, Pierre Ricordati, n'en offrent aucune trace; et les bénédictins français, quoique enfants de Saint-Maur, réputé le fondateur de Saint-Étienne de Verceil, n'en ont eu aucune tradition : ils ont même, eu 1520, dans l'édition de Badius, revendiqué l'*Imitation*, contre Gerson, en faveur de Kempis. Il manque, 3°., le témoignage des monuments. M. l'abbé Cancellieri a cité, de nos jours, une note manuscrite, mentionnée dans un Mémoire de M. Napione, qui l'avait reçue de Jacques Durandi, lequel la tenait de l'abbé Joseph Frova. Cette note, annoncée comme dénommant un Jean Gersen, religieux de Saint-Étienne de Verceil, n'a pas été plus authentiquement produite que celle de Cajétan : au contraire, la correspondance de l'abbé Frova lui-même, rapportée par Amort, atteste qu'il n'a trouvé ni dans le monastère de Saint-Étienne, ni dans celui de Saint-André de Verceil, aucun religieux du nom de Gersen. (*V.* Frova.) Cependant Valart, ayant rencontré un abbé de St.-André, à l'époque de 1220, ami de S. François d'Assise et maître de S. Antoine de Padoue, en a fait l'auteur de l'*Imitation*, sous le nom de Jean Gersen, tandis que cet abbé de Saint-André se nommait Thomas *Gallus* ou *Gallo*. (*V.* Gallus.) Reste enfin le témoignage du manuscrit d'Arone, qui ne désigne Gersen, comme distinct de Gerson, que par la différence vocale d'une syllabe, et par la qualité commune d'abbé. Ce manuscrit, apporté de Gênes en 1579, fut trouvé dans la maison des jésuites d'Arone, qui était jadis un monastère de bénédictins. Bernardin Rossignol l'avait regardé comme très ancien, parce qu'il le croyait provenu de la bibliothèque de ce monastère. C'est-là ce qui induisit en erreur Bellarmin : l'erreur détruite, le préjugé est resté. Mabillon ne fut pas exempt non plus de prévention : son opinion sans doute influa sur celle de nos savants. Le manuscrit d'Arone, produit devant une assemblée d'érudits français, réunis à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, leur *parut* avoir au moins 300 ans, en 1687. Cette opinion, qui au reste n'avait point le caractère d'une décision, a été infirmée par d'habiles antiquaires du pays même; et le P. Zaccaria, l'homme le plus versé dans la connaissance des anciens manuscrits d'Italie, a jugé le manuscrit d'Arone postérieur à Gerson. (*Voy.* à ce sujet nos *Considérations*, à la suite de la Dissertation de M. Barbier, sur les traductions françaises de l'*Imitation*, Paris, 1812.) Un *Specimen* de six pages, dont l'auteur de cet article est redevable à M. Vernazza de Freney, savant littérateur et bibliothécaire de Turin, qui l'a fait calquer et graver d'après le manuscrit d'Arone retrouvé par lui à la Bibliothèque de cette ville, devra mettre les bibliographes à portée de vérifier par eux-mêmes le jugement des doctes antiquaires sur l'écriture de ce fameux manuscrit, qui, après tout, n'étant point décidément antérieur à l'âge de Gerson, ne saurait démontrer l'existence d'un auteur homonyme différent. C'est donc à tort que la plupart des dictionnaires historiques ont donné Jean Gersen comme un personnage qui ait existé réellement. G—ce.

GERSON, fils de Levi, fut la tige de deux familles très nombreuses, puisque au temps de la sortie d'Egypte elles se composaient déjà de 7500 personnes, sans compter les femmes. Les Gersonides, ou enfants de Gerson, étaient chargés spécialement du

soin du tabernacle, ou de la tente qui entourait l'arche d'alliance, du voile et des rideaux du parvis, etc. L'illustration de cette famille de lévites a rendu le nom de *Gerson* commun à un grand nombre de rabins, mentionnés dans les ouvrages de Bartolozzi et de Wolf. On se contentera d'indiquer ici les principaux. — Gerson ben Salomon vivait en Espagne au milieu du XIIIe. siècle, et a laissé, sous le titre de *Porte du Ciel*, un livre philosophique, divisé en trois parties, qui a été imprimé à Venise, 1547, in-4°. On en conserve des manuscrits dans plusieurs bibliothèques. — Levi ben Gerson, appelé aussi *Ralbagh* ou *Gersonides*, fameux rabin, médecin et philosophe, né à Bagnolas en Catalogne, mort à Perpignan en 1370, a laissé plusieurs ouvrages théologiques, métaphysiques et mathématiques, dont le plus connu est intitulé *Milchamot Adonaï* (les Guerres du Seigneur). Son Commentaire hébreu sur Job, imprimé à Ferrare en 1477, in-8°., passe pour le 2e. livre hébreu portant une date d'impression. Son Commentaire sur le Pentateuque, in-fol. de 408 pag., est sans date; mais il porte le nom du typographe (Abr. Conath), qui imprimait à Mantoue en 1476. (*V*. Giggei.) — Gerson ben Mosé, né à Soncino dans le duché de Milan, où le rabin Mosé son père avait établi une imprimerie, donna lui-même une édition de la Bible hébraïque, à Brescia, 1494, in-8°. Il en avait déjà donné une en 1491, dans les formats in-8°., in-4°. et in-fol. Toutes ces Bibles sont très rares. Gerson, qu'on appelle aussi *Soncinates*, transporta ensuite sa typographie à Constantinople. On ignore l'année de sa mort. — Isaac Gerson, autre imprimeur hébreu, exerçait son art à Venise à la fin du XVIe. siècle et au commencement du XVIIe. Il a enrichi de savantes préfaces plusieurs des ouvrages sortis de ses presses. — Christian Gerson, né en 1569 à Recklinghausen, dans l'électorat de Cologne, fut quelque temps professeur d'hébreu et de littérature talmudique et rabinique à Francfort-sur-le-Mein. La lecture du Nouveau-Testament de Luther l'ayant converti au christianisme, il fut baptisé à Halberstadt, étudia la théologie à Helmstadt, y donna des leçons d'hébreu, et, après avoir embrassé la communion réformée, fut fait pasteur de Berg, près de Bernbourg. Il périt malheureusement noyé dans la Saale, où sa voiture fut précipitée le 25 septembre 1627. Il avait publié un *Talmud judaïque*, Goslar, 1607, in-8°., et un ouvrage intitulé, *Chelec*, ou *Trésor des juifs talmudistes*, Helmstadt, 1610, in-8°. — Gerson (Chaphetz ben Mosé), rabin vénitien, né vers la fin du XVIIe. siècle, doit être compté parmi les savants précoces ou les enfants célèbres, étant mort à l'âge de dix-sept ans. On lui doit un livre de Poésies (*Manus rhythmorum*), publié à Venise, 1700, in-4°., avec une préface de son père, qui en fut l'éditeur. C. M. P.

GERSON (Jean Charlier de), chancelier de l'université de Paris, dit le docteur *très chrétien*, la plus grande lumière de France et de l'Église dans le XVe. siècle, fut surnommé *Gerson*, du village de ce nom, près de Rhétel, diocèse de Reims, où il vit le jour, le 14 décembre 1363. Envoyé, à l'âge de 14 ans, au collége de Navarre, il y étudia pendant dix années, en passant par tous les degrés des facultés, et eut pour professeur et pour ami le grand-maître Pierre d'Ailly, auquel il succéda dans

les places de chancelier de l'université, et de chanoine de Notre-Dame. Les troubles de l'Église et de l'État rendaient très difficiles à remplir les devoirs attachés alors à la première de ces dignités. Mais l'intérêt de la vérité l'emporta toujours chez lui sur toute autre considération. Les obligations qu'il eut au duc de Bourgogne qui l'avait fait nommer doyen de l'église de Bruges, le ressentiment du duc d'Orléans dont Gerson avait paru désapprouver la conduite politique dans un discours prononcé devant le roi Charles VI, et commençant par ces mots, *Vivat Rex*, ne purent empêcher Gerson, lors de l'assassinat du duc d'Orléans, de monter en chaire à St.-Jean-en-Grève, dont il était curé, d'y faire l'oraison funèbre de ce prince, et de s'élever hautement contre cet attentat. Dans une émeute populaire, sa maison fut pillée par les séditieux : il n'échappa à leur fureur, qu'en se cachant dans les voûtes de Notre-Dame, où il resta, selon les uns quelques jours, selon d'autres plusieurs mois, seul et livré à ses méditations. La persécution dont il avait failli être victime, ne put ralentir son zèle. Rendu à ses fonctions, il poursuivit, devant l'église de Paris et devant l'université, la doctrine de Jean Petit, lâche apologiste de l'attentat commis contre le duc d'Orléans; et il ne tint pas à Gerson que les écrits de ce courtisan ne fussent ensuite flétris au concile de Constance, où, par ménagement pour un parti puissant, on se contenta de condamner en général une doctrine qui tendait à justifier le meurtre sous le nom de tyrannicide. Gerson fut plus d'une fois député vers les papes, durant le schisme qui divisa si long-temps l'Église, lors des doubles élections faites à Rome et à Avignon. Après avoir réfuté, dans un mémoire *de Unitate ecclesiastica*, tout ce qu'on alléguait contre la convocation du concile de Pise, il y parut avec éclat; et il se conduisit d'une manière ferme, mais prudente, lorsqu'on procéda dans le concile à la déposition des deux contendants Grégoire XII et Benoît XIII, et à l'élection d'Alexandre V. Ce fut pendant la tenue de ce concile qu'il publia son fameux traité *De auferibilitate Papæ*, non pas, comme quelques-uns l'ont imaginé, pour reconnaître dans l'Église le pouvoir de supprimer la papauté; mais pour prouver qu'il est des cas où l'Église assemblée peut obliger deux concurrents à se désister, et qu'elle a droit de les déposer s'ils s'y refusent, quand l'intérêt de la paix et de l'unité l'exige. Le concile de Constance ouvrit une nouvelle carrière à son zèle et à ses talents. Il y assista en qualité d'ambassadeur du roi Charles VI, de l'église de France et de l'université de Paris. Il en fut l'ame, et en dirigea toutes les démarches dans l'affaire de Jean XXIII, qui avait succédé à Alexandre V, et dont la conduite irrégulière et l'opposition aux vues du concile ne firent qu'accroître le schisme au lieu de l'éteindre. Les discours que Gerson prononça en diverses occasions, et les traités qu'il y publia, eurent surtout pour objet de faire voir que l'Église peut se réformer elle-même, tant dans son chef que dans ses membres, lorsque le pouvoir est divisé; de montrer qu'elle a la faculté de s'assembler sans le consentement du pape, lorsqu'il s'obstine à ne vouloir pas la convoquer; de prouver la nécessité de la tenue des conciles, tant généraux que particuliers; de proscrire les annates, d'extirper la simonie, devenue très commune, etc. Il

avait fait établir, comme base des décrets du concile, la doctrine de la suprématie de l'Église, en ce qui concerne la foi et les mœurs. On lui prête à ce sujet, sur l'*immaculée Conception* dont la question agitait alors les esprits, un discours, prononcé au concile de Bâle, postérieurement au temps où il vivait. La piété de Gerson, quoique vive et zélée, ne fut ni superstitieuse ni crédule. Il dénonça, dans son traité *contrà sectam Flagellantium*, l'abus que ces sectaires faisaient des flagellations, dont Vincent Ferrier était l'apôtre; et il lui adressa, là-dessus, des remontrances amicales. Il composa un livre de l'examen des Esprits (*De probatione Spirituum*), où l'on trouve des règles pour discerner les fausses révélations des véritables; on doit juger qu'il était loin de se montrer favorable aux visions de Ste.-Brigitte, qui auraient été condamnées sur sa proposition, si elles n'eussent rencontré un apologiste dans le cardinal Torquemada. On pense bien encore que Gerson ne partageait, ni avec Hubertin de Casal, ou Jean Rusbroeck (*Admonit. de vitâ Christi, et Epist. de libro vitæ contemplativæ*), le système de l'union passive de l'ame absorbée en Dieu, qui ressemble beaucoup à l'amour pur des *quiétistes*, ni avec le docteur Pierre d'Ailly, les rêveries de l'astrologie judiciaire, qui était alors en grand crédit auprès des princes, et qu'il combattit, même dans sa vieillesse, avec quelque succès, contre des médecins de Lyon et de Montpellier (*Lib. de sigillis, et de observatione dierum*, (1) etc.): déjà son livre *De astrologiâ reformatâ* lui avait valu presque l'assentiment du docte évêque de Cambrai. Dans un autre traité (*De erroribus circà artem magicam*), il n'attaque pas moins les erreurs superstitieuses de la magie, que les préjugés de la médecine empirique. Mais l'erreur invétérée, comme aussi la prévention opiniâtre, ne devaient céder qu'aux progrès de la raison et de l'opinion, que le génie le plus sage ne pouvait alors que préparer. Sévère, mais humain, Gerson eût voulu ne frapper que l'amour-propre des sectaires, en renversant leur doctrine: il réfuta, avec force, les erreurs graves soutenues contre l'autorité de l'Église et de son chef, par Jean Hus, qui ne se rétracta point; mais il réussit à faire abjurer à Mathieu Grabon (1), religieux-mendiant dominicain, une doctrine qui proscrivait ces congrégations utiles, établies en Flandre et en Allemagne pour l'éducation et l'instruction chrétienne, et subsistant en commun du produit de leur travail. Il avait déjà contribué à faire révoquer, par ses écrits, la bulle d'Alexandre V en faveur des frères prêcheurs, contre les privilèges des pasteurs et des universités. Quel que fût l'esprit de sagesse et de paix dont Gerson était animé, tant de franchise et de zèle lui suscita de nombreux ennemis, surtout parmi les fauteurs de Jean Petit, qui l'obligèrent à se justifier de quelques propositions avancées dans ses sermons et dans ses écrits. Les adversaires de Gerson furent confondus: mais la crainte des dangers auxquels il se serait exposé de la part de la faction

(1) Ces deux traités, écrits en 1428, avaient surtout en vue la doctrine de Jacques Angeli, médecin astrologue de l'école de Montpellier, qui avait fait graver sur un talisman la figure d'un lion avec certains caractères pour la guérison des maux de reins, et qui recommandait aussi l'observation de certains jours pour la cure des maladies.

(1) Théologien de Weimar, dans la Saxe, au diocèse de Mersbourg, auteur du livre *De verâ religione et perfectione*, dans lequel étaient avancées des propositions dirigées contre l'institution des frères de la vie commune. (*Voy.* GÉRARD GROOT.)

des Bourguignons, s'il fût retourné à Paris, lui fit prendre le parti de se réfugier en Allemagne, déguisé en pèlerin, vers l'époque des dernières sessions du concile. Dans une lettre rapportée par Edmond Richer, sous la date de la fin de 1416, ou plutôt de 1417, il prévient de son voyage le moine Jean, son frère, dont il emprunte la qualité et l'habit, en lui adressant sa défense. Gerson s'arrêta d'abord dans les montagnes de Bavière: c'est là qu'à l'imitation de Boèce, il composa son livre *De Consolatione theologiæ*, mêlé de prose et de vers (1), avec une apologie de sa conduite au concile de Constance. Bientôt après, il se retira dans le duché d'Autriche, où le duc lui offrit un asile (*fugitivo... Dux miserans offert... assignatque locum*, dit Gerson). L'on a trouvé à l'abbaye de Mœlck beaucoup de copies de ses ouvrages, composés durant son exil, et notamment le traité *de Consolatione theologiæ*, à la suite duquel paraît, pour la première fois, l'*Imitation de Jésus-Christ*, dans un recueil transcrit en 1421: c'est l'époque où commençait à se répandre ce livre, qui offrait, à tous, durant ces temps de troubles et de calamités, des *consolations* d'un autre genre, dont l'auteur, sans doute, avait dû être éprouvé par la persécution et le malheur. Après plusieurs années de séjour dans cette terre étrangère, Gerson revint enfin se fixer à Lyon, au monastère des Célestins, dont son frère, du même nom, avec lequel Possevin l'a confondu, était prieur. Ce grand homme, que le cardinal Zabarella avait proclamé *le plus excellent docteur de l'Église*, dans le concile de Constance; dont les écrits fixaient sur les points les plus importants l'opinion des théologiens les plus éclairés, et que la divine Providence, suivant l'illustre rapporteur de l'assemblée du clergé de France de 1682, avait élevé au-dessus des autres par son caractère et son esprit pour l'opposer aux erreurs de son siècle, se réduisit, par humilité, à la fonction de maître d'école ou de catéchiste des enfants, qu'il rassemblait chaque jour dans l'église de St.-Paul, et dont il n'exigeait d'autre salaire que cette simple prière adressée à Dieu, et qui fut encore répétée par eux la veille de sa mort: *Seigneur, ayez pitié de votre pauvre serviteur Gerson!* Il mourut à l'âge de soixante-six ans, le 12 juillet 1429, après avoir fondé, dans la même église, un anniversaire qui fut célébré de son vivant, et après avoir légué aux célestins et aux chartreux d'Avignon, ses livres et ses manuscrits, en leur laissant, dans son *Testamentum peregrini*, un monument de la pureté de ses sentiments et de sa doctrine. On grava sur la tombe du saint docteur ces mots, qu'il avait continuellement à la bouche: *Faites pénitence, et croyez à l'Évangile.* Les lettres de la correspondance de l'évêque de Bâle, et du clergé de Lyon, en 1504, nous apprennent que Charles VIII, d'après les témoignages qui lui furent adressés et le rapport de son aumônier Laurent Bureau (1), fit ériger, à Gerson, une chapelle

(1) Ces vers et ceux qui se trouvent répandus dans d'autres écrits, l'ont fait mettre par G. J. Vossius au rang des poetes latins dont il donne l'histoire.

(1) Cet aumônier, confesseur de Charles VIII et de Louis XII, religieux carme, et docteur en théologie de l'université de Paris, méritait une mention dans la *Biographie*; son mérite le fit nommer évêque de Sisteron en 1494. Orateur signalé par son zèle, il prêcha avec succès les Vaudois, contre lesquels avait informé le parlement de Grenoble, et il les ramena, par la persuasion, à la croyance de l'Église. Ils s'en séparèrent depuis; mais Laurent Bureau était mort alors, à Blois, en 1504. Il était né à Liernais près de Saulieu, et il avait fait un poëme intitulé l'*Héliade*

dans la paroisse de St-Paul, où il avait été inhumé; que son image fut placée sur l'autel, avec sa devise, *Sursum corda*, et qu'un grand concours de peuple y vint honorer son tombeau. Cet autel ayant été détruit dans les guerres du calvinisme, le lieu de sa sépulture fut découvert en 1643, et attira de nouveau les hommages des fidèles. Le cardinal Alphonse de Richelieu, archevêque de Lyon, s'y porta lui-même. La relation d'Étienne Vernay, qui lui fut dédiée, témoigne qu'un grand nombre d'enfants éprouvèrent les bienfaits opérés par l'intercession de celui qui avait consacré ses derniers jours à l'instruction de l'âge le plus tendre. Du Saussay, dans son *Martyrologium gallicanum*, dit que l'on s'accordait généralement à le regarder comme bienheureux, et qu'on l'honorait en cette qualité, principalement à Lyon. Cependant, il n'a point été procédé à sa canonisation; et l'on présume assez que la cour de Rome s'y serait difficilement prêtée, à l'égard d'un docteur dont les écrits n'ont cessé d'être invoqués en faveur des libertés de l'église de France. Au reste, les cardinaux Torquemada, Bellarmin et autres célèbres ultramontains, quoique opposés à sa doctrine *sur la Puissance ecclésiastique*, parlent toujours avec vénération de lui, comme d'un homme docte et pieux, qui, par son amour pour la paix et son zèle pour la foi, combattit toutes les hérésies. Sa doctrine sur l'autorité de l'Église, professée par l'université de Paris, devint celle des universités de Cologne, de Vienne, de Cracovie, de Bologne, de Louvain même. Elle fut enseignée en Allemagne par le cardinal de Cusa; en Espagne, par Alphonse Tostat; en Italie, par Nicolas de Catane; en Flandre, par Adrien Florent, précepteur de Charles-Quint, et depuis pape sous le nom d'Adrien VI. Aussi l'évêque de Meaux, cette autre lumière de l'Église gallicane, cet éloquent défenseur de la saine doctrine, s'est-il fait gloire de prendre les principes du chancelier pour la base de ses sentiments sur les matières contestées entre les Français et les Romains. « Gerson, dit-il, dé-
» fendit avec un courage invincible la
» vérité catholique, et les intérêts de
» son roi et de la famille royale; ce
» qui lui mérita le nom de *docteur*
» *très-chrétien*... Ses écrits, ajoute-t-il
» avec Sixte de Sienne, marqués au
» coin d'un profond savoir, et remplis
» de pensées vives et affectueuses,
» sont très instructifs et en même
» temps très propres à donner ce
» goût et ces sentiments de piété
» dont l'auteur était pénétré, et qu'il
» desirait ardemment de communi-
» quer aux autres. » Il faut cependant reconnaître qu'on retrouve dans ses ouvrages plusieurs des défauts du siècle où il vivait. Son style est inégal, négligé, mêlé d'expressions vicieuses ou demi-barbares, plein d'idiotismes et même de locutions étrangères, enfin semé de citations d'écrivains sacrés et d'auteurs profanes. Au reste, Gerson, dédaignant le luxe des ornements et des images, cherchait plutôt dans ses écrits l'utilité que l'agrément. Néanmoins, lorsqu'il s'anime, et qu'il prie, exhorte ou conseille, son style n'a rien de dur, et coule de source; il est à la fois périodique et concis, elliptique et simple, et le plus souvent biblique. Les passages de l'Écriture et des Pères, dont il est nourri, ceux même des écrivains anciens, les uns et les autres adaptés à ses vues, mais toujours appropriés au sujet, y sont la plupart digérés et fondus dans le texte du discours. Tous

ses traités ne sont pas non plus également achevés : l'inégalité de la forme a pu influer sur celle du fonds ; mais tous remplissent plus ou moins directement leur objet. On lui fait le reproche de ce qu'en s'égarant quelquefois, il a dépassé le but qu'il se proposait ; de ce que trop prévenu des idées de la politique sur la nature du gouvernement de l'Église, il en faisait une monarchie aristocratique, dont le pape était le chef ; de ce qu'entraîné par les circonstances du schisme à parler souvent de déposition, il semble en avoir transporté l'idée, des pontifes douteux, aux chefs légitimes, lorsqu'ils abusent de leur pouvoir. Mais en général on découvre chez lui une science profonde, qui épuise les sujets importants ; un jugement solide, qui s'attache à l'Écriture, et aux principes d'une raison éclairée ; un amour sincère de la vérité, un courage à toute épreuve pour la soutenir ; une grande résignation à toutes les contradictions auxquelles son zèle pouvait l'exposer. On l'a accusé d'avoir montré de l'inconstance en reconnaissant tantôt Benoît XIII, tantôt Alexandre V : mais il reconnut le premier avec toute la France, jusqu'au moment où ce pape eut été déposé au concile de Pise ; et alors il s'attacha au dernier, avec toute la France, dès que les Pères de Pise eurent appelé celui-ci à la papauté : on ne pouvait tenir une autre conduite sans devenir schismatique. Gerson, comme on l'a dit, fut le plus ferme soutien de l'autorité de l'Église contre les prétentions de l'esprit de parti ou de secte ; il le fut aussi des droits de la hiérarchie contre les entreprises des réguliers. Il s'éleva dans ses écrits contre les vices d'une partie du clergé et des moines, mais non avec l'exagération et l'amertume que Clamenges a plus d'une fois mises dans ses éloquentes déclamations. Les actes de la faculté de théologie contiennent un monument du zèle de Gerson, dans les réglements qu'il fit touchant les abus de la méthode scolastique et le mauvais goût des questions oiseuses qui nuisaient singulièrement à la saine théologie. Ce même zèle pour la pureté des études et la gravité de l'instruction, lui fit blâmer la lecture des romans tels que celui *de la Rose*, et les représentations, dans les églises et dans les collèges, des scènes de comédie, qu'il nommait *ludi stultorum*. D'aussi nobles qualités étaient relevées par un grand fonds de modestie, par des mœurs simples et pures, par beaucoup de modération au milieu des disputes animées et des affaires épineuses dans lesquelles il se trouvait engagé. On a voulu récuser son autorité, ainsi que celle du cardinal d'Ailly, sous prétexte qu'ils avaient écrit dans un temps de schisme : « mais, dirons-nous avec Bossuet, ni l'un ni l'autre n'ont pu être suspects sur les droits du St.-Siége, puisqu'ils furent les plus intrépides défenseurs du siége apostolique et de la majesté pontificale contre Wiclef et les Hussites, et qu'après l'extinction du schisme ils rétablirent l'autorité du pontife dans l'état d'où le schisme l'avait fait déchoir. » Enfin, l'on a prétendu que Gerson s'était rétracté avant sa mort de tout ce qu'il avait écrit touchant le pouvoir des conciles sur le pape ; mais ce paradoxe a été complètement réfuté par Dupin. Il n'existe guère d'auteur dont on ait des éditions plus anciennes et plus multipliées, comme il en est peu dont les ouvrages aient été plus répandus, plus souvent transcrits, et soient en plus grand nombre que ceux de Gerson ; la plupart n'offrent, il est vrai,

qu'une médiocre étendue. Il serait trop long de faire l'énumération de ces écrits : nous nous sommes bornés, dans le cours du récit même, à en désigner les plus remarquables. Peu de temps après l'invention de l'imprimerie, une édition de ses principaux ouvrages fut publiée, sans date et sans nom de typographe : ce qui forme un des caractères des premiers livres imprimés. Des éditions partielles de ses opuscules, données ensuite (vers 1472) à Cologne, à Augsbourg, à Nuremberg, furent réunies en deux tomes, en 1479, sans désignation de lieu. La première édition générale de ses œuvres parut, non à Bâle, comme le dit Dupin, mais à Cologne, 1483-84, in-fol., 4 volumes. Elle contient plusieurs pièces relatives à l'affaire de Jean Hus, et qu'on ne trouve point dans les éditions qui se sont succédées peu après, à Strasbourg, 1488 (*V.* Geyler), à Bâle, 1489, etc. Les sermons de l'auteur, que Dupin croit avoir été ajoutés dans une édition de Paris en 1491, étaient déjà dans la collection de Cologne. La plupart, prononcés en français, y paraissent en latin, traduits par un théologien allemand (Jean Brisgoëk). Ces éditions furent réimprimées à Bâle, à Paris, à Lyon, à Venise, etc., dans le xvie. siècle, plus ou moins complètement, ou avec des additions, mais sans beaucoup de soin et d'ordre. Au commencement du xviie., Richer en donna une plus étendue et mieux soignée que les précédentes : mais il y règne encore de la confusion dans la distribution des pièces, parce que, comme il le déclare lui-même, on ne lui laissa pas le temps de les mettre en ordre, ni de les revoir sur les manuscrits. Son édition était prête en 1606 ; mais elle ne parut que l'année suivante, le nonce Barberini en ayant obtenu la suspension, pendant la querelle de Paul V avec les Vénitiens, qui s'étayaient beaucoup de l'autorité de Gerson, soutenue par l'organe de Fra-Paolo. C'était André Duval, ennemi de l'éditeur, qui avait dénoncé cette édition au nonce ; et ce fut à ce sujet que Richer composa, en latin, son *Apologie de Gerson*, qui ne put être imprimée qu'en Hollande (Leyde, 1676), après la mort de l'auteur. *L'Esprit de Gerson*, que Lenoble donna, sous la désignation de Londres, en 1691 et 1710, et dont il a été fait une réimpression à Paris, 1801, en est en grande partie l'extrait en français, sauf quelques propositions, telles que la faculté attribuée au pape de représenter l'Église universelle lors d'un concile non œcuménique, proposition qui fut jugée contraire à la doctrine de Gerson et de l'Église gallicane. D'Hérouval, chanoine régulier de l'abbaye de St.-Victor, où se trouvaient beaucoup de manuscrits inédits de Gerson, avait mis sous presse une nouvelle édition de ses œuvres : elle en fut retirée par ordre de Louis XIV, à qui l'on avait cherché à rendre suspects les ouvrages du célèbre chancelier de l'université, comme contenant des principes anti-monarchiques. Les matériaux en furent remis au docteur Dupin : celui-ci travailla sur un plan plus vaste ; mais n'ayant pu obtenir de privilége pour publier son édition à Paris, il fut obligé de la faire imprimer à Amsterdam, sous la rubrique d'Anvers, 1706, cinq vol. in-fol. Cette édition est la plus complète de toutes. Les différentes pièces qui la composent, ont été revues sur les meilleurs manuscrits, et rangées dans un ordre méthodique. On y trouve plus de cinquante traités qui n'avaient jamais

vu le jour. Elle comprend toutes les pièces relatives à l'affaire de Jean Petit, et beaucoup d'écrits des auteurs contemporains sur les matières qu'on discutait alors avec chaleur dans l'Église et dans l'État. L'éditeur l'a fait précéder d'un *Gersoniana*, contenant un historique abrégé des controverses, de la doctrine et des ouvrages de l'auteur ou qui lui sont attribués. Mais on n'y a pas mis, non plus que dans la liste de ses écrits, arrachée à Gerson par son frère, et qui est loin de les comprendre tous, le *Floretus*, imprimé à Lyon, sous le nom de Gerson, en 1494; c'est un commentaire sur une espèce de *Somme théologique* en vers, mal-à-propos attribuée à St. Bernard: le texte est peu de chose: mais le commentaire a toute la méthode et la clarté qu'on peut desirer. On n'y a pas mis davantage la traduction en langue vulgaire du *Stimulus amoris* de St. Bonaventure, paraphrasé par Gerson pour ses sœurs; ni encore l'*Internelle consolation*, en trois livres, qui aurait été écrite en français pour le même objet, et qui n'est autre que l'*Imitation de J. C.*, mais sans l'application aux moines, et avant la disposition qui a donné lieu à l'inscription actuelle de l'ouvrage latin, existant jadis chez les chartreux d'Avignon et dans d'autres monastères, sous le titre *De Consolatione internâ*. Gerson, surnommé par les théologiens même de Flandre et d'Allemagne, le docteur des consolations (*doctor consolatorius*), est, comme on sait, un des prétendant-droit au livre de l'*Imitation de J. C.* Il est même, sans en excepter Saint Bernard, le plus ancien auteur auquel ce livre ait été généralement attribué. Cette attribution, prouvée par l'inscription d'un grand nombre de manuscrits sous son nom ou sous celui de son pseudonyme (*V.* Gersen), est confirmée par la multitude plus grande encore d'éditions des xve. et xvie. siècles, qui portent son nom. Il est résulté de l'extrait que nous avons fait du volumineux Index du Vatican, contenant, en plus de cinquante volumes in-fol., l'indication de tous les livres existants dans les bibliothèques des monastères d'Italie avant 1600, qu'il ne s'est guère écoulé d'années depuis 1470 jusqu'à cette époque, où il n'y ait eu plusieurs éditions latines ou italiennes de l'*Imitation*, avec le nom du chancelier de Paris, soit à Venise, soit à Florence, soit à Rome ou ailleurs; tandis qu'il ne s'en est trouvé aucune sous celui de Gersen, et qu'il en existe très peu sous celui de Kempis, et seulement dans la seconde moitié du xvie. siècle. Bossuet regardait en effet Gerson comme très digne d'avoir composé cet ouvrage, par l'onction et la piété qui caractérisent plusieurs de ses traités ascétiques, tels que ceux *De monte contemplationis*, *De paupertate spirituali*, *De parvulis ad Christum trahendis*, *De simplicitate cordis*, etc. Le docteur Jacques de Ste.-Beuve, Charles Labbé et Dupin, ont énoncé une opinion qui appuie ce sentiment. L'auteur de cet article, dans ses *Considérations* touchant le même objet, mises à la suite de la *Dissertation* de M. Barbier sur les traductions françaises de l'*Imitation* (Paris, 1812), a encore revendiqué ce livre en faveur de l'illustre chancelier de l'université, en l'ôtant au prétendu Gersen, reproduit par MM. Napione et Cancellieri, et le restituant au vrai titulaire français par de nouvelles preuves, tirées soit des circonstances coïncidentes avec le temps, le lieu, la situation où s'est trouvé Gerson; soit de l'analogie de sentiment et d'expression qu'offrent plu-

sieurs de ses *Lettres spirituelles* avec le livre de l'*Imitation* qui leur est antérieur, et dont il serait bien étonuant qu'il n'eût point parlé dans son traité *De laude Scriptorum* ou dans son épître *De libris legendis*, si l'ouvrage lui était étranger. Une vie détaillée de Gerson éclairerait beaucoup, non seulement cette question, mais l'histoire religieuse, politique et littéraire de son temps. La nomenclature de ses écrits, dans le *Gersoniana*, en désignant l'époque et en indiquant les circonstances dans lesquelles il a produit ses ouvrages, suit moins l'ordre de leur composition, toute relative aux études, aux fonctions et aux diverses positions de l'auteur, que la division des matières qui forment les volumes de la collection de ses œuvres. On y trouve réunis les Éloges historiques placés en tête des différentes éditions, plutôt que la Vie proprement dite de Gerson, qu'il serait à desirer qu'on recueillît de ses écrits dans un ordre qui offrirait successivement l'homme public, ou l'orateur de la chaire, de la cour et des conciles, et l'écrivain ascétique, ou l'homme de l'exil, de la méditation et de la retraite. G-CE.

GERSON (THOMAS DE), neveu du précédent, chanoine de la Ste.-Chapelle de Paris en 1458, et chantre dignitaire de St.-Martin de Tours, se trouve nommé et qualifié ainsi dans une note, sous la date de 1493, rapportée au bas d'un exemplaire d'une ancienne traduction française de l'*Imitation de J.-C.*, provenant des livres légués par M. Letellier, archevêque de Reims, à la bibliothèque de Sainte-Geneviève. Suivant cette note, sur la foi d'un témoin domestique qui aurait vécu depuis 1440 avec Thomas de Gerson jusqu'à sa mort, celui-ci serait auteur (ou plutôt traducteur) français de l'*Imitation*, qu'il aurait donnée à son oncle Jean Gerson, *par humilité*. Il aurait été aussi le transcripteur, en 1472, de ce beau manuscrit de l'*Imitation*, in-fol., décrit par de Lannoy, et portant en tête l'effigie du chancelier, qui paraît être un portrait de famille. Il aurait de plus traduit les *Vies des Pères du désert*, d'après St.-Jérôme, et composé un livre intitulé : *Des sept paroles du Saulveur en l'arbre de la croix*. Nous avons vu en effet une édition de ce livre, *de nouveau imprimé* à Paris, Cavelier, 1538, in-8°., avec la figure d'un chanoine à genoux devant la croix ; et, dans le Catalogue de la bibliothèque du Roi, on trouve cet ouvrage attribué à un chanoine de la Sainte-Chapelle. Enfin, d'après la note citée, Thomas de Gerson serait mort en 1475, et enterré dans l'église de St.-Martin de Tours. La bibliothèque de M. Barré, auditeur des comptes, mort en 1743, possédait un exemplaire du poëme *Des faulses amours*, Paris, in-4°., gothique, sans date, désigné sous le nom de Guillaume Alexis, et, dans une note manuscrite, sous celui de Thomas de Gerson. G—CE.

GERSONIDES. *Voy.* GERSON fils de Levi.

GERSTEN (CHRÉTIEN-LOUIS), mathématicien allemand, né à Giessen en février 1701, fut nommé professeur ordinaire des sciences mathématiques dans cette université, en 1733. S'étant laissé condamner par défaut, dans un procès qu'il eut contre son beau-frère, et privé d'une grande partie de son traitement de professeur, il prit le parti de quitter sa ville natale. Mais ayant vainement cherché de l'emploi à Altona et à Pétersbourg, il revint peu de temps après dans le pays de Darmstadt, où il vécut dans un état

voisin de la misère, parce qu'il ne voulut ni s'arranger avec son beau-frère, ni reprendre les fonctions de professeur qu'on lui offrit de nouveau. En 1748, il fut arrêté à Francfort pour avoir écrit en termes inconvenants au landgrave de Hesse - Darmstadt, et fut conduit au château de Marxburg pour y rester prisonnier toute sa vie. La cour lui avait assigné un traitement de 200 florins; il donnait en outre à Marxburg des leçons particulières: ses observations et prédictions météorologiques étaient fort estimées; enfin il aurait pu encore être heureux, autant qu'on peut l'être dans la captivité. Cependant, quoiqu'il fût loin de reconnaître ses torts et de demander grâce, et qu'il affectât même de braver la cour de Darmstadt, elle se décida à lui rendre la liberté en 1760; et pour s'assurer avant tout de l'usage qu'il en ferait, la banlieue de Braubach lui fut d'abord désignée, comme prison pour un an. Mais avant l'expiration de ce terme, il s'évada, et se tint caché tantôt à Wisbaden, tantôt à Offenbach ou bien à Francfort. Il mourut, le 13 août 1762, dans cette dernière ville, accablé de tout le poids de l'indigence. Son caractère inflexible et opiniâtre avait causé son malheur; mais il était plein de probité, et avait comme mathématicien un mérite distingué. Dès 1722, il avait inventé une *Machine arithmétique* fort ingénieuse, dont il adressa en 1735 la description au chevalier Hans Sloane, qui l'a fait insérer dans les *Transactions philosophiques*, n°. 438. L'auteur y passe en revue les principales tentatives faites en ce genre avant lui; mais il paraît n'avoir eu connaissance ni de celle de Pascal, ni de celle de Grillet, les plus anciennes en date, et à plusieurs égards les plus avantageuses. On sait que Pascal avait inventé sa machine arithmétique dès 1642: mais elle n'a été décrite que long-temps après (*V.* les *Machines approuvées par l'académie des sciences*); et quoique du cabinet du Roi elle ait passé à la collection de l'académie, et au conservatoire ou dépôt des machines de l'abbaye St.-Martin-des-Champs, elle est généralement assez peu connue: sa grandeur est celle d'une petite caisse, susceptible d'être posée sur une table. La machine de Grillet, tout-à-fait portative, et plus commode sous ce rapport (*V.* GRILLET), avait été décrite et figurée dans le Journal des savants de 1678; on a lieu de s'étonner qu'elle ne soit pas plus connue. Le chevalier Morland en avait imaginé deux, et en publia la figure, mais sans description, à Londres en 1673; l'une devait servir pour l'addition et la soustraction, l'autre pour la multiplication. Il paraît au surplus qu'il ne les fit jamais exécuter, et qu'elles n'auraient pu remplir entièrement leur objet. Celle que Leibnitz présenta en 1673 à la société royale de Londres, et dont il a donné la description dans les *Miscellanea Berolinensia*, tom. I, en 1709, quoique d'un volume peu commode, paraît supérieure aux précédentes. Le marquis Poleni s'était aussi exercé sur le même sujet; sa machine est décrite avec celle de Leibnitz, dans le *Theatrum arithmetico-geometricum* de Leupold, publié à Leipzig en 1727, après la mort de l'auteur, qui en avait aussi imaginé une sur un plan un peu différent, et dont il se promettait de grands avantages, mais qu'il n'eut point la satisfaction de voir terminée. Enfin Lépine, en 1725, et Hillerin de Boistissandeau, en 1730, s'occupèrent encore de cet objet; et leurs inventions se trouvent dans le *Recueil des machines* de l'académie des scien-

ces, tom. IV et V; la première un peu compliquée, diffère peu, d'ailleurs, de celle de Pascal. Boistissandeau, voulant enchérir sur ses prédécesseurs, fit trois machines différentes. La première n'était point assez simple, et de plus était incommode et sujette à être dérangée à cause des frottements; la deuxième avait les mouvements plus doux, et s'adaptait mieux aux différents genres de fractions complexes; la troisième, moins compliquée, était d'une exécution plus facile, et l'auteur en avait fait des modèles en bois qui avaient assez bien réussi. La machine inventée par Gersten, très différente dans le plan et l'exécution, semble, sous quelques rapports, supérieure à toutes les précédentes, quoique au fond ces sortes de machines ne doivent être regardées que comme des curiosités ingénieuses, propres à figurer dans le cabinet d'un amateur. On ne peut tirer, dans la pratique, une véritable utilité que de celles qui sont fondées sur la propriété des logarithmes (*Voy.* GUNTHER). Les autres ouvrages de Gersten sont : I. *Tentamina systematis novi ad mutationes barometri ex naturâ elateris aërei demonstrandas*, Francfort, 1733, in 8°. II. *Methodus nova ad eclypses terræ et appulsus lunæ ad stellas supputandas*, Giessen, 1740, in-4°. L'auteur y a joint un précis de l'histoire de l'observatoire de cette ville. III. *Exercitationes recentiores circâ roris meteora*, Offenbach, 1748, in-8°. IV. Différents *Mémoires astronomiques* insérés dans les Transactions philosophiques, Nos. 473, 482 et 483 : le dernier décrit un quart-de-cercle mural perfectionné. V. Un *Traité de perspective*, resté manuscrit.

B—R—D.

GERSTLACHER (CHARLES-FRÉDÉRIC), publiciste estimé, naquit en 1732 à Böblingen, dans le Würtemberg : nommé, en 1761, professeur extraordinaire de droit à l'université de Tübingen, où il avait fait ses études, il accepta ensuite, en 1767, une place d'assesseur au tribunal de la cour à Carlsruhe; et, ayant rempli cette charge avec la plus grande distinction, il devint successivement en 1789, conseiller privé effectif, et en 1791, assesseur à la cour de révision que le gouvernement de Bade venait d'établir. Il mourut le 15 août 1795. Il a publié dix-huit ouvrages, dont on trouve l'énumération dans le 4e. vol. du Dictionnaire des auteurs allemands par Meusel, Leipzig, 1804. Nous citerons seulement : I. *Commentatio de quæstione per tormenta*, Francfort et Leipzig, 1753, in-4°. II. *Specimen juris publici de majore statuum imperii ætate antiquissimâ, antiquâ et hodiernâ*, Francfort, 1755, in-4°. III. *Bibliothèque juristique, dans laquelle on indique tous les ouvrages qui traitent de la jurisprudence, ou qui peuvent servir aux personnes qui s'occupent de cette science*, 2 vol. en six cahiers, Stuttgart, 1758-1762, grand. in-8°. IV. *Recueil des édits et ordonnances du duché de Würtemberg, avec une Introduction sur la constitution ancienne et moderne de cet état*, deux vol., 1759-1760, in-4°. et in-8°. V. *Recueil des ordonnances de Baden Durlach*, Francfort et Leipzig, 3 vol. in-8°., 1773-1774. VI. *Corpus juris Germanici et privati*, c'est-à-dire, *Le texte le plus exact de toutes les lois, ordonnances et autres édits de l'Empire germanique, en ordre systématique, avec des notes*, 4 vol. gr. in-8°., Francfort et Leipzig (Carlsruhe), 1783-1789. Le premier volume traite des lois et ordonnances de l'Empire germanique; le

second, des concordats entre la nation allemande et l'église de Rome, du traité de Passau et de celui de Westphalie; le troisième contient les autres traités de paix conclus par l'empire germanique, et le quatrième renferme également des traités de paix, des lois, des édits et des ordonnances, avec une table des matières contenues dans les quatre volumes. VII. *Manuel des lois de l'Empire germanique, d'après le texte le plus exact, dans un ordre systématique*, onze vol. in-8°., Francfort et Leipzig, 1786 - 1794. Ces derniers ouvrages sont en allemand. B—n—d.

GERTRUDE (Sainte), abbesse de Nivelle, était fille du bienheureux Pepin de Landen, prince du Brabant, maire du palais des rois d'Austrasie, et de la bienheureuse Ite ou Ideberge: élevée sous les yeux de pieux parents, elle suça pour ainsi dire, avec le lait, l'amour des choses divines. Dès l'âge de dix ans, elle résolut de consacrer à Dieu sa virginité. Demandée en mariage par le fils du gouverneur de la haute Austrasie, quoique cette alliance fût approuvée du roi Dagobert et de ses parents, elle déclara, en présence du prince, qu'elle n'aurait d'autre époux que son sauveur. Dagobert, charmé de tant de vertu, ordonna qu'on la laissât libre. Ayant perdu son père à l'âge de quatorze ans, et restée avec sa mère, l'une et l'autre, quelques années après, par le conseil de S.-Amand, résolurent de se retirer dans un monastère, qu'Ideberge fonda à Nivelle en Brabant. Cette sainte entreprise ne s'exécuta point sans quelques traverses : Ideberge, les ayant surmontées, présenta Gertrude aux évêques, qui lui donnèrent le voile, et la bénirent quoiqu'elle n'eût guère plus de vingt ans, en qualité de première abbesse de la nouvelle communauté. Gertrude justifia par sa conduite le choix qu'on avait fait d'elle; et Ideberge elle-même se mit sous la direction de sa fille. Cette sainte dame mourut âgée de soixante ans, cinq années après être entrée dans le monastère. Les martyrologes de Flandre en font mention le 8 mai. Gertrude, privée de l'aide de sa mère, se déchargea d'une partie des soins de la supériorité, sur des personnes dont elle connaissait la vertu, pour se livrer plus librement à la contemplation et aux pratiques de la pénitence. Sa santé s'étant affaiblie, elle se démit de la dignité abbatiale, et vécut encore trois ans après sa démission. Elle mourut, le 17 mars de l'an 659, âgée de trente - trois ans : son culte s'est extrêmement répandu en Brabant et en Allemagne; beaucoup d'églises y sont sous son invocation. Son monastère a été, au XII°. siècle, changé en un chapitre noble de chanoinesses. Sa vie a été écrite par un auteur qui avait assisté à ses funérailles; il ne rapporte, dit-il, que ce qu'il a vu ou appris de témoins irréprochables. Cet ancien monument nous a été conservé; les bollandistes l'ont fait imprimer dans leur *Recueil*, au 17 mars, avec leurs observations: dom Mabillon en a donné une nouvelle édition sur un manuscrit des Feuillants de Paris.—Gertrude (Sainte), chanoinesse de l'ordre de Prémontré, née de Louis landgrave de Hesse et de Thuringe, et de Sainte-Élisabeth, fille d'André roi de Hongrie, renonça aux avantages de sa naissance, pour se consacrer à Dieu, et fut une des premières maîtresses ou supérieures du noble chapitre d'Altenberg, au diocèse de Trèves. Elle fit construire à côté de son monastère un hôpital, où elle servait elle-même les malades. Urbain IV ayant publié une croisade, Ger-

trude se croisa, et fit croiser les chanoinesses ses filles, pour concourir, disait-elle, au succès de la guerre sainte par l'arme spirituelle des prières, puisqu'elles ne le pouvaient autrement. Elle fut aussi une des premières qui solennisa la fête du St.-Sacrement, instituée par le même pape. Après beaucoup de bonnes œuvres et d'exemples de vertu, elle mourut le 13 août 1297, et fut mise au rang des saintes par Clément VI. — GERTRUDE (Sainte), abbesse de l'ordre de S.-Benoît, née à Eisleben en Haute-Saxe, était sœur de Sainte-Mechtilde, et fut mise à l'âge de cinq ans chez les bénédictines de Robersdorf, où elle prit l'habit en 1294. Elle savait le latin, et l'écrivait avec facilité : elle avait aussi étudié l'Écriture sainte et lu les Pères; mais sa principale occupation était la contemplation, et elle s'est particulièrement rendue fameuse par un livre de *Révélations*, où elle fait le récit de ses communications avec Dieu. Tout y respire un abandon absolu à la volonté divine, et une entière abnégation de soi-même. Nul livre, disent les maîtres de la spiritualité, après ceux de Sainte-Thérèse, ne peut être plus utile aux contemplatifs. Cette Sainte-Gertrude mourut en 1334, après avoir été abbesse quarante ans. Le livre des *Révélations* a été souvent imprimé : les meilleures éditions sont celles de Lanspergius, chartreux, mort en 1559, et de Blosius, abbé de Liessies et restaurateur de ce monastère, qui mourut en 1568. Le même livre a été réimprimé sous le titre de *Insinuationes pietatis, seu vitæ sanctæ Gertrudis Virginis et abbatissæ Sancti Benedicti*, Paris, 1662, par les soins de dom Nicolas Canteleu, bénédictin de la congrégation de S.-Maur; sous le même titre, Saltzbourg, 1662, in-12, par dom Laurent Clément, bénédictin, qui fit précéder cette édition d'une *Vie de Ste.-Gertrude*, traduite ensuite par lui-même en français; et deux ans après sous celui de *Sanctæ Gertrudis V. et abbatissæ Sancti Benedicti insinuationum divinæ pietatis exercitia*, par dom Mége, de la même congrégation, qui en donna, en 1674, une traduction en français. L—Y.

GERVAIS (Saint). *V.* PROTAIS.

GERVAIS, 14ᵉ. abbé-général de Prémontré, et ensuite évêque de Séez, était né en Angleterre, au diocèse de Lincoln, de parents illustres. Étant venu en France pour y perfectionner ses études, après avoir pris le bonnet de docteur en théologie dans l'université de Paris, il embrassa l'institut de Prémontré à l'abbaye de St.-Just, diocèse de Beauvais. Son abbé ayant été élevé sur le premier siége de l'ordre en 1195, Gervais fut choisi pour le remplacer : il devint bientôt après abbé de Thenailles, et en 1209 abbé-général de Prémontré. Il eut et mérita la confiance des papes de son temps. Célestin III, lorsque Gervais était encore à St.-Just, le chargea de l'administration du diocèse de Beauvais, pendant la captivité de l'évêque Philippe de Dreux, cousin du roi, fait prisonnier en défendant les armes à la main le Beauvaisis, où Richard-Cœur-de-Lion faisait du dégât. Innocent III, au concile de Latran, où assistait Gervais, lui donna des marques d'une estime particulière; il le fit son grand pénitencier, et lui accorda en Italie plusieurs établissements pour son ordre, qui jusque-là n'y en avait point eu. Honorius III, continuant à Gervais la même bienveillance, engagea Henri III, roi d'Angleterre, à le nommer à l'évêché de Séez, et voulut le sacrer lui-même (18 juillet 1226.) Sous ces deux der-

niers pontifes, Gervais fut chargé de négociations et de commissions importantes, les unes au sujet de la croisade qui se préparait alors; les autres, pour le maintien de la discipline ecclésiastique, la réduction des Albigeois à l'obéissance et leur conversion à la foi. Devenu évêque, Gervais ne changea rien à sa façon de vivre humble et modeste. Après avoir gouverné son ordre pendant onze ans, et le diocèse de Séez pendant huit, il mourut le 28 décembre 1228, également regretté de ses religieux et de ses diocésains. Il fut enterré à l'abbaye de Silly, de son institut. On a de lui des *Lettres* intéressantes pour l'histoire de son temps. La plupart sont adressées à des papes, à des rois, à des princes, à des évêques, etc. Quelques-unes lui sont écrites par les mêmes personnages. La latinité en est bonne pour le temps, dont elles servent admirablement à faire connaître l'esprit. Elles étaient restées ignorées, lorsqu'en 1663 Norbert Cailleu, prieur de Prémontré, envoyé par l'abbé-général le Scellier dans les abbayes de Flandre pour y recueillir ce qu'il pourrait y trouver d'anciens monuments, les découvrit dans la bibliothèque de l'abbaye de Vicogne, près Valenciennes, et les fit imprimer dans cette ville au nombre de soixante-dix. Depuis, le P. Hugo, abbé d'Estival, ayant appris qu'il y en avait un exemplaire manuscrit à l'abbaye de Steinfeld, diocèse de Cologne, se le fit adresser, et, au lieu de soixante-dix lettres, y en trouva cent-trente-cinq, qu'il a publiées dans son recueil intitulé: *Sacræ antiquitatis monumenta*, Estival, 1725, 2 vol. petit in-fol. Gervais avait aussi laissé des *Commentaires sur les psaumes et les petits prophètes*, et des *Homélies*. Malgré de soigneuses recherches, le P. Hugo n'a pu recouvrer aucun de ces ouvrages. L—Y.

GERVAIS (Robert), né à Andusc avant le milieu du XIVe. siècle, fut d'abord religieux de l'ordre des frères prêcheurs, et tiré de son cloître par le pape Urbain V pour être fait évêque de Senez. Dans le grand schisme d'Occident, il prit, ainsi que tous les évêques français, le parti de Clément VII, et écrivit en 1388 contre Jean de Lignano et Balde, qui tenaient pour Urbain VI, un *Traité du schisme*, qui se trouvait au nombre des manuscrits de la bibliothèque de Colbert. La même bibliothèque renfermait un autre ouvrage du même auteur, composé en 1385, et intitulé le *Miroir royal*. Gervais mourut en 1396. V. S. L.

GERVAIS (Maître). *Voy.* Chrétien.

GERVAIS de TILBURY, historien du XIIIe. siècle, né dans le bourg de ce nom sur les bords de la Tamise, après avoir visité une partie de l'Europe, arriva vers 1208 à la cour d'Othon IV, empereur d'Allemagne. Ce prince, qui descendait par sa mère d'une illustre famille d'Angleterre, accueillit Gervais avec une grande distinction, le fit l'un de ses orateurs, le nomma ensuite chancelier, et enfin maréchal du royaume d'Arles. Gervais mourut vers 1218. On a de lui: *Otia imperialia, libri tres* (1); ce sont des mélanges de physique, d'histoire et de géographie. Il leur donna ce titre, parce qu'il les avait composés pour dissiper l'ennui d'Othon, auquel il les dédia. Leibnitz a publié cet ouvrage dans ses *Scriptores Brunswicenses*, tome 1er., pages 881-1004, et les différentes leçons de

(1) Cet ouvrage est aussi connu sous ces titres: *Mappa sive descriptio mundi*, ou *De mirabilibus orbis*.

quatre manuscrits de Paris, ainsi qu'un supplément dans le tome II, pag. 751-784. J.-J. Mader avait déjà publié une partie du second livre d'après un manuscrit de la bibliothèque d'Helmstadt, ibid., 1673, in-4°., sous le titre suivant: *De imperio Romano, et Gothorum, Longobardorum, Britonum, Francorum, Anglorumque regnis ex Otiis imperialibus*. La préface de Mader peut être regardée comme une savante dissertation sur l'origine, l'accroissement et les différentes révolutions du royaume d'Arles. Duchesne a inséré la *Descriptio Galliarum* de Gervais dans ses *Scriptores Francor. coætanei*, tome 1er., pag. 19, et les autres passages du même auteur qui ont rapport à la France, tome III, pag. 363-373. Dom Bouquet (ou plutôt dom Poirier) en a aussi publié des extraits dans le *Recueil des historiens de France*, tome XI, et il en annonçait d'autres parmi les volumes suivants. Plusieurs écrivains postérieurs, et entre autres le moine Helinand, se sont appropriés un grand nombre de passages de l'ouvrage de Gervais sans lui en faire honneur. Toutes ses idées sur la physique, qui étaient celles de son siècle, annoncent beaucoup d'ignorance et de crédulité. L'abbé Lebeuf en a rapporté quelques-unes dans le tome II de ses *Dissertations sur l'Histoire de France*, pag. 187. On attribue encore à Gervais: I. *Illustrationes Galfridi Monemuthensis libri IV*. II. *Historia Terræ sanctæ*. III. *De origine Burgundionum*. Les nouveaux éditeurs de la *Bibl. hist. de France*, observent que c'est à tort que le P. Lelong a dit que cet ouvrage avait été imprimé dans les *Scriptores Brunswicenses*. IV. *Facetiarum liber*, dédié à Henri II, roi d'Angleterre, dont on dit que Gervais était proche parent. V. *Tricolumnium Angliæ*. VI. *Metrica descriptio Balneorum Puteolanorum*. Tous ces ouvrages restés en manuscrit sont peu connus. W—s.

GERVAISE (NICOLAS), né à Paris en 1662 ou 1663, était fils d'un médecin en réputation, attaché au surintendant Fouquet. Il embrassa de bonne heure l'état ecclésiastique. A peine âgé de vingt ans, l'abbé Gervaise partit avec des missionnaires pour le royaume de Siam, où il séjourna environ quatre ans. Avide d'instruction, il étudia avec soin les mœurs, les usages, le caractère, et jusqu'à l'histoire des habitants de ce pays. De retour en France, il publia une *Histoire naturelle et politique du royaume de Siam* (1 volume in-4°., 1688), et, peu de temps après, une *Description historique du royaume de Macassar* (1 vol. in-12). Ce savant ecclésiastique avait amené avec lui, des Indes orientales, deux fils du roi de Macassar. Plus capable qu'aucun autre de suivre leur éducation, puisqu'il était à peu près le seul homme de France qui sût parler la langue de ces enfants, il fut chargé, par Louis XIV, de les instruire dans la religion catholique. Cette tâche remplie, il devint curé de Vannes, en Bretagne, puis prevôt de Suèvres, dans l'église de St.-Martin de Tours. Sa résidence à Suèvres fut de longue durée: ce fut dans cette retraite qu'il composa ses ouvrages les plus importants; et il ne quitta sa prévôté qu'en 1724, pour se rendre à Rome, où le pape le sacra évêque d'*Horren*. A peine revêtu de ce titre, qui lui imposait de dangereuses obligations, le courageux prélat se mit à la tête de plusieurs ecclésiastiques, et se rendit en Amérique, dans l'espoir d'y convertir

à la foi chrétienne les peuples sauvages de cet hémisphère. Mais sa pieuse témérité lui devint funeste : les Caraïbes l'assassinèrent, lui et tous ses compagnons de voyage, le 20 novembre 1729. Outre les deux ouvrages dont nous venons de parler (ouvrages très faiblement écrits, mais remplis de détails curieux), nous avons de l'abbé Gervaise, la *Vie de St.-Martin, évêque de Tours* (1699, in-4°.), et une *Histoire de Boëce, sénateur romain, avec l'analyse de tous ses ouvrages*, etc., divisée en deux parties (in-12, 1715) : cette dernière production est supérieure à tous les autres écrits de l'auteur ; on y trouve une critique saine et des recherches aprofondies. Gervaise l'avait dédiée à Louis XIV ; mais ce prince étant mort avant que l'impression du livre fût terminée, l'abbé présenta cet ouvrage à Louis XV, sans néanmoins supprimer l'épître dédicatoire au feu roi. « Sire, dit » Gervaise au jeune monarque, cet » ouvrage, que j'ai l'honneur de pré- » senter à V. M., est le dernier mo- » nument du zèle que j'ai eu pour » la gloire du roi votre bisaïeul : il » devient le premier hommage que » je viens rendre à V. M., comme à » mon roi ; à mon *seigneur particu-* » *lier* et *à mon abbé*.... » Nous avons aujourd'hui quelque peine à comprendre comment le roi de France pouvait n'être, il y a cent ans, que le *seigneur particulier* d'un de ses sujets, et, surtout, pour quelle raison ce sujet l'appelait *son abbé*. L'histoire de Touraine nous explique cette double énigme. Gervaise était, comme nous l'avons dit, prévôt de Suèvres ; or, ce domaine est, à ce qu'il paraît, un des plus anciens arrière-fiefs de la couronne, et les rois de France sont de droit *abbés* de St.-Martin, dont la prévôté de Suèvres dépend. Gervaise avait entrepris et presque terminé des ouvrages considérables, lorsque son zèle pour la religion l'entraîna de nouveau au-delà des mers. Au nombre de ces productions, qui n'ont pas vu le jour, on compte une Vie de S. Louis, dont la préface et l'épître dédicatoire étaient achevées, et qui devait former 2 volumes in-4°. Cet auteur avait aussi commencé la Vie de M. de Rancé, *abbé et réformateur de la Trape*. Des ordres supérieurs, dont on ne connaît pas les motifs, l'obligèrent à abandonner ce travail. F. P—T.

GERVAISE (Dom François-Armand), d'abord carme déchaussé, et ensuite abbé de la Trape, frère du précédent, naquit à Paris (ou, selon d'autres, à Tours), vers 1660 : il fit ses études chez les jésuites, et brilla dans ses classes. A 15 ans, se sentant pressé du desir d'embrasser la vie religieuse dans un ordre austère, il choisit celui des carmes de la réforme de Ste. Thérèse, nommés autrement *carmes déchaussés*. Il avait à peine 22 ans, qu'il fut chargé d'y professer la théologie. Cette occupation ne suffit pas à un esprit aussi actif que le sien : parlant avec facilité, même sans préparation, doué d'une heureuse mémoire, il se mit à prêcher et le fit avec succès. Ayant été nommé prieur de Gregy, couvent situé dans le voisinage de Meaux et près de Germigny, maison de campagne de l'évêque, il eut occasion de voir Bossuet, qui, trouvant en lui un religieux zélé et plein de talent, lui donna d'utiles conseils. Les carmes avaient à Rome des affaires pour lesquelles il fallait de la capacité ; ils l'y députèrent. Quelque austère que fût l'institut des carmes, soit zèle, soit inquiétude d'esprit,

Gervaise ne le trouva point assez rigoureux pour lui. Il résolut de se retirer à la Trape, où il fut admis après quelques difficultés. L'abbé de Rancé lui donna lui-même l'habit en 1695, et ajouta le nom d'Armand, qui était l'un des siens, à celui de François que portait déjà dom Gervaise. Les infirmités de l'abbé de la Trape l'ayant engagé à se démettre de son abbaye, et dom Zozime Foisel, qu'il s'était donné pour successeur, étant mort peu de temps après, le pieux réformateur crut dom Gervaise propre à maintenir l'austérité et l'esprit de pénitence qu'il avait introduits dans son monastère. Il fit demander au roi et obtint l'abbaye pour lui. Mais il ne tarda pas à s'apercevoir qu'il s'était trompé. Heureusement le nouvel abbé offrit lui-même sa démission. Quelques auteurs prétendent qu'il en eut du regret, et qu'il fit tout son possible pour la retirer. Dans deux *Vies* de l'abbé de Rancé, il est accusé d'avoir eu de mauvais procédés à l'égard de ce dernier. D'autres le justifient, et lui-même a composé divers écrits pour son apologie. Il faut bien que l'abbé de Rancé ait eu à s'en plaindre, puisqu'après l'avoir élevé lui-même, il a souhaité qu'il quittât le poste dont il l'avait jugé digne. Gervaise se retira à l'abbaye de Long-Pont, et depuis erra de monastère en monastère, jusqu'à ce qu'un ordre du roi le relégua à l'abbaye des Reclus, dans le diocèse de Troyes, où il mourut, en 1651, âgé de quatre-vingt-onze ans. On ne peut refuser à dom Gervaise beaucoup de talent et plusieurs qualités estimables. Les nombreux ouvrages qu'il a laissés, prouvent combien il était laborieux; et la vie de la Trape qu'il n'a jamais cessé de mener avec la même rigueur depuis sa sortie de ce monastère, ses efforts constants pour le maintien de la réforme de son ordre, ne permettent pas de douter qu'il ne fût un religieux attaché à sa règle; mais naturellement inquiet, d'une humeur singulière et bizarre, et d'un caractère bouillant, il ne convenait en aucune manière au gouvernement d'une communauté où il fallait un homme de paix. On a de lui: I. Les *Vies* de plusieurs Pères; savoir: de *St.-Cyprien*, Paris, 1717, in-4°.; — de *St.-Irénée*, Paris, 1723, 2 vol. in-12; — de *Rufin, prêtre de l'église d'Aquilée*, Paris, 1725, 2 vol. in-12, refondue depuis par l'abbé Goujet; — de *St.-Paulin*, 1743, in-4°.; — de *St.-Épiphane*, Paris, 1742, in-4°.; la plupart avec l'analyse des ouvrages qu'ils ont laissés, des notes historiques et critiques, et des dissertations. Les Mémoires de Tillemont ont en grande partie fourni les matériaux de ce travail. II. *La Vie d'Abailard et d'Héloïse son épouse*, Paris, 1720, 2 vol. in-12. III. Les *Lettres des mêmes, traduites en français*, d'un style plus libre qu'il ne convenait à la profession du traducteur (*Voy.* ABAILARD). IV. *La Vie de l'abbé Suger, avec des dissertations*, Paris, 1720, 2 vol. in-12. Elle est curieuse, mais inexacte. V. *Défense de la nouvelle histoire de l'abbé Suger, avec l'apologie pour feu M. l'abbé de la Trape, contre les calomnies de dom Vincent Thuillier*. Dom Thuillier, dans son édition des Œuvres posthumes de dom Mabillon, eut occasion de parler de la contestation de ce célèbre bénédictin avec l'abbé de Rancé, au sujet des *Études monastiques*. On doit penser, d'après son caractère, qu'il n'a point passé les bornes de la modération; au lieu que celui de dom Gervaise, souvent peu mesuré, rend ses qualifications un peu suspectes. VI. *L'Histoire de l'abbé Joachim*, religieux

de l'ordre de Cîteaux, surnommé le prophète, Paris, 1745, 2 volumes in-12. L'auteur essaie d'y montrer l'accomplissement des prophéties de cet abbé, dont il raconte aussi les miracles. Cette production passe pour être plus dénuée de critique qu'il ne convient à un ouvrage de cette nature. VII. *Jugement critique, mais équitable des Vies de M. l'abbé de Rancé*, Londres (Troyes), 1742, in-12. Ces vies sont celles qu'ont données l'abbé Marsollier, et Maupeou, curé de Nonancourt. Dom Gervaise y est fort maltraité. Il repousse de son mieux les imputations de ces deux écrivains, et relève plusieurs fautes et inexactitudes dans lesquelles il prétend qu'ils sont tombés. VIII. *Lettres d'un théologien à un ecclésiastique de ses amis, sur une Dissertation touchant les ordinations anglaises*, Paris, 1724, in-12. Cette dissertation est celle du fameux père Le Courayer (*Voy.* COURAYER). Les Lettres, au nombre de deux, ont été supprimées, et le privilége en a été retiré. IX. *L'honneur de l'Église et des souverains pontifes, défendu contre les calomnies et invectives du père Le Courayer, dans son histoire du concile de Trente*, Nanci, 1742, 2 volumes in-12. X. Cinq *Lettres* contre dom Marquard Hergott, auteur du livre intitulé : *Disciplina monastica;* elles ont été imprimées dans les journaux de Trévoux, de 1727. Ce dom Marquard Hergott était un savant religieux de l'abbaye de St.-Blaise, dont l'ouvrage est plein de choses curieuses. XI. *Vie de S. Paul, apôtre des Gentils et docteur de l'Église*, Paris, 1734, 3 vol. in-12; ouvrage d'un goût singulier, divisé en six livres, dont les quatre premiers contiennent l'histoire de cet apôtre, et les deux derniers exposent ses vertus. XII. *Histoire de la réforme de l'ordre de Cîteaux en France*, Avignon, 1746, in-4°.; il devait y en avoir deux volumes, dont il n'a paru que le premier, l'ouvrage ayant été arrêté : ce volume est devenu rare. Les supérieurs de l'ordre de Cîteaux n'y sont pas ménagés. C'est à l'occasion de ce livre qu'intervint l'ordre du roi, qui relégua dom Gervaise aux Reclus. Outre tous ces ouvrages, dom Gervaise en laissa de manuscrits : on cite, entre autres, un abrégé de l'*Histoire ecclésiastique de Fleury*, un *Traité des devoirs des évêques*, une *Vie de dom Abraham Braugny, curé du diocèse d'Arras, mort religieux de la Trape*, etc. Dom Gervaise écrivait bien; son style est net, coulant et léger, et ses pensées ne manquent pas d'élévation : mais il est inégal, souvent peu exact; exagéré, quand le préjugé ou la passion le domine, il ne connaît plus alors de ménagement, et sort des bornes d'une sage discrétion. Le résultat de ces défauts a été une vie semée d'épines, et continuellement agitée. L—Y.

GÉRY (ANDRÉ-GUILLAUME DE), chanoine régulier et abbé de Sainte-Geneviève, l'un des orateurs distingués du XVIIIe. siècle, naquit à Reims le 17 février 1727. Il commença ses humanités dans cette ville, et les termina sous la direction des chanoines réguliers de St.-Vincent de Senlis. Étant entré, en 1742, dans la congrégation de cet ordre, il y prit des leçons de littérature et de langues anciennes sous un maître instruit et modeste, le père Gillet. En 1745, il fut envoyé à Sainte-Barbe en Auge, pour y étudier la philosophie. Dans ses moments de loisir, on lui fit apprendre et débiter des sermons de Massillon; ce qui développa ses dispositions, et lui donna le goût de l'éloquence de la

chaire. Il vint à Paris, en 1747, faire son cours de théologie; les thèses qu'il y soutint eurent de l'éclat, et montrèrent qu'il joignait à l'éloquence une raison éclairée et l'esprit de discussion. Il fut chargé d'enseigner la philosophie dans le même collége où il avait achevé ses humanités. On lui donna, bientôt après, la chaire de théologie à la maison de Ham, avec la dignité de sous-prieur. C'est alors qu'il s'appliqua principalement à l'étude de Saint Chrysostôme, de Saint Cyprien, et de ceux des Pères les plus éloquents et les plus doctes : il prit surtout pour base de ses leçons la doctrine de St. Augustin, et obtint des succès qui le firent appeler à Ste.-Geneviève, où il exerça les mêmes fonctions de 1755 à 1761. Malgré cet emploi pénible et assidu, son zèle le portait en même temps à exercer le ministère de la chaire évangélique, où il déployait à-la-fois l'éloquence de la raison et de la persuasion. Ses sermons, d'une élocution facile, d'une instruction vive et accompagnée d'onction, lui attirèrent un auditoire nombreux. Il suivait, en les composant d'un seul jet, l'impulsion de son zèle. Après avoir travaillé avec soin l'exorde d'un sermon qu'il devait prononcer devant le roi le jour de la Pentecôte, il en resta là : jamais il ne put terminer la composition entière d'un discours étudié qu'il lui fallait remettre à jour fixe. Quelques passages d'un sermon (sur le *baptême*), en quelque sorte improvisé, dont le sens fut mal interprété auprès de M. de Beaumont, archevêque de Paris, firent suspendre dès le début la continuation d'un carême qu'il devait prêcher à St.-Jacques-du-Haut-Pas. Le chapitre général de sa congrégation l'envoya remplir alors (en 1763) la fonction de prieur-curé de Saint-Léger à Soissons. Quelques années après la mort de l'évêque (M. de Fitz-James), qui le considérait beaucoup et favorisait son zèle, il quitta Soissons, et alla, en 1768, prendre possession à Lyon du prieuré-cure de Saint-Irénée. Il y seconda le zèle de M. de Montazet, et eut la plus grande part aux mandements de cet archevêque, au nouveau rituel et au catéchisme de son diocèse : mais il refusa du prélat toute dignité qui aurait pu le détacher de sa congrégation. En 1770, il passa à la priorature de son ancienne maison de Saint-Vincent de Senlis; en 1773, à celle de Saint-Martin d'Épernay; et en 1775, à celle de Toussaints à Châlons-sur-Marne. Dans cette dernière, n'ayant point de fonction curiale, il se livra plus librement au ministère de la parole, avec l'agrément de M. de Juigné, alors évêque de Châlons. Le zèle pour la discipline régulière qu'il avait montré depuis long-temps, l'avait fait nommer, plusieurs années auparavant, au prieuré de Sainte-Geneviève : il avait été porté ensuite à s'en démettre, par amour pour la paix. Enfin, sa conduite ferme, tempérée par la douceur constante de son caractère, son expérience acquise et reconnue dans les diverses maisons qu'il avait administrées, firent tomber toutes les préventions; et il fut élu, avec l'approbation générale, abbé de Sainte-Geneviève, en 1778. Il s'occupa alors tout entier des réglements de son ordre et du soin des bonnes études, et ne prononça plus que de loin en loin quelques panégyriques et des discours détachés. En 1784, s'étant déchargé sur son coadjuteur du poids de l'administration; rendu à lui-même, et jouissant en apparence d'une santé ferme et robuste, il se proposait de reprendre et de suivre de nouveau

le ministère de la chaire, lorsqu'une apoplexie soudaine vint l'enlever, le 7 octobre 1786, dans la 60e. année de son âge. On a de l'abbé Géry un assez grand nombre de *Sermons*, de *Panégyriques* et d'*Homélies* qui ont été recueillis en six vol. in-12, Paris, 1788. Ses sermons et instructions, pleins d'une raison éloquente, qui les faisait suivre avec tant de succès, sont encore lus avec fruit. Parmi ses panégyriques, on distingue celui de *St. Augustin*, composé vers 1758; l'*Oraison funèbre de Louis XV*, publiée en 1774; le *Panégyrique de Saint Louis*, en 1777; et l'*Éloge de Jeanne d'Arc*, dite la *Pucelle*, en 1779. Il a aussi publié, sans se nommer, une *Dissertation sur le véritable auteur du livre de l'Imitation*, Paris, 1758, in-12. C'est une réponse à la Dissertation de l'abbé Valart, pour Gersen. Il y défend moins l'opinion favorable au chanoine régulier Kempis, qu'il ne s'attache à combattre l'assertion de Valart, qui attribuait l'*Imitation* à l'abbé de Verceil, maître de Saint Antoine de Padoue, pour donner quelque réalité au prétendu personnage de Gersen. (*Voy*. Gersen et Thomas Gallus.) Une traduction latine, aussi anonyme, de la Dissertation de Géry, se trouve insérée dans la *Deductio critica* d'Eusèbe Amort, Augsbourg, 1761, in-4°. G—ce.

GESENIUS (Guillaume), médecin à Nordhausen et à Walkenried, né en 1760 à Schöningen, dans le duché de Brunswick, jouit d'une assez grande réputation dans la littérature médicale. Il est mort le 1er. avril 1801, après avoir publié en allemand : I. *Essai d'une Encyclopédie lepidoptérologique*, ou *Manuel pour les personnes qui font des collections de papillons*, Erfurt, 1786, in-8°. II. *Pathématologie medico-morale*, ou *Essai sur les passions et leur influence sur les fonctions du corps*, ibid., 1786, in-8°. III. *De la fièvre putride, bilieuse et épidémique des années* 1785 et 1786, Leipzig, 1788, in-8°. IV. *Catalogue descriptif des médicaments simples, tirés du règne végétal, d'après l'ordre alphabétique des dénominations usitées dans les pharmacies*, Stendal, 1790, in-fol. V. *Manuel de matière médicale*, ibid., 1791, in-8°.; 1796, in-8°. B—n—d.

GESNER (Conrad), naturaliste célèbre, surnommé le *Pline de l'Allemagne*, a été, pour son temps, un prodige d'application, de savoir et de sagacité. Il naquit à Zurich, le 26 mars 1516, d'Ours Gesner, fourreur, et de Barbe Frick, parents assez pauvres, et qui avaient encore plusieurs autres enfants; en sorte qu'il n'aurait pu se soutenir dans ses études, sans les secours de son oncle maternel, Jean Frick, ministre, qui le forma dans les lettres, et lui donna les premières notions de la botanique. Mais cet oncle étant mort, et son père ayant été tué, en 1531, à la bataille de Zug, celle où périt aussi le célèbre réformateur Zwingle, le jeune Gesner se vit obligé de chercher fortune dans l'étranger. Il alla à Strasbourg, où il seconda pendant quelque temps, moyennant un salaire, les travaux de Capiton; puis, ayant obtenu quelques subsides des chanoines de Zurich, il se rendit à Bourges, et y commença à étudier la médecine. A l'âge de dix-huit ans, il eut occasion de venir à Paris, et s'y livra, sans règle comme sans contrainte, à sa passion pour tous les genres d'études, secouru dans sa pauvreté par Jean Steiger, jeune Bernois de famille patricienne, avec lequel il s'était lié d'amitié. De là,

il retourna une seconde fois à Strasbourg, d'où il fut rappelé à Zurich, en 1536, pour y occuper, dans le collége, un petit emploi de régent. Mais les magistrats s'aperçurent promptement qu'il était fait pour des travaux moins obscurs, et lui accordèrent, en 1537, un nouveau secours pour continuer à Bâle ses études en médecine. C'est dans cette ville qu'il commença à travailler pour le public, en donnant des soins à l'édition du *Dictionnaire grec* de Favorin (*Voy.* FAVORINUS). L'année suivante, le sénat de Berne ayant fondé une académie à Lausanne, il y fut appelé, et y enseigna les lettres grecques pendant trois ans. Il passa ensuite une année à Montpellier, où il se lia, d'une manière intime, avec le célèbre médecin Laurent Joubert, et le grand naturaliste Rondelet. Enfin, il fut reçu, en 1541, docteur en médecine à Bâle, où il mit la dernière main à quelques extraits d'auteurs grecs et arabes sur la botanique et sur la médecine, qui furent publiés cette année et la suivante, à Zurich et à Lyon. Bientôt après, il donna un *Catalogue des plantes, en quatre langues*, où il fit déjà preuve de connaissances très étendues sur la botanique, et indiqua plusieurs végétaux nouveaux pour le temps. Quelques courses dans les Alpes de Suisse et de Savoie, lui procurèrent d'autres plantes nouvelles, et lui donnèrent lieu d'écrire, en 1542, son petit livre sur le lait, accompagné d'une lettre sur la beauté des montagnes. La même année, il traduisit, du grec, un *Traité des syllogismes*, et d'autres ouvrages philosophiques, qu'il fit suivre, en 1543, des *Sentences de Stobée*; et, en 1544, des *Allégories d'Héraclide de Pont*, du *Discours de Dion Chrisostóme sur Homère*, d'une édition purgée de Martial. En 1545, il fit un voyage à Venise et à Augsbourg, où il lia connaissance avec plusieurs hommes de mérite, et eut la facilité de consulter des ouvrages rares et des manuscrits précieux. C'est alors qu'il commença de mettre au jour sa fameuse *Bibliothèque universelle*, premier grand ouvrage bibliographique qu'aient produit les modernes. Les titres de tous les ouvrages connus alors, en hébreu, en grec et en latin, soit qu'ils existassent ou qu'ils fussent perdus, et souvent un sommaire de leur contenu, un jugement sur leur mérite, et quelque échantillon de leur style, composent le fonds de ce recueil. Le premier vol., publié à Zurich en 1545, est classé par ordre alphabétique des noms d'auteurs; le deuxième, rangé par ordre de matières, et divisé en dix-neuf livres, parut en 1548, ibid., sous le titre de *Pandectes*; le vingt-unième livre, consacré à la théologie, parut l'année suivante; mais le vingtième, qui devait traiter des ouvrages de médecine, n'a point été imprimé, parce que l'auteur ne crut jamais l'avoir perfectionné comme il méritait de l'être. La *Bibliothèque* de Gesner a été abrégée par Lycosthenes, et complétée par Simler, et par J.-J. Fries, Zurich, 1583, in-fol. (1) Pendant le même temps, les éditions ou les traductions de divers petits *Traités* grecs l'occupaient encore : il donnait, de plus, une édition corrigée d'Hermolaus Barbaro; une *Préface critique sur les ouvrages de Galien*; une autre sur l'*Histoire des plantes, de Tragus* (Voy. BOCK, IV, 631); un *Traité des eaux minérales de Suisse et d'Allemagne*; une *Description du mont Pilat*, près de Lucerne; et néanmoins, il ne laissait

(1) *Voyez* aussi les articles Rob. CONSTANTIN (IX, 491), DUVERDIER (XII, 400), et HALLERVORD.

pas de réunir de toutes parts, et de coordonner les matériaux du grand ouvrage sur l'*Histoire naturelle*, dont il avait conçu le plan dès sa première jeunesse. De nombreux amis, que son mérite lui avait procurés presque dans toute l'Europe, lui envoyaient les figures et la notice des productions de leurs climats, ou même les objets en nature, qu'il faisait peindre et graver. Lui-même voyageait, chaque fois qu'il en avait le loisir, en Suisse et en Allemagne. Il avait toujours desiré voir les côtes de la mer du Nord : mais la guerre de religion, qui éclata en 1551, le contraignit de retourner chez lui avant d'avoir atteint ce terme de ses vœux. Gesner a écrit sur les trois règnes de la nature : mais son *Histoire des animaux* est le plus considérable de ses ouvrages d'histoire naturelle, et celui qui lui assurera une renommée plus durable. Elle est divisée en cinq livres, que l'on relie d'ordinaire en 3 volumes in-folio : le premier, imprimé pour la première fois à Zurich en 1551, traite des quadrupèdes vivipares; le second, ibid., 1554, des quadrupèdes ovipares; le troisième, ib., 1555, des oiseaux; le quatrième, ib., 1556, des poissons et autres animaux aquatiques; le cinquième est posthume, et fut publié à Zurich en 1587, par Jacques Carron, médecin de Francfort; il traite des serpents, et est plus rare que les autres : il s'y trouve ordinairement joint un *Traité* particulier du scorpion, également posthume, et publié aussi en 1587, par Caspar Wolf, de Zurich. Il devait y avoir un sixième livre, sur les insectes : mais on doute que Gesner ait commencé à le rédiger, et il n'en est resté que quelques figures inédites de papillons. Outre ces premières éditions des différentes parties de l'histoire des animaux, il en a paru plusieurs autres, dont quelques-unes, plus amples, imprimées du vivant de l'auteur, ou après sa mort, en latin, en allemand, en français, et divers abrégés, sous les titres d'*Icones animalium; Icones avium; Nomenclator aquatilium*, etc. L'auteur, dans ce grand ouvrage, range les animaux par ordre alphabétique des noms latins, et donne sur chacun d'eux des détails divisés en huit chapitres, savoir : ses dénominations dans les diverses langues, anciennes et modernes; sa description interne et externe, ses variétés, et les pays qu'il habite; la durée de sa vie, de son accroissement, l'époque de sa fécondation, et de la naissance de ses petits, le nombre de sa portée; les maladies auxquelles il est sujet; ses mœurs et son instinct; son utilité; les aliments qu'on en tire; les remèdes qu'il fournit; enfin. les images qu'il a procurées à la poésie et à l'éloquence, les épithètes qu'on lui a données, etc. : tout ce que les auteurs anciens, et ceux du moyen âge, avaient écrit de relatif à ces détails, est employé aux chapitres correspondants. Gesner ajoute, en même temps, avec autant de critique qu'il était possible d'en mettre à une époque où l'autorité des anciens était encore fort respectée, et la nature même assez peu connue, une infinité de détails nouveaux, tirés de ses propres observations, ou communiqués par ses nombreux correspondants. Il donne, principalement sur les animaux de la Suisse, beaucoup de faits exacts et importants, qui ne sont pas encore tous à négliger aujourd'hui : chaque espèce est représentée par une figure en bois; et celles que l'auteur avait pu faire copier d'après nature sont fort exactement rendues : mais il fut aussi obligé d'en emprunter quelques-unes à ses prédécesseurs; et celles-là ne

soit pas toujours aussi exactes. L'histoire des poissons n'est pas tout à fait sur le même plan que les autres : Gesner y copie, sur chaque espèce, les articles de ses deux amis et contemporains, Belon et Rondelet, auxquels il se borne à faire quelques additions. Les *Abrégés*, ayant paru après les grands *Traités*, contiennent plusieurs remarques qui ne sont pas dans ceux-ci ; et l'on est obligé de consulter les uns et les autres pour avoir une idée complète de ce qui était connu à cette époque. L'*Histoire des animaux*, de Gesner, peut être considérée comme la première base de toute la zoologie moderne : copiée presque littéralement par Aldrovande, abrégée par Jonston, elle a fait le fonds d'ouvrages bien plus récents; et plus d'un auteur célèbre en a emprunté, sans s'en vanter, presque toute son érudition; car on doit remarquer que les passages des anciens, qui ont échappé à Gesner, n'ont presque pas été pris en considération par les modernes. Il méritait cette confiance par son exactitude, sa clarté, sa bonne foi, et même, en divers endroits, par la finesse de ses aperçus. Quoiqu'il n'ait point encore établi de genres, ni de classification naturelle, il indique très bien, en divers endroits, les vrais rapports des êtres. Un service, également fort considérable, rendu par Gesner à la zoologie, c'est son édition d'une *Traduction complète des OEuvres d'Élien*, qu'il donna en 1556, immédiatement après son volume des poissons (1). Ses nouvelles notes sur ce texte, auxquelles il travailla encore long-temps, ont paru, pour la première fois, dans l'édition donnée par Abr. Gronovius, Londres, 1744, 2 vol. in-4°., comme celles sur les *Histoires diverses*, dans l'édition de Leyde, 1731, in-4°. Bien qu'il ait été moins heureux dans la publication de ses travaux sur la botanique, il s'est peut-être rendu plus célèbre dans cette science par la fécondité des vues qu'il y a introduites : non seulement il s'était, dès son enfance, attaché à recueillir des plantes, et il avait su se procurer un jardin pour en élever; mais il apprit bientôt à les dessiner, et en peignit plus de 1500, dont il destinait les figures à une histoire générale des végétaux. Cet exercice lui fit porter son attention sur les nombreux détails de la fleur et du fruit; et il arriva ainsi à découvrir cet art de distinguer et de classer les plantes par les organes de la fructification, art qui a véritablement créé la botanique scientifique. Il exprime nettement, dans plusieurs lettres imprimées, la nécessité de s'attacher en botanique aux caractères de cette nature. On ne doit point donner d'attention à l'*Enchiridion historiæ plantarum*, imprimé à Paris en 1541, in-16 : ce n'est-là qu'un ouvrage de la jeunesse de Gesner, et une pure compilation. Ses véritables *OEuvres botaniques*, après avoir passé en manuscrit dans différentes bibliothèques, furent acquises, vers le milieu du dernier siècle, par Trew, botaniste de Nuremberg, et publiées par les soins de Schmiedel, médecin du margrave d'Anspach, en 2 vol. in-fol., Nuremberg, 1754 et 1770 : elles consistent en *Commentaires* sur un cinquième livre de Valerius Cordus, en *Fragments d'une Histoire des plantes*, commencée d'après le plan de Gesner, par Wolf son élève; et en un grand nombre d'échantillons des figures qu'il avait dessinées, avec les notes et les descriptions qui s'y rapportent. Long-temps

(1) Les *Histoires diverses* sont de la version de Vulteius, et l'*Histoire des animaux*, de celle de Gyllius, que Gesner a corrigée en plusieurs endroits.

auparavant, les planches en bois que Gesner avait fait faire, d'après ses dessins, pour l'*Histoire des plantes* qu'il projetait, ayant aussi passé dans différentes mains, avaient servi à une édition abrégée de Mathiole, donnée par Joachim II Camerarius, à Francfort, 1586, in-4°. (*V.* CAMERARIUS, VI, 605); et Haller déclare que ces figures ont fait de ce livre un de ceux où il est le plus commode et le plus agréable d'apprendre à connaître les végétaux. Le petit *Traité* de Gesner sur les figures des fossiles, des pierres et des gemmes, Zurich, 1565, in-8°., attira l'attention sur les pétrifications et sur les cristaux. On voit, par ses épîtres, qu'il avait fait des expériences sur plusieurs minéraux, et qu'il n'ignorait pas les vertus électriques de certaines pierres précieuses. Enfin, il n'est pas jusqu'à la comparaison des diverses langues entre elles, dont Gesner ne se soit occupé; et il a donné, sur ce sujet, dans son *Mithridates de differentiis linguarum*, Zurich, 1555, in-8°. (1), plusieurs idées ingénieuses, qui ont été plus amplement développées dans ces derniers temps. Il possédait en effet, très bien, les trois langues savantes, avait quelque teinture de l'arabe, entendait le français, l'italien et le flamand, et avait beaucoup travaillé à perfectionner la langue allemande. Il a inséré, dans son *Mithridates*, une *Traduction de l'Oraison dominicale*, en hexamètres non rimés, qui est le premier essai de ce genre que l'on ait fait en allemand (2). Tant d'ouvrages utiles avaient fini par valoir à Gesner beaucoup de considération. Les magistrats de Zurich le créèrent professeur public d'histoire naturelle en 1555. L'empereur Ferdinand Ier., qui aimait les sciences, et à qui il avait dédié son *Histoire des poissons*, le fit venir près de lui à Augsbourg en 1559, lui accorda, en 1564, des armoiries emblématiques de ses travaux, et lui envoya quelques fragments de bezoar, chose regardée en ce temps comme très précieuse. Mais il ne jouit pas long-temps de ces marques d'estime : une maladie pestilentielle, qui avait commencé à Bâle au printemps de 1564, et s'était propagée à Zurich, où elle se renouvela l'année suivante avec une grande fureur, atteignit Gesner. Il avait donné, pendant ces deux années, beaucoup de soins aux malades qui en étaient atteints, et avait même écrit une *Dissertation* sur la meilleure méthode de la traiter : mais un bubon s'étant montré sous l'aisselle droite, quoiqu'il souffrît peu il ne douta point qu'il ne fût condamné; il se fit transporter dans son cabinet, pour achever de mettre ordre à ses ouvrages, et y mourut, dans cette occupation, le 13 décembre 1565, cinquième jour de sa maladie, âgé seulement de quarante-neuf ans et quelques mois, et ne laissant qu'une veuve sans enfants. Il céda sa bibliothèque et ses manuscrits à Caspar Wolf, son élève, qu'il chargea de publier tout ce qu'il pourrait extraire de ses papiers, de propre à étendre quelques parties des sciences. Les Gesner qui se sont rendus illustres dans le XVIIIe. siècle, descendaient de son oncle André, célèbre à

(1) La seconde édition, donnée par Casp. Waser (Zurich, 1610, in-8°.), et augmentée d'un lourd commentaire, est bien moins correcte, et même moins complète. Ce curieux ouvrage, où l'on trouve une courte notice de presque toutes les langues anciennes et modernes alors connues, rangées par ordre alphabétique, au nombre de 130, est terminé par un petit vocabulaire du jargon de ces vagabonds connus sous le nom de Bohémiens.

(2) On trouve dans la première édition de ce livre un tableau qui contient l'Oraison dominicale en vingt-deux langues. C'est le premier essai en ce genre, qui a reçu de nos jours, sous le même titre, un développement si considérable. (*Voy.* ADELUNG, I, 222.)

Zurich pour avoir reçu 36 blessures à la bataille de Zug, pour avoir vécu depuis précisément autant d'années, et être parvenu aux premières charges de la ville. On a peine à comprendre qu'un homme, d'abord aussi maltraité de la fortune, condamné à une vie aussi pénible que Conrad Gesner, ait pu composer des ouvrages si nombreux, si variés, et pleins de taut d'érudition; car, outre ceux que nous avons cités, il en a encore écrit ou publié un assez grand nombre, dont on trouvera le catalogue complet dans les additions de Teissier aux *Éloges* de M. de Thou, et dans les *Mémoires* du père Niceron: il en avait lui-même donné le détail dans son *Epistola ad Guill. Turnerum, de libris à se editis*, 1562, in-8°. Cette fécondité s'explique par la simplicité de ses mœurs, son ardeur pour le travail, et la facilité de son esprit: il fut pieux et pur; son air était doux et modeste, et il s'attacha beaucoup d'amis. Théodore de Bèze l'a célébré dans de beaux vers; Josias Simler fit son oraison funèbre, et écrivit sa vie (Zurich, 1566, in-4°.), sur laquelle lui-même a donné des détails dans la préface de sa *Bibliothèque*. De Thou en parle avec beaucoup d'éloge dans sa grande *Histoire*. Mais la Biographie la plus complète que l'on en ait, est celle de M. Schmiedel, en tête des *OEuvres botaniques* de Gesner, que nous avons citées plus haut. Les amateurs de la botanique ont attaché le nom de ce grand naturaliste à une espèce de tulipe, qu'il avait décrite dans une *Epître* à Collin, et qui s'appelle encore *tulipa Gesneriana*. Plumier a consacré à Gesner, sous le nom de *Gesneria*, un genre de la famille des *campanulacées*: c'est un arbuste d'Amérique. C—v—n.

GESNER (Jean-Mathias), l'un des érudits qui, dans le siècle dernier, ont fait le plus d'honneur à l'Allemagne, se croyait de la famille de Conrad Gesner, et il en avait pris les armes: cette prétention, qu'il n'appuyait que de faibles preuves, le fit quelquefois taxer de vanité. Il était né, en 1691, à Roth, selon ses biographes; à Anspach, s'il faut s'en rapporter à ce qu'il dit lui-même à la fin de sa préface sur les *Scriptores rei rusticæ*: — *Onoldum urbem longè illam mihi dulcissimam, quòd patria est et pueritiæ nostræ nidus*. Mais ces témoignages contradictoires sont faciles à concilier, Roth étant un petit village dans la dépendance et le voisinage d'Anspach. A onze ans, il perdit son père, qui était un fort respectable ecclésiastique, et passa sous la tutèle d'un oncle qui le traita comme son fils, et qui, après avoir dirigé ses premières études, le plaça dans le gymnase d'Auspach. George Köler, directeur de cette école, était un homme très savant et un excellent professeur; mais, avec beaucoup de mérite, il avait peu de réputation, parce qu'il n'écrivait point. Un élève tel que Gesner lui fit un honneur que peu d'ouvrages lui eussent procuré au même degré. Du gymnase d'Anspach, Gesner entra à l'université de Iéna, où il compléta le cours de ses études et prit ses degrés. Une place de professeur lui fut bientôt offerte dans le gymnase de Weimar. Cette situation ne semblait pas proportionnée à ses talents; mais elle lui plaisait, et d'ailleurs il était encore jeune. Il ne tarda pas à être mis à la tête de la bibliothèque publique. Rien alors ne lui semblait plus doux que son sort, et il ne formait d'autres vœux que de n'en changer jamais. La mort du duc Guillaume-Ernest vint déranger toute son existence. Le nouveau prince lui ôta

la place de bibliothécaire : ce désagrément, qu'il ne méritait pas et qu'il avait été loin de prévoir, lui fit prendre en haine le séjour de Weimar ; et vers ce temps, la direction du gymnase d'Anspach étant venue à vaquer, elle lui fut proposée, et il l'accepta comme un don du ciel. Il habitait Anspach depuis un an, lorsque le sénat de Leipzig l'appela au rectorat de l'école de Saint-Thomas. Après quelques années de résidence dans cette ville, il fut nommé professeur de belles-lettres à l'université de Göttingue ; et bientôt il joignit à sa chaire, la charge de bibliothécaire et la direction du *Séminaire philologique*, dont il avait été le créateur. C'est une école supérieure, où sont reçus, après le cours de leurs études classiques, les jeunes gens qui se vouent à l'enseignement public. On les prépare par des leçons et des exercices de tout genre, aux fonctions qu'ils veulent remplir. Le gouvernement, pour encourager cet établissement utile, accorde même aux élèves un léger traitement. On voit que c'est à cette institution qu'est due l'idée de ce que nous appelons en France l'*École normale*. Gesner possédait une érudition presque universelle. Il savait à peu près toutes les langues de l'Orient, et il était, particulièrement en hébreu, au rang des plus habiles. Dans la littérature latine, peu de savants pourraient lui être comparés ; en grec, il était peut-être un peu moins fort. Il avait lu tous les auteurs, étudiant autant les choses que les mots. Il admirait les grands classiques, mais sans mépriser les auteurs d'un talent et d'un siècle inférieurs. Connaissant à fond la philosophie ancienne, il n'ignorait pas les systèmes et les découvertes des nouveaux philosophes. L'histoire des peuples de l'antiquité ne l'avait pas non plus tellement occupé qu'il ne fût aussi très versé dans celle des états modernes. Il était encore habile théologien, et avait des notions étendues de jurisprudence, de mathématiques, d'histoire naturelle. On conçoit à peine comment, au milieu des fonctions publiques qui occupèrent presque toute sa vie, il put trouver le temps d'acquérir de si vastes connaissances, et de composer les grands et nombreux ouvrages qui ont fait sa réputation. Dès 1714, quand il était encore à Iéna, il donna une édition du *Philopatris* de Lucien, avec une dissertation où il traitait de l'âge et de l'auteur de cet opuscule, qu'il reporte au temps de Julien. Cet excellent morceau de critique a été réimprimé plusieurs fois, et, en dernier lieu, dans le neuvième volume du Lucien de Deux-Ponts. Une *Dissertation sur les jeux et les années séculaires des Romains* (1717), et des *Éléments de rhétorique*, sont, à ce que nous croyons, les seules productions de sa plume qui parurent pendant son séjour à Weimar. Ses leçons, et l'arrangement de la bibliothèque ducale, dont il fit un *Catalogue raisonné*, lui laissaient peu de loisirs ; et ces loisirs, il les consacrait aux *Agriculteurs latins*, Caton, Varron, Columelle, Palladius, dont l'édition, qui l'occupa pendant neuf ans, parut à Leipzig en 1735, 2 vol. in-4°. Il y a joint la médecine vétérinaire de Végèce, et un fragment de *Gargilius Martialis de curâ boum*, mais non pas l'ouvrage moderne de Pierre *de Crescentiis*, comme on l'a dit par erreur à l'article CRESCENZI. Ce recueil est remarquable par la correction du texte, l'utilité des notes, et surtout par un excellent lexique des termes d'agriculture. Ernesti l'a redonné en 1773, avec quelques additions. Le

texte de Gesner, et son lexique, ont été adoptés par les éditeurs de la *Collection Bipontine*. Gesner fit paraître simultanément une nouvelle édition du vaste *Lexique* de Basile Faber, qu'il revit d'un bout à l'autre, et dans laquelle il fit beaucoup de corrections et d'augmentations, la Haye, 1735, deux vol. in-fol. Une *Chrestomathie* de Cicéron, et une *Chrestomathie grecque*, appartiennent aussi à l'époque de son séjour à Leipzig. Ce dernier recueil, qui est composé avec beaucoup de goût, devint classique en Allemagne, et les réimpressions en sont très nombreuses. A Göttingue, Gesner publia le *Panégyrique* et les *Lettres de Pline* (1735-1739-1749), avec des notes utiles et des tables bien faites. Ernesti a réimprimé ce travail, après la mort de l'auteur, et y a joint un supplément de remarques importantes. Le *Quintilien* que Gesner donna en 1738, est en général satisfaisant. Les variantes n'y sont pas notées partout avec assez d'exactitude, probablement parce que Gesner, selon l'usage des professeurs allemands, s'en était rapporté du soin de les recueillir, à quelqu'un de ses élèves. C'est son texte qui a servi de base au Quintilien de Deux-Ponts. En 1752, Gesner publia une édition d'Horace, qui ne nous paraît pas fort importante; et, en 1759, les *OEuvres de Claudien*, avec des notes savantes, et de longs prolégomènes, où tout ce qui concerne Claudien et ses différents interprètes est traité avec une grande érudition. Quelques années auparavant, il avait donné une seconde édition de ses *Éléments de rhétorique*, et y avait joint Rutilius Lupus, et d'autres anciens rhéteurs, dont, en quelques endroits, il rétablit le texte. Mais son travail a été surpassé par celui de Ruhnkenius, qui a publié ces rhéteurs avec beaucoup de soin, et les a ornés d'un excellent commentaire. Vers le même temps, Gesner traduisit en latin la plus grande partie des OEuvres de Lucien, pour Reitz, qui continuait l'édition de ce sophiste, abandonnée par Hemsterhuis. Dans une préface fort intéressante et fort agréable à lire, comme le sont toutes celles qu'il a écrites, Gesner répond avec beaucoup de grâce et de politesse à une amère et violente critique que Pontédera avait faite de ses *Agriculteurs latins*. La plupart de ces ouvrages avaient été composés pendant qu'il travaillait à sa nouvelle édition du *Trésor latin*, de Robert Estienne. Elle parut en 1747. C'est une entreprise immense, et qui seule eût suffi pour immortaliser son nom. Sa dernière production est une édition du *Pseudo-Orphée*, à laquelle la mort l'empêcha de mettre la dernière main, et qui fut achevée par Hamberger. Le détail des Dissertations, des programmes qu'il a publiés pour les solennités académiques, et des mémoires qu'il a donnés dans le Recueil de la société de Göttingue, nous mènerait trop loin; on les trouvera fidèlement indiqués dans le Dictionnaire de l'exact Meusel. Nous nous contenterons de citer sa Dissertation en faveur des mœurs de Socrate, à cause de la célébrité que lui a donnée l'indécente bizarrerie du titre : *Socrates sanctus pæderasta; accedit corollarium de antiquâ asinorum honestate*. Cette dissertation, publiée d'abord dans les Mémoires de l'académie de Göttingue, a été réimprimée, en 1768, à Utrecht. Peut-être se trouve-t-elle aussi dans la collection des Opuscules de Gesner, faite à Breslau, en 8 vol. in-8°. Ce savant homme mourut à Göttingue, le 3 août 1761. Sa vie a été écrite, avec

plus ou moins de détails, par plusieurs auteurs, dont on trouvera l'indication dans Saxius et Mensel, et particulièrement par le célèbre Ernesti, qui avait été long-temps lié avec lui d'une étroite amitié. B—ss.

GESNER (André-Samuel), frère du précédent, naquit à Roth, dans la principauté d'Anspach, en 1690. La mort de son père l'avait réduit à l'indigence; mais il ne continua pas ses études avec moins de zèle, et, par sa conduite et son application, mérita bientôt la protection de son souverain. Après avoir achevé ses études à Iéna, il accompagna à l'université de Halle un jeune gentilhomme. Il y fréquenta les cours d'histoire, de philosophie et de droit; mais il dut s'interdire les leçons de Wolff, parce que la mère de son élève lui avait défendu expressément d'y assister. Il fut appelé, en 1716, au gymnase de Rothenburg sur le Tauber, en qualité de recteur et de bibliothécaire; il y reçut en 1748 le titre de professeur, et y mourut le 29 mars 1778, après avoir exercé, pendant soixante ans, les pénibles fonctions de l'enseignement. Gesner écrivait en latin avec beaucoup d'élégance; il a eu une grande part au *Thesaurus latinæ linguæ*, publié par son frère. Son emploi de recteur lui fournissait l'occasion de se faire remarquer par un grand nombre de programmes instructifs, sous le rapport historique et bibliographique: mais ces petites dissertations dispersées n'ont été bien connues que par le Recueil qu'en a fait Harles à Erlang; trente-quatre ont été publiées sous ce titre : *Selectæ exercitationes scholasticæ varii argumenti; collegit et præfatus est J. C. Harles*, Nuremberg, 1780, in-8°. Gesner avait publié séparément: I. *Historia gymnasii Rothenburgensis*, Rothenburg, 1745-1750, en six numéros in-fol. II. *De rebus ad gymnasium Rothenburgense pertinentibus*, ibid., 1747-1752, in-fol. III. *De bibliotheca Rothenburgensi*, ibid., 1761, in-fol. IV. *Vita Joannis Georgii Styrzelii*, ibid., 1731, in-fol. V. *De Reineri Reineccii meritis*, ibid., in-fol. — Jean-Albert Gesner, frère du précédent, né à Roth en 1694, apprit d'abord la pharmacie, et l'exerça publiquement à Gunzenhausen, dans le pays d'Anspach. Après avoir perdu sa femme et ses enfants, il étudia la médecine à Altorf, fut reçu docteur en 1723, et appelé à Stuttgard, en 1728, comme médecin de la cour de Würtemberg. Le duc lui conféra, en 1734, le titre de conseiller, le nomma en même temps son médecin particulier, et le choisit pour accompagner les princes ses fils dans leurs voyages en Allemagne et en Hollande. A son retour, Gesner devint aussi assesseur du conseil des mines à Stuttgard, où il mourut le 10 juin 1760. On lui doit, pour la majeure partie, la *Pharmacopœa Wirtembergica*, Stuttgard, 1741, in-fol.; *editio II, priori multò auctior et emendatior*, ibid., 1750, in-fol. Les principaux ouvrages en latin et en allemand, dont il est auteur, sont : I. *Historia cadmiæ fossilis metallicæ sive cobalti et ex illo præparatorum zaffaræ et smalti. Pars prior*, Berlin, 1743, in 4°. II. *Description historique et physique de Wildbad, dans le pays de Würtemberg, suivie d'une Description de tous les fleuves, rivières, lacs, eaux minérales et thermales du Würtemberg*, Stuttgard, 1745, in-8. III. *Description de Hirschbad, près de Stuttgard*, ibid., 1746, in-8°. Il a fourni également la Description des bains de Zaysenhausen, de Zell et de Canstatt, et la majeure partie des

Mémoires contenus dans les *Selecta physico-œconomica*, ou *Recueil de faits relatifs à l'histoire naturelle et à l'économie domestique*, Stuttgard, 1749-1756, 5 vol. in-8°.

B—H—D.

GESNER (Jean-Jacques), né à Zurich en 1707, mort dans la même ville en décembre 1787, y était professeur d'hébreu depuis 1740, et de théologie biblique depuis 1754, dans le gymnase connu sous le nom de *Carolinum*; mais il s'est principalement distingué par sa passion pour la numismatique. Il conçut de bonne heure le projet de faire graver et de réunir en un seul corps toutes les médailles grecques et romaines connues et publiées jusqu'alors, pour épargner aux amateurs de cette science l'acquisition d'une multitude de livres dont la réunion serait très coûteuse et fort difficile. Il donna d'abord le plan de ce grand ouvrage, sous ce titre : *Prospectus thesauri universalis numismatum antiquorum*, Zurich, 1734, in-fol. Cette collection, annoncée par souscription (1), et dont la 1re. livraison parut sous le titre de *Specimen rei numariæ*, ibid., 1735, in-fol., se compose de 357 planches (contenant ordinairement 60 médailles chacune), et de 254 pages de texte (2), dont 126 sont imprimées, à l'ordinaire, en lettres mobiles, et les suivantes sont gravées. Comme cet ouvrage est rare et se trouve difficilement complet, ayant été publié par parties détachées, nous avons cru devoir le décrire avec quelque détail. Après 60 pages de prolégomènes (3) sur la numismatique grecque, le texte donne l'explication très succincte des planches, qui ont paru dans l'ordre suivant : 7 des rois de Macédoine, 9 des rois de Syrie, 3 d'Égypte, 4 des Arsacides et du Pont; 5 des rois de Sicile, 3 de Judée, et 4 *minorum gentium et virorum illustrium*; enfin, 85 de peuples et de villes, rangées par ordre alphabétique, depuis le mot *Abacenorum* jusqu'à *Zancle*. Tout cela forme le premier volume dans les exemplaires les plus complets. On forme un 2e. volume de médailles romaines, composant 34 planches *familiarum romanarum* par ordre alphabétique, depuis le mot *Aburiæ*, et 183 planches de *Numismata imperatorum romanorum græca et latina*, jusqu'à Trajan-Dèce; ce qui fait voir qu'il a voulu pousser son travail jusqu'à l'époque où commence l'ouvrage de Banduri. Ce deuxième volume n'a point de texte explicatif. Ces diverses parties ont chacune un titre imprimé, et de plus un frontispice gravé, qui est le même pour tous, au moyen d'un mot ou deux effacés et changés successivement sur la planche. Voici ce titre complet, tel qu'il est après le dernier changement : *Numismata antiqua populorum et urbium omnia quotquot ex numismato-phylaciis et scriptoribus de re numariâ comparare licuit integrâ serie tabulis æneis repræsentata, adscriptis nominibus museorum undè deprompta sunt et locis præstantissimorum authorum quisingula illustrârunt; digessit et edidit J. J. Gessnerus.* Ce livre n'a pas eu le succès que l'auteur espérait. L'entreprise était immense, et il était difficile de donner à ce travail la perfection nécessaire. Gesner a copié les erreurs de ses devanciers, a donné, d'après eux, des médailles fausses

(1) Voy. le *Journal des savants* de 1734, p. 395.

(2) La pagination se suit sans interruption; mais la dernière page est cotée 354 au lieu de 254, la faute d'impression de la page 126, cotée mal à-propos 226, ayant été répétée sur toutes les pages suivantes.

(3) On y trouve, page 24, le catalogue des médailles du cabinet de Fourmont-de la Tour, pendant qu'il demeurait à Zurich.

ou suspectes, et n'a pas assez soigné la gravure des monuments qu'il a réunis. Son ouvrage manque essentiellement de critique; et, sous ce rapport, il n'est pas d'une grande utilité pour les amateurs d'une science qui a, d'ailleurs, fait de si grands progrès depuis l'époque de cette publication. Gesner est encore auteur d'une *Description historique* d'un voyage d'amusement, fait en la compagnie de quelques jeunes politiques de Zurich, par Zug, Lucerne, le mont Pilate et autres lieux remarquables de la Suisse, en 1730, in-4°. de 92 pag. Cette relation, aussi curieuse qu'instructive, n'a pas été imprimée; et l'auteur s'y est caché sous le nom de J. Conrad Orell. Haller, qui en parle avec éloge, en a vu le manuscrit chez le conseiller Leu, l'un des voyageurs.
T—N.

GESNER (Jean), frère du précédent, né à Zurich en 1709, y mourut en 1790. Jacques Scheuchzer et Jean de Muralt avaient communiqué à leur jeune compatriote le goût des sciences naturelles. Il étudia la médecine à Leyden, sous Boerhaave, qui refusait les honoraires des petits-fils du célèbre Conrad Gesner, comme contraires au serment prescrit par Hippocrate. A l'université, il se lia d'amitié, pour la vie, avec l'illustre Haller. Après un séjour à Paris, il revint dans sa patrie, étudia les mathématiques à Bâle, sous Bernoulli, et continua les voyages dans les Alpes, qu'il avait commencés dès sa première jeunesse. La faiblesse de sa santé et d'autres raisons l'engagèrent à quitter bientôt la pratique de la médecine, pour se vouer exclusivement à l'étude et à l'enseignement. La chaire de mathématiques au gymnase de Zurich lui fut conférée en 1733, et celle de physique, avec le canonicat qui y est attaché, en 1738. Pendant les quarante-cinq années qu'il a rempli les fonctions de ces places, il a rendu des services essentiels et durables à sa patrie, en propageant le goût des sciences exactes, et en formant un nombre considérable de disciples qui le révéraient, et qui l'ont honoré par leurs mérites. Avec le bourguemestre Heidegger, et quelques autres amis, il a fondé la Société physique, en 1757; il en a dirigé les travaux pendant les 30 ans de cette activité estimable, qui a tant contribué à améliorer l'agriculture et à répandre les résultats utiles des sciences dont s'occupait cette société: c'est à lui surtout qu'on doit l'établissement du jardin botanique. Laborieux et infatigable au travail, sa modestie allait jusqu'à la timidité, lorsqu'il s'agissait de rendre publiques ses productions littéraires. L'*Historia plantarum Helvetiæ* de Haller, est en grande partie son ouvrage; il ne voulut pas que son nom parût en tête du livre. On trouve dans la collection des lettres adressées à M. de Haller, la série intéressante de celles que Gesner lui écrivit. Un autre ouvrage de botanique, qui l'occupa longtemps, et qui a été publié depuis sa mort, aurait obtenu un succès brillant, si l'auteur avait eu le courage de le faire paraître lui-même et trente ans plutôt. Ce sont les *Tabulæ phytographiæ*, ouvrage qui devait remplacer les Institutions de Tournefort, et qui les surpassait en raison des progrès qu'avait faits la science, et des augmentations qu'elle avait reçues. L'exécution des planches est fort belle; et si l'on achève l'édition, les exemplaires coloriés en seront toujours recherchés comme un des plus beaux livres de botanique. Outre les Mémoires insérés dans les actes de la Société physique, Gesner a donné deux volumes de

Dissertations académiques, dont sa place lui imposait l'obligation : elles roulent sur des points et sur des objets intéressants de physique et d'histoire naturelle; une partie en est consacrée à la *Phytographia sacra*, ou description des plantes dont il est fait mention dans les Écritures saintes. Il a aussi joint un Commentaire à l'Herbier de Weinmann. On a encore parmi les dissertations de Gesner. I. *De hydroscopio constantis mensuræ*, Zurich, 1754, in-4°., fig. II. *De thermoscopio botanico*, ibid., 1755, in-4°. III. *De variis annonæ conservandæ methodis earumque delectu*, ibid., 1761, in-4°. Elles ont été traduites en allemand; et la 2e. l'a aussi été en français sous ce titre : *Dissertation sur le thermomètre botanique*, Bâle, 1761, in-4°. Des riches et belles collections d'histoire naturelle que Gesner a laissées, la meilleure partie se trouve conservée, et est devenue la propriété de sa ville natale. Il a été marié sans laisser d'enfants : homme vertueux et religieux, plein de bienveillance et d'aménité, il était chéri et honoré par ses concitoyens. (Voy. l'*Éloge de Jean Gesner*, par le docteur Hirzel, Zurich, 1790, in-8°., en allemand.) U—I.

GESNER (Salomon), poète et graveur-paysagiste, naquit à Zurich en 1730; il était fils d'un libraire, et appartenait à la même famille que les précédents. Son père ayant confié son éducation aux soins du célèbre Bodmer, celui-ci le lui renvoya pour cause d'incapacité, déclarant qu'il ne croyait pas que ce jeune homme pût réussir jamais à autre chose qu'à l'écriture et à l'arithmétique. Le père de Gesner fit une nouvelle tentative, et le plaça auprès d'un de ses parents, ministre protestant d'un petit village près de Zurich. Ce nouvel instituteur étudia davantage le caractère de son élève, et s'aperçut que, sous une apparente stupidité, il cachait une ame brûlante et susceptible d'enthousiasme. Pendant long-temps sa passion dominante avait été de modeler de petites figures en cire; tous ses loisirs étaient employés à cette occupation, et il y aurait passé des journées entières. Dans un âge moins tendre, ayant lu le roman de Robinson-Crusoé, il voulut à son tour se créer un héros, dont il écrivit les voyages; et tous les papiers qui tombaient entre ses mains, devenaient les dépositaires de ses rêveries. Son instituteur vit donc que pour obtenir de lui des succès, il ne s'agissait que d'enflammer son imagination : dans cette vue, il lui faisait parcourir les beaux sites d'un pays pittoresque, et admirer la variété de la nature. Alors charmant son esprit par d'adroites citations de Théocrite et de Virgile, il fit insensiblement naître en lui le desir d'étudier ces auteurs. Néanmoins Gesner ne put acquérir des connaissances bien étendues dans les langues anciennes. Le goût de la poésie lui vint à la lecture des pastorales de Brockes. Engoué de cet auteur allemand, il déclamait ses idylles en se promenant dans des lieux solitaires. Enfin, l'amour que lui inspira la fille de son instituteur acheva de le rendre poète, et il fit des odes anacréontiques et des chansons. Au bout de deux ans, il fut rappelé à Zurich, et n'y rapporta que le goût de la poésie. Son père, qui ne révérait pas beaucoup les Muses, voulant le détourner de leur culte, l'envoya dans une maison de librairie de Berlin, pour y apprendre le commerce. Là, comme un autre Tantale, entouré de ces livres dont la lecture eût fait ses délices et qu'il ne pouvait connaître que par leurs titres, Gesner se

vit contraint de se livrer à des travaux manuels et à des occupations fastidieuses. Humilié de cette servitude, il s'en affranchit; et, quittant son libraire, il loua une chambre, fit des vers et dessina des paysages. Ce fut alors qu'il fréquenta les réunions littéraires des Gleim, des Lessing et des Ramler. Ayant communiqué ses vers à ce dernier, celui-ci les trouva si mauvais, qu'il lui conseilla d'écrire dans un genre qui lui présenterait moins d'obstacles à surmonter, et lui fit adopter une prose cadencée et poétique. Gesner parvint à mettre dans cette prose une correction et une pureté d'autant plus remarquables, qu'il écrivait dans un pays où l'on ne parle qu'une langue corrompue (1). La critique de Ramler n'avait fait qu'augmenter la timidité naturelle du jeune poète. Elle était si grande que, lorsqu'il eut composé son poëme de la Nuit, voulant un jour lire cette production dans une société littéraire, il portait et reportait sans cesse la main sur son manuscrit; et comme il hésitait toujours pour en proposer la lecture, la société se retira sans qu'il se fût arraché à son indécision. Bientôt la détresse lui fit quitter ses occupations littéraires; il crut trouver des ressources dans la peinture, et le voilà de nouveau engoué de cet art. Sans en connaître les principes, et travaillant à la hâte, il eut bientôt couvert de ses productions les murs de son modeste réduit. Alors il va trouver Kempel, peintre de la cour, et l'entraîne au milieu de ses paysages. Kempel lui demande d'après quels modèles il a travaillé? Gesner l'assure que tout est de son invention; ce que Kempel n'a pas de peine à croire: cependant, à travers toutes ces informes ébauches, celui-ci ne peut s'empêcher de remarquer des intentions heureuses, et les germes d'un grand talent; mais il sourit à la question du jeune artiste qui, ignorant jusqu'à l'usage de l'huile de lin dans la peinture, se plaignait de ce que ses tableaux ne séchaient point. « Allons, lui dit-il, je vois » bien qu'il n'y a que peu de temps » que vous êtes du métier; mais » que ne doit-on pas attendre, » dans une dixaine d'années, d'un » commençant qui, même en ignorant de pareils détails, compose » de tels ouvrages? » Néanmoins, avec toutes ces belles espérances, Gesner restait, plus que jamais, dans le besoin. Il fut donc forcé d'avoir recours à sa famille, et rentra en grâce auprès de son père, qui, dès ce moment, cessa de le contraindre dans ses inclinations. La poésie allemande touchait alors à son plus haut période: on voyait presque dans le même temps paraître sur l'horizon littéraire Gleim, Lessing, Utz, Ramler, Klopstock et Wieland. L'enthousiasme était à son comble; et l'on ne s'occupait, dans toutes les sociétés, que des productions de ces poètes célèbres. Il était impossible que le caractère ardent du jeune Gesner ne se ressentît pas de la commotion générale. De retour à Zurich, il se vit précédé dans cette ville par Klopstock qui venait d'y produire la plus vive sensation. L'arrivée subite de Wieland accrut encore cette effervescence littéraire. Gesner, ne pouvant résister à l'impulsion qui l'entraînait, publia son poëme de la *Nuit*. L'ardeur dont il était animé fut bientôt tempérée par le peu de succès qu'eut ce poëme, qui pourtant annonçait déjà beaucoup de talent pour la description. De nouveaux essais furent

(1) Lorsque par la suite Gesner eut acquis de la célébrité, Ramler traduisit ses poésies en vers allemands, et ne contribua par-là qu'à faire ressortir davantage le mérite de l'original, dont rien n'égale l'harmonie.

encore infructueux : enfin il mit au jour, en 1755, le poème pastoral de Daphnis, qui le tira de l'obscurité; mais ce ne fut pas sans éprouver d'abord beaucoup de désagréments de la part des censeurs de Zurich. Défenseurs austères des bonnes mœurs, ils se récrièrent surtout contre quelques passages où ils trouvaient que la muse du jeune poète était trop libre, et ne consentirent à la publication de Daphnis, que sous la condition que l'auteur ne se ferait point connaître, et qu'il supprimerait l'épigraphe, commençant par ce vers de Properce :

Me juvat in gremio doctæ legisse puellæ!

Quoique, dans ce poème, Gesner ait peint l'amour avec les traits les plus séduisants, il est cependant bien éloigné de tomber dans ces licences qui déparent le *Daphnis et Cloé* de Longus, qu'il paraît avoir pris pour modèle, du moins pour le style : car, excepté la belle description des premiers mouvements de l'amour dans le cœur de Daphnis, ces deux écrivains n'ont rien de commun que la délicatesse et la naïveté du style, ainsi que le fond du sujet. Gesner l'a traité d'une manière moins romanesque, et a construit sa fable avec plus de simplicité et de régularité. Cependant on peut lui reprocher d'avoir, en quelque sorte, amené le dénouement dès le premier chant : le second n'est qu'un hors d'œuvre; et le troisième, surchargé d'épisodes, fait oublier trop long-temps les personnages principaux, parceque la matière manquait à l'auteur. Ce n'est donc que dans les détails qu'il faut chercher le mérite du poème de Daphnis; et l'on doit convenir qu'ils sont remplis d'intérêt, de délicatesse et de fraîcheur. Ses Idylles, qui parurent pour la première fois en 1756, l'ont placé au premier rang parmi les modernes, dans le genre pastoral. La plus douce sensibilité règne dans cet ouvrage, écrit avec les grâces et la naïveté de Lafontaine. L'auteur sait tirer parti des moindres circonstances, et séduit le lecteur par une foule de tableaux charmants, dont quelques-uns paraissent, il est vrai, un peu trop libres. Il excelle surtout à peindre la piété filiale et toutes les douces affections de l'ame. Ses héros sont ceux de l'âge d'or; mais leur perfection idéale jette quelquefois de la monotonie sur plusieurs scènes, qui d'ailleurs pourraient comporter plus de mouvement: si l'on n'y trouve pas toujours ce ton de vérité qui caractérise les pastorales des grands modèles de l'antiquité, c'est que l'auteur oublie trop souvent les convenances, en mettant dans la bouche de ses personnages ce qui ne peut être dit que par lui. Mais, si l'on fait abstraction de celui qui parle, les invraisemblances disparaissent, et l'on reconnaît la nature. Gesner sentait trop vivement pour ne pas en être le fidèle interprète; et il semble qu'il lui ait surpris ces traits naïfs, ces répétitions charmantes, et ces chutes heureuses qui en font ressortir les nuances les plus délicates. Les idylles de Gesner eurent d'abord un si grand succès qu'en peu de temps il en parut des traductions dans presque toutes les langues de l'Europe. Huber nous en a donné une en français; et c'est à l'abbé Ferri et à Matteo Procopio que l'on est redevable de celles qui existent en italien. Gesner s'éleva à la hauteur de l'épopée dans le poème de la *Mort d'Abel*, qui parut pour la première fois en 1758. C'est là qu'aux beautés de sentiment il sut allier les beautés mâles de la haute poésie. Il a beaucoup imité Milton et la Bible : c'est en se pénétrant des saintes Écritures, qu'il a pu rendre,

avec tant de vérité, cette belle simplicité des mœurs patriarcales. Mais, en rendant justice à ses talents, on ne peut s'empêcher de reconnaître qu'il n'a pas assez fortement dessiné les caractères de ses héros; qu'il aurait dû éviter davantage les répétitions; qu'il a rempli son poème de descriptions de la nature qui se ressemblent trop; et que, s'il a peint avec toutes les grâces du style les morceaux qui tiennent du genre de l'idylle, il n'a pas toujours rendu aussi heureusement ceux où il fait agir les passions. Dans les scènes pathétiques, il prolonge trop long-temps les mêmes situations : ce défaut, assez commun aux poètes allemands, d'épuiser un sujet dans tous ses détails, est poussé à l'excès dans les longs discours de ses personnages. Telles sont les causes de la langueur que l'on éprouve à la lecture de ce poème; mais ce ne fut point là le motif du mauvais accueil qu'il reçut d'abord des journalistes allemands : ces critiques, jugeant la *Mort d'Abel* moins en littérateurs qu'en théologiens, accusèrent Gesner d'avoir falsifié la Bible, et émis des opinions qui sentaient l'hérésie et rappelaient celle des Valentiniens, secte qui fut proscrite dans le deuxième siècle, parce qu'elle admettait deux principes générateurs desquels émanaient une trentaine d'anges qui régissaient la terre. Ce sont ces mêmes censeurs qui, regardant les Wieland, les Lessing et les Ramler comme des écrivains frivoles et affadis par la galanterie française, leur donnèrent le nom de *belleteristes*. Cependant le poème de la *Mort d'Abel* ne tarda pas à être traduit en diverses langues. Il le fut en français par Huber, en anglais par mistriss Collyer, en italien par l'abbé Perini, en espagnol par P. Lejeune, en suédois par L. Eckebom, en danois par Mlle. Biehl, auteur dramatique de Copenhague, en hongrois par F. de Kusinski, et en russe, par J. Zacharow. On a fait parmi nous plusieurs efforts infructueux pour le traduire en vers français. La traduction trop concise de Mme. du Boccage, est bien inférieure à celle que Gilbert nous a donnée du quatrième chant de la *Mort d'Abel* ; ce poète nous offre du moins dans son imitation quelques vers bien frappés et des morceaux descriptifs heureusement rendus; mais on desirerait qu'il eût moins souvent substitué l'esprit au sentiment. D'ailleurs il n'a pas surmonté la grande difficulté que présente la traduction du poème de la *Mort d'Abel* : celle de rendre avec une élégance continue une foule de détails rebelles à la poésie. Voilà sans doute la cause du style burlesque et des trivialités qu'on rencontre dans des traductions plus récentes, dont les vers froids et prosaïques sont bien loin de donner une idée des grâces et de la naïveté de l'original (1). En 1762, Gesner fit paraître son poème du *Premier navigateur*. L'idée en est heureuse; le merveilleux y repose sur des fictions ingénieuses et poétiques, et les caractères y sont bien soutenus : tout ce qui échappe à la naïveté de la jeune héroïne, est pris dans la nature; mais, à cet égard, quelques mères de famille pourraient trouver que l'auteur l'a trop bien imitée. Il serait à desirer que l'action de ce poème languît un peu moins : une entreprise

(1) Il y a aussi une traduction, en vers français, de la *Mort d'Abel*, par l'auteur de cet article, Paris, 1812, in-18 On peut voir dans le *Moniteur* du 10 janvier 1813, le jugement qu'en a porté M. de Boufflers Une seconde édition est sous presse. Les autres traductions que nous avons de ce poème, sont de MM. Boaton, Marteau, Lablée, et d'un officier d'artillerie. Ces deux dernières ont été publiées à Paris dans les années 1808 et 1810, format in-18. Celle de M. Boaton avait paru à Leipzig en 1791, in-8°.

qui s'exécute sans qu'aucun obstacle ne la traverse, des personnages principaux qui ne se connaissent qu'au dénouement, des scènes qui se reproduisent, et quelques longueurs, contribuent sans doute à rendre cet ouvrage d'un intérêt moins vif que ne sembleraient le promettre les beautés qu'il renferme. Les nouvelles idylles de Gesner, dont M. Paul-Henri Meister, de Zurich, nous a donné une traduction, en 1773, présentent, en général, un but plus moral et plus philosophique que les anciennes. Il y a peut-être moins de naïveté et d'esprit; mais l'auteur n'y perd rien du côté de la sensibilité, à laquelle il ajoute une légère teinte de mélancolie. Il s'est peint lui-même dans l'idylle qui a pour titre : *la Matinée d'automne :* on ne peut voir un tableau plus frais et plus touchant de l'union conjugale. Gesner a encore composé des Contes moraux, des Drames, un petit poème intitulé, *Tableau du déluge,* et des Lettres sur le paysage. Ses contes moraux, écrits d'un style assez trivial, offrent des traits d'une grande vérité, à côté de plusieurs invraisemblances. Ses drames décèlent du talent dans l'art de conduire une intrigue, et des caractères sagement tracés. Le drame d'*Éraste* a fourni à Marmontel le sujet de son opéra de *Sylvain.* Le Tableau du déluge est un épisode très intéressant de cette grande catastrophe. Le pinceau du poète a de la fraîcheur; mais on ne peut s'empêcher de remarquer que ses personnages ne disent pas toujours ce qu'ils devraient dire. Enfin, dans ses Lettres sur le paysage, Gesner a consigné d'excellentes observations faites d'après sa propre expérience. Ses principaux ouvrages avaient paru; et cependant il ne jouissait encore dans sa patrie que d'une réputation médiocre: on le regardait comme un poète aimable, comme l'auteur de quelques idylles assez agréables; mais on était loin encore de le placer au rang des premiers littérateurs d'Allemagne. C'était du sein de la capitale de la France que sa renommée devait retentir dans toute l'Europe; et il le dut aux diverses traductions d'Huber. Il était encore si peu connu lorsque ce littérateur présenta à un libraire la traduction du poème de la Mort d'Abel, que ce libraire, peu prévenu en faveur de l'ouvrage d'un poète suisse, ne se chargea, qu'en tremblant, de l'impression. Des causes particulières contribuèrent beaucoup, en France, au rapide succès des ouvrages de Gesner. L'une des plus influentes fut la part qu'un ministre célèbre prit au travail d'Huber : on sait maintenant que c'est Turgot qui a traduit le premier livre des Idylles de Gesner, le poème du Premier navigateur, les premier et quatrième chants de la *Mort d'Abel*, et qui a écrit la préface de la traduction française de ce poème. D'un autre côté, Diderot, qui avait traduit les Contes moraux et les Idylles, n'influa pas moins sur la réputation d'un auteur dont il s'était fait le panégyriste. Dès-lors, Gesner, préconisé par les économistes et les philosophes, fut porté aux nues. Devenu l'homme à la mode, on voulut l'attirer en France. La duchesse de Choiseul lui fit proposer une place dans les gardes-suisses; mais il rejeta cette offre (1). Heureux dans son pays, il y voyait prospérer son commerce de librairie (sous le nom d'Orell, Gesner et Ce.), et venait de contracter une union qu'il desirait depuis long temps, avec

(1) Ce refus amène le dénouement de la pièce intitulée : *Gesner*, par MM. Barré, Radet, Bourgueil et Desfontaines, 1800. Gesner joue aussi un rôle important dans la pièce de *Lisbeth*, par M. Favières, 1797, in-8°.

Mlle. Heidegger, fille d'un conseiller d'état à Zurich. C'est elle qu'il a célébrée sous le nom de Daphné, dans sa première idylle. Cette femme aimable et sensible, apréciant tout le mérite de Gesner, se chargea elle-même des soins minutieux du commerce, pour lui laisser le loisir de cultiver les lettres et les arts. Cependant, au lieu de se livrer plus que jamais à la poésie, il en fut détourné par une nouvelle passion. Transporté d'admiration à la vue de la belle collection de tableaux de son beau-père, il sentit renaître le goût qu'il avait eu pour la peinture; et, ne se dissimulant point le peu de progrès qu'il avait fait dans cet art à Berlin, il crut le cultiver avec plus de fruit en dessinant d'après nature; mais, obligé de marcher sans guide, il se perdit dans une foule de détails minutieux, prit un genre sec, et négligea entièrement les effets. Bientôt il revint de son erreur : *Mon premier progrès*, dit-il (Lettres sur le paysage), *fut de m'apercevoir que je n'en faisais pas*. Changeant de marche, il étudia les grands paysagistes de l'école flamande, et, en les comparant, il se créa une méthode. C'est en parlant des deux talents qu'il réuuissait, qu'on a dit, avec autant de justesse que d'esprit, que ses idylles étaient des paysages, et ses paysages des idylles. Ses plus beaux tableaux ont été gravés à l'eau-forte par M. Kolbe (1): lui-même s'exerçait aussi à la gravure; et, dans cet art, il s'est acquis une grande réputation en Allemagne. Il commença par hasarder quelques fleurons sur les frontispices de ses ouvrages; insensiblement il en mit au jour un plus grand nombre, qu'il fit suivre de quelques paysages. En 1765, il publia, et dédia à son ami Watelet, dix paysages gravés à l'eau-forte. En 1769, il en fit paraître dix autres; et, depuis cette époque, il a dessiné et gravé un nombre considérable d'estampes pour les ouvrages sortis de ses presses. Les vertus dépeintes dans ses ouvrages formaient le fonds de son caractère; bon père, tendre époux, ami fidèle, il bornait tous ses vœux à faire le bonheur de ceux qui l'entouraient : aussi ne s'absenta-t-il que rarement de Zurich; et, lorsque des circonstances imprévues le conduisirent momentanément à Berlin, à Leipzig et à Hambourg, il reçut partout un accueil digne de ses talents. Mais ces honneurs n'altéraient point sa modestie : jamais il ne parlait le premier de ses ouvrages. Un homme de marque voyagea avec lui, et ne le reconnut pas. Aimé et honoré dans sa patrie, Gesner y fut élevé aux premières charges : il était assez dénué d'amour-propre pour s'étonner d'avoir pu captiver les suffrages de ses concitoyens, et il ne les rechercha jamais. Dans toutes ces différentes fonctions, il fut animé par la gloire de son pays, et jamais il ne rejeta aucune vue qui tendît à l'augmenter, ou qui lui parût devoir être utile à l'humanité. Zélé protecteur du talent naissant, il le soutenait de son crédit, l'aidait de ses conseils, et cherchait à lui aplanir tous les obstacles. Sa maison était le rendez-vous des hommes de lettres et des habitants les plus recommandables de Zurich; on y voyait continuellement accourir les voyageurs, attirés par sa renommée, et ils le quittaient rarement sans emporter quelques-uns de ses paysages. Naturellement mélancolique, il s'échappait à la multitude, et aimait à se promener sur les beaux rivages de la Lint et de la Limmath. C'est là qu'il a rêvé la plupart de ses

(1) Zurich, 1805-1811, six cahiers in-fol. contenant vingt-cinq pièces, et très recherchés des amateurs.

idylles. Ce n'est pas au milieu des cercles brillants de la société qu'il fallait juger Gesner : il avait dans sa contenance auprès des étrangers, quelque chose de timide et d'embarrassé. Mais il rentrait dans son naturel au milieu de ses amis : sa conversation devenait alors vive et animée, et il l'égayait souvent par ces heureuses saillies qui naissent de l'à-propos. C'est dans ces moments d'abandon qu'il contrefaisait quelquefois, d'une manière très grotesque, les figures ridicules de certains personnages : il se plaisait aussi à prendre part aux jeux de ses enfants. On peut voir dans les *Souvenirs de Félicie*, un tableau aussi curieux que piquant de l'intérieur du ménage de Gesner. Cet homme célèbre mourut d'une paralysie, le 2 mars 1788, à l'âge de cinquante-huit ans. Un monument, dont l'exécution est due au ciseau du sculpteur Trippel, lui a été érigé par quelques-uns de ses concitoyens dans l'une des plus belles promenades de Zurich et au confluent de la Lint et de la Limmath. Il a laissé un fils qui a hérité de ses talents pour la peinture. La vie de Gesner a été écrite en allemand par Hottinguer (1). La notice historique qui est à la tête de l'édition de ses Œuvres, imprimée à Paris en 1799, est due à M. Petitain. L'édition la plus remarquable des Œuvres de Gesner, traduites en français par MM. Huber, J. H. Meister et Bruté de Loirelles, est celle qui est en trois vol. gr. in-4°., fig. de Le Barbier, Paris, 1786-93. Celle de Dijon, 1795, en 4 vol., petit in-8°., n'a de prix qu'avec les figures de Le Barbier. On distingue aussi l'édition de Paris, de 1799, en 4 vol. in-18., avec les fig. de Moreau jeune. On recherche beaucoup l'édition française de Zurich, de ses Contes moraux et nouvelles Idylles, dont les figures ont été dessinées par l'auteur même : elle parut en 1773-77, en 2 vol. in-4°. L'édition allemande, avec les mêmes dessins, en 2 vol. in-4°., est aussi de 1777. Il existe d'autres éditions moins précieuses, en trois vol., ou en 6 vol. in-18, et en 2 vol. in-8°. (1) L'Œuvre de Salomon Gesner, contenant les 336 planches qu'il a dessinées et gravées pour différentes éditions de ses ouvrages, a été publié à Zurich, en 2 vol. in-fol. de 1752 à 1788. On prétend qu'il n'en a été tiré que vingt-cinq exemplaires complets. H. Gesner a publié un *Recueil des lettres de la famille de Salomon Gesner*, Berne, 1801, 2 vol. in-8°., fig. B—L—T.

GESSI (FRANÇOIS), peintre italien qu'on appelle *Guido secondo*, parce qu'il imita parfaitement la manière du Guide, naquit à Bologne en 1588. Ses parents qui avaient de la fortune et tenaient un certain rang dans la société, lui donnèrent des maîtres pour lui enseigner les belles-lettres ; mais il était d'un naturel si léger, que leurs leçons lui furent tout à fait inutiles. Il ne parvint pas même à savoir bien écrire son nom. Son père se vit forcé à le laisser faire tout ce que lui suggéraient ses caprices. On s'aperçut bientôt que, dans ses jeux,

(1) L'académie électorale de Manheim ayant proposé un prix pour la meilleure biographie de Gesner, M. Hottinguer, qui avait été lié avec lui, s'empressa de répondre à cet appel, et composa un ouvrage sur ce sujet, qu'il n'envoya cependant pas au concours, mais qu'il publia à Zurich, 1796, in-8°. Il a paru traduit en français (par J. H. Meister), Zurich, chez Henri Gesner, 1799, in-12, sous ce titre : *Salomon Gesner*, avec son portrait. Cette traduction paraît être l'ouvrage d'un homme peu familiarisé avec notre langue.

(1) On en a fait une traduction française littérale interlinéaire avec le texte : les idylles ont été publiées par M. A. M. H. Boulard, 2 vol. in-8°. ; et le reste, sous le titre de *Cours de langue allemande*, a paru en 1803, également en 2 gros volumes in-8°., dont le premier contient *Daphnis* et *le premier Navigateur*, et le second *la Mort d'Abel*.

il s'amusait de préférence à tracer de grotesques bambochades avec du charbon ; et l'on en conclut qu'il pourrait avoir quelque penchant pour la peinture. Son père le mit alors, pour étudier le dessin, dans l'école de Calwart, qui peignait à Bologne, et ensuite dans celle du Cremosini; mais ni l'un ni l'autre de ces maîtres ne fut capable de fixer l'esprit volage de ce jeune homme. La dignité, la sagesse et la douceur qui distinguaient le caractère du Guide, presque autant que ses talents, firent penser au père de Gessi qu'il ne fallait rien moins qu'un tel homme pour modérer et diriger son fils : il ne se trompa point. François changea tellement dans cette troisième école, que, malgré la promptitude et la facilité avec lesquelles il parvint à peindre, il montrait dans son travail une patience et une attention dont l'artiste le plus calme eût été difficilement capable. Jamais il n'était content de son ouvrage, et jamais il ne cessait d'y faire des corrections et des changements. S'il n'égala pas toujours le Guide dans la perfection du dessin, dans le choix des physionomies et dans l'expression des affections de l'ame, il l'égala dans la franchise et la fermeté du pinceau, comme aussi dans le moëlleux des couleurs. Son maître l'emmena avec lui à Rome, où ils travaillèrent ensemble. De là Gessi passa à Naples. La jalousie qu'y excitèrent ses talents, lui fit courir de grands dangers. Ce malheur fut aggravé par un procès ruineux qui le réduisit à un tel état de détresse, qu'obligé de travailler pour vivre, il devint moins soigneux dans ses ouvrages. Les tableaux qu'il fit alors sont presque sans mérite : « la composition en est froide, la couleur superficielle et les figures souvent incorrectes, » dit Lanzi. Mais ceux des temps antérieurs dénotent un excellent élève, et à plusieurs égards un rival du Guide. On en voit de lui un très beau de cette époque, dans la galerie de Milan ; il représente une Sainte-Vierge, à l'enfant de laquelle quatre saints ou saintes rendent d'affectueux hommages. Les figures y sont groupées et mises en action avec beaucoup de naturel, de grâce et de simplicité. La détresse de Gessi l'entraîna dans un des vices trop communs de cette pauvreté dont le sort s'améliore par intervalles. Accoutumé à consumer en nourriture indispensable tout ce qu'il gagnait, il en vint bientôt à employer en bonne chère tout ce que son travail lui procurait au-delà de ses besoins ; et il se livra si fort à l'intempérance, que sa constitution n'y put résister : ses excès en ce genre le conduisirent au tombeau. Il mourut en 1648. G—N.

GESSNER. *Voy.* GESNER.

GESTEL (CORNEILLE-VAN), né à Malines en 1658, et mort chanoine de la cathédrale de cette ville en 1748, a laissé une histoire de l'archevêché de Malines, sous le titre de *Historia sacra et profana archiepiscopatûs Mechliniensis*, la Haye, 1725, 2 vol. in-fol., fig. Cet ouvrage passe pour être plus recommandable par les recherches, que par l'ordre et le style. M—ON.

GESTRIN (JEAN), mathématicien suédois, enseigna avec succès les sciences mathématiques à l'université d'Upsal, où il fut placé sous le règne de Gustave-Adolphe. Il publia des Commentaires sur Euclide, un Traité de mécanique et un Traité d'astronomie. A peu près dans le même temps, Kexler, professeur de l'université d'Abo, répandait le goût des mêmes sciences dans une autre partie du royaume, par ses leçons et ses ou-

vrages, et Stiernhielm étonnait les savants étrangers qui arrivaient à la cour de Christine, par son traité intitulé : *Archimedes reformatus.*

C—AU.

GETA (P. SEPTIMIUS) fut placé par la nature entre un père cruel et grand, et un frère cruel et scélérat. Il naquit à Milan, et était le second fils de l'empereur Sévère et de Julie. Après avoir montré dans son enfance peu de douceur de caractère, il devint par sa bonté et son affabilité les délices du peuple et de l'armée. On cite de lui, à l'âge de huit ans, une réponse pleine d'humanité. Son père disait devant lui, en parlant des complices de différentes révoltes, qu'il condamnait à mort : *Ce sont des ennemis dont je vous délivre.* L'enfant lui demanda combien il en périrait : l'empereur lui en dit le nombre. *Ont-ils des parents ou des proches?* reprit Géta. Sur la réponse qu'ils en avaient plusieurs : *Il y aura donc*, répliqua-t-il, *plus de gens affligés que joyeux de notre victoire.* Il dit, à ce sujet, à Caracalla, qui soutenait qu'il fallait mettre à mort tous les coupables avec leurs enfants : *Vous ne voulez épargner personne, vous qui êtes capable de tuer un père.* Géta était fort jeune, quand son père lui donna le titre d'Auguste, comme l'avait Caracalla son frère, et qu'il s'en fit accompagner dans son expédition contre les Calédoniens dans la Grande-Bretagne : à cette occasion, il reçut du sénat le surnom de *Britannicus.* Sévère étant mort l'an 211 de l'ère chrétienne, ses deux fils, qu'il avait institués conjointement ses successeurs à l'empire, commencèrent à régner. Ils avaient commencé à se haïr dès qu'ils avaient pu se connaître. Caracalla tenta inutilement auprès de l'armée de se faire reconnaître seul empereur. Géta le suivit dans une expédition contre les Calédoniens : ils revinrent ensemble avec l'impératrice Julie, rapportant l'urne qui renfermait les cendres de leur père mort dans la Grande-Bretagne, et ils lui rendirent solennellement à Rome les derniers devoirs. Caracalla avait essayé de faire périr son frère pendant le voyage. Leurs divisions augmentant tous les jours, ils imaginèrent, pour s'accorder, de se partager l'empire. Géta se contentait de l'Asie et de l'Égypte : ce projet n'eut point d'exécution par l'opposition qu'y mirent l'impératrice et les grands de Rome. Dans des saturnales qui se célébrèrent, Géta fut exposé à un nouvel attentat de son frère contre sa vie. Caracalla, décidé à régner seul à quelque prix que ce fût, feignit de vouloir se réconcilier avec Géta, et engagea Julie à les appeler ensemble dans son appartement. Le jeune prince consentit, sans défiance, à une entrevue. A peine fut-il entré dans l'appartement de sa mère, que des centurions apostés par Caracalla se jetèrent sur lui, et le poignardèrent entre les bras de Julie, où il s'était réfugié : elle fut couverte de son sang et blessée à la main. Ainsi périt Géta, le 27 février de l'an 212. L'hypocrite assassin fit décerner par le sénat les honneurs de l'apothéose à son frère. (*Voy.* CARACALLA.) *Sit divus, dum non sit vivus :* Qu'il soit dieu, disait-il, pourvu qu'il ne soit pas vivant. M. Petitot a fait une tragédie intitulée : *Géta*, 1797, in-8°. (*Voy.* aussi PÉCHANTRÉ.)

Q—R—Y.

GETHIN (LADY GRACE), née d'une bonne famille dans le comté de Sommerset en 1697, morte à l'âge de vingt-un ans, a écrit, en anglais, un ouvrage qui a été publié après sa mort, sous le titre de *Reliquiæ Gethinianæ*, Londres, 1700, in-4°., avec son portrait. C'est un recueil de

discours composés par elle sur l'amitié, l'amour, la mort, le monde, le courage, la jeunesse, la vieillesse, l'usage, etc., etc. Elle était bien jeune sans doute pour traiter de pareils sujets, qui demandent une longue expérience et un esprit mûr et réfléchi. On trouve néanmoins dans ses essais du talent et des connaissances. Parmi les poésies de Congrève on lit des vers à la mémoire de cette dame, inspirés par la lecture de son livre, et qui renferment un éloge très flatteur. Les *Reliquiæ gethinianæ* ont aujourdhui un autre mérite pour les curieux, celui d'être un livre fort rare. On a érigé à l'auteur un beau monument dans l'abbaye de Westminster, où l'on prononce encore tous les ans, le mercredi des cendres, un discours funèbre en son honneur. X—s.

GEULINCX (Arnold), né, vers 1625, à Anvers, étudia la philosophie et la théologie à Louvain, et y fut appelé en 1646 à enseigner la première de ces sciences. Après douze années de professorat, le mauvais état de ses affaires le décida à aller en Hollande. Arrivé à Leyde, il y fit profession de la religion réformée, et y fut d'abord répétiteur de philosophie; il finit par être nommé à une chaire ordinaire de cette science, grâce aux bons offices de son protecteur Abraham Heydanus. Il mourut à Leyde en 1669. On a de lui: I *Saturnalia seu quæstiones quodlibeticæ*, Leyde, 1665, in-12. II. *Logica*, ibid., 1662, in-16. III. *Γνῶθι σεαυτὸν sive Ethica*. Philarète, pseudonyme, publia ce livre après la mort de l'auteur, Leyde, 1675, in-12. On prétend que, dans cet ouvrage, Geulincx expose la doctrine de l'*harmonie préétablie*, dont Leibnitz s'est attribué la découverte vingt ans après (vers 1695). On a d'autres productions posthumes de Geulincx, telles que: IV. *Compendium physicum*, Franeker, 1688, in-12. V et VI. *Annotata præcurrentia et Annotata majora ad Ren. Cartesii principia*: le dernier est suivi d'*Opuscula philosophica*, Dordrecht, 1690 et 1691, in-4°. VII. *Metaphysica vera et ad mentem peripateticam*, Amst., 1691, in-16. VIII. *Collegium oratorium*, ibid., 1696, in-12. Ce n'est pas seulement de son vivant que Geulincx a été harcelé d'invectives et de reproches: longtemps après sa mort, un ministre de Middelbourg, Charles Tuynman, l'a traité de spinosiste. M—on.

GEUNS (Étienne-Jean Van), médecin hollandais, naquit à Groningue en 1767. Dès sa plus tendre enfance, il montra un goût bien prononcé, et même une sorte de passion pour l'étude des sciences exactes: il aimait surtout à contempler les figures et à lire la description des animaux et des plantes. Au lieu de perdre, comme la plupart des autres enfants, à des amusements frivoles, les heures de la récréation, il les consacrait à parcourir les meilleurs livres d'histoire naturelle, et notamment l'utile dictionnaire de Valmont de Bomare. Ayant terminé en 1782 son cours d'humanités, dans lequel il mérita des distinctions et des récompenses honorables, il désira entrer, comme cadet, au service de la marine, persuadé que cette carrière lui fournirait les moyens de visiter des régions éloignées et inconnues, de recueillir des objets rares et curieux. Mais cédant aux sages conseils et aux affectueuses représentations de ses parents, le jeune Van Geuns abandonna ses projets de voyage. Il se mit sur les bancs de l'université de Harderwyk, dont son père, Mathias, était un des professeurs les

plus distingués. Il cultiva les diverses branches de l'art de guérir, et surtout les sciences physiques avec une ardeur infatigable, et un tel succès qu'en 1788, à peine âgé de vingt ans, il remporta le prix proposé par l'académie des sciences de Harlem, sur l'utilité que les Hollandais peuvent retirer des recherches en histoire naturelle. On apprend avec une surprise mêlée d'admiration, que ce mémoire intéressant, sur une question déjà proposée deux fois en vain, fut rédigé dans le court espace de quelques semaines, pendant les intervalles des travaux scolaires, et sans que le père du concurrent en eût le plus léger soupçon. Van Geuns publia la même année, à Harderwyk, un opuscule in-8°., intitulé : *Plantarum Belgii confœderati indigenarum Spicilegium, quo Davidis Gorteri flora septem Provinciarum locupletatur*. En effet, le rédacteur tient parole, et enrichit la flore de Gorter de plus de deux cents espèces de plantes. Auteur de plusieurs bons écrits, Van Geuns ne possédait encore aucun titre académique. Après avoir fait un voyage scientifique en Allemagne, il revint en Hollande, où il fut revêtu du doctorat, d'abord en philosophie, puis en médecine, sous les auspices de son père, qui termina la séance, et couronna, pour ainsi dire, l'acte probatoire par un discours intéressant : *De humanitate virtute medici præstantissimâ*. Le jeune docteur exerçait à peine depuis six mois sa profession à Amsterdam, lorsque les curateurs de l'université de Harderwyk lui offrirent la chaire de botanique et de chimie. Des motifs particuliers l'empêchèrent d'accepter cet honorable emploi; mais il accueillit avec plaisir et reconnaissance la cession que lui fit le professeur Nahuys d'une portion de l'enseignement dont il était chargé à l'université d'Utrecht. Van Geuns entra en fonction le 26 septembre 1791, et prononça un discours inaugural : *De instaurando inter Batavos studio botanico*. Le 5 avril 1794, il en prononça un second, à l'ouverture de ses préleçons physiologiques : *De physiologiæ corporis humani cum chemiâ conjunctione utili ac pernecessariâ*. Une mort prématurée vint enlever ce jeune savant à la carrière dans laquelle ses premiers pas avaient été si glorieux; il fut moissonné par une fièvre ataxique le 16 mai 1795. Ses talents et ses vertus furent célébrés par plusieurs écrivains. P. W. P. Kluit publia, en 1795, à Utrecht, et un anonyme à Harlem, une Esquisse biographique; J. Heringa fit imprimer, en 1796, à Utrecht, une Oraison funèbre : ces trois opuscules, in-8°., sont écrits en hollandais. C.

GEUSAU (Levin de), lieutenant-général et quartier-maître-général de l'armée prussienne, né, en 1734, à Kreuzburg près d'Eisenac, entra fort jeune au service, fit les campagnes de la guerre de sept ans, et s'y distingua tellement, que le grand Frédéric l'attacha, comme lieutenant, à l'état-major des quartiers-maîtres de son armée, que le roi instruisait lui-même. Après la mort de Frédéric, Geusau fut nommé colonel et adjudant-général de l'infanterie, et, en 1796, promu au grade de lieutenant-général : en même temps, le roi le nomma quartier-maître-général de l'armée, et lui confia l'inspection générale sur toutes les forteresses du royaume. Il conserva ces places jusqu'au moment où la guerre entre la France et la Prusse éclata en 1806. Il exerça, pendant le règne de Frédéric-Guillaume II, une grande influence sur l'organisation de l'armée prussienne. Les établisse-

ments d'éducation militaire, l'académie des officiers, et la pépinière medico-chirurgicale de l'armée, confiés à sa direction, ont été, par ses soins, portés à un haut degré de perfectionnement. Le général Geusau était membre de l'académie de Berlin et de la société des amis des sciences naturelles : il est mort le 27 décembre 1808. B—n—d.

GEVARTIUS (Jean-Gaspar), philologue belge des plus distingués, naquit à Anvers en 1593. Son père, Jean Gevartius, figure honorablement dans les affaires des Pays-Bas, pendant le cours du xvie. siècle. Il fut un de ceux qui conclurent la trève de 12 ans en 1609. Il était singulièrement versé dans les annales de sa patrie; et l'on regrette que son *Histoire des ducs de Brabant* n'ait pas vu le jour. L'historien belge, Pontus Heuterus, reconnaît lui avoir eu de grandes obligations. Notre Gevartius étudia d'abord à Anvers, dans le collége des Jésuites. Il passa de là à Louvain et à Douai, et fit ensuite quelque séjour à Paris, où il se lia particulièrement avec Henri de Mesmes, depuis conseiller-d'état, etc. De retour à Anvers, il fut nommé secrétaire de la ville; et, en 1611, l'empereur Ferdinand III le créa conseiller-d'état et historiographe. Il mourut dans sa ville natale, à l'âge de 73 ans, en 1666. On a de lui : I. *Lectiones Papinianeæ*, à la suite des poésies de Stace, Leyde, 1616, in-8°. Cette édition de Stace est dédiée à Benjamin Aubery, sieur du Maurier, alors ambassadeur en Hollande, et dans la famille duquel Gevartius s'honorait d'avoir vécu. Ces *Lectiones* ne roulent que sur les Sylves de Stace, et elles ne se ressentent guère de la jeunesse de l'auteur, qui n'avait que 23 ans. II. *Electorum libri tres*, Paris, 1619, in-4°. On y admire une critique également savante et ingénieuse. III. Une nouvelle édition des *Imperatorum Romanorum Icones* de Goltzius. Gevartius y a joint la suite des empereurs d'Autriche depuis Albert II jusqu'à Ferdinand III, Anvers, 1645, in-fol. IV. Des *Poésies latines*, publiées en différentes occasions, entre autres, celle de l'établissement de la statue de Henri IV sur le Pont-Neuf. Nous ne croyons pas qu'elles aient été recueillies. Il n'y a rien de Gevartius dans les *Deliciæ poëtarum Belgarum*. Il s'était occupé de notes sur l'*Astronomicon* de Manilius, ou plutôt, selon lui, de Manlius Theodorus, celui que Claudien a célébré dans un de ses poèmes et à qui nous devons un bon ouvrage sur les mètres. Il avait projeté un Commentaire sur les *Réflexions* de Marc-Aurèle : il a aussi laissé en manuscrit des *Mémoires* sur l'histoire des Pays-Bas. Toute sa famille périt le même jour, empoisonnée par des champignons, s'il faut en croire J. G. Grævius, *ad Cicer. de Off.* l. 1, c. 34. M—on.

GEYGER. *Voy.* Geiger.

GEYLER, GEILER, ou GAILER (Jean), nommé aussi *Kaisersberg* de l'endroit où il fut élevé, fameux prédicateur, naquit à Schafhouse le 16 mars 1445. Il perdit en bas âge son père, notaire à Ammerweiler, et se rendit à Kaisersberg (en Alsace), auprès de son grand-père, qui prit soin de son éducation. Il étudia d'abord la philosophie et les belles-lettres à Fribourg en Brisgau; et après avoir passé à Bâle, en 1472, il s'y appliqua avec beaucoup d'ardeur à l'étude de la théologie, et fut promu au degré de docteur en 1475. Il quitta Bâle, et accepta une place de prédicateur à Fribourg, qu'il remplit seulement

pendant une année. La réputation qu'il y acquit en si peu de temps était déjà telle, qu'il fut appelé à Würtzbourg pour la même fonction. La somme de deux cents ducats à laquelle on fixa ses honoraires, somme très considérable pour cette époque, prouve assez combien il était considéré. Il ne resta même pas long-temps dans cette ville : en 1478, il fut appelé à Strasbourg. Les dominicains avaient occupé jusqu'alors la chaire de la cathédrale de cette ville ; mais des disputes scandaleuses qu'ils avaient eues en 1454, avec Jean Crutzer, curé de St.-Laurent, et avec les autres curés de la ville, et des propositions indécentes qu'ils avaient débitées dans la chaire de vérité (1), firent perdre peu après à ces religieux la prérogative de prédicateurs-nés de la cathédrale. Geyler s'y livra au saint ministère avec le plus grand zèle, pendant trente années consécutives. Ses sermons forment un mélange du sacré et du profane, de latin et d'allemand. Geyler s'y élève sans cesse avec force contre les désordres des moines de son temps. Le choix de ses images et de ses expressions, qui blesseraient aujourd'hui nos oreilles délicates et n'exciteraient que le rire, touchait alors nos ancêtres jusqu'aux larmes, et convertissait quelquefois les pécheurs les plus endurcis. On doit à l'éloquence de Geyler l'abolition de plusieurs abus contre la décence et la majesté du culte divin ; tels que les cérémonies qui se faisaient dans la cathédrale le jour des Innocents et pendant la semaine de la Pentecôte, ainsi que les assemblées nocturnes de la Dédicace. C'est aussi à ses exhortations et à celles de Jac. Wimpheling, son biographe et son ami, que la ville de Strasbourg doit la première idée d'une école publique. Les sermons de Geyler attiraient un si nombreux auditoire, que la place de la chapelle de Saint-Laurent, où était la chaire de la basilique, devint bientôt trop étroite pour pouvoir contenir la foule. On construisit alors, en 1486, cette chaire magnifique qui existe encore aujourd'hui, sur les dessins de Jean Hammerer, architecte de la fabrique, et d'après les idées de Geyler lui-même. L'appui-main de la rampe de l'escalier, qui y conduit, est semé de petites figures grotesques et curieuses par leur bizarrerie, et dont il tirait souvent le texte de ses sermons. Cet orateur sacré était fort considéré par Maximilien I, à cause de sa probité et de son érudition : cet empereur l'appela souvent à sa cour, le consulta sur les matières les plus importantes, et le protégea contre les ennemis que suscitait à l'orateur la hardiesse avec laquelle il prêchait. Geyler réglait minutieusement l'emploi de son temps, dont il connaissait le prix ; il dormait peu, vivait frugalement, mais ne haïssait pas le bon vin. Peu de personnes furent admises dans sa société intime : on ne lui connaît d'amis que Sébastien Brandt et Jacques Wimpheling. Aucun de ses contemporains ne possédait peut-être une bibliothèque aussi considérable et aussi bien choisie que la sienne. Il avait l'habitude d'écrire tous ses sermons, tantôt en latin, tantôt en allemand : ces manuscrits passaient ensuite entre les mains de ses amis et de ses admirateurs, qui les ont publiés en partie de son vivant, en partie après sa mort ; car il n'avait pas la patience de soigner lui-même l'impression de ses ouvrages.

(1) On les accusait entre autres d'enseigner : *Quod monialis professa, si carnis tentatione victa castitatem servare nollet, majoris veniæ et minoris culpæ esset, si cum religioso quàm cum laïco committat flagitium.* Voyez *Joh. Berneggers Bericht von dem sogenanntem ultimum vale, apud Schilter*, pag. 1128-1138.

Néanmoins il entreprit une édition des œuvres de Jean Gerson, sous ce titre : *Jo. Gersonis cancellarii Parisiensis Opera*, Strasbourg, 1488, 3 vol. in-fol.; et il fit un voyage en France, sans autre objet que de réunir les différents écrits de ce grand homme. A la tête de cette édition se trouve l'éloge de Jean Gerson, par P. Schott, chanoine de Strasbourg. Geyler fut nommé prébendier du grand chœur de la cathédrale de cette ville, où il mourut le 10 mars 1510. Il fut enterré au pied de la chaire qu'il avait illustrée par son zèle et son éloquence; on y grava l'épitaphe suivante, qu'on y lit encore aujourd'hui :

Quem meritò defles, urbs Argentina, Joannes
Geiler, monte quidem Cæsaris egenitus,
Sede sub hâc recubat quam rexit præco tonantis
Per sex lustra docens verba salutifera.

Les sermons de Geyler forment, avec ses autres ouvrages, 18 vol. in-fol. et 6 in-4°. ; on en trouve le catalogue dans Riegger, *Amœnitates litterariæ Friburgenses*, tome 1, p. 62-63; mais surtout dans la dissertation de L. F. Vierling *De J. Geileri scriptis germanicis*, Strasbourg, 1786, in-4°. de 38 pages (1). Cette dissertation renferme la bibliographie complète de 41 ouvrages qui sont sortis de la plume de cet auteur. Le plus connu et le seul qui soit un peu recherché aujourd'hui, est son *Narrenschiff* (ou Nef des fous), qui est une espèce de commentaire sur la *Narragonia* de Séb. Brandt, que Geyler avait d'abord traduite en latin, en 1498, et dont les rimes servaient de texte à ses sermons. Il établit cent onze essaims de fous, en suivant l'ordre que Brandt avait adopté, et il les représente décorés de grelots : dans chaque sermon, il attaque un de ces différents essaims et ses grelots. C'est ainsi qu'il relève successivement les sept grelots dont il orne l'essaim des fous savants. Jac. Other, un des élèves de Geyler, fut l'éditeur de ce Recueil en latin, imprimé à Strasbourg en 1510, avec des caractères allemands, sous ce titre : *Navicula, sive speculum fatuorum prestantissimi sacrarum literarum doctoris Joannis Geyler Keysersbergii, concionatoris Argentinensis, in sermones juxta turmarum seriem divisa; suis figuris jam insignita; à Jacobo Othero diligenter collecta : compendiosa vitæ ejusdem descriptio, per Beatum Rhenanum Scelestatinum*, in-4°. Les gravures en bois, qui se trouvent à la tête de chaque sermon, sont assez bien faites. Ce Recueil contient cent dix sermons ; au dessus de chacun on lit ces mots : *Stultorum infinitus est numerus.* On en cite plusieurs éditions imprimées à Strasbourg en 1501, 1510, 1511 et 1513; mais il n'en existe qu'une, commencée en 1510, et qui n'a été achevée qu'en 1513, et une autre, imprimée à Bâle en 1572. Celle de 1501, dont il est question dans la *Bibliotheca Gothofr. Thomasii*, tom. 1, n°. 967, n'est sans doute que le résultat d'une erreur typographique. On a publié deux traductions allemandes de ces discours ; la première a paru à Strasbourg, 1520, in-fol., avec les gravures en bois, qui représentent les sujets qu'on trouve dans les éditions du *Navis stultorum* de Brandt. Cette édition est encore remarquable, en ce qu'elle est le premier livre qui ait été imprimé avec privilége impérial. La seconde édition a été imprimée de même, avec privilége, à Bâle, 1574, in-8°.

(1) C'est une thèse soutenue sous la présidence du savant Jérém. Jac. Oberlin, qui se proposait de publier de plus amples détails, sous ce titre : *Uber Geilers von Kaysersberg Leben und Schriften.* Voyez son *Discours* prononcé à l'ouverture de l'académie le 15 brumaire an XII, Strasbourg, 1804, in-8°., pag. 33.

Tous les ouvrages de Geyler, qui ne sont guère que des sermons, sont curieux par les détails qu'ils renferment sur les usages et les mœurs du temps de l'empereur Maximilien Ier. Son style est rempli d'expressions proverbiales et de locutions singulières : J.-J. Oberlin a recueilli les plus remarquables à la fin de la dissertation que nous venons de citer, pour servir de supplément au glossaire de Scherz, dont il avait été l'éditeur en 1784. Les ouvrages latins de Geyler ont été recueillis à Strasbourg, en 1509, 1510 et 1518, sous le titre d'*Opera omnia.* On n'y trouve cependant ni son *Oratio in synodo Argentinensi habita*, imprimée à part en 1482, ni ses *Sermones de Jubilæo*, publiés en 1500. La vie de ce savant théologien a été écrite par Bilde, plus connu sous le nom de Beatus Rhenanus, et par Jac. Wimpheling. La première, dont on peut voir le précis dans les *Athenæ Rauricæ*, se trouve à la suite du *Navicula, sive speculum fatuorum*, et la seconde bien plus détaillée, dans l'*Appendix* du recueil des *Sermones et varii tractatus Keysersbergii, jam recens excusi*, Strasbourg, 1518. Le portrait de Geyler est placé à la tête de sa *Postille* (ou commentaire) *sur les quatre Evangélistes* (en allemand), Strasbourg, 1522, et dans la *Description de la cathédrale de Strasbourg*, traduite de l'allemand, Strasbourg, 1733, in-8°.

B—H—D.

GEYSA, nom commun à un duc et à deux rois de Hongrie. Ce pays, qui faisait partie de l'ancienne Pannonie et de la Dacie, avait été conquis par les Huns, après le milieu du IIIe. siècle. Ceux-ci en furent chassés par les Lombards. Les Abares et les Slaves l'occupèrent successivement. Demeuré sous la domination de Charlemagne et de ses successeurs, jusqu'à Charles-le-Gros, il devint, sur la fin du IXe. siècle, la proie d'un peuple sorti de la Scythie, auquel les Pannoniens donnèrent le nom de Hongrois. GEYSA, duc de Hongrie, issu d'Almus, chef de ces peuples, et instruit par Adelbert, évêque de Prague, embrassa le christianisme, et eut de Saroth, son épouse, un fils nommé Étienne à son baptême, et surnommé le *Saint*, qui, en 997, succéda à son père. (*V.* ETIENNE, XIII, 438.) Geysa I était fils de Bela I. Celui-ci s'était rendu maître de la personne d'André son frère aîné, et s'était emparé du trône. Geysa ne lui succéda pas immédiatement. Salomon, fils d'André, avait remplacé Bela. Lui et Geysa se firent la guerre : elle fut suivie d'un accommodement, au moyen duquel Geysa se contenta de la seconde place. Néanmoins la guerre ayant recommencé en 1074, entre les deux cousins, Salomon fut vaincu, et laissa le trône à son concurrent : il voulut y remonter, mais ses efforts n'eurent aucun succès. Geysa, au reste, était un prince aussi prudent que valeureux; mais son règne fut court : il mourut en 1077.—GEYSA II, arrière-petit-fils de Geysa I, fut couronné roi de Hongrie, le 16 février 1141, trois jours après la mort de Bela II, son père, prince vertueux et brave : il maintint l'ordre dans ses états, et les défendit courageusement contre Borich, fils naturel de Coloman, son grand-oncle. L'empereur Conrad III, en partant pour la croisade, vers 1151, et passant par la Hongrie, obligea Geysa de lui prêter hommage. Geysa mourut en 1161.

L—Y.

GEYSER (CHRÉTIEN-THÉOPHILE), habile graveur allemand, naquit en 1742 à Görlitz, où il reçut les pre-

mières leçons de dessin, au gymnase de cette ville. Envoyé dans la suite à l'université de Leipzig pour y étudier le droit, Geyser, en dessinant tous les jours dans la maison d'Oeser, directeur de l'académie des arts à Leipzig, se passionna pour cet art; et au lieu de suivre la carrière de la jurisprudence, dans laquelle il avait déjà subi un examen, il accepta une place de professeur dans une nouvelle école de dessin établie à Leipzig. Il s'appliqua d'abord à la miniature; mais il changea bientôt le pinceau contre la pointe. On ne lui avait jamais enseigné l'art de manier le burin; aussi ses essais dans ce genre ne furent-ils pas heureux: mais ses estampes gravées à la pointe sont admirables; elles ont un caractère d'originalité qu'on n'a pas su imiter. Les vignettes, d'après les dessins d'Oeser, qui ornent l'édition des poésies d'Utz, furent les premiers échantillons de son talent. Ses paysages avec de petites figures, d'après Ferg, Wouvermann et Pynaeker, en grand format, sont les plus estimées et les plus recherchées de ses productions. Il renonça en 1770 à sa place de professeur à l'école de dessin, devint membre de l'académie de Dresde et de Leipzig, et se retira à la campagne avec une petite pension de la cour de Saxe. C'est dans sa retraite qu'il a exécuté les belles vignettes de l'édition du Virgile de Heyne. Il avait souvent exprimé le desir de mourir en plein air; ses vœux furent exaucés: frappé à la campagne d'une attaque d'apoplexie à la promenade, il expira le 24 mars 1803.—Samuel-Godefroi Geyser, théologien danois, naquit à Görlitz en janvier 1740. Il étudia à Wittemberg, où il se distingua avantageusement par quelques écrits académiques. Il accepta, en 1771, une chaire de théologie et de langues orientales à Reval. En 1777 il fut appelé à l'université de Kiel, comme professeur ordinaire de théologie; il fut nommé conseiller ecclésiastique dans cette même ville en 1782, et y mourut le 15 juin 1808. Il a publié quelques dissertations: I. *De la facilité du patriotisme sous un bon gouvernement* (en allemand), Reval, 1772, in-4°. II. *Aphorismi ethici in usum scholar.* Kiel, 1789, in-8°. Les *Nova acta eruditorum*, la Bibliothèque théologique d'Ernesti, et la Gazette littéraire de Halle, renferment un grand nombre d'articles fournis par ce professeur. E—H—D.

GEZELIUS (Jean), docteur en théologie et évêque d'Abo, capitale de la Finlande, naquit, en 1615, dans la paroisse de Gezala, où son père était fermier de la couronne, et de laquelle il prit le nom de Gezelius. Après avoir professé la théologie et la langue grecque à Dorpat en Livonie, il obtint successivement plusieurs dignités ecclésiastiques; et en 1664, il fut élevé à l'évêché d'Abo, qu'il occupa jusqu'en 1690, année de sa mort. Versé profondément dans la théologie, dans les langues savantes, dans l'histoire et la philosophie, il jouissait d'une grande considération, dont il profita pour répandre le goût des sciences et pour faire naître des établissements utiles. Il entreprit un travail qui manquait en Suède, et qui a surtout illustré son nom dans ce pays: c'est un Commentaire sur la Bible, en langue suédoise; son fils l'acheva et le publia. On a de plus, de ce savant évêque, une *Grammaire grecque*, une *Grammaire hébraïque*, un Abrégé encyclopédique des sciences (*Encyclopedia synoptica*), un *Dictionnaire pentaglotte*, et plusieurs autres ouvrages, tous en latin. C—AU.

GEZELIUS (Jean), fils du précédent, naquit en 1647, et remplaça son père dans l'évêché d'Abo, en 1690, après avoir professé la théologie et s'être distingué dans la place de surintendant ecclésiastique à Narva. La ville d'Abo ayant été occupée par les Russes, il se retira en Suède, et mourut en 1718, dans une terre voisine de Stockholm. Il avait une instruction très étendue; mais il n'y joignait pas l'esprit de tolérance qu'elle aurait dû lui inspirer. Quelques familles calvinistes, réfugiées à Stockholm, ayant présenté au roi Charles XI une requête pour obtenir le libre exercice de leur religion, le clergé de Suède fit contre cette demande une protestation conçue dans les termes les plus durs, et que l'évêque Gezelius adressa aux états du royaume. Il résulta de cette démarche que tout autre culte que celui du rit luthérien fut défendu en Suède, et que ce pays perdit une occasion favorable d'acquérir les bras industrieux dont il avait besoin. Outre la continuation du Commentaire sur la Bible, commencé par son père, Gezelius donna plusieurs autres ouvrages en latin, et des Traductions du français, de l'allemand et du latin en suédois. Il fit aussi une Traduction de la Bible en langue finnoise. C—AU.

GEZELIUS (George), théologien et littérateur suédois, du XVIIIe. siècle, était curé et archidiacre de de Lillkyrka, en Néricie; et dans les dernières années de sa vie, il reçut le titre d'aumônier du roi. C'était un homme studieux, qui consacrait aux recherches savantes le loisir que lui laissaient les occupations de son état. Secondé par plusieurs savants de son pays, il entreprit un *Dictionnaire biographique des hommes illustres de Suède*. Cet ouvrage parut à Stockholm et à Upsal en trois volumes in-8°., de 1776 à 1778. En 1780, l'auteur publia un volume de supplément. Le dictionnaire de Gezelius est consacré aux hommes remarquables que la Suède a produits dans la politique, dans les armes, dans les sciences, les lettres et les arts, depuis Gustave Ier. (1521) jusqu'à Gustave III (1771). Tous les articles n'en sont pas également intéressants; mais on en trouve de très importants, qui contiennent des faits et des anecdotes qu'on n'avait pas publiés auparavant. L'auteur a toujours l'attention de désigner les sources dans lesquelles il a puisé. Dans les temps les plus modernes, il y a plusieurs lacunes. On regrette aussi que les ouvrages des savants de Suède, dont Gezelius donne la vie, ne soient pas toujours indiqués avec assez de précision et d'exactitude. Il est mort le 24 mai 1789, âgé de cinquante-trois ans. C—AU.

GEZERI (Abulaz-Ismael), renommé par un talent extraordinaire dans son genre, est auteur d'un *Traité des machines ingénieusement inventées*. Ce traité est divisé en six parties, et traite des montres et des horloges; des instruments de musique, des machines hydrauliques, etc. Il a été traduit en turc, et dédié à l'empereur Selim. On possède à la Bibliothèque royale de Paris un livre manuscrit d'hydraulique de sa composition, qui fait partie du traité dont nous venons de parler. Z.

GHAZAN-KHAN, VIIe. prince de la dynastie djenguyz-khânienne, établie dans la Perse occidentale, naquit à Sulthân-Dowéy dans le canton d'Aster-Abâd, province du Mâzendérân, dans les derniers jours de rabyi 2e. 670 de l'hégire (décembre 1271). Il était fils d'Arghoun Khân (*Voy.* Arghoun), et neveu d'Abâcâ-Khân (*V.*

Abaca), qui le fit élever à sa cour. Il avait à peine trois ans quand son protecteur mourut : son père le fit venir auprès de lui ; et étant monté lui-même sur le trône de Perse, en 683 (1284), Ghâzân, qui avait alors treize ans, fut nommé au gouvernement du Khorâçân. Il trouva dans cette province un rival redoutable, autant par son adroite politique, que par sa courageuse et inflexible haine contre tous les idolâtres, et surtout contre les Moghols. L'émyr Nourouz était lui-même d'origine moghole, et conséquemment idolâtre ; mais il avait embrassé l'islamisme : il protégeait et répandait sa nouvelle religion, et persécutait celle qu'il avait quittée avec tout le zèle d'un nouveau-converti. Après cinq années d'une guerre très acharnée, dans laquelle Nourouz remporta plus d'un avantage signalé, une réconciliation franche et sincère eut lieu entre lui et le prince moghol, qu'il détermina bientôt à embrasser la religion du Prophète. Cette abjuration de l'idolatrie de la part de Ghâzân, devenu sulthân Mohammed, n'était qu'un acte de politique qui lui facilita en effet l'accès du trône de ses ancêtres, après la mort de Beydou-Khân, son oncle, le 29 du mois de zoulhedjah 694, répondant au 20 novembre 1295 de J.-C. Il feignit pourtant de ne pas vouloir y monter avant d'avoir été élu par les grands de l'empire. Il assembla à cet effet un *couriltây*, espèce de cour plénière : cette formalité n'était qu'un moyen plus sûr de signifier à ces grands feudataires devenus indépendans et les fléaux du reste de la nation, l'intention de rendre à l'autorité royale toute son énergie, et de faire revivre et respecter les lois protectrices du monarque et du peuple. Comme on paraissait avoir oublié le *Code de Djenguyz-Khân*, ou que du moins il n'était plus observé, le jeune souverain promulgua un nouveau code fort sage et très circonstancié : on y remarque surtout d'excellents principes de finances, des réglements pour la perception des impôts, l'administration de la justice, l'entretien et la discipline de l'armée, l'établissement des kârvansérâys, la réorganisation des postes, le châtiment des voleurs de grands chemins et des ivrognes, la fixation des monnaies, des poids et des mesures, le soulagement des pauvres, la nourriture, l'entretien des enfants-trouvés ; il pourvut aussi aux fondations pieuses et scientifiques ; les molas des mosquées, les professeurs de nombreux colléges et leurs écoliers furent amplement pensionnés. Tout en obligeant ses sujets moghols d'embrasser l'islamisme (et plus de cent mille hommes suivirent à l'instant même l'exemple de leur monarque), il affiche la plus grande tolérance en faveur des religions fondées sur une loi écrite, dont les sectateurs sont nommés par les Musulmans *les possesseurs du livre* ; ce sont les juifs qui ont le pentateuque, les chrétiens qui ont l'évangile, et les guèbres qui croient avoir conservé le zend-avesta. Afin de rendre sa conversion plus éclatante, il ordonna que cette formule si fréquemment usitée par les musulmans, *Au nom du dieu clément et miséricordieux*, serait substituée au nom du chef de la famille djenguyz-khânienne, Barrak, souverain du Captchac. Cette innovation provoqua une guerre contre ce monarque tatar. L'émyr Nourouz, qui s'était acquis à-la-fois l'amitié et l'estime de son maître, fut chargé de repousser les Tatars, et remplit heureusement sa mission : mais, pendant son absence, les *novyan* ou seigneurs moghols qui ne pouvaient lui pardonner de les

avoir contraints à embrasser une religion qu'ils détestaient au fond de l'ame, ourdirent contre lui une trame qui finit par lui être fatale; il perdit son crédit, fut proscrit, poursuivi et assassiné : on porta sa tête au sulthân, qui eut la faiblesse et la cruauté d'ordonner qu'elle fût placée sur un gibet, le 22 de chawwâl 696 de l'hégire (11 août 1297). Cette pusillanime condescendance ne pouvait balancer le mauvais effet que produisait sur l'esprit des Musulmans, sa prédilection bien connue pour les chrétiens, la protection qu'il leur accordait, et le desir qu'il avait plus d'une fois manifesté de les remettre en possession des saints lieux : ce projet mal déguisé lui attira une guerre dont l'issue ne fut pas heureuse. Il commença pourtant par remporter contre Nâsser, sulthân d'Égypte (*Voy.* Nasser), un brillant avantage, et montra dans le combat qui eut lieu près d'Émesse le 27 de rabyi 2e. 699 (20 janvier 1300), tant de courage et de prudence, qu'un écrivain chrétien, contemporain (Hayton), ne peut s'empêcher d'exprimer son étonnement de voir de si grandes qualités réunies dans un corps petit et laid. Ghâzân n'était pas, comme on voit, favorisé des dons extérieurs de la nature. Le sulthân Nâsser se sauva, sans s'arrêter, depuis les environs d'Émesse en Syrie jusqu'au Caire, où il arriva accompagné de sept cavaliers : cet échec ne servit qu'à l'irriter; il s'occupa de rassembler une nouvelle armée, tandis que Ghâzân, qui était resté en Syrie, retournait dans la Perse occidentale. Avant d'en venir à de nouvelles hostilités, les deux monarques s'envoyèrent des ambassades réciproques, formalité tout aussi insignifiante en Orient qu'en Europe. Les ambassadeurs furent honorablement reçus; ils s'en allèrent comblés de présents magnifiques, et les hostilités recommencèrent. Les généraux que Ghâzân avait envoyés en Syrie furent battus et perdirent même l'armée qu'on leur avait confiée. Les revers les plus désastreux éprouvés au dehors, dans l'intérieur une famine horrible, résultat trop naturel d'une sécheresse inouie, laquelle avait enlevé plus de 50,000 ames dans la seule ville de Chyrâz en 1299, portèrent un coup mortel au prince moghol, dont la santé était très altérée par ses immenses travaux, et surtout par les inquiétudes que lui donnaient les dissensions sans cesse renaissantes entre les Moghols idolâtres ou nouvellement convertis, et les Persans musulmans. Après avoir traîné pendant quelque temps une existence languissante, et « s'être convaincu de l'inefficacité des prières et des aumônes, et de l'impuissance de la médecine, » il se fit porter en litière à sa résidence d'été, nommée *Châm ghâzânyah* (Syrie de Ghâzân), palais délicieux qu'il avait bâti non loin de la ville de Rey, peu de temps après sa première expédition de Syrie. C'est là qu'il réunit ses ministres et les grands de l'empire autour de son lit de mort : il leur dicta ses volontés, mit ordre aux affaires de l'état, désigna pour son successeur Mohammed Khodâbendèh, nommé avant sa conversion à l'islamisme Oldjaïtou; et le dimanche 15 de chawwâl, 703 de l'hégire (21 mai 1304), ce monarque expira « continuant de professer l'indivisible unité de Dieu », après un règne de huit années solaires, six mois et deux jours. Ghâzân-Khân eut, suivant la remarque ingénieuse de M. le chevalier Malcolm (*Hist. of Persia*, 1, p. 440), le rare avantage d'être vanté par les auteurs persans comme un modèle pour les souverains, et d'être regretté par les écrivains occidentaux

qui ont regardé sa mort comme une grande perte pour les habitants chrétiens de ces contrées, et même pour le christianisme; en effet, soit qu'il fût idolâtre ou chrétien avant de se déterminer, par des vues purement politiques, à embrasser l'islamisme, il ne cachait pas sa prédilection pour les chrétiens; et on peut le regarder comme « le dernier monarque persan qui ait témoigné le desir d'aider les adorateurs de la croix à reconquérir la Palestine. » La nomenclature des édifices et autres travaux d'une utilité publique, exécutés par Ghâzân, serait trop considérable pour trouver place ici; nous nous bornerons à indiquer un canal tracé de l'Euphrate à Nedjef, et qui fertilisait le désert inculte de Kerbélâ, non loin de Koufah; les murailles de Chyrâz; son propre mausolée à Tauryz, lequel consistait en une magnifique mosquée - cathédrale, un collége, un observatoire, un hôpital et des bains; enfin là ville d'Oudjên, bâtie entièrement par lui. Il était doué en outre d'une immense érudition; car son premier vezyr, le savant Rachyd êd-dyn, convient lui être redevable d'une grande partie des matériaux de l'Histoire des hordes mogholes, contenue dans le *Djâmi l-têwârykh* (*V.* RACHYD ED DYN.) Un Extrait du code de Ghâzân-Khân, très bien rédigé d'après le *Hhabyb ûs-séyr* de Khoudémyr et traduit par M. Kirk-Patrick, avec d'excellentes notes, a été inséré dans le *New Asiatic miscellany*, p. 149, 225, collection publiée à Calcutta en 1789, par M. Gladwin, pour faire suite à l'*Asiatic miscellany*, Calcutta, 1786 et 1788: ces deux précieux recueils, de format in-4°., sont extrêmement rares. L—s.

GHEDINI (FERDINAND-ANTOINE), naturaliste et poète italien, naquit à Bologne en 1684, et s'appliqua, dans sa jeunesse, à la médecine qu'il exerça avec intelligence et succès. Mais, considérant que cet art n'est souvent que conjectural, il en abandonna la pratique, à cause de la répugnance qu'il avait d'agir au hasard, en ce qui concernait la vie des hommes. Dès-lors il se voua tout entier à des travaux littéraires en prose et en vers, comme encore à l'étude des mathématiques et de l'histoire naturelle. Se trouvant sans fortune, il fut réduit à entrer au service de l'ambassadeur d'Espagne près la république de Venise, le prince de Bisignano, en qualité de précepteur de son fils. Ce prince, ayant été nommé ensuite vice-roi des Indes, emmena avec lui Ghedini, qui, à peine arrivé à Cadix pour s'embarquer, ne put se résoudre à s'éloigner davantage de sa patrie. Il abandonna le vice-roi des Indes, renonçant aux richesses qu'il pouvait y acquérir, et revint à Bologne. En 1715, il alla à Rome, où il fut bien accueilli et très goûté de plusieurs grands personnages, qui cependant ne purent lui faire oublier son pays natal. On l'y revit bientôt; et l'estime qu'on y avait pour ses talents et ses lumières, le fit inscrire parmi les membres de l'institut des sciences de Bologne. Chargé, en outre, d'y enseigner l'histoire naturelle, il commença ses leçons par un discours latin très élégant. Le savant Eustache Manfredi le fit ensuite nommer professeur d'humanités dans le collége Sinibaldi; et il se plut tellement dans cet emploi, conforme à ses goûts, qu'il y resta jusqu'à sa mort, arrivée en 1767. Vincent-Camille Alberti, qui a écrit sa vie, le représente comme le vrai sage d'Horace, et lui applique le *Si fractus illabatur orbis*, etc., à propos surtout de ce qu'une nuit, le plancher de la chambre dans laquelle il était couché,

ayant manqué sous son lit, il était tombé jusque dans la cave sans que la secousse l'eût éveillé. Eustache Manfredi disait de Ghedini, dans une lettre à Thomas Narducci de Lucques : « Je ne connais personne qui écrive mieux que lui, soit en latin, soit en italien, en vers ou en prose : son talent est accompagné d'une morale parfaite, et sa modestie est si grande, qu'il se croit autant au-dessous des autres que les autres le croient au-dessus d'eux. » Ses ouvrages imprimés sont : I. Le discours d'ouverture du cours d'histoire naturelle, dont nous avons parlé ; il a pour titre : *Ad exercitationes de rebus naturalibus præfatio*, Bologne, 1721. II. Des sonnets, que Roberti et Bettinelli ont fort vantés ; le premier, dans son second dialogue *Del lusso* ; et l'autre, dans son traité *Del sonetto*. Ghedini excellait aussi dans le genre de l'ode ; et les Italiens citent en preuve celle où il a décrit l'enthousiasme poétique de Pindare. G—N.

GHELEN ou GESLEN. *Voyez* GELENIUS.

GHÉRAI (MENGUÉLY), souverain de la Crimée. Menguély Ghéraï, prince de cette famille illustre qui descend de Batou khan, fils aîné de Touschi, et petit-fils de Djenguiz, implora le secours des Othumans, l'an de l'hégire 876 ; et ayant, avec leur assistance, vaincu et tué son frère, il demeura paisible souverain de la Crimée. Menguély Ghéraï fut le premier khan des Tartares, habitants de cette presqu'île fameuse, qui se soit soumis aux sulthans : il ordonna le chutbé, ou prières publiques, pour Mahomet second, auquel il devait son élévation au trône. Sa postérité se perpétua dans la Crimée, sous les noms plus ou moins illustres de Caplan Ghéraï, de Dewlet Ghéraï, de Maksoud Ghéraï, jusqu'en 1783 que la presqu'île fut définitivement cédée à la Russie. Les sulthâns othomans n'en ont pas moins toujours reconnu les Ghéraï, descendants de Djenguiz-Khan, comme successeurs éventuels au trône de Constantinople, si les descendants d'Ottoman venaient à manquer. C'est légèrement que l'estimable Peyssonel contredit là-dessus l'auteur des *Considérations sur la guerre actuelle des Turcs*, 1788. Cette opinion se trouve appuyée de preuves historiques ; et elle fut consacrée de nouveau par le témoignage du muphti, à l'époque de la déposition de Mustapha II, en 1702. S—Y.

GHERARDESCA, famille illustre de la noblesse immédiate de Toscane, souveraine des comtés de Gherardesca, Donoratico, Montescudaio, etc., dans la Maremme, entre Pise et Piombino. Les comtes de la Gherardesca s'affilièrent à la république de Pise, tout au moins dès le commencement du XIIIe. siècle ; mais au lieu d'être confondus avec le reste de la noblesse pisane, ils se mirent à la tête du parti du peuple, et ils se rendirent puissants en combattant l'aristocratie. Leurs querelles avec les Visconti, vers l'an 1237, partagèrent la république de Pise en deux partis, celui des Comtes dont nous parlons et celui des Visconti. Le premier, qui conserva presque toujours la supériorité, était essentiellement gibelin. Aussi les Comtes de la Gherardesca donnèrent-ils des preuves de leur dévouement aux empereurs de la maison de Souabe. Gérard et Galvano, comtes de Donoratico, suivirent Conradin dans son expédition contre Naples. Après l'avoir fidèlement servi, ils furent faits prisonniers avec lui, et ils périrent après lui sur le même échafaud. S. S—I.

GHERARDESCA (UGOLIN,

comte DE LA), tyran de Pise, de 1282 à 1288, et devenu fameux par son supplice dans la Tour de la faim, demeura chef de sa famille à Pise après le départ des deux comtes qui accompagnèrent Conradin dans le royaume de Naples. Il était appelé à diriger le parti gibelin, et à être le premier magistrat de la république de Pise; mais cette carrière ne suffisait point à son ambition. Ugolin voulait régner sur ses concitoyens, et fonder une principauté nouvelle, comme vers la même époque les Della Scala en fondaient une à Vérone, et les Visconti à Milan. La violence de l'esprit de parti n'était jamais considérée par les Italiens comme une tache dans le caractère; ils voyaient au contraire quelque chose de dévoué et de généreux dans l'homme qui préférait la cause de ses pères à son intérêt personnel et à son repos. Ugolin excita donc le blâme universel, lorsque, paraissant chanceler dans le parti pour lequel ses ancêtres avaient versé leur sang, il donna sa sœur en mariage à Jean Visconti, juge de Gallura, chef du parti guelfe à Pise. Les deux chefs étaient entrés en effet dans une secrète alliance pour asservir leur patrie. Le juge de Gallura devait fournir à Ugolin les satellites qu'il faisait venir de Sardaigne, et lui procurer l'appui des Guelfes de Toscane; mais leurs trames furent rompues par le gouvernement pisan, qui, le 24 juin 1274, exila Gallura, et retint Ugolin en prison. Le premier ayant armé les Guelfes contre sa patrie, mourut peu après à San-Miniato; le second, exilé à son tour, passa dans l'armée des Florentins et des Lucquois. Cette armée, après avoir remporté divers avantages sur les Pisans, les contraignit, en 1276, de rappeler Ugolin. Le comte de la Gherardesca, de retour à Pise, s'efforça de conserver en même temps les anciens partisans gibelins de sa famille, et l'alliance des Guelfes au-dehors. Ses richesses le mettaient en état de récompenser généreusement ceux qui s'attachaient à sa fortune; et pendant quelque temps on ne parla dans Pise que des fêtes où les chefs des différents partis étalaient leur magnificence. Sur ces entrefaites, la guerre éclata en 1282 entre les républiques de Pise et de Gênes. Cette guerre, dans laquelle les deux peuples déployèrent toute l'étendue de leurs ressources, et mirent en mer des flottes égales, par le nombre des bâtiments, à celles qu'ont armées dans la suite les premières puissances maritimes, parut à Ugolin propre à favoriser l'exécution de ses projets. Il trouvait encore trop d'énergie dans le peuple, trop de vigueur dans les conseils, pour pouvoir asservir la république. Il désirait voir les Pisans affaiblis par de nouveaux combats, et même humiliés par des défaites, pour les ranger plus facilement sous le joug. Aussi assure-t-on que dans la terrible bataille de la Meloria, le 6 août 1284, bataille qui anéantit pour jamais la marine des Pisans, et qui laissa plus de onze mille prisonniers entre les mains des Génois, Ugolin donna le signal de la fuite, et causa, par une désertion préméditée, la ruine de toute la flotte. A la nouvelle de la défaite de la Meloria, les républiques de Florence, Lucques, Sienne, Pistoia, Prato, Volterra, San-Geminiano et Colle, tous les Guelfes enfin de Toscane, déclarèrent la guerre aux Pisans, pour détruire avec leur ville le dernier refuge du parti gibelin. Ugolin, dont les relations avec les Guelfes étaient connues, s'offrit alors pour médiateur, sous condition qu'on lui donne-

rait des pouvoirs suffisants pour dissoudre cette ligue redoutable ; et les Pisans se virent réduits à nommer capitaine-général de leur ville l'homme dont ils se défiaient le plus. Le comte de la Gherardesca réussit en effet à rompre l'alliance formée contre sa patrie: on assure qu'il gagna par des présents considérables les chefs de la ligue guelfe; il se fit imposer par eux les conditions qui lui étaient le plus favorables à lui-même. Les Florentins exigèrent que tous les ennemis du comte et tous les chefs des Gibelins fussent exilés de Pise : ils se firent livrer plusieurs châteaux; et, en étendant leur territoire, ils se mirent en même temps à portée de protéger Ugolin. Celui-ci desirait aussi ouvrir aux Guelfes de Lucques une route pour marcher à son secours dès qu'il serait menacé: mais les magistrats s'étant refusés à faire aux ennemis de l'état la concession d'aucune forteresse, Ugolin fournit aux Lucquois les moyens de surprendre tous les châteaux qu'il voulait leur céder; en sorte que les Guelfes avaient le chemin libre jusqu'aux portes de Pise, et que cette république ne possédait plus d'autres forteresses que Mutrone, Vico Pisano et Piombino. Ugolin ne fit point la paix avec les Génois; il craignait trop le retour des citoyens faits prisonniers à la Meloria : mais il évita de mettre un seul vaisseau en mer, tellement qu'il n'eut plus d'occasion de les combattre. Cependant il affermissait son autorité dans Pise ; il écrasait ses ennemis, dont il faisait raser les maisons, et il s'élevait rapidement au pouvoir tyrannique qu'il s'était proposé d'obtenir. Nino de Gallura, quoique son neveu, ne put sans indignation le voir détruire la constitution de sa patrie : il réunit les Guelfes amis de la liberté, à ceux des Gibelins qui avaient échappé à la proscription. Les Gualandi, Sismondi et Laufranchi entrèrent dans son alliance; et tous ensemble ils s'efforcèrent de mettre des bornes au pouvoir du comte, de terminer la guerre avec les Génois, et de remettre en liberté onze mille citoyens retenus prisonniers à Gènes. Près de trois années furent employées à cette lutte; mais Ugolin, consommé dans l'art des intrigues, réussit à dissoudre la nouvelle ligue formée contre lui. Il employa l'archevêque de Pise, Roger de' Ubaldini, pour regagner les Gibelins. Il promit à ce prélat de partager avec lui l'autorité suprême; et s'étant réconcilié avec les Gualandi, les Sismondi et les Lanfranchi, il chassa de Pise Nino de Gallura avec tous les Guelfes. Mais Ugolin, demeuré vainqueur, manqua effrontément aux conditions arrêtées avec l'archevêque ; il refusa de partager avec lui son pouvoir, le fit sortir du palais public où une élection populaire l'avait fait entrer, et exerça un pouvoir absolu sur une ville qui n'était point encore assouplie pour l'esclavage. La violence de son caractère se développait aussitôt qu'il rencontrait quelque résistance à ses volontés. Les murmures du peuple, causés par la cessation du commerce et la cherté des blés, aigrissaient ses passions; la moindre représentation le mettait en fureur: il voulut frapper d'un poignard son propre neveu, qui lui donnait quelque conseil; et un neveu de l'archevêque Roger s'étant jeté entre eux pour l'arrêter, il l'étendit mort à ses pieds. Il combla ainsi la mesure des outrages que Roger pouvait supporter; et dès-lors celui-ci prépara tout pour sa vengeance. Non moins ambitieux et non moins cruel que le comte, l'archevêque Roger était plus

dissimulé que lui. Il ne laissa point percer son ressentiment, jusqu'à ce que tout le parti gibelin se fût associé de nouveau à ses intérêts : alors profitant de ce que le comte refusait de faire la paix avec les Génois, il fit crier aux armes le 1er. juillet 1288, et sonner le tocsin au palais du peuple, à la sortie du conseil où cette paix avait été discutée. Les Gualandi, les Sismondi et les Lanfranchi attaquèrent avec fureur le comte Ugolin ; ils l'assiégèrent dans le palais du peuple, où le comte, avec deux de ses fils, deux de ses petits-fils et quelques-uns de ses partisans, se défendit jusqu'au soir. Les Gibelins y pénétrèrent enfin au milieu des flammes qu'ils avaient allumées, et ils firent prisonniers le comte Ugolin, les plus jeunes de ses fils, Gaddo et Uguccione, Nino, dit le Brigata, fils d'un de ses fils nommé Guelfo, qui était mort, et Aurel. Nuncio, fils d'un autre de ses fils nommé Lotto, qui était absent. Ce sont là les cinq personnages dont le Dante a rendu si célèbre la mort déplorable. L'archevêque Roger, après les avoir fait enfermer dans la tour des Gualandi aux sept chemins, jeta, au bout de quelques mois, les clefs de cette tour dans l'Arno, et laissa mourir de faim les prisonniers. La poésie italienne n'a rien dans le genre terrible qui puisse être comparé à l'admirable discours que le Dante prête au comte Ugolin, lorsque ce tyran qu'il rencontre aux enfers, où il ronge dans le séjour des traîtres le crâne de l'archevêque Roger son ennemi, lui raconte la dernière agonie de ses enfants et de lui-même dans la Tour de la faim. Les peintres et les sculpteurs d'Italie ont cherché, à leur tour, à représenter ces horribles moments. L'art du graveur en a multiplié l'image; et tout le monde connaît l'horrible supplice d'Ugolin, tandis que ses crimes sont universellement oubliés. S. S—i.

GHERARDESCA (Manfred), général des Pisans en Sardaigne, était fils naturel du comte Rieri ou Renier de Donoratico, qui gouverna Pise de 1320 à 1326. Il fut chargé par son père et sa patrie de défendre la Sardaigne contre Alfonse IV d'Aragon, fils du roi Jacques II. Malgré l'extrême infériorité de ses forces, Manfred soutint longtemps le siége de Cagliari: le 28 février 1324, il livra aux Aragonois à Luco-Cisterna, une bataille que sa valeur rendit douteuse, quoique sa petite troupe fût accablée par le nombre des ennemis. Il se renferma de nouveau dans Cagliari; et cette place ne fut prise qu'après que Manfred eut péri, par suite des blessures qu'il avait reçues dans une sortie. S. S—i.

GHERARDESCA (Fazio ou Boniface), chef de la république à Pise, de 1329 à 1340, avait été nommé capitaine de Pise en 1329, lorsque cette république secoua le joug de Castruccio, et de l'empereur Louis de Bavière. Par la sagesse de son administration il se concilia l'estime et le respect de ses concitoyens, et de toute la Toscane, et fit faire aux Pisans une paix honorable avec la ligue guelfe. En butte, en 1335, à une conjuration des gentilshommes, il prévint leurs menées, les vainquit dans un combat, et les contraignit à sortir de la ville. Il mourut de la peste le 22 décembre 1340. Ses compatriotes le pleurèrent amèrement; et par une suite de l'affection qu'ils lui portaient, ils lui donnèrent pour successeur dans la charge de capitaine du peuple, son fils Renier, quoique celui-ci fût âgé seulement de onze ans. Ce fut ce dernier qui s'attacha André Gambacorta,

auquel il fit place dans le gouvernement de Pise, lorsqu'il mourut aussi de la peste en 1348. La famille Gherardesca, affaiblie à cette époque par le grand nombre d'hommes que ce fléau lui avait enlevés, se retira dans ses fiefs de Maremme, et prit dès-lors peu de part au gouvernement de Pise. S. S—I.

GHERARDESCA (Philippe), musicien et compositeur italien, naquit à Pistoie en 1730. Etant jeune encore, il passa à Bologne, où il devint un des plus habiles élèves du célèbre P. Martini. En 1766, il composa un petit opéra bouffon, qui fut joué sur le théâtre *Marsili* de cette ville, et qui eut un brillant succès. De retour en Toscane, il fut engagé à Florence successivement pour le théâtre *Nuovo* et pour celui *del Cocomero;* et les opéras qu'il y donna, méritèrent également les suffrages du public. Celui qu'il composa à l'occasion des trois mois d'automne que le grand duc Léopold vint, selon son usage, passer à Pise en 1770, fut très applaudi, et plut singulièrement au grand-duc, qui était un excellent musicien. Ce prince le nomma aussitôt maître de musique de sa cour; et depuis cette époque, il paraît que Gherardesca cessa de travailler pour le théâtre Ce maître avait aussi un grand talent sur le piano-forté. Il réunissait tout, précision, force, ensemble, etc.; et il exécutait, impromptu, les sonates et les œuvres les plus difficiles de Haydn, Stebelt, Clementi, etc. Il était spécialement chargé, par Léopold, de diriger les concerts que ce prince donnait presque tous les jours dans ses appartemens, où n'assistaient cependant que le grand-duc, la grande-duchesse et les aînés des princes jeunes fils. C'est dans ces concerts que Léopold, doué d'une excellente voix de basse-taille, ne dédaignait pas de chanter avec les musiciens de sa chapelle, qui étaient tous des artistes renommés. Le grand-duc voulait que tous ses enfants fussent bons musiciens; et Gherardesca ne négligeait aucun soin pour remplir ce but. Il avait à enseigner à dix élèves (Léopold a eu quatorze enfants). Ce prince ayant été appelé à la couronne impériale par la mort de son frère Joseph II, Gherardesca resta attaché à Ferdinand III, fils de Léopold; et, lors du départ de celui-ci, il entra au service de Louis I de Bourbon, roi d'Étrurie. Ce jeune monarque, grand musicien, et compositeur lui-même, sut, mieux encore que ses prédécesseurs, apprécier les talents de Gherardesca, en augmentant, presque du double, ses appointements, qui, jusqu'alors, n'avaient été que très modiques. En 1782, Gherardesca avait publié six Sonates pour piano et violon: elles sont très estimées. Mais ce qui lui fit le plus d'honneur, ce fut la Messe de *requiem* qu'il composa pour la mort du roi d'Étrurie (1803), et qui passe pour un chef-d'œuvre dans ce genre. Cependant elle n'a pas encore été gravée. Quelque temps après, ce compositeur se retira à Pise, où il est mort en janvier 1808, âgé de soixante-dix ans; âge remarquable dans un homme contrefait, et qui n'avait jamais joui d'une bonne santé. B—s.

GHERARDI (Évariste), né à Prato en Toscane, de Jean Gherardi, connu au Théâtre-Italien sous le nom de Flautin, fit ses études à Paris, au collége de la Marche. Il venait d'y achever son cours de philosophie, lorsque le 1er. octobre 1689, il débuta par le rôle d'arlequin, vacant depuis la mort de Dominique. (*Voyez* Dominique, XI, 523.) *Le Divorce*,

comédie dans laquelle Gherardi prit ce rôle, n'avait pas réussi en 1688, du vivant de Dominique; il obtint du succès en 1689. La carrière théâtrale de Gherardi fut très agréable pour lui; mais elle ne fut pas longue. En 1697, le Théâtre-Italien fut fermé, parce que dans une comédie (*la Prude*), que l'on y annonçait, on crut reconnaître d'avance madame de Maintenon. Gherardi espéra par ses protections faire révoquer l'ordre fatal; mais ses sollicitations furent vaines. Il s'occupa alors de recueillir les meilleures pièces ou scènes françaises qui avaient paru au Théâtre-Italien; et ce recueil vit le jour sous le titre de *Théâtre italien* (sans nom d'auteur), Bruxelles, 1691 et 1697, 3 vol. in-12; et avec le nom de Gherardi, Paris, 1700, six vol. in-12 (recueil amusant, réimprimé plusieurs fois, et que nous avons cité aux articles Bruguière de Barente, Fatouville, etc.) Quelques mois avant sa publication, Gherardi avait fait une chute sur la tête, dans un divertissement joué à Saint-Maur avec la Thorillière et Poisson: il négligea cet accident; et le 31 août 1700, comme il revenait de Versailles où il était allé présenter son *Théâtre italien* au Dauphin, il se trouva mal et mourut subitement. Il était à la fleur de son âge. On n'a de lui qu'une seule pièce, le *Retour de la foire de Bezons*, comédie jouée en 1695, et qu'il a insérée dans son Recueil. A. B—t.

GHESQUIÈRE de RAEMSDONK (Joseph de), jésuite, né à Courtrai vers 1736, fut un des Bollandistes (*Voy.* Bollandus). Il se chargea d'extraire, de la vaste compilation à laquelle il travaillait, les Vies des Saints de la Belgique, qu'il publia sous ce titre: *Acta Sanctorum Belgii*, 1783–94, 6 vol. in-4°., avec des commentaires et des notes critiques, historiques, géographiques, etc. On ne sait où a passé le cabinet des Bollandistes, qui avait été transféré d'Anvers, lors de la suppression des jésuites, à l'abbaye de Tongerloo, supprimée elle-même vers la fin du xviiie. siècle. On a encore de l'abbé Ghesquière: I. *Mémoires sur trois points intéressants de l'histoire des Pays-Bas, avec les figures de plusieurs monnaies belgiques, frappées avant l'année* 1459, Bruxelles, 1786, in-8°. II. *Dissertation sur les différents genres de médailles antiques*, ou *Examen critique des* Nouvelles recherches de M. *Poinsinet de Sivry*, Nivelle, 1779. III. *Réflexions sur deux pièces relatives à l'histoire de l'imprimerie*, Nivelle, 1780. IV. *Catalogus numismatum nummorumque Caroli Alexandri ducis Lotharingiæ*, Bruxelles, 1781, in-8°. V. *La vraie notion des dîmes*, 1785, in-8°. VI. *Observations historiques et critiques sur* (l'ouvrage de M. Massez, intitulé): Examen de la question si les décimateurs ont l'intention fondée en droit à la perception de la dîme des fruits insolites, 1780, in-12. VII. *Lettres historiques et critiques pour servir de réponse à* l'Essai historique sur l'origine des dîmes (*Voy.* Outrepont), Utrecht, 1784, in-8°. VIII. *David propheta, doctor, hymnographus, historiographus*, Duisbourg, 1800, in-8°. IX. *Dissertation sur l'auteur du livre intitulé*: De l'Imitation de J. C., 1775, in-12. Mercier de S. Léger, éditeur de cette brochure, y ajouta un avertissement et des notes. L'abbé Ghesquière, dans cette Dissertation, répondait, avec Eusèbe Amort, aux nouveaux partisans de Gersen, en leur opposant des arguments puisés dans la *Deductio critica* et dans la *Moralis certitudo*

du doyen de Polling. (*Voy.* AMORT.) Son objet était en même temps de faire connaître un manuscrit de l'*Imitation* qui, selon lui et l'abbé Mercier de S. Léger, portait le nom de Kempis, avec une date antérieure à celle de tout autre manuscrit sous ce nom, et annonçait un texte original. Mais le tout s'est réduit à une note marginale, plus récente que l'écriture peu ancienne du manuscrit; et cette note qui mentionne simplement une date et un nom, est elle-même sans nom et sans date. De plus, un texte fréquemment vicieux a achevé de démentir le caractère d'originalité qu'il semblait offrir. Aussi l'abbé Ghesquière n'en a-t-il point donné d'édition, quoique celle de Bollandus (Anvers, 1630), revue d'après Rosweyde sur la copie manuscrite de 1441, eût pu faire desirer une édition d'un manuscrit daté de 1425. Au reste, ce manuscrit a été acquis par M. Van-Hultem, à Gand, en 1810, à la vente des livres de l'abbé Ghesquière. A l'entrée des troupes françaises, en 1794, Ghesquière avait quitté les provinces belgiques, et s'était retiré en Allemagne, où il mourut dans les premières années du XIXe. siècle. G—CE.

GHEYN (JACQUES DE), ou *Ghein le vieux*, peintre, dessinateur et graveur, naquit à Anvers en 1565. Il apprit les éléments du dessin et de la peinture, de son père, peintre sur verre, assez habile : Goltzius lui enseigna ceux de la gravure; il fit d'assez rapides progrès dans l'école de cet artiste, et se voua particulièrement à la pratique de cet art. Sa manière de faire est assez brillante : son burin a même de la fermeté; mais on pourrait lui reprocher un peu de sécheresse, comme à tous les graveurs des Pays-Bas et de l'Allemagne, ses contemporains. On a de lui près de cent quatre-vingts morceaux. De Gheyn peignait les fleurs et la miniature; il a peint aussi l'histoire : on montrait de lui, avant la révolution, dans l'église des dominicains de Bruges, un tableau qui représentait Sainte-Hélène avec la vraie croix. Ce tableau, peint en 1601, quoiqu'un peu sec, offrait de belles parties. Gheyn a gravé quelques portraits, tels que ceux de Cosme de Médicis, de Tycho-Brahé, d'Abraham Gokevius, de Grotius, etc. Outre plusieurs collections et différents sujets de sa composition, parmi lesquels on distingue la suite des Masques en 10 feuilles, les 12 premiers Empereurs, un Lion couché, il a aussi dessiné et gravé la statue du Laocoon. B. Dolendo a gravé d'après lui un Christ d'une très belle composition. On a encore de ce maître, l'Enfant prodigue, la Confusion des langues, la dispute d'Apollon et de Pan, d'après Karl Van-Mander; Jésus crucifié entre les deux larrons, d'après Crispin Van-den-Broeck; les quatre Évangélistes, d'après Goltzius; l'empire de Neptune, une suite de douze estampes représentant des soldats de la garde de l'empereur Rodolphe, d'après le même; l'Annonciation et le Repos pendant la fuite en Égypte, d'après Bloemart. Il a gravé concurremment avec Dolendo, une suite de la Passion en 14 feuilles, d'après Karl Van-Mander. De Gheyn est mort en 1615.—Jacques DE GHEYN *le jeune*, dessinateur et graveur, né vers 1610, à Anvers, a voyagé en Italie, où il a gravé d'après Tempesta; on croit même qu'il fut son élève. On connaît de lui une partie des huit planches représentant divers sujets de la vie de Charles-Quint, et dont Coryn Boël a fait l'autre partie. — Guillaume DE GHEYN, dessinateur et graveur, est

né aussi dans les Pays-Bas vers 1610: on le croit, ainsi que le précédent, parent de Jacques de Gheyn, dit *le vieux*; mais on ne sait pas à quel degré. Ce Guillaume vint à Paris; il a gravé pour le fonds de Jean Leblon, marchand d'estampes. On connaît de lui un Louis XIV, et un duc Benard de Weymar, tous deux à cheval: le Printemps et l'Été, estampes faisant partie du fonds de planches de Leblon, sont également de lui. P—E.

GHEZZI (Nicolas), jésuite italien, naquit à Domaso, sur le lac de Come, en avril 1685. Il entra dans la compagnie de Jésus en 1705, et s'appliqua d'abord avec succès aux sciences physiques. On a de lui un *Traité sur l'origine des fontaines, et sur la manière d'adoucir l'eau de la mer*, Venise, 1742, in-8°. Lorsque dans plusieurs écrits on publia les doctrines spécieuses *sur le probabilisme et sur le rigorisme*, le P. Nicolas mit au jour, pour la défense des principes de son ordre, un *Essai de suppléments théologiques, moraux et critiques, nécessaires pour l'histoire du probabilisme et du rigorisme*, Lucques, 1745, 1 vol. in-8°. Cet Essai, qui fit beaucoup de bruit, irrita extrêmement les adversaires de Ghezzi, qui se déchaînèrent contre lui. Il ne perdit cependant pas courage, et il donna sur l'interminable controverse du probabilisme, ses *Principes de la philosophie morale, comparés avec les principes de la religion catholique*, Milan, 1752, deux volumes in-4°. Cet ouvrage est écrit en forme de dialogue; et l'auteur s'y montre aussi grand philosophe que bon théologien. Tout y est exposé avec clarté, force et précision. Cependant Ghezzi se laisse un peu trop emporter par son zèle; et voulant accabler ses adversaires, il se permet de reproduire certains traits piquants, et même odieux. La publication de cet ouvrage avait déjà éprouvé quelques difficultés de la part de l'inquisiteur, difficultés que le marquis Pallavicini, ami de Ghezzi, parvint à surmonter; mais ayant attiré de nouveau l'attention des censeurs, il fut mis à l'Index. Le cardinal Landi, qui s'intéressait au père Ghezzi, arrêta le coup prêt à tomber: il obtint des censeurs de ne pas procéder à la condamnation de cet ouvrage; et d'accord avec eux, le père Ghezzi rédigea une *Déclaration* sur quelques propositions, et la publia à Come en 1754. Soit que, même dans cette protestation, il eût laissé échapper quelque trait contre les jansénistes, soit que ce fût un effet de la malveillance de ces derniers contre lui et ceux de son ordre, cette déclaration parut tout-à-fait altérée dans le Journal ecclésiastique du 20 novembre de la même année 1754. Après cette dernière guerre, le père Ghezzi s'adonna entièrement à l'étude de la physique, et ne s'occupa plus de réfuter les doctrines des jansenistes, dont les disputes avec les pères de la compagnie allaient toujours croissant. Il avait un soin infini de sa santé, et il craignait surtout les impressions de l'air. Sous une immense perruque, il portait sept bonnets l'un sur l'autre, qu'il ôtait et remettait sans cesse. Il était déjà d'un âge avancé, lorsqu'un jour ayant ôté quelques-uns de ces bonnets, et l'air étant venu à changer, il oublia de les remettre. Un rhume de cerveau, dont il fut saisi, dégénéra bientôt en un catharre qui l'emporta en peu de jours, le 13 novembre 1766. — Pierre-Léon Ghezzi, peintre, né à Rome en 1674, mort le 20 novembre 1755, a laissé des ouvrages remarquables dans cette ville et à Parme. B—s.

GHIBERTI (Laurent), habile sculpteur, fils d'*Uguccione*, dit par abréviation *Cione*, naquit à Florence, non en 1380, comme le dit Vasari, mais en 1378, suivant les pièces originales rapportées par Baldinucci. Sa famille, illustrée dès le XIIIe. siècle, dans le gouvernement de Florence, par diverses fonctions publiques, s'était appliquée aux arts, plusieurs générations avant lui, et particulièrement à l'orfèvrerie, genre où les Florentins avaient acquis, à cette époque, une grande célébrité. Le jeune Ghiberti apprit le dessin, l'art de modeler, et celui de fondre les métaux, d'un orfèvre nommé *Bartoluccio*, mari de sa mère en secondes noces, lequel appartenait à une école de sculpture, qui remontait à Andrea Ugolini, dit *André de Pise*. On croit qu'il reçut ensuite des leçons de peinture de Starnina. La peste, qui affligea son pays à la fin du XIVe. siècle, l'ayant obligé de s'en éloigner, il peignait, en l'an 1401, une fresque, à Rimini, dans un palais du prince Pandolfo Malatesta, lorsque les prieurs de la confrérie des marchands de Florence ouvrirent le concours proposé pour l'exécution d'une des portes de bronze qui décorent encore aujourd'hui le baptistère de Saint-Jean. Il s'agissait, non seulement de surpasser André de Pise, auteur d'une de ces trois portes, terminée en 1339 ou 1340, mais encore, ce qui était plus difficile, de l'emporter sur les plus habiles artistes vivants. Ghiberti, âgé de vingt-deux ans, vint se présenter. Ce concours, digne de servir d'exemple aux administrateurs qui désirent véritablement obtenir des chefs-d'œuvre, mérite d'être connu dans toutes ses circonstances. Entre les maîtres venus des différentes parties de l'Italie, sept des plus renommés furent particulièrement choisis pour concourir; savoir: *Jacobo della Quercia*, natif de Sienne; *Niccolo d'Arezzo*, élève de ce Jacobo; *Simone da Colle*, surnommé *de' Bronzi*, à cause de son habileté à couler et à ciseler le bronze; *Francesco di Valdambrina*; *Filippo Brunelleschi*; *Donatello*, génie précoce, qui, à peine âgé de dix-huit ans, avait déjà fixé l'attention publique; et Ghiberti lui-même. Chacun de ces artistes reçut une indemnité pour le travail d'une année, ainsi que pour ses déboursés, et s'obligea à présenter, au terme d'un an, un panneau en bronze doré, où serait sculpté, en bas-relief, le sacrifice d'Isaac. L'année étant expirée, on nomma trente-quatre experts parmi les sculpteurs, les peintres et les orfèvres, soit de Florence, soit du dehors, qu'une nouvelle proclamation avait appelés à cette intéressante solennité. Il fut réglé qu'ils prononceraient leur jugement en public, devant les modèles soumis à l'opinion générale, et que chacun d'eux donnerait à haute voix les motifs de sa détermination. Les ouvrages de Brunelleschi, de Donatello, et de Ghiberti ayant attiré tous les regards, sont mis d'abord au-dessus des autres; mais bientôt, frappés de la supériorité de leur jeune rival, Brunelleschi et Donatello se retirant à l'écart, s'interrogent réciproquement, et tous deux sont assez justes pour se confesser vaincus, et assez grands pour déclarer publiquement leur opinion. Ce jugement fut confirmé au milieu des applaudissements de l'assemblée. Les *prieurs* des marchands, en donnant la palme à Ghiberti, l'invitèrent à n'épargner ni le temps, ni la dépense, pour produire un ouvrage digne de lui et de la république; et ils méritèrent par cette

sage conduite que le génie de la sculpture enfantât pour eux ces belles portes que Michel-Ange jugeait dignes d'orner l'entrée du Paradis. Celle dont Ghiberti fut alors chargé, et à laquelle il travailla pendant vingt-un ans, entièrement semblable pour les proportions à celle d'André de Pise, est de même divisée en vingt panneaux, renfermant autant de bas-reliefs dont les sujets sont tirés du Nouveau-Testament, et ornée dans les angles de bustes figurant des prophètes et des sibylles. Elle fut posée le 23 avril 1424, à l'une des entrées latérales; et en 1428, les prieurs chargèrent Ghiberti d'en exécuter une autre encore plus riche, pour remplacer, à l'entrée principale, celle d'André de Pise, qui fut transportée de l'autre côté. Ghiberti se surpassa lui-même dans ce nouveau travail, qui l'occupa dix-huit ou vingt ans. M. Cicognara (*Storia della scult.*, tome II) veut que la première porte ait été terminée en 1414, et cette dernière en 1424. Feroux Dagineourt croit au contraire que la seconde ne fut posée qu'en 1456. Nous ne saurions adopter ni l'une ni l'autre opinion. Le second monument, commencé vers 1428, fut vraisemblablement consacré vers l'an 1446, puisque, d'une part, suivant les preuves authentiques rapportées par Baldinucci, Ghiberti y travaillait encore au mois de mai de l'an 1445, et que de l'autre part, on ne saurait étendre beaucoup plus loin les quarante années environ que cet écrivain donne, ainsi que Vasari, à la durée de l'ensemble du travail. Pendant ces quarante années, Ghiberti produisit d'autres ouvrages de sculpture en bronze, très remarquables; savoir: en 1414, une statue représentant Saint-Jean-Baptiste pour l'église d'*Or-San-Michele;* vers 1417, deux bas-reliefs, dont les sujets sont tirés des actes du même Saint, pour le baptistère de la cathédrale de Sienne; vers 1420, une statue de Saint-Mathieu, pour l'église d'*Or-San-Michele*; vers 1422, une statue de Saint-Étienne, pour la même église, etc.; et en 1439, la châsse de *St. Zénobius*, évêque de Florence, placée à *Santa-Maria-del-Fiore*. Tous ces ouvrages subsistent. Les époques où ils furent exécutés, ne marquent pas seulement les progrès de Ghiberti; ils montrent aussi les perfectionnements successifs de l'art. Instruit par des maîtres de l'école de Giotto, ce grand dessinateur avait conservé quelques restes de la sécheresse dont le crayon du fondateur de cette école n'avait pu se préserver; mais l'étude de l'antique à laquelle, un des premiers parmi les modernes, il fut appelé par son goût naturel, lui donna un style de jour en jour plus moelleux et plus ferme; la statue de Saint-Jean-Baptiste n'annonçait encore qu'un génie capable de devancer ses contemporains: mais déjà, dans celle de Saint-Mathieu, on reconnut le disciple des Grecs; et les bas-reliefs de la châsse de Saint Zénobius, ainsi que la seconde porte du baptistère de Saint-Jean, chefs-d'œuvre de la sculpture du XVe. siècle, méritent même aujourd'hui d'être comptés parmi les plus beaux monuments de l'Italie moderne. Ces ouvrages se font également remarquer par l'esprit et la sagesse de la composition, par la vérité des attitudes, par l'exactitude, la fermeté, et très souvent l'élégance des contours, par la justesse, la vivacité, la dignité de l'expression. Leur influence sur les progrès du goût fut aussi grande que celle des fameux cartons de Leonard de Vinci

et de Michel-Ange le devint soixante ans plus tard. Dans le travail de la première porte, Ghiberti forma, parmi ses élèves, quant au dessin, Masolino da Panicale, qui fut le maître du Masaccio; dans l'exécution de la seconde, il instruisit Maso Finiguerra, Paolo Uccello, et notamment Antonio del Pollaiuolo, alors enfant, célèbre sculpteur et orfèvre, un des guides de Michel-Ange dans l'étude de l'anatomie. Ghiberti cultivait tous les arts. Peintre sur verre, il imprima une figure de St.-Jean-Baptiste sur une des fenêtres de l'église d'*Or-San-Michele*, et exécuta la plus grande partie des vitraux de *Santa-Maria-del-Fiore*. Architecte, il fut associé à Brunelleschi, en 1419, pour la construction de ce dernier édifice; mais s'étant aperçu de la peine que cette association causait à un concurrent généreux, il s'abstint de tout travail. Il composa aussi un écrit sur la sculpture, dont on conserve une copie dans la bibliothèque Magliabecchiana, à Florence, et dont M. Cicognara a publié un long fragment dans l'ouvrage que nous avons cité plus haut. Les concitoyens de Ghiberti ne l'élevèrent point, comme nous l'avons dit par erreur dans nos *Recherches sur l'art statuaire*, au rang suprême de gonfalonnier de justice; mais, en 1443, il fut porté au nombre des douze prudhommes dont se composait alors *la Seigneurie*, et il fut un des trois *majeurs* parmi les douze. Il avait commencé, dans les dernières années de sa vie, le modèle d'une troisième porte, qui devait remplacer celle d'André de Pise, et qui ne fut jamais terminée. On diffère sur l'année où il mourut. Son testament est daté du mois de novembre 1455. Sa mort dut suivre de près, puisqu'il était alors âgé de 77 ans. Ghiberti eut un fils, nommé *Buonaccorso*, suivant Vasari, ou plutôt *Vittorio*, d'après les recherches de Baldinucci. Ce fils, habile sculpteur et fondeur, termina le chambranle de la principale porte du baptistère de S. Jean, et le mit en place après la mort de son père. C'est vraisemblablement ce fait qui aura porté Dagincourt à croire que cette porte ne fut posée qu'en 1456. A Vittorio succéda son fils Buonaccorso, sculpteur et orfèvre; et à ce dernier un autre *Vittorio*, ardent républicain, qui, durant les discordes civiles, au rapport de Varchi, peignit un portrait de Clément VII, accompagné d'images peu décentes, dont l'objet était de tourner ce pape en ridicule. On voit au nombre des bustes qui ornent la principale porte du baptistère, celui de Ghiberti, et celui de Bartoluccio, son beau-père et son maître. Tout auprès est cette inscription en lettres d'or: *Laurentii Cionis de Ghibertis mirâ arte fabricatum.* Une inscription si flatteuse pour lui, et son buste lui-même, n'ont dû être inaugurés qu'après sa mort. T. Patch, réuni à F. Gregorio, Theodore dit le Calmouck, et Calendi, ont gravé plus ou moins fidèlement la principale porte du baptistère de S. Jean. L'ensemble de cette porte, deux des bas-reliefs dont elle se compose, et celui de la partie antérieure de la châsse de Saint Zenobius, se trouvent gravés dans l'*Histoire de l'art*, de Dagincourt (pl. XLI et XLII). Trois bas-reliefs de la même châsse ont été publiés dans l'ouvrage de Richa, intitulé, *Notizie istoriche delle chiese Fiorentine*, tome VI, pag. 204, pl. 304. M. Cicognara a donné, dans son *Histoire de la sculpture* (tome II, pl. XX et XXI), des gravures des panneaux présentés au concours par

Ghiberti et par Brunelleschi, d'un des bas-reliefs de la porte latérale de Saint-Jean, d'un de ceux de la porte principale, et de la statue de S. Mathieu. M. Piroli a gravé, avec beaucoup d'exactitude, plusieurs bas-reliefs de la grande porte, dans son ouvrage projeté sur les monuments de l'Italie moderne, antérieurs à Raphaël. E—c D—d.

GHICCA (Grégoire), prince de Moldavie, avait été drogman de la Porte othomane, et était devenu souverain de Moldavie à l'époque de la guerre contre les Russes, terminée en 1774 par la paix de Kaïnardjik. Envoyé en Valachie au commencement des hostilités, il fut pris par un parti russe, qui le conduisit à Pétersbourg. Il prétendit avoir été d'intelligence avec ceux qui l'enlevaient. La cour de Russie, le croyant dans ses intérêts, le fit partir pour l'armée de Moldavie commandée par le feld-maréchal comte Romanzoff. On s'aperçut bientôt que Ghicca était en correspondance secrète avec les Turcs, et qu'il trahissait ses bienfaiteurs. Le général russe, indigné de sa folie et de son ingratitude, le fit long-tems garder à vue dans son camp. Le crime de Ghicca n'empêcha pas l'impératrice Catherine II, toujours grande et généreuse, de le faire comprendre dans le traité de 1774, et de le faire nommer de nouveau prince de Moldavie. Il ne s'occupa qu'à intriguer et à gagner des trésors immenses; mais bientôt il se rendit suspect à la Porte, en s'opposant à la cession de la Bukovine à l'Autriche; et les troubles de la Crimée étant survenus, elle ne voulut pas laisser en Moldavie un sujet d'une fidélité aussi équivoque. Mais la manière dont le ministère othoman se défit de Grégoire Ghicca est aussi honteuse que blâmable. Il fit choix d'un des amis intimes de ce malheureux prince, pour le faire plus sûrement tomber dans le piége. Le misérable qui se chargea d'une si lâche commission était capidgi bachi; il arriva avec le titre d'écuyer du grand-seigneur et d'inspecteur de la forteresse de Chotzin. Cette commission extraordinaire devait d'autant mieux avertir Ghicca d'être sur ses gardes, que des amis sûrs qu'il avait à Constantinople l'avaient prévenu des mauvaises dispositions de la Porte à son égard, et du départ de ce capidgi: le prince de Valachie lui-même lui avait écrit de veiller à sa sûreté. L'infortuné ne tint compte d'aucun de ces avertissements; et son ancien ami lui ayant fait dire, à son arrivée à Yassi, qu'une indisposition l'empêchait d'aller le voir, il alla lui-même rendre visite à cet ami. Ghicca avait si peu de défiance, qu'il ne voulut pas permettre au capitaine de sa garde albanaise, homme intrépide et qui lui était dévoué, de l'accompagner dans l'appartement du capidgi où il entra seul. Après quelques moments de félicitations mutuelles, le perfide turc lui demanda du tabac, et feignit de ne pas le trouver de son goût; il ordonna à un homme de sa suite d'en apporter au prince de meilleur: l'esclave, au moment où il en présentait à Ghicca, lui donna deux coups de poignard. Ghicca se leva pour sauter par la fenêtre: la croisée se trouvant trop étroite, il fut saisi par des meurtriers apostés, qui achevèrent de l'assassiner. La tête de ce prince confiant, et sans doute coupable, fut coupée sur-le-champ et envoyée à Constantinople, où elle resta pendant trois jours exposée à la porte du sérail. Grégoire Ghicca périt en 1777; son crime fut douteux: sa mort pouvait être juste; mais la Porte othomane, en employant pour se défaire de lui le moyen le plus

infâme et le plus lâche, a jeté sur sa victime un intérêt qu'il ne méritait peut-être pas. S—y.

GHILINI (Jean-Jacques), gentilhomme milanais, né dans le xve. siècle, remplit avec distinction l'emploi de secrétaire des ducs Jean Galeaz et Louis Sforce. Sa probité et sa délicatesse étaient encore relevées par des talents qui lui avaient acquis l'estime des savants de son temps. On a de lui : *Expeditio italica anno 1497 à Maximiliano I suscepta*, insérée dans le tome III des *Scriptor. rerum Germanicarum* de Freher. Quelques biographes lui attribuent aussi la traduction de l'ouvrage de Frégose : *De dictis factisque memorabilibus*. — Ghilini (Camille) son fils, né à Milan vers 1490, se déclare l'auteur de cette traduction, et rend compte dans la préface, avec beaucoup de franchise, de la manière dont il l'a faite : « Mon » père, dit-il, ami intime de Frégose, » ayant eu la communication de son » manuscrit, crut qu'il était de son » devoir d'exécuter la dernière vo- » lonté de l'auteur, en mettant cet » ouvrage en latin ; mais au lieu de » prendre la plume, il m'ordonna de » traduire l'ouvrage, et me distribua » ma tâche par jour. » Il paraît donc certain que Camille est l'auteur de cette traduction ; mais il est probable aussi qu'elle fut retouchée par son père, qui la mit en état de paraître. Camille était encore fort jeune lorsque cette traduction fut publiée, pour la première fois (*Voy*. Baptiste Frégose, XVI, 5) ; et cette raison a engagé Baillet à lui donner une place dans son catalogue des *Enfants célèbres*. Il succéda à son père dans la charge de secrétaire d'état, et fut employé par le duc François II dans différentes négociations. Envoyé avec le titre d'ambassadeur près de Charles-Quint, il vint à la rencontre de ce prince après son expédition de Tunis ; mais il fut obligé de relâcher en Sicile, et il y mourut en 1535 du poison qui lui avait été donné, dit-on, par l'ordre d'Antoine de Leva. On connaît de Camille : *Tellinæ vallis ac Larii lacûs particularis descriptio*, Hanau, 1611, in-8°., insérée aussi dans le *Thes. rer. Germ.* de Freher, et dans le tome III, deuxième partie du *Thesaur. antiquitat. italicar.*, de Grævius. Cette description de la Valteline, quoique trop superficielle, contient des notices instructives, suivant Haller, qui croit que Jean-Jacques Ghilini en est aussi l'auteur. W—s.

GHILINI (Jérôme), historien, de la même famille que les précédents, né en 1589 à Monza dans le Milanez, fit ses premières études sous les jésuites à Milan, et alla ensuite étudier le droit à Padoue. Une maladie grave l'obligea d'interrompre son cours ; et il commençait seulement à se rétablir, lorsque la mort de son père le plongea dans l'affliction. La nécessité où il se trouva de veiller lui-même à ses intérêts, et les conseils de ses parents, le déterminèrent à se marier ; mais ayant eu le malheur de perdre sa femme au bout de quelques années, il embrassa l'état ecclésiastique, reprit l'étude du droit canon, et se fit recevoir docteur. Il fut pourvu, peu de temps après, de l'abbaye de Saint-Jacques *de Cantalupo* dans le royaume de Naples, et honoré du titre de protonotaire apostolique. Le cardinal De' Monti, archevêque de Milan, le nomma à la théologale de S.-Ambroise ; mais il ne la remplit que cinq années. L'administration des biens de sa femme dont il était l'héritier, l'obligea de se fixer à Alexandrie ; et il y mourut vers 1670, dans un âge très avancé. Ghilini était membre de l'a-

cadémie des *Incogniti* de Venise. On connaît de lui : I. *Teatro d'uomini letterati*, Milan, in-8°., sans date; Venise, 1647, in-4°., édition augmentée. C'est le plus connu de tous les ouvrages de Ghilini, et celui qui a fait sa réputation : il est cependant très médiocre, et, à l'exception d'un petit nombre d'articles vraiment curieux, les autres ne contiennent que des éloges assez fades; il n'indique ni le format, ni les éditions des ouvrages, et il n'en rapporte même les titres que très inexactement. La 3°. et la 4°. partie, encore inédites, étaient conservés en manuscrit dans la bibliothèque de Jacques Morelli à Venise; Mazruchelli en a fait usage. II. *Annali di Alessandria e del territorio circonvicino, dall' origine sua sin all'* 1659, Milan, 1666, in-fol.; peu estimée. III. Des *Sonnets* sous ce titre : *La perla occidentale*; et un recueil d'odes intitulé : *Tanaro* (1) *glorioso*. IV. Un recueil en latin *de plusieurs cas de conscience; avec leur solution*. V. *Tempio di litterati e letterate per santità illustri*, manuscrit, conservé dans la bibliothèque de Joseph Bolla à Alexandrie. W—s.

GHINGHI (FRANÇOIS), célèbre graveur en pierres fines, vit le jour à Florence en 1689. Il apprit le dessin dans la fameuse galerie de cette ville, sous François Giamiuinghi, et l'art de modeler sous Foggini, sculpteur renommé. Ses premiers essais furent quelques médailles en bronze; ils lui méritèrent l'approbation de ses maîtres, et la protection du marquis Incontri, surintendant de la galerie. Ce seigneur le reçut chez lui, lui assigna une pension, et le présenta à Ferdinand de Médicis, qui l'engagea à étudier la gravure dans le goût antique, sur les camées et autres pierres précieuses, lui promettant de le prendre à son service. Ghinghi apprit cet art en peu d'années. L'ouvrage qui commença sa réputation, fut le portrait du grand-duc Cosme III (surnommé père de la patrie), qu'il grava sur une calcédoine de deux couleurs. Il le présenta à Ferdinand; et ce prince, protecteur des arts ainsi que tous ses ancêtres, le récompensa noblement et le retint à son service. Les camées de Ghinghi les plus estimés sont : le *Savonarola*, un *Adrien*, un *Trajan*, et le supplément qu'il exécuta sur des saphirs orientaux, pour la collection d'empereurs romains que possédait l'électrice Anne-Louise de Médicis. Il fit aussi pour cette princesse le portrait de l'électeur son époux, celui de Cosme III, et ceux des deux frères de l'électrice Ferdinand et Gaston; tous gravés sur des émeraudes. Mais ce qui contribua le plus à sa gloire, ce fut une Vénus de Médicis qu'il avait faite pour le cardinal Gualtieri, et qui après sa mort passa au muséum royal d'Auguste III, roi de Pologne : elle est gravée sur une améthyste pleine de ramifications, du poids de dix-huit livres. Tous les connaisseurs regardaient comme impossible de travailler une masse si énorme et si défectueuse : cependant Ghinghi entreprit ce travail, et le finit en moins de dix-huit mois. Cosme III, ayant vu cet ouvrage, avoua que dans sa galerie, où il existe tant de chefs-d'œuvre de toute espèce, il n'y avait rien qui pût lui être comparé. Il combla d'éloges Ghinghi, et lui fit un magnifique présent. Cet artiste resta à la cour de Toscane jusqu'à la mort du grand-duc Jean-Gaston, arrivée en 1737. Il eut alors l'occasion de faire plusieurs ouvrages pour le duc de Mortemar lorsque ce général occupa la Toscane. I

(1) C'est le nom du fleuve qui arrose Alexandrie.

prit Ghinghi en amitié, le conduisit à Naples, et le présenta ensuite à don Carlos, roi des Deux-Siciles, qui l'attacha à sa cour, et le nomma directeur d'un laboratoire en pierres dures qu'il établit à sa sollicitation. Ghinghi fit le portrait du roi sur un camée, et grava sur une calcédoine orientale les armes de ce prince et celles de la reine son épouse. Le laboratoire de Ghinghi existait encore en 1802, à Naples, dans la rue appelée du *Géant*. Joseph, père de ce graveur, Vincent et André ses frères, furent de très bons artistes dans le même genre, et sont honorablement mentionnés dans les *Memorie de gl' intagliatori in pietre dure*, etc., Livourne, 1753, un vol. in-8°. Mais François les surpassa tous. Il était si pénétré de l'antique, et l'imitait avec une telle perfection, que l'on confondait souvent ses ouvrages avec les chefs-d'œuvre les plus recherchés qui nous sont restés des Grecs et des Romains. Il sortit de son école des hommes distingués qui se répandirent dans toute l'Europe. On voit une grande partie des ouvrages des Ghinghi, et particulièrement de François, dans la galerie royale de Florence. Ce dernier s'occupa de son art jusque dans un âge avancé, et mourut à Naples le 29 décembre 1766. (*Voy.* les *Dissertazioni Glittograff.* de Vittori, pag. 95. B—s.

GHINI (Luc), médecin et botaniste italien, né en 1500 à Croara, près d'Imola, et mort le 4 mai 1556, fut le premier botaniste que le protomédicat de Bologne choisit pour occuper la chaire des simples, instituée en 1534, et qu'il remplit pendant neuf années. Appelé à Pise, en 1544, il y fonda le jardin botanique dont il fut nommé directeur. Il passait le temps des vacances à Bologne, où il eut occasion de connaître Ulysse Aldrovandi, si célèbre depuis (*Voy.* Aldrovandi), qui, en conversant avec ce savant botaniste, sentit augmenter sa passion pour l'étude des sciences naturelles. Afin de s'y perfectionner, ce seigneur passa à Pise, et suivit un cours entier des leçons de Ghini, qu'il écrivit de sa main, et dont on conserve le manuscrit à la *Specola* (ou muséum) de Bologne. Ghini était aussi bon médecin que savant botaniste; mais sa prédilection pour les sciences naturelles l'empêchait d'exercer la médecine. Il a laissé un traité fort estimé : *Morbi neapolitani curandi ratio perbrevis*, Spire, 1589, in-8°. Cet ouvrage a eu plusieurs éditions. Ghini avait conçu le dessein de publier la description de différentes plantes qu'il avait soigneusement examinées, observées et dessinées : cette compilation formait déjà plusieurs volumes, lorsque Mathiole fit paraître son *Dioscorides*; Ghini se désista alors de son projet; mais il eut la générosité d'envoyer à Mathiole différentes plantes que cet auteur ne pouvait pas connaître, en l'invitant à s'en servir dans une nouvelle édition. Mathiole témoigna sa reconnaissance pour un si noble procédé, dans une lettre qu'il écrivit à Aldrovandi. *Voy.* Fantuzzi dans sa vie d'Aldrovandi, et le docteur Jean Calvi dans son *Commentarium historicum pisani vireti*, etc., Pise, 1777. B—s.

GHIRARDACCI (Chérubin), religieux augustin, né à Bologne en 1524, partagea sa vie entre l'étude et les devoirs de son état, et mourut dans sa patrie, en 1598, à soixante-quatorze ans. On a de lui : I. *Nuovo e spirituale nascimento dell' uomo cristiano*, Venise, 1572, in-8°. II. *Teatro morale dei moderni ingegni, dove si scorgono belle e gravi sentenze*, ibid., 1575, in-12. III. *Ins-*

tituzione cristiana, Mantoue, 1578, in-12. IV. *Le storie di Bologna dalla sua fundazione sin' all anno* 1425, Bologne, 1596, in-fol. Le P. Solimani, son confrère, publia le second volume en 1657; et il en reste un troisième encore inédit, dont on conserve des copies dans quelques bibliothèques d'Italie. On ne doit pas, dit Tiraboschi, chercher dans cet ouvrage l'élégance du style, ni s'attendre à y trouver cette critique et cette exactitude qui sont les premières qualités de l'historien : mais Ghirardacci n'en mérite pas moins des éloges pour la patience infatigable avec laquelle il a compulsé les archives publiques et particulières dont il a tiré un grand nombre de pièces intéressantes; et s'il avait réuni à l'ardeur pour les recherches le talent de bien employer les matériaux qu'il s'était procurés, peu d'histoires pourraient être comparées à la sienne. W—s.

GHIRARDELLI (Cornelio), religieux franciscain, né à Bologne, vers la fin du XVIe. siècle, employa ses loisirs à l'étude de l'astrologie, de la métoposcopie, et d'autres sciences également vaines. On connaît de lui : I. *Discorsi astrologici dell' anno 1617 per anni 20 in circa, ai quali sono annessi varj discorsi eruditi di materie diverse.* Il en fut fait plusieurs éditions. II. *Considerazioni soprà l'ecclisse del sole succeduta nel di 21 maggio*, 1621, Bologne, in-4°. III. *Osservazioni astrologiche intorno alle mutazioni dei tempi*, ibid., 1622, in-4°. IV. *Discorso giudiziario delle mutazioni dei tempi sopra l'anno* 1623, ibid., in-4°. V. *L'anno bisestile*, ibid., 1624, in-4°. VI. *Cefalogia fisonomica, con cento teste intagliate, sotto ogni una delle quali è un sonnetto e un distico*, ibid., 1630, in-4°.; réimprimée sous le titre de *Compendio della Cefalogia*, ibid., 1673, in-8°. La première édition doit être fort rare, puisqu'elle a été inconnue à Cinelli et à d'autres bibliographes italiens. Le P. Ghirardelli était membre de l'académie *Vespertine*, ainsi nommée parce qu'elle tenait ses séances le soir.—Ghirardelli (Jean-Baptiste-Philippe), poète dramatique, originaire de Castel-Fidardo dans la Marche d'Ancone, naquit à Rome en 1623. Il cultiva la littérature avec beaucoup d'ardeur, et mourut d'un excès de travail le 26 octobre 1653, à l'âge de trente ans. On ne connaît de lui que deux tragédies : I. *Ottone*, représenté en 1652 au palais du prince Paufili. Allacci en possédait une copie manuscrite. II. *Il Costantino*, Rome, 1653—1660, in-12. C'est la première tragédie italienne écrite en prose. Ghirardelli se vantait de n'avoir mis qu'un mois à la composer; elle fut critiquée sévèrement par Augustin Favoriti, caché sous le nom d'*Ippolito Schiribandolo*. L'auteur entreprit de se justifier des fautes qu'on lui reprochait; mais il s'échauffa tellement en travaillant à sa défense, qu'il fut saisi d'une fièvre qui l'emporta au bout de quelques jours. W—s.

GHIRLANDAIO. *Voy.* Curadi.

GHISI (Jean-Baptiste Bertano ou Britano), dit le *Mantuan*, peintre, sculpteur, architecte, et graveur au burin, naquit à Mantoue, vers 1500, et travailla dans plusieurs villes d'Italie. Jean-Baptiste est le chef de la famille de Ghisi, si féconde en habiles artistes, qui tous ont pris le surnom de *Mantuan*. Vasari nous apprend que Ghisi fut disciple de Jules-Romain. On ne saurait dire avec certitude de qui il apprit à graver au burin; mais la manière de Marc-Antoine qu'on croit retrouver dans quelques-unes de ses compositions fait pré-

sumer que ce grand artiste avait été son maître. Ghisi entendait très bien l'art de traiter les différentes parties du corps humain; son dessin est presque toujours correct: mais son burin manque de douceur, ses tailles sont généralement dures et son style maniéré; il passe trop brusquement du jour à l'ombre, et semble dédaigner les demi-teintes intermédiaires, sans lesquelles il n'est point d'harmonie. Aussi reproche-t-on aux gravures de Ghisi, si recommandables dans d'autres parties de l'art, de manquer d'effet. Ce maître marquait le plus souvent ses pièces des lettres initiales de son nom. Les plus remarquables de ses gravures sont : I. *Un Dieu fleuve*, d'après Lucas Penni. II. *David coupant la tête de Goliath*, d'après Jules-Romain. III. *Un jeune guerrier enlevant une jeune fille*. IV. *L'Embrasement de Troie*, pièce capitale, et qui mérite toute l'estime des amateurs. Ghisi a souvent gravé d'après ses propres compositions. A—s.

GHISI (GEORGE), dit le *Mantuan*, fils du précédent, peintre, dessinateur, et graveur au burin, naquit à Mantoue en 1524, et travailla à Rome jusque vers la fin du XVIe. siècle. Il apprit les principes de son art dans la maison paternelle; mais son burin, plus harmonieux que celui de son père, donna à ses estampes un effet beaucoup plus agréable. Il apportait une attention particulière à bien rendre les extrémités de la figure humaine; les attachements des membres sont exprimés avec précision; il excellait à dessiner d'une manière agréable les genoux de ses figures. Il a beaucoup travaillé d'après Michel-Ange : fidèle imitateur de la manière de ce maître, il a conservé à ses figures leurs contours durs et souvent exagérés, et aux muscles ce renflement qui leur donne trop de saillie. Il résulte de cette trop grande fidélité une répartition mal entendue d'ombres et de lumières, et un défaut d'harmonie qui nuit à l'effet de la composition. Cette discordance dans les tons est surtout sensible dans l'estampe, si estimée pour d'autres parties de l'art, où George a reproduit la terrible création du *Jugement dernier*. La plupart des estampes de cet habile graveur sont marquées ainsi : *George Ghisi de Mantoue fecit;* ou elles portent son chiffre qui est un G et un M dont le dernier jambage figure un F. Michel-Ange, Raphaël et Jules-Romain sont les maîtres d'après lesquels Ghisi a le plus souvent gravé; les plus beaux ouvrages de ces grands peintres ont été reproduits par son burin. D'après Michel-Ange, outre le *Jugement dernier* dont nous avons déjà parlé : I. *Les Prophètes et les Sibylles de la chapelle sixtine*. II. *Le Songe de Raphaël*, nommé aussi *la Mélancolie*. D'après Raphaël : I. *Le portrait du pape Jules II*. II. *La Sainte Famille*. III. *L'École d'Athènes*. D'après Jules-Romain : I. *L'Amour et Psyché, couronnés par l'Hymen*. II. *La naissance de Memnon*. III. *Céphale et Procris*. IV. *Régulus conduit au supplice par les Carthaginois*. V. *Régulus enfermé dans un tonneau dont l'intérieur est hérissé de pointes de fer*. D'après Lucas Penni : I. *La Calomnie traînant l'Innocence au tribunal de la Sottise*. II. *Endymion allant à la chasse, emportant Diane sur son dos*. D'après Perin del Vaga, *Vénus dans les forges de Vulcain* : d'après Angelo Bronzino, *une Adoration des Bergers* : d'après Lambert Lombard, *Jésus-Christ célébrant la Cène avec ses apôtres* : d'après Barth. Spranger, *la Naissance de la Vierge*; et enfin d'après les compositions

de son père un grand nombre de gravures également recherchées. La plus remarquable de ces dernières représente *un Cimetière rempli de squelettes, d'ossements et de morts qui ressuscitent.* George Ghisi avait deux frères et une sœur, Théodore, Adam et Diana : le premier fut un peintre habile; George a gravé plusieurs de ses tableaux. Le second, né à Mantoue vers 1530, a gravé d'après plusieurs grands maîtres italiens. Ses estampes les plus estimées sont : d'après Martinelli, *la Présentation au temple;* d'après Michel-Ange, *une Vierge de pitié;* d'après Jules-Romain, *la Nativité de Notre-Seigneur ;—Vénus, nue, se baignant les cheveux ; — Endymion regardant la lune ; — Hercule assis à côté d'Éole ; — Hercule sur le chemin fourchu, délibérant entre la Vertu et la Volupté*, etc., etc. — Diana Ghisi, ou Diana *Mantuana*, née à Mantoue, vers 1536, apprit le dessin et la gravure, de son frère George, dont elle saisit très bien la manière; nous avons plusieurs excellentes estampes de cette femme artiste : les plus recherchées sont, d'après Raphaël, *la Vierge assise sous un pavillon ; — la Sainte Famille ; —St.-Pierre institué chef de l'Église, accompagné des dix Apotres :* d'après Jules-Romain, *la Femme adultère, au portique du temple ;—Horatius Coclès passant le Tibre à la nage ; — la Continence de Scipion ; — la Naissance de Castor et de Pollux;* et enfin *une grande Bacchanale des Dieux*, avec cette inscription : *ce festin des Dieux, bains de Mars et de Vénus : fait de stuc sous la conduite et sur les dessins de Jules-Romain, au palais du T, à Mantoue;* cette estampe capitale est en trois planches. A-s.

GHISLERI. *Voy.* Pie V.

GHISTÈLE (Corneille Van), d'Anvers, cultiva la poésie hollandaise naissante, et a mérité d'être inscrit dans les Annales de cette poésie, par M. de Vries, tom. I, p. 38. Il était, vers le milieu du XVIe. siècle, facteur d'une de ces chambres de rhétoriciens flamandes ou hollandaises, dont M. Guillaume Kops a esquissé l'intéressante histoire, dans le deuxième vol. des *Mémoires de la Société philologique de Leyde*, pag. 215-351. Familier avec les poètes de l'ancienne Rome, Van Ghistèle a traduit, en vers, des morceaux détachés de Virgile, d'Ovide, d'Horace et de Térence. On a encore de lui un poème en deux chants, sur le *Sacrifice d'Iphigénie*, Anvers, 1554.

M—on.

GHISTÈLE (Josse Van), et non Joseph, erreur commise par M. Boucher de la Richarderie, dans sa *Bibliothèque universelle des Voyages* (tom. IV, pag. 403), naquit à Gand, d'une famille ancienne et illustre, avant le milieu du XVe. siècle; et, après avoir servi le duc Charles-le-Hardi, qui le créa chevalier en 1464, il remplit les premières places de magistrature dans sa ville natale. Il en fut nommé grand bailli en 1492. Il possédait plusieurs seigneuries, et fut successivement conseiller et chambellan de Maximilien, roi des Romains, et de Philippe, son fils. On ignore la date précise de sa mort. Sa piété lui fit entreprendre, en 1480, un *Voyage à la Terre sainte*, dont il a donné la *Description*, en flamand : elle a été imprimée à Gand, 1572, petit in-fol. gothique, de 383 p., non compris la dédicace, la préface et les tables. La sincérité et la crédulité semblent caractériser cet itinéraire, qualifié dans le temps de *Voyage excellent, grand, singulier et étranger.* L'auteur le

dicta à son chapelain, son compagnon de route et son éditeur, Ambroise *Zeebout* (et non *Zerbent*, autre erreur de M. la Richarderie). M—ON.

GIAC (PIERRE DE), ministre de Charles VII, homme ambitieux autant que médiocre, et dont aucune vertu n'a racheté les vices, descendait d'une famille d'Auvergne, qui a donné un chancelier à la France. Pierre fit périr de poison Jeanne de Naillac, sa première femme, et épousa, quelques mois après, Catherine de Lisle-Bouchard, veuve du comte de Tonnerre, la plus belle, la plus spirituelle, mais aussi la plus dangereuse femme de son temps. Comme l'ambition avait eu plus de part que l'amour à ce mariage, Giac vit sans jalousie les assiduités du président Louvet près de sa nouvelle épouse; et le prix de sa complaisance fut son élévation aux premières dignités du royaume. Louvet, obligé de quitter le ministère, désigna le seigneur de Giac pour le remplacer, et le recommanda fortement au jeune roi Charles VII, qui lui confia la direction de ses finances. Cependant le connétable de Richemont, ennemi de Louvet, et qui avait exigé son éloignement, venait de créer une armée comme par miracle; et, après avoir remporté quelques avantages sur les Anglais, il avait résolu de leur enlever les places fortes de la Normandie. Giac, qui ne se conduisait que par les conseils de Louvet, laissa manquer de vivres l'armée du connétable, et s'appropria les sommes levées pour l'entretien des troupes. La désertion se mit parmi les soldats; et le duc de Richemont, battu devant St.-Jean-de-Beuvron, fut obligé d'en lever le siége. Irrité de cet échec, le connétable arrive à Chinon, où était la cour, et, profitant de l'absence du roi, fait enfoncer les portes de la maison de Giac, et l'enlève des bras de sa femme, qui, dit-on, était entrée dans le projet formé contre un époux dès long-temps l'objet de son aversion. Giac, conduit à Dun-le-Roi, comparut devant les juges que lui donna le connétable, et fut appliqué à la question. Les tortures tirèrent de sa bouche les aveux les plus étonnants. Il confessa avoir donné une de ses mains au diable, *afin de parvenir à ses intentions;* et lorsqu'il eut vainement tenté de racheter sa vie à prix d'argent, il demanda en grâce qu'on lui coupât cette main, dans la crainte que le diable, en la réclamant, ne s'emparât de toute sa personne. Moréri, et les écrivains qui l'ont copié, disent que Giac fut jeté dans la rivière; mais Hénault, dont l'opinion est plus vraisemblable, assure qu'il eut la tête tranchée en 1426. En convenant qu'il avait mérité son sort, on ne peut s'empêcher de remarquer que le jugement qui le condamna fut irrégulier, et n'a pour excuse que le malheur des circonstances : son fils essaya inutilement de le faire réformer. Sa femme épousa, en troisièmes noces, le seigneur de la Trémoille. W—s.

GIACCETO. *Voyez* CATTANI.

GIACOBAZIO, en latin *Jacobatius*, est un nom commun à deux cardinaux de la même famille. Dominique Giacobazio, Romain, oncle de Christophe, était né vers 1443, et fut, dès sa première jeunesse, destiné au service du St.-Siége. Il fit les études convenables pour exercer les emplois de cette cour, étudia la jurisprudence, le droit canon, l'histoire ecclésiastique et les bullaires. Devenu auditeur de rote, il se distingua dans cette fonction par son savoir, son intégrité et son désintéressement. Le temps que lui laissaient les devoirs de sa place,

il l'employait à la culture des lettres, à des conversations avec les savants, ou à la composition d'ouvrages utiles. Il servit l'Église sous les pontificats de six papes, Sixte IV, Innocent VIII, Alexandre VI, Pie III, Jules II et Léon X, et fut successivement évêque de Lucera, de Massano et de Grossetto. Enfin, Léon X, le premier juillet 1517, récompensa ses longs services, en le créant cardinal du titre de S. Barthelemi-de-l'Ile. A la mort d'Adrien V, successeur de Léon, les cardinaux Colonne et Médicis, rivalisant entre eux pour la papauté, et, cherchant mutuellement à s'écarter, Colonne proposa pour pape le cardinal Giacobazio, comme un homme digne d'occuper ce poste éminent; mais le cardinal de Clermont, chef de la ligue de France, le fit exclure, parce qu'il était une créature de la maison Colonne, et attaché au parti de Charles-Quint. Médicis fut élu, et prit le nom de Clément VII. C'est sous ce pape, le 2 juillet 1527, que mourut Dominique Giacobazio; il fut enterré dans l'église de St.-Eustache. Victorelli a fait son éloge. On a de lui un *Traité des conciles*, qui a eu plusieurs éditions: il forme le dernier volume de la collection des conciles du père Labbe. — Christophe Giacobazio, neveu du précédent et aussi cardinal, avait été élevé sous les yeux de son oncle. Après avoir achevé ses études, dans lesquelles il s'appliqua, et réussit parfaitement, dit Aubery, *à coucher ou écrire en langue latine*, il devint chanoine de Saint-Pierre-du-Vatican, et ensuite évêque de Massano, par la résignation de son oncle, dont la réputation et le mérite furent pour lui un moyen d'avancement. Paul III le fit son secrétaire, et auditeur du sacré palais. Attaché, comme l'avait été Dominique, son oncle, au parti de Charles-Quint, il cultiva les bonnes grâces de ce prince, à la recommandation duquel le même pape le créa, en 1536, cardinal du titre de S. Anastase. Presque immédiatement après sa promotion, la guerre continuant entre François Ier et l'empereur, Christophe Giacobazio fut envoyé en légation à la cour de ce prince, et vint rendre compte de sa commission dans un consistoire qui se tint à Plaisance, le dernier avril 1537. Deux ans après, le pape le nomma à la légation de Pérouse et d'Ombrie. Il mourut à Pérouse dans le cours de cette mission, le 7 octobre 1540. Son corps fut rapporté à Rome, et inhumé à côté de celui de son oncle. L—Y.

GIACOBBI (Jérôme), maître de musique italien, naquit à Bologne en 1575, fut un des premiers classiques de l'école bolonaise, et, par son talent dans cet art, prépara, pour ainsi dire, le siècle de Jomelli, Buranello et Pergolesi. Il corrigea la monotonie des accompagnements qui, alors, ne faisaient que suivre et exécuter les mêmes notes que la voix; et il créa, pour ainsi dire, la musique instrumentale, en lui donnant un caractère tout particulier, sans cependant nuire à la mélodie du chant. Il excella dans les compositions d'église; et l'on conserve plusieurs de ses Messes dans les archives de musique du couvent de St.-François, à Bologne. C'est le célèbre père Martini qui en fit l'acquisition, en formant ces archives. Giacobbi a écrit aussi plusieurs opéras, des premiers qu'on ait joués en Italie et en Europe. Il avait associé à ses travaux Campeggi, le meilleur poète dramatique de son temps. Il mit en musique, entre autres drames, l'*Andromède* de cet auteur, qui fut joué en 1610, au théâtre *Zan-*

noni, et qui eut un succès prodigieux. Dans cet opéra, l'on commença à entendre les *ariettes* à deux temps, c'est-à-dire, composées d'un *adagio* et d'un *allegro*. Parmi plusieurs bons morceaux qu'on y distingue, le plus fameux est l'ariette *Io te sfido o mostro infame*. C'est Persée qui, l'épée à la main, la chante en apostrophant le monstre, lorsqu'il se dispose à l'attaquer. Quoique la situation de cette scène ne prouve pas assez le bon goût du poète, elle n'ôte rien au mérite du compositeur; et les Italiens de ce temps-là ne voyaient aucune invraisemblance à ce qu'un monstre affamé, près de la proie qu'il dévore des yeux, reste tranquille à sa place, tandis que Persée le menace en chantant. La musique de l'ariette était belle; et ils n'en demandaient pas davantage. A une parfaite connaissance de son art, à une ame éminemment harmonique, Giacobbi joignait une oreille très fine. Il n'est donc pas extraordinaire qu'avec ces qualités, la réputation de son talent se soit conservée jusqu'à nous. Il mourut, dans sa patrie, le 30 novembre 1650. B—s.

GIACOMELLI (Geminiano), compositeur de musique, né à Parme en 1686, fut élève de Capelli, et, très jeune encore, sut se faire distinguer parmi les meilleurs compositeurs de son temps. Il n'avait guère que dix-huit ans lorsqu'il donna son *Ipermnestre*, qui fut jouée sur le grand théâtre Farnèse, et qui lui attira les suffrages des connaisseurs. Le duc de Parme le nomma maître de musique de sa cour, et l'envoya à Naples se perfectionner sous Scarlatti et Jomelli. Après avoir parcouru l'Italie, et travaillé pour plusieurs théâtres, toujours avec un égal succès, il alla à Vienne, où il demeura plusieurs années au service de l'empereur Charles VI. De retour à Naples, il composa son opéra d'*Épaminondas*, qui fut représenté, en 1731, sur le théâtre de St.-Charles: sa *Mérope* fut jouée à Venise, en 1734, sur le théâtre St.-Samuel. Il donna à Turin, en 1735, *Cesare in Egitto*, qui passe pour le meilleur de ses opéras; son dernier ouvrage connu est *Arsace*, qui fut représenté au théâtre royal de Turin, en 1736: on a aussi de lui douze *Arie a soprano solo e cembalo*. Giacomelli mourut le 19 janvier 1741. Le style de ce compositeur était brillant et plein de saillies. Son imagination était très féconde; et il connaissait surtout l'art des modulations. Ses parties *cantante* sont très mélodieuses, ses accompagnements simples, mais vifs; et contre le système de quelques modernes, il n'asservissait jamais la voix à l'orchestre; et celui-ci n'en effaçait pas les sons par le tumulte assourdissant d'une multitude de notes. On joue encore quelques-uns de ses opéras sur plusieurs théâtres d'Italie. B—s.

GIACOMELLI (Michel-Ange), illustre prélat et littérateur italien, naquit à Pistoia en 1695. Après avoir étudié dans sa patrie les langues latine et grecque et la philosophie, il passa à Pise; et, sous la direction des célèbres professeurs Valsecchi, Grandi et Averani, il devint successivement profond théologien, habile mathématicien, et très versé dans la littérature ancienne et moderne. Son mérite ne tarda pas à être connu; aussi ne dépendait-il que de lui de faire un choix parmi plusieurs postes honorables qu'on lui offrait. Son évêque lui promettait de riches bénéfices ecclésiastiques, afin de le retenir dans sa patrie; ses maîtres lui proposaient une chaire dans l'université de Pise; et

monseigneur Forteguerri, son compatriote, l'appelait à Rome. Giacomelli, cédant aux instances de ce prélat, se rendit, en 1718, dans la capitale du monde chrétien, où il reçut un accueil favorable du cardinal Fabroni, alors secrétaire de la Propagande, sous le pontificat de Clément XI; ce cardinal lui donna la direction de sa vaste bibliothèque. Giacomelli s'appliqua alors particulièrement à l'étude de l'éloquence, se nourrissant de la lecture des classiques grecs et latins. Il publia dans ce temps plusieurs écrits relatifs au jansénisme, où il prenait la défense du cardinal Fabroni, contre les censures du cardinal de Noailles, et sur son opposition à l'élection du cardinal Coscia. Tant que Fabroni vécut, Giacomelli jouit constamment de la protection de cet illustre prélat, ainsi qu'il mérita dans la suite celle des cardinaux Colligola et Valenti. Les papes Benoît XIII et Clément XII l'employèrent avec succès au sujet des différends qui s'étaient élevés entre la cour de Rome, le duc de Savoie et l'empereur Charles VI. En récompense des services importants que Giacomelli avait rendus à l'Église et à l'État, Clément XII le nomma son aumônier secret, l'éleva à la dignité de prélat et de bénéficier de la basilique de St.-Pierre. Il remplit aussi plusieurs emplois distingués sous le pontificat de Benoît XIV, dont il traduisit deux ouvrages en latin, (*Voy.* BENOÎT XIV, IV, 194), et qui le chargea de la réforme du bréviaire romain. Mais les grandes dépenses qu'exigeait ce vaste projet, furent cause qu'on ne put le réaliser. Tous les amis de Giacomelli s'attendaient à le voir élever à des postes plus éminents; mais Benoît XIV, pontife d'ailleurs très recommandable et par ses lumières et par ses vertus, savait, dit-on, mieux applaudir au mérite que le récompenser. Sous les auspices du cardinal Valenti, ministre d'état, Giacomelli entreprit (1742), la rédaction du journal *De' letterati*, dans lequel il était particulièrement chargé, avec les abbés Petroni et Cenni, des articles concernant la philosophie et la philologie. A la même époque, Giacomelli publia la plus grande partie de ses traductions du grec, dans lesquelles on reconnaît la profonde connaissance qu'il avait de la délicatesse et des finesses de cette langue. Mais ce qui lui fit le plus d'honneur, et lui ouvrit de nouveau la carrière de la fortune, ce fut sa version italienne des livres de Saint-Jean Chrysostôme, *sur le Sacerdoce*. Clément XIII fut si content de cet ouvrage, qu'il en nomma l'auteur (en 1759) secrétaire des lettres latines, ensuite des brefs aux princes, et le créa, en 1761, chanoine de Saint-Pierre, et archevêque de Chalcédoine. Outre la protection de ce vertueux pontife, Giacomelli obtint son amitié et sa confiance, dont il reçut un témoignage éclatant, lorsqu'il fut nommé secrétaire de son cabinet. Dans ce nouvel emploi, Giacomelli se montra, par son savoir et la sagesse de ses vues, un digne émule des Bembi, Sadolet et Antoniani, ses prédécesseurs: mais la mort de Clément XIII vint mettre un terme à cette prospérité. Clément XIV, cédant aux réclamations de différents monarques, avait décidé l'abolition des jésuites. Giacomelli se crut autorisé, en quelque sorte, par sa place, à entreprendre la défense de la compagnie. Cela lui suscita un grand nombre d'ennemis, et lui attira la disgrace du pape, qui lui ôta son emploi. Alors une vie chrétienne et vraiment philosophique, la méditation, le plaisir de vivre au milieu

d'une famille qui lui était chère (la famille Sacchetti), les lettres et la musique qu'il avait toujours cultivées, le consolèrent de l'inconstance de la fortune et des hommes. Sa santé s'altéra sensiblement depuis sa disgrace ; et une attaque de bile l'emporta, après quatre jours de maladie, le 17 avril 1774, âgé de quatre-vingts ans. Quoiqu'il fût d'une humeur aussi vive que son caractère était sensible, il savait si bien la réprimer, que sa conversation le rendait agréable à tout le monde. Généreux, franc, aimable, docile dans ses opinions, modeste dans sa fortune, il réunit en lui toutes les vertus chrétiennes. Il entretint une correspondance suivie avec les littérateurs les plus célèbres de l'Italie, tels que, Algarotti, Genovesi, etc. Les plus remarquables de ses ouvrages sont : I. *Di san Giov. Grisostomo, del sacerdozio libri VI, volgarizzati*, Rome, 1756, avec de savantes notes. II. *Philonis enarratio in canticum canticorum, græcum textum adhuc ineditum quamplurimis in locis depravatum emendavit*, etc., Rome, 1772, in-4°. III. *De Paulo Samosateno, deque illius dogmate et hæresi*, ibid., 1741, 5 vol. IV. *Orazione in lode delle belle arti recitata in Campidoglio*, ibid., 1732. V. *Informazione historica delle differenze fra la S. Sede e la corte di Savoia*, ibid., 1732. VI. *Elettra di Sofocle volgarizzata ed esposta*, ibid., 1754, in-4°. VII. *Prometeo legato, Trag. d'Eschilo, volgarizzato*, ibid., 1754, in-4°. Chacune de ces deux traductions (en vers) est accompagnée du texte grec. Le travail de Giacomelli est peu important sous le rapport philologique : son langage est très pur, très correct ; mais sa poésie est habituellement faible et prosaïque. VIII. *Prologi in comœdias Terentii et Plauti*, ibid., 1738 ; Pistoia, 1777, avec la vie en latin de l'auteur. IX. *Di Caritone Afrosideo*, etc. (l'*Histoire amoureuse de Chéréas et Callirhoé*, traduite du grec), Rome, 1752, 1756, in-8°. On a aussi du même auteur une version italienne des *Choses mémorables de Socrate*, par Xénophon ; *une Chaîne grecque formant un commentaire inédit sur l'évangile de St.-Matthieu*. Ces ouvrages ont eu plusieurs éditions. Giacomelli allait publier ses *Réflexions sur Platon*, lorsque la mort le surprit : ces Réflexions se trouvent parmi le grand nombre de manuscrits qu'il a laissés. Outre la *Vie de Giacomelli*, par Mattani, insérée dans la 2e. édition de ses Prologues de Térence et de Plaute (No. VIII ci-dessus), on trouve son Éloge dans le *Journal de Pise* (XX, 146), et il a été réimprimé dans les *Elogj d'illustri italiani*, Pise, 1786 (I, 114).

B—s.

GIACUINTO (Corrado), peintre italien, naquit à Molfeta, petite ville du royaume de Naples, en juin 1700. Il étudia les principes de son art dans cette capitale, et ensuite à Rome dans l'académie de Saint-Luc, dont il fut nommé membre en 1735. Il s'était déjà fait connaître avantageusement dans cette ville par plusieurs ouvrages à fresque qu'il avait exécutés dans différents temples et palais, lorsqu'en 1753 il fut appelé à Madrid, par Ferdinand VI, pour remplacer Jacques Amiconi, premier peintre de S. M., et mort l'année précédente. Il fut particulièrement destiné par ce monarque à peindre les voûtes du palais royal de Madrid ; ce qu'il exécuta a la satisfaction des plus habiles connaisseurs. Il resta en Espagne jusqu'en 1761, époque à laquelle Charles III (successeur de Ferdinand) ap-

pella à sa cour le célèbre Mengs. Giacuinto retourna à Naples, comblé des dons de ces deux souverains, et mourut en 1765. Ses principaux ouvrages à fresque, peints sur les voûtes du palais de Madrid, sont : La *Naissance du Soleil*, représentée par un Apollon, entouré de plusieurs signes allégoriques. — Sur un groupe de nuages, la *Religion* et l'*Eglise*, aux pieds desquelles est l'Espagne (entourée de différentes nations soumises), leur offrant de riches présents. Cette fresque est très estimée, et a reçu les plus grands éloges de Mengs lui-même. —Un superbe *Hercule* arrachant les Colonnes, sur lesquelles est écrit : *Plus ultra*, etc. — Dans la coupole de la chapelle du palais, on voit, du même auteur, la *Ste.-Trinité*; et, dans l'une des voûtes, la *Bataille de Clavijo* (gagnée sur les Maures en 1215), où Giacuinto a déployé toute la fécondité de son imagination et la beauté de son coloris, etc. On conserve aussi de cet artiste plusieurs excellents tableaux, tels que celui qui représente la *Justice* et la *Paix*, placé dans un des salons du palais de Madrid. — Au *Retiro*, huit tableaux concernant la *Passion du Sauveur*. — Une *Ste.-Trinité* et une *Notre-Dame*. — Dans la chartreuse du *Paular*, un *Saint Toribe*. — Dans celle de Grenade, une *Conception*, etc. Le talent de Giacuinto était aussi apprécié en Espagne qu'il l'avait été en Italie; et il paraît qu'il ne quitta Madrid qu'à cause de l'enthousiasme avec lequel Mengs y fut reçu. Peu de peintres ont possédé autant de talent et de facilité que Giacuinto pour les fresques, un goût aussi exquis pour les teintes, et ont su produire autant d'effet dans l'ensemble. Il connaissait parfaitement la nature des couleurs et leur emploi, composait avec grâce et correction; et tous les connaisseurs s'accordent à dire, qu'il portait dans les fresques un génie créateur. B—s.

GIAMBELLI (Frédéric), ingénieur, né à Mantoue dans le XVIe. siècle, passa en Espagne pour offrir ses services à Philippe II, et lui demander de l'emploi dans ses armées; mais n'ayant pu parvenir à obtenir une audience du monarque, il repartit extrêmement piqué du mépris qu'on semblait faire de ses talents; et l'on assure qu'il dit alors que si les Espagnols ne le connaissaient pas, ils entendraient un jour parler de lui. Élisabeth l'envoya, en 1585, au secours d'Anvers, assiégé par Alexandre Farnèse; et ce fut pour la défense de cette ville, qu'il construisit cette machine de guerre, connue depuis, dans les annales militaires, sous le nom de *Machine infernale*. Alexandre venait de faire élever sur l'Escaut cette fameuse digue qui fermait l'entrée de la ville du côté de la mer, et empêchait, par conséquent, l'arrivée des vivres dont elle commençait à manquer. Giambelli dirigea contre cet ouvrage sa machine, qui consistait en quatre bateaux chargés d'artifice; et un seul étant arrivé vers la digue, y creva avec un fracas épouvantable. « On vit en l'air, dit Strada (*Histoire de la guerre de Flandre*, livre VI), une nuée de pierres, » de poutres, de chaînes, de boulets. » Le château de bois, auprès duquel » la mine avait joué, une partie de la » digue, les canons qui étaient dessus, » les soldats, furent enlevés et jetés de » tous côtés. On sentit la terre trembler à quatre lieues de là; et de » grosses pierres furent lancées à plus » de mille pas de l'Escaut. » On trouvera la description de la machine de Giambelli, dans l'Encyclopédie, au mot *Machine*. W—s.

GIAMBERTI (Antoine). *Voy.* San Gallo.

GIAMBULLARI (Bernard), poète italien, né à Florence vers le milieu du xve. siècle, a joui d'une réputation assez grande parmi les littérateurs de son temps. On connaît de lui les ouvrages suivants : I. *La Storia di S. Zanobi, vescovo fiorentino, in ottava rima*, Pistoie, sans date, in-4°.; Florence, 1556 et 1595, in 4°. II. *Sonaglio delle donne, poemetto in ottava rima*, in-4°., sans indication du lieu de l'impression, et sans date, mais du commencement du xvie. siècle; id., Sienne, 1611, in-4°. Ce petit poème traite des inconvénients du mariage. III. *Ciriffo calvaneo e il povero avveduto, poema in ottava rima*, Venise, 1535, in-4°. Le premier chant de ce poème est de Luc Pulci, et les trois autres de B. Giambullari. (*V.* Pulci.) La continuation de Giambullari est citée dans la deuxième édition du dictionnaire de *la Crusca*, parmi les ouvrages qui font autorité pour la langue. IV. Des *Canti carnascialeschi*, imprimés dans les recueils du temps. W—s.

GIAMBULLARI (Pierre-François), littérateur italien, né à Florence vers l'année 1495, s'est acquis une réputation durable, moins peut-être par ses ouvrages, que par le zèle avec lequel il encouragea la culture des lettres dans sa patrie. Bernard, son père, poète estimable lui-même, ne négligea rien pour son éducation, et eut le plaisir de le voir répondre à ses soins. Son fils apprit le latin, le grec et l'hébreu, et s'appliqua ensuite à l'étude de l'histoire. Ayant embrassé l'état ecclésiastique, il fut pourvu d'un canonicat à l'église ducale de St.-Laurent, et, quelque temps après, de la cure de Saint-Pierre. Rien ne pouvait ralentir son ardeur pour l'étude; et, quoiqu'il remplît exactement tous ses devoirs, il savait encore trouver les loisirs qu'exigeaient ses travaux littéraires. Il employa son crédit sur l'esprit d'Alphonsine, mère de Laurent de Médicis, de laquelle il avait été le secrétaire, pour faire accorder des pensions aux artistes et aux savants qu'il en jugeait le plus dignes; et il contribua à l'établissement de l'académie florentine, qui a donné naissance à celle de la Crusca, si justement célèbre par les services qu'elle a rendus à la langue et à la littérature italiennes. Fidèle aux devoirs que lui imposait le titre d'académicien, il les remplit avec un zèle infatigable, et que l'âge même ne diminua point. Il s'occupait encore d'un ouvrage important, et qui l'obligeait à d'immenses recherches, lorsqu'il mourut à Florence, en 1564, à l'âge d'environ soixante-neuf ans. L'académie lui fit célébrer de magnifiques obsèques, auxquelles elle assista en corps; et Côme Bartoli prononça son oraison funèbre. On connaît de Giambullari les ouvrages suivants : I. *Descrizione del sito, forma e misure dell' inferno da Dante cantato*, Florence, 1544, in-8°. II. *Origine della lingua fiorentina altrimenti il Gello*, ibid., 1546, in-4°.; deuxième édition augmentée, ibid., 1549, in-8°.; et dans le recueil des *Autori per ben parlare*, Venise, 1648, tom. vi. Il y traite de l'origine de la langue italienne, et s'efforce de prouver qu'on doit la chercher dans l'ancien étrusque (1). « On peut imaginer, dit Tiraboschi, dans quels écarts le jette un pareil système. » Cependant Giambullari doit être compté parmi les écrivains qui ont rendu le plus de ser-

(1) Cette opinion, regardée long-temps comme absurde, a été en partie justifiée par les monuments étrusques découverts plus récemment. Voy. les *Notes* d'Apostolo Zeno sur Fontanini, tom. i, pag. xvi.

vices à la langue italienne, en s'attachant à fixer le sens des mots, et à n'en employer que de choisis; mais il n'est point aussi correct qu'élégant, et son orthographe est défectueuse. III. *Le regole per bene scrivere e parlare toscano*, ibid., 1549, in-8°. IV. *Della lingua che si parla e scrive in Firenze, e un dialogo di Giambattista Gelli sopra la difficultà dell' ordinar detta lingua*, ibid., 1551, in-8°. « Les Toscans, » dit Salvini, ont l'avantage d'avoir le » plus bel idiome et de posséder le » territoire le plus fertile de toute » l'Italie; mais comme ils négligent » d'ajouter par la culture à la fertilité » de leurs champs, de même ils sem- » blent dédaigner de polir leurs com- » positions littéraires. » V. *Lezioni sopra alcuni luoghi di Dante*, ibid., 1551, in-8°. Elles sont au nombre de quatre : la première traite de la situation du purgatoire; la seconde, de la pitié; la troisième, des influences célestes; et la quatrième, de l'ordre de l'univers. Les deux premières avaient déjà paru dans le recueil des *Lezioni degli academici fiorentini sopra Dante*, publié par Doni, ibid., 1547, in-4°. VI. *Istoria delle cose accadute in Europa dall' anno* 800 *sino al* 1200 *dopo la nascita di Cristo*. Cette histoire, que l'auteur a laissée imparfaite, a été imprimée par les soins de Bartoli, Venise, 1566, in-4°. L'éditeur y ajouta l'*Oraison funèbre* de Giambullari et son portrait. Elle est citée par l'académie de la Crusca dans la liste des *Testi di lingua*. Tiraboschi en loue l'exactitude, et regrette qu'elle n'ait point été terminée : les sept livres imprimés ne vont que jusqu'à l'année 913. VII. Six Chansons ou chants de carnaval, dans le recueil intitulé: *Tutti i trionfi, carri e mascherate*, etc., publié par le Lasca, Florence, 1559, 2 vol. in-4°. VIII. Des Opuscules dans les recueils de l'académie, et un Commentaire manuscrit sur le Poème du Dante. W—s

GIANELLA (François), ex-jésuite et mathématicien de Milan, mort en cette ville le 15 juillet 1810, y était né le 13 janvier 1740. Entré dans la compagnie de Jésus à l'âge de seize ans, il fut bientôt envoyé par ses supérieurs à Turin, où, collègue du jeune Lagrange, qui était déjà célèbre, il ne tarda pas à s'associer pareillement à sa gloire. Agrégé à l'académie de Turin, dès sa formation, il fournit quelques bons Mémoires au recueil qu'elle publia de ses travaux, en 1769, sous le titre de *Miscellanea taurinensia*. On en trouve encore d'autres du même auteur dans les mémoires de cette société, en 1784, 1785 et 1786. Gianella, rappelé dans sa patrie, y fut nommé professeur d'abord de physique, et ensuite de mathématiques. De là, il passa à Pavie, où il enseigna les mêmes sciences dans l'université de cette ville. Les Milanais le rappelèrent, et il vint reprendre chez eux les mêmes chaires qu'il y avait remplies : il les occupa assez long-temps pour atteindre à la pension de retraite comme émérite; et, n'étant plus alors détourné des études du cabinet qui lui étaient fort chères, il y passa le reste de ses jours à s'appliquer aux mathématiques, unique objet de ses affections et de ses discours. Il n'aimait à converser qu'avec des hommes versés dans les sciences exactes, parce qu'il ne pouvait plus parler d'autre chose que de calculs algébriques, quoiqu'il fût très instruit dans beaucoup d'autres parties, et notamment dans la science des langues. Néanmoins la candeur de son ame et la bonté de son cœur le fai-

saient aimer de tous ceux qui pouvaient le connaître. Indépendamment des Mémoires que Giauella a fournis aux divers recueils imprimés de l'académie de Turin, il a publié en particulier les ouvrages suivants : I. une Dissertation *De igne*, Milan, 1772. II. Une autre, *De fluxionibus, earumque usu*, Milan, 1772. III. *De paradoxis virium agentium in ratione quâvis distantiarum à dato puncto in medio non resistente*, Milan, 1773. IV. *De tensione funium*, Milan, 1775 : cette pièce est plus particulièrement estimée des mathématiciens. V. *Elementi d'algebra*, Pavie, 1778. VI. *Elementi di matematica*, Pavie, 1781.

G—N.

GIANI (ARCANGELO), servite, né à Florence, en 1553, de parents nobles, prit l'habit religieux à l'âge de dix ans, et s'assujétit, dès ce moment, à toutes les privations que lui imposait la règle qu'il était résolu de suivre le reste de sa vie. Après avoir terminé ses études sous la direction du père Bruscoli, son oncle, il s'appliqua à la théologie, et fit dans cette science des progrès remarquables. Il remplit avec beaucoup de distinction les principaux emplois de son ordre, en fut nommé vicaire-général, et protonotaire apostolique pour la Toscane. La pureté de ses mœurs, son affabilité, son érudition et ses travaux littéraires, lui avaient mérité l'estime universelle. Il mourut à Florence, le 24 décembre 1623, âgé de soixante-dix ans. On a de lui, outre quelques écrits ascétiques et peu importants : I. *Vera origine del sacro ordine de' servi di Santa-Maria*, Florence, 1591, in-4°. Cet ordre fut fondé à Florence en 1233. II. *Catalogus virorum clarorum collegii universitatis theologicæ florentinæ*, ib., 1614, in-4°. Le P. Giani était alors doyen de la faculté de théologie. III. *Annales ordinis fratrum servorum B. Mariæ, ab anno 1223 usque ad 1610*, ibid., 1618, 2 vol. in-fol. Il y a de l'érudition et de l'exactitude dans cette histoire. IV. Des Dissertations théologiques *De divinâ, cœlesti et ecclesiasticâ hierarchiâ*. V. Une *Vie*, en italien, *du P. Philippe Benizzi*, servite. Giani a publié les *Constitutions et Règlements de l'université de Florence*, rédigés par Zaccaria, qui en fut le restaurateur.

W—s.

GIANNETTASIO (NICCOLO PARTENIO), poète latin moderne, naquit à Naples en 1648. Il entra fort jeune chez les jésuites, parcourut les divers degrés de l'enseignement des belles-lettres, selon l'usage de cet institut, fut ensuite professeur de philosophie dans la Calabre, et enfin de mathématiques dans le grand collége de Naples. Au milieu des travaux que cette dernière chaire surtout exigeait de lui, et malgré la faiblesse d'une santé toujours chancelante, il ne cessa point de cultiver la poésie latine pour laquelle il avait montré de bonne heure des dispositions et du goût. Il composa d'abord des églogues de pêcheurs, dans le genre dont Sannazar avait donné l'exemple et laissé d'excellents modèles. Le succès de cet essai l'engagea dans une entreprise plus difficile : il écrivit un poème didactique et descriptif, en huit livres, sur la navigation, et s'y livra avec tant d'ardeur et de suite, qu'il l'eut achevé en six mois. Il le publia en 1685, avec ses églogues, sous ce double titre : *Nicolai Parthenii Giannettasii Neapolitani soc. Jesu Piscatoria et Nautica*, Naples, de l'imprimerie royale, in-12, jolie édition, ornée de gravures d'après les dessins du fameux peintre Solimène, qui était son ami,

et qu'il a célébré dans une de ses églogues. L'auteur fit paraître successivement un poème sur la pêche, en dix livres, *Halieuticorum libri* x, 1689, in-8°.; — un sur la guerre de mer, en cinq livres, *Naumachicorum l b. v*; — un, en dix livres, sur la guerre de terre, *Bellicorum libri* x, 1697; — une *Année savante*, divisée en quatre poèmes, *Æstates Surrentinæ*, 1697; *Autumnus Surrentinus*, 1698; *Hyemes Puteolani*, et *Ver Herculanum*, 1704; — enfin une *Cosmographie* et une *Géographie* : le tout formait douze volumes, réimprimés chacun plusieurs fois, et qui furent réunis en 1715, Naples, 5 vol. in-4°. La poésie du P. Giannettasio a de la noblesse, du nombre, de la facilité, de l'abondance, et même de la surabondance, et cependant de la justesse et de la raison. On y trouve souvent des détails nouveaux et difficiles, rendus avec des couleurs toujours poétiques et une grande clarté, tels que la description et l'usage de la boussole, l'origine des vents, leurs caractères, et jusqu'à leurs noms exprimés très poétiquement. Il a fait trop de vers; mais on y voit partout le poète instruit, et surtout le poète patriote : attaché en quelque sorte au sol et au rivage natal, il ramène tout à la louange et à la gloire de Naples, sa patrie; et ce sentiment met de l'intérêt dans des poèmes qui, sans cela, ne seraient pas toujours exempts de faiblesse et de langueur. On a encore de lui : I. *Panegyricus et carmen sæculare Innocentio XII*, Naples, 1699, in-8°. II. *Panegyricus in funere Innocentii XII, P. M. dictus*, ibid. 1700, in-8°. III. *Xaverius viator*, ibid., 1721, in-4°.; fruit de la jeunesse de l'auteur, qui l'avait même abandonné après le commencement du dixième livre, ne le destinant pas à voir le jour. Le P. Ant. Fiani, jésuite, en fut l'éditeur, et y joignit une vie du père Giannetasio; on la retrouve au commencement de l'édition que le même P. Fiani donna, en 1722, de l'*Annus eruditus*, ibid., 2 vol. in-4°. IV. Une *Histoire de Naples*, écrite en latin et en fort bon style, comme tous ses autres ouvrages, Naples, 1713, 3 vol. in-4°. Mais ce n'est qu'une espèce de traduction de l'Histoire de Summonte, ouvrage qui, même avant que Costanzo et surtout Giannone eussent écrit, n'a jamais joui de beaucoup d'estime. Giannetasio a de plus donné une édition des *Eglogues* du P. Rapin et de son *Poëme des Jardins*, des Poésies latines de Sannazar, et de celles de Fracastor. Ce savant religieux mourut à Massa, dans le collége de sa société, le 10 septembre 1715 (1). Le produit de ses ouvrages, qui avaient eu le plus grand débit dans toute l'Europe, lui servit en partie à faire construire une magnifique église dédiée à la Vierge Marie, à laquelle il avait une dévotion particulière. On lit encore sur le frontispice cette inscription : *Matri Partheniæ vates Parthenius.* Il est vraisemblable qu'il n'avait pris ce surnom de *Parthenius* qu'après son entrée chez les jésuites, et comme pour faire de cette dévotion même une espèce de profession publique. G—É.

GIANNINI (Thomas), médecin, né à Ferrare, vers le milieu du XVIe. siècle, avait reçu de la nature des dispositions si heureuses, qu'il eut terminé ses études à l'âge où, pour l'ordinaire, on commence à fréquenter les écoles. Il était sans cesse occupé des questions de métaphysique les plus importantes; et les solutions qu'il en

(1) C'est par faute d'impression que dans l'éloge historique, très superficiel, que lui ont consacré les Mémoires de Trévoux (juin 1723, pag. 1100), on le dit mort en 1713.

donnait, étonnaient ses maîtres. Il n'avait pas encore dix-sept ans, lorsqu'il se présenta pour soutenir ses thèses en philosophie et en médecine; et il montra dans ses réponses tant d'habileté, d'érudition et de jugement, que les examinateurs lui accordèrent une dispense d'âge, et le reçurent docteur par acclamation. Ce succès ne l'enorgueillit point; il se tint renfermé pendant cinq ans, uniquement occupé de la lecture des ouvrages des anciens; et quoique sa bibliothèque fût nombreuse, il disait qu'elle ne contenait pas un seul livre qu'il n'eût dès-lors feuilleté très souvent. Après ce temps-là, cédant aux instances de ses amis, il commença à donner gratuitement des leçons de philosophie; mais l'affluence des auditeurs devint telle, que sa maison ne pouvant les contenir, les magistrats de Ferrare lui assignèrent un bâtiment public pour y continuer ses leçons, avec un traitement qui le mit à même de soutenir son rang. Giannini fut très sensible aux preuves d'estime qu'il reçut, dans cette circonstance, de ses concitoyens; et les villes de Bologne, de Modène et de Pise, lui ayant fait faire des offres considérables pour l'attirer, il les refusa toutes, disant « que la gloire de » sa patrie lui était plus chère que la « sienne propre. » Ce savant professeur mourut de la pierre, vers 1630, âgé de près de quatre-vingt-deux ans. Rossi rapporte que, peu d'instants avant sa mort, il expliquait tranquillement différentes questions de théologie aux personnes réunies dans sa chambre: fait qui prouverait dans Giannini une force d'ame extraordinaire, et qui rendrait croyable ce qu'on a dit du courage avec lequel les stoïciens bravaient les plus vives douleurs. Les ouvrages de Giannini sont bien au-dessous de la réputation dont il a joui pendant sa vie. On se contentera de citer: I. *De mentis humanæ statu post hominis obitum*, 1614. II. *De substantiâ cœli et cœlorum efficientiâ*, Venise, 1618, in-4°. — GIANNINI (Sébastien), architecte, a publié l'OEuvre de François Borromini, avec des descriptions en latin et en italien, Rome, 1725, in-fol., atlant. (*Voy.* BORROMINI.) — GIANNINI (Gilles), prêtre, né à Pergola, dans le duché d'Urbin, s'appliqua particulièrement à des recherches sur l'histoire de sa patrie, et publia: *Memorie istoriche di Pergola e de gli uomini illustri di essa*, Urbin, 1732, in-4°. Un anonyme critiqua cet ouvrage dans une Lettre datée de Gubio, le 30 avril 1733. Giannini lui répondit, et l'anonyme répliqua, en donnant une nouvelle édition de sa lettre, à laquelle il joignit sa défense et un abrégé chronologique de tous les événements arrivés dans la seigneurie de Pergola. Ces différentes pièces sont assez curieuses. W—s.

GIANNONE (PIERRE), fameux écrivain napolitain, naquit le 7 mai 1676, dans la terre d'Ischitella, province de Capitanata. Il alla à Naples, à l'âge de dix-huit ans, pour y finir ses études. Ses progrès dans la jurisprudence et la pénétration de son esprit lui donnèrent bientôt accès dans la maison de Gaetan Argento, chez qui se rassemblait une espèce d'académie des gens de lettres les plus célèbres du temps. C'est là qu'il conçut le projet de son histoire de Naples, qui devait comprendre ses lois et son gouvernement. Cet ouvrage, interrompu de temps en temps par les affaires du barreau, ne fut terminé qu'au bout de vingt ans, et parut en 1723, sous le titre d'*Histoire civile du royaume de Naples*, 4 vol. in-4°. (en italien.) Il y avait pris pour guide Angelo di Costanzo,

le meilleur historien de Naples que l'on eût alors (*Voy.* COSTANZO), et dont l'ouvrage se trouve fondu presque en entier dans celui de Giannone; mais ce dernier s'est principalement attaché à tout ce qui est relatif à la constitution civile et ecclésiastique, aux lois et aux coutumes du royaume. Quoique le style n'en soit ni élégant, ni correct, l'esprit philosophique, l'érudition, et la profondeur des recherches qui caractérisent cette Histoire, lui donnèrent une grande réputation. Mais l'auteur affecte trop de passion contre la cour de Rome. Les traits hardis qu'il s'y permit contre les gens d'église, lui attirèrent une guerre terrible et opiniâtre, que ne purent apaiser ni l'autorité du vice-roi, cardinal d'Althann, ni le crédit de la commune de Naples, dont Giannone fut élu l'avocat, et dont il reçut un présent de 135 ducats. Argento lui dit à ce sujet : *Vous vous êtes mis sur la tête une couronne d'épines très piquantes.* Après avoir été insulté plusieurs fois par la populace, excommunié par la cour archi épiscopale, et avoir vu son livre mis à l'*index*, il sortit de Naples le 29 avril 1723, et alla chercher un asile à Vienne. L'empereur Charles VI le regarda d'abord d'un œil peu favorable; mais la protection du prince Eugène, du chancelier Zinzendorf, du fameux comte de Bonneval, et du chevalier Garelli, premier médecin de l'empereur, lui procura une pension de cent florins, sur les droits de la secrétairerie de Sicile. Quoique relevé de son excommunication par le cardinal Pignatelli, archevêque de Naples, il ne laissa pas de composer quelques petits écrits satiriques contre sa sentence, contre la prohibition de son livre, etc. Mais par le conseil de ses amis, il ne les fit circuler qu'en manuscrit. C'est surtout dans ces opuscules que sa passion contre la cour de Rome ne connut plus de bornes. Pendant son séjour à Vienne, où il jouissait de la faveur des grands et des gens de lettres, il travailla à un ouvrage intitulé: *Il triregno, ossia del regno del cielo, della terra, e del papa*, qui l'occupa près de douze ans, et auquel il ne mit la dernière main qu'à Genève (1). Don Carlos étant monté sur le trône de Naples et de Sicile en 1734, Giannone perdit sa pension et toutes ses espérances. Contraint de quitter Vienne, il se retira à Venise, où il fut accueilli avec de grandes marques de distinction, par les personnes de qualité et les gens de lettres, surtout par le sénateur Angiolo Pisani, qui lui donna un logement dans une de ses maisons. Il refusa la charge de consulteur de la république, et la chaire de droit romain dans l'université de Padoue, avouant ingénument qu'il n'était point en état d'expliquer les lois, selon l'usage des écoles, en langue latine. Le repos dont il comptait jouir à Venise, ne fut pas de longue durée. Dénoncé comme peu favorable aux prétentions de la république sur la mer Adriatique, il tâcha de conjurer l'orage, en publiant une *Lettera intorno al dominio del mare Adriatico ed ai trattati seguiti in Venezia tra papa Alessandro III e l'imperador Federigo Barbarossa* : mais les inquisiteurs de l'état prirent de l'ombrage au sujet des visites prolongées qu'il rendait aux ambassadeurs de France et d'Espagne; son éloignement fut décidé, et, la nuit du 23 septembre 1735, des sbires l'enlevèrent et le conduisirent dans une bar-

(1) Cet ouvrage, dans lequel l'homme est représenté successivement dans l'état de nature, sous la loi de grâce, et sous la domination temporelle des papes, devait comprendre dix époques; les trois premières s'étendent jusqu'au neuvième siècle; le reste n'a pas été achevé.

que jusqu'aux frontières du territoire de Ferrare. La crainte de plus grands malheurs l'obligea de changer son nom contre celui de Antoine Rinaldo. Il séjourna à Modène, à Milan, à Turin, et arriva, avec son fils, à Genève, le 5 décembre. Sa réputation, qui l'avait devancé dans ces diverses villes, lui procura, dans cette dernière, l'accueil le plus satisfaisant de la part du docteur Turretin, du ministre Vernet et du libraire Bousquet, qui lui fournirent tous les moyens de vivre à son aise. Il se disposait à faire imprimer un volume de supplément à son histoire, lorsque, conduit par un perfide ami, en 1736, pour faire ses pâques, dans un village catholique appartenant au roi de Sardaigne, il fut arrêté par ordre de ce souverain : ses manuscrits lui furent enlevés et envoyés à Rome (1). Luimême fut mené au château de Miolan, et ensuite au fort de Cève. Il s'y occupait, dans ses moments de calme, à traduire divers ouvrages en italien, à écrire sur la politique, et à rédiger des Mémoires sur sa vie. La discussion élevée entre les cours de Rome et de Turin sur la nomination aux bénéfices consistoriaux dans les états du roi de Sardaigne, et qui fut terminée par le concordat de 1738 (*Voy.* GIACOMELLI), fournit à Giannone l'occasion d'écrire, en faveur des droits du souverain, un Mémoire qu'il envoya au roi. Ce prince parut le recevoir avec plaisir; mais il fit resserrer l'auteur avec plus de soin, et ordonna qu'il fût transféré à la citadelle de Turin (1), où il passa douze ans consécutifs dans les troubles et l'agitation. C'est là que, prêtant l'oreille aux avis du P. Prever, de l'Oratoire, Giannone rétracta, le 4 avril 1738, les maximes qui avaient fait condamner son Histoire. Cette soumission ne lui procura point sa liberté; car il mourut dans sa prison, le 7 mars 1758, âgé de 72 ans. On a publié, à Lausanne, en 1760, ses OEuvres posthumes, en 1 vol. in-4°. (*Opere postume in difesa della sua Storia civile del regno di Napoli, con la di lui professione di fede.*) Louis Bochat, de Lausanne, avait traduit son Histoire en français ; mais le libraire Bousquet, de Genève, n'ayant pas voulu se charger seul des frais de l'impression, cette traduction n'a pas vu le jour. Celle de Desmonceaux, a paru à la Haye, en 1742, 4 volumes in-4°. Les passages les plus virulents contre la cour de Rome, ont été publiés séparément (par Jacques Vernet) sous le titre d'*Anecdotes ecclésiastiques*, la Haye, 1738, in-8°. Parmi les réimpressions de l'ouvrage de Giannone, on distingue celle qui a paru avec des éclaircissements de l'abbé Cestari. Dans le nombre des réfutations qu'on lui a opposées, nous citerons seulement les *Riflessioni morali e teologiche sopra l'Istoria civile del regno di Napoli*, d'Eusebio Filopatro (le P. San-Felice, jésuite), en 2 vol. in-4°., dont on peut voir l'extrait dans les Mémoires de Trévoux, de janvier 1730. L'édition de l'*Histoire* du président de Thou, donnée à Londres par Samuel Buckley en 1733, renferme (tom. VII), une Dissertation de Giannone sur la médaille que

(1) Son *Triregno* fut acheté à Genève par un abbé Bentivoglio, qui le vendit 500 écus à la cour de Rome, et en reçut de plus un petit bénéfice pour un fils qu'il avait eu avant de prendre le petit collet. Ce manuscrit fut placé, avec d'autres du même auteur, dans les archives du tribunal de l'inquisition, où il est resté. On en trouve quelque idée dans la seconde partie des OEuvres posthumes de Giannone, imprimée à Londres en 1766.

(1) Son fils n'eut pas la permission de l'y suivre; et on l'obligea même de sortir des états du roi de Sardaigne. On le défraya jusqu'à Naples ; de-là il se rendit en Hongrie, où il entra au service.



Louis XII fit frapper, avec la légende *Perdam Babylonis nomen;* et il y prouve, contre le P. Hardouin, qu'elle fait allusion au pape Jules II. La Vie de Giannone a été écrite en italien, par l'abbé Fernando Panzini, et en latin, par Fabroni (*Vitæ Italorum*, tom. XII); on peut aussi consulter les *Memorie storico-critiche de' Storici Napoletani*, par F. A. Soria, Naples, 1781. T—n.

GIANNOTTI (DONATO) naquit à Florence, en février 1494. Quoique sorti de la classe du peuple, il sut bientôt se distinguer par ses talents. Souple, adroit, insinuant, il se captiva la protection de Tarugi, secrétaire de la république, qui lui procura une place, et eut soin de son avancement. A la mort de Tarugi, Nicolas Machiavel crut pouvoir le remplacer; mais il était haï par le peuple autant que Giannotti en était aimé. Celui-ci fut donc nommé secrétaire des *Dix-de-la-liberté* (c'étaient *dix* citoyens qui formaient le conseil suprême, à la tête duquel était le gonfalonier). L'élection de Giannotti affecta tellement son compétiteur, qu'il en tomba malade et mourut bientôt après de chagrin. Giannotti se fit remarquer, dans son nouvel emploi, par ses talents et son amour pour l'indépendance. Il montra beaucoup d'habileté dans les négociations de Cosme Ier. avec Charles-Quint; mais voyant que ce prince, qui, avec de grandes qualités, avait beaucoup d'ambition, cherchait à porter atteinte à la liberté de la république, il se retira à Venise, où il mourut en mai 1563. C'est pendant son séjour en cette ville, qu'il écrivit sa *Republica di Venezia*, publiée à Rome, 1540, in-4°. (1), à laquelle on a joint la vie de Jérôme Savognano, illustre capitaine et littérateur vénitien, Venise, 1572, 2 vol. in-8°. On a du même auteur : I. *Vie de Niccolo Capponi*, *gonfalonier de la république de Florence*, Florence, 1620. II. *Della republica Fiorentina*, *libbri* 4, Venise, 1721, in-8°. Giannotti était un excellent helléniste et latiniste, et avait une grande capacité pour les affaires. Ses mœurs étaient pures, son caractère affable; on lui reprochait cependant que, malgré son amour pour l'indépendance, il faisait trop sa cour aux plus riches et aux plus puissants parmi ses concitoyens. Son ouvrage le plus remarquable par l'exactitude des faits et par l'élégance du style, est sa *République de Venise*. Le Varchi, dans son Histoire de Florence, fait beaucoup d'éloges de cet auteur. La *Raccolta di prose Fiorentine*, Venise, 1735, renferme six Lettres de Giannotti à Varchi. B—s.

(1) L'édition des Elzevirs, Leyde, 1631, in-32, avec les notes de Nic. Crassi, fait partie de la Collection des petites républiques.

GIARDINI (FELICE), célèbre violiniste, naquit à Turin, en avril 1716. Son premier maître fut Lorenzo Somis, un des plus habiles élèves de Corelli. A peine âgé de dix-sept ans, il partit pour Naples, où, par la recommandation de Jomelli, il obtint une place parmi les *Ripieni* de l'orchestre de l'opéra. On ne tarda pas à reconnaître, dans Giardini, beaucoup de facilité et de talents, et on le plaça bientôt à côté du premier violon. Comme il était déjà un bon concertiste, il portait ce goût dans tout ce qu'il accompagnait; de façon qu'il embarrassait souvent le chanteur, dont la voix, quelque flexible qu'elle fût, ne pouvait suivre la vélocité de l'archet de Giardini. Son plus grand plaisir était de changer et de préluder les passages qu'il avait à jouer. Il raconte lui-même qu'un jour que Jomelli était

venu se placer à l'orchestre auprès de lui, il en reçut un vigoureux soufflet, pour prix des broderies qu'il ajoutait à sa partie d'accompagnement. Après s'être fait admirer dans plusieurs cours et théâtres de l'Italie, il passa en Angleterre, en 1744. Son arrivée à Londres forme une époque mémorable dans l'histoire de la musique instrumentale de ce pays. Il sut y introduire le bon goût, et parvint à faire oublier aux Anglais leurs anciennes rapsodies. Giardini fonda en Angleterre une école de violon, qui a donné dans la suite d'excellents professeurs. Il y fit représenter, en 1746, un opéra séria *Enea e Lavinia* (qu'on joue avec succès sur les théâtres d'Italie), et un opéra-comique anglais, *l'Amour au village*. Il fit aussi graver, six œuvres de sonates pour le violon, trois livres de duos, deux œuvres de quatuors, un œuvre de quintetti, et six sonates. En 1748, il vint à Paris, et joua avec beaucoup de succès au Concert spirituel. Étant retourné en Angleterre en 1756, il s'associa à Mengotti dans l'entreprise de l'opéra de Londres; mais y ayant dérangé considérablement sa fortune, il se hâta d'y renoncer, et se borna à jouer les *solo* dans les concerts. En 1784 il se rendit à Naples, sous la protection de sir William Hamilton, revint à Londres cinq ans après, et fut ensuite appelé à la cour de Russie, où il résida jusqu'à l'époque de sa mort, arrivée en septembre 1796; il était alors âgé de quatre-vingts ans. La force de son tempérament pouvait lui faire espérer de vivre encore davantage, s'il n'avait pas négligé un érysipèle qu'il avait à la jambe. Il laissa, en manuscrit, à M. Testori (habile soprano, qui avait vécu avec lui pendant cinq ans), deux œuvres, dits trios de famille, quatre sonates de violon et un œuvre de sonates d'*alto*, avec accompagnement de guitare. Giardini jouait presque toujours ses *concerti* avec le violon de Corelli, dont il était possesseur, et qu'il céda ensuite à M. Ciceri de Côme. Giardini, considéré comme chef d'orchestre, n'était pas de la force de Pugnani, son compatriote, quoiqu'il fût aussi grand musicien que lui; mais il égalait et surpassait même le célèbre Nardini de Florence (qui était aussi son contemporain), dans la force, la pureté et l'expression de l'*adagio*, où il a eu fort peu d'imitateurs. Ses œuvres sont pleins de goût et d'harmonie; mais, malgré tout le mérite de ses compositions dramatiques, on y voit toujours le chant dominé par la partie instrumentale, dans laquelle il excellait. B—s.

GIATTINI (Jean-Baptiste), jésuite sicilien, né à Palerme vers 1600, entra dans la société en 1615, et enseigna la rhétorique dans cette ville pendant plusieurs années; il avait étudié avec soin les langues orientales, et était parvenu à savoir très bien le grec, l'hébreu, le chaldéen, le syriaque et l'arabe: il possédait aussi le talent de l'horlogerie à un assez haut degré. Il s'engagea par des vœux solennels en 1634. Envoyé à Rome par ses supérieurs, il continua de s'y distinguer dans la carrière de l'enseignement, et professa successivement pendant le cours de seize années, dans le collége romain, la logique, la physique, la théologie scolastique et la morale. Il travaillait en même temps à divers ouvrages, et s'occupait de la recherche d'anciens manuscrits. Il mourut à Rome en 1672, après avoir publié un grand nombre d'écrits, dont voici les principaux: I. *Quinquaginta orationes de morte Christi Domini*, Rome, 1641, in-12. II. *Orationes viginti quatuor habitæ*

ad summos pontifices et S. R. E. cardinales, Rome, 1661, in-12. III. Plusieurs autres *Discours ou Harangues* prononcés en diverses occasions. IV. Différentes *Pièces de vers latins* à la louange d'éminents personnages. V. Des *Tragédies latines* à l'usage des colléges de la société, et dont voici les titres : *Leo philosophus ; Cafres ; Antigonus, tragœdia moralis ; Adriana Augusta*, etc. VI. Une *Logique* et une *Physique* en latin ; la première imprimée en 1651 ; l'autre en 1653. VII. Une traduction italienne de la *Relation de la Chine par le P. Alvares Semedo*, Rome, 1643, in-4°. VIII. Une *Traduction latine de l'histoire* (italienne) *du concile de Trente du cardinal Pallavicini*, Anvers, 1672 et 1677, 3 tom. in-4°.; Cologne, 1716, in-fol. IX. Une *Traduction latine du grec des v et vi*. livres de S. Cyrille d'Alexandrie sur l'Evangile de S. Jean, d'après un manuscrit apporté de Scio*. Moréri cite, à ce sujet, un passage latin fort curieux, tiré d'une lettre de Holstenius à Peiresc, du 12 février 1634. Il lui mande qu'un jésuite sicilien versé dans les lettres grecques, et occupé de la recherche des manuscrits, en a apporté de Sicile un très ancien, que depuis longtemps il cherche à déchiffrer pour le traduire, mais qui fourmille de tant de fautes qu'il n'avait pu en venir à bout. Il ajoute que le P. jésuite s'était adressé à un jeune allemand qui écrivait très bien le grec, et que lui Holstenius occupait en qualité de copiste ; mais que le jeune homme, à qui une récompense avait été promise, se trouvant embarrassé après quelques essais, avait eu recours à lui ; que considérant que ce manuscrit était peut-être unique, et que de sa publication pouvait résulter quelque avantage pour la religion, il l'avait remis entre les mains d'un prêtre de Corfou, habile théologien et très expert dans les lettres grecques ; que ce prêtre en quelques semaines en avait fait une copie correcte, laquelle avait été remise au jésuite, et emportée par lui avec l'original en Sicile, d'où il n'était pas revenu. « J'en ai, dit » Holstenius à Peiresc, gardé un dou- » ble pour publier ces livres dans » l'occasion. Vous penserez, comme » moi, qu'il faut tenir la chose se- » crète, et qu'il est de notre intérêt » comme de l'intérêt public de dire » que le manuscrit a été acheté par » le copiste allemand, ou trouvé dans » la bibliothèque de notre cardinal » (le cardinal Barberini, à qui Hols- » tenius était attaché). » Alegambe, en parlant du travail de son confrère sur les deux livres de S. Cyrille, dit que lorsque Giattini se préparait à les livrer à la presse, un autre l'avait devancé sans qu'on sût d'où il les avait eus, *eosdem undè undè nactus*. Soit que le passage de la lettre à Peiresc jette ou non quelque lumière sur ce fait, il est difficile, ce nous semble, de disculper Holstenius d'un manque de délicatesse, pour ne pas dire d'une infidélité. Giattini avait aussi composé un *Traité d'horlogerie*, et donné une *Suite des Controverses du cardinal Bellarmin* ; mais ces écrits sont restés inédits.

L—y.

GIBBES (Jacques-Alban), fils de Guillaume Gibbes, médecin de Bristol, naquit à Rouen vers l'an 1616. Après avoir fait ses humanités à St.-Omer, il voyagea dans la Belgique, en Allemagne, en Espagne et en Italie. La grande célébrité dont jouissait alors l'université de Padoue, l'engagea à séjourner quelque

temps dans cette ville. De là il se rendit à Rome, où il se fixa, et où il acquit bientôt beaucoup de réputation comme médecin et comme littérateur. En 1657, il parvint même à la chaire de rhétorique dans le collége de la Sapience; et en 1667 il remporta le prix de poésie. Avec la couronne académique, il reçut selon l'usage, en cette occasion, une chaîne d'or, qu'il envoya en présent à l'université d'Oxford, qui, en échange, lui conféra le titre de docteur en médecine quelques années avant sa mort, survenue à Rome le 26 juin 1677. Il a publié plusieurs ouvrages en vers latins, et un traité *De medico* en trois livres, dans le genre de l'Orateur de Cicéron. Ch—t.

GIBBON (Édouard), né le 27 avril 1737 d'une famille ancienne, mais sans illustration, est généralement considéré comme formant avec Hume et Robertson le triumvirat des grands historiens anglais, quoiqu'il ait dit lui-même *qu'il n'avait jamais eu assez d'orgueil pour y accepter une place.* Dans son enfance la faiblesse de sa santé, et l'extrême indulgence de ses parents, nuisirent à son éducation; mais l'activité naturelle de son esprit, et surtout son goût pour les lectures sérieuses, réparèrent de bonne heure les inconvénients de cette négligence. L'histoire fut dès-lors l'objet de sa préférence, et par conséquent de ses études. A l'âge de quinze ans, il entreprit un ouvrage historique, intitulé : *Le Siècle de Sésostris ;* et ce qu'il y a de remarquable, c'est que son travail avait pour but, non de peindre les exploits d'un conquérant, mais de déterminer la date de son existence. Déjà se manifestait en lui cet esprit de recherche et de critique qui l'a si bien servi plus tard : on aperçoit même, dans ce qu'il raconte de cette entreprise, des traces de ce scepticisme ingénieux, à l'aide duquel il a si souvent démêlé, dans son *Histoire de la décadence et de la chute de l'empire romain*, les causes des événements et les mobiles des actions des hommes. Le *Siècle de Sésostris* fut discontinué et jeté au feu quelques années après; mais l'impulsion était donnée, et Gibbon s'était voué à l'étude de l'histoire. Ses lectures l'amenèrent à s'occuper de sa religion; et l'*Histoire des variations des églises protestantes* de Bossuet, entraîna complètement un jeune homme d'une imagination mobile, et plein de zèle pour ce qui lui semblait la vérité. Il se décida à abjurer le protestantisme, et fit cette abjuration à Londres, le 8 juin 1753, entre les mains d'un prêtre catholique : il en a parlé dans ses Mémoires avec une simplicité qui prouve sa bonne foi; *du moins*, dit-il, *je succombai sous un noble adversaire.* Cette conversion ne plut point à son père, qui, pour le punir de sa résistance, l'envoya à Lausanne, chez M. Pavillard, ministre protestant, lequel fut chargé de le ramener à l'église qu'il avait abandonnée. « M. Pavillard, dit lord Sheffield, dans une de ses notes aux *Mémoires* de Gibbon, m'a conté quelle fut sa surprise lorsqu'il vit devant lui M. Gibbon, cette petite figure fluette avec une grosse tête, qui disputait et employait en faveur du papisme les meilleurs arguments dont on se fût servi jusqu'alors. » Les arguments du ministre Pavillard eurent sans doute, sur l'esprit du jeune Gibbon, moins d'influence que ses propres recherches, l'ennui que lui causait son exil, les privations auxquelles le soumettait l'avarice de madame Pavillard, et le desir de trouver des raisons qui l'autorisassent, à ses propres yeux, à abandonner des opi-

nions qui lui coûtaient si cher à soutenir. Au bout de dix-huit mois ces raisons se présentèrent à lui; et il fit, au mois de décembre 1754, une rétractation aussi sincère que l'avait été son abjuration. « Ce fut alors, dit-il, que je suspendis mes recherches théologiques, me soumettant avec une foi implicite aux dogmes et aux mystères adoptés par le consentement général des catholiques et des protestants. » Une telle soumission ressemblait déjà beaucoup à de l'indifférence; on ne revient presque jamais à une entière persuasion de ce qu'on a une fois cessé de croire, et ce fut sans doute pour avoir commencé par se faire catholique, que Gibbon finit par n'être pas, à beaucoup près, protestant. Après sa conversion, il continua quelque temps à habiter Lausanne; la parfaite connaissance qu'il avait acquise de la langue française, l'agrément et la solidité de son esprit, l'égalité douce de son caractère, lui avaient acquis une considération prématurée et le faisaient rechercher dans le monde. Il poursuivit ses études avec ardeur, ne les dirigeant encore vers aucun but déterminé, mais toujours soigneux de les faire servir à étendre ses idées et ses lumières. Les *Extraits raisonnés de ses lectures*, commencés à cette époque et publiés après sa mort, montrent quelles étaient déjà la sagacité et la finesse de cet esprit éminemment raisonneur et raisonnable: *nous ne devons lire*, dit-il, *que pour nous aider à penser*; tel fut en effet la méthode qu'il suivit constamment dans ses lectures, et elles furent immenses: il ne donnait point de temps aux distractions qui occupent si souvent tout celui des jeunes gens. Un sentiment tendre et vertueux pour mademoiselle Curchod, depuis madame Necker, fut la seule distraction qui l'arrachât momentanément à ses études: il avait formé le projet de l'épouser; mais lorsque son père, qui en 1758 le rappela en Angleterre, eut refusé de donner son consentement à ce mariage, Gibbon se résigna à sa destinée: *comme amant je soupirai*, dit-il; *comme fils j'obéis;* et la lettre par laquelle il annonça à mademoiselle Curchod qu'il était forcé de renoncer à elle, pleine d'abord d'expressions de douleur et de regret, finissait par ces mots: *c'est pourquoi j'ai l'honneur d'être, mademoiselle, votre très humble et très obéissant serviteur, Ed. Gibbon.* L'étude, et le soin de se former une belle bibliothèque, l'occupèrent dès-lors tout entier. En 1761 parut son *Essai sur l'étude de la littérature*, un vol. in-12, ouvrage très remarquable et par les idées dont il est plein, et par la pureté avec laquelle il est écrit en français: cette langue était peut-être alors plus familière à Gibbon que la sienne propre; sans cela on aurait peine à comprendre comment, né Anglais et habitant l'Angleterre, il choisit, pour se faire connaître, un idiome étranger: son livre fit moins de sensation en Angleterre qu'en France, où il assura d'avance à Gibbon, et surtout parmi les gens de lettres, l'accueil le plus distingué. Il interrompit quelque temps ses travaux littéraires pour essayer d'une vie moins paisible: entré, avec le grade de capitaine, dans la milice du Hampshire, il s'amusa d'abord, avec assez de zèle, à étudier la tactique militaire; mais ce genre d'occupation convenait aussi peu à ses goûts qu'à sa santé, et une guerre active ne lui aurait probablement pas convenu davantage: il y renonça bientôt, et quitta l'Angleterre en 1763 pour se rendre à Paris, où il fut reçu avec une extrême bienveillance. A-la-fois homme de lettres

et homme du monde, Gibbon devait plaire et se plaire dans une société où les gens de lettres et les gens du monde étaient habituellement réunis : *Si j'eusse été riche et indépendant*, dit-il, *j'aurais prolongé et peut-être fixé mon séjour à Paris;* mais il n'y passa que trois mois, se rendit de là à Lausanne, où il s'arrêta près d'un an, et partit enfin pour l'Italie, qu'il desirait depuis long-temps de parcourir : « Ce fut à Rome, dit-il, le 15 octobre 1764, qu'étant assis et rêvant au milieu des ruines du Capitole, tandis que des moines déchaussés chantaient vêpres dans le temple de Jupiter, je me sentis frappé pour la première fois de l'idée d'écrire l'histoire de la décadence et de la chute de cette ville. » Il ne mit pas sur-le-champ la main à l'œuvre; retourné en Angleterre en 1765, un premier livre de l'*Histoire de la liberté de la Suisse*, la part qu'il prit à une compilation intitulée, *Mémoires littéraires de la Grande-Bretagne* (*V.* DEYVERDUN), et une brochure renfermant des *Observations critiques sur le VI*e. *livre de l'Énéide*, le premier esssai qu'il ait écrit dans sa langue maternelle (1770), furent jusqu'en 1776 les seuls monuments publics de son activité littéraire. Mais ses études et ses réflexions se dirigeaient constamment vers le grand ouvrage dont il avait conçu le plan; et l'on ne peut guère douter que les lieux au milieu desquels l'idée de ce plan s'était présentée à lui, la vivacité des émotions que lui avait inspirées la vue des ruines de Rome, les regrets dont il avait été saisi à l'aspect de ce qui avait remplacé l'ancienne gloire de la *ville immortelle*, n'aient influé sur la tendance et le caractère de son *Histoire de la décadence et de la chute de l'Empire romain*. Gibbon, en l'écrivant, ne vit dans le christianisme que l'institution qui avait mis des vêpres, des moines déchaussés et des processions, à la place des magnifiques cérémonies du culte de Jupiter, et des triomphateurs du Capitole. En 1770, la mort de son père le laissa possesseur d'une fortune assez considérable, mais embrouillée : après avoir mis de l'ordre dans ses affaires, il conserva encore assez de biens pour pouvoir se féliciter de n'en pas posséder davantage : « La pauvreté et le mépris, dit-il, auraient abattu mon courage, et les soins d'une fortune supérieure à mes besoins auraient pu relâcher mon activité. » Le cercle de cette activité ne tarda pas à s'étendre au-delà de ses occupations littéraires : en 1774 il entra au parlement; il y siégea pendant huit ans sans jamais ouvrir la bouche : il n'avait aucun des talents de l'orateur, et son caractère manquait de cette énergie qui peut quelquefois y suppléer. Sa carrière politique ne fut ni brillante, ni même honorable; il y manifesta des sentiments peu élevés, des opinions peu libérales et une faiblesse qui tenait moins à de la lâcheté qu'à de l'indifférence : attaché au ministère de lord North, il soutint les prétentions de la couronne, désapprouvées par la plus grande partie de la nation, contre les droits des Américains, reconnus par tous les hommes éclairés de l'Europe. On a trouvé la note suivante, écrite de la main de M. Fox, sur l'exemplaire des œuvres de Gibbon qui lui avait appartenu : « Lors de la déclaration de guerre de l'Espagne en 1779, l'auteur de ce livre affirma publiquement chez Brook qu'il n'y avait rien à espérer pour l'Angleterre, si l'on ne faisait couper six têtes dans le conseil-d'état, et si l'on ne les étalait, pour l'exemple, en plein parlement : avant quinze jours il accepta une place dans le même conseil. » A la suite de cette note, venaient

trois couplets satiriques contre Gibbon, écrits aussi de la main de M. Fox. La place qu'accepta Gibbon était celle de *Lord du commerce* (*Lord of trade*), place *commode et honnête*, dit-il : l'honnêteté de Gibbon ne s'étendait pas jusqu'aux grands devoirs politiques, et il faisait cas surtout de la commodité. Bientôt lassé cependant d'une carrière où aucune gloire ne le dédommageait des tracasseries de parti, et peu attaché aux opinions qu'il y avait manifestées comme à la conduite qu'il y avait tenue, il se retira complètement des affaires publiques en 1782, lors du renversement du ministère de lord North et de la suppression du bureau de commerce. Un pamphlet intitulé : *Mémoire justificatif*, destiné à répondre au manifeste qu'avait publié la cour de France en commençant les hostilités, est le seul monument de son existence parlementaire. Sa réputation était déjà établie sur des titres plus brillants et plus sûrs : en 1776 avait paru le 1er. volume in-4°. de son *Histoire de la décadence et de la chute de l'Empire romain*. Le succès en fut prodigieux; trois éditions se succédèrent rapidement; on en fit deux contrefaçons à Dublin : « mon livre, dit-il lui-même, était sur toutes les tables, presque sur toutes les toilettes. » La violence des critiques vint bientôt troubler sa joie : les xve. et xvie. chapitres de son ouvrage étaient une attaque évidente, bien que fort adroitement tournée, contre le christianisme : le clergé anglican sembla se lever en masse pour repousser l'assaillant; le docteur Watson, depuis évêque de Landaff, Priestley, le docteur White, sir David Dalrymple, le docteur Chelsum, M. Davis, M. East Apthorp, J. Beattie, M. J. Milner, M. Travis, le docteur Whitaker, etc., parurent successivement dans la lice, les uns avec aigreur, les autres avec modération, presque tous avec moins d'esprit et de raison que leur adversaire : les bénéfices, les pensions furent la récompense de leur zèle. Gibbon fut étonné et presque effrayé de cet orage : « Si j'avais prévu, dit-il, la vivacité des sentiments qu'ont éprouvés ou feint d'éprouver en cette occasion, les personnes pieuses ou timides ou prudentes, j'aurais peut-être adouci ces deux chapitres, objet de tant de scandale. » Il n'hésita pas cependant à persévérer dans une opinion qu'il avait soutenue avec trop de partialité sans doute, avec des vues incomplètes et trop exclusives, mais de bonne foi : il publia sa *Défense de quelques passages des xve et xvie. chapitres de l'Histoire de la décadence et de la chute de l'Empire romain*. Cette défense, victorieuse sur quelques points, faible sur d'autres, décelait toute l'humeur que les attaques avaient causée à Gibbon; et cette humeur indiquait peut-être qu'il ne se sentait pas tout-à-fait irréprochable. Il conserva le même esprit dans les II et IIIe. volumes publiés en 1781 : les trois derniers parurent en 1788. Dès 1783, Gibbon avait quitté l'Angleterre pour faire un second voyage à Paris, et s'établir ensuite à Lausanne, auprès de son ami, M. Deyverdun, dans une maison charmante, où il ne s'occupait plus qu'à jouir de son repos et de ses études. Il a consacré dans ses *Mémoires* le souvenir du moment où il y termina le grand ouvrage qui était devenu le but de sa vie. « Ce fut le 27 juin 1787, dit-il, entre onze heures et minuit, que j'écrivis la dernière ligne de ma dernière page, dans un pavillon de mon jardin. Après avoir quitté la plume, je fis plusieurs tours dans une allée cou-

verte d'acacias d'où la vue s'étend sur la campagne, le lac et les montagnes... Je ne dissimulerai pas les premières émotions de ma joie en ce moment, qui me rendait ma liberté et allait peut-être établir ma réputation; mais les mouvements de mon orgueil se calmèrent bientôt, et des sentiments moins tumultueux et plus mélancoliques s'emparèrent de mon ame, lorsque je songeai que je venais de prendre congé de l'ancien et agréable compagnon de ma vie, et que, quel que fût un jour l'âge où parviendrait mon histoire, les jours de l'historien ne pouvaient être désormais que bien courts et bien précaires. » Gibbon pouvait espérer, sans trop d'orgueil, que son ouvrage lui survivrait longtemps: une réaction inévitable a amené dans les opinions une révolution à peu près contraire à celle qu'il contribua à opérer; et l'*Histoire de la décadence et de la chute de l'Empire romain* n'a presque rien perdu dans l'estime publique. Une érudition vaste, solide et surtout bien variée, une critique aussi exacte qu'ingénieuse, un intérêt de narration, sinon toujours égal, du moins toujours assez soutenu pour ne laisser jamais de place à la langueur, des vues quelquefois profondes, souvent étendues et presque toujours justes, des réflexions piquantes, l'art de rattacher les faits à de grandes idées dont l'écrivain ne connaissait pas peut-être toute la fécondité, mais qui excitent à la méditation l'esprit du lecteur: ce sont là sans doute des mérites plus que suffisants pour justifier les espérances de Gibbon, et assurer la durée de son ouvrage. D'ailleurs ces mérites sont faciles à saisir; tout homme éclairé les aperçoit et en connaît le prix, tandis que les vrais défauts de Gibbon sont du nombre de ceux qui échappent au commun des hommes, et même aux esprits exercés. Le premier et le plus grand tort peut-être qu'on puisse lui reprocher, est cette absence d'élévation dans les sentiments, qui trompe d'autant plus la raison, que l'historien se croit plus raisonnable quand il considère le vice et la vertu avec la même indifférence. L'imagination de Gibbon était mobile et son caractère froid; il se laissait aller aisément à admirer ce qui l'étonnait, et il jugeait mal ce qu'il ne savait pas sentir. Après s'être efforcé de rabaisser le courage héroïque des martyrs chrétiens, il prend plaisir à célébrer les féroces exploits de Tamerlan et des Tartares: la grandeur matérielle, si on peut le dire, le frappe beaucoup plus que la grandeur morale; et les élans d'une vertu sublime ne pénètrent point jusqu'à son ame, tandis que les écarts d'une force barbare séduisent son imagination et égarent son jugement. Il n'avait point de principes fixes en morale, en politique, en économie publique, sur tout ce qui constitue l'ensemble de la société et l'histoire de la civilisation: de-là résulte dans ses opinions une incertitude quelquefois embarrassante; son ouvrage ne tend point vers un but unique; la marche n'en est pas ferme: et c'est en un mot l'ouvrage d'un homme éclairé, doué de cet esprit philosophique qui examine, décompose et peint avec habileté tous les détails de l'histoire dont il s'occupe, plutôt que celui d'un grand philosophe qui fait jaillir du sein d'un nombre immense de faits, ces hautes conceptions, ces vérités d'un ordre supérieur qui s'appliquent à toutes les histoires et à tous les siècles. La révolution française mit au grand jour l'incertitude des opinions de Gibbon; la juste horreur qu'elle lui inspira, le fit tomber dans une nouvelle exagération: il soutenait alors qu'il n'avait

attaqué le christianisme que parce que les chrétiens détruisaient le polythéisme, qui était l'ancienne religion de l'Empire. « L'église primitive dont j'ai parlé un peu familièrement, écrivit-il au lord Sheffield, était une innovation; et j'étais attaché à l'ancien établissement du paganisme. » Une succession qui lui échut en 1791, par la mort d'une tante, ajouta beaucoup à son aisance. Lord Sheffield, son intime ami, était venu le voir à Lausanne la même année; et Gibbon lui avait promis de le suivre bientôt en Angleterre, pour échapper aux orages qui bouleversaient alors le continent. L'état de sa santé et la difficulté d'un déplacement l'empêchèrent quelque temps d'exécuter ce projet; mais, en 1793, ayant reçu la nouvelle de la mort de lady Sheffield qu'il aimait tendrement et qu'il appelait sa sœur, il partit sur-le-champ pour aller consoler son ami : six mois environ après son arrivée en Angleterre, ses incommodités toujours croissantes l'obligèrent de subir une opération qui, renouvelée plusieurs fois, lui laissa l'espérance de la guérison, jusqu'au 16 janvier 1794, jour où il mourut sans inquiétude comme sans douleur. C'est dans ses *Mémoires*, ouvrage écrit avec la complaisante franchise d'un homme content de lui-même et de sa destinée, qu'on peut apprendre à connaître son caractère; c'était celui d'un homme aussi bon et aussi honnête qu'on peut l'être avec une sensibilité peu profonde et des sentiments droits, mais peu élevés : son affection pour ses amis se peint néanmoins d'une manière intéressante dans ses *Lettres* à lord Sheffield et à quelques autres personnes. Gibbon parlait le français avec correction et même avec élégance : le style de ses écrits anglais a été admiré et critiqué tour à tour; il a de la concision, de la vivacité, souvent de l'éclat : mais une certaine recherche de tournures piquantes et brèves, une tendance presque continuelle, surtout dans les derniers volumes, à la pompe et à l'effet, en altèrent la simplicité et quelquefois même la clarté; plus animé que celui de Hume, plus pittoresque que celui de Robertson, il n'a ni la majesté soutenue de l'un, ni la limpidité facile de l'autre. Son *Histoire de la décadence et de la chute de l'Empire romain* a été traduite dans presque toutes les langues de l'Europe, en espagnol, en italien, et deux fois en allemand. Le 1er. volume fut traduit en français par M. Leclerc de Septchênes, secrétaire du cabinet du Roi (3 vol. in-8°., Paris, 1777); on prétend que le premier chapitre avait été traduit par Louis XVI, qui ne voulut pas continuer lorsqu'il vit les attaques de l'auteur contre le christianisme, et remit alors sa traduction à M. de Septchênes qui l'acheva : les volumes suivants furent successivement traduits par MM. Cantwell, Demeunier et Boulard; et l'ouvrage entier parut en 18 vol. in-8°. Cette traduction a été refondue par l'auteur de cet article, qui y a joint une *Notice sur la vie et le caractère de Gibbon*, et des *Notes* sur l'histoire du christianisme, 13 vol. in-8°., Paris, 1812. Après la mort de Gibbon, ses *OEuvres diverses* furent publiées en 2 vol. in-4°. par lord Sheffield. Ce recueil contient, outre les petits ouvrages dont nous avons déjà parlé et quelques autres Essais de peu d'importance, les *Mémoires* de Gibbon, sa *Correspondance*, et les *Extraits raisonnés de ses lectures* : il a été réimprimé à Bâle (1796, 7 vol. in-8°.), ainsi que l'*Histoire de la décadence et de la chute de l'Empire romain*, 13 vol. in-8°. Les *Mémoi-*

res et quelques Opuscules ont été traduits en français (par M. Marignié), 2 vol. in-8°. Lord Sheffield a donné, à la fin de 1814, une édition nouvelle des *Œuvres diverses (Miscellaneous works) de Gibbon*, avec ses *Mémoires*, Londres, 5 vol. in-8°., ornée d'un nouveau portrait de l'auteur et de quatre gravures. On y trouve, en écrits inédits, plus d'un tiers de plus que dans la première édition. Toute cette nouvelle partie a été en même temps imprimée en un volume in-4°., pour compléter l'édition de ce format qui avait paru vingt ans auparavant. Comme ce volume doit être encore peu répandu en France, nous allons présenter ici les titres des principaux écrits qui le composent: 1°. *Essai sur la monarchie des Mèdes, pour servir de supplément aux dissertations de MM. Fréret et de Bougainville* (en français). —2°. Des extraits de ses Recueils (*Common place books*), contenant des observations critiques sur des auteurs célèbres, anciens et modernes, et particulièrement français. — 3°. Des *Lettres* de Gibbon, et d'autres à lui adressées par des personnes distinguées, et entre autres par Horace Walpole et Mme. Necker. —4°. L'*Introduction* de ses *Extraits des Commentaires de Blackstone*. — 5°. Un morceau *sur la navigation autour de l'Afrique*. G—T.

GIBBONS (Grinling), sculpteur et statuaire anglais, naquit à Londres, de parents hollandais, à ce que l'on croit. Il s'attacha d'abord particulièrement à la sculpture en bois; et il avait acquis une grande habileté dans son art, lorsqu'il vint résider à Deptford, où il se lia avec Jean Evelyn, qui le recommanda à Charles II. Ce prince lui donna une place dans la direction des travaux publics, et le chargea des ornements de sculpture de la chapelle de Windsor. Gibbons s'acquitta de cette tâche avec beaucoup de succès. Ses ouvrages, dans cette chapelle, exécutés en bois de tilleul; représentent des pélicans, des colombes, des palmiers et d'autres emblèmes tirés de l'Écriture-Sainte. On cite de lui aussi le beau piédestal en marbre, qui porte la statue équestre du Roi dans la cour principale, à Windsor; la base de la statue à Charing-Cross, et la statue de Charles II à la Banque; le feuillage du chœur de l'église de Saint-Paul de Londres; les fonts de baptême dans l'église de Saint Jacques, et un grand nombre d'autres ouvrages d'ornement, dans les palais de Burleigh, de Chatsworth, et ailleurs: mais on distingue, comme ce que son ciseau a produit de plus parfait, les embellissements dont il a orné le lambris d'une vaste chambre à Petworth, tels que des festons de fleurs, du gibier, un vase antique avec un bas-relief du goût le plus pur, etc. On lui attribue la statue en bronze de Jacques II, dans *Privy garden*. Cet artiste mourut à Londres, le 3 août 1721. Horace Walpole, qui possédait dans sa collection plusieurs de ses ouvrages, dit que « personne avant lui n'avait donné au » bois la légèreté souple et aérienne » des fleurs, et n'avait groupé les di- » verses productions de la nature avec » l'air de désordre naturel à chaque » espèce. » Des fleurs que Gibbons avait sculptées s'agitaient, s'ébranlaient d'une manière surprenante, par le mouvement des voitures; et il avait sculpté une plume qu'on ne distinguait pas d'une plume naturelle. — Orlando Gibbons, musicien compositeur anglais, né en 1583, fut, dès l'âge de vingt-un ans, organiste de la chapelle royale. Il publia à Londres,

en 1612, des Madrigaux à cinq parties, pour des voix et des *quintetti*; et plus tard, des Offices d'église et des Antiennes, dont la composition est rangée parmi ce qu'il y a de meilleur en ce genre, et qui sont encore généralement en usage aujourd'hui en Angleterre. De ses Antiennes, la plus célèbre est son *Hosanna*. On lui doit aussi la musique des Hymnes et Cantiques traduits en anglais par George Withers. L'université d'Oxford lui conféra, en 1622, le degré de docteur, sur la vive recommandation du savant Camden. Gibbons avait composé la musique pour la solennité du mariage de Charles Ier., à laquelle il se préparait d'assister, lorsqu'il fut attaqué de la petite vérole, et en mourut en 1625. Son fils Christophe, et ses frères, Edouard et Ellis, avaient suivi la même profession que lui. X—s.

GIBBONS (Thomas), théologien anglais de la classe des *Dissenters*, né en 1720 à Reak, paroisse de Swaffham-Prior, près de Newmarket, était fils d'un ecclésiastique, et fut nommé, en 1742, prédicateur suppléant d'une congrégation établie dans Silver-street, à Londres. L'année suivante, il fut appelé aux fonctions de pasteur de la congrégation des indépendants, à Haberdasher's-hall: il devint, en 1754, un des instituteurs d'une maison d'éducation pour les *Dissenters*, à Mile-end, et, en 1759, adjoint aux théologiens chargés des lectures qui se font les dimanches au soir dans Monkwellstreet. Il publia, en 1777, un ouvrage intitulé: *Female worthies*, etc. (*La gloire du sexe*, ou *Vies et Mémoires de femmes éminemment distinguées par leur piété*), 2 vol. in-8°. Cet ouvrage, le plus important de ceux qu'il a donnés au public, a eu récemment les honneurs d'une édition nouvelle, *augmentée par George Jeoment*, *et suivie d'un 3e. volume par S. Burd, chapelain du duc de Kent*, Londres, 1815, 3 vol. in-8°., ornés de 18 portraits exécutés avec soin. Gibbons avait reçu, en 1764, le degré de docteur en théologie d'un des colléges d'Aberdeen. Il mourut d'une attaque d'apoplexie, le 22 février 1785. Sa grande piété, la simplicité et l'austérité de ses mœurs lui avaient, plus vraisemblablement que ses talents littéraires, mérité une profonde estime du docteur Johnson. Il avait un penchant invincible à rimer, malgré Minerve, et s'y livra toute sa vie: mais on lui reconnaissait du savoir et du talent pour l'enseignement. Nous citerons encore, parmi ses productions, une *Rhétorique*, 1767, in-8°.; des *Mémoires du révérend Isaac Watts*, 1780, in-8°., et 3 volumes de *Sermons sur des sujets évangéliques et pratiques*, publiés par souscription après sa mort.— Un autre Thomas Gibbons a composé des *Hymnes adaptés au culte divin*, qui ont été imprimés en 1784, Londres, in-12. On y trouve des pensées élevées, mais malheureusement exprimées. Il était mort en 1785. X--s.

GIBBS, GIBBESIUS, GUIBBEUS ou GUIB (Jean-Frédéric), médecin écossais, naquit à Dumferling. Pour se soustraire à l'affligeant spectacle de la guerre et des troubles civils qui désolaient l'Angleterre, il se détermina à voyager en sortant de l'université de Saint-André où il avait fait ses études littéraires. Il parcourut successivement la France, la Hollande, l'Allemagne, l'Italie, la Grèce, la Natolie, la Syrie et l'Egypte. Il revint ensuite en Italie, s'arrêta quelque temps à Rome, et se rendit à

Padoue dans le dessein d'y étudier la médecine. Tourmenté sans cesse par la manie des voyages, il quitta bientôt cette ville, repassa en France, et s'arrêta à Anduse, en Languedoc, pour y enseigner les humanités. Quelque temps après, il fut appelé à Nîmes pour y professer la rhétorique. De là il se rendit à Valence, et fut agrégé, en 1751, au collége des médecins de cette ville. La chaire d'éloquence du collége d'Orange lui ayant été offerte quelques années après, il vint professer dans cette ville, et y attira, par sa réputation, un grand concours d'étudiants. Déterminé enfin à mettre un terme à sa vie errante, il s'y maria, se fit recevoir docteur en médecine, et se proposait de se livrer exclusivement à la pratique de cet art, lorsque la mort vint le surprendre le 27 mars 1681. Gibbs n'a laissé aucun ouvrage digne d'être transmis à la postérité. Il regardait les vers comme la cause de presque toutes les maladies : mais cette opinion paradoxale, soutenue long-temps avant lui, et reproduite récemment par quelques modernes, le distingue moins que sa passion dominante pour les voyages.

Ch—t.

GIBELIN (Esprit-Antoine), peintre et antiquaire, correspondant de l'Institut de France, naquit à Aix en Provence, le 17 août 1739. Vainement sollicité de s'attacher soit au commerce, soit au barreau, il se consacra à la peinture, où l'appelait une imagination féconde et brillante, et fut d'abord dirigé par un peintre d'Aix, nommé Arnulfi, élève de Benedetto Lutti. Son admiration pour les grands modèles l'ayant entraîné de bonne heure en Italie, il se livra à l'étude de l'antique, de Raphaël, plus encore peut-être de Jules-Romain et de Polydore, et s'attacha particulièrement au genre de peinture où ce dernier s'est illustré, genre éminemment propre à la décoration des édifices publics, et presque abandonné parmi nous depuis long-temps, la peinture monochrome à fresque. Après avoir séjourné dix années à Rome, et avoir remporté un prix à l'académie de Parme, en 1768 ou 1769, pour son tableau représentant Achille qui combat le fleuve Scamandre, il vint à Paris en 1771, et fut presque aussitôt chargé de peindre la grande fresque monochrome qui orne encore le grand amphithéâtre de l'École de chirurgie, aujourd'hui l'École de médecine; édifice dont on venait de poser les fondements. Cette grande peinture, de 72 pieds de long, sur 18 de haut, espèce de frise, qui règne au-dessus de la porte principale, fut exécutée en 1773. Elle est divisée en trois parties : au milieu, Louis XVI, sur son trône, paraît entouré des vertus royales les plus propres à favoriser les progrès des sciences et des arts; à droite est Esculape, dévoilant les secrets de l'anatomie à ses disciples, sur le corps d'un homme mort; à gauche, une bataille; on voit sur les devants, des chirurgiens qui pansent des blessés. Ce maître a peint encore : I. Une figure colossale d'Hygie, ou la Santé, et six figures grandes comme nature, représentant l'Ostéologie, l'Angiologie, etc. toutes à fresque, la première dans l'escalier du même bâtiment, les autres, dans la salle des actes. II. Deux fresques, aussi monochromes, en plein air, dans les frontons des deux pavillons méridionaux de l'École militaire; l'une représentant le génie des sciences militaires, entouré d'instruments propres à ses études; l'autre, le dieu Mars, ou le génie même de la guerre, environné de symboles guerriers, tenant d'une main une épée nue, et de l'autre atti-

rant un coursier sur une route montueuse. III. Une fresque monochrome de plus de 25 pieds de long, représentant une prédication de St.-François, dans le chœur de l'église des Capucins de la Chaussée-d'Antin, aujourd'hui la paroisse St.-Louis, monument bâti par Brongniart. Cette fresque d'un bon style subsiste encore, ainsi que les précédentes; et quoiqu'elle ait été recouverte d'un lait de chaux pendant la révolution, il serait facile de la rendre au jour. IV. Plusieurs fresques, les unes monochromes, les autres à toutes couleurs, dans des maisons de particuliers, tantôt dans des intérieurs, et tantôt en plein air. Gibelin a aussi peint quelques tableaux à l'huile; un Accouchement et une Saignée, placés dans une des salles de l'École de chirurgie; la Correction conjugale, etc., etc.; on y remarque à regret que sa prédilection pour la fresque monochrome lui avait trop fait négliger dans sa jeunesse une partie de l'art qu'il rechercha avec effort et peu de succès dans un âge plus avancé, la vérité de la perspective aérienne; mais on y retrouve aussi l'esprit, l'ame, nous pouvons dire, le génie, qui caractérisent toutes ses productions. Les dessins de ce maître, recueillis dans divers cabinets, se font presque toujours distinguer par des idées neuves et ingénieuses. Nourri de la lecture des auteurs anciens, et formé par une longue observation des monuments de Rome, il a joint aux talents d'un artiste les connaissances d'un antiquaire. Nous avons de lui plusieurs ouvrages : I. *Lettre sur les tours antiques qu'on a démolies à Aix, en Provence, et sur les antiquités qu'elles renfermaient*, Aix, 1787, in-4°., ornée de onze planches. II. *De l'origine et de la forme du bonnet de la liberté*, Paris, an IV (1796), in-8°., avec cinq planches, ouvrage où l'auteur a démontré que le bonnet de la liberté, dans la forme qu'on lui donnait pendant les désordres de notre révolution, n'était point chez les anciens un emblème de la liberté, mais plutôt un signe d'esclavage. III. *Mémoire sur la statue, dite le Gladiateur Borghèse* (inséré dans les *Mémoires de la classe de littérature et beaux-arts de l'Institut*, tom. IV); dissertation où il a cru pouvoir soutenir que cette figure représente un *Sphériste*, ou *joueur de ballon*. IV. Second mémoire intitulé, *Sur le Gladiateur Borghèse* (imprimé dans la Décade philosophique, an XII, 2e. trimestre). V. *Sur la mosaïque* (même journal, an X, 1er. trimestre). VI. *Mémoire sur un groupe de marbre blanc, représentant deux enfants, découvert à Vienne, département de l'Isère* (même journal, an X, 3e. trim.) VII. *Eloge funèbre du général Dugommier*, Aix, an III (1795), in-4°. VIII. *Discours sur la nécessité de cultiver les arts d'imitation*, Versailles, an VIII (1799), in-4°. de seize pag. IX. *Observations critiques sur un bas-relief antique, conservé dans l'hôtel-de-ville d'Aix, et sur des mosaïques découvertes près des bains de Sextius, de la même ville*, Marseille, 1809, in-8°., avec cinq pl., etc., etc. M. Étienne Beisson a gravé, d'après lui (à la manière noire), *le Chagrin monte en croupe ;* Porporati, *la Prêtresse compatissante ;* Valperga, *la Correction conjugale*. Il a gravé lui-même, à l'eau-forte, son tableau représentant *un Accouchement*, et plusieurs autres de ses compositions. On trouve dans l'ouvrage intitulé, *Description des écoles de chirurgie*, par M. Gondoin (in-fol., 1780), des gravures de la fresque du grand amphithéâtre de

cette école, etc. Gibelin ne doit être placé, ni parmi les habiles coloristes, ni même parmi les dessinateurs corrects; mais on reconnaît, dans toutes ses compositions pittoresques, de l'invention, du sentiment, de la verve, un style noble et gracieux, des pensées élevées, intéressantes, toujours heureusement appropriées à ses sujets. Un des premiers, il a fait briller dans le style l'aurore du bon goût, au milieu de la corruption de notre école. Nous lui avons l'obligation particulière d'avoir fait renaître parmi nous l'art de la fresque, et d'avoir prouvé, par d'heureux exemples, que ce genre de peinture peut être employé en France dans les lieux ouverts, malgré l'humidité du climat. Cet artiste est mort à Aix, le 23 décembre 1814, âgé de soixante-quatorze ans. Un de nos écrivains a fait une erreur que nous ne saurions passer sous silence, lorsqu'il a attribué à un autre peintre nommé *Gribelin* les deux compositions de la Prêtresse compatissante et de la Correction conjugale, et qu'il a donné à ce Gribelin les prénoms d'Antoine-Esprit. Gribelin, peintre et graveur, naquit à Blois, vers le milieu du XVIIe. siècle, et se rangea parmi les imitateurs de Lebrun. Son prénom était *Simon*; il eut un fils, graveur comme lui, qui paraît avoir porté le même prénom, et qui a passé une grande partie de sa vie en Angleterre. Ces deux artistes n'ont rien de commun avec Esprit-Antoine Gibelin, postérieur de cinquante ans au dernier d'entre eux. E—c D—n.

GIBERT (Jean-Pierre), l'un des plus savants canonistes de France, naquit à Aix, en 1660, d'une bonne famille de robe. Son père était référendaire à la chancellerie: le fils se consacra de bonne heure à l'état ecclésiastique en recevant la tonsure; mais il ne voulut pas prendre les ordres; et l'on ne peut attribuer cette résolution qu'à sa profonde humilité. Après avoir terminé ses études, il fut reçu docteur en droit civil et canonique. L'évêque de Toulon (Chalucet) le chargea d'enseigner la théologie dans son séminaire; et, quelques années après, étant revenu à Aix, à la prière de ses parents, Gibert enseigna la même science au séminaire de cette ville. Il vint à Paris en 1703; et quoique son mérite le fit rechercher avec empressement, il se refusa à toutes les instances qui lui furent faites, et vécut constamment dans la retraite, partageant son temps entre l'étude et les exercices de piété, auxquels il se livrait avec autant d'exactitude que d'édification. Il ne voulut accepter aucun des emplois qui lui furent offerts, et se montra toujours extrêmement désintéressé. Il distribuait, chaque semaine, aux pauvres, les sommes qu'il prenait sur son nécessaire. Ce savant respectable mourut d'apoplexie à Paris, le 2 novembre 1736, à l'âge de 76 ans, et fut inhumé dans l'église de Saint-Côme. Gibert, dit Bougerel, était connu, estimé et respecté de tous les gens de bien. Il répondait à tous ceux qui venaient le consulter sur des matières canoniques; et l'on a eu recours à ses lumières pour toutes les grandes affaires arrivées de son temps dans l'Église. On a de lui: I. *Les devoirs du chrétien renfermés dans le psaume* 118, Paris, 1705, in-12. II. *Cas de pratique concernant les sacrements en général et en particulier*, ibid., 1709, in-12. III. *Doctrina canonum in Corpore juris inclusorum circà consensum parentum requisitum ad matrimonium filiorum minorum, Disquisitio historica*, ibid., 1709, in-12. IV. *Mé-*

moires concernant l'Écriture sainte, la théologie scholastique et l'histoire de l'Église, pour servir aux conférences des ecclésiastiques, Luxembourg, 1710, in-12. V. *Institutions ecclésiastiques et bénéficiales, suivant les principes du droit commun et les usages de France*, Paris, 1720, in-4°.; 2ᵉ. édition augmentée, ibid., 1736, 2 vol. in-4°. Cet ouvrage est le meilleur de Gibert. VI. *Dissertation sur l'autorité du second ordre dans le synode diocésain*, Rouen, 1722, in-4°. VII. *Usages de l'Église gallicane concernant les censures et irrégularités*, Paris, 1724, in-4°.; il y a des exemplaires avec la date de 1750. VIII. *Consultations canoniques sur les sacrements*, ibid., 1721, 12 vol. in-12. IX. *Tradition* ou *Histoire de l'Église sur le sacrement de mariage*, ibid., 1725, 3 vol. in-4°. X. *Corpus juris canonici per regulas naturali ordine digestas*, Genève, 1736; Lyon, 1737, 3 vol. in-fol.: ouvrage fort estimé. (*V.* Espiard.) L'auteur avait eu le dessein de le publier en français, et il en a donné le plan dans cette langue. XI. *Conférences de l'édit de* 1695 (sur la juridiction ecclésiastique) *avec les ordonnances précédentes et postérieures sur la même matière*, Paris, 1757, 2 vol. in-12. On a encore de lui des *Notes sur le Traité de l'abus* par Fevret, et *sur la Pratique du droit canonique* du P. Cabassut; et il a laissé en manuscrit plusieurs ouvrages dont on trouvera la liste dans la dernière édition de la *Bibliothèque historique de France*. On peut consulter, pour plus de détails: 1°. *Éloge de Gibert*, par l'abbé Goujet, Paris, 1736, in-4°. 2°. *Lettre à M. Gibert, professeur de rhétorique au collège Mazarin, où l'on trouve un abrégé de la vie de M. J. P. Gibert, son cousin* (par le P. Bougerel), Paris, 1737, in-12. 3°. Les *Mémoires de Niceron*, tome XL; et enfin: 4°. Les *Mémoires sur les hommes illustres de Provence* (par le P. Bougerel), Paris, 1752, in-12. W—s.

GIBERT (Balthasar), célèbre professeur de l'université de Paris, cousin du précédent, naquit à Aix en Provence, le 17 janvier 1662, et commença ses études dans sa ville natale. A l'âge de 12 ans, son père l'envoya à Paris, d'où il se rendit à Soissons pour y continuer ses humanités sous les pères de l'Oratoire. Revenu à Paris, il fit sa rhétorique et sa philosophie au collège d'Harcourt, prit l'habit et l'état ecclésiastique, suivit les cours de théologie en Sorbonne, passa bachelier en cette faculté, mais resta clerc à simple tonsure. Il n'avait que vingt-deux ans, lorsque la ville de Beauvais lui fit offrir la chaire de philosophie de son collége; il l'accepta, et la garda jusqu'en 1688 qu'il fut appelé à Paris pour y occuper une chaire de rhétorique au collége Mazarin. On venait de l'établir, et il en fit l'ouverture par un beau discours latin. Cet emploi fut celui de toute sa vie; et il eut le bonheur de voir sortir de son école un grand nombre de sujets distingués, qui rendirent à l'Église et à l'État d'utiles services. Il était juste que les honneurs académiques devinssent la récompense de tant de savoir et de zèle. L'université lui déféra cinq fois le rectorat; et il eut souvent occasion de soutenir, en cette qualité, les droits de ce corps savant, soit en empêchant la formation de nouvelles universités dans des villes qui en ambitionnaient l'établissement, soit en s'opposant à l'agrégation des jésuites à quelques-uns de ces corps. Ses dernières an-

nées furent troublées par les affaires du jansénisme. L'université avait adhéré à l'appel de la condamnation des cinq propositions de Jansénius. Lorsqu'il fut question de la révocation de cette adhésion, Gibert, en sa qualité de syndic de la faculté des arts, s'y opposa, et s'attira la disgrace de la cour. Il alla mourir à Rigaines, maison de campagne de l'évêque d'Auxerre (Caylus), qui y accueillait ceux du parti. Sa mort date du 28 octobre 1741. Il avait 79 ans, et en avait passé près de 60 dans la carrière de l'enseignement. Parmi les ouvrages qu'il a laissés, on cite : I. Beaucoup de *Discours latins*, prononcés dans différentes occasions, soit comme professeur, soit comme recteur ; et, entre autres, les éloges funèbres des présidents de Lamoignon et de Mesmes, le panégyrique de Louis XIV, prononcé en Sorbonne en 1708, l'éloge du professeur Pourchot, etc. II. *Traité de la véritable éloquence*, ou *Réfutation des paradoxes sur l'éloquence, avancés par l'auteur de la Connaissance de soi-même.* Dom Lamy (de la congrégation de Saint-Maur), auteur de l'ouvrage réfuté, y avait dit que la circulation des esprits animaux contribuait à l'éloquence ; et le professeur de philosophie, Pourchot, avait adopté cette opinion. Gibert s'éleva contre l'un et l'autre avec chaleur. Le bénédictin, pour le soutien de son opinion, publia *La rhétorique du collége, trahie par son apologiste.* Pourchot, de son côté, crut devoir répondre à Gibert par un écrit intitulé : *Lettre d'un juriste*, auquel il en joignit bientôt un autre, sous le titre de *Défense du sentiment d'un philosophe contre la censure d'un rhéteur.* Gibert répliqua par des *Lettres*, qui parurent en 1705, 1706, 1707 ; et les journaux retentirent de ce procès littéraire, des pièces duquel on forma un *Recueil*, qui a été imprimé plusieurs fois. Un prélat, M. Brûlart de Sillery, évêque de Soissons, ne dédaigna pas de se mêler parmi les combattants ; et il prit le parti de Gibert, dans deux lettres écrites à dom Lamy, et auxquelles le savant bénédictin répondit. D'autres critiques se partagèrent. III. *Jugement des savants sur les auteurs qui ont traité de la rhétorique, avec un Précis de la doctrine de ces auteurs*, 3 vol. in-12, dont le premier, contenant les auteurs grecs et latins jusqu'à Quintilien, parut en 1713 ; le 2e., où se trouve ce qui a été écrit de plus curieux sur l'éloquence sacrée et profane, depuis Quintilien jusqu'au XVIIe. siècle, parut en 1714 ; et le 3e., où l'auteur parle des maîtres les plus fameux des temps modernes, en 1719 : cet ouvrage est le meilleur de Gibert ; il est bien supérieur à celui que Baillet a publié sous le même titre, et remarquable surtout par la force d'analyse et par des réflexions saines et judicieuses. On l'a réimprimé en Hollande soit in-4°., soit in-12 ; et il fait, dans ces éditions, la suite ou le 8e. vol. de Baillet. (*V.* BAILLET, III, 228.) IV. *Lettres en réponse aux Observations des auteurs du Journal de la Haye.* En rendant compte du 1er. volume de l'ouvrage précédent, ils avaient joint ces observations à l'extrait qu'ils en donnèrent. Ils insérèrent la *Réponse de Gibert* dans le tome VI de leur journal, 2e. partie. V. *Observations sur le Traité des études de Rollin*, 1 vol. in-12. Elles sont adressées à Rollin lui-même. Le professeur du collége Mazarin s'y élève, avec trop peu de ménagement, ce nous semble, contre les principes et la méthode de

cet illustre maître, son collègue; laquelle, dit-il, « *pèche contre le bon goût, le bon sens, la raison, tend à gâter le goût des jeunes gens, à les jeter dans des erreurs de grande conséquence.* » Tout le monde, au reste, n'est pas du même avis que Gibert sur le *Traité des études*; et si, selon lui, *il ne s'y trouve ni justesse, ni clarté, ni exactitude*, suivant un autre critique (1), en supposant Rollin « moins érudit et moins profond que le professeur du collége Mazarin, il est plus élégant, plus moelleux, plus piquant, plus instructif, plus didactique; il a l'art d'insinuer ce qu'il enseigne. » S'il fallait faire la part à l'un et à l'autre, on dirait, avec l'abbé Desfontaines, que « si l'un a plus de savoir, l'autre a plus de goût »; et l'on souhaiterait « que Gibert eût l'esprit et le style de Rollin, ou que celui-ci eût autant médité que son émule sur l'art dont tous deux se sont occupés. » Le bon et sage Rollin répondit à Gibert par une lettre de 20 pages seulement, où il se plaint, avec sensibilité, mais avec une admirable modération et une politesse parfaite, du ton un peu âpre avec lequel son collègue le régentait. Cette louable et extrême condescendance de Rollin ne mit pas fin à la controverse. Gibert, selon sa coutume, répliqua; et ce ne fut pas pour adoucir ce que sa censure avait de trop vif. VI. *Rhetorica juxtà Aristotelis doctrinam dialogis explanata*, Paris, 1730, in-4°., 80 pages, par demandes et par réponses; imprimée d'abord pour l'usage des écoliers, donnée ensuite en français avec des augmentations, sous le titre de *Rhétorique, ou règles de l'éloquence*, 1730, vol. in-12, réimprimé en 1741. C'est un précis de la rhétorique d'Aristote, de celle d'Hermogène, et de ce qu'offrent de mieux l'*Orateur* de Cicéron et l'*Institution oratoire* de Quintilien; il est plein de citations et d'observations utiles, et fait avec méthode et érudition. VII. *Discours sur la constitution Unigenitus*, cité par Fontette, tome I, sous le n°. 5665. VIII. *Mémoire concernant les principaux des petits colléges*, cité par le même, tome IV, sous le n°. 4480. L—Y.

GIBERT (Joseph-Balthasar), de l'académie royale des inscriptions et belles-lettres, était né à Aix, en 1711, d'une famille recommandable dans la magistrature, et qui ne manquait même pas d'une certaine illustration littéraire. (*Voy*. les deux articles précédents.) Il fut destiné au barreau, et successivement attaché, en qualité de secrétaire, d'abord à M. de Plaintmont, puis à M. D'Ormesson, tous deux avocats-généraux du parlement de Paris. Malgré l'assiduité avec laquelle il s'acquittait de ces laborieuses fonctions, il eut encore assez de zèle et de loisir pour acquérir des connaissances profondes et variées sur différentes parties de la littérature ancienne. Les premiers fruits de ses veilles parurent, sous la forme de Lettres, dans divers journaux du temps, entre autres dans le *Journal des savants* et dans le *Mercure*: ils furent favorablement accueillis. Ce succès l'enhardit à tenter des travaux plus étendus; et il adressa à Fréret une *Lettre sur l'histoire ancienne*, dans laquelle il ne craignit pas de combattre quelques opinions de ce savant. L'audace du jeune athlète ne fut pas vaincue sans résistance, et surtout sans gloire. Bientôt l'académie des belles-lettres le jugea digne d'être admis dans son sein, et il y fut reçu au mois de fé-

(1) L'auteur des *Trois Siècles de la Littérature française*.

vrier 1746. Il fut, depuis cette époque, un des membres qui travaillèrent avec le plus d'ardeur et d'activité à la continuation des Mémoires de cette compagnie. Quoiqu'il eût été chargé par M. de Malesherbes du détail de la librairie, et que depuis il eût encore été nommé inspecteur du domaine, et archiviste de la chambre des pairs, ces fonctions, qui toutes exigeaient beaucoup d'assiduité, et qui semblent étrangères à la littérature, ne l'empêchèrent jamais de remplir exactement ses devoirs d'académicien; et loin de surcharger sa mémoire et d'épuiser ses forces, elles ne servirent qu'à faire briller l'étendue de ses connaissances et les ressources de son esprit. Les nombreuses *Dissertations* qu'il a insérées dans le Recueil de l'académie, prouvent que presque toutes les parties du vaste domaine de l'érudition lui étaient également familières. Méprisant les routes battues, il aimait à s'en frayer de nouvelles. L'autorité ne lui imposait pas; et il osait appeler des décisions les plus accréditées. C'est peut-être cet esprit d'indépendance, que ses adversaires qualifiaient à tort d'esprit de système, qui le porta à se jeter de préférence dans le champ épineux de la chronologie ancienne, et à choisir pour son antagoniste l'homme qui dominait alors dans la littérature savante. (*Voy.* FRÉRET.) Les tentatives de Gibert ne furent pas toutes également heureuses. Ses *Observations sur l'année des anciens Perses*, sur les *Règnes de quelques rois de Babylone et de Perse*, et sur l'*Époque de l'ancienne inscription de Tripoli*, n'ont point détruit la force des preuves et des arguments de son adversaire, quoiqu'il y ait proposé des objections sensées, et ouvert des vues fines et judicieuses. Il semblait qu'il eût pris à tâche de combattre Fréret sur tous les terrains où il pouvait l'atteindre. Il le poursuivit jusque dans le champ de la géographie, et essaya de présenter, *sur les mesures anciennes*, un système différent de l'opinion que Fréret avait fait prévaloir. Mais on est forcé de reconnaître que ce nouveau système, spécieux par sa régularité, ne se recommande nullement par la solidité des principes et l'exactitude des recherches. Il ne nous semble pas que Gibert ait mieux réussi dans son hypothèse *sur le nom de Mérovingiens, appliqué à la première race de nos rois;* et l'avantage, dans cette dispute, où du moins il ne fut pas l'agresseur, paraît encore être resté à son adversaire. Nous ne croyons pas non plus qu'on approuve toutes les idées que Gibert a développées dans un mémoire *sur les premiers habitants de la Grèce*, question obscure et difficile que Fréret a, sinon résolue, au moins discutée avec infiniment d'érudition et de sagacité. La partie la plus solide et la plus estimable des travaux de Gibert, est celle qui est relative à la chronologie, quoiqu'il faille souvent se défier, ainsi que nous l'avons déjà observé, d'une certaine tournure paradoxale qu'il donnait à ses idées même les mieux autorisées. Ses principaux Mémoires en ce genre, outre ceux que nous avons cités, sont: I. Des *Éclaircissements sur différentes suites des rois de l'Égypte*. II. La *Chronologie des rois de Juda et d'Israël*. III. *L'ancienne année des Juifs et la célébration de leur pâque*. IV. Des *Observations sur la chronique de Paros*, qui tendent à attribuer à ce monument plus d'exactitude et d'autorité qu'on ne semble généralement être convenu de lui en accorder. Gibert avait consacré beaucoup de temps et de recherches à l'é-

tude de notre histoire nationale. Ce fut même par un travail de ce genre qu'il se désigna aux suffrages de l'académie; et les occupations auxquelles il fut depuis obligé de se livrer, comme inspecteur du domaine et archiviste de la chambre des pairs, servirent encore le goût qui le portait vers des études si importantes et cependant si négligées. Il publia, dans le recueil de l'académie, outre les deux Dissertations relatives au nom des Mérovingiens, des *Recherches historiques sur les cours qui exerçaient la justice souveraine de nos rois, sous la première et la deuxième race, et au commencement de la troisième*: c'est un des morceaux les plus curieux et les plus instructifs qui soient sortis de la plume de ce savant académicien. Dans le cours de ses travaux, il avait découvert un grand nombre de titres relatifs à notre histoire, et de pièces importantes pour le droit public du royaume. Dépositaire et garde de ces papiers précieux, il se proposait de les publier avec une Préface et les Notes nécessaires à l'intelligence des textes, mais la mort le surprit avant qu'il eût eu le temps d'accomplir ce dessein; et ce ne fut pas une des moindres pertes que la littérature fit à sa mort. Les qualités du cœur de Gibert étaient encore d'un plus grand prix que celles de son esprit. Une certaine inégalité piquante de caractère donnait à son commerce beaucoup d'agrément et de charme. Sa société, selon l'expression de l'auteur de son Eloge, avait les grâces de ces jardins modernes, dont l'art, caché sous une apparence de bizarrerie et de désordre, plaît plus qu'une triste régularité et une monotone uniformité. Un fait qui pourrait surprendre ceux qui ne savent pas combien les esprits d'un ordre supérieur conservent de liberté, même lorsqu'ils paraissent absorbés dans les plus profondes méditations, c'est que ce savant, livré pendant toute sa vie à des occupations si graves et à des études si sérieuses, passait régulièrement la plus grande partie de ses soirées au théâtre de la comédie italienne, et qu'il composa la plupart des canevas des pièces qui y furent représentées à cette époque. Il mourut d'une goutte remontée, le 12 novembre 1771. Son éloge, prononcé par Lebeau, dans la séance publique de l'année suivante, est imprimé dans le tome XXXVIII des Mémoires de l'académie des belles-lettres. C'est aussi dans ce Recueil (vol. XIX à XXXV), que se trouvent les différents travaux de Gibert, et ceux qui recommandent le plus sa mémoire. Il avait publié, avant d'être membre de cette compagnie célèbre: 1°. Une *Dissertation sur l'histoire de Judith, dans laquelle on prouve que cette histoire n'est arrivée qu'après la captivité de Babylone*, Paris, 1739, in-12. — 2°. *Lettre à M. Fréret, sur l'Histoire ancienne*, 1741, in-12. — 3°. *Lettre sur la chronologie des Babyloniens et des Égyptiens*, 1743, in 8°. — 4°. *Mémoires pour servir à l'histoire des Gaules et de la France*, 1744, in-12, ouvrage dont l'académie agréa la dédicace; il donna lieu à diverses critiques et répliques dont Fontette donne le détail dans la *Bibliothèque historique de la France*. — 5°. Mémoire *sur le passage de la mer Rouge*, publié hors du Recueil de l'académie, Paris, 1755, in-4°. Il a paru, en 1811, un *Prospectus raisonné*, ou *Aperçu d'un nouveau système des temps*; ouvrage posthume de Gibert, publié par son fils, 1 vol. in-4°. de 340 pages, avec des tables. Ce n'est qu'un extrait d'un travail immense sur la chrono-

logie sacrée et profane, dont Gibert s'était principalement occupé; et cet extrait devait, d'après les expressions de l'éditeur, servir de préface et d'introduction à l'ouvrage entier. Il ne paraît pas que cette entreprise puisse et doive être continuée. Il s'en faut de beaucoup que les idées de l'auteur eussent été portées à leur point de maturité, et que toutes les bases chronologiques qui sont présentées dans cet aperçu, soient aussi solides que le prétend l'éditeur. La rédaction, d'ailleurs, en est tellement défectueuse, que la lecture en devient inutile, à force d'être rebutante. On sent que la main de l'auteur était nécessaire pour mettre en œuvre tant de matériaux incohérents; et l'on a besoin, pour ne point désapprouver hautement une publication si maladroite, de se rappeler les paroles de Tacite: *Professione pietatis laudatus erit aut excusatus.* On a prétendu que Gibert avait travaillé à une édition d'Hérodote, et qu'il avait laissé, en manuscrit, une Traduction complète de cet historien. Cette assertion est erronée, quoiqu'elle ait été souvent reproduite par des bibliographes étrangers (Adelung, *Supplément au dictionnaire de Jœcher;* Ersch, *France littéraire*), sur la foi du Nécrologe de 1773, et de Formey (France littéraire). Voici sur quoi elle est fondée. Une traduction manuscrite d'Hérodote, par l'abbé Bellanger, avait été remise à Gibert, pour qu'il en revît le texte et en dirigeât l'impression. Mais il trouva cette traduction si défectueuse, qu'il désespéra de la rendre digne du public, à moins de la refaire entièrement; et elle passa depuis entre les mains de Larcher, qui en porta le même jugement, et se décida à en composer une nouvelle. C'est dans la préface que ce dernier a mise en tête de sa traduction d'Hérodote, que nous avons puisé cet éclaircissement. Il est probable que Gibert abandonna promptement l'entreprise qu'il avait commencée; soit qu'il ait été distrait par d'autres travaux, soit qu'instruit du dessein de Larcher, il ait voulu lui laisser le mérite de ce difficile ouvrage. Le fils de Gibert (page 3 du prospectus que nous avons cité) atteste lui-même qu'il n'a jamais connu que le premier livre de cette traduction, et les deux premières feuilles du second livre; et il suppose que le travail de son père n'a pas été poussé plus loin: témoignage qui s'accorde parfaitement avec celui de Larcher. Mais un fait que nous ne devons pas négliger, c'est que ce fut Gibert qui donna lieu, par une heureuse indiscrétion, à la publication des œuvres de l'immortel chancelier d'Aguesseau. Honoré de l'estime de ce grand magistrat, et comblé des bienfaits de sa famille, il crut ne pouvoir mieux servir la gloire de son protecteur, et en même temps acquitter sa propre reconnaissance, qu'en livrant à l'impression quelques-uns des discours qu'il avait été à portée de connaître et de recueillir. C'était, dit Lebeau, une espèce de larcin patriotique: il avait fallu cacher la main qui en faisait jouir le public; et ce premier germe a fait éclore l'édition générale des œuvres de d'Aguesseau. Ainsi la mémoire de Gibert s'est associée et demeure unie à celle de son illustre bienfaiteur.

R. R.

GIBERT DES MOLIÈRES, fils du précédent, auquel il succéda dans sa place d'inspecteur du domaine, a par erreur été appelé *Gilbert* dans le *Moniteur*, copié sur ce point par tous les autres journaux. Nommé, par le département de la Seine, membre du conseil des cinq-cents en l'an IV,

c'est-à-dire, à l'instant même de la mise en activité de la constitution de l'an III, il s'y occupa de finances, et parla souvent soit en son nom, soit comme rapporteur de commissions, sur les contributions, les monnaies, les biens nationaux, etc. La sévérité qu'il montrait dans ses discours à l'égard du directoire et de ses agents, la réfutation qu'il fit d'un message de cette autorité, lui attirèrent l'inimitié du parti dominant : il fut en conséquence compris dans la loi du 18 fructidor an V (1797), et condamné à la déportation. Il parvint à se soustraire, pendant trois ou quatre mois, à la fatale sentence; mais arrêté au mois de décembre 1797, il fut envoyé à Rochefort, et, au mois de mars suivant, transporté à la Guiane avec deux cents autres condamnés. Il y mourut en juin 1799, âgé de cinquante-deux ans. B—D.

GIBERTI (Jean-Mathieu), pieux et savant évêque, né à Palerme en 1495, était fils naturel de Franco Giberti, noble Génois, général des galères du pape. On lui donna d'habiles maîtres; et il profita si bien de leurs leçons, qu'à l'âge de douze ans, il possédait déjà parfaitement le grec et le latin. Il fréquenta ensuite les plus célèbres écoles de l'Italie, et fit des progrès très remarquables dans la théologie, la jurisprudence et les mathématiques. A beaucoup d'esprit, il joignait un jugement sain, une rare prudence, de la modestie et des mœurs si douces, qu'il était impossible de le voir sans prendre aussitôt à lui un vif intérêt. Il aurait desiré ensevelir sa vie dans la retraite; mais son père qui avait d'autres vues, après lui avoir fait prendre l'état ecclésiastique, l'obligea de se chercher un protecteur. Il le trouva dans le cardinal Jules de Médicis, qui le choisit pour son secrétaire; et ce prélat ayant été élu pape sous le nom de Clément VII, le nomma dataire apostolique, et lui laissa l'administration de toutes les affaires. Giberti se montra digne de cette faveur par son savoir et par son intégrité. Il entama des négociations avec la France et l'Angleterre pour rétablir l'unité de l'Église, et chercha à ramener la paix entre les princes chrétiens : mais les esprits étaient trop agités pour qu'il pût réussir dans ce noble dessein. A la prise de Rome par le connétable de Bourbon, il fut un des otages arrêtés pour sûreté de la rançon du pape; mais le cardinal Pompée Colonne, qui estimait ses talents, le fit sortir de prison. Giberti avait été élevé à la dignité d'évêque de Vérone en 1524; et comme son attachement à la France continuait à le rendre l'objet de la haine de plusieurs prélats, il se retira dans son diocèse, et s'appliqua entièrement à y faire fleurir la discipline et les bonnes mœurs. Il remplaça les ecclésiastiques ignorants, ou qui se faisaient remarquer par une conduite scandaleuse; publia des ordonnances pour rendre au culte son antique splendeur; fit disparaître toutes les fraudes pieuses, abolit tous les usages qu'un zèle peu éclairé avait introduits dans le service divin, assura des secours aux nécessiteux et du travail aux pauvres valides, et eut soin qu'une instruction solide, donnée aux enfants de toutes les classes, prévînt le retour de ces croyances également opposées à la saine raison et à la religion. La suppression des abus ne pouvait manquer de lui faire autant d'ennemis de ceux qui en profitaient. Les jours du saint évêque furent menacés; et le pape, informé des dangers qu'il courait, lui écrivit de sa propre main pour l'engager à



revenir à Rome : mais Giberti refusa constamment d'abandonner le diocèse que la Providence lui avait confié ; et il parvint enfin à y faire régner l'ordre et la tranquillité. Il ne voulut accepter aucune des dignités qui lui furent offertes par Paul III, donnant toujours pour excuse les soins qu'il devait à son troupeau. Cependant il fut obligé de céder aux instances du pontife, et il consentit à reprendre les fonctions de dataire. Il fut du nombre des prélats chargés de rédiger les propositions qui devaient être soumises à la décision du concile de Trente, et rendit d'autres services importants à l'Église. Rentré dans son diocèse aussitôt qu'il en eut la permission, il y forma plusieurs établissements pour la congrégation des Théatins, fondée par saint Gaëtan de Thiene, son ami, et dont il avait fait approuver la règle par le pape. Il établit, dans l'intérieur du palais épiscopal, une imprimerie pour les publications des ouvrages des saints Pères grecs ; et afin de s'assurer de la correction du texte, il pensionna plusieurs savants pour revoir les épreuves (1). Giberti avait toujours aimé les lettres. Dans sa jeunesse, il avait formé à Rome une académie pour l'encouragement de l'étude des langues anciennes ; et cette société, dans sa courte durée, avait eu des succès remarquables. Les affaires importantes qui occupèrent la plus grande partie de la vie de ce prélat, purent à peine ralentir sa première ardeur ; et les hommes instruits trouvèrent toujours en lui un protecteur zélé. Sentant sa fin s'approcher, il fit un testament par lequel il instituait les pauvres ses héritiers pour la plus grande partie de ses biens. Il mourut à Vérone le 30 décembre 1543, et fut inhumé dans la cathédrale. Le peuple accourut en foule à ses obsèques, qui furent célébrées avec pompe. Son oraison funèbre fut prononcée en italien par le P. Angelo Castiglione, et en latin par Adam Fumani (*Voy.* Fumani, tome XVI, pag. 180); et quoique les orateurs n'eussent eu que peu d'instants pour se préparer, le tableau des qualités et des vertus du prélat fit verser des larmes à tous les auditeurs. Une circonstance qu'on ne doit point omettre, c'est que St. Charles Borromée, allant prendre possession du siége de Milan, passa par Vérone pour recueillir les instructions de Giberti de la bouche même de ceux qui les avaient entendues, et étudier ses réglements pour les introduire dans son diocèse. Pierre-François Pini a publié une vie de Giberti, sous ce titre : *Boni pastoris exemplum*. Elle est très intéressante, mais moins exacte que celle que Pierre et Jérôme Ballerini ont mise en tête de l'édition des *OEuvres* de ce prélat, Vérone, 1733, in-4°. Ce Recueil contient les admirables *Réglements* qu'il avait publiés pour l'administration de son diocèse ; des *Instructions sur l'utilité des maisons religieuses* ; des Lettres ; quelques Pièces de vers ; et enfin les deux Oraisons funèbres dont on a parlé, et l'ouvrage de Pini. Giberti a eu pour amis Bembo, Sadolet, M. A. Flaminio, Jean de la Casa, J. P. Valerian, et Vida, qui a loué son talent pour la poésie, dans un passage de son *Art poétique* : ce passage n'existe dans aucune édition de cet ouvrage; mais

(1) On croit faire plaisir aux curieux en indiquant ici les principaux ouvrages sortis de l'imprimerie particulière de Giberti. I. *D. Joannis Chrysostomi interpretatio in omnes S. Pauli apostoli*, 1529, 4 vol. in-fol., édition aussi estimée pour la beauté des caractères que pour la correction du texte. II. *Joannis Damasceni liber orthodoxæ fidei; ejusdem liber de iis qui in fide dormierunt*, 1532, petit in-fol. très rare. III *Œcumenii commentarii i. Acta apostolorum*, 1532, in-fol.

Tiraboschi l'a inséré dans la *Storia della letter. ital.*, tome VII, page 318. W—s.

GIBIEUF (GUILLAUME), docteur de Sorbonne, prêtre de l'Oratoire, était fils du lieutenant civil de Bourges. Il fit ses études dans l'université de Paris, et parut avec distinction sur les bancs de Sorbonne, où, après sa licence, il prit le bonnet de docteur. Son premier goût le portait à entrer chez les jésuites; mais ayant fait connaissance avec M. de Bérulle, il s'attacha à sa personne, et entra, en 1612, dans la congrégation de l'Oratoire, que cet illustre prélat venait d'établir. Ce fut à cette occasion que le fameux syndic Richer chercha à alarmer toute la faculté de théologie sur la désertion de plusieurs de ses membres qui suivirent l'exemple du P. Gibieuf, et qu'il entreprit de faire déchoir des privilèges et des prérogatives du doctorat tous ceux qui étaient entrés ou entreraient désormais dans la nouvelle congrégation. Mais le crédit et la sagesse du fondateur calmèrent cet orage, et rendirent inutiles tous les efforts de Richer. Le P. Gibieuf se livra d'abord avec beaucoup de succès à la conversion des hérétiques. M. de Bérulle se l'associa ensuite dans le gouvernement de sa congrégation, et le fit son vicaire-général pour la régir pendant les absences auxquelles les affaires de l'État et de l'Église l'obligeaient fréquemment. Le zèle avec lequel il s'acquitta de cette commission, lui mérita l'estime de ses confrères, qui l'auraient vraisemblablement porté au généralat après la mort du saint fondateur, si les circonstances du temps eussent permis de les convoquer régulièrement, pour lui donner un successeur. Il le remplaça dans l'emploi de supérieur et de visiteur-général des Carmélites; et il s'acquit, dans l'exercice de cet emploi, la confiance de celles qui l'avaient choisi pour veiller à leurs intérêts, et les conduire dans les voies du salut. Le P. Bourgoing, troisième général de l'Oratoire, le nomma encore son vicaire-général, pendant qu'il était occupé lui-même à la visite des maisons de sa congrégation. Sur la fin de ses jours, le P. Gibieuf fut privé de l'usage de la vue, et mourut au séminaire de St.-Magloire, dont il avait été le premier supérieur, le 6 juin 1650. C'était, dit Dupin, « un homme éminent en doctrine et en piété. » Il avait le jugement solide, l'esprit vif, la mémoire heureuse, une érudition profonde. Son humilité lui avait fait refuser l'évêché de Nantes. Il comptait au nombre de ses amis le célèbre Descartes et le P. Mersenne. Le premier, qui était en correspondance suivie avec lui, l'avait chargé d'examiner ses *Méditations métaphysiques*, et s'en était reposé sur lui et sur le P. Mersenne pour les faire approuver par la faculté de théologie de Paris. Ses ouvrages sont : I. *De libertate Dei et creaturæ*, in-4°., Paris, 1630; réimprimé plusieurs fois depuis. Ce traité, où l'auteur avait substitué la méthode des saints Pères à celle des scolastiques, fut parfaitement bien reçu par les meilleurs théologiens. Il était composé dans les principes de l'école de St.-Thomas, et dédié au pape Urbain VIII. Ce patronage imposant ne retint pas les ennemis de cette école, qui le dénoncèrent à Rome, mais sans effet. En France, il fut attaqué avec une extrême violence par le fameux Théophile Raynaud, avec beaucoup d'amertume par le P. Annat, et défendu avec force par le P. Camérarius, confrère de l'auteur. II. *La vie et les grandeurs de la très sainte*

Vierge, etc., deux volumes in-8°., Paris, 1657. Ce livre est écrit avec beaucoup d'onction et de solidité, et annonce un grand zèle pour la gloire de celle qui en est l'objet. III. *Catéchèse de la manière de vie parfaite à laquelle les chrétiens sont appelés*, etc., Paris, 1653, in-12. C'est un ouvrage posthume que le P. Gibieuf avait composé dans les dernières années de sa vie, pour l'instruction des Carmélites, que ses infirmités ne lui permettaient plus d'aller instruire en personne. On y trouve un abrégé de ce qu'il y a de plus parfait dans la vie intérieure : il est principalement destiné à prémunir celles pour qui il avait été écrit, contre la fausse spiritualité. IV. Le P. Gibieuf avait travaillé, conjointement avec le P. Bourgoing, à l'édition des *OEuvres du cardinal de Bérulle*, qui parut in-fol. à Paris en 1644. T—D.

GIBRAT (JEAN-BAPTISTE), prêtre de la Doctrine-Chrétienne, né aux Cabanes, près de Cordes, diocèse de Tarbes, en 1722 (1), entra jeune dans cette congrégation consacrée à l'enseignement, et y travailla avec beaucoup d'application à se mettre en état de remplir cette vocation. Pour parvenir à ce but, il étudia avec soin toutes les parties de la littérature, et se les rendit familières. Chargé par ses supérieurs de professer les belles-lettres dans les colléges de la congrégation, il le fit avec succès pendant douze ans. On lui confia alors la direction d'un séminaire. Au commencement de la révolution, il fut nommé principal du collége de Castelnaudari. L'assemblée constituante ayant décrété la constitution civile du clergé, Gibrat, quoique l'universalité des évêques de France l'eût rejetée, y adhéra, appuyé peut-être de l'exemple de plusieurs de ses confrères, et accepta des fonctions ecclésiastiques qu'il exerça d'après les lois nouvelles. On ne lui tint pas long-temps compte de cet acte de soumission, non plus qu'à un grand nombre de ses imitateurs : il fut persécuté et emprisonné tout aussi-bien que les prêtres qu'on nommait alors réfractaires. Rendu à la liberté, il continua de tenir au parti constitutionnel jusqu'à sa mort, arrivée à Castelnaudari, en décembre 1803, à l'âge d'environ soixante-seize ans. Il avait publié plusieurs ouvrages, parmi lesquels il en est d'utiles pour la première instruction et l'usage des colléges. On cite : I. Une *Géographie moderne*, dont il y a eu sept éditions. II. Une *Géographie ancienne sacrée et profane*, 1790, 4 vol. in-12. A des notions saines sur la géographie, l'auteur a joint des détails historiques, intéressants et curieux. III. Un nouveau *Missel du diocèse de Tarbes*. IV. Un *Rituel d'Alet*. V. Un *Missel* et un *Bréviaire* pour le même diocèse. VI. Des *Hymnes* pour les offices de l'Église. Les évêques constitutionnels, assemblés en concile à Paris, ayant décrété une fête *perpétuelle* en mémoire du rétablissement du culte, Gibrat fit pour cette fête un office, qu'un écrivain assure être un modèle dans ce genre : chef-d'œuvre devenu inutile, la fête perpétuelle n'ayant peut-être jamais été célébrée. L—Y.

GIBSON (EDMOND), évêque de Londres, né, en 1669, à Kuip, dans le Westmorland, reçut sa première instruction dans une école de ce comté, et entra ensuite comme *serviteur* à l'université d'Oxford, où il se livra particulièrement à l'étude des langues du nord, et à celle des anti-

(1) Suivant l'auteur des *Siècles littéraires*, Gibrat serait né à Gaillac, diocèse d'Albi, le 23 novembre 1727.

quités de son pays. Plusieurs ouvrages qu'il publia, n'ayant encore que vingt-deux ans, et qui prouvent beaucoup d'esprit et d'érudition, inspirèrent un vif intérêt pour lui à l'archevêque Tennison, qui le choisit, quelques années après, pour son chapelain particulier. Gibson, nommé recteur de Lambeth et archidiacre de Surrey, et devenu ainsi membre de la *convocation*, s'engagea dans une controverse très animée entre les membres des deux chambres, et soutint avec chaleur, dans une suite de pamphlets, les droits de l'archevêque comme président de la convocation. Ce fut pour lui l'occasion d'étudier à fond les droits légaux et les devoirs du clergé anglais; et le fruit de cette étude fut le livre intitulé: *Codex juris ecclesiastici anglicani*, publié en 1713, in-fol. C'est le plus célèbre de ses ouvrages. (*Voy.* FOSTER, XV, 320.) L'archevêque Tennison étant mort en 1715, et le docteur Wake, évêque de Lincoln, ayant été élevé à l'archevêché de Cantorbéri, l'évêché de Lincoln fut conféré au docteur Gibson, qui fut transféré, en 1720, à celui de Londres. Il montra pour la prospérité des affaires ecclésiastiques de son diocèse une active sollicitude qu'il étendit à l'église anglicane des colonies. Son esprit méthodique et l'aptitude pour l'administration, qu'il joignait à ses autres qualités, lui firent confier presque entièrement la direction des affaires ecclésiastiques, surtout lorsque l'archevêque Wake, par le délabrement progressif de sa santé, ne put plus s'en occuper. Son mérite et ses vertus avaient inspiré la plus grande vénération à sir Robert Walpole; et lorsqu'on reprochait à ce ministre de donner à Gibson l'autorité d'un pape: « Et c'est aussi, répondit-il, un digne pape. » L'attachement scrupuleux de l'évêque aux privilèges du clergé, qui le fit quelquefois regarder comme un ennemi secret de la puissance civile, lui fit par la suite perdre la faveur du ministre. Il s'attira aussi une sorte de disgrace de la cour, en désapprouvant hautement ces réunions licencieuses, connues sous le nom de *mascarades*, que le roi aimait et favorisait; car Gibson était extrêmement rigide sur la morale. Quoiqu'il fût très attaché au moindre privilége du clergé anglican, son caractère le disposait à la tolérance des sectes religieuses, et surtout l'éloignait de l'esprit de persécution : il était charitable et généreux. Le docteur Crown, autrefois son chapelain, lui ayant fait un legs de deux mille cinq cents livres sterling, Gibson eut la délicatesse de faire rechercher les parents du testateur, qui languissaient dans l'indigence, et répartit cette somme entre eux. Ce vertueux évêque, épuisé par l'étude et l'assiduité à ses devoirs, mourut le 6 septembre 1748, à soixante-dix-neuf ans. Voici les titres de ses principaux ouvrages : I. Une édition de *Polemo-Middiana*, de Guillaume Drummond, et une autre de la *Cantilena rustica*, de Jacques V, d'Ecosse, publiées à Oxford, 1691, in-4°., avec des notes savantes et curieuses. II. La traduction latine du *Chronicon saxonicum*, avec l'original anglo-saxon, et des notes, Oxford, 1692, in-4°. III. *Jul. Cæsaris Portus Iccius illustratus*, Oxford, 1694, in-8°., fig. IV. La traduction en anglais de la *Britannia*, de Camden, Londres, 1695, in-fol., 1722 et 1772, avec de nombreuses additions, 2 vol. in-fol. V. *Reliquiæ spelmannianæ*, ou *Œuvres posthumes de sir Henri Spelman, relatives aux lois et antiquités d'Angleterre*, Oxfurd, 1698, in-fol. VI. *Codex juris ecclesiastici anglicani*, etc., 1713,

in-fol. VII. *Recueil des principaux traités contre le catholicisme* (Popery) etc., mis en ordre, et accompagnés de préfaces, par Gibson, 1738, 3 vol. in-fol. VIII. Trois *Lettres pastorales*, publiées en 1728, à l'occasion des écrits de Collins et des autres adversaires du christianisme. Ces lettres, attaquées par Tindal, ont été traduites en français. X—s.

GIBSON, (RICHARD), vulgairement nommé le *Nain*, peintre anglais, né vers 1615, était au service d'une dame, à Mortlake, lorsque le goût décidé qui le portait au dessin, engagea sa maîtresse à le mettre à même de cultiver cet art, en le plaçant chez un artiste habile, nommé de Clein, directeur de la manufacture de tapisseries à Mortlake. Le jeune homme se montra digne de cette faveur. Il devint bientôt célèbre pour ses tableaux à l'aquarelle, et plus encore pour les copies qu'il fit, avec beaucoup de fidélité, des portraits peints par sir Peter Lely. N'ayant que trois pieds dix pouces anglais de hauteur, il épousa une femme de la même taille que lui, si l'on en croit Fenton, qui dit avoir vu leurs portraits réunis dans un tableau par sir Peter Lely. Charles Ier, près duquel ce nain était en faveur, et à la maison de qui il était attaché, honora cette union de sa présence, et mit lui-même la main de l'épousée dans celle de l'époux. Waller a composé un petit poëme sur ce *Mariage des nains*. Ce couple si exigu eut cependant neuf enfants, dont cinq parvinrent à l'âge de maturité, et étaient conformés comme le commun des hommes. Gibson fit plusieurs fois le portrait d'Olivier Cromwell, et fut maître de dessin des princesses Marie et Anne, depuis reines d'Angleterre. Il mourut à Londres en 1690, âgé de soixante-quinze ans; sa femme lui survécut de vingt ans, et mourut en 1709, à quatre-vingt-neuf ans.— Guillaume GIBSON, son neveu, eut aussi de la réputation comme peintre, surtout en portraits. Il paraît qu'il jouissait d'une assez grande aisance, qui le mit en état de former une des plus belles collections de gravures et de dessins qui existât de son temps, et où l'on remarquait la collection de sir Peter Lely, et beaucoup d'autres ouvrages qu'il avait fait acheter sur le continent. Il mourut en 1702 à cinquante-huit ans.—Édouard GIBSON, parent et élève de Guillaume, peintre de portraits, donnait beaucoup d'espérance; mais il mourut dès sa jeunesse. X—s.

GIBSON (GUILLAUME), mathématicien anglais, né en 1729 à Boulton, près d'Appleby dans le Westmoreland, doit être cité comme exemple de ce que peut l'ardeur de s'instruire, jointe à une application continuelle. Resté dès l'enfance orphelin et sans fortune, il se mit au service d'un fermier, et acquit assez d'expérience pour être en état, au bout de quelques années, de diriger une ferme à Kendal. L'ayant ensuite prise pour son propre compte, le desir lui vint alors de suppléer au défaut absolu de ce qu'on appelle *éducation* : il lui fallut commencer par apprendre à lire; il acheta ensuite un traité d'arithmétique, dont il se pénétra au point de pouvoir bientôt donner de mémoire le produit de deux nombres chacun de neuf chiffres multipliés l'un par l'autre, et répondre de même à des questions sur la division, sur les fractions décimales, ou sur l'extraction des racines carrées ou cubiques. Ce ne fut qu'après cela qu'il apprit à écrire, et qu'il fut informé qu'il existait une science appelée mathématique, et un auteur nommé Euclide, dont le livre contenait les éléments de la géo-

métrie : il l'acheta, et se le rendit également familier. Au milieu des soins de sa ferme, ne paraissant pas occupé d'autre chose, et sifflant un air, son esprit était souvent fixé fortement sur une proposition géométrique qu'il résolvait en traçant des figures avec de la craie sur sa genouillère. Ses acquisitions savantes s'étendirent successivement à l'astronomie, au calcul infinitésimal et différentiel, à la navigation; elles embrassèrent la mécanique, la théorie de la gravitation, l'optique, les sections coniques, etc. Tous ces objets lui étaient devenus tellement familiers, qu'on ne pouvait lui proposer aucune question qui s'y rattachât sans qu'il y répondît. Il satisfit pendant plusieurs années à toutes celles qui furent adressées dans des ouvrages périodiques anglais, spécialement dans le *Gentleman's Diary*, le *Ladies' Diary* et le *Palladium ;* mais sa modestie le détourna d'attacher son nom à ces solutions, où il n'avait en vue que d'éprouver lui-même sa capacité. Ses connaissances en physique le mirent souvent en état d'expliquer les phénomènes naturels qui s'offrirent de son temps à l'observation. Le nom de *Willy o' the Hollins* lui avait été donné de la situation de sa ferme à Hollins dans Cartmell Fell, et lui resta même quelque temps après qu'il eut quitté ce hameau. Il s'établit ensuite à Tarngreen, et revint enfin se fixer près de Cartmell. Pendant les quarante dernières années de sa vie, il avait pour pensionnaires une dixaine de jeunes gens dont l'instruction lui était confiée; la clarté avec laquelle il exprimait ses idées, et d'autres qualités, le rendaient en effet très propre à l'enseignement : il se livra aussi avec succès à l'arpentage, et fut fréquemment désigné par des actes de parlement, comme commissaire pour la clôture des communes. Ses journées étaient employées au travail des champs, qui n'interrompait pas cependant le travail de son esprit; ses écoliers venaient l'y trouver pour lui exposer les difficultés qui les arrêtaient dans leurs études : mais c'était dans des veilles nocturnes très prolongées qu'il se livrait exclusivement à son goût pour les sciences abstraites. Il mourut des suites d'une chute, le 4 octobre 1791. X—s.

GICHTEL (JEAN-GEORGE), visionnaire allemand, né à Ratisbonne en 1638, montra dès l'âge de douze ans les dispositions les moins équivoques à devenir un illuminé; car il passait souvent dans les champs une demi-journée de suite à regarder fixément le soleil, la bouche béante, afin de s'entretenir avec Dieu, ainsi qu'il avait lu que le pratiquaient les hommes pieux de l'ancienne loi. A seize ans, il eut des visions : l'esprit du monde lui apparut sous la forme d'une grande roue de toutes couleurs ; mais comme Gichtel était, par la grâce divine, extrêmement timide et craintif, il ne put pas encore *se glisser dans son astre*, ce sont ses propres expressions : cette tentation, après l'avoir tourmenté quatre ans, l'abandonna. L'étude de la jurisprudence à laquelle il se livra ensuite, mit un frein à son imagination désordonnée. Après avoir appris la pratique à Spire, il fut reçu avocat dans sa patrie; et, s'il faut l'en croire, il exerça ensuite avec un succès qui lui gagna l'affection des plus grands personnages de cette même ville de Spire, et le mit à même d'y mener un grand train : mais cet état tranquille et heureux fut de courte durée. Gichtel avait pris la défense d'une riche veuve contre ses beaux-fils : ceux-ci, qui demeuraient dans

la même maison qu'elle, prirent très mal la chose, et jetèrent Giehtel du haut en bas de l'escalier; ils l'eussent même chassé du logis, si la veuve ne l'eût couvert de sa protection. Elle finit par l'épouser : il avait alors vingt-six ans. Le regret d'avoir noué un lien indissoluble avec une femme beaucoup plus âgée que lui, dérangea tout-à-fait son faible cerveau. Suivant lui, Dieu lui remplit l'esprit d'une mélancolie si profonde, qu'insensible à toutes les joies mondaines que la grande fortune de sa femme lui permettait de goûter, il ne recouvra le repos qu'après avoir formé la résolution d'aller en Amérique travailler à la conversion des païens : en conséquence il partit pour Zwoll, en Hollande, où demeurait Breckling, autre visionnaire avec lequel il était en correspondance. Il voulait puiser de nouvelles lumières dans ses entretiens avec celui-ci, afin d'être mieux préparé pour sa mission. Dès qu'il eut appris qu'un certain baron de Weiss, qui ne rêvait que réformes religieuses et conversion des infidèles, était à Ratisbonne, il accourut à lui pour s'associer à son œuvre. Il voulut commencer par faire approuver ses idées de réforme aux ecclésiastiques de cette ville; mais il fut mal inspiré dans ses démarches : il avançait que pour remplir les chaires de professeur, il fallait avoir égard non à l'instruction des personnes, mais à l'illumination de l'esprit saint. Le scandale qu'il causait dans Ratisbonne en vint à un point tel, qu'après l'avoir retenu trois mois en prison, et l'avoir fait promener dans les rues par l'exécuteur de la justice, on prononça la confiscation de ses biens, et on le bannit à perpétuité. Il alla chercher fortune à Vienne, où il se donna pour alchimiste, profession qui était alors en crédit dans cette ville, puis retourna en Hollande. De réformateur et de maître du grand-œuvre, il fut réduit à n'être que l'aide de Breckling. Remplis tous deux de vanité, ils ne tardèrent pas à se brouiller. Cependant Giehtel, qui au fond était bon homme, se réconcilia avec son maître : il prit même sa défense lorsque le consistoire luthérien d'Amsterdam le semonça; mais il le fit avec si peu de ménagement, qu'il fut deux fois mis en prison, puis au pilori, et, au mois de février 1668, chassé de Zwoll et de tout l'Over-Yssel. Sa ressource fut de se réfugier à Amsterdam, asile à cette époque de visionnaires de toute espèce. La Providence vint à son secours : un inconnu lui donna de l'argent dont il avait grand besoin. Il s'adjoignit d'autres rêveurs, et eut la seconde apparition qui prouva le dérangement total de son esprit. Il vécut d'aumônes, prophétisa, prêcha, déclama contre le mariage, et trouva des auditeurs et des sectateurs, même parmi les gens instruits. Mais la division se mit dans le troupeau : quelques-uns de ses disciples devinrent ses antagonistes; ils l'accusèrent de chercher à étouffer l'amour du travail, et de répandre la discorde dans les familles. La désertion de ses auditeurs lui fit bientôt courir le risque de mourir de faim; ce qui le réduisit à un si grand désespoir que, de son propre aveu, il forma cinq fois le projet de se couper la gorge : néanmoins il n'en vint pas là; quelques idiots qui lui restèrent fidèles, lui fournirent de quoi subsister. Il vécut encore seize ans à Amsterdam, pauvre, inconnu et méprisé, et mourut en 1710. Deux ans avant sa mort, il perdit deux ongles au pied droit; ils furent remplacés par deux longues griffes d'aigle, ce qu'il regarda comme un signe de l'esprit qui prenait son essor. On a de Gieh-

tel : I. *Dépêche théosophique édifiante*, 1700, trois parties in-8°., publiée par Godefroi Arnold, son disciple. Uberfeld la fit paraître en cinq parties sous la rubrique de Béthulie, 1710, et enfin en 1722, en six parties, sous le titre de *Theosophia practica*, avec la vie de Gichtel. Les deux premières éditions, ne portant pas de nom d'auteur, furent attribuées au baron de Weiss. II. *Breve notion et explication des trois principes et mondes dans l'homme*, par Jean-George Grabern, et Jean-George Gichtel (Amsterdam) 1696, in-8°.; troisième édition, ibid., 1736, un vol. in-8°., enrichie de jolies figures enluminées, qui représentent en miniature les trois principes et l'homme intérieur. Le plus fidèle et le plus persévérant des sectateurs de Gichtel fut Jean-Guillaume Uberfeld, ancien marchand à Francfort-sur-le-Mein. Après la mort de son maître, il soutint si bien la secte, qu'elle n'est pas encore entièrement éteinte; elle prit sous Uberfeld le nom de société des Frères angéliques, parce que les frères doivent imiter la pureté des anges, en s'abstenant de tout commerce avec l'autre sexe, et de tout travail : leurs autres principes sont ceux des théosophes. Uberfeld mourut en 1731 à l'âge de soixante-douze ans. La vie de Gichtel a été donnée par Reinbeex en allemand, Berlin, 1732, et par Rauteuberg: celui ci était un de ses sectateurs. E—s.

GIÉ (Pierre, vicomte de *Rohan*, plus connu sous le nom de maréchal de), naquit en Bretagne vers le milieu du xve. siècle. Il était fils de Louis Ier. de Rohan et de Marie de Montauban, et descendait ainsi de deux des plus anciennes et des plus puissantes maisons du royaume. Après la mort de son père, il eut pour tuteur Tanneguy du Chatel ; et l'on croit que Tanneguy profita de l'ascendant qu'il avait sur son esprit pour l'attirer à la cour de France. Ce fut en 1470, que le vicomte de Rohan quitta la Bretagne. Du Chatel alla audevant de lui jusqu'à Thouars, avec plus de deux cents gentilshommes. Louis XI se trouva sur son passage, et lui fit beaucoup de caresses. C'était, dit Duclos, un jeune ambitieux plein de courage ; et les promesses du monarque achevèrent de le gagner. Il fut fait maréchal en 1475, et continua de donner au roi tant de preuves de sa fidélité et de son dévouement, que ce prince soupçonneux lui accorda toute sa confiance (1). Il commandait en Flandre en 1479; et avec huit cents hommes, il reprit toutes les places dont Maximilien d'Autriche s'était emparé par surprise. En 1482, il assiégea Aire avec une telle vigueur, que cette ville, dans laquelle il avait des intelligences, ne parut se rendre qu'à la force. Après la mort de Louis XI, il continua d'être chargé de la défense de la frontière de Picardie, et remporta différents avantages sur les Autrichiens, qui n'en obtinrent aucun sur les Français, tant que Gié fut à leur tête. Il accompagna Charles VIII à la conquête du royaume de Naples, et commandait l'avant-garde à la bataille de Fornove (1495), où, dit Brantome, « il fit fort bien selon aucuns, et selon d'autres non. » On lui reprocha d'avoir tenu son corps d'armée en réserve, sans en débander pour le moins quelques légères troupes afin de renforcer les pauvres combattants. Enfin, continue Brantome, « tout alla bien; et le maréchal ne » laissa pas d'emporter le renom d'a-

(1) Louis XI écrivait au comte de Dammartin que M. de Rohan était un des grands seigneurs du royaume qu'il se félicitait le plus d'avoir attaché à son service.

» voir été un bon capitaine et pour la » guerre et pour la paix. » Ce fut lui qui conduisit du secours à Louis XII, alors duc d'Orléans, assiégé dans Novare, d'où il parvint à le délivrer; et ce service important lui mérita la bienveillance de ce prince, qui le nomma chef de son conseil. Gié le suivit en Italie en 1499, et assista à son entrée à Gênes en 1502. C'est ici que se termine la fortune du maréchal. Il avait eu le malheur de déplaire à la reine (Anne de Bretagne), en faisant arrêter les bateaux chargés d'effets précieux qu'elle envoyait à Nantes; et cette princesse ne lui pardonna point cette offense. Elle parvint d'abord à le faire éloigner de la cour. Gié supporta cette première disgrace avec beaucoup de fermeté. Il se retira dans le château qu'il venait de faire construire à Ste.-Croix du Verger, en Anjou, disant « qu'à bonne heure la pluie l'avait pris pour se mettre si à propos à couvert sous cette belle maison. » Mais la reine ne l'y laissa pas tranquille long-temps. Elle suscita contre lui différentes accusations, et eut le crédit d'en faire renvoyer l'examen au parlement de Toulouse, qui passait alors pour le plus sévère du royaume. Son procès lui fut fait, et Brantôme laisse entendre qu'il aurait été condamné à mort si la reine l'eût voulu; mais, ajoute-t-il, elle préféra lui conserver la vie, « afin que par sa » fortune changée de grande et haute où » il s'était vu, en un misérable état bas, » il vécût en douleurs et tristesses. » Gié ne fut donc condamné, par arrêt du 9 février 1504, qu'à la privation de l'exercice de toutes fonctions pendant cinq années; mais il fut en même temps enfermé au château de Dreux, où il eut beaucoup à souffrir de la part du gouverneur. Enfin, à l'expiration de sa peine, il fut mis en liberté, et eut la permission de revenir à Paris; mais il ne voulut jamais reparaître à la cour. Il mourut le 22 avril 1513, et fut inhumé dans l'église qu'il avait fait construire à Ste.-Croix. On conserve à la Bibliothèque royale les Pièces du *procès criminel fait à Pierre de Rohan, maréchal de Gié*, in-fol. Son portrait a été gravé par Odieuvre, d'après une miniature tirée du cabinet du Roi. W—s.

GIEDDE (OVE), amiral et navigateur danois, était né à Tomerup en Scanie l'année 1594. Ayant fait ses études à Wittenberg, Leipzig et Iéna, il retourna pour quelque temps en Danemark, et passa ensuite au service de Hollande. En 1616, le roi de Danemark, Christian IV, l'employa dans une négociation à la cour de Holstein-Gottorp. Ce même prince fonda dans ce temps à Copenhague une compagnie des Indes orientales, et chercha tous les moyens de la faire fleurir. Un Hollandais nommé *Boschower*, qui, de simple facteur, était devenu ministre de l'empereur de Candy, dans l'île de Ceylan, et qui voyageait en Europe pour chercher des alliés à son maître, offrit au roi de Danemark de lui procurer un traité avantageux et des établissements dans le pays de l'empereur. Christian, de concert avec la compagnie, fit expédier des vaisseaux marchands escortés de plusieurs vaisseaux de guerre, dont Giedde eut le commandement, avec le titre d'amiral. Après vingt-deux mois d'une navigation pénible, on arriva à Ceylan, où toutes les espérances se dissipèrent bientôt. Les Portugais dominaient dans l'île. Boschower mourut, et l'empereur de Candy désavoua le traité. L'amiral Giedde, prévoyant que ses efforts seraient inutiles, quitta l'île, et alla négocier à la côte de Coro-

mandel, où il essuya beaucoup de revers. Il obtint cependant enfin du rajah de Taujaour la ville et le port de Tranquebar, où il fit élever le fort Dansbourg, possession qui est restée depuis au Danemark, et qui a puissamment contribué à la prospérité de la compagnie des Indes. Giedde, à son retour en 1622, aborda à Karmsund en Norvège au mois de février. Il obtint de brillantes récompenses; la mine d'argent de Konsberg ayant été découverte en 1623, on lui en confia l'inspection; en 1645 il fut nommé sénateur et amiral du royaume. Lorsque la guerre commença en 1657 entre le Danemark et la Suède, il fut employé dans les négociations avec deux autres sénateurs; et la province de Scanie ayant été cédée aux Suédois, il y passa pour régler ses affaires domestiques. Mais la paix fut de peu de durée; et les hostilités ayant recommencé, Giedde fut détenu comme prisonnier d'état. Il ne recouvra sa liberté qu'en 1660; et s'étant rendu à Copenhague, il y mourut à la fin de la même année. On a de lui: *Relation de tout ce qui s'est passé dans l'expédition à l'Inde, depuis le 24 novembre* 1618, *jusqu'au 4 mars* 1622, insérée dans le recueil en allemand de J. H. Schlegel sur l'*Histoire de Danemark*, Copenhague, 1772, t. 1, 2e. part.; — de plus, *Négociations avec l'empereur de Candy et le rajah de Tanjaour*, insérées dans le même recueil, tom. 1, 3e. partie, 1773. Janus-Mathieu Gottorp publia en 1622 à Copenhague, en danois, une *Ode sur le voyage de Giedde aux Indes orientales.*

C—AU.

GIÉLÉE (JACQUEMARS), ancien poète français, né à Lille en Flandre dans le XIIIe. siècle, est auteur d'un roman satirique en vers, intitulé:

C'est de renart le nouvel
Qui le bien set dire le doit,
S'il ne le dit pour lui le doit (1).

Giélée suppose que, s'étant endormi au printemps dans un lieu champêtre et délicieux, il eut un songe dans lequel tous les animaux, ayant à leur tête le lion, se présentèrent devant lui, et se mirent à jouer, danser, chanter, et montrer, chacun à sa manière, sa valeur, son adresse et sa bonne grâce. Ce songe dure deux années; et Giélée emploie une partie de son prologue à prouver qu'il a très bien pu dormir cet espace de temps, sans souffrir de la faim, ni des incommodités des saisons; car, ainsi qu'on l'a remarqué, il dormait en plein air. C'est sous le voile de cette allégorie, et en prêtant aux animaux le caractère et les habitudes des hommes de son siècle, qu'il fait la satire la plus vive de leurs mœurs, et, en particulier, de celles des ecclésiastiques. Il existe dans la bibliothèque du Roi plusieurs manuscrits de ce curieux ouvrage, dont le texte n'a jamais été publié, et qui paraît n'être qu'une imitation d'un ouvrage plus ancien. (*Voy.* ALKMAR.) On en a une traduction en prose, qu'on attribue à Jean Tenessax, écrivain dont le nom se voit au bas de l'avant-propos, et qui vivait dans le XVe. siècle, mais si peu connu d'ailleurs qu'il a échappé aux recherches de nos deux anciens bibliothécaires, Lacroix du Maine et Duverdier. Cette traduction a été imprimée plusieurs fois sous des titres un peu différents. L'édition que Prosper Marchand cite comme la première, est intitulée: *Le livre de maître Regnard et de dame Hersan sa femme, livre plaisant et facétieux, contenant maints propos et subtils passages pour mon-*

(1) Le *dol* ou le dommage.

trer les conditions et mœurs de plusieurs états et offices, Paris, Phil. Lenoir, in-4°., goth.(1) *Maître Regnard et dame Hersant, traité utile à toutes personnes, contenant les cautelles et finesses que faisait ledit maître Regnard, avec plusieurs beaux exemples prins sur les cautelles de maître Regnard*, Paris, 1516; Lyon, 1528, in-4°. *Le docteur en malice, maître Regnard démontrant les ruses et cautelles qu'il use envers les personnes*, Rouen, 1550, in-18; Paris, 1551, même format. L'ouvrage de Giélée a été traduit, ou du moins imité en allemand, en flamand et en anglais. On peut consulter, pour plus de détails, le *Dictionnaire historique* de Prosper Marchand, art. Giélée. W—s.

GIERA (L'abbé Dominique), ex-jésuite italien et astronome très exercé, mort à Gènes en mars 1813, y était né, en 1729, d'une famille distinguée dans le negoce. Il vint, dès sa jeunesse, à Milau, où il enseigna, pendant long-temps, dans le fameux collége de Brera, l'astronomie, l'optique et la mécanique. La réputation qu'il acquit dans ces divers enseignements, s'étendit par toute l'Italie. Le célèbre observatoire de cette ville, situé dans le même collége, eut Giera pour un de ses fondateurs, comme on peut le voir dans les éphémérides de Bréra, pour 1776, où se trouve une notice écrite par l'ex-jésuite, abbé Lagrange, *sur la naissance de cet Observatoire*, et dans les *Commentarii di vita* de l'astronome François Reggio, que renferment les autres éphémérides de Bréra, pour 1806. Reggio avait été l'élève de Giera, qui le premier avait appris aux artistes milanais à faire des télescopes, des sphères, des pendules, et les autres machines dont on pourvut dans l'origine cet observatoire. Giera luimême en inventa de très belles et très ingénieuses. Il retourna ensuite à Gènes, où il vécut pendant plus de quarante ans dans une sorte de retraite religieuse, sans fréquenter les gens du monde. G—n.

GIEREMEI, famille noble de Bologne, puissante dans le XIIIe. siècle. Les Gieremei furent, depuis le commencement du XIIIe. siècle, les chefs du parti guelfe à Bologne, tandis que les Lambertazzi étaient à la tête du parti gibelin. Leur rivalité prit un caractère plus féroce en 1274, après la mort d'Imelde Lambertazzi. Les Gieremei livrèrent une bataille sanglante aux Lambertazzi, dans la ville même, les forcèrent à en sortir avec plusieurs milliers de leurs partisans, les poursuivirent dans les villes de la Romagne qui embrassèrent leur parti, et allumèrent, dans toute cette province, une guerre générale, qui se prolongea long-temps, et fit répandre beaucoup de sang: elle se termina enfin dans les premières années du siècle suivant, lorsque ces deux familles, également affaiblies, furent supplantées par de nouveaux partis. S.S—i.

GIERIG (Théophile-Erdmann), philologue, naquit à Wehrau dans la Haute-Lusace, le 15 janvier 1753. Il étudia à Leipzig, et fut, en 1778, appelé à la place de recteur à Lennep, dans le duché de Berg; il passa ensuite, comme professeur de théologie et gymnasiarque, à Dortmund. Depuis 1805, il exerça au lycée de Fulde les fonctions de professeur et de recteur, et il y mourut le 4 décembre 1814. Il a publié, en allemand, un

(1) Cette édition est sans date, mais c'est par erreur que quelques bibliographes ont conjecturé qu'elle avait paru en 1487, puisque Philippe Lenoir, dont le nom se voit à la fin, n'a commencé d'imprimer qu'en 1512.

assez grand nombre d'ouvrages estimés, et soigné les éditions de quelques auteurs classiques pour l'usage des écoles. Nous citerons de lui : I. *Plutarchi instituta et excerpta apophthegmata laconica; recensuit, animadversionibus illustravit, indiceque verborum græcorum instruxit*, Leipzig, 1779, in-8°. II. *De virtutibus epistolæ Jacobi catholicæ*, Duisburg, 1782, in-8°. III. *P. Ovidii Nasonis Metamorphoses ex recensione Burmanni, varietate lectionis et notis perpetuis illustravit*, Leipzig, 1784 - 1787, 2 vol. grand in-8°. Il avait publié le *Specimen* de cette édition, à Duisburg, en 1779, in-4°. IV. *Manuel cosmologique pour la jeunesse*, Leipzig, 1787, in-8°. V. *Præcepta nonnulla et exempla benè dicendi, ex probatissimis latinitatis auctoribus excerpsit notisque instruxit*, Leipzig, 1792, grand in-8°. VI. *Développement généalogique de toutes les significations du mot* esprit *dans les langues originales de l'ancien et du nouveau Testament, en quatre sections*, Dortmund, 1792 - 1795, in-4°. VII. *C. Plinii Secundi panegyricus Trajano dictus; recensuit notisque illustravit*, Leipzig, 1796, grand in-8°. VII. *La vie, le caractère moral et le mérite littéraire de Pline le jeune*, Dortmund, 1798, grand in-8°. IX. *C. Plinii Cæcilii Secundi epistolarum libri decem; recensuit notisque illustravit*, etc., *pars I et II*, Amsterdam et Leipzig, 1806, in 8°. Cette édition fait partie de la collection des auteurs classiques qui se publie à Leipzig. Gierig a aussi été l'un des principaux rédacteurs du journal allemand publié à Dortmund, sous le titre d'*Indicateur westphalien*. B—H—D.

GIESE (Théophile-Chrétien), pasteur luthérien et écrivain saxon, naquit, en novembre 1721, à Crosseu dans la Basse-Silésie : il fut pasteur luthérien à Kesselsdorf; depuis 1755, sous-diacre, et, depuis 1760, archidiacre à la cathédrale de Görlitz : il mourut le 28 décembre 1788. Il a publié des sermons et plusieurs notices biographiques et bibliographiques. Parmi ses productions littéraires, on distingue : I. *Notice historique sur la bibliothèque de la cathédrale de Görlitz*, Görlitz, 1765, in-4°. II. *Notice historique de la première édition allemande de la Bible, publiée, en 1462, par Fust et Schoiffer, à Maïence*, ibid., 1765, in-8°. III. *Notice de quelques éditions de la Bible, publiées à Worms en 1529, et à Strasbourg en 1530 - 1538*; ibid., 1768, in-4°. IV. *Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique et littéraire de la Haute-Lusace, en deux parties*, Leipzig et Bautzen, 1772-1773, in-8°. Il a aussi écrit la vie de *Luther*, de *L. F. F. Lehr*, de *J. W. Gehler*, de *Martin Möller*, de *J. G. Kramsche*, et d'autres ministres protestants. B—H—D.

GIESECKE (Paul-Thierri). *V.* Giseke.

GIESECKE (Nicolas-Thierri), théologien protestant et poète allemand estimé. Son véritable nom est *Köszeghj*, qui, par la prononciation allemande, a été transformé en *Giesecke*. Il naquit, en 1724, à Nemes-Csova, dans le comitat d'Eisenbourg en Hongrie; mais il reçut sa première éducation à Hambourg, où sa mère avait établi son domicile après la mort de son époux. Giesecke étudia ensuite la théologie à l'université de Leipzig; et, dans ses loisirs, il s'appliqua aux sciences et aux belles-lettres. En 1748, il quitta l'université pour

entreprendre à Hanovre, et ensuite à Brunswick, l'éducation de plusieurs jeunes gentilshommes : c'est dans cette dernière ville que le savant abbé Jérusalem lui confia celle de son fils, connu par les grandes espérances qu'il donna comme littérateur, et par sa fin tragique. (*Voy.* JÉRUSALEM.) Giesecke fut nommé, en 1753, pasteur à Trautenstein près de Blanckembourg, ensuite prédicateur de cour à Quedlinbourg; et, en 1760, surintendant et assesseur du consistoire. La mort termina sa carrière laborieuse le 23 février 1765. Giesecke ne peut pas être compté précisément parmi ces littérateurs qui ont opéré une grande révolution dans la langue et la littérature germanique, tels que Klopstock, Ramler, Wieland et Schiller, comme poètes; et Lessing, Abbt et Goethe, comme prosateurs: mais la souplesse du talent particulier qu'il avait pour s'approprier, par l'imitation, les trésors de la littérature étrangère, a secondé les efforts de ses contemporains Cramer, Gellert, Schlegel, Rabner et autres qui ont commencé cette réformation littéraire. Du vivant de ce poète, il n'a été publié de lui qu'un *Recueil de sermons*, Rostock, 1760, in-8°., et plusieurs morceaux en vers et en prose, dans un Recueil périodique, imprimé à Brême, sous le titre de *Bremische Beitraege*. C. C. Gaertner a donné, après la mort de Giesecke, une édition de ses ouvrages, sous ce titre : *OEuvres poétiques*, Brunswick, 1767, in-8°., précédées d'une vie de l'auteur. Par le choix des images et des expressions, ses poésies morales et lyriques se rapprochent beaucoup de la poésie orientale; mais dans cette grande profusion de mots, de pensées et d'images, on rencontre aussi des passages sublimes. L'apologue est le genre dans lequel il conserve un caractère d'originalité. Ses poésies à Daphné semblent lui avoir été dictées par l'amour. Giesecke est aussi l'auteur d'un poème intitulé : *Le bonheur de l'amour*, en trois chants, Brunswick, 1769, in-8°.; et de *Sermons* (dont le 1[er]. vol. a été publié par J. A. Schlegel), Flensbourg et Leipzig, 1780, in-8°. B—H—D.

GIEVHARI. *Voy.* DJEVHÉRY.

GIFFEN (HUBERT VAN), en latin GIPHANIUS, célèbre jurisconsulte et philologue, naquit en 1534, à Bureu, petite ville de l'ancien duché de Gueldre. Ses premières études en droit furent commencées à Louvain; il vint les continuer à Paris, et les termina à Orléans, où il se rendit vers 1566, et où il fut reçu docteur en droit, l'année suivante. La réputation éclatante dont jouissait alors l'université de cette ville, y attirait des étudiants de toutes les nations de l'Europe. Ce fut dans le dessein d'être utile à ses compatriotes, que Giffen y créa une bibliothèque *à l'usage de la nation germanique*, c'est-à-dire, à l'usage des Allemands et des Flamands; établissement qui, depuis, forma toujours une section distincte de la Bibliothèque publique d'Orléans (1). Giffen, après avoir parcouru l'Italie à la suite de l'ambassadeur de France à Venise, vint se fixer à Strasbourg, où il professa publiquement la philosophie et le droit civil : ce fut surtout dans cette dernière branche de l'enseignement, et par les exercices

(1) On a publié deux catalogues de cette bibliothèque particulière; l'un par Emmich Neeleraord, 1664, in-4°.; l'autre par Gisbert Ellingh, Orléans, 1678, in-8°. de 2 et 176 pages. Il y a un supplément de 20 pages publié en 1682. La nation germanique formait la seconde des quatre nations dont se composait jadis l'université d'Orléans; elle jouissait de priviléges fort étendus, entre autres de ceux du port d'armes, de ne pouvoir être inquiétée en matière de religion, etc. On peut voir le texte de ces priviléges, avec de curieux détails, dans l'*Ulysses Belgico-Gallicus*. (*V.* GOELNITZ.)

auxquels il présidait, qu'il se fit le plus grand honneur. En 1577, il passa à l'université d'Altorf, puis à celle d'Ingolstadt, où le duc de Bavière lui donna une chaire de droit civil, à condition qu'il ferait abjuration de la religion réformée. Sa réputation, que quinze années de professorat à Ingolstadt avaient encore beaucoup accrue, lui mérita la faveur de l'empereur Rodolphe II, qui l'attira à sa cour, et le pourvut des charges de conseiller et de référendaire de l'empire. Giffen jouit quelques années de ces deux dignités, et mourut à Prague le 26 juillet 1604, dans un âge fort avancé, laissant une fortune considérable, qu'il avait, dit-on, augmentée par une excessive économie. Giffen ne se bornait pas à une connaissance aprofondie du droit civil et du droit canon; les ouvrages qu'il a publiés sur d'autres matières, prouvent qu'il s'était également occupé des belles-lettres, de la politique et des antiquités grecques et romaines: mais on peut lui reprocher une érudition souvent mal digérée, et plus souvent encore le défaut absolu de critique. Cependant il mérite d'occuper, parmi les jurisconsultes, un rang assez distingué, sans qu'on doive pourtant lui confirmer le titre de *Cujas de la Germanie*, et de *Prince des jurisconsultes allemands*, que Strauchius et Morhof lui défèrent avec trop de libéralité. Les principaux ouvrages de Giffen sont: I. Une édition de Lucrèce, *De rerum naturâ*, Anvers, Plantin, 1566, in-12, avec de savantes notes. Cette édition, faite avec beaucoup de soin, et collationnée sur huit manuscrits, est en outre accompagnée de plusieurs morceaux fort intéressants, tels qu'un abrégé de la philosophie d'Épicure, extrait de Diogène Laërce et de Cicéron, et le morceau de Thucydide sur la peste d'Athènes, imité par Lucrèce; on doit surtout remarquer la partie intitulée: *Conlectanea ad antiquitatis notitiam*, index très détaillé et qui peut passer pour un modèle en son genre. Denis Lambin qui, en 1563, avait publié une édition de Lucrèce, Paris, in-4°., accusa Giffen de plagiat, et l'attaqua avec une aigreur qui passait toute mesure dans la troisième édition de son Lucrèce, publiée en 1570. Giffen lui répliqua avec non moins d'âcreté, et prouva que Lambin avait lui-même mérité le reproche qu'il lui adressait. Quoi qu'il en soit, l'édition de Giffen, malgré les critiques de Creech et de Tannegui Lefèvre, est encore aujourd'hui recherchée, et mérite de l'être, au jugement de Fabricius et de Harles. Elle a souvent été réimprimée, notamment à Leyde, 1611, in-16. Giffen annonçait aussi un Commentaire qui n'a jamais paru. II. Une édition d'Homère, grec et latin, avec des notes, Strasbourg, 1572, 2 vol. in-8°. III. *De imperatore Justiniano Commentarius, cui subjicitur index historicus rerum romanarum et disputatio de actionibus empti et venditi*, Ingolstadt, 1591, in-4.°; ouvrage qu'a fait oublier la vie de Justinien par Ludwig, et surtout celle que M. Invernizzi a donnée à Rome, 1783, in-8°. (*Voy.* JUSTINIEN.) Il y a une réimpression de ce commentaire accompagnée de l'éloge de Justinien, par Guinet, Nuremberg, 1660, in-12. IV. Des notes assez estimées pour le *Corpus juris civilis* de l'édition d'Ingolstadt, 1594, in-fol. et in-4°. V. *Commentarius ad Institutiones*, Ingolstadt, 1596, in-4°., et Strasbourg, 1606 et 1630, in-4°.; excellent ouvrage, et qui ne doit point être confondu avec la foule innombrable des commentaires sur les Ins-

titutes. VI. *Antinomiarum juris civilis è prælectionibus desumptarum libri IV*, Francfort, 1605 et 1606, in-4°. On sait qu'on nomme *antinomie* l'opposition réelle ou apparente qui se rencontre quelquefois entre deux lois romaines : il arrive le plus fréquemment que cette opposition ne repose que sur une misérable argutie facile à détruire; aussi les jurisconsultes qui se sont occupés de recueillir et de résoudre ces prétendues difficultés (*Voy.* Cocceji, Mencken, G. A. Struvius, etc.), ne sont remplis pour la plupart que de questions futiles et de subtilités scolastiques. Giffen ne peut échapper à ce reproche; mais au moins a-t-il presque toujours le mérite d'être clair dans les difficultés qu'il pose et les solutions qu'il émet. VII. *Lecturæ Altorphinæ in aliquot titulos Digestorum et Codicis*, Francfort, 1605, in-4°.; c'est le plus estimé des ouvrages de Giffen. VIII. *Antinomiæ juris feudalis, accedit tractatus feudalis*, Francfort, 1606, in-4°.; ouvrage du même genre que celui du n°. VI, mais moins complet et moins recherché. IX. *Œconomia juris, seu dispositio methodica librorum ac titulorum totius juris civilis*, Francfort, 1606, in-4°.; ouvrage souvent consulté. X. *De diversis regulis juris*, Strasbourg, 1607, in-8°. XI. Une édition de la Politique d'Aristote, Strasbourg, 1608, in-8°.; et avec une préface fort curieuse de Conring (Hermann), et une introduction à la Politique d'Aristote, Helmstadt, 1637, in-12, et 1656, in-4°. XII. *Commentarii in decem libros Ethicorum Aristotelis*, Francfort, 1608, in-8°.; commentaire volumineux et oublié, mais qui n'est point sans mérite. XIII. *Explanatio difficiliorum et celebriorum quæstionum in octo lib. Codicis occurrentium*, Bâle, 1605, in-4°. XIV. Beaucoup de Thèses, de Dissertations plus ou moins étendues sur des matières de droit, telles que, *De pactis*, *De sponsalibus*, *De ordine judiciorum*, etc., imprimées à Strasbourg, à Altorf, à Ingolstadt, et à Francfort, et dont on peut voir le catalogue dans Will, dans Nopitsch, et dans Zeidler, *Vitæ professorum juris Altorphinorum*, Nuremberg, 1777-87, 3 vol. in-4°. (tome I, p. 37-62; tom. III, p. 130-144.) Tous les ouvrages compris depuis le n°. VI sont posthumes; mais, outre ceux-là, Giffen en avait encore laissé en manuscrit un fort grand nombre d'autres, dont on trouve le détail dans les *Amœnitates literariæ* de Schelhorn, tome XII, p. 587-591.

P—N—T.

GIGAS (Jérome), jurisconsulte, né vers la fin du XVe. siècle, à Fossombrone, dans le duché d'Urbin, fit ses études à l'université de Padoue, où il eut, entre autres professeurs, Antoine Burgos, qui lui témoigna toujours beaucoup d'affection. Il accompagna Burgos à Bologne : il y prit, dit-on, ses degrés; mais d'autres prétendent qu'il avait été reçu docteur avant de quitter Padoue. Il le suivit ensuite à Salerne et à Rome, où, sur la recommandation de son ancien maître, le pape Clément VII le nomma référendaire apostolique. Ce fut par une espèce de prodige qu'il échappa au sac de Rome en 1527, et qu'il parvint à soustraire son argent à l'avidité des soldats. Il se retira d'abord à Ancone, et peu de temps après à Venise, où il exerça la profession d'avocat avec beaucoup de réputation. Il y mourut en 1560, dans un âge avancé. Le plus célèbre de tous ses ouvrages est son traité *De pen-*

sionibus ecclesiasticis, souvent réimprimé dans le XVIe. et le XVIIe. siècles. Il en donna la suite sous le titre: *Responsa familiaria in materiâ ecclesiasticarum pensionum*. Le sujet y est aprofondi, et présenté d'une manière intéressante. La meilleure édition est celle de Cologne, 1619, in-8°., dans laquelle on a inséré son traité *De intruso*, et qui est enrichie d'une table des matières très ample. On connaît encore de Gigas : I. *De crimine læsæ majestatis tractatus*, Lyon, 1557; Spire, 1598, in-8°.; et dans les *Tractatus juris*, tome XI. II. *De residentiâ episcoporum*, Venise, 1569, et dans le même Recueil, tome XV. III. *Consilia in pensionum materiâ et de interesse usurario*, Venise, 1580, in-fol. IV. Des *Notes sur les Décrétales*. — Hermann GIGAS ou GYGAS, cordelier flamand ou allemand d'origine, était dans une maison de son ordre en France, lorsqu'il compila, sous le titre de *Flores temporum*, une chronique qui s'étend depuis la création du monde jusqu'à l'an 1349. Gerard Mensehen l'a publiée à Leyde, 1743 et 1750, in-4°., avec une continuation jusqu'à l'an 1513, par Michel Eysenbart, prêtre de Weissenbourg (*Erythropolitanus*), et y a joint un glossaire et une savante préface. Les *Flores temporum* du cordelier Martin (*Martinus minorita*), continués par Hermann de Gènes, depuis l'an 1290 jusqu'à 1346, et insérés dans le tome I du *Corpus historicum medii ævi* d'Eckhart, ne sont qu'un abregé tronqué de la chronique de Gigas, que l'on cite aussi quelquefois sous le nom d'*Hermannus minorita*. W—s.

GIGAULT (*Voy.* BELLEFONT).

GIGGEI (ANTOINE), orientaliste et docteur en théologie, dirigea ses travaux vers l'étude des langues orientales. Après avoir acquis à Milan les éléments de la langue persane, il alla en Toscane pour y étudier l'arabe. En 1620, il publia la traduction latine des *Commentaires* de Salomon ben Esra et Levi ben Gerson, *sur les Proverbes*. (Voy. GERSON, XVII, 222.) Douze ans après, il mit au jour l'ouvrage suivant: *Thesaurus linguæ arabicæ quem A. Giggeius ex monumentis Arabum manuscriptis et impressis bibliothecæ Ambrosianæ eruit, concinnavit et latini juris fecit*... Milan, 1632, 4 vol. in-fol. Cet ouvrage fut fait sous les auspices du cardinal Frédéric Borromée, qui n'avait cessé d'honorer l'auteur de sa protection et de ses bienfaits. Giggei avait mis à contribution plusieurs lexiques originaux pour composer le sien : il avait promis dans sa préface de publier séparément la notice des auteurs qu'il avait consultés; mais l'on ne voit point qu'il ait exécuté ce projet. Son dictionnaire fait époque dans l'histoire de la littérature orientale en Europe, et n'a été effacé que par celui que Golius publia vingt-un ans après. On le consulte même encore quelquefois avec fruit; car il donne souvent des interprétations omises par les lexicographes qui l'ont suivi. Giggei mourut en 1632, l'année même où parut son *Thesaurus*. Lorsque la mort le surprit, il travaillait à un ouvrage sur la langue persane, qui devait porter le titre de *Gaza persica*. Il s'occupait aussi d'une *Grammaire chaldaïque*. Ph. Opicelli indique de lui, dans ses *Monumenta bibl. Ambrosianæ*, des *Commentaires* manuscrits sur l'*Ecriture sainte*, tirés des commentaires manuscrits ou imprimés des rabbins. J—N.

GIGLI (JÉRÔME), célèbre littérateur italien, génie original et singulier, offre un exemple remarquable du

trouble que les passions littéraires et l'agitation de l'esprit mettent quelquefois dans une vie destinée à être paisible et dans une position que la fortune rendait heureuse. Son père, nommé Joseph Nenci, était d'une honnête famille de Sienne. Jérôme y naquit le 14 octobre 1660. Il fit de très bonnes études, et s'appliqua surtout à l'éloquence; mais, jusqu'à l'âge de quatorze ans, il n'annonçait rien d'extraordinaire, si ce n'est qu'à cet âge, où presque tous les jeunes gens semblent lutter entre eux de goût pour la dissipation, le mouvement, la gaîté bruyante, il n'en montrait que pour la retraite, les promenades solitaires, les lectures solides et l'étude assidue des bons auteurs. Il existait alors à Sienne un vieillard riche et sans héritiers, nommé Jérôme Gigli, parent assez proche du jeune Nenci, du côté de sa mère; ce Gigli, voyant en lui l'annonce d'une bonne conduite, d'une réunion de qualités peu commune et d'une santé florissante, résolut de l'adopter, de lui donner son nom et tous ses biens, ne doutant point qu'il ne les transmît à une nombreuse postérité. Ce projet fut exécuté dans les formes légales, et avec la plus grande solennité. Le père adoptif, pressé de réaliser ses espérances, trouva promptement pour son fils un parti qui lui parut convenable, et le maria le 29 avril 1675, lorsqu'il n'avait encore que quatorze ans et demi. Le vieux Gigli s'était si peu trompé dans ses calculs, que de ce mari, encore enfant, et de sa femme qui, il est vrai, était plus âgée, naquirent dans un certain nombre d'années douze enfants. Il ne vit naître que les deux premiers, et fut emporté par une maladie, moins de quatre ans après l'adoption qu'il avait faite. Jérôme Nenci ou Gigli se trouva donc, à l'âge de dix-huit ans, possesseur d'un héritage considérable, marié, père de famille, et ne voyant devant lui que la perspective la plus riante. Son amour pour l'étude ne s'était point refroidi. Pendant ces quatre années, il avait achevé sa propre éducation, et s'était mis en état de diriger celle de ses enfants. La philosophie, l'histoire, l'astronomie, la musique, l'architecture, l'avaient successivement occupé. Il y joignit l'agriculture, lorsque, maître de sa fortune, il put vérifier les théories par la pratique dans sa belle maison de campagne de Monte-Specchio, qui n'était qu'à trois milles de Sienne. La vivacité, le tour piquant et l'originalité de son esprit s'étaient montrés en même temps dans des poésies soit lyriques, soit dramatiques, tantôt sérieuses, tantôt gaies, et souvent satiriques, genre auquel il était porté par une causticité naturelle, que sa position indépendante ne l'engageait pas à contenir. Les mêmes qualités brillaient dans ses compositions en prose, où l'on trouvait aussi le même penchant à la satire. Il ne tarda pas à se faire beaucoup d'ennemis; mais le nombre de ses admirateurs augmentait de même tous les jours. Il fut admis dans les académies les plus célèbres de l'Italie, entre autres dans celles des *Intronati* de Sienne, des Arcades de Rome, où il prit le nom d'*Amaranto scitiadico*; et enfin dans l'académie de la Crusca. Ce fut pour des réunions académiques plus particulières, et principalement pour le collége des nobles de Sienne, qu'il fit ses premiers drames en musique : sa *Geneviève*, exécutée par six pensionnaires de ce collége, eut un si grand succès qu'elle lui fut demandée à Rome, à Brescia, et dans plusieurs autres villes, où elle ne réussit pas moins qu'à Sienne. Son *Louis le Pieux*,

et plusieurs autres drames, ses cantates, ses fêtes théâtrales, composées à la demande des personnes du plus haut rang, pour des occasions d'éclat, et représentées avec toute la pompe que l'on donnait à ces sortes de fêtes, lui acquirent dans ce genre, alors nouveau, une réputation qui précéda celle d'Apostolo Zeno et de Métastase. Il eut l'ambition de joindre à tant d'avantages ceux dont les nobles jouissaient à Sienne; et ses amis parvinrent à le faire appeler, en 1684, à l'une des magistratures qui conféraient la noblesse. C'était dans ce temps-là même, que ses pièces de théâtre, sérieuses et comiques, se succédaient le plus rapidement, et étaient reçues avec des applaudissements universels. La franchise de son caractère, et sa piété qui, au milieu d'une vie si dissipée, était vive et sincère, lui faisaient surtout prendre à tâche de démasquer les hypocrites, et de les attaquer dans ses comédies sans aucun ménagement. Sa traduction en prose du Tartuffe de Molière, qu'il fit jouer sous le titre de *Don Pilone*, ou plutôt qu'il joua lui-même sur le grand théâtre de Sienne, prouve assez quel courage et quelle chaleur il mettait dans cette guerre ouverte. Il se chargea du rôle principal, et engagea neuf de ses amis à jouer les autres, chacun selon les conformités physiques qu'il pouvait avoir avec ces divers personnages. Il alla plus loin; il imita la prononciation, la démarche, les gestes d'un hypocrite fort connu dans la ville, et que le tribunal de l'inquisition, établi à Sienne, avait été forcé de condamner à l'emprisonnement pour des méfaits reconnus et prouvés: il s'habilla comme lui, et fit copier avec la même fidélité, par sa troupe, les personnes qui s'étaient le plus ouvertement déclarées pour ou contre ce sycophante. Que l'on juge des éclats de rire, des applaudissements, des trépignements d'une assemblée nombreuse à l'apparition de chacun des acteurs, à tous ces traits de ressemblance parfaite, et à ce que tous ces rôles de théâtre avaient d'analogue avec ceux qu'on avait vu jouer réellement dans la ville. Quelque temps après, le cardinal Ottoboni, passant à Sienne, desira voir cette pièce représentée par les mêmes acteurs; mais les dévots et les dévotes de *Don Pilone* se donnèrent tant de mouvement qu'ils parvinrent à empêcher que la représentation eût lieu. Gigli n'en devint que plus animé contre les hypocrites, et plus ardent à les poursuivre. Il les traita sans miséricorde dans un chant de cinquante octaves en style burlesque, qu'il lut publiquement dans une séance académique, tenue au milieu des jardins Piccolomini, devant le prélat Forteguerri, ingénieux auteur du poëme de *Richardet*. Au carnaval suivant, il parut sur la place publique de Sienne, masqué en *Don Pilone*, porté dans un fauteuil commode, distribuant aux dames, dans leurs carrosses, un madrigal plaisant et satirique, détournant d'elles ses regards hypocrites, et faisant toutes les simagrées d'un vrai Tartuffe. Ces bouffonneries et les cris de ceux qu'elles attaquaient, n'empêchèrent point le grand-duc Cosme III de le nommer professeur de littérature toscane dans l'université de Sienne. Ses leçons attirèrent bientôt une foule d'auditeurs. Cette affluence et l'avidité avec laquelle elles étaient écoutées, l'engagèrent à les rassembler en un volume, qui a été réimprimé plusieurs fois. Il entreprit, vers le même temps, un travail difficile, qui paraissait peu analogue à un esprit aussi vif que le sien; c'était une

édition complète des Lettres et des autres œuvres de Ste. Catherine de Sienne, écrites en italien dès le XIIIe. siècle, avec la plus grande pureté. Les manuscrits originaux, conservés chez les dominicains de Sienne, lui servirent pour corriger le texte, altéré dans toutes les éditions précédentes, et pour l'augmenter de beaucoup de pièces inédites. (*Voy*. CATHERINE, VII, 368.) Il fut soutenu dans cette entreprise par son zèle pour la langue de sa patrie, et par la dévotion spéciale qu'il avait pour cette sainte. Il allait tous les jours lui rendre hommage dans la chapelle où l'on en conserve (comme chacun sait) la tête saine et entière; et on l'y avait vu plus d'une fois fondre en larmes. Les travaux préliminaires de cette édition étaient terminés, et il était prêt à en commencer l'impression lorsqu'il reçut l'ordre de se rendre à Florence, devant le grand-duc, pour répondre à des accusations portées contre lui par des moines qu'il avait trop peu ménagés dans ses satires. Ils avaient tellement prévenu l'esprit du souverain, que Gigli sentit bien qu'il avait tout à craindre: mais il se tira de ce mauvais pas par un trait d'assurance et d'adresse qui lui réussit au-delà de ses espérances. Arrivé devant Cosme III, au lieu d'attendre, comme il le devait, que le grand-duc lui dît pourquoi il l'avait fait venir, et quel était le sujet de son mécontentement, il prit la parole, protesta de son empressement à se rendre aux ordres de S. A. R., assura qu'il ne lui en avait rien coûté de quitter le travail dont il était occupé, quelque important que fût ce travail pour l'honneur de sa patrie, pour le bien de la langue toscane, et pour les intérêts même de la religion: alors il parla de Ste. Catherine, et de sa vie, et de ses ouvrages, et des beautés de son style; et comme ce sujet ne manquait jamais de l'émouvoir, il se laissa entraîner à son enthousiasme, fut si éloquent, si profondément touché, qu'il émut le prince lui-même; et celui-ci quittant le rôle de juge irrité, oublia entièrement l'objet pour lequel il avait mandé Gigli, et ne lui fit plus de questions que sur l'objet de son entreprise. L'adroit Gigli fit entendre qu'elle aurait été plus avancée s'il n'avait été retenu par les frais considérables qu'elle exigeait, et que sa fortune, déjà fort dérangée, ne lui avait pas permis de faire. Le grand-duc se chargea de lever cet obstacle; il autorisa, par un ordre exprès, l'éditeur de Ste. Catherine à prendre, dans les magasins de l'imprimerie ducale, tout le papier dont il aurait besoin: et Gigli, au grand dépit de ses ennemis, remporta une grâce signalée d'une audience où ils l'avaient fait appeler pour le perdre. Malheureusement pour lui, au lieu de devenir plus sage, il crut, après une telle épreuve, pouvoir se tout permettre impunément. La tête échauffée par l'étude continuelle des écrits de la sainte siennoise, il conçut l'idée de joindre à leur publication celle d'un vocabulaire formé des seules expressions dont elle y avait fait usage; il se proposa d'y démontrer que dans la langue toscane, le dialecte de Sienne était préférable à celui de Florence pour la grâce, l'élégance et la pureté, malgré les prétentions des Florentins. On le lui aurait peut-être pardonné, s'il avait mis dans cette discussion délicate les précautions, les ménagements et les égards qu'elle exigeait: mais il fit précisément le contraire. Il assaisonna ses critiques de mots piquants et dérisoires, contre les Florentins et leur académie; de sarcasmes offensants et de traits satiriques les plus aigus. Cette espèce de

fureur n'avait, dit-on, d'autre cause que le refus que lui avait fait l'académie de la Crusca, d'admettre, dans son édition de 1692, quelques mots qu'il croyait suffisamment autorisés, puisqu'ils avaient été employés par la sainte. Il en avait toujours conservé un ressentiment, qu'il voulut enfin rendre public en faisant imprimer à Rome, en 1717, son vocabulaire en tête du 2e. volume des œuvres de Ste. Catherine : trente-quatre feuilles étaient déjà tirées, et l'on en était à la lettre R quand son secret fut éventé par l'infidélité des imprimeurs. Aussitôt un décret du maître du sacré palais arrêta l'impression, prohiba l'ouvrage; et l'auteur fut exilé, par ordre du souverain pontife, à quarante milles de Rome. Ce même décret fut réimprimé à Florence par ordre de l'inquisiteur-général, et y fut publié le 1er. septembre. Le lendemain les académiciens de la Crusca s'étant assemblés, rayèrent Gigli de leur liste, par un décret enregistré dans les actes de l'académie, et revêtu de l'approbation du grand-duc. Le 9, ils firent brûler solennellement, par la main du bourreau et au son de la cloche du palais de justice, le livre dont on leur avait envoyé de Rome des exemplaires, et dont l'édition presque entière avait été saisie. La vindicte académique, secondée auprès du souverain par les jésuites qui avaient alors un grand crédit dans cette cour, n'en resta pas là. Un ordre émané de la secrétairerie d'état fit effacer de même le nom de Gigli du rôle des professeurs de l'université de Sienne : le ministre y ajouta, peu de temps après, la défense de rentrer dans sa ville natale. Il reçut cette nouvelle sentence à Viterbe, où il s'était retiré. Là, il réfléchit enfin sur ses imprudences et sur leurs suites : il se vit menacé d'une ruine entière, et sentit qu'il n'avait d'autre moyen de la prévenir que d'obtenir du grand-duc son rappel, mais qu'il le solliciterait inutilement si le pape ne lui accordait d'abord la permission de retourner à Rome. Heureusement il trouva un puissant appui, auprès du St.-Père, dans le prélat gouverneur de Rome, Alexandre Falconieri : mais il fallut écrire et publier une rétractation générale de ce qu'il avait écrit, puis des rétractations particulières, puis encore d'autres rétractations; il s'humilia plus qu'on ne l'aurait attendu d'un caractère tel que le sien, et plus qu'on ne le doit faire quand il ne faut que choisir entre la honte et le malheur. Il ne réserva enfin d'autres droits que ceux du dialecte de sa patrie, et déclara qu'en désavouant les formes qu'il avait employées pour le défendre, il maintenait la question de prééminence dans toute son intégrité; trait de zèle et de fermeté philologique qu'il n'est pas indifférent d'observer. Ces désaveux eurent l'effet qu'il en avait espéré : son exil de Rome fut levé, et, peu de temps après, celui de Sienne. Il y trouva porté au comble le désordre qui s'était mis depuis longtemps dans sa fortune, et que rendaient inévitable sa libéralité presque sans bornes, son goût pour la dépense, pour les fêtes, les spectacles, la bonne chère, et le défaut total de surveillance sur la conduite de ses affaires et sur la gestion de ses biens. Sa femme était d'une humeur toute opposée, économe jusqu'à l'avarice, difficile à vivre, dévote, acariâtre, et d'un âge dont la disproportion avec le sien s'était fait sentir de plus en plus : Gigli commençait à éprouver aussi les incommodités de la vieillesse, et se trouvait tout-à-la-fois assailli par le malaise de sa situation, par des infir-

mités habituelles, et par des orages domestiques qui se renouvelaient tous les jours. Peu de temps après son retour de Rome, des symptômes d'hydropisie qui l'y avaient menacé, augmentèrent : il s'occupa depuis ce moment de mettre ordre à ses affaires spirituelles. Malgré l'empire que ses passions avaient pris sur lui, sa piété avait toujours été très fervente; elle reprit tout son ascendant. Les progrès rapides de l'hydropisie lui inspirèrent la résolution d'aller finir ses jours à Rome; il quitta Sienne pour la dernière fois: arrivé dans la capitale du monde chrétien, il n'y vit presque plus que son confesseur, qui était son compatriote et son ancien ami; il se fit apporter tous ses écrits satiriques encore inédits, et qu'il avait fait venir de Sienne: il y mit le feu de sa main, et exigea de ce bon religieux la promesse d'en faire autant de tous ceux que l'on découvrirait après sa mort. Elle arriva le 4 janvier 1722. On ne trouva pas chez lui de quoi le faire enterrer avec un peu de décence; mais l'admiration qu'on avait à Rome pour un littérateur de son mérite était telle, que des maisons religieuses se réunirent pour lui faire gratuitement des funérailles honorables, et que ses restes furent accompagnés jusqu'à la sépulture par un cortége nombreux. Il lui fut aussi rendu de grands honneurs dans sa patrie. L'académie des Rozzi, dont le théâtre avait souvent été enrichi de ses productions, se distingua par une pompe funèbre à laquelle les lettres et les arts s'empressèrent de contribuer. On oublia les torts qu'il s'était donnés par chaleur de tempérament, par imprudence, par une haine involontaire contre tout ce qui lui paraissait blesser la vérité dans la morale comme dans les productions de l'esprit, mais où il n'entrait ni haine personnelle, ni envie, ni malveillance; car il était au fond d'un commerce très sûr et très doux. Ses ouvrages, de genres très divers entre eux, mais tous marqués au coin du vrai talent et du bon goût, prirent dès-lors, dans l'estime des connaisseurs, une place qu'ils ont conservée. Ils étaient beaucoup trop nombreux: l'expédition qu'il fit avant de mourir, y porta remède. On ne s'est rappelé aucun écrit important qu'il ait alors détruit; les malices et les personnalités satiriques méritent peu d'être regrettées; et sa réputation y a gagné sans doute dans plus d'un sens en échappant aux éditions posthumes. Nous joindrons ici aux titres des principaux ouvrages qui se sont conservés de lui, des détails qui n'ont pu entrer dans la notice de sa vie. I. Drames en musique, sacrés et profanes : 1°. *Santa Genevieffa, dramma per musica, recitato nel collegio Tolommei*, Sienne, 1689, in-12; Venise, 1700, in-12.—2°. *Giuditta, dramma sacro per musica*, Sienne, 1693, in-12.—3°. *La madre de' Maccabei, oratorio per musica*, Sienne, in-12, sans date.—4°. *Il martirio di S. Adriano*, idem, Sienne, in-12.—5°. *Le spose de' Cantici*, idem, 1701, Sienne, in-4°.—6°. *Fede ne' tradimenti, dramma recitato nel collegio Tolommei, carnovale* 1689, Sienne, in-12, répété sur plusieurs théâtres, à Mantoue, 1689, à Bologne, 1690, à Venise, 1705, etc., musique de Carlo-Francesco Pollaroli, et encore ailleurs avec d'autre musique.—7°. *Amore fra gl'impossibili*, Sienne et Rome, 1693, in-12; Venise, 1700, in-12; Padoue, 1707, 1708, in-12; musique de Carlo Campelli.—8°. *Forza del sangue e della pietà, dramma per musica*, Venise, 1700, in-12. —9°. *Ludovico Pio, dramma eroi-*

co per musica, Sienne et Venise, 1700, in-12. — 10°. *Dirindina, farsetta postuma per musica*, Venise, 1729, in-8°., etc. Presque toutes ces pièces font partie du Recueil intitulé : *Scelta delle poesie drammatiche di Girolamo Gigli*, Venise, 1700, 1704, deux volumes in-12. II. Des comédies, les unes traduites ou imitées du français, les autres originales : 1°. *Don Pilone, osia il Bacchetone falso, commedia in prosa tradotta dal* Tartuffe *di Moliere*, Lucques, 1711, in-8°.; Bologne, 1717, in-12, etc. Nous avons donné une idée de la représentation et de l'effet de cette comédie. Le traducteur avait ajouté quelques scènes à l'auteur original, dans le second et le troisième acte : on ne s'aperçoit pas qu'elles manquent dans notre *Tartuffe*; mais il eut raison de les ajouter, puisqu'elles réussirent dans son pays. Il y joignit aussi des intermèdes, ornement qui était alors indispensable dans les comédies italiennes : quoique étrangers à l'action, ils ne le sont pas au sujet; ce sont des pantomimes et des entrées mêlées de chant, toutes dirigées contre l'hypocrisie et les hypocrites.—2°. *La Sorellina di don Pilone, comedia recitata in Siena da gli accademici Rozzi*, 1721, in-12. Cette pièce appartient toute à l'auteur, et lui appartient d'autant mieux, que lui, sa femme, sa servante, sa famille en un mot, ont fourni le sujet et les principaux personnages. Elle peut donner une idée de ce que Gigli se croyait permis sur le théâtre, et de l'espèce de cynisme comique qui faisait un des caractères de son talent. Sa femme y est mise en scène avec son humeur scabreuse, sa sordide avarice et son aveugle crédulité. Il s'y peint lui-même, à peu près tel qu'il était, bon homme au fond, mais malin, goguenard, insouciant, dissipateur, toujours occupé de vers ou de prose, jamais de ses affaires, et, au milieu des plus grands embarras, tendant des piéges à l'hypocrisie, et triomphant quand il l'y a fait tomber. De peur qu'on ne se trompât au rôle de l'hypocrite D. Pilogio, qui est le fourbe de la pièce et un second D. Pilone, il le désigne, dans sa préface, par l'initiale de son nom. C'était, dit-il, le signor Ambrogio S...., chevalier par sa naissance et hypocrite par état, qui allait tous les jours tantôt chez une veuve, et tantôt chez une femme mariée, diriger les affaires d'intérêt, ehoyer les procès, semer des anecdotes scandaleuses : mais, ajoute-t-il plaisamment, ce personnage est quelquefois trop chargé dans D. Pilogio; car, à parler vrai, si vous en exceptez un peu d'amour platonique pour quelque veuve, et un peu de gloutonnerie, le signor S..... ne pouvait nullement être le sujet de cette comédie. Du reste, l'intrigue de la pièce est vive, le dialogue soutenu; les caractères sont vrais, à une certaine exagération près, et bien contrastés entre eux : mais plusieurs traits, et même des scènes entières, sentent plus la farce que la bonne comédie; et, comme l'a dit un habile critique siennois (1), on ne sait ce qu'on doit penser d'un homme qui s'amuse à livrer ainsi sur le théâtre, à la risée publique, sa propre famille et lui-même.3°.—Avant ces deux comédies, il avait donné, *I litiganti, ovvero il giudice impazzato*, imitée et presque traduite des *Plaideurs* de Racine, imprimée à Venise, 1704, in-12; et quelques autres qui ne le furent qu'après sa mort.—4°. *Ser Lapo, ovvero la moglie giudice e parte*,

(1) Hubert Benvoglienti, cité dans l'Éloge historique de notre auteur.

tirée de la pièce française de Montfleury, Sienne, 1751, in-8°.—5°. *I vizj correnti all' ultima moda*, tirée d'une pièce peu connue de Palaprat, que nous croyons être la dernière de son théâtre, intitulée: *la Prude du temps*, Florence, 1745, in-8°.—6°. *Le Furberie di Scapino*, tirée de la pièce très connue de Molière, Bologne, 1753, in-8°.—7°. *Il Gorgoleo, ovvero il governatore delle isole natanti*, Sienne, 1753, in-8., etc. III. *Poesie sagre, profane e facete*, Padoue, 1756, in-12. Les pièces plaisantes (*Facete*) de ce Recueil sont les seules qui n'aient pas été comprises dans la destruction qu'il fit lui-même de celles de ce genre avant sa mort; elles étaient, comme on l'a vu, presque toutes satiriques. Il paraît cependant qu'il en est échappé un certain nombre, mais qui sont encore inédites, et contenues sous le titre de *Frottole*, dans un manuscrit de la bibliothèque de Crevenna. Une note du catalogue de cette bibliothèque annonce que, dans ce Recueil très piquant de satires contre les hypocrites, l'auteur les ménage encore moins qu'il n'a fait dans aucun autre de ses ouvrages. Il serait intéressant de savoir en quelles mains ce manuscrit a passé. IV. *Relazione del collegio Petroniano delle Balie latine aperto in Siena nel* 1719; Sienne, la même année, in-4°. Rien de plus original que l'idée de cet ouvrage. L'auteur y décrit un établissement qui n'existait pas, dont il feint que la fondation a été faite au XIIIe. siècle, par le cardinal Petroni, pour que la langue latine redevînt, au bout d'un certain temps, à Sienne et de là en Italie, la langue usuelle et parlée. Différents obstacles s'étaient jusqu'alors opposés à l'exécution des volontés du cardinal; mais ils ont été levés: un grand édifice a été choisi, accordé par le gouvernement; de jeunes nourrices, qui ne parlent que latin, y ont été appelées de Pologne, de Hongrie, d'Allemagne; elles y sont logées avec des nourrissons des deux sexes et des premières maisons de Sienne. La surveillance et la direction de l'établissement sont confiées à des dames siennoises, qui sont aussi des plus distinguées de la ville, et qui forment avec des cavaliers, d'un rang égal au leur, une société de personnes instruites, occupées du succès des vues patriotiques du cardinal Petroni. Les noms et surnoms des hommes et des dames, ainsi que celui des nourrices, sont rapportés avec exactitude. On a fait, avec la plus grande solennité, l'installation des nourrices et du corps d'administration, et l'ouverture des exercices. Cette pompe est décrite dans tous ses détails: les discours latins de la présidente et des autres grandes fonctionnaires, sont imprimés en entier. Les jeux succèdent aux cérémonies, et se terminent par ces jeux d'esprit qui étaient fort à la mode à Sienne dans les veillées: tous les personnages sont connus dans la ville; ils parlent et plaisantent suivant leur caractère. Enfin un extrait suivi de ce singulier livre suffirait à peine pour en donner une juste idée. Rien n'y paraît fiction; tout ressemble à la vérité. Le public presque entier y fut trompé: partout, en Italie et dans les pays étrangers où l'ouvrage parvint, on tint pour constant qu'il y avait à Sienne un collége latin dont les premiers professeurs étaient des nourrices latines, et destiné à ressusciter, dans toute sa pureté, l'ancienne langue du Latium. V. C'était dans un genre à peu près pareil, mais encore plus piquant, que l'auteur avait imaginé d'écrire ses *Novelle ideali*, pen-

dant un assez long séjour qu'il avait fait à Rome pour y placer ses deux fils aînés, lorsqu'ils furent en âge de prendre un état. Il adressait à l'un de ses amis des nouvelles, ou politiques, ou littéraires, qui n'avaient de réalité que dans son imagination fantastique. Cet ami était un bon homme fort crédule, qui prenait tout cela pour véritable, et qui le répandait comme tel. On cite surtout la première pièce de cette bizarre correspondance. C'était une lettre que Gigli disait arrivée de la Chine, pour annoncer au pape une ambassade de l'empereur : grâce à la crédulité de son ami, et à la fidélité des couleurs sous lesquelles les choses y étaient représentées, elle passa généralement pour vraie ; il en courut des copies en Hollande et en Suisse ; elle y fut imprimée dans les gazettes avec des réflexions politiques sur les motifs qui avaient pu engager l'empereur de la Chine à envoyer cette ambassade à Rome. Le pape lui-même (Clément XI) lut cette lettre, et en rit de tout son cœur : sachant qu'un des prélats de sa maison connaissait l'auteur, il lui fit demander quelques-unes des lettres qui suivirent cette première ; et il se délassait, par cette lecture amusante, des travaux et des soins de son gouvernement. VI. Gigli publia, en 1712, à Rome, en l'honneur de ce pape, une espèce de poème dithyrambique, où il n'y a pas moins de bizarrerie que d'esprit, intitulé : *Balzana poetica ;* ce qu'on pourrait traduire en français par *garniture* ou *falbala* poétique. C'est, sous une forme que n'ont pas ordinairement les éloges, un éloge des belles actions de Clément XI. L'auteur en avait fait une lecture publique dans une des fêtes annuelles de l'académie des Arcades ; et il la fit imprimer in-4°. sous son nom arcadien d'*Amaranto sciatidico.* VII. Il avait donné deux ans auparavant, sans nom d'auteur, à Rome, sous le titre de *Tivoli,* un ouvrage très sérieux, mais dont la gravité n'était qu'apparente, à en juger même par le seul titre. C'étaient la vie et les prophéties d'un certain Braudano, qui avait fait beaucoup de bruit en Italie au XVIe. siècle. Ce prophète était un paysan nommé Carosi, né dans les environs de Sienne, à qui l'on avait donné, dans sa jeunesse, le surnom de *Brandano* (du mot *brando*, synonime de *spada* (épée), parce qu'il était fort mauvais sujet et grand ferrailleur. Il s'était converti, et s'était mis à prêcher le peuple de Sienne, et à mêler ses sermons de prophéties. Il faisait des excursions dans les villes voisines, et en fit même jusqu'à Rome. Il y prophétisa tant de malheurs, dont il attribuait la cause aux désordres de la cour romaine, qu'il irrita le pape Clément VII : celui-ci voulut le faire périr; mais il n'y gagna que de lui faire opérer un miracle et prophétiser le sac de Rome. Des auteurs graves, et même Guichardin, racontent ainsi cette aventure. Le pape fit arrêter Brandano, et, sans autre forme de procès, le fit lier dans un sac et jeter dans le Tibre. Le même jour, Clément VII, faisant la visite des sept églises, le rencontra près de St. Paul, tout couvert de boue, et tel qu'il s'était miraculeusement échappé du sac. Brandano s'avança au-devant de lui, et lui dit de son ton de prophète : *Vous m'avez mis dans le sac, et Dieu vous y mettra vous-même.* Il fit dans la suite des pèlerinages à St.-Jacques en Galice et dans d'autres lieux saints, prêchant et prophétisant toujours, presque nu, sans habits, sans chaussure, faisant gloire de sa folie, se donnant lui-même le

surnom de *Pazzo di Cristo*, et annonçant partout la colère de Dieu : enfin, de retour à Sienne, il y mourut, en odeur de sainteté, en 1554, âgé de 66 ans. Sa vie et ses prophéties, réputées presque toutes véritables, couraient en manuscrit depuis long-temps, et le texte s'en altérait de plus en plus : Gigli rassembla les meilleures copies qui se trouvaient dans les bibliothèques de plusieurs maisons religieuses ; il y joignit les traductions les plus *authentiques*, et les publia en un volume avec de savantes observations, sous ce titre qui dispense d'examiner les intentions de l'éditeur : *Vita e profezie di Brandano sanese volgarmente detto il Pazzo di Cristo, novamente publicate e raccolte da i codici più autorevoli, e dedicate a madonna reverendissima la Sibilla Tiburtina. In Tivoli, nella stamperia dell' indovino*, 1710, in-4°. Apostolo Zeno, en annonçant cette publication dans le premier volume du *Giornale de' Letterati d'Italia*, ne paraît cependant former aucun soupçon sur le vrai sens où elle devait être prise. Ce savant critique était de si bonne foi, qu'il n'entendait rien à ces sortes de mystifications. Il fut la dupe d'une autre bien plus forte, que Gigli osa lui adresser personnellement. Il lui écrivit qu'après la *Vie de Brandano*, il se préparait à en publier une encore plus intéressante pour l'histoire, celle du roi Petit-Jean, *Giannino*, écrite en latin par ce roi-même, au XIV°. siècle, et restée inédite jusqu'à ce jour. Ce monarque imaginaire était fils de notre roi Louis X, dit le Hutin. On sait que Louis, mort à 27 ans, laissa un fils posthume, nommé Jean, qui naquit en novembre 1316, et ne vécut que huit jours. Selon sa prétendue histoire, il avait été changé au berceau, caché jusqu'à l'âge de neuf ans, transporté ensuite à Sienne, où il avait été élevé, puis reconnu, puis enlevé, emmené prisonnier à Naples, etc. Tous ces événements étaient censés racontés par lui-même dans cette vie tirée du manuscrit original, qui devait paraître avec des notes et observations du savant Fontanini. Cette dernière circonstance ne pouvait manquer de faire reconnaître l'imposture : pour cette fois, le bon Apostolo Zeno, qui avait eu la simplicité d'annoncer aussi cette nouvelle dans son journal, trouva la plaisanterie un peu forte, et, sans se brouiller entièrement avec Gigli, il en garda toujours un peu de rancune. VIII. *Vocabolario delle opere di Sta. Caterina e della lingua sanese*, 1717, in-4°. Nous avons fait connaître plus haut cet ouvrage et le sort qu'il éprouva. Les exemplaires échappés aux flammes et à la saisie du Saint-Office, sont en très petit nombre et fort rares ; ils n'ont point de frontispice, et ne vont que jusqu'à la lettre R. Gigli en refit, depuis, le manuscrit qu'il conduisit jusqu'à la fin de l'alphabet. Il fut imprimé à Lucques plusieurs années après sa mort, par les soins d'un de ses disciples, sans date et sous le faux titre de *Manilla nell' isole Filippine*. Le *vocabolario Cateriniano* remplit le 2°. et le 3°. volumes de l'édition des œuvres complètes de Gigli, donnée à Sienne, sous le titre de la Haye, en 1797, en 6 ou 7 volumes in-8°. IX. *Il Pazzo di Cristo vaticinante, poesia fanatica*, 1720, Rome, sous le faux titre de Sienne ; espèce de dithyrambe à la louange et sur la nomination du grand-maître de Malte Zondadari. L'auteur y fait parler et prophétiser, en style dithyrambique, ce Brandano dont il avait écrit la vie. X. *Regole per la toscana fa-*

vella dichiarate per la più stretta e per la più larga osservanza, in dialogo, etc., Rome, 1721, in-8°.; réimprimé à Lucques, 1734, in-8°., avec d'autres pièces qui ne sont point de notre auteur. XI. *Lezioni di lingua toscana, con tre discorsi accademici, pubblicate da Catena*, Venise, 1744, 1751, in-8°. XII. *Diario sanese*, Lucques, 1723, deux vol. in-4°.; ouvrage rempli d'érudition et de recherches sur l'histoire tant profane que sacrée de Sienne : l'auteur y travaillait encore lorsqu'il fut surpris par la maladie dont il mourut. Ce livre suffirait pour prouver l'étendue de son savoir, et combien de productions utiles il eût pu laisser après lui, s'il avait donné en général une meilleure direction à ses travaux. Sa Vie a été écrite en italien par un écrivain caché sous le nom arcadien d'*Oresbio Agieo*, Florence, 1746, in-4°. de VIII et 188 pages, avec le portrait de Gigli, la liste (incomplète) de ses ouvrages tant imprimés qu'inédits, sa lettre au chevalier A. F. Marmi; et cinquante-cinq lettres qui furent écrites à Gigli par les principales académies d'Italie pour approuver son édition des *OEuvres de Ste. Catherine*. Elles sont toutes réimprimées en tête du second volume de l'édition de ses OEuvres citée ci-dessus. G—É.

GILBERT (S.), premier abbé d'un monastère de son nom, ordre de Prémontré, au diocèse de Clermont, issu d'une famille noble, et qui tenait en Auvergne un rang distingué, vivait sous les rois Louis-le-Gros et Louis-le-Jeune. Il avait passé ses premières années à la cour de ces princes, et exerçait la profession des armes. Chez lui la valeur et les vertus guerrières étaient jointes aux vertus chrétiennes. Retiré souvent dans ses terres avec Pétronille sa femme et une fille nommée Ponce, unique fruit de leur mariage, il s'y livrait à des exercices religieux et au soin de son salut sous la direction d'Arnulphe, premier abbé de Dilo, lorsque l'on publia la seconde croisade. Louis-le-Jeune ayant pris la croix, Gilbert crut se devoir à une entreprise qu'il regardait comme la cause de Dieu, puisqu'il s'agissait de la délivrance des lieux saints. Sa profession l'obligeait d'ailleurs à suivre son prince : il se croisa, et vint en 1147 joindre, avec un bon nombre de ses vassaux, le roi, qui l'accueillit honorablement. Les armes des croisés ne furent point heureuses. L'année suivante le roi revint en France, et Gilbert en Auvergne, désespéré du peu de succès d'une expédition dont il n'attribuait la mauvaise issue qu'aux péchés des croisés. Résolu de se retirer du monde, il trouva sa femme et sa fille disposées à partager ce pieux dessein. Néanmoins il ne voulut rien faire, dans une chose si importante, sans avoir consulté l'évêque de Clermont et l'abbé de Dilo son directeur. Tous deux l'ayant confirmé dans sa résolution, il donna la moitié de son bien aux pauvres, gardant l'autre moitié pour fonder et construire deux monastères, l'un de femmes pour Pétronille et Ponce, et l'autre d'hommes, où il voulait se retirer. Le premier fut établi à Aubeterre, sous l'invocation de S. Gervais et S. Protais. Pétronille en prit le gouvernement, et fut après sa mort remplacée par sa fille. Gilbert de son côté se retira dans un lieu nommé *Neuf-Fontaines*, à cause de neuf sources qui l'arrosaient, et y mena pendant quelque temps une vie solitaire et pénitente. Il y construisit ensuite un monastère, et y fit, en 1150, venir de Dilo des chanoines

prémontrés, leur laissant la liberté de se choisir un abbé. Tous les vœux s'étant réunis en sa faveur, il prit le gouvernement de la nouvelle colonie. Il avait bâti à côté de l'abbaye un vaste hôpital, où les pauvres, les infirmes et les lépreux étaient reçus. Gilbert s'en était réservé le soin; il visitait chaque jour les malades, et pansait lui-même leurs plaies. Consumé de jeûnes et plein de bonnes œuvres, il mourut le 4 juin de l'an 1152, et fut, comme il l'avait voulu, enterré dans le cimetière de son hôpital. Sa réputation de sainteté y attirant un grand concours de fidèles, Pierre, troisième abbé du monastère de Neuf-Fontaines, qui dès-lors prit le nom de S. Gilbert, fit transporter le corps du bienheureux fondateur dans l'église, où un tombeau lui fut élevé à côté du chœur. Le martyrologe de France fait mention de S. Gilbert sous le 6 juin et le 3 octobre. Le collége de Prémontré à Paris possédait une portion de ses reliques. On doit à Robert d'Auxerre, prémontré et historien presque contemporain, ces particularités de la vie du saint, rapportées dans sa chronique, et tirées en outre d'un manuscrit fort ancien conservé dans les archives de l'abbaye. L—y.

GILBERT (Sir Humphrey), brave officier et navigateur anglais, naquit en 1539 dans le Dévonshire, d'une très ancienne famille. Il commença ses études à Eton, et les acheva d'une manière brillante à l'université d'Oxford. On le destinait à l'étude des lois; mais ayant été présenté à la cour par une de ses tantes attachée au service de la reine Elisabeth, il fut encouragé à suivre la carrière militaire. Il se distingua dans plusieurs expéditions; et le zèle avec lequel il concourut à étouffer la rebellion de l'Irlande, lui valut le commandement en chef, le gouvernement du Munster et le titre de chevalier en 1570. Bientôt il revint en Angleterre. Un mariage avec une riche héritière ne l'empêcha pas de courir de nouveau les hasards de la guerre. Il partit en 1572, avec une escadre de neuf vaisseaux, pour renforcer celle qui s'occupait de reprendre Flessingue. Comme, à beaucoup d'habileté dans les mathématiques et la géographie, il joignait un esprit extrêmement vif, il trouvait, au milieu des travaux de la guerre, encore assez de moments pour se livrer à l'étude des sciences. L'on songeait alors à chercher un passage aux Indes par le nord. Gilbert, à son retour en Angleterre, en 1576, publia un discours tendant à prouver la possibilité d'un passage par le nord-ouest pour aller au Cathay et aux Indes; ouvrage qui donna probablement lieu à Frobiser de faire cette même année son premier voyage. Mais ce n'était pas assez pour un homme d'un caractère aussi entreprenant que Gilbert d'indiquer aux autres ce qui se pouvait tenter. Il obtint de la reine, en 1578, des lettres-patentes très amples qui l'autorisaient à s'emparer de tous les pays barbares de la côte nord-est de l'Amérique non encore occupés par des princes chrétiens, et y former des établissements. Jamais expédition n'avait fait naître d'aussi vives espérances: on se rendit en foule auprès de Gilbert. Il réunit en peu de temps un nombre assez considérable de vaisseaux pour former une flotte capable de résister à une escadre ennemie: mais la discorde se mit parmi ses compagnons. Une partie dégagea sa parole au moment de mettre à la voile; d'autres désertèrent. Malgré ce contre-temps, il persista dans son dessein, et se mit

en mer avec un petit nombre d'hommes et de vaisseaux. Une violente tempête lui fit perdre un bâtiment, et le força de rentrer. Quoique ce désastre eût dévoré une partie de la fortune de Gilbert, il résolut de reprendre son projet lorsque l'occasion serait plus favorable. Il passa deux ans à faire les préparatifs nécessaires; et, dans l'intervalle, il concéda, en vertu de ses lettres-patentes, des terres dans le nord de l'Amérique, près de la rivière du Canada, à condition d'y planter et de s'y établir. Il eut recours à ce moyen, parce que ses lettres-patentes devenaient nulles au bout de six ans, s'il n'avait pas dans ce délai pris possession du pays. Par malheur il s'était adressé à des gens sans état, qui ne se mirent pas en devoir de satisfaire à leurs engagements. Voyant donc qu'il ne lui restait plus que deux ans pour remplir l'objet de son voyage, il se détermina à l'entreprendre lui-même. Plusieurs personnes de considération l'aidèrent de leurs conseils et de leur argent; d'autres se joignirent à lui. Le 11 juin 1583, il appareilla de la baie de Cawsand, près de Plymouth, avec cinq navires montés par environ deux cent soixante hommes de diverses professions. Après bien des délibérations, il fut convenu de faire voile au nord dans la direction de Terre-Neuve, afin de pourvoir aux nécessités de la flotte. Ce voyage parut commencer sous des auspices aussi peu favorables que le précédent; car, dès le troisième jour, le vaisseau le plus considérable, où se trouvait le célèbre Walter Raleigh, beau-frère de Gilbert, se sépara de la flotte, et retourna en Angleterre, à cause d'une maladie contagieuse qui régnait à bord. On fut ensuite très incommodé des brumes épaisses et des vents contraires: on rencontra d'énormes îles de glaces; les navires se dispersèrent. Gilbert vit Terre-Neuve le 30 juillet; il retrouva ses navires, et se prépara à vaincre la résistance qu'auraient pu lui opposer les nombreux vaisseaux étrangers occupés à la pêche. Il entra dans la baie St.-Jean, reçut en présent des provisions de tous les bâtiments anglais et étrangers. et notamment des Portugais. Le 5 août, Gilbert ayant dressé sa tente à terre convoqua tous les capitaines, leur lut les lettres-patentes de la reine Elisabeth, et en fit interpréter la teneur aux étrangers. Il prit en conséquence possession solennelle de la baie et de deux cents lieues d'étendue dans l'île en tout sens. On examina le pays: on le trouva très convenable pour un établissement; et l'on s'occupa des préparatifs nécessaires pour aller reconnaître les parages et les cantons voisins. Un habile mineur saxon, nommé *Maître Daniel*, présenta à Gilbert un fragment d'une espèce de mine dans laquelle il lui assura qu'il trouverait de l'argent. Pendant que l'on était à terre, quelques hommes de l'expédition s'emparèrent, dans une baie voisine, d'un navire pêcheur, mirent à terre les hommes qui le gardaient, et s'éloignèrent à toutes voiles; d'autres se cachèrent dans les bois, espérant se sauver sur les navires qui aborderaient à cette côte; d'autres enfin tombèrent malades; de sorte que Gilbert voyant son monde diminuer sensiblement, embarqua les malades sur un navire qu'il laissa dans la baie, monta sur l'*Ecureuil*, petit bâtiment de dix tonneaux, comme plus convenable pour ranger la côte de près et entrer dans les rivières; et le 20 août, il fit voile au sud. Le 29, une tempête affreuse poussa le plus grand navire sur des rochers,

où il périt: quatorze hommes seulement se sauvèrent comme par miracle dans un canot, et gagnèrent Terre-Neuve. Le mineur saxon, et un poète hongrois nommé Etienne Parménius, de Bude, qui avait suivi l'expédition pour en chanter le succès, furent du nombre de ceux qui périrent. La continuation du mauvais temps acheva de décourager les équipages des deux navires qui restaient. La disette se fit sentir parmi les gens de l'*Ecureuil*. Gilbert, cédant à leurs représentations, renonça à l'idée de poursuivre ses découvertes, et se dirigea vers l'Angleterre, se promettant de revenir au printemps. La Providence en avait autrement ordonné. Le petit bâtiment était trop chargé. On engagea Gilbert à passer sur le plus grand, appelé la *Biche*. Il répondit qu'il ne voulait pas, en retournant dans sa patrie, quitter ceux qui avaient affronté avec lui tant de tempêtes et de périls. On était alors à trois cents lieues des côtes d'Angleterre. En avançant, on fut assailli par des temps affreux; la mer était furieuse. Le 9 septembre, un coup de vent terrible fit courir le plus grand danger à l'*Ecureuil.* Quand il fut passé, l'équipage donna des signes de joie. Gilbert, tranquillement assis à l'arrière, un livre à la main, criait à l'autre navire, toutes les fois qu'il s'en rapprochait : « En mer » comme sur terre, nous sommes éga- » lement près du ciel. » A deux heures après minuit, l'on vit de la *Biche* disparaître tout à coup les lumières de l'*Ecureuil*, qui fut englouti dans les flots. Edouard Haies, capitaine de la *Biche*, fit faire petites voiles, espérant toujours qu'il pourrait apercevoir quelqu'un échappé du naufrage: après avoir couru bien des hasards, il entra à Falmouth le 22 septembre. Gilbert n'était pas moins distingué par son talent comme orateur que par sa bravoure comme militaire. On l'entendit souvent dans le parlement, tant en Irlande qu'en Angleterre. Hume cite un de ses discours en faveur des prérogatives de la couronne, qui occasionna de vifs débats. Hackluyt a conservé dans son recueil tout ce qui concerne Gilbert. On y trouve : I. *Discours écrit par sir Humphrey Gilbert pour prouver qu'il existe un passage pour aller par le nord-ouest au Cathay et aux Indes orientales*, Londres, 1576. Ce Traité, divisé en dix chapitres, atteste la grande instruction de l'auteur. Il est écrit avec beaucoup de méthode; et le style est meilleur que celui de la plupart des ouvrages du temps. Il combat dans un chapitre l'opinion de Jenkinson, célèbre voyageur anglais, qui, devant la reine et son conseil privé, avait cherché à prouver que le passage existait au nord-est, mais convenait en même temps qu'il y en avait un autre au nord-ouest. Gilbert soutient que celui-ci est le meilleur et le plus praticable. Il parle, en finissant, d'un autre ouvrage intitulé, *Traité de la navigation*, qu'il avait l'intention de publier, mais qui est probablement perdu. II. *Autres raisonnements ou arguments pour prouver l'existence du passage par le nord-ouest, doctement déduits par Richard Willes.* L'auteur appuie tout ce que Gilbert a avancé. III. *Docte et magnifique Poème écrit en vers hexamètres latins, par Etienne Parménius de Bude, sur le voyage de sir Humphrey Gilbert à Terre-Neuve pour y établir une colonie anglaise, contenant aussi un bref souvenir des principaux capitaines anglais sur mer.* Ce poème fait connaître la gratitude et le talent de l'auteur, que les

rédacteurs de l'Histoire générale des voyages ont confondu avec le célèbre Budée, parce qu'ils n'ont pas fait attention que le mot *Budæus* désigne la patrie du poète. Il avait été présenté à Gilbert par Hackluyt. IV. *Lettre de Parmenius de Bude à Hakluyt, datée du port St.-Jean dans l'île de Terre-Neuve, le 6 août* 1583. Elle contient une relation très succincte du voyage, et de l'île, qui paraît à Parménius un vrai désert. V. *Relation véritable du voyage entrepris en* 1583 *par sir H. Gilbert et autres, pour découvrir et peupler d'habitants chrétiens telle partie du vaste pays au nord du cap de la Floride trouvée convenable, et non possédée par un prince chrétien, écrite par Edouard Haies, le seul des principaux coopérateurs à cette expédition qui soit resté jusqu'à la fin, et par l'assistance spéciale de Dieu soit revenu avec son équipage sain et sauf.* Ce récit, remarquable par son ton de candeur, inspire un intérêt touchant. L'auteur y a entremêlé des détails nautiques et des notions curieuses sur Terre-Neuve. VI. *Relation de Richard Clarke de Weymouth.* Elle commence au 20 août 1583, jour où le narrateur qui commandait le principal bâtiment de l'expédition, avec le titre d'amiral, partit du port St.-Jean de Terre-Neuve. Il attribue les désastres de la flotte au peu d'attention donnée à ses avis, et raconte comment il s'est sauvé dans une chaloupe. VII. *Relation des découvertes de sir H. Gilbert et de sa prise de possession de Terre-Neuve; on y expose brièvement les droits de la reine à la propriété de cette île, et les avantages qui doivent en résulter pour le royaume et les intéressés, etc., par sir George Peckham, principal intéressé à ladite expédition.* Le peu de succès de l'entreprise fit évanouir les brillantes espérances auxquelles elle avait donné naissance, et qui sont exposées dans cet écrit composé avant le départ de la flotte; mais on n'en regarde pas moins Gilbert comme le fondateur des colonies anglaises dans l'Amérique septentrionale, parce que plusieurs particuliers y formèrent des établissements en conséquence des concessions qu'il leur avait faites d'après ses lettres-patentes. On trouve dans le recueil de Hackluyt des lettres-patentes accordées le 3 février 1583 à Adrien Gilbert de Soudridge dans le Devonshire, et à ses associés, pour la découverte d'un passage à la Chine et aux Moluques par le nord, en considération des grandes dépenses qu'il a faites pour une entreprise de ce genre. C'était probablement la compagnie qui expédia Davis. (*Voy.* DAVIS.) E—s.

GILBERT (GUILLAUME), médecin anglais du XVIe. siècle, était né à Glocester. On ignore dans quelle université il fit ses études: après avoir été reçu docteur hors de l'Angleterre, il alla se fixer à Londres, devint médecin de la reine Élisabeth, en fut comblé de faveurs, et mourut le 30 novembre 1603, quelques mois après cette princesse. Il avait acquis pendant sa vie une certaine réputation en chimie et en cosmographie: toutefois il n'a rien écrit sur ces matières; et comme l'ignorance titrée et la simple qualité de favori conduisent aussi souvent à la renommée que le mérite réel, la réputation de Gilbert pourrait bien n'être pas mieux fondée que celle de beaucoup d'hommes grands à la cour, mais petits dans l'histoire. On a de lui: *De magnete, magneticisque corporibus, et de magno magnete, tellu-*

re, *physiologia nova*, *plurimis et argumentis et experimentis demonstrata*, Londres, 1600; Sedan, 1633, in-4°.; Amsterdam, 1651, in-4°.

CH—T.

GILBERT (GABRIEL) poète français du XVIIᵉ. siècle. On sait qu'il était de Paris, et qu'il professait la religion réformée; mais la date de sa naissance et celle de sa mort sont douteuses : il paraît seulement certain qu'il ne vivait plus en 1680. Peu d'auteurs ont été plus féconds. On a de lui un poëme sur l'*Art de plaire*, imité de l'Art d'aimer d'Ovide, un recueil de *Poésies diverses*, cinquante *Psaumes en vers français*, et environ quinze pièces de théâtre dont voici les noms : I. *Marguerite de France* (1640). II. *Téléphonte*, tragédie dans laquelle le cardinal de Richelieu fit entrer des vers de sa composition, et qui, par cette raison peut-être, eut l'honneur insigne d'être représentée par les deux troupes royales (en 1642). III. *Rodogune*, pièce dont il sera particulièrement parlé dans le cours de cet article (1644). IV. *Hippolyte*, ou *le Garçon insensible*, trag. (1646). V. *Sémiramis* (1647). VI. Les *Amours de Diane et d'Endymion*, ouvrage composé à Rome, où l'auteur avait accompagné la reine Christine de Suède (1657). VII. *Cresphonte*, tragi-comédie (1657). VIII. *Arie et Petus*, tragédie (1659). IX. *Théagène*, tragédie (1662). X. *Les Amours d'Ovide*, pastorale (1663). XI. *Les Amours d'Angélique et de Médor*, tragi-comédie (1664). XII. *Léandre et Héro*, tragédie (1667). XIII. *Le Courtisan parfait*, tragi-comédie (1668). XIV. *Les Intrigues amoureuses*, comédie (1668). XV. *Les peines et les plaisirs de l'Amour*, opéra (1672). Plusieurs biographes font encore Gilbert auteur d'une comédie intitulée la *Triomphe des cinq passions*; mais cette pièce bizarre, représentée en 1642, est plus généralement attribuée à un conseiller des monnaies, nommé Gillet de la Tessonnière. (*V.* GILLET.) C'est à tort que plusieurs écrivains parlent de Gabriel Gilbert comme d'un poète digne du dernier mépris: s'il n'eut pas assez de génie pour concourir, avec Corneille et Rotrou ses contemporains, à l'illustration de la scène française; s'il manqua presque toujours de chaleur et d'énergie, il fut du moins un des premiers tragiques qui écrivirent avec sagesse et qui contribuèrent à réformer les tours gothiques de la langue. Presque tous ses sujets de tragédie étaient bien choisis : il ne les a pas traités avec art; il a, surtout, mal conçu ses plans : mais, jusque dans ses plus faibles ouvrages, on trouve des situations intéressantes, et des mouvements tellement heureux, que plusieurs de nos tragiques modernes ne se sont pas fait scrupule de les lui emprunter. Ces plaintes si touchantes que Racine met dans la bouche du fils de Thésée (Phèdre, 4ᵉ. acte, scène 2ᵉ.),

Chargé du crime affreux dont vous me soupçonnez,
Quels amis me plaindront quand vous m'abandonnez?

et cette réponse terrible de Thésée,

Va chercher des amis, dont l'estime funeste
Honore l'adultère, applaudisse à l'inceste;
Des traîtres, des ingrats, sans honneur et sans foi,
Dignes de protéger un méchant tel que toi;

sont très probablement une imitation du passage suivant :

Si je suis exilé pour un crime si noir,
Hélas! qui des mortels voudra me recevoir?
Je serai redoutable à toutes les familles,
Aux frères pour leurs sœurs, aux pères pour leurs filles.

— Va chez les scélérats, les ennemis des cieux,
Chez ces monstres cruels, assassins de leurs mères;
Ceux qui se sont souillés d'incestes, d'adultères;
Ceux-là te recevront, etc.

(*Hippolyte*, *ou le Garçon insensible*.)

Nous devons ajouter que cet endroit n'est pas le seul où l'immortel auteur de Phèdre ait fait à Gilbert le même

honneur que Virgile faisait à Ennius. Les idées premières de ces vers sont à la vérité dans Euripide et dans Sénèque; mais ce n'est pas seulement l'emprunt des idées qui est sensible, c'est encore celui des expressions et des tours de phrases. Remarquons d'ailleurs qu'en transportant sur notre scène le sujet de Phèdre et Hippolyte, Gilbert eut le bon esprit de faire à l'ancienne marche de cette fable, des changements dont on ne peut lui contester l'invention, et que Racine crut devoir adopter. C'est, par exemple, Gilbert qui eut le premier l'idée de faire périr dans les flots de la mer la coupable confidente de Phèdre, et de satisfaire par-là le spectateur, justement indigné des conseils que cette malheureuse n'avait pas craint de donner à la reine. On ne peut nier que ce moyen nouveau ne fût aussi heureusement imaginé sous le point de vue moral, que sous celui de l'effet dramatique. Il y a encore, dans la vie littéraire de Gilbert, une particularité assez remarquable: il composa une tragédie de Rodogune, précisément à l'époque où le grand Corneille traitait avec tant de supériorité le même sujet. Les deux Rodogunes furent représentées dans la même année; et l'on y reconnut avec surprise, non seulement les mêmes situations, mais encore les mêmes sentiments: le cinquième acte seulement n'était pas semblable. Celui de Corneille, l'un des plus beaux que l'on connaisse, eut un succès prodigieux: celui de Gilbert fut trouvé froid et insipide, malgré la protection éclatante dont la reine de Suède, et Monsieur, frère du roi de France, honoraient l'auteur de la pièce. Fontenelle, dans la vie de Corneille son oncle, prétend que ce grand poète ayant confié à un ami le plan de Rodogune, cet ami en donna connaissance à Gilbert, qui se hâta de mettre à profit cette trahison. D'autres historiens ajoutent que le plan du cinquième acte n'était point encore arrêté définitivement par Corneille lorsque Gilbert eut secrètement connaissance de la marche des quatre premiers. C'est pour cette raison, suivant eux, que les deux Rodogunes, si exactement pareilles au commencement et au milieu de l'action, cessent tout-à-coup de se ressembler vers le dénouement. Ces assertions et ces conjectures ont peu de vraisemblance: « Rarement, dit Voltaire, un homme » revêtu d'un emploi public se déshonore et se rend ridicule pour si peu » de chose. » Tous les mémoires du temps en auraient parlé; et bien loin qu'il se soit alors élevé des réclamations publiques contre ce prétendu abus de confiance, Corneille lui-même, qui était le plus intéressé à s'en plaindre, n'en dit pas un mot dans la préface de Rodogune. Il est donc plus naturel et plus juste d'attribuer l'extrême ressemblance des deux tragédies à l'exactitude scrupuleuse avec laquelle les deux auteurs avaient cru devoir imiter la marche, les situations et jusqu'aux pensées d'un roman historique de *Rodogune*, qui venait alors de paraître, et qui est aujourd'hui tombé dans l'oubli. Gilbert avait été, dans sa jeunesse, secrétaire de la duchesse de Rohan. Il s'attacha ensuite, en la même qualité, à la reine Christine de Suède, qui, pleine d'admiration pour ce qu'elle appelait son *beau génie*, le nomma résident de la cour de Stockholm en France, et le combla de ses bienfaits. Après la mort de cette princesse, il ne voulut rien retrancher de la dépense à laquelle il était accoutumé: mais ses pièces qui avaient eu la vogue dans leur nouveauté, cessèrent d'attirer le public, dès que les préceptes de Boileau et les chefs-d'œuvre

de Racine eurent achevé l'heureuse révolution du goût; enfin il était sans ressources, et il serait mort dans la plus affreuse indigence, si un homme riche, M. d'Hervart, protecteur déclaré des gens de lettres et surtout des écrivains protestants, ne lui eût donné asile dans son hôtel. C'est là sans doute que Gilbert a obscurément fini ses jours, oublié de ce même public qui, peu d'années auparavant, lui avait prodigué tant de marques de faveur. Chapelain, dans un jugement qu'il porte sur les auteurs de son temps, parle de Gilbert en ces termes: « Esprit délicat, duquel on a » des odes, de petits poèmes, et plu» sieurs pièces de théâtre pleines de » bons vers. » Faisant allusion aux nombreuses ressources que les tragédies de Gilbert ont fournies dans la suite à beaucoup d'auteurs plus habiles, Ménage comparait ce poète à un chasseur malheureux: *Il trouve bien le gibier au gîte,* disait il, *mais ce n'est pas pour lui qu'il le fait partir.* Enfin, quand on considère d'une part toutes les faveurs dont Gilbert fut comblé pendant trente ans de sa vie, et d'une autre part les termes de mépris dont se servent en parlant de lui plusieurs biographes prévenus, on ne peut guère se dispenser de dire que ce poète n'avait mérité

Ni cet excès d'honneur, ni cette indignité.

F. P—T.

GILBERT (Nicolas-Joseph-Laurent) naquit en 1751 à Fontenoi-le-Château, en Lorraine, de parents pauvres qui s'épuisèrent pour lui donner de l'éducation. Ses études achevées, il vint à Paris, n'ayant d'autre ressource que quelques vers qu'il avait faits dans la province (1). Il chercha d'abord à se faire des protecteurs, et distribua des louanges à plusieurs personnes considérables: mais n'ayant pas trouvé auprès d'elles assez d'accès et de secours, il se sentit humilié, et de-là contracta cette humeur chagrine et misantropique qui lui fit embrasser le genre de la satire. Le mauvais succès de quelques pièces de vers qu'il avait envoyées aux concours de l'académie, fortifia en lui cette disposition. Il s'attacha au parti qui combattait les philosophes, et fit contre eux sa satire du *Dix-huitième Siècle* (1775), adressée à Fréron; elle fut suivie d'une seconde satire intitulée, *Mon Apologie* (1778): il y a dans toutes deux des vers et même des morceaux admirablement frappés; mais il y a aussi beaucoup de décousu dans les idées et d'inégalité dans le style. L'auteur composait laborieusement, et n'avait point encore l'art de dissimuler ce travail pénible. Le seul de ses ouvrages qui n'en porte point l'empreinte, est une ode, imitée de plusieurs psaumes, qu'il fit huit jours avant sa mort. Il n'y a rien de plus touchant que ces trois strophes qui la terminent:

Au banquet de la vie, infortuné convive,
J'apparus un jour, et je meurs;
Je meurs, et sur ma tombe où lentement j'arrive,
Nul ne viendra verser des pleurs.

Salut, champs que j'aimais, et vous, douce verdure,
Et vous, riant exil des bois!
Ciel, pavillon de l'homme; admirable nature,
Salut pour la dernière fois!

Ah! puissent long-temps voir votre beauté sacrée,
Tant d'amis sourds à mes adieux!
Qu'ils meurent pleins de jours; que leur mort soit pleurée!
Qu'un ami leur ferme les yeux!

On ne sent ni cette douceur, ni cette facilité dans les autres odes de Gilbert; mais on y remarque des traits énergiques et de belles expressions. Cet infortuné, que ses protecteurs ne tiraient point de la misère, tomba dans la démence, et fut conduit à l'Hôtel-Dieu. Dans un de ses accès, il avala

(1) Il donna, en 1771, son *Début poétique*, in-8°.; nouvelle édition augmentée d'un chant d'*Abel*, et d'autres ouvrages, 1772, in-8°. (*Voy.* Grimm, tome XVII, p. 256.)

la clef d'une petite cassette où il avait quelque argent, et mourut le 12 novembre 1780, âgé de vingt-neuf ans. On doit regretter qu'il ait fait de son beau talent un usage si fatal à son repos, et surtout qu'il n'ait point assez vécu pour abjurer ses injustices, et effacer par des ouvrages vraiment estimables la fâcheuse célébrité qu'il s'est acquise par ses satires (1). La dernière édition de ses Œuvres est en 2 vol. in-18, Paris, an x (1802). A—G—R.

GILBERT (François-Hilaire), savant vétérinaire, naquit à Châtellerault en 1757. Il fit ses premières études dans cette ville, et fut ensuite envoyé à Paris, chez un procureur : mais l'état auquel le destinait son père étant contraire à son génie et à ses inclinations, il se livra à l'étude de la médecine; et, sans recevoir aucun secours de ses parents, il trouva moyen de pourvoir à sa subsistance, et de suivre l'attrait irrésistible qui l'entraînait dans la carrière des sciences. La lecture de Buffon lui donna du goût pour l'art vétérinaire; et il fut assez heureux, quoique dénué de protection, pour obtenir une place d'élève à l'école d'Alfort. L'application qu'il avait apportée dans ses études et la lecture des bons auteurs anciens et modernes, en formant son goût et son style, le mirent bientôt à même de traiter différentes parties de l'art vétérinaire et agricole avec autant de sagacité que de netteté et de précision. Les recherches et le savoir de Gilbert furent récompensés par cinq médailles qu'il reçut de différentes sociétés savantes, pour des prix que ces sociétés avaient proposés. Il entra dans la première formation de l'Institut, et fut choisi par le gouvernement pour organiser et diriger les établissements agricoles de Sceaux, de Versailles et de Rambouillet. La destruction de ces deux premiers établissements, si funeste aux progrès et au perfectionnement de l'agriculture française, porta la douleur dans l'ame de Gilbert, qui appréciait mieux que personne les avantages incalculables que sa patrie devait en retirer. L'établissement de Rambouillet, uniquement destiné à l'éducation des mérinos, attira alors tous ses soins; il était convaincu, malgré les préjugés qui régnaient alors, que cette race précieuse de moutons ferait un jour fleurir notre agriculture, nos fabriques et notre commerce. Gilbret, passionné pour le bien public, avec ce noble désintéressement qui est la marque caractéristique des ames fortes et généreuses, ne cessa, pendant tout le cours de sa vie, de travailler et de s'intéresser pour tout ce qui pouvait tendre à ce but. Il a présenté au gouvernement et au public différentes vues pour l'amélioration de l'agriculture et de l'art vétérinaire. Il a publié, outre les mémoires couronnés par des académies, différentes instructions, et un *Traité des*

(1) Une seule ode néanmoins où se trouvent des vers semblables à ceux que cite l'auteur de l'article, compense bien quelques hardiesses excessives qu'on peut reprocher à la muse satirique de Gilbert. Ses satires, dirigées, non pas seulement contre des écrivains ou des sophistes subalternes, mais contre les coryphées de la secte encyclopédique, auraient eu certes un bien plus grand prix, si elles eussent pu prévenir la révolution amenée par l'influence du philosophisme : mais il a du moins la gloire d'avoir sonné le tocsin contre les philosophes. Il ne tint pas à ses ennemis qu'il ne passât pour un poète médiocre. Cependant, malgré leurs déclamations, l'énergique vérité de ses vers a surmonté la critique, et a fait de ce poëte vigoureux et plein de verve le Juvénal de cette époque. Porté de bonne heure à combattre l'esprit du siècle par un zèle que les circonstances ne firent que développer, il dut sans doute à cette disposition de voir, dans les sociétés académiques, préférer des pièces inférieures aux siennes, à son *Éloge de Léopold, duc de Lorraine*, au *Génie aux prises avec la Fortune*, etc. Mais son attachement aux bons principes et à la religion lui valurent une pension du Roi et la protection de M. de Beaumont, archevêque de Paris; et ce fut moins à l'effet de la misère que celui de l'opération du trépan, occasionnée par une chute de cheval, qui produisit l'aliénation d'esprit dont les suites furent si funestes à ce courageux et infortuné poète. G—CE.

prairies artificielles, 1790, in-8°., réimprimé en 1802, qui seul aurait rendu son nom cher aux amateurs de l'agriculture. Cet ouvrage, qui a paru à une époque où les prairies artificielles étaient peu connues en France, et où le système des assolements était presque entièrement ignoré, a donné à notre culture une impulsion dont nous avons éprouvé les résultats salutaires. Son *Instruction sur les moyens les plus propres à assurer la propagation des bêtes à laine de race d'Espagne, et la conservation de cette race dans toute sa pureté*, 1797, in-8°., est un petit traité non moins utile que le précédent. Il avait donné, l'année précédente, son *Instruction sur le claveau des moutons*, in-8°.; et ses *Recherches sur les causes des maladies charbonneuses dans les animaux, et sur les moyens de les combattre et de les prévenir*, qui furent imprimées par ordre de la commission exécutive d'agriculture et des arts, an III, in-8°. On doit encore à Gilbert, 1°. *Instruction sur le vertige abdominal, ou indigestion vertigineuse des chevaux*, 1795, in-8°.; — 2°. *Mémoire sur la tonte du troupeau national de Rambouillet, la vente de ses laines et de ses productions disponibles*, 1797, in-4°.; — 3°. des articles dans *la Décade*, le *Magasin encyclopédique*, la *Feuille du cultivateur*, et, avec M. Rougier la Bergerie, l'article *Bestiaux au vert*, dans le tome x du *Cours d'agriculture* de Rozier. Toutes les personnes qui ont connu Gilbert rendent hommage à ses qualités sociales ; il montra une probité et un désintéressement qui malheureusement n'accompagnent pas toujours le talent. Il était excellent ami, et serviable même pour les gens qui lui étaient inconnus. Le directoire ayant été autorisé, par le traité de Bâle, à extraire d'Espagne un certain nombre de mérinos, Gilbert fut chargé, vers la fin de l'an v (1797), d'aller dans ce pays faire un choix de ces animaux, pour les envoyer en France : le zèle qu'il avait montré en remplissant une mission aussi importante pour la France, ne fut pas refroidi, mais fut cruellement trompé, lorsqu'il se trouva au sein de l'Espagne, sans secours et sans avoir reçu les fonds qui lui avaient été promis. C'est en vain qu'il rappela ces promesses au gouvernement : abandonné sans pouvoir remplir les marchés qu'il avait contractés, accablé de fatigues et de chagrins, il tomba malade; le désespoir s'empara de son ame, et il termina son existence le 21 fructidor an VIII (8 septembre 1800), dans un village de la Castille, où l'auteur de cet article a passé, en répandant des larmes sur les cendres d'un collègue non moins recommandable par ses lumières que par son amour du bien public. L—IE.

GILBERT (NICOLAS-PIERRE), médecin français, né à Brest en 1751, fit dans sa ville natale, ainsi qu'à Quimper et à Vannes, de bonnes études, et montra une prédilection marquée pour les sciences exactes. Nommé chirurgien-élève de la marine à l'âge de dix-huit ans, il suivit le capitaine Tronjolly dans sa campagne de l'Inde en 1770, et obtint un prix à son retour. Peu de temps après, il se rendit à Paris pour continuer et perfectionner son éducation médicale. Sa modique fortune ne lui permettant pas de subvenir aux frais de réception exigés par l'université de Paris, il prit ses grades à celle d'Angers. Revêtu du doctorat, il exerça la médecine à Landernau, à Morlaix et à Rennes. Chassé de cette dernière

ville par les troubles révolutionnaires, persécuté, incarcéré, il rédigea dans sa prison un mémoire estimé *sur la concordance entre les nouveaux et les anciens poids et mesures*. Rendu à la liberté, il sollicita l'emploi de médecin ordinaire aux armées: sa demande fut agréée sans difficulté comme sans retard. Le conseil de santé lui donna même un témoignage bien flatteur de satisfaction et de confiance, en le choisissant, au bout d'une année, médecin en chef de l'armée de Sambre-et-Meuse. Lorsqu'on établit en 1796 les hôpitaux militaires d'instruction, Gilbert fut appelé à celui de Paris, avec le titre de médecin en chef professeur : il déploya beaucoup d'activité dans cette carrière, et suppléa par un zèle et une exactitude très louables aux grandes conceptions et à l'éloquence dont il était dépourvu. Il fut réellement utile aux élèves; et cette époque est sans contredit la plus belle, la plus honorable de sa vie. Malheureusement il fut reporté sur un théâtre qui ne lui convenait pas, et il échoua complètement. Médecin en chef de l'armée de St.-Domingue en 1802, il remplit des fonctions analogues, à la grande armée, de 1806 à 1812. Cette place éminente lui fournissait des occasions nombreuses et faciles d'illustrer sa profession et d'acquérir une brillante renommée; il négligea les unes et les autres. Chargé d'éclairer le gouvernement sur le mérite de ses collaborateurs, il donna presque constamment la préférence à la médiocrité adulatrice et importune, tandis qu'il oublia, persécuta même le mérite embelli par la modestie ou par d'autres qualités non moins estimables. Cette conduite, que rien ne peut excuser, produisit un découragement universel; et la médecine militaire perdit plusieurs hommes qui auraient continué de l'honorer par leurs talents et leurs vertus. Gilbert revint à Paris, et reprit son service à l'hôpital du Val-de-Grâce. Au mois d'avril 1814, il éprouva les premiers symptomes de l'inflammation chronique du foie, à laquelle il succomba le 19 décembre suivant. Ses écrits ne sont ni fort multipliés ni très importants; cependant le style en est généralement assez correct. I. *Plan d'un cours d'institutions de médecine pratique sur les maladies les plus fréquentes chez les gens de guerre, classées par familles, précédé d'un Discours sur la médecine morale*, Paris, an VI, in-8°. Un Discours préliminaire de quelques pages est tout ce qu'il y a de bon dans cet opuscule. La classification nosologique présente le rapprochement bizarre des affections les plus disparates; et pour établir en quelque sorte la compensation, les maladies les plus analogues sont séparées et comme disséminées au hasard. La distribution en maladies aiguës, mixtes et chroniques, est essentiellement vicieuse. II. *Tableau historique des maladies internes de mauvais caractère qui ont affligé la grande armée dans la campagne de Prusse et de Pologne* (*en* 1806 *et* 1807), *suivi de Réflexions sur les divers modes de traitement adoptés par les médecins français et allemands*, Berlin, 1808, in-8°.; trad. en allemand par le docteur Bock, avec une préface et des notes de Louis Formey, Erfurt, 1808, in-8°. L'auteur propose dans cet écrit une classification qui n'offre aucun trait de ressemblance avec celle dont il avait tracé l'esquisse dans son *Plan*. Toutes les maladies comprises sur le nouveau tableau *nosogénique* fondamental y sont partagées en deux grandes familles, désignées par les noms impro-

pres de *hyperzoodynamie* et *azoodynamie*, suivant qu'elles sont dues à l'exaltation ou à la dépression des forces vitales. III. *Histoire médicale de l'armée française à St.-Domingue en l'an* x, ou *Mémoire sur la fièvre jaune, avec un aperçu de la topographie médicale de cette colonie*, Paris, an XI (1803), in 8°.; trad. en allemand, avec des notes, par J. E. Aronsson, Berlin, 1806, in-8°. Gilbert, ayant séjourné très peu de temps en Amérique, n'a fait qu'entrevoir la fièvre jaune; il la regarde comme une fièvre rémittente bilieuse très intense, et lui refuse le caractère contagieux. Cette opinion est d'un bien faible poids; et le docteur Fournier a eu raison de dire que l'ouvrage dans lequel elle est énoncée ne mérite aucune confiance quant à la partie clinique. Toutefois l'esquisse topographique de St.-Domingue n'est pas dépourvue d'intérêt. IV. *Les théories médicales modernes comparées entre elles et rapprochées de la médecine d'observation*, Paris, an VII. Pour faire apprécier une production décorée de ce titre ambitieux, ne suffit-il pas de dire qu'elle est composée de 20 pages in-8°.? Il serait injuste de passer sous silence les articles de médecine légale fournis par Gilbert à l'Encyclopédie méthodique: presque tous sont rédigés avec soin et discernement. M. Gasc a publié dans le tome LII du Journal général de médecine une *Notice historique sur N. P. Gilbert*, laquelle laisse à desirer plus de vérité dans les tableaux et plus de correction dans le style. C.

GILBERT, surnommé *de la Porrée*, naquit à Poitiers vers l'an 1070. Après avoir fait ses premières études dans cette ville, il alla les perfectionner sous les maîtres fameux qui dirigeaient les écoles de Chartres et de Laon. La régularité de sa conduite et la gravité de ses mœurs répondaient à son ardeur pour les sciences. On récompensa son mérite par la chancellerie de l'église de Chartres: les fonctions de l'enseignement étaient attachées à cette dignité, et il s'en acquitta avec beaucoup de succès. Sa réputation le fit appeler à Paris pour y remplir une chaire de dialectique et de théologie: il se mit à la tête des *réalistes*, et triompha avec d'autant plus de facilité du parti des *nominaux*, que celui-ci venait d'éprouver un cruel échec par la condamnation d'Abailard, qui en était le chef. On prétend que ce fameux dialecticien, ayant aperçu Gilbert dans l'assemblée de Sens parmi ses juges, l'apostropha par ce vers d'Horace:

Nam tua res agitur paries cùm proximus ardet;

application qui fut regardée depuis comme une prédiction de ce qui devait lui arriver. Nommé en 1141 à la scolastique de Poitiers, il eut à peine occupé cette chaire l'espace d'un an, que ses concitoyens l'élurent pour leur évêque. Gilbert avait la manie de traiter toutes les questions suivant la dialectique des écoles. Il s'avisa de mêler des opinions philosophiques dans ses sermons. On fut scandalisé d'entendre sortir de sa bouche, dans un synode, des propositions peu conformes au langage commun. Deux de ses archidiacres, Calon et Arnaud, dont le dernier était surnommé à bon droit *qui ne rit pas*, allèrent le déférer à Eugène III, pour lors à Sienne, et qui se préparait à passer en France: ils alarmèrent Saint Bernard, encore tout brillant de l'éclat que jetait sur sa personne la victoire qu'il venait de remporter sur Abailard. L'évêque de Poitiers comparut au concile de Pa-

ris en 1147. Les propositions soumises au jugement de l'assemblée étaient, 1°. que l'essence divine n'est pas Dieu; 2°. que les propriétés des personnes divines ne sont pas les personnes mêmes; 3°. que les attributs divins ne tombent pas sur les personnes divines; 4°. que la nature divine ne s'est pas incarnée, mais la personne du Verbe; 5°. qu'il n'y a point d'autres mérites que ceux de J.-C.; 6°. que le baptême n'est réellement conféré qu'à ceux qui doivent être sauvés. Gilbert, interpellé sur ces six propositions, mit tant d'adresse et de subtilité dans ses défenses, que les Pères embarrassés renvoyèrent l'affaire à un autre concile qui se tint l'année d'après à Reims, où il souscrivit à sa condamnation. Ce prélat, rendu à son diocèse, s'occupa d'instruire ses peuples, de décorer les églises, d'enrichir de nouveaux livres la bibliothèque de St.-Hilaire, et de faire fleurir les sciences dans son clergé. Il mourut, en 1154, universellement regretté. Du très grand nombre d'ouvrages qu'il avait composés, et que l'on conserve encore dans les bibliothèques, on n'a imprimé que les quatre suivants : I. Un *Commentaire* sur le livre de la Trinité de Boëce, dans l'édition générale des œuvres de ce philosophe, Bâle, 1470, in-fol. Il est plus difficile à entendre que le texte même. II. Une *Lettre* à l'abbé de St.-Florent de Saumur sur un cas de conscience, dans le 1er. vol. des *Anecdota* de dom Martène. III. Un *Traité* philosophique des six principes, dans les anciennes éditions d'Aristote, où l'on n'est guère tenté d'aller le chercher, quoiqu'il ait eu beaucoup de vogue autrefois, et qu'il ait servi de texte à plusieurs Commentaires. IV. Un *Commentaire sur l'Apocalypse*, Paris, 1512, in-8°., avec d'autres interprètes du même livre. Gilbert de la Porrée était savant; il avait de la pénétration, mais il manque de méthode; il affecte trop de tout ramener aux opinions subtiles de l'école. Son style est d'ailleurs dur, sec et embarrassé. T—D.

GILBERT *Philarète*, ou de Limbourg. *Voy.* Fucus (XVI, 143).

GILBERT DE SEMPRINGHAM, fondateur de l'ordre des Gilbertins, naquit en Angleterre au comté de Lincoln, vers 1084, peu de temps après la conquête. Il eut pour père Jocelin de Sempringham, chevalier anglais d'une illustre famille. Les historiens du temps représentent Gilbert comme disgracié de la nature du côté du corps. Mais ces défauts, disent-ils, étaient compensés par un beau caractère, une ame noble, et des vertus qui donnaient plus de lustre encore à sa haute naissance. Il fut destiné, dès l'enfance, à l'état ecclésiastique. Lorsqu'il eut fait ses humanités en Angleterre, ses parents l'envoyèrent en France perfectionner ses études dans des écoles qui jouissaient d'une grande réputation. Gilbert y entendit les meilleurs maîtres, et retourna dans son pays avec une instruction aussi étendue qu'on pouvait l'avoir alors; mais il avait encore plus de piété que de connaissances. Aussitôt après son retour, il se mit sous la discipline de Robert Blunt, qui avait quitté la place de chancelier d'Angleterre pour être évêque de Lincoln. Peu de temps après, il ouvrit, pour la jeunesse, une école, où il prenait lui-même la peine d'enseigner. Il fut ordonné prêtre par Alexandre, successeur de Blunt au siége de Lincoln, qui le fit son pénitencier. Affligé de voir la règle de St. Augustin mal observée par ceux qui la professaient, Gilbert imagina de fonder un ordre où il put la faire revivre. Il en établit

le premier monastère à Sempringham, domaine de sa famille. Pour en former les statuts, il puisa dans la règle de St. Augustin et dans celle de St. Benoît. Lorsque le monastère fut construit, et qu'il y eut réuni des religieux, il fit lui-même profession, et en prit le gouvernement. L'ordre fut appelé de *Sempringham*, du lieu où il avait été établi, et des *Gilbertins*, du nom du fondateur. Gilbert ne négligea rien pour faire fructifier cette œuvre sainte: elle fut néanmoins traversée dans ses commencements. Des laïcs, qu'il avait admis, se soulevèrent contre lui; et on chercha à décréditer l'établissement auprès d'Alexandre III. Le pape, après avoir fait prendre des informations, apaisa ces troubles, de concert avec Henri II, roi d'Angleterre. Gilbert fut aussi compromis dans l'affaire de St. Thomas de Cantorbéry. Néanmoins il acheva paisiblement sa longue carrière, et put, de son vivant, compter treize maisons de son institut, tant d'hommes que de femmes, où la règle était observée par plus de sept cents religieux, et au moins onze cents religieuses. Gilbert, avant de mourir, se démit de sa supériorité, et fit élire Roger, l'un de ses disciples, auquel il fut le premier à se soumettre et à obéir. Il finit ses jours en 1189, la même année que Henri II, étant âgé de cent six ans. Innocent III, en 1202, permit qu'on honorât la mémoire de Gilbert; et peu d'années après, son nom fut placé dans les martyrologes. Les seuls écrits qu'on cite de lui, sont: I. Les *Statuts des Gilbertins*, dans le *Monasticum anglicanum* publié à Londres en 1661. II. Un livre d'*Exhortations à ses frères*. III. Des *Lettres* à diverses personnes. L—y.

GILBERT DE VOISINS (Pierre) naquit le 16 août 1684, d'une très ancienne famille de magistrature. Il était, par sa mère née Dongois, parent de Boileau-Despréaux. Il commença, suivant l'usage de ce temps-là, sa carrière, en plaidant comme avocat dans plusieurs juridictions, et remplit ensuite avec distinction la place d'avocat du roi au Châtelet, puis devint conseiller au parlement. Sa réputation l'avait précédé au conseil d'état, où, comme maître des requêtes, il fut chargé de rapporter les affaires les plus importantes. Son mérite et ses talents fixèrent l'attention du régent, qui le fit entrer au conseil royal des finances, qu'il venait d'établir. Rappelé au barreau par son inclination naturelle, M. Gilbert obtint, en 1718, une place d'avocat général au parlement de Paris, où son éloquence mâle et sévère, son noble caractère, brillèrent jusqu'en 1739, époque de sa démission. Indépendamment des extraits de ses plaidoyers, conservés dans le *Journal des audiences*, on en possédait dans sa famille plus de 60, écrits de sa main, dont beaucoup étaient relatifs à la constitution *Unigenitus*, ou bien avaient pour objet la suppression d'écrits publiés pendant la grande querelle ecclésiastique de cette époque. Il montra dans toutes les occasions un zèle remarquable à défendre le principe de la fidélité due par les sujets à leurs souverains, et à combattre quelques prétentions exagérées de la cour de Rome. Le 22 juillet 1729, le parlement rendit un arrêt portant suppression d'une feuille, imprimée pour l'office de Grégoire VII, avec injonction à tous supérieurs de corps et communautés séculières de tenir la main à ce qu'il n'en fût fait aucun usage. Le discours de l'avocat général Gilbert de Voisins fut imprimé avec l'arrêt. Il porte principalement sur les termes dans lesquels la légende de ce pontife, donnée par Be-

noît XIII, parle de l'excommunication de l'empereur Henri IV. « On » savait, dit ce magistrat, que Grégoire VII, si célèbre par ses différends avec l'empereur Henri IV, est » celui des papes qu'on a vu pousser » le plus loin les prétentions ultramontaines ; mais on ne s'attendait pas à » voir entrer dans son éloge, et célébrer dans un office ecclésiastique, » l'excès où le conduisirent des principes si dangereux...... Est-ce » donc le chef-d'œuvre de son zèle » d'avoir entrepris de priver un roi » de sa couronne et de délier ses » sujets du serment de fidélité ? et » pouvons-nous voir sans douleur » qu'on appuie sur un fait, si digne » d'être enseveli dans l'oubli, les titres » qu'on lui donne de défenseur de l'Église, de restaurateur de sa liberté, » de rempart de la maison d'Israël?... » Souffririons-nous qu'à la faveur de » ce prétendu supplément du Bréviaire » romain, on mît dans les mains des » fidèles..... ce qui tend à ébranler les » principes invariables et sacrés de » l'attachement des sujets à leurs souverains, et ce qui blesse les maximes que l'on a toujours maintenues » dans ce royaume très chrétien, avec » la constance la plus invincible? » Ce fut en faveur de son fils que M. Gilbert se démit de la charge d'avocat général : il profita de ses loisirs pour entreprendre le dépouillement de l'immense recueil des manuscrits de Brienne. Une copie de cette collection précieuse, due aux soins d'Antoine de Loménie, secrétaire-d'état, était tombée entre ses mains : mais trouvant avec raison que le défaut de table la rendait presque inutile, il brava la fatigue d'un travail aussi fastidieux (1); et loin de chercher à s'en faire un mérite, il répéta souvent que ce travail n'avait été pour lui qu'un délassement pendant dix-huit années. Il en composa un répertoire raisonné qui forme trois gros volumes in-4°., entièrement écrits de sa main. Au mois de mai 1740, le roi le nomma conseiller-d'état, puis premier président au grand-conseil pour l'année 1744. Ayant eu la douleur de survivre à son fils, devenu président à mortier, et mort en 1754 à Soissons, où était exilée une partie du parlement, il composa lui-même l'épitaphe de ce fils chéri, qui laissait bien des regrets dans la magistrature. En 1757, M. Gilbert fut nommé au conseil des dépêches par le roi, qui voulait toujours avoir l'avis d'un magistrat aussi éclairé. Souvent même il fut chargé par le gouvernement de la rédaction de mémoires particuliers; et il eut part à presque tous les réglements utiles qui ont paru de son temps. Ce n'est qu'en 1787 que son petit-fils, élevé par lui, fit imprimer deux *Mémoires sur les moyens de donner aux protestants un état civil en France, composés de l'ordre du roi Louis XV, par M. Gilbert de Voisins, conseiller d'état*, etc., suivis d'un *Projet de déclaration*. Il mourut le 20 avril 1769, âgé de 85 ans. Son épitaphe, composée par M. Le Beau, et placée dans l'église de St. Séverin de Paris, retrace fidèlement et avec élégance ses vertus comme magistrat et comme homme privé. — Pierre-Paul Gilbert de Voisins, petit-fils du précédent, après avoir été, comme lui, avocat du roi au Châtelet, et avoir passé ensuite de la charge de greffier en chef du parlement de Paris à celle de président à mortier, fut, en novembre 1793, une des victimes du tribunal révolutionnaire. A sa mort, la bibliothèque précieuse qu'il

(1) Fontette attribue à Lancelot la table qui existe en 2 vol. in-fol. à la bibliothèque du Roi.

tenait de sa famille, a été entièrement dispersée. L—P—E.

GILBERT DES MOLIÈRES. *Voy.* GIBERT.

GILCHRIST (EBÉNÉZER), médecin, né, en 1707, à Dumfries, en Écosse, où il mourut en 1774, n'est connu que par l'ouvrage suivant : *The use of sea-voyages in medicine*, Londres, 1759, in-8°. ; ce traité, dont il y a eu plusieurs éditions, a été traduit en français, par Bourru, docteur régent de la faculté de médecine de Paris, sous le titre d'*Utilité des voyages sur mer*, etc., Londres, 1770, in-8°. Cette production, extrêmement faible sous tous les rapports, a pour but de fixer l'attention des médecins sur les avantages de la navigation dans le traitement de la consomption et de plusieurs autres maladies chroniques et nerveuses. L'auteur y rapporte un assez grand nombre de guérisons qu'il dit avoir opérées par le seul moyen des voyages maritimes. Toutefois ses observations sont trop inexactes et trop incomplètes pour établir, sur des preuves invincibles, l'efficacité de ce moyen, très en usage chez les anciens, et beaucoup trop négligé parmi nous. L'auteur a consigné, dans un *Appendix*, des considérations pratiques importantes sur l'emploi des bains dans les fièvres graves. CH—T.

GILDAS (ST.), surnommé l'*Albanien* ou l'*Écossais*, et que Mathieu de Westminster appelle aussi l'*Historien*, était issu du sang royal d'Angleterre, et avait été disciple de St. Patrice. Il fit ses premières études dans sa patrie, puis passa dans les Gaules, où les saintes lettres étaient enseignées par des maîtres habiles, et où la doctrine était plus pure, l'Angleterre n'étant pas encore tout-à-fait purgée du pélagianisme dont elle avait été infectée. Peut-être aussi Gildas avait-il voulu se dérober aux troubles qui désolaient ce pays. Quoi qu'il en soit, il mit son voyage à profit, et en revint avec des connaissances fort étendues dans les sciences que l'on cultivait alors, et avec une ample provision de bons livres. Le desir de mener une vie plus parfaite, et de se livrer en liberté à la contemplation, le porta à se retirer dans la solitude. Les uns disent qu'il suivit S. Cadoc, abbé de Llancarvan, dans des îles désertes (1) ; d'autres, qu'il choisit un lieu sauvage, où il put tenir ses vertus cachées : mais le bruit de sa sainteté se répandit bientôt dans tout le voisinage, et l'on accourait en foule pour être témoin d'une vie si pénitente, et pour l'entendre parler des choses du ciel. Les historiens du temps lui attribuent l'esprit prophétique. Il avait composé beaucoup d'ouvrages, dont quelques-uns, dit-on, existent encore dans la bibliothèque publique de Cantorbéry. Les principaux sont : I. *Une concordance des Évangiles.* II. *Les Actes de St. Germain et de St. Loup.* C'est vraisemblablement la relation de l'apostolat de ces deux saints en Angleterre. (*Voy.* GERMAIN d'Auxerre.) III. *Traité des premiers habitants de la Grande-Bretagne.* IV. *Histoire des Bretons.* V. Des *Prédictions en vers*, qu'on dit s'être vérifiées. VI. Deux *Commentaires*, aussi en vers, sur le VI°. livre des *Décrétales*. St. Gildas l'Albanien mourut le 29 janvier de l'an 512. L—Y.

GILDAS (S.), surnommé le *Badonique* (2), abbé et fondateur du

(1) Il paraît qu'ici S. Gildas l'*Albanien* est pris pour S. Gildas de Rhuis. Le premier était mort en 512, et S. Cadoc vivait encore en 571, 58 ans après. Il est difficile que celui-ci ait été le maître d'un homme mort si long-temps avant lui.

(2) Parce qu'il naquit l'année où les Bretons remportèrent une victoire complète sur les Saxons, près du mont Badon, aujourd'hui *Bannesdown*.

monastère de Rhuis, eut pour père un seigneur breton. La conformité de nom, presque de temps (1), d'études, et de sainteté avec le précédent, ont fait confondre ces deux personnages, attribuer à l'un des circonstances qui n'appartiennent qu'à l'autre, et ont répandu sur leur histoire réciproque une obscurité difficile à dissiper. Il paraît qu'on doit placer la naissance de S. Gildas le *Badonique* à l'an 494 (2), quoique Moréri la recule jusqu'en 520. Gildas de Rhuis fut mis dès sa première jeunesse sous la discipline de S. Iltut, et élevé dans le monastère de ce savant et saint abbé. Il s'y forma à la piété et à l'amour de l'étude. On dit qu'il y reçut l'ordre de prêtrise, et qu'il passa ensuite dans la partie septentrionale de l'Angleterre, où il convertit des païens et des hérétiques. La dévotion lui fit entreprendre le voyage de Rome et de Ravenne pour y visiter le tombeau des saints Apôtres et celui de S. Apollinaire. Enfin il vint fixer son séjour dans l'Armorique, ou petite Bretagne, aux environs de Vannes, et y construisit le monastère de Rhuis, qui a subsisté jusqu'à ces derniers temps. Après y avoir réuni un nombre suffisant de religieux, et établi une bonne discipline, il se retira de l'autre côté du golfe dans une grotte solitaire, pour s'y livrer avec plus de liberté à la prière et aux exercices d'une vie pénitente. Cela ne l'empêchait pas de visiter quelquefois le monastère pour y entretenir la ferveur, et de donner ses soins à la direction des personnes pieuses qui avaient recours à lui. Il mourut dans l'île d'Houat, en 570 selon Ussérius, et selon d'autres en 581. Il y a une Vie de S. Gildas écrite au XIe. siècle par un religieux de Rhuis, sur des pièces tirées des archives de l'abbaye : les deux Gildas y sont souvent confondus. Cette Vie se trouve dans les Bollandistes. Dom Mabillon en a donné une édition plus correcte dans ses *Acta SS. ordinis sancti Benedicti*; elle se trouve aussi dans les *Vies des SS. de Bretagne*, par D. Lobineau. Voyez aussi l'*Histoire* de ce pays par le même, et les *Mémoires* de D. Morice. S. Gildas est patron de la ville de Vannes, et le martyrologe en fait mention le 29 janvier. — GILDAS, surnommé *le Sage*, souvent confondu avec les précédents, naquit dans le pays de Galles en 493 selon quelques auteurs, ou selon Leland en 511. Ce dernier ajoute qu'il se retira dans une île déserte nommée *Hulms*, située dans le canal de Bristol, mais qu'obligé de l'abandonner à cause des fréquentes incursions des pirates, il vint dans l'abbaye de Glastonbury, où il passa le reste de ses jours. On le regarde comme le plus ancien écrivain de la Grande-Bretagne dont il nous soit resté quelque chose. Il est auteur d'une Lettre sur la ruine de la Grande-Bretagne, *De excidio Britanniæ*, publiée à Londres (1525, in-8°.), et par les soins de Polydore-Virgile, Bâle, 1541, in-8°.; elle est aussi insérée dans la Bibliothèque des Pères, et au tome III des *Rerum Anglicarum scriptores veteres*, de Gale, 1687, in-fol.: on en connaît une traduction anglaise, Londres, 1625, in-12. Cette lettre est divisée en deux parties. Dans la première, Gildas reproche aux princes et aux grands leurs désordres, et donne un précis de l'histoire de la Grande-Bretagne depuis

(1) Gildas l'*Albanien* n'étant mort qu'en 512, et Gildas *Badonique* étant né en 494, ils peuvent être regardés comme contemporains.

(2) Bède place la victoire remportée sur les Saxons au mont Badon la quarante-quatrième année après l'invasion de ces peuples, laquelle eut lieu en 451. La victoire des Bretons et la naissance de S. Gildas *Badonique* datent donc de 494.

l'invasion des Romains jusqu'à son temps. Dans la deuxième, intitulée *Castigatio cleri*, il se plaint du relâchement et des vices du clergé, et n'hésite point à attribuer à une juste punition de Dieu tous les maux causés par l'invasion des barbares. II. On a encore de Gildas des *Canons* et des *Réglements de discipline à l'usage de l'Irlande*, recueillis par dom Luc d'Achery, tome IX de son Spicilége. — Un troisième GILDAS, aussi Anglais, et de l'ordre de S. Benoît, florissait vers l'an 860, et avait composé plusieurs ouvrages historiques, dont la perte serait à regretter s'il ne les avait pas remplis de fables, *ut si abfuisset illa prodigiosa fingendi temeritas, imò mentiendi libido, laudem nullis unquàm sæculis obscurandam obtinuisset*, dit Pits, n°. 129. L—Y.

GILDON, rebelle, gouverneur d'Afrique sous le règne d'Arcadius et d'Honorius, était frère de Firmus, qui suscita la guerre dans ce pays en 373. Le comte Théodose, qui y commandait à cette époque, satisfait de la conduite de Gildon, le nomma gouverneur de plusieurs provinces; Gildon s'y conduisit en sujet fidèle jusqu'au temps de la rebellion d'Eugène, contre lequel il refusa d'envoyer ses troupes. Cependant, après la défaite de l'usurpateur, il se soumit de nouveau, et reconnut l'autorité d'Honorius, à qui Théodose avait laissé l'Afrique en partage. Mais bientôt s'abandonnant sans réserve à toutes les passions qu'il avait su dissimuler jusqu'à ce jour, ambitieux, avare, cruel et débauché, il songea à se faire un appui de l'eunuque Eutrope qui gouvernait la cour d'Orient, et dont il préférait la honteuse faveur au gouvernement de Stilicon, tuteur d'Honorius: il fit reconnaître l'autorité d'Arcade en Afrique; mais les Africains et les soldats désavouèrent sa conduite auprès d'Honorius: celui-ci le traduisit devant le sénat de Rome, et on conclut à déclarer la guerre au rebelle et à punir sa trahison. Cependant les moyens manquaient, lorsque la violence de Gildon fournit des armes contre lui; il voulut entraîner son frère Mazascel dans sa révolte, et sur son refus il attenta à sa vie, et fit massacrer ses deux fils. Mazascel s'enfuit en Italie, où il fut jugé propre à servir l'Etat en satisfaisant ses propres ressentiments; il s'embarqua à Pise avec une armée de six mille hommes, débarqua en Numidie, et marcha droit contre Gildon, qui l'attendait à la tête de soixante-dix mille hommes. A la vue de ces forces redoutables, Mazascel se repentit de s'être avancé; enfin rassuré, disent les historiens, par une vision miraculeuse, il s'approcha de ses ennemis, parla avec douceur aux premiers qu'il rencontra: reconnu par plusieurs officiers qui le chérissaient, il en est insensiblement entouré; bientôt toute l'armée de Gildon l'abandonne, et passe sous les ordres de son frère. Dans cette détresse, l'usurpateur gagna la côte, et se jeta sur un vaisseau: une tempête le força de revenir au port de Tabraca, près d'Hippone, où il fut pris, accablé d'outrages et jeté dans un cachot. Tandis qu'on attendait les ordres de l'empereur pour décider de son sort, il prévint son arrêt, et s'étrangla lui-même en 398. Le triomphe de Mazascel fut de courte durée: soit que ce succès excitât la jalousie de Stilicon, soit que celui-ci doutât de la fidélité de Mazascel, il le fit surprendre sur un pont près de Milan et jeter dans l'eau la même année.

L—S—E.

GILDON (CHARLES), écrivain anglais, né en 1665 à Gillingham près de Shaftesbury, dans le comté de Dorset, de parents catholiques romains, fut envoyé faire ses études au collège des Anglais, à Douai. Sa famille le destinait à la carrière ecclésiastique, qui n'était pas sa vocation. De retour dans sa patrie et devenu son maître, il commença par venir dissiper à Londres la plus grande partie de son bien, qui était considérable. Il épousa à 23 ans une femme sans fortune, dont il eut plusieurs enfants; et, réduit bientôt à l'indigence, il se fit auteur par nécessité. Il n'a écrit qu'en anglais : son premier essai fut un recueil de 500 lettres, sous le titre de *Postillon dévalisé*, Londres, 1692. Il donna ensuite quelques traductions, et publia en 1693 un ouvrage impie de Charles Blount, les *Oracles de la raison*, auquel il ajouta une notice sur la vie de l'auteur, contenant une pompeuse apologie du suicide, 1693, in-12. Après avoir passé ainsi de la doctrine catholique à l'incrédulité, il revint au déisme, comme à un terme moyen. Son *Manuel du déiste*, ou *Examen rationel de la religion chrétienne, avec des observations sur Hobbes, Spinosa, les Oracles de la raison*, etc., publié en 1705, est le meilleur de ses ouvrages, s'il faut en croire Leland (*Vies des écrivains déistes*, tom. 1, pag. 43). Gildon a donné au théâtre quelques tragédies écrites d'un style emphatique, et des comédies qui furent reçues froidement. C'était un homme d'une vaste littérature, mais d'un esprit médiocre, qui s'essaya dans presque tous les genres d'écrire, et n'eut d'éclat dans aucun; ce qui ne l'empêchait pas de montrer un goût extrêmement sévère à l'égard des ouvrages de ses contemporains. C'est ainsi qu'il se permit (1714) quelques critiques sur un chef-d'œuvre, la *Boucle de cheveux enlevée*, de Pope, qui en retour l'accola au critique Dennis dans la Dunciade. C'est néanmoins comme critique que Gildon paraît avoir montré le plus d'habileté; cette opinion est confirmée par ce qu'on rapporte que Pope était persuadé qu'Addison l'employait à écrire contre lui. On a aussi de Gildon une vie de Betterton, 1710, une Grammaire anglaise, et un Traité intitulé l'*Art poétique complet*, 1718, 2 vol. in-8°., et les *Lois de la poésie*, telles qu'elles sont établies par le duc de Buckingham dans son Essai sur la poésie, par le comte de Roscommon dans son Essai sur les traductions en vers, et par le lord Lansdown sur les écarts en poésie, éclaircies et expliquées, 1721, in-8°. Il mourut le 12 juin 1723, de sa mort naturelle, quoique dans sa notice sur Charles Blount, 31 ans auparavant, il eût déclaré qu'il terminerait ses jours comme lui. X—s.

GILEMME (YVES(1), se disant magicien, vivait sous le roi de France Charles VI; il s'était associé une fille nommée Marie de Blansi, Perrin Hemery, serrurier, et Guillaume Floret, clerc, et leur faisait prendre part à ses sortiléges, ou plutôt à ses impostures. Il prétendait entretenir commerce avec les esprits, et disait qu'il avait à ses ordres trois diables qui exécutaient tout ce qu'il leur commandait. Il offrit de guérir, par des paroles magiques, le roi, qui alors était en démence : « Il fut délibéré, dit Juvénal des Ursins, qu'on essayerait et souffrirait leurs invocations ; ils demandèrent qu'on leur baillât douze hommes enchaînés de fer ; » voulant sans doute donner une

(1) D'autres le nomment *Pierre*. Juvénal des Ursins, auteur à peu près contemporain, le nomme *Yves*.

preuve de leur pouvoir, en faisant tomber leurs chaînes : mais « rien ne firent, » dit le même historien. Ils alléguèrent pour s'excuser que les douze hommes avaient fait le signe de la croix, ce qui avait empêché l'effet du charme. L'un d'eux, interrogé par le prévôt de Paris, convint de la fourberie ; ce magistrat les fit saisir, et « le 24e. jour de mars 1403 ils furent publiquement preschés et les punitions faites suivant le cas, c'est-à-dire *ards et brûlés*. » Ce ne fut pas du moins pour être *sorciers*; car ils avaient prouvé, à n'en pouvoir douter, qu'il s'en fallait beaucoup qu'ils le fussent. L—y.

GILIANEZ, ou plus correctement *Gilles Anès*, navigateur portugais, était de Lagos. Homme de sens et de courage, il fut un de ceux qui servirent le mieux les desseins de l'infant dom Henri de Portugal, occupé de pousser les découvertes le long de la côte d'Afrique. En 1433 il essaya de doubler le cap Bojador, que l'on regardait alors comme l'extrémité du monde. Une première tentative ne fut pas heureuse, quoiqu'Anès eût garanti au prince le succès de l'entreprise. Écarté de sa route par la tempête, et jeté sur l'une des Canaries, Anès s'empara, par force, de quelques naturels qu'il amena en Portugal. Henri, indigné de cette violence, le reçut avec tant de froideur, que, pour réparer sa faute, ce navigateur jura de périr ou de réussir : il repartit la même année. Cette fois le succès couronna ses efforts, et inspira une nouvelle ardeur au prince et aux Portugais. L'année suivante, Anès s'avança quatre-vingt-dix milles plus loin que le cap Bojador. Il fit un troisième voyage en 143[illegible], et alla jusqu'au 21e. degré de latitude : le manque de provisions le força de retourner à Lagos. Dans ces deux voyages, les Portugais avaient poursuivi les Maures sans en saisir un seul, et avaient donné à un lieu le nom d'*Angra dos cavallos*, parce qu'ils y avaient débarqué des chevaux, et à un autre celui d'*Angra dos ruivas*, à cause de la grande quantité de phoques qu'ils y tuèrent, et dont ils rapportèrent les peaux, qui devinrent un objet de commerce et encouragèrent à tenter d'autres entreprises. Anès, après être resté plusieurs années à Lagos sans reprendre la mer, fut en 1445 un des négociants de cette ville qui se formèrent en compagnie pour équiper six caravelles, destinées à trafiquer le long des côtes d'Afrique nouvellement découvertes. Cette expédition fut commandée par Lançarot. Anès fit un nouveau voyage en 1446, et fut chargé l'année suivante, par l'infant, d'aller à Gomera, l'une des Canaries, remettre des prisonniers qui en avaient été enlevés contre la foi des traités. Il relâcha au cap Verd, où les nègres lui tuèrent cinq hommes : il s'en vengea sur les Maures à Arguin, où il fit esclaves quarante-huit habitants. En repassant par l'île de Palma, il voulut prendre deux femmes à son bord : assailli par les naturels, il eût péri si Diégo Gonzalès, un de ses officiers, ne l'eût sauvé par des prodiges de valeur. Anès retourna ensuite à Lagos, où la dignité d'amiral que lui avait conférée le prince, lui donna occasion de contribuer aux progrès ultérieurs des découvertes. E—s.

GILIBERT (Jean-Émanuel), célèbre médecin et naturaliste français, naquit à Lyon, le 21 juin 1741. Destiné par ses parents à l'état ecclésiastique, il éprouva autant d'aversion pour les lucubrations de la théologie que d'attrait pour les sciences exactes. Charmé des démonstrations anatomiques, par lesquelles on ter-

minait communément le cours de philosophie dans les grands colléges de France, il sentit pour l'art médical un goût, qui bientôt devint une passion; et il alla, en 1760, l'étudier à Montpellier. Après deux ans de séjour dans cette ville savante, il défendit, sous les auspices de Charles Leroy, une thèse *Sur la puissance de la nature pour la guérison des maladies*. Reçu docteur, il revit sa patrie, et choisit, pour exercer sa profession, le petit village de Chazay, où il trouvait les moyens d'appliquer utilement les grandes connaissances qu'il possédait en histoire naturelle, et surtout en botanique. Le ministre de Portugal et celui de Pologne demandèrent en même temps à l'immortel Haller un sujet capable de fonder une école de médecine. Gilibert fut proposé; il opta pour la Pologne, et partit en 1775. Il signala son arrivée à Grodno par l'établissement d'un beau jardin botanique, et par des leçons de médecine clinique qui attirèrent un nombreux concours d'élèves. Gilibert suivit l'université lorsqu'elle fut transférée à Wilna, et remplit honorablement les chaires d'histoire naturelle et de matière médicale. L'âpreté du climat lithuanien et le zèle infatigable du professeur avaient fréquemment altéré sa santé depuis neuf années. Une fièvre catarrhale adynamique le conduisit aux portes du tombeau. A peine convalescent, il eut à soutenir une cruelle épreuve: un ministre tombé dans la disgrâce par l'éclat et le scandale de ses prévarications, lui imputa sa chute, et lui suscita une foule d'ennemis dangereux. Tant de contrariétés accablèrent son courage, et lui firent détester le ciel de la Pologne. Il sollicita sa retraite; et, malgré la rigueur des frimas, il se mit en route au mois de février 1783, vivement regretté de ses disciples, et du bon roi Stanislas, qui lui avait constamment témoigné une bienveillance particulière. Le retour de Gilibert à Lyon fut une véritable fête pour lui, et pour ses compatriotes, qui s'empressèrent de lui donner des preuves multipliées d'estime, de confiance et d'amitié. Il fut élu médecin de l'hôtel-dieu, médecin en chef des épidémies, professeur au collége de médecine, membre de l'académie, et de la société d'agriculture. Le bonheur dont il jouissait, fut troublé par les orages politiques. Nommé, au commencement de l'année 1793, maire de Lyon, il se conduisit en magistrat vertueux et éclairé. Ces qualités étaient fréquemment alors des titres de proscription: Gilibert fut précipité dans un cachot. Rendu à la liberté, il n'en goûta pas long-temps les charmes. La commission départementale le choisit pour la présider pendant le mémorable siége de Lyon. Ne voulant pas survivre à la ruine de son pays, il brûla deux amorces sur sa poitrine sans pouvoir se tuer. Obligé de fuir, séparé des siens, manquant de tout, il erra d'asile en asile, dormant contre une borne lorsque le sommeil le forçait de s'arrêter, cherchant quelquefois un gîte plus sûr dans l'épaisseur des forêts, réduit, pour éviter les grandes routes, à traverser au mois de décembre des rivières glacées. Après dix-huit mois d'exil et de persécutions, il rentra dans sa chère patrie, honoré pour son dévouement courageux, et recherché pour ses rares talents. La chaire d'histoire naturelle à l'école centrale lui fut décernée; et certes personne n'était plus digne de l'occuper. Pendant le cours de l'année 1810, il fut tourmenté par des accès d'une goutte irrégulière, et par de vives douleurs qui annonçaient indubitablement la

présence de calculs dans la vessie. Quatre années de souffrances presque continuelles ne purent aigrir son caractère, ni lasser sa patience. Enfin, il succomba le 2 septembre 1814, laissant un fils qui marche sur ses traces, et des ouvrages estimés : I. *Les chefs-d'œuvre de M. de Sauvages*, ou *Recueil des dissertations de cet auteur qui ont remporté le prix dans différentes académies, corrigés, traduits ou commentés par M. J. E. G.*, Lyon, 1770, deux vol. in-12. Un Mémoire de l'éditeur sur les alaitements mercenaires, considérés comme une cause de la dépopulation des États, termine cet utile recueil. II. *L'anarchie médicinale*, ou *la médecine considérée comme nuisible à la société*, Neuchatel, 1772, trois vol. in-12. C'est à cette production, composée dans sa charmante solitude de Chazay, que Gilibert dut le précieux avantage d'être distingué par le grand Haller, qui cite honorablement le médecin-philosophe lyonnais, dans ses Bibliothèques anatomique et chirurgicale : « L'auteur, dit-il, présente un tableau fidèle et animé de tous les abus qui déshonorent l'art de guérir ; il peint des plus vives couleurs l'ignorance, le monopole, le charlatanisme et la mauvaise foi des pharmaciens, des chirurgiens et des médecins eux-mêmes. » Les réformes qu'il indique, les améliorations qu'il propose, révèlent un esprit judicieux. Il a publié de nouveaux développements à ses premières idées dans une lettre adressée, en 1792, à Tissot, de Lausanne, et insérée dans divers journaux. III. *Flora lithuanica*, Grodno, 1781, deux vol. in-12. IV. *Indagatores naturæ in Lithuaniâ*, Wilna, 1781, in-8°. V. *Exercitium botanicum in scholâ principe universitatis Vilnensis peractum*, Wilna, 1782, in-12. Personne n'a répandu plus de lumière que Gilibert sur l'histoire naturelle de la Pologne : il a fait connaître quelques minéraux, plusieurs animaux et une immense quantité de plantes, qui jusqu'alors avaient été mal observés, ou ne l'avaient pas été du tout. VI. *Prælectiones Antonii de Haen*, Lyon, 1784, deux vol. in-4°. Ces leçons du professeur de Vienne sont enrichies, par l'éditeur, d'une préface, et d'une table analytique qui sert de commentaire au texte. VII. *Caroli Linnæi, botanicorum principis, Systema plantarum Europæ*, Lyon, 1785, 4 vol. in-8°. VIII. *Caroli Linnæi Fundamentorum botanicorum pars prima*, Lyon, 1786, deux vol. in-8°. On préfère à ces fragments, à ces *choix*, toujours un peu arbitraires, les œuvres originales, pures et complètes du savant naturaliste suédois. IX. *Abrégé du Système de la nature de Linné*, Lyon, 1802, in-8°. Ce premier volume, composé de 700 pages, ne renferme que les mammifères. Gilibert ne se borne point au rôle d'abréviateur ; il s'attache principalement à décrire les formes, l'organisation, les mœurs des animaux dont l'homme retire une utilité réelle : il joint ses propres observations à celles des voyageurs, des zoologistes les plus célèbres ; il donne des renseignements curieux sur le castor, l'élan, l'ours, le lynx, le hérisson. X. *Démonstrations élémentaires de botanique*. Rédigés d'abord par Marc-Antoine-Louis Claret de la Tourette et François Rozier, ces éléments virent pour la première fois le jour en 1766, et pour la seconde en 1773, deux vol. in-8°, fig. (*Voyez* LATOURETTE et ROZIER.) Chargé de préparer une 3e. édition, Gilibert agrandit et perfectionna le plan de ses prédécesseurs ;

les *Démonstrations* parurent à Lyon, en 1789, augmentées d'un volume, et réunirent tous les suffrages. Le besoin d'une quatrième édition ne tarda point à se faire sentir, et l'infatigable éditeur crut devoir la porter à quatre volumes (1796); mais cette fois l'entreprise ne fut pas couronnée d'un succès aussi complet : on trouva que le tome *additionnel* surchargeait un manuel destiné aux élèves, plutôt qu'il ne l'enrichissait; on regarda comme un hors-d'œuvre, comme une superfétation, les deux volumes in-4°. de planches, par lesquels le libraire Bruyset, homme d'ailleurs fort instruit en plus d'un genre, prétendit compléter les *Démonstrations élémentaires*. Celles-ci, débarrassées de tout ornement superflu, et réduites aux trois volumes qui les composent essentiellement, sont un guide précieux pour le botaniste et pour le médecin. Il n'existe peut-être aucun livre où les principes de la science phytologique soient présentés avec plus de méthode, d'exactitude et de clarté. Le système sexuel de Linné s'y trouve constamment associé à la classification *corollaire* de Tournefort. La description de chaque plante est accompagnée de son histoire économique et médicale. Gilibert ne prodigue pas aveuglément sa confiance; il ne se laisse point entraîner par l'autorité des noms les plus célèbres; il ne répète point les éloges fastueux accordés et comme prostitués aux herbes les plus inertes : l'expérience clinique est sa boussole; il écrit sous sa dictée. XI. *Exercitia phytologica, quibus omnes plantæ Europææ quas vivas invenit in variis herbationibus, in Lithuaniâ, Galliâ, Alpibus, analysi novâ proponuntur, ex typo naturæ describuntur, novisque observationibus, empore florendi, usibus medicis et æconomicis, propriâ autoris experientiâ natis*, Lyon, 1792, deux vol. in-8°., fig. XII. *Histoire des plantes d'Europe*, ou *Éléments de botanique pratique*, Lyon, 1798, deux vol. in-12, fig.; seconde édition, Lyon, 1806, trois vol. in-8°., fig. XIII. *Le calendrier de Flore*, Lyon, 1809, in-8°. XIV. *Adversaria medico-practica prima, seu Annotationes clinicæ quibus præcipuè naturæ medicatricis jura vindicantur, artisque priscæ simplicitas numerosis peculiaribus observationibus stabilitur*, Lyon, 1791, in-8°.; trad. en allemand, avec des notes, par le professeur E. B. G. Hebenstreit, Leipzig, 1792, in-8°., fig. XV. *Le médecin naturaliste*, ou *Observations de médecine et d'histoire naturelle*, Lyon et Paris, 1800, in-12, fig.; trad. en allemand, Nuremberg, 1807, in-8°., fig. Le but principal de ces deux traités est de prouver la puissance médicatrice de la nature et les dangers incalculables de la polypharmacie. J. J. Rousseau desirait que la médecine vînt sans le médecin; Gilibert, au contraire, venait sans la *médecine*, et sauvait presque toujours son malade; car le nombre des guérisons est infailliblement en raison inverse de celui des médicaments employés. Les travaux importants de Gilibert ont obtenu la plus belle des récompenses : son nom est glorieusement inscrit dans les fastes de la botanique. Une plante décandrique lui avait d'abord été consacrée par le compilateur Gmelin, dans sa vaste et très incorrecte édition du *Système de la nature*, de Linné : mais ce genre, mal établi, n'a point été adopté. Le titre de *Gilibertia* est conservé à un arbre découvert dans les forêts du Pérou, par Ruiz et Pavon : il se compose jusqu'à présent d'une seule espèce, à fleurs ombellées, qui

va se ranger dans la famille des aralies, et enrichir la classe très peu nombreuse de l'heptandrie. Le docteur E. Sainte-Marie a publié, en 1814, à Lyon, un *Éloge historique de M. Jean-Emmanuel Gilibert*, dont nous avons souvent profité. C.

GILIMER ou Gelimer. *Voy.* BÉLISAIRE.

GILL (JEAN), théologien anglais, de la secte des anabaptistes, était fils d'un diacre de la congrégation anabaptiste de Ketterling, dans le comté de Northampton, où il naquit en 1697. Son esprit et ses connaissances précoces attirèrent l'attention de plusieurs ecclésiastiques, qui fréquentaient la boutique d'un libraire où Gill passait une partie de son temps à lire. Telle était son ardeur pour la lecture, qu'elle avait donné lieu à une locution proverbiale dans le pays : *Cela est sûr*, disait-on, *comme il l'est que Jean Gill est dans la boutique du libraire*. Il acquit une grande connaissance de la théologie et des sciences morales, ainsi que des langues anciennes, et devint surtout profondément versé dans la langue hébraïque. Il commença à prêcher en 1716, exerça d'abord ses fonctions à Higham-Ferrars, où il se maria en 1718, et fut nommé, en 1719, à vingt-deux ans, pasteur d'une congrégation de sa secte, établie dans Southwark, à Londres; il la dirigea avec réputation pendant plus de cinquante-un ans. Après avoir publié quelques sermons et des écrits de controverse théologique, il donna, en 1728, in-fol., une *Exposition du Cantique des cantiques*, dans laquelle il soutenait, contre Whiston, l'authenticité de cet ouvrage. Ses prédications étant singulièrement goûtées par les différentes classes des *dissenters*, qui ne pouvaient convenablement paraître à un temple d'anabaptistes, il consentit, en 1729, à faire chaque semaine un discours (*lecture*), pour lequel on souscrivait, et qu'il continua de prononcer jusqu'en 1756 avec beaucoup de succès. Il fit paraître dans cet intervalle plusieurs ouvrages, dont le plus considérable est une *Exposition du Nouveau-Testament*, en 3 vol. in-fol. 1746-47-48. A cette occasion, l'université d'Aberdeen lui conféra, sans sollicitation de sa part et d'une manière distinguée, le degré de docteur en théologie. Son *Exposition de l'Ancien-Testament*, publiée depuis en 6 vol. in-fol., compléta son Commentaire sur la Bible, qui, devenu rare et recherché, a été réimprimé à Londres, en 1810-1812, en 10 vol. in-4°. Gill mourut à Camberwell, le 14 octobre 1771. On a aussi de lui : I. Un *Corps de théologie*, 3 vol. in-4°., 1769-1770. II. *La cause de Dieu et de la Vérité*, 4 vol. in-8°., 1735 et années suivantes. III. *Considérations sur les prophéties de l'Ancien-Testament, où l'on prouve qu'elles ont été littéralement accomplies en la vie de Jésus*. IV. *Dissertation sur l'antiquité de la langue hébraïque, les lettres, les voyelles, les points et les accents*, 1767. Tous ces ouvrages prouvent une grande érudition et de laborieuses recherches; mais le style en est sec et diffus. X—s.

GILLES (Le comte), en latin *Ægidius*, était fils de Syagrius. Son aïeul avait possédé les plus grandes charges de l'empire. En 456, Ricimer, Suève d'origine, et petit-fils de Vallia par sa mère, envoya le comte Gilles dans les Gaules, en qualité de grand-maître de la milice. Dans l'exercice de cette charge, il s'acquit une telle renommée de piété et de sagesse, que lorsque les Francs, irrités des débauches de leur roi Childéric, l'eurent chassé du trône, en 457, ils

choisirent Gilles pour leur chef. Ce dernier s'était attaché au parti de l'empereur Majorien : dans la même année 457, il étouffa une faction qui s'était formée dans les Gaules, soumit Lyon, siége de la revolte, y mit garnison, et fit reconnaître Majorien. Cet empereur, ayant été assassiné par l'ordre de Ricimer le 7 août 461, Gilles reprit les armes pour venger sa mort : mais Ricimer suscita de nombreux ennemis au comte. Gilles fut attaqué dans une ville située sur le Rhône, et courut les plus grands dangers. Théodoric, roi des Visigoths, se rangea aussi parmi ses ennemis, et envoya contre lui le prince Frédéric, son frère, avec une armée. Un combat eut lieu entre les rivières de Loire et du Loiret. Le frère du roi des Visigoths fut battu, et perdit la vie. Gilles passa ensuite la Loire, assiégea plusieurs places, entre autres celle de Chinon. Dans l'année 464, il envoya des ambassadeurs en Afrique, pour contracter un traité d'alliance avec le roi des Vandales. Mais des revers cruels vinrent renverser, à cette époque, la fortune brillante du comte. Les Francs s'étaient lassés de la domination d'un étranger qui, entraîné dans de fréquentes guerres, les gouvernait avec dureté. D'un autre côté, Childéric, en quittant son trône et sa patrie, avait laissé dans les Gaules son ami et son confident Vinomadus, en le chargeant du soin de faciliter son retour. Vinomadus gagna la confiance de Gilles, et l'entraîna dans diverses démarches qui indisposèrent les Francs. Les choses parvenues au point qu'il desirait, il envoya à Childéric la moitié d'une pièce d'or qu'ils avaient coupée en se quittant. A ce signal, l'ancien roi des Francs revint de la Thuringe, fut reconnu par ses sujets, et battit Gilles. Evaric, roi des Visigoths, l'accabla aussi de ses armes, et le dépouilla d'une de ses provinces. Gilles se retira à Soissons, où il mourut (même année 464), les uns disent empoisonné, les autres, assassiné. Il régna en tout sur les Francs huit années. Son fils Syagrius recueillit les débris de sa fortune, dont il ne jouit pas long-temps. (*Voy.* CLOVIS.) Quelques historiens modernes ont traité de fable le règne de Gilles, qui n'est appuyé que sur le récit de Grégoire de Tours ; mais le docte Fréret, dans son *Mémoire sur l'origine des Français*, a levé tous les doutes qui pouvaient exister sur ce point historique. ST. P—R.

GILLES (SAINT), Grec de nation, et peut-être d'Athènes même, était-il né au commencement du VIe. siècle, ou seulement en 640 ? Cette question a partagé les savants. Bollandus, et un érudit plus moderne, ont donné de fortes raisons à l'appui de cette dernière opinion ; et il est d'ailleurs nécessaire qu'elle soit fondée pour trouver le titre de propriété des vastes et riches domaines qui furent, pendant onze cents ans, le patrimoine des successeurs du pieux ermite. Le roi visigoth Wamba, l'ayant découvert, par hasard, en l'an 673, au fond d'une grotte, lui donna, dit-on, l'immense territoire au milieu duquel le Saint bâtit bientôt une église et un monastère. Il s'était renfermé, trois ans avant la rencontre de Wamba, dans la caverne où il fut trouvé par ce prince, après en avoir passé deux auprès de l'évêque d'Arles, et s'être formé aux austérités de la vie solitaire, sous les leçons d'un anachorète établi sur les bords du Gardon, dans un désert du diocèse d'Uzès. Pour se soustraire à la juridiction de l'ordinaire, et ne reconnaître que celle du Saint-Siége, Gilles lui donna son

abbaye; et le pape Benoît II ne manqua pas de la déclarer indépendante de toute puissance séculière, privilége que, plus tard, les moines surent si bien faire valoir contre les comtes de Toulouse. Mais du vivant du fondateur, la bulle du Saint-Père n'avait pas été respectée par les Sarrasins. Gilles se vit obligé, à leur approche, d'aller chercher un refuge auprès de Charles Martel. Cependant les infidèles ayant été défaits par Eudes, le saint revint dans son abbaye, et eut du moins la satisfaction d'y mourir: ce fut le 1er. septembre 721. Les miracles se multiplièrent sur son tombeau: ils attirèrent des pèlerins en foule; et il s'éleva en peu de temps, autour du monastère, une ville considérable, dont les habitants changèrent en une contrée riante et fertile, les bois et les marais que les moines tenaient de la libéralité de Wamba.
V. S. L.

GILLES (Nicole), chroniqueur, né dans le xve. siècle, exerça les charges honorables de notaire et secrétaire du roi Louis XII, et de secrétaire du trésor jusqu'en 1496; il s'en démit alors, et mourut à Paris en 1503. L'ouvrage que nous avons de lui est intitulé: *Les Annales et Chroniques de France, de l'origine des François et de leur venue ès Gaules, avec la suite des rois et princes, jusqu'au roi Charles VIII*, Paris, 1492, in-4°., première édition très rare; ib., 1498, in-fol.; Caen, 1510, in-4°.; Paris, 1525, 1547, 2 vol. in-fol.; il existe de ces deux éditions des exemplaires sur peau de vélin; ibid., 1552, 2 vol. in-8°., édit. recherchée des curieux pour la beauté de l'impression et la commodité du format. L'auteur n'a fait qu'abréger les chroniques de St. Denis et de Guillaume de Nangis, et son ouvrage ne commence à devenir intéressant qu'au règne de Louis XI; mais il se montre toujours crédule, peu judicieux, et on n'oserait pas le citer aujourd'hui comme autorité. Les *Annales* de N. Gilles ont été continuées par Denis Sauvage, jusqu'à François II, Paris, 1560, 1562, 1566, in-fol.; par Belleforest, jusqu'à Charles IX, Paris, 1573, in-fol.; par Gabr. Chappuis, jusqu'à Henri III, ibid., 1585, in-fol.; et enfin par un anonyme, jusqu'à 1617, ibid., 2 vol. in-fol. Elles ont été traduites en latin par Henri Pantaléon et Nicolas Falkner, Bâle, 1572, in-fol. Gilles est un des auteurs qui ont parlé du prétendu royaume d'Yvetot. (*Voyez* Gaultier.) — On connaît un grand nombre d'écrivains dont Gilles était le nom ou le prénom. Gilles Hochmuth, pasteur à Torgau et à Mühlberg, sur l'Elbe, à la suite de son *Schediasma de ritu ὀνομαθεσίας, nominum impositione et mutatione*, (Wittemberg, 1725, in-8°.), en a signalé un grand nombre, sous ce titre: *Recensus nomine et cognomine* CXLII *Ægidiorum genere, scriptis et eruditione clarorum*; il est vrai que la plupart de ces cent quarante-deux Gilles sont passablement obscurs, et que les notices qu'il en donne sont bien superficielles. W—s.

GILLES (Pierre), en latin *Gyllius*, l'un des premiers en France qui se soient occupés avec succès et d'une manière utile, de l'histoire naturelle, naquit à Albi en 1490. De bonnes études l'ayant familiarisé, dès son enfance, avec le grec et le latin, les ouvrages d'Aristote, d'Elien et de Pline, eurent bientôt pour lui un attrait particulier. Aux connaissances qu'on acquiert par la lecture, il voulut joindre ses propres observations, et il visita les bords de la Méditerranée, de Marseille à Gênes, et ceux de l'Adriatique

depuis Venise jusqu'à Naples, où il s'arrêta pendant un mois. Il revint ensuite à Venise, où il fut accueilli par Lazare Baïf, notre ambassadeur dans cette ville; et ce savant homme ne dédaigna pas de l'accompagner dans les promenades qu'il faisait sur la mer pour étudier la nature et les habitudes des poissons (1). De retour en France, Gilles demeura quelque temps près de George d'Armagnac, évêque de Rhodès, son protecteur. Ce fut à l'invitation de ce prélat qu'il composa son ouvrage, *De vi et naturâ animalium*. Il le dédia à François Ier., par une épître fort intéressante, dans laquelle il engage ce grand prince à envoyer des savants dans les pays étrangers avec la commission d'y recueillir tous les faits propres à en faire mieux connaître l'histoire et les productions. Le roi goûta cet avis; et Gilles fut envoyé, peu de temps après, dans le Levant. Mais lorsqu'il eut épuisé l'argent qu'il avait emporté pour les frais de son voyage, ne recevant point de nouvelles de France, il fut forcé de s'enrôler, comme soldat, dans les troupes de Soliman II, qui était alors en guerre contre le roi de Perse. Il perdit son cheval, et toutes les choses précieuses qu'il avait recueillies, dans cette campagne. Enfin ayant été envoyé en quartier d'hiver à Alep, il écrivit à ses amis une lettre où il dépeignait d'une manière si touchante sa triste situation, qu'ils lui firent passer de l'argent: il s'en servit pour acheter son congé, et se rendre à Constantinople (1550), où il trouva André Thevet; ils allèrent ensemble explorer les ruines de Chalcédoine pour y chercher des médailles. Il revint en France, la même année, à la suite de M. D'Aramont, notre ambassadeur; et comme il est certain que le voyage se fit par terre, c'est d'après des renseignements peu exacts qu'on a dit que Gilles, en quittant Constantinople, avait été pris par des corsaires, et que le cardinal d'Armagnac l'avait délivré de leurs mains en payant sa rançon. A peine arrivé en France, il partit pour Rome, où ce cardinal lui offrit un asile; et il était occupé de mettre en ordre ses mémoires, lorsqu'il mourut d'une fièvre, en 1555, à soixante-cinq ans. On a dit que Pierre Belon, qu'il employait à la transcription de ses ouvrages, lui en déroba une partie; mais cette allégation n'est appuyée d'aucune preuve. On a de P. Gilles: I. *Orationes duæ, quibus suadet Carolo quinto imper. regem Galliæ prælio captum, gratis esse dimittendum.* Ces deux discours, écrits en 1525, ne furent imprimés que quinze années après, Brescia, in-8°. Il en avait adressé trois autres au roi d'Angleterre, pour le porter à renoncer au titre de roi de France. II. *Ex Æliani historiâ latini facti, itemque ex Porphyrio, Heliodoro, Oppiano, luculentis accessionibus aucti libri XVI; de vi et naturâ animalium; liber unus de gallicis et latinis nominibus piscium*, Lyon, Séb. Gryphe, 1533, in-4°., ouvrage intéressant et peu commun, dans lequel il a fondu presque entièrement l'*Histoire des animaux* d'Élien, traduite en latin sur un manuscrit de la bibliothèque du cardinal d'Armagnac. Conrad Gesner compléta cette traduction, rétablit l'ordre des chapitres que Gilles n'avait point suivi, et l'inséra dans son édition des œuvres

(1) Rabelais a cherché à jeter du ridicule sur les observations de Gilles, qui lui semblaient trop minutieuses. Il suppose que Pantagruel avait vu la mer ouverte jusqu'aux abîmes, et un nombre infini de poissons qu'examinait Aristote tenant une lanterne, et suivi de cinq cents autres gens aussi de loisir. « Entre iceux il avisa, dit-il, Pierre » Gilles, lequel tenoit un urinal en main, consi- » dérant en profonde contemplation l'urine de ces » beaux poissons. »

complètes d'Élien, Zurich, 1556, in-fol. Elle a reparu à Lyon, 1562, in-8°., et à Genève, en 1611, et 1616, in-16. III. *De Bosphoro Thracio libri tres*, Lyon, 1561, in-4°.; Leyde, Elzevir, 1632 et 1635, in-24, jolies éditions, estimées des curieux; insér. dans le *Thes. antiquit. Græc.*, de Gronovius, tome VI (1). IV. *De topographiâ Constantinopoleos et de illius antiquitatibus libri IV*, Lyon, 1561, in-4°., Leyde, 1632, in-32, et dans le *Thesaur.* de Gronovius. Cette description de Constantinople est très estimée par son exactitude. (2) Banduri l'a réimprimée, ainsi que l'ouvrage précédent, dans son *Imperium orientale*. V. *Elephanti descriptio missa ad R. cardinalem Armaignacum ex urbe Berrhœâ Syriacâ*, Lyon, 1562, in-8°., à la suite de la trad. de l'hist. des animaux d'Élien. VI. Des traductions latines du Traité de Démétrius de Constantinople, *De curâ accipitrum canumque*, imprimé avec la *Description de l'éléphant*, et dans le Recueil de Rigault, *Accipitrariæ rei scriptores* (Voy. DÉMÉTRIUS PÉPAGOMÈNE, XI, 45, à la note);—du *Commentaire* de Théodoret, évêque de Cyr, *sur les douze petits prophètes*, 1533, in-8°. et dans l'édition des œuvres de ce père, publiée par Sirmond. Huet reproche à Gilles de prendre trop de liberté dans ses traductions. VII. Enfin il a pris soin de l'édition de l'*Histoire de Ferdinand, roi d'Aragon*, par Valla, Paris, S. Colines, 1521, in-4°., et a fourni des additions au *Dictionnaire grec et latin*, Bâle, 1532, in-fol. W—s.

GILLES (JEAN), compositeur de musique, né à Tarascon en 1669, étudia sous Poitevin avec le célèbre Campra, et succéda à son maître, en 1697, dans la maîtrise de St. Étienne de Toulouse, dont Farinelli se démit en sa faveur. Sa Messe des morts passe pour son chef-d'œuvre. Indépendamment du mérite réel de cette composition, elle doit en partie sa célébrité à une anecdote, fatale pour l'auteur, racontée ainsi par Laborde, d'après Corette. « Deux conseillers au parlement de Toulouse moururent à peu de distance l'un de l'autre; ils laissèrent chacun un fils. Liés dès leur enfance par l'amitié la plus étroite, ces deux jeunes gens convinrent ensemble de se joindre pour faire à leurs pères un superbe service. Ils engagèrent Gilles à composer une messe de *requiem*, et lui donnèrent six mois pour y travailler à son aise. La messe étant finie, Gilles rassembla tous les musiciens de la ville, entre autres Campra et l'abbé Madin. Cette messe fut trouvée admirable: cependant les deux jeunes conseillers changèrent d'avis, et n'eurent pas honte de se dédire. Gilles en fut si piqué, qu'il s'écria: *Eh bien, elle ne sera exécutée pour personne; j'en veux avoir l'étrenne.* » Il mourut, en effet, quelque temps après, en juillet 1705, ayant à peine atteint sa trente-sixième année. On raconte une anecdote presque semblable, sur la dernière messe de *requiem* écrite par Mozart.

B—s.

GILLES DE BRETAGNE, seigneur de Chantocé, était fils de Jean V, et frère de François Ier, duc de Bretagne. Mécontent de la part que ses frères lui laissèrent dans l'héritage pa-

(1) Quoiqu'il se soit glissé bien des fautes dans cet écrit posthume du voyageur français, il est important, en ce qu'il nous représente en quelque sorte l'ouvrage de Denys de Byz nce sur le même sujet, dont il n'est qu'une traduction abrégée; ouvrage qui existait encore au seizième siècle, mais qui s'est perdu depuis, et dont Allatius et Ducange nous ont seulement conservé quelques fragments. *Voyez* Ste.-Croix, dans le *Journal des savants*, d'avril 1789, pag 232 et 248.

(2) C'est à Antoine Gilles, neveu de Pierre, qu'on doit l'édition du traité *De Bosphoro Thracio* et *De topographiâ Constantinopoleos*.

ternel, il quitta la cour en 1445, se retira au Guildo, et entretint avec les Anglais des liaisons que ses envieux ne tardèrent pas à représenter comme des crimes d'état. Après une entrevue que François Ier. eut avec le roi Charles VII, six cents Français arrêtèrent au Guildo le prince Gilles, et le conduisirent à Dinan, où le duc son frère, n'ayant pu le faire condamner en justice reglée, le retint en prison. Après avoir essuyé les plus indignes traitements, l'infortuné Gilles y périt, la nuit du 24 au 25 avril 1450, étouffé, selon quelques auteurs, entre deux matelas. (*Voy.* François, XV, 483.)
C. M. P.

GILLES de CORBEIL. *Voyez* Corbeil.

GILLES de PARIS, né vers l'an 1164, l'un des poètes qui brillèrent sous le règne de Philippe-Auguste, était chanoine de St.-Marcel, et professa les *arts libéraux* à l'université de Paris, avec beaucoup de distinction. Il réunissait, dit l'abbé Lebeuf, le goût à la fécondité. On ne connaît cependant de lui qu'un poème intitulé: *Karolinus* ou le *Carolin*, qu'il composa pour l'instruction de Louis VIII. L'éloge des principales vertus de Charlemagne, la prudence, la justice, le courage et la tempérance, fait le sujet des quatre premiers livres. Le cinquième est une exhortation au jeune prince de suivre les traces de son illustre aïeul. Fr. Duchesne a inséré quelques fragments du quatrième et du cinquième livre de ce poème, dans les *Scriptor. rerum Franc.*, tom. ve. Dom Brial a donné le cinquième tout entier dans le tome xvii du *Recueil des historiens de France*. Le P. Labbe en annonçait une édition complète, qui n'a point paru; et Fabricius en avait adressé une copie à Smiuke, en l'invitant à faire imprimer cet ouvrage à la suite de sa seconde édition de l'Histoire de Charlemagne, par Eginhard; mais ce projet n'a point en d'exécution. Gilles de Paris a eté confondu par Moréri et ses continuateurs avec le cardinal Gilon et avec Gilles de Delft. (*V.* Delphus, XI, 21.) Il semblait cependant avoir pris des précautions pour empêcher une semblable méprise, en donnant la liste des savants de son temps, nés à Paris, dans laquelle il cite avec éloge, et Gilles *Delphensis* et Gilles de Corbeil (*Corboliensis*). On trouvera des details sur Gilles de Paris, dans une *Lettre* de dom Jean-François Colomb, bénédictin, insérée dans le *Journal de Verdun*, septembre 1758; mais ce religieux ayant avancé que le *Carolin* était dédié non à Louis VIII, mais à Louis IX, Dreux du Radier a refuté cette opinion dans le même journal, janvier 1759. Dom Brial, dans un Mémoire sur Gilles de Paris, lu à l'Institut le 14 avril 1815, a fait voir que ce poète ne vivait probablement plus en 1223; mais il semble aussi partager le sentiment de ceux qui le confondent avec Gilles de Delft, en lui attribuant le travail sur l'*Aurora*. (Voy. Riga.) W—s.

GILLET (François-Pierre), avocat au parlement de Paris, né à Lyon en 1648, mort le 23 décembre 1720, fut assez considéré de son temps. On a de lui des *Plaidoyers*, 1696, un volume in-4°. L'auteur y a joint la traduction de trois Oraisons de Cicéron (celle pour Célius, celle pour Milon et la 2e. Philippique); et il a mis en tête de ses traductions un *Discours sur le génie de la langue française, et la manière de traduire*. Une nouvelle édition donnée en 1718, 2 vol. in-4°., contient de plus quelques Plaidoyers et la traduction des quatre

Catilinaires. — GILLET (Laurent), son frère, né à Lyon en 1664, y exerça la profession d'avocat, et mourut le 13 avril 1720. On a de lui deux *Requetes au roi*, imprimées avec les plaidoyers de son frère. — GILLET (Jean), lieutenant en la justice royale de Verdun, a fait imprimer : *Asyle*, ou *Défense des pupils, contenant un Traité bien ample des tutelles et curatelles*, 1613, in-8°.; 1626, in-8°.; 1686, in-4°. — GILLET (.......), procureur, est, suivant Camus et l'éditeur de la 3ᵉ. édition de ses *Lettres sur la profession d'avocat*, l'auteur du *Code Gillet*, ou *Recueil de réglements concernant les procureurs*, 1694, in-4°.; 1717, in-4°. A. B—T.

GILLET (LOUIS-JOACHIM), chanoine-régulier et bibliothécaire de Ste.-Geneviève, naquit à Fremorel, diocèse de St.-Malo, en 1680, et fit ses premières études à Rennes, chez les jésuites. Après avoir fait sa rhétorique, il vint à Paris, et prit en 1701 l'habit de chanoine régulier dans le prieuré de Ste.-Catherine du Val des écoliers. Appelé à Ste.-Geneviève pour y faire son cours de théologie, il s'y distingua par ses progrès, et par des thèses publiques qu'il y soutint avec applaudissement. Ses supérieurs l'envoyèrent professer la philosophie dans une maison que la congrégation avait à Ham en Picardie, d'où il revint à Paris, et fut pourvu de l'emploi de bibliothécaire, qui convenait à son amour pour l'étude et à son goût pour les livres. Il fit un si bon usage des richesses confiées à sa garde, que, malgré la faiblesse de sa santé, il acquit en fort peu de temps, dans les langues savantes et sur divers autres points d'érudition, des connaissances assez étendues pour se faire rechercher de ceux qui couraient la même carrière. Le P. Gillet fut nommé en 1717 au prieuré-cure de Mahon, diocèse de St.-Malo. Cette nouvelle destination ne le détourna point de l'étude. Il sut allier les travaux littéraires aux fonctions pastorales; et il exerça celles-ci pendant vingt-trois ans avec autant de zèle que d'édification. Parvenu à l'âge de soixante ans, il se détermina à retourner à Ste.-Geneviève, au grand regret de son évêque et de ses paroissiens. Il y reprit son emploi de bibliothécaire, se livrant à l'étude avec plus d'application que jamais, et surtout à celle des langues grecque, hébraïque, chaldaïque et syriaque. S. A. M. le duc d'Orléans était alors retiré à Ste.-Geneviève, et cultivait aussi les langues savantes. Il honorait le P. Gillet de son estime, le consultait, se plaisait dans sa conversation, et ne dédaignait pas d'aller dans l'humble cellule du savant religieux quand ce dernier y était retenu par ses infirmités. Epuisé de travail et de maladie, le P. Gillet finit chrétiennement sa carrière le 28 août 1753, dans la 74ᵉ. année de son âge. Il était, par caractère, doux, poli, modeste presque jusqu'à la timidité, et naturellement porté à la mélancolie. A l'étude des langues savantes il avait su joindre des connaissances très variées, ayant cependant toujours cherché de préférence à acquérir celles qui avaient rapport à la religion. Il a laissé : I. une *Nouvelle Traduction de l'historien Josephe, faite sur le grec, avec des notes historiques et critiques*, etc., Paris, Chaubert, 1756-1758, 4 vol. in-4°., imprimée par conséquent après sa mort, avec une Préface du traducteur. Le P. Gillet en avait seulement publié le *Prospectus* en 1747. Cette traduction a le mérite de la fidélité et de l'exactitude, et l'emporte de ce côté sur celle d'Arnauld

d'Andilly, mieux écrite peut-être et plus élégante : aussi la version du P. Gillet n'a-t-elle point fait oublier celle-ci, « plus commune et plus connue, » dit un critique, quoiqu'elle soit peut-» être moins digne de l'être. » II. Un *Opuscule sur la nature, le génie, l'excellence de la langue hébraïque.* III. Un *Traité sur la méthode qu'on doit suivre pour apprendre la langue latine.* IV. Des *Commentaires abrégés sur plusieurs livres de l'ancien Testament, et principalement sur les Psaumes.* V. Des *Notes sur S. Clément d'Alexandrie.* VI. Une *Critique des historiens anciens et modernes qui ont écrit sur les premiers temps de la monarchie française.* L'auteur y répand des doutes sur des faits rapportés par Grégoire de Tours et Frédegaire, relève des fautes de chronologie et de topographie, et signale les méprises dans lesquelles sont tombés plusieurs écrivains modernes. Sa critique est ferme, judicieuse et sans fiel. L—Y.

GILLET (J. B. G.), est auteur d'un poëme intitulé : *L'Imprimerie*, 1765, in-4°. C'est en grande partie une traduction du poëme latin de L. A. P. Hérissant (*V.* HÉRISSANT), et surtout de celui de C. L. Thiboust (*V.* THIBOUST) : mais il n'y a, dans le travail de Gillet, ni talent, ni élégance; et dans les idées qu'il a ajoutées de son chef il ne fait pas preuve de goût, témoin ce qu'il dit du compositeur à la casse :

Ses doigts semblent voler avec agilité;
Ils fondent sur la lettre avec avidité;
Chaque coup est certain : sous leur course rapide
Le métal disparaît et la casse se vide.
Ainsi du haut des airs un vautour carnassier
S'élance dans la plaine, enlève le gibier,
Emporte dans son nid sa sanglante pâture,
Et vole de nouveau chercher sa nourriture.

On ignore l'époque de la mort de Gillet. A. B—T.

GILLET DE LA TESSONNIÈRE (.......), né en 1620, travailla dès l'âge de dix-neuf ans pour le théâtre. Il fut conseiller en la cour des monnaies. Il y avait déjà quatre ans que le *Cid* avait paru quand Gillet donna sa première pièce; et l'on ne prendrait pas l'auteur pour un contemporain de Corneille. Voici le titre des pièces de Gillet : I. *La belle Quixaire*, tragi-comédie, 1640, in-4°., sujet tiré d'une Nouvelle de Cervantes. II. *La belle Policrite et la mort du grand Promedon*, ou *l'exil de Nérée*, tragi-comédie, 1643, in-4°. III. *Le Triomphe des cinq passions* (la vaine gloire, l'ambition, l'amour, la jalousie, la fureur), tragi-comédie, 1642, in-4°. (*V.* J. GILBERT.) IV. *Francion*, comédie (tirée du roman de ce nom, par Sorel), 1642, in-4°. V. *L'Art de régner*, ou *le sage Gouverneur*, tragi-comédie, 1645, in-4°. VI. *Le grand Sigismond, prince polonais*, ou *Sigismond, duc de Varsau*, tragi-comédie, 1646, in-4°.; 1646, in-12. VII. *Le Déniaisé*, comédie, 1648, in-4°.; 1658, in-12. Molière n'a pas dédaigné de se servir d'une des scènes de cette pièce pour composer celle du pédant Métaphraste du *Dépit amoureux.* VIII. *La mort de Valentinian et d'Isidore*, Paris, 1648, in-4°.; Lyon, in-12; tirée du roman d'Astrée. IX. *Le Campagnard*, comédie, 1658, in-12. On lui attribue deux autres tragédies, *Constantin* (1644) et *Soliman.* A. B—T.

GILLET DE MOIVRE, avocat au milieu du XVIIIe. siècle, n'a laissé aucun nom au barreau ; mais on lui doit : I. *La Vie et les Amours de Tibulle et de Sulpicie, dame romaine; leurs poésies et quelques autres traduites en vers français, avec des remarques et des figures*

1743, 2 vol. in-12, qu'il ne faut pas confondre avec les *Amours de Tibulle*, par J. de Lachapelle, 1712-1713, 3 vol. in-12. II. *La Vie de Properce, chevalier romain, et la traduction en prose et en vers français de ce qu'il y a de plus intéressant dans ses poésies*, 1746, in-12. On attribue aussi à de Moivre la *Vie du marquis de Feuquières*, qui se trouve dans l'édition de 1736 des *Mémoires de Feuquières*. On ignore l'époque de sa mort. A. B—T.

GILLEY (JEAN DE), seigneur de Marnoz, né à Salins vers 1527, était fils de Nicolas de Gilley, ambassadeur de Charles-Quint, en Suisse et en Savoie. Il suivit d'abord la carrière des armes, fut honoré de la confiance de son souverain dans plusieurs occasions, et, s'étant démis des emplois qu'il avait à la cour d'Espagne, se retira dans ses terres au comté de Bourgogne, où il s'appliqua à la culture des lettres. C'était, dit Gollut (*Mém. histor. de la république séquanaise*), « un gentilhomme, non seulement très valeureux et vaillant, mais encore très docte et bien versé en toutes disciplines libérales et en la connaissance de plusieurs langues. » Il avait donné une carte du comté de Bourgogne, et on croit qu'il la fit graver vers 1580; mais on n'en connaît pas un seul exemplaire dans la province. On a encore de lui: I. *In laudem Hannibalis è Livio expressam à rebus ejus gestis, et comparatione imperatorum romanorum commentariolus*, Bâle, Oporin, 1550, in-8°. On trouve à la suite de ce poème deux élégies, dont l'une contient la description du village de Pagnol, que l'auteur habitait. II. *Chronica Joannis Gillæi*, Lyon, 1585, in-8°. Cette chronique est en vers hexamètres; le 1er. livre, le seul qui soit imprimé, finit à l'expulsion des Tarquins de Rome. III. *Expositio Decalogi paraphrastica*, Besançon, 1588, in-4°. Cette paraphrase est en vers. IV. *Carmen de consuetudine Vallisiorum*, cité dans l'*Epitome* de la Biblioth. de Gesner. Il avait aussi composé quelques autres ouvrages en vers et en prose, restés manuscrits. Son poème latin *De Persarum monarchiâ*, dédié à Philippe III, était sur le point d'être imprimé en 1582. L'approbation datée de la même année se trouve sur le manuscrit conservé à la bibliothèque du roi d'Espagne; et Leon Pinelo en rapporte les premiers vers dans son *Epitome de la bibliotheca oriental y occidental*, col. 333. W—s.

GILLI (DAVID), ministre protestant, né dans le bas Languedoc, s'appliqua aux langues grecque et hébraïque dans lesquelles il se rendit habile. Se destinant au ministère évangélique, il alla commencer sa théologie à Puy-Laurens, et l'acheva à Saumur, sous le célèbre Amyrault. A peine avait-il fini ses cours, que, tout jeune qu'il était, on le nomma ministre de Baugé en Anjou. Il se distingua particulièrement dans la prédication; et ses succès y furent tels, que catholiques et protestants accouraient pour l'entendre. Une chaire de théologie ayant vaqué à Saumur, on songeait à l'y nommer: il en fut néanmoins écarté par les fervents de sa secte, qui le trouvaient trop tolérant. Étant allé prêcher à Lyon, il satisfit tellement son auditoire que les protestants de cette ville voulaient le retenir, et le prendre pour ministre: il préféra de rester près de son petit troupeau de Baugé, et retourna à son modeste poste. De profondes études sur la doctrine qu'il prêchait, lui ayant inspiré quelques doutes au sujet de la réformation, il résolut d'en examiner les fondements

et les trouva peu solides; il fit part de ses idées à David Courdil son ami: tous deux les soumirent à un nouvel examen, qui acheva leur conviction. Dès-lors ils songèrent à rentrer dans le sein de l'Église catholique. S'étant présentés, le 3 juin 1685, au consistoire de Sorges, ils y déclarèrent leur résolution et en développèrent les motifs. Le 6 du même mois, jour de la Pentecôte, ils firent leur abjuration entre les mains de M. Arnauld, évêque d'Angers, et se fixèrent dans cette ville: tous deux y devinrent membres de l'académie, qu'ils honorèrent par leurs connaissances et leurs travaux littéraires. Gilli servit avec zèle l'église dans laquelle il était rentré, et ramena à la foi catholique plusieurs ministres et un grand nombre de protestants. Il mourut à Angers, le 27 décembre 1711, peu de temps après son ami Courdil. Il était âgé de soixante-trois ans. Il a laissé: I. Un *Traité de la véritable idée du christianisme;* resté manuscrit. II. Un *Abrégé de l'histoire du vieux et du nouveau Testament, avec de courtes réflexions*, et un *Abrégé de l'histoire universelle jusqu'à Charles-Quint.* III. Sous le titre de *Conversion de Gilli*, un *Recueil* où se trouvent les discours que lui et Courdil prononcèrent au consistoire de Sorges, et celui que leur adressa M. l'évêque d'Angers le jour de leur abjuration. L—Y.

GILLI (PHILIPPE-SAUVEUR), jésuite, né dans l'état romain, alla comme missionnaire dans l'Amérique méridionale, vers 1740. Il parcourut, pendant dix-huit ans, le pays arrosé par l'Orénoque, et résida ensuite sept ans à Santa-Fé de Bogota. Il revint en Europe lorsque son ordre eut été supprimé, et se fixa dans sa patrie. On a de lui, en italien, *Essai sur l'histoire d'Amérique, ou histoire naturelle civile et sacrée des royaumes et provinces espagnoles de la Terre-Ferme dans l'Amérique méridionale*, Rome, 1780-1784, 4 vol. in-8°., avec une carte et des figures très bien gravées. Le premier volume donne la description des bords de l'Orénoque, des détails sur ses peuples et sur les productions du pays; le second traite de la géographie physique, et des mœurs des habitants; le troisième de leur religion, de leur langue et des établissements des missions. Le quatrième qui a paru comme un supplément aux précédents, décrit la Terre-Ferme, ou pour mieux dire la capitainerie de Caracas, et aurait dû précéder les trois autres. On trouve des notions très curieuses dans l'ouvrage de Gilli, qui ne peut qu'être très utile à quiconque voudra connaître les vastes contrées traversées par l'Orénoque. Il réfute les relations inexactes sur les sources de ce fleuve, dont il admet la communication avec celui des Amazones. Il rectifie en cela l'opinion de son confrère Gumilla, dont il corrige aussi d'autres erreurs à la demande même de ce missionnaire, qu'il avait connu dans les régions sauvages de l'Orénoque. On regrette que Gilli n'ait pas eu, en histoire naturelle, des connaissances suffisantes pour tirer parti de la riche moisson qui s'offrait à lui, et que trop souvent son excès de crédulité lui ait fait dire des choses peu sensées. On souhaiterait qu'il eût montré plus de critique relativement aux langues des indigènes de l'Amérique en général, dans les morceaux où il compare entre elles, par des vocabulaires et des phrases, la plupart de celles qui se parlent dans le Nouveau-Monde. Sa prolixité, surtout pour ce qui concerne les missions, est fatigante: comme il se borne à indiquer

par les noms usités dans le pays, les plantes dont les missionnaires se servent pour médicaments, il n'est pas toujours facile de deviner celles dont il a voulu désigner les vertus. Malgré tous ces défauts, l'ouvrage de Gilli est très important, puisqu'il est presque le seul à consulter, en attendant que M. de Humboldt ait donné au public le fruit de ses observations sur les mêmes contrées. Il est singulier que des auteurs qui ont écrit sur ces pays ne l'aient pas cité; Sprengel en a donné un extrait en allemand, Hambourg, 1785, in-8°. Tout le 3e. livre du tom. III, qui comprend les détails sur les langues des peuples de l'Orénoque, a été traduit en allemand et accompagné de notes par Fr. Xav. Veigl, ex jésuite, qui avait aussi voyagé dans ces régions lointaines. Ce morceau est inséré dans le Recueil des voyages de quelques missionnaires de la compagnie de Jésus, en Amérique, publié par de Murr, Nuremberg, 1785, un vol. in-8°. E—s.

GILLOT (Jacques), conseiller-clerc au parlement de Paris, doyen de la cathédrale de Langres et chanoine de la Sainte-Chapelle, était originaire de Bourgogne, où sa famille jouissait d'une grande considération. Après avoir fait de bonnes etudes, il embrassa l'état ecclésiastique. Sa fortune lui permettait de suivre son inclination pour les lettres; mais trop modeste ou trop sage pour courir après une célébrité qu'on n'acquiert guère qu'au prix de son repos, il fit, de la littérature, non pas une occupation, mais un délassement. Il était lié avec la plupart des beaux-esprits; et, malgré le malheur des temps, il les réunissait souvent, et se plaisait à leur entendre agiter différentes questions de critique ou de philosophie. C'est dans une de ces réunions que fut fait le plan de la *Satire Ménippée*, ou *le catholicon d'Espagne;* ouvrage aussi gai qu'ingénieux, et qui, en couvrant de ridicule les chefs de la ligue, contribua beaucoup à rétablir la tranquillité dans le royaume. Gillot eut quelque part à cet ouvrage: c'est de lui qu'est l'idée si plaisante de la procession des ligueurs; on lui attribue la harangue du légat à l'ouverture des états de la ligue. (1) L'attachement de Gillot à la cause royale était bien connu, et lui avait attiré différentes persécutions. Il fut arrêté par ordre du fameux Bussi le Clerc, en 1589, et conduit à la Bastille. Gillot mourut en 1619, et fut inhumé dans le chœur de la Sainte-Chapelle, où l'on voyait son épitaphe. C'était, dit Colomiez, un homme qui, outre son rare savoir, avait l'ame si bienfaisante, qu'il ne se plaisait qu'à obliger. Il était d'ailleurs si franc et si ingénu, qu'il ravissait en admiration ceux qui l'approchaient. Sa bibliothèque était très belle, et remplie de manuscrits fort particuliers. (2) Le président Savaron lui dédia son commentaire sur le VIIIe. livre de Sidoine-Apollinaire; Juret, son édition de Symmaque; Baudius et Nic. Rapin lui ont adressé des vers. On connaît de Gillot les ouvrages suivants: I. *Recueil de différents traités touchant les droits et libertés de l'Église gallicane*, Paris, 1609 et 1612, in-4°. Ces deux éditions ne sont plus recherchées depuis la publication de celle de P. Dupuy. II. *Instructions et missives des rois de France et de leurs ambassadeurs, et autres pièces concernant le concile de Trente*, *prises sur les*

(1) Voyez, pour les différentes éditions de la *Satire Ménippée*, les articles Jacob le Duchat et Pierre Pithou. On n'a pas cru devoir entrer ici dans des détails sur les différents auteurs qui ont eu part à cette satire, afin d'éviter les répétitions. Les renseignements qu'on a pu recueillir à cet égard feront partie de l'article Pierre le Roy.

(2) Voyez la *Bibliothèque choisie* de Colomiès, édit. de 1731, pag. 212.

originaux, Paris, 1607, 1608, in-8°. Elles ont été également surpassées par celles de P. et J. Dupuy. III. *Relation de ce qui s'est passé les 14 et 15 mai 1610, touchant la régence de la reine Marie de Médicis;* insérée dans le traité de Dupuy, *De la majorité des rois.* IV. *Lettre à Abel de Sainte-Marthe contenant plusieurs particularités de la vie de Jacques Faye, sieur d'Espeisses, président au parlement de Paris;* insérée dans les *Opuscules* de Loisel, Paris, 1652, in-4°. V. Des *Lettres à Jos. Scaliger*, imprimées dans le *Recueil des lettres de plusieurs personnages doctes à M. de la Scala*, et insérées ensuite avec des notes dans les *Miscellanea Groningana*, tom. III. On lui attribue encore une *vie de Calvin;* mais Bayle a prouvé qu'elle n'est point de Gillot, mais de Papyre Masson, sous le nom de qui elle est imprimée. (Voyez le dictionnaire de Bayle, art. *Papyre Masson.*) W—s.

GILLOT (Germain), docteur de Sorbonne, naquit à Paris en 1622, d'une famille où, disent les mémoires du temps, la noblesse et la probité avaient fait comme une étroite alliance. Il possédait une fortune assez considérable; mais elle ne suffisait point à ses libéralités, et il s'imposait des privations journalières pour aider dans leurs études de pauvres enfants, chez lesquels il reconnaissait des dispositions à servir Dieu dans des professions utiles. On porte à plus de cinq ou six cents le nombre de ceux qu'il fit élever de cette manière, et dont plusieurs acquirent par la suite de la réputation dans l'état qu'ils avaient choisi. Ces enfants étaient désignés dans les écoles par le surnom de *Gilotins*, qui était devenu une preuve de mérite. Gillot était lui-même savant en théologie, et très ferme dans les sentiments qu'il avait une fois embrassés. C'est ainsi que lors de l'examen fait en Sorbonne des lettres d'Arnauld (1656), tout en condamnant l'opinion de ce grand homme sur la grâce, il soutint que les explications qu'il avait données étaient recevables, et qu'il ne pouvait y avoir lieu à censure. Gillot mourut à Paris le 20 octobre 1688, âgé de soixante-six ans, ne laissant que peu de biens dont il disposa encore en faveur des pauvres auxquels il avait distribué plus de cent mille écus durant sa vie. W—s.

GILLOT (Claude), dessinateur, peintre et graveur, né à Langres en 1673, mourut à Paris en 1722. Son père, qui était peintre, lui donna les premières leçons des arts, et l'envoya ensuite à Paris pour se perfectionner sous Jean-Baptiste Corneille, peintre d'histoire; mais Gillot, doué d'une imagination vive, et incapable de suivre des études sérieuses, se livra d'abord à la composition, dans un genre analogue à ses goûts. Il étudia la nature, non pas dans l'école du dessin, mais dans les places publiques et sur les tréteaux des farceurs; aussi toutes ses compositions sont burlesques et originales, et plus remplies de goût que de correction. Il fut reçu néanmoins à l'académie en 1715, et eut la gloire de former Vatteau; mais jaloux de la supériorité de son élève, il renonça entièrement à la peinture, et s'occupa exclusivement de la gravure. Cet artiste est devenu assez célèbre par les estampes qu'il a exécutées d'après ses dessins : si ses tableaux sont oubliés, on recherchera toujours ses eaux fortes, touchées avec autant d'esprit que de finesse, et qui en général sont piquantes d'effet, sans le secours des grands moyens du clair-obscur. P—e.

GILLY (David), ingénieur ar-

chitecte, était né en 1748 à Schwedt en Brandebourg, d'une famille française réfugiée, originaire du Languedoc. Après avoir été employé longtemps comme ingénieur à Stargard en Poméranie, il fut placé à Berlin, au département des bâtiments, avec le titre de conseiller du roi. Il est mort en 1808, après avoir fourni une carrière utile et honorable. Quelques années avant sa mort, il avait fait un voyage en France. Pendant son séjour en Poméranie, Gilly donna une très belle carte de cette province. On lui doit de plus un grand nombre de mémoires et plusieurs ouvrages en allemand sur l'architecture civile et hydraulique. Nous citerons : I. *Éléments d'un cours d'hydraulique, avec application à la pratique*, Berlin, 1795, in-8°.; réimprimé dans la même ville en 1801. II. *Instruction pratique pour l'architecture hydraulique, accompagnée de planches, en société avec Eytelwein*, 2 parties, in-8°., Berlin, 1802 et 1803, avec un atlas in-4°. Le célèbre Chodowiecki a fait le portrait de Gilly, qui a été gravé par S. Halle, et placé en tête du 48°. tome de l'Encyclopédie de Krünitz et Floerke. — GILLY, fils du précédent, mourut à la fleur de l'âge, en revenant d'un voyage en Italie. Il s'était également appliqué à l'architecture, et donnait les plus belles espérances. Il a laissé un ouvrage en allemand *sur la manière de cuire les briques et les tuiles, et sur les terres qui peuvent servir à leur confection en Brandebourg*. G--AU.

GILON (Le cardinal), bénédictin, surnommé *de Paris*, était né à Toucy près d'Auxerre, vers la fin du XIe. siècle. Après avoir fait ses études, il prit l'habit ecclésiastique, et continua de demeurer à Paris, où il s'était acquis une réputation par des connaissances fort étendues, et surtout par son talent pour la poésie. Désabusé du monde, il y renonça en 1119, et se retira à l'abbaye de Cluni. Le pape Calixte II, dans un voyage qu'il fit en France, eut l'occasion de connaître Gilon, l'emmena à Rome, et le nomma peu de temps après évêque de Tusculum et cardinal. Gilon obtint aussi l'estime d'Honoré II, successeur de Calixte, et fut envoyé, en 1127, à la Terre-sainte pour apaiser les querelles qui divisaient le clergé. Il s'acquitta de cette commission avec autant de prudence que d'habileté; et à son retour à Rome, le pape lui en témoigna sa satisfaction, en le nommant son légat en Pologne. Après la mort d'Honoré, Gilon eut le malheur de se déclarer pour l'anti-pape Anaclet; et il soutint le parti qu'il avait embrassé, avec une opiniâtreté qui ne céda point aux pieuses sollicitations de Pierre le vénérable. Dom Mabillon assure, d'après Ughelli, que Gilon reconnut enfin son erreur; mais les auteurs de l'*Hist. litt. de France* remarquent que ce fait n'est point prouvé. La date de sa mort est demeurée incertaine; quelques critiques la placent à l'année 1142. On a de ce prelat : I. *De viâ hierosolymitanâ, quando expulsis et occisis paganis, devictæ sunt Nicæa, Antiochia et Hierusalem à Christianis*. Cette histoire, divisée en six livres, est écrite en vers hexamètres. Elle a été imprimée pour la première fois, mais sur un manuscrit défectueux, dans les *Scriptores rerum Francicar.* de Duchesne, tome IV, à la suite d'une *Histoire de l'expédition des chrétiens à la Terre-sainte*, par un poète nommé Fulco ou Foulques, sur lequel on n'a point de renseignements, et que la ressemblance des noms a fait confondre avec

Foulcher de Chartres et avec le comte Foulques, roi de Jérusalem. D. Martène a donné dans le tome III de son *Thesaurus anecdotorum*, une nouvelle édition de l'histoire de Gilon, augmentée d'une partie du IVe. livre(1), du Ve. et du VIe. qui avaient été inconnus à Duchesne. Les manuscrits de l'abbaye de Marchiennes et de la bibliothèque du Roi de France, sont plus complets que les imprimés. II. Une *Vie de Saint-Hugues, abbé de Cluni*, imprimée par extrait avec celle du même saint, par Ezelin, dans le recueil des Bollandistes, au 29 avril. Dom Martène en a publié la préface dans son *Thesaurus*. III. *Epistola ad Bernardum Antiochenum patriarcham*, insérée dans les *Reliquiæ manuscript.* de Ludewig, tom. II. W-s.

GILPIN (BERNARD), ecclésiastique anglais, né à Kentmire, dans le comté de Westmorland, en l'année 1517, s'est fait, par son mérite et ses vertus, un nom qui est passé avec honneur à la postérité. Sa famille tenait un rang assez considérable dans le comté; et l'oncle de sa mère était évêque de Durham. Envoyé à l'université d'Oxford à l'âge de seize ans, il y entra au collége de la reine, où son amour du travail et ses progrès lui valurent l'avantage d'être agrégé. Il ne se borna point aux études ordinaires que font ceux qui se destinent à l'état ecclésiastique; il voulut encore savoir parfaitement le grec et l'hébreu. Henri VIII, ayant fondé le collége de Christ, choisit Gilpin pour en être un des premiers professeurs. L'hérésie de Luther commençait alors à se répandre. Gilpin avait été élevé dans la religion catholique, et y demeura d'abord fort attaché; il en soutint même publiquement les dogmes contre John Hooper, devenu depuis évêque de Worcester, et l'un des martyrs de la nouvelle doctrine: mais Pierre Martyr, protestant zélé, ayant, après la mort de Henri VIII, été pourvu d'une chaire de théologie dans l'université d'Oxford, sa réputation, et surtout son éloquence persuasive, firent chanceler Gilpin dans la foi de ses pères, et il embrassa la prétendue réforme. Vers ce temps, l'évêque de Durham, son oncle, qui avait composé un Traité sur l'Eucharistie, l'engagea à faire un voyage à Louvain et à Paris, pour en consulter les docteurs sur cet ouvrage, et le faire imprimer. Les fréquentes conférences qu'eut Gilpin avec les plus fameux théologiens de ces deux villes, ne le firent pas changer d'opinion. Il revint en Angleterre, plus affermi que jamais dans sa nouvelle croyance: il conserva du moins ses vertus et son respect pour les règles de l'Église. On lui avait offert une cure dans le diocèse de Durham. Son oncle desirait qu'il l'acceptât, ne fût-ce que pour y trouver les moyens de faire plus honorablement son voyage. Il offrait de la faire desservir. Gilpin refusa obstinément, ne voulant point, dit-il, les revenus d'une place dont il n'aurait point acquitté les charges. Pourvu de la cure d'Easingdon, à laquelle était uni un archidiaconé, ce double emploi alarma sa conscience, et il ne tint pas à lui qu'on ne séparât les deux titres. Il résigna bientôt l'un et l'autre, et accepta ensuite la cure d'Houghton. Quoiqu'on sévît alors contre les protestants, et que le clergé catholique fût en crédit, Gilpin ne cessa de prêcher contre les abus qui régnaient alors, et surtout contre la non-résidence et la pluralité des bénéfices. Dénoncé à la reine Marie, il

(1) Le quatrième livre est le septième dans l'édition de Duchesne, parce que le poëme de Foulques forme les trois premiers.

fut mandé à Londres. Il obéissait; et persuadé qu'il allait à l'échafaud, il avait fait des préparatifs, et s'était pourvu d'un habit long pour soutenir dignement ce dernier combat. Il apprit en route la mort de la reine, et retourna à Houghton, où ses paroissiens le reçurent avec une joie inexprimable. Il avait à ses frais établi dans ce lieu un séminaire et une école, d'où sont sortis des sujets distingués. La reine Elisabeth, étant montée sur le trône, priva de leur siége tous les prélats catholiques. Cette circonstance ayant rendu vacant l'évêché de Carlisle, il fut offert à Gilpin, qui le refusa, quelque instance qu'on lui fit. Il mourut à Houghton en 1583, dans la 66e. année de son âge. On prétend qu'ayant été renversé et foulé aux pieds par un bœuf sur la place du marché de Durham, cet accident, dont il se ressentit toujours depuis, avait avancé sa mort. Carleton, évêque de Chichester, a écrit en anglais la *Vie de Gilpin*, Londres, 1636, in-18. On trouve à la fin du volume un de ses *Sermons*, prêché en 1552 en présence d'Edouard VI. (*Voy.* aussi l'article suivant.) Si l'on met de côté l'erreur que Gilpin eut le malheur d'embrasser, sa vie offre un beau modèle des vertus, du zèle, du désintéressement et de la charité qui doivent caractériser un ecclésiastique. L—Y.

GILPIN (GUILLAUME), vicaire de Boldre, dans New-Forest, près de Lymington, descendant du fameux Bernard Gilpin, si l'on en croit quelques biographes (1), et né vers l'an 1724, tenait une maison d'éducation estimée, à Cheam dans le comté de Surrey. Il en abandonna ensuite la direction à l'un de ses fils. Un de ses élèves, le colonel Mitford, connu comme auteur par une *Histoire de la Grèce*, lui procura le vicariat de Boldre, qu'il conserva jusqu'à sa mort. Gilpin a décrit, dans plusieurs voyages justement estimés, les beautés pittoresques de la Grande-Bretagne. Tous ses volumes sont accompagnés de gravures en *aqua-tinta*, qui éclaircissent ses descriptions, de même que celles-ci servent à faire discerner les beautés des paysages que les gravures sont destinées à représenter. Gilpin a en quelque sorte créé un nouveau genre de voyages, qui a eu beaucoup de mauvais imitateurs. On lui a reproché avec raison un style trop poétique; mais ses ouvrages fourmillent de réflexions ingénieuses, propres à enrichir la théorie des arts, et à en guider la pratique. Nous avons lu plusieurs de ses descriptions en présence des objets mêmes, et nous les avons trouvées exemptes d'exagération. Il saisit avec beaucoup de sagacité les traits caractéristiques et les beautés des paysages, et il les décrit avec vérité et avec chaleur: on ne rencontre jamais dans ses écrits ce faux enthousiasme, ces expressions vagues et ampoulées qui ont discrédité le genre descriptif. Gilpin est mort le 5 avril 1804, dans sa 80e. année. Il n'était pas moins recommandable par son caractère que par ses talents. Il consacra 1560 liv. sterling, produit de la vente qui fut faite en 1802 d'une collection de ses dessins, à la dotation d'une école paroissiale à Boldre, au maintien de laquelle il destina encore les profits de ses ouvrages posthumes. Voici les ouvrages que nous connaissons de cet

(1) Cette descendance paraît au moins douteuse. Carleton, qui avait pu voir Bernard lequel n'est mort qu'en 1583, puisque dès 1580 il était agrégé au collége de Merton, assure positivement que Bernard Gilpin vécut et mourut dans le célibat. *He was went*, dit-il, *to command the married estate in the clergie, having himselfe lived and dyed a single man.* (*The Life of Bernard Gilpin, by Carleton*, pag. 206.)

auteur, ils sont tous en anglais : I. La *Vie de Bernard Gilpin, recueillie tant de sa vie écrite par G. Carleton que de diverses relations contemporaines, lettres originales et autres manuscrits authentiques*, 1753, in-8°. II. La *Vie d'Hugues Latimer*, 1754, in-8°. III. *Vies de Jean Wiclef et de ses principaux disciples, lord Cobham, J. Hus, Jérôme de Prague et Zisca*, 1764, in-8°. IV. *Vie de Thomas Cranmer*, 1784, in-8°. V. *Observations sur la rivière Wye et sur quelques contrées de la partie sud du pays de Galles*, in-8°., 1782, 1789; trad. en français, Breslau, 1800, in-8°. VI. *Voyages en différentes parties de l'Angleterre, et particulièrement dans les montagnes et sur les lacs du Cumberland et du Westmorland, contenant des observations relatives aux beautés pittoresques*, 1787, in-8°.; 1788, 2 vol. in-8°. Il a paru une traduction française de cet ouvrage par le baron de Blumenstein, imprimée à Breslau, 1800, 3 vol. in-8°. Les gravures en *aqua-tinta* sont, dit-on, supérieures à celles de l'original, et ont servi pour la traduction allemande, imprimée également à Breslau en 2 vol. in-8°. La traduction française de ce même ouvrage qui parut en 1789 à Paris, chez Defer de Maisonneuve, est moins estimée; elle est de Guédon de la Berchère. On l'a reproduite avec un nouveau frontispice, an V (1797). VII. *Observations relatives principalement à la beauté pittoresque, faites en 1776 sur diverses parties de la Grande-Bretagne, et particulièrement sur les montagnes d'Ecosse*, etc., 1789, 2 vol. in-8°., trad. en allem., Leipzig, 1792-93, 2 vol. in-8°. VIII. *Remarques sur les scènes forestières et les beautés pittoresques des pays boisés, avec les vues de New-Forest dans le Hampshire*, 1791, 2 vol. in-8°.; trad. en allemand, Leipzig, 1800, in-8°. IX. *Trois Essais, sur le beau pittoresque, sur les voyages pittoresques, sur l'art d'esquisser le paysage, avec un Poème sur la peinture de paysage*, 1792, in-8°. Les deux premiers ont été trad. en français, Breslau, 1799, in-8°. X. *Observations sur les parties occidentales de l'Angleterre, principalement sous le rapport de la beauté pittoresque, avec quelques Remarques sur les beautés pittoresques de l'île de Wight*, 1798, in-8°., fig. XI. Sermons prêchés dans un église de campagne, avec quelques essais et sujets pour des sermons, in-8°., tome I, 1799; tome II, 1800; tome III, 1803. XIII. *Contrastes moraux*, 1798, in-12, et autres ouvrages ascétiques. On a imprimé, après sa mort, ses *Observations sur les côtes de Hampshire, Sussex et Kent*, 1806, in-8°. de 135 pag., et des *Dialogues sur divers sujets*, 1807, in-8°.—Son frère, Jaurey GILPIN, artiste distingué, né à Carlisle en 1733 d'un père capitaine dans la troupe de ligne, a excellé dans l'art de peindre les animaux à l'aquarelle. Son chef-d'œuvre est, dit-on, un groupe de tigres que possède M. S. Whitbread. Les esquisses d'animaux qui se trouvent dans les Voyages de son frère, sont aussi de lui : estimé pour la franchise de son caractère et la simplicité de ses manières, il était un des ornements de l'académie royale de peinture. Il est mort à Brompton, le 8 mars 1807.

W—R.

GIL-POLO (GASPARD), poète espagnol, né à Valence en 1516, exerçait dans cette ville la profession d'avocat. Il avait beaucoup de goût pour

la poésie; et ses premiers essais le placèrent au rang des meilleurs poètes de son temps. Mais ce qui servit le plus à établir sa réputation, ce fut sa *Diana enamorada* (Diane amoureuse). Cette fable pastorale, écrite en prose mêlée de vers, est en quelque sorte la suite de celle qu'avait composée Montemayor : mais cet auteur n'en ayant écrit que cinq livres, Gil-Polo en ajouta sept. Le succès prodigieux qu'avait eu l'ouvrage de Montemayor, le premier dans son genre, ne nuisit point à celui qu'obtint son imitateur. Gil-Polo ne surpasse assurément pas son modèle par l'invention, ni par le goût; mais il l'égale pour la pureté du style, l'harmonie et l'élégance des vers; et son ouvrage est bien supérieur à la *Diana* de Perez dit le Salmantino, qui fut un des continuateurs de Montemayor. Parmi le grand nombre d'excellents morceaux de poésie qu'on trouve dans le premier, on regarde comme deux chefs-d'œuvre, le sonnet qui commence par *Probaron en el campo su destreza*, et la chanson *En el campo venturoso*, etc. Le chant du *Turia* est aussi curieux qu'intéressant; l'auteur, par le moyen d'une fiction ingénieuse, y rappelle tous les troubadours et poètes valenciens jusqu'à son temps. Il paraît que Gil-Polo ne quitta jamais sa province, et qu'il n'alla pas, à l'exemple des poètes ses contemporains, briguer à Madrid les faveurs du monarque. Il mourut dans sa patrie en 1572. Cervantes fait un grand éloge de cet auteur dans son *Don Quichotte*, lorsqu'en parlant des trois *Dianes*, il fait dire au curé qu'on garde celle de Gil-Polo, comme si elle était d'Apollon lui-même. Il en fait aussi l'éloge dans son chant de Calliope, à la stance *Todas quantas debidas alabanzas*, etc. etc. La première édition de la *Diana* de Gil-Polo est de Valence, 1564, in-8°.: la plus estimée est celle de Londres, 1739, revue et corrigée par le juif Pineda, connu par celle qu'il avait donnée de *Don Quichotte*. La *Diana* a été imitée en latin par Barthius, dans son *Erodidascalus seu nemoralium libri quinque ad hispanicum Gasparis Gilli-Poli*, Hanau, 1625, in-8°. B—s.

GIL-VICENTE, appelé le Plaute portugais, naquit à Barcellos, vers l'an 1485, d'une ancienne et illustre famille. D'après le desir de ses parents, il étudia le droit; mais il le quitta bientôt pour se livrer au théâtre : sa naissance l'ayant attaché à la cour de Lisbonne, il s'y occupa, avec activité, de fournir des pièces de circonstance pour les solennités civiles et religieuses. Ses drames furent d'abord représentés à la cour du roi Emanuel; et le premier parut en 1504. Ils obtinrent un succès prodigieux; et sa réputation s'accrut sous le règne de Jean III, qui prenait souvent plaisir à jouer lui-même un rôle dans quelques-unes des comédies de Gil. Il paraît que celui-ci était aussi un des acteurs : ce qu'il y a de certain, c'est qu'il forma au théâtre sa fille Paula (dame d'honneur de la princesse Marie), qui se rendit célèbre, non seulement comme la première actrice portugaise de son temps, mais aussi comme poète et musicienne. Gil-Vicente, en précédant les grands poètes dramatiques de l'Italie, de l'Espagne, de la France et de l'Angleterre, avait acquis, pour ainsi dire, une réputation européenne. On prétend qu'Erasme apprit le portugais dans la seule vue de lire les comédies d'un homme qui excitait tant d'enthousiasme; et si l'on considère Gil comme le restaurateur du théâtre mo-

derne, cet enthousiasme ne doit pas étonner. La première représentation connue en Italie est celle de l'Orphée de Pulitien, joué en la cour de Mantoue, en 1483. Mais l'Orphée n'est qu'une exacte imitation du théâtre grec, ainsi que la *Calandra* du Bibbiena. *I suppositi*, la *Cassaria* de l'Arioste, la *Clitia* et la *Mandragora* de Machiavel (1) n'étaient calqués que sur le modèle de Plaute et de Térence; et la plupart n'étaient que des imitations. Les comédies de Béolco Ruzzante (le premier qui ait introduit sur le théâtre le Brighella et l'Arlequin), n'étaient que des farces insipides, écrites en jargon padouan; et l'on ne peut considérer les pièces de l'Aretin que comme d'infâmes satires, sans ordre ni invention, où les personnages les plus illustres et les plus respectables étaient offerts à la risée du public. En France, si l'on ne regarde pas, dans son origine, la farce de *Maître Patelin* comme une comédie (2), on ne connaissait de pièce un peu régulière que l'*Eugène* de Jodelle (né en 1532), bien supérieure à ses trois tragédies. Les successeurs de cet auteur dramatique, Hardy, Montchrestien, Baro, etc., ne parurent que plus d'un siècle après; et la naissance de Gil-Vicente précéda de quatre-vingt-deux à quatre-vingt-quatre ans celle de Lope de Vega et de Shakespeare (3). L'admiration qu'excitait Gil-Vicente dans l'Europe, n'était donc que très juste et très naturelle. Ses pièces sont remplies, il est vrai, des défauts inséparables d'un premier essai, dans quelque genre que ce soit; mais dans ces ébauches grossières, on ne laisse pas de trouver une richesse d'invention, une vérité dans le dialogue, une vivacité, une élégance et une harmonie poétique dans le langage, inconnues jusqu'alors, et qui justifient l'enthousiasme national et la curiosité des étrangers. Gil-Vicente demeura toujours attaché au roi Jean III, qui le combla de largesses; il mourut à Evora en 1557. Pendant sa maladie, il fit lui-même son épitaphe, qu'on voit encore gravée sur son tombeau. Ses ouvrages furent publiés par son fils, sous le titre de *Compilacaon*, c'est-à-dire Recueil des ouvrages de Gil-Vicente, en cinq livres, contenant, 1°. ses Poésies dévotes, 2°. ses Autos, 3°. ses Tragi-comédies et ses Comédies, 4°. ses Farces (*Farsas*), 5°. Poésies diverses, Lisbonne, 1562, in-fol.; ibid., 1586, in-4°. Ses *Autos*, ou Pièces religieuses, sont au nombre de seize, destinées à célébrer les fêtes de Noël; les bergers y jouent un rôle principal. Ses tragi-comédies roulent sur des sujets héroïques, et le style en est élevé; telle est celle de dom Duardes (imprimée séparément, Lisbonne, 1613, 1654.) Parmi ses comédies on distingue le *Juge de Beyra* (imprimée id., 1630), et le *Fidalgo Portugais* (1643). Ses *Farsas* peuvent être regardées comme un échantillon ou esquisse de la véritable comédie : elles ont du sel, de la gaîté, du naturel et des caractères nouveaux et bien tracés. Ce Recueil contient cinquante pièces, à peu près, dont seize roulent sur des sujets sacrés. — Le fils de cet auteur, appelé aussi Gil-Vi-

(1) Toutes ces pièces et les suivantes parurent en Italie de 1512 à 1540. La plus estimée était la *Mandragora*, qui a été traduite par J.-B. Rousseau, Londres, 1723. La *Calandra* est imitée des *Ménechmes* de Plaute, et la *Clitia* de la *Casina* du même auteur. En général, les cinq pièces qu'a laissées l'Arioste, les trois de Macchiavel, et toutes celles qui parurent à cette époque, n'étaient que des comédies latines, écrites en italien. Partout le même sel, les mêmes plaisanteries, les mêmes esclaves et parasites, le même lieu de la scène; et à l'instar des Latins, l'action se raconte plus qu'elle ne se voit.

(2) Tout le monde sait que cette comédie, écrite vers la fin du quinzième siècle, a été corrigée, augmentée et reproduite par Brueys en 1706.

(3) Lope naquit en 1562, et Shakespear en 1564.

cente, suivit de même la carrière dramatique. On cite avec éloge une de ses comédies: *Dom Joan de los Turcos*. B—s.

GIN (Pierre-Louis-Claude), magistrat français, et l'un des écrivains les plus féconds de nos jours, naquit à Paris en 1726. Il était, par sa mère, arrière-petit-neveu de Boileau. Il fut successivement avocat, puis conseiller au parlement Maupeou, et lors de sa dissolution, il devint conseiller au grand-conseil; charges qu'il exerça, de la manière la plus honorable, jusqu'à l'époque de la suppression des cours souveraines en 1791. Le premier ouvrage qu'il donna au public est un traité *de l'éloquence du barreau*, 1767, in-12. Malgré les nombreux modèles que l'antiquité lui offrait sur cette matière, Gin ne composa qu'un ouvrage dont il est difficile de caractériser le degré de médiocrité. Lorsqu'il s'occupe des objets qui ne méritent que peu d'attention, il est d'une prolixité rebutante: sur les parties les plus importantes de l'art, il est d'une sécheresse et d'une stérilité vraiment déplorables. Ce *Traité de l'éloquence* ne renferme pas trois pages dignes d'être lues. Depuis la révolution, l'auteur en a donné une nouvelle édition, 1803, in-12., très augmentée; mais malgré tous ses efforts, l'ouvrage n'en est guère meilleur. Gin fit ensuite paraître un livre intitulé: *Des vrais principes du gouvernement*, 1778, in-8°.; 1780, in-8°.; 1782, 2 vol. in-12.; 1801, 2 volumes in-8°., revus et considérablement augmentés. C'est un long plaidoyer en faveur du gouvernement monarchique où Gin combat Montesquieu et Mably, mais avec des armes bien inégales. On sent à chaque instant qu'il était dépourvu des qualités qui constituent soit le législateur, soit l'écrivain. Ce que cet ouvrage offre de plus curieux, c'est une lettre écrite par Voltaire à Gin, pour le remercier du *cadeau* qu'il lui avait fait de son livre. Il abandonna pendant quelque temps les hautes questions de la législation, pour publier une *Analyse du droit français comparé avec le droit romain*: la première édition parut en 1780, 1 vol in-4°.; une seconde en 1803-1805, 6 vol. in-8°. Cet ouvrage est peu recherché des jurisconsultes. Toujours entraîné par son amour pour les lettres plutôt que par la véritable inspiration du talent, Gin donna une traduction des *OEuvres complètes d'Homère*, 1783-84, 8 vol. in-12., avec des notes et des imitations des poëtes latins, italiens et anglais. Deux éditions in-12 et in-8°. se succédèrent. Au moment de la révolution, Pierre Didot avait commencé d'en publier une édition in-4°., 1788, ornée de cinquante estampes et de deux cartes géographiques. Les événements politiques empêchèrent de faire paraître l'Odyssée et de compléter cette édition. Louis XVI, qui aimait à protéger les lettres, avait souscrit pour cent exemplaires. Les traductions d'*Hésiode*, 1785, in-8°., des *Harangues politiques de Démosthènes*, et de *celle* d'*Eschine contre cet orateur*, 1791, 2 vol. in-8°., suivirent la traduction du prince des poëtes. Gin donna depuis, *Idylles de Théocrite*, 1788, 2 vol. in-12 et in-8°.; *Odes de Pindare*, *unique traduction complète, en prose poétique*, 1801, in-8°. (il avait eu manuscrit les versions d'Anacréon, Bion, Moschus, Sapho et des autres lyriques grecs); les *OEuvres* (bucoliques) *de Virgile*, trad. nouvelle, 1788, in-12; les *Idylles de Théocrite* et les *Eglogues de Virgile*, trad. nouvelle, deuxième édition, 1801, 2 vol. in-12. Les diverses

traductions de Gin, qui ont été imprimées, fourmillent de fautes et de contre-sens: aussi n'ont-elles jamais obtenu l'approbation des savants et des hommes de goût. Cependant un certain luxe typographique fait encore rechercher la dernière édition de la traduction d'Homère. Gin publia aussi des *Nouveaux mélanges de philosophie et de littérature*, ou *Analyse raisonnée des connaissances les plus utiles à l'homme et au citoyen*, dédiés au roi, 1784, in-12; il y traite les questions les plus importantes de la métaphysique et de la philosophie. Il combat à plusieurs reprises l'auteur du *Système de la nature*, le livre de l'*Esprit*, et divers autres philosophes modernes. On ne trouve dans ces *Nouveaux mélanges*, comme dans tout ce qui est sorti de la plume du même écrivain, qu'un style lourd et incorrect, des pensées dépourvues de profondeur et d'originalité. « Affligé de voir qu'une suite à l'immortel *Discours* de Bossuet, *sur l'histoire universelle*, manquait à la littérature française, » Gin voulut y remédier. Il donna, en 1802, cette suite en 2 vol. in-12, et il la divisa en sept époques, depuis Charlemagne jusqu'à l'ouverture des états-généraux en 1789. Quoique, sans doute, infiniment au-dessous de l'original, cette continuation n'est pas absolument sans mérite; le style a de la force dans quelques endroits, quelquefois de la déclamation, plus souvent encore des négligences. Malgré quelques inexactitudes, l'ouvrage a, sur les deux continuations du même genre, publiées en 1704 et en 1805 (*Voyez* BOSSUET, V, 238-9), l'avantage incontestable d'être poussé jusqu'à nos jours; et il aurait eu sans doute plus de succès sans les fautes d'impression qui s'y trouvent à chaque page: les noms propres, les termes techniques y sont souvent défigurés, et l'on peut croire que l'auteur n'en a pas revu les épreuves. Dans la longue nomenclature des ouvrages de Gin, il faut aussi compter un Éloge du Dauphin, père de Louis XVI, et un autre de Suger. L'éloge du Dauphin offre quelques morceaux assez bien écrits, tels que l'exorde. Gin avait donné en 1779 son ouvrage *De la Religion, par un homme du monde*, 4 vol. in-8°.; il le retoucha, l'abrégea, et le publia de nouveau en 1806, sous ce titre: *De la Religion du vrai philosophe*, ou *l'Observateur impartial de la nature, contenant l'examen des systèmes des prétendus sages du XVIII°. siècle, et la preuve de la liaison des principes du christianisme, avec les maximes fondamentales de la tranquillité des états.* Ce livre porte aussi le titre d'*OEuvres complètes de P. L. C. Gin*, n°. 1er.: l'auteur avait en effet le projet de donner une édition complète de ses OEuvres; mais il en est resté là. En tête de ce volume, il a placé la liste de ses divers ouvrages, tant imprimés qu'inédits, en y joignant les motifs qui les lui ont inspirés. Dans un avertissement qui suit, il donne quelques détails sur sa vie. « La *Religion, par un homme du monde*, avait eu du succès, dit l'auteur, même auprès de nos prétendus sages, qui se trouvèrent flattés d'y rencontrer une collection complète de leurs systèmes, de leurs vains sophismes, et jusqu'à leurs sarcasmes; le P. Beauregard, citant cet ouvrage, en 1780, dans son fameux sermon des philosophes, disait: *Ils le connaissent, ce livre; ils n'y ont pas répondu, ils n'y répondront jamais.* » L'abbé Duvoisin, dans l'approbation de la première édition, dit que l'on y trouve un plan vaste et

bien rempli, des vues neuves, un style noble et correct. Les bonnes intentions de l'auteur avaient sans doute disposé le censeur à l'indulgence; car les ouvrages philosophiques de Gin sont dépourvus de tout cachet particulier. Ils n'offrent que des idées communes, noyées dans un style prolixe et souvent barbare. Si cet auteur fécond ne peut être placé qu'au nombre des écrivains médiocres, nous nous empressons de rendre hommage aux vertus qui le distinguèrent, à l'attachement sans bornes qu'il porta à la maison de Bourbon, et dont il donna des preuves dans les occasions les plus périlleuses. C'est ainsi qu'à cette fatale époque où tous les Français attendaient dans la stupeur l'issue du plus horrible des procès, Gin adressa, le 22 décembre 1792, à Barère, un plaidoyer en faveur de Louis XVI. Ce plaidoyer, imprimé à Bâle, 1793, in-8°., ne renferme en tout que huit pages, suivies de cinquante pages de notes et additions : combien cependant l'innocence du Roi martyr y brille? Dans ce moment affreux, le défenseur s'est comme élevé au dessus de lui-même; et il a trouvé dans son ame, *toute royaliste*, quelques expressions que le génie ne désavouerait pas. Un si noble dévouement devait être récompensé; aussi Gin fut-il incarcéré, la même année 1793, avec sa famille, à l'abbaye de Port-Royal, rue de la Bourbe. Sa captivité dura onze mois; et il en profita pour apprendre la langue anglaise, d'un autre prisonnier auquel il montrait le grec. C'est à cette circonstance que nous devons la traduction qu'il fit paraître plus tard du *Ministre de Wakefield*, 1797, in-8°. Cette traduction est fort mal écrite, et renferme beaucoup de contre-sens. En 1794, à sa sortie de prison, Gin fut maire ou agent de la commune de Clamart sous Meudon, où il possédait une maison de campagne. L'assemblée qui tyrannisait alors la France, ayant rendu un décret par lequel tous les fonctionnaires publics étaient assujétis au serment de haine à la royauté, il écrivit sur le registre de la commune d'Issy, que non seulement il ne ferait pas le serment qui lui était demandé, mais que, bien loin de là, il déclarait que le gouvernement monarchique était le seul qui pût convenir à la France. Gin, toujours occupé de travaux littéraires, mourut à Paris le 19 novembre 1807, âgé de 81 ans. Il a laissé en manuscrit, et se disposait à faire imprimer, l'*Analyse raisonnée du droit français par la comparaison de nos anciennes lois et du Code Napoléon.* Il avait donné, peu de temps avant sa mort, le *Prospectus des OEuvres complètes d'Homère, édition polyglotte en cinq langues* (grec, latin, français, anglais, italien). Cette entreprise n'a pas eu de suite. Gin n'a laissé qu'un fils, ancien conseiller au grand-conseil, qui possède plusieurs manuscrits de son père, entre autres une traduction de Milton.

St. P—n.

GINANI ou ZINANI (1) (Gabriel), poète italien, qui a joui de son temps de quelque célébrité, naquit à Reggio dans le XVIe. siècle (2). La nature lui avait accordé d'heureuses dispositions, que ses parents cultivèrent avec succès. Après avoir fait ses premières études, il fut envoyé à Fer-

(1) Les Ginani de Reggio sont une branche de ceux de Ravenne; et comme, dans la prononciation lombarde, le *g* a le son du *z*, ceux de Reggio ont écrit leur nom indifféremment Ginani ou Zinani.

(2) Tiraboschi, d'après un passage de la dédicace des *Due giornati*, croit pouvoir placer la naissance de Ginani en 1564; mais Jacques Vezzani, en lui écrivant en 1622, le félicite sur sa *verte vieillesse*, compliment qui ne paraît guère convenir à un homme qui n'aurait eu que cinquante-huit ans.

rare, et y suivit les leçons de François Patrice, et d'autres professeurs distingués. Il paraît que Ginani prit d'abord le parti des armes; du moins on est certain qu'il assista à quelques combats, et qu'il était enfermé dans Agria lorsque cette ville fut assiégée par les Turcs en 1596. Deux ans après il était à Naples, logé chez le duc de Seminara, qui s'était déclaré son Mécène: mais quoique ce seigneur eût pour lui beaucoup d'égards, sa situation n'en était guère plus heureuse, puisqu'on apprend, par une de ses lettres, qu'il fut obligé de demander de l'argent au duc de Guastalla pour faire imprimer un de ses ouvrages (l'*Arte del segretario*); il n'en reçut que des compliments et des promesses, et lassé d'attendre, il quitta Naples pour venir à Rome, où il fut admis en 1602 à l'académie des humoristes. Il partit ensuite pour Venise; mais en passant à Reggio, il s'y arrêta quelque temps pour voir ses parents; et ayant fait aux magistrats un tableau fidèle de sa misère, il en reçut un présent magnifique pour l'aider à publier son *Eracléide*. Ginani prenait le titre de seigneur de Bellay que lui avait conféré l'empereur Ferdinand II, en récompense de la dédicace d'un de ses ouvrages (*la Ragione di stato*); ce titre le flattait beaucoup: j'en fais plus de cas, dit-il, que de très grandes provinces que d'autres princes s'étaient obligés de me donner. L'orgueil excessif que montre ici Ginani n'était pas d'accord avec sa conduite; et l'homme qui s'abaissait à demander quelques écus, n'aurait pas refusé une province, si elle lui eût été offerte. Tiraboschi pense que c'est de Belley dans le Bugey que Ginani était seigneur; et il cherche à prouver que l'empereur a pu disposer de ce domaine en faveur d'un de ses sujets: mais le titre de Ginani était purement honorifique; l'empereur n'y avait attaché ni revenus, ni pension, puisque ce poète continua toute sa vie de se plaindre du peu d'avantages qu'il avait retiré de ses travaux. Il vivait encore en 1634. Le Tasse, Marini, Balt. Castiglione furent au nombre de ses amis et lui décernèrent des éloges. Tiraboschi a inséré dans la *Bibliot. modenese* un article très détaillé sur Ginani, suivi de la liste complète de ses ouvrages; on se contentera d'en citer ici les principaux: I. *Il Caride, favola pastorale*, Parme, 1582, in-8°.; édition corrigée, Reggio, 1590 ou 1591. Cette production se ressent de la jeunesse de l'auteur. II. *L'Amerigo, traged.*, Reggio, 1590, in-8°.; Venise, 1627, in-12: elle est citée par Tiraboschi comme une des meilleures tragédies publiées en Italie dans le XVIe. siècle. III. *L'Eracléide, poëma*, Venise, 1623, in-4°. C'est le sujet de la *Croce racquistata* de Bracciolini (*V.* BRACCIOLINI); mais Ginani avait terminé son poème depuis plusieurs années, lorsque Bracciolini publia le sien. On trouve à la suite quarante-une remarques critiques sur ce poème avec autant de réponses, sous le nom de Vinc. Ant. Sorella. Tiraboschi pense que Ginani est l'auteur des remarques et des réponses. IV. *Il segretario, diviso in sette libri*, ibid., 1625, in-4°. V. *Il consigliere*, ibid., 1625, in-4°.; traduit en latin, par Jean Honigk, Francfort, 1628. VI. *Della ragione di stato libri* XII, ibid., 1626, in-4°. trad. en latin par Honigk, Francfort, 1628, sous ce titre: *De ratione optimè imperandi et de statu reipublicæ*. VII. *Rime e prose*, Reggio, s. d., deux parties, in-8°. *Rime amorose*, Venise, 1627. *Rime sacre*, ib., 1627, in-12. VIII. *Discorso della pastorale*, ibid., 1627, in-12; l'auteur y relève plusieurs défauts de

l'*Aminte* du Tasse. IX. Une nouvelle édition de la *Vie du Tasse*, par Mauro, et quelques autres *opuscules* moins importants. Il se proposait de publier *gli elogi de gli illustri Reggiani*; mais cet ouvrage n'a point été achevé.

W—s.

GINANI ou GINANNI (Joseph, comte), célèbre naturaliste, né à Ravenne en 1692, s'appliqua dès sa jeunesse à l'étude de la botanique, et suivit dans ses herborisations, Micheli, botaniste du grand-duc de Toscane, qui acheva de lui inspirer une vive passion pour cette science. Il parcourut ensuite les différents états de l'Italie, recueillant partout des plantes, des coquillages et d'autres objets d'histoire naturelle, dont il forma, en peu d'années, une collection très intéressante. Il s'attacha particulièrement à bien connaître les bords de la mer Adriatique, et fut récompensé de ses fatigues par la découverte d'un grand nombre de productions naturelles encore inédites. L'académie des sciences de Bologne l'admit dans son sein en 1747; et cinq ans après il fut élu membre de la société littéraire de Ravenne: enfin le grand-duc de Toscane, pour perpétuer le souvenir des travaux de Ginani, fit frapper en son honneur une médaille, portant d'un côté son portrait, et au revers la nature, avec ce seul mot: *invenit*. Le comte Ginani mourut dans sa patrie en 1753, à l'âge de soixante ans. On connaît de lui les ouvrages suivants: I. *Delle uova e dei nidi degli uccelli con una dissertazione sopra varie spezie di cavallette*, Venise, 1737, deux parties en 1 vol. in-4°.; ouvrage recherché, et dont les figures sont passablement exécutées. La dissertation sur les sauterelles offre des détails curieux. II. *Lettera all' accad. delle scienze di Bologna sopra il nascere d'alcuni testacei marini*, insérée dans les recueils de cette académie, et dans les journaux. III. *Produzioni naturali che si ritrovano nel museo Ginanni in Ravenna, metodicamente disposte e con annotazioni illustrate*, Lucques, 1742, gr. in-4°., fig. IV. *Opere postume nelle quali si contengono 114 piante che vegetano nel mare Adriatico, nelle paludi, e nel territorio di Ravenna, coll' istoria d'alcuni insetti*, Venise, 1755-57, deux parties in-fol., dont la première contient les plantes, avec 55 planches, et la seconde les coquillages, avec 38 planches. — Ginani (François), neveu du précédent et l'éditeur de ses *œuvres posthumes*, naquit à Ravenne, le 13 décembre 1716, et fut envoyé à Parme où il étudia sous les maîtres les plus distingués. De retour dans sa patrie, il suivit l'exemple de son oncle en s'appliquant à l'histoire naturelle, et acquit bientôt une réputation qui lui ouvrit les portes de plusieurs académies. Il eut part à la description du *Museo Ginanni*, publia plusieurs opuscules dans la *Raccolta Calogeriana*, entre autres une *Dissertation sur les maladies des grains* (elle a paru séparément à Pesaro, 1759, in-4°., fig.), et mourut en 1765, à l'âge de quarante-neuf ans. On lui doit encore une *Historia civile e naturale delle pinete Ravennate*, Rome, Salomoni, 1774, in-4°. de 478 pages, avec 18 planches et 2 cartes.

W—s.

GINANNI (Pierre-Paul), bénédictin, de la même famille que les précédents, naquit à Ravenne en 1698. Après avoir terminé ses premières études sous les jésuites, il entra dans la congrégation du Mont-Cassin, en 1713, et fut envoyé à Rome pour y faire ses cours. Il professa ensuite la philosophie à

Florence, et revint à Ravenne, où il enseigna la théologie avec le plus grand succès. Ses talents lui méritèrent l'estime de ses confrères, et l'élevèrent rapidement aux premières dignités de l'ordre : il renonça alors à la carrière de l'enseignement, et s'appliqua à l'étude de l'histoire de sa patrie; il visita les archives publiques, et dressa des inventaires des titres qu'elles renfermaient, genre de travail dont l'utilité seule put lui faire surmonter les dégoûts. Nommé en 1743 abbé de St.-Paul de Ravenne, il fut appelé la même année à Rome par Benoît XIV, qui lui donna des marques particulières de son affection et l'admit dans l'académie qu'il venait d'établir, pour y travailler à l'histoire ecclésiastique. De retour à Ravenne, il reprit le cours de ses recherches, contribua à accroître dans cette ville le goût des lettres en accueillant les personnes qui les cultivaient, fréquenta les sociétés savantes, et mit à leur disposition une bibliothèque choisie, ainsi qu'un musée, qu'il avait formés dans ses voyages. Élu en 1769 promoteur général de la congrégation, il fut encore obligé de retourner à Rome. Le pape Clément XIV l'y retint, en le nommant membre de la consulte des rits, et il y mourut en 1774, à l'âge de soixante-seize ans. Dom Ginanni était membre de la plupart des académies d'Italie; il a laissé un grand nombre d'ouvrages parmi lesquels on se contentera de citer les suivants : I. *Raccolta delle rime de' poëti Ravennati defunti*, Ravenne, 1739, in-8°. Ce recueil contient les noms et la liste des productions de près de trois cents poètes nés dans cette ville depuis 1540 jusqu'en 1730 ; et Ginanni prouve par-là qu'elle ne le cède à aucune autre de l'Italie par le nombre et la supériorité des écrivains auxquels elle a donné le jour. II. *Lettera nella quale si dimostra che Ravenna è la vera patria di san Pier Damiano, e non Faenza*, Assise, 1741, in-8°. III. *Dissertazione epistolare sulla letteratura Ravennate*, Ravenne, 1750, in-8°., et dans le tom. II de la *Nuova raccolta calogeriana*. Cette dissertation, en forme de lettre, adressée au cardinal Quirini, contient l'éloge de quelques littérateurs de Ravenne, entre autres Jean Ferretti et Ambroise Traversari. IV. *Dissertazione sopra l'origine dell' Esarcato e della dignità degli Esarchi*, insérée dans le tome IV de la *Nuova raccolta Calogér*. V. *Dissertazione sopra il mausoleo di Teodorico rè de Gotti in Italia*, Césène, 1765. VI. *Elogio del dott. Ruggiero Calbi*, dans le XXV°. vol. du *Journal littéraire* publié par Lami. VII. *Elogi di due R. R. Padri abbati cassinesi D. Camillo Affarosi di Reggio e D. Francesco Maria Ricci Romano*, dans la *Nuova raccolta*, et dans le *Journal* de Lami. VIII. *Memorie storico-critiche degli scrittori Ravennati*, Faënza, 1769, deux vol. in-4°. de plus de 500 pages chacun, renfermant la notice plus ou moins circonstanciée d'environ quatre cent soixante écrivains, natifs ou habitants de Ravenne, par ordre alphabétique. On trouve à la fin la liste des ouvrages imprimés et manuscrits de D. Ginanni, une ample table chronologique de tous les écrivains Ravennais mentionnés dans l'ouvrage, depuis l'archevêque St.-Eleucade qui vivait au II°. siècle jusqu'à nos jours, et une table plus volumineuse encore des auteurs consultés pour la rédaction de cet ouvrage; leur nombre s'élève à plus de six cents. W—s.

GINCKEL (GODARD VAN), général hollandais, à qui l'Angleterre dut la conquête définitive de l'Irlande sous

Guillaume III, naquit de parents nobles, en Gueldre, ou selon d'autres à Utrecht. Il entra de bonne heure dans la carrière militaire, et mérita par sa valeur la décoration de l'ordre de l'Éléphant qu'il obtint long-temps avant l'avénement du prince d'Orange au trône de la Grande-Bretagne. Il contribua puissamment, par son activité et sa prudence, à l'affermissement de l'autorité de ce monarque, dans les premières années de son règne. Quoique Jacques II eût été forcé de quitter l'Irlande, ce royaume refusait encore de reconnaître le gouvernement de Guillaume III; et les catholiques, à qui la France fournissait d'immenses secours en hommes et en munitions de guerre, s'y montraient sous un aspect menaçant. Ginekel, chargé de les réduire, déploya contre eux la bravoure d'un vieux général, et le talent d'un négociateur habile. Après s'être emparé dans l'espace de quelques jours de Baltimore, il vint mettre le siége devant Athlone, qui, outre une garnison nombreuse et d'excellentes fortifications, était encore défendue par toute l'armée irlandaise, campée presque sous ses murailles. Malgré ces avantages, la place fut emportée d'assaut au bout de vingt jours; et l'armée insurgée profita des ténèbres de la nuit pour décamper. Déterminée alors à livrer une bataille décisive, elle se retrancha dans une forte position à Aghrim, où elle attendit l'ennemi: Ginckel vint l'attaquer le 22 juillet 1691, et, avec des forces inférieures de moitié, remporta sur elle une victoire complète. Saint-Ruth, général français qui commandait les insurgés, y fut tué d'un boulet de canon; et Tyrconnel, le principal partisan du roi détrôné, mourut peu de jours après, du chagrin que lui causa cette fatale journée. Galloway, dans le premier moment de terreur, capitula après une faible résistance. Enfin la prise de Limerick, qui était défendue par des troupes françaises réunies aux débris de l'armée irlandaise, couronna le succès de cette glorieuse campagne; et dès-lors l'autorité de Guillaume n'éprouva plus d'opposition en Irlande. A son retour en Angleterre, Ginekel fut récompensé de ses services par les titres de baron, de comte d'Athlone et d'Aghrim, et par les remercîments solennels des communes, qui lui offrirent en outre un présent magnifique. Revêtu dans sa patrie de la dignité de feld-maréchal, il disputa, en cette qualité, au commencement de la guerre de la succession, le commandement en chef de l'armée hollandaise au comte de Marlborough; mais vaincu par l'ascendant de son heureux rival, que les états-généraux s'empressèrent de proclamer généralissime de leurs troupes, il mourut, en 1705, à Utrecht, sans avoir illustré sa dernière campagne par aucun fait qui pût faire revenir ses concitoyens de leur injustice. N—E.

GIOCONDO (Fra Giovanni), en latin *Jocundus*, littérateur profond, savant antiquaire, habile architecte, naquit à Vérone, vraisemblablement vers l'année 1435. Orlandi le croit issu de la maison Monsignori; Témanza le donne avec plus de probabilité à la famille Ognibono. Entré de bonne heure dans l'ordre des frères prêcheurs, il fut destiné à professer les langues et la littérature anciennes. Un registre de son ordre paraît prouver qu'en 1449 il était déjà maître des novices, *magister studentium*. Il faudrait, en admettant ce fait, reporter sa naissance vers l'an 1430. On le choisit ensuite pour enseigner le grec à Lodrone, petite ville de l'évêché

de Trente, sur la frontière du Brescian et des états de Venise. Le dessin et l'architecture occupaient ses moments de loisir. Le desir d'observer et de mesurer les ruines des édifices antiques, et celui de connaître en général les monuments de l'antiquité, l'ayant conduit à Rome et dans d'autres villes de l'Italie, il rassembla une collection de plus de deux mille inscriptions anciennes, et en donna le manuscrit à Laurent de Médicis, qui lui témoigna constamment une affection particulière. (*Magnifici Laurentii amicitiâ clarus.*) Cette collection n'a point été imprimée séparément (1). On n'avait encore publié, au temps de Giocondo, aucun recueil de ce genre; mais elle a sans doute servi à enrichir celles de Gruter et de Muratori, et Burmann la cite avec distinction, dans le discours préliminaire placé à la tête de l'édition de Gruter, donnée en 1707. Vers les années 1494 et 1498, Giocondo était à Vérone, auprès de l'empereur Maximilien, soit en qualité d'architecte, soit comme littérateur; et ce prince le chargea, conjointement avec Jérome-Dominique Norieus, d'enseigner le latin, le grec, et la littérature de ces deux langues, au jeune Jules-César Scaliger, alors au nombre de ses pages (*J. C. Scalig. exercit. CCCXXIX*). Les biographes ne disent point d'une manière certaine à quelle époque Giocondo éleva le bâtiment destiné à former la salle du conseil de la ville de Vérone, que Témanza présente cependant comme un des plus propres à faire connaître quels étaient déjà les progrès de l'architecture lorsqu'il fut construit. Il y a lieu de croire que ce fut avant la fin du quinzième siècle. Quoi qu'il en soit, la réputation de Giocondo, comme architecte, était sans doute solidement établie avant cette époque, puisque Louis XII l'appela à Paris en 1499, pour lui confier la direction de différents travaux. Un des plus importants fut la construction du pont Notre-Dame. La première pierre de ce monument qui subsiste encore, fut posée le 28 mars de l'année 1500, et la dernière, le 10 juillet 1507. On a cru faussement que Giocondo avait bâti aussi, sur la Seine, le pont voisin de l'Hôtel-Dieu, dit le Petit-Pont. Cette erreur, établie ou confirmée par le distique de Sannazar, que Vasari a daigné célébrer,

Jocundus geminum imposuit tibi, Sequana, pontem;
Jure tuum potes hunc dicere pontificem;

cette erreur, disons-nous, a été complètement réfutée par Mariette, dans deux lettres adressées à Témanza, en date du 9 août 1771 et du 14 mars 1772. Sauval assure, dans ses *Antiquités de la ville de Paris*, que le distique de Sannazar, seul témoignage original qu'on pût invoquer, n'a jamais été gravé, comme on l'a dit, sur le pont Notre-Dame. Lemaire, dans son ouvrage intitulé *Paris ancien et moderne*, rapporte une inscription contraire à celle-là, et qui commence par ce vers :

Jocundus facilem præbet tibi, Sequana, pontem.

Le Petit-Pont, construit en pierre en 1408, n'a été rebâti tel qu'il est qu'en 1718, après avoir été gravement endommagé par un incendie. Peut-être Giocondo aura-t-il dessiné un plan pour quelque autre pont sur la Seine; et ce projet aura trompé Sannazar, ou plutôt motivé sa pensée. D'un autre côté, Sauval, fâché de reconnaître que le pont Notre-Dame, qu'il regardait comme le plus beau

(1) On en connaît trois copies, dont une appartenant, au commencement du siècle dernier, à Fr. Scip. Maffei; une autre, conservée encore aujourd'hui à Florence, dans la *Bibliotecca Magliabechiana*; et une troisième, sur vélin, celle de Laurent de Médicis, déposée dans la bibliothèque du Vatican.

et le mieux bâti de tous les ponts modernes existants de son temps en Europe, fût l'ouvrage d'un Italien, veut qu'il ait été construit par un architecte français, nommé Didier de Felin, et que Giocondo n'ait été que *le contrôleur de la pierre*. Il se fonde sur un arrêt du parlement de Paris, qui donne à Didier de Felin le titre de *maître principal touchant la surintendance de l'œuvre de la maçonnerie*, et à Giocondo, celui de *commis à soy donner garde sur la forme d'icelui pont*. Mais l'artiste chargé de diriger la forme du pont, est bien évidemment l'architecte. Le continuateur des Chroniques de Monstrelet, dit, sous la rubrique de l'an 1500, que *le roy y envoya Jean de Doyac, pour donner la conduicte de refaire ledit pont, lequel fut fait en petit de temps*. On ne peut douter que le nom de Jean de Doyac ne soit une corruption de celui de Giovanni Giocondo, qu'on traduisait aussi en français, par celui de Jean Joyeux (1). Giocondo remplissait alors les fonctions d'*architecte du roi;* du moins voyons-nous que Budé, dans ses Annotations sur les Pandectes, le qualifie de *architectus tunc regius* (fol. 120). Il construisit le palais de la chambre des comptes qui a été démoli (*G. Brice, Descript. de Paris*), et rebâtit la grande chambre du Parlement, dite *la chambre dorée*, qui subsiste encore, mais qui n'a jamais offert de remarquable dans sa décoration, aujourd'hui entièrement changée, que la boiserie du plafond en ogives et à culs-de-lampe, exécutée par un menuisier, nommé Du Hancy, lequel avait appris en Italie cette manière, alors nouvelle. En admirant les restes du château de Gaillon, apportés et relevés dans le Musée des monuments français, des hommes éclairés ont supposé que cet édifice, assez remarquable pour l'époque où il a été construit, était aussi l'ouvrage de Giocondo. Cette opinion aurait besoin de preuves. Les formes encore gothiques de ce monument, bien éloignées du style que les bons architectes italiens avaient déjà mis en vogue vers le même temps, pourraient suffire pour la faire rejeter. Elle est d'ailleurs peu vraisemblable, attendu que le château de Gaillon, bâti par le cardinal d'Amboise, ne fut commencé qu'en 1505, et que Giocondo quitta la France pour se rendre a Venise, au commencement de 1506. Il était appelé dans cette ville, par le sénat, pour donner son avis sur la manière de perfectionner et de terminer le canal de la Brenta, dit le Brentone, dirigé sur les lagunes de Chioggia, à l'effet d'empêcher de nouveaux attérissements auprès de la ville. Giocondo se trouva en opposition avec un ingénieur, nommé Aleardi, qui avait commencé les travaux. Des mémoires furent publiés de part et d'autre en 1506 et 1507. Vasari assure que les projets de Giocondo furent exécutés ; il cite Louis Cornaro, gentilhomme vénitien, contemporain et ami de cet artiste, qui disait que pour un si grand bienfait, il méritait d'être regardé comme un *second fondateur* de la ville de Venise. Temanza dit, au contraire, que la guerre produite par la ligue de Cambrai, fut cause qu'on ne suivit provisoirement que les plans d'Aleardi ; que l'exécution de ceux de Giocondo fut différée, et qu'elle n'a jamais eu lieu.

(1) Giocondo recevait pour ses honoraires 8 liv. par jour. On a voulu induire de là qu'il n'était pas employé comme architecte ; mais des honoraires si considérables prouvent au contraire qu'il avait réellement cette qualité, puisqu'aux prix comparés de l'argent, la somme de 8 liv. représenterait aujourd'hui plus de 41 fr., et que le travail dura sept ans.

Le séjour de Giocondo à Paris n'avait pas été inutile à la littérature. Ce savant y avait découvert un manuscrit de Pline le jeune, renfermant, outre de nombreux passages propres à remplir les lacunes des éditions précédentes, onze lettres de Pline à ses amis, et toute sa correspondance avec Trajan, partie intéressante de cette collection, et entièrement ignorée jusqu'alors. Il donna ce manuscrit, par lui corrigé, au célèbre Alde Manuce, qui l'imprima à Venise, au mois de novembre 1508, in-8°. Le père Niceron, Maffei, dans sa *Verona illustrata*, Temanza, dans ses *Vite dei piu celebri architetti e scultori Veneziani*, et plusieurs autres biographes, ont pris pour l'édition complète de Giocondo, celle qui a été publiée par Beroaldo à Bologne en 1498 : c'est une erreur. La première édition des lettres de Pline, Venise (sans nom de lieu), 1471, et celle de Milan, 1478, ne renfermaient que 222 lettres, distribuées en huit livres; celle de Beroaldo, entièrement conforme à celle de Rome, de 1490, en contient 236, divisées en neuf livres : celle d'Alde, de 1508, nous en a donné, dans dix livres, 373, y compris celles de Domitien, etc., et elle a servi de type à toutes les éditions subséquentes. Plusieurs bibliographes, et notamment M. Bandini, dans son *Catalogue des manuscrits latins de la bibliothèque de Médicis*, supposent une première édition d'Alde, de 1504. Cette édition que Maittaire ne cite pas, qu'on ne trouve ni dans notre bibliothèque royale, ni dans aucun de nos plus riches cabinets, et que M. Renouard, dans ses *Annales de l'imprimerie des Alde*, dit n'avoir jamais vue, n'existe vraisemblablement pas, puisque Alde Manuce dans sa lettre à Alvise Mocenigo, sénateur vénitien, placée à la tête de celle de 1508, dit que Giocondo lui a donné le manuscrit deux ans avant qu'il ne l'ait mis sous presse, et que cet intervalle nous reporte à l'an 1506, époque où, en effet, Giocondo se rendit de Paris à Venise. A la suite de cette édition des Lettres de Pline, de 1508, Alde Manuce plaça le Traité de Julius Obsequens, *De prodigiis*, dont Giocondo lui avait aussi donné le manuscrit, *dono dedit*. La guerre ayant éclaté, le paisible religieux fut retiré, en 1509, du couvent des Dominicains de Trévise, où, déjà avancé en âge, il cherchait le repos, pour protéger, comme ingénieur, la sûreté de sa patrie : il fortifia la ville de Trévise et divers points des environs, sur lesquels les Vénitiens allaient être attaqués. Lié avec Guillaume Budé, Giocondo, pendant son séjour à Paris, lui expliquait les passages difficiles de *Vitruve*, non seulement par des interprétations verbales, mais encore par des dessins (Bud. *Annot. in Pandect.* fol. 120). En 1511, il publia son édition de Vitruve, dont il avait corrigé le texte, et qu'il orna de 138 figures en bois (Venise, Joan. de Tridino, in-fol.) Cette édition est la première de cet auteur qui ait été donnée avec des gravures. Peu de temps après, les administrateurs de la ville de Vérone recoururent à Giocondo, pour fonder avec solidité une des piles principales d'un pont de l'Adige, que les eaux avaient renversée plusieurs fois. Ces importantes constructions n'interrompaient pas ses travaux littéraires. En 1513, parurent son édition des *Commentaires de César*, donnée à Venise (*in ædibus Aldi*), in-8°., avec des figures représentant des ponts et des fortifications; et une seconde édition de *Vitruve* (Florence, Giunta) à laquelle Giocondo joignit le Traité de Frontin (*De aquæductibus*). Vers le même temps

un incendie ayant consumé, à Venise, le quartier de Rialto, et ébranlé le pont qui porte ce nom, il traça, sur l'invitation du sénat, des plans très riches, pour la construction d'un pont nouveau et des rues les plus voisines. Soit par defaut de lumières chez les administrateurs, soit peut-être à cause de l'épuisement du trésor public, la préférence fut accordée aux plans de Zanfragnino ou Scarpagnino, que Vasari dépeint, quoique vivant encore de son temps, comme un homme ignorant et sans goût. Quelque chagrin qu'il dût ressentir de cette injustice, l'illustre vieillard ne quitta pas sur-le-champ Venise, comme Vasari l'assure : plus sage, il se consola, en publiant les *Traités d'agriculture* de Caton, Varron, Columelle et Palladius (Venise, *in ædibus Aldi*, grand in-8°.) Enfin, en 1514, et déjà sans doute octogénaire, le Bramante étant mort, il fut appelé à Rome par Léon X, pour diriger, de concert avec Michel-Ange, Raphaël, et Ant. Piconi San-Gallo, la construction de l'église de Saint-Pierre, et notamment pour donner les moyens de consolider les fondations de cet immense édifice. On connaît les beaux travaux qui, exécutés par ces grands maîtres, ont assuré à la base de ce monument une solidité inébranlable. J.-C. Scaliger donne lieu de croire que Giocondo mourut à Rome. Les nombreux passages où il parle de cet artiste, renferment des témoignages de reconnaissance et d'estime, que nous ne saurions passer sous silence. « Depuis que le St.-Père l'a appelé auprès de lui, dit-il, je ne sais » s'il a joui de plus de tranquillité » qu'auparavant..... Vénérable vieillard, à qui je dois l'instruction de » ma jeunesse, mathématicien profond, physicien savant, prince des » architectes, modèle unique et de » sainteté et de tout genre d'érudition, » bibliothèque antique et moderne!... » Puisse-t-il avoir enfin goûté une » vie plus conforme à ses vœux! Mais » au milieu de tant de travaux, ce serait une sorte de miracle. » (*Exercit. CIV, CXXVI, CCCXXIX, CCCXXXI; Poem., heroes.*) Giocondo paraît avoir en effet regretté le sacrifice de son indépendance. Il écrivait à Jules II, dans la dédicace de son *Vitruve*, en parlant de divers écrits qu'il avait commencés : « Occupé à rétablir dans » leur pureté les ouvrages d'autrui, » le littérateur ne doit pas négliger » les siens propres : je n'ai point ce » tort envers moi-même. J'ai écrit sur » l'architecture et sur l'emploi des » mathématiques; mais je n'ai jamais » pu disposer de ma personne : je ne » m'appartiens point. Mes ouvrages » ne sont pas encore suffisamment » polis. Il faudrait, pour les terminer, » que je jouisse du repos nécessaire à » l'homme studieux; et vous seul, ô » Saint-Père, pouvez me l'assurer. » Tel fut ce frère Jocondo, dont la tradition a perpétué parmi nous un honorable et juste souvenir. Poleni, dans ses *Exercitationes vitruvianæ*, et M. J.-G. Schneider, dans la préface de l'édition de Vitruve, qu'il a publiée en 1807, lui reprochent de s'être trop livré à son imagination, en corrigeant le texte des auteurs rustiques, et particulièrement dans les passages obscurs de Vitruve. Il est vrai que quelques unes de ses corrections ou de ses restitutions sont un peu hasardées; mais nous ne devons pas pour cela oublier les services qu'il a rendus aux lettres, de même que tous les savants qui les premiers se sont attachés à épurer les anciens manuscrits. Poleni reconnaît au surplus tout ce que lui doit le texte de Vitruve pour la clarté et la pureté générales : *haud parum de Vi-*

truvii libris meritus est. L'ordre qu'il a établi dans les chapitres a été maintenu jusqu'à M. Schneider, qui en a seulement divisé quelques-uns en deux. On a cru faussement qu'à son retour en Italie Giocondo s'était fait cordelier: cette opinion a pu venir de ce que pendant plusieurs années il porta l'habit de simple ecclésiastique. Les écrits qu'il annonçait à Jules II, n'ont jamais été publiés. Le Titien avait placé son portrait dans une peinture qui ornait la salle du grand-conseil de Venise, et dont le sujet était puisé dans la vie du pape Alexandre III: ce tableau a péri dans une incendie. On croit posséder un autre portrait de Giocondo, dans un bas-relief sculpté sur la façade de la salle du conseil de Vérone, représentant un moine de l'ordre de St. Dominique, qui tient un livre ouvert, sur lequel est gravée cette inscription, dont le dernier mot se trouve en partie caché par une des deux mains: C. PLI. VERON. E., et que l'on interprète par *C. Plinii Veronensis epistolæ.* Soit estime réciproque, et véritable amour pour les sciences et les lettres, soit desir d'être à leur tour appréciés et loués, les savants du XVe. siècle et des premiers temps du XVIe. s'accordent fréquemment les uns aux autres de justes éloges, et quelquefois même de trop fastueuses épithètes; ou les voit aussi se faire honneur du mérite et de la célébrité de leurs maîtres: l'exemple de Giocondo n'offre en cela rien que d'assez commun. Mais les éloges que lui ont donnés, après sa mort comme de son vivant, une foule de ses contemporains les plus illustres, Politien, Panvini, Manuce, Budé, J. César et Joseph Scaliger, offrent un caractère de sincérité et d'affection, qui inspire de l'intérêt pour cet artiste savant, et qui contribue réellement à la gloire de cette belle époque de l'histoire littéraire.

E—c D—d.

GIOERWELL *V.* GJOERWELL.

GIOFFI (Bernard-Marie), capucin, né à Naples dans le XVIIe. siècle, embrassa la vie religieuse, et se consacra entièrement à l'étude de la philosophie et de la théologie. Ses talents pour la chaire l'ayant fait remarquer de ses supérieurs, il fut envoyé dans les missions de la Géorgie, où son zèle pour la propagation de la foi fut couronné par de grands succès. Après un séjour de plusieurs années en Asie, il revint à Naples, instruisit ses confrères par ses leçons, les édifia par ses exemples, et mourut en 1715. On connaît de ce digne religieux des *Prediche morali e panegiriche*, Naples, 1710, in-4°. Le P. Denis de Gènes dit qu'il a laissé en manuscrit une *Relation de son voyage en Géorgie.* — Gioffi (Romuald), dominicain, né au XVIIe. siècle, à Ariezzo, dans le royaume de Naples, fut lecteur en théologie dans différents couvents de son ordre pendant vingt-trois ans, et professa pendant six autres années au fameux collége de *Monte di Dio* à Naples. Le Toppi dit que les ouvrages du père Romuald étaient, de son temps, dans les mains de tous les étudiants en théologie.

W—s.

GIOFFREDO (Pierre), né à Nice le 16 du mois d'août 1629, est l'un des historiens les plus estimables que le Piémont ait produits dans le XVIIe. siècle. Après avoir terminé ses études, il prit l'habit ecclésiastique, et consacra ses loisirs à l'explication des monuments historiques. La publication de son *Histoire de Nice* lui attira l'estime des savants et les bienfaits de la cour. Nommé en 1663 historiographe de

Savoie, il joignit bientôt à ce titre celui de recteur de la paroisse Saint-Eusèbe à Turin, et plusieurs bénéfices. En 1673, il fut fait aumônier, précepteur et conseiller du prince de Piémont, depuis roi sous le nom de Victor Amédée, et, l'année suivante, bibliothécaire, avec une augmentation de traitement. Il reçut, en 1677, des lettres de bourgeoisie de la ville de Turin; et en 1679, il fut nommé chevalier des SS. Maurice et Lazare. Gioffredo mourut à Nice le 11 décembre 1692, à l'âge de soixante-trois ans. On trouvera la liste de ses ouvrages dans le *Syllabus scriptorum Pedemont.* de Rossoti. Les principaux sont : I. *Nicœa civitas monumentis illustrata, opus in quo præter antiquitatum notitiam, sanctorum et sanctitate illustrium gesta describuntur, notationibus illustrantur episcoporum Cemelio-Nicensium necnon abbatum monasterii S. Pontii successiones, aliaque ecclesiastica decora recensentur,* Turin, 1658, in-fol.; insérée dans le *Thes. histor. Ital.* de Burmann, tom. IX, page 6. II. *Corografia e storia delle Alpe maritime,* in-fol., à la bibliothèque royale de Turin; il en existait une seconde copie in-4°., entre les mains d'un neveu de l'auteur. III. *La storia dell' ordine de' SS. Maurizio e Lazaro,* manuscrit, à la bibliothèque royale de Turin. Les ouvrages de Gioffredo, dit Vernazza, qui a écrit sa vie et que cite Tiraboschi, se recommandent moins encore par l'érudition que par l'esprit de critique et la sagesse du style, qualités d'autant plus remarquables, qu'elles sont plus rares dans les historiens d'Italie de cette époque.

W—s.

GIOIA (Flavio), pilote ou capitaine de vaisseaux, naquit à Pasitano, village situé près d'Amalfi, vers la fin du XIIIe. siècle. Ce navigateur a été généralement regardé, du moins pendant long-temps, comme l'inventeur de la boussole. Les idées ont été si précises à cet égard, que quelques écrivains ont fixé la date d'une si mémorable invention à l'an 1302 ou 1303. Chacun sait aujourd'hui que cette gloire lui a cependant été disputée. Gioia a-t-il en effet inventé la boussole? l'a-t-il seulement perfectionnée? ou bien serait-il totalement étranger à l'invention de cet instrument qui a changé, pour ainsi dire, la face du monde? Pour être justes envers lui, nous sommes obligés de rappeler les opinions les plus remarquables élevées à ce sujet, et surtout d'exposer les faits sur lesquels on a cherché à les établir. Polydore Virgile place l'invention de la boussole au nombre de celles dont les auteurs sont inconnus: *Omninò in aperto non est* (Pol. Virg. *De invent. rer.*, lib. III, cap. 18); et quelque superficiel que soit cet écrivain, son témoignage est d'un grand poids contre Gioia, attendu qu'il était né en Italie, deux cents ans seulement après ce célèbre Amalfitain. Plusieurs savants ont attribué l'invention de la boussole aux Phéniciens, aux Tyriens, au roi Salomon. Court de Gébelin est un de ceux qui en font honneur aux Phéniciens. D'autres, induits en erreur par un passage mal interprété de Plaute, ont cru que les Romains et les Grecs avaient connu ce guide des mariniers. De ce nombre est Abundantius Collina, dans son mémoire intitulé: *De acûs nauticæ inventore* (*Bonon., inst., Comment.* tome II, part. 3). Ces opinions ont été complètement réfutées par Turnèbe, Bochart, Dutens; par J. Chr. Trombelli, *De acûs nauticæ inventore* (ibid.); par Gr. Grimaldi, *Sopra il primo inventore della Bussola*

(Recueil de l'académie de Cortone, tome III); par Montucla, dans son *Histoire des mathématiques*; et plus récemment par M. Azuni, dans une *Dissertation sur l'origine de la boussole*, imprimée deux fois en italien, et ensuite en français (Paris, 1807, in-8°.) Les anciens ne connurent point la vertu directive de l'aimant. Le silence de tous les auteurs de l'antiquité qui ont parlé de cette pierre, et notamment de Lucrèce, de Pline, de Claudien, de Plutarque, forme sur ce fait une preuve négative qui ne laisse rien à répliquer. Gerbert, né en Auvergne, vers le commencement du xe. siècle, et pape sous le nom de Silvestre II, voulant, lorsqu'il était évêque de Magdebourg, construire une montre solaire horizontale, reconnut le point du nord à l'aide d'un instrument avec lequel il considéra l'étoile polaire : *In Magdeburg horologium fecit, illud rectè constituens, consideratâ per fistulam quamdam stellâ nautarum duce* (Dithmar., *Chronic.*, apud Leibnitz, *Scriptores rer. Brunsw.*, tome I, page 399). Le père Costadau, Collina, déjà cité, et d'autres écrivains ont cru reconnaître dans cet instrument une boussole. Montucla a détruit cette fausse opinion, et n'a vu, dans l'instrument de Gerbert, qu'un tube qu'il dirigeait sur l'étoile polaire, pour prendre la direction du méridien. Mais des témoignages plus convaincants attestent que les navigateurs de la Méditerranée connaissaient l'aiguille aimantée, et savaient en faire usage plus de cent ans avant Gioia. Albert, dit le Grand, dans son traité *De mineralibus* (lib. II, tract. 3, cap. 6), rapporte un passage d'un ouvrage faussement attribué à Aristote, qu'il rend en ces termes : *Angulus magnetis quidam est, cujus virtus apprehendendi ferrum est, ad zoron, hoc est, septentrionalem ; et hoc utuntur nautæ : angulus verò alius magnetis illi oppositus, trahit ad aphron, id est, polum meridionalem.* Que ce passage ne soit point d'Aristote, peu importe pour le temps où vivait Albert, né en 1193, et mort en 1280; et il faut même remonter plus haut, car la citation doit être extraite de quelque ouvrage plus ancien. Le traité *De mineralibus* lui-même ne fût-il pas d'Albert, comme l'ont pensé quelques critiques, cela n'atténuerait point le mérite du texte que l'auteur y a inséré. Le même texte se trouve d'ailleurs cité par Vincent de Beauvais, dans la première partie de sa *Bibliotheca mundi* (lib. VIII, cap. 19); et cette première partie intitulée, *Speculum naturale*, a été terminée l'an 1250, ainsi qu'on le voit au livre XXVII, chapitre 102. Brunetto Latini parle aussi de la boussole dans son *Trésor*, composé d'abord en français, à Paris, en 1260, et ensuite traduit par lui-même en italien. « Pour ce, dit-il, nagent les » mariniers à l'enseigne de ces deux » étoiles, que l'on appelle Tramon- » taines...., et chacune des deux faces » (de l'aimant) alse la pointe de l'ai- » guille à celle tramontaine à que cette » face gist (lib. I, cap. 113). » Il existe un texte devenu fameux dans cette discussion; c'est celui de la *Bible* *Guyot* (vers 622 à 658). La boussole s'y trouve nettement désignée sous les noms de *manière* ou *marinière*, *manette* ou *marinette*, suivant les variantes des divers manuscrits. Il commence par ces vers :

> De nostre père l'apostoile
> Volsisse qu'il semblast l'estoile
> Qui ne se muet.....

et finit par ceux-ci :

> Molt est l'estoile et belle et clere,
> Tiex devroit estre nostre pere.

On peut le voir en entier dans les

Fabliaux et *Contes* publiés par Barbazan et Méon (tome II, page 327). La satyre dite la *Bible-Guyot* est généralement attribuée à Guyot, moine français, natif de Provins, qui florissait à la fin du XIIe. siècle, puisqu'il se trouvait à la cour de l'empereur Frédéric Ier. en 1181. Cette pièce de vers fût-elle, comme on l'a supposé, un ouvrage de Hugues de Bercy, contemporain de Saint-Louis, cette différence ne rapprocherait la date que de cinquante ou soixante ans. Un passage du cardinal de Vitry, également clair, fixe enfin les époques d'une manière non équivoque; et il nous reporte au temps de Guyot, et même au-delà. Jacques de Vitry, natif d'Argenteuil et évêque de Ptolémaïs, alla dans la Palestine lors de la quatrième croisade, par conséquent, vers l'an 1204. De retour de ce voyage, il remplit les fonctions de légat du pape Innocent III, en 1210, dans l'armée du comte de Montfort contre les Albigeois. Reparti pour la Terre-Sainte, il en revint sous Honorius III, assez long-temps avant la mort de ce pape; et il mourut lui-même, en 1244. On croit qu'il a écrit sa description de la Palestine, formant le premier livre de son histoire, et intitulée *Historia orientalis*, pendant son second séjour dans l'Orient, ce qui en place la composition entre les années 1215 et 1220; et d'ailleurs il parle d'un fait qu'il a observé dès l'an 1204. Or, il s'exprime ainsi (cap. 91) : *Acus ferrea, postquam adamantem contigerit, ad stellam septentrionalem, quæ velut axis firmamenti, aliis vergentibus, non movetur, semper convertitur; unde valdè necessarius est navigantibus in mari.* Le sens de ces paroles ne présente aucune obscurité. On voit même qu'il ne s'agit pas d'une découverte nouvelle, mais d'un usage déjà établi, d'un instrument regardé comme absolument nécessaire aux marins, d'une connaissance devenue générale et vulgaire. Albert-le-Grand, Guyot, et le cardinal de Vitry, étant tous des Français; Brunetto Latini ayant composé son ouvrage pendant son séjour en France, et Jacques de Vitry ayant dû traverser la Méditerranée sur des vaisseaux français, les bénédictins, auteurs de l'Histoire littéraire de France, ont cru pouvoir en conclure que la boussole est une invention française. Ils ont aussi fait valoir l'usage, sans doute français, et adopté par toutes les nations, de tracer une fleur de lis sur la rose des vents, pour marquer le côté du Nord. C'est cette opinion que M. Azuni a renouvelée et défendue par tous les moyens qu'une érudition étendue a pu lui fournir, dans la dissertation que nous avons citée. D'autres écrivains ont réclamé en faveur des Arabes. Tels sont Tiraboschi, dans sa *Storia della letteratura italiana;* Andrès, *Origine e progressi d'ogni letteratura;* Bergeron, *Abrégé de l'Histoire des Sarrasins;* Riccioli, *Geographia et hydrographia reformata*, etc. Ceux-ci n'ont présenté, il est vrai, que des assertions vagues et dénuées de toute preuve positive. Chardin, qui s'est élevé contre leur opinion, est persuadé que les Arabes ont reçu la boussole de l'Europe. Renaudot est allé jusqu'à soutenir qu'il n'existe aucun écrit arabe, où il soit fait mention, ni de la boussole, ni même de la vertu directive de l'aimant (*Anciennes relations des Indes*, pag. 288, 291). Il paraît qu'on n'a pu lui opposer jusqu'à présent qu'un ouvrage de Bailak Kaptchaki, intitulé, en arabe, *Trésor des marchands dans la connaissance des pierres* (Bibliothèque royale des manuscrits,

in-fol. n°. 970); et le passage de cet écrivain, découvert originairement par M. Silvestre de Sacy, confirme l'opinion de Renaudot plutôt qu'il ne la détruit, puisque l'auteur, qui écrivait l'an 681 de l'hégire, rapporte un fait dont il a été témoin en l'an 640 (1242 de notre ère), et que ces époques sont postérieures à Guyot de Provins, et au cardinal de Vitry. Ebn-Iounis, astronome arabe, dans sa *Grande table hakémite*, ouvrage composé l'an 1007 de notre ère, et publié en français par M. Caussin (*Notices des manuscrits de la Bibliothèque royale*, tom. VII), fournit même une preuve négative très concluante que les Arabes de son temps ne connaissaient pas la boussole; car, soit parmi les instruments dont il fait mention, soit parmi les observations qu'il rappelle, il n'en parle en aucune manière. Mais il reste toujours entre ces deux époques, c'est-à-dire, entre l'an 1007 et l'an 1290, le passage attribué à Aristote, nécessairement puisé dans quelque auteur arabe. Les auteurs qui ont écrit sur la Chine ont attaqué Gioia, avec plus de succès. Le P. Le Comte, Mailla, le P. Gaubil, *Histoire de l'astronomie chinoise*, Barrow, *Nouveau voyage en Chine*, etc. etc., se montrent convaincus que les Chinois faisaient usage de la boussole, fort long-temps avant notre ère. M. Jos. Hager a développé cette opinion dans une dissertation publiée en italien, sous le titre de *Memoria sulla Bussola orientale*, Pavie, 1809, in-fol.; il s'est attaché à prouver que la boussole est une invention des Chinois, et que ce peuple nous l'a transmise par ses communications avec les Arabes. Il pourra paraître étonnant, dans ce système, que la boussole, en usage dans les mers de l'Inde, 1000 ou 2000 ans avant Jésus-Christ, n'ait été connue ni des navigateurs égyptiens, sous les Ptolémées, ni des Grecs de Constantinople, dans le moyen âge. Chardin avait laissé la question dans le doute. M. de Guigues a fait plus; il assure que les sources où le P. Gaubil a puisé, sont des romans modernes, et il blâme cet historien d'avoir cru voir une boussole dans des textes reconnus pour fabuleux (*Mémoires de l'académie des inscriptions*, tom. XLVI, pag. 549, 551). Cependant on ne doute plus guère aujourd'hui, que les Chinois n'aient possédé la boussole, sinon aux époques dont parle le P. Gaubil, du moins long-temps avant les Européens. Le jugement qu'en ont porté Barrow, Macartney et les autres voyageurs les plus récents, a donné une très grande force à cette opinion. Les écrivains, enfin, qui ont attribué l'invention à Gioia, sont innombrables. G. Grimaldi, entre autres, savant Napolitain, a rassemblé en faveur de son compatriote, dans la dissertation que nous avons citée, une foule de passages très positifs, et s'est étayé de noms très imposants. On ne peut se dissimuler que Gioia n'ait eu pour lui, pendant long-temps, l'opinion de l'Europe entière; et il faut bien que quelque fait important ait donné sujet à cet assentiment général. Quel est donc le titre de ce marin à la reconnaissance publique? Le P. Fournier a résolu cette espèce de problème, dans son *Hydrographie* (liv. XI, ch. 1); et Montucla, adoptant l'opinion de Fournier, l'a développée avec une clarté propre à satisfaire tous les esprits. La boussole en usage sur la Méditerranée dans le XIIe. et le XIIIe. siècle, ne consistait qu'en une aiguille aimantée, qu'on faisait nager dans un vase, au moyen de deux brins de paille ou d'un morceau de liége, qui

la soutenaient sur l'eau. Telle est la description qu'en fait l'auteur de la *Bible-Guyot*. De là le nom de *Calamite* ou de *Grenouille*, sous lequel on la trouve désignée dans quelques auteurs. La boussole connue des Arabes, au XIIIe. siècle, suivant Bailak Kaptchaki, n'était pas autre chose. « Il est aisé de sentir, dit Montucla, » combien ce moyen était peu commode, et combien de fois l'agitation » de la mer devait le rendre impraticable....... Les Melphitains, ajoute » cet auteur (il aurait dû dire les » Amalfitains), imaginèrent la suspension commode dont nous usons » aujourd'hui, en mettant l'aiguille » touchée de l'aimant, sur un pivot » qui lui permet de se tourner de » tous les côtés avec facilité. On ne » sait s'ils allèrent d'abord plus loin. » Dans la suite on la chargea d'un » carton divisé en 32 rumbs de vent, » qu'on nomme la *Rose des vents;* » et l'on suspendit la boîte qui la porte, » de manière que, quelques mouvements qu'éprouvât le vaisseau, elle » restât toujours horizontale. Les Anglais se font honneur de cette addition à la boussole, *jure an injuriâ*, » c'est ce que je ne saurais dire; je » n'en connais du moins aucune preuve. » Si l'on examine avec attention le sens du vers d'Antonius Panormitanus, dans lequel on a cru trouver une des preuves les plus fortes de l'invention de Gioia, peut-être remarquera-t-on qu'il ne fait allusion, en effet, qu'à un grand et important perfectionnement. Ce vers est ainsi conçu:

Prima dedit nautis usum magnetis Amalphis.

Le poète ne paraît pas vouloir assurer que la ville d'Amalfi ait donné la connaissance de l'aiguille aimantée; il dit seulement qu'elle en a donné, ou plutôt facilité l'usage. Voilà donc le mérite de Gioia; c'est, selon toute apparence, celui d'avoir rendu véritablement utile un instrument dont à peine on pouvait faire usage auparavant. La timidité de nos pilotes, dans le XIIe. et le XIIIe. siècle, lorsqu'ils étaient déjà en possession de la *Calamite*, et l'audace qu'ils ont déployée, munis de la Boussole d'Amalfi, attestent évidemment l'importance du service qu'a rendu Gioia à la marine moderne. Perfectionner de cette manière, c'est réellement inventer. Il est possible que les Français aient ajouté la Rose des vents à l'aiguille suspendue de Gioia: de là sera venue la fleur de lis qui désigne le Nord. Il est possible encore que les Anglais aient conçu la pensée de renfermer l'aiguille, son pivot, et la Rose des vents, dans une boîte, *box* ou *boxel:* de là le nom de *Boussole*. Les Allemands réclament cependant et les noms des vents, *Est*, *Sud*, *Nord*, *Ouest*, et même le nom de *Boussole*. Ces particularités sont de peu d'importance. Ce qui paraîtra démontré, c'est que la découverte de la vertu directive de l'aimant est antérieure à Gioia, et qu'avant lui les navigateurs, tant de la Méditerranée que des mers de l'Inde, faisaient usage de l'aiguille aimantée: ce qui est plus que vraisemblable, c'est qu'il a été cependant en Europe, par un perfectionnement très important, le véritable créateur de la boussole, telle que nous la possédons aujourd'hui. On ne connaît d'ailleurs nullement l'histoire de sa vie. Quelques écrivains l'ont nommé Giri; le nom de Gioia est le plus généralement adopté. Musanzio se plaint, dans ses *Tables chronologiques*, de ce que Vossius et d'autres savants l'appellent Gira, et le disent natif de Melfi: c'est, dit-il, Gioia d'Amalfi, qui a inventé la boussole, en l'an 1303. (*Tab. XXXVIII*, pag. 219.) E—c D—d.

GIOLITO DE' FERRARI (Gabriel), imprimeur et libraire à Venise au xvie. siècle, était, à ce qu'on croit, originaire de la famille des Ferrari de Plaisance. Il exerça son art avec distinction; et Haym qualifie de *belles impressions* quelques unes de celles qu'on lui doit. Sa marque était un phénix regardant un soleil, et brûlant sur un globe ailé où sont les trois lettres G. G. F.; une inscription sortant de chaque côté des flammes, porte : *Semper eadem;* autour du phénix on lit ces mots : *De la mia morte eterna vita i vivo*. Ce fut Giolito qui commença l'impression de la *Collana greca*, imaginée par Th. Porcacchi (*Voy.* Porcacchi). Il présida lui-même à la *Collana latina*, faite sur le même plan. L'ancienne version italienne de l'*Imitation de J.-C.* ayant été revue par le P. Remy Florentin pour les enfants de Giolito et leur mère Lucretia Giolita, cet imprimeur en donna successivement plusieurs éditions fort belles, en 1556, 1557 et années suivantes. Elle sortit des mêmes presses, retouchée par Porcacchi, en 1569. Au frontispice de l'édition de 1562, que possède M. Gence, au lieu du globe on voit un vase ailé d'où partent des flammes, au milieu desquelles est le phénix; et autour de l'encadrement, on lit: *Vivo morte refecta mea.* Giolito mourut en 1581, laissant deux fils, Jean et Jean-Paul, qui continuèrent l'état de leur père. Jean ne se borna pas à sa profession; il cultiva les lettres, et, au jugement de Haym, il avait du talent pour la poésie. On lui doit, en effet, une traduction italienne du poème de Sannazar, dont voici le titre : *Del parto della vergine libri III, tradotto in versi toscani*, Venise, 1588, in-8°.; réimprimée à Vérone, de l'imprimerie du phénix, 1732, in-4°. On a encore de lui : *Vita del P. Ignazio Lojola, tradotta di spagnuolo in italiano*, 1586, in-4°. A. B—t.

GIORDANI (Vitale), célèbre mathématicien, né, le 13 décembre 1633, à Bitonte dans le royaume de Naples, fut destiné à l'état ecclésiastique; et ses parents, quoique pauvres, lui firent faire ses études. Il répondit mal à leurs soins; et, pour éviter les reproches de son père, il s'enfuit secrètement à Tarente, où il épousa une fille de basse condition et sans fortune. L'état misérable dans lequel il se trouvait, ne fut pas capable de le tirer de son apathie. Un jour, l'un de ses beaux-frères lui ayant reproché sa conduite avec aigreur, Vitale s'élança sur lui, et, l'ayant saisi à la gorge, l'étouffa. Pour se dérober aux poursuites de la justice, il s'embarqua sur un vaisseau qui se rendait à Venise, et s'enrôla dans les troupes qu'Innocent X levait alors contre les Turcs. Il se trouva à plusieurs combats, et s'y distingua. L'amiral ayant eu l'occasion d'apprécier sa capacité, lui donna l'emploi de secrétaire de sa galère, qui était vacant. Vitale l'accepta avec plaisir; mais il fut d'abord très embarrassé pour établir ses comptes, parce qu'il ignorait les premières règles de l'arithmétique : il les devina par un effort de génie, et ce premier succès lui donna du goût pour l'étude. De retour à Rome en 1659, il fut admis dans la garde du château Saint-Ange, et résolut d'employer ses loisirs à étudier les mathématiques. Il ne connaissait encore que l'*arithmétique* de Clavius : un ouvrage de Viète lui tomba alors entre les mains; et la difficulté qu'il éprouvait à le comprendre, pensa le faire renoncer à son projet. Heureusement un de ses amis lui conseilla de lire les *Éléments* d'Eu-

clide, et il en saisit toutes les propositions avec une telle facilité, que son ardeur pour les mathématiques s'en augmenta encore. Ses progrès dans cette science furent extraordinaires, et lui méritèrent des protecteurs qui lui achetèrent son congé et lui procurèrent tous les secours dont il avait besoin pour étudier. Il fut bientôt en état d'enseigner lui-même; et sa réputation l'ayant fait connaître de la reine Christine de Suède, elle le nomma son mathématicien. Il fut ensuite choisi pour professer les mathématiques à l'académie fondée à Rome, en 1666, par Louis XIV. Le pape Clément X lui donna, en 1672, la place d'ingénieur du château St.-Ange; et en 1685, il fut nommé à la chaire des mathématiques du collége de la Sapience. Vitale manda alors à sa femme de venir le rejoindre; mais elle ne voulut point y consentir. Son fils ne demeura que quelques années près de lui, parce que l'air de Rome ne convenait point à sa santé. Il passa donc sa vieillesse seul, souvent malade par l'excès du travail, et mourut le 3 novembre 1711, à soixante-dix-huit ans. Il était, depuis 1691, membre de l'académie des Arcadiens; et son éloge y fut prononcé. Dans le nombre de ses élèves, on doit distinguer M[lle]. Marie-Marguerite-Catherine Goy, Parisienne, qui composa un ouvrage intitulé : *Sudio di matematica*, in-fol., dont il existait une copie dans la bibliothèque de Floncel. On a de Vitale : I. *Corso di matematica che comprende Euclide restituto*, Rome, 1680, 1686, in-fol. Ce cours de mathématiques devait avoir plusieurs volumes; mais il n'y a que le premier qui ait été imprimé. II. *De componendis gravium momentis*, ib., 1685. III. *Fundamentum doctrinæ motûs gravium*, ibid., 1686. IV. *Ad Hyacint. Cristophorum epistola*, ib., 1705, in-fol. V. *Elementi d'Euclidi esplicati nella reale academia instituita in Roma dalla cristianissima Maestà Luigi XIV*, 6 vol. in-fol., manuscrit, cité n°. 1185 du catalogue de la bibliothèque de Floncel. VI. Quelques *opuscules* peu importants. W—s.

GIORDANO (Luc), peintre célèbre (1), né à Naples en 1632, dans une maison qui touchait à celle de Joseph Ribera son premier maître, reçut de bonne heure le surnom de *Fa-Presto*, soit parce que son père ne cessait de l'exhorter à travailler vite, soit à cause de l'extrême célérité avec laquelle il composait la plupart de ses tableaux. Échauffé par tout ce qu'il entendait dire des chefs-d'œuvre qui embellissent la ville de Rome, il s'échappa de la maison paternelle, et se rendit dans cette capitale des beaux-arts, où il fit la connaissance de Piètre de Cortone, dont il fut presqu'en même temps l'élève et le collaborateur. Giordano, commençant à sortir de l'obscurité, fit successivement le voyage de Bologne, de Parme, de Venise et de Florence, où il eut de nombreux travaux; et sa réputation prit un tel accroissement, que le roi d'Espagne, Charles II, le fit venir à Madrid pour lui confier l'exécution des peintures destinées à l'embellissement du palais de l'Escurial. Ces ouvrages mirent le sceau à la réputation de leur auteur. Quelque temps après la mort du roi Charles, Giordano retourna à Naples, où, malgré son âge avancé, il composa encore un nombre prodigieux de tableaux. On assure que, pour plus de

(1) Long-temps appelé *Jordans* ou *Jordane* par les biographes français; ce qui donnait souvent lieu de le confondre avec *Jacques Jordaens*, peintre de l'école flamande. Giordano signait quelquefois ses tableaux de la manière suivante : *Jordanus* (ou *Luc. Jordanus*) *fecit*, etc.

célérité, il employait quelquefois ses doigts au lieu de brosse, et qu'il ne mettait guère plus d'une heure à peindre une demi-figure de grandeur naturelle (1). Ce peintre avait une disposition toute particulière pour ce qu'on appelle les *pastiches*, c'est-à-dire qu'il imitait, avec une facilité et une exactitude surprenantes, les manières des différents maîtres. Un jour, le roi d'Espagne, lui montrant un beau tableau du Bassan, lui exprima le regret de ne point avoir un second ouvrage du même peintre. Dès le lendemain, Giordano se munit d'une vieille toile, sur laquelle il peignit avec tant d'adresse un tableau dans le goût du Bassan, que, peu de jours après, ce *pastiche*, placé dans la galerie du monarque, fut pris, par les plus savants connaisseurs, pour un ouvrage du Bassan lui-même. Une autre fois, il peignit de souvenir, sans préparation, et pour ainsi dire en une minute, la figure de sa femme absente, que la reine d'Espagne, devant laquelle il travaillait, disait avoir envie de connaître. La reine, qui le croyait occupé à toute autre chose, fut si surprise et si enchantée de cette espèce de tour de force, que, détachant de son cou une superbe chaîne de perles, elle la remit à Giordano pour qu'il en fît cadeau à son épouse. Les critiques sévères refusent aujourd'hui à ce peintre une place au rang des grands modèles, c'est-à-dire à côté des Michel-Ange, des Raphaël, des Titien : ils reconnaissent à la vérité la prodigieuse flexibilité de son talent, le feu de ses compositions, le moelleux de sa touche, et surtout l'effet séduisant de son coloris; enfin ils avouent que dans presque toutes les parties de son art, le Giordano est digne d'éloges: mais dans aucune, suivant eux, il ne s'est élevé au sublime; et les beautés de sa manière sont souvent plus brillantes que correctes. Tel est, ajoutent-ils, le sort des artistes qui visent à l'universalité des genres, et qui ne peignent que de pratique, c'est-à-dire, d'après les diverses manières des autres peintres : leur talent n'a point de caractère déterminé, point de consistance; et s'ils ont presque toujours la satisfaction de plaire à la multitude, ils méritent rarement d'avoir à leur tour des imitateurs. On peut, toutefois, sans craindre d'être contredit par les artistes, considérer le Giordano comme un des peintres de l'école napolitaine qui était le plus richement pourvu des qualités vives et séduisantes, propres à tenir lieu jusqu'à un certain point, ou d'une étude approfondie de la nature, ou de la supériorité du génie. Quelques écrivains l'ont appelé le *Protée de la peinture :* cette dénomination doit lui être conservée. Luc Giordano mourut dans sa ville natale, en 1704 ou 1705. Il y jouissait d'une grande considération, à laquelle ses richesses et le titre de chevalier qu'il tenait du roi d'Espagne, ne contribuèrent pas moins, sans doute, que la célébrité de ses productions. On assure d'ailleurs qu'il faisait un noble usage de sa fortune; qu'il donnait souvent ses tableaux aux églises pauvrement dotées; et que sa conversation, toujours vive et enjouée, le faisait rechercher des personnes les plus considérables de la cour, où il était familièrement admis. On voit sa sépulture dans l'église de Ste.-Brigide, dont il

(1) Il est peu d'ateliers où l'on ne raconte comme certain le fait suivant, que les peintres ont peut-être inventé pour donner une idée de l'excessive facilité avec laquelle Luc Giordano maniait le pinceau. Un jour qu'il était occupé à peindre un tableau représentant Jésus et ses disciples, il fut dérangé par son père qui l'appelait pour dîner. « Lucas, criait le père par une fenêtre, descends » tout de suite, la soupe va refroidir. — Je suis à » vous, répondit le fils; je n'ai plus à faire que les » douze apôtres. »

avait entièrement peint la coupole. Ses principaux ouvrages sont à Naples, à Madrid, à Florence et à Rome. On comptait aussi un bon nombre de ses tableaux dans la galerie de Dusseldorff, dans celle du duc d'Orléans, et, en dernier lieu, au musée du Louvre. F. Bartolozzi et J. Beauvarlet ont gravé, d'après Luc Giordano, le premier, *Sainte Cécile mourante* et *Vénus caressant l'Amour;* le second, l'*Enlèvement d'Europe*, celui des *Sabines*, le *Jugement de Pâris* et *Acis et Galatée*. Enfin, ce maître a lui-même gravé à l'eau-forte ceux de ses ouvrages qu'il aimait le mieux; et ces estampes, faites librement, ont beaucoup de prix aux yeux des amateurs. Douze cartons de Luc Giordano, représentant les *Amours de Psiché et de Cupidon*, appartiennent aujourd'hui au roi d'Angleterre.

F. P—T.

GIORGI (MARINO), doge de Venise, succéda, le 22 août 1311, à Pierre Gradenigo: il n'était point du nombre des électeurs; et ceux-ci, ne pouvant s'accorder, réunirent par hasard leurs suffrages en sa faveur, parce qu'ils le virent passer dans la cour du palais où ils délibéraient. C'était un homme religieux et probe, mais très avancé en âge; aussi mourut-il au bout de six mois. Pendant son court gouvernement, les Vénitiens furent toujours engagés dans une guerre en Dalmatie, où Zara s'était révoltée, et dans une autre guerre avec le Saint-Siége, qui les avait excommuniés, à l'occasion de leur entreprise sur Ferrare. Il eut pour successeur Pierre Soranzo, élu le 13 juillet 1312.

S. S—I.

GIORGI (DOMINIQUE), prélat italien, antiquaire et bibliographe, naquit en 1690 à la Costa, près de Rovigo (et non dans l'île de Rhodes, comme l'a dit le journal de Florence). Après avoir été quelque temps secrétaire de l'évêque d'Adria, il fut appelé à Rome, où il devint conservateur de la magnifique bibliothèque du cardinal Imperiali. Son érudition le mit bientôt en relation avec les plus savants prélats de cette capitale; et il fut souvent chargé de travaux relatifs à des recherches d'antiquité ecclésiastique, par les papes Innocent XIII et Benoît XIII. Ce dernier le faisait de temps en temps travailler avec lui dans son cabinet: il lui donna, en 1727, l'abbaye de Saccolongo. A la mort du cardinal Impériali en 1737, l'abbé Giorgi retourna dans sa patrie: mais le pape Clément XII le fit revenir à Rome, où il l'occupa de divers travaux; et Benoît XIV, son successeur, le mit au nombre de ses prélats domestiques, et le fit agréger aux différentes académies qu'il établit dans cette ville. Il y mourut le 21 juillet 1747, laissant ses nombreux manuscrits à la célèbre bibliothèque de la *Casanata*. Les principaux ouvrages qu'il a publiés, sont: I. *De antiquis Italiæ metropolibus, exercitatio historica*, Rome, 1722, in-4°. II. *Trattato sopra gl' abiti sacri del sommo pontefice di Roma*, ibid., 1724, in-4°. III. *De origine metropolis ecclesiæ Beneventanæ*, ibid., 1725, in-4°. IV. *Antiquæ inscriptionis explanatio in quâ de locatoribus scenicorum disceptatur;* Monte Fiascone (*Monte Falisco*), 1727, in-8°. de 36 pag.: on en trouve l'extrait dans les Mém. de Trévoux, 1728, pag. 552. V. *De cathedrâ episcopali Setiæ civitatis*, ibid., 1727, in-4°.; réimprimé en 1731. Il y traite de l'origine de l'évêché de Sezza. VI. *De liturgiâ romani pontificis in solemni celebratione missarum*, ibid., 1731-43-44, 3 vol. in-fol. VII. *De mono-*

grammate Christi, ibid., 1738, in-4°.; il y réfute une assertion de Basnage. VIII. *Vita Nicolai V Pont. max.; accedit disquisitio de Nicolai ergà litteras et litteratos viros patrocinio*; ibid., 1742, in-4°. IX. *Catalogo della libraria Capponi*, ibid., 1747, in-4°. Ce catalogue, enrichi de savantes notes, ne comprend que les livres italiens et les manuscrits de la belle bibliothèque du marquis Al. Greg. Capponi: cette bibliothèque a été réunie à celle du Vatican. X. *Eloge historique du cardinal Corradini*, et quatre autres morceaux insérés dans la *Raccolta* du P. Calogerà, dans lesquels l'auteur explique diverses inscriptions ou autres monuments d'antiquité. Giorgi ne s'est pas rendu moins recommandable en qualité d'éditeur. On lui doit la publication des quatre livres *De varietate fortunæ* (1), et de cinquante-sept lettres inédites du Pogge, qu'il enrichit de notes, d'après un manuscrit de la bibliothèque Ottoboni, et que Jean Oliva, de Rovigo, fit imprimer, sous les auspices du cardinal A. G. de Rohan, à Paris chez Coustelier, 1723, in-4°. Giorgi ajouta aussi des notes à la belle édition des Annales de Baronius, donnée à Lucca, par le P. Mansi, et en publia l'*Apparatus*, Lucca, 1740, in-fol. Enfin on lui doit le *Martyrologium Adonis, ope codicum recognitum, bibliothecæ Vaticanæ adnotationibus illustratum*, ibid., 1745, in-fol. de 746 pag. On trouve dans le recueil, déjà cité, du P. Calogerà, tom. XLI, la Vie de l'abbé Giorgi, par un de ses compatriotes. C. M. P.

GIORGI (ALEXANDRE) naquit à Venise, le 11 septembre 1747, d'une ancienne famille qui avait été autrefois au nombre des patriciennes de cette république. Après avoir fait de très bonnes études chez les jésuites, il entra, quoique fils unique, dans leur compagnie, à l'âge de dix-sept ans. Il professa pendant quelques années les belles-lettres à Parme, et se livra ensuite avec une grande application à l'étude de la théologie. Il avait reçu depuis deux ans la prêtrise, quand la suppression de l'ordre, qui eut lieu en 1773, l'obligea de retourner dans sa patrie: il y donna aux jeunes ecclésiastiques des leçons particulières de théologie. Quelque temps après, il fut appelé à Ferrare par le marquis Bevilacqua, qui lui confia l'éducation de ses deux neveux: en dirigeant avec soin leurs études, il continua les siennes. Maître de littérature pendant le jour, il était érudit, philosophe et théologien pendant la nuit, qu'il consacrait presque entière au travail. Il entretenait en même temps un commerce épistolaire avec plusieurs savants dont il cultivait l'amitié. De là était née l'idée de plusieurs ouvrages qu'il avait achevés en partie, et même déjà publiés: tel est entre autres le prospectus et le plan d'une nouvelle encyclopédie italienne, entreprise immense pour laquelle il avait engagé plusieurs des hommes de lettres et des savants les plus célèbres de l'Italie à se joindre à lui; mais des incommodités contractées de longue main par cet excès de travail, l'arrêtèrent dans ses projets. Des crachements de sang réitérés l'avertirent de sa fin prochaine; et il mourut à trente-deux ans, le 14 juillet 1779, universellement regretté, surtout du marquis Bevilacqua, qui le fit

(1) Les trois premiers livres étaient inédits; le quatrième, contenant la relation des voyages de Nicolas Conti, avait été imprimé vers 1492, sous le titre d'*Indiæ recognitio, seu de varietate fortunæ*, et traduit en italien par Ramusio qui l'inséra dans sa relation, tom. I, p. 339 (*Voy.* CONTI, IX, 514). La traduction de Ramusio a été faite sur la version espagnole de M. Rodrigo Fernandez de Santaella, publiée avec la relation de Marco-Polo, traduite par le même auteur, Séville, 1518, in-fol. Léon Pinelo semble indiquer d'autres éditions de 1577, 1513 et 1538.

enterrer honorablement dans la sépulture de sa propre famille. Les ouvrages qu'Alexandre Giorgi avait donnés au public, sont : I. Un petit Traité sur la manière d'enseigner aux enfants les deux langues italienne et latine, selon la méthode qu'il avait suivie pour l'éducation de ses jeunes élèves : *Del modo d'insegnare a' fanciulli le due lingue italiana, e latina*, Ferrare, 1775, in-8°. II. *Prodromo della nuova Enciclopedia italiana*, Sienne, 1780, in-4°. Ce programme contient non seulement l'annonce et le plan de la nouvelle encyclopédie, mais des articles sur différentes matières, rédigés par des plumes habiles, et donnés pour exemple de ce que devait être l'ouvrage entier. Giorgi, qui s'était réservé les questions les plus scabreuses de la métaphysique et de la théologie, y avait inséré deux articles très remarquables dans leur genre; l'un traite *du péché originel*, l'autre *de la liberté naturelle, de la grâce efficace et de son accord avec la liberté de la volonté humaine*. III. *Lettere tre al signor Proposto Marco Lastri Fiorentino intorno à ciò che a scritto il signor Martino Sherlock 1 dello stato della poesia italiana, 2 dell' Ariosto, 3 del Shakespear*, Ferrare, 1779. Ces trois lettres, imprimées peu de temps avant la mort de l'auteur, montrent en lui autant de bon goût littéraire qu'il avait de profondeur dans les matières abstraites, principal objet de ses études. IV. L'année même de la mort de Giorgi, le chevalier Vannetti, secrétaire de l'académie de Roveredo, publia sa Vie écrite en latin, et suivie de la correspondance qu'il avait entretenue avec lui dans la même langue; ce précieux petit volume est intitulé : *Clementini Vannettii equitis commentarius de vitâ Alexandri Georgii; accedunt nonnullæ utriusque epistolæ*, Sienne, 1779. Ces lettres latines contiennent une discussion amicale qui s'éleva entre eux en 1776, sur l'emploi même du latin dans les écrits modernes. Elles prouvent que Giorgi l'écrivait parfaitement; et cependant c'était lui qui en était venu peu à peu à adopter les opinions de d'Alembert et de quelques autres auteurs, et qui soutenait qu'il était impossible à des modernes de s'exprimer correctement en latin : Vannetti prétendait au contraire qu'ils pouvaient, sinon égaler, du moins imiter heureusement les écrivains les plus élégants de la latinité. Jamais on n'a traité cette question, ni aucune autre du même genre, avec plus d'esprit, de politesse et d'aménité. Il paraît que Giorgi fournissait à son adversaire les armes les plus fortes pour le combattre, et que, tandis qu'il s'efforçait de prouver par des raisonnements qu'on ne peut plus bien écrire en latin, il prouvait réellement le contraire par son exemple. Un des meilleurs poètes latins de ce temps, l'abbé Raimond Cunich, consacra cet élégant quatrain aux deux illustres amis, que cette Vie et cette correspondance suffiraient pour immortaliser :

Quod vitam eximii scripsti, Vannette, Georgi
 Ille tuo vivet clarus ab ingenio.
Vives tu clarus simul, eximiusque ferere
 Scriptor et eximius cultor amicitiæ.

G—É.

GIORGI (ANTOINE-AUGUSTIN), religieux augustin, né en 1711 à Santo-Mauro, bourg près de Rimini, entra en religion à Bologne, à l'âge de seize ans, et s'appliqua avec zèle à l'étude de la théologie qu'il professa ensuite avec éclat dans plusieurs villes. Benoît XIV, qui avait connu Giorgi à Bologne, l'appela à Rome au grand collége, où il ne tarda pas non plus à briller; car il était également habile dans la connaissance des langues grec-

que, hébraïque, chaldéenne, samaritaine et syriaque, toutes si importantes pour l'interprétation des livres sacrés. Le pape, qui voyait avec regret que les théologiens espagnols eussent si mal jugé l'Histoire du pélagianisme du cardinal Noris, mise par eux à l'*index*, chargea Giorgi de faire l'apologie de cet ouvrage. Il répondit si bien à la confiance de Benoît XIV, que ce pontife lui témoigna sa satisfaction, en l'admettant au nombre des hommes doctes qu'il réunissait dans son palais pour conférer sur les affaires de la religion, et le plaçant à la tête de la bibliothèque Angélique. Les avantages et les agréments dont il jouissait à Rome, expliquent le refus qu'il fit d'occuper la chaire de théologie de Vienne. Étant moins en évidence sous le successeur de Benoît XIV, époque où les sectateurs de la doctrine de Saint-Augustin semblèrent perdre de leur crédit, il put achever un travail pour lequel sa profonde connaissance de onze langues différentes lui donnait une grande facilité. Il était très important pour les religieux envoyés en mission au Tibet de connaître la langue, les usages et la religion de ce pays. Ce que Hyde et d'autres savants en avaient écrit était loin de pouvoir satisfaire à ce que l'on desirait à cet égard. Giorgi avait voulu remplir cette lacune; le fruit de ses veilles fut l'ouvrage qu'il intitula *Alphabetum Tibetanum*. Les recherches qu'il lui avait occasionnées le mirent sur la voie d'éclaircir plusieurs points d'érudition, et il publia ses découvertes. Le cardinal Borgia, juste appréciateur de son mérite, l'aida souvent de ses conseils dans tous les travaux qu'il entreprenait. Un démêlé assez vif que Giorgi eut, vers la fin de sa vie, avec le P. Paulin de Saint-Barthélemi, qui avait repris avec dureté ses opinions sur la religion des Brames, prouva que l'âge ne lui avait rien fait perdre de son ardeur: elle éclatait toujours quand il s'agissait de soutenir la pureté de la foi; et c'est ce qui l'avait engagé à prendre part à des discussions qui s'étaient élevées sur la dévotion au sacré cœur de Jésus. Son immense érudition faisait sans cesse recourir à lui, et le mettait en correspondance avec les savants de tous les pays. D'un caractère tranquille et modeste, il eût voulu ne vivre qu'avec ses livres; mais il fut nommé à divers emplois, et entre autres à celui de procureur-général de son ordre, qu'il remplit pendant vingt-deux ans: il ne profita de son crédit parmi ses confrères que pour rétablir la règle dans toute sa pureté, faire disparaître des écoles de théologie tout ce qui restait de l'ancienne barbarie, et pour remettre en vigueur la bonne littérature. Il s'occupait encore, pour éclaircir l'histoire civile et ecclésiastique de sa patrie, d'un ouvrage sur les inscriptions grecques de l'église de Rimini. Il ne put y mettre la dernière main, étant mort le 4 mai 1797. On a de lui: I. *Alphabetum tibetanum missionum apostolicarum commodo editum: praemissa est disquisitio, quâ de vario litterarum ac regionis nomine, gentis origine, moribus, superstitione ac manicheismo fusè disseritur, Beausobrii calumniæ in sanctum Augustinum, aliosque Ecclesiæ patres refutantur*, Rome, 1762, 1 vol. in-4°., figures. Giorgi profita, pour composer cet ouvrage, des matériaux envoyés au collége de la Propagande par les missionnaires capucins du Tibet, et entre autres par les PP. Horace de Pinnabilla et Cassien de Macerata. La figure des caractères avait été donnée par le P. Horace;

Antoine Fontaviti les avait gravés en 1738; le cardinal Louis Belluga les fit foudre pour la société de la Propagande. Après avoir donné l'alphabet, Giorgi s'occupe de l'orthographe des mots, et de la syntaxe, et appuie tous les exemples sur les extraits des manuscrits tibetains découverts en 1721, près des sources de l'Irtisch, publiés d'après les ordres de l'empereur Pierre I, par les soins de F. S. Bayer, et insérés dans les *Acta eruditorum* de Leipzig, et, avec une traduction française de Fourmont, dans le *Museum sinicum* de Bayer. Aidé de la connaissance de plusieurs langues qui lui semblent présenter entre elles une sorte d'affinité, Giorgi trouve que ces manuscrits ne contenaient que des fragments de lois; il essaie d'en donner une nouvelle traduction qu'il accompagne d'un commentaire explicatif, et se hasarde d'en traduire pour la première fois la partie inédite. Le tout est précédé d'une histoire littéraire de la langue tibetaine en Europe, et d'une planche où sont représentés les instruments à écrire, en usage au Tibet. Giorgi offre aussi au lecteur l'Oraison dominicale, la Salutation angélique, le Symbole des apôtres et les dix commandements de Dieu en tibetain, et la traduction en latin de priviléges accordés aux missionnaires catholiques par le gouvernement du Tibet. Il avait eu d'abord le dessein de se borner à faire entrer dans son livre tout ce que l'on vient de passer en revue, et qui suffit pour la connaissance de la langue. Une circonstance lui fit changer son plan : voyant que les Tibetains regardaient leur alphabet comme une chose divine, et les lettres qui le composent comme une émanation de la Divinité, il pensa qu'il devait commencer par exposer les preuves sur lesquelles reposait ce sentiment : c'est à quoi il emploie la première et la plus considérable partie de son livre. Il commence par donner l'étymologie du mot *Tibet;* et les recherches auxquelles il se livre pour la trouver, lui fournissent l'occasion de faire l'histoire de Xaca, prophète et législateur des Tibetains, de présenter la chronologie des rois du Tibet et des grands lamas, d'y joindre la géographie de ce royaume, et le journal d'un voyage du Bengale au Tibet; enfin de traiter de la cosmogonie et du cycle, et d'expliquer la formule religieuse des Tibetains. Le tout est terminé par une oraison fervente adressée à Dieu pour leur conversion. Giorgi avoue, à la fin de sa préface, que le grand nombre des lamas ou moines tibetains, et le crédit dont ils jouissent, rendent cette œuvre très difficile; mais il ajoute que les missionnaires chrétiens ne doivent pourtant pas en désespérer, et que les erreurs du manichéisme faisant le fonds de la religion du pays qu'ils ont à convertir, ils doivent surtout se livrer à l'étude des œuvres de Saint-Augustin, où ils puiseront les meilleurs arguments pour combattre l'erreur. Mais à quoi peut servir le travail de Giorgi? Son érudition n'est pas seulement confuse et superflue; elle est encore vaine et mensongère. Il prouve ordinairement toute autre chose que ce qu'il avance; et le seul objet qu'il semble avoir eu en vue; c'est d'entasser dans chaque page des textes de toutes langues, coptes, tibetains, grecs, anciens, modernes, etc., sans choix, sans critique, sans nécessité. On doit, en le lisant, s'attacher à démêler soigneusement ce qui est de lui, pour n'en tenir aucun compte, et les documents venus du P. Horace et des autres missionnaires du Tibet, documents authentiques et

précieux, mais que Giorgi a malheureusement embrouillés, défigurés, tourmentés, pour les ramener à son système. Son parallèle du manichéisme et du lamisme, outre la puérilité des étymologies, et la tournure forcée de ses rapprochements, pèche encore par le fonds, en ce qu'il donne une idée tout-à-fait fausse de la doctrine indo-tibetaine. Quant à l'Alphabet, Giorgi a tiré un si mauvais parti des matériaux qu'il a mis en œuvre, qu'on ne peut, avec le volumineux traité qu'il lui consacre, lire correctement une seule syllabe tibetaine. Pour se former une idée juste du système orthographique de cette langue, il faut oublier tout ce qu'a dit Giorgi ou son abréviateur Amaduzzi, et s'en tenir à ce qu'on en lit d'après le P. Dominique de Fano, dans l'ouvrage de Deshautesrayes. Enfin, il est démontré pour nous que Giorgi, en écrivant sur le tibetain, n'en connaissait pas même les lettres; et c'est un fait curieux pour l'auteur d'un *Alphabet* de 900 pages (1). Ainsi l'on doit savoir gré aux savants qui ont fouillé dans ce chaos pour en tirer ce qui pouvait intéresser le plus grand nombre des lecteurs. J. N. Eyring publia en allemand, dans les tomes V, VI et VII de la Bibliothèque historique de Gatterer, des extraits considérables de l'*Alphabetum Tibetanum*. Fabri en a inséré de plus amples, mais qui n'ont pas eu de suite, dans son Recueil de géographie et de voyages, Halle, 1783, in-8°., en allemand, avec figures. Il faudrait peu de chose pour compléter ce travail, qui serait facilité par une table des matières, très étendue, placée à la fin de l'*Alphabetum Tibetanum*. L'histoire de la Chine de Duhalde, les Lettres édifiantes, les voyages de Bogle et de Turner, le morceau donné sur le Tibet, par Pallas, dans ses Mélanges sur le Nord, et traduit par Reuilly, 1 vol. in-8°., et diverses notes de M. Langlès ajoutées à la trad. des voyages de Thunberg, et à celles des Recherches asiatiques, nous ont procuré sur le Tibet des notions plus exactes que celles que Giorgi avait recueillies. II. *Fragmentum Evangelii S. Johannis Græco-Copto-Thebaïcum sæculi IV. Additamentum ex vetustissimis membranis lectionum evangelicarum divinæ missæ, cod. Diaconici reliquiæ et liturgica alia fragmenta veteris Thebaïdensium ecclesiæ ante Dioscorum, è Veliterno Museo Borgiano nunc prodeunt in latinum versa et notis illustrata*, Rome, 1789, in-4°. Giorgi ne se contente pas d'examiner ce fragment en grammairien; il saisit aussi l'occasion de confirmer, par son antiquité, qu'il s'attache à démontrer, le sens de plusieurs passages mal interprétés par des écrivains hétérodoxes. Il prouve de plus, par les morceaux qu'il y a joints, l'ancienneté de plusieurs points de la doctrine de l'Église. Cet ouvrage donna lieu au suivant, imprimé à Paris: *Manuscrits précieux à la doctrine de l'Église et à la pratique du culte catholique, nouvellement publiés à Rome sous ce titre: Fragmenta*, etc. III. *De miraculis sancti Coluthi et reliquiis actorum sancti Panesniv martyrum fragmenta duo, alterum auctius, alterum nunc primùm editum: præit dissertatio eminentissimi St. Card. Borgiæ de cultu S. Coluthi; accedunt fragmenta varia notis inserta; omnia ex Museo Borgiano Veliterno deprompta et illustrata*, Rome, 1793, in-4°. Tous ces fragments sont intéressants pour l'étude

(1) C'est le jugement que porte de cet ouvrage M. Abel Remusat, membre de l'Institut et professeur royal des langues chinoise et tartare, qui a bien voulu nous aider de ses avis dans la rédaction de cet article.

de la langue égyptienne. Giorgi pensait qu'indépendamment des dialectes thébaïque et memphitique, il y en avait un troisième (le bachmourique), qu'il appelle *ammonique*, connu dès le temps d'Hérodote, parlé dans toute la partie occidentale du Saïd, et jusque dans la Nubie, et cultivé même après l'invasion des Arabes. Il en reconnaît des traces dans ces fragments, et dans d'autres que lui offrit la riche collection du cardinal Borgia. Cette dissertation contient aussi beaucoup de choses relatives à la chronologie, à la géographie, et à tout ce qui touche le sujet principal. IV. *Christotimi Ameristæ adversùs epistolas duas ab anonymo censore in dissertationem commonitoriam Camilli Blasii de festo cordis Jesu vulgatas antirrheticus; accedit mantissa contra epistolium tertium nuperrimè cognitum*, Rome, 1772, in-4°. V. *Lettera di Antropisco Teriomaco a Cristotimo in defesa dell' avvocato Blasi contro la lettera fiorentina di un Villegiante detto il Teologo cacciatore.* Elle se trouve dans le livre intitulé : *Lettere italiane aggiunte all' Antirretico in difesa della dissertazione commonitoria dell' avvocato Camillo Blasi sopra l'adorazione e la festa del cuor di Gesù*, Rome, 1772, in-4°. Ces lettres furent écrites comme on le voit, pour défendre l'avocat Blasi, qui avait combattu la dévotion au sacré cœur de Jésus. VI. *De arabicis interpretationibus veteris Testamenti epistola.* On la trouve dans le *Specimen ineditæ versionis arabico-samaritanæ pentateuchi è codice manuscripto bibliothecæ Barberinæ edidit et animadversiones adjecit A. Chr. Hwiid havniensis*, Rome, 1780, in-8°. VII. *De versionibus syriacis novi Testamenti epistola*, dans l'ouvrage de J. G. Adler, sur le même sujet, Copenhague, 1790. VIII. *De inscriptionibus palmyrenis, quæ in Museo capitolino adservantur interpretandis epistola ad Nic. Foggini*, 1782, in-8°., se trouve aussi dans le tome IV du *Museum capitolinum.* Giorgi pense que le palmyréen avait tant d'affinité avec l'hébreu, que les mots répondent les uns aux autres dans les deux langues, et offrent absolument le même sens, rendu par les anciennes explications latines et grecques qui accompagnent ces inscriptions. Il en prend occasion, suivant sa coutume, d'entamer une longue dissertation sur la langue hébraïque. IX. Plusieurs autres ouvrages, dont on peut voir la liste à la suite de sa Vie insérée dans le tome XVIII des *Vitæ Italorum* de Fabroni. Voyez aussi l'*Elogio del P. Giorgi, dall' abbate Fontani*, Florence, 1798, in-4°. E—s.

GIORGION (GEORGE BARBARELLI, dit LE), peintre, de l'école vénitienne, naquit à Castel Franco en 1477, et fut d'abord élève de Jean Bellin. Il ne tarda pas à substituer à une certaine sécheresse qui lui déplaisait dans son maître, une sorte de liberté et de hardiesse telle, que, dans ce genre, on peut dire qu'il a été inventeur. Il continua d'agrandir sa manière, et donna plus d'ampleur aux contours, plus de vivacité aux figures, et plus de noblesse aux draperies. Giorgion travailla beaucoup à fresque, pour les façades des maisons; mais il ne reste aujourd'hui que fort peu de ces peintures, parce que l'air de Venise les a gâtées. Ses ouvrages à l'huile se sont très bien conservés, à cause de l'empâtement profond des couleurs, et de la franchise du pinceau. Barbarelli a été un des meilleurs peintres de portraits de son temps. On reconnaît ce maître à ses airs de tête et à la bizar-

rerie des draperies, des chevelures, des armes et des panaches. Les tableaux du Giorgion sont très rares : le musée du Louvre en possédait cinq ; quelques-uns représentent des concerts, parce que Barbarelli aimait beaucoup la musique, et s'y était même livré avant d'étudier la peinture. Le mont-de-piété de Venise a un Christ mort, de ce maître. Il y a encore de belles compositions de lui, à Venise, dans des maisons de particuliers. On voit à Milan deux caissons qui lui sont attribués : les figures sont de la grandeur de celles du Poussin. Cette espèce de tableaux qu'on trouve très difficilement en Italie, faisait partie, comme on le sait, des caisses destinées à renfermer les présents que les nouveaux mariés offraient à leur épouse. L'école florentine a fait aussi beaucoup de caissons : le seul qu'on ait vu au Musée, qui est sous le numéro 1126, est attribué à Raphaël. Le Giorgion avait admis dans son école, et comblé de bienfaits Pierre Luzzo de Feltre, qui montrait d'heureuses dispositions. Celui-ci lui enleva sa maîtresse : Barbarelli qui en était éperdument amoureux, ne put se consoler de cette infidélité et de cette ingratitude; il mourut de chagrin en 1511, âgé de trente-quatre ans. Les autres élèves du Giorgion furent Sébastien del Piombo, Laurent Luzzi, Jean d'Udine et François Torbido, surnommé *il Moro*. De Piles rapporte que le Giorgion ne se servait, pour ses carnations, que de quatre couleurs capitales, dont le judicieux mélange lui suffisait pour établir la différence des âges et des sexes. Un écrivain a bien peint le Giorgion dans ce peu de mots : « Ce génie supérieur jeta des regards savants sur les objets de la nature, et sur l'essence de l'art. Il chercha à corriger la dureté de ses prédécesseurs, à fondre plus harmonieusement les couleurs, et il eut le don d'une liberté originale, même en suivant la nature. » On a eu tort de dire que le Titien avait été l'élève du Giorgion; le Titien fut son rival : il était d'ailleurs né trois ans avant lui. Dans les catalogues on attribue souvent au Giorgion une quantité de tableaux dont le style est hardi, et qui représentent des scènes de nuit et des attaques de voleurs. Nous lui avons vu attribuer, par exemple, une composition qu'on intitulait: *Un trait de la vie de Gilblas, par le Giorgion;* tandis que Le Sage, auteur de *Gilblas*, est né 166 ans après la mort du Giorgion. A—D.

GIOSEPPINO. *Voy.* JOSEPIN.

GIOTTINO (THOMAS DI LAPPO), peintre italien, connu d'abord sous le nom de *Thomas*, fils d'*Étienne*, naquit à Florence en 1324. La facilité avec laquelle il imitait la manière de Giotto, son bisaïeul, lui mérita le surnom de *Giottino*, qui lui est resté. Quoique cet artiste ait fait un grand nombre d'ouvrages, on ne cite plus guère de lui que le grand tableau où il représenta, sous les formes les plus grotesques et entouré d'attributs satiriques, Gauthier de Brienne, dit le duc d'Athènes, que les Florentins révoltés avaient chassé de leur ville en 1343, après s'être portés aux plus cruels excès. Ce tableau, commandé par les chefs de l'insurrection, et destiné par eux à en perpétuer le souvenir dans le palais du podestat, eut un succès prodigieux. (*V.* BRIENNE, V, 566.) La populace se plut longtemps à y contempler avec un odieux plaisir l'image du crime qu'elle avait commis. Non content d'avoir fait de la figure du duc une caricature ignoble, le Giottino avait peint, à droite et à gauche, tous les autres personnages

que les Florentins venaient de sacrifier à leur vengeance. « L'image, dit » Félibien, était accompagnée de celles » du conservateur, de *Visdomini*, de » *Maliadasse*, de *Ranieri*, de *San-* » *Germaniano* et de plusieurs autres » de ses créatures, qui n'étaient pas » peints d'une manière moins désa- » vantageuse; car, pour leur donner » aussi une coiffure ridicule, mais » pourtant différente de celle du duc, » il leur mit sur la tête une espèce de » mitre, dont en Italie on marque, » par opprobre, ceux qui sont con- » vaincus de crimes. Outre cela, cha- » cun avait les armes de sa maison » auprès de soi; et il y avait de grands » rouleaux où étaient écrites des cho- » ses qui avaient rapport aux figures » et aux vêtements qu'on leur don- » nait. » Ce monument des fureurs populaires ne fait honneur ni aux sentiments de l'artiste, ni à son génie pour la composition. Le Giottino dut sans doute avoir quelque réputation à une époque où la peinture était encore gothique, même en Italie; mais on ne voit pas qu'il ait eu la moindre influence sur les progrès de cet art. Il est vrai que, n'ayant qu'une faible santé, ce peintre n'eut pas le temps de réaliser toutes les espérances qu'on avait pu concevoir de son talent. Il mourut en 1356, âgé de 32 ans. F.P—T

GIOTTO (ou ANGIOLOTTO, diminutif d'ANGIOLO ou d'ANGELO), *di Bondone*, du nom de son père, ou *da Vespignano*, du nom de son pays, peintre, sculpteur et architecte, naquit dans une ferme près de Vespignano, village situé dans la vallée de Mugello, à quinze milles environ de Florence. Vasari place sa naissance à l'an 1276. Baldinucci, généralement très exact sur les dates, s'est rangé à cette opinion, en faisant toutefois remarquer qu'elle est peu vraisemblable, attendu que Giotto, ayant exécuté la mosaïque de la *Pêche miraculeuse*, à Rome, en 1298, n'aurait eu alors que vingt-deux ans; et qu'il faudrait par conséquent supposer qu'il aurait produit une grande partie de ses meilleurs ouvrages à Florence, à Arezzo, à Assise, à Pise et à Rome même, avant d'être parvenu à cet âge, et presque au sortir de l'enfance. On peut croire qu'il a été fait par Vasari, ou tout autre, une erreur de chiffre, et que Giotto est né en 1266 ou environ, vers le temps de la naissance du Dante, son contemporain et son ami suivant le même auteur, *coetaneo, ed amico suo grandissimo.* Mais cette opinion n'étant fondée sur rien de bien positif, nous ne saurions la présenter que comme un doute ou comme une forte présomption. Fils d'un laboureur, Giotto fut d'abord employé à garder des troupeaux. Cimabué, traversant les campagnes de Vespignano, le surprit occupé à dessiner sur une pierre l'image d'un de ses moutons, l'emmena à Florence, et eut la gloire d'en faire son élève. La nature avait doué cet enfant de toutes les qualités dont elle forma plus tard l'apanage de Raphaël et de Le Sueur. Il devait, si des circonstances heureuses lui permettaient de saisir le pinceau, se montrer gracieux, noble, grand, touchant, original. Mais il naquit lorsque l'Europe, à demi-barbare, voyait luire à peine le premier rayon de la lumière qui devait en changer l'aspect. Depuis dix siècles, les peintres et les sculpteurs, et surtout les maîtres latins, méconnaissant ce principe simple, que pour imiter avec succès un objet quelconque, il faut placer la chose même sous ses yeux, étaient tombés d'erreurs en erreurs, jusqu'à crayonner des figures difformes, où l'on retrouvait à peine

quelques traits du corps humain. Rappelé par son génie à ce principe fondamental, le naïf Guido da Siena parvint à rendre avec quelque vérité des figures isolées. Digne rival de Michel-Ange, s'il fût entré dans la carrière vers les temps de Jules II ou de Léon X, le mâle et rude Cimabué éleva son pinceau jusqu'à des images fortes et pathétiques, mais sans grâces et sans aménité. Vérité du dessin, style coloris, art de la composition, il fallait tout créer, ou plutôt retrouver tout dans l'imitation de la nature; tel fut le mérite de Giotto. C'est par la dignité et la grâce que son dessin, quoique incorrect, se fit particulièrement remarquer. Les Latins du XIIe. siècle, roides et secs, ne traçaient plus, pour ainsi dire, que des lignes droites. Les Grecs, à la même époque, conservaient au contraire une pratique ancienne, dont ils avaient étrangement abusé, mais qui rappelait encore l'habileté de leurs ancêtres; elle consistait à ceintrer largement les contours, soit des formes humaines, soit des draperies, pour donner au style de l'ampleur et de la gravité: à la maigreur ils préféraient l'enflure. L'élève de Cimabué reconnut au milieu de ces gonflements, le principe caché du grand et du beau; et en repoussant l'exagération qui déshonorait les Grecs, il associa, autant que des connaissances peu avancées le lui permettaient, à la vérité que recherchait son maître, le galbe élégant dont Cimabué avait senti bien imparfaitement le charme, et qu'appréciaient mal sans doute ces Grecs dégénérés, dans les ouvrages desquels il en retrouva le type. Si cette observation est aussi juste qu'elle pourra paraître neuve, c'est ici un des plus grands services que Giotto ait rendus à l'art renaissant. On assure que l'exemple de Nicolas et de Jean de Pise, qui déjà avaient tenté de s'approprier le style de quelques bas-reliefs antiques apportés dans leur patrie, ne lui fut point inutile. Guidé par un tact juste, inspiré par un sentiment vrai et profond, Giotto, comme Raphaël, mit ainsi à profit tout ce que ses contemporains offrirent de meilleur à ses studieuses recherches; et en peu de temps, il laissa bien loin, et Cimabué son maître, et tous les artistes qui jouissaient alors de quelque célébrité. La gloire de Cimabué s'est éclipsée, dit le Dante; il crut régner toujours, et Giotto tient aujourd'hui le sceptre de l'art.

O vana gloria dell' umane posse!
Com' poco il verde in sù la cima dura,
Se non è giunta dall' etadi grosse!
Credette, Cimabue, nella pintura,
Tener lo campo; ed hora ha Giotto il grido,
Si che la fama di colui è oscura.
(*Il Purgat.*, cant. XI, v. 91-96.)

Les fresques dont Giotto orna le chœur de la cathédrale de Florence, et le tableau du maître-autel de la même église, furent ses premiers ouvrages publics. Bientôt il couvrit entièrement de peintures les murs de quatre chapelles des Franciscains de Ste.-Croix: il y représenta différents traits de la vie de St. Jean-Baptiste et de St. Jean l'évangéliste, les martyres des apôtres, l'histoire de la Vierge. Ces fresques, quoique fort endommagées, subsistent encore. Les murs du réfectoire furent aussi ornés de sujets historiques. Vingt-six petits tableaux, peints sur la boiserie de la sacristie, suivirent ces grands ouvrages: treize représentèrent la vie de Jésus-Christ, et treize celle de St. François. Ces petits chefs-d'œuvre, bien conservés jusqu'à présent, sont une des productions les plus propres à honorer la renaissance de l'art. On ne sait, malgré des incorrections nombreuses mais inévitables, ce qu'on y doit le

plus admirer, ou l'élévation des pensées et l'intelligence de la composition, ou la vivacité des attitudes, la noblesse du style, la justesse et la dignité de l'expression. Dans le tableau de la Cène est le type de la plupart des belles compositions qui ont retracé le même sujet; dans la Transfiguration est l'*exemplaire* que Raphaël a dû seulement épurer pour la partie supérieure de son sublime ouvrage. A ces travaux succédèrent les peintures de l'église dite *del Carmine*, et celles d'un des palais de la seigneurie de Florence. Ce fut dans ces dernières que l'artiste plaça le portrait du pape Clément IV, déjà mort, ceux de Brunetto Latini, du Dante, de Corso Donati, et le sien propre. Il ne faut pas prendre ici dans un sens absolu ce que dit Vasari, que depuis deux cents ans l'art de peindre le portrait n'avait point été mis en pratique, *non s'era usato* : cet art n'avait pas été plus oublié que la peinture elle-même n'avait été abandonnée. Mais Giotto y apporta un esprit et une vérité que l'on ne connaissait plus depuis long-temps; et il en devint par-là le nouveau créateur. Appelé à Assise pour continuer les peintures commencées par Cimabué dans la célèbre église des Franciscains, il traça sur les murs de la nef supérieure trente-deux sujets puisés dans l'histoire du fondateur de l'ordre. Chefs-d'œuvre de noblesse et de naïveté, ces peintures, encore existantes, lui firent dès lors obtenir le titre glorieux pour lui, et non moins honorable pour le siècle qui le lui décerna, de *Disciple de la nature*. Sur le pourtour de l'église souterraine furent peints plusieurs sujets de la vie de Jésus-Christ, et notamment une Glorification de Saint-François. Dans la disposition de cette scène mystique, se montre particulièrement le disciple des Grecs modernes, mais bien supérieur à ses guides. On se dissimule les imperfections du dessin, charmé par les poses gracieuses des figures, entraîné par la vivacité de l'expression générale. Revenu à Florence, Giotto peignit, pour les Franciscains de Pise, le tableau que nous possédons au Musée royal, représentant la vision où St. François reçut les stigmates. La fermeté et l'expression de la tête du Saint, qui est de grandeur naturelle; les plis larges et faciles de la draperie, évidemment dessinée sur la nature; la vérité et la transparence des tons; la finesse de la touche; le choix même des formes, assez remarquable sur la poitrine du Sauveur, ont également droit de nous étonner dans ce tableau précieux. Au-dessous de l'image principale, sont peints, dans une espèce de frise, trois sujets tirés de la vie de St. François. Les figures de ces compositions additionnelles n'ont que huit ou dix pouces de proportion. Giotto se plaisait à l'exécution de ces petits ouvrages. Vivacité du coloris, naïveté, variété des attitudes, justesse de l'expression, entente déjà judicieuse de la composition pittoresque; tous les genres de mérite permis à cette époque, se trouvent réunis dans ces petits compartiments. Les Pisans furent tellement charmés de la beauté de ce travail, que, pour multiplier les ouvrages de Giotto dans leur patrie, ils conçurent le projet d'orner de peintures, sur toute leur surface, les murs du cimetière que Jean Pisan venait de terminer. Giotto y représenta, dans six grandes fresques, les misères et la patience de Job. De là l'origine de ces célèbres peintures du *Campo Santo*, où les plus habiles maîtres de la Toscane s'exercèrent à l'envi pendant cent cinquante ans. Giotto terminait ces fresques, lorsque

le pape Boniface VIII, qui voulait l'employer à Rome, envoya auprès de lui un de ses gentilshommes pour juger si son mérite égalait sa réputation. Soit que Giotto attachât en effet quelque importance à la fermeté d'une main capable de tracer d'un seul jet, et avec une délicatesse toujours égale, un cercle parfait; soit plutôt que le régénérateur de l'art se sentît offensé d'un doute qui semblait annoncer peu de lumières, il peignit alors, sous les yeux de l'envoyé du pape, cette figure régulière, qui a donné naissance au proverbe *Rond comme l'O de Giotto;* et il insista pour que l'envoyé portât ce trait au Saint Père, refusant obstinément de présenter tout autre dessin. Boniface, qui vraisemblablement reconnut son erreur, se hâta d'appeler l'artiste auprès de lui. Giotto peignit d'abord un grand tableau pour la sacristie de l'église de St.-Pierre. Il couvrit ensuite de fresques une partie du pourtour de cette ancienne église, démolie depuis sous Jules II. Toutes ces fresques ont péri, malgré les soins que l'on a pris pour les enlever de dessus les murs, et pour les conserver. La mosaïque qu'il exécuta immédiatement après, représentant la *Pêche miraculeuse de St.-Pierre*, et connue sous la dénomination de la *Navicella*, se voit encore sous le portique de la nouvelle basilique, mais restaurée par Marcello Provenzale sous Paul V, redessinée et refaite presque en entier par Orazio Mannetti, sous Clément X. Elle fut composée en 1298, suivant l'écrit authentique rapporté par Baldinucci, et fut payée, par le cardinal Gaëtano de Stephaneschis, 2200 florins. Cette date nous donne, en rétrogradant, celle du tableau de notre Musée royal, qui doit avoir été peint vers 1295 ou 1296. Giotto se délassait en quelque sorte des grands travaux de l'église de St.-Pierre, en ornant de miniatures une *Vie de St.-George*, dont le même cardinal Stephanescus fit présent à la librairie de cette église. Ce manuscrit sur vélin existe peut-être encore dans la bibliothèque du Vatican. On doit y voir le portrait du donateur et celui du pape Célestin V (Torrigio, *Delle sacre grotte vaticane*, part. II, cap. 2). Clément V, élu pape en 1305, rappela Giotto de sa patrie où il était retourné, et l'emmena avec lui à Avignon. Il serait inutile de donner l'énumération des peintures que ce maître exécuta depuis ce moment, jusqu'à la fin de sa carrière, à Avignon et dans d'autres villes de la Provence et du Languedoc; à Padoue, à Vérone, à Ferrare, à Ravenne, à Urbin, à Arezzo, à Lucques, à Gaëte; à Naples où le demandait le roi Robert; à Rimini où il fut appelé par le prince Pandolfo Malatesta; à Milan, dernier terme de ses voyages, et enfin à Florence, où il accourait chaque fois qu'il retrouvait sa liberté. Il revint de France dans cette dernière ville, en 1316, chargé de biens, et accompagné d'une immense réputation. Déjà, depuis son retour, il avait exécuté plusieurs ouvrages à Padoue et à Vérone; et il se trouvait à Ferrare, lorsque le Dante, tourmenté sans cesse par le chagrin que lui causait son exil, apprenant que cet ancien ami était dans son voisinage, s'empressa de venir l'embrasser, et le conduisit à Ravenne, où le prince Guido Novello lui avait donné un asile. Giotto y peignit des fresques sur les murs intérieurs et extérieurs de l'église de Saint-François. C'est dans cette église que fut enterré le Dante, mort le 14 septembre 1321; de sorte que par une circonstance assez remarquable, Giotto, célébré dans les ou-

vrages de l'illustre proscrit florentin, goûta la satisfaction d'avoir embelli le tombeau de ce poëte malheureux. Une seule des peintures qu'il exécuta alors à St.-François, subsiste encore; elle se voit sur un des murs extérieurs. Le 12 avril de l'an 1334, Giotto fut nommé architecte de la ville de Florence, et chargé, en cette qualité, de diriger les travaux de Santa Maria del Fiore, et ceux des fortifications de la ville. Au mois de juin de la même année, furent posés les fondements du Campanile. Ce monument, le seul que nous connaissions de son architecture, est gothique ou *tudesque*, suivant l'expression de Vasari; mais il présente un caractère mâle et une régularité qui le distinguent du gothique ordinaire du XIVe. siècle, et qui annoncent un génie inventif et original. Laurent Ghiberti assure, dans un traité manuscrit que nous avons cité (*Voy.* GHIBERTI), que les bas-reliefs dont cet édifice est enrichi, et les statues placées dans l'intérieur, ont été sculptés sur des dessins de Giotto, et sont même en partie l'ouvrage de son ciseau. Ce grand artiste mourut à Florence, le 8 janvier 1336. Si, oubliant la différence des temps, on comparait ses ouvrages à ceux de Raphaël, du Corrège, de Le Sueur, du Poussin, on y remarquerait sans doute des défauts très graves; de là les critiques, justes à quelques égards, et souvent aussi fort exagérées dont ce maître a été l'objet. Mais si l'on considère l'époque où il a vécu, l'état où il a trouvé l'art, la perfection où il l'a élevé, tout paraîtra prodigieux dans ses progrès. Appliqué à la recherche du vrai, il a su choisir, suivant la convenance, des types élégants et gracieux, ou mâles et grandioses, réformer un original imparfait, embellir la nature par elle-même. Le premier parmi les modernes, il a montré réunies deux des qualités fondamentales d'un beau dessin, la grâce et la grandeur. La simplicité qu'il a apportée dans le jet des draperies, fait le plus grand honneur à son goût. Poëte dans l'invention, ingénieux même dans l'ordonnance, il a, pour ainsi dire, créé de nouveau les règles de la composition, totalement oubliées avant lui, et il a tracé des plans que les plus grands maîtres d'Italie n'ont pas dédaigné d'imiter. Quand il essaie d'enchaîner des groupes, comme dans les *Misères de Job*, on admire la fécondité de son imagination, en remarquant ses fautes contre la perspective. Tantôt des poses naïves, tantôt des attitudes vives et hardies, animent ses tableaux. L'art d'exprimer les affections de l'ame est en lui un don naturel. Son coloris a quelquefois une vivacité, une transparence, et sa touche même une finesse, qui surpassent toute attente. Souvent aussi ses contours sont lourds, et ses raccourcis paraissent tronqués; il cache sous de longues draperies des pieds qu'il dessinerait mal. Mais l'art du dessin ne pouvait pas atteindre tout à coup à la précision que nous exigeons aujourd'hui: l'expérience a prouvé que ce triomphe du talent et du savoir exigeait les efforts de deux siècles. Peu de maîtres ont exécuté autant de travaux que Giotto, et ont autant joui de leur réputation, et des faveurs de la fortune. Il ne pouvait suffire aux grands ouvrages que les princes et les républiques d'Italie ne cessaient de lui demander. S'il a eu le mérite d'accélérer les progrès de l'art, son siècle a la gloire de l'avoir dignement apprécié lui-même. La république de Florence, en l'admettant au nombre de ses citoyens, lui accorda une pension annuelle de cent florins

d'or. Lorsqu'il fut nommé architecte de la cité, le décret renferma ces expressions flatteuses : *Cùm in universo orbe non reperiri dicatur quemquam qui sufficientior sit in his et aliis multis* (*artibus*), *magistro Giotto Bondonis, de Florentiâ pictori, et accipiendus sit in patriâ sua, velut magnus magister*, etc. Il fut enterré dans l'église de Santa Maria del Fiore, dont, pendant deux ans, il avait dirigé la construction. Laurent de Médicis, dit le Magnifique, lui érigea un tombeau où fut placé son buste en marbre, avec une inscription composée par Ange Politien, commençant par ce vers :

Ille ego sum per quem pictura extincta revixit.

Les plus célèbres écrivains italiens de son temps, et du siècle suivant, l'ont honoré de leurs éloges. Pétrarque, dans son testament, n'ayant rien, dit-il, de plus digne à présenter au seigneur de Carcaria, son ami, lui lègue une Vierge de la main de Giotto : *Operis Jotti, pictoris egregii... cujus pulchritudinem ignorantes non intelligunt, magistri autem artis stupent* (tom. III, op., in fin.) L'influence de Giotto sur l'art fut immense. On a dit que de son école, comme du cheval de Troie, sortit une armée de héros. Il compta parmi ses élèves Pietro Cavallini, Puccio Capanna, Pietro Laurati, Simon Memmi, Taddeo Gaddi, Ottaviano et Pace da Faenza, Guglielmo da Forli, Francesco di Maester Giotto, Stefano Fiorentino, Giusto Padovano, etc. Attachés à sa manière, tous ses élèves accrurent sa réputation. La plupart bornèrent leur gloire à l'imiter avec facilité. Plusieurs d'entre eux ouvrirent des écoles où son style fut transmis avec une sorte de religion à d'autres élèves. Les peintres dits *Giotteschi* remplissent presqu'à eux seuls l'histoire pittoresque du XIVe. siècle. Parmi tant d'artistes, un seul a paru avoir surpassé le chef de l'école; c'est Stefano Fiorentino, son petit-fils. Ce respect excessif des élèves pour le maître, arrêta quelques moments les progrès du goût. L'art attendit un nouveau régénérateur jusqu'à la naissance du Masaccio. Pietro Cavallini naquit en 1259 (*Voy.* CAVALLINI); il fut plutôt l'aide que le disciple de Giotto. Son âge peut cependant servir à prouver que ce dernier naquit avant 1276. Giotto eut quatre fils et quatre filles : un seul de ses fils est cité comme peintre; c'est Francesco, surnommé *di Maester Giotto*. Il eut de sa fille Catherine, mariée à un peintre nommé Ricco di Lapo, deux petits-fils, tous deux peintres, Bartolo et Stefano; c'est ce Stefano, surnommé *Fiorentino*, qui, au jugement de Lanzi, surpassa son aïeul. On voit des ouvrages de ce maître au Campo-Santo de Pise. Ce Stefano eut pour fils Tommaso di Stefano, surnommé *Giottino*, en qui, disait-on, avait passé le génie de son bisaïeul. Giotto a été cité souvent, pour ses bons mots, et la vivacité de ses reparties. Il était fort laid; ce que Pétrarque remarquait avec regret, en considérant la beauté de son esprit (*Epist. ad famil.*, lib. v, ep. 17). Un de ses mots les plus heureux, dit à l'occasion de sa laideur, à un seigneur aussi laid que lui, a fourni à Boccace le sujet d'une de ses Nouvelles. Les ouvrages de ce maître, né longtemps avant l'invention de l'art d'imprimer des estampes, ont été gravés rarement jusque vers la fin du dernier siècle. Nous pouvons citer maintenant : I. *La Pêche miraculeuse*, par N. Béatrizet (1559, grand in-fol.), telle qu'elle existait avant les changements faits sous Clément X.

II. *La Vierge mise au tombeau*, par Carlo Lasinio, dans l'*Etruria Pittrice*, de Lastri. III. Quinze sujets publiés par M. Seroux Dagincourt, dans la 15e. livraison de son *Histoire de l'art.* IV. *La Pêche miraculeuse* avec les changements de Mannetti, et un *Couronnement de la Vierge*, d'après un dessin, dans l'ouvrage publié par C. M. Metz, à Londres, 1798, gr. in-fol., sous le titre de *Imitations of ancient and moderne drawings.* V. Quatorze pièces, parmi lesquelles on remarque le portrait de Giotto, peint par lui-même; une *Annonciation; Jésus parmi les docteurs; la Transfiguration;* une *Assomption de la Vierge*, etc., dans la collection publiée à Tubingen, en 1810, par M. F. et J. Riepenhausen, sous le titre allemand de *Histoire de la peinture et de ses progrès en Italie.* VI. Les *Misères de Job*, dans les gravures du CampoSanto, publiées à Florence par Molini et Landi. VII. Huit tableaux gravés par M. Piroli, dans son ouvrage encore inédit sur les peintres des XIIIe., XIVe. et XVe. siècles, savoir: 1°. *La Transfiguration* et *la Cène* de la sacristie de Sainte-Croix, sur une même feuille. 2°. *S. Francois guérissant un habitant de Lérida.* 3°. *S. François rendant la vie à un personnage couronné.* 4°. *Jésus-Christ unissant S. François à la Pauvreté.* 5°. *S. François prêchant devant ses disciples.* 6°. *La Vision d'Innocent III, à qui S. François apparaît en songe.* 7°. *La Glorification de S. François:* tous sujets tirés de l'église d'Assise. Ces diverses gravures, et notamment celles de M. Piroli, où les figures ont de six à huit pouces de hauteur, et sont rendues avec esprit et avec fidélité, contribueront à faire connaître et apprécier Giotto. E—C. D—D.

GIOVANE (JULIANE, duchesse), née baronne de Mudersbach, dame de l'ordre de la Croix-étoilée, membre honoraire des académies de Stockholm et de Berlin, naquit à Würtzbourg, et se distingua de bonne heure par son amour pour les sciences. Elle fit différents voyages, séjourna pendant quelque temps à Naples, et se fixa ensuite à Vienne, où, en 1795 l'empereur François II lui confia, sous le titre de première gouvernante, l'éducation de la princesse Marie-Louise, aujourd'hui archiduchesse de Parme. Elle est morte en août 1805, à Ofen, où elle s'était retirée. La duchesse Giovane a publié, en différentes langues, plusieurs écrits qui lui assignent à juste titre une place distinguée parmi les femmes auteurs: I. *Les quatre Ages du monde d'après Ovide, en quatre Idylles* (en allemand), Vienne, 1784, in-8°. II. *Dissertation* sur la question: *Quels moyens solides y a-t-il pour pouvoir conduire les hommes au bien sans employer la force?* (en allemand), Würtzbourg, 1785, in-8°. III. *Lettera di una Dama sul codice delle leggi di S. Leucio*, Naples, 1790, in-8°. (1) IV. *Lettres sur l'éducation des princesses*, Vienne, 1791, in-8°.; ouvrage très estimé, dont on a publié plusieurs éditions. Joseph de Retzer a réuni tous ces écrits de la duchesse Giovane dans un volume in-8°., Vienne, 1795, en y ajoutant une Idylle qu'elle avait composée *sur l'abolition du servage en Bohème* (en allemand). V. *Idées sur la manière de rendre les voyages des jeunes gens utiles à leur propre cul-*

(1) Voyez, sur l'établissement de S. Leucio, l'*Origine de la population de S. Leucio et ses progrès jusqu'à présent, avec les lois pour sa bonne police par Ferdinand IV, roi des Deux-Siciles*, traduit de l'italien en français, par l'abbé Louis-Antoine Clemarou, in-8°., sans date ni lieu d'impression.

ture et au bonheur de la société, accompagnées de Tableaux, et précédées d'un Précis historique sur l'usage des voyages, Vienne, 1796, in-8°. VI. *Plan pour faire servir les voyages à la culture des jeunes gens qui se vouent au service de l'État dans la carrière politique, accompagné d'un Précis historique de l'usage des voyages, et d'une Table pour faciliter les observations statistiques et politiques ; le tout suivi de l'esquisse d'un portefeuille à l'usage des voyageurs, et de celle d'une carte statistique, avec le portrait de l'auteur*, Vienne, 1797, in-4°. Ce dernier ouvrage, dont nous copions exactement le titre, ainsi que ceux des précédents, d'après Meusel, n'est peut-être qu'une nouvelle édition du précédent. B—H—D.

GIOVANETTI (FRANCESCO), savant jurisconsulte du XVI. siècle, naquit à Bologne, où il fut élève du célèbre André Alciat, fut reçu docteur *in utroque jure* en 1540, et enseigna le droit canon dans sa patrie jusqu'en 1547. La réputation de son savoir le fit rechercher; et le cardinal évêque de Trente voulut l'attirer dans cette ville. Giovanetti, retenu par l'estime de ses concitoyens, généreusement récompensé par le sénat, refusa ces propositions; mais il ne put résister de même aux instances du duc de Bavière et aux promesses que ce prince lui faisait : il se rendit en 1547 à Ingolstadt, y fut comblé d'honneurs et de distinctions, et y contracta un mariage avantageux. Dans un voyage qu'il eut occasion de faire à Vienne, Ferdinand Ier. l'honora aussi du titre de son conseiller, et lui permit, ainsi qu'à ses descendants, de mettre un aigle dans leurs armes. Rappelé dans sa patrie par les instances et même par les menaces du sénat de Bologne, Giovanetti revint, en 1564, occuper de nouveau la chaire qu'il avait quittée depuis dix-sept ans. Fantuzzi, dans son Histoire des écrivains de Bologne, lui a consacré un article, tome IV, pag. 165, et nous a transmis le discours noble et touchant qu'il adressa à ses élèves d'Ingolstadt avant de se séparer d'eux. Ce savant professeur continua d'occuper avec éclat la chaire de droit canonique, et de s'acquitter avec zèle des diverses charges et des emplois honorables auxquels il fut appelé par la confiance de ses concitoyens, jusqu'à sa mort arrivée en 1586. Fantuzzi, qui nous a conservé son épitaphe, donne aussi la liste des ouvrages que Giovanetti a laissés sur la jurisprudence, tous peu consultés aujourd'hui : mais ce qu'il a écrit sur l'histoire peut offrir plus d'intérêt. La bibliothèque du roi de France possède une Vie manuscrite de Pie V, dont Giovanetti est l'auteur. On conserve aussi dans le Vatican plusieurs lettres de ce professeur relatives aux Vies des papes qu'il avait entreprises. Lagomarsini les a publiées à la suite de celles de Giulio Poggiani, dont il a donné le recueil en 1758. Nous observerons à cette occasion qu'il y a une faute considérable d'impression qu'on doit corriger dans l'ouvrage de Fantuzzi, tome IV, page 168, et qu'il y faut lire, *Julii Poggiani Sunensis*, et non *Senensis*. Cet auteur était de *Suna*, près du lac majeur, dans le Novarèse. A. L. M.

GIOVANNI (SER), Florentin, célèbre conteur italien, vivait vers la fin du XIV. siècle. On n'a aucun détail sur sa vie. Tout ce qu'on sait, c'est qu'il composa les Nouvelles qui portent son nom, en 1378, au château de Dovadola, situé dans une vallée de la Romagne, à neuf milles de

Forli. Le titre de *Ser* ou *Sere*, qui précède son nom, a fait conjecturer qu'il était notaire; et M. Ginguené paraît disposé à adopter cette opinion. Les critiques italiens placent Giovanni fort peu au-dessous de Boccace, quant à la pureté du langage, aux agréments du style et aux termes propres de la langue dans laquelle il fait autorité; mais il lui est très inférieur sous les autres rapports. Giovanni suppose qu'un jeune Florentin, vivement épris d'une religieuse de Forli, au récit de sa beauté, se fait moine dans l'espérance de devenir un jour chapelain du couvent où est renfermé l'objet de sa passion. Tout réussit au gré de ses desirs; et les deux amants, s'étant rencontrés au parloir, se promettent d'y revenir tous les jours, et s'imposent l'obligation de se raconter l'un à l'autre des Nouvelles. Ce cadre, dit M. Ginguené, est froid et mesquin, et n'a rien de l'intérêt, de la grâce et de la variété de celui de Boccace. Le recueil de Giovanni est intitulé : *Il Pecorone* (1) *nel quale si contengono cinquanta novelle*, Milan, 1558, in 8 .; cette édition, citée par la Crusca, et qu'on doit à Louis Domenichi, est extrêmement rare : les exemplaires avec la date de 1559, ne diffèrent des premiers que par le changement de frontispice; Venise, 1565, in-8°., édit. peu commune, mais moins belle et moins bien exécutée que l'édition précédente; Trevise, 1601, in-8 ., mutilée et incorrecte; Milan, sous la fausse date de 1554, in-8° ; cette édition, publiée à Lucques, en 1727, par l'abbé Bracci, n'est qu'une réimpression de celle de Venise, 1565, et encore défigurée par les fautes typographiques dont elle fourmille; Londres (Livourne), 1793, 2 vol. in-8., édition belle et correcte, enrichie d'une préface de Gaëtano Poggiali, et des notes d'Antoine-Marie Salvini : il en a été tiré deux seuls exemplaires sur papier bleu. M. Antoine-Marie Borromeo possède, dans son cabinet à Padoue, trois *Nouvelles* inédites de Giovanni. Les deux premières sont rapportées à-peu-près avec les mêmes termes dans les *Chroniche* de Jean Villani; et la licence avec laquelle est écrite la troisième, n'a permis à M. Borromeo d'en insérer que le début dans sa *Notizia de' Novellieri italiani*. Giovanni passe cependant pour le moins licencieux des conteurs de son temps; mais il ne parle pas avec moins de liberté que ses confrères, des moines, des prêtres et de la cour de Rome. Negri (*Istor. degli scrittori fiorent.*) dit que son recueil a été prohibé, et mis à l'Index; mais M. Ginguené assure le contraire. Cet habile critique a donné dans son *Histoire littéraire d'Italie* (tome II, chapitre 17) une analyse intéressante de plusieurs *Nouvelles* de Giovanni, avec un jugement sur cet écrivain, qui nous a été très utile pour la rédaction de cet article. W—s.

GIOVANNI DA FIESOLE (Fra), peintre toscan, nommé autrement *il beato Angelico*, naquit en 1387. Le style de ses peintures semble indiquer qu'il fut élève de Gherardo Starnina; mais il se perfectionna en étudiant les ouvrages de Masaccio, son contemporain. Angelico entra de bonne heure dans le couvent de Saint-Dominique de Fiesole, et prit l'habit de cet ordre à l'âge de vingt ans. Il peignit d'abord de ces miniatures dont on surchargeait alors les manuscrits et les livres d'église, et devint fort habile dans ce genre; mais bientôt il agrandit sa manière, et exécuta plu-

(1) *Pecorone* est un augmentatif de *pecore*, mot qui a la même signification en italien qu'en latin.

sieurs ouvrages à fresque pour son couvent. Cosme de Médicis faisait grand cas de ce religieux, tant pour la pureté de ses mœurs que pour ses talents : il lui demanda des tableaux pour les églises de Saint-Marc et de la Nunziata. On en fut si content, que le pape Nicolas V l'appela à Rome pour lui faire exécuter, dans sa chapelle particulière du Vatican, les principaux traits de la vie de S. Laurent. Angelico était d'une simplicité de mœurs et d'une naïveté extrêmes ; strict observateur des règles de son couvent, il jeûnait avec une telle rigueur, que le pape, touché de l'état où le réduisaient son zèle pour la religion, et sa trop grande application au travail, lui ordonna de manger de la viande : « Je n'en ai pas la permission du prieur, » répondit le bon religieux, sans penser à l'autorité du souverain pontife. Le pape voulut le nommer archevêque de Florence ; il refusa, par le motif que cette dignité convenait bien mieux au père Antoine Pierozzi, religieux de son couvent, qui, en effet, fut élu au siége de Florence, et par la suite, en 1523, canonisé sous le nom de Saint Antonin. Angelico répétait souvent qu'il était plus aisé d'obéir que de commander aux hommes ; aussi était-il le plus soumis des religieux : il ne se chargeait de travailler pour d'autres couvents et des particuliers, qu'après en avoir demandé la permission à ses supérieurs, auxquels il abandonnait le prix de son travail. Il disait à ceux qui l'en blâmaient : « La véritable richesse consiste à se contenter de peu. » Il était humain, modeste ; on ne le vit jamais se mettre en colère. Enfin la sainteté de sa vie lui valut le surnom de *Beato* (bienheureux), qu'il a conservé. Il mourut à Rome en 1455, et fut enterré dans l'église de la Minerve, où l'on voit son tombeau, orné de son portrait. Il existe à la galerie de Florence plusieurs tableaux de chevalet de ce maître, dont les couleurs ont encore tout leur éclat. Celui qui représente la naissance de Saint Jean-Baptiste, est d'un style très agréable ; et en général ses ouvrages, qui représentent toujours des sujets pieux, se distinguent par une grâce naïve qu'on trouve rarement chez les artistes de ce temps. Lanzi appelle Angelico le Guide de son siècle, tant pour la beauté surnaturelle de ses têtes d'anges et de saints que pour la suavité de sa couleur, qui, bien qu'à la détrempe, est fondue avec un art infini, quoiqu'il peignît toujours au premier coup. Benozzo Gozzoli et Zanobi Strozzi furent ses élèves. C—AN.

GIOVANNINI (JACQUES MARIE), graveur italien, né à Bologne en 1667, apprit la peinture sous la direction de Joseph Proli ; mais ayant beaucoup de dispositions pour la gravure, il s'y appliqua exclusivement, et devint bientôt un des plus habiles dans cet art. En 1694, il publia, en vingt feuilles, le fameux cloître de St.-Michel-in-Bosco de Bologne, peint à fresque par Carrache et ses élèves, et représentant la vie de *Saint Benoît.* Il grava aussi, en douze feuilles, la *Coupole*, la *Tribune de Saint-Jean de Parme*, et le *Saint Jérôme* du même auteur, qu'il dédia, en 1700, au prince Ferdinand de Toscane. Le duc de Parme l'appela à sa cour pour graver les médailles impériales qui existaient dans son musée au nombre de sept mille. Giovannini en avait gravé deux mille, publiées depuis 1694 jusqu'en 1717, avec de savantes notes du père Pédrusi, jésuite, lorsqu'il mourut en avril de cette même année. Les ouvrages de cet artiste sont encore estimés en Italie, pour l'exactitude et la délicatesse du travail. Gio-

vanniui avait une adresse toute particulière pour restaurer les peintures dégradées, qu'il savait rendre à leur premier état; et l'on doit à son talent, en ce genre, la conservation de plusieurs tableaux des plus grands maîtres. B—s.

GIOVINAZZO (Vito), ex-jésuite italien, mort à Rome en 1805, était célèbre par sa vaste et profonde connaissance des auteurs latins, par son étonnante érudition, l'élégance de sa manière d'écrire, et sa grande habileté dans le style lapidaire. Il réunissait à ces qualités une très grande pureté de mœurs, et une aménité de caractère qui le rendit cher à tous ceux qui le connurent. On lui doit la découverte d'un fragment de Tacite, dont il a donné une savante interprétation. G—n.

GIOVIO (Benedetto), frère aîné du célèbre historien Paolo, historien et poète lui-même, naquit à Como en Lombardie l'an 1471 : sa famille, déjà anciennement illustrée par la noblesse, acquit alors une illustration littéraire que plusieurs autres hommes distingués dans les lettres lui ont conservée depuis. Sa vie fut égale et paisible; ses études et ses travaux la remplirent. Il fut l'instituteur de son frère, plus jeune que lui d'un assez grand nombre d'années; Paul lui a témoigné sa reconnaissance, en plaçant son éloge parmi ceux qu'il a faits des hommes illustres. Benoît ne quitta sa ville natale que pour aller à Milan suivre pendant quelque temps les leçons de Démétrius Chalcondyle, et se perfectionner dans la langue grecque qu'il avait apprise dès sa jeunesse. Il possédait aussi plusieurs langues orientales: il mérita enfin par l'étendue et la multiplicité de ses connaissances que le savant Alciat l'appelât le Varron de la Lombardie. Il vécut sain de corps et d'esprit jusqu'à 73 ans, et mourut à cet âge en 1544. La considération dont il jouissait était si grande qu'après sa mort de jeunes nobles portèrent son corps sur leurs épaules jusqu'à la cathédrale de Como, où il fut inhumé; sorte d'honneur qu'on n'avait rendu jusqu'alors qu'à des ecclésiastiques. Le seul de ses grands ouvrages qui ait été publié, est son Histoire de la ville de Como, à laquelle est jointe une élégante description du lac qui en tire son nom. Cette histoire, pleine de recherches savantes sur les monuments comme sur les faits, et qui remonte jusqu'aux plus anciens temps, était restée inédite, et ne fut publiée qu'en 1629 à Venise, chez Pinelli, in-4°.; elle a été réimprimée en 1722 dans le tome IV du *Thesaurus rerum Italic.* Giovio écrivit un autre ouvrage historique sur les faits militaires et les mœurs des Suisses; il traduisit du grec les Lettres d'Apollonius, un Sermon de S. Jean Chrysostôme, le onzième livre de l'Odyssée, le Poème de Musée sur Héro et Léandre; il laissa un Recueil de cent lettres sur différents sujets, une Dissertation sur la patrie de Pline l'ancien, la Description des fêtes qui furent données à l'empereur Charles-Quint à son entrée dans Como, une Collection de toutes les inscriptions lapidaires qui se trouvent aux environs de cette ville, et enfin un grand nombre de Poésies latines: mais tous ces ouvrages sont restés manuscrits dans sa famille; il n'y a eu d'imprimé qu'un Poème latin de peu d'étendue, intitulé : *De Venetis Gallicum tropæum*, qui parut à l'époque de cette victoire, sans date et sans nom de lieu. On pourrait surtout désirer la publication de ses Lettres, d'après ce qu'en dit Argelati, qui en a parlé plu-

sieurs fois dans sa *Biblioth. scriptor. Mediolan.*; elles prouvent que leur auteur était versé dans toutes les connaissances qu'on pouvait acquérir de son temps. Benoît laissa plusieurs fils, entre autres ALEXANDRE et JULES, qui cultivèrent aussi les lettres, et dont la famille des Giovio possède quelques ouvrages manuscrits. Ils eurent à leur tour des enfants plus célèbres qu'eux; et quoiqu'ils n'aient rien publié, ils servent à remplir sans lacune ce qu'on pourrait appeler la généalogie littéraire de leur maison. G—É.

GIOVIO (PAOLO), que nous nommons Paul JOVE, frère puîné du précédent, et l'un des auteurs italiens du XVIe. siècle qui acquit le plus de célébrité dans l'histoire, naquit à Como, le 19 avril 1483. Privé de son père dès son bas âge, il fut confié aux soins de son frère, qui avait douze ans plus que lui, et qui prit plaisir à l'instruire. Benoît nous apprend, à la fin du livre II de son Histoire de Como, que Paul était encore à la fleur de son âge lorsqu'il se rendit à Rome; qu'il commença dès-lors d'y écrire son histoire; qu'il en avait écrit un volume lorsque le pape Léon X le fit appeler, en lut plusieurs passages devant les cardinaux et les ambassadeurs qui étaient auprès de lui, et dit tout haut qu'après Tite-Live il ne connaissait point de plus élégant et de plus éloquent écrivain. Il n'y a aucune raison de douter de ce fait; mais il n'est du moins pas exact de dire que Paul était *à la fleur de son âge*. Tiraboschi, qu'on ne trompe pas aisément sur les dates, suppute les années où Paul avait suivi à Padoue les leçons du philosophe Pomponace, où il s'était trouvé à Pavie quand Louis XII y honora de sa présence le célèbre professeur en droit Jason del Maino, où il avait étudié à Milan sous le savant L. C. Richieri (*Cœlius Rhodiginus*), qui n'y fut appelé qu'en 1516: il conclut que ce fut au moins postérieurement à cette année qu'il alla pour la première fois à Rome; et il avait alors trente-trois ans. Quoi qu'il en soit, il avait commencé, pour complaire à son frère et à sa famille, par se faire recevoir, à Pavie, docteur en médecine; et il s'était livré pendant plusieurs années à la pratique de cet art. Il continua de l'exercer même à Rome; et il ne se donne, en tête du livre des *Poissons romains*, qu'il y fit imprimer en 1524, d'autre titre que celui de médecin. Il n'avait cependant pas été l'un de ceux de Léon X. Ce pape était mort alors depuis trois ans, et n'avait eu le temps de lui accorder qu'une de ces places de chevalier, à laquelle était jointe une modique pension: il ne lui avait même conféré cette place que par moitié; mais il l'avait attaché au service de son neveu le cardinal Jules, qui devint pape en 1523, sous le nom de Clément VII. Adrien VI, successeur immédiat de Léon, ôta à Paul Jove la pension et le titre que ce pontife lui avait donnés; il y substitua un canonicat dans la cathédrale de Como, sous la condition expresse que Paul parlerait honorablement de lui dans son histoire. Il n'y a pas manqué dans la vie qu'il a écrite de ce pape; mais il s'en est en quelque sorte dédommagé dans un endroit de son *Traité des poissons*, où il parle d'Adrien VI comme d'un homme sans talent, sans habileté, sans esprit, en un mot, presque stupide. La fortune de Paul Jove ne commença réellement qu'à l'avénement de Clément VII, qui le reprit à son service, le logea au Vatican, le mit au nombre de ses commensaux les plus intimes, le défraya journellement lui et tous ses domes-

tiques, et lui donna, dans le voisinage de Como, un second bénéfice meilleur que le premier. La fatale année 1527 détruisit en partie cette prospérité avec celle du pape lui-même et de toute la cour romaine. Paul perdit tout au sac de Rome, jusqu'à un coffre de fer qu'il avait caché dans l'église de Ste.-Marie de la Minerve, et qui renfermait de l'argenterie et ses manuscrits. Deux capitaines espagnols trouvèrent ce coffre; l'un prit l'argenterie, l'autre les livres: celui-ci ne garda que les volumes écrits sur vélin et magnifiquement reliés; le reste fut dispersé, et servit aux plus vils usages. L'Espagnol, sachant à qui appartenait ce qu'il en avait gardé, l'offrit pour une forte somme à Paul Jove. Celui-ci, qui ne possédait plus rien, exposa son malheureux état au pontife: Clément VII se détermina à accorder au militaire espagnol un bénéfice ecclésiastique qu'il desirait avoir à Cordoue, sa patrie; et ayant ainsi recouvré les manuscrits, il les remit à leur auteur. Pour le mieux consoler de ses disgraces, il lui donna l'évêché de Nocera, dans le royaume de Naples. Il l'emmena en 1530, avec lui, à Bologne, lorsque, réconcilié avec Charles-Quint, il alla l'y couronner solennellement. Paul Jove y fut accueilli avec distinction par l'empereur, et par tous les princes étrangers qui formaient son cortége. Paul III traita l'évêque de Nocera moins favorablement que n'avait fait Clément VII. La vie peu épiscopale, et les goûts de magnificence et de luxe que notre historien affichait pour ainsi dire, en furent peut-être la cause. Il avait employé une partie de ses richesses à faire bâtir, au bord du lac de Como, sur les ruines de la superbe *Villa* de Pline le jeune, un palais dont l'aspect, les jardins et tous les ornements n'étaient pas moins somptueux. Paul Jove était si loin de se reprocher les délices de ce séjour, qu'il en a tracé lui-même une description brillante dans la préface d'un de ses meilleurs ouvrages, dont il y puisa l'idée et les matériaux. Le centre du bâtiment était occupé par une galerie, ou par une salle oblongue où étaient placés, en très grand nombre, les portraits des personnages les plus célèbres dans les armes et dans les lettres. Ce riche musée, qu'il avait sans cesse augmenté avec de grandes dépenses et de grands soins, lui avait fait donner à sa *Villa*, toute entière, le nom de Musée; et ce fut de l'histoire et des portraits des personnages qui le remplissaient, qu'il forma le double ouvrage connu sous le titre d'*Éloges des hommes illustres*, etc. Il avait eu la faiblesse de croire des astrologues qui lui avaient prédit qu'il serait cardinal: il se lassa enfin d'attendre l'effet de leurs prédictions, et quitta la cour romaine en 1549. Il passa les trois années suivantes, tantôt à son musée, tantôt dans différentes cours d'Italie, où il se faisait rechercher par la douceur de son caractère, les agréments de son esprit et sa gaîté. Il était à Florence auprès de Cosme Ier., lorsqu'il mourut d'une attaque de goutte, le 11 décembre 1552. Il fut enterré avec pompe à St.-Laurent; et le célèbre sculpteur François de San-Gallo fut chargé de faire sa statue, qu'on y voit encore aujourd'hui. Environ un an avant de mourir, il conservait encore du ressentiment contre Paul III, qui lui avait refusé de changer, comme il le demandait avec instance, son évêché de Nocera pour celui de Como; il écrivait ainsi, à ce sujet, de Florence même, à l'un de ses amis: « A la barbe du pape Paul, » ma tête conserve encore, grâce à

» Dieu, une mémoire vive, quoique » mes jambes soient estropiées ; et » j'espère vivre avec honneur, quel» temps après ma mort, pour l'hon» nête plaisir de ceux qui liront » les fruits de mes veilles ; et si ce » pape Paul ne m'a pas jugé digne de » la mitre épiscopale de ma patrie, » s'il m'en a préféré d'autres, et s'il » s'est moqué de moi en me promet» tant d'augmenter ma pension, je » n'en vis pas moins cependant : je » me contente de ce que j'ai ; je l'ac» crois par mon économie, n'ayant » plus surtout ce caprice ou cette rage » de bâtir, dont je me suis si com» plètement passé la fantaisie. » Il n'avait pas besoin d'une économie bien sévère pour vivre dans la plus grande aisance. Ses richesses étaient considérables ; il employait plus d'un moyen pour y ajouter sans cesse. Outre la vénalité de sa plume, dont on chercherait en vain à le disculper, et dont il ne se défend pas lui-même dans ses lettres, c'était à obtenir des souverains, des grands et des hommes connus par leur opulence et leur générosité, des présents et des pensions, qu'il mettait les plus grands soins, en paraissant ne s'occuper que de leur plaire. Il avait reçu des dons de Charles-Quint, de François Ier., des ducs de Milan, d'Urbin, de Mantoue, de Ferrare, de Florence, des marquis de Pescaire et *del Vasto*, des cardinaux Farnèse et de Carpi, etc. Quant à sa vénalité, il avoue franchement lui-même qu'il avait deux plumes, l'une d'or et l'autre de fer, et qu'il se servait tantôt de l'une et tantôt de l'autre, selon l'occasion et le besoin. Il pousse plus loin la franchise ; il regarde, dans une de ses lettres familières, comme un ancien privilége de l'histoire, de grossir ou d'atténuer les vices, d'élever ou d'abaisser les vertus, selon les procédés et les mérites des personnages. « Je serais bien dupe (*io starei fresco*), ajoute-t-il, si mes amis et mes patrons ne devaient pas m'avoir des obligations quand je les fais valoir un tiers de plus que les gens moins bons pour moi, ou qui se conduisent mal. Vous savez que, d'après ce saint privilége, j'en ai habillé quelques-uns de fin brocard, et quelques autres de grosse bure, selon qu'ils l'avaient mérité. Tant pis pour qui a de mauvais dés. S'ils tirent au but avec des flèches, je ferai jouer de la grosse artillerie ; et puis va-tout pour qui aura perdu. Je sais bien qu'ils mourront, et moi j'échapperai au reproche après la mort, dernier terme de toutes les controverses. » Après des aveux aussi positifs, on peut dire que ceux qui ont voulu défendre sa mémoire sur ce point, et ceux qui ont cru devoir réfuter ces défenses, ont également perdu leur temps. Nous ne pouvons ni repousser, ni même examiner une accusation plus grave formée contre ses mœurs, et qui n'est que trop clairement énoncée dans cette épitaphe que l'Arétin lui avait faite :

Qui giace Paolo Giovio Ermafrodito
Che vuol dire in volgar moglie e marito.

Mais en apprenant la cause qui engagea l'Arétin à faire cette épitaphe mordante, nous apprenons aussi que Paul Jove joignait à ses autres talents celui de l'épigramme ; car ce ne fut qu'une réponse faite par l'Arétin à cette épitaphe de la façon de l'évêque de Nocera :

Qui giace l'Aretin poeta tosco,
Che d'ognun disse male fuor di Dio,
Scusandosi col dir, io no'l conosco.

On a de cet écrivain, plus fécond que laborieux, les ouvrages suivants, tous écrits en latin, à deux exceptions près : I. *De romanis piscibus libellus ad Ludovicum Borbonium cardinalem*,

Rome, 1524, in-fol.; ibid., avec un titre plus étendu, mais sans autre changement à l'ouvrage, 1527, in-8°.; Bâle, 1531, in-8°., etc. Ce livre, médiocrement utile, sous le rapport de l'érudition, l'est encore moins sous celui de l'histoire naturelle. En le dédiant au cardinal de Bourbon, l'auteur avait compté sur de riches récompenses; mais il n'en reçut aucune: aussi ne lui dédia-t-il plus rien. II. *Historiarum sui temporis ab anno 1494 ad annum 1547 libri XLV*; Florence, 2 vol. in-fol., 1550 et 1552; Venise, 3 vol. in-8°., 1552; Paris, Vascosan, 2 vol. in-fol., 1553; Bâle, 3 vol. in-8°., 1567, etc. L'époque qu'il choisit pour commencer ce grand corps d'histoire, auquel on peut dire qu'il travailla toute sa vie, fut celle de la conquête de Naples, par Charles VIII, époque qui changea en effet et la face des affaires, et le fond même des intérêts et des combinaisons politiques en Italie. Les quarante-cinq livres qu'annonce le titre devaient embrasser tous les événements mémorables arrivés pendant un demi-siècle. Douze livres entiers y manquent, et forment deux lacunes différentes, chacune de six livres. Les six de la première, du cinquième au onzième, comprenaient depuis la mort de Charles VIII jusqu'à l'élection de Léon X; ce sont ceux qui furent volés au sac de Rome: les six autres, du dix-neuvième au vingt-quatrième, s'étendaient de la mort de Léon jusqu'à cette catastrophe. L'auteur proteste, dans sa préface, qu'il ne les a jamais écrits, pour ne pas raconter des scènes si douloureuses et si funestes. Il y suppléa, en quelque sorte, en publiant séparément les vies de plusieurs des souverains, des princes et des grands capitaines qui figuraient alors sur le théâtre du monde. Malgré la défiance où l'on est toujours de la véracité de cet historien, on ne lit point sans plaisir son grand ouvrage: les faits y sont bien ordonnés, la narration facile; son style, qui a plus d'abondance que de force, ne manque pas d'une certaine élégance, qui pourtant, malgré le jugement porté par Léon X, n'est pas du tout l'élégance de Tite-Live; enfin, on y trouve un grand nombre de faits dont l'auteur était à portée d'être particulièrement instruit, et qu'il a fait connaître le premier. Par malheur, c'est précisément dans cette partie curieuse qu'on doit le plus se méfier de lui, rien n'étant moins rassurant qu'un témoignage unique, quand le témoin même est suspect. Il parut promptement une traduction italienne de la 1re. partie de l'histoire de Paul Jove, sous ce titre: *Istorie del suo tempo di Paolo Giovio, tradotte per Lodovico Domenichi, parte prima*, Florence, 1551, in-4°.; Venise, 1560, in-4°. La 2e. partie se fit attendre plus long-temps, et ne parut qu'avec une réimpression de la 1re.: *Istoria del suo tempo*, etc., *parte prima e seconda*, Venise, 1568, 3 vol. in-8°. Vincent Cartari avait donné, quelques années auparavant, en italien, un abrégé des deux parties: *Compendio dell' Istoria di Paolo Giovio*, etc., Venise, 1562, in-8°. Cet ouvrage fut aussi traduit du latin en français, par Denis Sauvage, seigneur du Parc, Lyon, 1552, in-fol.; Paris, 1579, 2 vol., ibid. Les harangues qui s'y trouvent en assez grand nombre, furent traduites à part, par Belleforêt, et insérées dans ses *Harangues militaires et concions des princes, capitaines*, etc. Ces traductions surannées ne sont plus d'aucun usage; et l'ouvrage original n'en mérite pas une nouvelle. III. *Elogia virorum illustrium*, Venise, 1546, in-fol.; Flo-

rence, 1551, in-fol.; Bâle, 1567, 2 vol. in-8°. C'est le recueil des vies et des éloges historiques des grands personnages dont nous avons parlé plus haut. Dans ces trois éditions, le nombre en fut successivement augmenté. Les trois Vies suivantes parurent toujours ensemble: *Vita Leonis X pontificis maximi, libri IV; Hadriani VI, P. M. vita; Pompei Columnæ cardinalis vita.* Elles furent traduites en italien par le Domenichi, Florence, 1549; Venise, 1557, in-8°. Les autres furent d'abord publiées séparément: 1°. *De vitâ et rebus gestis XII Vice comitum Mediolani principum libri XII*, Paris, 1549, in-8°.; traduites en italien par le Domenichi, Venise, 1558, in-8°.— 2°. *De vitâ et rebus gestis magni Sfortiæ liber*, Bâle, 1542, in-8°.; mais Niceron soupçonne qu'il y a erreur dans cette date, qui paraît en effet devoir être postérieure: traduite aussi en italien par Domenichi, Venise, 1549, in-12.— 3°. *Vita Alfonsi Atestini Ferrariæ ducis*, Florence, 1550, in-fol.; trad. en italien par J. B. Gelli, Florence, 1553, in-8°. – 4°. *De vitâ et rebus gestis Consalvi Ferdinandi Cordubæ cognomento Magni, libri tres;* traduite en italien par le Domenichi, Florence, 1550, in-8°. – 5°. *De vitâ et rebus gestis Francisci Ferdinandi Davali marchionis Piscariæ, libri VII:* traduite en italien par le même, Florence, 1551, in-8°. IV. *Elogia virorum bellicâ virtute illustrium septem libris comprehensa*, traduits en italien, par le même, Florence, 1554, in-4°. V. *Elogia doctorum virorum ab avorum memoriâ publicatis ingenii monumentis illustrium.* Ce sont ces deux ouvrages que son musée lui donna l'idée et les moyens d'exécuter. Malgré leurs défauts, malgré la passion et les préventions qui règnent quelquefois, surtout dans les éloges des savants et des hommes de lettres, et quoiqu'en général ils soient trop abrégés pour n'être pas très imparfaits, on les regarde comme les meilleurs et les plus utiles de ses ouvrages. Thomas, qui avait le droit d'être difficile, en a fait le sujet d'un chapitre de son éloquent *Essai sur les éloges.* Il en parut, du vivant de l'auteur, des éditions très imparfaites. Les portraits mêmes n'étaient pas fidèlement copiés d'après ceux qui ornaient la galerie de son musée. On ne leur donna ce genre de mérite que plus d'un siècle après sa mort, dans les deux éditions suivantes: *Elogia virorum bellicâ virtute illustrium VII libris jam olim ab authore comprehensa et nunc ex ejusdem musæo ad vivum expressis imaginibus exornata*, Bâle, Petr. Perna, 1665, in-fol.— *Elogia virorum litteris illustrium*, etc., *ex ejusdem musæo (cujus descriptionem unà exhibemus) ad vivum expressis imaginibus exornata*, ibid., 1677, in-fol. La plupart des portraits y sont accompagnés d'épigrammes ou d'inscriptions en vers latins très élégants, composées par le petit-neveu de l'auteur, Paul Jove le jeune, dont il sera parlé plus bas. VI. *Pauli Jovii Descriptiones quotquot extant regionum atque locorum*, Bâle, 1571, in-8°. On a réuni dans ce volume trois ouvrages qui avaient paru séparément: *Descriptio Britanniæ, Scotiæ, Hiberniæ et Orcadum.*– *Moscovia, in quâ situs regionis antiquis incognitus, religio gentis, mores*, etc. *fidelissimè referuntur.* (L'auteur avait appris ce qu'il y rapporte, de Demetri, que le czar avait envoyé en ambassade à Clément VII.) – *Descriptio Larii lacûs*, imprimée d'abord à Venise en 1559, in-4°. VII. *Com-*

mentarj delle cose de' Turchi, Venise, 1541, in-8°. Paul Jove écrivit en italien cette histoire abrégée et très incomplète des Turcs et de leur manière de faire la guerre. Il la dédia à Charles-Quint, à qui il l'envoya sans doute en manuscrit: son épître dédicatoire est datée du 22 janvier 1531, année qui suivit celle où il avait été favorablement accueilli à Bologne par l'empereur; c'est une preuve des soins qu'il se donnait pour plaire, et des à-propos qu'il savait saisir. Cet ouvrage, traduit en latin par le savant François Negri, de Bassano, fut d'abord imprimé en cette langue, Paris, 1538, in-8°. On en a aussi une traduction anglaise, Londres, 1546, in-8°. VIII. *Ragionamento di Paolo Giovio sopra i motti e disegni d'arme e d'amore volgarmente chiamati imprese*, Venise, 1556, in-8°. Cet opuscule passe pour le premier qui ait paru sur une matière dont on s'occupa bientôt après excessivement en Italie. D'abord imprimé seul, il le fut souvent ensuite avec les traités plus ou moins volumineux de Ruscelli, de Simeoni, du Domenichi, etc.; il fut traduit en français par Vasquin Filleul, Lyon, 1561. IX. *Lettere volgari di M. Paolo Giovio raccolte per Lodovico Domenichi*, Venise, 1560, in-8°. Les lettres des hommes célèbres offrent toujours, de quelque manière qu'elles soient écrites, un genre précieux d'intérêt. Elles donnent en bien et en mal, sur leur caractère, des notions précises, indépendantes de la réputation bonne ou mauvaise qu'on leur a faite: le passage que nous avons cité plus haut est, par exemple, un témoignage irrécusable sur un point essentiel; et l'on en trouve un assez grand nombre d'autres dans ce recueil des lettres du même auteur.

G—É.

GIOVIO (PAOLO), *Paul Jove*, qu'on appele *le jeune*, pour le distinguer de son grand-oncle, était fils d'Alexandre et petit-fils de Benoît Giovio, frere aîné de Paul l'ancien. Il naquit à Como, vers l'an 1530: doué de beaucoup de pénétration et d'une grande vivacité d'esprit, il marcha de bonne heure sur les traces de son aïeul, fit des progrès rapides dans les lettres, et annonça aussi, dès sa première jeunesse, qu'il imiterait le même modèle par la pureté de ses mœurs. Ayant embrassé l'état ecclésiastique, le crédit de son oncle l'y avança rapidement, et le fit nommer, dès l'âge de vingt-un ans, archiprêtre de Menagio, sur le lac de Como, sans qu'il fût obligé à résidence. Il était auprès de Paul à Florence dans les deux dernières années de la vie de celui-ci; il l'aidait dans ses travaux et faisait pour lui ce que les infirmités du bon vieillard l'empêchaient de faire lui-même. Il profita de son séjour dans cette ville, pour cultiver les bonnes grâces du duc, et l'amitié des savants florentins. Il s'y fit connaître par des poésies latines d'un mérite peu commun. Après la mort de l'évêque de Nocera, il se rendit à Rome; il était dès-lors évêque de Samarie *in partibus*, et fut nommé, en 1560, porte-croix du pape Pie IV; mais dès l'année suivante il devint évêque de Nocera, par la résignation que lui en fit son oncle Jules, troisième fils de Benoît. Jules, qui avait été coadjuteur de Paul l'ancien, était, après la mort de ce dernier, resté titulaire de son évêché; il le garda pendant environ dix ans, et le résigna en 1561 à son neveu, qu'il avait commencé par nommer son coadjuteur. Paul le jeune renonça dès ce moment à toutes les études profanes, et se livra tout entier aux devoirs de son ministère. Il se rendit, en

1561, au concile de Trente, où il parut en pieux et digne prélat. On conserve dans les archives de la famille plusieurs lettres qu'il écrivit alors, et qui pourraient jeter de nouvelles lumières sur quelques actes de cette assemblée célèbre. Il y acquit la bienveillance du S. cardinal Charles Borromée, qui la lui témoigna par plusieurs lettres conservées dans le même dépôt. Le concile fini, il ne fit que paraître dans sa patrie, et s'empressa de retourner à Nocera, où il résida toujours rigoureusement. Il y mourut en 1585. Il n'a laissé que des poésies latines, dont une partie est imprimée, comme nous l'avons dit, avec les portraits des hommes illustres; on en trouve d'autres dans le cinquième vol. de la collection intitulée *Raccolta d'Italiani poeti*, publiée à Florence en 1720 : elles s'y distinguent par une versification élégante, et une très bonne latinité. On lui avait attribué un opuscule historique sur les évêques de Como; mais il est prouvé maintenant que Benoît son grand-père en est l'auteur.—On trouve encore dans cette même famille, un Jean-Baptiste Giovio, qui joignit dans le XVIIe. siècle la culture des lettres à l'exercice d'emplois publics distingués dans sa patrie : il eut un fils nommé Jules, qui annonçait de l'esprit, des talents rares, et s'était déjà concilié les suffrages et l'amitié des poètes et des hommes de lettres du premier rang; mais il fut enlevé en 1720, à l'âge de 23 ans par une étisie dont il était attaqué dès l'enfance. Il enrichit de livres précieux la bibliothèque de sa famille, et y laissa un recueil considérable de vers italiens et de mélanges en prose, exempts des vices de style qui étaient alors à la mode; une grande partie de ce recueil mériterait, dit-on, de voir le jour.—Un autre fils de ce même Jean-Baptiste, nommé François, parcourut dans le monde une carrière brillante, et, doué d'un talent naturel pour la poésie, laissa pour ainsi dire échapper un assez grand nombre de vers italiens que l'on trouve dans divers recueils. — Il eut pour fils le comte Jean-Baptiste Giovio, né le 10 décembre 1748, le dernier de cette illustre famille, et qui en a soutenu l'honneur par ses connaissances étendues et par ses écrits; nous ignorons s'il vit encore, et nous nous bornerons à tirer les faits suivants de l'article très court et très modeste qu'il a donné sur lui-même, dans l'ouvrage honorable pour Como sa patrie, qu'il a publié sous ce titre : *Gli uomini della comasca diocesi antichi e moderni nelle arti e nelle lettere illustri*, etc. Ayant perdu sa mère presqu'en naissant et son père cinq ans après, et resté sous la tutelle d'un sage parent, il fit ses études au collège des nobles à Milan, et au collège ducal de Parme. Il épousa en 1780, Claire Paravicini, fille du grand-chambellan de l'empereur, et obtint lui-même le titre de chambellan actuel de S. M. I. et R., qu'il joignit à celui de chevalier de l'ordre religieux et militaire de St.-Étienne. La culture des lettres et des arts paraît l'avoir entièrement occupé. Passionné pour les livres, il a ajouté plusieurs milliers de volumes à la bibliothèque de ses ancêtres. Il a publié en italien une *Lettre sur le bonheur*; un *Essai sur la religion*, Milan, 1774; *Essai de poésie*, Bergame, même année; *Discours sur la peinture*, Lugano, sous la date de Londres, 1776; *Lettre sur le célèbre peintre Bassan le vieux*, Lugano, 1777; un *Éloge funèbre*, ibid., 1778; *Pensées diverses*, Como, 1780 et 1781; les *Éloges* du comte Algarotti, de Benedetto Giovio et de Paolo l'his-

torien, Modène et Venise, 1783, et enfin le Dictionnaire consacré *aux hommes illustres de l'évêché de Como*, dont nous avons parlé, Modène, 1784, in-8°. Nous ajouterons à cette simple notice qu'il nous a fournie lui-même, le témoignage honorable de Tiraboschi: « Des six livres de l'histoire de Paul Jove, qui furent perdus au sac de Rome, trois ont été retrouvés depuis peu, dit-il, parmi les papiers de la famille, par le comte J. B. Giovio, jeune chevalier d'un mérite rare, dont il a déjà donné des preuves dans plusieurs ouvrages qu'il a publiés. Nous espérons avoir par lui ces trois livres, et plusieurs ouvrages de Benoît, frère de Paul, de Paul le jeune, et de quelques autres de ses illustres ancêtres. » (*Storia della letter. ital.* tom. VII, part. II, pag. 249, première édition de Modène, 1778, in-4°.) G—é.

GIPHANIUS. *Voyez* GIFFEN.

GIRAC (PAUL THOMAS (1), sieur DE), né à Angoulême, et conseiller au présidial de cette ville, au milieu du XVIIe. siècle, avait du savoir et des connaissances en littérature. Il était fils de Paul THOMAS *de la Maisonnette*, versé dans la langue hébraïque, littérateur lui-même, et qui, au jugement de Balzac et de Nicolas Bourbon, cultivait la poésie assez heureusement. Malgré ces titres à quelque célébrité, il est vraisemblable que celle de Girac n'aurait pas dépassé les limites de l'Angoumois, sans la querelle qui s'engagea entre lui et Costar, au sujet de Voiture. Les œuvres de celui-ci ayant paru, Balzac, lié avec Voiture et son rival de gloire, peut être un peu jaloux du succès de ces œuvres, engagea Girac, son ami et son compatriote, à lui en dire son sentiment: soit complaisance, soit conviction, Girac composa une courte dissertation latine en forme de critique, où il relevait plusieurs fautes de Voiture. Balzac montra cette dissertation à Costar, qui cultivait aussi les lettres, pour en avoir son avis, espérant peut-être qu'il ne lui serait pas moins favorable. Costar, ravi de trouver une occasion de faire parler de lui, ami d'ailleurs de Voiture, bien aise néanmoins de prendre son temps pour travailler à loisir, eut l'air de s'excuser, mais mit en secret la main à l'œuvre, et, quelques années après, envoya à Balzac, manuscrite, sa *Défense des ouvrages de Voiture*, en réponse à la dissertation de Girac (*Voy.* COSTAR). Il priait en même temps Balzac, s'il y trouvait quelque chose qui lui déplût, de le corriger, et même de jeter, s'il le jugeait à propos, le manuscrit au feu. C'est du moins ce que fait entendre Girac; et, à l'en croire, la *Défense* aurait déjà été imprimée, et entre les mains de tout le monde, tandis qu'on la soumettait aux observations et aux corrections de Balzac. Quoi qu'il en soit, il est certain que c'était une satire contre celui-ci, et que Voiture y était loué à ses dépens. Il y avait aussi contre Girac des choses piquantes. Girac répondit, soutint ce qu'il avait avancé, fit sa propre apologie, et ne ménagea point Costar, qui, railleur assez mordant, le lui rendit avec usure, en publiant contre lui un gros volume. Dans ces écrits, les personnalités, l'invective, les imputations odieuses, les expressions grossières furent poussées aux dernières extrémités; et une discussion qui n'aurait dû être que littéraire, dégénéra en un assaut d'injures et de scandales. Costar aurait bien voulu qu'après sa dernière réplique, la lutte en demeurât là. Il ne négligea

(1) Thomas est le nom de famille de Girac, celui de Girac n'étant que le nom d'une terre qu'il avait acquise.

rien pour obtenir, du lieutenant civil, un ordre qui interdît aux deux contendants d'écrire davantage sur ce sujet: cela n'était ni juste ni généreux, puisque, par-là, son adversaire se trouvait privé du droit de repousser sa nouvelle attaque. L'ordre néanmoins fut donné; mais Girac trouva dans la suite, quoique long-temps après, le moyen de faire imprimer une dernière réponse. Cette indécente querelle dura sept ans, ayant commencé en 1653, et n'ayant fini qu'en 1660 (1). Girac et Costar y gagnèrent d'avoir fait parler d'eux pendant cet espace de temps, si toutefois on peut appeler gain une célébrité de ce genre. Costar, dit Bayle, y gagna de plus une pension de cinq cents écus, que lui donna le cardinal-ministre, et se trouvait, disait-il, fort obligé à Girac, qui lui avait fourni l'occasion de se produire, de faire du bruit dans le monde, et de devenir en outre l'objet des libéralités de son éminence. Girac mourut en 1663.

L—Y.

GIRALDES (François), poète et soldat portugais, né à Lisbonne en 1694, fit son cours d'études dans l'université de cette ville, et embrassa ensuite l'état militaire. Il passa en Orient, et se trouva au combat naval que les Portugais, commandés par dom Antonio de Figueiredo, livrèrent aux Turcs dans le golfe Persique, où Giraldes se signala par son intelligence et par sa valeur. Il célébra cette victoire, remportée le 25 août 1719, en vers latins, sous ce titre: *Eventus Lusitanæ classis quæ à Goâ ad Persiam profecta est.* Ce poème, loué dans le temps pour la pureté du style, la vérité des images et l'élégance des vers, fut imprimé à Paris; mais l'édition est sans date. Le P. Cajetan de Sousa en fait mention dans son *Histoire généalog. de la mais. roy. de Portug.* Giraldes, après avoir servi avec honneur son roi et sa patrie, et obtenu le grade de capitaine, mourut à Baçaim en 1729.

B—S.

GIRALDI (Lilio-Gregorio), savant profond et poète latin du XVIe. siècle, naquit à Ferrare le 14 juin 1479, et non à Rome en 1478, comme l'ont dit quelques auteurs. Il apprit d'abord les langues grecque et latine, les mathématiques, et même le droit, sous les plus habiles professeurs, parmi lesquels on remarque Baptista Guarino: doué d'une excellente mémoire, il réussit principalement dans l'étude des antiquités. Sa famille était honnête, mais pauvre; ne pouvant vivre à son aise à Ferrare, il avait à peine achevé ses premières études, qu'il quitta sa patrie, et se rendit à Naples, dans l'espoir d'y améliorer sa fortune: il y connut personnellement Pontano, Sannazar, et tous les autres poètes célèbres qui florissaient alors dans cette ville; il obtint bientôt leur estime et leur amitié. Après avoir fait un voyage à la Mirandole, où Galeas Pico l'avait parfaitement accueilli, il était en 1503 à Carpi, chez le prince Alberto Pio, qui lui témoignait beaucoup de considération, lorsqu'il apprit la mort de Pontano; ce fut alors qu'il écrivit ses dialogues sur les poètes anciens: aussi distingue-t-on Alberto Pio parmi les savants de son temps, qu'il y fait parler. Il avait composé, deux années auparavant, et, comme il le dit lui-même, dès son premier âge, sa *Dissertation sur les Muses*. En 1507, il se trouvait à Milan; Démétrius Chalcondyle y était alors professeur de langue grecque: Giraldi ne perdit pas cette occasion de se perfectionner

(1) Costar mourut le 13 mai 1660; et ce fut la même année que la réplique de Girac fut imprimée à Leyde: peut-être même ne parut-elle qu'après la mort du premier.

dans l'étude de cette langue. Peu de temps après, il fut chargé, à Modène, de l'éducation du jeune comte Hercule Rangone, qui fut depuis cardinal et son protecteur. Celui-ci ayant été appelé à Rome au commencement du pontificat de Léon X, Giraldi ne tarda pas à l'y rejoindre. On sait, d'une manière positive, qu'en 1514 il logeoit au Vatican, par cette date qu'il a mise à la fin de sa Vie de l'ancien Hercule, *Romæ ex Vaticanis pontificis Max. ædibus, mense octobri* 1514. En donnant des leçons à son élève dans le palais pontifical, il y admettait d'autres jeunes gens qui venaient l'entendre. C'est ce que conjecture Tiraboschi, d'après ces vers du premier livre de la *Poétique* de Vida :

I, puer, atque fores Lili pulsare docentis
Ne dubita, et satis sacratum insistere limen.
Excipiet facilis, teque admiretur ab annis,
Spesque avidas ultro dictis accendet amicis.

Il faut remarquer que ces vers ne se trouvent que dans un seul manuscrit, et que Vida les supprima en faisant imprimer sa *Poétique*. Giraldi fut sensible à cette omission, comme on le voit par les quatre vers suivants de son Épître au poète Tebaldeo, qui avaient paru tout-à-fait énigmatiques avant la découverte du manuscrit de Vida; c'est ce qui nous engage à rapporter cette anecdote :

Poscere non ausim Vidam, promittere quamvis
Sit mores auri solitus; nam carmine nomen
Ipse suo expunxit, nostreque a limine vates
Summovit teneros : hunc qui succensere credas?

Giraldi, dans son long séjour à Rome, jouit d'un très grand crédit auprès des pontifes Léon X, Adrien VI et Clément VII : il en espérait beaucoup; mais il n'en obtint d'autre avantage que la dignité de protonotaire apostolique. Il n'échappa point à l'influence physique et morale du séjour de Rome, et contracta des douleurs de goutte et d'autres infirmités, dont il fut tourmenté le reste de sa vie. Son ami Celio Calcagnini, qui avait en vain tâché de prévenir ces suites fâcheuses, s'exprime clairement, à ce sujet, dans une de ses lettres (*Oper., p. 111*). L'année 1527 fut très fatale pour Giraldi; il perdit dans le sac de Rome tous ses effets et sa bibliothèque : une perte encore plus douloureuse pour lui, fut celle de son protecteur le cardinal Rangone, mort dans la même année. Alors il abandonne Rome, se rend à Bologne; accueilli peu favorablement par le légat, il passe à la Mirandole. Jean-François Pico, qui l'y avait reçu avec amitié, l'eût arraché pour toujours à sa triste position; mais ce prince fut assassiné en 1533, et Giraldi put à peine se sauver de cette funeste catastrophe : il prit enfin le sage parti de se retirer à Ferrare. Jusqu'à cette époque, il avait bien le droit de dire ce qu'il répétait souvent, qu'il avait à combattre trois puissants ennemis, la fortune, la nature, et l'injustice des hommes; mais dès qu'il fut rentré dans sa patrie, l'amitié de Celio Calcagnini et du savant médecin Manardi, la protection de la duchesse Renée et de plusieurs princes de la cour de Ferrare, enfin l'estime de ses concitoyens, le délivrèrent de la pauvreté. On croit, avec vraisemblance, qu'il fut un des secrétaires du duc Hercule II. L'historien de l'université de Ferrare le met, avec moins de fondement, au nombre des professeurs de cette université. Giraldi mourut de la goutte, non en 1550, comme quelques auteurs l'ont écrit, mais en 1552, date sur laquelle le président de Thou ne s'est pas trompé. Il avait si bien rétabli sa fortune, qu'il laissa en mourant une somme d'environ dix mille écus. Malgré ses infirmités, qui le retinrent constamment au lit pendant les dernières

années de sa vie, il ne cessa, jusqu'à la fin de ses jours, de travailler et d'écrire. Tous ses contemporains l'ont regardé comme un des hommes les plus savants de leur temps. En admirant ses talents et ses connaissances, ils ont respecté ses principes: Fontanini seul a voulu répandre quelque soupçon sur sa religion, parce qu'il a beaucoup loué la célèbre duchesse Renée, dont on sait que la foi était suspecte. Giraldi, sous ce rapport, a été amplement justifié par J. A. Barotti, dans la Vie qu'il en a publiée. Mais sa meilleure justification est dans ses œuvres: elles furent presque toutes imprimées séparément; et on les a réunies dans la belle édition de Leyde, 1696, en 2 vol. in-fol. Voici les ouvrages contenus dans ce recueil, avec la date des éditions de ceux qui avaient été publiés précédemment: I. *Historia de diis gentium 17 syntagmatibus distincta*. II. *De musis syntagma*, imprimé à Strasbourg en 1512, in-4°.; et à Bâle en 1540, in-8°. III. *Herculis vita*, Bâle, 1540, in-8°. IV. *De re nauticâ libellus*, ibid., 1540, in-8°. V. *De sepulturâ ac vario sepeliendi ritu, libellus*, ibid., 1539, in-8°.; id. *animadversionibus variis illustratus ac locupletatus à Joanne Faes*, Helmstadt, 1676, in-4°. VI. *Historiæ poëtarum, tam græcorum quàm latinorum, dialogi decem*, Bâle 1545, in-8°. (*Voy.* Colomiès, IX, 312.) VII. *Dialogi duo de poëtis nostrorum temporum*, Florence, 1551, in-8°. Le premier de ces deux Dialogues fut écrit à Rome, au commencement du pontificat de Léon X; et le second à Ferrare, en 1548. L'auteur ne loue pas simplement les poètes qui florissaient à cette époque; mais il porte un jugement sur leurs écrits, et relève avec impartialité le mérite et les défauts de chacun. On peut regarder cet ouvrage comme l'histoire de la poésie et des poètes des cinquante premières années du XVIe. siècle. VIII. *Progymnasma adversùs litteras et litteratos*, Florence, 1551, in-8°. L'auteur l'avait composé, ou comme un simple jeu d'esprit, ou pour se plaindre sérieusement de la fortune et de sa misère: il y soutient la même thèse que Cornelius Agrippa, dans son livre sur la Vanité des sciences, Tassoni dans ses *Pensieri*, et J.-J. Rousseau, plus éloquemment qu'eux tous, dans son premier Discours. IX. *Libellus in quo ænigmata pleraque antiquorum explicantur*, Bâle, 1551, in-8°., avec les trois ouvrages suivants: X. *Symbolorum Pythagoræ interpretatio, cui adjecta sunt pythagorica præcepta mystica, à Plutarcho interpretata*. XI. *Paræneticus liber adversùs ingratos*, Florence, 1548, in-8°. XII. *Libellus, quomodo quis ingrati nomen et crimen effugere possit*. XIII. *De annis et mensibus cæterisque temporis partibus dissertatio facilis et expedita, unà cum calendario romano et græco*, Bâle, 1541, in-8°. C'est peut-être le titre de cet ouvrage, qui a donné lieu à quelques auteurs d'attribuer à Lilio Giraldi l'invention de l'*Épacte* et le traité du *Calendrier romain*; mais nous devons cette invention à Lilio de Vérone, et à Antonio, son frère. XIV. *Varia critica*. Cet ouvrage avait été imprimé sous le titre de *Dialogismi triginta*, Venise, 1552, in-8°.: ce sont trente dialogues sur différents points d'antiquité et de critique. XV. *Poëmata*. Sous ce titre sont rassemblées ses poésies latines, dont on avait fait différentes éditions, après celle qu'avaient donnée les Gryphes à Lyon, 1536, in-4°. L'*Epistola, de incommodis quæ in direptione urbanâ pas-*

sus est, est intéressante par rapport à l'histoire littéraire de ce temps-là. XVI. *Epistola de imitatione.* Cette lettre termine le recueil des œuvres de Giraldi; mais on a encore de lui la trad. suivante : XVII. *Simeonis Sethi, magistri Antiochiæ, syntagma, per litterarum ordinem, de cibariorum facultate*, Bâle, 1538, in-8°. XVIII. On lui attribue aussi un commentaire *De comœdiâ, ejusque apparatu et partibus*, que l'on trouve inséré dans le huitième volume du *Thesaur. antiquit. græcar.* de Gronovius, p. 1474. De tous ces ouvrages, le meilleur et le plus estimé est son *Historia de diis gentium*, qui comprend dix-sept dissertations. Du temps de l'auteur, il n'y avait, sur la mythologie, que l'ouvrage de Boccace, intitulé : *Genealogia deorum*, dont les nombreuses imperfections sont aussi généralement reconnues que le mérite. Il est donc vrai de dire que c'est Giraldi qui le premier a convenablement traité cette matière, difficile et par son étendue et par sa variété. Il a fait usage non seulement de tous les auteurs grecs et latins, mais aussi des manuscrits et inscriptions anciennes qu'il a consultées et déchiffrées avec beaucoup de sagacité. Quelquefois la multiplicité des citations qu'il accumule, le rend confus et obscur; et quelquefois aussi il n'est pas exact, faute de connaître des monuments qu'on n'a retrouvés que depuis. Malgré ces défauts, son ouvrage est encore meilleur que celui de Noël *dei Conti*, composé sur le même sujet, et publié quelque temps après; aussi l'*Historia de diis gentium* est-elle encore préférablement consultée par les amateurs de l'antiquité qui ne peuvent pas l'étudier dans ses sources.
S—I.

GIRALDI CINTIO (Jean-Baptiste), poète et littérateur célèbre du XVIe. siècle, de la même famille que le précédent, naquit à Ferrare en 1504. Il fut reçu docteur en philosophie et en médecine, dans l'université de cette ville, et y occupa ensuite, pendant 12 ans, la chaire de ces deux facultés. Ses talents, et les écrits qu'il ne tarda pas à publier, engagèrent le duc Hercule II, à le nommer son secrétaire; place qu'il remplit pendant 16 ans, c'est-à-dire, jusqu'à la mort de ce prince, arrivée en 1559. Une dispute très vive qu'il eut avec Jean-Baptiste Pigna, premier secrétaire, archiviste et bibliothécaire du duc Alphonse II, l'obligea de quitter sa place, et de sortir même de Ferrare. Cintio et Pigna avaient publié dans la même année, à Venise, leur ouvrage sur les romans; ils s'accusaient réciproquement de plagiat, réclamant chacun ses droits et sa propriété. Pigna protestait qu'il avait écrit son *Giudizio intorno ai romanzi* dès l'an 1547, à l'âge de 17 ans, et qu'ayant communiqué son manuscrit à Cintio, qui était alors son maître, celui-ci l'avait retenu, et en avait profité. Cintio, au contraire, reprochait à Pigna de lui avoir volé son dessein, son sujet et ses idées, dans le temps qu'il était son élève et le confident de ses travaux, et d'avoir fait un livre, où il n'avait mis du sien que le titre. Le public impartial, n'ayant d'autres témoins et d'autres preuves que les auteurs et leurs mutuelles accusations, ne put décider entre eux; le duc ne se prononça pas davantage. Cintio, irrité de ce silence, qu'il regarda comme un déni de justice, résolut d'abandonner Ferrare, et son prince, qui lui en accorda la permission. De là, il se rendit à Mondovi, où le duc de Savoie lui avait offert une chaire d'éloquence avec de bons appointements. Cette univer-

sité fut transférée à Turin en 1568. Cintio, honorablement congédié, mais resté sans place, était incertain sur le séjour qu'il devait choisir, lorsqu'il reçut, avec une lettre très flatteuse du sénat de Milan, le diplome de Philippe II, qui lui proposait la chaire d'éloquence à l'université de Pavie. Il accepta: mais tourmenté d'une goutte héréditaire, et s'apercevant que ce climat ne lui convenait pas, il prit le parti de retourner à Ferrare; et il y mourut, trois mois après son arrivée, le 30 décembre 1573. Il avait eu à pleurer la perte de quatre de ses fils: le cinquième, qui lui survécut, recueillit les tragédies de son père, qui avaient d'abord été imprimées à part; et il en fit une édition, à Venise, en 1582, en 2 vol. in 8°., qu'il dédia au duc Alphonse II. De tous les ouvrages de Cintio, ce furent ses tragédies qui lui firent, de son vivant, le plus de réputation. Elles sont au nombre de neuf: I. l'*Orbecche*, l'*Altile*, la *Didone*, les *Antivalomeni*, la *Cleopatra*, l'*Arrenopia*, l'*Euphimia*, l'*Epitia*, la *Selene*. L'*Orbecche*, qui est la plus célèbre de toutes, fut jouée pour la première fois, avec beaucoup de succès, chez l'auteur, devant le duc Hercule II, en 1541. On l'a mise au même rang que la *Sofonisba* de Trissino, l'*Oreste* de Rucellaï, et la *Canace* de Speroni: mais ces pièces, si vantées en leur temps, ne sont que de froides copies des tragédies grecques; et l'*Orbecche*, plus que toutes les autres, est faite pour exciter plutôt l'horreur que la pitié. II. Cintio avait de plus composé un drame pastoral, intitulé *Églé*, représenté aussi chez lui, en 1545. Ce drame est donc, suivant la remarque du Tiraboschi, plus ancien que le *Tirsi* de Tansillo, et le *Sacrificio* d'Agostino Beccari, représenté à Ferrare en 1554; mais on ne doit le regarder que comme la première ébauche de ce nouveau genre d'ouvrages dramatiques, auquel Beccari fit faire, depuis, un pas de plus, et que le Tasse, dans son *Aminta* et le Guarini dans son *Pastor fido* portèrent à sa perfection. III. On a encore de Giraldi Cintio l'*Ercole*, poème en *ottava rima*, de 26 chants, publié à Modène, en 1557, in-4°. Malgré quelques beaux détails, il est plutôt historique que poétique, et n'intéresse pas assez, ni par le plan, ni par la versification. IV. *Le Fiamme*, publiés à Venise, en 1548, in-8°.; c'est un recueil de *sonnetti* et de *canzoni*. V. Des poésies latines (*poemata*) Bâle, 1540, in 8°., et *Sylvæ*, Ferrare, 1555. VI. *De Ferrariae et Atestinis principibus commentariolus, ex Lilii Gregorii Giraldi epitome deductus*, traduit par Louis Domenichi, Venise, in-8. 1556 Cet ouvrage est écrit avec beaucoup d'élégance; et s'il manque quelquefois d'exactitude sur l'histoire ancienne de la maison d'Este, l'auteur mérite plus de confiance pour les événements qui s'étaient passés de son temps. VII. *Discorsi intorno a quello, che si conviene a giovane nobile, e ben creato nel servir un gran principe.* VIII. *Discorsi intorno al comporre de' romanzi, delle commedie, delle tragedie ed altre maniere di poesie*, Venise, 1554, in-4°. IX. Différentes oraisons, ou harangues latines, parmi lesquelles, *Epicedium de obitu divi Alphonsi Estensis principis*, Ferrare, 1537, in-4°. X. *Gli Hecatomiti, ne' quali si contengono novelle e dialoghi*, Mondovi, 1565, en 2 vol. in-8°., et Venise, 1566 et 1608, en 2 vol. in-4°. C'est un recueil de cent nouvelles, et l'ouvrage le plus distingué parmi tous ceux de Cintio. Ga-

briel Chappuis le traduisit en français, Paris, 1584, 2 vol. in-8°. : il en loue beaucoup la morale et l'intérêt; mais cette traduction surannée ne peut donner qu'une idée très imparfaite de l'ouvrage. XI. Dans le dictionnaire publié à Naples et à Bassano, on lit que Giraldi Cintio avait aussi composé une *Storia d'Andrea Doria*, publiée à Leyde en 1696. — La famille de Giraldi a été féconde en savants et en littérateurs. On dit que le père de Cintio, nommé Christophe, était homme de lettres. Nous avons de Flavio Antonio, son frère, des poésies latines et italiennes, qu'on trouve à la suite de différents ouvrages de Cintio. Il existe encore un *Ragionamento in difesa di Terenzio*, Mondovi, 1566, in-8°., par Lucio Olimpio Giraldi, qui, s'il n'était un des quatre fils de Cintio, appartenait sans doute à la même famille. S—I.

GIRALDUS CAMBRENSIS. *V.* BARRY.

GIRARD (JACQUES), jurisconsulte, né à Tournus en Bourgogne dans le XVI°. siècle, consacra sa vie entière à l'étude, et mourut en 1583. Il possédait à Boyer, près de Tournus, une maison où il avait rassemblé une bibliothèque assez considérable pour le temps; et c'est dans cette retraite qu'il composa les ouvrages suivants : I. *Anchora utriusque juris, sive tituli totius Cæsarei juris et pontificii per tabulas, juxtà litterarum ordinem*, etc., Lyon, 1551, in-4°., livre rare mais inutile. II. *De l'admirable puissance de l'art et de la nature, où il est traité de la pierre philosophale*, traduit du latin de Roger Bacon, inséré dans un *Recueil de traités d'alchimie*, Lyon, 1557, in-8. III. *Des choses merveilleuses en nature où est traité des erreurs des sens, des puissances de l'ame et de l'influence des cieux*, traduit de l'italien du P.-C. Célestin, ib. 1557, in-8°. IV. *L'Aumosnerie* de Jean-Louis Vivès, Espagnol, divisée en deux livres et traduite du latin, ib., 1583. Dans le recueil intitulé, *De la transformation métallique, trois anciens traités en rime françoise*, etc., Paris 1561, in-8°., on trouve la *Défense de la science et des honnêtes personnes qui y vacquent contre les efforts que Jacques Girard met à les outrager.* C'est une réponse fort courte et très superficielle à une lettre que Girard avait fait imprimer à la suite de l'*Admirable puissance de l'art*, par Roger Bacon. W—s.

GIRARD (JEAN), poète latin, né à Dijon (1) vers 1518, fit ses études à l'université de Dole, et y fut reçu docteur en droit en 1547. Élu maire de la ville d'Auxonne, il remplit cette place pendant quelques années : mais, s'il sut faire respecter les droits des autres, il n'en fut pas de même des siens; car un de ses beaux-frères, chanoine de Beaune, avec lequel il était en différend, profita de son absence pour pénétrer dans sa maison, d'où il enleva une grande quantité de blé et ses livres, après avoir mis le feu à ses papiers. Girard n'osa pas se plaindre juridiquement de ce délit, et il se contenta d'en signaler l'auteur dans la préface d'un de ses ouvrages. Il mourut en 1586, à l'âge de 68 ans, ainsi qu'on l'apprend par la date mise au bas de son portrait. Th. de Bèze l'a loué comme un homme *de bonnes lettres et de gentil esprit;* mais Papillon a remarqué que c'est sans fondement qu'il le place dans son catalogue des doctes protestants. On a de lui : I. *Sticostra-*

(1) C'est d'après la *Bibliothèque des auteurs de Bourgogne*, qu'on a dit que Girard était de Dijon, mais Jurain, dans ses *Antiquités d'Auxonne*, page 80, assure qu'il était né en cette ville, et son témoignage est d'un grand poids.

tia seu epigrammatum centuriæ V, Lyon, 1552, in-4°. II. *Poëmata, sticostratia, epinikia græcorum carminum, metamorphosis novem sororum*, etc., ib., 1558; Paris, 1584, in-4°. III. *Chants du premier avénement de J.-C., et plusieurs chansons de carême*, Lyon, 1560, in-8°., IV. *Epigrammatum legalium liber facetissimus*, Lyon, 1576, in-8°., réimprimé à Cologne en 1656, in-8°., sous le titre de *Jus commune ligatum solutumque*; c'est une explication en vers latins des lois du titre *De regulis juris*: de toutes ces *épigrammes*, Hommel n'en a trouvé de bonnes que deux qu'il rapporte dans sa *Litteratura juris*, pag. 290. A la suite de cet ouvrage, on a joint, dans l'édition de Cologne, la *Synopsis juris universi metrica* de H. Wesseling, dont les vers, au jugement du même critique, sont en général plus coulants que ceux de J. Girard. V. *Phantasmatum prosopopœa et alia ejusdem argumenti consolatoria*, ibid., 1578, in-4°. VI. *Traité auquel est naïvement dépeint le sentier que doit tenir l'homme pour bien et heureusement régir et gouverner les actions de sa vie*, ibid., 1579, in-16°. VII. Quelques pièces de vers dans le *Farrago poëmatum* de H. Duchesne, et dans les *Deliciæ poëtarum Gallorum* de Gruter. Le manuscrit autographe des poésies de Girard a passé de la bibliothèque de Lamare dans celle du Roi. — GIRARD (Gilles), poète latin, né en 1702, à Campière, diocèse de Coutances, embrassa l'état ecclésiastique, professa les humanités à Caen avec beaucoup de distinction, et, ayant obtenu ensuite la cure d'Harmanville, partagea le reste de sa vie entre les devoirs de son état et la culture des lettres. Il mourut en 1762, à l'âge de soixante ans. Gilles Girard a fait d'assez beaux vers latins. Il réussissait, dit-on, particulièrement dans l'ode alcaïque; et on a de lui plusieurs pièces de ce genre, couronnées aux palinods de Caen et de Rouen, et imprimées séparément. Il a fait aussi des vers français très agréables; et on a déjà exprimé le vœu de voir publier un recueil de ses poésies. W—s.

GIRARD (PHILIPPE) était né à Vendôme. On ignore l'époque précise de sa naissance; on sait seulement qu'il publia, en 1587, l'*Eloge de quelque chose*, composé par lui, en opposition au petit poème latin de Passerat, intitulé le *Rien* (*Nihil*). Celui de Girard fut réimprimé plusieurs fois, et entre autres en 1730, in-12; plus tard dans l'*Encyclopédie lilliputienne*, enfin, dans une *nouvelle édition* de l'an III (1795), par Mercier, de Compiègne, et toujours avec le *Nihil* de Passerat. Le *Quelque chose* peut tenir sa place dans les bibliothèques, à côté des facéties anciennes que recherchent de temps en temps les amateurs. L—P—E.

GIRARD (BERNARD DE). *Voyez* HAILLAN (DU).

GIRARD (BALTHASAR). *Voyez* GÉRARD.

GIRARD (ALBERT), géomètre hollandais, né vers la fin du XVI°. siècle, fut un des précurseurs de Descartes, et entrevit plusieurs vérités dont le développement était réservé à ce grand homme. Son principal ouvrage est intitulé: *Invention nouvelle en algèbre*, 1629, in-4°. Ce livre, dit Montucla, est fort remarquable, en ce qu'on y trouve une connaissance des racines négatives, plus développée que dans ceux de la plupart des autres analystes. Un des objets de ce livre est de montrer que, dans les équations cubiques qui conduisent au cas irréducti-

ble, il y a toujours trois racines, deux positives et une négative, ou au contraire. Il y donne aussi un essai ingénieux sur les angles solides et leur mesure, objet jusqu'alors négligé par les géomètres. Girard publia ensuite une édition, revue et augmentée, des œuvres de Stevin, Leyde, 1634, in-fol. Dans la préface, il annonce qu'il vient de rétablir les 3 livres des *Porismes* d'Euclide, et que cet ouvrage est prêt à paraître; mais il n'a jamais vu le jour. Si, continue Montucla, Girard avait en effet réussi, comme il le dit, il faudrait convenir qu'il était en ce genre, encore plus grand œdipe que Simson; car ce géomètre, tout habile qu'il était dans la géométrie ancienne, convient que les deux derniers livres des *Porismes* décrits par Pappus sont pour lui une énigme indéchiffrable. Albert Girard mourut en 1634, dans un état voisin de l'indigence. (V. l'*Histoire des mathématiques*, par Montucla, tom. II, pages 8, 9 et 112.) Robert Simson a inséré dans les *Transact. philosophiques* (1754, tom. 2), un Mémoire dans lequel il examine la méthode employée par Girard pour former des séries de fractions représentant de plus en plus des radicaux simples. W—s.

GIRARD (Guillaume), grand archidiacre d'Angoulême, mort en 1663 dans un âge très avancé, avait été secrétaire du duc d'Espernon. Nous avons de lui : I. *Vie du duc d'Espernon*, Paris, 1655, in-fol.; 1663, in-12, 2 vol.; 1730, in-4°., 1 vol.; in-12, 4 vol.; 1736, sous le nom d'Amsterdam, in-12, 4 vol.; Rouen, 1663, in-12, 3 vol.; traduite en anglais par le chevalier Cotton, Londres, 1670, in-fol. Cette vie, assez bien écrite, et remplie de faits singuliers, est moins l'histoire particulière de ce duc, que celle de tout ce qui s'est passé en France depuis 1670 jusqu'en 1672. II. *L'Apologie de M. de Beaufort contre la cour, la noblesse et le peuple*: c'est une satire de ce duc, dont le plan et les idées furent fournis par des seigneurs de la cour, qui ne cherchaient qu'à s'égayer; Girard ne fit que la rédiger. On la trouve dans les Mémoires de Larochefoucauld et dans les œuvres de St.-Évremont, à qui l'ouvrage fut attribué dans le temps. III. La *Vie de Balzac*, à la tête des œuvres de cet auteur, qui était ami de Girard. IV. Traduction de la *Guide des pécheurs* de Grenade. Le reste des œuvres de ce pieux dominicain a été traduit par un prêtre de l'Oratoire, qui a gardé l'anonyme, 2 vol. in-fol., 10 vol. in-8°.—Le frère de Guillaume Girard (Michel Girard, abbé de Verteuil) est auteur des *Dialogues entre deux paroissiens de Saint-Hilaire, sur les ordonnances de quelques évêques contre la traduction du N. T. de Mons*, 1667, in-4°. et in-12, où ces ordonnances sont attaquées avec beaucoup de vivacité. T—d.

GIRARD (Claude), théologien du parti de Port-Royal, et licencié de la faculté de théologie de Paris, doit surtout ce qu'il a de célébrité, au choix qui fut fait de lui, dans le feu des contestations du jansénisme, pour amener à un accommodement les opposants à la signature du formulaire, et parvenir à rétablir la paix de l'Église. Les assemblées du clergé de France, de 1656 et 1660, avaient arrêté que tout ecclésiastique serait tenu de souscrire une formule par laquelle on promettait soumission aux deux constitutions, l'une d'Innocent X, qui condamnait cinq propositions extraites du livre de *Jansenius*, et l'autre d'Alexandre VII, contre ceux qui, en promettant soumission à la première

bulle, soutenaient que ces propositions ne se trouvaient point dans le livre de Jansénius, ou qu'elles n'avaient pas été condamnées dans le sens de cet auteur. Le roi, en 1661, avait, par un arrêt du conseil du 13 avril, autorisé la délibération de l'assemblée du clergé; et la faculté de théologie de Paris avait donné l'exemple de la soumission, le 2 mai de la même année, par la souscription du formulaire. Néanmoins le parti opposé n'obéissait pas, et se jetait dans des subterfuges. On eut quelques lueurs d'espérance de pouvoir étouffer ces scandaleuses querelles. M. de Choiseul, évêque de Cominges et qui depuis le fut de Tournai, s'étant trouvé à Toulouse avec le P. Ferry, jésuite, un ami commun les engagea à chercher un moyen qui rapprochât les esprits; l'évêque et le jésuite vinrent à Paris, où l'on proposa des conférences. Il en fut tenu cinq de suite en présence de M. de Choiseul, entre le P. Ferry d'une part, et de l'autre Girard et Lalane pour les opposants; mais on ne put s'accorder. M. de Choiseul proposa de s'en rapporter à trois évêques, savoir, M. de Perefixe, depuis archevêque de Paris; M. d'Estrées, évêque de Laon, et lui: ce moyen avorta encore. Tout ce qu'on put obtenir des opposants, fut une procuration pour écrire en leur nom au pape, et l'assurer de leur soumission. Elle est du 7 juin 1663, et signée de Girard et de Lalane; ils y joignirent cinq articles de doctrine, correspondants aux cinq propositions. Toutes ces pièces furent envoyées à Rome: le pape les fit examiner par des théologiens qui en firent leur rapport dans une congrégation extraordinaire, « où il fut résolu de ne rien répondre sur les cinq articles, parce qu'ils étaient conçus d'une manière ambiguë, qu'ils contredisaient dans un endroit ce qu'ils semblaient accorder dans un autre, et qu'il paraissait que le dessein qu'on avait eu en les composant, avait été d'obtenir quelques réponses dont on pût tirer avantage contre les constitutions. » (1) Ainsi s'évanouit l'espoir d'un arrangement. On a de Girard un compte rendu de ces négociations, sous le titre de *Relation de ce qui s'est passé depuis un an pour terminer les contestations présentes*, 1663. Il avait paru du même auteur un *Eclaircissement du fait et du sens de Jansénius* (sous le nom de Denis Raymond), en quatre parties, Cologne, 1660 et 1662. On lui attribue aussi (ou du moins il y eut grande part), la rédaction, 1°. de la *Procuration* du 7 juin; 2°. des cinq *Articles* y joints et envoyés à Rome; 3°. de la *Déclaration* mise entre les mains de M. l'évêque de Cominges, présentée au roi le 24 novembre de la même année, et vraisemblablement de divers autres actes intervenus dans la même affaire. L—Y.

GIRARD (Antoine), jésuite, né au diocèse d'Autun en 1603, mais non à Corbigny comme le dit le père Lelong, entra dans la société en 1621, à l'âge de dix-huit ans, et s'y attacha ensuite irrévocablement par l'émission des quatre vœux. C'était un écrivain non moins infatigable que pieux, qui passa une vie assez longue à publier un grand nombre de livres de dévotion de sa composition, ou à en mettre en français un plus grand nombre encore, originairement en langue latine; occupation qui lui fit donner le sobriquet de *le tourneur*, parce que, dans le titre de ses traductions, il se servait de l'expression, *tourné du latin*. Une

(1) *Mémoires pour servir à l'Histoire ecclésiastique du dix-huitième siècle*, seconde édition, introd., pag. CCLXXXII.

grande partie de ses ouvrages ayant été imprimée à Paris, il paraît qu'on doit en conclure qu'il a habité longtemps une des maisons de jésuites de cette capitale: cependant en 1674, il était à la Flèche. Il mourut vers 1680. On trouve dans Sotwel, dans la Bibliothèque des auteurs de Bourgogne, et dans Moréri qui a copié cette Bibliothèque, une longue liste des ouvrages du P. Antoine Girard; nous nous bornerons à citer les suivants: I. Les *Combats mémorables et victoires des saints*, avec diverses images, Paris, 1647, in-4°. II. Les *Journées mémorables des François*, Paris, même année et même format, fig. III. *Sommaire de la vie et passion de Jésus-Christ*, avec figures, Paris, 1650, in-fol. IV. Les *Peintures sacrées de la Bible*, etc., avec figures, in-fol. et in-12. V. *Recueil des épîtres et évangiles de toute l'année*, imprimerie du Louvre, 1661, in-4°. VI. *Idée d'une mort pieuse et chrétienne, dans l'histoire de la mort de Louis XIII*, tirée d'un recueil du P. Jacques Dinet, qui avait assisté ce prince à la mort, imprimerie royale, 1656, in-fol. VII. Trois ouvrages traduits du latin, du jésuite Drexelius, savoir: *Le Bucher des damnés; la Peinture de la miséricorde de Dieu*, ou *les joies du Paradis*, et l'*Héliotrope*, 1638-1639-1640. VIII. Les *quatre livres de l'Imitation de J. C.*, sous le nom de *Gerson*, Paris, 1641, in-8°., imprimés un grand nombre de fois. On a reproché, avec raison, au P. Girard de l'inexactitude surtout dans la manière de rendre certains passages relatifs à la *grâce*. Au reste, cette traduction a encore été quelquefois réimprimée dans le XVIIIe. siècle. IX. L'*Histoire de Josaphat, roi des Indes*, traduite de St. Jean-Damascène, 1643, in-12. X. Les *vies des Saints* de Ribadeneira, Paris, 2 vol. in-fol., réimprimées plusieurs fois. — Jean GIRARD, aussi jésuite, né au diocèse de Metz en 1570, et admis dans la société en 1588, y enseigna les humanités, la philosophie et la théologie, et s'y distingua plus encore par son zèle pour le salut des ames. Il le faisait surtout éclater dans les prisons, qu'il visitait souvent, et où il joignait l'instruction aux consolations. Il mourut à Pontaillier en Bourgogne, le 29 septembre 1634. On a de lui des *Pièces de poésie*, des *Cantiques spirituels*, et beaucoup de *livres de dévotion*, tous imprimés à Paris, chez Cramoisy. L—Y.

GIRARD (JEAN), de Villethierri, prêtre de Paris, mourut dans cette ville, en 1709, à 68 ans. Ce digne et respectable ecclésiastique partagea toute sa vie entre les devoirs de son état, qu'il remplit avec une édification exemplaire, et la composition d'un grand nombre d'ouvrages de piété, sur les obligations de toutes les conditions, qui, recueillis, pourraient composer un corps de morale pratique pour tous les états de la société. On y trouve de l'onction, des lumières, de la solidité; c'est toujours en s'étayant de l'autorité de l'Écriture sainte, des Pères et des conciles, que l'auteur propose les règles que chacun doit suivre. Il y règne une noble simplicité qui convient à cette sorte de livres. En voici les titres: I. *Le véritable Pénitent*. II. *Le chemin du ciel*. III. *La vie des vierges*. IV. Celle *des gens mariés*, *des veuves*, *des religieux*, *des religieuses*, *des riches*, *des pauvres*, *des clercs*, *de Jésus-Christ dans l'Eucharistie*, *de St.-Jean de Dieu*, *des justes*, *des saints*. V. Traités *de la vocation*, *de la flatterie*, *de la médisance*, *des églises et des temples*, *des vertus théolo-*

gales. VI. *Le Chrétien étranger sur la terre.* VII. *Le Chrétien dans la tribulation.* Les lecteurs qui cherchent de l'esprit dans les livres de piété, ne seront pas satisfaits de ceux de M. de Villethierri, qui paraît s'être appliqué à dire des choses utiles et solides, plutôt qu'à en dire de neuves. T-D.

GIRARD (JEAN-BAPTISTE), jésuite, devenu si malheureusement célèbre par une des accusations les plus scandaleuses qui aient jamais retenti devant les tribunaux, était né, vers 1680, à Dole, en Franche-Comté, de parents honnêtes, et qui ne négligèrent rien pour lui donner une bonne éducation. Après avoir terminé ses études, il fut admis dans la société, et chargé, quelque temps, de régenter les basses classes dans différents colléges: il professa ensuite les humanités et la philosophie avec beaucoup de succès, et enfin, de l'avis de ses supérieurs, se consacra à la prédication. Un bel organe, un débit agréable, l'art de persuader, et celui d'émouvoir ses auditeurs; telles étaient les qualités qui faisaient espérer que le père Girard parcourrait avec honneur cette nouvelle carrière. Il avait déjà prêché dans les principales villes du Haut-Languedoc et de la Provence, lorsqu'il fut envoyé à Aix en 1718. Sa réputation l'y avait précédé; et il l'accrut encore pendant dix années qu'il demeura dans cette ville, séjour ordinaire des hommes les plus instruits et les plus spirituels de la province. Au bout de ce temps, il fut nommé recteur du séminaire royal de la marine à Toulon; et c'est ici que commence le récit de l'aventure déplorable qui, en empoisonnant sa vie, lui a laissé une réputation douteuse. Parmi les pénitentes qui s'empressèrent de choisir le père Girard pour directeur, il distingua Catherine Cadière, âgée de dix-huit ans, d'une famille honnête et d'une beauté peu commune. Cette jeune personne, douée d'une imagination vive, exaltée par la lecture imprudente des livres ascétiques les plus remplis d'une fausse spiritualité, portait à l'excès toutes les pratiques de dévotion. Elle passait dans son quartier pour une sainte, et, se berçant de toutes les illusions du quiétisme, ne parlait que des miracles dont elle croyait être l'objet. Le père Girard, flatté d'avoir une pénitente d'une sainteté aussi relevée, parut ajouter foi aux visions qu'elle lui racontait, et l'encouragea par-là à de nouvelles extravagances. Elle passa le carême de l'année 1730, sans prendre presqu'aucune nourriture: un jeûne si rigoureux l'affaiblit au point qu'elle ne pouvait plus sortir de son lit; et, dans cet état, elle eut de fréquentes extases, pendant lesquelles elle disait entendre des voix du ciel qui lui prescrivaient la conduite qu'elle avait à tenir. Le vendredi saint, elle fut trouvée le visage couvert de sang; et elle assura que ce sang provenait d'une plaie au côté gauche, que lui avait faite un ange pendant son sommeil. Le père Girard se montra incrédule pour ce nouveau miracle: il s'enferma avec sa pénitente, et vit effectivement la plaie; mais il devina aussi la supercherie, et, dès ce moment, il chercha à rompre avec une personne qui pouvait lui reprocher de l'avoir soutenue dans ses égarements. La Cadière, piquée du refroidissement du père Girard, alla trouver le prieur du couvent des Carmes, janséniste connu, et grand ennemi des jésuites. Ce religieux, après l'avoir entendue en confession, l'engagea à répéter par-devant témoins, ce qu'elle lui avait dit de ses rapports avec son ancien directeur. Les jésuites crurent prévenir le

scandale, en obtenant, contre la Cadière, un ordre de réclusion aux Ursulines, avec défense de la laisser communiquer au-dehors. Cet abus d'autorité fut dénoncé; et un arrêt du conseil d'état attribua au parlement d'Aix l'instruction d'une affaire qu'il était devenu impossible de dérober à la connaissance du public. La Cadière présenta alors une requête de plainte contre le père Girard, qu'elle accusa de séduction, d'inceste spirituel, de magie et de sorcellerie. Le procès fut instruit; et après de longs et tumultueux débats, un arrêt du 10 octobre 1731 mit le père Girard hors de cour et de procès, à la majorité d'une seule voix, puisque, sur vingt-cinq juges, douze le condamnèrent à être brûlé vif. La Cadière fut renvoyée à sa mère, avec invitation de surveiller sa conduite de plus près. La haine du peuple contre le père Girard se manifesta par toutes sortes d'excès; il quitta secrètement Toulon, se rendit à Lyon, et de là à Dole, où il mourut deux ans après, le 4 juillet 1733. Il se prépara à la mort par beaucoup de bonnes œuvres; et une lettre du préfet du collége des jésuites de Dole, porte, « qu'avant de recevoir le saint-viatique, il déclara, en présence de toute la communauté assemblée, que, quoiqu'il fût un grand pécheur, il n'était tombé dans aucun des crimes affreux dont on l'avait accusé. » On a recueilli toutes les pièces du *Procès du père Girard*, 1731, deux volumes in-fol., et la Haye, même année, huit volumes in-12. On a joint à cette édition une comédie en trois actes, mêlée de vaudevilles, intitulée: *Le Nouveau Tarquin*; cette espèce de farce, qui n'est ni spirituelle ni comique, a été réimprimée séparément, Amsterdam, Desbordes, 1732, in-12. Elle est attribuée dans le *Dictionnaire de Cailleau* (tome 3, page 456), à Lebel (ou Bel), écrivain peu connu, et qui, suivant M. Barbier (*Dictionnaire des anonym.*), a eu part au *Dictionnaire néologique*, publié par l'abbé Desfontaines. On doit ajouter, pour compléter cette notice bibliographique, qu'il y a des exemplaires de l'édition, in-fol., du *Procès du père Girard*, avec des gravures obscènes, et que l'extrait de cette procédure forme le second volume des *Causes intéressantes*, par Richer. W—s.

GIRARD (Gabriel), l'un des grammairiens français les plus distingués, naquit à Clermont en Auvergne, vers 1677. Pourvu de très bonne heure d'un canonicat à la collégiale de Notre-Dame de Mont-Ferrand, son goût pour les lettres lui fit résigner ce bénéfice à son frère; et il vint à Paris pour se livrer entièrement à leur culture. Il joignit à la connaissance des langues anciennes, celle de plusieurs langues vivantes, entre autres de l'esclavon et du russe. Les liaisons qu'il forma à cette occasion, et l'aménité de son esprit, lui procurèrent la place de secrétaire-interprète du roi, et la fonction de chapelain de la duchesse de Berri, fille du régent. C'est dans ces emplois, qui lui laissaient du loisir pour l'étude, que son esprit d'observation et d'analyse eut le temps et la facilité de se développer par la réflexion. L'abbé Girard, frappé de cette vérité générale, entrevue par Fénélon dans ses *Dialogues sur l'éloquence*, qu'il n'y a point de mots parfaitement synonymes, l'exposa dans l'ouvrage qu'il publia en 1718, sous ce titre: *La justesse de la langue française*, ou *Les différentes significations des mots qui passent pour synonymes*; ouvrage qu'il reproduisit avec des augmentations et de nou-

veaux développements, en 1736, sous le titre de *Synonymes français*. Ménage et Bouhours avaient bien assigné la différence particulière de quelques synonymes ; mais ils n'en avaient point étendu l'idée, en l'appliquant à la considération générale des mots regardés comme tels. « La ressemblance » d'un mot avec d'autres, dit l'abbé » Girard, n'embrasse pas toute l'é» tendue de la signification ; elle con» siste dans une idée principale que » tous énoncent, et que chacun diver» sifie par une idée accessoire qui lui » donne un caractère propre et singu» lier. » C'est en réunissant sous le même article les mots qui semblent synonymes, c'est en les mettant dans le jour qui les distingue le mieux, que l'auteur en fait une analyse comparée, où les nuances des mots, saisies presque toujours avec justesse, sont exprimées finement, et rendues sensibles par des exemples composés avec autant d'esprit que de goût. Dès la première édition, cet ouvrage dont le projet était neuf et l'exécution supérieurement traitée, fut généralement accueilli. Lamotte, appréciateur sévère, jugea dès lors que l'académie française ne pouvait que s'honorer d'admettre l'auteur parmi ses membres. En effet, la voix des académiciens les plus éclairés l'y appelait. Mais un usage consacré par des réglements n'en ouvrait l'accès qu'aux démarches préalables de l'homme de génie; tandis que Louis XIV, moins difficile que le corps académique, allait chercher au loin le mérite obscur. Dumarsais, malheureux et délaissé, ne fut point de l'académie ; et l'on ne doit pas s'étonner que Girard tardât si long-temps à se mettre sur les rangs. Il céda enfin aux reproches de ses amis, qui taxaient sa timidité d'indolence. Son amour-propre, ranimé par leurs vives instances, triompha de sa modestie. Néanmoins les démarches de l'auteur, plus que sexagénaire, et dont l'ouvrage, fruit d'un esprit mûr, était, par son utilité reconnue pour le dictionnaire de la langue, acquis depuis long-temps à l'académie française, furent d'abord infructueuses : Girard ne laissa pas de louer, avec bonne-foi, ses concurrents plus heureux, en justifiant avec noblesse les motifs de leur adoption. Cependant quels titres pouvaient balancer l'ouvrage dont Voltaire a porté ce jugement, que les *Synonymes* subsisteraient autant que la langue, et serviraient même à la faire subsister! Mais des académiciens qui se piquaient exclusivement de grammaire, tâchèrent, dit-on, d'éloigner un émule dont leur médiocrité redoutait la comparaison. Enfin le suffrage universel du public décida celui de l'académie ; et Girard fut nommé, en 1744, à la place de l'abbé de Rothelin. Son ouvrage, devenu dès l'origine un livre classique, parut un trait de lumière pour tous les écrivains, soit français, soit étrangers, qu'il éclaira sur les finesses de l'expression, aperçues plutôt, jusqu'alors, par une sorte d'instinct, que par une vue réfléchie. Bientôt les Allemands et les Anglais eurent aussi leurs synonymes. Les anciens n'avaient laissé en ce genre que des fragments dans ce qui nous reste de leurs grammairiens. Un auteur moderne a rempli cette lacune pour le latin. (*V.* Gardin-Dumesnil.) Les encyclopédistes eux-mêmes ne manquèrent pas de donner les différences des termes synonymes que Girard n'avait point épuisés. Malgré de tels titres d'admission à l'académie, l'abbé Girard ne se crut pas dispensé d'y en ajouter de nouveaux. Ce même esprit de réflexion qui lui avait fait si bien distinguer les différentes modifications

du langage, le porta à rechercher, par l'analyse logique, les règles de la langue française elle-même, à les classer méthodiquement, et à les réduire en principes. Ce motif lui fit produire, en 1747, un ouvrage sous le titre de *Vrais principes de la langue française*, ou *la Parole réduite en méthode conformément aux lois de l'usage*. Si cet ouvrage n'a pas paru remplir en entier l'objet que l'auteur se proposait, on ne peut nier qu'il n'offre beaucoup de vues neuves et ingénieuses, et une grande connaissance du caractère de la langue. Dumarsais, de son côté, s'est élevé à une théorie nouvelle, mais plus métaphysique, peut-être, que grammaticale. Girard a, sur ses prédécesseurs, le mérite d'avoir établi un système plus conforme au génie des langues modernes. Il a su affranchir la grammaire française des méthodes latines. Il a joint la raison à l'usage; il n'a point plié la règle à l'exemple, mais fait servir l'exemple à l'appui de la règle. Il a enfin débrouillé le chaos de la proposition grammaticale, a exprimé par des dénominations plus analogues les fonctions des mots, et mieux déterminé leur emploi dans la construction de la phrase. Si ses dénominations ou ses analyses sont défectueuses à quelques égards, il a mis sur la voie ceux qui sont venus après lui; et souvent ils n'ont fait que développer ses principes, déguisés quelquefois chez lui sous un style moins simple que brillant, ou perdus dans un ouvrage dont la lecture, par le défaut de subdivisions, lasse la patience française. Lorsqu'on lui reprochait la bigarrure de ce style dont les métaphores contrastent avec la sévérité du sujet, il répondait: *J'ai mis cela pour les femmes*. Au reste, cette réponse prouve qu'il n'a employé le style figuré qu'accidentellement. Un reproche plus sérieux, mais que nous n'avons point trouvé fondé, ce serait d'avoir, dans les exemples qu'il propose, énoncé des assertions contraires aux idées religieuses et à la spiritualité de l'ame (1): et d'Alembert n'a pas manqué de relever malignement l'accusation, en ajoutant que l'abbé Girard ne fut pas inquiété parce qu'il présentait à la censure trop peu de surface par son obscurité. Cependant si les *Principes de la langue française*, à cause de la nature du sujet, n'ont point eu le succès des *Synonymes*, ils ont eu l'honneur d'être contrefaits dans l'étranger, et ont été bien connus de nos grammairiens. Duclos l'avait prévu, en disant de cet ouvrage: *C'est un livre qui fera la fortune d'un autre*. L'abbé Girard s'était proposé de donner une nouvelle édition fort augmentée de ses *Synonymes*. Il mourut le 4 février 1748, avant d'avoir exécuté ce projet. Environ quatre-vingts synonymes laissés par l'auteur, et la table alphabétique d'un grand nombre d'autres qu'il avait dessein de traiter, ont été recueillis par Beauzée, qui en a lui-même donné de nouveaux, en y réunissant ceux de Duclos, de d'Alembert et de Diderot, dans l'édition qu'il a mise au jour en 1769. L'abbé Roubaud en a ajouté d'autres, et a joint aux synonymes des explications tirées de leur étymologie et de leur racine. Un *Dictionnaire universel* en a offert le recueil, Paris, 1808, 2 vol. in-12.

(1) Deux seuls passages peuvent avoir donné lieu à cette imputation injurieuse: « Tout est » conjectural, excepté les sensations et les dé- » monstrations géométriques. » (Tom II, p. 192.) « La plus grande partie de ce qu'on écrit tou- » chant la religion, contribue plus à la rendre » problématique que certaine. » (Ibid., p. 195.) Ces passages, entendus autrement que par rapport à la science ou à la raison humaine, ont pu être mal interprétés par des esprits prévenus ou de mauvaise foi. Si l'abbé Girard eût été du parti philosophique, d'Alembert n'aurait pas manqué de le prôner.

Mais M. Guizot a publié un *Nouveau Dictionnaire universel des synonymes*, mis en meilleur ordre, augmenté d'une grande quantité de synonymes nouveaux, et précédé d'une *Introduction*, Paris, 1809, 2 parties in-8°. de 1007 pages. Outre les deux ouvrages principaux de l'abbé Girard, on lui doit: I. *L'orthographe française sans équivoque et dans ses principes naturels*, Paris, 1716, in-12: ce livre, adressé en forme de lettres à un ami, est agréablement écrit; et les innovations qu'il propose comme plus conformes à l'analogie ou au bon usage, ont été la plupart adoptées. II. Une traduction française de l'*Oraison funèbre de Pierre-le-Grand*, composée en russe par l'archevêque de Novogorod, Théophane Procopowich, Paris, 1726. G—CE.

GIRARD (.......), curé de St.-Loup, au XVIIIe. siècle, ne nous est connu que par l'ouvrage intitulé: *Les Petits Prônes, ou Instructions familières pour les peuples de la campagne*, Lyon, 1753, 1760, 1766, huit volumes in-12; Bruxelles, 1769, quatre vol. in-12. Ce recueil peut être fort utile aux jeunes ecclésiastiques, auxquels il est principalement destiné: le style en est simple et clair; et les matières les plus relevées de la religion y sont mises à la portée des auditeurs les moins instruits. Il a eu beaucoup de succès, comme le prouvent les nombreuses éditions qui en ont été faites en peu d'années; et il a été traduit en latin sous ce titre: *Conciones in dominicas et festa usui parochorum*, Augsbourg, 1766, quatre volumes in-8°. C'est par erreur qu'on a avancé, dans quelques ouvrages, que Girard était curé dans le diocèse de Besançon; l'auteur de la *Bibliothèque des predicateurs*, dit qu'il était du diocèse de Lyon. W—s.

GIRARDET (JEAN-BAPTISTE), docteur en médecine à Lons-le-Saunier, dans le XVIIe. siècle, est auteur des deux ouvrages suivants: I. *Œuvres diverses où l'on remarque plusieurs traits des Histoires saintes, profanes et naturelles*, Lyon (1675) in-12. Girardet avoue, dans sa préface, qu'il a rapporté plusieurs traits qu'on a déjà pu voir ailleurs; mais l'abbé d'Artigny dit qu'il n'a fait qu'abréger les leçons de Pierre Messie, qu'il a grossièrement pillé sans le nommer, se contentant de changer les mots vieillis de l'ancienne traduction française auxquels il en a substitué d'autres beaucoup moins expressifs. Quelques exemplaires portent la date de 1684; mais ils ne diffèrent des premiers que par la réimpression du frontispice et des pièces préliminaires. II. *Le Miracle de la nature ou la guérison de toutes sortes de maladies par l'usage des eaux de Louverot, près de Lons-le-Saunier*, Besançon, 1677, in-12. Cet ouvrage est divisé en quatre parties, dans lesquelles l'auteur traite de la découverte des eaux de Louverot, de leurs propriétés, et de la manière de les prendre. La quatrième partie contient la défense des eaux minérales contre ceux qui en blâment l'usage. Il ne put cependant réussir à mettre en réputation les eaux de Louverot, qui n'ont jamais été fréquentées. W—s.

GIRARDET (JEAN), peintre, né à Lunéville, le 13 décembre 1709, fut d'abord destiné à l'état ecclésiastique; au sortir du collége, il fut envoyé à Pont-à-Mousson, pour faire son cours de droit: il l'interrompit pour entrer dans un régiment de cavalerie, où il avait obtenu une cornette; mais il ne tarda pas à donner sa démission. Ainsi, avant l'âge de vingt ans, il avait essayé de tous les états, sans pouvoir se fixer à aucun. Mais la na-

ture l'avait fait peintre. Depuis son enfance, il crayonnait avec facilité toutes sortes de sujets. Claude Charles, professeur de dessin à Nanci, vit quelques-unes de ses ébauches, les loua, et détermina ses parents à le laisser suivre une carrière qu'il devait parcourir avec honneur. Girardet entra donc dans l'atelier de Charles, et s'appliqua, dès ce moment, à la peinture avec une ardeur qui ne se ralentit jamais. Il fit ensuite un voyage en Italie, où il demeura huit années uniquement occupé d'étudier les chefs-d'œuvre des grands maîtres. A son retour, le duc François III de Lorraine le chargea d'exécuter différents tableaux, qui commencèrent sa réputation. Lorsque la Lorraine fut réunie à la France, Girardet suivit son protecteur à Florence, et travailla aux peintures à fresque, qui décorent la grande galerie. L'attachement qu'il conservait pour son pays, l'y ayant ramené, le roi Stanislas se l'attacha en le nommant son premier peintre, et lui donna constamment des preuves de son affection. En 1762, il peignit à fresque un sallon dans le palais de Stuttgard. Cet artiste était extrêmement laborieux; et comme il travaillait très vite, il mettait un prix très bas à ses ouvrages : il avait entrepris, pour les chanoines de Verdun, une *Annonciation;* lorsqu'elle fut livrée, les chanoines voulurent faire une diminution sur le prix, qui avait été fixé à trois cents francs. Girardet, piqué, déclara qu'il s'en rapporterait à la décision de l'académie royale de peinture. L'académie condamna les chanoines à payer le double de la somme demandée, et adressa en même temps à Girardet un diplome d'associé. L'excès du travail altéra sa santé : des maladies longues et coûteuses absorbèrent une partie de sa fortune déjà diminuée par sa générosité envers ceux de ses élèves en qui il reconnaissait du talent. Il mourut à Nanci, le 28 septembre 1778, et fut inhumé dans l'église Saint-Sébastien, où ses amis lui élevèrent un tombeau. Il est peu de villes de Lorraine qui ne possèdent quelques-uns de ses tableaux. On en trouve à Metz, Commerci, Pont-à-Mousson, Ste.-Marie-aux-Mines, Verdun, Nanci, Lunéville, etc. Sa *Descente de croix*, qu'on voyait autrefois dans une des églises de Nanci, passe pour son chef-d'œuvre. Son portefeuille, contenant une grande quantité de dessins d'un fini précieux, a été acquis, après sa mort, par M. Pergaud, peintre à Lunéville.

W—s.

GIRARDET (Pierre-Alexis), jésuite, né en 1723 à Nozeroy, petite ville de Franche-Comté, professa la rhétorique avec distinction à Strasbourg et à Dijon, pendant plusieurs années. Il quitta la société à raison de la délicatesse de sa santé, obtint un canonicat du chapitre de Nozeroy, en fut nommé doyen, et mourut le 13 mars 1789, à l'âge de soixante-six ans. C'était un homme très savant et très laborieux; il s'était particulièrement appliqué à l'étude du grec et de l'hébreu, et possédait une collection précieuse des meilleurs ouvrages dans ces deux langues. On a de lui : *Nouveau Système sur la mythologie*, Dijon, 1789, in-4°. Il y traite du *Bethelisme*, c'est-à-dire, du lieu qu'habitait le Seigneur lorsqu'il gouvernait lui-même le peuple qu'il s'était choisi; et il cherche à prouver que toutes les religions ont tiré leur origine de celle des Juifs. Il y a beaucoup d'érudition dans cet ouvrage; mais les faits y sont mal classés, et le style en est peu agréable. On conserve à la bibliothèque pu-

blique de Besançon la seconde partie de cet ouvrage en manuscrit, avec le privilége pour l'impression, qui ne put avoir lieu en raison des circonstances politiques des premiers temps de la révolution. — Il y a eu un GIRARDET (D. P. Philibert), bénédictin de St.-Maur, qui a achevé le *Dictionnaire hébreu* de D. Guarin, 1746, 2 vol in-4°. Il mourut le 10 novembre 1754. W—s.

GIRARDI (MICHEL), anatomiste et physicien d'Italie, mort le 17 juin 1797, était né le 30 novembre 1731 à Limone di Benaco, dans le territoire brescian. Il vint commencer ses études à Brescia, et alla les achever dans l'université de Padoue. Jeune encore, il publia en latin un opuscule sur le fruit qu'on appelle *raisin d'ours*, dont il regardait le suc comme très efficace pour la guérison de la gravelle; et il s'occupa beaucoup de cette maladie. Il combattit ensuite l'inoculation, dont la découverte était récente. on lui répliqua tant en France qu'en Italie. Son repos en fut troublé; mais sa modération ne s'en altéra point. Choisi pour remplacer le savant Morgagni dans la chaire d'anatomie de l'université de Padoue, il la remplit avec tant d'éclat, que l'université de Parme, alors très florissante, desira l'avoir pour professeur de la même science. L'académie de l'institut de Bologne se l'associa; et il fut ensuite agrégé à la société italienne des sciences, ainsi qu'à la société royale de Madrid. Des accès de goutte vinrent contrarier son ardeur pour le travail; néanmoins, quelque douloureuse que cette maladie devînt pour lui, il se rendit à la demande que Spallanzani lui avait faite de s'occuper de recherches anatomiques particulières, sur l'ouïe des chauves-souris. Girardi, en les disséquant, reconnut que leur faculté d'entendre avait une perspicacité et une délicatesse plus exquise que ne l'ont ceux même des autres animaux en qui cet organe passe pour être le plus parfait. La dissertation où il exposa cette découverte, est restée inédite, ainsi qu'une autre, non moins curieuse, intitulée: *Osservazioni riguardanti le uova delle pollanche, e gli organi inservienti alla generazione nei galli e nelle galline*. Les ouvrages imprimés de Girardi sont: I. *De uvâ ursinâ*, Padoue, 1764, in-8°., fig. II. *Lettera sul ritorno del vajuolo dopo l'inserto*, Padoue, 1766. III. *Illustratio tabularum Joannis Dominici Santorini*, Parme, 1775; magnifique édition tant pour les planches que pour l'impression, et dans laquelle, aux tables de Santorini, Girardi en a ajouté deux autres, formées par Covoli, et deux nouvelles, faites par lui-même. IV. *Saggio di osservazioni anatomiche intorno agli organi della respirazione degli uccelli*, dans le tome II de la partie 2°. des *Memorie della società italiana*. V. *Saggio di osservazioni anatomiche intorno agli organi elettrici della torpedine* (ibidem, tom. III.) VI. *Osservazioni e riflessioni sulla tonaca vaginale del testicolo* (ibid., tom. IV.) VII. *De origine nervi intercostalis, dissertatio*, Florence, 1791. L'abbé Rozier en donna un fort bon extrait en français dans son Journal de physique, en septembre 1792. VIII. *Prolusione sulle cose anatomiche*, Parme, 1781. En imprimant ce discours d'ouverture pour les études de sa classe, Girardi y ajouta des notes précieuses, dans lesquelles il confirma par ses propres expériences celles de Fallope et d'Albinus sur la manière de faire renaître les dents, et il traita la question

du prétendu hermaphrodite que l'on croyait voir en France dans Michelle-Anne Drouart, de Paris : il prouva que le sexe féminin était prédominant dans cet individu. G—n.

GIRARDIN (Jacques-Félix), prêtre, docteur en théologie, né à Fréjus en 1678, mort curé de la même ville le 13 juin 1753, est auteur des ouvrages suivants : I. *Histoire de la ville et de l'église de Fréjus*, Paris, 1729, 2 part. in-12 : la première contient l'histoire civile, et la seconde l'histoire ecclésiastique. C'est l'ouvrage le plus complet qu'on ait sur ce diocèse; et cependant il n'est point recherché. L'épître dédicatoire (au cardinal de Fleury) est attribuée à l'abbé Prévost. II. *Histoire de S. Ansile, patron de Callas* (près de Draguignan), Aix, 1750, in-12. Ce patron avait échappé aux recherches de l'abbé Chastelain, et ne se trouve point dans son *Vocabulaire hagiologique*. III. *Vie du serviteur de Dieu François Mets, né au Bar, hermite du cap Roux*, ibid., 1752. IV. *Vie du serviteur de Dieu Laurens Bonhomme, solitaire près de Fréjus* (mort en 1704, et prédécesseur de F. Mets à l'ermitage du cap Roux), in-12, s. d.; l'approbation est de 1749. V. *Songe historique*, in-12 de 9 pages, sans date : c'est une pièce de vers sur la naissance de Cornélius Gallus à Fréjus (*Voy.* Gallus, XVI, 379.) — Jean-Baptiste Girardin, prêtre du diocèse de Besançon, mort le 13 octobre 1783, à Mailleroncourt-St.-Pancras, dont il était curé, est auteur des ouvrages suivants : I. *Réflexions physiques en forme de Commentaire sur le chapitre VIII du livre des Proverbes, depuis le verset 22 jusqu'au verset 31*, Paris, 1758, ou Besançon, 1759, in-12. Son but est de prouver la bonté et la sagesse du Créateur par l'ordre immuable de l'univers : il ne fait guère que répéter ce qu'on trouve dans tous les livres sur ce sujet; mais il a l'avantage de mettre d'importantes vérités à la portée de la classe commune des lecteurs. II. *L'Incrédule désabusé par la considération de l'univers contre les spinosistes et les épicuriens*, Epinal, 1766, 2 vol. in-12. Cet ouvrage est la suite du précédent. Dans la première partie, il démontre l'existence de Dieu, et prouve sa sagesse par des raisons tirées de ses ouvrages : il s'attache dans la seconde à réfuter les objections présentées contre la Providence. Son style manque de correction et d'élégance; mais il est toujours simple, clair, et quelquefois il a de la chaleur. On lui attribue encore une brochure intitulée : *Lettre d'un gentilhomme à un docteur de ses amis, pour savoir s'il est obligé de se confesser au temps de Pâques à son curé, ou d'obtenir de lui la permission de s'adresser à un autre confesseur, avec la réponse du docteur*, Epinal, 1762, in-12. W—s.

GIRARDIN (René-Louis marquis de), colonel de dragons, offrit une retraite à J.-J. Rousseau, dans sa terre d'Ermenonville, et lui fit élever un tombeau dans la partie de ses jardins connue sous le nom de l'île des Peupliers. Il se montra favorable aux réformes annoncées en 1789; mais trompé dans les espérances qu'il avait conçues, il crut pouvoir se soustraire aux malheurs qu'il prévoyait, en vivant dans le plus grand isolement. Dénoncé au club des Jacobins, en novembre 1793, il échappa cependant à ses ennemis : mais ce ne fut qu'en faisant l'apologie de leurs principes; et cette conduite, qui ne prouve que de la

faiblesse, lui a été cruellement reprochée. Le marquis de Girardin charmait les ennuis de sa solitude par la culture des lettres. Il joignait à un grand fonds d'esprit naturel, de l'instruction, et des qualités douces, qui le rendaient cher à sa famille et au petit nombre d'amis restés fidèles à son sort. Il mourut dans la retraite le 20 septembre 1808. On a de lui : I. *De la composition des paysages* ou *des moyens d'embellir la nature près des habitations, en y joignant l'utile à l'agréable*, Paris, 1777 ; 4e. édit., 1805, in-8o. ; trad. en allemand, Leipzig, 1779, in-8o., et en anglais, 1783, in-8o. Cet ouvrage est très estimé. II. *Discours sur la nécessité de la ratification de la loi par la volonté générale*, 1791, in-8o. W—s.

GIRARDON (François), célèbre sculpteur, naquit à Troyes, en 1630 (1). Son père, Nicolas Girardon, fondeur de métaux, le destinait à la chicane, et l'avait placé dans une étude de procureur. N'y faisant aucun progrès, le jeune clerc ne cessa de solliciter la liberté de se livrer entièrement à son goût naturel pour les arts du dessin. Le talent avec lequel il modelait la cire et sculptait des figures en bois, fit conjecturer qu'il réussirait dans la ciselure. Il lui fut permis d'entrer chez un de ces menuisiers de province qui entreprennent indifféremment des panneaux pour les bibliothèques, et des figures de saints pour les chapelles. Girardon ne tarda pas à s'y distinguer par son adresse. Il étudia avec soin un certain nombre de statues qui décoraient alors les églises de Troyes ; et il sculpta une figure de vierge avec tant de goût qu'il en fut parlé dans toute la ville. Conduit par son maître au château de St.-Liébault, dans lequel il y avait des bas-reliefs de bois à exécuter, il eut le bonheur d'intéresser à son sort le chancelier Séguier, seigneur du lieu ; et ce fut le commencement de sa fortune. Le chancelier, après l'avoir placé à Paris, chez François Anguier, sculpteur habile, l'envoya à Rome pour s'y perfectionner, et paya les frais du voyage. Louis XIV accorda au jeune élève une pension de mille écus. De retour en France, Girardon brigua la faveur de Lebrun, alors 1er. peintre du roi, et obtint, par la protection de cet artiste, qu'il affectait de nommer son maître, une grande quantité de travaux pour les maisons royales de Versailles et de Trianon. L'académie royale de peinture et de sculpture l'admit au nombre de ses membres en 1657 : elle le nomma professeur en 1659, adjoint à recteur en 1674, et chancelier en 1695. Après la mort de Lebrun, Girardon obtint de Louis XIV l'inspection générale des ouvrages de sculpture, et en exerça, dit-on, les fonctions de manière à s'attirer justement la haine du Puget, son plus redoutable adversaire : ce fut même, ajoute la chronique, pour ne point dépendre de lui, que celui-ci se retira brusquement à Marseille. Cette dernière particularité ne mérite aucune confiance. Girardon, comme on vient de le voir, ne fut nommé inspecteur-général des sculptures qu'après la mort de Lebrun : or, cette nomination ne put être la cause du départ du Puget, puisque Lebrun mourut en 1690, et que, dès l'année 1689, le Puget était reparti pour sa ville natale (*Voy.* PUGET). C'était plutôt à l'autorité vraiment despotique de Lebrun que le Puget avait eu le noble orgueil de se soustraire ; et l'on conçoit aisément qu'avec son imagination ardente, son génie ennemi de toute espèce d'entraves, il lui eût été

(1) D'autres disent en 1627.

impossible de vivre dans cette dépendance, pour laquelle, au contraire, Girardon semblait être né. On ne saurait trop s'élever contre cet usage d'attribuer à un premier peintre et à un premier sculpteur le droit de donner, aux autres artistes, le sujet, l'ordonnance, et jusqu'au dessin des tableaux ou des statues qu'ils doivent exécuter. Il en résulte nécessairement que tous les objets d'art de la même époque semblent être l'ouvrage du même auteur. Lebrun avait un talent admirable, sans doute; mais son goût de dessin, qui convenait si bien à la peinture et principalement au genre de tableaux qu'on appelle de grandes machines, n'était pas celui que devaient étudier de préférence, et encore moins copier servilement, les sculpteurs. Les groupes en marbre et en bronze exécutés d'après ses dessins dans les jardins de Versailles, quoique d'un style généralement noble et correct, forment un ensemble tellement monotone, qu'il ne contribue peut-être pas médiocrement à la tristesse de ce majestueux séjour. Il est présumable, par exemple, que Girardon eût beaucoup plus varié le caractère de ses compositions, et qu'il eût donné à ses figures des formes plus sveltes, plus élégantes, s'il se fût moins scrupuleusement assujéti au goût de son exigeant protecteur. On ne peut nier, au surplus, que ce célèbre statuaire n'ait laissé de très beaux ouvrages. S'il n'a complètement justifié ni l'extrême faveur dont il a joui, ni les éloges pompeux que La Fontaine et Boileau lui ont prodigués, s'il est vrai qu'il ait manqué d'invention (idée qu'il propageait lui même, dit-on, pour flatter l'orgueil et conserver les bontés de Lebrun), s'il négligeait quelquefois l'expression et ce que les artistes entendent par le *travail* du marbre; enfin, si ses figures sont un peu courtes et ses draperies trop pesantes, il y aurait de l'injustice à ne pas louer la sage et majestueuse ordonnance de ses compositions, la correction de son dessin et le beau caractère de ses têtes. Le mausolée du cardinal de Richelieu, qui était autrefois placé dans l'église de la Sorbonne et que les révolutionnaires ont mutilé en plusieurs endroits, passe pour le chef-d'œuvre de Girardon. Il n'est pas nécessaire d'avoir long-temps étudié la manière des grands artistes pour reconnaître, au premier coup-d'œil, dans ce groupe, toutes les beautés et les défauts qui caractérisent le style de Lebrun (1). Ce célèbre mausolée, restauré après la révolution du 9 thermidor an II (27 juillet 1794), par les soins de M. A. Lenoir, conservateur des monuments français, sera, selon toute apparence, rendu à sa première destination. La figure principale a six pieds; celles de la Religion et de la Science, représentées auprès du cardinal, ne sont que de grandeur naturelle. Après cette composition, d'un ordre vraiment supérieur, on cite, de Girardon, les quatre figures des bains d'Apollon à Versailles. Elles lui valurent un prix d'honneur, consistant en une bourse de 300 louis, qu'il reçut des mains mêmes de Louis XIV. Ce fut encore à la protection de Lebrun que Girardon dut cette glorieuse récompense. Les frères Marsy, qui avaient aussi exécuté pour les bains d'Apollon, un groupe admirable, méritaient au moins de partager le prix avec le favori du premier peintre. La statue équestre de Louis XIV, érigée sur la place Vendôme et exécutée par Girardon, a été renversée et brisée par les auteurs de la funeste

(1) Ce peintre en avait effectivement fourni les dessins.

révolution du 10 août. Elle avait 21 pieds de haut; et elle passait pour la première pièce de cette dimension qu'on eût osé fondre d'un seul jet. Des curieux ont conservé le pied gauche du cheval. Ce fragment est déposé au Musée des Petits-Augustins, où l'on voit aussi un petit modèle en bronze de cette même statue équestre; modèle d'autant plus précieux qu'il a été terminé avec soin par Girardon, et qu'il donne une idée parfaitement exacte du beau monument dont les agents de la terreur ont à jamais privé la capitale. Il serait trop long de donner ici une liste complète des autres productions de Girardon. Nous indiquerons seulement, comme plus particulièrement dignes de remarque, l'enlèvement de Proserpine, la fontaine de Saturne, celle du Nord, la figure de l'Hiver sous la forme d'un vieillard, et une immense quantité de bas-reliefs dans les jardins de Versailles, de beaux groupes d'enfans à Trianon; des figures d'ornement dans l'intérieur du château des Tuileries; une première statue équestre de Louis XIV, qui ayant été trouvée trop petite pour la place Vendôme, fut cedée à la ville de Beauvais; les tombeaux de la princesse de Conti, de Louvois et des Castellans, enfin, plusieurs portraits, tant en ronde-bosse, qu'en bas-relief, parmi lesquels on distingue les bustes de Louis XIV, d'Antoine Arnauld, et de Boileau. Ce fut pour ce dernier portrait que l'auteur de l'Art poétique composa cette inscription si connue :

Grâce au Phidias de notre âge,
Me voilà sûr de vivre autant que l'univers;
Et ne connût-on plus ni mon nom ni mes vers,
Dans ce marbre fameux taillé sur mon visage,
De Girardon toujours on vantera l'ouvrage.

Cet habile sculpteur mourut à Paris, le 1er. septembre 1715 (le même jour que la France perdit Louis XIV). Catherine Duchemin, son épouse, avait aussi cultivé les beaux-arts; elle peignait, avec succès, les fruits et les fleurs. Cette dame, reçue membre de l'académie royale de peinture et sculpture, était morte en 1698, dans la 69e. année de son âge. Girardon lui fit élever un mausolée en marbre, dont il voulut composer lui même les dessins, et dans lequel, suivant ses intentions testamentaires, il fut inhumé à son tour. Ce tombeau, exécuté par Nourrisson et Le Lorrain (ses élèves), existait encore, dans l'église de Saint-Landri, en 1792. C'était un monument fort simple, représentant une longue croix nue, et Notre Seigneur mort aux pieds de la Sainte-Vierge. La composition en était mesquine, et autorisait les ennemis de Girardon à dire qu'il n'avait pas le génie de l'invention : mais personne ne put nier, du moins, que la douleur de la Vierge ne fût savamment exprimée. F.P.—T.

GIRARDOT (Jean), sieur de Beauchemin, né à Nozeroy, petite ville de Franche-Comté, vers 1590, exerça la profession d'avocat, et fut ensuite pourvu d'une charge de conseiller au parlement de Dole. Il était membre du conseil supérieur chargé de la défense de la province, en 1636; et il se distingua dans cette campagne par sa prudence et sa fermeté. Un jour il s'opposa à l'exécution d'une mesure qui venait d'être résolue, en s'appuyant de l'exemple du grand Scipion; et la suite prouva qu'il avait bien jugé l'événement. Depuis ce moment, les officiers eurent plus de considération pour Girardot; et dans les occasions difficiles, ils lui demandaient s'il avait encore quelques *scipionades*. Il mourut, vice-président du parlement, à Dole, au mois de janvier 1651. On a de ce magistrat : I. *Deux mémoires* en faveur de Henri Boutechoux, directeur des salines, accusé de malver-

sations; le premier, imprimé à Lyon, 1615, et le second, à Anvers, 1619, in-8°. Ils sont encore recherchés de quelques curieux, à raison des détails qu'on y donne sur l'administration des salines, et sur l'esprit des habitants de la province à cette époque. II. *Le chemin d'honneur de la noblesse catholique dans le monde*, Dole, 1627, in-8°. On peut, dit M. Grappin, assurer qu'il a suivi constamment la route qu'il cherchait à frayer aux autres. III. *Oratorium matutinum viri christiani in republicâ agentis*, ibid., 1639, in-12. C'est un recueil de passages des livres saints, et de réflexions pieuses à l'usage des magistrats. IV. *La Bourgogne délivrée.* Cet ouvrage cité dans la *Lettre* de Louis Petrey, sur le siége de Dole en 1636, n'est peut-être que la *Relation sommaire de la guerre du comté de Bourgogne*, par Girardot, dont le manuscrit original fut adressé au chancelier, après la réunion de la province à la France. W—s.

GIRAUD (Claude-Marie), médecin et littérateur, né en 1711 à Lons-le-Saunier, fit ses études à l'université de Besançon, et après y avoir pris ses grades, se rendit à Paris, où il fut attaché pendant quelque temps à l'Hôtel-Dieu. Il avait annoncé, dès son enfance, un goût très vif pour la poésie; et malgré son peu de fortune, qui l'obligeait à chercher des ressources dans l'exercice d'une profession lucrative, il ne laissait pas de consacrer une partie de ses loisirs à la lecture des auteurs anciens. Quelques petites pièces de vers l'avaient fait connaître comme homme d'esprit, et lui avaient mérité des encouragements. Son séjour à Paris accrut encore son goût pour la littérature: il s'en éloigna momentanément pour visiter l'Italie et les provinces méridionales de la France: et à son retour, il reprit avec empressement ses deux occupations habituelles, la pratique de son art et la culture des lettres. Giraud, fortement attaché aux principes religieux, prit souvent la plume pour leur défense; mais sa conduite ne fut point la suite d'un calcul comme celle de tant d'autres écrivains de la même époque: il ne chercha jamais la fortune ni la réputation. Il ne sollicita qu'une seule place, celle de censeur royal; et il se consola facilement de n'avoir pas pu l'obtenir. Il n'a mis son nom à aucun de ses ouvrages, n'a été membre d'aucune académie; et désabusé même des illusions littéraires, il est mort presque inconnu, à Paris, vers 1780. On connaît de lui les ouvrages suivants: I. *La Peyronie aux enfers, ou arrêt de Pluton contre la faculté de médecine*; chez Minos, 1742, in-12, en vers. Cette pièce a trait à la dispute qui s'était élevée entre les médecins et les chirurgiens pour la prééminence de leur art. II. *Diabotanus, ou l'orviétan de Salins, poème (en prose) traduit du languedocien*, Paris, 1749, in-12. Il a reparu sous ce titre: *La Thériacade, ou l'orviétan de Leodon* (1), poème héroï-comique, suivi de la *Diabotanogamie*, ou *les noces de Diabotanus*, Genève (Paris), 1769, 2 vol. in-12. Dans la préface, qui est bien écrite, l'auteur passe en revue les poèmes épiques de toutes les nations, et établit plaisamment la supériorité du sien, non seulement sur tous les poèmes modernes, mais même sur ceux d'Homère et de Virgile. La conduite de son ouvrage est régulière, et il y fait un emploi assez ingénieux des fables de la mythologie; mais on lui a reproché le défaut d'invention, et

(1) *Léodon*, de *Ledonum*, nom latin de la ville de Lons-le-Saulnier.

un style trop surchargé d'épithètes. Le titre seul de ces poëmes, dit l'abbé Sabatier, est capable d'effrayer: il faut néanmoins avouer que l'auteur a su y répandre des traits d'esprit, de la morale, et quelques saillies d'une imagination pleine d'enjouement. L'épisode de Solemnus (dans la *Diabotanogamie*) est comme un tableau de l'Albane. III. *La Procopade*, ou l'*Apothéose du docteur Procope*, poème en six chants, Londres (Paris), 1754, in-12. La poésie, dit le même critique, y parle le langage du docteur Diafoirus, mais avec assez d'esprit et de talent pour faire regretter que le poëte ait choisi des sujets si bizarres. IV. *Épître* (en vers) *sur les ecclésiastiques*, adressée à l'abbé Lambert, Paris, 1759, in-12. V. *Épître du Diable à M. de Voltaire*, 1760, in-8°., réimprimée séparément un grand nombre de fois, et insérée dans le *Recueil des satiriques du XVIII*^e^. *siècle*. Les traits en sont ingénieux et piquants; et l'on trouva que le Diable n'avait pas mal choisi son secrétaire. VI. *Vision de Sylvius Gryphaletes*, ou *le Temple de mémoire*, Londres, 1767, 2 vol. in-12. Le second volume contient des *Lettres* mêlées de vers; le *Temple de l'hymen*, en prose et en vers; des *Épîtres*, des *Stances*, des *Odes*, des *Épigrammes*, *La Peyronie aux enfers* et la *Procopade*. Le premier volume a été réimprimé, avec des corrections, sous ce titre: *Le Temple de mémoire*, ou *Visions d'un solitaire*, Paris, 1775, in-8°. L'auteur, dit encore Sabatier, eût mérité d'y avoir une place distingué, s'il l'eût construit avec un peu plus de soin et plus de goût. On y trouve quelques traits agréables: mais ses jugements sont durs et parfois injustes; et l'ouvrage n'est réellement qu'une très faible imitation du *Temple du goût*, de Voltaire. VII. *Hymne pour le jour de la Pentecôte*, couronnée par l'académie de la Conception de Rouen, en 1778. VIII. Une *Traduction* de l'ouvrage latin de Meilleur, *sur le scorbut*, Paris, 1778, in-12. IX. Des *Poésies fugitives* dans les *Almanachs des Muses*, et dans d'autres recueils du même genre. On lui attribue la *Préface* de l'*Esprit de l'abbé Desfontaines*. Il avait commencé une *Traduction de Plaute*; et l'on ignore ce qu'est devenu son manuscrit (1). W—s.

GIRAUD (BRUNO), chirurgien en second de l'hôtel-dieu de Paris, puis premier chirurgien du roi de Hollande, était né à Dompierre, département de la Maïenne; il est mort à Paris le 15 janvier 1811. Très habile praticien, il ne consacrait qu'une faible partie de son temps aux travaux du cabinet, pour lesquels, d'ailleurs, il avait moins d'aptitude. La dissertation qu'il soutint, en 1803, pour obtenir le doctorat, est une simple série de propositions chirurgicales. Il avait entrepris un Traité de clinique externe, dont il n'a publié qu'un fragment. Il s'était particulièrement occupé des maladies des yeux; et on lui doit un petit instrument destiné à porter le fil qui doit servir à placer le séton à l'intérieur du canal nasal, dans l'opération de la fistule lacrymale. C.

GIRAUDEAU (BONAVENTURE), jésuite, né au bourg de Saint-Vincent sur Jard, diocèse de Luçon, en Bas-Poitou, célèbre humaniste, enseigna long-temps la rhétorique à la Rochelle, et consacra quatorze années de sa vie à l'instruction des jeunes ecclésiastiques élevés dans le séminaire de cette ville. A la culture des belles-

(1) Il y a un Essai sur une traduction libre des comédies de Plaute par un M. Giraud, Paris, 1761, in-8°.

lettres, à laquelle il s'était appliqué dès sa jeunesse, le P. Giraudeau avait joint une connaissance aprofondie des langues savantes : on lui doit d'excellents livres pour en faciliter l'étude. L'estime dont il jouissait dans son ordre, et son savoir, le firent appeler à Rome, afin d'y remplir, près du R. P. général, l'office de secrétaire. Quelque peu de temps que lui laissassent les occupations attachées à ce poste, il sut en trouver encore pour continuer des travaux qu'il avait entrepris antérieurement. Ce fut à Rome qu'il fit paraître la première édition de sa *Methode grecque*, à laquelle, à son retour en France, il crut devoir donner plus d'étendue. Le P. Giraudeau eut le déplaisir de voir la dissolution de la société dans laquelle il s'était engagé, et passa dans les infirmités les dernières années de sa vie. Il mourut le 14 septembre 1774. On a de lui : I. *Introductio in linguam græcam*, 1739. Ayant cru reconnaître que les méthodes grecques, imprimées jusque-là, étaient imparfaites; que les unes, bonnes pour les commençants, devenaient insuffisantes, à mesure qu'on avançait dans cette étude, tandis que d'autres plus savantes l'étaient trop pour ceux qui ne faisaient que commencer, il résolut, pour obvier à cet inconvénient, de retravailler son ouvrage, et chercha à le combiner de manière qu'il suivît pour ainsi dire les progrès des élèves, depuis ceux qu'en cinquième on initie à la langue grecque, jusqu'à ceux qui, parvenus aux classes supérieures, peuvent lire Homère. Cette nouvelle *Introduction à la langue grecque* est en 5 vol. 4e. édition, 1777 : les deux premiers sont en français, et les trois autres en latin. On y remarque, sous le titre d'Ὀδυσσεύς, un petit poëme héroïque en six chants, dans lequel il a réuni, en six cent quatorze vers, tous les mots radicaux de la langue grecque, qui forment ainsi un texte suivi, une espèce d'odyssée, au lieu d'être présentés chacun isolément, comme dans les *Racines grecques* de Port-Royal. L'*Odyssée* du P. Giraudeau a été publiée séparément par Fl. Lécluse, qui l'a reproduite avec de savantes notes dans son *Manuel de la langue grecque*, Paris, 1802, in-8°.; il l'a fait entrer aussi dans son *Panhellenismos*. II. *Lettres sur la grammaire de Masclef*. III. *Praxis linguæ sanctæ*, la Rochelle, 1757, in-4°. C'est un dictionnaire hebreu-latin fait sur le plan du *lexicon* de Schrevelius, et plus complet même (en quelques parties) que celui de Guarin, qui venait de paraître. Le P. Giraudeau prétend y avoir fondu tout le grand dictionnaire rabinique de Buxtorf. L'ouvrage est précédé d'une grammaire hébraïque, où l'article de la lecture est surtout fort détaillé; le premier chapitre de la Genèse y est donné tout entier pour exemple, avec une version littérale, et la manière de le prononcer avec et sans points. Pour rendre chaque lettre hébraïque par un seul caractère, l'auteur représente le *Tsadé* et le *Ssin* par les lettres grecques ψ et ξ. Sa méthode pour lire l'hébreu sans points-voyelles paraît plus simple que celle de Masclef, et moins sujète à l'équivoque : elle consiste à intercaler un *o* entre deux consonnes, toutes les fois qu'elles se suivent dans un même mot (1). L'ouvrage est terminé par une ample table des abréviations rabiniques, suivie des racines hébraïques (au nombre d'environ mille quatre cents), en trois cent cinquante

(1) Il avait déja donné un aperçu de cet ingénieux système, dans une lettre aux journalistes de Trevoux. (*Mém. de Trévoux*, juillet, 1735, pag. 1320.)

vers hexamètres latins, divisés en trente leçons. V. *L'Évangile médité et distribué pour tous les jours de l'année*, Paris, 1773, 13 vol. in-12; réimprimé en 1778, 8 vol. in-12, et plusieurs fois depuis. La santé du P. Giraudeau ne lui ayant pas permis de publier lui-même cet ouvrage, il remit son manuscrit à M. de Beaumont, archevêque de Paris, qui chargea l'abbé Duquesne de le revoir et de le faire imprimer. (*Voy.* DUQUESNE.) Parmi les livres de dévotion, l'*Évangile médité* jouit d'une juste estime. Il offre non seulement l'histoire évangélique, mais encore de judicieuses explications du texte. « Le style, dit l'abbé Feller, en est pur, coulant, naturel; la manière grande, noble, les idées vastes et les réflexions profondes. » — « Tout, dit un autre écrivain, dont l'éloge ne paraîtra point suspect (1), tout y est digne du fils de Dieu; tout y répond à la sublimité de sa doctrine et à l'excellence de ses saints préceptes. » VI. *L'Aixiade, ou l'île d'Aix conquise par les Anglais*, 1757, poème non achevé. VII. *Histoires et Paraboles du P. Bonaventure*, Paris, 1766, in-12; ouvrage écrit d'un style simple et adapté à l'éducation de la jeunesse. Il a été souvent réimprimé, et a reparu, au moins en partie, dans la *Bibliothèque bleue*. L'abbé Champion de Nilon a donné une continuation à cet ouvrage ascétique, Paris, 1786, in-12.

L—Y.

GIRAULT (BENIGNE), médecin, né à Auxonne en 1725, et mort en 1797, étudia la médecine dans les universités de Montpellier et de Paris. Il se retira ensuite dans sa patrie, où il fut nommé médecin des salles militaires de l'hôpital civil. Pendant l'exercice de ses fonctions, il publia : I. *Deux Mémoires sur le privilège des gradués, et sur le danger de permettre l'exercice de l'art de guérir à ceux qui ne peuvent justifier d'études préalables*, Dijon, 1754. II. *Observations de médecine pratique faites dans les salles militaires de l'hôpital d'Auxonne pendant l'année* 1783, insérées dans le Journal de médecine militaire, quatrième et cinquième volumes, 1784 et 1785. III. *Observations sur les fièvres intermittentes traitées depuis cinq ans dans la salle militaire du même hôpital*; imprimées en 1788, dans le deuxième volume des Observations faites dans le département des hôpitaux civils.

CH—T.

GIROD (PIERRE-FRANÇOIS-XAVIER), médecin, né en 1735, à Mignovillard, près de Salins, a mérité une assez grande réputation, pour avoir introduit, le premier, en Franche-Comté, la pratique de l'inoculation. Après avoir pris ses degrés à l'université de Besançon, il revint dans son village, où il partagea son temps entre l'exercice de la médecine et l'étude des mathématiques. Heureux dans cette retraite, dit Vicq d'Azir, il faisait le bien et cherchait la vérité; il n'achetait et ne lisait qu'un petit nombre de livres; il avait peu d'amis, peu de fortune et peu de besoins. Le médecin en chef des épidémies de la province sollicita et obtint la permission de lui remettre sa place; et depuis 1763, Girod eut constamment à combattre deux des plus grands fléaux qui puissent affliger le peuple, la contagion et la misère. Ce fut en 1765 qu'il commença à pratiquer l'inoculation; et ses essais ayant été couronnés par le succès, il mit tout en œuvre pour détruire les préjugés qui s'opposaient encore à l'adoption de cette bienfai-

(1) Nallat, protestant et recteur de l'église de St.-Pierre, dans l'île de Guernesey.

sante pratique. Les ennemis de l'inoculation la combattaient par les mêmes moyens qu'on a vu employer depuis contre la vaccine. Ils accréditèrent le bruit qu'il résultait des calculs faits en Angleterre, que la vie des personnes inoculées était plus courte que celle des autres. Girod fit le voyage de Londres, à ses frais, et n'en revint qu'avec des preuves évidentes de la fausseté de cette assertion. Il était, depuis 1776, membre de la société royale de médecine, à laquelle il avait adressé plusieurs mémoires intéressants sur la nature et le traitement des maladies épidémiques. A son retour de Londres, il s'arrêta quelque temps à Paris; et la société royale profita de cette circonstance pour lui décerner, dans une séance publique, deux médailles d'encouragement. Il fit, peu de temps après, un second voyage à Paris pour inoculer quelques personnes de marque qui s'efforcèrent en vain de le retenir. Une épidémie meurtrière venait d'éclater à Chatenoy, dans le bailliage de Dole: il s'empressa de s'y rendre, pour porter aux malades les secours de son art; mais, au milieu de ses pénibles fonctions, il fut attaqué lui-même de la fièvre qui l'enleva, le 5 septembre 1783, à l'âge de quarante-sept ans. Le roi lui avait accordé des lettres de noblesse, en récompense de son zèle et de son désintéressement. Son éloge, par Vicq d'Azir, dont on a emprunté ici plusieurs traits, a été imprimé dans les *Mémoires de la société royale de médecine*, et dans le tome II. du *Recueil des éloges* de cet écrivain. M. Philippon de la Madelaine en a donné une édition, précédée d'un avertissement, Besançon, 1785, in-8°. W—s.

GIRON (Francisco Hernandez), suivit Pizarre en 1532, se distingua à la conquête du Pérou, devint riche et puissant, jouit d'un grand crédit parmi les conquérants espagnols, et excita en secret leur mécontentement contre la métropole. Chargé, en 1553, d'aller soumettre la province de Charcas, il leva des troupes à Cuzco, arbora lui-même l'étendard de la révolte, attirant à son parti tous les Espagnols qui avaient été engagés dans les factions d'Almagro et de Pizarre. Après avoir fait arrêter le gouverneur de Cuzco, il s'empara du gouvernement, défit les troupes royales, et remporta, peu de temps après, une seconde victoire encore plus complète, près de Chuquisaca; mais il ne sut point en profiter. Attaqué à son tour par les royalistes, il fut défait à Pacava, en 1554, abandonné de ses troupes, pris dans les montagnes où il s'était retiré, et exécuté à Lima. Ce fut la dernière révolte que fomentèrent les conquérants du Pérou. B—p.

GIRON Garcias de Loaysa (Don Pedro), savant Espagnol, naquit à Talavera en 1542. Après avoir terminé ses études à l'université d'Alcala, il se retira à Tolède, où son oncle Lopez de Carvajal, qui en était alors évêque, lui conféra une des premières dignités de la cathédrale. Giron était très versé dans les lettres divines et humaines, possédait les langues anciennes, et se distinguait surtout par la douceur de son caractère et la régularité de ses mœurs. Philippe II, l'ayant appelé à sa cour, en 1585, le nomma son aumônier, et lui confia l'éducation de l'infant, son fils, depuis Philippe III. Le cardinal Albert d'Autriche ayant succédé à dom Lopez de Carvajal sur le siége de Tolède, choisit aussitôt Giron pour son vicaire général; mais ce prince s'étant ensuite marié avec l'infante Élisabeth (1598), ce fut Giron qu'on nomma pour le remplacer dans cet archevêché: il

ne quitta cependant pas la cour. Dans la même année arriva la mort de Philippe II : son successeur, qui jusqu'alors avait témoigné pour Giron de la considération et même de l'amitié, commença à le traiter avec froideur, et le prit bientôt en aversion, indisposé contre lui par les intrigues de quelques courtisans jaloux. Giron ne put supporter cette disgrace; on croit qu'il en mourut de chagrin, le 22 février 1599, ayant à peine joui six mois de sa nouvelle dignité. On a de ce savant prélat une *Collection des conciles d'Espagne*, Tolède, 1594, avec des notes et des corrections : elle a été éclipsée par celle du cardinal Aguirre (1693, 1753). B—s.

GIRON (D. PIERRE). *V.* OSSONE.

GIROULT (ÉTIENNE), député du département de la Manche à l'assemblée nationale de 1792, fut un de ceux qui, à cette époque, montrèrent le plus de dévouement à la royauté. Il naquit en 1756, à Chérencé-le-Héron, près Villedieu, d'une famille ancienne et très considérée. Son éducation fut aussi brillante que solide. Après avoir terminé ses études en droit à l'université de Caen, il fut reçu avocat au parlement de Rouen, à l'âge de 22 ans. Thouret et Bitouzé des Linières, que l'opinion publique plaçait alors à la tête du barreau de cette ville, remarquèrent le talent du jeune Giroult, et lui firent les plus vives instances pour l'engager à rester parmi eux. Mais après un séjour de quelques années, entraîné par son penchant pour la littérature, il vint à Paris, dans l'intention de s'y fixer. Il fut rappelé momentanément au sein de sa famille, lorsque les orages s'amoncelaient autour du trône, et dut alors se livrer à un autre genre d'occupation. La confiance de ses compatriotes le força d'entrer dans les assemblées électorales de la Manche, où il ne tarda pas à prendre l'ascendant le plus marqué. C'est à son heureuse influence que l'on doit la modération que montra constamment, à l'assemblée constituante, la députation de ce département; et les personnes, à qui l'histoire de la révolution est familière, n'ont pas oublié le manifeste énergique qu'une partie de cette députation publia contre la constitution de 1791. Nommé représentant du peuple en 1792, Giroult crut devoir accepter une fonction qui pouvait le rendre utile à la cause de la monarchie. Mais le mal était déjà sans remède : cet antique édifice, sapé jusque dans ses fondements, s'écroulait de toutes parts ; enfin, la journée du 10 août en consomma la ruine. Giroult, qui jusqu'alors avait gardé le plus profond silence, voulut au moins s'opposer aux attentats qui se renouvelaient sans cesse. Il fit inutilement les plus grands efforts pour sauver le vertueux de Laporte, intendant de la liste civile, qui termina son existence sur l'échafaud révolutionnaire. Poursuivi par la haine active des jacobins, qui ne pouvaient lui pardonner son attachement à la royauté, effrayé des massacres de septembre, Giroult chercha son salut dans la fuite. Bientôt son nom fut rayé de la liste des représentants, et sa tête fut proscrite. Roland, qui, dans le temps de son ministère, lui avait offert la place de secrétaire-général et en avait été durement refusé, venait de trouver, dans un trépas volontaire, la fin d'une vie trop agitée. Cette chute terrible d'un des plus ardents républicains ne fit qu'accroître les craintes de Giroult sur les excès dont la France entière allait devenir le théâtre. Rentré dans le département de la Manche, il le revit dans une situation bien différente de celle où il l'avait laissé. Le fé-

roce Le Carpentier y commettait alors ces atrocités qui ont rendu son nom si exécrable. Cet homme affreux connut bientôt par ses émissaires la retraite de Giroult. L'infortuné représentant, poursuivi d'asile en asile, s'était enfin réfugié dans le clocher de l'église conventuelle du Mesnil-Garnier, comme dans une retraite sûre; mais il fut dénoncé par un scélérat nommé Robert. Aussitôt des détachements considérables de gendarmerie vinrent cerner l'église hospitalière. Giroult, qui s'aperçut du péril où il était, voulut se cacher dans un lieu inaccessible; mais ayant eu le malheur de mettre le pied sur une solive pourrie, que le poids de son corps fit rompre, il tomba d'une hauteur effrayante, eut le corps brisé, et fut traîné expirant, dans une maison voisine, où il mourut effectivement peu d'heures après, le 10 décembre 1793. N—E.

GIROUST (Jacques), jésuite, né, en 1624, à Beaufort, en Anjou, entra dans la société à l'âge de quinze ans. Après avoir, suivant l'usage de l'institut, parcouru les différents degrés de l'enseignement, il s'adonna à la prédication, et fut entendu dans les chaires les plus brillantes de la capitale et des provinces. Sa manière était simple, son éloquence forte et naturelle, sa vie exemplaire et conforme à la morale qu'il prêchait. Il n'écrivait pas toujours ses discours, au moins en entier; mais quand il en avait bien médité les principales parties, il s'abandonnait à son sujet. On lui reproche un style souvent un peu trop négligé. Il possédait merveilleusement l'art de fixer ou de réveiller l'attention de son auditoire par des mouvements pathétiques qu'il savait ménager et employer à propos. Il passait à juste titre pour un des prédicateurs les plus distingués de son temps. « Il n'a pas, » dit un critique, une onction aussi » moelleuse que le P. Cheminais, ni » une éloquence aussi persuasive; ses » sermons cependant approchent de » cette tournure vive et douce, qui a » servi de modèle à ce dernier : quand » on le lit, il est aisé d'y remarquer » beaucoup d'incorrections, qui pou- » vaient être moins sensibles dans le » débit, où la chaleur de l'action cache » ou fait pardonner les négligences de » la composition. » Le père Giroust se trouva arrêté dans cette carrière par une attaque d'apoplexie, qui dégénéra en paralysie, mais qui lui laissa la tête saine, et l'usage de toutes ses facultés intellectuelles. Il se voua alors à la direction des consciences, à laquelle le rendaient propre l'étude profonde qu'il avait faite des matières théologiques, un sens droit et une grande connaissance du cœur humain. Il put ainsi, au milieu de ses infirmités, être encore utile. La mort ne le surprit point; il passa les dernières années de sa vie à s'y préparer. C'est le 29 juillet 1689 qu'il termina ses jours, âgé de soixante-cinq ans. Le père Bretonneau, son confrère, a publié ses *Sermons*, d'abord en trois volumes, Paris, 1700; ensuite deux volumes des *Sermons de l'Avent*, 1704, sous ce titre, le *Pécheur sans excuse*, suivant l'usage de ce temps, où les prédicateurs cherchaient un sujet auquel ils s'attachaient, et qu'ils traitaient à fond en plusieurs discours. L—Y.

GIRS (Gilles), savant Suédois du XVIIe. siècle, fut membre de la cour de justice de Stockholm, et mourut en 1637. On a de lui une traduction en suédois du *Discursus militaris* de François-Marie de Novère, et un *Traité de la vraie noblesse;* mais ce sont ses ouvrages historiques, imprimés

après sa mort, qui méritent le plus d'attention. Ils renferment les *Annales des règnes de Gustave* I[er]., *d'Eric* XIV *et de Jean* III. Les deux premiers règnes parurent en 1674; et le troisième ne fut publié qu'en 1745, par les soins de Stiernman, qui a donné lui-même plusieurs mémoires très savants sur l'Histoire de Suède. C—AU.

GIRTANNER (CHRISTOPHE), né à Saint-Gall, le 7 décembre 1760, montra de bonne heure une conception facile, une mémoire heureuse, un amour-propre excessif, un caractère impétueux et opiniâtre. Ces qualités et ces défauts, développés avec une énergie nouvelle par les progrès de l'âge, expliquent la vie agitée de l'auteur, et l'incohérence qui caractérise la plupart de ses travaux. Après avoir terminé, d'une manière brillante, le cours de ses humanités, il se rendit à Göttingue, pour étudier la médecine à la célèbre université de cette ville. En 1783, il soutint sa dissertation inaugurale *sur la terre calcaire*, et obtint le doctorat. Revêtu, en outre, du titre de conseiller privé du duc de Saxe-Cobourg, il fit de nombreux voyages en Allemagne, en Suisse, en France, en Angleterre, et mourut le 17 mai 1800, avant d'avoir atteint sa quarantième année. Les ouvrages qu'il a publiés sont écrits en allemand, et se divisent naturellement en trois sections : la première contient les traités spéciaux de médecine ; dans la seconde, viennent se ranger ceux qui ont la chimie pour objet; enfin la troisième section est consacrée à la politique. I. *Traité sur les maladies vénériennes*, 3 vol. in-8°., Göttingue, 1788-1789; 2°. édition, ibid., 1793. Le premier volume renferme la partie didactique; les deux autres présentent une bibliothèque siphilitique, sinon plus exacte, du moins plus complète que toutes celles qui l'avaient précédée. Girtanner démontre, par des témoignages multipliés, et par des arguments qui nous semblent irréfragables, l'origine américaine de la siphilis. Parmi les traductions de ce livre utile, on en distingue une italienne, en 4 vol. in-8°., Venise, 1801. La version hollandaise, publiée à Leyde, en 1796, ne comprend que le premier volume de l'original, qui, du reste, forme à lui seul un manuel pratique. II. *Traité sur les maladies et l'éducation physique des enfants*, Göttingue, 1794, in-8°.; traduit en italien, et enrichi d'un article sur l'inoculation de la vaccine, Gênes, 1801, 2 vol. in-8°. On chercherait vainement, dans cette compilation, des préceptes sages, une théorie lumineuse, une bonne méthode curative; l'auteur éblouit quelquefois par un style brillanté; il invoque sa propre expérience avec une affectation d'autant plus ridicule qu'il n'avait jamais visité qu'un très petit nombre de malades. III. *Exposition détaillée, littéraire et critique, du système de médecine pratique de Brown*, Göttingue, 1797-1798, 2 vol. in-8°. Durant son séjour en Écosse, Girtanner trouva, dans la doctrine Brownienne, une mine qu'il crut pouvoir exploiter à son profit; il en modifia légèrement les principaux points, les entremêla de quelques paradoxes chimico-physiologiques, et composa de ces pièces empruntées un tableau zoonomique qui était, à l'en croire, le fruit de ses recherches et de ses méditations. Deux *Mémoires sur l'irritabilité considérée comme principe de vie dans la nature organisée*, insérés, en 1790, dans le *Journal de physique* de l'abbé Rozier, annoncèrent la prétendue découverte, qui bientôt fut reconnue pour un plagiat mal déguisé.

Furieux d'avoir été démasqué, le docteur suisse déchira impitoyablement celui qu'il avait effrontément dépouillé. IV. *Exposition complète et raisonnée du système de médecine pratique de Darwin*, Göttingue, 1799, 2 vol. in-8°. L'analyse de la *Zoonomie* n'y est pas toujours fidèle; la critique est rarement judicieuse : souvent les hypothèses de Darwin sont remplacées par des hypothèses plus frivoles, plus invraisemblables. V. *Éléments de chimie antiphlogistique*, Göttingue, 1792, in-8°.; seconde édition, revue, corrigée et enrichie des découvertes récentes, Göttingue, 1795, in-8°. Girtanner adopta et proclama, avec une sorte d'enthousiasme, les travaux immortels des chimistes français Lavoisier, Guyton, Berthollet et Fourcroy; mais il ne put s'empêcher d'y joindre quelques-unes de ses idées bizarres : il prétendit, par exemple, que l'air atmosphérique est un mélange des gaz oxigène et hydrogène. La fausseté de cette assertion fut mise dans tout son jour par Berthollet, qui signala et rectifia d'autres erreurs. VI. *Nouvelle nomenclature chimique pour la langue allemande*, Berlin, 1791, in-8°. Cet opuscule prouve la sagacité de l'auteur, ainsi que la richesse et le génie de l'idiome germanique, qui tire de son propre fonds tous les termes de sciences et d'arts, que nous sommes forcés d'emprunter aux langues grecque et latine. Un bon bourgeois de Paris ne comprend absolument rien aux mots *hydrogène*, *oxigène*, *azote*, qui, traduits en allemand, offrent un sens très intelligible au simple artisan de Leipzig, de Berlin et de Vienne. Toutefois la version de Girtanner est inexacte à plusieurs égards. Nommer les oxides des demi-acides (*halbsæure*), c'est se montrer traducteur infidèle; car l'eau, qui est un oxide, ne laisse pas apercevoir la plus légère trace d'acidité : la dénomination diverse des acides, plus ou moins oxigénés, est imparfaite, puisqu'elle n'indique point suffisamment leur véritable nature. Il serait aussi facile que superflu de signaler d'autres taches. VII. *Nouvelles historiques, et considérations politiques sur la révolution française*, Berlin, 1791–1797, 13 vol. in-8°. Les huit premiers volumes ont été réimprimés, 1792–1796. VIII. *Tableau de la vie domestique, du caractere et du gouvernement de Louis XVI, roi de France et de Navarre*, Göttingue, 1793, in-8°, avec le portrait du roi. IX. *Mémoires du général Dumouriez, écrits par lui-même, traduits en allemand, avec des notes*, Göttingue, 1794, 2 vol. in-8°. Girtanner est accusé par ses compatriotes eux-mêmes d'avoir souvent manqué de logique et trahi la vérité dans ses écrits politiques, comme dans ceux qui ont les sciences pour objet. Bien qu'il ait été moissonné au milieu de sa carrière, il a publié, outre les productions déjà énumérées, différents opuscules, et inséré dans divers journaux un grand nombre de mémoires. C.

GIRY (Louis), avocat, né à Paris en 1595, aimait les lettres, et employait à relire les ouvrages des anciens le temps qu'il n'était pas obligé de donner aux affaires de son cabinet. Des manières polies, une conversation agréable, et enfin la conformité des goûts l'avaient lié avec la plupart des beaux-esprits qui s'assemblaient toutes les semaines chez Conrart. Ces réunions, comme on sait, donnèrent naissance à l'académie française : mais Giry cessa d'y assister, et il fallut une invitation du cardinal de Richelieu,

pour l'engager à y reparaître, sa modestie lui persuadant qu'il n'était pas digne de l'honneur qu'on voulait lui faire. Il fut nommé avocat-général près des chambres d'amortissement et des francs fiefs; et il en remplit les fonctions avec autant de zèle que d'intégrité. Le cardinal Mazarin, qui le regardait comme un homme d'un esprit solide et judicieux, l'avait admis dans son conseil privé. Il mourut à Paris en 1665, à 70 ans; et Boyer lui succéda à l'académie française. On a de Giry un grand nombre de traductions qui eurent du succès dans le temps, mais qui ont été surpassées. Il a traduit du grec, *Isocrate, de la louange d'Hélène*, Paris, 1640, in-12; — l'*Apologie de Socrate* et *le Criton de Platon*, ibid., 1643, in-12; — du latin, la *Quatrième Catilinaire* de Cicéron, et son *Dialogue des orateurs illustres*, Paris, 1652, in-12; — *Des causes de la corruption de l'éloquence*, dialogue attribué à Tacite, précédé d'une belle et savante préface de Godeau, caché sous le nom de *Philandre*, Paris, 1630, in-4°.; — l'*Histoire sacrée* de Sulpice Sévère, Paris, 1652, in-12: Godeau ne trouvait pas cette traduction inférieure à l'original, pour la pureté du style; — l'*Apologétique* de Tertullien, 1636, in-8°., et son *Traité de la Résurrection de la chair*, 1661, in-12: « Tertullien, » disait Vaugelas, s'étonne que, par » les charmes de notre éloquence, on » ait su transformer ses rochers et » ses épines en des jardins délicieux;» — les *Epîtres choisies* de Saint Augustin, Paris, 1653-58, 5 vol. in-12; — et les deux premiers livres de la *Cité de Dieu*, ibid., 1665 et 1667, 2 volumes in-8°.: « cette traduction, dit Baillet, manque d'exactitude en plusieurs endroits; » — trois *Harangues sur la démolition de l'autel de la Victoire* par Symmaque et S. Ambroise, Paris, 1639, in-12; — et enfin de l'italien, *la Pierre de touche politique* de Boccalini, ibid., 1624, in-8°. (*Voy.* Isaac Habert.) W—s.

GIRY (François), savant et pieux minime, fils du précédent, né à Paris le 15 septembre 1638, fut élevé avec soin, et fit une partie de ses études au collége d'Harcourt. La réputation et le mérite de son père semblaient lui promettre dans le monde des avantages propres à l'y retenir. Il avait déjà une sœur aînée religieuse: il se sentit appelé au même genre de vie; et l'institut de St. François de Paule, quelque austère qu'il fût, lui parut être celui où Dieu l'appelait. Il prévoyait des difficultés de la part de sa famille: il crut les vaincre en se rendant secrètement au couvent de Chaillot, et laissant une lettre dans laquelle il indiquait le lieu de sa retraite, et exposait les motifs de sa fuite. Son père fut désespéré: il résolut d'aller le chercher, et, craignant un refus de la part des supérieurs, il se munit d'un ordre du parlement. Le jeune Giry revint dans la maison paternelle, où l'on fit tout ce qu'on put pour le distraire de son dessein. Mais voyant qu'il y persistait, son père cessa de s'opposer à une vocation si prononcée, et lui permit de retourner à Chaillot. Il y prit l'habit le 19 novembre 1652, et prononça ses vœux le 30 novembre de l'année suivante. Aussitôt après sa profession, on l'envoya étudier en théologie. Il y fit de si rapides progrès, que ses supérieurs le choisirent pour aller soutenir à Amiens une thèse d'apparat, et le nommèrent professeur. Une autre thèse plus solennelle encore, et dédiée au roi, devant être soutenue à Marseille, en 1667, pendant le cha-

pitre général, le régime de l'ordre crut ne pouvoir mettre en avant un homme qui lui fît plus d'honneur que le père Giry. Ce religieux montra dans cette occasion tant de savoir, et une telle solidité d'esprit, que l'archevêque d'Avignon, qui présidait ce chapitre, dit qu'il n'avait jamais vu autant de mérite réuni à plus de modestie. Le P. Giry remplit successivement dans son ordre les charges les plus importantes. Il fut maître des novices et provincial. Devenu, après la mort du père Barré son confrère, directeur-général des maîtresses des écoles charitables, il passa les dernières années de sa vie dans l'exercice de cette bonne œuvre, qui consistait à former des filles pieuses, pour aller instruire les enfants des campagnes. Tant d'occupations ne l'empêchaient pas de se livrer à la prédication et à des travaux particuliers. C'est en prêchant dans le couvent des religieuses de la Visitation de la rue Saint-Antoine, que le père Giry sentit les premières atteintes de la maladie qui le conduisit au tombeau, à un âge où l'on pouvait encore attendre de lui d'utiles services. Il expira le 20 novembre 1628, à 53 ans. Le P. Claude Raffron, son confrère, a écrit sa vie, Paris, 1691, in-12. Le père Giry est auteur d'un grand nombre d'ouvrages, dont plusieurs sont restés manuscrits; les plus connus sont : I. Un livre mystique sur *l'Enfance de Jésus*. II. *Entretien de Jésus-Christ avec l'âme chrétienne, suivi d'aspirations saintes en vers.* III. *Le Livre des cent points d'humilité.* La duchesse de Ventadour le fit imprimer à Moulins à ses dépens. IV. *Dissertatio chronologica de anno natali et ætate sancti Francisci de Paulâ*, Paris, 1680, in-8°. V. *Vie du père Pierre Moreau, avocat en parlement, puis fondateur et religieux du couvent des minimes de Soissons*, Paris, 1687, in-12. VII. *La règle du tiers-ordre des minimes.* VII. *La vie de M. Olier, curé de S. Sulpice*, 1687, in-12. VIII. *Les Vies des Saints pour tous les jours de l'année*, avec le *Martyrologe romain*, Paris, 1715, deux volumes in-fol.; la première édition avait paru en 1683, sous ce titre : *Les Vies des Saints, composées par le père Simon Martin, corrigées et augmentées par le père Giry*, Paris, Léonard, deux volumes in-fol. On trouve dans Fevret de Fontette, tome v, page 537 et suivantes, une longue nomenclature de ces *Vies des Saints et Saintes*, écrites par Giry, très-pieusement, mais malheureusement avec peu de critique. L—Y.

GIRY (ODET-JOSEPH DE VAUX DE), abbé de Saint-Cyr, sous-précepteur du Dauphin, fils de Louis XV, naquit à Bagnols, au commencement du XVIIIe. siècle. Il était versé dans les langues grecque et latine, et il ne négligea rien pour en inspirer le goût à son élève. Cependant ce prince se plaignait d'avoir été mal élevé, et recommença ses études; mais il faut dire aussi qu'il conserva toujours de l'estime et de la bienveillance pour l'abbé de Saint-Cyr, d'où l'on peut inférer qu'il ne s'en prenait pas à lui du peu de succès de son éducation. C'était un droit acquis, du moins par l'usage, aux précepteurs de l'héritier de la couronne, d'entrer à l'académie française. L'abbé de Giry y remplaça le cardinal de Polignac en 1742. « L'académie, dit à cette occasion son dernier historien, ne doit » pas se montrer plus difficile que » son protecteur. » L'abbé de Giry mourut à Paris, le 14 janvier 1761. V. S. L.

GISBERGE ou ERMISINDE,

reine d'Aragon, fille de Renaud, comte de Bigorre, princesse célèbre pour sa beauté, fut la première reine d'Aragon, ayant épousé en 1036 Ramire, qui avait pris le titre de roi deux ans auparavant. A la mort de ce prince, tué dans une bataille en 1063, sa veuve gouverna, avec gloire, l'Aragon, et partagea l'autorité souveraine avec don Sanche, son fils. B p.

GISBERT (Jean), jésuite et théologien célèbre, né à Cahors en 1639, entra dans la société en 1654, et y professa pendant un grand nombre d'années toutes les classes, y compris la philosophie et la théologie. Ses supérieurs l'appelèrent ensuite à Toulouse, où on lui confia la chaire de théologie dans l'université; poste qu'il occupa pendant 18 ans avec l'applaudissement public. C'était un homme de beaucoup d'esprit, d'une érudition étendue, et d'une sagacité qui lui faisait résoudre avec promptitude et d'une manière satisfaisante les questions les plus difficiles. Il se plaisait avec la jeunesse, savait se l'attacher, profitait de sa confiance pour lui inspirer le goût de l'étude, qu'il lui facilitait par d'utiles conseils et par les autres moyens que lui fournissait une longue expérience. En 1703, le P. Gisbert fut nommé recteur du collége de Toulouse, et peu de temps après provincial. Il mourut dans cette ville le 5 août 1711. Outre quelques discours de collége, on a de lui les ouvrages suivants: I. *In summam Sancti Thomæ quæstiones juris et facti theologiæ*, 1670, in-fol. II. *Vera idæa theologiæ cum historiâ ecclesiasticâ sociatæ*, 1676, in-12; autre édition, plus correcte, Paris, 1689, in-12. III. *Dissertationes academicæ selectæ olim in academiâ Tolosanâ pronuntiatæ*, Paris 1688, in-8°. Moréri donne la liste des pièces contenues dans ce recueil, dédié à l'université de Toulouse, et dont parle Dupin, suite du XVIIIe. siècle. Une des plus curieuses est intitulée: *Stylus naturæ index, dissertatio academica in quâ traditur ars sanè mirabilis auctorem quemlibet ex stylo dignoscendi, et germanos scriptorum libros secernendi ab adulterinis*. IV. *Scientia religionis universa*, etc., 2 vol., in-8°., Paris, 1689. V. *Antiprobabilismus, sive tractatus theologicus fidelem totius probabilismi stateram continens*, Paris, 1703, in-4°. Dupin en donne l'analyse, XVIIIe. siècle, première partie, et loue l'esprit impartial qui a présidé à la composition de cet ouvrage. — GISBERT (Blaise), né le 21 février 1657, à Cahors, comme le précédent, et probablement de la même famille, suivit la même vocation. Il entra chez les jésuites en 1672, y enseigna les classes inférieures et la rhétorique, puis se voua à la prédication, où il obtint du succès. Dans les dernières années de sa vie, il se retira au collége de Montpellier, où il mourut le 27 février 1731. Il est auteur des ouvrages suivants: I. *L'Art d'élever un prince*, dédié à M. le duc de Bourgogne, Paris, 1687, in-4°.; réimprimé en 1688, sous le titre de *l'Art de former l'esprit et le cœur d'un prince*, 2 vol. in-12. II. *La philosophie du prince, ou la véritable idée de la nouvelle et de l'ancienne philosophie*, dédiée à M. le duc de Bourgogne. Quelques uns ont attribué cet ouvrage au P. Galimart, aussi jésuite; mais il ne fit qu'en soigner l'édition. III. *Le bon goût de l'éloquence chrétienne*, Lyon, 1702, in-12: réimprimé sous le titre de *L'Eloquence chrétienne dans l'idée et dans la pratique*, Lyon, 1714, in-4°. Il y en a une 3e. édition, avec les notes du célèbre protestant

Jacques Lenfant, Amsterdam, 1728, in-12. Cet ouvrage, qui a été traduit en italien, en allemand, etc., est ce que l'auteur a fait de mieux. Le professeur Gibert en a donné une analyse dans ses Jugements des savants. IV. *Histoire critique de l'art de prêcher, chez les Français, depuis les premières années de François Ier. jusqu'au règne de Louis XIV.* Le P. Oudin, jésuite, dans ses Mémoires qu'il a laissés, parle de cette histoire, et dit que Gisbert l'avait achevée, mais non revue. Il ne paraît pas qu'elle ait été imprimée. L—y.

GISCALA (JEAN DE), fils de Levias, naquit à Giscala, ville de Galilée. Il fut un des chefs des factieux qui, sous le nom de zélateurs, commirent les excès les plus affreux à Jérusalem, et défendirent cette ville lors du siége que les Romains en firent sous le commandement de Titus. Jean passa les premières années de sa vie dans la misère. Pour en sortir, il se mit à voler sur les grands chemins. Plein de force et d'audace, il se trouva bientôt à la tête de quatre cents hommes, tous aussi résolus que lui. Portant plus haut ses vues, Jean quitta sa vie vagabonde, et se fit charger par Josèphe l'historien, du soin de fortifier sa ville natale. Il profita de cette circonstance pour s'enrichir, en tourmentant les riches. Dévoré d'ambition, il aspirait à succéder à Josèphe dans le gouvernement de la Galilée; et pour réussir plus sûrement, il était décidé à le faire assassiner. Josèphe ayant découvert ce dessein, Jean prit la fuite, accompagné de 2000 Tyriens, et envoya secrètement à Jérusalem des agents chargés d'accuser celui qui avait été le premier auteur de sa fortune. Quelques uns des principaux magistrats de cette ville lui firent alors passer de l'argent, pour faire la guerre à Josèphe; ce qu'il n'exécuta pas. Cependant il persista toujours à soutenir le caractère turbulent et audacieux qu'il avait montré jusqu'alors. Assiégé dans Giscala par les Romains, et se voyant trop pressé, il eut recours à la ruse. Il obtint du fils de Vespasien la permission de célébrer le Sabat, s'engageant à rendre la ville ensuite. Le généreux Titus accéda à cette demande, et alla camper à Cydesse. Jean profita de ce délai pour se sauver, pendant la nuit, à Jérusalem, accompagné de soldats Galiléens et d'une multitude d'habitants de Giscala. Jérusalem était en proie aux troubles les plus violents. Les vagabonds, les voleurs, qui en infestaient les environs, s'y étaient jetés en foule, sous le prétexte de la protéger contre les Romains. Ils prenaient le titre de zélateurs, du nom d'une quatrième secte juive, fondée par Judas le Galiléen. Ces misérables, qui ne voulaient, disaient-ils, que recouvrer la liberté et la procurer au peuple, avaient fait mourir, malgré leur innocence, Antipas, Levias et Sophas, issus du sang royal. Ananus, grand sacrificateur, souleva le peuple entier contre ces factieux. Ils s'emparèrent alors du temple. A son arrivée, Jean qui savait dissimuler jusqu'à la moindre de ses pensées, feignit de s'attacher au parti d'Ananus, et parvint à gagner la confiance de ce pontife. Chargé de sa part d'aller porter des propositions d'accommodement aux zélateurs, au lieu de remplir sa mission, il ne s'occupa qu'à les animer contre le sacrificateur, et leur inspira la pensée d'appeler à leur secours les Iduméens. Les zélateurs s'empressèrent de suivre ses perfides conseils; une nuit qu'il faisait une affreuse tempête, ils sortirent du temple, à la faveur des éclairs et du tonnerre, et ils ouvrirent les portes de la ville aux

Iduméens, qui bientôt la remplirent de meurtre et de carnage. Fatigués eux-mêmes de leurs crimes, ils se retirèrent. Les zélateurs se divisèrent plus tard en deux factions, commandées, l'une par Jean, et l'autre par Eléazar. Il n'y eut pas de crimes que Jean, et les Galiléens qui étaient sous ses ordres, ne commissent à cette époque dans Jérusalem. Les deux partis des zélateurs en vinrent bientôt aux mains. Les soldats galiléens qui, dans l'origine, avaient contribué à affermir le pouvoir de Jean, se révoltèrent, et reçurent, d'accord avec les sacrificateurs, Simon, autre chef de brigands, qui, à la tête de forces assez considérables, désolait les environs de Jérusalem. L'infortunée Sion se trouva ainsi au pouvoir de trois partis différents, qui ne cessaient de se déchirer mutuellement que pour tourner leur rage contre elle. Divers combats, tous funestes pour la ville, eurent lieu entre ces trois partis. Mais lorsque Titus vint assiéger Jérusalem, ils réunirent leurs communs efforts pour le repousser. Les assiégés ayant eu un instant de repos, Jean profita de la solennité de la fête des Azimes, pour faire tomber dans un piége Eléazar, chef de l'un des trois partis. Il ne s'en trouva plus alors que deux. Pendant la suite du siége de Jérusalem, Jean ruina les terrasses que les Romains avaient élevées de son côté. La misère était portée à son comble dans cette malheureuse ville. Pour y remédier, Jean qui avait été l'un des plus ardents à la piller, s'empressa de faire fondre plusieurs des vases d'or qui étaient dans le temple. Les Romains ayant encore élevé de nouvelles terrasses, Jean voulut les détruire; mais il ne put y réussir, et fut chassé de la tour Antonia qu'il occupait. Jérusalem tomba enfin au pouvoir de Titus (le 8 septembre de l'an 70 de Jésus-Christ); alors Jean se cacha dans un souterrain. La faim l'en ayant chassé, il se rendit aux Romains. Tous ses crimes ne furent punis que par une prison perpétuelle.

St. P—r.

GISCON, fils d'Himilcon, général carthaginois, d'un mérite distingué, fut banni de Carthage par une cabale, et rappelé ensuite vers l'an 339 avant Jésus-Christ. Le sénat et le peuple l'ayant autorisé à exercer contre ses ennemis la vengeance la plus complète, il se contenta de les faire prosterner à terre, et de leur presser le cou sous un de ses pieds, montrant par-là qu'abattre ses ennemis par l'ascendant de ses vertus et leur pardonner, est la seule vengeance qui soit digne d'une ame supérieure. Giscon s'embarqua ensuite avec une armée pour la Sicile; mais apprenant que Timoléon y avait triomphé de tous ses ennemis, il conclut la paix avec ce grand homme à des conditions avantageuses, vers l'an 338 avant l'ère chrétienne. B—p.

GISCON, général carthaginois, commandant de Lilybée en Sicile, se distingua sous Amilcar, père d'Annibal, et fut choisi, à son retour en Afrique, pour apaiser le soulèvement des soldats mercenaires à la solde de Carthage; mais ceux-ci lui ayant demandé insolemment des vivres, Giscon les renvoya, par dérision, à Mathon, l'un des chefs de la révolte. Ce trait de mépris mit tout le camp en fureur : les séditieux coururent à la tente de Giscon, le chargèrent de fers, le traînèrent en prison, et déclarèrent la guerre à Carthage. Après avoir été défaits par Amilcar, les chefs des révoltés, pour leur ôter tout espoir de rentrer en grâce, ordonnèrent le massacre du malheureux Giscon; ce qui fut exécuté de la manière la plus barbare. On lui coupa

les mains; on déchira son corps en pièces, et ou l'enfouit, tout vivant, dans une fosse, l'an 239 avant Jésus-Christ. B—p.

GISEKE (Nicolas-Thierri). *V.* Giesecke.

GISEKE (Paul-Thierri), né en 1745 à Hambourg, alla étudier la médecine à l'université de Göttingue, où il obtint le doctorat en 1767. Sa thèse, offrant l'analyse critique des principaux systèmes phytologiques modernes, révélait une prédilection bien marquée pour la botanique, qui continua effectivement d'être la science favorite et presque exclusive de Giseke. Nommé professeur de physique, de poésie, et bibliothécaire du gymnase de Hambourg, il remplit honorablement cette triple fonction jusqu'à sa mort, arrivée le 26 avril 1796. Aucun ouvrage fondamental n'est sorti de sa plume; il n'a publié que des opuscules, des notices, des tables, des traductions et des suppléments aux œuvres immortelles de Linné, dont il était admirateur : I. *Dissertatio solennis historico-litteraria de meritis Hamburgensium in historiam naturalem*, Hambourg, 1791, in-4°. II. *Theses botanicæ, in usum auditorum exscriptæ*, ibid. 1790, in-8°. III. *Index Linnæanus in Leonardi Plukenetii opera botanica; accedit Index Linnæanus in Joannis Jacobi Dillenii Historiam muscorum*, ibid., 1779, in-4°.; il faut joindre à cet *Index* les additions et corrections que l'auteur y fit l'année suivante. IV. *Caroli à Linné, termini botanici classium methodi sexualis, generumque plantarum characteres compendiosi*, ib., 1781, in-8°.; ibid., 1787, in-8°. Cette seconde édition contient les versions allemande, française et anglaise de la terminologie botanique, ainsi que les noms génériques allemands, proposés par Jean-Jacques Planer. V. *Prælectiones in ordines naturales plantarum è proprio Fabricii prof. Kil. manuscripto : accedit Uberior palmarum et scitaminum expositio, præter plurium novorum generum reductiones, cum mappâ geographico-genealogicâ affinitatum*, Hambourg, 1792, in-8°. fig. (*Voy.* J.C. Fabricius, XIV, 66.) Giseke a été le principal rédacteur des deux recueils suivants, l'un botanique, l'autre médical, dont il n'a paru que la première livraison : VI. *Icones plantarum, partes, colorem, magnitudinem et habitum earum ad amussim exhibentes, adjectis nominibus Linnæanis*, Hambourg, 1777, in-4°. VII. *Mémoires et observations de médecine, par une société de médecins de Hambourg*, ibid., 1776, in-8°. (en allemand.) On doit à Giseke les éloges funèbres du magistrat Jean Schlüter, et des professeurs Jean Wunderlich et Godefroi Shütze. Il a exposé les moyens de retirer tous les avantages possibles du gymnase de Hambourg, et l'utilité de fonder dans cette ville un jardin botanique. Linné lui a consacré, sous le nom de *Gisekia*, un genre de plante pentandrique, dont la seule espèce connue jusqu'à ce jour est comprise dans la famille des portulacées, et croît aux Indes-Orientales. C.

GISOLFE, premier duc de Frioul, fut le premier des grands feudataires qu'Alboin institua en Italie, lorsqu'il fit la conquête de cette contrée. Gisolfe était neveu du roi lombard et le servait comme écuyer. Celui-ci s'étant rendu maître, en 568, de la ville de *Forum Julii* (Città di Friuli), en investit Gisolfe, avec le titre de duc. Il lui donna un certain nombre de gentilshommes lombards, pour garder avec lui les postes de son nouveau royaume

et occuper toute la province, tandis qu'il s'avançait vers le cœur de l'Italie. Gisolfe gouverna très long-temps le Frioul. Il favorisa, en 605, la division du siége patriarcal d'Aquilée, dont la juridiction s'étendait sur les Lombards et les Vénitiens. Dès cette époque, les Vénitiens eurent un patriarche à Grado, et les Lombards un autre à Aquilée. Gisolfe fut tué en 611, dans une bataille contre le caghan, ou roi des Avares, qui, avec une armée nombreuse, envahissait la Vénétie. Son fils Grimoald, fut ensuite duc de Bénévent et roi des Lombards.
S. S—I.

GISOLFE I, duc de Bénévent, était petit-fils du duc de Frioul, de même nom, fils de Grimoald I et frère de Grimoald II. Il succéda au dernier, probablement vers l'an 690; mais cette partie de la chronologie italienne est très obscure. On ne connaît autre chose de son histoire, qu'une irruption qu'il fit en 702 dans le duché de Rome, alors dépendant des Grecs. Il le ravagea, et emmena un grand nombre de prisonniers. Cependant le pape Jean VI lui envoya des prêtres, qui fléchirent sa colère, rachetèrent les captifs, et le déterminèrent à se retirer. Gisolfe Ier. mourut, après avoir régné 17 ans. Romuald II, son fils, lui succéda. — GISOLFE II, duc de Bénévent, fils de Grimoald II, n'avait point succédé à son père ou à son oncle. Sa famille avait été dépouillée quelque temps du duché de Bénévent. Il en fut mis en possession en 742, par le roi Luitprand, qui en chassa Godescalchi. Après un règne de huit ans, il mourut en 750. Luitprand, qui paraît avoir été neveu du roi des Lombards de même nom, lui succéda. S. S—I.

GISOLFE I, prince de Salerne, était fils de Guaimar II, auquel il succéda en 933. Il était alors âgé de quatre ans; et l'on ne sait rien sur sa longue minorité. Mais en 959 il prit la défense des princes de Bénévent et de Capoue, contre le pape Jean XII. A cette époque, il commandait une armée nombreuse; et il était entouré dans sa cour de toute la pompe et de toute l'élégance qui distinguaient, dans le IXe. et le Xe. siècle, les provinces de l'Italie méridionale de tout le reste de l'Europe. Le commerce facile avec les Grecs et les Sarrasins, le mélange continuel des nations, et les restes d'une antique opulence, avaient commencé la civilisation des principautés lombardes, au milieu des peuples barbares. Lorsqu'Othon-le-Grand porta la guerre dans ces provinces en 969, Gisolfe se joignit aux Grecs contre lui, et il ne lui laissa point entamer ses frontières. Il avait donné asile dans sa cour à Landolfe, fils d'Aténolfe II, prince de Bénévent, son cousin, qui avait été dépouillé de ses états. Celui-ci, abusant de l'hospitalité qui lui avait été accordée, surprit de nuit son bienfaiteur, en 973, avec une troupe de conjurés, le retint prisonnier, et se fit proclamer prince à sa place. Mais Gisolfe fut secouru par Pandolfe Tête-de-fer, prince de Bénévent, qui le tira de prison en 974, et le rétablit sur le trône. Gisolfe n'ayant point d'enfants, adopta Pandolfe II, fils de son libérateur, qui lui succéda en 978. S. S—I.

GISOLFE II, était fils de Guaimar IV, auquel il succéda en 1052, dans la principauté de Salerne, lorsque celui-ci fut assassiné. Gisolfe commença son règne par venger sévèrement la mort de son père. Quatre de ses parents et trente-six gentilshommes de sa cour, qui avaient conspiré contre lui, et qui, après sa mort, étaient demeurés quelques jours maîtres de Salerne, périrent tous du der-

nier supplier. Le nouveau prince, entouré par les aventuriers normands dont la puissance s'accroissait sans cesse, maria sa sœur Sigelgaita à Robert Guiscard; et il crut s'assurer ainsi la protection de ce redoutable conquérant. Gisolfe gagna aussi l'amitié de Grégoire VII, qui lui témoigna beaucoup de confiance, et l'appela à plusieurs conciles. Cependant le prince de Salerne était d'un caractère dur et orgueilleux. Il s'aliéna l'affection de ses peuples, et surtout des Amalfitains, dont il ne respectait pas les priviléges. Ceux-ci recoururent à Robert Guiscard. L'ambitieux Normand saisit avec empressement une occasion de se faire médiateur dans les états de son beau-frère. Gisolfe refusa cette médiation avec hauteur; et Robert Guiscard, irrité, ou feignant de l'être, vint, en 1077, mettre le siége devant Salerne. Au bout de huit mois, il prit cette ville par la famine, et il dépouilla Gisolfe de tous ses états. Grégoire VII donna par compassion à ce prince fugitif, le gouvernement de la Campanie romaine. S. S—i.

GISORS (Louis-Marie Fouquet comte de), fils du célèbre maréchal de Belle-Isle, naquit en 1732, et donna, dès sa jeunesse, les plus brillantes espérances : entré une fois dans le monde, il les justifia et les augmenta encore. Colonel du régiment de Champagne, il était tous les jours levé à quatre heures du matin, assistait à tous les exercices, et était lui-même, pour les soldats sous ses ordres, l'exemple et le modèle d'un militaire accompli. Nommé, en 1753, gouverneur de Metz et du pays Messin, et, peu de temps avant sa mort, mestre-de-camp lieutenant du régiment royal des carabiniers, il faisait partie, ainsi que son régiment, des forces confiées au comte de Clermont, si connu alors par les retraites malheureuses qu'il exécuta. Plein de résolution, Gisors animait sans cesse son général, qui, à la tête de Français, n'avait pas su défendre le Rhin, ni s'opposer aux progrès du prince Ferdinand de Brunswick. Il sut enfin décider le comte de Clermont à attendre son adversaire dans la position avantageuse de Crevelt. Malheureusement des conseils pusillanimes furent donnés au général en chef; et au lieu d'une victoire qu'ils devaient remporter, les Français ne firent qu'une retraite honteuse (*Voy.* Clermont, IX, 87.) Gisors fut blessé dangereusement, en chargeant avec intrépidité à la tête de ses carabiniers. Conduit à Nuytz, il expira le 16 juin 1758, dans la 27ᵉ. année de son âge, trois jours après la funeste bataille de Crevelt; c'est ainsi que s'éteignit en sa personne, la nouvelle maison fondée par le maréchal de Belle-Isle. Le duc de Nivernois, dans le discours académique qu'il prononça lors de la réception de l'abbé Trublet, a jeté quelques fleurs sur la tombe du comte de Gisors, qui était son gendre. St. P—r.

GITIADAS, de Lacédémone, sculpteur grec, florissait vers la xivᵉ. olympiade, 724 ans avant Jésus-Christ. Il avait construit dans sa patrie, un temple célèbre, dédié à Minerve *Chalciœcos*. L'édifice était tout en bronze, ainsi que la statue de la déesse. Des bas-reliefs nombreux décoraient l'intérieur; on y voyait les travaux d'Hercule, l'enlèvement des filles de Leucippe par les Dioscures, et d'autres sujets tirés de la mythologie. Architecte et sculpteur, Gitiadas était encore poète. Il avait composé des cantiques sur le mode dorien, et entre autres une hymne en l'honneur de Minerve. L—s—e.

GIULINI (George), naquit à Milan, le 16 juillet 1714 : il fit ses études à l'école des jésuites avec tant de succès, qu'il fut reçu docteur à Pavie, à l'âge de 17 ans, et continua de se livrer à l'étude sous les plus savants professeurs. L'étude des antiquités était alors en grande vogue dans l'Italie; Giulini se mit à scruter tous les monuments antiques et les documents du moyen âge qui avaient quelque rapport à l'histoire de sa patrie. L'académie des *trasformati* venait d'être instituée, ou plutôt rétablie en 1764. Il y lut des vers, et une tragédie intitulée *Alcmeon*, qui n'a pas été représentée. Il avait donné, en 1756, une savante *Dissertation sur une inscription de Julia Drusilla, fille de Germanicus;* elle est insérée dans le recueil qu'Agnelli a publié à Milan : il fit paraître l'année suivante, dans le même recueil, et séparément, une *Dissertation sur l'amphithéâtre de Milan*, 1757. Il avait commencé un grand ouvrage *sur les anneaux;* mais il ne l'a pas terminé. Occupé tout entier à recueillir et à expliquer les monuments relatifs à l'histoire de sa patrie depuis l'entrée de Charlemagne après le renversement du royaume des Lombards, il y consacra vingt années de sa vie. Le grand ouvrage dans lequel il l'a traitée, porte le titre modeste de Mémoires : *Memorie spettanti al governo ed alla descrizione della città e della campagna di Milano ne' secoli bassi, raccolte ed esaminate*, etc., 8 vol. in-4°. : il en a joint un neuvième qui contient des corrections et des tables; et il y a ajouté trois volumes qui comprennent l'histoire depuis 1311 jusqu'à 1447. Cet ouvrage est un monument de critique et d'érudition. Tous les faits y sont discutés avec une sagacité rare. Rien n'y est admis sans preuves; et les conjectures ne sont établies que sur de fortes probabilités : l'auteur emploie non seulement les historiens et les chroniqueurs, mais il s'aide des diplomes, des sceaux, des monnaies, des monuments de toute espèce; la plupart sont rapportés, et servent de preuves à ses assertions. De si grands travaux n'empêchaient point Giulini de soigner l'éducation de ses enfants, et de se rendre utile dans la direction du mont-de-piété et du grand hôpital, dont il fut un des administrateurs. La musique était son principal délassement; il chantait avec goût en s'accompagnant de la guitarre, et il se plaisait à composer des airs pour des scènes dont ses amis ou lui étaient les auteurs. Plusieurs académies de l'Europe s'empressèrent d'enrichir leur liste de son nom. Il fut nommé, par un décret spécial des magistrats de la commune, historiographe de Milan. Le prince Kaunitz et le comte Firmian, l'invitèrent, au nom de l'empereur, à continuer encore son Histoire, et à y traiter au moins deux siècles encore, en lui promettant tous les secours dont il aurait besoin. Giulini entreprit l'ouvrage, et rassembla encore les matériaux de 4 volumes, dont le premier seul fut rédigé; et il en adressa en 1771, une copie à l'impératrice Marie-Thérèse. Sa santé commença alors à s'altérer, et il fut frappé d'apoplexie la veille de Noël de l'an 1780. Parmi ses manuscrits on a trouvé deux tragédies, *Alcmeon*, et *Lavinio*, et trois comédies, le *Prodigue*, le *Café*, la *Fantazima*, et un grand nombre de pièces de vers, de romances, de cantates, ainsi que quelques dissertations sur des sujets d'histoire et d'érudition; on en trouve la liste à la suite de sa vie qui a été écrite par le P. Francesco Fontana, barnabite. Elle a été insérée dans le tome XIII *des Vitæ Ita-*

lorum. Il y a encore un autre éloge de Giulini dans le recueil *degli uomini illustri della Comasca*. A. L. M.

GIUNTA. *Voy*. JUNTE.

GIUSSANO (JEAN-PIERRE), en latin *Clussianus*, noble milanais, né dans le XVIe. siècle, cultiva d'abord la médecine avec succès. Ayant reconnu la vanité des sciences, il résolut d'entrer dans la congrégation des Oblats de St.-Ambroise. Le vénérable archevêque de Milan, Saint Charles Borromée, l'encouragea dans ce pieux dessein, l'ordonna prêtre, et lui confia une partie de l'administration de son vaste diocèse. Après la mort du saint prélat, Giussano se retira dans une campagne près de Monza, et y termina, vers 1615, une vie pleine de bonnes œuvres et d'utiles travaux. On a de lui plusieurs ouvrages, la plupart ascétiques, parmi lesquels on distingue : I. *Istoria evangelica in cui sono spiegati i quattro evangeli con lor senso litterale*, Venise, 1601, in-4°.; « assez bon, dit Lenglet Dufresnoy. » II. *Istruzione a padri per saper ben governare la famiglia loro, co ricordi del B. Carlo Borromeo*, Milan, 1603, in-8°. III. *Vita di san Carlo Borromeo arcivescovo di Milano*, Rome, 1610, in-4°., première édition; Venise, 1613, in-4°.; Brescia, 1620, in-4°.; Rome, 1679, in-4°.; traduite en latin par Barth. Rossi; en français, par Nic. de Soulfour, de l'Oratoire, Paris, 1615, in-4°., et ensuite par le P. Cloiseault, de la même congrégation, Lyon, 1685, in-4°.; en espagnol, par Rafaël de Miralles, Saragoce, 1618, in-8°. Personne, dit Apostolo Zeno, ne pouvait écrire la vie de ce saint Cardinal avec plus de solidité et d'exactitude que le docteur Giussano, qui avait eu le bonheur de vivre avec lui dans la plus grande familiarité. IV. *Vita di Filippo Archinto, arcivescovo di Milano*, Come, 1611, in-4°. V. Un *Panégyrique de Saint Charles*. VI. *La Vie et les Miracles des Saintes Vierges Liberata et Justine ; la Vie de Saint Abbon*; celle *de Saint Joseph ;* celle *de Saint Jean ;* d'après Dosithée. VII. Un *Traité des églises privilégiées de Milan ;* un autre *du Sacrement de pénitence*; une *Instruction pour les curés*; un *Traité du respect dû à la sainte Croix ;* des *Entretiens sur la doctrine chrétienne*. W—s.

GIUSTINIANI (LAURENT), patriarche de Venise. *Voy*. LAURENT-JUSTINIEN (St.)

GIUSTINIANI (BERNARD), né à Venise, le 6 janvier 1408, d'une famille patricienne, reçut une éducation conforme à sa naissance. Il eut pour maître Guarini de Vérone, George de Trébizonde, et le célèbre François Philelphe, avec lequel il fut toujours en correspondance. Après avoir terminé ses études, et pris ses degrés à Padoue, il fut admis au sénat à l'âge de dix-neuf ans, et remplit avec beaucoup de sagesse et de prudence les différents emplois qui lui furent confiés. Il complimenta, en 1451, l'empereur Frédéric III à son passage dans les états de la république; et le discours qu'il lui adressa fut trouvé excellent. Député, en 1453, près de Ferdinand, roi de Naples, qui se rendait à Rome, il le harangua deux fois avec un égal succès. On l'envoya ensuite en France près du roi Louis XI; et ce prince fut si charmé de son éloquence, qu'il le créa chevalier, honneur dont l'université de Paris le félicita publiquement. A son retour à Venise, on le renvoya à Rome, près du pape Pie II; et il fut chargé de haranguer son successeur Paul II, au sujet de son exaltation. Giustiniani fut

nommé, en 1467, gouverneur de Padoue; il entra peu de temps après au conseil des Dix, ce qui ne l'empêcha pas d'être envoyé une troisième fois à Rome, pour complimenter Sixte IV, sur son avénement au pontificat. Il fut enfin élu, en 1474, à la charge de procurateur de St.-Marc, la plus importante de la république après celle de doge, et mourut le 10 mars 1489, à l'âge de quatre-vingt-un ans. On a prétendu qu'il avait dans sa bibliothèque le fameux traité *De gloriâ* de Cicéron, et qu'après sa mort, le manuscrit passa entre les mains d'Alcyonius, qui est resté chargé du soupçon de s'en être approprié la plus grande partie; mais Tiraboschi réfute solidement cette fable dans le tome 1er. de sa *Storia litterat. ital.* On a de B. Giustiniani les ouvrages suivants : I. *Oratio habita apud Sixtum quartum, Pont. Max.*, Rome, 1471, in-fol. de neuf feuilles : cette édition, sortie des presses de Philippe *de Lignamine*, est fort rare. II. *B. Laurentii Justiniani patriarchæ venet. vita*, Venise, Jacques de Rubeis, 1475, in-4°. Le patriarche de Venise était l'oncle de B. Giustiniani (*V.* LAURENT - JUSTINIEN). L'édition qu'on vient de citer de cette vie, et dont on connaît un exemplaire sur peau de vélin, est très rare; mais elle a été réimprimée en tête des œuvres de Laur. Giustiniani, dans les *Acta sanctorum* de Surius, et dans le recueil de Bollandus. Daniel Rosa l'a insérée dans le volume intitulé: *Summor. pontificum de B. Laur. Justiniani vitâ testimonia ;* et elle a été traduite en italien par le père Nicolas Manerti, camaldule. III. *De origine urbis Venetiarum rebusque ab ipsâ gestis historia*, ib., Bernard Benalio, 1492, in-fol. Cette édition, due aux soins de Benoît Bruguolo, est fort rare, et plus belle que la réimpression de 1534. Louis Domenichi a traduit cette histoire en italien, Venise, 1545, et ibid. 1608, in-8°.; elle est divisée en quinze livres, et s'étend depuis la fondation de Venise jusqu'à l'an 809. Paul Jove en loue le style; mais elle est surtout estimable, parce que les causes des événements et leurs résultats y sont indiqués avec beaucoup de justesse. L'auteur a été obligé de suivre André Dandolo pour l'histoire des premiers temps; et il répète, d'après lui, plusieurs récits populaires. Mais à mesure qu'il avance, son ouvrage prend un caractère de vérité; et Foscarini n'hésite pas à dire que, s'il était terminé, on ne pourrait pas en desirer un meilleur. Giustiniani y a traité, par occasion, de la guerre des Goths, et de leur établissement en Italie. C'est là ce qui a donné lieu à Philippe de Bergame, de lui attribuer une *Histoire des Goths*, erreur adoptée par Vossius et d'autres biographes. IV. *Vita sancti Marci, evangelistæ, et de corpore ejus Venetias translato*, à la suite de l'ouvrage précédent : l'un et l'autre sont insérés dans le cinquième volume du *Thes. antiq. Ital.* de Burmann. V. *Orationes et epistolæ*, Venise, in-fol., sans date, mais de 1492. Ce recueil est tres rare, parce qu'il a été supprimé pour des raisons d'état; cependant on le trouve quelquefois réuni à l'Histoire de Venise. Outre les discours déjà cités, il en contient quelques autres, plusieurs lettres, la traduction latine de la harangue d'Isocrate à Nicoclès, et enfin les lettres de Léonard Giustiniani, père de Bernard et auteur de *Vies* traduites de Plutarque, en latin, dans la collection de Venise, 1478, et d'*Hymnes pieuses* (*devotissime laude*), publiées à Venise, en 1490, in-4°. C'est par erreur que le *Dic-*

tionnaire historique, édition de Bassano, 1796, attribue à Bernard Giustiniani, procurateur de St.-Marc, l'*Historie chronologiche dell' origine degl' ordini militari e di tutte le religioni cavalleresche*, Venise, 1692, deux volumes in-fol., fig. (*V.* CORONELLI, IX, 647.) Cet ouvrage, dont la première édition est de Venise, Combi, 1672, in-4°., est d'un abbé Bernard GIUSTINIANI, chevalier grand-croix de l'ordre impérial de St.-George. La *Vie* de B. Giustiniani a été écrite par Antoine Stella, Venise, 1553, in-8°.; on peut encore consulter le *Diario italiano*, tome XIX, et les *Dissertazioni Vossiane* d'Apostolo Zeno, tom. II. — Pierre GIUSTINIANI, autre sénateur vénitien, de la même famille, a aussi écrit, en treize livres, une *Historia rerum Venetarum*, qui s'étend de l'an 421 jusqu'à 1575, Venise, 1576; Strasbourg, 1610, 1611, in-fol. Cette dernière édition comprend de plus deux harangues de Giustiniani; Coriol. Cepio *De gestis Petri Mocenigi*; Alex. Pœant Benedictus *De bello Venetorum cum Carolo VIII*, etc. L'édition de 1492, indiquée dans la *Bibliotheca Menckeniana*, paraît être un quiproquo, ou une faute d'impression. La traduction italienne que Haym met à l'an 1676, Venise, in 4°., est de 1576 suivant Floncel. W—s.

GIUSTINIANI (JEAN), poète, né au XVIe. siècle, dans l'île de Candie, fut amené à Venise par ses parents, à l'âge de dix ans. On le conduisit peu après en Espagne, et de là en France, où il demeura quelque temps. Il ne revint en Italie qu'en 1540, après une absence de près de vingt ans. Cependant il parlait et écrivait sa langue avec autant de pureté que s'il n'eût jamais quitté son pays. Il avait été accueilli, à son passage en France, par George d'Armagnac, évêque de Rhodez, et depuis cardinal; et ce prélat lui avait ménagé la protection de François Ier.: mais ce prince étant mort, lorsque Giustiniani avait le plus besoin d'éprouver les effets de sa libéralité, ce dernier tomba dans une si grande indigence, qu'il fut obligé d'ouvrir une école, et d'enseigner les éléments de la langue latine pour pouvoir subsister. Il vécut quelque temps de cette manière, à Venise, à Padoue, à Capo d'Istria, gagnant à peine de quoi se procurer du pain. Enfin on lui offrit, en 1552, la direction des écoles publiques de Nicosie, dans l'île de Cypre, avec des appointements suffisants. Mais il refusa cet emploi, soit à raison de son âge, soit parce qu'il craignit de ne pouvoir s'habituer à l'air du pays. Il mourut vers 1556, dans un état de misère qui fait penser que le chagrin abrégea ses jours. Il était lié avec Louis Vivès, Alamanni, Paul Jove, Manuce, Jean Oporin, Math. Gribaldi, et d'autres savants. On a de lui : I. La traduction en italien de la seconde *Philippique de Cicéron*, Venise, 1538, in-8°. II. Le huitième livre de l'*Énéide de Virgile*, traduit en vers *sciolti*, ibid., 1542, in-8°., dédié à François Ier. Giustiniani dit, dans une de ses lettres à Paul Manuce, qu'il avait également traduit le septième et les quatre derniers livres de l'Énéide ; mais Apostolo Zéno observe qu'il avait l'habitude d'annoncer comme terminés des ouvrages qui n'ont jamais existé qu'en projet. III. *L'Andrienne* et *l'Eunuque de Térence*, traduits en vers *sdruccioli*, ibid., 1544, in-8°. Ces traductions sont *admirables* si l'on s'en rapporte au jugement de l'Arétin. Nicolo Franco parle également avec éloge de celle de Térence. IV. La traduction

de la première *Harangue de Cicéron contre Verrès*, Padoue, 1549, in-4°. V. Le *Panégyrique de Cosme* Ier. *de Médicis*, en italien; et la *Réponse de Carmide, Athénien, à T. Q. Fulvio, Romain*, sujet imité de Boccace (xe. journée, viiie. nouvelle), Padoue, 1553, in-8°. VI. *Epistolæ familiares; scholasticæ sive morales; declamatoriæ; de D. Nicolao supremo pontifice sermo; memorabilis facti S. Bohemiæ regis Maximiliani commentariolus*, Bâle, 1555, in-16. Plusieurs pièces de ce recueil avaient déjà été imprimées séparément, mais d'une manière peu correcte. Giustiniani a laissé en manuscrit une traduction d'Horace, quelques comédies, et le discours de Nestor à Achille, en italien; enfin un commentaire sur les *Canzoni* de Pétrarque, en espagnol. Il promettait en outre une traduction complète de Térence, des douze Césars de Suétone, et du Traité de la religion chrétienne par Vivès; mais ces versions n'ont point été retrouvées après sa mort. Les *Lettere di diversi all' Aretino* en renferment quatre de lui, qu'il a souscrites de ces mots: *Giustiniano povero*. Doni lui attribue une *Polianthea* en vers *sdruccioli*; mais Zeno regarde cet ouvrage comme imaginaire.

W—s.

GIUSTINIANI (Augustin), évêque de Nebbio, en Corse, était de l'illustre famille de ce nom, et naquit à Gènes en 1470. Seul rejeton de cette branche des Giustiniani, il reçut de ses parents une éducation très soignée. Dès l'âge de quatorze ans, il voulut entrer dans l'ordre des frères-prêcheurs: ses parents employèrent tout leur crédit pour le détourner de ce dessein, et le firent partir pour Valence. Là, s'étant livré avec trop d'ardeur aux plaisirs de la jeunesse, il éprouva une maladie très grave, à la suite de laquelle il revint dans sa patrie: ramené par cette maladie à son premier dessein, il entra dans l'ordre des dominicains, et prit, en faisant profession, le nom d'Augustin; c'était au mois d'avril 1488. Dans le loisir d'une vie retirée, il se consacra tout entier à l'étude de la religion et des langues orientales. Son rare savoir le mit en relation avec les hommes les plus doctes de son temps, et entre autres avec le célèbre J. Pic de la Mirandole. Après avoir visité divers colléges de son ordre, et y avoir professé, il se livra, en 1514, à de grands travaux, dont le but était de mettre au jour les livres sacrés en hébreu, chaldéen, arabe, grec et latin. Vers le même temps, le cardinal Bandinelli, son parent, le fit élever par le pape Léon X au siége épiscopal de Nebbio. Après avoir visité le troupeau confié à ses soins, Giustiniani vint à Rome, assister au 5e. concile de Latran, où il combattit plusieurs articles du concordat fait entre la cour de Rome et celle de France. Bandinelli, son protecteur, tomba dans la disgrace en 1517, et mourut dans l'exil. Giustiniani se retira auprès de Boniface Ferreri, évêque d'Ivrée. François Ier. rassemblait alors en France les hommes les plus distingués par leur savoir: informé du mérite de Giustiniani par Poncher, évêque de Paris, qui l'avait connu en Italie, il l'appela auprès de lui, le fit son chapelain, lui accorda une pension, et le chargea d'enseigner l'hébreu à Paris; fonction dont il s'acquitta pendant quatre ans. Vers le même temps, il fit un voyage en Hollande et en Angleterre, fut accueilli par Henri VIII; et, à son retour en France, il reçut des preuves éclatantes de la bienveillance et de l'estime du cardinal de Lorraine. En

1522, Giustiniani se rendit à Gênes: la faction des *Adornes* y avait porté le plus grand trouble; il fut blessé au bras dans une émeute. De retour à Nebbio, il renonça au projet qu'il avait formé de s'établir en France, et resta dans son diocèse jusqu'en 1531. A cette époque, il entreprit un voyage à Gênes et a Rome; enfin, dans un troisième voyage qu'il fit en 1536, il périt avec le bâtiment qui le portait, pendant la traversée de Gênes en Corse. Giustiniani connaissait l'arabe, l'hebreu, le chaldéen, le grec et le latin. On lui doit plusieurs ouvrages: I. *Precatio pietatis plena ad Deum omnipotentem composita ex duobus et septuaginta nominibus divinis hebraïcis et latinis cum interprete commentariolo*, Venise, 1513, in-8°. II. *Liber Job nuper hebraïcæ veritati restitutus cum duplici versione latina*, Paris, 1516, ou 1520, in-4°. III. *Psalterium hebræum, græcum, arabicum, chaldaïcum, cum tribus latinis interpretationibus et glossis*, in-folio. Le volume, dédié à Léon X ne porte en tête ni indication de lieu, ni date d'impression; mais on lit à la fin qu'il a été imprimé a Gênes, par Pierre Porrus, de Milan, et que l'impression en a été terminée en novembre 1516. Le titre du livre, l'épître dédicatoire, la note de l'imprimeur, sont en latin, en hébreu, en grec, en arabe et en chaldéen. Quant à la disposition de la matière, la voici: le verso et le recto de chaque feuille offrent huit colonnes; la première donne le texte hébreu, la deuxième, la version latine littérale; la troisième, la version latine vulgaire; la quatrième, la version grecque; la cinquième, l'arabe; la sixième, la paraphrase chaldéenne, *Targum*, écrite en caractères hebreux; la septième, la traduction latine de cette paraphrase; et la huitième contient des scholies, qui occupent également le bas des pages. Giustiniani annonce dans ses Annales, qu'il a fait imprimer cet ouvrage à ses frais; qu'il y a consacré sa fortune dans l'espoir d'en obtenir de l'honneur, et même quelque profit; qu'il a été tiré à deux mille exemplaires, et cinquante sur vélin, (dont l'auteur fit des présents aux souverains, tant chrétiens que mahométans), mais que le résultat n'a point répondu à son attente; à peine s'en était il vendu le quart. Ce psautier, comme le remarque Huet, est le premier de ce genre qui ait été publié en Europe: car, bien que la bible du cardinal Ximenès eût commencé à paraitre dès 1514 ou 1515, cependant le psautier qui en fait partie ne parut qu'en 1517; et d'ailleurs cette bible ne renfermait ni la paraphrase chaldaïque, ni la version arabe. Au surplus, les caractères arabes et grecs employés par Giustiniani, sont très informes (1). IV. *Philonis judæi centum et duæ quæstiones, totidem responsiones morales super Genesim*, Paris, 1520, in-folio. V. *Rabbi Mossei Egyptii dux seu director dubitantium*, etc., *in III libros divisus et summâ accuratione recognitus*, ibid., 1520, in-folio. VI. *Castigatissimi annali con la loro copiosa tavola della eccelsa ed illustrissima republica di Genova da fideli ed approbati scrittori*, Gênes, 1537, in-fol. Cet ouvrage, publié après la mort de l'auteur, a été l'objet de jugements très opposés, les uns le louant, les autres en faisant une critique amère. Giustiniani a laissé, manuscrits, 1°. le *Nouveau Testament* en hebreu, chal-

(1) Il est à remarquer que dans cet essai, comme dans ceux de la même époque, on a pris pour modèle des caractères arabes le caractère appelé maugrabin ou des Arabes d'Afrique.

déen, grec, arabe et latin, tel que son psautier; 2°. une *Description de l'île de Corse*, indiquée par Léandre Alberti dans sa Description de l'Italie. J—N.

GIUSTINIANI (JÉRÔME), poète, né à Gênes, vers 1560, de la même famille que les précédents, cultiva la littérature avec quelque succès. Il était membre de l'académie des *Argonautes* de Mantoue. On connaît de lui les ouvrages suivants : I. *Jephté*, tragédie, Parme, 1583, in-8°. II. *L'Alceste* d'Euripide, traduite en italien, Gênes, 1599, in-8°. III. *L'Ajax furieux*, traduit du grec de Sophocle, en italien, Venise, 1603, in-12. Paitoni pense qu'il avait fait cette traduction d'après celle que George Bottalero avait donnée en latin, et cherche à prouver par-là que Giustiniani ne savait pas le grec. IV. *OEdipe à Colone*, traduit en italien, ibid., 1611, in-12. V. *OEdipe roi*, ibid., 1610, in-12. Ces trois pièces sont les seules qu'il ait traduites de Sophocle. VI. *La passion du Sauveur*, tragédie, Venise, 1611, in-12. W—s.

GIUSTINIANI (HORACE), cardinal, de la même famille que les précédents, mais d'une branche pauvre, embrassa l'état ecclésiastique, et entra dans la congrégation des prêtres de Saint-Philippe de Neri. Il fut créé cardinal par le pape Paul V, et obtint ensuite l'évêché de Nocera. Grégorio Leti, écrivain très satyrique, le représente comme un esprit médiocre, qui ne laissait pas d'avoir de grandes prétentions au pontificat; et à cet effet, dit-il, il se fait faire fort rarement la barbe afin de paraître plus âgé : mais il convient cependant qu'il était irréprochable du côté des mœurs. Innocent X le fit son grand pénitencier et son bibliothécaire. Il mourut à Rome en 1649. On lui attribue le *Recueil des actes du concile de Florence*, avec des notes, Rome, 1638, in-fol. W—s.

GIUSTINIANI (ORSATTO), noble vénitien, se rendit célèbre au XVIe. siècle, non seulement par son amour pour les lettres, par son goût formé à l'école des anciens, et par ses talents poétiques, mais par un trait courageux et peu commun de piété filiale. Sa mère, attaquée de la peste en 1576, avait au sein le principal bubon, qui lui faisait souffrir des douleurs atroces; il était parvenu à un tel degré de malignité pestilentielle, que les gens de l'art refusaient d'y toucher, et de faire une opération, qu'ils jugeaient d'ailleurs inutile. Orsatto, seul, eut assez de tendresse et de fermeté pour l'entreprendre : il se fit indiquer par les médecins ce qu'il y avait à faire, et l'exécuta sous leurs yeux avec autant d'adresse que s'il eût professé l'art toute sa vie. L'opération réussit; mais, comme on l'avait prévu, elle était trop tardive. La malade succomba peu de jours après, emportant la consolation d'avoir reçu de son fils une telle preuve de dévouement. L'ouvrage de Giustiniani qui a eu le plus de réputation, est sa traduction en vers de l'*OEdipe roi*, de Sophocle, sous le titre d'*Edipo tiranno*, Venise, 1585, in-4°.: il la fit dans l'espace de peu de jours, tandis qu'il était dans sa délicieuse retraite de Pradazzi, terre qu'il possédait sur le Musone, près d'Asolo, dans la marche Trévisane. Les académiciens olympiques de Vicence donnèrent en 1584, avec une pompe extraordinaire, une représentation de cette tragédie, sur le magnifique théâtre qu'ils avaient fait bâtir à leurs frais par le célèbre Palladio, leur compatriote, et qui est encore aujourd'hui l'objet de l'admiration des voyageurs. Cette re-

présentation eut des particularités remarquables : les académiciens firent venir, pour représenter OEdipe, devenu aveugle à la fin de la pièce, le poète Grotto, à qui sa cécité avait fait donner le nom de *l'aveugle d'Adria* (*V*. Grotto). On a de plus d'Orsatto Giustiniani un recueil de *rime* ou poésies diverses, imprimées en 1600, in-8°., à Venise, avec celles de Celio Magno, son ami. Quoiqu'il s'occupât fort peu des affaires publiques, sa naissance le porta au rang de sénateur. Il mourut à Venise, en septembre 1603, âgé de soixante-cinq ans. G—É.

GIUSTINIANI (Pompée), né dans l'île de Corse en 1569, entra au service à l'âge de quatorze ans, parvint en très peu de temps au grade de colonel, fut nommé ensuite, par la cour d'Espagne, conseiller de guerre, et plus tard maréchal-de-camp dans les Pays-Bas. Au siége d'Ostende, une balle lui fracassa le bras droit; on fut obligé d'en faire l'amputation, et Giustiniani le fit remplacer par un bras mécanique en fer, ce qui lui valut le surnom de Bras-de-fer. Après la paix, Giustiniani fut encore, pendant quelque temps, gouverneur de la Frise; puis il retourna en Italie, et devint gouverneur de Candie, ensuite général et commandant en chef des forteresses, au service de la république de Venise. Le 10 octobre 1616, il fut tué d'un coup de feu, en faisant une reconnaissance avec d'autres généraux. Le sénat de Venise lui fit ériger une statue équestre, et récompensa généreusement sa veuve et ses enfants. Il avait laissé en italien, sur les guerres de Flandre, un ouvrage en six livres, qui a été traduit en latin par Jos. Gamburini, et publié sous ce titre : *Bellum belgicum*, Anvers, 1609, in-4°.; Cologne, 1611, Venise, 1612, in-8°.; Milan, 1615, in-12. B—H—D.

GIUSTINIANI (Michel), littérateur italien, naquit à Gènes le 10 avril 1612, d'une famille patricienne qui se vantait de descendre des anciens souverains de l'île de Chio. Il fit ses études sous la direction de Barthelemi Giustiniani, son cousin, évêque d'Avellino, et se rendit ensuite à Rome pour y prendre ses degrés en droit. Destiné à l'état ecclésiastique, il en portait l'habit depuis l'âge de treize ans, et jouissait déjà de plusieurs bénéfices dans le royaume de Naples. Decio Giustiniani, son cousin, évêque d'Aleria (en Corse), le choisit pour son grand-vicaire; et après la mort de Decio, le pape Innocent X le chargea de l'administration du diocèse pendant la vacance du Siége. Son goût pour la retraite lui fit refuser tous les emplois : retiré à Rome, il y partagea son temps entre ses devoirs et la culture des lettres, et mourut vers 1680. Il laissa en manuscrit quarante-quatre ouvrages dont on trouvera la liste dans la Bibliothèque napolitaine de Toppi, tom. 1er., pag. 115. Parmi ceux qu'il a fait imprimer et qui sont en grand nombre, on se bornera à citer les principaux : I. La *Vie*, en italien, de Barthelemi Giustiniani, évêque d'Avellino, à la tête d'un recueil de *Sonnets* de ce prélat; et celle du père George Giustiniani, jésuite, au-devant de ses *OEuvres spirituelles*. II. *Dell' origine della madona di Costantinopoli, o sia d'Istria, e delle di lei pretese traslationi, libri due*, Rome, 1657, in-8°. III. *Costitutioni Giustiniane ecclesiastiche, istruttive e precettive*, Avellino, 1658, in-4°. C'est le recueil des réglements et statuts publiés par les différents prélats de la famille Giustiniani. IV. *La Scio sacra del rito latino*, ibid., 1658,

in-4°. V. *Historia del contaggio d'Avellino*, Rome, 1662, in-12. C'est la description de la peste qui ravagea la ville d'Avellino pendant les années 1656 et 1657. VI. *De' vescovi e de' governatori di Tivoli libri due;* imprimés à la suite de l'*Histoire* de cette ville, par François Marzi, Rome, 1665, in-4°. VII. *Gli scrittori Liguri, parte prima,* ibid. 1667, in-4°., rare. La seconde partie est restée manuscrite : c'est la Bibliographie des écrivains de la côte de Gênes; Tiraboschi dit qu'elle aurait besoin d'être refaite et corrigée soigneusement. VIII. *Lettere memorabili*, Rome, 1675, trois parties, in-12; Naples, 1683, 2 vol. in-12. W—s.

GIUSTINIANI (Marc-Antoine), doge de Venise, succéda, en 1684, à L. Contarini, à l'époque où l'ambition du grand vézir, Cara Mustapha, rendait une guerre avec les Turcs inévitable. Les Vénitiens, pour la soutenir, contractèrent une alliance avec l'empereur Léopold I, et J. Sobieski, roi de Pologne, qui venait de battre les Turks devant Vienne. Cette guerre fut signalée par la conquête de la Morée; mais la gloire en appartient moins au doge sous le gouvernement duquel elle s'accomplit, qu'à François Morosini, commandant des troupes vénitiennes. Le sénat reconnaissant le choisit pour successeur de Giustiniani, mort en 1688. S. S—i.

GIVRI (Jean-Antoine de Mesmes, comte d'Avaux, marquis de). *V.* Avaux, tom. III, pag. 105.

GIZELIVS (Eustache), théologien du xviie. siècle, né en Russie, et qui s'attacha aux sociniens de Pologne. Il publia, en société avec Stoïnius et Schlichting, le nouveau Testament de Racau, et fit paraître à Francfort sur l'Oder, en 1626, selon Sandius, une traduction en grec de l'*Imitation de Jésus-Christ*. On a aussi de lui quelques ouvrages en langue polonaise. C—au.

GJOERANSON (Jean), savant Suédois du xviiie. siècle, entra jeune dans la carrière ecclésiastique, et parvint à une place d'archidiacre; mais il s'est fait connaître principalement par ses travaux sur les antiquités du Nord. Ayant eu occasion d'examiner le fameux manuscrit de l'Edda, qui se trouve à la bibliothèque d'Upsal, il entreprit de donner une nouvelle édition de cette production remarquable : il n'en publia cependant qu'une partie; et on lui a reproché de n'avoir pas reproduit le manuscrit assez fidèlement. Son édition n'a donc pas rendu inutile celle qu'avait donnée le savant danois Resenius, d'après un autre manuscrit que l'on regarde comme plus moderne. Gjoeranson a publié de plus, *Katlinga*, ou *De la littérature et de la religion des Goths en Suède*, Stockholm, 1747, in-fol., fig.; et *Bautil*, ou *Inscriptions runiques sur pierres suédoises*, de l'an du monde 2,000 à l'an de J.-C. 1000, Stockholm., 1750, in-4°., recueil le plus considérable de ces monuments du Nord, dont la haute antiquité n'est cependant pas généralement reconnue. C—au.

GJOERWELL (Charles-Christophe), savant Suédois, naquit le 10 février 1731, dans la province de Scanie. Il commença ses études à l'université de Lund, et les acheva à celle de Greifswald. En 1750 il fit un voyage en Danemark, en Allemagne et en France. Placé à son retour dans le département de la chancellerie royale, il y obtint le rang d'assesseur; et après avoir travaillé quelque temps à la bibliothèque royale, il reçut le titre de bibliothécaire du roi. On peut regarder Gjoerwell comme le fondateur des journaux littéraires en Suède; les feuilles

périodiques publiées auparavant par Salvius, n'étant que des nomenclatures de titres, avec des notices de peu d'étendue. Le *Mercure* de Gjoerwell eut beaucoup de succès; il commença à paraître en 1755, et fut suivi de quelques autres recueils périodiques du même auteur, qui s'était associé plusieurs hommes de lettres, et en particulier M. Bioerkegzen, attaché à la bibliothèque du roi. A la naissance du prince royal, depuis Gustave IV, Gjoerwell fonda à Stockholm une société d'éducation, qui publia des livres élémentaires. Ami intime du célèbre voyageur Bjoernstahl, il fut l'éditeur de ses Voyages. Il donna aussi au public les premiers volumes de la *Bibliothèque historique de la Suède*, par Warmholz; ouvrage important, qui continue à paraître, et qui est achevé en manuscrit. On lui doit en outre des traductions de plusieurs ouvrages français et allemands. Il était membre de quelques sociétés littéraires d'Allemagne; et il entretint pendant sa longue carrière une correspondance suivie avec Büsching, Schloezer, et d'autres savants étrangers auxquels il fournissait des mémoires sur la géographie et l'histoire de Suède. Il possédait des manuscrits précieux sur l'administration et les révolutions politiques des pays du Nord. Gjoerwell mourut le 26 août 1811. Le célèbre sculpteur Sergel a fait son buste, qui est regardé comme un des meilleurs de cet artiste, mort lui même depuis peu. C—AU.

GLABER (1) (RAOUL), historien du XIe. siècle, était né en Bourgogne; c'est du moins l'opinion des auteurs de l'Histoire littéraire de France, qui appuient cette conjecture de fortes présomptions. Sa jeunesse fut très dissipée. Un de ses oncles crut arrêter ses désordres, en le faisant admettre dans un couvent à l'âge de douze ans; mais sa conduite resta la même, et il se vit obligé de changer de maisons plusieurs fois pour éviter de justes châtiments. Guillaume, abbé de St.-Benigne de Dijon, ayant démêlé ses heureuses dispositions pour les lettres, le choisit pour le compagnon de ses voyages, et l'emmena avec lui à Suze en Italie. Glaber fit preuve dans cette ville de sagacité et de courage en démasquant un fourbe qui abusait le peuple par de fausses reliques. Mais il était d'un caractère trop indocile pour goûter les conseils de l'abbé Guillaume. Il le quitta furtivement, et se retira à St.-Germain d'Auxerre, d'où il passa ensuite dans différents autres monastères. Il mourut à Cluni vers 1050, après avoir déploré ses égarements. Son principal ouvrage est une *Chronique* qu'il avait entreprise pour plaire à l'abbé Guillaume, et qu'il termina à la prière de S. Odilon, abbé de Cluni, à qui elle est dédiée. Elle est divisée en cinq livres, et s'étend depuis l'an 900 (où finit celle de Bède) jusqu'à 1046. Cet ouvrage offre l'assemblage choquant de tous les défauts du siècle où il a été composé; mais on n'en doit pas moins le regarder comme un des monuments les plus précieux de notre ancienne histoire. « C'est là, » dit Lacurne Ste.-Palaye, qu'on » voit changer pour ainsi dire toute » la face de notre gouvernement; que » l'on voit l'origine de plusieurs mai» sons qui, tirées d'un état médiocre, » quelquefois même de l'état le plus » abject, s'élevèrent à l'ombre de » l'autorité de Hugues Capet, ou» blièrent depuis ce qu'elles lui de» vaient, osèrent se révolter contre » lui, et établirent plusieurs des

(1) *Glaber* signifie chauve, qui n'a pas de cheveux ou de poil.



» grands fiefs, dont la puissance » contrebalança souvent, depuis, celle » dont ils étaient émanés. » La Chronique de Glaber a été imprimée pour la première fois dans les *Historiæ Francorum* de Pithou, Francfort, 1546, in-fol.; elle l'a été depuis, d'après un manuscrit de la bibliothèque de De Thou, dans les *Scriptor. Francor. coœtan.* de Duchesne, tom. IV, et dans les *Rer. Gallicar. scriptor.* de dom Bouquet, tom. X. On a encore de Glaber une Vie du bienheureux Guillaume, abbé de St.-Benigne, sous ce titre: *Wilhelmi abbatis gestorum liber;* elle a été insérée dans l'*Histoire de l'abbaye de Réomé* ou Moustiers St.-Jean, par Pierre Rouvière, Paris, 1637, in-4°., dans les *Acta Sanctorum* de Bollandus au 1er. janvier, et dans les *Actes des Saints de l'ordre de S. Benoît*, par Mabillon, tom. VIII. On peut consulter le *Mémoire concernant la Vie et les ouvrages de Glaber*, par Lacurne Ste.-Palaye, dans le Recueil de l'académie des inscriptions, tom. VIII (copié par Niceron, tom. XXVIII), et la Vie de Glaber dans l'Histoire littéraire de France, tom. VII. W—s.

GLABRIO. *Voy*. ACILIUS.

GLACAN (NEIL O'), plus connu sous le nom de *Nellanus Glacanus*, savant médecin, né dans le comté de Donegall en Irlande, était fixé à Toulouse avec le titre de premier professeur en médecine, lorsque la peste désola cette grande ville au commencement du XVIIe. siècle. Il y jouit même de l'estime et de la considération la plus générale, à cause du dévouement qu'il montra en bravant la contagion pour voler au secours des malades. Glacan, ayant passé depuis en Italie, enseigna quelque temps dans l'université de Bologne, et mourut dans cette ville sans que l'on sache en quelle année. Ce médecin a laissé deux ouvrages, dont le premier mérite d'autant plus d'être rappelé, que les bibliographes se sont contentés d'en rapporter le titre: I. *Tractatus de peste, seu brevis, facilis et experta methodus curandi pestem*, Toulouse, 1629, in-12. L'auteur traite d'abord, dans cet ouvrage, de l'essence, des causes, des variétés, des signes et du prognostic de la peste, ainsi que du régime qu'il convient d'observer dans cette maladie. Il détermine ensuite l'emploi de la saignée, et celui des médicaments particulièrement purgatifs. Trois chapitres assez étendus sont employés à indiquer, 1°. les remèdes curatifs et préservatifs, recommandés par les auteurs; 2°. ceux dont l'efficacité a été reconnue par Glacan lui-même; 3°. enfin ceux qui ont été administrés populairement et avec succès. Glacan passe à la considération du charbon ou antrhax, aux complications que présentent la scarlatine, les douleurs de tête opiniâtres, une somnolence profonde, les vomissements et le cours de ventre. Vient ensuite la double indication d'une première méthode pour fumiger et lessiver les maisons, les meubles et les vêtements infectés, et d'une seconde méthode propre à sanifier les convalescents de la peste avant qu'ils rentrent dans la société. On s'aperçoit, en lisant l'ouvrage de Glacan, qu'il connaissait bien, et en remontant aux temps les plus anciens, les écrivains qui avaient traité cette matière avant lui, et qu'il avait acquis précédemment beaucoup d'expérience à Salamanque, à Valence en Espagne, et à Figeac en France. La latinité de Glacan est assez pure. Il est souvent dogmatique, et traite avec beaucoup

de hauteur les ignorants présomptueux qu'il parait avoir fréquemment trouvés sur ses pas. II. *Cursus medicus, libris tredecim propositus*, Bologne, 1655, in-4°. Ce dernier ouvrage a vieilli par suite des progrès des sciences, et sera totalement oublié, tandis que quelques pages, quelques lignes du premier, attacheront le nom de Glacan à l'histoire de la peste. D—G—s.

GLADBACH (Jean-Adolphe), médecin allemand, né en 1716 à Francfort sur le Mein, fit ses études dans cette ville, ainsi que dans celles de Hanovre, Halle et Helmstadt. C'est dans cette dernière qu'il obtint le doctorat, en 1738. Le prince de Anhalt-Zerbst le nomma son conseiller, médecin de sa cour et de la province. Il exerça ces fonctions jusqu'à sa mort, arrivée en 1785. Soit par modestie, soit qu'il manquât réellement d'un génie créateur, Gladbach n'a composé aucun ouvrage original; mais il a traduit en allemand plusieurs bons livres français: I. Le *Mémoire* de Denis Barberet, *sur les maladies épidémiques des bestiaux*, couronné, en 1765, par la société d'agriculture de Paris, avec les notes de Bourgelat, Wittemberg et Zerbst, 1770, in-8°. II. Les *Éléments de l'art vétérinaire*, de Bourgelat, Dantzig, 1772, in-8°. Le traducteur publia l'année suivante, à Zerbst, un supplément, contenant l'*anatomie du cheval*. III. Les *Expériences et observations sur la cause de la mort des noyés*, et des phénomènes qu'elle présente, faites publiquement à l'école vétérinaire de Lyon, par Champeaux et Faissole, Dantzig, 1772, in-8°. IV. Les *Expériences sur la bonification de tous les vins* par Maupin, Zerbst, 1773, in-8°. V. Le *Mémoire* de l'abbé Rozier, *sur la meilleure manière de faire et de gouverner les vins de Provence*, couronné, en 1770, par l'académie de Marseille, Zerbst, 1773, in-8°. VI. Le *Traité des affections vaporeuses des deux sexes*, par le docteur Pomme, Breslau et Leipzig, 1775, in-8°. Gladbach a publié un supplément à la Table latine raisonnée des Commentaires de Van Swieten. Ses deux dissertations inaugurales méritent à peine d'être citées : la première, *De mumiis in praxi medicâ non facilè adhibendis*, 1735; la seconde, *De herniis incarceratis sæpè non lethalibus*. — Gladbach (George-Jacques), médecin allemand comme le précédent, naquit également à Francfort, en 1736, et fut reçu docteur en 1759 à l'université de Iéna, après avoir soutenu une dissertation *sur le squirre*. Nommé conseiller, et médecin de sa ville natale, il devint, en 1785, archiâtre du comte impérial de Schœnburg, et mourut le 13 septembre 1796. Ses écrits sont en petit nombre, peu volumineux, et présentent un faible intérêt. I. *Commentatio de morbis à vestitu contra frigus insufficiente*, Francfort. II. *Disquisitio de medicamentorum absorbentium in febribus acutis præstantiâ*, Francfort, 1761, in-4°. III. *Description et figures de papillons*, 4 cahiers, Francfort, 1777, in-4°. (en allemand.) IV. *Catalogue des noms et des prix des papillons, sphinx, phalènes, ainsi que d'autres insectes, tels que les coléoptères aquatiques et terrestres, les sauterelles, les grillons, les frêlons, bourdons, guêpes, mouches, cousins*, etc. Francfort, 1778, in-8°., écrit en allemand, comme celui qui précède. Cet opuscule est pareillement rangé dans la classe des productions les plus médiocres; mais il peut servir à prouver à quel point l'entomologie est cultivée en Allemagne, puisque les insectes y sont

un objet de commerce susceptible d'un bulletin de prix courants. C.

GLAFEY (Adam Frédéric), publiciste allemand, naquit à Reichenbach dans le Voigtland, le 17 janvier 1692. Sa première éducation fut très négligée, son père, marchand ruiné, ayant été obligé de s'engager comme simple soldat. Glafey ne put entrer au gymnase qu'à l'âge de onze ans; et, réduit à l'indigence, il gagnait sa vie en chantant dans les chœurs. A l'université de Iéna, qu'il fréquenta dans la suite, la nécessité de vivre du produit de ses leçons particulières l'empêcha aussi de s'appliquer avec assiduité à ses études. Cependant, à vingt-un ans il commença déjà à publier des écrits, après avoir été gratuitement, et par ordre du duc de Saxe-Gotha, promu, en 1712, au grade de maître en philosophie. C'est aussi vers cette époque, qu'il ouvrit un cours sur le droit naturel. Il accompagna, quelques années après, deux jeunes gentilshommes allemands, à l'université de Tubingue et dans les différentes cours de l'Allemagne. Au retour de ce voyage, il fut reçu docteur en droit à l'université de Halle, s'établit à Leipzig, et continua ses leçons publiques. Il s'attira beaucoup de désagréments par deux ouvrages qu'il publia alors, les *Principes de la jurisprudence civile* et l'*Histoire de Saxe.* Néanmoins la cour de Saxe et d'autres cours étrangères, auxquelles il avait été recommandé par le comte de Seckendorf, gouverneur de Leipzig, l'employèrent à la rédaction de divers mémoires; et il fut nommé en 1726, archiviste privé de la cour de Dresde. Il mourut le 14 juillet 1753. Ce jurisconsulte, d'après le jugement de Moser, était médiocrement instruit dans l'histoire et le droit public de l'Allemagne; mais personne ne le surpassa dans l'art de susciter des prétentions et des querelles. De quarante-trois ouvrages dont il est auteur, et qui ont tous été imprimés, à l'exception de sept qu'il a rédigés par ordre de quelques souverains ou d'autres personnes de distinction, nous indiquerons seulement les suivants : I. *Diss. Juris naturæ de officiorum collisione*, Iéna, 1713, in-4°. II. *L'Eclectique méditant, communiquant ses observations philosophiques et philologiques*, etc., ouvrage périodique, ib., 1713-1714, 5 cahiers in-8°. III. La plus grande partie de l'histoire particulière de l'Allemagne dans le *Dictionnaire de l'histoire universelle*, publié par Fritsch. IV. *Précis de l'histoire de la maison électorale de Saxe*, Francfort et Leipzig, 1721, in-8°., avec gravures et pièces justificatives, Nuremberg, 1753, in-8°. Cet ouvrage lui attira beaucoup de désagréments de la part de la cour de Dresde. V. *Historia Germaniæ polemica*, ou *Précis de l'Histoire polémique de l'Allemagne*, etc., Francfort et Leipzig, 1722, in-4°. (en allemand.) VI. *Défense de cette histoire polémique contre la critique contenue dans le 77°. cahier des actes allemands, publiés à Leipzig*, 1722, in-4°. VII. *Theatrum historicum prætentionum et controversiarum illustrium*, ou *Théâtre historique des prétentions et des disputes des grands souverains et autres princes régnants en Europe, où l'on représente leur origine, les motifs, les objections, et l'état actuel des prétentions les plus importantes; précédemment publié par Christophe Hermann Schröder, continué et augmenté de moitié*, Leipzig, 1727, in-folio. J. Rousset, dans ses *Intérêts présents des puissances de l'Europe*, a traduit en

français presque tout l'ouvrage de Glafey, à l'exception de la partie qui traite des prétentions ecclésiastiques VIII. *Epistola ad Henricum, jam Comitem de Bünau, de novo instituto historiam Saxoniæ ex sigillis illustrandi*, Dresde, 1728, in-4°. IX. *Histoire pragmatique de la couronne de Bohème*, Leipzig, 1729, in-4. X. *Anecdotarum S. R. I. historiam ac jus publicum illustrantium collectio*, Dresde et Leipzig, 1734, in-8. Cette collection devait être composée de cinq volumes; mais il n'en a été publié qu'un seul. XI. *Histoire complète du droit de la nature*, Leipzig, 1739, in-4°. (en allemand), accompagnée d'une *Bibliothèque du droit de la nature et des gens*, que l'auteur avait déjà donnée, mais d'une manière moins complète, dans son *Traité du droit naturel*, 1723 et 1732. Chr. Fred. George Meister publia, en 1740 et 1741, deux *specimen* d'additions et corrections à cette Bibliographie, et entreprit ensuite sur la même matière un ouvrage plus complet, dont la première partie parut à Göttingue, 1749, in 8°. XII. *Bibliotheca Rinckiana*, avec une préface par Glafey, Leipzig, 1747, in-8°.; catalogue important pour les bibliographes. Parmi les ouvrages inédits de Glafey, on distingue: *Deductio juris et facti pro asserendâ superioritate territoriali regiæ majestatis Sardiniæ, quâ ducis Montisferratensis in loca et castra Millesimi, Crucis ferreæ, Alteris, Mallarum, Cayri, Rochæ vignalis, Deghi*, etc. *aliaque feuda Langharum, contra Dn. Franc. Dom. comitem Millesimi et agnatos Carettenses, aliosque Langharum vasallos, litis hujus socios*; et *Jus regiæ majestati Sardiniæ in marchionatum Novelli et Montis competens vindicatum, hujusque investitura diutiùs non deneganda;* et enfin *Responsiones ad quæstiones novem.* Glafey avait composé ce dernier ouvrage d'après les ordres qu'il avait reçus du ministre du roi de Sardaigne. B—H—D.

GLANDORP (Jean), savant littérateur, né à Munster au commencement du XVIe. siècle, étudia à l'académie de Wittemberg, sous le célèbre Mélanchthon, et acquit sous cet habile maître une connaissance très étendue des langues anciennes. Il s'appliqua ensuite à la théologie; et ayant été admis au saint ministère, il argumenta publiquement, en 1533, contre les anabaptistes, avec beaucoup de succès. Nommé recteur du gymnase d'Hanovre, il fut obligé de se démettre de cet emploi, en 1555, par les intrigues des professeurs, et se retira à Goslar, où il fut suivi par le plus grand nombre de ses élèves. Les magistrats de cette ville lui offrirent la direction de l'école publique; et il commençait enfin à jouir de quelque tranquillité, lorsque de nouvelles traverses vinrent troubler sa vie. La mauvaise conduite de son épouse l'avait déterminé à se séparer d'elle; le pasteur voulut le contraindre à la reprendre, et Glandorp préféra renoncer à sa place plutôt que de vivre avec une femme qui le déshonorait. Accueilli à Marbourg, il y obtint la chaire d'histoire en 1560, et mourut le 22 février 1564 (1). On a de lui: I. *Sylva carminum elegiacorum in enarrationem Commentariorum C. Julii Cæsaris de bello gallico et civili*, 1551. II. *Disticha sacra et moralia*, Magdebourg, 1559. III. *Descriptio gentis Antoniæ inter Ro-*

(1) König, *Bibl. vet. et nova*, dit qu'il mourut à Erfurt en 1563; Saxius croit qu'il vivait encore en 1578.

manos non postremæ, Leipzig, 1559, in-8°. IV. *Descriptio Juliæ gentis, Romanas inter familias neutiquam postremæ*, Bâle, 1576, in-8°. Ce fut Ambroise Glandorp, son fils, qui publia cet ouvrage, avec la seconde partie des *Disticha moralia*. V. *Onomasticon historiæ romanæ*, Francfort, 1589, in-fol. (1); ouvrage plein d'érudition, et précédé d'une savante préface, par Reineccius. VI. Des *Notes* sur les Commentaires de César, Leipzig, 1574; et sur les Epîtres familières de Cicéron, Bâle, 1580, publiées également par Reineccius. On trouve plusieurs pièces de Glandorp dans les *Deliciæ poëtar. Germanor.*, tome III. — Eberhard-Théophile GLANDORP ou GLANDORF, autre philologue allemand, quatrième bibliothécaire à l'université de Göttingue, et depuis 1780 co-recteur du gymnase d'Anspach, né en 1750 à Wimpfen en Souabe, mort le 2 novembre 1794, a donné une édition des vers dorés de Pythagore, enrichie de notes et de variantes, sous ce titre : *Sententiosa vetustissimorum gnomicorum quorundam poëtarum opera*, Leipzig, 1776, in-8°. On a aussi de lui, tant en latin qu'en allemand, plusieurs Dissertations ou Opuscules académiques; nous indiquerons les suivants : I. *Comparationem recentiorum poëtarum, præsertim anglorum, cum antiquis, domi à pueris instituendam, scholasticum esse exercitium admodùm probabile*, Anspach, 1781, in-4°. II. *Idiomata græca quâ ratione sint scholis tradenda?* ibid., 1782, in-4°. W—s.

GLANVILL ou plutôt GLANVIL (BARTHELEMI), franciscain anglais du XIVe. siècle, de la famille des comtes de Suffolk, paraît avoir étudié à Oxford, à Paris et à Rome. Il composa des sermons, qui furent imprimés à Strasbourg en 1495, et un ouvrage curieux, intitulé, *De proprietatibus rerum*, où il a fondu les idées d'Aristote, de Platon et de Pline avec ses propres observations. Cet ouvrage, divisé en dix-neuf livres, traite de Dieu, des anges et des diables, de l'ame et du corps, des animaux, etc. Quelques exemplaires contiennent un vingtième livre, qui n'est pas de lui, sur les nombres, les poids, les mesures, les sons, etc. L'ouvrage de Glanvil, qui est un des premiers sur lesquels s'est exercé l'art de l'imprimerie, a été traduit en anglais, et imprimé ainsi par Wynkyn de Worde, avec beaucoup de luxe. On en trouve une analyse très étendue et très exacte dans le 2e. vol. des *Antiquités typographiques*, par M. Dibdin : il a aussi été traduit en français (*Voy.* CORBICHON). X—s.

GLANVILL ou GLANWILE (JOSEPH), né à Plymouth en 1636, élève de l'université d'Oxford, obtint, en 1666, la cure d'Abbeychurch, à Bath; devint, en 1678, prébendier de l'église de Worcester, et mourut à Bath, le 16 novembre 1680, à l'âge de quarante-quatre ans. Cet écrivain, le premier qui, en Angleterre, ait présenté le scepticisme sous une forme systématique, mérite une attention plus marquée que celle qui lui a été accordée jusqu'à ce jour; on est étonné de voir que Brucker ne lui ait donné aucune place dans son Histoire critique de la philosophie. Il y a deux sortes de scepticismes essentiellement distincts, dont l'un, en professant un doute absolu, tendrait à condamner la raison humaine à une léthargie mortelle; dont l'autre, ne pro-

(1) Une prétendue édition de 1598, citée par Lenglet Dufresnoy, ne doit son existence qu'à une faute d'impression.

duisant qu'un doute relatif, excite au contraire la raison, par une sage défiance d'elle-même, à un plus sévère examen. Le premier n'est qu'une arme de destruction; le second est un instrument de censure et d'épreuve. C'est au second que Glanville voulut donner un appareil systématique, en traçant une route moyenne entre le dogmatisme, qui affirme tout aveuglément, et le pyrrhonisme qui nie tout d'une manière aussi aveugle. Deux partis existaient alors en Angleterre; l'un abusait du nom de la philosophie pour accréditer l'athéisme; l'autre abusait du nom de la religion pour justifier la superstition: Glanvill déplorait ce double égarement; il sentit que la philosophie elle-même invoquait une réforme; il travailla à la préparer plutôt qu'à l'exécuter lui-même: c'est sous ce point de vue que ses écrits doivent être étudiés et jugés. Les deux principaux, tous deux en anglais, sont, l'un: *La vanité du dogmatisme*, ou *de la confiance dans nos opinions, rendue manifeste dans un traité sur les bornes étroites et l'incertitude de nos connaissances et de leurs principes, avec des réflexions sur le péripatéticisme, et une apologie de la philosophie*, 1661, in-8°.; l'autre: *Scepsis scientifica*, ou l'*ignorance avouée, chemin de la science, essai sur la vanité du dogmatisme et de la confiance dans nos opinions*, suivi d'une réponse à Thomas Albius, Londres, 1665, in-4°. Le dernier de ces deux écrits lui valut l'honneur d'être reçu membre de la société royale de Londres. Montaigne et Charron paraissent lui avoir servi de guide; et il a beaucoup emprunté à l'un et à l'autre: il parcourt les principaux objets des connaissances humaines, et s'attache à montrer, à l'égard de chacun d'eux, la faiblesse et l'impuissance de la raison. La doctrine péripatéticienne, et les systèmes de Descartes qu'il paraît spécialement avoir en vue de combattre, lui fournissent eux-mêmes des armes: il essaie de trouver aussi dans les rapides progrès que la physique avait obtenus à cette époque, des motifs pour mieux faire sentir notre ignorance dans l'étude de la nature. Hobbes est l'objet fréquent de ses critiques. En général, il cherche à prévenir l'abus des spéculations rationnelles; et c'est dans les écarts auxquels elles ont conduit, qu'il prend les considérations propres à inspirer cette défiance. Ses vues sur la source des erreurs humaines sont présentées avec beaucoup de netteté et de méthode, souvent d'une manière neuve. La manière dont il traite la grande question de la causalité est d'autant plus remarquable, qu'elle semble avoir ouvert la route à Hume, dans une recherche qui a produit de nos jours une des plus grandes révolutions que la philosophie ait éprouvées. Suivant lui, nous savons seulement que les choses se rencontrent et se suivent, mais non qu'elles s'engendrent; nous voyons leur rapport de coïncidence, mais non le nœud qui les unit: ainsi la relation de l'effet à sa cause est pour nous un fait, et non une loi véritable. Glanvill compare le dogmatisme à une prison étroite dans laquelle l'esprit humain est enfermé, et hors de l'enceinte de laquelle ses regards ne peuvent s'étendre: « Fruit de l'ignorance et de » l'orgueil, le dogmatisme est le père » des erreurs; le scepticisme est ap» pelé à lui servir de remède, non par » des négations aussi arbitraires, mais » en pesant avec impartialité les » preuves. » On comprend qu'à l'époque surtout où il écrivit, Glanvill dut être pris par un grand nombre de lec-

teurs pour un sceptique absolu, et dut être traité comme tel; les partisans des systèmes régnants voient souvent avec plus d'humeur les hommes qui provoquent les discussions, que ceux qui rejettent leurs doctrines sans examen : Glanvill fut donc vivement attaqué ; il se justifia dans sa réponse à Thomas Albius : il entreprit aussi l'apologie de la philosophie, et il crut que ce droit appartenait surtout à ceux qui la rappelaient dans sa véritable carrière. Chose singulière et qui n'est cependant pas sans exemple ! cet écrivain, qui avait non-seulement montré mais exagéré la faiblesse de la raison humaine, lui paya lui-même un étrange tribut; et, après avoir combattu le dogmatisme scientifique, non seulement il céda lui-même à des superstitions vulgaires, mais il entreprit de les accréditer dans ses *Considérations philosophiques touchant l'existence des sorciers et de la sorcellerie*, publiées en 1666, in-4°. L'aventure d'un prétendu tambour qu'on entendait, disait-on, toutes les nuits dans la maison d'un habitant du comté de Wilt, aventure qui fit beaucoup de bruit en 1663, et qu'on suppose avoir fourni à Addison l'idée de la comédie du *Tambour*, semble avoir donné occasion à cet ouvrage. On pourrait croire qu'il ne fut qu'un simple jeu de la part de Glanvill, et que notre philosophe avait seulement pour but de tourner en ridicule la crédulité de ses compatriotes. Mais cet écrit donna lieu à une controverse qui ne finit qu'avec la vie de Glanvill. Il laissa à sa mort un écrit intitulé: *Sadducismus triumphans*, qui fut imprimé en 1681, in-8°., réimprimé avec des additions en 1682, et traduit en allemand en 1701; il y avait rassemblé vingt-six relations du même genre que celle du *Tambour*, pour établir, sur une suite de faits, l'opinion qu'il avait exprimée dans ses *Considérations philosophiques*. Glanvill soutint une cause plus honorable, lorsqu'il entreprit l'apologie de la société royale de Londres, sous le titre de *Plus ultrà*, ou *Progrès et avancement de la science, depuis le temps d'Aristote*, 1658, in-12. Il avait cherché à réfuter un ecclésiastique qui avait prétendu qu'Aristote réunissait plus de connaissances qu'on n'en pouvait trouver dans cette société, ou même dans le XVIIe. siècle tout entier. Il s'attira, par-là, à lui-même, un adversaire assez violent dans la personne de Stubs, médecin de Warwick : mais après une dispute fort animée, il n'en fit pas moins l'éloge de son antagoniste dans son sermon funéraire, lorsque celui-ci fut enlevé à la vie par un accident. On a encore de J. Glanvill les productions suivantes : I. *Lux orientalis*, 1662. II. *Philosophia pia*, ou *Discours sur le caractère religieux, et la tendance de la philosophie expérimentale*, 1671, in-8°. III. *Essais sur différents sujets de philosophie et de religion*, 1676, in-4°. IV. Un *Essai sur l'art de prêcher*, 1678, in-8°. V. Des *Sermons*. On a aussi publié après sa mort, en 1681, des sermons et autres ouvrages posthumes, en un volume in-4°. Son style est clair, facile et animé. D—G—o.

GLAPTHORNE (Henri), auteur dramatique anglais, vivait sous le règne de Charles Ier. Ses pièces, qui eurent un grand succès dans le temps, sont aujourd'hui entièrement abandonnées, quoiqu'elles ne soient pas sans mérite. Elles sont au nombre de neuf, tant tragédies que comédies, parmi lesquelles nous citons *Albert Wallenstein* et la *Vestale*. Il a aussi écrit un volume de

poésies, adressées à sa maîtresse, sous le nom de *Lucinde*. X—s.

GLAREANUS (Henri-Loriti), surnommé du lieu de sa naissance), l'un de ceux qui contribuèrent le plus à l'avancement des lettres au XVIe. siècle, naquit dans le canton de Glaris en 1488. C'était un homme d'un savoir prodigieux; théologie, philosophie, géographie, histoire, chronologie, mathématiques, astronomie, toutes ces sciences étaient de son ressort, et il n'en est pas une seule sur laquelle il n'ait donné des ouvrages remarquables pour le temps où ils ont été composés: c'était en outre un critique assez judicieux; il aimait les arts, surtout la musique, et il faisait des vers latins qui étaient fort goûtés. Il enseignait les mathématiques à Bâle en 1515, et y occupa une chaire de philosophie à divers intervalles (1) jusqu'en 1529: mais ne voulant prendre aucune part aux troubles religieux qui éclatèrent alors en cette ville, il se retira à Fribourg en Brisgau, où il ouvrit une école d'histoire et de littérature. Sa réputation y attira un grand nombre d'élèves, qui répandirent ensuite le goût des lettres dans toute l'Allemagne. L'empereur Maximilien Ier. décerna à Glareanus le laurier poétique en 1512, et lui fit présent d'un anneau d'or en récompense d'une pièce de vers qu'il avait chantée devant ce prince en s'accompagnant des instruments. L'humeur de cet érudit était fort enjouée, et l'on cite de lui quelques bons mots: elle devint triste avec l'âge. Il passa ses dernières années dans une retraite absolue, et mourut à Fribourg, le 28 mai 1563, à 75 ans. Erasme, son ami, fait l'éloge de Glareanus dans plusieurs de ses lettres, et loue ses mœurs et sa sobriété non moins que l'étendue de ses connaissances. Il paraît que cette amitié se refroidit dans la suite; ce qu'on attribue à un peu de jalousie de la part d'Erasme, qui voyait avec peine que Glareanus le raillait quelquefois un peu trop vivement sur son système de prononciation de la langue grecque, et passait pour être plus profond que lui, sur l'histoire et les antiquités. Quoi qu'il en soit, on observa qu'Erasme, dans son testament, ayant donné des témoignages de son affection à tous ceux de ses amis qui se trouvaient à Bâle ou dans les environs, n'y oublia que Glareanus. Il est vrai que cette omission fut réparée par son héritier (Bonif. Amerbach), qui fit présent à ce dernier d'un beau vase d'argent qui avait appartenu à Erasme. Vossius et Juste Lipse ont aussi rendu justice au zèle de Glareanus pour les bonnes études. On a de lui des notes sur Horace, sur les Métamorphoses d'Ovide, sur Lucain, sur le livre de Cicéron De la vieillesse, sur les fragments de l'Histoire romaine de Salluste, sur Valère Maxime, Suétone, Eutrope, les commentaires de César, les histoires de Tite-Live, de Denis d'Halicarnasse, etc. Ses remarques sur Tite-Live furent critiquées par Sigonius. Glaréanus lui répondit par une lettre adressée à Jean Hervagius, et imprimée à Padoue en 1557. Parmi ses autres ouvrages on se contentera de citer: I. *De Geographia liber*, Bâle, 1527, in-4°., réimprimé plusieurs fois in-8°. et in-fol., dans le XVIe. siècle. Il traite, dans l'introduction, de l'état de la géogra-

(1) Sur la recommandation d'Érasme, il obtint en 1521 une place de professeur de belles-lettres au collége royal de France, et l'occupa pendant trois ans, *per triennium ibi hæsit et stipendio regio usus*, dit Melchior Adam, pag. 237. Il s'y lia particulièrement avec le Febvre d'Étaples et avec J. Lascaris, sous lesquels il se fortifia encore dans la connaissance de l'hébreu et du grec. Goujet n'a pas connu ces détails, et a cru mal à propos que ce professeur n'avait pas été accepté. (*Mém. sur le collége Royal*, I, 61, édit. in-12.)

phie chez les anciens. II. *Helvetiæ Descriptio* (en vers); *De quatuor helvetiorum pagis; Pro justissimo helvetiorum fœdere panegyricus*, Bâle, 1514, 1515, avec des notes d'Oswald Geishæusler (en latin *Myconius* ou *Molitor Lucerinus*); ibid. 1519, in-4°. de 71 pag.; ibid. 1554, in-8°. de 93 pag., et dans le tom. 1er. des *Script. rerum Germanicar.*, de Schard et dans le *Thesaur. hist. Helvet.* de J. Conrad Fuessly. Manfred Barbarin mit cet ouvrage en musique, sous ce titre : *Quinque vocibus cantiones elegantissimæ in gratiam et laudem tredecim urbium Helvetiæ*, Bâle, 1558, in-8°. de 102 pag. La pièce sur l'alliance des cantons Suisses valut de leur part, à l'auteur, un présent de dix écus d'or. III. *Panegyricus ad Maximilianum imperatorem*, dans les *Scriptor. rerum Germanic.* de Freher, tom. II. IV. *Annotationes in Tacitum de moribus Germanor. et populis Germaniæ*, Bâle, 1574, et dans le 1er. vol. du *Schardius redivivus*. V. *Judicium in P. Terentii carmina per omnes comœdias*, Lyon, 1540, in-8°. VI. *Isagoge in musicam*, Bâle, 1516. VII. *Dodecachordon*, Bâle, 1547, in-fol. de 400 pag.; ouvrage curieux en ce qu'il fait connaître l'état de la musique pratique au commencement du XVIe. siècle. L'auteur établit les douze tons du chant ecclésiastique, et donne sur chacun, d'après les chefs-d'œuvre des meilleurs maîtres du temps, un choix de pièces à 2, 3, 4, ou 5 parties, etc. VIII. *De arte musicâ*, Bâle, Henripierre, 1549, in-fol., cité par Draud et par l'*Athenæ Rauricæ* (1). IX. *De ponderibus et mensuris*, Bâle, 1550, in-fol. X. *Libellus de asse et partibus ejus*, ibid., 1550, 1554, in-fol. XI. Des vers dans les *Deliciæ poëtar. Germanor.* tom. III. On peut consulter pour plus de détails les *Vitæ philosophor. Germanor.* par Melchior Adam, et surtout l'*Athenæ Rauricæ*. — Il paraît que c'est à un autre Henri GLAREANUS qu'il faut attribuer l'*Agon divorum Felicis, Regulæ et Exuperantii*, inséré, dans l'*Hist. eccles.* d'Hottinger, tom. VIII., pag. 1061–1077, et la traduction latine de la vie de S. Bernard de Menthon, rapportée dans la *Biblioth. Coloniensis* d'Hartzeim, pag. 124. W—s.

(1) Cette citation n'est peut-être relative qu'aux éclaircissements et aux figures que Glareanus a jointes au traité *De arithmeticâ* et *De musicâ* de Boece, dans la belle édition qu'il a donnée des Œuvres de cet illustre Romain, Bâle, Henri-Pierre, 1570, in-fol. La préface de Glareanus est datée du premier mars 1546.

GLASER (CHRISTOPHE), chimiste distingué, vivait sous le règne de Louis XIV, dont il fut le pharmacien ordinaire. Il quitta la Suisse, sa patrie, pour venir étudier en France, professa la chimie à Paris et fut apothicaire du duc d'Orléans. Ses ouvrages imprimés sont : I. *Traité de la chimie*, Paris, 1663; 1667, in-8°.; 1673, in-12. II. *Hodegus chymicus*, Iéna, 1684 et 1696, en allemand. III. *Novum laboratorium medico-chymicum*, Nuremberg, 1677, en allemand. Son Traité de chimie fut réimprimé en 1688 à Paris, et traduit en anglais. Glaser avait adopté les principes de Paracelse; mais son style était plus clair et plus concis. C'est à lui que l'on doit la connaissance du sulfate de potasse, dont il décrivit les propriétés et qui porta long-temps le nom de sel polychreste de Glaser. Il le préparait en faisant détonner dans un creuset un mélange de nitre et de soufre. Glaser fut un savant estimable; mais on chercherait vainement dans ses ouvrages l'explication satisfaisante d'un seul phénomène chimique, ou un fait qui fût mieux présenté que dans les ouvrages modernes. C. G.

GLASER (Jean-Henri), naquit à Bâle en 1629, et y mourut en 1675. Il étudia la médecine, fit un long séjour en France, et occupa, depuis 1665, différentes charges à l'université de sa ville natale, où il fut successivement professeur en grec, en anatomie, en botanique, et enfin recteur en 1671. Outre plusieurs dissertations qu'il a données, il a célébré dans un discours imprimé en 1661, la mémoire de Jérome Bauhin. En 1680 a paru à Bâle, in-8°., son *Traité du cerveau.* Il a aussi publié un *Traité du rhumatisme.* U—i.

GLASER (Jean-Frédéric), physicien allemand, né à Wasungen dans le comté d'Henneberg en Franconie, le 3 septembre 1707, était fils d'un exécuteur de la haute justice (1). Il se distingua dès ses jeunes ans, par son application à l'étude de la physique et de la médecine. Après avoir obtenu, à Harderwyk, le degré de docteur, il exerça la profession de médecin, d'abord à Wasungen, et ensuite à Suhla dans le duché de Saxe-Meinungen, et fut enfin nommé, en 1781, par le duc de Saxe-Gotha, conseiller aux mines. Il mourut le 7 décembre 1789, après avoir rempli, jusqu'aux derniers moments de sa vie, avec un zèle infatigable, les devoirs de son état. Glaser possédait des connaissances très-étendues, non-seulement en médecine, mais aussi en physique et dans les sciences économiques. Un incendie qui, en 1753, réduisit en cendres la ville de Suhla qu'il habitait, l'engagea à s'occuper, pendant plusieurs années, de la recherche des moyens de garantir les maisons et de sauver les meubles de ce danger. Il en indiqua deux, et leur efficacité fut démontrée par des expériences. Le premier, qui sert à préserver de l'incendie, consiste dans une espèce d'enduit composé de terre glaise, d'argile, de farine de seigle, et d'un sable très fin, dont on couvre toute la charpente de la maison. Le second, destiné à éteindre les incendies, consiste dans l'emploi de la lessive des cendres de bois : mais, malgré les résultats avantageux des expériences et la simplicité du moyen, le public n'a pas encore tiré grand parti de ces découvertes. Glaser a publié neuf ouvrages sur cet objet. Nous indiquerons seulement les suivants : I. *Mémoire sur la manière de préparer les bois de construction pour pouvoir résister aux incendies*, Dresde et Leipzig, 1762, in-8°. II. *Mémoire sur le perfectionnement des établissements de secours contre les incendies dans les petites villes et villages*, ibid., 1775, in-8°. Ces deux mémoires ont valu des prix à leur auteur. III. *Une dissertation sur les chenilles qui dévastent les arbres fruitiers, et sur les moyens de les détruire*, Francfort et Leipzig, 1774, in-8°.; ibid., 1780, in-8°., avec gravures. B—h—d.

(1) Les exécuteurs de la justice, en Allemagne, pratiquent assez communément la médecine, et vendent cher leurs consultations et leurs remèdes, qui sont au moins aussi recherchés par le peuple que ceux des médecins, surtout dans les petites villes.

GLASS (Salomon), l'un des plus célèbres théologiens protestants du XVIIe. siècle, naquit à Sundershausen en 1593. Après avoir terminé ses études, il fut chargé d'enseigner la théologie à l'université de Iéna, et s'acquitta de cet emploi avec beaucoup de distinction ; il fut ensuite nommé surintendant des églises et des écoles du duché de Saxe-Gotha, et mourut dans l'exercice de cette place, à Gotha, le 27 juillet 1656, à l'âge de 63 ans. Michel Walter prononça son oraison funèbre. De tous les ouvrages de Glass, celui qui a le plus contribué à sa ré-

putation, est son *Philologiæ sacræ libri duo, quibus S. Scripturæ stylus, litteratura, sensus expanditur*, Iéna 1623. Les éditions en sont très multipliées; on se contentera de citer, comme les meilleures, celles de Leipzig, 1705 et 1713, et celle d'Amsterdam, 1711, in 4°. J.-A. Dathe en a donné une, revue, corrigée, et où les matières sont disposées dans un nouvel ordre, Leipzig, 1776, 2 v. in-8°. (*V.* DATHE.) L'ouvrage est divisé en cinq livres; les deux premiers contiennent des observations générales sur le style et le sens des Ecritures; les deux suivants renferment la grammaire, et le cinquième la rhétorique sacrée. L'édition de 1705, qu'on doit à Jean-Godefroi Olearius, contient, en outre, la logique sacrée, ou plutôt, les fragments que Glass avait laissés de cet ouvrage, qui aurait complété le cours d'études d'un théologien. Il parut une seconde édition de cette logique, la même année, à Iéna, in-4°. Glass n'avait que trente ans, lorsqu'il publia les premières parties de ce grand ouvrage, qui lui assure un rang distingué parmi les critiques, mais où l'on regrette de trouver des déclamations contre les catholiques, fort étrangères à son sujet. On citera encore de lui : I. *Institutiones grammaticæ ebreæ*, Iéna, 1623, in-4°. II. *Loci theologici*, Gotha, 1661, in-8°. III. *Exegesis evangeliorum et epistolarum*, Nuremberg, 1664, 2 vol. in-fol. IV. *Christologia Mosaica et Davidica; Onomatologia Messiæ prophetica.* La meilleure édition de ces deux ouvrages est celle qu'en a donnée Thomas Crenius, Leyde, 1700, in-4°. Ce volume contient encore quelques opuscules du même auteur. V. *Disputationes in Augustanam confessionem.* W—s.

GLASS (JEAN), né, en 1698, à Dundée en Ecosse, était ministre d'une paroisse voisine de son pays natal, lorsqu'il s'avisa de publier, en 1727, un traité où il se proposait de prouver que l'établissement civil de la religion était contraire à l'esprit du christianisme. Il fut déposé, et devint le chef d'une nouvelle secte appelée en Ecosse *Glassites*, et en Angleterre *Sandemoniens;* mais sa doctrine, d'ailleurs extrêmement rigide, trouva peu de faveur et n'eut qu'un fort petit nombre de partisans, malgré les écrits qu'il composa pour la justifier, et qui ont été publiés à Edimbourg en 4 vol. in-8°. Il mourut à Dundée, en 1773, âgé de 75 ans. — GLASS (Jean), fils du précédent, naquit à Dundée en 1725, et fit d'abord plusieurs voyages aux Indes Occidentales en qualité de chirurgien; mais le peu de goût qu'il avait pour sa profession lui fit accepter ensuite le commandement d'un vaisseau marchand appartenant à la ville de Londres, et il s'engagea dans le commerce du Brésil : il s'embarqua pour cette contrée en 1763, avec sa femme et sa fille. Il revenait à Londres, et était en vue de la côte d'Irlande, lorsque quatre des matelots de son vaisseau formèrent un complot, et l'égorgèrent, lui, sa famille, le contremaître et quelques autres personnes. Ces scélérats ayant chargé leur batelet de dollars, coulèrent le vaisseau à fond, et allèrent débarquer à Ross: mais ils ne jouirent pas du fruit de leur crime; ils furent arrêtés à Dublin, et exécutés en 1765. Glass était un homme de mérite et de talent. On a de lui une *Description de Téneriffe, avec les mœurs et coutumes des Portugais qui y sont établis*, 1 vol. in-4°. X—s.

GLASSE (SAMUEL), théologien anglican, l'un des chapelains ordinaires du roi, et prebendier de St-Paul, à Londres, se distingua comme prédica-

teur et comme magistrat. On a de lui, outre des sermons imprimés séparément : I. *Cours de leçons sur les fêtes religieuses*, 1797, in-8°. II. *Explication claire et pratique des commandements*, 1801, in-8°. III. *Adresse d'une Dame de qualité à ses enfants, au dernier période d'une maladie de langueur*, ouvrage indiqué comme traduit du français, 1777, 1779, 2 vol. in-8°. Ce théologien est mort à Londres, le 27 avril 1812, à 79 ans. — Son fils, GLASSE (George-Henri), recteur d'Hanwell, dans le comté de Middlesex, chapelain du duc de Cambridge et du lord Sefton, mort le 30 octobre 1809, à l'âge de 50 ans, unissait beaucoup d'esprit et d'érudition à une imagination brillante. Possesseur d'une fortune considérable, son goût pour le luxe, et pour les plaisirs de la table, le plongea dans des embarras qui, joints à d'autres dégoûts, paraissent avoir abrégé sa vie. Il a publié, entre autres ouvrages : I. Une traduction en vers grecs, de la tragédie de *Caractacus*, par Mason, 1781. II. Une autre du *Samson Agonistes*, de Milton, accompagnée d'une version latine, 1788. III. *Contemplations sur l'Histoire sainte*, rédigées en langage moderne, d'après les ouvrages de l'évêque Hall, 1793, 4 vol. in-8°. X—s

GLATIGNY (GABRIEL DE), né à Lyon, le 10 octobre 1690, succéda en 1717, à son père, dans la place d'avocat-général en la cour des monnaies de cette ville. Il était membre de l'académie de Lyon, et y est mort le 24 mai 1755. Ses harangues au palais et ses discours académiques ont été recueillis sous le titre de : *OEuvres posthumes de Monsieur de* ***, Lyon, 1757, petit in-8°. Les harangues sont au nombre de sept; les dissertations académiques sont au nombre de onze, parmi lesquelles on remarque les suivantes : *Sur la bibliothèque d'Alexandrie; — Vie de P. Rutilius Rufus; — Sur la vie d'Héraclite; — Sur l'origine des communes* (qu'il trouve dans les villes municipales des Romains, et dont Louis-le-Gros ne fut que le restaurateur); — *Sur les auteurs qui ont écrit sur la guerre de Troie; — Sur l'usage des dictionnaires, et sur les grammairiens.* A. B—T.

GLAUBER (JEAN-RODOLPHE), chimiste allemand, né au commencement du XVIIe. siècle, est un des hommes qui se sont occupés du grand-œuvre avec le plus d'ardeur. Plein d'amour et d'enthousiasme pour le merveilleux, il s'abandonna sans réserve aux idées extravagantes qui régnaient de son temps en chimie. Ses longs et pénibles travaux, poursuivis avec une persévérance infatigable et un courage digne d'un plus noble objet, furent presque toujours dirigés vers la recherche de la panacée, de la pierre philosophale et autres chimères dont les alchimistes se berçaient l'imagination. Infatué de la doctrine des adeptes, il passa en quelque sorte sa vie sur les matras et sur les fourneaux; et ce n'est pas sans raison qu'il fut regardé comme un second Paracelse. Non moins présomptueux que son modèle, il se vantait de la découverte de plusieurs secrets merveilleux. Soit qu'il fût véritablement convaincu de la réalité de ses inventions, soit qu'à l'exemple des charlatans de toutes les classes, il se proposât de faire son profit de l'ignorance et de l'aveugle crédulité des hommes; il eut l'art de séduire beaucoup de monde par des promesses aussi vaines qu'exagérées. On lui reproche même d'avoir fait un vil trafic de ses prétendus secrets, qu'il vendait quelquefois, un prix excessif, à plu-

sieurs personnes différentes; ce qui ne l'empêchait pas de les publier ensuite sous son nom, pour augmenter sa réputation. Dépourvu de l'instruction et de la force d'esprit nécessaires pour tirer de justes conséquences des nombreuses expériences auxquelles il se livrait avec assez d'habileté, Glauber n'est parvenu qu'à un rang subalterne parmi les chimistes. Toutefois il a découvert plusieurs faits importants, qui ont puissamment concouru à mieux faire connaître certains sels et plusieurs métaux, et qui ont eu, par la suite, une influence marquée sur les progrès ultérieurs de la chimie et de la matière médicale. C'est ainsi qu'en examinant le résidu de la décomposition du sel marin, par l'acide sulfurique, ce laborieux chimiste découvrit le sulfate de soude (sel admirable de Glauber), auquel son nom est irrévocablement attaché. Ce qu'il a écrit sur les bains à sec et sur les fumigations sulfureuses, pourrait, sous certains rapports, le faire regarder comme l'inventeur des bains de vapeurs par encaissement, dont on a récemment présenté la découverte comme nouvelle. Il est également l'inventeur de plusieurs médicaments chimiques, dont l'usage s'est conservé dans la plupart des pharmacopées. On lui doit encore un grand nombre d'ouvrages dont on peut voir la liste exacte (au nombre de trente-deux) dans le curieux article que lui a consacré Adelung, au tome IV de son *Histoire de la folie humaine*, et dont le recueil a été imprimé en plusieurs volumes in-8°. et en deux volumes in-4°., Francfort, 1658, 1659, et traduit en anglais par Pack, Londres, 1689, in-fol.; nous indiquerons seulement les principaux. I. La *Prospérité de la Germanie* (*Deutschlands Wollfahrt*), Amsterdam, 1656, in-8°.; souvent réimprimé. La première partie de ce mince opuscule traite de l'art de tirer, du vin, du blé, etc., une sorte d'extrait susceptible de se conserver long-temps, d'être transporté, à peu de frais, à de grandes distances, et de former avec de l'eau, et à volonté, du vin, du pain, etc. La deuxième partie traite des minéraux. II. *Furni novi philosophici*, ou *Description d'une nouvelle manière de distiller*, etc., Amsterdam, 1648, in-8°., fig.; traduit en français par Duteil, Paris, 1659, in-8°. C'est un ouvrage de pure alchimie, dans lequel l'auteur se complaît à donner de prétendus préceptes, pour opérer la transmutation des métaux, et pour changer les minéraux, les végétaux et les animaux en médicaments salutaires. III. *De medicinâ universali sive de auro potabili vero*, Amsterdam, in-8°., 1658. « Un grand volume, s'écrie » Glauber dans son enthousiasme, ne » suffirait pas pour faire connaître » toutes les vertus de ce puissant mé» dicament. » Toutefois cet opuscule en donne un assez bel échantillon. IV. *Miraculum mundi*, in-8°., fig., Amsterdam, 1653. Ce grand miracle se réduit à la ridicule prétention de dévoiler les phénomènes de la nature, et à quelques procédés, soit réels, soit illusoires, pour retirer le nitre de toutes les substances minérales, végétales et animales. V. *Pharmacopœa spagyrica*, in-8°., Amsterdam, 1654. L'auteur y indique les moyens certains, selon lui, d'extraire des médicaments de tous les corps des trois règnes de la nature. VI. *De tartaro ex vini fæcibus*, in-8°., 1655. L'extraction du tartre de la lie du vin est l'objet de cet opuscule, qui, plus raisonnable que la plupart des ouvrages de l'auteur, a été traduit en latin. VII. *Dissertatio medica her-*

melica et catholica magni naturæ magisterialis mysterii, in-8°., Francfort, 1656. Dévoiler les mystères les plus secrets de la nature, exposer au grand jour les phénomènes du monde, telles sont les modestes prétentions de l'auteur, tel est le but de cet ouvrage, où l'on ne trouve rien de positif que quelques procédés chimiques sur l'extraction du nitre. VIII. *Consolation des navigateurs*, in-8°., Amsterdam, 1657. C'est un moyen de remédier aux privations auxquelles on est exposé dans les voyages maritimes, à l'aide d'un extrait qui renferme la partie alimentaire des végétaux, et dont on peut faire à volonté une espèce de bière en le mêlant avec de l'eau. IX. *Opus minerale*, in-8°, Amsterdam, 1651, divisé en trois parties : la première traite des moyens de retirer l'or du silex, de l'argile, des sels, etc.; la deuxième, de l'origine et de la formation des minéraux; la troisième, de l'influence des astres, etc. Duteil l'a aussi traduit en français, Paris, 1674, in-8°. X. *De Elià artistà......*, in-8°., Amsterdam, 1668. Cet ouvrage, publié en allemand, est plein, dit Haller, de louanges excessives de l'auteur ou de ses travaux, et d'expressions obscures et énigmatiques. Glauber a publié beaucoup d'autres productions alchimiques, qui ne sont ni moins obscures, ni moins énigmatiques que les précédentes, et où l'on trouve souvent les plus vagues hypothèses et les conceptions les plus chimériques à la place des faits et de la raison. Tous ces ouvrages sont en allemand; et quoique la plupart aient les premiers mots du titre en latin, on a lieu de croire que Glauber ne savait pas cette langue. C—H—T.

GLAUBER (JEAN, dit *Polydore*), l'un des bons paysagistes de l'école hollandaise, naquit à Utrecht en 1646, et mourut à Amsterdam en 1726. Les productions de sa jeunesse avaient beaucoup de ressemblance avec celles de son maître, le célèbre Berghem; mais ayant vu et copié chez un marchand de tableaux, quelques paysages des grands peintres de l'Italie, il conçut le projet d'ajouter des beautés d'un nouveau genre à celles de sa première manière, qui était moins sévère que séduisante. Ce fut dans ce dessein qu'il fit le voyage de Rome, où il séjourna environ deux ans. Il alla ensuite à Padoue, puis à Venise; et il revint enfin se fixer à Amsterdam, rapportant avec lui un grand nombre d'études, d'après lesquelles il a composé ses tableaux les plus estimés. Peu de peintres ont mieux observé la nature, et l'ont su rendre avec plus de vérité. Sa manière de feuiller est recommandée aux jeunes paysagistes, comme un des meilleurs modèles qu'ils puissent suivre. Sans s'assujétir trop scrupuleusement à cette précision de détails qui nuit à l'effet des grandes masses, il avait le talent de rendre sensibles toutes les variétés de feuilles, de branches et d'écorces qui nous servent à distinguer les différentes espèces d'arbres; et il excellait surtout dans l'art de marquer les distances par la perspective aérienne. L'ordonnance de ses tableaux est à-la-fois sage et pittoresque. Son style est dans le goût héroïque. Quoique Glauber ait souvent réussi à peindre les figures de ses paysages, il lui arrivait plus souvent encore de confier ce soin à d'autres artistes (notamment à G. de Lairesse). Les amateurs conservent précieusement des estampes qu'il avait gravées lui-même, d'après ses propres ouvrages, et qui commencent à devenir rares. Sa famille, allemande d'origine, était presque

toute composée d'artistes. — Jean-Gottlieb Glauber, son frère, peignait aussi le paysage avec succès; et sa sœur, Diane, peintre d'histoire, réussissait principalement dans le portrait. Les compositions de Gottlieb sont agréables : elles se distinguent par la vérité de la couleur, et par le dessin spirituel des figures. F. P—t.

GLAUCIAS, sculpteur grec, d'Egine, florissait 480 ans avant J.-C., dans la 75e. olympiade. Il exécuta dans l'Altis, à Olympie, la statue et le char de bronze que Gelon, tyran de Gela, et ensuite de Syracuse, fit placer dans ce lieu comme un monument de la victoire qu'il remporta à la course des chars dans la 73e. olympiade. Un autre ouvrage de Glaucias devint célèbre par les événements singuliers qu'il occasionna. C'était la statue de bronze de Théagène de Thase, qui, dès l'âge de neuf ans, avait remporté des couronnes aux jeux olympiques, et qui dans la 75e. olympiade y vainquit tous ses rivaux. Après sa mort, un de ses ennemis s'approcha la nuit de la statue, et la frappa avec fureur. Elle tomba sur cet insensé, et l'écrasa. Les fils du mort citèrent la statue en justice; et le peuple de Thase, d'après une loi de Dracon, la condamna à être jetée à la mer. Quelque temps après, une famine ayant affligé les Thasiens, ils consultèrent l'oracle de Delphes, qui leur reprocha leur injustice envers la statue de Théagène, et qui leur ordonna de la remettre en place. Des pêcheurs furent assez adroits pour la retirer du fond de la mer avec leurs filets. Elle fut replacée dans l'Altis, où elle reçut des honneurs divins, et où on la voyait encore du temps de Pausanias. L—S—e.

GLAUNVILLE (Barthelemi de). *Voy.* Glanvil.

GLEDITSCH (Jean-Théophile), naturaliste célèbre par ses vastes connaissances en botanique, et par l'application qu'il en fit à l'économie publique, naquit à Leipzig le 5 février 1714. Il venait de terminer ses études à l'université de cette ville, lorsque le professeur Hebenstreit, quittant Leipzig pour entreprendre son voyage en Afrique, lui confia la surveillance du jardin botanique de l'académie, et de celui qu'on appelait le jardin de Bose. Ces soins n'empêchèrent pas Gleditsch de faire plusieurs voyages botaniques en Saxe, sur le Harz et dans les forêts de la Thuringe. De là il se rendit à Annaberg, pour suivre les leçons du docteur Haenel, et peu de temps après à Berlin, où il devint l'élève de Budaeus, de Schaarschmidt, de Senf et de Neumann. Il continua en même temps ses excursions botaniques; et ses observations enrichirent la *Flora Berolinensis*, comme la *Flora Lipsiensis* avait profité de celles qu'il avait faites dans ses voyages précédents. Le roi Frédéric-Guillaume Ier. recommanda Gleditsch à M. de Ziethen, grand amateur de la botanique; et le jeune naturaliste publia, en 1736, la description des plantes rares cultivées dans le jardin de ce gentilhomme, à Trebnitz. Nommé médecin à Lebus, peu de temps avant la mort de Frédéric-Guillaume, il s'établit dans la suite à Francfort sur l'Oder, où il fut promu au degré de docteur. Il y enseigna la physiologie, la botanique et la matière médicale. Gleditsch, dans ses voyages, avait été présenté au duc Ernest-Auguste de Saxe-Weimar : ce prince voulut l'attacher à sa personne en qualité de médecin; mais Gleditsch préféra le titre de botaniste et de membre ordinaire de l'académie des sciences de Berlin, dont il avait été

revêtu dans la nouvelle organisation. En 1740, il y fut nommé second professeur d'anatomie, et directeur du jardin botanique. Peu de temps après on l'invita de s'établir à Pétersbourg, avec un traitement annuel de 2000 roubles et beaucoup d'autres avantages; mais Frédéric-le-Grand, au lieu d'accepter sa démission, augmenta ses honoraires de 200 rixdalers. Un ordre particulier de ce prince l'obligea de donner des leçons publiques sur la science forestière; et Gleditsch fut le premier qui composa un système des connaissances nécessaires pour bien diriger cette partie de l'administration publique. Ses nombreux écrits, ses leçons, et les excellents élèves qu'il a formés dans son école, attestent le succès de cet établissement. Gleditsch mourut le 5 octobre 1786. Ses écrits se distinguent par une grande clarté; mais sa manière d'envisager et de traiter les objets sous tous les points de vue, rend ses ouvrages un peu diffus. On voit avec surprise jusqu'à quel point ses avis, en économie administrative, fondés sur une longue expérience, et ceux qu'il a donnés à l'académie dont il était membre, ont été négligés. La modestie de ce professeur égalait son érudition : plusieurs de ses productions savantes qu'il avait laissées en manuscrit, ont été publiées ensuite par le conseiller des finances, Gerhard, son gendre. Nous nous contenterons de donner un aperçu de ses principaux ouvrages en allemand et en latin: I. *Catalogus plantarum, tam rariorum quàm vulgarium, quæ in horto domini de Ziethen Trebnizii coluntur, et in vicinis locis sponte nascuntur*, Leipzig, 1736, in-8°. II. *Consideratio epicriseos Siegesbekianæ in Linnei Systema plantarum sexuale et methodum botanicam huic superstructam; viro celeberrimo, Christiano Wolfio, veritatum restauratori et cujuscunque generis scientiarum promotori, communicata*, Berlin, 1740, in-8°. III. *Diss. de methodo botanicâ, dubio et fallaci virtutum in plantis indice*, Francfort-sur-l'Oder, 1742, in-4°. IV. *Lucubratiuncula de fuco subgloboso sessili et molli in Marchiâ reperiundo*, Berlin, 1744, in-4°. On trouve une traduction allemande de cet écrit, dans le 3e. volume de ses *Diss. sur la botanique*. V. *Methodus fungorum, exhibens genera, species et varietates, cum charactere, differentiâ specificâ, synonymis, solo, loco et observationibus*, ibid., 1753, avec 6 planches. VI. *Dissertation sur la destruction des sauterelles*, ibid., 1754, in-8°. Une dissertation en latin *De locustis orientalibus*, du même auteur, avec figures, se trouve aussi dans les *Mémoires de l'académie de Berlin*, publiés en 1752. VII. *Instruction sur l'art de formuler en médecine*, ibid., 1757. VIII. *Systema plantarum à staminum situ, secundùm classes, ordines et genera cum characteribus essentialibus*, ibid., 1764, in-8°. D'après cette méthode, tout le règne végétal est divisé en huit classes. Les quatre premières comprennent les plantes dont les parties de la fructification sont visibles à l'œil; et les quatre dernières, celles où l'on ne peut les distinguer qu'à l'aide du microscope, telles que les fougères, les mousses, les champignons, etc. L'auteur, à peu d'exceptions près, a suivi dans les familles et les dénominations le système de Linné, en indiquant brièvement les marques distinctives des genres et des espèces. La division des quatre dernières classes est entièrement l'ouvrage de Gleditsch, qui, dans la préface de sa méthode, explique son système. IX.

Dissertations physico-botanico-économiques, Halle, 1765–1767, 3 vol. in-8°., avec des planches. Ce recueil renferme un grand nombre de Mémoires qui ont été lus à l'académie des sciences de Berlin, et que Gleditsch a rassemblés en les rectifiant. X. *Observations relatives à la médecine, à la botanique et à l'économie*, Leipzig, 1768, in-8°. Cet ouvrage est une continuation du précédent ; mais il n'en a été publié qu'un seul volume. XI. *Catalogue alphabétique des plantes médicales les plus communes*, Berlin, 1769, in-8°. XII. *Catalogue des plantes vivaces, exotiques et indigènes*, ibid., 1773, in 8°. Ce catalogue indique dans l'ordre alphabétique que onze cent trente-quatre plantes vivaces, avec les dénominations de Linné, et en donne une description détaillée. XIII. *Introduction systématique à la science forestière moderne, fondée sur les principes physiques et économiques qui lui sont particuliers*, ibid., 1774-1775, 2 vol. in-8°.; ibid., 1775, in-8°. Cet ouvrage a beaucoup contribué, en Allemagne, au perfectionnement de cette branche de l'administration publique. XIV. *Histoire complète, théorique et pratique des plantes employées dans la médecine et dans les arts, d'après des principes historiques et philosophiques*, ibid., 1777, in-8°. Il n'en a paru qu'un volume. XV. *Introduction à la science des remèdes simples*, ibid., 1778-1781, 2 vol. in 8°. XVI. *Histoire naturelle des plantes indigènes les plus utiles*, 1re. partie, Elbing, 1786, in 8°. La mort de l'auteur a interrompu ce travail intéressant. XVII. *Dissertations sur un cas singulier de fracture d'os chez les bœufs*, etc., Berlin, 1787, in 8°. XVIII. *Botanica medica*, ou *Traité des plantes usuelles indigènes*, ibid., 1788, 1789, 2 vol. in-8°. F. W. A. Lüders, un des élèves les plus distingués de Gleditsch, est l'éditeur, et en grande partie l'auteur de cet ouvrage. XIX. *Quatre dissertations posthumes sur la science forestière, avec une préface de K. A. Gerhard*, ibid., 1788, in-8°. XX. *Dissertations économiques et botaniques, avec une préface de Gerhard*, ibid., 1789, 3 vol. in-8°. C'est Gleditsch qui a donné la 2e. édition de la *Philosophia botanica* de Linné, Berlin, 1779, in-8°.; il est aussi l'auteur d'un grand nombre de dissertations et de mémoires insérés dans le *Recueil de l'académie des sciences de Berlin*, dans les *Mémoires des amis de l'histoire naturelle à Berlin*, et dans les *Variétés* publiées par D. Martini. La vie de cet illustre botaniste a été écrite par Willdenow et Usteri, et publiée à Zurich, 1790, in-8°., et son portrait se trouve en tête du 4e. volume de l'Encyclopédie de Krünitz. Catesby a consacré à sa mémoire, sous le nom de *Gleditsia*, un genre de plantes légumineuses dont les diverses espèces, désignées en français sous la dénomination de févier, sont exotiques. B—n—d.

GLEICHEN (Louis, comte de). *Voy.* Gleichmann.

GLEICHEN (Frédéric-Guillaume de), dit Russworm, du nom de la famille de sa mère, célèbre naturaliste, naquit à Bareuth, le 14 janvier 1717. Étant encore presque enfant et sans instruction, il commença sa carrière en qualité de page à la cour du prince de la Tour et Taxis à Francfort; mais il quitta bientôt ce service, et entra dans l'école des cadets à Dresde : deux ans après, les suites d'un duel, auquel il avait assisté comme second, l'obligèrent à quitter la Saxe. Il retourna alors dans sa patrie en

1734; c'était précisément l'époque où l'on organisait le contingent du cercle de Bayreuth; il y accepta une commission d'enseigne, et se distingua si bien dans la carrière militaire, qu'il avança assez rapidement de grade en grade, jusqu'au rang de lieutenant-colonel: en même temps il occupa des charges à la cour de Bareuth, et fut, en 1750, nommé grand-écuyer pour les voyages, et décoré du cordon de l'Aigle-rouge. En 1741, il reçut du margrave l'ordre de se rendre en Silésie, auprès de Frédéric II, pour féliciter ce monarque sur la victoire de Molwitz, et pour entamer des négociations sur différents objets. Gleichen, alors major, profita de cette occasion pour faire, sous les ordres de ce prince, la campagne de 1741, en qualité de volontaire; il captiva tellement la bienveillance du souverain de la Prusse, que celui-ci parla plusieurs fois de lui d'une manière très favorable dans sa correspondance avec le margrave son beau-frère. En 1748, il hérita de biens considérables provenant de son grand-père maternel, qui lui imposait pour clause de succession l'adoption de son nom de famille *Russworm*. Les faveurs de la cour, dont il fut comblé, n'avaient cependant pas de charmes assez puissants pour l'y retenir; il demanda sa démission en 1756, et l'obtint avec une pension. Trois ans après, son souverain lui conféra le titre de conseiller privé. Jusqu'à cette époque, Gleichen, entièrement occupé de la vie de courtisan, n'avait pas songé à se livrer aux sciences; mais son séjour dans ses terres lui en donna l'occasion. La lecture des *Amusements des yeux et de l'esprit à l'aide du microscope*, *par Ledermüller*, qui tombèrent entre ses mains, lui inspira le goût de l'histoire naturelle. Il se procura le microscope de Ledermüller; mais la joie de cette acquisition fut de courte durée: voyant qu'on ne pouvait pas s'en servir pour les corps opaques, il fabriqua lui-même, aidé d'un horloger, d'abord un autre microscope universel, et ensuite un microscope solaire. On trouve la description du premier dans ses *Nouvelles du règne végétal*: le microscope solaire est décrit dans l'*Appendix de ses découvertes*. L'observation des animalcules spermatiques et infusoires, et des pistils des plantes, devint son occupation favorite: il acquit une telle habileté dans l'art d'observer, qu'il laissa bientôt derrière lui ceux qui, jusqu'alors, s'étaient occupés d'approfondir cette matière. Pour publier le résultat de ses études, il fallait savoir peindre, et il n'avait jamais dessiné une plante; mais son zèle pour les sciences lui donna le courage d'apprendre, à un âge déjà avancé, l'art de la peinture. Gleichen s'est occupé aussi de la chimie; et il avait des vues très vastes et très solides en économie générale. Il est, entre autres, l'inventeur d'une espèce de toile imperméable qu'il fit fabriquer dans ses terres. Ses études, qui le portaient toujours à la contemplation des merveilles de la nature, l'avaient rendu facile à admettre toutes sortes de superstitions: il croyait sérieusement aux prédictions relatives à la fin du monde, même aux spectres, non pas comme revenants, mais comme des êtres extraordinaires que la nature se serait plu à produire. Ce naturaliste, digne au surplus de l'estime que ses contemporains lui ont accordée, travaillait avec un zèle infatigable au progrès des sciences naturelles: il avait placé, au-dessus de la porte de sa bibliothèque, un avertissement aux gens désœuvrés, de ne pas troubler son travail. Cette passion pour l'étude lui

fit, vers la fin de ses jours, négliger entièrement le soin de sa personne; et cela peut bien avoir avancé la fin de sa carrière, arrivée le 16 juin 1783. Il a publié, en allemand : I. *Notices de ce qu'il y a de plus nouveau dans le règne végétal, surtout concernant les mystères des amours des plantes*, Nuremberg, 1762-1763, deux parties, petit in-folio, avec gravures. Ce même ouvrage a été publié aussi sous ce titre : *Nouvelles du regne végétal*, ou *Observations microscopiques sur les organes de la fructification des plantes en fleur, et des insectes qui s'y trouvent; avec quelques essais sur le germe, un appendix de différentes observations, et une préface de C. C. Schmiedel*, ibid. 1764, petit in-fol., avec 51 pl. en couleur; ibid., 1790; il a été traduit en français par J. F. Isenflamm, sous ce titre : *Découvertes les plus nouvelles, etc.*, ibid., 1770, trois parties, grand in-fol., et avec un nouveau titre, ibid., 1790. II. *Histoire de la mouche commune*, ibid., 1764, in-4°., avec 4 gravures coloriées; ibid., 1790: la traduction française de cet ouvrage est aussi de J. F. Isenflamm, ibid., 1766, grand in-fol.; et ibid., 1790. III. *Essai d'une histoire des pucerons et de l'aphidivore de l'orme* (c'est une larve de l'*Hemerob. Perla*), *avec une préface par Delius*, ibid., 1770, in-4°., avec 4 pl. coloriées; ibid., 1787, in-4°. IV. *Découvertes microscopiques sur les plantes, les fleurs, les insectes et autres objets remarquables*, ibid., 1777-1781, six cahiers in-4°., avec 83 gravures coloriées. V. *Dissertation sur les animalcules spermatiques et infusoires, et sur leur production, avec des observations microscopiques sur la semence des animaux et sur différentes infusions*, ibid., 1778, in-4°., avec 33 figures coloriées ; en allemand, traduit en français, in-4°., Paris, an VII. C'est dans cet ouvrage que l'auteur attribue aux animalcules des passions, telles que l'amour et la colère, puisqu'ils s'accouplent et s'entre-dévorent. VI. *Dissertation sur le microscope solaire et le microscope universel*, ibid., 1781, in-4°. VII. *De l'origine, de la formation, de la transformation et de la destination du globe terrestre, tiré des archives de la nature et de la physique*, Dessau, 1782, in-8°. L'auteur cherche à démontrer par des observations que l'eau est le principe de toute croissance : dans la seconde partie de cet ouvrage, il traite d'une manière très ingénieuse de la transformation de l'eau en corps solide; et il appuie ses assertions par de nombreuses expériences chimiques qu'il a faites sur des végétaux. On trouve encore de ce laborieux observateur de la nature, des dissertations d'un grand intérêt dans plusieurs ouvrages périodiques, dans les *Nouvelles variétés*; dans les *Mémoires de la société des amateurs de l'histoire naturelle à Berlin*; dans les *Acta acad. elect. Mog.*; et dans la *Collection franconienne publiée par Delius*. Sa vie a été écrite par M. A. Weickard, 1783, in-8°.; et on la trouve aussi dans le ve. volume des *Ecrits de la société des amis de l'histoire naturelle, à Berlin*. Jacques Edouard Smith lui a dédié, sous le nom de *Gleichenia*, un genre de plantes de la famille des fougères. B—r—d.

GLEICHEN (Charles-Henri, baron de), chambellan de S. M. le roi de Danemark, chevalier de l'ordre de Danebrog et de l'Aigle-rouge de Prusse, naquit à Nemersdorf, dans le pays de Bareuth, en 1733. Après

avoir fait de très bonnes études à l'université de Leipzig, il entreprit, à l'âge de vingt ans, son premier voyage de Paris. Il accompagna ensuite, en 1755, le margrave de Bareuth en Italie, y resta un an, et s'y voua entièrement à l'étude de l'antiquité et des beaux-arts. Il y retourna encore chargé de différentes commissions d'achats pour le margrave, parcourut toute l'Italie depuis 1756 jusqu'à 1758, revint par Avignon, et se rendit à Bareuth, où la protection du duc de Choiseul, dont il s'était acquis l'amitié à Rome, lui obtint la place de ministre de Bareuth à Paris. Il ne conserva ce poste que le temps nécessaire pour se faire connaître, demanda sa démission au bout de neuf mois, et se rendit alors, d'après les conseils du duc de Choiseul, à Copenhague. En 1759, le roi de Danemark le nomma son envoyé à la cour de Madrid: il y résida trois ans, et fut envoyé de là à Paris en juin 1763, après le rappel du comte de Wedel-Frys. Cette mission était l'objet de ses souhaits les plus ardents. L'époque à laquelle le baron de Gleichen vint à Paris, était très intéressante pour le Danemark. Les vues ambitieuses de Catherine II sur le Nord alarmaient le roi, qui chercha à resserrer plus étroitement les nœuds de son alliance avec la France. La liberté du Nord, le rétablissement de l'équilibre dans cette partie de l'Europe, la diminution de l'influence du cabinet de St.-Pétersbourg, devenu si impérieux et si entreprenant; la protection de la France en faveur des nations navigantes et commerçantes contre le système d'asservissement et de monopole des Anglais et des Hollandais sur mer, l'observation des anciens traités, le paiement des subsides arriérés et dus par suite des traités de 1749 et 53: tels furent les objets principaux de la mission du baron de Gleichen. Il conserva sa mission de Paris sept ans, et reçut, en 1768, l'ordre de Danebrog comme un témoignage de la satisfaction de son maître. Le roi de Danemark vint, dans les derniers mois de la même année, à Paris: il eut tout lieu d'être content du séjour qu'il y fit; et c'est M. de Gleichen qui l'y reçut et l'accompagna partout. Ce fut cependant à cette époque que le comte de Bernstorf prit de l'humeur contre M. de Gleichen, et lui fit perdre son poste: il reconnut ses torts par la suite, et s'occupa de le réparer en lui procurant celui de Naples. La nouvelle mission fut intéressante sous tous les rapports; les relations établies entre les deux cours étaient très agréables; les affaires n'étaient nullement difficiles; elles se réduisaient à protéger le commerce danois, et à lui procurer tout le développement possible. C'est dans cette vue que la cour de Danemark avait proposé, quelques années auparavant, à celle de Naples, un traité de commerce qu'il s'agissait de conclure. Gleichen fut envoyé à Naples en 1770 pour cet objet; il y remplaça le comte d'Ostein, qui, peu de temps après, succéda au comte de Bernstorf dans le ministère. Le nouveau ministre n'eut rien de si pressé que de supprimer entièrement le poste de Naples. Le rescrit du roi qui énonce cette disposition est du 15 août 1771. Le baron de Gleichen quitta alors la carrière diplomatique; il passa quelques années à voyager, et finit par se fixer à Ratisbonne en 1779. Il avait l'esprit d'analyse et d'observation au plus haut degré, et la tête meublée des meilleurs auteurs anciens et modernes. Ayant vécu avec les personnes les plus instruites et les

plus spirituelles de son temps, ayant beaucoup vu, beaucoup comparé, il avait une conversation agréable, instructive, riche de faits anecdotiques et d'observations piquantes. A tant de connaissances et de moyens, il ajoutait un caractère excellent et d'une indulgence extrême. Ce fut depuis sa retraite des affaires, qu'il se livra plus particulièrement à l'étude de la philosophie et de la métaphysique. A cette époque, il publia différents ouvrages en allemand, dont les deux principaux sont les *Hérésies métaphysiques* (Metaphysische ketzereien), en 2 vol., imprimés d'abord en 1791, et augmentés en 1796, et les *Pensées sur divers sujets de la politique et des arts libéraux*, en 1797. Une partie du premier ouvrage fut traduite en français, sous le titre d'*Essais théosophiques*, en 1792. M. de Gleichen mourut à Ratisbonne le 5 avril 1807, âgé de plus de soixante-treize ans. Il a laissé en manuscrit des *Mémoires de sa Vie*, qui présentent un grand intérêt: son ami intime, le comte de Westerholz, à Ratisbonne, en est le dépositaire; il en sera probablement l'éditeur. U—I.

GLEICHMANN (Jean-Zacharie), nommé aussi Helmond (*Clarus Michael*), historien et bibliographe, secrétaire du gouvernement ducal de Saxe-Weissenfels, avocat de la cour de Saxe-Gotha, et receveur des impositions à Ohrdruf en Thuringe, vivait dans la première moitié du xviiie. siècle. On présume qu'il perdit sa place par suite des opinions qu'il avait manifestées dans ses écrits politiques; car il se plaint beaucoup d'avoir été disgracié par son prince, et gémit de la détresse à laquelle il est réduit. Gleichmann est mort en 1758, après avoir enrichi la littérature, sous les noms de *Puramandus*, *Sinceramandus*, *Veramandus*, *Claramandus*, *Miramandus*, *Fridemandus*, etc., de beaucoup d'écrits, sur divers sujets, tant en latin qu'en allemand, dont la plupart n'offrent plus aujourd'hui un grand intérêt; nous citerons ceux qui, sous le rapport historique, peuvent être consultés encore avec utilité: I. *Delineatio juris publici Saxonici*, Iéna et Leipzig, 1717, in-8°., sous le nom de Clarus Michaël Helmond. II. *Spicilegium nonnullorum scriptorum Reformationis historiam illustrantium, quæ non reperiuntur in celeberrimi Hermanni von der Hardt tribus tomis Autographorum Lutheri, aliorumque celebrium virorum; cum quatuor continuationibus*, Gotha, 1723-1727, in-4°. III. Huit *Dialogues des morts*, publiés sous le nom de Jean Sperantes, 1725-1728, in-4°. Ces Dialogues ont lieu entre le docteur Luther et le docteur Samuel Stryk, le landgrave Louis le Sauteur et le comte Louis de Gleichen; entre la papesse Jeanne et un docteur luthérien; entre un pèlerin qui entreprend le voyage de Rome et Henri de Zütphen; entre Pallavicino et Boccalini. IV. Neuf autres *Dialogues des morts*, publiés sous le nom de Veramandus, Francfort et Leipzig, 1728-1730, in-4°. V. *Observationes historicæ de coronis Ducum*, Iéna et Leipzig, 1730, in-4°. Gleichmann a publié ce même ouvrage en allemand, 1735, in-4°. VI. *Observationes litterariæ* sur des ouvrages anciens et modernes (en allemand), deux cahiers, Iéna et Leipzig, 1730-1731, in-4°. VII. *Notice historique des trésors cachés dans les anciennes églises et dans les couvents où les religieux les ont enterrés au commencement de la réformation de Luther*, sous

le nom de Puramundus, 1er. cahier, Francfort et Iéna, 1731, in-8. La suite de cet ouvrage n'a pas été publiée. VIII. *Curiosités historiques du règne de l'électeur de Saxe, Frédéric III, surnommé le Sage*, Francfort et Leipzig, 1733, in-4°. IX. Un *Catalogue de sa bibliothèque, avec des notes*, 3 vol., Iéna, 1735-1736, in-8°. X. *Prophétie qui annonce* (sous le nom de Miramandus) *qu'avant la fin du monde la Babylone romaine sera détruite par des ouvriers aux mines*, Francfort et Leipzig, 1733, in-4°. XI. *Curiosités historiques du règne de l'électeur de Saxe, Jean-Frédéric, le Magnanime*, ibid., in 4°. 1738-1741. XII. *Examen historique d'une monnaie de Balderic ou Walderic, roi de Thuringe*, 1742, in-8°. XIII. *La vérité de l'histoire de la papesse Jeanne*, *refutation de la recension du docteur Heumann à Göttingue*, Francfort et Leipzig, 1744, in-4°. XIV. *Apologie de la princesse turque qui épousa le comte Louis de Gleichen après l'avoir délivré de l'esclavage*, ou *Réfutation de ce que le conseiller de cour de Falkenstein dans le tom. x de ses* Analecta Thuringo-Nordgaviensia *a voulu accréditer contre son innocence en la désignant comme la maîtresse de ce comte*, ibid., 1745, in-4°. On connaît la jolie historiette sur le comte Louis de Gleichen, qui, du temps des croisades, avait, dit-on, quitté son comté, sa femme et ses enfants, pour aller combattre les infidèles en preux chevalier. Ayant eu le malheur de tomber en captivité, la fille du sulthan en devint amoureuse, et lui proposa de briser ses fers, s'il consentait à l'épouser et à l'emmener avec lui en Europe. En vain le comte proteste qu'il est déjà marié : le desir de recouvrer sa liberté triomphe de ses scrupules. Ils partent et arrivent ensemble à Venise, et de là à Rome, où le pape, touché du dévouement de la jeune musulmane, accorde au comte de Gleichen les dispenses nécessaires pour garder ensemble ses deux femmes. Cette condescendance de l'église romaine, qui rend la véracité du fait un peu plus que suspecte, fut suivie, à ce que raconte Hondorf, dans son Théâtre historique, d'une autre merveille non moins extraordinaire : les deux épouses, dit-il, vivaient ensemble dans la plus parfaite harmonie et s'aimaient tendrement. Il ajoute, peut-être pour expliquer ce rare accord, que la comtesse européenne donna une nombreuse postérité à son époux, tandis que l'autre n'eut point d'enfants. Le tombeau du comte de Gleichen existe encore dans un couvent d'Erfurt (1): on le voit, sur ce monument, couché entre ses deux femmes; et cette circonstance a probablement donné lieu à cette ancienne tradition accréditée dans la Thuringe, mais peu digne de foi. Souvent, en effet, les anciens tombeaux nous présentent un chevalier couché entre sa première et sa seconde femme. On trouve encore de Gleichmann des *Observations sur les monnaies anciennes de plomb*, et la *Description d'une monnaie de ce genre dans le tom. 1 de la collection des Notices diverses*, par S. W. Oetter, pages 271-275, et dans le même ouvrage, tome 2, pages 160-162, une *Notice* sur une très ancienne monnaie en argent, qui selon l'opinion

(1) Un prélat de ce couvent a publié, en 1788, un Mémoire sur l'histoire de ce comte, et y traite de fable sa bigamie. On trouve un extrait de ce Mémoire dans l'*Archiv für die Geographie*, etc. (*Archives pour la géogr., l'hist. et la statistique du comté de Gleichen*), par J.-C. Hellbach, Altenbourg, 1805, 2 vol. in-8°. La quatrième section du tome II est consacrée à l'histoire de ce fameux comte Ernest.

de W. G. Pachelbel de Gohag, a été frappée au sujet de la papesse Jeanne.
B—u—d.

GLEIM (Jean-Guillaume-Louis), célèbre poète allemand, naquit à Ermsleben, petite ville du pays de Halberstadt, en avril 1719. Il étudia le droit à l'université de Halle, et s'y lia d'amitié avec Uz et Goz, qui, comme lui, ont illustré leur nom dans la littérature. A cette époque, Bodmer et Breitinger avaient commencé la réforme de la littérature allemande, et la poésie s'enrichissait de quelques productions heureuses; à cette même époque Gærtner, Schlegel, Cramer, Klopstok et Rabener formaient aussi à Leipzig une réunion littéraire qui fit connaître dans la suite aux Allemands la richesse de leur langue. C'est alors que Gleim, encore étudiant, débuta comme poète, par un *Recueil de poésies badines*. Ayant achevé ses études en 1740, il donna quelques leçons à Berlin, où bientôt après il devint secrétaire du prince Guillaume, fils d'Albert, margrave de Brandebourg-Schwedt. Il le suivit à la guerre en 1744, et se trouvait auprès de lui lorsque ce prince fut renversé par un boulet à côté du grand Frédéric. Après ce funeste événement, Gleim fut pendant quelque temps secrétaire particulier du prince Léopold de Dessau: mais dégoûté de cet emploi par le spectacle des cruautés de ce prince, connu en Allemagne sous le nom du *vieux Dessau*, il revint à Berlin, attiré par la promesse d'une place d'inspecteur des postes, qu'il n'obtint pas. Deux ans après, en 1747, il fut nommé secrétaire du grand-chapitre de Halberstadt, et dans la suite chanoine de celui de Walbeck: il résigna cette dernière dignité en 1794; mais il occupa plus de cinquante ans la première, qui lui laissait assez de loisir pour se livrer à son penchant pour la poésie. Il perdit la vue sur la fin de sa carrière, arrivée le 18 février 1803, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans. Gleim s'était voué de bonne heure au culte des Muses, et il ne déposa sa lyre que peu de temps avant sa mort. Horace et Anacréon furent ses modèles, et les grâces de ses poésies l'ont fait appeler l'Anacréon allemand. Imitateur heureux du poète grec quand il célèbre le vin, les roses et l'amour, il est bien plus séduisant encore lorsqu'il s'abandonne sur les mêmes sujets au délire de sa propre imagination. Ses premiers essais dans ce genre ne laissent rien à désirer; mais en lisant ses ouvrages, on sent le refroidissement de sa verve à mesure que la jeunesse abandonne le poète. D'heureuses dispositions, développées par le commerce du grand monde, suppléaient aux connaissances qu'il avait négligé d'acquérir. Il avait peu cultivé l'étude des langues anciennes et modernes, et il ne connaissait guère Anacréon que par des traductions; la théorie des belles-lettres lui était étrangère, et en général il reculait devant tout travail qui demande une application assidue. L'originalité de son talent, qui s'affranchit des règles ordinaires, l'a seule placé au rang des premiers poètes allemands; et c'est sans doute à ce désordre apparent, qu'on ne rencontre guère chez aucun autre poète, excepté l'Arioste, qu'il faut attribuer les mauvais succès de ses nombreux imitateurs. La grande réputation de Gleim, comme poète, s'est établie et s'est soutenue par ses chants guerriers. L'ouverture de la guerre de sept ans lui inspira ces poésies lyriques auxquelles il donna pour titre: *le Grenadier prussien*; surnom qui resta long-temps à l'auteur. Il en fit distribuer mille exemplaires à l'ar-

mée du prince Henri, mais pas un seul à ses camarades de l'armée du roi, ni même au prince héréditaire de Brunswick; « craignant, dit-il, que » le prince, qui voit souvent le roi, » ne lui parlât des chants de guerre, » et que le roi lui-même ne prît le » grenadier pour un flatteur : » de sorte que Frédéric eut à peine l'occasion de savoir le nom du poète grenadier, et ne l'a point cité dans son ouvrage sur la littérature allemande. Nous ne connaissons dans l'antiquité aucune production avec laquelle on puisse les comparer, si ce n'est les *Fragments de Tyrtée*. Comme fabuliste, Gleim n'a pas moins de mérite : ses ouvrages en ce genre se recommandent par une narration facile et par la brièveté, mais surtout par le talent de lier la morale à l'action allégorique. La romance, ce genre de poésie cultivé avec succès en Espagne et en Angleterre, n'était pas encore connue en Allemagne : Gleim s'en empara; il y fit de très heureux essais, et eut des imitateurs dont les productions ne sont pas aujourd'hui moins estimées que celles des Espagnols et des Anglais. Dans ses poésies didactiques, Gleim enseigne la morale la plus pure, avec une exaltation presque orientale et prophétique : son *Halladat*, poème philosophique, quoique d'une simplicité touchante et digne du plus profond penseur, est écrit avec un tel élan d'imagination que l'ouvrage n'est pas susceptible d'être compris par toutes les classes de la société. Cet estimable poète, protecteur d'un grand nombre d'hommes de lettres, avait tellement contracté l'habitude de la bienfaisance, qu'il se fâchait sérieusement contre celui qui lui avait laissé ignorer une occasion de l'exercer. Il meubla son appartement des portraits de ses amis, et les plus grands hommes de sa nation étaient de ce nombre. Kleist avait été son disciple. Gleim obtint la permission de faire placer dans l'église de la garnison de Berlin, un tableau qu'il avait fait peindre en l'honneur de ce poète guerrier, par C. B. Rode, directeur de l'académie. Ennemi de tout despotisme, il s'éleva souvent avec force contre celui des révolutionnaires français; et cependant, quoique prévenu par ses principes et par son éducation en faveur du gouvernement monarchique, il sépara l'homme de la chose, et chanta Bonaparte, à l'occasion de ses traités de paix, ou quand on lui attribuait quelque pensée honorable pour l'humanité. La perte d'un grand nombre des amis de sa jeunesse, celle de sa vue, et quelques critiques amères dirigées contre ses dernières productions littéraires, couvrirent de deuil le soir de la vie de ce respectable vieillard. Gleim a publié des poésies badines, des poésies sérieuses, des chants de guerre, des élégies, des romances, des fables, des poèmes dramatiques, des poèmes didactiques, des épîtres, des satires et des épigrammes. Nous nous contenterons de citer ceux de ses ouvrages qui ont le plus marqué dans chacun de ces genres : I. *Essais de Chansons badines*, Berlin, 1745, 3 vol. in-8°. II. *Recueil de Chansons*, Zurich, 1745, in-8°. III. *Epîtres*, Berlin, in-8°., 1746, 1760. Dans ce Recueil d'épîtres, adressées aux amis du poète, la prose est entremêlée de vers : mais Gleim qui les a livrées lui-même à l'impression pour qu'elles ne tombassent pas entre les mains des contrefacteurs, aurait mieux fait de les supprimer entièrement; car cet auteur ne peut pas servir de modèle pour le style épistolaire. Il ne faut pas confondre

ce recueil avec celui de la correspondance de Gleim et de plusieurs gens de lettres avantageusement connus, qui a été publié en plusieurs volumes après la mort du poète. Plusieurs lettres de Gleim à l'historien J. Müller se trouvent traduites en français à la suite de la traduction des lettres de Müller à Bonstetten, Zurich, 1810, in-8°. IV. *Fables*, Berlin, 1756-1757, 2 liv. in-8°.; ibid., 1786, in-8°. Cette dernière édition, revue par l'auteur, est divisée en quatre livres; elle contient plusieurs imitations de La Fontaine, de Phèdre, de Gay, de Camérarius et d'autres fabulistes, qui ne se trouvent pas dans la première édition. V. *Romances*, ibid., 1757, in-8°. Ce recueil ne contient que trois poèmes, dont le premier, quoique fondé sur un événement tragique arrivé à Berlin, est une imitation heureuse de la romance de Moncrif intitulée: *Les constantes Amours*. Gleim a encore fait imprimer en 1777 un *Recueil de Romances;* mais ce volume n'a été distribué qu'à ses amis. VI. *Chansons prussiennes pour la guerre, faites par un Grenadier, dans les campagnes de* 1756 *et* 1757, *avec musique*, ibid., 1758, in-12; ibid., 1786, in 8°. On trouve quelques-unes de ces chansons, traduites en français, dans le Journal étranger, novembre 1761. VII. *Le Grenadier à la Muse de la guerre après la victoire de Zorndorf*, 1759, in-12. VIII. *Le Philotas de Lessing, mis en vers*, Berlin, 1760, in-8°. IX. *Poésies dans le genre de Pétrarque*, ibid., 1764, in-8°. X. *Eloge de la vie champêtre*, ibid., 1764, in-4°. XI. *Sept petits Poèmes dans le genre d'Anacréon*, ibid., 1764, in-12. XII. *Chants imités d'Anacréon*, Berlin et Brunswick, 1766, in-8°. XIII. *La Mort d'Adam, tragédie de Klopstock mise en vers*, Berlin, 1766, in-8. XIV. *Odes imitées d'Horace*, ibid., 1769, in-8°. XV. *Epigrammes*, 1769, in-8°. La plupart de ces épigrammes sont imitées avec succès des poètes latins et grecs; quelques-unes sont tirées de Machiavel, de Voltaire, etc. Celles dont l'idée appartient à Gleim se distinguent par une grande naïveté. XVI. *Le meilleur des Mondes*, Halberstadt, 1771, in-8°. Ce recueil de poésies sérieuses est composé de trois chants; le deuxième est l'ouvrage de Jacobi. Gleim expose au premier chant ses doutes sur le système de l'optimisme. Jacobi démontre au second que dans ce monde le bien est toujours mélangé avec le mal; et dans le troisième Gleim trace le tableau d'un monde idéal et meilleur. Ce poème est très bien écrit, et mérite l'estime dont il jouit. XVII. *Halladat*, ou *le Livre rouge, destiné pour les écoles*, Hambourg, 1774, in-4°.; poème didactique très estimable, mais peu propre à l'usage auquel l'auteur l'avait consacré. Jean Müller s'exprime sur cet ouvrage, dans une lettre adressée à Bonstetten, de la manière suivante: « Dans le » *Halladat* de Gleim, tout ce qui est » grand est décrit avec une noble » simplicité, et il a prêté un caractère » de noblesse à tout ce qui est petit. » Le *Halladat* surpasse, sous le rap» port de l'harmonie de la langue, » tout ce qu'on connaît de semblable: » il fit d'abord passer cet ouvrage » comme une traduction de l'arabe, » et Boysen donna dans le piége. » XVIII. *Chansons pour les soldats prussiens dans les années* 1778 *et suivantes jusqu'à* 1790, Halberstadt, 1790, in-8°. XIX. *Epodes*, ibid., 1792, in-8°.; publiées aussi sous le titre de *Poésies satiriques*, ibid.

1795, in-8°. On voit par ce recueil que le poète avait plus de verve que de véritable talent pour ce genre de poésie. Quelques morceaux cependant méritent une honorable distinction, entre autres celui qui a pour titre : *Quand il était question du grec Archiloque*. XX. *Poésies de circonstance avant et après la mort de S. Louis XVI*. Le titre allemand est *Zeitgedichte vor und nach dem Tode des heiligen Ludwig des Sechszehnten*, Halberstadt, 1793, in-8°. XXI. *Quelques fleurs sur le tombeau de Spiegel*, ibid., 1785, in-8°. Cette élégie fut inspirée au poète par l'amitié. Gleim en a composé plusieurs sur divers événements, sur la mort du général Ziethen, sur celle du duc Leopold VI et autres. Klamer-Schmidt en a inséré dix neuf de ce poète dans son *Recueil d'élégies des Allemands imprimées ou inédites*, Lemgo, 1776. XXII. *Poésies d'après Walther de Vogelweide*, 1779, in-8°. C'est un recueil d'imitations des anciens *Minnesingers allemands*. XXIII. *Poésies nocturnes dans le printemps et dans l'été*, 1802. Ce recueil, imprimé seulement pour être distribué à ses amis, renferme les derniers accents poétiques du vieillard frappé de cécité, et qui implore en vain le sommeil. Un recueil des œuvres poétiques de Gleim a été imprimé à Strasbourg, 1765, in-8°.: une autre édition en a été publiée à l'insu de l'auteur, Francfort et Leipzig, 1765-1778, 8 vol. in-8°. L'édition la plus complète de ses œuvres est celle que Guillaume Körte son petit-neveu, a publiée à Halberstadt, en 7 vol. in-8°., 1811-1813, sur les manuscrits de l'auteur. Ce poète, dont les accords inspiraient souvent l'enthousiasme des combats aux guerriers de sa patrie, a eu beaucoup de biographes. Herder a écrit sa Vie dans le neuvième cahier de son *Adrastea*, Himly dans le *Journal de Berlin* (Berliner Monatschrift), décembre 1803, et J. G. C. Höpfner dans la *Gazette littéraire de Leipzig*, 1803, nos. 97 et 98. Son portrait se trouve à la tête du cinquième cahier du Nouveau Mercure allemand, publié par Wieland, 1803. B—H—D.

GLEN (Jean de), imprimeur et graveur en bois, naquit à Liége vers le milieu du XVIe. siècle. On connaît de lui deux ouvrages assez importants : I. *Les Merveilles de la ville de Rome*, avec fig. II. *Des habits, mœurs, cérémonies, façons de faire anciennes et modernes*, in-8°., Liége, 1601. Cet ouvrage, dont il est l'auteur et l'imprimeur, est orné de 103 figures, composées et gravées par lui; il contient des patrons d'habits et différents costumes : il est devenu rare. Le dessin en est assez correct, et les figures ne manquent pas d'une certaine expression. P—E.

GLÉON (Geneviève Savalette, marquise de), née vers 1732, à Paris, réunissait aux avantages de la figure tous les talents agréables. Elle en avait un particulier pour jouer la comédie de société, et elle l'employa avec succès dans ces réunions brillantes qui avaient lieu à *la Chevrette*, dans la vallée de Montmorenci, chez M. Savalette de Magnanville, dont elle était la nièce. Tous les mémoires de la même époque parlent de ces représentations données par des amateurs distingués, qui ne jouaient que des pièces de leur composition. Le chevalier de Chastellux, ami intime de madame de Gléon, était un des principaux auteurs et acteurs. Elle eut l'idée de faire imprimer, en 1787, les amusements littéraires de sa jeunesse. Dans un siècle où l'on ne

s'attachait guère à peindre sur la scène que les mœurs du grand monde, ceux qui en faisaient partie pouvaient avoir quelque avantage sur les gens de lettres proprement dits; mais les comédies de Mme. de Gléon fournissent une preuve de plus, que les auteurs dramatiques appartenant à la haute classe de la société, mettent plus d'esprit que de comique et plus de conversation que de mouvement dans leurs productions destinées au théâtre. Aucune des pièces de cette dame n'a été jouée ailleurs qu'en société. Elle mourut, émigrée, à Vicence, état vénitien, dans l'année 1795.

L—P—E.

GLICAS. *Voy.* GLYCAS (Michel).

GLISCENTI (FABIO), médecin, né dans le XVIe. siècle à Vestone, près de Brescia, fit ses études à l'université de Pavie, y prit ses degrés en philosophie et en médecine, et s'établit ensuite à Venise, où il exerça la profession de médecin avec succès. Il mourut en cette ville vers 1620, suivant Ghilini, qui fait de lui une mention très honorable (*Teatro de gli uomini illustri, tom. II, p.* 74). Il a laissé plusieurs ouvrages en latin et en italien, à peine connus aujourd'hui des bibliographes. Parmi ceux qui sont écrits en latin, on citera ses *Commentaires* sur les *Prædicabilia* de Porphyre, sur les *Prædicamenta* d'Aristote, et enfin sur le Traité *de sex principiis* de Gilbert de la Porrée, évêque de Poitiers. Ses ouvrages italiens offrent plus d'intérêt, à en juger du moins par leurs titres : ce sont des *Dialogues contre la crainte de la mort et sur l'immortalité de l'ame ;— Il diligente overo il sollicito, favola morale*, Venise, 1608, in-16 ;—*Il mercato overo la fiera della vita umana, favola morale*, ibid., 1620, in-12 ;—quelques autres *Opuscules* de philosophie morale, dont Léon Allacci a donné la liste dans sa *Dramaturgie ;* — et enfin *Trattato della pietra filosofale*, traduit en latin par Laurent Strauss, Giessen, 1671, in-8°.

W—s.

GLISSON (FRANÇOIS), médecin anglais, né en 1597 à Rampisham, au comté de Dorset, occupa pendant quarante ans la chaire de médecine à Cambridge, fut admis en 1634, dans le collége des médecins de Londres, dont il devint président par la suite, et qui le choisit en 1639 comme professeur d'anatomie. Il remplit cette place avec beaucoup de réputation jusqu'au commencement de la guerre civile, qu'il se réfugia à Colchester. Après la reddition de cette ville aux rebelles, il vint à Londres, fut un des premiers membres de cette réunion de savants qui fut l'origine de la société royale, et y publia en 1650 son Traité *De Rachitide, seu morbo puerili*, maladie nouvelle alors en Angleterre, où elle ne paraissait que depuis trente ans, et qui fut d'abord désignée dans les autres pays sous le nom de *maladie anglaise.* Glisson fut aidé dans la composition de ce traité par les docteurs Bate et Regemortes. Il fit paraître en 1654, in-8°., son *Anatomia hepatis*, avec un *Appendix* concernant les conduits lymphatiques récemment découverts, et qui est regardé comme le meilleur de ses ouvrages ; en 1672, le *Tractatus de naturâ substantiæ energeticâ, seu de vitâ naturæ ejusque tribus primis facultatibus*, et en 1677, année de sa mort, le livre *De ventriculo et intestinis*, in-4°. C'est le premier ouvrage où l'on trouve des conjectures sur la nature de la fibre simple, et où on lui attribue le principe inné de l'irritabilité, dont le nom est de l'invention de Glisson, et

qu'il distingue de la sensibilité. Glisson attribua, le premier, la contraction du cœur et des autres muscles à l'action d'un stimulus sur leur principe irritable. Il traite avec étendue et judicieusement du mouvement péristaltique et antipéristaltique des intestins. La plupart de ces ouvrages ont été souvent réimprimés en différents pays. On y trouve des méthodes nouvelles et des découvertes, entre autres celle de la capsule de la veine-porte; du moins est-il certain qu'il a eu le premier le mérite de l'examiner, et de la décrire avec exactitude. On a encore de lui, *De lymphæductis nuper repertis*, Amsterdam, 1659, avec *Anatomica prolegomena et Anatomia hepatis*. Il fut un des plus heureux disciples d'Harvey. Boërhaave le regardait comme « le plus exact de tous » les anatomistes; » et Haller, en parlant d'un de ses ouvrages, dit: « C'est un livre excellent comme tous » ceux du même auteur. » Ce que Glisson a écrit sur la physiologie est peu estimé aujourd'hui. X—s.

GLOGAU (Jean de), professeur de philosophie et de théologie à l'université de Cracovie dans le XVe. siècle, était très versé dans la philosophie scolastique, qui, de son temps, était regardée comme la science principale. Ses connaissances et la subtilité de son esprit attirèrent à l'université, où il professait, beaucoup de jeunes gens d'Allemagne, parmi lesquels on comptait Eckius, qui devint un des plus zélés antagonistes de Luther, et qui composa contre la doctrine des luthériens un grand nombre d'ouvrages. Jean de Glogau avait été lui-même disciple de Michel de Breslau, un des premiers professeurs de l'université de Cracovie qui se firent un nom dans l'étranger. C—au.

GLOSKOUSKI (Mathieu), écrivain polonais du XVIIe. siècle, est auteur d'un Poëme intitulé: *Souvenir de la Passion de Notre-Seigneur, divisé en vingt-quatre heures;* ce poëme a eu plus de quatre éditions. On a de lui un autre Poëme intitulé: *Geometria peregrinans*, et des *Discours* en prose sur divers sujets. C—au.

GLOUCESTER (Robert de), l'un des plus anciens poètes anglais dont les ouvrages nous aient été transmis, était moine de l'abbaye de Gloucester, et vivait sous le règne d'Edouard Ier. Il composa, dans le langage vulgaire anglo-saxon, une Chronique en vers, d'une assez grande étendue, contenant l'histoire de l'Angleterre, depuis Brutus jusqu'au règne d'Edouard Ier. On a lieu de croire qu'il l'écrivait vers 1280. Camden en rapporte quelques strophes, et vante le génie de ce poète; mais Thomas Warton, qui dans son *Histoire de la poésie anglaise*, en cite des fragments étendus, n'y trouve ni art, ni imagination. « L'auteur, dit-il, a mis en rimes les fa» bles de Galfrid de Monmouth, qui » ont souvent une tournure plus poé» tique dans la prose de Galfrid. » Le style en est obscur et traînant. La *Chronique de Robert de Gloucester* a été publiée par Hearne, en 2 vol. in-8°., Oxford, 1724. X—s.

GLOVER (Richard), poète anglais, né en 1712, était fils d'un négociant de Londres, qui, tout en le destinant à la carrière du commerce, lui fit faire cependant de bonnes études, dont il sut profiter. Richard, placé dans une école particulière, à Cheam, dans le comté de Surrey, prit beaucoup de goût pour la langue grecque, et en acquit une connaissance si profonde, que par la suite Thomas Warton le déclara le premier helléniste anglais de son temps: mais le goût de

la littérature n'exclut point de sa part une application suivie aux études commerciales et même politiques. Le premier essai public de sa muse fut un poème à la mémoire de Newton, composé à l'âge de seize ans, et auquel on reconnut assez de mérite pour l'imprimer à la tête de l'*Aperçu de la philosophie de Newton*, donné par le docteur Pemberton, 1728, in-4°. Ce médecin, homme de savoir et de goût, avait conçu pour Glover un vif intérêt, et lui procura des encouragements qui provoquèrent de nouveaux efforts de son talent. Glover puisa dans l'histoire des Grecs le sujet d'un poème, en neuf chants, qu'il fit paraître en 1737, in-4°., *Léonidas*, dédié au lord Cobham, l'un de ses protecteurs. Cet ouvrage eut alors un succès extraordinaire, dû aux circonstances plus encore qu'à son mérite. Le parti qui se prononçait avec énergie contre le ministère de sir Robert Walpole, et qui finit par le renverser, jugea le poème de *Léonidas* propre à servir ses intérêts, par la chaleur avec laquelle l'amour et les principes de la liberté y sont proclamés. Les meilleurs écrivains de ce parti exaltèrent à l'envi les qualités qui le distinguent. Le lord Lyttelton, dans l'ouvrage périodique intitulé le *Bon sens* (*Common sense*), en fit un grand éloge, sous le double rapport du talent du poète et de l'objet politique du poème. Le docteur Pemberton publia, en 1738, des *Observations sur la poésie*, *particulièrement sur la poésie épique*, *à l'occasion du poème récemment publié sur Léonidas*, où il donna à cet ouvrage des éloges dont la partialité de l'amitié et l'esprit de parti peuvent seuls expliquer l'exagération. Fielding porta aussi, dans le *Champion*, un jugement très favorable à ce poème, qui, étant si bien recommandé et offrant d'ailleurs de grandes beautés, fut lu avec empressement, et eut en deux ans trois éditions. Glover succéda à son père dans la direction de ses affaires commerciales; mais la fortune ne favorisa point des opérations que lui faisaient sans doute négliger son commerce avec les Muses, l'intérêt actif qu'il prenait aux affaires publiques, et ses liaisons multipliées avec des hommes d'état et des gens de lettres. Il se maria, en 1737, avec une femme qui jouissait de quelque opulence. Il publia, la même année, le recueil des *Poésies de Mathieu Green*, l'un de ses premiers amis; en 1739, un petit poème de sa composition, intitulé : *Londres*, ou *les progrès du commerce*, et l'*Ombre de l'amiral Hosier* (*Hosier's ghost*), ballade qui jouit encore d'une grande popularité, et qui avait pour but, en peignant fortement les torts de l'Espagne à l'égard de l'Angleterre, d'animer le peuple à la guerre contre cette puissance. Les talents de Glover, son patriotisme, la droiture de son caractère, lui valurent la confiance de la bourgeoisie et des négociants de Londres, dont il défendit les intérêts avec ardeur en différentes occasions, de 1739 à 1743, et qu'il servit également par la sagesse de ses avis et l'éloquence de ses discours. Le parti de l'opposition, à l'époque des élections parlementaires, le regardait en quelque sorte comme son chef. En 1744, la duchesse de Marlborough, par son testament, le chargea d'écrire, conjointement avec David Mallet, l'histoire de la vie du duc son mari, en leur assignant à chacun une somme de 500 liv. sterl.; mais ne présumant pas pouvoir s'occuper de ce travail, il déclara aussitôt renoncer à ce legs, quoique sa fortune se trouvât alors à peu près anéantie. Son procédé, dans

cette occasion, ne fut pas imité par Mallet. (*Voy.* David MALLET.) Glover, à l'aide des libéralités du prince de Galles, vécut quelque temps, loin du tracas des affaires publiques, occupé de travaux littéraires. Il présenta, en 1753, au théâtre de Drury-Lane, sa tragédie de *Boadicée*. La dureté de son organe n'était pas propre à prévenir, en sa faveur, les comédiens auxquels il s'obstina à la lire lui-même jusqu'à la fin, malgré les efforts réitérés de Garrick, pour lui épargner ce soin. Cependant la pièce fut reçue; mais malgré le talent de plusieurs acteurs du premier ordre, elle ne put se soutenir plus de douze représentations. Il fit imprimer, en 1761, une tragédie de *Médée*, écrite sur le modèle de la tragédie grecque, et qu'il hasarda de faire jouer, en 1767, à Drury-Lane, où elle n'eut que quelques représentations froidement accueillies (1). Il composa une suite de sa *Médée*, qui ne put être représentée, parce qu'elle exigeait une décoration trop dispendieuse. Glover, nommé cette année membre de la chambre des communes pour Weymouth, y siégea jusqu'à la dissolution de ce parlement, et s'y fit remarquer dans les longs débats qu'occasionna l'état embrouillé des affaires des Anglais dans l'Inde. Les négociants de la compagnie des Indes, reconnaissants des services qu'il leur avait rendus dans le parlement, lui votèrent un présent de la valeur de 300 liv. sterl. En 1770, il donna une nouvelle édition du *Léonidas*, en 2 vol. in-12, corrigée d'un bout à l'autre, et augmentée de trois chants. Mais les circonstances politiques qui avaient autrefois procuré une si grande vogue à cet ouvrage, n'existaient plus pour le soutenir. L'attention publique, absorbée alors par des maux pressants, ne pouvait guère se porter sur des objets de littérature; de sorte que cette réimpression fit peu de sensation, et que l'ouvrage n'eut pas même le genre de succès auquel il pouvait justement prétendre. Le sujet du poème est d'un choix heureux; le plan en est bien tracé; les caractères sont fortement dessinés, et l'intérêt est soutenu jusqu'à la fin: on y admire des comparaisons neuves et brillantes; et les épisodes, qui sont assez multipliés, ne paraissent jamais étrangers à l'ensemble: mais l'auteur, en rejetant entièrement de sa composition le merveilleux, s'est privé d'un puissant moyen de séduction; et la construction brusque et laconique de ses périodes, est loin aussi d'être favorable à l'harmonie. Il y a en général, dans toutes ses productions en vers, plus de poésie dans la pensée et les images que dans l'expression. Cependant le *Léonidas*, imprimé pour la sixième fois avec élégance et orné de gravures, en 1798, Londres, 2 vol. in-8°., a été traduit en prose française, par J. Bertrand, la Haye, 1739, in-12, et conséquemment d'après les premières éditions. Glover mourut le 25 novembre 1785, âgé de soixante-treize ans. D'heureuses qualités sociales lui avaient mérité l'amitié de quelques hommes du plus haut rang et de l'esprit le plus distingué; l'ascendant de ses talents si divers et de son inflexible vertu lui avait ménagé le respect de ceux qui lui étaient le plus opposés par leurs principes politiques. Il était aimé du peuple, et fut caressé des grands. Ses

(1) M. Rolle, qui eut occasion de voir jouer cette pièce, la trouve, malgré quelques beautés, inférieure à toutes celles qu'il connaît sur le même sujet. Voyez un article intéressant de ce critique dans la *Revue philosophique*, de juin 1807. On a représenté à Paris, en avril 1807, sur le théâtre des Variétés étrangères, une traduction de la *Médée* anglaise, qui y a obtenu du succès.

mœurs étaient simples, et il conserva une humeur égale dans la bonne et dans la mauvaise fortune. Après sa mort, sa fille, mistris Halsay, publia en 3 vol. in-12, en 1788, l'*Athénaïde*, poëme en 30 chants, auquel il n'avait pas mis la dernière main, et qui formait en quelque sorte la suite de *Léonidas*. C'est, comme il le dit lui-même, *la Mort de Léonidas vengée par les vertus des Athéniens.*

The death of great Leonidas aveng'd by attic virtue.

Cet ouvrage de sa vieillesse, pour lequel il montrait une prédilection particulière, et qu'il semblait se glorifier d'avoir fait plus *long* que l'*Iliade*, a paru une composition faible, où l'intérêt divisé, en se portant sur une race de héros, ne se fixe fortement sur aucun d'eux. Plusieurs des discours de Glover ont été imprimés, notamment ceux qu'il prononça à la barre du parlement, en 1740, avant la rupture avec l'Espagne. Glover avait tenu une sorte de journal de ses observations sur les événements et sur les personnages éminents ou influents de son temps. Ce journal manuscrit, après être resté long-temps dans l'obscurité, a été imprimé par extrait, sous ce titre : *Memoirs of a celebrated literary and political character*, etc. (*Mémoires d'un homme célèbre, comme littérateur et comme politique, depuis la résignation de sir Robert Walpole, en 1742, jusqu'à l'établissement de la seconde administration du lord Chatham, en 1757, contenant des notices sur plusieurs des hommes les plus distingués de cette époque*), Londres, in-8°., 1814. Ces mémoires se font remarquer par un caractère soutenu de véracité, et par l'énergie et même l'âpreté avec laquelle sont tracés quelques-uns des portraits qu'il renferme : la tournure que prenaient les affaires publiques, et le spectacle des vices des grands, avaient disposé son ame au découragement, et donné à ses idées une teinte très prononcée de misantropie. L'éloquent portrait qu'il y fait de lui-même, est loin d'être attrayant. Cette publication tardive des mémoires de Glover avait particulièrement pour but de prouver que c'est à lui que l'on doit les *Lettres de Junius*. Des critiques judicieux ont pensé que, bien que rien, dans ces mémoires, ne pût les autoriser à adopter cette assertion, l'auteur leur paraissait avoir autant de titres à cette attribution qu'aucun de ceux à qui on a précédemment attribué ces Lettres célèbres. On a publié, très peu de temps après : *An inquiry into the author*, etc. (*Recherches sur l'auteur des Lettres de Junius, à l'occasion des Mémoires d'un homme célèbre, comme littérateur et comme politique, récemment publiés ; à laquelle on a ajouté de nouveaux extraits de ces curieux mémoires inédits*), Londres, in-8°., 1814. On rapporte un trait qui peut faire juger de la manière de composer de ce poëte. Lorsqu'il résidait à la maison de campagne du lord Temple, à Stowe, il se leva un jour de très grand matin, maîtrisé par une idée qui lui était survenue pendant la nuit, et descendit au jardin, où il se livra entièrement à sa verve. Par malheur il avait alors une canne à la main, et, dans une sorte de délire poétique, il se mit à en frapper au milieu d'un parterre de tulipes, dont lady Temple faisait ses délices. Il avait alors si peu la connaissance de ce qu'il faisait, que lorsque quelqu'un, au moment du déjeûner, lui parla du dégât dont il était l'auteur, il commença par nier formellement : mais il avait été aperçu par plusieurs personnes ; et ne

pouvant plus lui-même douter du fait, il récita la ballade qu'il avait composée dans le jardin (*l'Ombre de l'amiral Hosier*), l'une de ses productions où il y a le plus de poésie.

X—s.

GLUCK (Christophe), le plus grand compositeur dont puisse s'honorer la scène lyrique, naquit d'une famille noble, dans le Haut-Palatinat, sur les frontières de la Bohème, en 1714. Sans doute, en le formant, la nature imprima sur son front le sceau du génie; mais ce feu sacré ne devait se manifester en lui que dans un âge où, depuis long-temps, nos facultés intellectuelles ont acquis tout le développement dont elles sont susceptibles. Comme le citoyen de Genève, Gluck avait plus de quarante ans lorsqu'il mérita de fixer l'attention publique. Il fit ses études musicales à Prague, et se rendit habile dans le jeu des instruments, surtout du violoncelle. A dix-sept ans, il visita l'Italie, et suivit les leçons du célèbre San-Martini. Il écrivit à Milan son premier opéra, l'*Artaxerce;* donna *Démétrius*, à Venise, en 1742; trois ans après, *la Chute des Géants*, en Angleterre, et plus de quarante autres opéras (1) dans l'espace de dix-huit ans. Mais toutes ces compositions, rapidement tracées, suivant l'usage des musiciens d'Italie, n'étaient qu'un vain bruit, une série de chants plus ou moins bigarrés, dépourvus d'ame et de vie. L'opéra italien, dit l'abbé Arnaud, n'est qu'un concert dont le drame fut le prétexte. Gluck, sans doute, avait plus d'une fois senti tout le vide de pareils ouvrages; mais la mauvaise facture des poëmes lyriques était un obstacle constant aux efforts du compositeur. Il fallait donc qu'un homme d'un mérite éminent, s'écartant des sentiers battus par la routine et par les préjugés, osât se frayer une route nouvelle; et Gluck eut le bonheur de rencontrer cet homme dans le Florentin Ranieri di Calzabigi, qu'il connut à Vienne. Ce dernier entreprit d'écrire des drames dont toutes les parties fussent liées entre elles et avec le dénouement; où l'intérêt, établi dès l'exposition, allât toujours en croissant, sans être suspendu par des épisodes étrangers, par de ridicules bouffonneries; dans lesquels, enfin, l'*aria* ne put servir de prétexte au caprice du chanteur, à la stérile redondance du *maestro di capella*. Ce fut d'après ces idées qu'il composa dans la langue italienne les opéras d'*Hélène et Pâris*, d'*Alceste*, et d'*Orphée*, que Gluck mit en musique, de 1762 à 1764, et qui, contre l'usage observé pour les compositions ultramontaines, furent tous les trois imprimés à Vienne. Le premier est peu connu en France, où jamais il ne fut représenté. Les deux autres sont du nombre des cinq drames lyriques qui assurent à Gluck l'immortalité, *Armide*, *Alceste*, *Orphée*, et les deux *Iphigénies*. Il faut entendre ce grand maître exposer lui-même le plan qu'il s'était tracé. « L'imitation de » la nature, dit-il, est le but commun » que doivent se proposer le poète et » le musicien; c'est aussi celui auquel » j'ai tâché d'atteindre. J'ai voulu ré» duire la musique à sa véritable fonc» tion, celle de seconder la poésie pour » fortifier l'expression des sentiments » et l'intérêt des situations, sans inter» rompre l'action et la refroidir par » des ornements superflus. Je pense » qu'elle doit ajouter à l'autre ce qu'a» joutent à un dessin correct et bien » composé la vivacité des couleurs et » l'accord des lumières et des ombres,

(1) Tels que *Démophoon*, *Phèdre*, *Siphax*, *la Clémence de Titus*, *Antigone*, *le Triomphe de Camille*, etc.

» qui animent les figures sans en altérer les contours. » Les plus brillants succès couronnèrent les efforts de Gluck; et, ce qui paraîtra presque incroyable, l'Italie entière applaudit avec transport à des chants si nouveaux pour des oreilles en quelque sorte efféminées (1). Parme, Naples, Rome, Milan, Venise, furent les théâtres de sa gloire; et la ville de Bologne, pendant un seul hiver, s'enrichit de plus de 900,000 fr., par le concours des étrangers qu'attirèrent dans son sein les représentations d'*Orphée*. Cependant, si l'on en excepte Salieri, Gluck n'eut aucun imitateur chez une nation si sensible aux charmes de la musique; tant ses mâles accents diffèrent des jolis, mais insignifiants *cantabile* des compositeurs italiens. Son triomphe était grand, sans doute. Le premier il avait fixé le caractère de la musique dramatique, et tracé les règles à suivre par l'artiste capable de les saisir. Mais un champ plus vaste, une palme plus glorieuse encore, s'offraient à son ambition. La langue française, dont il avait fait une étude approfondie, lui paraissait, comparativement à l'italienne, qu'énerve le fréquent concours des voyelles, présenter au poète des ressources plus fécondes, et surtout une plus grande énergie pour peindre le délire des passions, l'horreur des combats, et le tableau déchirant des misères humaines. Cette langue, d'ailleurs, était depuis long-temps frappée d'anathème quant à ses propriétés musicales; et nous devons même ajouter que les succès de Gluck n'ont point détruit les assertions avancées par Rousseau. Que de sujets pour irriter l'amour-propre d'un homme qui, sans doute, avait le sentiment de ses propres forces! Vers 1770, le bailli Du Rollet, que son séjour à Vienne avait lié avec l'auteur d'*Alceste*, entreprit de mettre en opéra l'*Iphigénie* de Racine. Il resserra le drame en 3 actes, supprima l'épisode d'Eriphile, mit le dénouement en action d'après une idée fournie par Racine lui-même, et, du reste, conserva le plus qu'il lui fut possible la versification du moderne Euripide. Gluck mit une année entière à composer la musique de cet ouvrage; lui qui, naguère, notait en quinze jours un poème italien. Il s'agissait ensuite d'offrir au jugement des Parisiens un travail spécialement conçu pour leur plaire; et le bon Allemand eut lieu de reconnaître qu'en mettant à bien son entreprise, il n'avait pas surmonté les plus grandes difficultés. La simple annonce de sa tudesque harmonie avait soulevé contre lui tout le peuple des musiciens, et la classe plus nombreuse, plus indocile encore des amateurs. Il ne fallut pas moins qu'un ordre de la reine Marie-Antoinette, jadis élève du chevalier, et sa constante protectrice, pour faire recevoir à l'Opéra l'*Iphigénie*. Enfin, en 1774, Gluck vint à Paris: il avait alors soixante ans; et, le 19 avril de cette année, on donna la première représentation d'*Iphigénie*. Si le concours des spectateurs était prodigieux, le succès de l'ouvrage le fut également. On fit recommencer l'ouverture, chose inouïe dans les annales de l'Opéra; et la pièce obtint d'un bout à l'autre les mêmes applaudissements. Le 2 août de la même année, on exécuta l'opéra d'*Orphée* (1), dont M. Moline avait

(1) Nous ne parlons ici que des opéras d'*Hélène* et d'*Orphée*; car l'*Alceste* ne fut point alors représentée en Italie, à cause de la difficulté de l'exécution, dit Gluck lui-même (1776).

(1) La partition italienne d'*Orphée*, imprimée à Vienne en 1764, fut aussi publiée à Paris chez la veuve Duchesne, avec un beau frontispice gravé. Les paroles de Calzabigi avaient été traduites

mis en français les paroles. Les accords ravissants du chantre de Thrace, le *stridor* des furies (1), tout le charme répandu dans cet ouvrage, enlevèrent les suffrages, et réconcilièrent, pour un moment, avec Gluck, les partisans français de la musique italienne. Deux compositions, d'un mérite bien inférieur, suivirent l'*Orphée* : l'*Arbre enchanté*, de Vadé, mis en vers par Moline, et représenté à Versailles le 27 février 1775, et la *Cythère assiégée*, de Favart, donnée sans succès à l'Opéra, le 1er. août de la même année; ce qui fit dire à l'abbé Arnand qu'Hercule savait mieux manier la massue que le fuseau. Le 23 avril 1776, parut l'*Alceste*, mise en français par Du Rollet. Cette pièce, remplie du pathétique le plus sublime, est, par son sujet même, essentiellement monotone, puisqu'une tristesse constante en fait la base; et, quoique assez exactement imitée d'*Euripide*, il n'a pas fallu moins que tout le génie de Gluck pour en rendre la représentation supportable, pour soutenir pendant trois actes une action qui ne roule que sur deux passions, l'affliction et l'effroi, et dont le dénouement, plus que simple, est facilement prévu. On rapporte qu'un homme se plaignant à Gluck de l'air, *Caron t'appelle*, motivé sur une seule note : « Ami, lui dit le composi» teur, dans les enfers les passions » s'éteignent et la voix perd ses in» flexions (2). » Nous possédons des fragments d'observations de Rousseau sur l'*Alceste* italienne. Elles contiennent les vues les plus profondes et les plus neuves sur la nature de la musique dramatique, et sur les trois parties qui la constituent. L'auteur y montre que, si l'accent, déterminé par le poëte, asservit en quelque sorte le musicien sous sa loi, ce dernier a du moins les ressources du rhythme et de l'harmonie, dont l'heureuse combinaison lui permet souvent de voiler les défauts du premier, et de suivre sans obstacle l'impulsion de son génie. Plus de douze lustres n'avaient point affaibli celui de Gluck. L'année 1777 vit paraître l'*Armide* de Quinault, mise jadis en musique d'une manière si lamentable par le Florentin Lulli. C'est la seule pièce en cinq actes du maître allemand, persuadé qu'il était que l'attention de l'auditeur se fatigue beaucoup plus promptement dans les compositions musicales que dans les tragédies déclamées. *Armide* excita d'abord une vive fermentation dans le public; mais la magnificence du spectacle, la perfection du récitatif, l'habile emploi des contrastes, en assurèrent le succès. Cette pièce eut plus de trente représentations consécutives; et, en janvier 1778, c'est-à-dire, en moins de quatre ans, les quatre opéras nouveaux avaient produit plus de 900,000 francs. En donnant à Larrivée le rôle ingrat du chevalier Danois, Gluck lui avait dit: « Un seul vers vous dédommagera, je » l'espère, de votre complaisance; » c'est le vers : *Notre général vous » rappelle.* » Jamais prédiction ne fut mieux accomplie. Un sujet plus tragique et plus sombre, sujet dont l'amour est exclu, où deux amis, pour

en prose française dès 1764. Toutes les partitions françaises sont gravées; mais la plupart fourmillent de fautes. On sait que ce fut Philidor qui fut l'éditeur de la partition d'*Orphée*, et qui y pilla sans scrupule pour son *Sorcier* et son *Ernelinde*.

(1) On a trouvé dans les papiers de Rousseau, et publié après sa mort une *Réponse du Petit-Faiseur à son prête-nom*, sur le passage de l'*Orphée* que nous indiquons ici. Elle contient d'utiles observations sur la nature et l'emploi du genre enharmonique.

(2) Ne pouvant tirer des instruments, par la voie ordinaire, des sons assez sourds et assez lugubres pour accompagner ce morceau, on assure qu'aux répétitions il imagina d'aboucher les cors deux à deux; en sorte que les sons, en se heurtant au passage, produisirent l'effet déchirant et terrible qu'il se proposait. L.

sauver l'un d'entre eux, se vouent réciproquement à la mort, où leur bourreau doit être la propre sœur de l'une des victimes, *Iphigénie en Tauride*, termina la carrière lyrique de Gluck, en 1779. Nul ornement étranger, nulle vaine pompe, nulle danse légère, n'altèrent l'austérité de ce drame. Un seul ballet s'y trouve, et ce ballet fait frémir. Les chœurs, mis en action, suivant la méthode grecque, loin de nuire à l'intérêt, le fortifient; ces chœurs qui jadis n'étaient, comme le dit plaisamment l'abbé Arnaud, que des tuyaux sonores, faisant entendre une savante pièce d'orgue. La pièce commence avec le premier coup d'archet, et n'a point d'ouverture préliminaire. On ne sait ce qu'on doit le plus admirer, de la tempête, du songe d'Iphigénie, du chœur des Euménides, des adieux d'Oreste et de Pylade. Lorsqu'après ses fureurs, Oreste accablé dit: *Le calme rentre dans mon cœur*, pourquoi, demandait-on à Gluck, *ce murmure des basses, ce glapissement des violons?* Il ment, répond ce grand homme, il a tué sa mère. Nous ne ferons qu'indiquer l'opéra d'*Écho et Narcisse*, donné la même année. On rencontre quelques beautés dans la musique; mais, en général, elle se ressent du mauvais choix du sujet, et de la faiblesse du poème. Gluck avait entrepris un opéra de *Roland;* mais il jeta ses papiers au feu quand il sut que Piccini s'occupait du même sujet. Il a laissé imparfait celui des *Danaïdes*, que Salieri termina de la manière la plus heureuse. Cet opéra fut représenté en 1784. Rassasié de gloire, comblé de richesses, Gluck retourna dans sa patrie vers 1787. Il mourut à Vienne, d'une attaque d'apoplexie, le 15 novembre 1787, laissant une succession de plus de 600,000 livres. Il avait été toute sa vie sujet au *cholera-morbus;* et son médecin n'y connaissait pas de plus puissant remède que de mettre sous clef tous ses instruments. En 1778, le 14 mars, le roi avait fait placer, dans le foyer de l'Opéra, le buste de Gluck, exécuté par Houdon, sur le produit d'une souscription formée par les admirateurs de ce grand maître. On a remarqué que ce buste fut le seul préservé des ravages de l'incendie qui consuma la salle du Palais-Royal. La révolution opérée dans la musique en France, par le chevalier Gluck, fut le signal d'une guerre presque aussi vive, mais heureusement moins sanglante que celle qui, depuis, a désolé l'Europe vingt-cinq ans. Les vieux amateurs, qui se pâmaient en entendant les trilles, les cadences, les ports-de-voix des Fel et des Géliot, défendirent avec acharnement leur antique et traînante psalmodie. Les *bouffonistes*, plus exclusifs encore, ne voyaient de musique que dans les roulades, les cavatines et les *cantabile*. Piccini débuta sur la scène lyrique en 1778, par l'opéra de *Roland;* il donna depuis, comme Gluck, une *Iphigénie en Tauride*. Dès ce moment, tout Paris fut ou Gluckiste ou Picciniste. On attaqua, on défendit, on se distribua force injures; et surtout on compara des choses qui n'étaient nullement comparables. En effet la facture de Gluck et celle de Piccini présentent entre elles de telles différences, qu'il est impossible de s'entendre quand on veut rapprocher les procédés employés par chacun d'eux. Quoi qu'en puissent dire les partisans du dernier, ses jolis chants ne sont que de la musique italienne. On y trouve des beautés sans doute, une harmonie brillante, des coupes heureuses, des tableaux vrais, des scènes pathétiques, mais point d'unité. Tout cela ne fera jamais de la musique drama-

tique. Quant à Gluck, pour se convaincre de sa supériorité sur les autres maîtres, il suffit de remonter aux principes de l'art. Les sons n'en doivent être que la matière, comme la terre l'est pour le sculpteur, les couleurs pour le peintre. Aussi Gluck a-t-il dit souvent qu'avant de composer, il tâchait d'oublier qu'il était musicien. Imiter l'accent des passions, peindre les objets qui, présents ou retracés sur la scène, concourent à l'action dramatique, tel doit être le double but de l'artiste. De ces deux peintures, la seconde appartient à l'orchestre : et quel maître a su tirer des instruments un aussi grand parti que Gluck? Souvent, dans ses compositions, ils peignent les tableaux les plus vastes, les images les plus terribles. C'est dans son orchestre que vous trouverez la pompe imposante des sacrifices, les horreurs de la guerre, l'effort des vents, le mugissement des tempêtes, l'éclat de la foudre, le cri qui rappelle à la gloire l'amoureux Renaud, la peinture effrayante des enfers, le gémissement des mânes, l'aboiement de Cerbère, le calme inaltérable des Champs-Élysiens. C'est Gluck qui, le premier en France, a fait connaître le *trombone*, dont l'emploi, sagement ménagé, donne aux peintures de l'orchestre une couleur si vigoureuse. Possédant à fond le génie de la langue française, il saisit toujours avec justesse l'enchaînement des phrases, la coupe du discours. Il ne faut que parcourir ses ouvrages pour reconnaître que, partout, il observe l'accent logique avec le plus grand soin; ce que nul autre musicien n'a fait. Lorsque la facture d'un air nécessite la répétition des paroles, il l'amène adroitement, et sait les couper avec une habileté rare. Nous n'en citerons pour exemple que l'air d'Iphigénie : *Cruelle, non jamais votre inflexible cœur, etc.* Mais ce qui doit surtout éterniser sa mémoire, ce qui l'élève tellement au-dessus des autres compositeurs, qu'il nous a ravi tout espoir de voir naître jamais son égal, c'est son inépuisable talent pour le genre pathétique. Déclamateur consommé, il a saisi les inflexions même de la nature; et, rapprochant, à l'exemple des anciens, le chant de la déclamation, il semble avoir déterminé le point où finit l'une et où l'autre commence. On lui a reproché de manquer de chant, tandis que Rousseau, le plus éclairé des juges en cette matière, disait que le chant lui sortait par les pores. Que répondre à des gens qui ne trouvent de chant que dans nos insignifiantes ariettes, qui bornent la musique à l'agréable combinaison des sons, et qui se soucient fort peu d'être émus, pourvu que leur oreille soit satisfaite? C'est préférer le menuet de Marcel et les pirouettes de Duport aux pantomimes de Noverre. Nous le répétons, et chacun avec de la bonne foi peut s'en convaincre, le grand mérite des compositions de Gluck est que toutes les parties en sont liées entre elles, et présentent néanmoins une telle variété, que l'auditeur arrive à la fin du drame sans s'apercevoir que son attention ait été captivée. Son chant, simple et naturel, n'est jamais déparé par des ornements superflus; son récitatif est rapide, vrai, toujours noble; ses airs de danse (1) sont de la plus aimable fraîcheur. Ses chœurs, toujours en action, loin d'affaiblir l'intérêt, ajoutent souvent au pathétique de la situation. Enfin, ses ouvrages sont le résultat d'une méditation telle,

(1) Dans toutes les tragédies lyriques de Gluck, ses airs de danse portent au plus haut degré le caractère des personnages, du pays et de la situation. Il est assez remarquable que cet homme, auquel ses ennemis refusaient du *chant*, soit le seul qui ait su faire danser. Z.

que, presque toujours, il mettait une année entière à préparer son sujet avant de rien écrire, et qu'il n'a pas donné d'opéra qui ne lui ait coûté au moins une maladie. Burney l'appelle le *Michel-Ange* de la musique; le P. Martini, et Wieland, assez mal nommé le *Voltaire* de l'Allemagne, lui donnent les plus grands éloges. Un dernier trait achèvera de prouver combien Gluck fut supérieur aux autres musiciens par l'instruction. Rousseau, frappé de la sévérité du rôle d'Hélène dans l'opéra de ce nom, disait: « C'est » comme Spartiate que Gluck a peint » Hélène; mais il a fait un anachro- » nisme, puisque Lycurgue ne dicta » ses lois aux Lacédémoniens que long- » temps après la femme de Ménélas. » — Aussi, répondit l'artiste, ce n'est » point par cette raison que j'ai peint » Hélène sévère, c'est parce qu'Ho- » mère nous la représente ainsi. » (Homère dit qu'elle était estimée d'Hector.) Plus les compositions de Gluck sont parfaites, plus on conçoit qu'il est facile d'en dénaturer l'expression si l'on en altère le mouvement. « Que » l'on fasse, dit-il lui-même, le moin- » dre changement à mon air, *Che farò* » *senza Euridice*, soit dans le mou- » vement, soit dans la tournure de » l'expression, et cet air deviendra un » air de marionettes. Il ne serait pas » même impossible d'en faire une con- » tredanse. » Aussi, du temps de Gluck, avions-nous proposé de fixer le mouvement de tous ses airs par le moyen du chronomètre. Cet utile projet est jusqu'ici resté sans exécution (1). Aujourd'hui, la tradition est perdue; et ses opéras ne sont plus exécutés comme ils devraient l'être. L'abbé le Blond, enthousiaste du compositeur allemand, a réuni, sous le titre de *Mémoires pour servir à l'histoire de la révolution opérée dans la musique*, etc., Paris, 1781, in-8°., quelques-unes des pièces publiées pour et contre pendant la guerre musicale. M. Suard et l'abbé Arnaud figurent parmi les défenseurs du chevalier; Framery, La Harpe et Marmontel, prirent le parti des Italiens, et se couvrirent de ridicule par leur ignorance dans l'art qu'ils voulaient traiter. Riedel a donné, en allemand, un livre intitulé: *Sur la musique du chevalier Gluck*, Vienne, 1775, in-8°. D. L.

GLUCK (Ernest) était pasteur et archidiacre dans la petite ville de Marienbourg en Livonie. Ce fut dans sa maison que trouva un asile cette jeune fille d'une origine obscure et presque inconnue, que des circonstances extraordinaires élevèrent ensuite sur le trône de Russie sous le nom de Catherine I. Les Russes ayant pris Marienbourg sur les Suédois en 1702, après un siége très meurtrier, tous les habitants de cette malheureuse ville furent exilés et dispersés en différentes provinces de l'empire. On n'épargna point le pasteur, qui, après avoir éprouvé des traitements barbares, fut envoyé à Moscou avec sa famille, y compris la jeune fille, dont il était le protecteur. On connaît les destinées qui la conduisirent au faîte des grandeurs. Gluck, de

(1) On fait beaucoup de bruit en ce moment d'un chronomètre que l'on voudrait faire passer pour une invention nouvelle, et qui devait, dit-on, être employé, au Conservatoire de Paris, pour fixer les mouvements des diverses compositions classiques. Le chronomètre n'est qu'une application particulière du pendule, et son usage est ancien. Pour être exact, il doit, comme ce dernier, avoir un compensateur. En 1787, un nommé Duclos, horloger au Palais Royal, en fit voir un auquel il donnait le nom de rhythmomètre. A l'égalité la plus parfaite dans les oscillations, cet instrument joignait le mérite particulier de pouvoir accélérer ou retarder à volonté ces oscillations, de sorte que, par un mécanisme très simple, le maître ou conducteur pouvait à son gré presser ou ralentir la mesure, sans éprouver, dans ces divers changements, le plus léger retard.

concert avec le précepteur de ses enfants, établit dans le palais Narischkin à Moscou un institut d'éducation, et traduisit lui-même ou fit traduire en russe un grand nombre d'ouvrages allemands. Il mourut au moment où l'orpheline qu'il avait recueillie dans sa détresse commençait à entrer dans la carrière de la fortune, et captivait le cœur de Pierre-le-Grand. Parvenue jusqu'au trône, Catherine n'oublia point la famille qui avait protégé son enfance. Gluck avait laissé un fils et une fille. Le fils, qui s'était appliqué avec beaucoup de succès aux études, fut employé comme conseiller dans le département des finances. Modeste et même timide, il ne chercha point une fortune brillante, et se borna à remplir avec zèle les devoirs de sa place. Sa sœur, Marthe Gluck, devint dame d'honneur de l'impératrice, qui lui fit épouser l'amiral Villebois. C'était un Français que le sort avait conduit en Russie au commencement du règne de Pierre, et qui avait gagné l'affection de ce monarque par la vivacité de son esprit et l'activité de son caractère. Il était veuf lorsqu'il épousa Marthe Gluck; et il laissa de ses deux mariages des fils, dont le plus remarquable a été le grand-maître d'artillerie Alexandre Villebois, qui, dans un âge avancé, chercha à plaire à Catherine II, et qui, pour témoigner son dévouement à cette princesse, contribua à lui faire obtenir le pouvoir suprême au moment où ce pouvoir échappait à Pierre III. C—AU.

GLYCAS (MICHEL), historien byzantin, habitait en Sicile, et vivait au XVe. siècle selon quelques critiques; mais l'opinion commune le place au XIIe. Le savant C. G. Walch, qui a inséré dans les Mémoires de l'académie de Göttingue (1780, tom. V, hist. pag. 18-44), une Dissertation spéciale sur cet objet, finit par laisser indécis ce point de chronologie. Glycas composa en grec des *Annales* qui traitent de ce qui s'est passé depuis la création du monde jusqu'à Alexis Comnène, mort en 1118. Cette chronique est encore consultée avec fruit, non seulement pour quelques faits historiques, mais encore pour des notions qui servent à l'intelligence des livres de la Bible, et qu'il a tirées d'auteurs que nous n'avons plus. Leunclavius, qui publia en latin cet ouvrage (Bâle, 1572, in-8°.), y ajouta une cinquième partie, qui conduit jusqu'à la prise de Constantinople. Meursius donna une partie du texte grec (depuis César jusqu'à Constantin le Grand), d'après un manuscrit d'André Schott qui attribuait ce fragment à Théod. Metochita, et y joignit une version latine et des notes, Leyde, 1618, in-4°. Enfin, l'ouvrage entier, grec et latin, fut publié par le P. Labbe, Paris, 1660, in-fol. Cette édition, qui est la plus complète et la seule qui soit recherchée, fait partie de la *Byzantine*. Glycas est encore auteur de plusieurs *Lettres* qui sont instructives et curieuses. La plupart roulent sur des matières théologiques. On en trouve quatre-vingt-treize dans un manuscrit de la bibliothèque royale de Turin: J. Lami n'en a publié qu'un petit nombre (1), d'après un manuscrit de la *Ricardiana*, qui n'en contient que quatorze. C. F. Matthæi en a aussi publié quelques-unes d'après un manuscrit de Moscou, Leipzig, 1777, in-8°. C. M. P.

(1) Il en a donné cinq dans le premier volume de ses *Deliciæ eruditorum*, 1736, in-8°., et cinq dans le septième en 1739. Il a donné séparément, vers 1745, le discours de Glycas, *ad monachum*, *De claritate primi Adæ*. François Fontana a publié les quatre autres lettres que contenait le manuscrit de la Ricardiana, dans les *Novæ eruditorum deliciæ*, tom. I, 1785, in-8°.

GLYCÉRIUS, empereur romain d'Occident, fut un de ces souverains que les barbares, depuis long-temps maîtres de l'empire, plaçaient à leur gré pour quelques instants sur un trône dégradé dont rien ne pouvait retarder la chute. Ricimer avait fait couronner Olybrius, qui mourut presque aussitôt en 473. Gundobald, prince bourguignon, neveu de Ricimer, voulut aussi faire un empereur ; il revêtit de la pourpre Glycérius, guerrier obscur, attaché à son service. A peine sur le trône, Glycérius vit attaquer l'Italie par Videmir, roi des Ostrogoths, et obtint à prix d'argent qu'il se retirerait dans les Gaules. L'année suivante, Léon, premier empereur d'Orient, irrité que Glycérius eût été nommé sans son consentement, donna l'empire d'Occident a Jules Népos, et le fit déclarer Auguste à Ravenne. Glycérius, surpris dans Rome par son rival, consentit sur-le-champ à renoncer à l'empire, et à recevoir la mitre et l'évêché de Saloné en Dalmatie. On doute si ce fut ce même Glycérius qui devint archevêque de Milan pour s'être prêté à l'assassinat de Népos en 480.
L—S—E.

GLYCON, statuaire grec, n'a été cité par aucun auteur ancien ; mais son nom est immortalisé par le chef-d'œuvre qui nous l'a transmis. La statue dite l'*Hercule Farnèse*, ouvrage de Glycon, comme le témoigne l'inscription qu'on y lit encore, réunit toute la vigueur et le grand caractère que les plus anciens sculpteurs grecs firent briller dans leurs compositions à la finesse de l'exécution, à la grâce, au moelleux, qui distinguèrent les ouvrages de Praxitèle et de ses imitateurs. C'est parmi ces derniers qu'il faut placer Glycon. La forme de l'*omega* ω dans l'inscription qui porte son nom, ne fut introduite que postérieurement au siècle d'Alexandre ; et le silence que garde Pausanias sur ce sculpteur doit faire penser qu'il avait peu travaillé pour la Grèce sa patrie. On peut en conclure qu'il fut du nombre des artistes grecs que la magnificence et la puissance romaine appelèrent en Italie vers la fin de la république. L'abbé Dubos s'est trompé en avançant que Pline a cité le nom de Glycon. L—S—E.

GMELIN (JEAN-GEORGE), botaniste allemand, fils de Jean-George Gmelin, habile pharmacien de Tubingen, naquit dans cette ville en 1709. Il fréquenta l'université dès l'âge de quatorze ans, et prit ses degrés en médecine en 1727 : voyant que plusieurs de ses maîtres étaient partis pour Saint-Pétersbourg, il s'y rendit aussi, et s'y distingua bientôt par son habileté dans l'anatomie et la pratique de la médecine ; il fut reçu membre de l'académie des sciences, et, ayant voulu retourner dans sa patrie deux ans après, on le retint en lui faisant accepter la chaire de chimie et d'histoire-naturelle, qu'il remplit avec beaucoup de talent. Il ne s'était engagé à rester en Russie que jusqu'en 1733 ; mais il ne put résister au desir de faire partie de la caravane savante que l'impératrice Anne Iwanowna avait résolu d'envoyer pour explorer la Sibérie, et pousser ses recherches jusqu'au Kamtschatka, pays encore presque inconnus. L'expédition était composée de Gmelin, comme naturaliste, de Delisle de la Croyère, comme astronome, et de G. F. Müller, comme historien. On leur adjoignit six étudiants, un interprète, cinq géomètres, un mécanicien, un peintre et un dessinateur. Bering, Tchirikoff et Spangenberg, faisaient aussi, comme marins, partie de l'expédition ; mais

ils partirent avant les académiciens. Ceux-ci se mirent en route avec leur troupe le 8 août 1733, passèrent par Casan, entrèrent en Sibérie à la fin de decembre, et à Tobolsk le 30 janvier 1734. Delisle les quitta pour aller rejoindre, avec le détachement de marins, le capitaine Bering: Gmelin et Müller s'embarquèrent le 24 mai sur l'Irtisch, qu'ils remontèrent au milieu des steppes habitées par des hordes nomades. On y voit éparses les ruines de monuments qui attestent le séjour d'un peuple plus civilisé. C'est dans une de ces ruines qu'avaient été trouvés les manuscrits tanguts décrits par Bayer. Les voyageurs voulurent aller visiter le temple d'Ablaikit; leurs préparatifs étaient faits : des obstacles les retinrent ; ils se contentèrent d'y envoyer un détachement. Après avoir examiné les mines de cuivre de Koliwan, ils gagnèrent le bord de l'Obi, puis ceux du Iénisèi, et allèrent passer l'hiver à Iéniséisk. « Le froid y était si excessif, dit Gmelin, qu'à la mi-décembre, l'air même paraissait gelé; la brume condensée ne laissait pas monter la fumée des cheminées. Plusieurs oiseaux tombaient du ciel comme morts. » En février 1735, Gmelin et Müller se remirent en route pour Irkoutsk; traversèrent, le 27 mars, le lac Baïkal encore gelé, et retrouvèrent Delisle à Kiatcha, placé sur la frontière de la Chine, au milieu d'une misérable steppe, qui ne produit rien. Après être retournés à Selinginsk, ils se dirigèrent vers l'est, visitèrent les mines d'argent d'Argun dans le pays des Tungouses, et allerent bien près du fleuve Amour. Revenus vers l'Ouest, ils traversèrent le lac Baïkal à la voile. Une tempête affreuse les y accueillit. Les bateliers l'attribuèrent au courroux du Baïkal, irrité de ce que les voyageurs, au lieu de l'appeler mer, l'avaient simplement traité de lac. On passa l'hiver à Irkoutsk. Dès le mois de janvier 1736, les deux académiciens parcoururent les pays arrosés par l'Angara et la Léna, et se séparèrent. Gmelin, arrivé à Iakoutsk en septembre, y retrouva Muller et Delisle. A cette distance immense de St.-Pétersbourg, les ordres du gouvernement n'obtiennent pas toujours une obéissance complète. Les académiciens et leur suite eurent bien de la peine à se procurer des logements passables : dès la fin de septembre, la Léna charia des glaces ; et pour mettre le comble aux désagréments que Gmelin éprouvait, un incendie affreux dévora ses livres et le fruit de ses dernières observations. L'hiver fut plus doux et moins long qu'on ne l'aurait cru; et, le 20 mai 1737, Gmelin et Müller purent examiner les environs de Iakoutsk, en attendant l'occasion de partir pour Ochotsk ; mais, malgré leurs représentations réitérées, ils ne purent se faire donner par les agents du gouvernement les objets qui leur étaient nécessaires pour entreprendre cette longue et pénible route, et aller ensuite jusqu'au Kamtschatka. Voyant qu'il n'y avait qu'incertitude sur le temps et les moyens de continuer le voyage jusqu'au terme qui leur était prescrit, il leur parut convenable de remonter la Léna, tandis que Delisle la descendrait. Gmélin avait d'ailleurs à réparer la perte que lui avait fait éprouver l'incendie de l'hiver precédent; ainsi, après avoir recueilli, avec Müller, tous les renseignements qu'ils avaient pu réunir sur Iakoutsk et le pays d'alentour, ils résolurent de passer l'hiver à Kirensk, sur le Haut-Léna, lieu où ils étaient à l'abri de toute espèce d'importunité, et à portée de correspondre facilement avec toutes les

foule de plantes nouvelles, la figure et la description détaillée des plus rares, et tout ce qui concerne leurs divers usages chez les naturels du pays. Haller, qui donne des éloges à la critique botanique de cet ouvrage, avait vu les dessins originaux; il assure qu'ils étaient faits avec une habileté et une vérité dont la gravure n'approche pas. Les plantes sont classées d'après la méthode de Van Royen. Il devait y avoir un 5e. volume pour la cryptogamie. S. G. Gmelin, neveu de l'auteur, et éditeur des 2 derniers volumes, en promettait la publication dans la préface du IVe., datée de Woronez, en 1769. Sa mort prématurée l'empêcha probablement de tenir sa promesse. Cette flore est précédée d'une préface, dans laquelle Gmelin trace à grands traits la géographie physique de la Sibirie, donne le sommaire de son voyage, et l'esquisse de l'histoire naturelle de la vaste contrée qu'il a parcourue pendant dix ans. Il indique dans des tableaux les plantes communes ou particulières à l'Asie et à l'Europe, et enfin celles qui sont, pour ainsi dire, fixées à un coin de terre. Strahlenberg avait posé les limites de l'Asie aux monts Oural: Gmelin, en suivant cette opinion, l'appuie sur des faits qui l'ont fait adopter par les géographes. « C'est, dit-il, au-delà » des monts Oural et du fleuve Jaik » que l'aspect du pays, les plantes, » les animaux, l'homme, enfin, et » tout ce qui l'entoure, prennent une » physionomie nouvelle. » II. *Voyage en Sibirie, de 1733 à 1743*, Göttingen, 1751-52, quatre volumes in-8°., fig. (en allemand). Gmelin s'y montre très savant, observateur exact, mais narrateur trop minutieux. Il a surchargé sa relation, dont le fonds est du plus haut intérêt, d'une foule de détails insignifiants et très ennuyeux. C'était par un motif dont on doit lui savoir gré. « Je ne me » rappelle jamais sans plaisir, s'écrie-» t-il dans sa préface, les années que » j'ai employées à faire ce voyage; et » je m'imagine qu'un journal qui en » présentera tous les événements, » causera une satisfaction pareille au » lecteur qui n'a pas d'indifférence » pour son prochain. » Nous avons en français deux abrégés de ce voyage; l'un publié par Keralio, sous le titre suivant, qui donne l'analyse du livre: *Voyage en Sibérie, contenant la description des mœurs et usages des peuples de ce pays, le cours des rivières considérables, la situation des chaînes de montagnes, des grandes forêts, des mines, avec tous les faits d'histoire naturelle qui sont particuliers à cette grande contrée*, Paris, 1767, 2 vol. in-12; l'autre, inséré dans le tome XVIIIe. de l'*Histoire générale des Voyages, de Prévost*. Ces deux extraits sont faits d'une manière absolument différente; chacun a ses avantages et ses défauts. Le second donne au moins les cartes et les figures de l'original. Une particularité très remarquable est celle qui a donné lieu à cette réflexion de Müller: « Rarement, dit-il, on verra l'exemple » d'un voyage si pénible et si long, » entrepris par tous ceux qui en fu-» rent, avec plus de courage et de sa-» tisfaction que celui-ci. On s'encou-» rageait les uns les autres; on ne né-» gligeait rien; on était attentif à tout » ce qui paraissait devoir tourner le » moins du monde à l'avantage de ce » dont on était chargé. » Gmelin, dans la préface de sa *Flora Sibirica*, rend la même justice à ses compagnons. Un accord si touchant et rare, peut-être, dans des circonstances semblables, fait le plus bel éloge de tous ces savants. Il n'y a pas, dans cette

relation, de détails relatifs à la botanique. La cour voulut qu'ils fussent réservés pour l'ouvrage qui traiterait des plantes de la Sibirie. C'est peut-être ce qui a donné lieu à quelques bibliographes de dire que l'académie de Pétersbourg avait fait retrancher de ce livre plusieurs passages intéressants. III. Une Dissertation *sur la production de nouvelles plantes depuis la création ;* traduite par Kéralio, et insérée dans sa *Collection de différents morceaux sur l'Histoire du nord.* IV. D'autres Mémoires *sur la botanique et la médecine*, tant en latin qu'en allemand, imprimés séparément, ou dans les actes de l'académie de Pétersbourg, et dans ceux des Curieux de la nature. V. *Vie de Steller*, adjoint de la société des sciences de Saint-Pétersbourg, Francfort, 1748, in-8°. L'auteur y retrace les travaux de ce savant, rectifie les détails déjà donnés sur son compte, et en ajoute de nouveaux. Linné, pour reconnaître les services de Gmelin envers la botanique, a nommé *gmelina* un genre de sa didynamie angiospermie : ce genre comprend des arbres épineux de la famille naturelle des pyrénacées, ornés de fleurs semblables à celles de la digitale. E—s.

GMELIN (Philippe-Frédéric), médecin, frère cadet du précédent, naquit à Tubingen en 1721. Après avoir achevé ses études, il parcourut la Hollande, l'Angleterre et l'Allemagne, revint dans sa patrie en 1744, fut nommé médecin de la ville, et, en 1750, professeur extraordinaire de médecine. Il succéda à son frère dans les chaires de botanique et de chimie, et mourut le 9 mai 1768. On a de lui : I. *Otia botanica*, Tubing., 1760, in-8°. II. *Recueil de renseignements sur les eaux minérales de Reutling*, ibid., 1761, in-8°. III. *Notice détaillée sur les eaux minérales acidules du pays de Nassau*, ibid., in-8°. (Ces deux ouvrages sont en allemand.) IV. Un grand nombre de Mémoires sur la médecine, la botanique, l'histoire naturelle et la chimie. V. Il a eu part à l'*Onomatologia medica completa*, Francfort et Leipzig, 1754-55, 2 vol. in-8°. ; et à l'*Histoire et explication des plantes*, dont Knörr, de Nuremberg, publia les figures, depuis 1750, sous le titre de *Thesaurus rei herbariæ hortensisque universalis*. VI. Des Mémoires dans les *Transact. philosoph.* et dans la *Bibliothèque raisonnée.* — Jean-Conrad Gmelin, frère aîné des deux précédents, et médecin renommé, avait beaucoup voyagé en Allemagne, en Pologne et en Hongrie. Il acquit de grandes connaissances en chimie et en métallurgie. Il publia, mais sans y mettre son nom, un grand nombre de dissertations dans les Mémoires de plusieurs sociétés savantes, et mourut en 1759. Il fut père de S. T. Gmelin. E—s.

GMELIN (Samuel-Théophile), naquit à Tubingen, le 23 juin 1745. Après avoir obtenu le bonnet de docteur en médecine à l'âge de dix-neuf ans, il alla achever ses études à Leyde, où la conformité de goût pour l'histoire naturelle le lia avec Pallas. Les circonstances difficiles où il se trouvait, lui firent naître l'idée de s'embarquer comme chirurgien sur un navire destiné pour les Indes Orientales ; mais il se contenta de s'établir, en attendant des secours de sa famille, dans la petite ville de la Brille. Le voisinage de la mer, et quelques excursions qu'il fit par eau dans les environs, lui fournirent l'occasion de recueillir beaucoup de plantes marines, d'examiner avec attention les varechs, et lui suggérèrent l'idée d'écrire leur histoire.

Il visita ensuite la Belgique et se rendit à Paris où il fut bien accueilli par Adanson, qui lui inspira quelque chose de son éloignement pour le système de Linné. Après un court séjour dans sa patrie, il fut, en 1766, appelé à Pétersbourg pour y professer la botanique. Catherine II, fidèle au plan exécuté par plusieurs de ses prédécesseurs, de faire voyager des savants dans les diverses parties de l'empire russe, ordonna une nouvelle expédition du même genre. Gmelin obtint d'en faire partie; et après avoir eu l'honneur d'être présenté à l'impératrice, il partit au mois de juin 1768, visita les monts Valdaï, passa l'hiver à Woronez, et descendit le Don jusqu'à Tscherkask, où la peinture effrayante qu'on lui fit d'un voyage par les steppes, le long de la frontière, depuis Azof jusqu'à l'embouchure du Terek dans la mer Caspienne, l'engagea à renoncer à son premier projet. Il retourna par la route ordinaire, jusqu'à Zaritzin, pour aller à Astrakan, par le Volga. Il trouva dans cette ville Guldenstaedt, autre voyageur envoyé de Pétersbourg pour le même but. Après s'être concerté avec lui sur le plan ultérieur de leurs courses, Gmelin s'embarqua, le 19 juin 1770, sur un bâtiment équipé exprès pour lui et pour sa suite. Il atterit à Derbent, alla par terre visiter les fameuses sources de naphte de Bakou, et Schamakie, reprit la mer à Sallian, resta tout l'hiver à Enzelli, dans le Ghilan, et fut bien accueilli à Rescht par Hedaet-khân, dominateur de cette province. Les troubles qui désolaient la Perse, l'empêchèrent de pénétrer dans ce royaume. Il se contenta de suivre la côte du Mazanderan, mais ne put aller à Asterabat. Obligé de retourner à Balrousch, des maladies contagieuses lui enlevèrent une partie de son monde : lui-même en fut atteint; et pour comble de disgrace, Mehemet-khân, gouverneur de la province, homme avare et cruel, le fit emprisonner comme espion. Gmelin eut beau réclamer; il ne put espérer sa liberté qu'à condition de guérir le frère du khân, attaqué d'une fistule lacrymale. Le hasard servit bien ce nouveau *médecin malgré lui*, qui, sorti de ce mauvais pas, s'enfuit à Enzelli, et, après une traversée longue et pénible, arriva à Astrakan le 10 avril 1772. Il devait, d'après le plan approuvé par l'académie, parcourir les steppes situées des deux côtés du Volga, au-dessous de Zaritzin, et celles des Kumaniens jusqu'au Terek. Il n'exécuta que la dernière partie de ce projet. L'année suivante il changea de dessein, et voulut aller visiter la côte orientale de la mer Caspienne, puis revenir par la Perse. L'année était trop avancée pour que ce projet pût réussir. Pallas, qui venait d'arriver à Astrakan, chercha vainement à le dissuader de ses idées, en lui prédisant qu'il n'en résulterait rien de bon. Gmelin, poussé par une malheureuse fatalité, partit d'Astrakan, le 25 juin 1773, avec une suite nombreuse, longea la côte orientale, aborda en quelques endroits du pays des Troukhmènes sans éprouver d'accident; mais il ne put, à cause de la saison, trouver beaucoup de plantes. Il se hâta donc d'aller à Asterabat, puis à Enzelli, où il prit la route de terre. Arrivé à Derbent le 15 janvier 1774, il reçut ordre du khân d'en sortir le 4 février. Au lieu de retourner à son navire, qui l'attendait à Bakou, il dirigea sa marche vers Kislar sur le Terek. Il fut arrêté sur la route par le khân des Khaïtakes, qui mit un haut prix à sa rançon. Dès que la nouvelle de ce funeste événement par-

vint à Pétersbourg, l'impératrice, sans attendre que l'académie des sciences réclamât son intervention en faveur de Gmelin, donna des ordres pour qu'on fît tout ce qui était nécessaire pour lui procurer sa liberté. L'infortuné ne put voir l'effet de la sollicitude de ses confrères et de sa souveraine. Le chagrin et la rigueur de la prison lui causèrent une maladie, à laquelle il succomba le 27 juin à Achmetkent dans le Caucase. Le barbare qui l'avait fait languir dans un cachot froid et humide, rendit aussitôt la liberté aux compagnons de Gmelin, et leur permit d'emporter son cadavre et ses papiers; mais la grande chaleur ne leur laissa pas le temps de transporter le corps jusqu'à Kisliar: il fut enterré près du village de Kajakent. Catherine II récompensa richement la veuve de ce martyr des sciences. On a de Gmelin : I. *Historia fucorum iconibus illustrata*, St.-Pétersbourg, 1768, in-4°. Cet ouvrage, le premier qui ait été publié sur les varechs, est aujourd'hui incomplet et bien en arrière des connaissances que l'on a acquises sur ces plantes marines. Il est cependant encore bon à consulter. Gmelin ne croit pas à l'existence des parties sexuelles dans ces végétaux, opinion partagée par plusieurs habiles botanistes. II. *Voyages dans différentes parties de l'empire de Russie, pour faire des recherches relatives à l'histoire naturelle*, St.-Pétersbourg, 1770-1774-1784, 4 vol. in-4°., avec cartes et figures (en allemand). On y trouve, indépendamment de ce qui concerne l'histoire naturelle de la Russie, des notions neuves et curieuses sur les hordes qui habitent les steppes, sur la ville d'Astrakan et la colonie des frères Moraves à Sarepta près de Zaritzin, sur les provinces persanes du Ghilan et du Mazanderan, sur les troubles qui ont déchiré la Perse depuis la mort de Nadir Schah, enfin sur les steppes à l'orient de la mer Caspienne. L'ouvrage de Gmelin dénote un homme doué d'une imagination ardente et en même temps du talent de bien observer. Enfermé dans un cachot infect et dénué de tout, il ne cessa de tenir la plume que lorsque ses forces l'abandonnèrent; et il fit les adieux les plus touchants à l'académie de Saint-Pétersbourg. Son ami Pallas recueillit les matériaux du IVe. volume, et le publia en y joignant quelques corrections relatives à des fautes qui avaient échappé à Gmelin dans les premiers volumes. Ceux-ci furent imprimés sur les manuscrits envoyés à Saint-Pétersbourg: le comte Wladimir Orloff avait enjoint aux savants d'expédier par chaque occasion le fruit de leurs observations; précaution salutaire, qui sauva un grand nombre de matériaux précieux. Le IVe. volume est terminé par un mémoire de Gmelin sur le commerce des Russes dans la mer Caspienne, et par un voyage dans le Ghilan, fait par Charles Hablizl, l'un de ses compagnons. La relation de Gmelin est en partie traduite en français dans un recueil publié sous le titre suivant: *Histoire des découvertes faites par divers savants voyageurs*, la Haye, 1779, 2 vol. in-4°., ou six volumes in-8°. III. Plusieurs mémoires dans les recueils de la société de Harlem et de l'académie de St.-Pétersbourg. Il fut éditeur des tomes III et IV de la *Flora Sibirica*, de son oncle J.-G. Gmelin. E—s.

GMELIN (JEAN-FRÉDÉRIC), physicien et médecin très estimé, naquit à Tubingen le 8 août 1748, et se livra très jeune à l'étude des sciences médicales et de l'histoire naturelle,

sous la direction de son père, qui était professeur de botanique et de chimie dans cette université. Après avoir reçu le bonnet de docteur en philosophie, il entreprit un grand voyage scientifique en Hollande, en Angleterre et en Autriche, et ne revint qu'en 1771 dans sa patrie, après une absence de trois ans. Il donna ensuite, à Tubingen, des leçons d'histoire naturelle et de botanique, et ouvrit aussi, comme professeur extraordinaire, un cours de sciences médicales. En 1775, il fut nommé professeur extraordinaire, et, trois ans après, professeur ordinaire de sciences médicales à l'université de Göttingue. Il acquit alors une grande réputation, non seulement en Allemagne, mais encore chez l'étranger, par ses leçons et par une activité littéraire infatigable : aussi doit-on à sa science et à son zèle un grand nombre d'ouvrages remplis d'érudition, et qui prouvent une variété de connaissances bien peu commune. Après avoir enseigné pendant trente ans, il mourut le 1er. novembre 1804. Nous citerons ici seulement quelques-uns des ouvrages qu'il a publiés : I. *Pourquoi l'homme respire-t-il ?* (en allemand), Tubingen, 1767, in-4°. II. *Irritabilitas vegetabilium in singulis plantarum partibus explorata, ulterioribusque experimentis confirmata*, ibid., 1768, in-4°. III. *Onomatologia botanica completa*, ou *Dictionnaire complet de la botanique, d'après le système de Linné*, Francfort et Leipzig, 1771-1777, 9 vol. in-8°. Tous les articles contenus dans le premier volume de cet ouvrage, ne sont pas de Gmelin ; mais il est l'auteur des huit autres volumes. IV. *Table des matières renfermées dans l'Onomatologia* (en latin et en allemand), 1778. V. *Enumeratio stirpium agro Tubingensi indigenarum*, Tubingen, 1772, in-8°. VI. *D. an adstringentia et roborantia strictè sic dicta ferreo principio suam debeant efficaciam ?* ibid., 1773, in-4°. VII. *Dissertation sur les plantes vénéneuses de l'Allemagne*, Ulm, 1775, in-8°. VIII. *De alcalibus et præcipitationibus chimicis ope eorum factis*, Göttingue, 1775, in-4°. IX. *Histoire générale des poisons*, Leipzig et Nuremberg, 1776-1777, 3 vol. in-8°. X. *L'Art d'observer, par J. Senebier*, traduit du français et augmenté de notes, ibid., 1776, in-8°. XI. *Le système du règne minéral de Linné*, traduction libre de la douzième édition latine, et considérablement augmentée, ibid., 1777-1779, 4 vol. in-8°., avec fig. XII. *Dissertation sur les différentes espèces d'ivraie, sur la manière d'en tirer parti, et sur les moyens de les extirper*, Lubeck, 1779, in-8°. XIII. *Introduction à la chimie, à l'usage des universités*, Nuremberg, 1780, in 8°. XIV. *Observations minéralogiques sur les mines de fer de Rio et d'autres mines dans l'île d'Elbe, de E. Pini*, traduites de l'italien et augmentées des observations modernes de Koestlin et d'autres, avec une *Dissertation sur quelques crystallisations particulières du feldspath*, Halle, 1780, in-8°. XV. *Introduction à la minéralogie, à l'usage des universités*, Nuremberg, 1780, in-8°. XVI. *Introduction à la pharmacie*, ibid., 1781, in-8°. XVII. *Mémoires pour servir à l'histoire de l'exploitation des mines en Allemagne, dans le moyen âge et dans les temps modernes*, Halle, 1783, in-8°. XVIII. *Lettres à un médecin, sur les découvertes récentes et leur application en médecine*, Berlin, 1784, in-8°. Une seconde édition de cet ouvrage a été

publiée sans changements, à l'insu de l'auteur, ibid., 1793, in-8°. XIX. *Diss. de tingendo, per nitri acidum sive nudum sive terrâ aut metallo saturatum, acido*, Erfurt, 1785, in-4°. XX. *Principes de la chimie technique*, Halle, 1786; ibid., 1796, in-8°. XXI. *Principes chimiques de la docimasie*, ibid., 1786, in-8°. XXII. *Éléments de chimie générale, à l'usage des universités*, Göttingue, 1789, 2 vol. in-8°.; ibid., 1804, in-8°. XXIII. *Éléments de minéralogie*, ibid., 1790, in-8°. XXIV. *Éléments de pharmacie*, ibid., 1792, in-8°. XXV. *De aëris vitiosi exploratione*, ibid., 1794, in-4. XXVI. *Principes chimiques de la technologie*, Hanovre, 1794, in-4°. XXVII. *Apparatus medicaminum tam simplicium quàm compositorum, in praxeos adjumentum consideratus*, Göttingue, 1795–1796, 2 vol. in-8°. On joint ordinairement ces deux volumes, qui traitent du règne minéral, aux six de J. A. Murray, qui portent le même titre et sont consacrés exclusivement au règne végétal. Gmelin s'est efforcé de suivre la même marche que Murray; mais il est resté loin de son modèle. XXVIII. *Journal des sciences naturelles*, Göttingue, 1797, quatre cahiers in-8°. XXIX. *Histoire des sciences naturelles*, publiée aussi sous le titre d'*Histoire de la chimie*, Göttingue, 1797-1799, 3 vol. in-8°. Cet ouvrage forme la 8e. partie de l'*Histoire des arts et des sciences*, publiée par les professeurs de Göttingue. Gmelin est aussi l'éditeur de la 13e. édition du *Systema naturæ*, de Linné, 1788-1793 (1); des *Principes élémentaires de l'histoire naturelle, par Erxleben*, et de la *Materia medica de Lösecke*, qu'il a entièrement refondue. Ce laborieux professeur a enrichi en outre, d'un grand nombre d'articles, les *Mémoires de l'académie de Göttingue*, le *Journal chimique de Crell*, le *Magasin de Baldinger*, et beaucoup d'autres ouvrages périodiques et journaux littéraires. On trouve des détails sur les travaux de J. Fréd. Gmelin, dans l'*Histoire littéraire de Göttingue, par Pütter*, et dans la *Souabe savante, par Gradmann*. B—H—D.

GNAPHÆUS. *Voy*. FOULON.

GNIPHON (MARC-ANTOINE) vivait plus d'un siècle avant l'ère chrétienne. Né dans les Gaules, d'une famille libre, mais abandonné par ses parents, il fut exposé peu de temps après sa naissance. Le hasard, en lui conservant sa liberté, lui procura le bienfait d'une heureuse éducation. Il fit ses premières études à l'académie de Marseille, l'une des plus célèbres du monde à cette époque. La nature l'avait doué d'un esprit ingénieux et facile; il fut de bonne heure distingué par ses talents et ses connaissances dans les langues grecque et latine. Riche des trésors de l'étude, Gniphon vint à Rome, où Lucius Plotius, son compatriote, enseignait avec succès l'éloquence. S'étant attaché d'abord à suivre ses leçons, il se sentit bientôt en état d'embrasser la profession de grammairien, qui n'était pas alors

(1) Cette treizième édition, composée de trois tomes (un pour chaque règne), distribués en douze volumes in-8°., est terminée par des tables alphabétiques très étendues et polyglottes des noms triviaux et systématiques. Mais l'ouvrage est exécuté sans discernement. C'est une compilation informe, inutile au professeur, et plus propre à égarer l'élève qu'à l'éclairer et à l'instruire. En effet, sous prétexte de donner une synonymie complète, le rédacteur entasse, au hasard, tous les noms qu'il trouve dans les divers auteurs, sans s'apercevoir que tel animal, telle plante, tel minéral ont été nommés différemment par divers naturalistes, tandis que souvent la même dénomination a été donnée à des objets différents. Cette double erreur, dont le travail de Gmelin offre des milliers d'exemples, prouve que cet écrivain trop fécond n'avait que des connaissances superficielles, et n'étudiait point le livre de la nature. C.

aisée à bien remplir, puisqu'il fallait être non seulement très versé dans tous les genres de littérature, mais encore être en état de parler et d'écrire d'une manière agréable et solide sur un sujet donné, le plus souvent même d'enseigner publiquement les belles-lettres et l'éloquence. Gniphon compta parmi ses élèves les deux plus grands hommes de Rome profane, Cicéron et César. Malgré l'affluence et le goût des auditeurs, il ne déclama jamais dans son école, se réservant de satisfaire à la mode générale dans les occasions où l'on demandait qu'il élevât la voix au milieu d'une place publique. On a dit de ce rhéteur, par comparaison avec un de ses compatriotes et de ses rivaux, célèbre comme lui dans l'enseignement des belles-lettres, Valérius Caton, que celui-ci faisait des poëtes et l'autre des orateurs. La vie de Gniphon n'alla pas au-delà de cinquante ans: il trouva néanmoins, et malgré les occupations sans cesse renaissantes qui l'enchaînaient au milieu du tourbillon de Rome, le temps d'écrire. On lui attribuait un grand nombre d'ouvrages : toutefois Atteius le philologue, l'un de ses élèves, ne lui en donne que deux, écrits en latin, et regarde tout le reste comme pouvant être sorti de son école, mais certainement pas de sa plume. G. F—R.

GOADBY (Robert), imprimeur et libraire anglais très instruit, naquit à Sherborne, dans le Dorsetshire, en 1721; il se distingua par la manière dont il exerçait son état et par ses connaissances profondes dans les langues savantes. Il mourut à Sherborne, le 12 août 1778. Parmi les ouvrages écrits en anglais, dont Goadby est l'auteur, son *Explication de l'Écriture sainte*, en trois gros volumes in-folio, mérite une mention particulière. Avant la publication de ce travail, aucun commentaire anglais des livres saints n'avait osé attaquer de front les systèmes des Trithéistes et des Calvinistes : aussi ces sectaires en furent-ils très alarmés; ni leurs menaces ni leurs invectives ne purent empêcher Goadby d'en continuer l'impression : mais il manifesta son amour pour la vérité, en recueillant avec un grand soin, dans les éditions postérieures, toutes les remarques qui pouvaient servir à rectifier quelques erreurs qui lui étaient échappées. Il composa ensuite et imprima un *Extrait de la Bible*, sous le titre d'*Instructeur* ou *Manuel des chrétiens*. Cet ouvrage, fortement recommandé par l'évêque Sherlock, fut très bien accueilli du public; mais l'auteur, par le mauvais état de sa santé, ne put l'achever : il en a publié seulement l'ancien Testament. Goadby donna, en 1777, au sujet de l'exécution du docteur Dodd, un petit écrit, dans lequel il prouva que les crimes commis par un ecclésiastique doivent être punis plus sévèrement que les autres. Dans le journal hebdomadaire intitulé, *Le Mercure de Sherborn*, dont il fut l'éditeur, il se montra constamment un défenseur ardent de la liberté politique et religieuse. Partageant l'opinion du célèbre Hume, que « la liberté de la presse et la liberté nationale augmentent ou diminuent ensemble, » il n'hésita jamais à défendre énergiquement la constitution de son pays contre les attaques du parti opposé. B—N—D.

GOAR (Jacques), savant dominicain, né à Paris en 1601, fit ses premières études avec beaucoup de succès, prit l'habit religieux en 1619, et, après avoir terminé ses cours de philosophie et de théologie, fut chargé d'enseigner ces deux sciences dans

différentes maisons de son ordre. L'application qu'il avait donnée à la langue grecque, lui inspira le desir de visiter l'Orient, où il espérait découvrir des restes précieux d'antiquité, échappés aux autres voyageurs. Il partit en 1631; et ayant été nommé prieur du couvent de Saint-Sébastien, dans l'île de Chio, il y passa huit années, uniquement occupé de satisfaire sa curiosité par tous les moyens qui étaient en son pouvoir. Sa récolte en manuscrits anciens ne fut pas aussi abondante qu'il se l'était promis; mais en revanche, il amassa une grande quantité de matériaux sur la croyance et les coutumes des Grecs modernes. De retour à Rome en 1640, on voulut l'y retenir, en le nommant prieur du couvent de Saint-Sixte; mais le desir de revoir sa patrie l'emporta sur les avantages que lui offrait un plus long séjour dans la capitale du monde chrétien, et il revint à Paris en 1642. Dès l'année suivante, les intérêts de son ordre l'obligèrent encore d'aller à Rome; ce voyage fut court, puisqu'on le voit déjà à Paris en 1644, travailler à son *Eucologe*. Élu, en 1652, vicaire-général de l'ordre, les soins qu'exigeait cet emploi ne le détournèrent pas de ses études accoutumées; mais il ne put résister à tant de fatigues. Sa santé s'altéra; et une fièvre lente le conduisit au tombeau le 23 septembre 1653, à l'âge de cinquante-deux ans. Le père Goar était lié d'une étroite amitié avec Léon Allatius, Ducange et plusieurs autres savants distingués. On a de lui : *Euchologion sive Rituale Græcorum, complectens ritus et ordines divinæ liturgiæ, officiorum sacramentorum, consecrationum, benedictionum, funerum, orationum, etc., juxtà usum orientalis ecclesiæ*, Paris, 1647, in-folio. Cet ouvrage, fort recherché, même des protestants, dit Richard Simon, est devenu rare, quoique réimprimé à Venise en 1730. Il suffirait seul à la réputation de son auteur, dont il prouve la vaste érudition et l'infatigable patience. On y trouve un grand nombre de pièces inédites, tirées de la bibliothèque du Roi, de celle du Vatican, et de plusieurs autres dépôts d'Italie et d'Allemagne. Le P. Goar a été l'un des plus laborieux collaborateurs du précieux recueil connu sous le nom d'*Histoire byzantine*. On lui doit les éditions de George Cédrenus, et de Jean Scylitzes, Paris, imprimerie royale, 1647, de Codin Curopalates, ibid., 1648, et du Syncelle, ibid., 1652; la traduction latine et une partie des notes qui accompagnent l'édition de Théophanes, ibid., 1655, publiée par le père Combefis : il s'était occupé de revoir la traduction de Zonare, par Jérôme Wolf. Son travail passa au père Combefis, et ensuite à Ducange, qui en a fait usage dans la belle édition qu'il a publiée de cet historien, ib., 1685. On trouve dans le traité de Léon Allatius, *De ecclesiæ occidentalis atque orientalis perpetuâ consensione*, un écrit du père Goar, intitulé : *Attestatio de communione orientalium sub specie unicâ*. Enfin il a laissé en manuscrit des traductions latines de la *Collectio elementaris omnium sacris et divinis canonibus contentorum*, par Mathieu Blastare, et de l'*Histoire du Synode de Florence*, par Sylvestre Syropulo. Ces deux ouvrages existaient au couvent des Dominicains de la rue Saint-Honoré, d'où ils auront sans doute été transportés à la bibliothèque du Roi. On peut consulter les *Scriptor. ordinis prædicator.* du père Échard, tom. II, page 574, les *Mémoires* de Niceron, tome XIX, et l'*Histoire des hommes*

illustres des Dominicains, par le père Touron, v, 489. W—s.

GOBEL (Jean-Baptiste-Joseph), évêque de Lydda, et suffragant de Bâle, puis évêque constitutionnel de Paris, naquit à Thann, dans la haute Alsace, le 1er. septembre 1727. Il fut élevé à Rome, au collége germanique, où il se distingua par son travail et par sa conduite. L'évêque de Porentrui se l'attacha, et le nomma chanoine de son chapitre. Ses principes erronés commencèrent alors à se développer; les hommes clairvoyants aperçurent en lui une ambition démesurée, et l'orgueil qui l'entraîna, plus tard, à l'apostasie. Le 27 janvier 1772, il fut fait évêque de Lydda, *in partibus infidelium*, et suffragant de l'évêque de Bâle, pour la partie française de son diocèse. Il résidait en France en cette qualité; et en 1789, il fut nommé député du clergé de Belfort aux états-généraux. Lors de la prestation du serment à la constitution civile du clergé, il y apposa d'abord quelques restrictions, qu'il se hâta de rétracter, sur la dénonciation d'un de ses collègues. On l'en récompensa en le nommant à-la-fois à trois des nouveaux évêchés, savoir à ceux du Haut-Rhin, de la Haute-Marne et de Paris. Il opta pour ce dernier siége; et le 25 février 1791, il fut un des deux prélats assistants au sacre des premiers évêques constitutionnels. On dit qu'il s'adressa successivement, pour avoir l'institution canonique, à l'archevêque de Sens et à l'évêque d'Orléans, qui le refusèrent, quoiqu'ils se fussent attachés au nouvel ordre de choses. Le tribunal du district de Paris le renvoya par-devant l'évêque d'Autun; et le nouveau métropolitain fut installé en cette qualité, le 27 mars 1791. On répandit dans le temps une lettre du prince-évêque de Bâle, qui donnait une idée peu avantageuse du caractère de Gobel. Les évêques constitutionnels faisaient tous paraître, à cette époque, des mandements, en prenant possession de leurs siéges. Gobel, dans une lettre pastorale du 21 avril 1791, s'efforça de prouver la légitimité de sa mission; et, le 18 septembre suivant, il publia un long mandement sur la fin de la session de l'assemblée constituante, et sur l'acceptation de l'acte constitutionnel par le roi. Nous ne connaissons pas de lui d'autre écrit de ce genre. Ce faible évêque flottait encore entre sa conscience et la peur : il écrivait au pape, et n'avait pas la force de suivre les conseils qu'il paraissait solliciter. MM. Noël et De Laplace disent, dans leurs *Éphémérides*, qu'en 1792, Gobel se présenta chez le marquis Spinola, ambassadeur de Gênes, en France, et le pria de demander pour lui au pape une somme de cent mille écus, promettant de rétracter son serment. Le marquis déclina cette étrange commission, et Gobel se laissa entraîner au torrent. Lié avec d'ardents révolutionnaires, il ne parut plus occupé qu'à servir leurs vues, et mérita les reproches des constitutionnels qui étaient encore attachés à la religion. On se plaignait qu'il tolérât les plus honteux scandales, qu'il laissât par exemple en place un curé de la capitale, qui avait publié un écrit irréligieux du ton le plus déclamatoire et le plus insultant. On était indigné qu'il permît à des prêtres mariés de continuer les fonctions sacerdotales. Gobel fit plus : le jour de la fête de l'Ascension, en 1793, il installa, comme curé de Saint-Augustin, ou des Petits-Pères, un prêtre marié, nommé Aubert, dont la femme assistait à la cérémonie. Deux curés,

Beaulieu et Brugières, réclamèrent contre ce scandale ; leur évêque leur en réservait d'autres. Enfoncé dans le jacobinisme, il ne fréquentait plus que Chaumette, Hebert, Anacharsis Clootz, et autres fougueux démagogues. Ce furent, dit-on, Anacharsis Clootz et Pereira, qui l'entraînèrent à la Convention, le 7 novembre 1793. Il y parut accompagné de treize de ses vicaires. Voici comment son discours est rapporté dans le Moniteur : « Aujourd'hui » que la révolution marche à grands » pas vers une fin heureuse..... Aujourd'hui qu'il ne doit plus y avoir » d'autre culte public et national que » celui de la liberté et de la sainte égalité, puisque le souverain le veut » ainsi ; conséquent à mes principes, » je me soumets à sa volonté, et je » viens vous déclarer ici hautement, » que dès aujourd'hui, je renonce à » exercer mes fonctions de ministre du » culte catholique. En conséquence, » nous vous remettons tous nos titres. » Le président le félicita de sacrifier *ces hochets gothiques de la superstition* et *d'abjurer l'erreur*. On rendit de grands honneurs à Gobel, qui déposa sa croix et son anneau, et s'affubla du bonnet rouge. Ce fut le signal des apostasies et des profanations qui remplirent cette séance et les suivantes. Gobel survécut peu à sa honte : dominé par d'indignes amis, il passait ses journées dans les clubs et dans le tumulte des factions, lorsqu'il tomba dans la disgrace de Robespierre. Il fut arrêté avec Chaumette, le comédien Grammont et d'autres révolutionnaires. Son procès, qui commença le 8 avril 1794, atteste encore sa faiblesse dans ce dernier moment, où, prévoyant qu'il ne pourrait échapper au supplice, il aurait dû s'efforcer au moins de réparer ses torts passés. Il affectait encore au contraire le langage des patriotes de ce temps-là. On lui reprocha sa mission à Porentrui, où il avait pillé les meubles de l'évêque de Bâle, et s'était enrichi lui et les siens. On alla jusqu'à l'accuser d'athéisme : il fut condamné et exécuté le 13 avril, avec Chaumette et plusieurs autres. M. Lothringer, un de ses vicaires, rapporte, dans une lettre du 11 mars 1797, insérée dans les *Annales catholiques*, tome III, page 466, que Gobel, enfermé à la conciergerie, et ne voulant voir aucun prêtre, lui envoya, par un inconnu, sa confession écrite, avec ce billet : « Mon cher » abbé, je suis à la veille de ma mort ; » je vous envoie ma confession par » écrit. Dans peu de jours, je vais expier par la miséricorde de Dieu » tous mes crimes et mes scandales » contre sa sainte religion. J'ai toujours applaudi dans mon cœur à » vos principes. Pardon, cher abbé, » si je vous ai induit en erreur. Je » vous prie de ne me point refuser » les derniers secours de votre ministère, en vous transportant à la » porte de la conciergerie sans vous » compromettre, et à ma sortie, de me » donner l'absolution de mes péchés, » sans oublier le préambule, *ab omni vinculo excommunicationis*. Adieu, » mon cher abbé ; priez Dieu pour » mon ame, à ce qu'elle trouve miséricorde devant lui. J-B.-J., évêque de Lydda. » Telle fut la fin de cet évêque, que l'ambition, la faiblesse et la peur avaient fait tomber dans de grands écarts, mais qui paraît les avoir reconnus avant de mourir. P—c—T.

GOBIEN (Le). *Voy.* LEGOBIEN.

GOBIN (ROBERT), prêtre, avocat, et doyen de Lagny-sur-Marne, fit paraître, en 1505, un ouvrage intitulé *Les Loups ravissants*. C'est une

satire dirigée contre toutes les classes de la société, et principalement contre les moines et les gens d'église. Dans un prologue de l'acteur, c'est-à-dire de l'auteur, Gobin suppose, que le 1er. janvier 1505, il allait s'ébattre à la campagne, lorsqu'il vit dans un grand champ un troupeau de loups, petits et grands, et au milieu d'eux un grand loup, qui s'appelait *Archilupus;* de l'autre côté était une belle pucelle pastourelle, nommée Sainte-Doctrine. Le grand loup s'adressant à ses louveteaux, leur enseigne les doctrines les plus anti-sociales, et fait la peinture et l'éloge de tous les vices. Sainte-Doctrine, dans des discours où elle cite sans cesse l'Écriture et les docteurs de l'Église, réfute victorieusement Archilupus. Celui-ci emprunte souvent le costume des divers ordres religieux qui existaient alors. C'est ainsi que, vêtu en moine de Saint-Benoît, il prêche le matérialisme dans les termes les plus grossiers; que sous l'habit de bernardin, il fait l'éloge de l'avarice. L'ouvrage est divisé en douze chapitres, dont chacun commence avec un mois de l'année. Au milieu des discussions qui se succèdent sans cesse, Gobin explique les règles du rudiment. Enfin, Archilupus s'avoue vaincu, confesse ses crimes, et fait son testament. L'auteur apprend alors à ses lecteurs qu'Archilupus représente le diable d'enfer; les louveteaux, les pécheurs; et Sainte-Doctrine, la sainte Église. Gobin a aussitôt une seconde vision. C'est la mort qui lui apparaît avec un personnage nommé *Accident.* Viennent aussi les trois chambrières de la mort, *Guerre*, *Famine*, et *Mortalité*. Ces êtres allégoriques prononcent tous des discours où ils attaquent sans ménagement les différents états de la société. Gobin met ensuite en scène une foule d'illustres personnages, tant de l'histoire ancienne que de l'histoire moderne. Ils racontent les diverses aventures de leur vie, et expriment les regrets qu'ils ressentent de leur conduite passée. C'est dans cette dernière partie, que Gobin attaque vivement les papes Jean XXII et Boniface VIII; enfin, après un dernier discours prononcé par la Mort, la terre s'entrouvre, et engloutit les divers objets que l'auteur a vus. Celui-ci alors s'éveille, et écrit tout ce dont il a été le témoin. Cette satire, mêlée de prose et de vers, peut avoir en tout huit cents pages. Au milieu des idées bizarres qui y règnent, et qui sont noyées dans un style lourd et prolixe, on rencontre cependant quelques expressions aussi neuves qu'originales. On connaît deux éditions de ce livre singulier; elles sont in-8°. gothiques, sans date; l'une parut chez Antoine Vérard; l'autre porte la marque de Philippe le Noir. Robert Gobin fit encore paraître en 1506 une confession générale en rimes, appelée l'*Advertissement de conscience*, imprimée à Paris, chez Lenoir, sans date, in-4°., gothique. St. P—n.

GOBINET (CHARLES), docteur de la maison et société de Sorbonne, né à Saint-Quentin l'an 1613, fit ses études d'une manière brillante à l'université de Paris. Il s'était tellement distingué dans son cours de licence, que plusieurs évêques désirèrent se l'attacher en qualité de grand-vicaire, pour s'en aider dans le gouvernement de leur diocèse; mais les circonstances décidèrent, d'une autre manière, du sort de sa vie et de l'emploi de ses talents. Le cardinal de Richelieu, après avoir, pour ainsi dire, adopté la Sorbonne, dont il était *proviseur*, et en avoir fait reconstruire les bâtiments avec une magnificence royale, y réunit le collége du

Plessis, qu'il avait aussi fait restaurer, et en donna l'administration à cette maison. Elle jeta les yeux sur Gobinet, comme devant être le premier principal. Aucun choix ne convenait mieux; il y fit un bien incroyable par le soin qu'il prit d'y établir un bon plan d'instruction, par les solides et fréquentes leçons qu'il donnait lui-même aux élèves, par ses bons exemples, et par une excellente économie des revenus qui lui fournit les moyens d'étendre et d'augmenter les bâtiments de ce collége. Il le gouverna pendant quarante-trois ans, et y mourut le 9 mars 1690. Rollin, son collègue, a célébré, dans un beau poème latin, ses vertus et ses longs et utiles services. Gobinet avait fondé, dans le collége du Plessis, deux bourses, pour y élever deux jeunes étudiants, tirés de sa ville natale, et en avait donné la nomination à l'aîné de sa famille. On a de lui les ouvrages suivants, tous de piété, et propres à en entretenir ou à en inspirer les sentiments: I. *Instruction de la jeunesse en la piété, tirée de l'Écriture-Sainte et des Saints-Pères*, Paris, 1655, un volume in-12. De tous les livres de Gobinet, c'est celui qui a eu le plus de vogue. On s'en servait autrefois dans les écoles, pour y apprendre à lire. Aussi a-t-il eu tant d'éditions, qu'il serait impossible d'en fixer le nombre. Un ecclésiastique, nommé Morier, s'avisa, en 1705, d'en détacher le quatrième chapitre *sur la Correction fraternelle*, et y ajouta ses propres réflexions, dont quelques-unes autorisaient, conseillaient même les délations. L'ouvrage fut publié; mais ayant paru dangereux, il fut supprimé, et l'auteur fut admonesté. II. *Instruction sur la pénitence et la sainte communion*, Paris, 1667, un volume in-12, réimprimé pour la huitième fois en 1725. III. *Instruction sur la vérité du Saint-Sacrement*, Paris, in-12, 1677, 1691. IV. *Instruction sur la religion*, Paris, in-12, 1687, 1735. V. *Addition à l'Instruction de la jeunesse*, contenant cinq traités, Paris, in-12, 1689, 1714. VI. *Instruction sur la manière de bien étudier*, Paris, in-12, 1689, 1690. VII. *Instruction chrétienne des jeunes filles*, Paris, in-12, 1682, 1709. Tous ces ouvrages ont vieilli pour le langage; mais la morale en est si pure et si substantielle, ils peuvent si bien contribuer à inspirer l'amour des vertus chrétiennes, qu'ils mériteraient que quelque main habile prît la peine d'en retoucher le style, pour ôter tout prétexte de les écarter de l'éducation, où ils ont été et peuvent être encore si utiles. — Jean Gobinet, docteur de Sorbonne, et neveu du précédent, lui succéda comme principal du collége du Plessis, où il continua de faire le même bien. Il quitta cet emploi pour être grand-chantre de l'église de Chartres, où il mourut en 1724. L—y.

GOBRYAS, l'un des sept qui conspirèrent contre les mages, était de l'une des principales familles de la Perse. Otane s'étant assuré qu'un mage, nommé Smerdis, avait profité de sa ressemblance avec le fils de Cyrus, du même nom, pour usurper le trône, fit part de sa découverte à Gobryas et à Aspathinès. Ils s'associèrent Intapherme, Mégabyze, Hydarne et Darius, et résolurent, en commun, de délivrer la Perse d'un joug aussi honteux. Le rang élevé qu'ils tenaient dans l'état, leur donna la facilité de pénétrer dans la première enceinte du palais. Les eunuques voulant les empêcher d'aller plus avant, les conjurés les tuèrent, et fondirent sur Smerdis et Patizithès son frère. Les mages se mirent en

défense ; deux des conjurés furent blessés : mais Patizithès fut tué sur la place, et Smerdis s'enfuit dans une autre chambre, où il fut poursuivi par Gobryas et Darius. Gobryas le saisit ; et voyant que Darius craignait de le blesser à cause de l'obscurité, il lui dit de frapper hardiment, dût-il le tuer lui-même. Darius fut assez heureux pour ne percer que le mage. Gobryas jouit du plus grand crédit sous le règne de Darius, dont il avait épousé la sœur, sans doute avant qu'il fût roi, et qui épousa lui-même, dans la suite, une des filles de Gobryas. Le célèbre Mardonius était fils de Gobryas et de la sœur de Darius. C—r.

GOCKEL (Eberhard), médecin très estimé en Allemagne vers la fin du XVIIe. siècle, naquit à Ulm en 1636. Il pratiqua d'abord à Giengen, et fut ensuite nommé médecin du duc de Würtemberg et membre de l'académie des Curieux de la nature. Il passait pour un des meilleurs praticiens de son temps. Ses écrits, conjointement avec ceux de Henri Screta de Schafhouse et de Rosinus Lentilius de Nordlingen, ont, suivant Sprengel, fait prévaloir en Allemagne le système chimico-médical. Ce médecin a publié en allemand et en latin : I. *Consiliorum et observationum medicinalium decades sex collectæ, et per experientiam confirmatæ*, Augsbourg, 1682. Gockel a continué le même ouvrage sous ce titre : *Gallicinium medico-practicum, sive consiliorum, observationum et curationum medicinalium novarum centuriæ duæ, cum dimidiâ*, 1702, in-4°. Ses observations y sont classées selon l'ordre du temps où elles ont été faites ; et il a indiqué avec soin le nom et les qualités des malades, leur âge, leur tempérament, l'histoire des maladies, leurs symptômes, les remèdes qu'il a employés pour les guérir, et les succès qu'ils ont obtenus. II. *Le coq ovipare; Du prétendu œuf de coq, ou du basilic, avec un appendix, dans lequel on traite de toutes sortes d'œufs rares*, Ulm, 1697, in-8°. III. *Des Vins frelatés au moyen de la litharge*, ibid., 1697, in-8°. IV. *De venenis, annexus est Enchiridion de peste*, Augsbourg, 1669, in-8°. On ignore l'époque de la mort de ce médecin. B—n—d.

GOCLÉNIUS (Rodolphe) naquit à Wittemberg en 1572. Il alla étudier à Marbourg, où il prit, en 1601, le grade de docteur en médecine. En 1608 il fut nommé professeur de physique, et, en 1612, de mathématiques, dans l'université de la même ville. Cet écrivain crédule, enthousiaste, et surtout trop fécond, mourut en 1621. Il a laissé les ouvrages suivants : I. *Physiologia crepitûs ventris; item risûs et ridiculi, et elogium nihili*, Francfort, 1607, in-12; insérés dans l'*Amphitheatrum* de Dornau. J. C. Becman, dans le Catalogue de la bibliothèque de Francfort (sur l'Oder), attribue ces deux plaisanteries à Goclénius le père. II. *De peste, febrisque pestilentialis causis, subjecto, differentiis, signis*, Marbourg, 1607, in-12. III. *De vitâ prorogandâ, id est animi et corporis vigore conservando et salubriter producendo*, Francfort et Maïence, 1608, in-12. IV. *Uranoscopia, chiroscopia, metoposcopia, ophtalmoscopia*, 1603, in-8°.; Francfort, 1608, in-12. V. *Tractatus de magneticâ curatione vulnerum, citrà ullum dolorem et remedii applicationem*, Marbourg, 1608, in-8°.; 1609, in-12; Francfort, 1613, in-12; Nuremberg, 1662, in-4°, avec d'autres ouvrages. Dans l'écrit principal, ou celui qui est placé

en tête de ce recueil, Goclénius adopte, à l'exemple de Paracelse et de Basile Valentin, un magnétisme propre à l'économie animale, tel à peu près que Mesmer l'a reproduit vers la fin du siècle qui vient de s'écouler, et comme un principe de physique générale, et comme un agent spécial et curatif. Goclénius mêlait à ses procédés physiques des enchantements et des exorcismes, qui avaient principalement pour but d'agir sur l'imagination. Cette doctrine, qui eut beaucoup de partisans, trouva, en débutant dans le monde, de redoutables adversaires, à la tête desquels il faut placer le jésuite Roberti, qui publia à cette occasion un écrit intitulé : *Anatome curationis magneticæ Goclenii*. VI. *Tractatus de portentosis, luxuriosis et monstrosis nostri sæculi conviviis*, Marbourg, 1609, in-12; déclamation contre un abus qui est allé en croissant. VII. *Enchiridion remediorum facilè parabilium*, Francfort, 1610, in-8°. VIII. *Loemographia et quid in specie in peste Marpurgensi anni* 1611 *evenerit*, Francfort, 1613, in-8°. Cet ouvrage est, de tous ceux de Goclénius, celui qui renferme le plus de choses utiles ; en effet, l'auteur traite avec sagesse plusieurs points intéressants de la doctrine de la contagion, considérée en général. Il expose, comme un témoin fidèle, les caractères, la marche, et la terminaison heureuse ou fatale de la peste. Il indique aussi, fort judicieusement, l'emploi de moyens énergiques et efficaces, tels que les vésicatoires. En voyant que Goclénius possédait les talents d'un bon observateur, on ne peut s'empêcher de regretter qu'il se soit si souvent livré aux écarts d'une imagination déréglée. IX. *Synarthrosis magnetica*, Marbourg, 1617, in-8°. Apologie de la doctrine magnétique énoncée ci-dessus. Roberti publia, à cette occasion, en 1618, une nouvelle réfutation ayant pour titre : *Goclenius Heautontimorumenos, id est curationis magneticæ ruina*. Goclénius répliqua par un écrit intitulé : *Morosophia Roberti jesuitæ in refutatione Synarthroseos Goclenianæ*, Francfort, 1619. X. *Acroteleution astrologicum*, Marbourg, 1618, in-4°. XI. *Assertio medicinæ universalis, adversùs universalem vulgò jactatam*, Francfort, 1620, in-4°. XII. *Tractatus physicus et medicus de sanorum diætâ*, ibid., 1621 et 1645. XIII. *Aphorismi chiromantici*, 1597, in-8°. XIV. *Chiromantia et physiognomica specialis*. Marb., 1621; Hambourg, 1661. XV. *Apologeticus pro astromantiâ discursus*, Marbourg, 1611, in-4. XVI. *Mirabilium naturæ liber, sive defensio magneticæ curationis vulnerum*, Francfort, 1625, 1643, in-folio. Dernier effort de Goclénius pour défendre la plus erronée de ses doctrines. Son obstination fut vaine ; et le champ de bataille resta à Roberti, qui l'avait accablé sous le double poids d'une meilleure physique et d'une dialectique plus sévère. — Son père, nommé aussi Rodolphe GOCLÉNIUS, né en 1547 à Corbach, dans le comté de Waldeck, fut long-temps professeur de logique à Marbourg; il survécut à son fils, et mourut le 8 juin 1628, après avoir, dans sa longue carrière, conféré le doctorat ou la maîtrise à plus de six cents élèves formés par ses soins, et publié un grand nombre d'ouvrages. Voici les principaux : I. *Spongia errorum Heiz. Buscheri*, Francfort, 1589, in 8°. II. *Adversaria ad exotericas aliquot exercitationes Scaligeri*, Marbourg, 1594, in-8°. Cet ouvrage de J. C. Scaliger était le livre favori de Goclénius le père, et il l'appelait sa *Bible*. III.

Quæstiones et disputationes de ordi : et methodo didascalicâ, ibid., 1594, in-8°. IV. *Philosophia practica Mauritiana*. Cassel, 1604, in-8°. V. *Physicæ complet& speculum*, Francfort, 1604, in-8°. VI. *Miscellanea philosophico theologica*, Marbourg, 1607-09, 3 vol. in-8. VII. *Conciliator philosophicus*, Cassel, 1609 in-4°.; Francfort, 1619, 1625, in-4°. VIII. *Observationes linguæ latinæ*, Francfort, 1609. in-8. IX. *Idea philosophiæ Platonicæ*, Marbourg, 1612, in-8°. X. *Lexicon philosophicum*, Francfort, 1613, in-4°. Nous avons donné cette bibliographie avec quelque détail, parce que l'identité de prénom a souvent fait confondre les ouvrages du père avec ceux du fils. D—G—s.

GODARD (JACQUES), curé de Chastre en Berry, a donné un *Petit traicté en vers, contenant la déploration de toutes les prinses de Rome depuis la fondation et constitution d'icelle, faicte par Romulus, jusques à la dernière prinse des Espagnols qui a esté la plus cruelle de toutes les autres*, 1528, in 8°.—GODARD (Jean), né à Paris le 15 septembre 1564, était lieutenant-général au bailliage de Ribemont. Il fut amoureux d'une demoiselle qu'il a célébrée dans ses vers sous le nom de Lucrèce; et il mourut après 1624. On a de lui: I. *Les Triomphes de Henri IV*, Paris, 1594 in 8°.; imprimés aussi sous ce titre: *Les Trophées de Henri IV*, Lyon, 1594, in-8°. C'est une réunion de trente-quatre sonnets. II. *OEuvres*, Lyon, 1594, 2 vol. in-8°., dédiées à Henri IV. On y trouve *La Franciade*, tragédie en cinq actes; et *Les Déguisés*, comédie en cinq actes et en vers de huit syllabes, sujet tiré de la pièce de l'Arioste, intitulée: *I suppositi*. Godard donna une seconde édition de ses œuvres en 1624. III. *La nouvelle Muse, ou les Loisirs de J. Godard*, Lyon, 1618, in-8°. IV. *La Langue françaíse, première partie*, Lyon, 1620, in-8°. A. B—T.

GODARD D'AUCOUR, né à Langres, au commencement du dix-huitième siècle, fut fermier-général, et mourut en 1775. Il s'était occupé de littérature. Voici la liste de ses ouvrages: I. *Mémoires turcs avec l'histoire galante de leur séjour en France*, 1743, 2 vol. in-12. « Ouvrage trop » libre, dit M. l'abbé Sabattier, mais » plein d'intérêt, et dont la seconde » partie renferme une excellente cri- » tique de nos mœurs. Le style en est » vif, élégant et facile. On en a donné » depuis une nouv. édition, à laquelle » l'auteur a ajouté une épître dédicatoire » à Mlle. D. T. (Duthé, courtisane cé- » lèbre de Paris, alors existante), où, » sous le voile d'une ironie piquante » et bien soutenue, il fait la critique » du luxe impertinent des Laïs de la » capitale. » L'édition dédiée à Mlle. Duthé, est la sixième; elle est en 2 vol. in-12, et porte la date de 1776. II. *Le berceau de la France*, 1744, in-12. III. *Louis XV, poëme*, 1744, in-12. IV. *Le Bien-aimé, allégorie*, 1744, in-12, contenant une critique des écrits qui parurent sur la convalescence de Louis XV. V. *Histoire et aventures de ***, par lettres*, 1744, in-12. VI. *Naissance de Clinquant et de sa fille Mérope, conte allégorique et critique*, 1744, in-12. VII. *Themidore*, 1745, in-12; 1797, deux volumes in-12, roman licencieux. VIII. *Académie militaire*, ou *les Héros subalternes, par un auteur suivant l'armée*, 1745, six parties in-12. Il y en a plusieurs réimpressions en 2 vol. in-12. IX. *La Pariséide*, ou *Pâris dans les Gaules*, 1773, 2 vol. in-8°. X. Quelques

pièces de théâtre inédites, savoir (avec Villaret et Bret), *Le Quartier d'hiver*, comédie, jouée au Théâtre-Français en 1744; et seul, au Théâtre-Italien, *La Déroute des deux Paméla*s (celle de Lachaussée et celle de Boissy), 1743, et *L'Amour second*, 1745.

A. B—T.

GODDARD (JONATHAN), physicien et chimiste anglais, naquit à Greenwich en 1617. Il fut reçu docteur en 1642, à l'université de Cambridge, et fut nommé depuis médecin en chef de l'armée anglaise. En cette qualité il accompagna Cromwell, d'abord en Irlande et ensuite en Écosse, et revint à Londres en 1651, après la bataille de Worcester. Goddard avait été nommé, la même année, principal du collége de Merton, et avait été également agrégé comme docteur en médecine à l'université d'Oxford, dont Cromwell était chancelier. Quand ce dernier retourna en Écosse, l'année suivante, pour réunir ce royaume à l'Angleterre, il nomma, par un arrêté du 16 oct. 1652, Goddard et quatre autres, ses délégués pour toutes les concessions et dispenses qui exigeaient son consentement. Lorsqu'en 1663, le parlement fut dissous par Cromwell et remplacé par un nouveau, Goddard fut nommé représentant de l'université, et conseiller d'état la même année. Quoique les honneurs dont il avait été comblé par le protecteur, l'eussent mis en défaveur auprès de Charles II, ce physicien ne laissa pas de jouir d'une grande considération, par les services utiles qu'il rendit à la société royale de Londres. Il enseigna aussi la médecine au collége de Gresham, et publia différents écrits. Il mourut le 24 mars 1674. Le souvenir de son nom s'est conservé par l'invention qui lui est due de différentes drogues, aujourd'hui hors d'usage, et qu'on trouve indiquées dans Sprat : *History of the royal society*, pag. 193, 290. Mais il mérite surtout d'être cité, parce que si l'on en croit Seth Ward, évêque de Salisbury, dans son *Inquisitio brevis* sur l'*Astron. philolaïcæ fundamenta*, de Boulliau, Oxford, 1653, in-4°., Goddard est le premier Anglais qui ait construit un télescope. Voici la liste des ouvrages qu'il a publiés en latin et en anglais : I. *Arcana Goddardiana*, qui ont été réimprimés dans la *Pharmacopeia Bateana*. II. *De l'abus des remèdes*. III. *De la malheureuse situation où se trouve la pratique de la médecine à Londres*, 1669, in-4°. Les *Transact. philosophiques*, et l'*Histoire de la société royale*, par Birch, indiquent encore nombre d'autres écrits de ce médecin, mais qui de nos jours n'ont plus d'importance.

B—H—D.

GODEAU (ANTOINE), évêque de Grasse et de Vence, né à Dreux en 1605, fut l'un des premiers membres de l'académie française. Il s'adonna de bonne heure à la poésie; et, de sa province, il envoyait, sans aucune prétention, ses premiers essais poétiques à Conrart, son parent, chez lequel il logeait lorsqu'il venait à Paris. Ces productions d'un jeune homme furent tellement goûtées par les personnes auxquelles Conrart les montra, que celui-ci conçut l'idée de rassembler dans sa maison quelques gens de lettres pour leur en faire la lecture. Ces assemblées furent, pour ainsi dire, le berceau de l'académie française; et ce furent elles qui commencèrent la réputation de Godeau. Conrart engagea le jeune poète à se fixer à Paris. Il y fut accueilli par tout ce que les sociétés de la capitale offraient de plus aimable et de plus distingué, soit en beaux-esprits, soit

en *précieuses*, pour nous servir de l'expression de ce temps-là. Mademoiselle de Rambouillet, Julie d'Angennes, dit, dans une de ses lettres à Voiture : « Il y a ici un homme plus » petit que vous d'une coudée, et, » je vous jure, mille fois plus galant. » Et Godeau fut appelé le *nain de Julie*. Il se fit une sorte de renommée de ce qu'on était convenu d'entendre par galanterie, dans un siècle où l'exemple de quelques écrivains à la mode avait appris à rafiner sur tout. Voiture, qui peut-être avait conçu quelque jalousie de la prédilection que sa noble correspondante, la dispensatrice des réputations du jour, affectait pour Godeau, adressa quelque temps après à ce dernier le rondeau,

Comme un galant et brave chevalier,

qui se termine ainsi :

Quittez l'amour, ce n'est votre métier;
Faites des vers, traduisez le Psautier;
Votre façon d'écrire est fort jolie;
Mais gardez-vous de faire de folie,
Ou je saurois, me foi, vous châtier
Comme un galant.

Du *galant* de l'hôtel de Rambouillet, il y a loin à l'évêque de Grasse et de Vence. Par quel enchantement a pu s'opérer une telle métamorphose? Godeau vivait dans un temps où l'humble petit-collet était presque toujours comblé des faveurs de la fortune : Godeau fut abbé. Ayant composé en vers français une paraphrase du cantique *Benedicite*, il en fit hommage au cardinal de Richelieu, protecteur des lettres. Le ministre reçut avec bonté le présent, et dit, du ton le plus gracieux, à celui qui le lui offrait : « M. » l'abbé, vous me donnez *Benedicite*, » et moi, je vous donnerai *Grasse*. » Peu de jours après, Antoine Godeau s'appelait monseigneur de Grasse. Si, dans cette occasion, le cardinal dit un bon mot, il fit en même temps un digne prélat : Godeau ne cessa de se faire remarquer par ses vertus chrétiennes, sa haute piété, et sa scrupuleuse exactitude à remplir tous les devoirs de son pieux ministère. Si nous voulons maintenant le considérer comme écrivain, nous serons forcés de convenir que Despréaux a raison; Antoine Godeau fut un pauvre poète. Il était loin de manquer d'esprit; mais il n'avait tenu compte du précepte d'Horace :

Sumite materiem vestris, qui scribitis, æquam
Viribus.

Son talent était au-dessous du genre qu'il avait adopté. Ce n'est pas qu'on ne trouve, parfois, dans ses odes, des pensées dignes des grands poètes; par exemple ces vers :

. . . . Leur gloire tombe par terre;
Et comme elle a l'éclat du verre,
Elle en a la fragilité.....

que Corneille n'a pas dédaigné de s'approprier dans Polieucte. En général les productions de Godeau prouvent la fécondité de son esprit : il écrivait avec une abondante facilité que l'on ne confondra jamais avec la verve. L'évêque de Grasse fut député des états de Provence, sous la régence d'Anne d'Autriche; on remarqua, dans sa harangue, qu'il dit, en parlant de cette province, et pour donner une idée de sa pauvreté, que, comme elle ne portait que des jasmins et des orangers, on la pouvait appeler une gueuse parfumée. Godeau partagea le sort du grand nombre d'écrivains médiocres dont la gloire usurpée s'évanouit le lendemain du jour où leurs productions ont fait naître un fol enthousiasme. Le nom de Godeau, cependant, plus heureux que ses vers, a sur eux cet avantage qu'il est encore assez connu, lorsque depuis long-temps personne ne lit ses faibles écrits. On pourrait douter qu'il eût donné la mesure de son talent, s'il avait restreint ses moyens

dans l'enceinte de la carrière poétique: mais il parcourut un plus vaste champ; et l'histoire et la biographie ont tour à tour occupé sa plume. L'*Histoire de l'Église depuis le commencement du monde jusqu'à la fin du VIIIe. siècle*, Paris, 1653 - 1678, cinq vol. in fol.; la *Vie de St. - Paul*, ibid., 1647, in-4°.; celle de *St. Augustin*, ibid., 1652, in - 4°., Lyon, 1685, in-8°.; celle de *M. de Cordes, conseiller au Chatelet*, ib., 1645, in-12 (anonyme); les *Éloges des évêques qui, dans tous les siècles, ont fleuri en doctrine et en sainteté*, Paris, 1665, in-4°.; les *Éloges historiques des empereurs*, etc., ibid., 1667, in-4°., fixèrent l'opinion qu'on devait concevoir de son mérite comme prosateur et comme écrivain. La *Version expliquée du nouveau Testament*, Paris, 1668, 2 vol. in-8°.; 1672, in-12; la *Morale chrétienne*, ibid., 1705, 3 vol. in-12, et 1709; la *Vie de St.-Charles Borromée*, ibid., 1657, in-8°. (*Voy.* BORROMÉE, V, 201); l'*Eloge de St.-François de Sales*, Paris, 1663, in-12, et le *Panégyrique de St.-Augustin*, ibid., 1653, in-12, ceux de ses nombreux ouvrages qui, pour leur importance et leur mérite, furent les plus recherchés dans le temps qu'ils parurent, ne feront ressusciter ni la grande célébrité de son nom, ni l'éclat de sa gloire passée. Nous nous abstiendrons de parler de la *Paraphrase sur les Épîtres de St.-Paul*, Paris, 1641, in-12; de celle des *Epîtres canoniques*, ibid., 1640, in-12, ainsi que des *Fastes de l'Église*, ibid., 1674, in-12, poème de plus de 15,000 vers. Ces volumineuses compositions, non plus que les *Eglogues chrétiennes*, le poème de l'*Assomption*, celui de la *Madeleine*, celui de *St.-Eustache*, ne trouveront contre les outrages du temps aucune défense dans la sollicitude de la postérité. Quelques vers de la paraphrase des *Psaumes de David*, Paris, 1648, in-4°., et du poème de *St.-Paul*, ib., 1654, in-12, et quelques-unes de ses lettres, sont peut-être, les seuls vestiges qui resteront parmi tant d'écrits (1). Ses *Psaumes* ont été mis en chant, et quelquefois substitués à ceux de Marot dans les temples; mais la musique de Gobert n'a pu réchauffer la froide prolixité des vers de Godeau, et elle est elle-même oubliée. Un homme d'esprit rendait raison du délaissement où sont restées ces poésies, souvent parsemées de beaux vers, en disant, « qu'elles ont la simplicité, mais non la force; » ce qui fait souvenir du mot de Boileau sur ce poète qu'il appelle, *toujours à jeun*. On a cité mille fois une anecdote qui fait beaucoup d'honneur à Godeau. Venant les derniers, nous n'offrirons au lecteur que le mérite de l'exactitude, en la transcrivant d'un recueil contemporain: « Lorsque l'histoire ecclésiastique de M. Godeau, » déjà évêque, commença à paraître, » le père Le Cointe, de l'Oratoire, se » trouva chez un libraire avec quel» ques savants. M. Godeau y était » aussi. Il avait eu soin de cacher » toutes les marques de sa dignité » qui auraient pu le faire reconnaître. » La conversation roula sur cette nou» velle histoire; et, suivant la coutume » assez ordinaire aux savants, on en » parla avec beaucoup de liberté. Le » père Le Cointe convint qu'il y avait

(1) La plupart d'entre eux n'ont pas été tout-à-fait inutiles à l'Eglise, et l'histoire ne dédaigne pas de les consulter encore quelquefois, témoin la réimpression que M. Jauffret, aujourd'hui évêque de Metz, a donné des *Eloges des évêques*, 1802, in-8°. Ce volume, dont les additions forment à peu près la cinquième partie, est enrichi d'une Vie de Godeau, qui se trouve à son rang parmi celles des évêques. Nous n'avons donc pas eu la prétention de juger les ouvrages de Godeau autrement que sous le rapport littéraire.

» beaucoup de choses excellentes dans » cet ouvrage, qu'on ne pouvait » rien lire de plus judicieux que ses » reflexions; mais il ajouta qu'il au- » rait souhaité plus d'exactitude dans » les faits et plus de critique. Il fit » ensuite remarquer quelques endroits » qui l'avaient le plus frappé. M. Go- » deau écoutait sans rien dire. Après » le départ de ce père, il eut grand » soin de savoir son nom et sa de- » meure. Le même jour il se rendit à » l'oratoire, et se fit annoncer; on » peut s'imaginer quelle fut la sur- » prise du P. Le Cointe lorsqu'il le » vit : il lui fit des excuses de son in- » discrétion. Le prélat le remercia au » contraire de sa sincérité, le pria de » continuer ce qu'il avait commencé » le matin, et lui fit cette prière avec » tant d'instance qu'il ne put lui refu- » ser sa demande. Ils lurent ensemble » cette histoire, sur laquelle le P. Le » Cointe fit d'amples remarques. Le » prélat, après l'avoir remercié, en » profita dans une nouvelle édition. » Depuis ce temps, il honora le P. » Le Cointe de son amitié. » Ce respectable prélat mourut à Vence, le 21 avril 1672. Comme la bibliographie de ses nombreux ouvrages est fort étendue, nous renvoyons, pour la compléter, aux *Bibliothèques* de Dupin, et du P. Le Long, aux *Mémoires* de Niceron, tom. XVIII et XX, et surtout à l'*Histoire de l'académie française*, 1743, tom. Ier., pag. 12, 95, 314 et 396. Ce dernier ouvrage fournira des details curieux et plus étendus sur la personne de Godeau. Nous ne croyons pouvoir mieux terminer cet article qu'en appelant l'attention sur une des productions de cet écrivain, dont les bibliographes ont généralement négligé de donner l'indication précise : c'est un *Discours sur les œuvres de Malherbe*, le premier ouvrage en prose de Godeau, qui n'avait que vingt-quatre ans lorsqu'il le publia, Paris, 1629, in-4°.; reproduit à la tête de l'édition des *Œuvres de Malherbe* par Ménage, 1722, 3 vol. in-12. Ce discours est remarquable par la sagesse des idées et la pureté du style (1). G. F—R.

GODEAU (MICHEL), né vers 1656, professait la rhétorique au collége des Grassins, en 1684, et fut recteur en 1714. Il fut aussi curé de St.-Côme. Se trouvant impliqué dans les affaires du jansénisme et dans l'opposition de la faculté des arts à la bulle *Unigenitus*, il fut en 1736, exilé à Corbeil, quoiqu'il eût alors quatre-vingts ans; et il mourut le 25 mars de la même année. Il est auteur des ouvrages suivants : I. *Abrégé des maximes de la vie spirituelle, recueilli des sentiments des Pères et traduit du latin de D. Barthélemi des Martyrs*, Paris, 1699, in-12. Dans l'*Histoire de l'académie française* par Pélisson, cette traduction est attribuée à M. Godeau, évêque de Vence. Il n'y a de ce prélat dans l'ouvrage, que l'éloge de dom Barthélemi des Martyrs. II. *De l'Amour de Dieu, traité de St-Bonaventure*, Paris, 1712, in-12. III. Une grande partie des *poésies de Boileau*, mises en vers latins et réunies en un recueil sous le titre : *Perillustris viri Nicolai Boileau Despréaux opera è gallicis numeris in latinos translata*, Paris, 1737, in-12. Les pièces traduites sont le *Discours au roi, les douze Satires, les douze Epîtres, les quatre chants*

(1) Les bibliophiles auraient droit de nous reprocher d'avoir négligé cette occasion de faire connaître à nos lecteurs un ouvrage de Godeau qui paraît n'avoir pas été connu des historiens de l'académie française, d'ailleurs fort exacts pour le temps. C'est un livre intitulé : *Prières et Méditations*, par Antoine Godeau, Paris, 1643, qui n'a jamais été tiré qu'à six exemplaires, et qui fut imprimé pour l'usage de la reine de France Anne d'Autriche.

de l'Art poétique. Il avait aussi, dit-on, traduit le Lutrin; mais cette traduction ne fait pas partie du recueil. Si l'on en croyait l'auteur de l'approbation, Boileau se serait reconnu dans cette version, et aurait même trouvé que l'expression latine rendait quelquefois mieux sa pensée. D'autres sont d'un sentiment bien opposé. Ils disent que Godeau a moins traduit Boileau qu'il ne l'a travesti; et suivant eux, « le Virgile de Scarron approche plus de l'Enéide, que la traduction de Godeau de son original (1); » jugement qu'on peut croire également exagéré des deux côtés. On trouve dans le même recueil la traduction latine de deux *Pièces en vers français*, de l'abbé de Villiers, et à la tête un petit poème de l'abbé de Lavarde, en vers hendécasyllabes, intitulé : *Umbra Godelli ad suum librum*. IV. *Traduction en vers saphiques de l'ode de M. Roi sur l'étude*, et quelques autres pièces de poésie, les unes imprimées, les autres restées manuscrites et aujourd'hui sans intérêt. L—Y.

GODEBERT, roi des Lombards, en 661 et 662. Aribert appela en mourant ses deux fils, Godebert et Pertharite, à lui succéder. Godebert s'établit à Pavie, et Pertharite à Milan : cependant celui-ci, qui était l'aîné, voyait avec jalousie son frère égalé à lui. Des disputes survinrent relativement aux limites des deux apanages : Godebert fit demander des secours à Grimoald, duc de Bénévent, le plus puissant feudataire lombard; et Grimoald accourut avec une nombreuse armée, dans l'intention de profiter de la discorde des deux frères, pour s'emparer lui-même de la couronne. Il fut reçu à Pavie, et logé dans le palais, comme un ami fidèle; mais Godebert, ayant conçu quelque défiance, mit une cuirasse sous ses habits à sa première entrevue avec Grimoald. Le duc de Bénévent, en embrassant son souverain, sentit cette cuirasse : il feignit de la prendre pour l'indice d'un projet hostile ou d'une trahison; il fit massacrer Godebert, et s'empara de son palais. Pertharite, attaqué à son tour, chercha son salut dans la fuite; et Grimoald, quinze mois après le couronnement des deux frères, fut couronné roi des Lombards, en 662. S. S—i.

(1) *Les Trois Siècles de la Littérature franç.*

GODEFROI DE BOUILLON, duc de Lorraine, et premier roi chrétien de Jérusalem, naquit au village de Bézy, près de Nivelle, dans un château dont on montrait encore les restes à la fin du dernier siècle. Son père était Eustache II, comte de Boulogne, et sa mère, Ide, fille de Godefroi le Barbu, duc de Lorraine, qui comptait Charlemagne parmi ses ancêtres. Godefroi le Bossu, frère de Ide, ayant adopté Godefroi de Bouillon, l'aîné de ses neveux, lui transmit le duché de Lorraine. Henri IV, empereur d'Allemagne, animé d'une haine invétérée contre les ducs, et espérant que la jeunesse du nouveau prince servirait ses vues ambitieuses, voulut contrarier cette disposition, sous le prétexte que le droit d'élire les ducs de Lorraine était une des prérogatives de la couronne impériale. Godefroi de Bouillon eut donc à se défendre contre Théodoric, évêque de Verdun, et Albert, comte de Verdun, ennemis que lui suscitait la politique de Henri; et il lutta contre eux, sinon avec succès, du moins avec une grande valeur. Dans la suite, la guerre ayant éclaté entre le pape et l'empereur, Godefroi prit parti pour celui-ci, et entra le premier dans Rome,

avec les armées impériales : une maladie grave l'ayant frappé après cette guerre, il la regarda comme un châtiment envoyé du ciel, pour le punir d'avoir porté les armes contre le St.-Siége, et fit le vœu de se rendre à Jérusalem, non comme pelerin, mais comme défenseur des chrétiens. Godefroi donna encore de nouvelles preuves de courage dans la révolte des Saxons, qui voulaient élever au trône Raoul, duc de Souabe; et ayant rencontré ce prince dans la mêlée, il l'étendit à ses pieds. Vers ce temps, l'Occident animé par les prédications de Pierre l'ermite, et saisi d'un pieux enthousiasme, se levait en armes pour marcher à la conquête de la Terre-Sainte. Godefroi, lié par son vœu, prit la croix; et pour subvenir aux frais de la croisade, il permit aux habitants de Metz, dont il était le suzerain, de racheter leur ville, vendit la principauté de Stenay à l'évêque de Verdun, et céda ses droits sur le duché de Bouillon à l'évêque de Liége. Sa renommée et son exemple attirèrent sous ses drapeaux ce que la noblesse avait de plus distingué en preux chevaliers : il partit pour Constantinople le 15 août 1096. Godefroi établit dans ses troupes une discipline sévère, et s'efforça d'effacer la mauvaise impression qu'avait laissée le passage des premiers croisés : bien qu'il ne fût revêtu d'aucun commandement absolu, chaque chef conduisant un corps d'armée soumis à ses ordres particuliers, néanmoins il jouissait d'une influence acquise par sa renommée. Lorsqu'on approchait de Constantinople, on apprit que Hugues le Grand, frère du roi de France, qui avait été pris par des corsaires avec quelques autres seigneurs, languissait dans les fers de l'empereur : Godefroi l'ayant réclamé, et ayant éprouvé un refus, livra la campagne au pillage : tout le peuple prit la fuite vers Constantinople, et y jeta la terreur. L'armée des croisés, continuant sa marche, vint camper devant la capitale; alors Alexis intimidé, mit les captifs en liberté : Hugues le Grand, Dreux de Nesle, Guillaume Charpentier, et Clerembault de Verdeuil, durent leur délivrance à Godefroi. Pendant leur séjour sur les terres de Constantinople, les croisés eurent à se garantir de la perfidie et des embûches des Grecs : la sagesse et la fermeté du duc triomphèrent de ces obstacles, et forcèrent l'empereur à changer de politique. Non seulement il traita les chefs de l'expédition avec la plus grande distinction, mais même, dans une audience solennelle, il fit revêtir Godefroi du manteau impérial, le fit placer à ses côtés, l'adopta pour son fils, et mit l'empire sous sa protection. Outre de riches présents qu'il lui offrit en draps d'or, d'argent et de soie, en perles, pierreries et vases de toute espèce; il ordonna que depuis la fête des Rois jusqu'à l'Ascension, le trésor impérial lui donnerait chaque semaine autant d'or et de pierreries que deux hommes pourraient en porter, et neuf boisseaux de monnaie blanche : tous les princes croisés furent traités avec la même munificence. Mais on convint que les conquêtes qui auraient précédemment fait partie de l'empire, seraient remises à Alexis, et que, pour les autres, on lui rendrait hommage. Godefroi quitta donc l'empereur avec des démonstrations de l'amitié la plus franche, et prit la route de Nicée. Pendant le mémorable siége de cette ville, il donna une preuve d'adresse qui mérite d'être rapportée : un soldat sarrazin, d'une force extraordinaire, se tenait sur le haut d'une tour, d'où il bravait les croisés parmi lesquels il

était la terreur et la mort. Ses coups étaient certains, tandis qu'aucun trait ne pouvait l'atteindre. Godefroi survient, saisit une arbalète, et dirigeant l'œil et la flèche vers le terrible sarrazin, il le frappe dans la poitrine et l'étend sans vie. Après un assez long siége, et un combat très acharné, au moment où les chrétiens allaient livrer un dernier assaut, l'étendard d'Alexis flotta sur les tours et les remparts de la ville, dans laquelle il entretenait des intelligences à l'insu de ses alliés. Néanmoins Godefroi voulut prendre la nouvelle conquête au nom de l'empereur, lui envoya la femme et les enfants de l'émir qui y commandait, et répondit à un trait de perfidie, en gardant fidèlement la foi due aux serments. L'armée des croisés, divisée en plusieurs corps, reprit sa route : une partie, attaquée à peu de distance de Nicée par des forces supérieures, allait succomber et fuyait déjà en désordre; Godefroi survint, rétablit le combat, et arracha la victoire aux Sarrazins. Depuis ce moment les chrétiens marchèrent ensemble. Dans la grande disette d'eau qu'éprouva l'armée, en traversant le pays de *Sauria* (l'Isaurie), on vit le duc de Lorraine se priver de ses propres provisions pour les distribuer aux femmes qui suivaient l'armée. Au sortir de cette terre de douleur, on entra dans une plaine fertile, couverte de bois, et coupée de plusieurs ruisseaux. Godefroi, suivi de quelques seigneurs de Pisidie, profita du séjour que l'armée fit à Antioche pour prendre le plaisir de la chasse. S'étant écarté de sa troupe, il entendit des cris qui marquaient l'effroi, courut vers l'endroit d'où ils partaient, et trouva un soldat chargé de bois, que poursuivait un ours affamé. A cette vue, il saisit son épée, et vole à la défense du soldat : l'ours quitte aussitôt sa proie, et se jette sur lui; au même moment le cheval du duc s'abat, et renverse son cavalier : Godefroi conserve son sang-froid, se relève avec la rapidité de l'éclair, et porte un coup d'épée au terrible adversaire. L'ours, se sentant blessé, se précipite sur lui et le foule à ses pieds; Godefroi, d'un bras, serre le corps de l'animal et lui plongeant de l'autre son épée dans les entrailles, il l'étend sur la place. Blessé grièvement à la cuisse, affaibli par une perte de sang considérable, il fut reconduit au camp par le soldat qui lui devait la vie, au milieu des acclamations de toute l'armée. Au fameux siége d'Antioche, lorsqu'il était à peine guéri de sa blessure, il se signala dans une mêlée par une nouvelle prouesse : un Sarrazin, d'une taille extraordinaire, l'attaque, et du premier coup fait voler son bouclier en éclats. Godefroi se dresse sur ses étriers, s'élance sur son adversaire, et lui assène sur l'épaule un coup si terrible, qu'il partage son corps en deux parties, dont l'une tomba à terre, et l'autre resta sur le cheval, qui la porta dans la ville, où cet aspect hideux sema la terreur. Après la prise d'Antioche, les chrétiens étaient devenus assiégés, d'assiégeants qu'ils étaient; ils eurent à supporter une horrible famine, et tous les maux qui la suivent : plusieurs chefs renommés, trop faibles pour en supporter le poids, quittèrent l'armée; la défection devenait de plus en plus nombreuse. Le fanatisme et la superstition détournèrent le danger d'un aussi funeste exemple, qui aurait entraîné la multitude. Les révélations, les prophéties, les miracles se multiplièrent; le courage se ranima : Tancrède, imité par Godefroi et plusieurs autres chefs illustres, jura qu'il ne renoncerait jamais à délivrer Jérusalem tant qu'il compterait soixante

compagnons pour combattre. Dans cette entrefaite, Saint André apparut à un prêtre marseillais, pour lui annoncer que la lance qui avait percé le côté de Notre-Seigneur, était enfouie près de l'autel de l'église d'Antioche, et qu'elle serait retrouvée le troisième jour après cette révélation. Les chefs, et l'armée à leur exemple, reçurent cette nouvelle avec la plus vive joie; et en effet, la terre ayant été creusée au lieu et le jour indiqués, en présence des personnages les plus respectables d'entre le clergé et les chevaliers, le prêtre marseillais s'élança dans la fosse, et en ressortit tenant en sa main la lance destinée à produire des merveilles. A cette vue, tous les croisés poussèrent des cris d'alégresse; et, certains désormais d'être invincibles, ils marchèrent contre l'armée de Korboga, émir sarrazin, qui les tenait assiégés. La sainte lance était portée dans les rangs, où elle excitait l'ardeur la plus vive: les soldats exténués par la famine, les malades mêmes, rassemblaient le peu de forces qui leur restait, soutenus par l'espoir de vaincre ou de mourir pour Jésus-Christ; et tel fut le miracle opéré par l'influence de cette lance, que les Sarrazins furent mis dans une pleine déroute et taillés en pièces, quoique très supérieurs aux chrétiens en nombre, et pleins de confiance dans leur courage et l'avantage de leur position. « Au lieu que les hommes, dit un historien du temps, avaient accoutumé d'être ensevelis sous la terre, la terre fut elle-même ensevelie sous les hommes et les chevaux: tant le nombre en était grand. » Parmi les prodiges de cette mémorable journée, on rapporte que trois hommes d'une grandeur extraordinaire, montés sur des chevaux blancs, apparurent à toute l'armée, précédant les cohortes chrétiennes, et jetant partout l'épouvante et la mort: c'étaient Saint-Démetrius, Saint-George et Saint-Théodore. Godefroi commandait l'aile droite au commencement du combat; il enfonça l'ennemi qui lui était opposé, et fit des prodiges de valeur. Telle était la détresse où l'avait réduit sa générosité envers ses compagnons, que ce jour-là il fut obligé, pour combattre, d'emprunter un cheval au comte de Toulouse. Enfin l'armée arriva devant Jérusalem: l'honneur de monter les premiers à la brèche, d'entrer dans la ville sainte, était réservé à Godefroi, à Eustache son frère et à un petit nombre de braves (*Voy.* ESTOURMEL); et il n'en fallait pas davantage pour satisfaire toute l'ambition du pieux héros. Le duc de Lorraine s'élança donc sur les murs, pénétra dans l'intérieur de la ville, s'empara de la porte de St.-Étienne, et l'ouvrit aux chrétiens, qui poursuivirent les Musulmans dans les rues, renversant les barricades derrière lesquelles ils cherchaient un dernier asile. Godefroi, qui s'était abstenu du carnage après la victoire, laissa ses compagnons livrés à l'excès de leur joie, et, suivi de trois serviteurs, se rendit sans armes et nus pieds dans l'église du Saint-Sépulcre. Cet acte de dévotion édifia toute l'armée, et lui rappela les devoirs de la piété: aussitôt toutes les vengeances, toutes les fureurs s'apaisent; les croisés se dépouillent de leurs habits sanglants, font retentir Jérusalem de leurs gémissements, et, conduits par le clergé, marchent ensemble, les pieds nus, la tête découverte, vers l'église de la Résurrection. Dix jours après la prise de Jérusalem, on s'occupa d'en rétablir le royaume, et de lui donner un chef qui pût défendre et conserver une aussi précieuse conquête. Quatre per-

sonnages également illustres, Godefroi, Raymond, Robert, duc de Normandie et Tancrède pouvaient prétendre à la couronne; et les opinions des croisés se partageaient entre ces candidats. Dix chrétiens, choisis parmi les personnages les plus recommandables du clergé et de l'armée, furent appelés à élire le roi de Jérusalem. Guillaume de Tyr rapporte à ce sujet que les dix arbitres, voulant s'éclairer de tous les moyens propres à les conduire à un bon choix, questionnèrent les familiers et les domestiques des prétendants : à chacun d'eux ou reprocha quelque défaut; les amis et les gens du seul Godefroi ne mêlèrent aucune restriction au témoignage unanime qu'ils rendirent des vertus de ce grand personnage. Les électeurs proclamèrent donc le nom de Godefroi; et l'armée reçut cette décision avec la joie la plus vive. On conduisit le duc en triomphe à l'église du Saint-Sépulcre; et là il fit le serment de respecter les lois de l'honneur et de la bonne foi. La cérémonie de son inauguration se borna à l'exécution de cette formalité; car Godefroi refusa le diadème et les marques de la royauté, disant qu'il n'accepterait jamais une couronne d'or dans une ville où le Sauveur avait été couronné d'épines : il se contenta du titre modeste de baron et défenseur du Saint-Sépulcre. Était-ce par humilité, ou par un sage ménagement pour l'orgueil des autres chefs, que Godefroi en agit ainsi ? Cette conduite, quel qu'en fût le motif, n'en est pas moins digne d'admiration. Les Musulmans, consternés par la prise de Jérusalem, firent de nouveaux efforts, et rassemblèrent des troupes de toutes les parties de la Perse, de la Syrie et de l'Égypte; leur nombreuse armée s'avança vers Jérusalem. Godefroi, suivi de tous les croisés en état de porter les armes, la rencontra dans les plaines d'Ascalon, et eut encore à bénir le ciel d'une nouvelle victoire. Ce fut-là le dernier des exploits de la 1re. croisade : l'armée chrétienne rentra dans Jérusalem, chargée des dépouilles des Sarrazins. Godefroi s'occupa de reculer les bornes de son royaume, de le mettre à l'abri des invasions; enfin de donner à ce peuple nouveau, composé de nations diverses, un code de lois propres à comprimer les ambitions particulières, à concilier et à favoriser les intérêts de tous, en sorte que le gouvernement et la justice prissent une marche régulière. Dans cette vue, Godefroi, après avoir accompagné les princes croisés à Jéricho, réunit dans sa capitale des hommes éclairés et pieux, qui formèrent les *États* ou *Assises* du royaume. Cette assemblée solennelle sanctionna un certain nombre de lois qui réglaient les droits des seigneurs envers leurs vassaux, et des vassaux envers leurs suzerains; les devoirs et les engagements des princes à l'égard du roi, etc. : ces lois furent déposées en grande pompe dans l'église du Saint-Sépulcre, et reçurent le nom d'*Assises de Jerusalem*, ou *Lettres du St.-Sépulcre* (1). Ainsi Godefroi, après s'être attiré l'admiration des chrétiens par sa bravoure et ses vertus, s'acquit des droits à leur reconnaissance, en jetant les fondements de l'ordre et de la félicité publique. A peine Tancrède était-il retourné dans sa principauté, que le sultan de Damas l'attaqua avec toutes ses forces : Godefroi marcha à son secours, et vainquit les Sarrazins. Au retour de cette expédition, l'émir de Césarée vint à sa rencontre, et lui présenta des fruits

(1) Le code de ces mêmes lois a été imprimé à Bourges, en 1690, sous le titre de *Livre des assises et des bons usages du royaume de Jerusalem*.

de la Palestine : Godefroi accepta une pomme de cèdre, et peu de temps après il tomba malade ; on supposa qu'il avait été empoisonné. Il revint avec peine dans sa capitale, où il mourut le 18 juillet 1100. Son corps fut déposé dans l'enceinte du Calvaire, près du tombeau de Jésus-Christ, qu'il avait si vaillamment défendu. Godefroi avait une physionomie imposante, et qui annonçait en même temps la douceur et la sensibilité de son ame : son corps et ses membres étaient dans une juste proportion ; à une taille élevée, il joignait une force extraordinaire. On rapporte à ce sujet qu'un émir arabe étant venu à son camp, et ayant ouï parler souvent de son adresse et de la vigueur de son bras, voulut se convaincre de la vérité de ces récits ; il présenta à Godefroi un chameau sur lequel il le pria d'essayer sa force. Godefroi lui abattit la tête d'un seul coup de sabre. L'Arabe attribua ce prodige à la qualité du glaive de Godefroi ; et ayant remis son sabre au prince chrétien, il l'invita à recommencer : la tête du second chameau fut séparée du corps avec la même rapidité que la première fois. Alors l'émir avoua que les récits qu'on lui avait faits étaient encore au-dessous de la vérité. Nous placerons ici un trait de la pieuse simplicité de Godefroi. Des ambassadeurs d'une peuplade du Liban, ayant été introduits auprès de lui, le trouvèrent assis sur un sac de paille : eux qui s'attendaient à le voir environné du luxe des princes orientaux, témoignèrent toute leur surprise ; Godefroi leur répondit : « La terre doit être le siége temporel des hommes pendant leur vie, puisqu'elle leur sert de sépulture après la mort. » Les religieux de Saint-François conservaient précieusement à Jérusalem l'épée de Godefroi, et la ceignaient aux voyageurs ou aux pèlerins qui visitaient le Saint-Sépulcre. On sait que le Tasse a fait de la conquête de Jérusalem, par Godefroi de Bouillon, le sujet de son beau poème si connu sous le titre de la *Jérusalem délivrée*. Qu'il nous soit permis de terminer cet article, par le passage suivant, emprunté à notre *Histoire des croisades:* « La mort de Godefroi fut pleurée par les chrétiens dont il était le père et l'appui, et par les Musulmans qui avaient plusieurs fois éprouvé sa justice et sa clémence. L'histoire peut dire de lui ce que l'Écriture dit de Judas Machabée. Ce fut lui qui accrut la gloire de son peuple ; semblable à un géant, il se revêtait de ses armes dans les combats, et son épée était la protection de tout le camp. Godefroi de Bouillon surpassa tous les capitaines de son siècle par son habileté dans la guerre : s'il eût régné plus long-temps, on l'aurait placé parmi les grands rois. Dans le royaume qu'il avait fondé, on le proposa souvent pour modèle aux princes comme aux guerriers. Son nom rappelle encore aujourd'hui les vertus des temps héroïques, et doit vivre parmi les hommes aussi long-temps que le souvenir des croisades. »

M—D.

GODEFROI, surnommé de Viterbe, du lieu de sa naissance, fut successivement chapelain et secrétaire des empereurs Conrad III, Frédéric Ier. et Henri IV. Après avoir employé quarante ans à voyager dans les différentes parties de l'Europe pour recueillir les matériaux dont il avait besoin, il rédigea une chronique universelle en vingt parties, qui commence à Adam et finit à l'année 1186. Cet ouvrage, qu'il intitula *Pantheon,* quoique la plupart des princes dont il y trace l'histoire n'aient été rien

moins que des dieux, est dédié à Urbain III, qui occupait alors le trône pontifical. Il est écrit en prose mêlée de vers, et le style se ressent de la barbarie du siècle. L'auteur se montre d'ailleurs entièrement dépourvu de cet esprit de critique, si nécessaire pour démêler la vérité, même dans les récits contemporains; mais on ne peut lui refuser beaucoup de bonne foi, de la franchise, et une érudition très vaste pour le temps où il a vécu. Jean Hérold publia le premier, le *Chronicon universale*, Bâle, 1569, in-fol. (1). Jean Pistorius l'inséra ensuite dans les *Scriptor. rerum Germanicar.*, Francfort, 1584; Hanau, 1613; et Bur. Gotth. Struvius, qui donna une nouvelle édition de ce recueil, Ratisbonne, 1726, ajouta à l'ouvrage de Godefroi, des variantes tirées d'un manuscrit de la bibliothèque de Nuremberg. Muratori en a inséré, dans le tom. VII de son *Thes. script. Italiæ*, les cinq dernières parties, corrigées et complétées d'après une chronique manuscrite de la bibliothèque d'Este, dont l'auteur anonyme convient s'être beaucoup servi de l'ouvrage de Godefroi. On conserve à la bibliothèque de Vienne un manuscrit de Godefroi, intitulé: *Speculum regum*. C'est une liste chronologique des rois et empereurs, depuis le déluge jusqu'à Henri IV, à qui elle est dédiée, composée d'après Bède, Eusèbe, et St.-Ambroise. On peut consulter à ce sujet le catalogue des manuscrits de cette bibliothèque par Lambecius, tom. II, pag. 773. W—s.

GODEFROI. *Voy.* GEOFFROI.

GODEFROY (DENIS), célèbre jurisconsulte, naquit à Paris en 1549, de parents alliés aux familles les plus distinguées de la robe, et qui remplissaient eux-mêmes d'honorables emplois. Après avoir terminé ses études classiques, il s'appliqua à celle du droit, et suivit les leçons des fameux professeurs qui enseignaient alors dans les universités de Louvain, de Cologne et de Heidelberg. De retour en France, les troubles civils qui éclatèrent de toutes parts l'obligèrent bientôt de chercher un asile dans les pays étrangers. Il se retira à Genève, où il espérait trouver le calme nécessaire à ses projets. Il y fut accueilli avec beaucoup de distinction, et nommé à une chaire de droit en 1580. Henri IV le fit bailli de Gex en 1589; mais cette ville ayant été prise l'année suivante par le duc de Savoie, sa maison fut pillée, et il ne lui resta d'autre ressource que de passer en Allemagne. Retenu à Strasbourg, il y enseigna les Pandectes depuis 1591 jusqu'en 1600, que l'électeur palatin le fit venir à Heidelberg. Les mauvais procédés de ses confrères l'engagèrent à retourner six mois après à Strasbourg, où il demeura encore trois années, au bout desquelles il consentit à revenir prendre sa place à Heidelberg, sur l'assurance qu'on lui donna qu'il n'aurait plus rien à redouter de la jalousie des autres professeurs. Ce fut seulement alors qu'on s'aperçut de la faute qu'on avait faite de ne pas chercher à retenir en France un homme d'un si haut mérite; et on lui offrit la chaire que Cujas avait laissée vacante à Bourges: mais il la refusa, alléguant son âge, qui ne lui permettait pas de tenter un nouvel établissement. Cette excuse fut celle qu'il opposa à toutes les instances qui lui furent faites pour l'attirer à Angers, à Valence, et dans d'autres universités de France et d'Allemagne.

(1) L'édition de Francfort, 1558, citée par Lenglet et Dufresnoy, n'a point été connue de Fabricius, et pourrait bien être imaginaire.

Il fut député, en 1618, par l'électeur palatin près du roi Louis XIII, qui le reçut avec bonté (1) et le sollicita de demeurer à Paris; mais Godefroy se plaisait à Heidelberg, où il jouissait de toute la considération due à ses talents, et il souhaitait d'y terminer ses jours. Cette attente fut déçue. La guerre qui embrasa le Palatinat l'obligea de revenir une troisième fois à Strasbourg; et accablé de chagrin et d'infirmités, il y mourut le 7 septembre 1622, à soixante-treize ans. Math. Bernegger, son ami, prononça son oraison funèbre; elle est imprimée dans les *Opuscules* de Loisel. De tous les ouvrages de Godefroy, celui qui lui fait le plus d'honneur, et qui lui assure à jamais un rang distingué parmi les jurisconsultes, est son édition du Corps du droit romain (*Corpus juris civilis*). La publication en fait époque dans l'histoire de la science. Son texte, dit Camus, est celui qu'on a adopté pour leçon commune dans les universités et au barreau, et les notes sont fort estimées (2). Ce Corps de droit a eu une foule d'éditions. La première est de Lyon, 1583, in-4°. Les plus recherchées sont celles de Paris, Vitré, 1628, 2 vol. in-fol.; et Amsterdam, Elzevier, 1663, 2 vol. in-fol., par les soins de Simon Van Leeven. Parmi les autres ouvrages de Godefroy, on citera: I. *Notæ in Ciceronem*, Lyon, 1588 et 1591, in-4°. II. *Antiquæ historiæ ex XXVII auctoribus contextæ libri sex*, Bâle, 1590, in 8°.; Lyon, 1591, 2 vol. in-12. On lui reproche d'avoir fait entrer dans ce recueil les ouvrages apocryphes publiés par Annius de Viterbe. III. *Conjecturæ, variæ lectiones et loci communes in Senecâ*, imprimées à la suite des Œuvres de Sénèque. Jean Gruter attaqua différentes remarques de Godefroy. Celui-ci lui répondit par un livre (Francfort, 1591, in-8°.), qui termina la dispute. IV. *Authores Latinæ linguæ in unum redacti corpus, adjectis notis*, St.-Gervais (Genève), 1595, 1602 ou 1622, in-4°. Ce volume contient différents traités d'anciens grammairiens latins, avec les notes de Godefroy sur Varron, Festus, Nonius et Isidore de Séville. On doit joindre ce recueil aux *Authores grammaticæ* de Putschius, parce que ces deux collections sont entièrement différentes. V. *Maintenue et défense des princes souverains et églises chrétiennes contre les attentats et excommunications des papes de Rome*, 1594, in-8°.; réimprimée avec quelque changement dans le titre, 1607, in-8°., et insérée dans les Mémoires de la ligue, tom. IV. Cet ouvrage fut composé à l'occasion des *Lettres monitoriales* publiées par Grégoire XIV contre Henri IV; et l'on y démontre que le pape n'a jamais eu et ne peut avoir aucune autorité sur le gouvernement temporel de la France. VI. *Dissertatio de nobilitate*, Spire, 1611, in-4°. VII. *Statuta Galliæ juxtà Francorum, Burgundionum, Gothorum et Anglorum in eâ dominantium consuetudines*, Francfort, 1611, in-fol. C'est à tort qu'on lui a attribué, *Avis pour réduire les monnaies à leur juste prix et valeur*, Paris, 1611, in-8°., puisque

(1) Ce prince lui fit présent de son portrait et d'une médaille d'or.

(2) Ces notes sont très souvent relatives au rapprochement des antinomies ou lois qui paraissent contradictoires. G. A. Struvn a recueilli les notes de ce genre, en y joignant les solutions de ces difficultés, sous ce titre: *Dion. Gothofredi Immo h. e conciliatio legum in speciem pugnantium quas in notis ad Pandectas D. Gothofredus verbum immò usurpando indicare atque arguere, omissâ plerumque solutione annuerat: discussis contrariorum tenebris, evolvit et in concordiam adduxit G. A. Struvius*, Francfort, 1695, in-4°.

l'auteur prend le titre d'avocat, ci-devant procureur du roi aux monnaies. W—s.

GODEFROY (Théodore), fils du précédent, né à Genève le 17 juillet 1580, fit ses études à Strasbourg, où son père occupait une chaire de droit : après les avoir terminées, il vint à Paris en 1602, abandonna la religion protestante dans laquelle il avait été élevé, et se fit recevoir avocat au parlement. Il parut cependant très rarement au barreau : son goût le portait vers les recherches historiques, et il s'y appliqua avec ardeur. Doué d'une patience infatigable et d'une grande sagacité, personne n'était plus propre à débrouiller nos anciennes annales; et l'on convient généralement que ses travaux en ce genre ont été très utiles aux historiens qui sont venus après lui. Un Mémoire dans lequel il établit la préséance des rois de France sur les rois d'Espagne, lui mérita une pension, qui fut augmentée successivement. Nommé historiographe en 1632, il fut envoyé deux ans après en Lorraine avec le titre de conseiller souverain de cette province. Il dressa l'inventaire des pièces que renfermaient les archives de Nanci, et en envoya les plus importantes à Paris. Il accompagna le cardinal de Lyon au congrès de Cologne, le suivit à Munster, où la paix fut enfin conclue en 1648, et demeura dans cette ville comme chargé des affaires de France. Il était déjà revêtu de la dignité de conseiller d'état et privé. Il mourut à Munster le 5 octobre 1649, à soixante-neuf ans. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, dont on trouvera la liste dans les Mémoires de Niceron, tom. XVII, et dans la Bibliothèque historique de France. Les principaux sont : I. Le *Mémoire*, dont on a déjà parlé, *concernant la préséance des rois de France sur les rois d'Espagne*, Paris, 1613, 1618, in-4°. On trouve à la suite différentes pièces curieuses, dont la plupart paraissaient pour la première fois. II. *De la véritable origine de la maison d'Autriche*, ibid., 1624, in-4°. Il y réfute l'opinion qui la faisait descendre de Mérovée, et prouve que Werner III, comte de Habsbourg, en est le véritable chef. III. *Généalogie des ducs de Lorraine*, ibid., 1624, in-4°. Il en préparait une nouvelle édition, augmentée d'un grand nombre de pièces originales; mais ce projet n'a pas eu de suite. IV. *Traité touchant les droits du Roi très chrétien sur plusieurs états et seigneuries possédés par plusieurs princes voisins*, Paris, 1655, et Rouen, 1670, in-fol. Cet ouvrage a paru sous le nom seul de P. Dupuy; mais on sait que Godefroy en a rédigé la plus grande partie. V. *Vie de Guillaume Marescot, conseiller d'état*, dans les *Opuscules* de Loisel. On lui doit encore, les *premières éditions de l'Histoire de Charles VI*, par Jean Juvénal des Ursins; *de Charles VIII*, par Guillaume de Jaligny et d'autres auteurs contemporains; *de Louis XII*, par Cl. de Seyssel, Jean d'Authon, Jean de St.-Gelais, etc.; *du maréchal Boucicault; d'Artus III, comte de Richemont;* des *Additions à l'Histoire de Bayard*. Il a publié la première édition du *Cérémonial de France*, Paris, 1619, in-4°, ouvrage important, auquel il a travaillé plus de trente années : enfin il a laissé en manuscrit 88 volumes in-folio sur différents objets, conservés à la bibliothèque du Roi. W—s.

GODEFROY (Jacques), frère du précédent, ne se rendit pas moins célèbre que son père, soit comme juris-

consulte, soit comme éditeur. Né à Genève en 1587, il fut nommé, en 1619, professeur de droit dans sa ville natale, entra dans le conseil dix ans après, fut fait secrétaire d'état, et élu cinq fois syndic de la république. La confiance de ses concitoyens l'appela aussi à diverses missions diplomatiques en France, en Piémont, en Allemagne et en Suisse. Ces voyages le mirent en relation avec les gens de lettres les plus distingués; et l'université de Leyde voulut l'avoir pour remplacer le savant P. Cunæus, mort en 1638. Il passait, dans sa communion, pour un excellent théologien, et ne s'appliqua pas avec moins de succès à l'histoire de sa patrie. Il avait formé le projet de l'écrire; et l'on en a trouvé le plan parmi ses papiers. Les recherches qu'il a laissées sur les antiquités de Genève, formaient trois volumes in-4°. Ce n'était guère qu'une compilation de pièces relatives, pour la plupart, à l'histoire du moyen âge, et qu'il avait le projet de publier sous le titre de *Genève Bourguignotte*. Il paraît qu'il ne s'en est pas conservé de copie dans la bibliothèque publique de Genève; au moins Senebier n'en fait point mention dans le catalogue qu'il a donné des manuscrits de cette bibliothèque: mais Spon, qui en a fait usage et qui les cite souvent, dit qu'il en avait eu communication par Nic. Chorier, et que ces mémoires allaient jusqu'à l'an 1627. Jacques Godefroy mourut dans sa patrie le 24 juin 1652. Son tombeau fut orné d'une épitaphe qu'il avait composée lui-même, et qu'on peut voir dans Niceron (tom. XVII), avec une liste de ses ouvrages, plus exacte que celle qu'on trouve dans Senebier. Ils sont au nombre de vingt-un: nous n'indiquerons ici que les principaux, en corrigeant en même temps les erreurs échappées à ces bibliographes. I. *De statu paganorum sub imperatoribus christianis*, Leipzig, Voegel, 1616, in-4°. Cette dissertation est relative au tit. X du liv. XVI du Code Théodosien. II. *Fragmenta duodecim Tabularum, suis nunc primùm tabulis restituta, probationibus, notis et indice munita*, Heidelberg, 1616, in-4°.; chef-d'œuvre d'érudition, qui a servi de base aux éditions plus complètes qu'on a données depuis. (*Voy.* BOUCHAUD, V, 266.) Godefroy le réimprima avec d'autres fragments de l'ancien droit romain, sous ce titre: *Fontes IV juris civilis*, etc., Genève, 1638, in-4°.; ibid., 1653, in-4°. III. *Conjectura de suburbicariis regionibus et ecclesiis seu de episcopi urbis Romæ diœcesi*, Francfort, 1617, in-4°. On attribua quelque temps ce livre à Saumaise, parce que ce fut lui qui répondit à la critique du P. Sirmond, lequel, en 1618, avait censuré cet ouvrage anonyme, qui a aussi été réfuté par M. A. Capelli (Voyez le *Journal des sav.* de 1724). IV. *Vetus orbis descriptio græci scriptoris*, Genève, 1618, in-4°., gr.-lat. Il ne restait de cette ancienne géographie, composée originairement en grec, vers l'an 347, et attribuée mal à propos à Alypius, favori de Julien l'apostat, qu'une traduction latine tout-à-fait barbare. Au moyen de cette version, hérissée d'hellénismes, et par conséquent à peu près littérale, Godefroy rétablit le texte grec, et l'accompagna d'une bonne version latine, avec de savantes notes. Jacq. Gronovius a publié de nouveau cette ancienne traduction latine, réunie à Scylax et à d'autres anciens géographes, Leyde, 1697, in-4°., et en 1700 dans le tom. III des *Petits géographes* d'Hudson; mais cette édition ne renferme ni le grec, ni les notes de Godefroy. V. *Opus-*

cula historica, *politica*, *juridica*, Genève, 1644, in-4°. Ce recueil contient l'ouvrage précédent; les cinq discours de Libanius, dont Godefroy avait donné la première édition en 1631; *Orationes politicæ tres* (*Ulpianus*, *Julianus* et *Achaïca*), qu'il avait déjà publiées en 1634; les deux livres de Tertullien, *ad nationes*, dont il avait donné la première édition, avec des notes, Genève (*Aurelianopoli*), 1625, in-4°.; et quatre autres opuscules qui avaient déjà paru séparément. VI. *Dissertatiunculæ duæ de tutelâ et curâ*, ibid., 1625, in-4°. VII. *Philostorgi Cappadocis ecclesiastica historia*, gr.-lat., ibid., 1642, in-4°., avec deux dissertations qu'on y joint par forme d'appendice. Cette édition *princeps* des extraits de Philostorge, publiée d'après un manuscrit de la bibliothèque de Bongars, a été éclipsée par celle qu'a donnée H. de Valois à la suite de Théodoret, etc., Paris, 1673, in-fol. C'est dans ses notes sur cet ancien historien, que Godefroy prétendit le premier démontrer la fausseté de la vision de Constantin; mais il a été solidement réfuté par l'abbé Duvoisin. (*Voyez* CONSTANTIN, VII, 469.) VIII. *Opuscula varia*, Genève, 1654, in-4°., avec le portrait de l'auteur. C'est un recueil de huit dissertations juridiques, historiques et critiques, déjà publiées séparément. IX. *Codex Theodosianus*, *opus posthumum*, Lyon, 1665, 6 vol. in-fol.; Leipzig, 1736–1745, 6 vol. in-fol. C'est le plus important des ouvrages de Jacques Godefroy, qui s'en était occupé trente ans. Sa bibliothèque ayant été achetée par Ant. Marville, professeur à Valence, ce dernier y trouva ce manuscrit et en fut l'éditeur. Le Code Théodosien, ce précieux monument, si intéressant pour l'histoire civile et ecclésiastique de l'empire romain, jusqu'au cinquième siècle (*Voyez* THÉODOSE le jeune), avait déjà été publié, mais d'une manière imparfaite, par Sichard, en 1528, et par Tilius, en 1549. Cujas en avait donné une édition plus complète, Lyon, 1566, in-fol.; Genève, 1586, in-4°. Mais l'édition, beaucoup plus soignée, de Jac. Godefroy, est accompagnée de nombreuses tables chronologiques et géographiques, de notes historiques et d'autres pièces (1) qui en font un ouvrage absolument neuf, et qui peut servir de modèle en son genre. Morhof regrette vivement qu'on n'ait point encore fait sur les Pandectes un pareil travail, qui serait de la plus grande utilité. X. *Tractatus practicus de salario*, ouvrage posth., publié par Isaie Colladon, Genève, 1656, in-4°.; ib., 1666, in-4°. XI. *Le Mercure jésuite*, ou *Recueil de pièces concernant les progrès des jésuites, leurs écrits et différends*, etc., ib., 1626, 1630, 2 vol. in-8°.; id., revu et augm.; ibid., 1631, 2 vol. in-8°. Plusieurs des opuscules de Godefroy ont été recueillis dans le *Thesaurus juris civilis*, d'Everard Otton, Utrecht, 1733–1736. C. H. Trotzius en a publié vingt-sept, sous le titre d'*Opera juridica minora*, Leyde, 1733, in-fol., avec la vie et le portrait de l'auteur. Philippe Mestrezat, recteur de l'académie de Genève, a composé un programme sur la mort de Jacq. Godefroy; et Paul Freher en donne l'extrait dans son *Theatrum virorum doctorum*; voyez aussi J. G. Joch, *Programma de meritis jurisconsultorum*, *speciatim Jacobi Gothofredi in historiam ecclesiasticam*, Erfurt, 1702, in-4°.

(1) On y remarque *Gallicanæ historiæ annales centum annorum*, *ex constitutionibus codicis Theodosiani ab anno 312*, tom. VI, pag. 425 de l'édit. de Lyon.

de 40 pages. — Jacques GODEFROY, sieur de la Commune, avocat en la vicomté de Carentan, mort en 1624, est l'auteur des *Commentaires sur la coutume réformée du pays et duché de Normandie*, Rouen, David du Petit-Val, 1626, 2 vol. in-fol., publiés par J. Godefroy, avocat en la cour du parlement, et neveu de l'auteur. C. M. P.

GODEFROY (DENIS II), fils de Théodore, né à Paris, le 24 août 1615, suivit les traces de son père, et se montra digne de lui succéder. Il n'avait que vingt-cinq ans, lorsqu'il obtint la survivance de sa place d'historiographe. Louis XIV augmenta son traitement de deux mille livres, et, en 1668, après la prise de Lille, le nomma garde des archives de la chambre des comptes de Flandre : en 1678, Godefroy fut chargé de dresser l'inventaire des titres conservés au château de Gand. Après s'être acquitté de sa commission, il revint à Lille, où il mourut le 9 juin 1681, dans sa 66me. année. On lui doit: I. Une nouvelle édition du *Cérémonial français*, Paris, 1649, 2 vol. in-fol. C'est le recueil le plus étendu de l'ordre tenu dans les cérémonies qui se sont faites en France. Cet ouvrage éprouva tant de critiques, que Godefroy renonça à mettre au jour deux autres volumes qu'il annonçait, et qui auraient complété cette intéressante collection; l'on est donc obligé de recourir à la première édition pour la partie des *pompes funèbres*, qui n'a pas été réimprimée. II. *Histoire du roi Charles VII, qui contient les choses mémorables advenues depuis 1422 à 1461*, Paris, 1661, in-fol. Il a reuni dans ce volume les Mémoires de Jean Chartier, Jacques Bouvier, dit Berry, Mathieu de Coucy, etc., et y a joint toutes les pièces justificatives. III. *Mémoires et instructions pour servir dans les négociations et affaires concernant les droits du Roi*, Paris, 1665, in-fol.; Amsterdam, 1665, in-12; Paris, 1689, in-12. Il les avait composés par ordre du chancelier Seguier, qu'on en crut l'auteur, parce que le manuscrit fut trouvé dans sa bibliothèque. On doit encore à Denis Godefroy des éditions, de *Comines*, (Voy. COMINES, tom. IX, page 354); — de l'*Histoire de Charles VI*, par Juvénal des Ursins; et de *Charles VIII*, par G. de Jaligny, plus amples que celles qu'avait données son père; — et enfin de l'*Histoire des connétables, chanceliers, gardes des sceaux*, par Jean Leféron. Il avait le projet de continuer le *Recueil des historiens de France*, commencé par Duchesne; mais ses autres occupations ne lui permirent pas de l'exécuter. Il eut de son mariage avec Geneviève Desjardins, sept enfants, entre autres Denis III et Jean, dont on parlera ci-après. On peut consulter, pour plus de détails, les *Mémoires de Niceron*, tome XVII, et la *Bibliothèque histor. de France*, tome III. W—s.

GODEFROY (DENIS III), né à Paris en 1655, prit ses degrés en droit, fut reçu avocat au parlement, et nommé garde des archives de la chambre des comptes. Il mourut à Paris le 6 juillet 1719, âgé de 66 ans. On a de lui: I. *Abrégé des trois états, du clergé, de la noblesse et du tiers-état*, Paris, 1682, in-12. II. Une nouvelle édition de la *Satire Ménippée*, avec les notes de Dupuy et de Duchat, auxquelles il en ajouta quelques-unes, Ratisbonne (Rouen), 1711, 3 vol. in-8°. III. Des *Remarques sur l'addition à l'histoire de Louis XI*, par Gabr. Naudé, dans le *Supplément aux Mémoires de Comines*, Bru-

xelles, 1713. Il fut chargé par le duc d'Orléans, régent, de revoir la *Description historique de la France*, de l'abbé de Longuerue. — Jean GODEFROY, frère du précédent, né à Paris vers 1660, accompagna son père en Flandre, fut nommé procureur du roi au bureau des finances de cette province, obtint la survivance d'archiviste de la chambre des comptes de Lille, et mourut en cette ville au mois de février 1732, âgé d'environ soixante-douze ans. C'était un homme savant, laborieux et d'une grande probité. On lui doit de bonnes éditions des *Mémoires de Comines*, des *Lettres de Rabelais*, des *Mémoires de Marguerite de Valois*, de la *Satire Ménippée*, des *Mémoires de l'Estoile*, de la *Véritable fatalité de St.-Cloud* (Voy. GUYARD), de l'*Histoire des Templiers*, par P. Dupuy; des *Mémoires de Castelnau*, et enfin un *Supplément à l'histoire des guerres de Flandre*, par Strada, *contenant les procès criminels des comtes d'Egmond et de Horn*. On a eu outre de lui : I. des *Notes sur la confession de Sancy*. (Voy. AUBIGNÉ.) II. *Inventaire des titres du pays et comté de Hainaut*, 2 vol. in-fol. manuscrit. III. *Invent. des titres de la chambre des comptes de Lille*, in-fol., mss. W—s.

GODÉGISILE est le premier roi vandale dont l'histoire fasse mention. Selon Procope, les Vandales, nation gothique, qui, en 406, entrèrent dans les Gaules sous la conduite de Godégisile, venaient de la Dacie et des environs du Palus-Méotide. Ils étaient restés long-temps dans l'inaction, lorsqu'à cette même époque, la 12ᵉ. année du règne d'Honorius, ils firent, à l'instigation de Stilicon, une irruption dans les Gaules avec les Alains et les Suèves. Mais Godégisile, ayant voulu passer le Rhin avec son armée, fut attaqué par les Francs, qui lui tuèrent vingt mille hommes. Godégisile lui-même périt dans ce combat, et eut pour successeur Gonderic. (*Voy*. ce nom.) Cependant les Alains et les Suèves, arrivés au secours des Vandales, obligèrent les Francs à se retirer ; et ces barbares réunis passèrent ensuite le Rhin sans opposition dans les derniers jours de l'an 406. Procope ajoute que les Vandales qui entreprirent cette expédition, avaient été contraints, par la famine, d'abandonner leurs anciennes demeures; mais que cependant la plus grande partie de la nation ne s'éloigna pas du Danube. B—P.

GODÉGISILE. *V*. GONDEGISILE.

GODEHARD (ST.), né d'une famille distinguée de Bavière, vers la fin du Xᵉ. siècle, se livra à l'étude de la littérature, contre le vœu de ses parents, qui apparemment ne le destinaient point à l'état ecclésiastique, et fut nommé évêque de Hildesheim, en 1023. Constamment appliqué, dit son historien, à dissiper les ténèbres de l'ignorance qui couvraient son diocèse, il bâtit près de son palais un monastère de bénédictins, où il réunit les jeunes gens qui annonçaient le plus de talents, et où il les fit instruire notamment dans l'écriture et dans la peinture (1). Le rapprochement de ces deux mots, l'écriture et la peinture, pourrait faire croire qu'il ne s'agissait, quant à l'art de peindre, que de miniatures propres à orner les manuscrits ; mais les résultats prouvent le contraire. Godehard orna son église non seulement de livres (*libris*), et de vêtements pontificaux ou de tentures en soie (*sericis*), mais encore de véritables peintures (*picturis*), c'est-à-dire, de fresques et de tableaux. Il voulait que les élèves se rendissent

(1) *Chron. Episc. Hildeshem.*, apud Leibnitz, *Script. rer. Brunsw.*, tom. 1, et *Vita S. God.*, ib.

utiles dans les différentes manières d'écrire et de peindre, *in diverso studio sculpturæ et picturæ rationabiliter utiles.* L'exemple de Bernward, son prédécesseur immédiat dans le même évêché, prouve d'ailleurs qu'on pratiquait dans cette école tous les genres de peinture. *Bernward*, né vers l'an 965, petit-fils, par sa mère, d'Athalbéron, comte palatin, et neveu de Falcmar, évêque d'Utrecht, fit ses études dans le séminaire de Hildesheim. En 987, l'impératrice Théophane le choisit pour être un des précepteurs du jeune Othon III, alors âgé de sept ans; et, en 993, il fut élu évêque de cette même ville de Hildesheim, où il avait reçu l'instruction par laquelle il se distingua. Passionné pour tous les arts, soit mécaniques, soit libéraux, il les exerçait tous lui-même, et il les fit enseigner dans la principale école de son diocèse. Peintre, architecte, modeleur, fondeur, metteur en œuvre, il passait habituellement une partie de ses journées dans les ateliers qu'il avait établis près de son évêché; et il y travaillait de ses propres mains à tous les ouvrages d'orfévrerie et de jouaillerie dont il ornait ses églises (1). Il excella particulièrement dans la peinture : *Picturam etiam limatè exercuit.* Il peignit des fresques sur les murs et sur les plafonds de son église principale : *Exquisitâ ac lucidâ picturâ tam parietes quam laquearia exornabat.* Il exécuta même une mosaïque sur le sol : *Musivum in pavimentis.* On voit dans une observation faite à ce sujet par son historien, qui avait été son contemporain, qu'on n'enseignait point l'art de la mosaïque à l'école de Hildesheim; Bernward l'avait appriso par une autre voie : il produisit cet ouvrage, dit l'écrivain naïf, sans avoir eu de maître : *Propriâ industriâ, nullo monstrante.* Guidé par son goût naturel, Bernward recherchait avidement les beaux vases de tous les genres; il en faisait acheter partout. Il avait soin, *afin que rien de beau ou d'élégant ne lui échappât*, de se faire accompagner dans ses voyages par plusieurs de ses élèves, qui dessinaient sous ses yeux ce qu'il rencontrait de plus digne de son attention. Il alla à Rome, auprès d'Othon, en l'an 1000, dans l'espoir de contribuer à rendre la paix à l'Italie; il assista au siége de Tibur, apaisa la colère de l'empereur, qui voulait détruire cette ville antique, et revint à Pavie avec ce prince, qui lui témoigna constamment la plus grande confiance. Cet homme éclairé et bienfaisant, qui fonda le monastère de St.-Michel à Hildesheim, mourut le 20 novembre 1022, et fut mis au rang des saints en 1193. Godehard justifia, par sa conduite libérale et par son zèle pour l'instruction, le choix qui fut fait de lui pour remplacer Bernward. Il mourut le 4 mai 1038, et fut canonisé en 1131. On a de lui plusieurs lettres sur des sujets de piété; elles ont été publiées dans le *Codex historico-epistolaris* de dom Pez. — Godehard eut au nombre de ses successeurs un autre *Bernward*, d'abord maître des écoles à Hildesheim, ensuite évêque de la même ville, et qui mourut en 1153, après vingt-trois ans d'épiscopat. Ce Bernward II orna de peintures le couvent où étaient placées les écoles : *Monasterium nostrum picturis adornavit.* Des faits si positifs contribueront à prouver que la peinture ne fut nullement oubliée dans l'Occident aux xe., xie. et xiie. siècles. E—c D—d.

(1) *Vita S. Bern.*, ibid.

GODESCALCH, duc de Bénévent,

s'empara de ce duché vers l'année 738, à la mort de Grégoire, neveu du roi Luitprand, sans attendre l'investiture de ce roi. Il fit alliance avec ses ennemis, le pape Grégoire III et Frasmond, duc de Spolète. Ce dernier ayant été chassé de ses états par le roi des Lombards, Godescalcb l'aida en 740 à recouvrer son duché. Mais Luitprand revint, l'année suivante, attaquer ces deux feudataires avec une armée plus formidable: il fit, en 741, la conquête du duché de Spolète; au printemps suivant, il se mit en marche vers Bénévent. Godescalch n'osa pas l'attendre: il fit charger son trésor et les meubles les plus précieux de son palais sur un vaisseau, pour se réfugier en Grèce avec sa femme. Les Bénéventins, qui ne l'aimaient pas, l'arrêtèrent dans sa retraite, et le massacrèrent. Luitprand lui donna pour successeur Gisolfe II. S. S—i.

GODESCARD (Jean-François), savant et laborieux ecclésiastique, né en 1728, à Rocquemont, diocèse de Rouen, fut, sous MM. de Beaumont et de Juigné, secrétaire de l'archevêché de Paris, prieur de Notre-Dame de Bon-Repos près Versailles, chanoine de Saint-Louis du Louvre, et ensuite de Saint-Honoré à Paris. Il aimait les livres et l'étude : il se forma une bibliothèque nombreuse et choisie, et s'en servit pour la composition d'ouvrages utiles, presque tous relatifs à la religion. Son étude de la langue anglaise l'avait mis à portée de traduire de bons ouvrages écrits en cette langue. L'académie des belles-lettres et arts de Rouen lui donna place parmi ses membres. Privé à la révolution, comme les autres ecclésiastiques, de ses bénéfices et moyens de subsistance, il vécut de son travail, qui, dans ces moments de désastre, n'offrait pas de grandes ressources. Il s'était retiré au séminaire des Anglais, où il passait son temps au milieu de ses livres, rangés avec ordre, malgré l'exiguité de son logement, qui l'avait forcé à les entasser, pour ainsi dire, les uns sur les autres. L'abbé Godescard manquait presque du nécessaire, à cette époque, et supportait ses privations sans se plaindre : il était réduit à corriger des épreuves pour le compte d'un imprimeur; il se consolait en travaillant. Il eût pu tirer de la vente de sa bibliothèque les moyens de jeter un peu plus d'aisance sur ses dernières années, et ses amis l'en pressaient; il ne put jamais s'y résoudre. Il mourut à Paris le 21 août 1800, justement regretté de tous ceux qui le connaissaient. On a de lui : I. *Vies des Pères, des martyrs, et des autres principaux saints, traduites de l'anglais d'Alban Butler*, Villefranche de Rouergue, 1763 et suiv., 12 vol. in-8°.; nouvelle édition augmentée, Paris, Barbou, 1784, 12 vol. in-8°; réimprimée à Maestricht en 1794; à Toulouse et à Versailles en 1811. On y a joint un XIIIe. vol., contenant les fêtes mobiles, traduit de l'anglais du même auteur par M. Nagot, ancien directeur du séminaire de St.-Sulpice. L'ouvrage de Butler était estimé; il avait été reçu favorablement en Angleterre, même par les protestants. L'abbé Godescard, et l'abbé Marie, professeur de mathématiques au collége Mazarin, et depuis sous-précepteur de M. le duc d'Angoulême, crurent faire une chose utile en en donnant une traduction. Ils ne s'astreignirent point à la faire littérale : non seulement ils s'écartèrent quelquefois du texte, mais ils se permirent de refondre, d'ajouter, de retrancher, toutes les fois que cela leur parut nécessaire ; ce qui, dit-on, ne fut pas toujours

du goût de l'auteur. (*Voy.* Butler.) Ils assurent pourtant qu'ils lui communiquèrent leur traduction; qu'il prit la peine de la lire, et qu'il approuva les libertés qu'ils avaient prises. Quoi qu'il en soit, l'ouvrage n'a certainement rien perdu sous leur plume. Ils nous ont enrichis d'un livre édifiant et instructif, d'une bonne *Vie des saints*, écrite d'une manière convenable et dégagée des anecdotes apocryphes et des historiettes qui communément déshonorent ces sortes de compositions. Butler avait chargé ses *Vies* de notes curieuses; les traducteurs les ont conservées, et en ont même augmenté le nombre. Cette partie est celle principalement dont s'est occupé l'abbé Marie; elle est pleine d'érudition. Ils ont aussi suppléé à l'omission de plusieurs saints français. II. ***H. Holden analysis fidei***, Paris, 1767, in-12; nouvelle édition, avec la vie de l'auteur, 1786, in-12. III. ***De controversiis fidei Tractatus per Adrian. et Petr. de Valemburgh.***, nouvelle édition, avec la vie des auteurs, ibid., 1768, in-12. IV. ***De la mort des persécuteurs, par Lactance, avec des notes historiques***, nouvelle traduction, Paris, 1797, in-8°. V. ***Réflexions sur le duel***, opuscule traduit de l'anglais, publié après la mort du traducteur par M. Boulard, Paris, 1801, in-8°. VI. ***Essais historiques et critiques sur la suppression des monastères et autres établissements pieux en Angleterre***, traduits de l'anglais (de Dodd, dans son ***Histoire de l'Eglise***), 1791. VII. ***Eloges de l'abbé Bergier, et de l'abbé Legros*** (dans les ***Annales catholiques***). VIII. ***Abrégé de la vie des saints***, Paris, 1802. 4 vol. in-12, réimprimé à Lyon en 1815. C'est l'abrégé du grand ouvrage: il n'était qu'au 18 juillet, lorsque l'abbé Godescard mourut. L'abbé Bourdier-Depuits, ex-jésuite, mort en 1811, le continua et le termina. L'abbé Godescard avait laissé en manuscrit une traduction de la ***Vie du cardinal Polus***, par Philips; des ***Fondements de la religion chrétienne***, par Challoner; des ***Sermons*** de Sherlock; de l'***Histoire du sacrilège***, de Spelmans; une ***Table alphabétique des Mémoires de Trévoux, jusqu'en*** 1740, etc. L—y.

GODET des Marais (Paul), évêque de Chartres, était né en 1647. Pourvu de bonne heure de l'abbaye d'Igny dans le diocèse de Reims, il fit ses études à Paris, au séminaire de Saint-Sulpice, où il fut le disciple et l'ami du respectable Tronson. Reçu docteur de Sorbonne en 1677, il devint supérieur du séminaire des Trente-trois; et il occupait cette place, lorsque Mme. de Maintenon le choisit pour son directeur, à la mort de l'abbé Gobelin. On eut peine à vaincre la répugnance de l'abbé des Marais pour un emploi qui eût tenté un homme moins modeste; et il fallut que M. Tronson, pour lequel il avait beaucoup de déférence, le pressât d'accepter. Son extérieur n'était pas apparemment ce qui avait séduit Mme. de Maintenon. Il avait l'air froid et austère; mais tout ce qu'elle avait vu de lui, dans ses rapports avec Saint-Cyr (il avait été consulté pour les réglements de cette maison), faisait paraître tant de sagesse, de vertus, de modération et de piété, qu'elle se décida, ainsi qu'elle le dit elle-même, à lui donner sa confiance. En 1690, l'abbé des Marais fut nommé à l'évêché de Chartres. Les différends entre Rome et la France n'étaient pas encore apaisés. On a lieu de croire que l'abbé des Marais fut du nombre de ceux

qui administrèrent en vertu des pouvoirs du chapitre. Il ne fut sacré que le 31 août 1692 ; et l'année suivante, il abandonna tous les revenus de son évêché aux pauvres qui souffraient de la disette. Quoique fort appliqué à ses devoirs, ou plutôt par cela même qu'il en connaissait l'étendue, il fut le premier d'avis que l'on partageât son diocèse en deux pour ériger l'évêché de Blois. Lors des disputes sur le quiétisme, l'évêque de Chartres eut à cœur d'éloigner Mme. Guyon, de St.-Cyr, qui était dans son diocèse, et de prémunir les religieuses de cette maison contre la doctrine de cette femme extraordinaire. Par une ordonnance du 21 novembre 1695, il condamna plusieurs propositions extraites de ses ouvrages et de ceux du P. Lacombe. Il aurait voulu amener Fénelon à un désaveu ; et quoique celui-ci n'ait pas suivi ses conseils, il rendit cependant toujours justice à la droiture, à la piété, et à la pureté de vues qui animaient l'évêque. Chargé d'examiner le livre de Fénélon, Godet des Marais le pressa fortement de faire une démarche qu'il croyait nécessaire. Il signa, le 6 août 1697, avec le cardinal de Noailles et Bossuet, une déclaration de leurs sentiments sur le livre des *Maximes des Saints*, déclaration qui fut envoyée à Rome ; et, l'année suivante, il publia une instruction pastorale contre ce même livre : mais, après la décision, il fut le premier à féliciter Fénélon sur sa soumission, et il le fit solliciter de renouer leur ancienne amitié. A un zèle sincère pour l'Église, ce prélat joignait un esprit de douceur et de conciliation. Quoique déclaré contre le jansénisme, il n'a jamais été accusé de provoquer des mesures de rigueur. Il condamna le *Cas de conscience*, et blâma la conduite du cardinal de Noailles ; mais il ne s'efforça de le ramener que par les insinuations les plus douces. Il n'eut point cette consolation, et mourut dans son diocèse le 26 septembre 1709. On lui doit la fondation de quatre séminaires, et d'écoles pour l'instruction de la jeunesse. Simple, modeste, ami du bien, plein de l'esprit de son état, et en même temps de sagesse, de discrétion et de mesure, ce vertueux prélat refusa, dit-on, une place de conseiller-d'état, et la nomination du roi à un chapeau de cardinal. Ses fonctions auprès de Mme. de Maintenon lui donnaient un crédit dont il n'abusa jamais. Renfermé dans les devoirs de son ministère, il n'excita ni plainte ni jalousie. Le duc de Saint-Simon, quelque difficile qu'il fût, lui a néanmoins rendu, en général, assez de justice dans ses Mémoires : *Ses mœurs*, dit-il, *sa doctrine, ses devoirs épiscopaux, tout était irréprochable. Il ne faisait à Paris que des voyages courts et rares, logeait à Saint-Sulpice, et se montrait encore plus rarement à la cour. Il était fort savant, avait de l'esprit, de la douceur, de la fermeté, de la finesse dont il ne se servait jamais sans vrai besoin. Son désintéressement, sa piété, sa rare probité étaient son seul lustre.* M. de Bausset, dans son *Histoire de Fénélon*, a mieux fait connaître encore les qualités de l'évêque de Chartres : *En* 1693, dit M. l'évêque d'Alais, *il abandonna tous les revenus de son évêché aux pauvres de son diocèse, qui souffraient beaucoup de la disette des grains. Toute sa vaisselle d'argent, consistait en une cuiller et une fourchette, et il les vendit. Il prêchait souvent et ne plaisait pas ; mais il convertissait. Ses lettres à Louis XIV, au pape, au roi d'Es-*

pagne, étaient dignes des premiers siècles de l'Église. On a imprimé, long-temps après sa mort, ses lettres de direction à Mme. de Maintenon; et on admire la sagesse, la mesure, l'habileté, la profonde science du monde avec laquelle ce prélat, qui n'avait jamais vu le monde, conduit Mme. de Maintenon dans tous les détails de sa singulière position. Godet des Marais eut beaucoup de part à la fondation et à la direction de Saint-Cyr, et eut la satisfaction, en mourant, de laisser à son diocèse, dans la personne de son neveu et coadjuteur (Demoustiers de Mérinville), un successeur, héritier de sa piété, de son désintéressement, de sa charité et de son zèle pour tous les devoirs de l'épiscopat. P—c—t.

GODETS. *Voy.* Desgodets.

GODI (Antoine), historien, né à Vicence, florissait dans cette ville vers le milieu ou au commencement du xve. siècle (1). Il a composé, en latin, une Chronique des événements les plus mémorables, arrivés dans le Vicentin depuis l'année 1194 jusqu'à 1255. Elle a été publiée, pour la première fois, par Alb. Mussati, dans son *Historia augusta*, Venise, 1636, in-fol. On la trouve encore dans le *Thesaur. antiquitat. Italiæ* de Grævius, tome vi, avec un supplément de Sigonius; et dans le tome viii des *Rerum Italicar. scriptor.* de Muratori, avec une préface de Jos. Ant. Saxi, et des notes de Félix Osi. W—s.

GODIN, ou GODDIN (Nicolas), médecin de la ville d'Arras, où il paraît être né, vivait au commencement du xvie. siècle. Il a publié: I. *La Chirurgie-pratique de maître Jean de Vigo, divisée en deux parties, avec les aphorismes et les canons de la chirurgie*, Paris, 1531; Lyon, 1537, in-8°. II. *De chirurgiá militari*: ce petit ouvrage, traduit en français par Jean Blondel de Lille, sous ce titre, *La Chirurgie militaire très utile à tous chirurgiens*, etc., Gand, 1553, in-12; Anvers, 1558, in-8°., traite des plaies d'armes à feu, de la peste, de la dysenterie, etc., mais d'une manière très générale, et d'après les principes de Galien. L'auteur y a consacré un chapitre aux erreurs que commettent les chirurgiens dans le traitement des maladies: il se plaint beaucoup de l'audace des charlatans et des empiriques de son siècle, non moins coupables et presque aussi impudents que ceux de nos jours; mais il substitue à leurs pratiques dangereuses des moyens qui ne sont pas toujours sans inconvénients. Ch—t.

GODIN (Louis), membre de l'académie royale des sciences, né à Paris le 28 février 1704, fit ses premières études avec succès, et, après avoir terminé sa philosophie, s'appliqua entièrement à l'astronomie, malgré les remontrances de son père, qui aurait désiré de lui voir embrasser une profession plus lucrative. Il se mit sous la direction du célèbre Jos. Nicol. Delisle; et ses progrès, sous cet habile maître, furent si remarquables, que l'académie lui ouvrit ses portes en 1725: il était alors âgé de 21 ans; et, dès l'année suivante, il lut, dans une séance publique, des Observations sur l'aurore boréale dont l'apparition effrayait un grand nombre de personnes. L'explication qu'il donna de ce phénomène était fausse; mais elle n'en contribua pas moins à rassurer le public. Fontenelle

(1) J. B. Pajariei, Vossius et Tiraboschi, placent Ant. Godi à l'année 1413; ainsi les continuateurs de Moréri ont commis une grave erreur en fixant sa mort à l'année 1545.

avait laissé imparfaite l'histoire de l'académie avant son renouvellement; Godin fut chargé de la terminer, et il se montra digne de la confiance qu'on lui avait accordée. La question de la figure de la terre, qui s'éleva parmi les savants, fixa son attention; et ce fut sur son rapport que le ministère résolut d'envoyer des astronomes à l'équateur et au pôle, pour déterminer la mesure de la terre d'une manière précise. (Voy. BOUGUER et MAUPERTUIS.) Il fut choisi avec Bouguer et la Condamine pour aller au Pérou; mais, avant d'entreprendre ce voyage, il se rendit à Londres pour prendre les instructions de Halley. Enfin, il partit de la Rochelle le 16 mai 1735; et, après avoir séjourné quelques mois à Saint-Domingue, il arriva à Quito, où les académiciens commencèrent leurs observations. Lorsqu'elles furent terminées, le vice-roi de Lima refusa de les laisser partir, à moins que Godin ne consentît à enseigner quelque temps les mathématiques dans cette ville. Il fut témoin de l'affreux tremblement de terre, qui détruisit, en 1746, la plus grande partie de Lima; et il indiqua, pour sa reconstruction, des procédés qui rendirent les maisons moins susceptibles, en pareil cas, d'accidents fâcheux. Ce ne fut qu'en 1751 qu'il lui fut permis de revoir enfin sa patrie: mais, pendant son absence, on avait nommé à sa place d'académicien-pensionnaire; et il se vit obligé de repartir presqu'aussitôt pour l'Espagne, où on lui offrait la direction de l'école des gardes-marines à Cadix. Cette ville fut ébranlée par le tremblement de terre qui détruisit Lisbonne en 1755; et Godin eut la plus grande part aux mesures qu'on prit pour diminuer le danger et réparer le dégât causé par ce terrible phénomène. On eût dit, ajoute Fouchy, que la Providence le conduisait, comme par la main, partout où ses talents pouvaient être utiles. Il fit un voyage à Paris en 1756, et eut le plaisir de se voir rétablir dans sa place d'académicien-pensionnaire. Il retourna encore une fois à Cadix pour y régler ses affaires; mais il tomba malade presqu'en y arrivant: le chagrin qu'il eut de la perte de sa fille acheva d'épuiser ses forces, et il mourut, le 11 septembre 1760, d'une attaque d'apoplexie, sans avoir pu goûter la consolation de revenir se fixer dans sa patrie à laquelle il était toujours resté attaché. Godin était lié de la plus étroite amitié avec Mairan et Fouchy qui prononça son éloge. Il était membre des sociétés royales de Londres, de Berlin et de Stockholm. Outre plusieurs Mémoires épars dans le Recueil de l'académie des sciences, on a de lui: I. *L'Histoire* de cette savante compagnie *depuis* 1680 *à* 1699, 11 vol. in-4°. II. La *Table alphabétique des matières contenues dans l'Histoire de l'académie depuis son établissement jusqu'en* 1730, 4 vol. in-4°. (1) III. Un *Appendix aux Tables astronomiques de Lahire*, dans l'édition de 1727, in-4°. IV. La *Connaissance des temps*, années 1730, 1731, 1732 et 1733. V. Il a aussi eu part au *Recueil des machines approuvées par l'académie des sciences*, publié par Gallon, 6 vol. in-4°. Il travaillait, lorsqu'il mourut, à un *cours de mathématiques* à l'usage de ses élèves. On peut consulter, pour plus de détails, son *Éloge*, par Fouchy, dans l'*Histoire de l'académie*, 1760.

W—s.

GODIN DES ODONAIS (Mme.), née Grandmaison, était la femme d'un des compagnons de voyage de M. de la Condamine, établi à Quito en 1742.

(1) Elle a été continuée par Demours et Cotte jusqu'en 1790, 10 vol. in-4°.

M. Godin, obligé de se rendre à Caïenne pour des affaires de famille, partit seul, afin d'épargner à sa femme la fatigue d'une si longue route; c'était au mois de mars 1749; il arriva, en avril 1750, à Caïenne, en descendant le fleuve des Amazones. Certain de ne pouvoir retourner à Quito, il s'occupa tout de suite d'obtenir de la cour de Portugal, des passeports, qu'il ne reçut qu'au bout de 15 ans, pour d'aller chercher sa femme et ses enfants, remonter le fleuve, et les amener par la même voie. Ce voyage de 1500 lieues, lui fournit l'occasion d'envoyer au cabinet du Roi, à Paris, plusieurs morceaux d'histoire naturelle, et de faire hommage à M. de Buffon, d'une grammaire de la langue des Incas, imprimée à Lima. Enfin, en 1765, M. Godin vit arriver à Caïenne une galiotte pontée avec un équipage de 30 rameurs, commandée par un capitaine portugais, qui devait lui faire remonter le fleuve jusqu'au premier établissement espagnol, attendre là son retour, et le ramener à Caïenne avec sa famille, le tout aux frais de Sa Majesté très fidèle. Malheureusement il tomba malade à Oyapok, et ne pouvant s'embarquer il se trouva dans la nécessité de donner sa confiance à un nommé Tristan d'Orcasaval, qui s'en montra peu digne; car, au lieu d'aller chercher Mme. Godin et de mettre à sa disposition les moyens de transport fournis par la cour de Portugal, il resta dans les missions portugaises à faire le commerce pour son compte. Cependant un bruit vague, répandu dans la province de Quito, parvint aux oreilles de Mme. Godin. Indécise sur le parti qu'elle devait prendre, elle envoia aux missions un nègre d'une fidélité éprouvée. Après bien des obstacles, ce serviteur zélé arrive à Loreto, où il trouve Tristan et s'assure par lui-même que l'armement du roi de Portugal est destiné pour ramener Mme. Godin à Caïenne. Alors cette dame brusque ses préparatifs, abandonne une partie de ses effets, et se met en route pour Canelos, petite ville située sur une rivière qui se jette dans l'Amazone; c'était là que devait se faire l'embarquement: mais ce ne fut qu'avec des peines inouies qu'elle parvint en ce lieu, où de nouveaux chagrins l'attendaient. La petite vérole, récemment apportée dans ces climats par les Européens, avait fait déserter tous les habitants de Canelos. Les 30 Indiens qui, au moment du départ, composaient l'escorte de Mme. Godin, l'avaient successivement abandonnée en route: elle restait seule avec son fils, ses deux frères et quelques domestiques; en tout huit personnes. Deux Indiens, revenus dans la bourgade, promirent à Mme. Godin de construire un canot et de la conduire dans la mission d'Andoas, distante d'environ 150 lieues; de là elle aurait joint l'armement. Le canot achevé, on part de Canelos, on navigue deux jours; on s'arrête pour passer la nuit, et les deux Indiens qui avaient reçu leur salaire, disparaissent. La troupe infortunée se rembarque sans guide, et rencontre un canot arrêté dans un petit port. Un Indien convalescent consent à se joindre aux voyageurs, et à tenir le gouvernail: le troisième jour cet Indien tombe dans l'eau et se noie. Voilà le canot dénué de gouvernail: tout le monde est forcé de prendre terre. On détache quelqu'un de la troupe à Andoas, en lui faisant promettre qu'avant quinze jours il enverra un canot et des Indiens. Vingt-cinq jours se passent, sans qu'on entende parler de rien. Les voyageurs, réduits à la plus affreuse situation dans ce désert, perdent toute espérance.

Dans cette extrémité ils se décident à suivre à pied les bords de la rivière; mais s'étant engagés trop avant dans les bois, ils s'y égarent. C'est là qu'épuisés par la marche et par la faim, ils sont réduits à la dernière extrémité. Au bout de trois jours, tous expirent successivement; et Mme. Godin reste seule, étendue auprès du cadavre de ses frères et de ses domestiques : pendant quarante-huit heures elle est comme anéantie; enfin pressée par une soif ardente, elle se traîne jusqu'aux bords de la rivière. Elle erre ensuite pendant plusieurs semaines, dans un bois embarrassée de ronces et de lianes, toujours en danger d'être dévorée par les bêtes féroces; à peine couverte de mauvais lambeaux, épuisée de fatigue et de faim elle se trouve sur les bords du Bobonasa, rivière qui tombe dans l'Amazone. Un matin, au lever de l'aurore, elle entend du bruit à environ 200 pas d'elle; elle s'approche, et voit deux Indiens qui poussaient un canot à l'eau : elle les conjure de la conduire à Andoas; ils le promettent, et tiennent parole. Arrivée à Laguna, elle est reçue à bras ouvert par le supérieur des missions; mais ce fut en vain qu'on essaya de faire venir Tristan : jamais elle ne put profiter de l'armement qui avait été fait pour elle. Après un long espace de temps et beaucoup de souffrances, on parvint cependant à lui procurer le moyen d'entreprendre ce voyage, qui était au moins de mille lieues. Au bout de plusieurs années d'absence, de traverses et de malheurs réciproques, M. et Mme. Godin se virent enfin réunis à Oyapock, où le premier était toujours resté à attendre sa femme. Les deux époux remontèrent à Cornpa, et se rendirent de là à Caïenne, d'où ils s'embarquèrent, et arrivèrent à la Rochelle le 26 mai 1773, après 65 jours de traversée : ils se rendirent ensuite à St.-Amant dans le Berri, où ils possédaient une très belle terre. Les aventures de Mme. Godin sont attestées par les lettres originales de plusieurs missionnaires de l'Amazone. Celle des lettres de M. Godin, qui contient ce récit, a été imprimée à Paris en 1775. B—y.

GODINEZ (Blasco), capitaine espagnol, accompagna Pizarre en 1532, se distingua dans toutes les guerres du Pérou, et se mit, en 1551, à la tête des mécontents qui s'opposèrent, à main armée, à l'exécution de l'édit relatif à la liberté des Indiens. Les rebelles l'ayant nommé gouverneur de Cuzco, tout le haut Pérou lui obéit. Dans l'impuissance de le réduire par la force des armes, la cour royale de Lima employa l'artifice. Elle déclara Godinez général de toute l'armée, et le fit assassiner en 1552, par Alphonse d'Alvarado, que Godinez avait reçu comme un ami dans son camp. Ses nombreux complices furent recherchés et punis sévèrement. B—p.

GODINHO (Manuel), né en 1630 à Montalvan, en Portugal, entra, à l'âge de quinze ans, chez les jésuites de Coïmbre. Étant passé dans l'Inde, il fut renvoyé en Portugal par un ordre du vice-roi. Il s'embarqua à Baçaïm le 15 décembre 1662; et, arrivé en Perse, il alla par terre jusqu'à Alep. Un vaisseau le transporta des côtes de Syrie à Marseille, d'où un autre vaisseau le ramena en Portugal. Il y arriva le 25 octobre 1663, après un voyage de dix mois. Il en a publié la relation sous ce titre : *Relaçam do novo caminho*, etc., Lisbonne, 1665, in-4°. On a encore de lui : I. *Noticias singulares*, etc., c'est-à-dire, *Nouvelles singulières de ce qui est arrivé à Constan-*

tinople, après la défaite de l'armée ottomane, sous les murs de Vienne, envoyées de Constantinople à un chevalier de Malte, Lisbonne, 1684. II. *Vida*, etc., c'est-à-dire, *La vie, les vertus et la mort du Fr. Antoine Das Chagas*, Lisbonne, 1687, réimprimée en 1728. (*Voy.* FONSECA SOARES.) Nous omettons quelques ouvrages ascétiques, qui nous semblent sans intérêt. Godinho quitta les jésuites, et eut différents bénéfices ecclésiastiques. Il mourut en 1712. — GODINHO CARDOSO (Manuel), de Lisbonne, s'embarqua, le 10 avril 1585, sur le vaisseau le *Sant-Iago*, capitaine Fernand de Mendoça. Le 15 août de la même année, ce vaisseau fit naufrage. Godinho, échappé à ce malheur, publia, à Lisbonne, en 1601, l'ouvrage suivant : *Relaçam*, etc., c'est-à-dire, *Relations du naufrage du vaisseau le Sant-Iago, et voyage des naufragés qui purent se sauver.* — GODINHO DE SEINAS (Manuel) naquit à Santarem, le 15 août 1678. Dans une traversée de Lisbonne au royaume d'Algarve, il fut pris par les Algériens le 25 juin 1725. Revenu à Lisbonne, le 19 octobre 1731, après cinq ans de captivité, il se fit prêtre, et donna des leçons de littérature. Il a publié, en 1750, des vers sur la mort du roi Jean V. Nous ne pouvons dire si une épître en vers et en prose, où il faisait l'histoire de sa vie et de son voyage a été imprimée; elle ne l'était pas encore en 1759, temps où écrivait Barbosa, à qui nous avons emprunté ces détails. B—ss.

GODINOT (JEAN), docteur en théologie, et chanoine de la métropole de Reims, naquit dans cette ville en 1661, et y mourut le 15 avril 1749, âgé de quatre-vingt-huit ans. Ne respirer que pour adoucir l'infortune, faire le bien pour le seul plaisir de le faire, et se refuser le superflu pour procurer aux autres le nécessaire, voilà en peu de mots le portrait du respectable ecclésiastique qui nous a paru mériter une place dans ce dictionnaire. Persuadé que les richesses ne rendent les hommes heureux que par le bon usage qu'ils en font, il crut pouvoir unir le commerce des vins aux paisibles fonctions de son ministère : la fortune qu'il y acquit, lui fournit les moyens de suivre son noble penchant à la bienfaisance. Après avoir rendu le double de son patrimoine à sa famille, il employa, dit-on, plus de 500,000 liv., tant à établir des fontaines publiques, et à faire paver et dessécher des égoûts qui répandaient une infection dangereuse, qu'à fonder des hôpitaux pour les malades, augmenter le nombre des écoles chrétiennes, et embellir le chœur de l'église métropolitaine. Ces monuments ont mérité à Godinot les titres de père et de bienfaiteur de sa patrie. Son opposition à la bulle *Unigenitus* lui attira la censure de quelques-uns de ses compatriotes; les chanoines, ses confrères, étaient sur le point de lui refuser la sépulture ecclésiastique: mais la réclamation générale de ses concitoyens obtint qu'il serait inhumé avec tous les honneurs qui lui étaient dus, et il y eut un grand concours à ses obsèques. La ville de Reims, qui doit au généreux Godinot de si utiles établissements, conservera un éternel souvenir de ses bienfaits. C'est d'après les *Mémoires* de Godinot, que Pluche a inséré dans le tome II du *Spectacle de la nature*, le détail des procédés de la culture de la vigne et de la manière de faire le vin de Champagne. J—B.

GODIVE, femme de Léoffric, duc

de Mercie, vivait en Angleterre au XIe. siècle, sous le règne d'Édouard le confesseur. Un trait de dévouement, d'une singularité remarquable, a préservé son nom de l'oubli. Ne pouvant obtenir par ses prières la remise d'une forte amende que son époux avait imposée aux habitants de Coventry, en punition de quelque délit grave, elle résolut, pour les en libérer, de remplir la condition bizarre, sous laquelle le duc promettait de leur pardonner; ce fut d'aller à cheval, toute nue, d'un bout de la ville à l'autre. Après avoir défendu aux habitants, sous peine de mort, de paraître dans les rues ou aux fenêtres, elle parcourut effectivement la ville sans autre voile que ses longs cheveux. Mais, malgré la sévérité du châtiment, un homme (c'était un boulanger) fut assez téméraire pour s'y exposer, et la duchesse assez cruelle pour venger, aux dépens des jours de ce malheureux, sa pudeur offensée. Pour conserver la mémoire de cet événement, on institua une fête solennelle, où la statue de Godive, ornée de fleurs, était chaque année portée en procession au milieu d'une foule de peuple; et l'on voyait la statue du boulanger à la même fenêtre où l'attira sa fatale curiosité. La rigueur que Godive déploya dans cette occasion, aurait bien dû tempérer les louanges excessives qui lui ont été prodiguées par quelques historiens anglais. N—E.

GODOLPHIN (JEAN), jurisconsulte anglais, né en 1617 à Godolphin, dans les îles Sorlingues, se fit connaître, vers 1650 et 1651, par quelques ouvrages de théologie, écrits dans les principes des puritains; mais il s'était particulièrement attaché à l'étude des lois, et il prit le degré de docteur en droit en 1643. Étant venu ensuite à Londres, il se rangea dans le parti anti-monarchique, et fut constitué, en 1653, l'un des juges de l'amirauté. La faveur dont il avait joui sous Cromwell, devait lui faire appréhender la restauration; mais Charles II aimant mieux s'aider de ses lumières que de perdre ce jurisconsulte, le nomma avocat de la couronne. Il mourut le 4 avril 1678, après avoir publié, entre autres ouvrages estimés: I. *Tableau de la jurisdiction d'un amiral*, 1661, in-8°. II. *Le legs d'un orphelin* (relatif aux testaments), 1674, in-4°. III. *Repertorium canonicum*, 1678, in-4°., où il soutient la suprématie royale. X—s.

GODOLPHIN (SIDNEY, comte DE), grand-trésorier d'Angleterre, issu d'une famille distinguée du comté de Cornwall, naquit vers le milieu du XVIIe. siècle. Il entra dans sa jeunesse au service de Charles II, qui, lorsqu'il fut rétabli sur le trône de ses pères, le nomma l'un de ses valets-de-chambre. En 1678, Godolphin fit deux voyages en Hollande, chargé de missions d'une haute importance. L'année suivante, il fut nommé commissaire de la trésorerie et membre du conseil privé. Mais ces faveurs de la cour ne l'empêchèrent pas de voter, dans la chambre des communes, contre le duc d'York, que le parti populaire voulait alors exclure de la couronne. En 1684, il fut créé baron de Rialton, et obtint la place de premier commissaire de la trésorerie, après avoir résigné celle de secrétaire d'état, qui lui avait été conférée peu de temps auparavant. Jusqu'alors il avait siégé dans la chambre basse comme représentant des communes de Helston et de St. Mawes. A l'avénement de Jacques II au trône, il fut nommé chambellan de la reine, et remplaça

à la trésorerie le comte de Rochester, qui fut destitué. Lorsque le prince d'Orange vint, à la tête d'une armée, attaquer son beau-père, ce fut Godolphin qui, conjointement avec Halifax et Nottingham, fut chargé d'aller au camp du prince hollandais, pour entrer en négociation avec lui. Il s'acquitta de cette mission délicate avec autant d'adresse que de prudence. Jacques s'étant enfui dans les états de Louis XIV, le parlement mit en délibération si le trône serait déclaré vacant. Godolphin, sans ouvrir d'avis sur la branche qui devait être appelée à succéder, opina pour la régence. Il fut admis, en 1689, dans le conseil privé du roi Guillaume, et entra de nouveau à la trésorerie, dont il fut nommé premier lord en 1690. En 1695, il fut l'un des sept commissaires chargés du gouvernement en l'absence du roi. Il fut réintégré dans cette place, en 1701, aussi bien que dans celle de premier lord de la trésorerie, dont il avait été destitué en 1697. A peine la reine Anne eut-elle été proclamée, qu'elle s'empressa de nommer Godolphin grand-trésorier d'Angleterre. Mais, assez modeste pour croire cette charge au-dessus de ses forces, il refusa long-temps de céder aux vœux de la princesse. Il ne se rendit qu'aux pressantes sollicitations de Marlborough, qui déclara ne pouvoir prendre le commandement de l'armée, si le département des finances n'était remis en des mains aussi habiles. Par une sage administration, Godolphin sut ranimer la confiance et relever le crédit public. Les succès de la guerre furent dus en partie à l'exactitude qu'il mit à effectuer les paiements de l'armée. A son instigation, la reine contribua d'une somme de cent mille livres sterl., prise sur sa liste civile, aux frais de ces glorieuses campagnes. Il fut l'un de ceux qui se prononcèrent avec le plus de force, dans le conseil, contre la vénalité des offices dans la maison royale, vénalité qu'il regardait comme aussi indigne de la majesté souveraine, que décourageante pour le vrai mérite. Lorsque la faveur de Mme. Masham eut détruit dans l'esprit de la reine le crédit des Wighs, le renvoi de Godolphin fut bientôt décidé. Il perdit sa place de grand-trésorier, le 18 août 1710. Il avait été créé, en 1706, chevalier de la Jarretière, comte de Godolphin, et vicomte de Rialton. L'opinion publique, qui se prononça hautement contre sa destitution, et le zèle des employés de la trésorerie, ne purent mettre un terme à sa disgrace. Il mourut à St.-Albans, le 25 septembre 1712, sans avoir été rappelé. Ses restes furent inhumés dans l'abbaye de Westminster. Il laissa un fils qui épousa la fille de Marlborough, et à la mort duquel s'éteignit le titre de comte de Godolphin. Si l'on en croit Burnet, le grand-trésorier était grave, taciturne et modeste, qualités qui se rencontrent rarement dans un homme élevé à la cour. Quoiqu'attaché par inclination au parti du prince, il jouit constamment de l'estime populaire, estime dont il ne fut redevable qu'à son incorruptible probité. Il ne souffrit jamais qu'aucun de ses serviteurs s'enrichît aux dépens du public; et lui-même n'avait pas augmenté son patrimoine de plus de 4000 liv. sterl., après trente ans passés à la tête de l'administration de la trésorerie, dont neuf comme grand-trésorier. Dans une place où il est si difficile de ne pas froisser beaucoup d'intérêts, jamais homme n'eut plus d'amis et moins d'ennemis. Godolphin vivait avec la plus grande frugalité : son jugement était sûr, quoi-

qu'un peu lent ; sa conception claire, son caractère franc et loyal. A ces qualités si recommandables, d'autres historiens ajoutent qu'il connut parfaitement la constitution de son pays, le caractère de ses compatriotes, et que ses talents l'ont placé au premier rang parmi les ministres de la Grande-Bretagne. Quelques écrivains anglais, et Swift en particulier, ont présenté le caractère de Godolphin sous un jour moins favorable. Mais nous avons pensé qu'un homme, qui a réuni un grand nombre de suffrages imposants, ne devait pas être jugé sur des allégations sans preuve, ou sur les imputations de quelques Torys.

N—E.

GODOMAR. *Voyez* GONDEMAR.

GODONESCHE (NICOLAS), graveur, né à Paris vers la fin du XVIIe. siècle, fut mis à la Bastille en 1731, pour avoir gravé les estampes d'un ouvrage de l'abbé Boursier, fameux appelant, intitulé : *Explication abrégée des principales questions qui ont rapport aux affaires présentes*, in-12. La suppression de cette brochure la fit rechercher par les curieux, et peut même lui donner, encore à présent, quelque prix, quoique les traits satiriques qu'elle renferme n'aient plus rien de piquant. Godonesche resta peu de temps enfermé; mais il perdit sa place de garde des médailles du cabinet du Roi, place qui était à peu près sa seule ressource. Il avait publié les *Médailles du règne de Louis XV*, 1727, in-fol. ; et il en donna, en 1736, une seconde édition qui contient cinquante-quatre planches. Ce recueil a été continué par Fleurimont, jusqu'à la paix d'Aix-la-Chapelle, 1748 ; et cette dernière édition renferme soixante-dix-huit planches ou médailles. Le duc de la Vallière possédait un manuscrit sur vélin, exécuté par Godonesche, et contenant : *Idée du cabinet du Roi pour les médailles; têtes des douze Césars, dessinées sur l'antique ; pierres antiques du cabinet du Roi*. Cet artiste mourut à Paris le 29 janvier 1761.

W—s.

GODOUIN (JEAN), né à Paris, y fit ses études à l'université. Il s'attacha lui-même à ce corps; et, après avoir professé pendant long-temps au collége du cardinal Lemoine, il fut, vers 1660, nommé professeur d'hébreu au collége de France, et mourut le 8 octobre 1700. Il avait composé une *Grammaire hébraïque*, qui n'a pas été imprimée. Ce fut lui qui fut chargé de donner les Commentaires de César, *ad usum Delphini*, 1678, in-4°. Parmi les opuscules qu'il a publiés, nous citerons : I. *In secundum rectoratum Petri Lalemant, extemporale et subitarium carmen*, 1655, in-4°. II. *Ad Pomponium Believræum, supremi Galliæ senatûs principem, postquam ad hoc munus evectus est, carmen*, in-4°. (1657) III. *Les Epîtres familières de Cicéron, nouvellement traduites, avec le latin*, 1665, 2 vol. in-8°., imprimées sur deux colonnes (*Voy*. P. DURYER, XII, 388); traduction effacée par celles qu'on a publiées depuis. Dans ces trois ouvrages, l'auteur prend les noms de *Godoüin* et *Godovin*. Goujet dit cependant (*Mém. hist. et litt. sur le collége royal de France*, I, 356), que l'auteur s'appelait « Goudouin et » non Godouin ; » ce qui nous porte à croire que l'auteur écrivait son nom de ces deux manières. A. B—T.

GODOUNOF ou GUDENOF (BORIS), czar de Russie, dont le règne fut un des plus remarquables de ceux qui précédèrent l'époque de Pierre-le-Grand, était d'origine tatare : il avait une sœur nommée Irène, qui devint

l'épouse du czar Fédor Iwanowitch, parvenu au trône en 1584. Cette alliance donna à l'ambitieux Tatare l'occasion de prendre de l'influence, et d'usurper le pouvoir. Il fit exiler ou périr tous les conseillers du czar. Le frère de ce prince, le jeune Dmitri, dernier rejeton de la race de Rurik, fut assassiné dans la petite ville d'Uglitch, où il avait été relégué. Quelque temps après, en 1598, le czar Fédor mourut d'une maladie de langueur, dont on attribua l'origine à son beau-frère, qui était devenu en même temps son premier ministre. La dynastie qui avait régné jusqu'alors se trouvant éteinte, on jeta les yeux sur Boris Godounof, dont les grands talents pour l'administration contrebalançaient les inclinations sanguinaires. Il fut élu en 1598; et, l'année suivante, son couronnement eut lieu avec la plus grande magnificence. Il fit aussitôt de grandes largesses aux églises et aux monastères, et fit fondre une cloche du poids de 480,000 livres, qu'il ordonna de placer dans une tour construite pour cet objet au milieu du Kremlin. En 1600, le sort conduisit en Russie un prince suédois, Gustave, fils d'Éric XIV et de Catherine Mansdoter. Son père ayant été détrôné par Jean III, il s'était vu forcé de s'expatrier; et dénué de ressources, il cherchait un asile et les moyens de subsister. Boris conçut le projet de lui faire embrasser la religion grecque, de lui donner en mariage sa fille Axinia, ou Alexia, et de l'engager à former des prétentions aux dépens de la Suède sur la Finlande et l'Estonie. Mais le jeune Gustave, digne du nom qu'il portait, et ne voulant trahir ni sa religion ni sa patrie, refusa d'entrer dans les vues du czar, et mourut dans l'obscurité, à Uglitch, six ans après. Une autre alliance tenta ensuite l'ambition de Boris. En 1601, il envoya deux ambassadeurs à Christian IV, roi de Danemark, pour négocier le mariage d'Alexia avec Jean II, frère de Christian. Le roi accepta la proposition, pour se procurer à l'est de la Baltique un allié puissant contre la Suède, dont il craignait les projets ambitieux. Il rappela son frère, qui était au siége d'Ostende, et l'envoya en Russie, escorté d'une flotte, qui le conduisit jusqu'à Narwa, avec trois sénateurs et une suite brillante. Le jeune prince passa ensuite à Moscou, où il fut reçu magnifiquement; mais une fièvre violente l'emporta avant que le mariage fût consommé, quarante jours après son arrivée. Dans ce même temps, une grande famine désola la Russie; Moscou et ses environs en éprouvèrent surtout les ravages: ce fléau amena des maladies contagieuses, une très grande mortalité, et les plus affreux brigandages. Boris eut occasion de déployer son activité et son courage; il prit des mesures aussi sages que fermes, et son autorité se maintint. Il craignait cependant, et haïssait les grands. La famille Romanof, une des plus considérées, était surtout l'objet de sa jalousie. Fédor Romanof fut relégué dans un monastère près d'Archangel, et obligé d'y prendre le froc, sous le nom de Philarète. Sa femme, Axénie, fut envoyée dans un couvent sur les bords du lac Onega. Elle emmena avec elle son fils Michel, encore enfant, qui commença ainsi, sous des auspices malheureux, une carrière qu'il était destiné à continuer et à finir sur le trône, en devenant la tige de l'illustre dynastie des Romanof. Cette grande révolution se prépara dès-lors par l'apparition subite de Grégoire Otrepief (*V.* Démétrius), diacre d'un couvent à Moscou, qui se fit passer

pour le jeune Dmitri ou Démétrius, assassiné à Uglitch, douze ans auparavant. Grégoire, ou le faux Démétrius, eut des partisans : Boris Godounof marcha contre lui; mais il s'aperçut que ses soldats secondaient mal ses efforts. Au sortir d'un repas, il mourut d'une colique violente. On ne douta pas qu'il n'eût été empoisonné; et plusieurs écrivains ont rapporté qu'il avait pris du poison lui-même. Il termina ses jours en 1605, après avoir régné sept ans. Quoiqu'il eût souillé sa carrière de plusieurs crimes, il s'était montré digne de porter le sceptre. Il prit des mesures pour répandre en Russie les lumières et les arts de la civilisation. Il y attira des médecins et des pharmaciens; il envoya des jeunes gens en Suède et en Allemagne, pour s'y livrer à l'etude. Dans le dessein de favoriser le commerce, il entretint des relations étroites avec les villes Anséatiques, et surtout avec Lubeck, qui lui envoya une ambassade brillante. On a prétendu que Boris, pour empêcher les émigrations du peuple, avait attaché les paysans à la glebe : mais cette opinion ne saurait être appuyée de preuves suffisantes; et il y a lieu de croire que l'origine du servage, en Russie, remonte à une époque plus ancienne, et qu'il a été renforcé par d'autres causes dans des temps postérieurs. Boris Godounof continua les travaux commencés par Iwan Wasiliewitch, pour la culture et la civilisation de la Russie, travaux qui furent repris ensuite, après l'extinction des faux Démétrius, sous les princes de la maison de Romanof, arrivée au trône en 1613 par l'élection de Michel Fédorowitch. (*Voy.* Michel Fédorowitch.) C—au.

GODWIN (Le comte), seigneur anglais, dont la puissance fit trembler les rois, après avoir long-temps régné sous le nom de quelques princes faibles ou dégradés, que ses intrigues avaient placés sur le trône, transmit, en mourant, à l'aîné de ses fils, les moyens d'usurper la dignité royale : il vécut dans la première moitié du XIe. siècle. Il était fils d'Uluoth ou Wolfnoth, comte de Sussex, qui, sous le règne d'Ethelred II, obligé de s'expatrier pour se soustraire aux persécutions d'Edric Stréon, entraîna dans sa fuite un grand nombre de vaisseaux, avec lesquels il revint ensuite ravager les côtes d'Angleterre et détruire la flotte équipée pour repousser les Danois. (*V.* Ethelred II.) Godwin jouissait déjà d'un crédit extraordinaire parmi ses compatriotes, lorsque Canut-le-Grand s'empara des etats d'Edmond Côte-de-Fer. Ce fut cette considération qui lui fit obtenir le commandement du corps d'elite anglais, que le nouveau monarque conduisit en Danemark, contre les Vandales (1019). Dès l'ouverture de la campagne, une entreprise audacieuse, mais couronnée du plus heureux succès, lui mérita toute la confiance de ce prince. Les deux armées étaient campées à peu de distance l'une de l'autre, et tout annonçait un combat prochain. Vers le milieu d'une nuit obscure, Godwin, profitant de l'épaisseur des ténèbres, se dérobe furtivement du camp avec sa troupe, fond à l'improviste sur les Vandales, les met dans une déroute complète, et, les poursuivant avec vigueur, achève de les écraser avant qu'ils aient eu le temps de se reconnaître. Canut, qui, à son réveil, avait appris le brusque départ des Anglais et ne doutait pas qu'ils n'eussent passé à l'ennemi, réfléchissait avec inquiétude aux moyens de surmonter les difficultés que lui suscitait cette défection inattendue, lorsqu'il aperçut tout-à-coup Godwin,

qui venait à toute bride lui porter lui-même la nouvelle de sa victoire. Enchanté d'une preuve si éclatante de courage, le prince danois le nomma sur-le-champ comte de Kent, et lui fit épouser la sœur d'Ulphon, son beau-frère. Ces distinctions ne firent qu'accroître l'influence de Godwin en Angleterre. A la mort de Canut Ier., arrivée en 1036, de violentes divisions s'élevèrent entre les grands sur le choix du successeur de ce monarque. Godwin, tout puissant dans les provinces situées au sud de la Tamise, se déclara pour Hardi-Canut, et le fit proclamer roi de Wessex. Comme le nouveau monarque se trouvait alors absent du royaume, Emma, sa mère, obtint le titre de régente, et Godwin fut mis à la tête de l'administration. Mais Harold Pied-de-Lièvre, que le crédit des Danois avait élevé sur le trône de Mercie, se voyant privé des provinces méridionales par les seules cabales du comte de Kent, fit tous ses efforts pour engager ce seigneur dans ses intérêts, et il parvint à le gagner par la grandeur de ses promesses. Godwin s'occupa dès-lors du soin de créer un parti en faveur de ce prince. Emma, qui n'ignorait point les complots de son perfide ministre, crut faire une démarche politique en appelant auprès d'elle ses enfants du premier lit, Alfred et Edouard, se flattant de réchauffer par leur présence l'amour des Anglais pour le sang d'Edmond : elle ne fit que creuser un précipice sous leurs pas. Par les conseils de Godwin, Harold invita les deux princes de se rendre à sa cour. Emma, voulant éviter une rupture ouverte, mais craignant quelques embûches de la part de ses ennemis, jugea prudent de n'envoyer qu'un de ses fils et de retenir l'autre. Alfred fut arrêté à Guilford, comme il se rendait à Londres : sa suite fut massacrée ; et lui-même, après avoir eu les yeux arrachés, fut conduit au monastère d'Ely, où la mort termina bientôt sa malheureuse existence. La voix publique accusa Godwin de ce crime affreux. On dit même que le prince ne fut attaqué que lorsqu'il eut rejeté, avec mépris, les conditions auxquelles l'ambitieux et cruel ministre lui offrait de le faire monter sur le trône. Quoi qu'il en soit, Emma et Édouard, à la nouvelle de cet horrible attentat, s'enfuirent sur le continent pour mettre leurs jours à l'abri du fer des assassins. Alors Godwin, profitant habilement de l'absence de la régente, publia que Hardi-Canut, ayant négligé de venir en personne gouverner ses états, était déchu de ses droits; et Harold se trouva proclamé roi de toute l'Angleterre, avant que les partisans de son rival eussent pu concerter aucun plan de résistance. Pour prix de sa trahison, le comte de Kent vit augmenter ses biens et sa puissance ; et le titre de grand-trésorier de la couronne fut ajouté à ses autres dignités. Mais Harold ne jouit pas long-temps de son usurpation. A peine eut-il fermé les yeux, que toute la noblesse s'empressa de reconnaître Hardi-Canut pour roi légitime ; et Godwin, courtisan aussi lâche qu'impudent, fut le premier à lui rendre ses hommages. Cet homme abject poussa même la bassesse jusqu'à se faire l'instrument des odieuses vengeances que le nouveau roi exerça contre la ville de Worcester, et sur le cadavre de son frère. (*Voy*. CANUT II.) Mais ces complaisances serviles ne pouvaient effacer du cœur de Hardi-Canut le souvenir des perfidies qui lui avaient naguère ôté la couronne. Edouard, son frère utérin, s'étant rendu à sa cour, lui demanda la punition du meurtrier d'Alfred ; et l'archevêque de Cantor-

béry ayant nommé Godwin, le roi ordonua à ce seigneur de comparaître en jugement. Le coupable semblait à la veille de recevoir le juste châtiment de ses forfaits; mais la cupidité du monarque sauva des jours réclamés par la vindicte publique. Avant l'époque fixée pour la sentence, Godwin demanda et obtint la permission d'offrir à Hardi-Canut une galère, dont la poupe était dorée, et montée par quatre-vingts soldats, qui avaient chacun un bracelet d'or pesant seize onces, avec un casque, un cimeterre et une lance ornés d'or et d'argent. En faveur d'un présent si magnifique, le comte, sur son simple serment, fut renvoyé absous du crime qu'on lui imputait. La mort de Hardi-Canut, qui suivit de près l'issue scandaleuse de ce procès, mit dans la plus grande évidence le pouvoir sans bornes qu'avait usurpé Godwin. La noblesse, indécise entre les princes danois et saxons, ne savait à laquelle des deux dynasties déférer le sceptre de l'Angleterre. Edouard, qui venait de montrer tant d'acharnement contre le comte de Kent, mit alors tout en œuvre pour s'attirer sa bienveillance. Non seulement il lui promit l'entier oubli du passé, et la principale administration des affaires, mais encore il s'obligea de prendre sa fille Edithe en mariage, s'il faisait pencher la balance de son côté. A ces conditions, Godwin crut pouvoir s'engager à lui faire obtenir la couronne. Ce qui donnait à ce seigneur une autorité si exorbitante, c'étaient des richesses immenses, le gouvernement de neuf provinces qu'il possédait par lui ou ses fils, les premières dignités du royaume, et de grandes alliances tant au dedans qu'au dehors de l'Angleterre; car il était par sa seconde femme beau-frère du dernier roi, et beau-père de la fille de Baudouin, comte de Flandre. Lorsque l'assemblée de la nation se fut réunie à Gillingham (1041), Godwin disposa les esprits avec tant d'adresse, que tous les suffrages se réunirent en faveur d'Édouard, qui fut aussitôt reconnu roi d'Angleterre. Tous les vœux du comte paraissaient alors exaucés. Au faîte des honneurs, il voyait encore sa fille partager le trône d'un roi qu'il gouvernait avec un empire absolu. Mais l'orgueilleux ministre voulait des faveurs exclusives; et le prince montrait la plus grande prédilection pour les Normands, dans la patrie desquels sa jeunesse avait trouvé un généreux asile. Les Normands furent donc en butte à la haine de l'implacable Godwin. Un accident imprévu la fit bientôt éclater avec violence. Sommé, par le roi, de sévir contre les habitants de Douvres, qui avaient maltraité le comte de Boulogne, Godwin répondit avec arrogance que ce n'était pas la coutume en Angleterre de punir les gens sans les entendre, et que les sujets avaient des priviléges qu'il fallait respecter. Puis il ajouta fièrement qu'étant comte de Kent, c'était à lui de protéger les peuples de son gouvernement contre les violences des étrangers. Édouard se sentit extrêmement offensé d'une réponse si audacieuse, et qui ajoutait à la désobéissance le reproche sanglant de sa partialité pour les étrangers. En vain chercha-t-il à faire respecter l'autorité royale par la force des armes; un sujet osa la braver, et contraignit son souverain de souscrire aux conditions qu'il voulut imposer. (V. Edouard le confesseur.) Mais la mort vint mettre un terme aux entreprises de cet homme ambitieux: Godwin mourut subitement, tandis qu'il était à table avec le roi, en 1054. Il avait eu de Thyra, sa première femme, un fils qui périt dans la Tamise, où il

fut emporté par un cheval fougueux; et de Githe, sa seconde femme, une fille qui épousa Edouard, et cinq fils, dont l'aîné monta sur le trône (*Voy.* Harold II), et un autre (Swein), après avoir long-temps mené une vie scandaleuse avec une abbesse qu'il avait enlevée, désola les côtes d'Angleterre par ses pirateries, égorgea de sa propre main le comte Béorn son parent, qui, à la sollicitation de Godwin, avait cherché à le réconcilier avec le roi, et mourut dans un pélerinage à Jérusalem, entrepris pour expier ses crimes. N—e.

GODWIN (François), savant prélat anglais, fils d'un évêque de Bath et Wells, naquit en 1561 à Havington, dans le comté de Northampton: il partagea le goût de Camden pour les recherches relatives aux antiquités de son pays, et l'accompagna dans ses excursions au pays de Galles, en 1590; mais il restreignit ensuite ses recherches aux hommes d'église, et il publia le résultat de ses travaux en 1601, in-4°., sous le titre de *Catalogue des évêques anglais, depuis le premier établissement de la religion chrétienne dans cette île, avec un précis historique de leurs vies et actions mémorables.* Cet ouvrage, joint au crédit du lord Buckhurst, dont l'auteur était chapelain, lui valut l'évêché de Lambeth: il en donna une autre édition en 1615, avec beaucoup d'additions; et l'année suivante, en faveur des étrangers, mais plus encore, à ce qu'on présume, pour faire sa cour à Jacques Ier., dont il connaissait le faible pour la réputation de latiniste, il traduisit lui-même son ouvrage en latin, et le fit imprimer sous ce titre: *De præsulibus Angliæ commentarius*, Londres, 1616, in-4°., réimprimé avec des additions de Guill. Richardson, Cambridge, 1743, in-fol. La traduction était dédiée à Jacques Ier., qui récompensa l'auteur, en le transférant, en 1617, à l'évêché de Héreford. Godwin publia, en 1629, in-8°., *Nuncius inanimatus Utopiæ*, où il expose mystérieusement les avantages d'une méthode secrète de son invention, pour correspondre par signaux avec bien plus de célérité que par la voie ordinaire des lettres. Les biographes anglais pensent que c'est dans ce livre qu'on a pris l'idée des télégraphes établis dans la Grande-Bretagne. On a aussi de lui: les *Annales des règnes d'Henri VIII, d'Edouard VI et de la reine Marie* (en latin), réimprimées, pour la 3e. fois, en 1630, in-4°., ainsi que la traduction de l'ouvrage en anglais, par son fils Morgan Godwin; un sieur de Loigny les traduisit en français, Paris, 1647, in-4°. — *Le calcul de la valeur du sesterce romain et du talent attique*, 1630; — et *L'Homme dans la lune*, ou *Relation d'un voyage à cet astre, par Domingo Gonzales*, production ingénieuse de la jeunesse de l'auteur, mais qui, contrariant quelques idées reçues de son temps, ne fut imprimée qu'après sa mort, en 1638, in-8°.; elle a été traduite en français par Baudouin, Paris, 1666, in-12. François Godwin mourut en 1633. X—s.

GODWIN (Thomas), savant maître d'école anglais, né en 1587, au comté de Somerset, fut nommé, en 1609, chef de l'école gratuite d'Abingdon, dans le comté de Berks; école qu'il mit en réputation par les élèves distingués qu'il y forma. Etant entré ensuite dans les ordres, et ayant obtenu, vers 1617, la cure de Brigthwell, il résigna sa place d'instituteur, dont il paraissait être extrêmement fatigué. Il mourut en 1643. On a de lui, entre autres ouvrages: I. *Roma-*

næ historiæ anthologia, explication anglaise des antiquités romaines, Oxford, 1613, in-4°.; et 1623, avec beaucoup d'additions. II. *Florilegium phrasicon*, ou Vue de la langue latine. III. *Synopsis antiquitatum hebraïcarum*, 1616, in-4°. IV. *Moïse et Aaron*, etc., 1625, in-4°. réimprimé à Utrecht, en 1698, avec des notes de Reitz. X—s.

GODWIN (Mistriss MARIE WOLLSTONECRAFT), Anglaise célèbre par ses talents littéraires, ses opinions et ses malheurs, naquit en 1759 à Londres ou aux environs; elle montra de bonne heure une disposition aux sentiments exaltés. Sa première éducation fut très négligée; mais elle y suppléa par la lecture, et, après la mort de sa mère, qui la laissa sans fortune, elle se trouva suffisamment instruite pour tenir, conjointement avec ses sœurs, une école qui lui procura les moyens de subsister. Elle vécut ainsi, d'abord à Islington, et ensuite à Newingtongreen, où elle s'attira la bienveillance du docteur Brice. En 1785, une femme pour qui elle avait conçu une amitié très vive, étant tombée dangereusement malade à Lisbonne, Marie n'hésita point d'abandonner son école pour aller lui rendre les plus tendres soins; mais elle n'arriva guère auprès d'elle que pour recevoir ses derniers adieux. A son retour en Angleterre, elle entra, comme gouvernante d'enfants, dans la maison du lord vicomte de Kingsborough, lord lieutenant d'Irlande. En 1786, elle vint résider à Londres, et commença, dès l'année suivante, à se faire connaître comme auteur, en publiant des *Pensées sur l'éducation des filles*, in-12. Elle continua de mettre au jour divers ouvrages dont les plus connus sont une *Défense des droits de l'homme*, une *Lettre à Edmond Burke, à l'occasion de ses Réflexions sur la révolution française*, 1790, in-8°., et la *Défense des droits des femmes, avec des réflexions sur des sujets politiques et moraux*, 1792, in-8°. Dans ce dernier ouvrage, miss Wollstonecraft prétend que la femme est appelée par la nature à partager avec l'homme toutes ces fonctions élevées que celui-ci s'est arrogées exclusivement; que l'homme n'a d'autre supériorité que celle de la force musculaire; et que c'est par l'empire tyrannique de l'amour, que son sexe est tombé dans l'état de dégradation où elle le suppose. Ce système avait déjà été présenté par mistriss Macaulay, dans son *Traité sur l'éducation;* mais Marie Wollstonecraft lui a donné plus de développements, et lui a prêté l'éloquence qui distingue presque toutes ses productions. On trouve quelquefois un peu d'enflure, et plus souvent de l'incorrection dans cet ouvrage; ce qui n'étonne pas quand on sait qu'elle le composa dans l'espace de six semaines. Ce fut quelque temps après qu'elle fit la connaissance de M. Fuesli, peintre estimé, pour qui elle conçut un sentiment très tendre, qu'elle ne put céler, mais que cet artiste, qui était marié, ne pouvait encourager. Elle passa en France en 1792, *dans la vue*, écrivait-elle, *de perdre au sein du bonheur public l'idée de ses malheurs privés.* Ses espérances furent déçues. Son enthousiasme pour la liberté l'avait abusée; le bonheur public avait quitté la France, et d'autres malheurs personnels y attendaient mistriss Wollstonecraft. Elle se lia intimement avec plusieurs républicains du parti des Girondins, dont elle vit les chefs les plus fameux périr sous la hache révolutionnaire. A Paris, un négociant

américain nommé Imlay, lui inspira une passion tendre, qui fut d'abord payée de retour; car elle joignait une figure agréable et intéressante aux dons de l'esprit et de la sensibilité. Imlay, après l'avoir rendue mère, finit par la sacrifier à son inconstance. Retournée en Angleterre, et réduite au désespoir, elle chercha deux fois à s'ôter la vie, malgré l'affection qu'elle portait à sa fille. A quelque temps de là, elle eut occasion de se lier particulièrement avec M. Godwin, auteur de plusieurs ouvrages peu favorables au gouvernement, et plus connu par son roman de *Caleb Williams*. Ils s'étaient vus autrefois, mais s'étaient quittés peu satisfaits l'un de l'autre. Un ami commun, en les rapprochant dans une visite, les mit à portée de se mieux apprécier. Ils se plurent, habitèrent ensemble, et s'unirent au bout de quelques mois, malgré le mépris que tous deux avaient pour l'institution du mariage. Cette union fut heureuse, mais courte; mistriss Godwin mourut d'un accouchement pénible le 10 sept. 1797. Une éducation négligée et une imagination ardente avaient causé ses erreurs et ses infortunes. Elle n'avait, au rapport de son mari, d'autre religion que celle qu'elle s'était créée. Elle était d'ailleurs obligeante, généreuse, et simple dans ses manières. Ses principes n'ont pas dû manquer de partisans pendant cette affreuse révolution qui devait faire le tour du globe. On a vu en Amérique, à Salem, près de Boston, une espèce d'académie, où l'on s'attachait à former, d'après les instructions de mistriss Godwin, ce qu'on a appelé des femmes sans sexe; mais ces principes ont aussi heureusement provoqué l'éloquente indignation de plusieurs écrivains, amis de l'ordre, de la morale et de la religion. On a publié la Vie et les Mémoires de mistriss Godwin, rédigés sur des matériaux fournis par son mari; et ces Mémoires ont été traduits en français, 1802, 1 vol. in-12, avec portrait. Voici les titres de quelques-uns de ses ouvrages qui n'ont pas été cités ci-dessus: I. *Histoire originale de la vie réelle*, à l'usage des enfants. II. *Abrégé du nouveau Grandisson*, traduit du hollandais. III. *Le lecteur féminin*. IV. *Importance des opinions religieuses*, trad. de M. Necker. V. *Physiologie de Lavater*, abrégé du français. VI. *Eléments de morale*, traduits de l'allemand de Salzmann, Schnepfenthal, 1796, 3 vol. in-12. Salzmann, en reconnaissance, traduisit en allemand la *Défense des droits de la femme*. VII. *Lettres écrites pendant un court séjour en Suède, en Norvège et en Danemark*, 1796, in-8°. VIII. *Marie*, 1797, roman où elle a retracé d'une manière intéressante son sentiment pour cette amie de sa jeunesse qu'elle avait vue mourir à Lisbonne. IX. *Vue historique et morale de l'origine et des progrès de la révolution française, et de l'effet qu'elle a produit en Europe*, 1794, in-8°.; le premier volume seul a paru. X. *Les maux de la femme* (*The wrongs of woman*), roman imprimé après la mort de l'auteur, et qui a été traduit en français par B. Ducos, sous le titre de *Maria, ou le malheur d'être femme*, 1798, in-12. XI. Des articles dans la *Revue analytique*, ouvrage périodique. M. Godwin a publié les *Œuvres posthumes* de sa femme, composées de mélanges de lettres et de fragments, et précédées de l'histoire de sa Vie, Londres, 1798, 4 vol. in-8°. L.

GODY (Dom SIMPLICIEN), bénédictin, né à Ornans, au commence-

ment du XVII. siècle, prit, en 1618, l'habit religieux à l'abbaye Saint-Vincent de Besançon, et fut chargé par ses supérieurs d'enseigner les belles-lettres aux novices, emploi dont il s'acquitta avec succès. Il passa ensuite de la congrégation de Saint-Vannes à celle de Cluni, et fut envoyé à Paris, où il professa la philosophie pendant plusieurs années : de retour dans sa province, il fut mis à la tête du collége de S-Jérôme à Dole, et chercha à y maintenir le goût des bonnes études. En 1659, les congrégations de Saint-Vannes et de Cluni ayant été réunies pour la seconde fois, il fut élu prieur de Cluni ; mais l'année suivante, il revint à Besançon, et il y mourut le 13 août 1662. On a de lui : I. *Odes sacrées pour entretenir la dévotion des personnes de piété*, Saint-Nicolas (en Lorraine), 1629, in 12. II. *Les honnêtes poésies de Placidas-Philemon Gody, divisées en cinq livres*, Nanci, 1631 ; (1) Paris, 1632, in-8°. Ces poésies, dit Goujet, respirent une grande piété, et c'est à peu près tout leur mérite. III. *Humbertus, tragædia, data Parisiis in collegio Cluniacensium benedictino*, Paris, 1632, in-4°. Le sujet de cette pièce est la conversion d'Humbert, comte de Beaujeu. IV. *Genethliacon sive principia ordinis Benedictini*, ibid., 1635, in-12. V. *Elegia sanctorum illustrium cum aliis nonnullis*, ibid. 1647, in-12. C'est un recueil d'hymnes à la louange des saints de l'ordre de St.-Benoît. VI. *Ad eloquentiam christianam via*, ibid., 1648, in-12. Gibert parle avec éloge de ce traité sur l'éloquence de la chaire. VII. *Conduite intérieure pour Madame de Combalet*, ibid., 1648, in-12. VIII. *Les sacrifices du chrétien dans l'accomplissement de ses devoirs*, ibid., 1648, in-12. Cette édition est la seconde. IX. *Histoire de l'antiquité et des miracles de N. D. de Mont-Roland*, Dole, 1651, in-12 ; Besançon, 1710, in-8°. Il attribue au monastère de Mont-Roland une origine fabuleuse, en s'appuyant sur un titre évidemment fabriqué dans des temps d'ignorance. X. *Pratique de l'oraison mentale*, Dole, 1658, in-4°., deux parties. Cet ouvrage fut censuré par un chanoine de Besançon ; dom Gody lui répondit par l'ouvrage suivant : XI. *Spongia censuræ D. Valet, canonici ecclesiæ Bisuntinæ*, in-4°. XII. *Musa contemplatrix*, Lyon, 1660, in-16 ; recueil de vers pieux. XIII. Quelques *Ouvrages ascétiques* peu importants.

W—s.

GOEBEL (JEAN-GUILLAUME DE), jurisconsulte et publiciste allemand, naquit en 1683 à Höxter, en Westphalie. Elevé par les jésuites, il s'appliqua d'abord à l'étude de la théologie ; mais après avoir été nommé maître en cette faculté, à l'âge de dix-sept ans, il se livra exclusivement à la jurisprudence, qu'il étudia dans les universités de Copenhague, Königsberg, Rinteln et Helmstaedt : il accompagna ensuite deux jeunes gentilshommes allemands dans leurs voyages en Hollande, en France et en Allemagne. Au retour de ce voyage, Leibnitz, qui s'occupait alors de son

(1) D. Calmet cite l'édition de Nanci, dans la *Bibl. de Lorraine*, et dit qu'elle a été imprimée en caractères italiques, par Sébastien Philippe. Il ajoute que le premier livre contient le Voyage d'amour ; le second, des Elégies ; le troisième, des Sonnets ; le quatrième, la Journée dévote ; le cinquième, la Muse funèbre, et que l'ouvrage est dédié à M. de Mercy, prieur de St.-Thomas et de Mont-St.-Martin. L'édition de Paris, qui est également imprimée en lettres italiques, porte au frontispice le nom de Jean Guillemot, imprimeur ; elle est dédiée à madame de Combalet par une épître signée P. P. (*Placidas Philemon*) ; la Journée dévote forme le troisième livre ; le quatrième contient la Muse funèbre, et le cinquième le Voyage de Polydor à Mont-Chéry.

nouveau *Corpus juris*, et de son *Histoire du duché de Brunswick*, voulut associer Gœbel à ses travaux; mais celui-ci accepta de préférence la place de professeur de droit à Helmstaedt. Ses leçons et ses écrits en latin, en allemand et en français, qui traitent pour la plupart des questions de droit public, sont très estimés. L'empereur Charles VI lui donna, en 1730, des lettres de noblesse; et, peu de temps après, Goebel fut nommé conseiller de la cour de Brunswick. Il mourut le 6 mars 1745. Le professeur Breithaupt a publié, en 1748, la vie de ce publiciste, en latin. Voici la liste de quelques-uns des nombreux ouvrages que Goebel a mis au jour : I. *Comment. de archiofficiorum Imperii R. Germ. origine et archithesaurario*, Hanovre, 1710, in-8°.; Leipzig, 1735, in-4°. II. *Notæ ad instrumentum pacis Westphalicæ.* III. *Les loisirs de Helmstaedt*, en 6 vol., en allemand. IV. *Réponse à la lettre de M. de B., touchant la question, si un prince peut en recevoir et protéger un autre chassé par ses ennemis, sans violer la neutralité?* V. *Recherche des causes de la présente guerre entre S. M. l'impératrice de la Grande-Russie et la Porte Othomane.* VI. *L'ordonnance de Charles Quint relative aux monnaies, avec des notes* (en allem.) VII. *Lettre d'un Français de Paris, à son ami, touchant l'élection d'un nouvel empereur.* VIII. *Réflexions sur la liaison qui existe entre l'Empire et les pays de Florence, de Parme, de Plaisance et de Milan.* IX. *De l'origine de la dignité électorale dans la maison de Bavière, et de l'acquisition du Haut-Palatinat et du comté de Cham* X. *S'il est permis d'arrêter un ambassadeur qui traverse sans passeport les états du souverain avec lequel son maître est en guerre?* XI. *Discours sur l'utilité du commerce.* Outre ces écrits publiés en français, Gœbel a composé un grand nombre de dissertations politiques : *De ideâ principis virtuosi; De origine juris venandi; De origine et progressu litterarum obligationum; De juribus procerum imper. majestaticis*, Helmstadt, 1718, in-4°.; *De statu nobilitatis germanicæ*, etc., etc. Ce publiciste est aussi l'éditeur des *OEuvres de Conring*, en 7 vol. in-fol. (*Voy.* CONRING, IX, 451-2.)—Jean-Henri-David GOEBEL, historien allemand, né en 1717, à Neustadt sur l'Aisch, dans le Haut-Bourgraviat, étudia la théologie à Altdorf, et fut ensuite instituteur et ministre protestant à Venise; mais il abandonna dans la suite le ministère ecclésiastique, et accepta la place de secrétaire du baron de Senkenberg, conseiller aulique à Vienne. Après la mort de son patron, il passa dans la maison du conseiller aulique de Gaertner, en qualité d'instituteur et de bibliothécaire : il mourut le 5 avril 1771. Goebel a publié : I. *Marquardi Freheri, de secretis judiciis olim in Westphaliâ, aliisque Germaniæ partibus usitatis, posteà abolitis, commentariolus; cui accedit Joannis de Francofordiâ contra Feymeros tractatus, et Henrici Christiani L. B. de Senkenberg collectanea manuscripta; edidit et præfationem de scriptoribus horum judiciorum, necnon de vitâ scriptisque Freheri adjecit.* Ratisbonne, 1762, in-4°. II. *Mémoires pour servir à l'histoire politique de l'Europe sous l'empereur Charles Quint, extraits de Notices imprimées et manuscrites, avec une préface du baron de Senkenberg* (en allemand), Lemgo, 1767, in-4°. — Jean-Henri-Erdmann GOEBEL,

philologue allemand, né à Lauban en 1732, se livra, pendant soixante-deux ans, dans le lycée de cette ville, comme co-recteur et dans la suite comme recteur, aux fonctions de l'enseignement, et termina sa carrière laborieuse le 7 août 1795. Il a publié environ soixante dissertations et programmes en latin et en allemand, sur différentes matières historiques, philologiques et philosophiques. Nous nous bornerons à en citer : I. *De la première culture de la contrée de Lauban*, Lauban, 1763, in-4°. II. *Des premiers événements de la ville de Lauban*, ibid., 1765, in-4°. III. *Histoire de la ville de Lauban, depuis* 1756, *jusqu'en* 1766, ibid., 1766, in-4°. IV. *L'épizootie parmi les hommes, où l'on combat* la Vie et les opinions de Sebald. Nothauker, *et* les Passions du jeune Werther, ibid., 1775, in-4°. B—H—D.

GOEBLER (JUSTIN), jurisconsulte et historien, né à Saint-Goar, dans la Hesse, vers le commencement du XVIe. siècle, s'établit à Francfort, où il exerça la profession d'avocat avec succès; il mourut dans cette ville en avril 1567. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels on distingue les suivants: I. *Prosopographiæ libri IV, in quibus personarum illustrium descriptiones aliquot seu imagines ex optimis quibusdam auctoribus selectæ continentur*, Maïence, 1537, in-8°. II. *De gravaturâ militum non tolerandâ*, Francfort, 1564, in-4°. III. *Narratio de bello Hildeshemensi inter Ericum D. Brunsw. et episcopum Hildeshem., anno* 1519, *durante interregno gesto*, insérée dans le tome II des *Scriptor. rerum German.* de Schard. IV. *Chronicon historicum ducum Brunswicensium*, Francfort, 1564, in-folio. V. *L'Histoire de l'empereur Maximilien Ier.*, en allemand, ibid., 1566, in-folio. VI. *L'Histoire de Brandebourg, depuis l'année* 768 *jusqu'en* 1279, ibid., 1566, in-folio, en vers allemands. VII. *Les Vies* (en latin) *d'Ulrich Fabricius*, jurisconsulte, et de Pierre Shade, plus connu sous le nom de *Mosellanus;* la dernière est insérée dans les *Vitæ virorum qui superiore nostroque sæculo...... illustres fuerunt* (Voy. FICHARD, XIV, 482). Goebler a traduit du grec en latin la *Harangue* de Démosthènes *sur la paix*, et celle de Lycurgue contre Léocrate. Il a également traduit en latin les *Ordonnances* de Charles-Quint *touchant l'administration de la justice*, et les a publiées avec des notes; la *Chronique de Lubeck* par Hermann Bonner. On a en outre de lui : Les *Institutes* et les *Novelles* de Justinien, traduites en allem., quelques *Ouvrages de droit* peu importants, *quatre livres de vers latins*, et d'autres *opuscules*. On conserve à la bibliothèque du Vatican, un manuscrit original de Goebler, intitulé : *Historia de quâdam filiâ regis Franciæ, quam ipse pater uxorem habere optabat, ab eo flagitio divinitùs servatâ, è germanicis rythmis Buheleri in latinam linguam conversa, ad Philippum Caroli Quinti filium*, in-fol. On ignore à quel roi de France se rapporte cette anecdote qui paraît mériter peu de confiance. W—s.

GOEDART (JEAN), naturaliste et peintre hollandais, né à Middelbourg en 1620, mort en 1668, a été l'un des meilleurs observateurs de la nature et des propriétés des insectes, et le premier qui ait bien observé et décrit leurs métamorphoses. Dans son ouvrage, il a non seulement indiqué tout ce qu'il avait remarqué de nouveau sur les insectes, mais, com-

me il était peintre, il a eu soin d'enrichir ses descriptions de dessins coloriés, très exacts. Son livre a paru en hollandais, sous ce titre : *Description de l'origine, de l'espèce, des qualités et des métamorphoses des vers, chenilles*, etc., Middelbourg, 3 part. in-8°., avec cent cinquante-cinq planches coloriées. Le titre de cette édition n'indique pas la date de l'impression; mais la dédicace est de l'année 1662. Le texte fut aussi imprimé en latin et en français. La traduction latine fut publiée sous ce titre : *Metamorphosis et historia naturalis insectorum, cum commentario Jo. de Mey et duplici ejusd. appendice, una de hemerobiis, altera de naturâ cometarum*, Middelburg, 1662-1667. Le 2e. volume de cette édition renferme un Mémoire de Paul Voezaerdt sur l'origine et l'utilité des insectes. Mart. Lister, qui en a donné une traduction anglaise, mise en ordre et enrichie de notes, York, 1682, in-4°., en a fait paraître aussi une seconde édition latine, totalement refondue, selon un ordre méthodique et une classification qui lui est propre sous ce titre : *Joh. Goedartius de insectis, in methodum redactus*, Londres, 1685, in-8°., avec 14 pl. Il y a joint une nouvelle édition de l'*Appendix* à son *Historia animalium Angliæ*, et quatre nouvelles planches de scarabées, etc., sans texte explicatif. (*Voy.* Lister.) L'édition française est intitulée : *Métamorphoses naturelles*, ou *l'Histoire des insectes*, etc., Amsterdam, 1700, 3 vol. in-12. Goedart a observé jusqu'à cent cinquante espèces différentes de chenilles et d'autres insectes. Sans doute les travaux des entomologistes modernes ont répandu de nos jours plus de lumière sur cette partie de l'histoire naturelle; mais on a lieu d'admirer la patience avec laquelle Goedart a cherché à connaître le caractère et jusqu'aux passions de ces petits animaux (1). B—r—d.

GOEDHALS. *Voyez* GAND (Henri de).

GOELIKE (André-Ottomar), médecin allemand, né à Nienburg sur la Saale, le 2 février 1671, étudia à Francfort-sur-l'Oder et à Halle, où il enseigna, en 1709, les sciences médicales. Nommé en 1713 professeur à l'université de Duisburg, il se fit remarquer par ses leçons et par différents ouvrages qu'il publia. Il enseigna dans la suite à l'université de Francfort, et fut aussi médecin du cercle de Lebus; mais il renonça bientôt à ce dernier emploi, qui était trop fatigant pour son âge. Il mourut le 12 juin 1744. Goelike était un des défenseurs les moins habiles de la doctrine de Stahl; et il publia beaucoup d'ouvrages qui furent vigoureusement attaqués. Nous en citerons les principaux : I. *Epist. de damnis purgantium in diathesi hectico-phthisico-hydropicâ*, Leipzig, 1708, in-4°. II. *De revellentibus ac derivantibus veterum, eorumque rationali explicatione*, Halle, 1709, in-4°. III. *De veritate practicâ diversionis veterum per revellentia ac derivantia, eorumque operandi ratione*, ibid., 1712, in-4°. IV. *De diversione humorum per revulsionem ac derivationem eorum*, Francfort-sur-l'Oder, 1721, in-4°. V. *Historia anatomiæ nova æquè ac antiqua*, Halle, 1713, in-8°. VI. *Historia chirurgiæ antiqua*, ibid., 1713, in-8°. VII. *Historia chirurgiæ recentior*, ibid., 1713, in-8°. Eidous a traduit en français ces trois derniers ouvrages. VIII. *Historia medicinæ universalis quâ cele-*

(1) Voyez les *Mémoires de Trévoux*, juillet, 1701, pag. 85-95.

briorum quorumcunque medicorum qui à primis artis natalibus ad nostra usque tempora inclaruerunt, vitæ, nomina, dogmata singularia, ratiocinia, hypotheses, sectæ, etc., *accuratè pertractantur*, ibid., 1717–1720, 3 vol. in-8°. Goelike a divisé son histoire en six époques. La première donne l'histoire de la médecine dès avant le déluge : il y traite d'une manière très étendue de la médecine des Hébreux. La 2e. comprend celle des Phéniciens, des Babyloniens, des Assyriens, des Indiens, et surtout celle des Égyptiens. La troisième époque traite de la médecine des Grecs depuis Esculape jusqu'à la guerre de Troie. La quatrième commence à la destruction de Troie, et s'étend jusqu'à Hippocrate. La cinquième période est entièrement consacrée à la doctrine d'Hippocrate. La sixième enfin traite des successeurs de ce célèbre médecin, et finit à l'époque où l'art de la médecine a été partagé en trois professions différentes. IX. *Spiritus animalis è foro medico relegatus*, ibid., 1725, in-4°. L'auteur prétend, dans cette dissertation, que les nerfs vibrent comme des cordes, aussitôt que l'ame exerce sur eux son influence. Ce système n'est qu'une répétition de celui de Carl, de Bidloo et d'autres, qui avant Goelike ont rejeté les esprits vitaux. X. *Institutiones medicæ, secundùm principia mechanico-organica reformatæ*, Francfort-sur-l'Oder, 1735, in-4°. L'auteur n'admet point, dans ces Institutions, le mécanisme comme cause principale des changements du corps; il le rejette au contraire ; il s'emporte, sans raison, contre les médecins mécanistes; mais on chercherait en vain, dans son ouvrage, des preuves démonstratives en faveur du premier principe de la doctrine de Stahl, celui de l'influence de l'ame sur toutes les fonctions du corps; il n'y est aussi nullement question de la doctrine de la génération. Goelike a publié encore un grand nombre de dissertations : *De corticis Chinæ usu noxio, licet recto in febribus ; De emeticorum usu et abusu; De onopordo carcinomatis averrunco ; de lue contagiosâ bovillum genus depopulante*, etc. B—n—d.

GOELNITZ (Abraham), en latin *Goelnitius*, géographe, né à Dantzig dans le xvie. siècle, a publié plusieurs ouvrages estimables, mais qui ont été surpassés depuis. Il avait parcouru dans sa jeunesse la plus grande partie de l'Europe, non en simple curieux, mais en voyageur qui veut s'instruire par ses propres observations. On sait qu'il habitait Copenhague en 1642 ; mais on ignore l'époque de sa mort. On connaît de lui les ouvrages suivants : I. *Ulysses Gallico-Belgicus, per Belgium, Hispaniam, regnum Galliæ, ducatum Sabaudiæ, Taurinum usque Pedemontis metropolim*, Leyde, 1631 ; Amsterdam, 1655, in-12 ; trad. en français par Louis Coulon, sous ce titre : l'*Ulysse français*, Paris, 1643, in-12. Quoique suranné à beaucoup d'égards, et fourmillant de fautes dans les noms propres, ce livre peut encore être consulté avec fruit pour quelques objets peu connus : on y trouve par exemple le texte des statuts et priviléges de la nation germanique à l'université d'Orléans (*Voy.* Giffen). II. *Compendium geographicum succinctâ methodo adornatum*, Amsterdam, 1643, 1649, in-12 ; et avec des augmentations, Wittemberg, 1671, 1678, in-12. Cet abrégé est intéressant surtout pour ce qui concerne l'Espagne: l'auteur le composa pour l'éducation du fils de Christian Thomaeus, chancelier de Danemark; et dans l'épître dédi-

catoire, il lui promet de travailler en sa faveur à une *Prosopographie* qui contiendra les généalogies des principales familles. III. *Princeps ex Corn. Tacito, curatâ operâ deformatus*, Leyde, 1636, in-12. IV. Une édition augmentée de la *Politique chrétienne* de Lambert Daneau, Leyde, 1639, in-12. W—s.

GOEMOERY (David), médecin, né à Rosnau en Hongrie, l'an 1708. Il fit ses études à Iéna, s'établit à son retour dans la ville de Raab, et fut élevé au rang de noble hongrois. Il vivait encore en 1778, et avait publié: *Disput. de syllogismo*, Iéna, 1732; *De peripneumoniâ*, ibid., 1733; *Praxis medica usui apothecæ manualis pharmaceuticæ accommodatæ*, sans année ni lieu d'impression, in-fol.; *Traité de la guérison de la peste*, en langue hongroise, Raab, 1739. Voy. *Weszprem*, *Biogr. medic. Ungar. cent. II.* C—au.

GOENS (Ryklof van), Frison d'origine, mais né à Rees, dans le duché de Clèves, en 1619, d'un père qui était au service des états-généraux, passa dans l'Inde à l'âge de neuf ans avec ses parents, dont il se vit orphelin deux ans après. Il s'engagea au service de la compagnie des Indes hollandaises, en 1631; et, de grade en grade, il parvint, par sa bonne conduite, à être nommé gouverneur de Ceylan en 1660, directeur-général à Batavia en 1675, et gouverneur-général en 1678. Dès 1652, il avait rempli avec un grand succès une ambassade auprès de l'empereur de Java, et il avait commandé une flotte de retour en 1655. Il fut renvoyé à Batavia deux ans après. Van Goens est peut-être, de tous les Hollandais, celui qui, de sa tête, de son épée et de sa plume, a le mieux servi sa patrie dans l'Inde. La compagnie lui a été redevable de Tuticorin, de Manaâr, et de la pêche des perles à la côte de Coromandel; du royaume de Jaffanapatnam, de Cranganor, Coulan et Cochin, à la côte de Malabar. Il gagna plusieurs batailles sur les Portugais. Il se permit, en 1672, une chose bien hardie, et peut-être sans exemple: de son chef, il commença dans l'Inde la guerre contre la France. Voici ce que raconte à ce sujet Guillaume Van-Haren, dans ses notes sur son poème des *Gueux*, tome II, page 547, édition de 1785: « Dès » 1670, Louis XIV avait résolu d'at» taquer la Hollande sur tous les » points; il fit passer une flotte dans » l'Inde, sous le commandement de » La Haye, afin d'y commencer les » hostilités aussitôt qu'il aurait reçu » la nouvelle de la rupture en Europe. » Celle-ci n'eut lieu qu'au printemps » de 1672. Au mois de mars de la » même année, la flotte de La Haye, » forte de treize vaisseaux de ligne, » se présenta sur les côtes de Ceylan. » Celui-ci n'ayant pas encore d'avis » de ce qui se passait en Europe, » laissa passer librement, en vue de » son escadre, une flotte marchande » hollandaise, composée de treize bâ» timents, se rendant de Batavia à Cey» lan, et commandée par Roothaas; » mais à peine cette flotte fut-elle ar» rivée à Colombo, capitale de Cey» lan, que le gouverneur Van Goens » la fit armer en guerre, et qu'en » ayant pris le commandement, il at» taqua l'escadre de La Haye, et » s'empara de tous ses bâtiments qu'il » trouva isolés, le tout de son autorité » privée, et sans information possible; » car je trouve dans le journal d'un » officier français, pris à bord du » *Phénix*, capitaine Lamellinière, » que ce vaisseau fut pris le 31 mai » 1672, et l'*Europe*, capitaine Des-

» piez, également de l'escadre de » La Haye, le 13 juin suivant. Or la » guerre contre la Hollande ne fut dé» clarée à Paris que le 6 avril. Van » Goens n'en a donc pu être avisé aux » époques en question. La singularité » de cet événement ne paraît pas avoir » été remarquée par les historiens. » Van Goens, ayant reçu un honorable congé de la Compagnie, vint pour goûter le repos dans sa patrie, en 1682; mais il mourut à Amsterdam peu de temps après son arrivée, le 14 novembre. M—on.

GOENS (Ryklof-Michel van-), arrière-petit-fils du précédent, né à Utrecht, de Daniel-François Van Goens, membre distingué de la magistrature de cette ville, docteur en philosophie et en droit, mérite d'être placé au nombre des bons philologues de la Hollande. Imbu, dès l'âge le plus tendre, des lettres grecques et latines, il se trouva à onze ans en état d'écrire pendant ses vacances: I. Une savante dissertation intitulée *de Cepotaphiis*, ou sur les sépultures dans les jardins. Diverses circonstances en retardèrent la publication de quelques mois; mais elle parut à Utrecht vers la fin de 1763, in-8°. Elle avait eu l'approbation du maître de l'auteur, le professeur Wesseling, et il la dédia à son père. II. Dès l'année suivante, il soutint, en forme de thèse, sous les auspices de Wesseling: *Observationes miscellaneæ, philologici potissimum argumenti*, Utrecht, 1764, in-4°. III. La même année encore, il ajouta une *Epistola critica* aux *Conjecturæ criticæ* d'Antoine de Rooy, ibid. in-8°. IV. *Porphyrius de antro nympharum* en grec et en latin, suivi d'une *Dissertatio Homerica* et d'*Animadversiones*, Utrecht, 1765, in-4°. Cet ouvrage ayant beaucoup ajouté à la réputation de ce précoce érudit, les curateurs de l'académie d'Utrecht le nommèrent en conséquence professeur extraordinaire de littérature ancienne, en 1766; place dont il prit possession par une harangue latine: V. *De incrementis quæ humaniores litteræ, historiarum imprimis et græcæ linguæ studium, sæculo XVIII ceperunt*. VI. Il eut une discussion avec Duker, *De Simonide Ceo, poetâ et philosopho*, Utrecht, 1768, in-4°. VII. Il enrichit de deux excellentes préfaces, aux tomes I et VI, la traduction hollandaise du voyage de *Volckmann*, en Italie, Utrecht, 1773 et 1774, 6 volumes in-8°. VIII. Il traduisit également de l'allemand en hollandais, le traité de Moses Mendelssohn *sur le sublime et le naïf*, ibidem, 1770, et y ajouta quelques observations. IX. Des théologiens zélateurs, de Rotterdam, l'ayant attaqué à ce sujet, dans un ouvrage périodique, il publia un avis (*Berigt*) sur cette querelle en 1775: il paraît néanmoins que ces misérables tracasseries le décidèrent, l'année suivante, à résigner sa chaire de professeur, et à entrer dans la magistrature de la ville d'Utrecht; nouvelle carrière où il fut loin de trouver le repos. Il semble avoir perdu le goût des lettres en changeant de situation; car il vendit, en 1776, sa riche bibliothèque, dont il donna le catalogue en français, sous ce titre: X. *Catalogue fait sur un plan nouveau, systématique et raisonné, d'une bibliothèque de littérature*, Utrecht, deux volumes in-8°. Les troubles politiques de la Hollande ne tardèrent pas à l'occuper tout entier: il se montra partisan à outrance du système stathoudérien, dont le discrédit, prolongé, entraîna enfin son émigration en Allemagne ou en Suisse. Il s'était signalé dans la polémique révolutionnaire, par un *Mémoire politique sur le vrai système*

de la ville d'Amsterdam, in-folio (en hollandais). M—on.

GOERÉE (Hugues-Guillaume), né à Middelbourg, mort vers 1643, réunissait deux états qui vont assez rarement ensemble aujourd'hui, ceux de théologien et de médecin. Il a traduit du latin en hollandais le *Traité de la république des Hébreux*, de Pierre Cunæus, et y a fait successivement trois continuations. Le tout a paru en français, 3 vol. in-8°., Amsterdam, 1705. (*Voy.* Cunæus.) — Guillaume Goerée, fils du précédent, né à Middelbourg en 1635, vit ses premières études interrompues par la mort prématurée de son père; et forcé de prendre une autre profession, il choisit celle de libraire, comme plus analogue à son goût pour les sciences et les lettres. Il s'établit à Amsterdam, où il mourut en 1711, laissant un assez grand nombre d'ouvrages qui font honneur à ses connaissances et à son application. Quelques-uns ont pour objet les arts du dessin, surtout la peinture et l'architecture; mais les principaux sont: I. *Introduction à la science biblique et à l'Histoire sainte; tirée des plus anciens monuments des Hebreux, des Chaldéens, des Babyloniens, des Égyptiens, des Syriens, des Grecs et des Romains*; deux vol. in-fol. d'une exécution typographique soignée, et enrichis d'estampes, Utrecht, 1700 et 1716. II. *Histoire de l'Église judaïque*, ouvrage dans le genre du précédent; quatre vol. in-fol., qui ne conduisent l'histoire du peuple juif que jusqu'à son entrée dans la terre promise; Amsterdam, 1700. Tous ces ouvrages sont en hollandais. — Jean Goerée, fils du précédent, né à Middelbourg en 1670, mort à Amsterdam en 1731, s'est fait connaître comme poète et comme dessinateur. Il a composé les dessins de plusieurs tableaux qui ornent l'hôtel-de-ville d'Amsterdam: il gravait aussi à l'eau-forte; et les amateurs recherchent ses ouvrages en ce genre, qui ne sont pas communs. Ses *Poésies mêlées* ont paru à Amsterdam, 1 vol. in-8°., 1734. On y regrette l'absence du goût plutôt que celle de la verve et de l'esprit. Il a traduit en hollandais l'*Histoire de Louis XIV par les médailles*. M—on.

GOERTZ (George-Henri, baron de Schlitz, nommé de), ministre de Charles XII, était d'une famille de Franconie, et entra d'abord au service de la cour de Holstein-Gottorp. Ayant écarté les anciens ministres, il déploya une grande activité dans toutes les affaires relatives à la situation politique du nord de l'Allemagne. On a même rapporté qu'il traita avec Pierre Ier., pour dépouiller du trône de Suède Charles XII, qui était alors retenu à Bender. Ce prince, après son retour de Turquie, s'arrêta quelque temps à Stralsund; et parmi ceux qui se présentèrent pour s'entretenir avec lui, fut le baron de Goertz. Soit que la négociation avec Pierre Ier. n'eût pas eu lieu, soit que Charles l'ignorât, il fit un accueil favorable au ministre de Holstein; et la conformité de caractère qui existait entre ces deux hommes extraordinaires, les rapprocha bientôt. Goertz fut invité à se rendre en Suède, et passa dans ce pays quelques jours avant Charles. Il s'occupa aussitôt d'un plan de finances, pour procurer les moyens de continuer la guerre. La plupart des ressources étaient épuisées; et un financier suédois venait de faire mettre en circulation une monnaie de très bas aloi, qui fut nommée la monnaie de détresse. Le plan de Goertz était d'émettre des obligations d'état, ayant pour hypothèque tout le capital exis-

tant dans le royaume, et les profits que donneraient les exportations. Il fit approuver ce plan par le roi, et prit pour l'exécuter plusieurs mesures arbitraires qui mécontentèrent la nation. On l'accusa de despotisme, de témérité et d'injustice; mais il ne se laissa point intimider, et poursuivit ses opérations avec une constance inébranlable. Cependant les finances n'étaient pas le seul objet dont s'occupât son esprit actif et hardi. Il entreprit des voyages en Hollande, en France, en Russie, négociant dans ces différents pays en faveur de Charles. Il voulait que ce prince fît la paix avec le czar, que la Norvège devînt une possession de la Suède, et que Charles et Pierre envoyassent des troupes en Écosse pour rétablir le prétendant. Alberoni était, dit-on, instruit de ce projet, et se proposait de l'appuyer des ressources de l'Espagne. Mais la cour de Londres, en ayant été informée par le régent de France, alors attaché à ses intérêts, se hâta d'en prévenir les suites. En 1714, Goertz fut arrêté à La Haye; et le comte de Gyllenborg, ministre de Suède, en Angleterre, eut le même sort: on s'empara de leurs papiers, qui furent rendus publics, et leur détention dura plusieurs mois. Remis en liberté, ils retournèrent en Suède; et Goertz, après s'être occupé pendant quelque temps de l'administration des finances, fut nommé plénipotentiaire, en 1718, au congrès qui eut lieu à l'île d'Aland, pour négocier la paix avec le czar. Il avait eu le talent de persuader ce monarque, qui se montra disposé à favoriser les plans de Charles. Il fut encore question de la Norvège et d'une invasion en Écosse: en même temps Pierre s'engageait à faire recouvrer à la Suède ses possessions en Allemagne, et à rétablir Stanislas sur le trône de Pologne, à condition que l'Ingrie, l'Estonie et la Livonie seraient cédées à la Russie. Goertz, parti d'Aland pour porter les préliminaires à Charles, qui avait entrepris le siége de Frédéricshall, en Norvège, était sur le point d'arriver au quartier-général, lorsqu'il apprit que le roi avait cessé de vivre, et que lui-même était prisonnier d'état. On le conduisit à Stockholm, où il fut traduit devant un tribunal extraordinaire, et condamné à avoir la tête tranchée. Il demanda à se justifier; mais il ne put l'obtenir, et la sentence fut exécutée le 2 mars 1719. Les motifs allégués par les juges furent qu'il avait semé la discorde entre le roi et ses sujets, qu'il s'était emparé des trésors de l'état, et qu'il avait contribué à la prolongation de la guerre. Lorsqu'on discuta dans les divers ordres de la diète, si Goertz serait admis à se justifier, les paysans, les bourgeois et le clergé opinèrent pour l'admission; mais la noblesse refusa son assentiment. Il est hors de doute que la jalousie de plusieurs personnages marquants, et l'esprit de parti qui s'était ranimé, même avant la mort de Charles XII, aggravèrent le sort du baron de Goertz. Ce ministre, venu de l'étranger, avait effacé le crédit des ministres suédois: il avait favorisé les plans d'un monarque peu aimé de la plupart des grandes familles; et il était le plus solide appui de la maison de Holstein, qu'on voulait écarter du trône. C—AU.

GOES (DAMIAN DE), historiographe portugais, naquit à Alenquer, en 1501, d'une famille illustre. Dès l'âge de neuf ans, il fut attaché à la cour du roi dom Émanuel, où, sous d'habiles professeurs, il fit des progrès rapides dans les sciences et les lettres. Ayant ensuite fréquenté, pendant

quatre ans, l'université de Padoue, il fut employé de bonne heure, par le roi, dans des missions importantes auprès de plusieurs cours, et notamment de celles de Suède, de Pologne et de Danemark. Il parcourut les principales villes de l'Europe, où il se concilia l'estime de tous les savants, et des souverains près desquels l'appelaient souvent les intérêts de son maître et de son pays. Le pape Paul III, surtout, l'honorait de toute sa bienveillance. Goes s'était retiré à Louvain pour se livrer à l'étude, et ne s'occuper que de la rédaction de ses ouvrages, lorsque cette ville fut assiégée, en 1542, par Martin de Rossom, maréchal de Gueldre, alors au service du roi de France. Goes, s'étant mis à la tête des étudiants de l'université, prolongea long-temps la défense de la place. Mais, à la fin, voyant qu'elle ne pouvait tenir davantage, les Français demandaient deux cent-vingt mille écus d'or et toutes les munitions de guerre, pour la sauver du pillage. Goes parvint à obtenir une trève; et étant allé conférer avec le général Longeval, il l'avait amené à des demandes plus modérées, lorsque, on ne sait pas trop comment, le canon de la place tira sur les Français, au moment où Goes se retirait de leur camp. Longeval, considérant ce procédé comme une infraction de la trève, fit arrêter Goes, et l'envoya dans le Vermandois. Goes ne fut relâché qu'aux instances du roi de Portugal, et moyennant une rançon de 2000 ducats. De retour en Portugal, le roi Jean III le nomma historiographe du royaume, et garde-major de la tour de Tombo, qui est une des premières charges de l'état. Il lui offrit ensuite des places plus lucratives; mais Goes eut la noble générosité de les refuser. Il donna une preuve non équivoque de ce désintéressement et de son patriotisme lors de la disette générale qui affligeait le Portugal (1556). Il fournit, à ses propres frais, la capitale d'une quantité considérable de blés qu'il fit venir de la Sicile et des côtes de l'Afrique. Après une vie tranquille, il mourut des suites d'un accident à un âge peu avancé, en décembre 1560. Goes était très versé dans le grec, le latin, l'arabe et l'éthiopien : il parlait et écrivait les langues modernes avec une étonnante facilité. Il était excellent musicien, jouait de plusieurs instruments, et faisait des vers avec grâce et élégance. Ce savant a laissé plusieurs ouvrages, dont les plus remarquables sont : I. *Deploratio Lappianæ gentis*, Genève, 1520, in-12; Paris, 1541, in-12. II. *Legatio magni Indorum imperatoris presbyteri Joannis ad Emmanuelem Lusitaniæ regem, anno* 1513. *Item de Indorum fide, ceremoniis, religione*, etc., Louvain, 1532, in-8°. III. *Fides, religio, moresque Æthiopum sub imperio pretiosi Joannis*, etc., *quem vulgò presbyterum Joannem vocant*, Paris, 1541, in-8°.; Cologne, 1574, in-8°.; Anvers, 1611, in-12. Cet ouvrage, que l'auteur dédia au pape Paul III, doit être considéré comme la suite du précédent; et l'un et l'autre sont recommandables, autant par l'élégance du style que par l'exactitude des notices qu'ils présentent. IV. *Commentarii rerum gestarum in Indiâ citra Gangem à Lusitanis anno* 1538, Louvain, 1539, in-4°. C'est une relation du premier siége de Diu, dédiée au cardinal Bembo. V. *De bello Cambaico ultimo commentarii tres*, ibidem, 1547, in-4°. Nicolas Antonio se trompe lorsqu'il dit que ces deux ouvrages n'en font qu'un, avec des titres différents; puisque ce dernier

donne l'histoire du deuxième siége de Diu, soutenu par les Portugais, en 1546. VI. *De rebus et imperio Lusitanorum*, etc., Louvain, 1554, in-4°. Ce livre contient des détails intéressants concernant l'histoire du Portugal. VII. *Hispania*, ou Défense des Espagnols contre les calomnies débitées contre eux, par Sébastien Munster, dans sa *Cosmographie*, Louvain, 1542, in-4°. Ce livre est remarquable, en ce que c'est un Portugais qui entreprend de défendre les Espagnols. Il paraît qu'il a été traduit en plusieurs langues. VIII. *Chronica de dom Manoel*, en quatre parties, Lisbonne, 1566 et 1567, in-fol. J. B. Lavanha en a donné, en 1619, une nouvelle édition, réimprimée en 1749. IX. *Chronica do principe dom Joan* (depuis, Jean II), Lisbonne, 1567, in-8°.; 1724, in-8°. X. *Urbis Olisiponensis descriptio, in quâ obiter tractantur nonnulla de indicâ navigatione per Græcos et Pœnos et Lusitanos diversis temporibus inculcatâ*, Cologne, 1602, in-8°.; ouvrage curieux, écrit avec une louable impartialité. XI. *Nobiliario de la familias de Portugal*, écrit en portugais, et conservé en manuscrit, dans le cabinet de don Jérôme de Mascarenhas, évêque de Ségovie, et dans d'autres bibliothèques. — Manoel de Goes, jésuite portugais, né à Portel, diocèse d'Evora, en 1542, enseigna la philosophie, pendant dix ans, dans l'université de Coïmbre, et mourut dans cette ville en 1593. On a de lui plusieurs commentaires sur Aristote, qui eurent différentes éditions. Celui qui lui fit le plus d'honneur, est intitulé : *Commentarii collegii Conimbrensis in octo libros physicorum Aristotelis*, Lyon, 1594, in-4°.

B—s.

GOES (Benoît de), jésuite portugais, naquit dans l'île de St. Michel, une des Açores, en 1562. Il passa très jeune dans les Indes, suivit d'abord la profession des armes, et mena une vie très dissipée. Dégoûté du monde, il fit, en 1588, profession dans la compagnie de Jésus à Goa. Les heureuses dispositions qu'il montrait le firent choisir pour la mission du Mogol. Il y gagna si bien la confiance de l'empereur Akbar, que ce prince l'adjoignit aux ambassadeurs qu'il envoyait au vice-roi des Indes. Tandis que Goes était à Goa, avec cette qualité, le visiteur des Indes jeta les yeux sur lui pour aller poser les fondements de la nouvelle mission qu'il voulait établir au Cathay. Le P. Mathieu Ricci, qui résidait alors à Pékin, mandait que le Cathay était le même pays que la Chine; mais cet avis ne s'accordant pas avec le témoignage des jésuites de Lahor, le visiteur résolut d'éclaircir ses doutes, et d'ouvrir du moins une voie plus courte pour le voyage de la Chine. Au mois de février 1602, Goes se rendit à Agra, où le Grand-Mogol, approuvant son dessein, lui donna non seulement des lettres pour divers petits rois, ses amis ou ses tributaires, mais aussi une somme d'argent pour les frais de son voyage. Goes entendait parfaitement la langue persane, et connaissait les usages des Mahométans; ce qui le rendait très propre à la mission qu'on lui confiait. A Lahor, où il arriva le 13 décembre, il se réunit à une caravane de marchands persans qui partaient tous les cinq ans pour la Chine, avec la qualité d'ambassadeurs de leur souverain, afin d'avoir plus de facilité pour leur commerce. Il se vêtit en marchand arménien, et prit le nom d'Abdallah, auquel il joignit celui d'Isaïe, pour marquer qu'il était chrétien : ce

déguisement lui était nécessaire pour obtenir la liberté du passage, qu'on ne lui eût pas accordée s'il eût été reconnu pour Portugais. Il avait déjà acheté diverses marchandises de l'Inde, pour se procurer, par des échanges, tout ce qui lui serait nécessaire dans sa route. On lui donna pour compagnons deux Grecs, l'un prêtre et l'autre marchand : il laissa quatre Mahométans convertis qu'on avait déterminés à le suivre, prit à leur place un Arménien nommé Isaac, et partit de Lahor en 1603. Ayant, après cinq mois de marche, rencontré à Caboul une princesse, sœur du roi de Kaschgar, qui revenait du pélerinage de la Mèque, et qui commençait à manquer d'argent, il ne fit pas difficulté de lui en prêter, en refusant d'en tirer le moindre intérêt : elle ne fut pas ingrate; car elle l'appuya plusieurs fois de sa recommandation, et le remboursa en pièces de marbre, marchandise la plus précieuse que l'on pût porter au Cathay. Les deux Grecs le quittèrent. La caravane fut attaquée par des brigands. Isaac manqua de se noyer; Goes perdit six chevaux dans un chemin périlleux : enfin, on entra dans Hiarkan, capitale du Kaschgar, au mois de novembre 1603. Goes fut présenté au roi, qui lui donna des lettres de protection; et après un séjour de près d'un an dans cette ville, il en sortit avec une nouvelle caravane composée d'habitants du pays, dont on lui avait bien recommandé de se défier. A Chalis, ville dépendante du khan de Kaschgar, et gouvernée par un de ses fils, il vit arriver une caravane qui revenait du Cathay. Les marchands racontèrent à Goes que s'étant, suivant leur usage, attribué la qualité d'ambassadeurs, ils avaient pénétré jusqu'à la capitale, et avaient habité pendant trois mois avec le P. Ricci et les autres missionnaires jésuites. Goes apprit enfin, par ce récit, que le Cathay était la Chine, et que Cambalu était Pékin. Comme le bacha de la caravane s'obstinait à vouloir rester à Chalis, pour que le nombre des voyageurs s'accrût, Goes obtint du vice-roi la permission de partir, ainsi que des lettres de protection, et se mit en route avec Isaac, et un petit nombre d'autres voyageurs. Les chemins étaient infestés de brigands : souvent on ne marchait que la nuit pour les éviter. Dans une de ces marches nocturnes, Goes étant tombé de cheval, ses compagnons arrivèrent au gîte sans lui. Isaac retourna heureusement sur ses pas, et trouva son maître dans un état très dangereux. Enfin l'on atteignit un fort de la grande muraille de la Chine. Après avoir attendu vingt-cinq jours la permission du gouverneur de la province de Chen-si pour entrer dans l'empire, on arriva dans un jour à Socheou; c'était vers la fin de 1605. Goes se trouvait riche des fruits de son commerce, durant une si longue route. Il écrivit au P. Ricci, pour lui annoncer son arrivée. Mais l'adresse de ses lettres était en caractères européens; les Chinois qui s'en chargèrent, ne connaissant ni les noms chinois des jésuites, ni leur logement à Pekin, ne purent les remettre. L'année suivante, Goes écrivit encore : cette fois, ses lettres, confiées à un mahométan, parvinrent à Pekin au mois de novembre. Les missionnaires, qui l'attendaient depuis long-temps, lui expédièrent un chinois chrétien nommé Ferdinand. Celui-ci fut volé en route, et abandonné par son valet. Il eut bien de la peine à se traîner jusqu'à Socheou, où il trouva Goes mourant. Cet infortuné missionnaire reçut quelque consolation des lettres

de ses confrères : mais onze jours après l'arrivée de Ferdinand, il succomba à ses chagrins et à ses fatigues, le 18 mars 1606. On soupçonna les Mahométans de l'avoir empoisonné, surtout quand on les vit, aussitôt après sa mort, mettre la main sur tout ce qu'il avait laissé. Ils firent même emprisonner Isaac. Ferdinand ne se laissa pas décourager par les mauvais traitements. Il vendit jusqu'à ses habits pour soutenir un procès qui dura six mois; enfin on lui restitua les effets de Goes : mais il ne s'en retrouva qu'une petite partie; la plupart des papiers furent perdus. Ferdinand et Isaac arrivèrent heureusement à Pékin. Après un séjour d'un mois, ce dernier fut envoyé à Macao. Il s'y embarqua pour l'Inde, fut pris et dépouillé par les Hollandais. Les Portugais de Malacca le rachetèrent. La nouvelle de la mort de sa femme lui fit perdre le desir de retourner dans le Mogol; il s'établit à Chaul. Il y vivait encore lorsque le P. Trigault écrivit son *Histoire de la Chine*. Isaac avait remis au P. Ricci ce qui restait des papiers de Goes, et lui avait raconté les particularités du long et pénible voyage de ce zélé missionnaire. Ce fut sur ces renseignements que le P. Ricci en écrivit la relation. On conçoit qu'elle doit être très fautive sur tous les points; ce qui fait vivement regretter la perte du journal de Goes, puisqu'il avait parcouru des pays que depuis lui aucun voyageur européen n'a visités. Néanmoins les détails informes de ce voyage, si long et si périlleux, attachent par leur singularité. Ils donnent l'idée la plus avantageuse du caractère de Goes, et contiennent des notions intéressantes sur plusieurs peuplades et sur divers lieux de la grande Tartarie. Ce curieux ouvrage se trouve dans les Commentaires de Ricci, traduits en latin par Trigault, dans le tome III du Recueil de Purchas, et en abrégé dans la *China illustrée* de Kircher. E—s.

GOES (Guillaume van der), en latin *Goesius*, seigneur de Bouckhorst, né à Leyde en 1611, mort à la Haye le 13 oct. 1686, mérite d'être compté parmi les bons jurisconsultes et philologues hollandais. Employé d'abord à des fonctions de magistrature dans sa ville natale, il fut ensuite conseiller de la haute-cour de justice à la Haye. Ses loisirs ont été tous consacrés à la culture des lettres. Marié à une fille de Daniel Heinsius, il la perdit en 1662. Son beau-frère, Nicolas Heinsius, mourut chez lui en 1681. Goesius a laissé : I. (Sous le nom de *Lucius Verus*), *Specimen controversiæ quæ est de mutui alienatione inter jurisconsultos et quosdam grammatico-sophistas*, avec des *Vindiciæ* à la suite, Leyde, 1646, in-8°. II. *Animadversiones in quædam loca capitis I et II Speciminis Salmasiani, quibus varii viri docti ab ejus calumniis vindicantur*, la Haye, 1657, in-8°. Il paraît, par ces deux ouvrages, que Goesius avait hérité de l'inimitié de Daniel et de Nicolas Heinsius pour leur savant antagoniste, Claude Saumaise. III. *Pilatus judex*, ibid., 1681, in-4°. L'auteur s'attache à répandre un nouveau jour sur l'histoire de la Passion de notre seigneur J. C., au moyen de ses connaissances en matière de jurisprudence et d'antiquités romaines. Ce traité curieux, adressé au célèbre Constantin Huyghens, est suivi d'une espèce d'apologie, qui fait voir que Goesius était passablement chatouilleux sur le chapitre de la contradiction. IV. *Scriptores rei agrariæ, cum antiquitatibus et legibus agrariis*, Amsterdam, 1674, in-4°. V. Des notes sur *Pétrone*, dans l'édition de Burmann,

Utrecht, 1709; Amsterdam, 1743, in-4°.; et sur *Suétone*, 1578 (1678), in-4°.; et dans l'édition de Grævius, 1691 et 1703, in-4°. — Son fils aîné, Jean Van der Goes d'Absmade, cultivait aussi avec distinction la littérature ancienne. Théodore Ryckius lui a dédié sa savante dissertation *De primis Italiæ colonis et Æneæ adventu*, qui se trouve à la suite des *Notæ et castigationes in Steph. Byzant.* de Lucas Holstenius, Leyde, 1684, in-fol. — Le nom de Van der Goes a encore été illustré en Hollande par deux hommes d'état, qui ont laissé l'un et l'autre des mémoires précieux pour l'histoire de leur patrie, Aart Van der Goes et son fils Adrien, tous les deux grands pensionnaires de Hollande, dans le courant du xvie. siècle; le premier mort en 1545, le second en 1560. M—on.

GOESEKEN (Henri), pasteur luthérien et philologue instruit, naquit à Hanovre en 1612. Après avoir achevé ses études à Rostock, il passa en Suède; il était instituteur à Stockholm en 1634: ayant ensuite été envoyé sur les frontières de la Russie, à Reval, qui appartenait alors à la Suède, il s'y appliqua à l'étude de la langue du pays (l'esthonien, dialecte du sclavon), exerça le ministère du Saint-Évangile à Harrien et à Goldenbeck, et fut enfin nommé assesseur du consistoire à Reval, où il mourut le 24 novembre 1681. Voici les ouvrages dont il est auteur: I. *Livre des chants d'église*, en langue esthonienne. II. *Manuductio ad linguam æsthonicam*, Reval, 1660, in-8°. L'auteur a joint à cette grammaire un dictionnaire assez étendu. Goeseken a aussi traduit, en langue esthonienne, l'Écriture-Sainte; mais cette traduction, qui forme deux gros volumes in-folio, n'a pas été publiée. B—h—d.

GOETTEN (Henri-Louis), théologien protestant, naquit à Brunswick en 1677, fut nommé en 1706 pasteur à Wahlsdorf, et six mois après à Magdebourg, où il mourut le 5 août 1737. Cet auteur a publié, en allemand: I. *Notice des journaux*, Gardelegen, 1718-1724, 3 vol. in-8°. II. *Description de la ville de Sudenburg*, in-4°., et un grand nombre de sermons. — Gabriel-Guillaume Goetten, fils du précédent, théologien et bibliographe, naquit à Hanovre le 4 décembre 1708, fut, depuis 1732, successivement pasteur à Hildesheim, à Zelle et à Lunebourg, et depuis 1746, surintendant, prédicateur de la cour, et conseiller du consistoire à Hanovre, où il mourut en août 1781. Outre un grand nombre de dissertations et d'articles littéraires insérés dans plusieurs journaux et recueils périodiques, Goetten a publié vingt ouvrages tant théologiques que littéraires. Nous nous bornons à citer: I. *La vérité de la religion chrétienne prouvée d'une manière démonstrative par la résurrection de Jésus-Christ*, traduit de l'anglais d'Humfrey Ditton, Hildesheim, 1732, in-8°.; 5me. édition, Brunswick, 1764, in-8°. II. *L'Europe littéraire vivante*, ou *Notices biographiques et littéraires sur les savants qui vivent en Europe*, Brunswick et Hildesheim, 1735-37, in-8°. Les deux dernières parties du 3e. volume ont été rédigées par E. L. Rathlef, qui a continué cet ouvrage sous ce titre: *Histoire des littérateurs actuellement vivants.* Goetten est aussi l'éditeur, en français, des *Pensées choisies de M. Trublet sur l'incrédulité*, Celle, 1737, in-8°. B—h—d.

GOETTLING (Jean-Frédéric-Auguste), chimiste laborieux, naquit à Bernburg en Allemagne, le 5 janvier 1755. La mort prématurée de

son père l'exposa à l'indigence ; mais grâces aux bienfaits du poète Gleim, il put achever son éducation, et profita si bien des leçons de Wiegleb, habile chimiste, que, très jeune encore, il fut placé comme proviseur à la tête de la première pharmacie de Weimar. Ayant ensuite étudié la médecine à Göttingue, où il se lia d'amitié avec le célèbre Lichtenberg, et après avoir voyagé en Angleterre, en Hollande et en Allemagne, il fut nommé en 1789, professeur extraordinaire de philosophie à l'université de Iéna ; il y enseigna la chimie et la technologie avec un grand succès. Les travaux littéraires de ce professeur sont très considérables, et ont tous été très bien accueillis. Par la clarté et la méthode qu'il a su mettre dans ses leçons et ses ouvrages, il a beaucoup contribué à répandre en Allemagne les principes de la nouvelle chimie, et à faire connaître les nombreuses découvertes dont cette science s'enrichissait en France. Il est mort le 1er. septembre 1809. Ses écrits sont en si grand nombre, que nous nous contenterons d'en citer ici les principaux : I. *Introduction à la chimie pharmaceutique pour les apprentis*, Altenburg, 1778, in-8°. II. *Des avantages et des améliorations pratiques de différentes opérations chimiques des pharmaciens*, Weimar, 1783, 2 vol. in-8°.; 1801, ibid., in-8°. III. *Principes élémentaires de la docimasie*, Leipzig, 1794, in-8°. IV. *Aperçu systématique de technologie*, Iéna, 1797, in-8°. V. *Manuel de chimie théorique et pratique*, ibid., 1799-1800, 3 vol. in-8°. VI. *Instruction pratique de l'art d'essayer et d'analyser en chimie*, ibid., 1802, in-8°. VII. *L'Ami de la maison*, écrit périodique sur la physique et la chimie, ibid., 1804-1807, 3 vol. in-8°. VIII. *Encyclopédie physico-chimique*, ibid., 1805-1807, 3 vol. in-8°. Goettling a été pendant vingt-neuf ans le rédacteur en chef de l'*Annuaire pour les chimistes et les pharmaciens*, depuis 1780 jusqu'en 1809. Ce recueil périodique n'est pas moins estimé dans les autres pays qu'en Allemagne. Plusieurs autres journaux allemands qui s'occupent des sciences physiques, ont aussi été enrichis d'articles intéressants par cet auteur.

B—H—D.

GOETZ ou GOEZ (ZACHARIE), numismate allemand, né à Mühlhausen en 1662, étudia à Iéna et à Leipzig, et remplit diverses fonctions académiques à Lemgo, à Lippstadt et à Osnabrück. On croit qu'il mourut à Brunswick en 1705. Ce laborieux philologue a publié plusieurs ouvrages en allemand et en latin : I. *Disp. de hierarchiis angelorum*, Lemgo, 1687, in-4°. II. *Elementa philosophica*, Osnabrück, 1699, in-8°. III. *Des Notes sur l'Histoire de l'église et des hérétiques, publiée par Arnold*, ib., 1701, in-12. IV. *Schediasma quo præcipuè ea quæ ad virum solidè doctum spectant traduntur*, 1703, in-4°., en sept programmes. V. Vingt dissertations *De numis*, Wittemberg, 1716, in-8°., et sous le titre d'*Amœnitates numismaticæ*, ib., 1754, in 8°. VI. *Celeberrimorum virorum epistolæ de re numismaticâ ad eum; accessit Museum Goezianum*, ibid., 1716, in 8°. B—H—D.

GOETZ ou GOEZ (1) (ANDRÉ), philologue allemand, naquit à Nuremberg le 23 novembre 1698. Après avoir achevé ses études, il fut nommé instituteur à l'école de Saint Sebald, dans sa ville natale, et y mourut le 21 avril 1780. Ce laborieux littéra-

(1) Les Allemands écrivent *Götz* ou *Göz*.

teur avait contracté des relations intimes avec le cardinal Quirini, avec Facciolati, et sur-tout avec le docteur Heumann. Nous nous bornerons à citer ses principaux ouvrages : I. *Introductio in geographiam antiquam in X tabb. geogr.*, Nuremberg, 1729, in-8°. Cet ouvrage a été aussi publié en allem., ibid., eod., in-8°. II. *Index puræ et impuræ latinitatis, ex præstantissimis opusculis collectus*, ibid., 1730, in-8°. III. *Antiquitates romanæ* (en allemand), ibid., 1730, in-8°., fig. IV. *Orthographia romana*, ibid., 1739, in-fol. V. *Nomenclature de tous les lieux indiqués sur la carte du cercle de Franconie*, ibid., 1740, in-fol. VI. *Vita G. M. Raidelii*, ibid., 1741, in-4°. VII. *Brevis historia de vitâ, fatis ac morte Euphrosinæ virginis Alexandrinæ*, ibid., 1753, in-4°., fig. VIII. Une quantité prodigieuse d'épigrammes latines sur toutes sortes de sujets : il les distribuait à ses amis ; et le professeur Will en a recueilli un assez grand nombre dans sa *Biblioth. Nor.* On doit au zèle de Goetz quelques bonnes éditions d'auteurs latins ; il a publié, avec une préface : *J. F. Christii super signis, è quibus manus agnosci antiquæ in gemmis possunt, annotatio J. D. Kœleri brevis de gemmis sculptis opere antiquo historia, sermone theotisco*, Schwabach, 1760, in-8°. — *Georgii Pasoris Lexicon græco-latinum in novum Testamentum*, Leipzig, 1728, in-12 ; la 6e. édition est de 1774. — *Eutropius*, Altorf, 1740, in-12. — *Rutilii itinerarium*, ibid., 1741, in-8°. — *Censorinus de die natali*, ibid., eod., in-8°. ; et ibid., 1744, in-8°. — *Cresconii Corippi, de laudibus Justini Augusti*, ibid., 1742, in-8°. — Emanuel-Godefroi Görz ou Göz, médecin, né dans le Würtemberg, pratiqua son art à Schlaitdorf, près Tubingen, et y mourut le 14 décembre 1799. Il a publié : *Geographia academica*, Nuremberg, 1789, in-8°. B—H—D.

GOETZ (Jean-Nicolas), poète allemand, naquit à Worms, le 9 juillet 1721, et perdit son père, pasteur dans cette ville, étant encore très jeune. S'étant rendu, en 1739, à l'université de Halle pour étudier la théologie, il y forma des relations d'amitié avec Uz et Gleim, et se livra surtout avec le premier de ces poètes à des travaux littéraires. Le baron de Kalkreuter, commandant prussien à Emden, dans l'Ostfrise, proposa, en 1742, à Goetz, qui venait d'achever ses études, d'être à-la-fois son secrétaire, gouverneur de ses enfants et aumônier de sa maison : Goetz accepta ; mais ne pouvant supporter le climat de l'Ostfrise, il quitta ces places au bout de l'année, et retourna dans sa patrie après avoir visité les villes principales de la Hollande. Il fut, en 1744, chargé par la comtesse douairière de Strahlenheim de l'éducation de ses neveux, et nommé en même temps chapelain au château de Forbach en Lorraine. Ses élèves étant officiers dans un régiment français dont leur oncle, le comte de Sparre, était propriétaire, Goetz les accompagna dans leurs garnisons à Sarlouis, Metz et Strasbourg ; et il prit alors une grande prévention en faveur de la littérature française. Il suivit ses deux élèves, en 1746, à l'académie de Lunéville, et devint l'année suivante aumônier du régiment Royal-Allemand. Il fit en cette qualité les campagnes dans le Brabant ; et étant revenu en Alsace après la conclusion de la paix, il fut appelé successivement, en 1749, à la place de pasteur à Hornbach, petite ville dans le pays de Deux-Ponts,

en 1754, à celle de principal pasteur et inspecteur à Meisinheim; en 1761, à Winterburg dans le comté de Sponheim, aux mêmes fonctions, et comme assesseur du consistoire de Deux-Ponts; et en 1766 il fut nommé surintendant des églises et écoles luthériennes à Kirchberg, Winterburg et Sprendlingen, dans le pays de Bade-Durlach. Goetz mourut le 4 novembre 1781. Cet écrivain est un des poètes allemands les plus agréables et les plus gracieux des temps modernes; ses poésies badines et sentimentales se distinguent surtout par la délicatesse des images, par des expressions touchantes, par une légèreté naturelle et par une versification harmonieuse; ses élégies, ses idylles et ses contes, dans lesquels on croit retrouver l'esprit des poètes de la Grèce et même la mollesse du dialecte ionique, ont puissamment encouragé les auteurs contemporains à s'occuper davantage, dans leurs écrits, de l'harmonie de la langue allemande. Frédéric II, si peu disposé à estimer les productions de la muse germanique, ne pouvait s'empêcher d'accorder la palme à Goetz. L'*Isle des Jeunes Filles* (*die Maedcheninsel*) pièce séduisante par les grâces de l'imagination et qui a conservé le titre de reine des élégies allemandes, obtint les éloges de ce souverain. Un homme jeté par la tempête dans une île déserte la peuple de jeunes filles; tel est le sujet du poème. Cette élégie, et pres que tous les petits poèmes du même auteur, ont été insérés dans des recueils de poésies allemandes publiés par C.-H. Schmid et par Ramler. Voici la liste des ouvrages de Goetz: I. *Les poésies d'Anacréon et les Odes de Sapho, traduites du grec, avec des notes*, Francfort, 1746, in-8°.; Carlsruhe, 1760, in-8°. Goetz et Uz ont travaillé en commun à cette traduction; mais les notes qui développent les beautés de ces poésies, alors peu connues même en Allemagne, appartiennent exclusivement à Goetz. Quelques essais poétiques ajoutés à la première édition ont été retranchés dans la seconde, parce que l'auteur sentit combien ces productions de sa jeunesse figuraient mal à côté des modèles qu'il avait traduits. II. *Paperle*, Carlsruhe, 1752, in-8°. C'est une traduction en vers du Ververt de Gresset. III. *Le temple de Gnide, traduit en prose du français de Montesquieu*, Carlsruhe, 1748; ib., 1759, in-8°. Selon les dernières volontés de Goetz toute sa succession poétique fut envoyée par son fils au professeur Ramler, pour choisir et pour corriger les morceaux dignes d'être publiés; le recueil en fut imprimé sous ce titre: *Poésies diverses de Jean-Nicolas Goetz, publiées par C. W. Ramler*, Manheim, 1785, 3 vol. in-8°. A la tête de cet ouvrage se trouvent le portrait de l'auteur, et sa vie écrite par lui-même. On ne peut guère juger ce poète par ce recueil, parce que son éditeur avait l'habitude de substituer fréquemment ses propres idées à celles de ses amis: les productions de Goetz recueillies dans l'Anthologie des Allemands, publiée par Schmid, sont plus propres à faire apprécier son mérite. Sa vie se trouve aussi dans le second volume du Nécrologe de C.-H. Schmid. B—n—d.

GOETZ. *Voy.* Eglin.

GOETZ (François-Ignace), médecin inoculateur, né à Guebersweir près de Colmar, le 26 décembre 1728, pratiquait son art avec un grand succès lorsqu'il fut appelé, en 1780, pour inoculer Mme. Elisabeth de France. Il le fut, en 1782, et les deux années suivantes, en Piémont,

pour donner les mêmes soins aux princes et princesses de la cour de Turin; et ce ne fut qu'après vingt-deux ans de la pratique la plus heureuse (1), qu'il donna sur son art, en 1790, un *Traité complet*, qui mit le sceau à sa réputation. Le docteur Goetz est mort à Paris, le 28 juin 1813, emportant les regrets des pauvres de son quartier, dont il était le père, et auxquels il prodiguait généreusement les secours de son art. Il était décoré de l'ordre de Saint-Michel, et correspondant de l'académie des sciences de Turin. Il a publié: I. *Traité complet de la petite vérole et de l'inoculation*, Paris, 1790, in-12, avec le portrait de l'auteur. La méthode de Goetz est, au fonds, celle de Sutton, ou plutôt de Vieusseux, avec quelques perfectionnements. Il insiste particulièrement sur les avantages de l'air frais et pur, et des purgatifs pendant l'inoculation. Les faits nombreux dont cet ouvrage est le dépôt, le feront toujours consulter avec fruit, malgré quelques opinions de théorie qui n'ont pas été adoptées. II. *Preuves des dangers et de l'inefficacité de la vaccine*, in-8°. III. *La vaccine combattue dans le pays où elle a pris naissance*, ou *Traduction de trois ouvrages anglais* (de Rowley, Moseley, et Squirrel), avec deux gravures coloriées, Paris, 1807, in 8°. Ces deux figures représentant de hideuses difformités attribuées à la vaccine, la police en fit défendre la publication; ce qui a quelque temps fait rechercher, comme curiosités bibliographiques, les exemplaires où elles se trouvent encore. D'ailleurs la plupart des faits allégués dans ce livre ont été démentis à Londres même, où les ouvrages originaux ont été réfutés depuis long-temps. Z.

(1) Le docteur Vanme, son ami, l'ayant un jour interpellé, en présence du comité de la vaccine, de déclarer combien il croyait avoir inoculé d'individus, « Trente-quatre à trente-cinq » mille, répondit-il, sans en avoir perdu un seul. »

GOETZE (George-Henri), ministre luthérien, né à Leipzig en 1668, fréquenta les cours des universités de Wittemberg et de Iéna, et, ayant terminé ses études, fut envoyé à Burg près de Magdebourg et ensuite à Kemnitz, où il exerça le saint ministère pendant plusieurs années. De là il passa à Dresde, où il fut, quelque temps, attaché à l'église de Sainte-Sophie: nommé, en 1697, surintendant des églises d'Anneberg, il fut appelé, en 1703, à Lubeck, où il remplit les mêmes fonctions jusqu'à sa mort, arrivée le 25 mars 1729, ou, selon Jöcher, le 25 avril 1728. C'était un homme très laborieux, et grand amateur d'anecdotes littéraires, dont il a publié plusieurs recueils; mais il s'attachait plus à multiplier les ouvrages qu'à leur donner toute la perfection dont ils étaient susceptibles. Struvius lui reproche de manquer de goût et de critique; et l'on jugera par le nombre de ses productions qu'il était difficile qu'il possédât ces deux qualités. Niceron a cité, dans le tome XXIII de ses Mémoires, les titres de cent cinquante-deux ouvrages de Goetze; et encore convient-il qu'il ne les a pas tous connus. Ce sont, pour la plupart, des thèses, des programmes et d'autres écrits fort courts, mais qui traitent presque tous d'objets singuliers. On se bornera ici à indiquer les principaux: I. *De scriptoribus hæreseologicis disputationes duæ*, Wittemberg, 1697, in-4°. II. *De claris Schmidiis oratio synodalis*, Leipzig, 1699, in 4°. Il parle dans ce discours des écrivains qui ont porté le nom de *Schmid* en allemand, *Smith* en anglais, *Lefèvre* en français, et *Faber* en latin. III. *De theologis pseudo-medicis*, ibid., 1700, in-4°. C'est une diatribe contre les

ecclésiastiques qui exercent la médecine. IV. *De imperatoribus Romano-Germanicis qui fidem Lutherano-evangelicam morte confirmarunt*, Dresde, 1701, in-4°. On sera bien surpris de trouver parmi les disciples de Luther, Charlemagne, Maximilien, Charles-Quint, etc.; et le motif qui a déterminé Goetze à les y placer est la confiance de ces princes aux mérites de Jésus-Christ. V. *De Lutheranismo D. Bernardi*, Dresde et Leipzig, 1701, in-4°. de 63 pag. C'est encore un développement du même raisonnement appliqué à St.-Bernard. On peut voir l'extrait de cette dissertation dans les Mémoires de Trévoux (juin 1703, pag. 1015). VI. *De eruditis hortorum cultoribus dissertatio*, Lubeck, 1706, in-4°. C'est la liste des savants qui ont habité la campagne. VII. *Meletemata Annæbergensia varii argumenti*, ib., 1707, in-8°.; 1709, 3 vol. in-12. Ce recueil contient vingt dissertations qu'il composa pendant son séjour à Anneberg, et qu'il avait déjà publiées séparément. On y retrouve les N°s. II, III et IV ci-dessus. (*V*., sur ce recueil, les *Mémoires de Trévoux*, de juillet 1710, pag. 1211.) VIII. *Elogia præcocium eruditorum aliorumque virorum doctorum*, ibid., 1708, in-8°. Ce volume forme la dixième décade du recueil de Witten, intitulé, *Memoriæ philosophorum*, etc., et renferme les tables des neuf précédentes. IX. *Selecta ex historiâ litterariâ*, ibid., 1709, in-4°. C'est le recueil de cinq biographies spéciales qui avaient déjà paru séparément : 1°. *De mercatoribus eruditis*. 2°. *De rusticis eruditis* (1). 3°. *De sutoribus eruditis*. 4°. *De sartoribus eruditis*. 5°. *De viris eruditis ab opificiis ad litterarum studia revocatis*. La troisième a été traduite en allemand, Iena, 1729, in-8°. X. *De eruditis qui, vel aquis perierunt, vel divinitùs liberati fuerunt*, ibid., 1715, in-4°. XI. *De cæcis eruditis*, ibid. 1715, in-4°. XII. *Princeps græcè doctus sive de principibus viris et fœminis græcè doctis*, Leipzig, 1704, in-4°. Dans cette dissertation, dont on peut voir l'extrait dans les *Nova litter. Germ.* mars 1704, l'auteur passe en revue non seulement les princes, etc., qui ont cultivé la littérature grecque, mais encore ceux qui en ont favorisé ou encouragé l'étude. Il y signale surtout l'empereur Othon II, *qui beneficio græcæ linguæ ex hostium manibus liberatus fuit*; et parmi les savantes hellénistes, il compte une dame de Fontevraut, sœur de Mme. de Montespan. XIII. *Elogia Germanorum quorumdam theologorum sæculi XVI et XVII*, Lubeck, 1708–1709, 3 vol. in-8°. XIV. *Bibliotheca anti-pontificia presbyterii Lubecensis*, ibid., 1717, in-4°. XV. *Biblioth. anti-pontificiæ claror. Lubecensium specimen*, ibid., 1717, in-4°. XVI. *Biblioth. anti-calviniana presbyterii Lubecensis*, ibid. 1720, in-4°. XVII. *Biblioth. anti-fanatica Lubecensis*, ibid., 1721, in-4°. XVIII. *Oratio scholastica de hymnis et hymnopœcis Lubecensibus continuo auctorum syllabo*, ibid., 1721, in-8°. XIX. *De odio pontificiorum in hymnos ecclesiæ lutheranæ*, Leipzig, 1703. Il s'y plaint que les catholiques d'Allemagne ont corrompu le texte des hymnes de Luther; mais le savant Reimmann, dans son *Catalogus bibliothecæ theologicæ*, pag. 836, fait voir que ces

(1) Cette dissertation, qui avait déja paru à Lubeck, 1707, in-4°. de 24 pag., est un supplément à celle que J. N. Haesman, de Hanovre, avait publiée à Iéna la même année (*Nova Lit. Germ.*, juin 1707, pag. 201).

altérations n'existent que dans quelques éditions. XX. *De bibliothecâ scholæ Annæbergensis*, morceau inséré dans les *Nova litteraria Germaniæ*, de décembre 1703, pag. 448-460. L'auteur y publie dix lettres originales ou autres morceaux inédits, tirés des manuscrits, peu nombreux, de cette bibliothèque dont il fait l'histoire et la description abrégée, en exprimant le regret que le défaut de fonds ne permette pas de la rendre plus complète, quoique depuis 1656 l'usage se fût introduit à Anneberg, de faire une quête pour cet objet dans les repas de noces les plus brillants, lorsqu'on voyait les convives en gaîté (1). — GOETZE (Godefr.-Christophe), frère du précédent, conseiller et juge de la ville de Leipzig, où il mourut en 1724, a publié un *Programme* en latin sur l'origine et les accroissements de la bibliothèque du sénat de cette ville, dont il était conservateur, Leipzig, 1711, in-4°. W—s.

GOETZE (JEAN-CHRISTIAN), théologien et bibliographe allemand, né en 1692 à Hoburg près de Wurtzen, où son père était ministre protestant, était maître en philosophie à l'université de Leipzig, lorsqu'il fut converti à la foi catholique: il alla continuer ses études à Vienne et à Rome, où il fut reçu docteur en théologie au collége de la Sapience, ordonné prêtre, fait chanoine de Breslau, et en 1717, premier chapelain du roi de Pologne électeur de Saxe, qui le nomma, en 1724, conservateur de la bibliothèque royale de Dresde. Outre plusieurs ouvrages théologiques qu'il a composés en allemand ou traduits de l'italien, il a publié en allemand : *Memorabilia bibliothecæ regiæ Dresdensis*, 1743 et années suivantes, dix-huit cahiers qui se relient en 3 volumes in-4°. Cet ouvrage est rédigé avec beaucoup de soin et d'exactitude. La préface contient l'histoire de cette célèbre bibliothèque, fondée en 1588 par l'électeur Auguste de Saxe. Goetz mourut le 5 juin 1749, avant d'avoir terminé son ouvrage, que Struvius desirait vivement de voir continuer. Il avait fait quatre voyages en Italie, et en avait rapporté un grand nombre de manuscrits précieux dont il enrichit la bibliothèque confiée à ses soins. W—s.

GOETZE (JEAN-AUGUSTE-EPHRAÏM), célèbre naturaliste allemand, naquit le 28 mai 1731, à Aschersleben, où son père était premier pasteur. Goetze étudia la théologie à l'université de Halle; et malgré sa prédilection pour l'histoire naturelle et la physique, il s'appliqua avec zèle aux sciences théologiques. Après avoir achevé son cours académique, il refusa plusieurs places d'instituteur qui lui furent offertes, et resta, par attachement filial, auprès de son père malade, qu'il remplaça souvent, avec succès, dans le ministère de la chaire. Il avait à peine vingt-quatre ans, quand il fut appelé aux fonctions de ministre protestant à Quedlinbourg. Peu de temps après avoir accepté cette place, il eut le chagrin de perdre son beau-frère et son collègue qu'il aimait tendrement : cette perte fit prendre à Goetze la résolution de ne pas se marier avant que ses neveux fussent élevés et placés; en effet, il ne se maria qu'à l'âge de quarante ans. Jusqu'à cette époque la théologie l'avait occupé exclusivement; il était surtout profondément versé dans l'histoire de la réformation : mais les disputes qui s'éle-

(1) Sed de Annæbergensibus meis scias velim in nuptiis solennioribus à conviviis, cùm animo paulò liberiore soleant esse præditi, nummos quosdam erogari eosque asservari, quò libri.... in scholæ civiumque usum parari queant, quem colligendi modum anno 1615 primùm introductum fuisse deprehendi.

vèrent alors entre les théologiens protestants sur la critique et l'interprétation de quelques versets du nouveau Testament, relatifs au dogme de la Trinité, et que Goetze ne regardait pas comme authentiques, mais que son frère, pasteur à Hambourg, défendait avec chaleur, contribuèrent, par le refroidissement qu'elles firent naître entre les deux frères, à diriger l'activité de son esprit vers des études moins épineuses; et l'acquisition d'un excellent microscope d'Hofmann de Leipzig, détermina son goût pour l'histoire naturelle. Il fit, avec cet instrument, des observations très importantes sur les polypes d'eau douce. Avec le secours d'une mémoire excellente, un esprit judicieux, et beaucoup de pénétration, Goetze apprit et sut s'approprier en très peu de temps les arides nomenclatures de la science. Ses Mémoires entomologiques, en 4 vol., prouvent jusqu'à quel point il possédait tout le système de Linné. Il devint bientôt un des premiers entomologistes de son temps. Son *Essai sur l'histoire naturelle des vers engendrés dans le corps humain* aurait seul suffi pour lui assigner une place honorable parmi les naturalistes qui ont agrandi le domaine des connaissances physiques. Goetze possédait une riche collection de vers conservés dans de l'esprit-de-vin. L'empereur Joseph II la lui acheta pour mille écus, et l'envoya à l'université de Pavie. Ce prince avait fait une bonne acquisition; car quelques jours après la conclusion du marché le célèbre anatomiste Hunter offrit 1800 écus de cette collection. Goetze a aussi publié un grand nombre d'ouvrages destinés à détruire les erreurs populaires, et à donner aux enfants des idées justes et le goût de l'étude des sciences naturelles; ils ont eu un grand succès en Allemagne. Depuis 1756 jusqu'en 1787, Goetze exerça le ministère de la chaire avec un zèle infatigable. Lorsqu'en 1786, la sœur de Frédéric-le-Grand, Anne-Amélie, abbesse de Quedlinbourg, visita le cabinet d'histoire naturelle de ce célèbre entomologiste, cette princesse le pressa de lui désigner un emploi qu'il desirât d'obtenir; il se contenta de solliciter une place moins fatigante que la sienne, et il fut alors nommé premier diacre de la cour. Goetze, dans ce nouvel emploi, vécut encore quelques années en cultivant sa science favorite; mais une application trop constante avait affaibli sa constitution physique. Il mourut le 27 juin 1793. Voici la liste de ses principaux ouvrages: I. *Mémoires entomologiques pour servir de supplément à la 12e. édition du système de Linné*, Leipzig, 1777-1781, 4 vol. in-8°. II. *La vie du célèbre naturaliste Martini*, Berlin, 1779, in-4°. III. *Essai d'une histoire naturelle des vers qui se trouvent dans les intestins des animaux*, Dessau et Blankenbourg, 1782, in-4°., avec 44 planches. Goetze a fait, à cet ouvrage, un premier supplément, que J.-G.-H. Zeder a publié avec des notes, Leipzig, 1800, in-4°., avec 6 planches. IV. *Passe-temps et enseignement des enfants de l'âge de trois ans jusqu'à dix, en petites histoires, dialogues, et lettres*, 1783-1785, 5 vol. in-8°.; ibid., 1788-1796, in-8°. V. *Dissertation pour prouver que la ladrerie des porcs n'est pas une maladie des glandes; mais que ces boutons sont de véritables hydatides*, Halle, 1784, in-8°. VI. *Les environs du Harz, voyage de trois jours, pour l'instruction et l'amusement de la jeunesse*, Leipzig, 1785; 2e., 3e. et 4e. *voyage*, ibid., 1786; 5e. *voyage*, ibid., 1787; 6e. *voyage*, ibid., 1788, in-8°.

VII. *Mélanges instructifs*, *tirés de la nature et de la vie commune pour toutes sortes de lecteurs*, ibid., 1785, 1788, 6 vol. in-8°.; ib., 1788, 5 vol. in-8°. VIII. *Sur la prétendue corne de Licorne trouvée pres de Quedlinbourg*, Quedlinbourg, 1787, in-8°. IX. *La nature, la vie de l'homme et la providence, lecture pour toutes sortes de personnes*, ibid., 1789–1792, 6 vol. in-8°. Ce recueil est une continuation des *Mélanges instructifs*, etc. X. *Cornelius*, *lecture pour le peuple qui veut craindre Dieu et faire ce qui est juste*, ibid., 1789, 1792, 3 vol. in-8°. L'auteur attaque, dans cet ouvrage, la masse des superstitions et des préjugés qui s'opposent à la pratique de la véritable religion. Goetze a bien mérité de son siècle sous plusieurs rapports; mais son *Cornelius* passe pour le meilleur de ses ouvrages en ce genre. XI. *Description d'une lampe d'étude économique*, ibid., 1791, in-8°. XII. *Faune européenne*, *ou histoire naturelle des animaux d'Europe mise en récits et narrations amusantes*, *pour toutes sortes de lecteurs*, *et principalement pour la jeunesse*, ibid., 1791–1803, 9 vol. in-8°. Cet ouvrage met à la portée de toutes les classes de la société une multitude de connaissances en histoire naturelle, qui avant Goetze n'avaient pas encore été enseignées d'une manière aussi généralement intelligible. XIII. *Catalogue du cabinet d'histoire naturelle de Goetze*, *surtout des objets du règne animal*, *pour la plupart conservés dans l'esprit-de-vin*, *avec des notes*, *et l'indication du système et des meilleurs dessins qui les représentent*, ibid., 1792, in-8°. XIV. *Instructions sur des objets de la nature et de la vie commune*, *servant de supplément au livre intitulé*: *La nature*, *la vie des hommes et la providence*; *publié après la mort de l'auteur par J.-A. Donndorf*, ibid., 1794, in-8°. XV. *Dictionnaire des homonymes de la langue allemande*, *pour servir à apprendre l'orthographe*, ibid., 1794, in-8°. Ce laborieux et zélé instituteur de la nation allemande a encore enrichi la littérature de l'histoire naturelle, d'une multitude de traductions d'ouvrages, de Bonnet, de Geer, de Trembley, de Fermin et de Crevecœur. Les années 1770, à 1773 des *Variétés* publiées à Berlin, l'*Observateur de la nature*, et d'autres ouvrages périodiques renferment de lui, plusieurs dissertations. Il est aussi l'éditeur de l'*Histoire des araignées par Lister*, *traduite en allemand par Martini*, Quedlinbourg, 1778, in-8°.; ibid., 1792. La vie de ce savant à été publiée par H.-M.-A. Cramer, Leipzig, 1793, in-8°.; et son portrait se trouve à la tête du 102ᵉ. volume de la Bibliothèque allemande universelle. B—H—D.

GOETZE (Jean-Melchior), frère du précédent, savant bibliographe, et fameux théologien controversiste protestant, naquit à Halberstadt le 16 octobre 1717; il étudia la théologie, d'abord à Iéna, et ensuite à Halle, sous Sigismond Baumgarten, le plus docte théologien protestant de cette époque. Après avoir exercé à Aschersleben, pendant neuf ans, les fonctions d'adjoint au ministère de la chaire, il obtint un meilleur emploi dans une des églises de Magdebourg. Il fut nommé, en 1755, par le sénat et par le consistoire de Hambourg, premier pasteur à l'église de Ste.-Catherine. Il mourut dans cette dernière ville, le 19 mai 1786, après avoir, pendant 45 ans, défendu en chaire et par ses écrits, les dogmes luthériens, avec un zèle qui le faisait appeler le *pape de Hambourg*.

Son humeur agressive, toujours prête à combattre tout auteur qui s'écartait le moins du monde de la doctrine des livres symboliques, et l'érudition profonde que déployait Goetze dans la dispute, lui suscitèrent de nombreux ennemis. Ce champion infatigable a publié plus de soixante ouvrages théologiques plus ou moins volumineux, plus ou moins véhéments, mais pleins d'érudition. Il ouvrit cette carrière polémique par la défense de la réalité de la résurrection de la fille de Jaïre, et de l'apparition divine de l'astre qui servit de guide aux Mages. Mais ses guerres littéraires contre Ramler, Basedow, Alberti, Büsching, Goëthe, Ephraïm Lessing, Winckler et contre son propre frère le naturaliste, prouvent quel mauvais emploi Goetze fit de son profond savoir : plusieurs de ces discussions haineuses ne se terminèrent que par la mort de ses antagonistes. Il fit un livre contre le fameux Basedow, au sujet des prières des muets, et lâcha contre lui trois ou quatre brochures dans lesquelles il l'accusait de socinianisme et de naturalisme. Il tonna contre le théâtre, qui, sous ses yeux, se perfectionnait à Hambourg très rapidement. Il publia, contre Goethe, un écrit à l'occasion des *Passions du jeune Werther;* il attaqua Semler, professeur très érudit, au sujet d'une traduction de la Bible; il accusa le savant Lessing, qui d'ailleurs estimait beaucoup l'érudition de Goetze, d'être un littérateur dangereux pour la religion chrétienne ; et il maltraita si fort, dans ses écrits, Alberti et Winckler ses collègues, que cette querelle les conduisit tous deux au tombeau. Pour connaître les nombreux ouvrages de ce savant et fougueux théologien, nous renvoyons au *Dictionnaire des auteurs allemands de Meusel*, IVe. volume, pag. 263-274, Leipzig, 1804, in-8°. En parcourant cette liste dans l'ordre des dates, on voit, par les attaques du zelé Goetze, quels progrès la philosophie et la liberté de penser ont faits en Allemagne depuis la paix de Hubertsbourg, qui termina la guerre de sept ans. Nous n'indiquerons ici que ses principaux écrits, et surtout ceux qui sont bibliographiques : I. *Exercitatio hist.-theologica de patrum primitivæ Ecclesiæ feliciori successu tam in profligandâ gentium superstitione, quàm in confirmandâ doctrinâ christianâ*, Halle, 1738, in-4°. II. *Réflexions salutaires sur la mort et sur l'éternité*, Breslau et Leipzig, 1755, 2 vol. in-8°.; ibid., 1756; ibid., 1763. L'ouvrage fut traduit en hollandais par J.-J. Rhenanus, sous la direction de L.-G. Cordes., Zütphen, 1773, in-4°. III. *Preuve de la vérité que Jésus a ressuscité la fille de Jaïre d'une mort réelle et non pas d'une défaillance*, Magdebourg, 1763, in-8°. IV. *Preuve de la divinité du phénomène qui, lors de la naissance de Jésus, a apparu aux Mages de l'Orient*, ibid., 1764, in-8°. V. *Défense de la polyglotte d'Alcala, surtout du nouveau Testament, contre les doutes sur son authenticité, élevés par Wetstein et Semler; dans lequel on donne la description d'une édition extrêmement rare de la Traduction du nouveau Testament, par Luther, publiée en bas-saxon, à Hambourg*, 1523, in-8°, Hambourg, 1765, in-8°. VI. *Avis nécessaire sur l'écrit de M. Büsching, intitulé : Observations générales sur les ouvrages symboliques de l'église luthérienne*, ibid., 1770, in-8°. ; traduit en hollandais par A.-F. Van Klenke, Amsterdam, 1774, in-8°. Un Supplément à cet écrit a été publié par Goetze, Hambourg, 1771, in-8°. VII. *Avis suc-*

cinct, mais nécessaire, sur les Passions du jeune Werther, ibid., 1775, in-8°. VIII. *Essai d'une histoire des Bibles imprimées dans la Basse-Saxe, depuis 1621 jusqu'en 1740*, Halle, 1775, in-4°. IX. *Catalogue de la collection formée par Goetze des Bibles rares en différentes langues avec des observations critiques et littéraires*, ibid., 1777, in-4°. X. *Comparaison exacte et très soignée entre les éditions originales de la Traduction de la Bible par Mart. Luther, de 1517 à 1545*, etc., Hambourg et Leipzig, 1777-1779, 2 parties in-4°.; Dessau, 1782. XI. *Découvertes récentes et importantes concernant la critique et l'histoire des Traductions de la Bible par Luther*, Hambourg, 1777, in-4°. XII. *Nouvelles découvertes sur le même objet*, ibid., 1782, in-4°. Ce laborieux bibliographe a été aussi l'éditeur de l'*Histoire de la traduction allemande de la Bible par Luther, depuis 1517 jusqu'à 1534, par J.-G. Palm*, Halle, 1772, in-4°. Les ouvrages périodiques publiés de son temps en Allemagne, contiennent un grand nombre de dissertations et d'articles littéraires qui attestent l'érudition de Goetze. Les *Amusements numismatiques de Koler* renferment de lui un *Mémoire sur le fameux écu de Mansfeld, auquel la superstition attribuait toutes sortes de prodiges*. Dans les *Annonces littéraires de Hambourg*, on trouve de lui un *Mémoire* fort curieux *sur l'histoire de l'imprimerie à Hambourg, avant l'an 1523*; et, dans le *Mercure littéraire d'Altona*, une *Lettre sur les marques principales qui distinguent, d'une manière positive, les deux premières éditions de la Traduction du nouveau Testament par Luther*. Une *Notice* sur la vie de cet infatigable écrivain polémique a été publiée à Hambourg, 1786, in-8°.
B—H—D.

GOEZ. *Voy.* GOES.

GOFF (THOMAS), auteur anglais, né dans le comté d'Essex en 1592, obtint en 1623, la cure d'East-Clandon, dans le comté de Surrey, et mourut le 27 juillet 1627, âgé seulement de trente-cinq ans. Le caractère et la langue insupportable de sa femme, espèce de Xantippe, au rapport de Langbaine, ne contribuèrent pas peu à abréger ses jours. Il n'est pas donné à tous les hommes d'être philosophes à la manière de Socrate. On a de lui divers ouvrages, entre autres des Sermons et cinq Tragédies, qui furent publiés quelques années après sa mort.
X—S.

GOFRIDY. *Voy.* GAUFRIDY.

GOGUET (ANTOINE-YVES), conseiller au parlement, naquit à Paris le 18 janvier 1716. La plus tendre amitié l'unit dès son enfance avec Fugère (*Voy.* FUGÈRE, tom. XVI, pag. 153); et il n'exista peut-être jamais une telle conformité de goûts, d'humeur, de caractère, entre deux amis. Ils firent ensemble leur philosophie au collége d'Harcourt; et après avoir terminé leurs études, l'un et l'autre sentirent la nécessité de les recommencer. Ils se livrèrent à un projet aussi louable, avec une ardeur qui fut couronnée du même succès. Fugère avait l'esprit plus vif et plus pénétrant; Goguet était capable d'une application plus forte et plus soutenue. Le premier travaillait presque sans autre but que celui de s'instruire; le second avait un plan auquel il rapportait tout. Lorsque Goguet eut entrepris son grand ouvrage de l'*Origine des lois*, etc., Fugère l'aida de ses conseils et de ses critiques, et lui fournit un grand nombre de matériaux. Le succès de cet ouvrage fut brillant

et mérité; et Fugère, qui n'avait pas voulu que son nom parût dans la préface, fut celui des deux amis que ce succès flatta davantage. Une santé robuste semblait promettre à Goguet de longs jours; et il se livrait à de nouveaux travaux, lorsqu'il fut atteint de la petite vérole, maladie qu'il avait toujours redoutée, sans pouvoir se décider à recourir à l'inoculation. Il pressentit qu'il ne lui restait que quelques jours à vivre, demanda les secours spirituels, et mourut le 2 mai 1758, à l'âge de 42 ans et trois mois. Il léguait, par son testament, sa bibliothèque à son ami; mais Fugère, affaibli par le chagrin, tomba malade, et ne lui survécut que de trois jours. L'ouvrage de Goguet est intitulé: *De l'origine des lois, des arts et des sciences, et de leurs progrès chez les anciens peuples*, Paris, 1758, 3 vol. in-4°., fig.; ibid., 1759, 6 vol. in-12; 1778, 6 vol. in-12; 1809, 3 vol. in-8°., et la Haye, 1758, 3 vol. in-12; traduit en anglais sous ce titre: *Origin of laws, arts, and sciences, translated from the french of the president de Goguet*, 1775, 3 vol. in-8°. La première édition est la meilleure: celle de 1809 est accompagnée d'une table alphabétique; mais elle est peu recherchée, parce que les planches ne sont que de mauvaises épreuves, les cuivres étant tout-à-fait usés. L'auteur parcourt les temps qui se sont écoulés depuis le commencement des sociétés jusqu'au règne de Cyrus. Son ouvrage est divisé en trois parties, et chaque partie en six livres qui traitent séparément du gouvernement, des arts et métiers, des sciences, du commerce et de la navigation, de l'art militaire, et enfin, des mœurs et des usages. L'état de chacun de ces objets à différentes époques, est présenté d'une manière complète; des faits discutés avec autant d'érudition que de bonne foi servent toujours de bases aux raisonnements. Le style est agréable, sans être exempt de mauvais goût. A la fin de chaque volume se trouvent présentés, dans de savantes dissertations, les points dont l'examen détaillé n'eût pu entrer aisément dans le corps de l'ouvrage; et le dernier volume est terminé par des *Extraits des historiens chinois* (Voy. DESHAUTERAYES, XI, 181). Goguet se proposait d'écrire l'*Histoire des progrès des lois, des arts et des sciences en France, depuis l'établissement de la monarchie;* et l'on doit regretter qu'il n'ait pas pu terminer cet ouvrage précieux pour nous, et qu'il était en état de rendre très intéressant. L'*Eloge* de Goguet a été imprimé dans l'*Année littéraire*, 1758, tom. IV, et dans le *Journal des savants*, supplément au mois de juillet, même année. W—s.

GOHL. *Voy.* GOLIUS.

GOHORRY (JACQUES), traducteur, poète, historien et alchimiste, né à Paris dans le XVIe. siècle, était proche parent de Perrot, conseiller au parlement, et du président Fauchet; cependant il n'était pas riche, puisqu'il fut obligé de donner des leçons de mathématiques, et que, cette ressource ne lui suffisant pas, il se mit aux gages des libraires. Il avait peu d'érudition, et encore moins de critique; mais il écrivait facilement, et possédait l'italien et l'espagnol, deux langues qui avaient déjà produit de bons ouvrages. Il mourut à Paris, le 15 mars 1576. Il a pris quelquefois à la tête de ses ouvrages le nom de *Leo Suavius*, ou celui de *Solitarius*, ou le *Solitaire*, prieur de Marsilly; d'autres fois il ne s'est désigné que par les initiales J. G. P., ou par cette espèce de jeu de mots,

envie en vie, qui signifie que l'envie s'attache aux écrivains principalement pendant leur vie. Gohorry a traduit du latin en français les *Deux premiers livres de la première décade de Tite-Live*, Lyon, 1553, in-8°., et les *Occultes merveilles et secrets de nature* de Levin Lemnius, Paris, 1567, 1574, in-8°.; de l'italien, les *Discours sur Tite-Live*, le *Prince*, et l'*Art de la guerre* de Machiavel; l'*Histoire de la Terre neuve du Pérou*, Paris, 1553, in-8°.; et enfin, de l'espagnol, les 10e., 11e., 13e. et 14e. livres d'*Amadis de Gaule*, Paris, 1568 et 1563. On a en outre de lui: I. Le *Devis sur la vigne, vin et vendanges, auquel la façon ancienne de plant, labour et garde, est découverte et réduite au présent usage*, Paris, 1549, 1575, in-8°. Gohorry, dit M. de Musset (*Bibliogr. agr.*), est le premier des œnologistes modernes, si l'on excepte Charles Estienne, qui avait publié en 1536 son *Vinetum*, inséré depuis dans la *Maison rustique* de Liébault. II. *De usu et mysteriis notarum liber, in quo vetusta litterarum et numerorum et divinorum ex sibyllâ nominum ratio explicatur*, ibid., 1550, in-8°. III. *Instruction de la cognoissance des vertus et propriétés de l'herbe nommée* Petum, *appelée en France l'herbe à la roine ou Medicée, ensemble la racine mechoacam*, Paris, 1572; Rome, 1588, in-8°. L'herbe (1) *petum* est le tabac, nouvellement connu en France, où il était nommé l'herbe à la reine, par honneur pour la reine Catherine de Médicis. IV. *Commentaire sur le livre de la fontaine périlleuse, avec la charte d'Amours, œuvre très excellente de poésie antique, contenant la stéganographie des mystères secrets de la science minérale*, Paris, 1572, in-8°. Gohorry n'a fait que commenter cet ouvrage, dont l'auteur, qui est inconnu, vivait après Alain Chartier. V. *Discours responsif à celui d'Alexandre de la Tourette sur les secrets de l'art chimique et confection de l'or potable fait en la défense de la philosophie et médecine antiques contre la nouvelle paracelsique*, ibid., 1575, in-8°. VI. *Sequana ad Vistulam, exhilaratio solitarii*, Paris, Buon, 1574, in-4°.; poésie de circonstance composée en l'honneur du duc d'Anjou, depuis Henri III, lorsqu'il fut appelé au trône de Pologne. Gohorry est encore l'auteur des *Explications* qui sont au bas des estampes représentant l'histoire de Jason et son expédition de la toison d'or, gravées par René Boyvin, Paris, 1563, in-fol. (*Voy.* René BOYVIN, au supplément.) On conserve à la Bibliothèque du roi deux de ses ouvrages en manuscrit; ce sont les *Vies* en latin *de Charles VIII* et *de Louis XII*, formant la continuation de l'Histoire de Paul Emile, *De rebus gestis Francorum* (*V.* FLAMEL.) W—s.

GOIBAUD. *V.* DUBOIS (tom. XII, pag. 67).

GOIFFON (JOSEPH), né à Cerdon, dans le Bugey, vers la fin du XVIIe. siècle, embrassa l'état ecclésiastique, entra dans la carrière de l'enseignement, et devint principal du collége de Thoissey en Dombes. Le duc du Maine le nomma son aumônier. Il était associé de l'académie des sciences pour la classe d'astronomie. D'Alembert ayant eu une dispute assez vive avec le P. Tolomas,

(1) L'édition de Rouen est intitulée : *Description de l'herbe Nicotiane, et Traité de la racine Mechoacan baptisée la rhubarbe des Indes*, traduit de l'espagnol en français, par J. G. P.

Goiffon prit le parti du philosophe, et fut un des membres de l'académie de Lyon qui donnèrent leur démission, parce que cette compagnie refusa d'exclure le jésuite. Il mourut en 1751. On a de lui : I. Un *Discours latin sur la naissance du Dauphin*, intitulé : *Felix syderum situs nascente serenissimo Delphino*, 1731, in-4°., et avec une traduction française, 1738. II. *Harmonie des deux sphères céleste et terrestre*, ou *la Correspondance des étoiles aux parties de la terre*, Paris, 1731, in-12; 1739, in-4°. Cet ouvrage, dit Lalande, contient des éléments d'astronomie et de géographie, et principalement la comparaison des déclinaisons des étoiles sous les latitudes terrestres. L'auteur fut un exemple assez rare du goût pour l'astronomie dans une province éloignée de la capitale. W—s.

GOIFFON (JEAN-BAPTISTE), médecin, né en 1658, à Cerdon, dans le Bugey, de la même famille que le précédent, fit ses premières études à Lyon, et se rendit ensuite à Montpellier, où il suivit les cours de l'université avec beaucoup de succès. Il s'appliquait en même temps à la botanique ; et si, comme on l'assure, ce fut Goiffon qui inspira le goût de cette science au célèbre Jussieu, ce n'est pas le moindre service qu'il lui ait rendu. Après avoir pris ses grades, il retourna dans sa patrie. Quelque temps après, il fut appelé à Lyon pour soigner le marquis de Rougemont, blessé dangereusement. Le malade guérit; et cette cure, regardée comme très difficile, mit Goiffon en réputation. Nommé médecin à l'armée d'Italie, il se fit distinguer par le maréchal de Catinat, qui l'honora de sa confiance, et lui donna des preuves multipliées de son affection. A la paix, il revint à Lyon, se maria en 1693, et commença à exercer sa profession dans cette ville, avec un grand succès. En 1705, le maréchal de Tessé l'emmena avec lui en Espagne; il y reçut l'accueil le plus flatteur de la reine, qui lui offrit la place de son premier médecin. Il refusa cet emploi honorable par attachement pour sa famille; et il s'empressa de revenir à Lyon, aussitôt que son devoir le lui permit. Nommé échevin en 1717, il contribua à préserver cette ville de la contagion, proposa et fit adopter plusieurs réglements utiles aux pauvres malades : il mourut d'une apoplexie foudroyante, le 30 septembre 1730. On a de lui, I. *Réponse aux observations de Chicoyneau, Verny et Soullier, sur la nature, les événements et le traitement de la peste de Marseille*, Lyon, 1721, in-12, à la suite de l'ouvrage réfuté. II. *Relation et dissertation sur la peste du Gévaudan*, ibid., 1722, in-8°. III. *Index plantarum quæ circà Lugdunum nascuntur.* Il existait une copie de cet index, mais incomplète, dans la bibliothèque de Jussieu. Goiffon a laissé d'autres ouvrages en manuscrit, dont on n'a pu tirer aucun parti, parce qu'ils étaient indéchiffrables. — GOIFFON, petit-fils du précédent, professeur à l'école vétérinaire d'Alfort, mort vers 1779, a publié en société avec M. Vincent : *Mémoire artificielle, contenant l'exposé des principes relatifs à la fidèle représentation des animaux, tant en peinture qu'en sculpture*, 1777, petit in-fol., fig. W—s.

FIN DU DIX-SEPTIÈME VOLUME.







